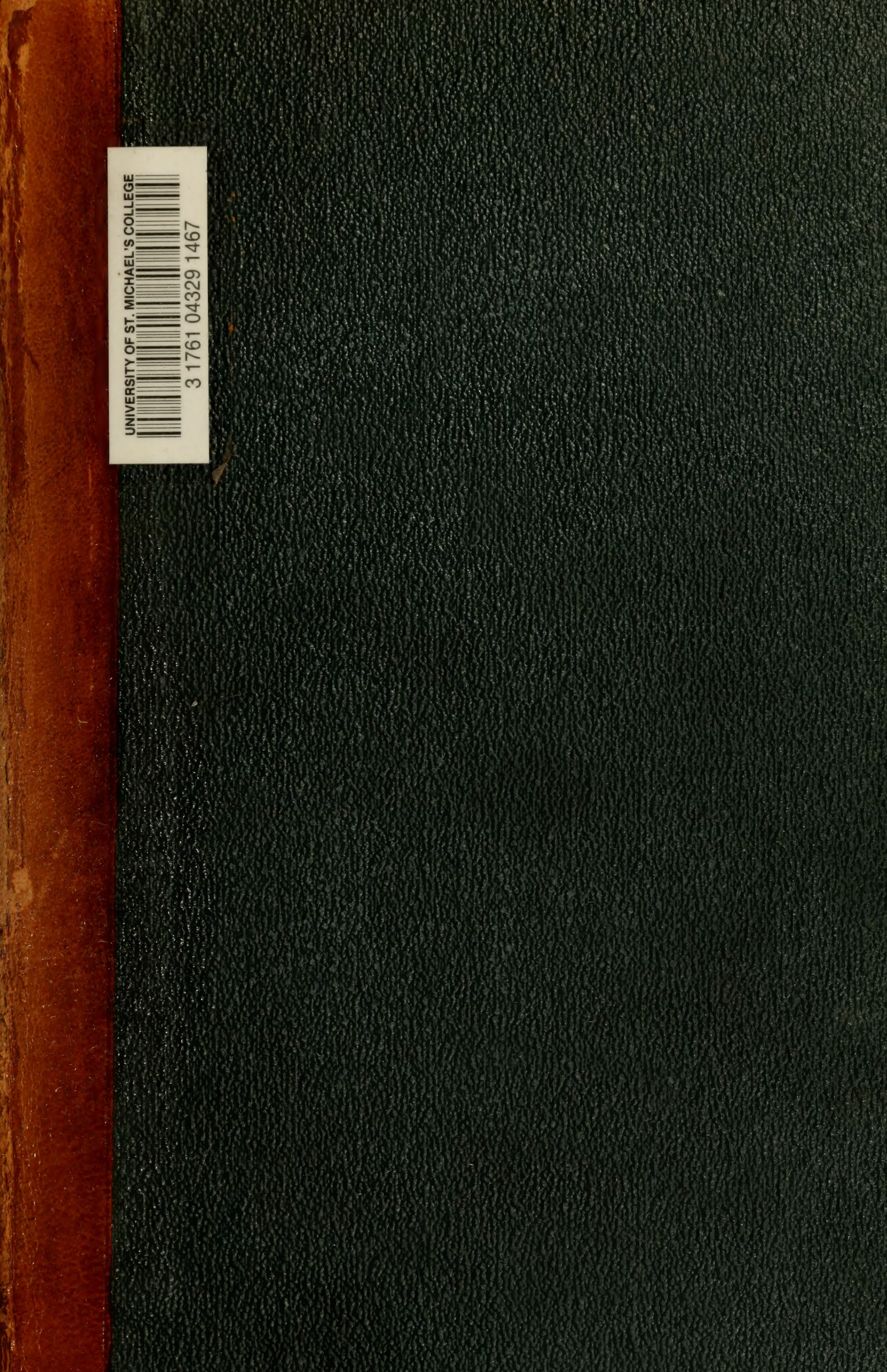
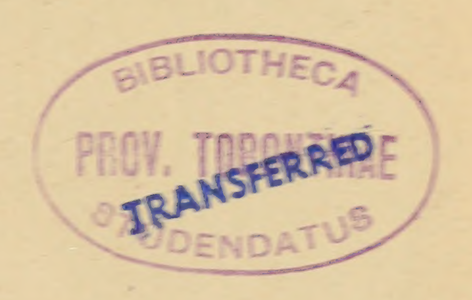
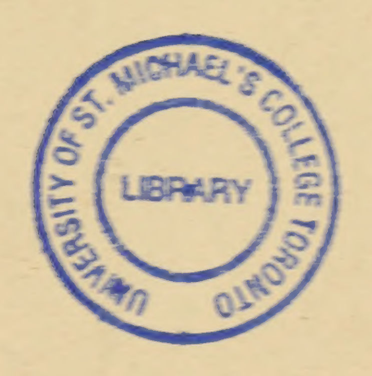

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 1467


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY



SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT

DE CHANTAL

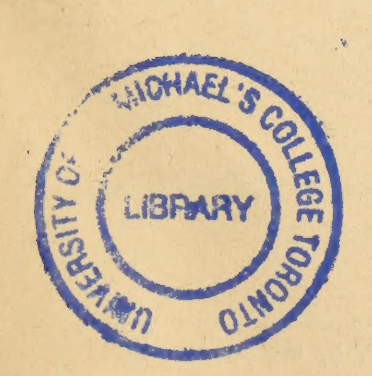
SA VIE ET SES ŒUVRES

ÉDITION AUTHENTIQUE

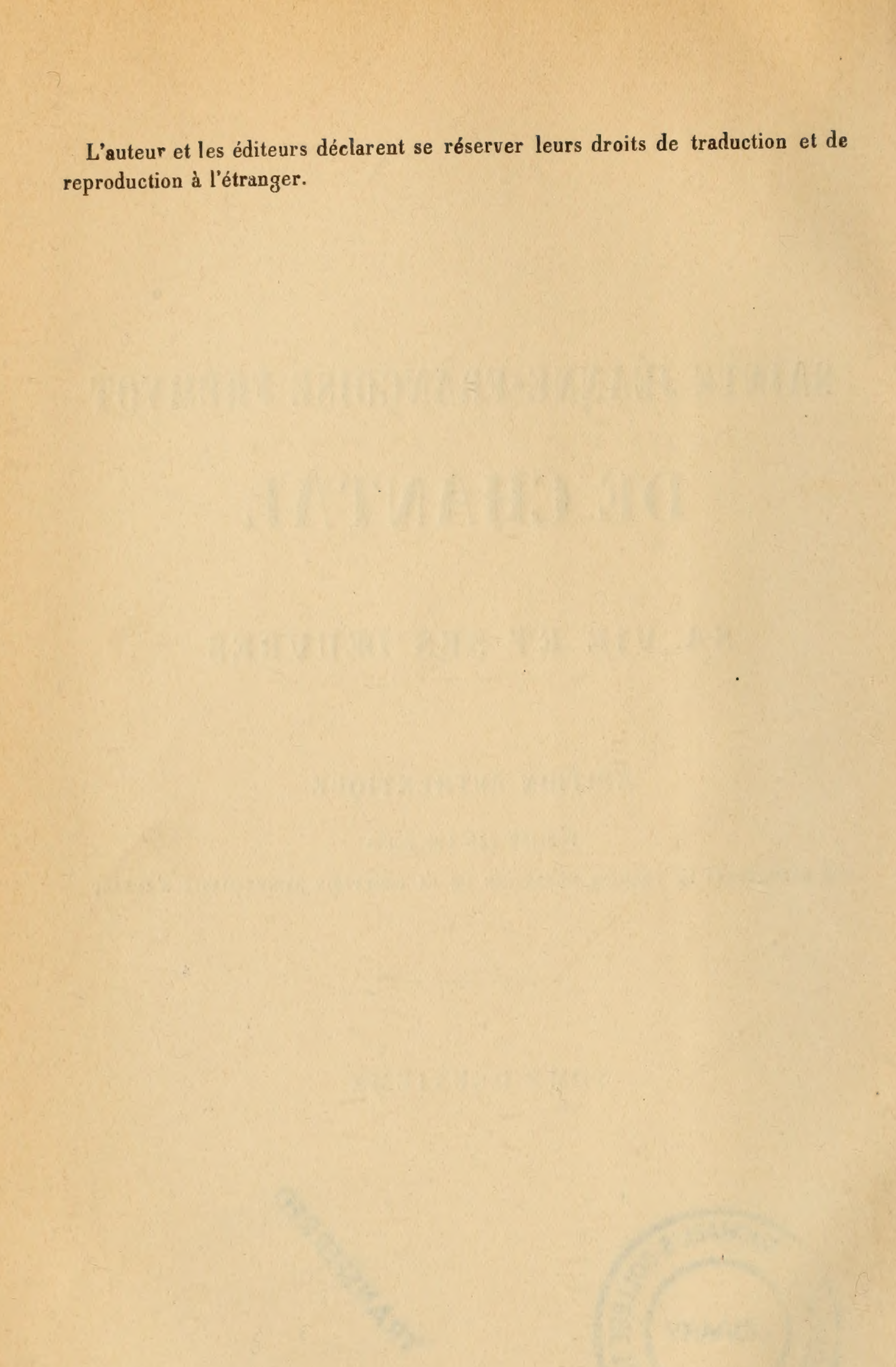
PUBLIÉE PAR LES SOINS

DES RELIGIEUSES DU PREMIER MONASTÈRE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE D'ANNECY

TOME DEUXIÈME







PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT
DE CHANTAL

SA VIE ET SES ŒUVRES

TOME II

ŒUVRES DIVERSES

I

PETIT LIVRET

QUESTIONS DE SAINTE DE CHANTAL ; RÉPONSES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

PAPIERS INTIMES. — EXHORTATIONS. — ENTRETIENS. — INSTRUCTIONS.

Troisième édition





PARIS
PLON-NOURRIT ET C[ie], IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1909

PRÉFACE

Le nom de sainte Jeanne-Françoise Frémyot de Chantal n'éveille pas l'idée d'une femme auteur, d'une religieuse qui, à l'exemple de sainte Thérèse, aurait composé des ouvrages destinés à la publicité. La Fondatrice de la Visitation, en effet, n'a pas écrit une seule page en vue de l'impression. Comment donc les opuscules qui composent le présent volume appartiennent-ils très-légitimement à la Sainte, et par quelle voie nous sont-ils parvenus? Voilà ce qu'il nous faut expliquer brièvement; après quoi, nous aurons à signaler la valeur ascétique de ces opuscules, et à marquer le caractère de chacun.

Sainte Chantal n'a point, à proprement parler, fait œuvre d'écrivain; mais elle a fait œuvre de fondatrice, œuvre encore de directrice des âmes; elle a excellé dans le gouvernement de son Ordre et dans la conduite spirituelle des religieuses soumises à son autorité. Or, pour l'administration générale, comme pour la direction particulière, son action s'exerçait surtout par des exhortations, des conseils et des entretiens, en un mot, par une parole vivante et animée. Mère de la Visitation, elle était chargée d'élever sa famille encore au berceau, de présider au développement de sa vie religieuse. Dans sa tendresse maternelle, elle n'ignorait pas

qu'elle devait le pain de l'âme aux filles que le Seigneur lui avait données, et elle leur distribuait, sous bien des formes, une nourriture aussi douce que fortifiante. C'était pendant les récréations, ou bien dans les réunions prescrites par la règle, que la sainte Fondatrice servait à ses enfants ces repas spirituels.

Les récréations étaient mises à grand profit pour l'édification et pâture du petit troupeau. Au jardin, pendant l'été, dans une salle, en hiver, les religieuses entouraient leur Mère d'une vivante couronne; et, bientôt, la conversation était lancée par l'une ou par l'autre des Sœurs sur un sujet de spiritualité, à la grande satisfaction de tout le cercle et de sainte Jeanne-Françoise toute la première. La digne supérieure applaudissait à une pareille initiative; elle aimait à être provoquée par ses religieuses, à être mise par elles sur le chapitre des observances régulières ou des vertus propres à leur Institut. « *Je ne suis pas grande prédicatrice*, leur » disait-elle un jour, *je ne sais presque parler qu'en répon-* » *dant.* » La Sainte, qui était le pivot de la conversation, ne la laissait pas languir. Assaillie d'observations et de demandes, elle faisait face à tout, elle avait réponse à toutes les questions, éclaircissement pour tous les doutes. Sur tout elle répondait avec son grand bon sens, avec cette science des choses spirituelles qu'elle avait puisée auprès de saint François de Sales et au pied du crucifix. Pendant ces causeries d'un intérêt si vif et si élevé, les heures s'écoulaient trop rapidement au gré des Sœurs, qui toutes se retiraient récréées pour l'esprit, pour le cœur et pour l'âme. C'était sur une moindre échelle, mais avec non moins de charme et de pro-

fit, une imitation des Conférences si connues des anciens solitaires.

Aux jours où la communauté se réunissait au Chapitre, la Sainte, qui présidait l'assemblée, prenait la parole, et, au milieu de ses filles silencieuses et attentives, elle traitait un sujet spécial. C'était un point de perfection religieuse qu'elle développait, une des vertus propres à son Institut qu'elle présentait sous différents aspects; c'était encore des considérations sur un mystère, sur une fête de l'Église, ou bien encore des avis relatifs à la correction de quelque défaut... De leur côté, les novices avaient quelquefois le bonheur d'entendre la zélée Fondatrice. En s'adressant à elles, sainte Chantal s'attachait surtout à les débarrasser de l'esprit du siècle, pour leur inculquer l'esprit religieux; elle arrosait de sa parole ces jeunes plantes qui devaient embellir les jardins de l'Époux céleste.

Pendant ces réunions, véritables festins de l'âme, pas une miette qui tombât par terre, pas une parole de l'incomparable Mère qui ne fût recueillie, an moment même et sur place, dans le cœur de chacune des religieuses. Ce n'est pas tout. Après les assemblées, comme après les récréations, plusieurs des Sœurs prenaient la plume, et, sous l'impression toute fraîche de ce qu'elles venaient d'entendre, elles fixaient sur le papier ce qui les avait le plus frappées, ce qui répondait le mieux à l'état présent de leur âme. Or, comme les impressions et les goûts ne pouvaient se ressembler en tout chez les différentes religieuses qui prenaient des notes, tel passage, omis par les unes, était recueilli par les autres. Il en résultait que ces différentes rédactions se complétaient

les unes les autres, ce qui a permis de reconstituer, à peu près dans leur intégrité, les Entretiens et les Allocutions de sainte Chantal. Rappelons encore ceci : parmi les Sœurs qui rédigèrent les notes en question, figurent les supérieures les plus illustres de l'Ordre, et surtout la Mère de Chaugy. C'est dire assez avec quelle exactitude furent recueillies les paroles de leur Bienheureuse Fondatrice. Au reste, nous avons de cette fidélité une preuve matérielle : en conférant les anciennes copies, nous trouvons les passages parallèles reproduits d'une manière à peu près identique.

L'authenticité des Exhortations et des Entretiens, au sens que nous venons de marquer, ne saurait être contestée. Ces ouvrages émanent donc de sainte Chantal; son nom, qu'elle n'y a pas mis elle-même, y a été apposé, à bon droit, par les religieuses qui ont été les premières à jouir de leur contenu. Pour le dire en passant, la provenance singulière de ces opuscules, la voie par laquelle ils nous sont parvenus, leur donne un piquant intérêt.

Tombés de la bouche de la vénérée Fondatrice, ils ont été pieusement recueillis par ses filles spirituelles. Après être demeurés de longues années dans le demi-jour du cloître, où ils ont fait les délices de plusieurs générations de religieuses, les voilà qui sont livrés au grand jour pour l'édification de tous. Mais ce qui nous recommande par-dessus tout ces *OEuvres diverses,* c'est la valeur qu'elles empruntent au mérite de celle qui les a, non pas écrites, mais parlées pour la plupart.

Sainte Jeanne-Françoise de Chantal fut initiée à la perfection religieuse par saint François de Sales. Dès qu'elle

eut rencontré sur sa route l'évêque de Genève, dès qu'elle se fut placée sous sa conduite, sa vie entra dans une phase toute nouvelle. Associée par la Providence avec cet illustre prélat pour l'établissement de la Visitation, elle puisa dans son commerce les trésors d'une merveilleuse sagesse. Pendant dix-neuf ans, elle reçut les leçons de ce maître si habile dans la science des Saints, pendant dix-neuf ans, elle vécut à son école, sous sa discipline: pendant dix-neuf ans elle fut dirigée par ce conducteur angélique, formée par lui à la pratique des plus sublimes vertus. Cette femme, que le ciel prédestinait à devenir la reine abeille de la ruche, qui devait envoyer de ses religieuses dans les pays voisins de la Savoie, cette femme d'élite, l'évêque de Genève l'entoura de soins nonpareils. Or, telles étaient les dispositions de cette âme éminente, telle fut sa correspondance aux enseignements de l'incomparable prélat ainsi qu'aux grâces de l'Esprit-Saint, que la spiritualité n'eut bientôt plus de secrets pour elle, la perfection pas de hauteur qu'elle ne connût parfaitement pour l'avoir fréquentée. Un fait, pris entre plusieurs, nous servira à mesurer les progrès qu'elle fit durant ces années si fécondes. Saint François de Sales composa pour les religieuses de la Visitation, et spécialement pour la Mère de Chantal, le TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU, ce chef-d'œuvre de la plus haute mysticité : cela dit tout à quiconque a lu un pareil ouvrage.

Et comme religieuse, et comme supérieure de la Visitation, sainte Jeanne-Françoise procède de saint François de Sales, elle appartient à sa famille spirituelle, dont elle fait la gloire. Elle s'est nourrie des paroles et des œuvres de celui qui lui

fut un père tendre et un maître sans pareil; elle s'est imprégnée de son esprit et l'a communiqué à la Visitation, où nous le voyons aujourd'hui vivace comme aux plus beaux jours. On peut le dire en toute vérité, c'est François de Sales qui parle par la bouche de la digne Fondatrice, qui écrit par sa plume, qui gouverne par son moyen. C'est de lui qu'elle s'inspire, lui dont elle invoque l'autorité, dont elle se propose, à elle-même et à ses Sœurs, les illustres exemples. Cette filiation, le lecteur n'aura pas de peine à la constater, en parcourant ce volume.

Cependant, le Seigneur faisait passer la Mère de Chantal par la rude école du calvaire; le jardin de l'Époux semblait produire pour elle moins de roses que de ronces et d'épines. Assauts de l'enfer, sécheresses spirituelles, désolations de l'âme, éclipses intérieures plus ou moins prolongées, les épreuves de tout genre ne lui furent pas épargnées. Au milieu de ces vicissitudes, cette âme si forte apprenait à compatir aux misères de ses filles spirituelles; elle acquérait cette expérience personnelle que rien ne saurait remplacer dans le gouvernement des autres et le maniement des esprits. Ensuite, son maître par excellence n'était autre que l'Esprit-Saint. Cet Esprit de lumière et d'amour, elle l'avait installé dans son cœur comme sur une chaire; et, lui remettant les rênes de sa volonté, l'oreille ouverte à ses moindres inspirations, elle lui disait souvent : *Parlez, Seigneur, parce que votre* servante *écoute.* Or, un jour, sous l'inspiration de ce directeur intime, elle fit vœu de pratiquer, en toutes choses, ce qui lui paraîtrait le plus parfait.

Après avoir été à si bonne école, après y avoir puisé la

science théorique et pratique des choses de Dieu, la digne Fondatrice pouvait parler avec autorité, diriger ses Sœurs dans les voies de la perfection religieuse, remplir vis-à-vis d'elles un rôle qui revêt la dignité d'un ministère. Ainsi la grâce avait combiné son action intérieure avec l'influence extérieure de saint François de Sales, pour réaliser en elle le type parfait d'une supérieure, pour en faire une maîtresse aussi ferme que prudente, une directrice dont les lumières égalaient les hautes vertus. D'elle on pouvait dire aussi : « *Elle a ouvert la bouche pour parler les paroles de la sagesse.* » La sagesse, cette qualité qui remplace toutes les autres, la sagesse brille d'un vif éclat dans les OEuvres de la Sainte. Ce caractère, qui en constitue le mérite et la valeur, a été bien saisi, parfaitement exprimé par les théologiens que la Congrégation des Rites chargea d'examiner les écrits de la Mère de Chantal. Ils affirmèrent d'abord que ces écrits ne renferment aucune erreur contre la foi et les bonnes mœurs, aucune doctrine nouvelle, aucune opinion contraire au sentiment commun et à la tradition de l'Église; ensuite, ils ajoutèrent à cette déclaration des témoignages officiels que nous ne saurions mieux faire que de citer ici.

Le premier, le révérend père Alexandre Bussi, supérieur général des Pères de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri, déclara qu'il lui semblait, en lisant ces écrits, voir saint François de Sales ressuscité et l'entendre parler, tant ils lui avaient paru remplis de douceurs et de suavités spirituelles, ce qui lui fit dire hardiment (ce sont ses propres paroles) « qu'ils sont comparables à ces plantes aromatiques dres-» sées par les maîtres parfumeurs dont il est parlé dans les

» Cantiques. J'y ai surtout reconnu (ajoute-t-il) des ensei-
» gnements excellents de prudence, de mortification, d'hu-
» milité, d'obéissance et d'observance régulière, et, l'âme
» saisie d'admiration et de joie, je me suis félicité moi-même
» en disant : J'ai trouvé la femme forte. » Je ne m'étonne
» donc pas si dans le saint Ordre qu'elle a fondé, sous
» la direction de saint François de Sales, son maître,
» l'on voit fleurir merveilleusement l'observance régulière
» et la vertu. »

De son côté, le révérend père Monsinat, procureur général et plus tard Général de l'Ordre des Minimes, déclarait aussi qu'il avait reconnu et admiré, dans ces écrits, les productions d'une âme divinement éclairée et conduite par le Saint-Esprit. « Elle (sainte Chantal) satisfait si parfaitement
» (dit-il) aux doutes que ses religieuses lui proposent, qu'elle
» semble n'avoir rien omis de tout ce que la piété et la pru-
» dence chrétienne, ou la perfection religieuse, pouvaient
» désirer, pour répandre dans leurs âmes l'intelligence et
» l'amour des Règles, Constitutions et Coutumes de son
» Ordre. On y voit briller les traits les plus admirables de la
» prudence et de l'humilité chrétienne, du zèle pour la mai-
» son du Seigneur et pour le salut des âmes, du renonce-
» ment à soi-même, de la confiance en Dieu, de la pauvreté
» évangélique, de la patience, de la force d'esprit et de toutes
» les autres vertus; de sorte que chacun trouve dans ses
» écrits, et des remèdes pour les blessures de son âme, et
» des moyens pour s'affermir dans les voies de la sainteté,
» accompagnés, les uns et les autres, de si doux attraits
» pour animer à la piété, que plus on lit, plus on dé-

» couvre de trésors cachés, et plus on goûte de douceurs » ineffables. »

Il ne se peut rien dire de plus élogieux. Ajoutons que ces témoignages motivèrent l'approbation donnée par la Congrégation des Rites aux écrits de la vénérable Fondatrice.

On a dû le remarquer, le P. Bussi signale l'influence profonde que l'évêque de Genève exerça sur notre Sainte. Cette influence, que nous avons marquée nous-même, il ne faudrait pas l'étendre au delà de ses limites réelles. Associés pour l'établissement de la Visitation, saint François de Sales et sainte Jeanne-Françoise furent rapprochés et unis par l'action de la grâce plus que par la conformité de leur caractère. L'évêque de Genève, en effet, semblait reproduire, dans une image vivante, la mansuétude et la bénignité du Sauveur, tandis que la Mère de Chantal apparaissait comme la personnification de la *femme forte*. Or, pour sa perfection propre comme pour l'intérêt des religieuses qu'elle devait conduire, il était bon que celle-ci passât sous la discipline du suave prélat. Dans ses rapports avec ce père si bon, si tendre, tout en savourant le miel de sa doctrine, cette religieuse si ardente, si énergique, si généreuse, tempéra les qualités de sa puissante nature; elle assouplit la fermeté de son caractère, elle apprit à connaître la mesure et le frein pour sa propre conduite et pour celle des autres. En un mot, les ressorts de cette grande âme, sans rien perdre de leur force, contractèrent, à l'onction de l'huile, plus de souplesse et de flexibilité. Ici, comme toujours, la grâce perfectionna la nature, sans l'absorber, sans la détruire.

Mais, où la personnalité de sainte Jeanne-Françoise de

Chantal se trouve à peu près entière, c'est dans la forme de ses ouvrages; elle s'accentue d'autant plus vivement de ce côté, que, dans le laisser-aller des récréations, ou même dans la gravité des allocutions réglementaires, elle n'avait pas à se préoccuper de style. Sous ce rapport, elle ne procède nullement de saint François de Sales; sa manière de concevoir et de s'exprimer ne sent point l'école salésienne. Les fleurs naissent sous la plume de l'évêque de Genève; ses écrits en sont émaillés. Ce prélat, d'une doctrine si riche et si sûre, revêt la plus haute théologie de formes heureuses, qui la rendent accessible à tous; il exprime les pensées les plus profondes avec des comparaisons frappantes de vérité, avec de gracieuses images qui éclairent l'esprit en le charmant. Chez lui, tout sourit et tout brille; tout est large et abondant. Lorsqu'on passe de ses ouvrages à ceux de sainte Chantal, le contraste est frappant. La religieuse s'exprime d'une manière sobre, coupée, dépouillée d'ornements. A ce langage, nous reconnaissons un esprit grave, pratique, avec une légère teinte d'austérité. Chez elle, l'imagination est tenue à l'écart; la parole est au ferme bon sens, à la grave expérience, au zèle de la mère pour le progrès de ses filles spirituelles dans la vertu. Les fruits abondent, mais les fleurs sont rares; et encore celles qui apparaissent de loin en loin, sont-elles cueillies dans les parterres de saint François de Sales, ou dans le jardin de l'épouse du Cantique des Cantiques. Le dépouillement intérieur de la grande religieuse se reproduit en quelque manière dans son langage. Les beautés littéraires, les grâces de l'imagination ne brillent pas ici d'un grand éclat; à la place, vous trou-

verez d'excellents avis, de fortes peintures du cœur humain, les maximes mortifiantes et crucifiantes de l'Évangile proposées avec une vigueur sans égale. Les opuscules de sainte Chantal reflètent d'autant plus fidèlement son âme, que ces écrits sont le produit spontané de ses idées et de ses sentiments. L'énergie de la pensée, le relief et la pointe de l'expression, ces qualités que nous admirons en plus d'un endroit, sont bien de la femme forte que nous connaissons. Et puis, combien de pages où le zèle ardent et les chaleureuses exhortations décèlent la grande sainte, l'éminente supérieure? Certes, et cela soit dit à l'honneur de la mère et de ses filles : sainte Jeanne-Françoise n'épargne pas ses religieuses; elle y va, à leur endroit, d'une maîtresse main. Ce n'est pas elle qui voilera la croix, qui émoussera la pointe des épines; ce n'est pas elle qui adoucira les reproches au moyen de circonlocutions timides ou de périphrases embarrassées. Qu'elle rencontre sur son chemin, dans une maison de la Visitation, l'esprit du monde, et elle le flagellera d'importance; elle lui dira son fait en termes forts nets. Écoutons plutôt : « *Il n'y a rien,* dit-elle, *qui me soit plus insup-*
» *portable que de voir qu'une fille de la Visitation veuille être*
» *soigneuse de son point d'honneur; car n'est-ce pas une chose*
» *monstrueuse? Quoi! mettrions-nous notre honneur dans des*
» *Judaises?* »

Un beau jour, dans l'octave de Pâques, s'adressant aux novices, elle leur disait : « *Mes Sœurs, je vous recommande*
» *soigneusement deux choses : premièrement, il faut que vous*
» *travailliez courageusement et fidèlement à votre perfection;*
» *secondement, il faut laisser faire les autres, vous laissant*

» *écorcher, dépouiller et plier comme on voudra..... Il faut vous* » *laisser plier comme on plie un mouchoir.* » Voilà des expressions qui se peignent, ou mieux, qui s'enfoncent dans la mémoire de manière à n'en plus sortir. Citons encore un passage : « *O Dieu!* dit la zélée supérieure, *s'il faut demeurer* » *encore çà-bas, que ce soit pour y pratiquer de solides vertus.* » *Nous marchons beaucoup trop en enfant; cela me fâche. Il faut* » *que les filles de cet Institut pratiquent les actes des vraies,* » *héroïques et grandes vertus. Il faut rompre ou faire....* »

Cependant il s'en faut bien que la fermeté de la supérieure étouffe, dans sainte Jeanne-Françoise, la tendresse de la mère. Dans l'occasion, elle épanche des trésors de sollicicitude sur les membres de sa famille religieuses. Elle montre à ses filles spirituelles de quel amour suave et puissant elle les aime dans le Seigneur, et par la compassion qu'elle ressent pour leurs peines, et par les douces consolations qu'elle leur adresse, et par les mille moyens dont elle s'avise pour les soulager dans l'âme et dans le corps.

Sur cet exposé et ces échantillons, on dira peut-être que l'ascétisme de sainte Chantal ne saurait convenir à tous; que, destiné au cloître, il ne doit pas en sortir. Autant vaudrait dire qu'il faut renvoyer aux héros chrétiens la lecture des *Actes des Martyrs*, réserver aux monastères l'*Imitation de Jésus-Christ*, le *Combat spirituel* et même l'*Évangile*. Évidemment, cette fin de non-recevoir est une inspiration de la pusillanimité humaine. Oui, il y a toujours avantage à fréquenter meilleur que soi, à recevoir la leçon de plus généreux et plus parfait que soi. Et puis, un abîme ne sépare pas les gens du monde des habitants du cloître, car

enfin, les uns et les autres viennent se rencontrer sur le terrain des commandements de Dieu et de l'Église, avec cette seule différence que les religieux et les religieuses ajoutent aux devoirs communs à tous les chrétiens, la pratique des conseils évangéliques. Au fait, tous, qui que nous soyons, ne devons-nous pas nous unir à Dieu, le principe de notre être, par la foi, l'espérance et l'amour? Tous, ne devons-nous pas recourir à lui, par la prière, comme à la source de tout bien? Quel est l'homme qui soit exempt de la milice chrétienne, qui n'ait pas à lutter contre lui-même, à vaincre ses mauvais penchants? Trouvez une position où l'amour du prochain, où la douceur, la patience, l'obéissance, le travail, l'empire sur le corps et ses mauvais instincts; où le soin de son âme, de son salut, de sa perfection relative, soient de nul emploi, ne trouvent aucune application? Mais c'est de quoi il est fort question dans ces opuscules..... Cela étant, ce volume ne regarde pas si spécialement les religieuses, qu'il ne puisse profiter beaucoup à tout genre de lecteurs. On peut dire même qu'il n'est pas une page d'où les personnes du monde ne puissent tirer un enseignement utile, une salutaire influence.

Ces considérations n'ont pas été étrangères à la détermination prise par la supérieure et les religieuses du premier monastère d'Annecy, de livrer au public les OEuvres de leur sainte Mère. Pour cette publication, elles se sont autorisées aussi de ces paroles de saint François de Sales leur Fondateur : « *Je voudrais,* dit-il dans un de ses Entretiens, *que tout* » *le bien qui est en la Visitation fût reconnu et su d'un chacun.* » Nous n'hésitons pas à comprendre les ouvrages de sainte

Chantal dans ce *bien* que l'évêque de Genève désirait voir porté à la connaissance de tous.

L'abbé Migne, il est vrai, a donné une édition des OEuvres de l'illustre Fondatrice. Mais il sera bien permis aux Filles, de cette grande Sainte, à ses héritières directes, de se montrer difficiles à cet endroit, de ne pas se contenter d'une édition incomplète et défectueuse à bien des égards. D'abord, l'éditeur a eu le tort de rajeunir le style de la Sainte, de lui faire parler le langage du dix-neuvième siècle. Ensuite, il s'est permis de mêler les Exhortations avec les Entretiens, de morceler et de tronquer quelques-unes des Allocutions. Ces procédés, réprouvés par les règles élémentaires de la critique, ont introduit une confusion et un désordre auxquels les religieuses de la Visitation avaient à cœur de remédier. Dans ce but, elles se sont entourées des manuscrits que renferment leurs archives d'Annecy, et de ceux qu'elles ont pu tirer d'ailleurs. Elles ont examiné les différentes copies, elles les ont collationnées avec un soin scrupuleux; en un mot, elles n'ont rien négligé pour restituer à leur sainte Mère la langue qu'elle a parlée, pour donner de ses OEUVRES DIVERSES une édition sincère, aussi parfaite et aussi complète que possible.

Grâce à leurs actives recherches, cette édition est enrichie de plus de vingt Exhortations ou d'Instructions aux novices, et de cinquante Entretiens ou de fragments d'Entretiens inédits.

Les OEuvres diverses comprennent d'abord : 1° le PETIT LIVRET *de la Sainte;* 2° QUESTIONS *de sainte Chantal à saint François de Sales et* RÉPONSES *de ce dernier;* 3° les PAPIERS INTIMES;

ensuite, 4° les EXHORTATIONS; 5° les ENTRETIENS; 6° les INSTRUCTIONS *aux Novices;* 7° les MÉDITATIONS; 8° enfin la DÉPOSITION *de la Sainte pour la béatification et canonisation de saint François de Sales.*

1° Le PETIT LIVRET est un recueil d'avis que sainte Chantal avait reçus de saint François de Sales, verbalement ou par écrit. D'après les Mémoires de la Mère de Chaugy, ce résumé fut commencé par la Sainte en 1605, aux fêtes de la Pentecôte, lors de son premier voyage en Savoie. L'original de cet écrit n'existe plus, du moins il a été impossible de le trouver. La reproduction insérée dans ce volume a été faite sur une très-ancienne copie, conservée dans les archives du premier monastère d'Annecy. L'abbé Migne a publié le *Petit Livret* sous le titre de *Maximes diverses.* Probablement, par suite de feuillets détachés et déplacés, les choses ont été mêlées de telle sorte, que des pages du commencement ont été rejetées à la fin. L'ordre primitif a été rétabli.

A la suite du *Petit Livret*, sont placées les résolutions et pensées, fruits de deux retraites faites par la Sainte. Ce fut dans l'une de ces solitudes, celle de 1616, que Notre-Seigneur l'appela à la plus haute perfection, par le détachement le plus complet.

2° QUESTIONS DE SAINTE CHANTAL A SAINT FRANÇOIS DE SALES ET RÉPONSES DE CE DERNIER. La Sainte adressa ces *Questions* par écrit à son céleste directeur, qui lui répondit par la même voie. Ce dialogue sublime peut se rapporter à l'année 1616, année où, comme nous venons de le dire, le Seigneur appela son épouse au dépouillement parfait et au *martyre d'amour.* En reproduisant ces *Questions* et ces *Ré-*

ponses, on a voulu faire assister le lecteur aux leçons données par le saint directeur à cette âme d'élite.

3° LES PAPIERS INTIMES renferment une série de résolutions, d'élans vers Dieu, d'actes d'amour et d'abandon entre les mains de l'Époux céleste. Ces pages, que l'on dirait tracées par un séraphin, furent écrites par la Sainte à l'issue d'une de ses retraites, probablement en 1616. Ces *papiers*, exclusivement à son usage, elle les portait toujours sur elle; elle voulut être enterrée avec ce témoignage de son ardent amour pour Dieu. Inutile de dire quel intérêt s'attache à ces feuillets que nous a rendus le tombeau de sainte Jeanne Françoise.

Ces trois opuscules jettent un grand jour dans cette âme héroïque; d'autre part, ils nous la montrent dans ses rapports avec saint François de Sales, son habile maître. C'est donc à dessein qu'ils ont été placés en tête de ce volume; ils introduisent naturellement aux OEuvres de cette Sainte glorieuse et bien-aimée.

Les EXHORTATIONS, les ENTRETIENS et les INSTRUCTIONS AUX NOVICES constituent la partie la plus étendue des OEuvres de sainte Chantal; ajoutons celle qui lui appartient le plus en propre. Nous avons dit plus haut comment ces *Exhortations* et ces *Entretiens* ont été recueillis; comment il a été permis de combler les lacunes que présentent les rédactions qui en furent faites; comment, au moyen de ces rédactions, diverses pour l'étendue, mais à peu près identiques dans la reproduction des passages parallèles, on a pu reconstituer les instructions données par la zélée Fondatrice aux premières religieuses de la Visitation. Signalons, en passant,

une pièce qui a été pour cela d'un grand secours : nous voulons parler d'un manuscrit provenant de l'ancien monastère de la Visitation de Verceil (Piémont). Ce manuscrit, beaucoup plus correct et complet que tous ceux qui circulent aujourd'hui dans les monastères, fut donné, paraît-il, aux Sœurs de cette ville par les fondatrices de la Visitation de Turin, qui l'avaient apporté d'Annecy, en 1638.

4° Les Exhortations ont été faites par la Sainte au Chapitre de la Communauté, ce qui leur donne un caractère plus grave qu'aux Entretiens. Ces Exhortations ont été recueillies surtout par la Mère de Chaugy, laquelle avait le talent de conserver le texte de sa vénérée Fondatrice, sans y mêler son propre style.

5° Les Entretiens reproduisent les conversations que la Mère de Chantal avait avec ses Sœurs, soit pendant les récréations journalières, soit aux conférences mensuelles qui se tiennent dans les maisons de la Visitation, à l'exemple des anciens solitaires. Ces Entretiens sont, comme de raison, d'un langage simple et familier : simplicité, familiarité charmantes qui respirent la candeur et l'innocence de la colombe. De plus, ils ont l'avantage d'être éminemment pratiques, d'offrir des détails aussi précieux qu'abondants sur les observances religieuses et les secrets de la vie spirituelle.

6° Les Instructions aux Novices, le titre le dit assez, étaient adressées à celles qui faisaient l'apprentissage de la vie religieuse. La sainte Fondatrice fut chargée du noviciat pendant les dix huit premiers mois de la Visitation. Mais, dans ces premiers commencements, on ne songea pas à recueillir

ses paroles. Il y a donc bien peu de ses Instructions aux novices. Celles qui restent proviennent des conférences qu'elle faisait plus tard, en présence de la maîtresse des Novices, en vue surtout de former cette dernière à son emploi.

Le présent volume contient les six premiers opuscules; les Méditations et la Déposition de la Sainte paraîtront dans le volume suivant.

A. G.

PRÉCIEUX FRAGMENTS

DU PETIT LIVRET

DE NOTRE BIENHEUREUSE MÈRE JEANNE-FRANÇOISE

FRÉMYOT DE CHANTAL

OU RECUEIL FAIT PAR ELLE

DES PRINCIPAUX AVIS DE DIRECTION

QU'ELLE AVAIT REÇUS DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE SAINT FRANÇOIS DE SALES [1]

A l'honneur et gloire de Dieu soient toutes nos œuvres!
Amen

1. Ce peu de temps que nous déterminons de donner à Dieu en l'oraison, donnons-le-lui avec notre pensée libre et désoccupée de toutes autres choses, avec résolution de ne le jamais reprendre, quels travaux qu'il nous en arrive, et tenons un tel temps comme une chose qui n'est plus nôtre.

2. Ma chère âme, mais je te dis, ma chère âme, que tu aies une continuelle mémoire de ces jours heureux de mardi, mercredi et samedi devant la fête de Pentecôte, de mai [1605], jours auxquels ce bon Dieu t'a rendue toute sienne; grave en ta souvenance ses miséricordes et les promesses que tu lui as faites et l'en bénis éternellement. Louanges vous soient, ô mon Dieu, à jamais! Non, non, mon Sauveur, jamais éternelle-

[1] Reproduction textuelle d'un très-ancien manuscrit des archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy.

ment je n'oublierai vos volontés, car en icelles vous m'avez justifiée.

3. Quand on fait des religieuses professes, on leur met un crucifix matériel entre leurs bras ; mais moi, ma fille, je vous donne le vrai crucifix ; c'est votre Époux, portez-le entre les bras de votre âme ; tenez-le bien serré et n'abandonnez point le pied de sa croix, lui donnant votre cœur cent fois le jour. Je vous recommande de vous accuser en confession clairement, franchement et simplement.

4. Quand il vous adviendra des pensées mauvaises et que vous vous en apercevrez, faites un acte positif par une action contraire à la pensée, et ne perdez plus de temps à vouloir rechercher ; mais passez outre

5. Bon de représenter sa nécessité à Dieu et de l'invoquer au commencement de toute action. Pensez que le doux Sauveur est assis dans votre cœur comme sur son trône, et le regardez souvent, vous humiliant fort devant lui. Je désire que vous soyez extrêmement humble, que votre cœur soit fort droit, ouvert et sans réserve en mon endroit ; c'est ici le grand commandement, car de là dépend tout le reste.

6. Gardez bien la clôture de votre monastère, ne laissez point sortir vos desseins, cela n'est qu'une distraction de cœur. Observez bien votre règle : l'humilité, le mépris du monde et de vous-même, la chasteté, l'obéissance et la charité. Au demeurant, demeurez en paix avec votre Époux bien serré entre vos bras.

7. Encore que je me sente misérable, je ne m'en trouble pas, et quelquefois je suis joyeux, pensant que je suis une vraie besogne de la miséricorde de Dieu.

8. Dieu veut que votre misère soit le trône de sa miséri-

corde, et vos impuissances le siége de sa toute-puissance. Il vous laisse là, sans doute pour sa gloire et votre grand profit. *Qu'il me tue,* dit Job, *j'espérerai en lui.* Demeurez humble, tranquille, douce et confiante parmi cette obscurité et impuissance; si vous ne vous impatientez point, si vous ne vous empressez point, mais que, de bon cœur (je ne dis pas gaiement, mais je dis franchement), vous embrassiez cette croix et demeuriez en ténèbres, vous aimerez votre abjection; car être obscure et impuissante n'est autre qu'être abjecte. Aimez-vous comme cela, pour l'amour de celui qui vous veut comme cela. Allez tout simplement à l'abri de vos résolutions, retranchez les réflexions d'esprit que vous faites sur votre mal comme des cruelles tentations. N'essayez point de guérir votre mal.

9. C'est aussi un entortillement d'esprit, ce tintamarre qui vous fait peur. Mon Dieu ! ma fille, ne vous sauriez-vous prosterner devant Dieu quand cela vous arrive et lui dire tout simplement : « Oui, Seigneur, vous le voulez et je le veux aussi ; si vous ne le voulez pas, je ne le veux pas? » Et puis, passez à faire un peu d'exercices et d'actions qui vous servent de divertissement, et ne vous embarrassez point pour les chasser, moquez-vous de tout cela.

10. Parlons d'une règle générale que je vous veux donner; c'est qu'en tout ce que je vous dirai, ne pensez pas, ne regardez pas ceci, cela ; tout cela s'entend *grosso modo;* car je ne veux point que vous contraigniez votre esprit à rien, sinon à bien servir Dieu et à le bien aimer, à ne point abandonner nos résolutions, ains à les aimer. Pour moi, j'aime tant les miennes que, quoi que je voie, ne me semble suffisant; cela ne me saurait ôter une once de la bonne estime que j'en ai, encore que j'en considère tant d'autres plus excellentes et relevées.

11. Quand le patriarche Joseph renvoya ses frères d'Égypte

pour lui amener son père Jacob, il leur bailla cet avis : *Ne vous courroucez point en chemin.* Je vous en dis de même : cette misérable vie n'est qu'un acheminement à la bienheureuse ; ne nous courrouçons point en chemin ; allons avec nos compagnons doucement et paisiblement. Ne recevez pas les prétextes que l'amour-propre suggère pour excuser le courroux ; car saint Jacques dit tout clair que l'*ire de l'homme n'opère point la justice de Dieu;* combien moins celle de la femme! Aussi, Notre-Seigneur enferme toute la doctrine des mœurs exprimée en ces mots : *Apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur;* bref, le sucre ne gâte nulle sauce. Il faut résister au mal, et réprimer les vices de ceux qui nous sont en charge, puissamment, fermement, vaillamment, mais paisiblement et doucement. Rien n'arrête tant l'éléphant que l'agneau, et rien ne rompt si aisément la furie du canon que la laine. Jamais je ne me mis en colère, pour justement que cela ait été, que je n'aie vu, par après, que j'eusse fait encore plus justement de ne me point courroucer. On ne prise pas tant la répréhension, quoiqu'elle soit accompagnée de raison, que celle qui n'a d'autre origine que la raison, puisque l'âme raisonnable est naturellement sujette à la raison, et, à la passion, elle n'y est sujette que par tyrannie. La raison donc accompagnée de passion se rend odieuse, et sa juste domination se rend avilie par sa tyrannie. Bref, souvent l'Épouse de Notre-Seigneur est appelée *Sulamite,* c'est-à-dire paisible, et que, dessous sa langue, elle a le miel et le lait, et, en ses lèvres, un rayon distillant; aussi saint Paul nous apprend de *surmonter le mal et non de le combattre.* Ceux qui se courroucent combattent le mal; mais ceux qui sont doux le vainquent. *Surmontez,* dit l'Apôtre, *le mal par le bien.*

12. Ressouvenez-vous de faire état que tout le passé n'est rien, et que tous les jours il nous faut dire avec David : *Tout maintenant, je commence à bien aimer mon Dieu.* Faites beau-

coup pour Dieu, et ne faites rien sans amour; mangez et buvez pour cela.

13. Le désir de perfection doit être en vous comme l'oranger de la côte maritime, qui est presque toute l'année chargé de fruits, de fleurs et de feuilles, car votre désir doit toujours fructifier par les occasions qui se présentent d'en effectuer chaque jour quelque partie, et, néanmoins, il ne doit jamais cesser de souhaiter des nouveaux objets et sujets de passer plus avant, et ces souhaits sont les fruits de l'arbre de notre désir; les feuilles sont les fréquentes reconnaissances de notre imbécillité, qui conservent les bonnes œuvres et les bons désirs. C'est l'une des colonnes de votre tabernacle, l'autre est l'amour de votre viduité; amour saint et désirable pour autant de raisons qu'il y a d'étoiles au ciel.

14. Jetez souvent votre cœur ès plaies de Notre-Seigneur, et non à force de bras. Ayez une extrême confiance en sa miséricorde et bonté qui ne vous abandonnera point, mais ne laissez pour cela de vous bien prendre à sa sainte croix. Après l'amour de Notre-Seigneur, je vous recommande celui de son Église. Louez Dieu cent fois le jour d'être fille de son Église. Jetez vos yeux sur l'Époux et sur l'Épouse; dites à l'Époux : « Hé! que vous » êtes Époux d'une belle Épouse! » Et à l'Épouse : « Hé! que » vous êtes Épouse d'un divin Époux! »

15. Notre-Seigneur désire que vous ne pensiez ni à votre avancement, ni à votre amendement, point du tout; mais à recevoir et employer les occasions de le servir, par la pratique des vertus, dans chaque moment, sans aucune réflexion sur le passé ni l'avenir. Chaque moment présent doit porter son soin à l'unique occupation, dans les retours à Dieu, et un général abandonnement qui détruise tout ce qui s'oppose à ses desseins.

16. Les vertus des veuves sont : l'humilité, le mépris du monde et de soi-même, la simplicité et amour de son abjection, le service des pauvres et des malades; son lieu, le pied de la croix; sa gloire, d'être méprisée; sa couronne doit être sa misère. Je ne forclos pas l'élévation de l'âme, l'oraison mentale, la conversation intérieure avec Dieu, l'élancement perpétuel du cœur en Notre-Seigneur. Mais, savez-vous ce que je veux dire, ma fille? qu'il vous faut être comme cette femme forte, laquelle a mis sa main aux choses fortes, et ses doigts ont manié le fuseau. Méditez, et élevez votre esprit, et le portez en Dieu. Tirez Dieu en votre esprit : voilà les choses fortes; mais, avec tout cela, n'oubliez pas votre quenouille et votre fuseau. Filez le fil des petites vertus propres aux veuves; abaissez-vous aux exercices de charité. Qui dit autrement se trompe et est trompé.

17. Laissez-moi le soin de vos désirs; je vous les garderai fort soigneusement. N'en ayez nul souci : peut-être aussi ne vous les rendrai-je jamais, et ne sera pas expédient que je vous les rende; mais assurez-vous que je ne les emploierai pas mal; j'en dois rendre compte et je m'en charge. Cheminez toujours devant Dieu et devant vous; car Dieu prend plaisir à vous voir faire vos petits pas, et, comme un bon père qui tient son enfant par la main, il accommodera ses pas aux vôtres et se contentera de n'aller pas plus vite que vous. De quoi vous souciez-vous d'aller d'un côté ou d'autre, ou d'aller bellement ou vitement, pourvu que Dieu soit avec vous, et vous avec lui?

18. Ne disputez jamais, ni peu ni prou, contre les suggestions que l'ennemi vous fera contre la foi, contre la chasteté viduale, contre l'obéissance vouée, contre le dessein de tendre à la perfection. Non, pas un seul mot de réplique, sinon celui de Notre-Seigneur : *Arrière de moi, satan! tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu*.

19. Ne vous efforcez point de renvoyer vos tentations; méprisez-les, ne vous y amusez point; représentez à votre imagination Jésus crucifié entre vos bras et sur votre poitrine, et dites cent fois en baisant son côté : « *C'est ici mon espérance, c'est la vive source de mon bonheur, c'est le cœur de mon âme, c'est l'âme de mon cœur ; jamais rien ne me séparera de cet amour ; je le tiens et ne le laisserai point aller qu'il ne m'ait mise en lieu d'assurance.* » Dites-lui souvent : « *Que puis-je avoir sur la terre ou que prétends-je au ciel, sinon vous, ô mon Jésus? Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon héritage que je désire éternellement.* » Voyez Notre-Seigneur qui crie à Abraham et à vous aussi : *Ne crains point, je suis ton protecteur.* Saint Pierre voyant l'orage très-impétueux eut peur, et tout aussitôt il commença à enfoncer ; il cria à Notre-Seigneur : *Sauvez-moi!* Et Notre-Seigneur le prit par la main et le reprit : *Pourquoi as-tu douté?* Voyez ce saint Apôtre, il marche à pieds secs sur les eaux ; les vents ni les vagues ne le sauraient faire enfoncer, mais la peur des vagues et des vents le fait perdre si son maître ne l'échappe.

20. La peur est un plus grand mal que le mal même ; si elle vous saisit, criez fort à Notre-Seigneur : *Sauvez-moi!* et il vous tendra la main ; serrez-la bien et allez joyeusement : il dormira quelquefois ; mais, en temps et lieu, il se réveillera pour vous rendre le calme. Bref, ne philosophez point sur votre mal ; ne répliquez point ; allez franchement : que tout le monde renverse, que tout soit en ténèbres, Dieu est avec nous si nos résolutions vivent.

21. Je suis consolé de vous voir pleine de désirs de l'obéissance ; c'est un désir d'un prix incomparable qui vous appuiera sur tous vos ennemis. Hélas! ma très-aimée fille, ne regardez pas à qui, mais pour qui vous obéissez ; votre vœu est adressé à Dieu, quoiqu'il regarde un homme. Mon Dieu! ne craignez

point que la Providence de Dieu vous manque; s'il était besoin, elle enverrait plutôt un ange pour vous conduire que de vous laisser sans guide, puisque, avec tant de résolutions et de courage, vous voulez obéir. Hé! donc, ma fille, reposez-vous en cette Providence paternelle, résignez-vous du tout à icelle. Amen.

22. Non, ne vous étonnez point, moquez-vous des assauts de votre ennemi, tenez la croix de Notre-Seigneur sur votre poitrine, répliquez doucement et par actes positifs baisant vos résolutions. Ne vous efforcez point de détruire la superbe, mais tâchez bien d'assurer l'humilité en l'exerçant positivement, et ne vous étonnez point, tenez vos yeux au ciel. Oui, ma fille, attachez-vous fort à la Providence divine; qu'elle fasse ce qu'elle voudra de tout ce qui est nôtre; qu'elle nous conduise par où il lui semblera mieux; mais, j'espère, ains je m'assure que nous aboutirons à ce signe et arriverons à ce port. Vive Dieu! ma très-chère fille, et cette espérance! Hardiment, cheminons en cet amour essentiel, fort et invariable de notre Dieu, et laissons courir çà et là les fantômes des tentations; qu'elles entrecoupent tant qu'elles voudront notre chemin. « *Dà*, disait saint Antoine, *je vous vois, mais je ne vous regarde pas.* Non, ma fille, regardons à Notre-Seigneur, qui nous attend au-dessus de toutes ces fanfares de l'ennemi; réclamons son secours, car c'est pour cela qu'il permet que ces illusions nous fassent peur. Courage, ma fille; n'avons-nous pas occasion de croire que Notre-Seigneur nous aime? Si avons, certes, et pourquoi donc se mettre en peine des tentations? Je vous recommande notre simplicité, qui est si agréable à l'Époux, et notre pauvre humilité, qui a tant de pouvoir vers lui. Ne sommes-nous pas trop heureux, de savoir qu'il faut aimer Dieu, et que tout notre bien gît à le servir, toute notre gloire à l'honorer? Que sa bonté est grande sur nous!

23. Contre ces nouveaux assauts, tenez-vous close et couverte dans les instructions que vous avez reçues jusqu'à présent, vous n'avez rien à craindre; prenez garde à ne point disputer ni marchander, ni ne vous attristez point, ni ne vous inquiétez, et vous serez délivrée. Il vous doit suffire que Dieu n'est point offensé en ces attaques.

24. Approfondissez de plus en plus votre considération sur les plaies de Notre-Seigneur, où vous trouverez un abîme de raisons qui vous confirmeront à notre généreuse entreprise, et vous feront sentir combien vil et vain est le cœur qui fait ailleurs sa demeure, qui niche sur un autre arbre que celui de la croix. Bienheureux si nous vivons et mourons en ce saint tabernacle! Non, non, rien du monde n'est digne de notre amour; il le faut tout à ce Sauveur qui nous a tout donné le sien. Pressez fort le cher crucifix sur votre poitrine.

25. L'oraison de simple remise en Dieu est sainte et salutaire, il n'en faut jamais douter; elle a tant été examinée, et toujours on a trouvé que Notre-Seigneur nous voulait enseigner cette manière de prier. Il n'y faut donc plus autre chose que d'y continuer doucement.

26. *Mon âme est au hasard en mes mains, je la porte,* disait David. Examinez souvent si vous avez votre âme en vos mains, si quelques passions, troublements ou inquiétudes ne vous l'a point emportée, voire, si vous l'avez à votre commandement, ou bien, si elle est engagée à quelque affection; et, si vous voyez qu'elle vous soit échappée, avant toutes choses, cherchez et la reprenez; mais souvenez-vous qu'il la faut reprendre doucement et bellement, car, si vous la vouliez saisir à force de bras, vous l'effaroucheriez. Dieu soit notre tout!

27. Considérez souvent si vous pouvez dire avec vérité : *Mon Bien-aimé est à moi et moi à lui!* Voyez s'il y a quelques

pièces de votre âme, ou des facultés de votre corps, ou de ses sens qui ne soient pas à Dieu, et, l'ayant trouvé, reprenez-le, où qu'il soit, et le rendez à Dieu; car vous êtes à lui, toute, toute, toute.

28. Ressouvenez-vous que votre esprit connaissant et agissant par discours et raisons naturelles, il s'appelle entendement et intelligence, ou esprit humain; mais, connaissant et agissant par la clarté et la lumière de la foi, il s'appelle esprit de la foi ou esprit chrétien. Or, ma fille, il arrive quelquefois que notre esprit n'agit que par la clarté surnaturelle, et que l'esprit humain ne peut acquiescer à cette action, et beaucoup moins l'âme sensuelle, laquelle y contredit et s'oppose; et lors il nous semble que tout est perdu; et, l'esprit pieux, abandonné de toutes les facultés raisonnables et sensitives, demeure tout éperdu, ce semble, et tout étonné; mais, en vérité, il n'y a nul danger; car l'esprit de la foi demeurant vif, sauve, quant et quant, tout le reste; et, quand tout le reste conspirerait contre nous, nous ne saurions déchoir de la grâce de Dieu. Il est vrai qu'Absalon inquiète et trouble tout le royaume d'Israël contre son père, en sorte que le pauvre David, tout roi qu'il est, s'en va pleurant pieds nus, la tête voilée, chacun l'ayant abandonné; et cependant il est roi, pourtant, et enfin il régnera et rangera tout le reste à son obéissance. Quand donc il vous arrivera de voir votre âme sensuelle et votre esprit humain se bander contre votre esprit chrétien, le troubler et inquiéter, et faire soulever les facultés de votre cœur, courage, ma fille, un peu de patience, notre David demeurera vainqueur. Que toute la barque de notre navire tire où elle voudra l'aiguille marine, mais cela n'empêchera pourtant qu'elle ne fasse son mouvement et qu'elle n'ait sa visée à la belle étoile. Cette déréliction ressemble à celle que Notre-Seigneur ressentit à sa Passion, et en icelle il semble que notre âme soit comme le prophète, quand l'ange le portait en l'air par l'un

de ses cheveux. Nul remède à cela, ma fille, sinon de s'humilier et attendre en espérance la grâce de Dieu, recommandant doucement notre esprit entre ses mains paternelles.

29. Aux tentations de la foi, humiliez-vous profondément devant Dieu, puis devant son Église, par une inclination cordiale, et faites un acte positif de foi, protestant de vouloir à jamais croire tout ce que Dieu a révélé à son Église; et, sans plus disputer ni examiner aucune chose, divertissez votre cœur à d'autres occupations, principalement extérieures; et, bien que la tentation vienne autour de vous, ne faites aucun semblant de la voir; mais, dissimulant cette attaque, appliquez-vous fidèlement et ardemment aux autres exercices.

30. Aux tentations de vanité et gloire, il faut faire de même, c'est à savoir faire un acte positif et contraire, et, au lieu de se glorifier, s'humilier de sa propre vanité, comme disant · Seigneur, je suis vain et mon esprit n'est que vanité. Ne vous rendez plus si pointilleuse et tendre aux tentations, que pour cela vous soyez troublée ou inquiétée. Hélas! ma fille, il se faut presque résoudre à toujours sentir les tentations et n'y point consentir. Quand vous les sentirez, penchez doucement votre cœur de l'autre côté, et ne vous étonnez point, bien que vos sens et votre esprit humain semblent tenir le parti de la tentation. Ne vous étonnez nullement, pourvu que l'esprit de la foi et le mouvement intime de votre cœur se tournent toujours à votre belle étoile.

31. Étonnez-vous encore moins des assoupissements et distractions qui proviennent en icelui, car ce sont accidents naturels; et, comme au grand monde, le ciel n'est pas toujours serein et découvert, mais souvent l'air se couvre par des nuages et des brouillards; ainsi au petit monde, qui est l'homme, l'esprit n'est pas toujours gai et clair, mais se couvre quelque-

fois d'assoupissement qui trouble sa clarté et empêche sa gaieté.

32. O mon âme! c'est le grand mot de notre repos, de prévoir souvent l'empirement de nos affaires et travaux et nous y disposer; et, quand les accidents nous arrivent, user de la domination que notre volonté supérieure a sur l'inférieure, car on ne peut empêcher que cette partie inférieure ne gronde; mais il la faut laisser faire, et mettre la supérieure en son être, acceptant de bon cœur ce que Dieu veut ou permet nous arriver.

33. Mon âme est triste; mais, ô Seigneur! n'ayez point égard aux inclinations ou rébellions de cette partie inférieure, ne laissez pas, de grâce, d'exercer votre volonté sur moi, qui suis trop heureuse de quoi vous me visitez et me voulez dépouiller de moi-même, pour me revêtir de vous-même.

34. Je ne veux ni cette vertu ni l'autre, je ne veux que l'amour de mon Dieu et le désir de son amour, l'accomplissement de sa volonté en moi. Hélas! je ne veux faire ni répliques ni réfléchissements. Dieu m'a donné un grand amour aux maximes de l'Évangile, et crois que c'est ensuite de la connaissance qu'il me donne de leurs beautés et excellences.

35. J'ai fort prié Dieu qu'il vous fît sentir comme il faut bien résigner tout votre soin, toute votre agilité et souplesse d'esprit, toutes ces petites pointes de votre entendement qui veulent tout ménager, voir et prévoir, le tout entre les mains de sa bonté souveraine et paternelle. Ne permettez point que votre cœur s'inquiète; faites-le reposer doucement sur les bras du Sauveur.

36. Seigneur, mâchez-moi, digérez-moi, anéantissez-moi en vous. Je ne veux rien que Dieu, me reposant en lui, toute,

m'affermissant de plus en plus à le servir par une totale dépendance de sa divine Providence, et toujours plus fermement ancrée et assurée en la foi de sa véritable parole, et toute délaissée à sa merci et à son soin. O bonté éternelle! ô bonté paternelle! mon cœur se range à vous. Oui, mon Dieu, vous le savez, que je ne vois rien en moi sur quoi je me veuille et puisse appuyer, et que les espérances que vous me donnez de mon salut éternel sont fermement ancrées aux mérites de votre sainte Passion, et sur votre incompréhensible bonté et douceur. Amen.

37. Non, je vous prie, ma fille, ne violentez point votre tête, demeurez tranquille en votre oraison, et, quand les distractions vous arriveront, détournez-vous-en tout bellement, si vous pouvez; sinon, tenez la meilleure contenance que vous pourrez et laissant les mouches vous importuner tant qu'elles voudront, pendant que vous parlerez à votre Roi; il ne prend pas garde à cela. Vous pouvez les effaroucher avec un mouvement simple et tranquille, mais non pas avec un effroi et impatience qui vous fassent perdre contenance.

38. O Dieu! si ma pauvreté et misère vous sont agréables, accroissez-en le nombre et la durée. Il ne faut point craindre; et ne me dites pas qu'il vous semble que vous le dites avec lâcheté, sans force ni courage, mais comme par violence. O Dieu! mais donc la voilà la sainte violence qui ravit les cieux! Voyez-vous, ma fille, mon âme, c'est signe que tout est pris, puisque l'ennemi a tout gagné en notre forteresse, hormis le donjon imprenable, et qui ne se peut perdre que par soi-même. C'est enfin cette volonté libre et toute nue devant Dieu qui réside en la supérieure et plus spirituelle partie de l'âme, de ne penser qu'à son Dieu et à soi-même, et, quand toutes les autres facultés sont perdues et assujetties à l'ennemi, elle seule demeure maîtresse de soi-même pour ne consentir point. Or,

voyez-vous une âme affligée : parce que l'ennemi, occupant toutes les autres facultés, fait là-dedans un tintamarre et fracas extrême, à peine peut-elle ouïr ce qui se dit et fait en la partie supérieure, laquelle a bien la voix plus claire et plus vive que la partie inférieure; mais celle-ci l'a si âpre, si grosse et si forte qu'elle ôte l'éclat de l'autre. Enfin notez ceci : tandis ue la tentation nous déplaît, il n'y a rien à craindre; car pourquoi nous déplaît-elle, sinon parce que nous ne la voulons pas? Au demeurant, ces tentations importunes viennent de la malice du diable; mais la peine et souffrance viennent de la miséricorde de Dieu, qui, contre la volonté de son ennemi, tire de la malice d'icelui la sainte tribulation par laquelle il affine l'or qu'il veut mettre en ses trésors. Je vous dis donc ainsi : Vos tentations sont du diable et de l'enfer, mais vos peines et afflictions sont de Dieu et du paradis; les mères sont de Babylone, mais les enfants sont de Jérusalem. Méprisez les tentations et embrassez les afflictions.

Je vous adore, mon Seigneur Jésus-Christ, et vous remercie de m'avoir enseigné ceci; faites-moi la grâce d'en tirer le profit que vous voulez. O Mère des enfants de Dieu! jamais je ne me séparerai de vous; je veux mourir en votre giron.

39. Pour toutes les choses qui vous arriveront, n'allez point chercher les causes, il suffit que Dieu les sait; mais simplement humiliez-vous devant Dieu, supportant avec douceur la contradiction sans réflexion. Au temps des sécheresses, humiliez-vous, et au temps des sentiments et vues de vos misères, jetez-vous au plus intime des entrailles de la miséricorde de Dieu; mortifiez-vous en ces petites saillies contre les imperfections du prochain, avec l'esprit de douceur.

40. Cet amour simple de confiance et cet endormissement amoureux de votre esprit entre les bras de ce Sauveur com-

prennent excellemment tout ce que vous allez cherchant çà et là pour votre goût.

41. Demeurez en la tranquille résignation et remise de vous-même entre les mains de Notre-Seigneur, sans jamais cesser de coopérer soigneusement à sa sainte grâce par l'exercice des vertus et occasions qui se présentent. Demeurez en cette simple et pure confiance filiale, sans vous remuer nullement aux pieds de Notre-Seigneur pour faire des actions sensibles, ni de l'entendement, ni de la volonté. Non, n'ayez donc point de soin de vous-même, non plus qu'un voyageur qui s'embarque de bonne foi sur un navire, qui ne prend garde qu'à se tenir et vivre dans icelui, laissant le soin de prendre les vents et tendre les voiles et faire voguer, au pilote, sous la conduite duquel il s'est remis.

42. C'est une vraie insensibilité qui vous prive de la jouissance de toutes les vertus que vous avez pourtant en fort bon état; mais vous n'en jouissez pas, ains êtes comme un enfant qui a un tuteur qui le prive du maniement de tous ses biens, en sorte que, tout étant à lui vraiment, il ne manie rien; il semble qu'il ne possède ni n'a rien que sa vie, et, comme dit saint Paul, *maître de tout, il n'est en rien différent du serviteur;* et en cela, ma fille, Dieu ne veut pas que le maniement de votre foi, de votre espérance et votre charité soit à vous, ni que vous en jouissiez, sinon justement pour vivre et pour vous servir aux occasions de la pure nécessité. Hélas! ma fille, que vous êtes heureuse d'être ainsi sevrée et tenue de court par ce céleste tuteur, et, ce que nous devons faire, n'est que ce que nous faisons, qui est d'adorer l'aimable Providence de Dieu, et puis nous jeter entre ses bras et dans son giron.

43. C'est le haut point de la perfection de se contenter des actes secs, nus et insensibles, exercés par la seule volonté supérieure, comme ce serait le haut point de l'abstinence de se

contenter de manger sans aucun goût, mais avec dégoût et contre-cœur. Il faut protester à Notre-Seigneur que nous voulons vivre de sa mort, et manger comme si nous étions morts, sans goût, sentiment ni connaissance. Enfin le Sauveur veut que nous le servions si parfaitement, que rien ne nous reste pour nous abandonner entièrement à la merci de sa Providence. Que nous sommes heureux d'être esclaves de ce grand Dieu! et il lui faut laisser plein pouvoir de nous mener là où il voudra, et il faut dire avec Isaïe : *Envoyez-moi où il vous plaira, Seigneur, et je suis bien assurée que, quelque part que je sois, vous m'aiderez à exécuter vos commandements.*

44. La vraie et sainte science, c'est de laisser faire et défaire à Dieu, en soi et en toutes choses, ce qu'il lui plaira, sans avoir d'autres vouloirs ni élections, révérant d'un profond silence ce que l'entendement de la faiblesse humaine ne peut comprendre, car ses desseins peuvent être cachés, mais ils sont toujours justes. Le trésor des âmes nettes ne consiste pas à avoir des biens et faveurs de Dieu, ains à le rendre content; ne voulant ni plus ni moins que ce qu'il donne.

45. Pensez que vous êtes un petit saint Jean qui doit dormir sur la poitrine de Notre-Seigneur et reposer entre les bras de sa divine Providence. Nous n'avons point d'autres intentions ou intérêts que la gloire de Dieu; car si nous en avions, nous les retrancherions tout aussitôt. Enfin comme un autre saint Jean, demeurez toute remise et abandonnée entre les bras de Notre-Seigneur, par la remise de tout votre être à son bon plaisir et sainte Providence. O Dieu! quel bonheur d'être ainsi entre les bras et mamelles de celui duquel l'Épouse sacrée disait : « *Vos tétins sont incomparablement meilleurs que le vin.* » Demeurez donc ainsi, très-chère sœur, comme un petit saint Jean, et tandis que les autres mangent diverses sortes de viandes en la

table du Sauveur, reposez et penchez par une toute simple confiance votre tête, votre amour et votre esprit sur la poitrine amoureuse du cher Sauveur; car il est mieux de dormir sur ce sacré oreiller, que de veiller en toute autre posture.

CANTIQUE.

Hélas! sentant mon âme atteinte
De mille poignantes douleurs,
Je poussais jusqu'au ciel ma plainte,
Et j'ouvrais la porte à mes pleurs.

Je dis au fort de ma tristesse :
Seigneur, descends à mon secours,
Car tu es ma seule allégresse,
Mon Dieu, ma force et mon secours.

Fais, ô mon Dieu, par ta clémence,
Que rien ne vive plus en moi,
Sinon toi, ma douce espérance,
Ton amour, ta crainte et ta loi!

Car si telle est ton ordonnance,
Que je souffre mille tourments,
Je ne veux point d'autre allégeance,
Pour adoucir mes sentiments.

Non, je n'en puis avoir envie,
Quand bien j'en aurais le pouvoir.
Je ne saurais aimer ma vie
Que pour accomplir ton vouloir.

Le vouloir divin que j'adore
D'un sentiment tout amoureux,
Auquel je dédie encore
Mon cœur, mon esprit et mes vœux.

CANTIQUE A LA SAINTE VIERGE.

Sainte Mère de Dieu, donnez la hardiesse
Aux accords de mon luth, aux accents de ma voix,
De vous chanter un air en divine liesse,
Et de vous saluer pour la première fois.

Mon luth se reconnaît et confesse coupable,
Et, voulant vous payer ce qu'il sait vous devoir,
Vous en fait de bon cœur cette amende honorable;
Vous plaise de bon cœur au ciel la recevoir!

Toute chose, à bon droit, Dieu même vous honore,
Vous reconnaît pour Mère, et met entre vos mains
Les trésors de sa grâce, et sa puissance encore,
Pour disposer de tout au salut des humains.

A côté de son trône, et Reine et Mère assise,
Vous recevez les vœux qui lui sont adressés;
Vous en faites rapport, et par votre entremise,
Faites qu'il les accepte et renvoie exaucés.

DERNIERS AVIS DU BIENHEUREUX.

[PENDANT LA RETRAITE DE 1616.]

46. Notre-Seigneur vous aime, ma chère Mère, il vous veut toute sienne; n'ayez plus d'autres bras pour vous porter que les siens, ni d'autre sein pour vous reposer que le sien et sa Providence; n'étendez votre vue ailleurs et n'arrêtez votre esprit qu'en lui. Tenez votre volonté si simplement unie que rien ne soit entre deux; oubliez tout le reste, ne vous y amusant plus, et ne pensez à chose quelconque, puisque vous lui avez tout re-

mis. Revêtez-vous de Notre-Seigneur crucifié; aimez-le en ses souffrances et faites des aspirations là-dessus. Ce qu'il faut que vous fassiez ne le faites pas par votre inclination, mais parce que c'est la volonté de Dieu.

47. Vivez toute à Dieu en la très-sainte nudité de toute chose, surtout de vous-même. Jésus vous tienne saintement esclave de sa sainte croix, nue de tout ce qui n'est pas lui-même; que s'il vous donne des sentiments et consolations de sa présence, c'est afin que sa présence ne tienne plus votre cœur, mais lui et son bon plaisir.

48. Prosterné, ce me semble, en quelque petit recoin du mont de Calvaire où Notre-Seigneur me voit, je vous écris ces lignes, ma très-chère Mère, pour votre soulagement, comme un abrégé des résolutions plus convenables à votre avancement devant Dieu.

49. Je répète ce que si souvent je vous ai dit, que, non-seulement en l'oraison, mais en la conduite de votre vie, vous devez marcher en l'esprit d'une très-parfaite et très-simple confiance en Dieu, entièrement remise et abandonnée à son bon plaisir comme un enfant innocent qui se laisse aller à la conduite et direction de sa mère. Secondement, et pour bien marcher ainsi à la merci de l'amour et du soin de ce cher souverainement aimable Père, tenez suavement et paisiblement votre âme ferme, sans permettre qu'elle se divertisse à se retourner sur elle-même, ni à vouloir voir ce qu'elle fait, ou si elle est satisfaite; car, ma chère Mère, nos satisfactions ne sont point aimables devant les yeux de Dieu, ains seulement elles agréent à notre propre amour. Le Sauveur de notre âme inculque si souvent la simplicité des petits enfants, que nous la devons aimer très-particulièrement. Or, ces petits enfants innocents aiment leurs mères qui les portent avec une extrême simpli-

cité; ils ne regardent nullement ce qu'elles font, ni ne font point de retour sur eux-mêmes ni sur leurs satisfactions; ils les prennent sans les regarder. Ils tètent avec avidité, et ne regardent point si ce lait est meilleur une fois que l'autre; car, tandis qu'il y en a, ils le prennent tout de bon sans autre curiosité : en cela donc nous devons ressembler aux petits enfants.

50. Comme encore en cette douce oisiveté, par laquelle ils ne se soucient point d'aller, ains aiment mieux être portés, et quand ils commencent à vouloir aller, ils commencent aussi à souvent tomber et trébucher ès choses qu'ils rencontrent; bienheureux sont ceux qui ne veulent pas toujours faire, voir, considérer, discourir. Ma très-chère fille, il faut accoiser notre activité d'esprit, puisque nous voyons manifestement que Dieu nous appelle à cette unique très-simple attention de confiance. De cette activité d'esprit, et du soin que notre amour nous suggère d'avoir de notre cœur et de ce qu'il fait, provient l'inquiétude de notre cœur, lorsque nous apercevons soit de loin, soit de près, quelques tentations ou de la foi ou de quelques autres vertus que nous chérissons fort, ou même quand nous craignons de perdre la douceur et consolation; c'est pourquoi il faut simplifier notre esprit, et ayant abandonné et quitté tout ce qui déplaît à Dieu, demeurer en paix dans notre barque, c'est-à-dire faire en paix les exercices de notre vocation. Et ne nous empressons point de notre avancement; car, comme ceux qui sont à une barque, où il y a bon vent, sans remuer tirent au port, aussi ceux qui sont à une vocation bonne, sans s'embesogner de leur profit, profitent et s'avancent perpétuellement. Que s'ils n'ont pas la satisfaction de voir leurs progrès, ils ne doivent pas pour cela s'alangourir, car ils sont certains qu'ils ne laissent pas de s'avancer.

EXERCICES FAITS EN RETRAITE.

51. Je veux bien que vous continuiez l'exercice du dépouillement de vous-même, vous laissant à Notre-Seigneur et à moi. Mais, ma très-chère Mère, entrejetez quelques actes de votre part, par manière d'oraison jaculatoire, en approbation des dépouillements, comme, par exemple : « Je le veux, Seigneur, tirez hardiment tout ce qui revêt mon cœur. O Seigneur! non, je n'excepte rien, arrachez-moi à moi-même! O moi-même! je te quitte pour jamais, jusqu'à ce que mon Seigneur me commande de te reprendre! » Cela doit être fait doucement, mais fortement entrejeté. Encore ne faut-il pas, ma très-chère Mère, s'il vous plaît, prendre aucune nourrice; mais, comme vous le voyez, il faut quitter celle que néanmoins vous avez, et demeurer comme une pauvre chétive créature devant le trône de la miséricorde de Dieu, et demeurer toute nue sans demander jamais ni affection ni action quelconque pour la créature, et néanmoins demeurez indifférente pour toutes celles qu'il lui plaira vous envoyer, sans vous amuser à considérer que ce sera moi qui vous servirai de nourrice à votre gré, car autrement vous ne sortiriez donc pas de vous-même, et auriez toujours votre compte, qui est néanmoins ce qu'il faut fuir sur toutes choses. Ces renoncements sont admirables : sa propre estime, ce que l'on était selon le monde, qui n'était en vérité rien, sinon en comparaison des misérables; sa propre volonté, sa complaisance en toutes créatures et en l'amour naturel, et, en somme, en tout soi-même, qu'il faut ensevelir dans un éternel abandonnement, pour ne le voir ni savoir comme nous l'avons eu ou su, ains seulement comme Dieu l'ordonnera.

Écrivez-moi comme vous trouverez cette leçon bonne; il faut répéter cet exercice tous les ans, mais doucement et sans effort,

le confirmant simplement. O Dieu! que de consolations à mon âme de savoir ma Mère toute nue devant Dieu, au nom de Jésus-Christ, et pour son pur amour!

52. J'ai voué, par l'avis de mon Bienheureux Père, l'an 1611, que quand je connaîtrais clairement et distinctement, sans doute, ce qui sera plus agréable à mon Dieu et plus parfait, pourvu que j'aie le loisir de faire l'élection, que, moyennant sa grâce, je le ferai sans restriction de chose quelconque. Je viens de confirmer mon vœu ce jour de la conversion de saint Paul, 1627. Veuille mon Sauveur que ce soit à sa gloire! j'en supplie sa bonté, par l'intercession de sa sainte Mère, de saint Jean l'Évangéliste et de mon Bienheureux Père. Amen.

53. Dès le trépas de notre Bienheureux Père, je l'ai entendu en songe trois fois; en l'une, il me dit : 1° *Dieu m'a envoyé à vous, pour vous dire que son dessein sur vous est que vous soyez extrêmement humble.* 2° *Dieu m'a commandé de vous rendre une parfaite colombe.* 3° *Ne vous plaignez jamais d'aucun manquement que l'on vous puisse faire, ne vous courroucez point pour ceux qui se feront au monastère; mais dites seulement : Quoi! les servantes de Dieu doivent-elles faire telles fautes? Ne vous empressez point; faites toutes choses avec l'esprit de repos et de tranquillité.*

54. Saint Jérôme dit que chacun offrait au temple selon ses moyens : les uns de l'or, de l'argent, des pierres précieuses; les autres de la soie, du drap d'or, de la pourpre. Pour moi, il me suffira, si j'offre au temple des poils de chèvre et des peaux de bête. Or, que les autres présentent à Dieu leurs vertus et œuvres héroïques et excellentes, et leur contemplation relevée; moi, il me suffira d'offrir à Dieu ma bassesse, mes misères, me tenant pour chétive, misérable, imparfaite et pécheresse, et me présenter devant sa Majesté comme une pauvre nécessiteuse et

chétive créature. Oh ! que nous serions heureuses si nous ne prenions pas garde à ce que nous souffrons ou faisons, ains seulement que nous sommes en l'accomplissement de la volonté de Dieu, et que ce fût là tout notre contentement !

55. J'ai reconnu, par la grâce de Notre-Seigneur, que mes manquements procèdent de n'être pas assez attentivement attentive à Dieu et sur moi-même, ce qui m'empêche la pratique de la douce acceptation et acquiescement en tout ce qui m'arrive, et encore plus celui de l'attention de faire tout pour Dieu, et d'être fidèle à faire le bien que je connais, et que je suis obligée. J'ai vu encore que je n'arrête pas mon esprit assez simplement à l'oraison, que j'y veux toujours faire quelque chose, en quoi je fais très-mal, puisque Dieu ne veut de moi que cet unique regard en toutes choses, par une très-simple remise et confiance, sans faire des actes. J'ai vu aussi que je m'empresse trop à faire ce qui me survient, j'en ressens un peu d'ardeur, portée du désir d'être déchargée de cela. Je laisse trop entrer les affaires et les choses qui ne servent de rien, en mon esprit, ce qui me cause de grandes distractions et éloignements du souvenir de Dieu. Or, je désire, moyennant sa divine bonté, sans laquelle je ne peux rien, de mettre ordre à mon amendement. Je me veux opiniâtrer fermement à retrancher et séparer de mon esprit tout cela, et le tenir, le plus que je pourrai, dans cet unique regard et très-simple unité, qui me suffit pour tout faire, par ordre, y peu penser et ne m'empresser nullement pour en être quitte : faire le bien et fuir le mal, et voir, trois fois le jour, si je le fais. Ce que je ferai moyennant Dieu.

56. O Bonté souveraine de la souveraine Providence de mon Dieu ! je me délaisse à jamais entre vos bras, soit que vous me soyez douce ou rigoureuse. Menez-moi meshuy, par là où il vous plaira, je ne regarderai point le chemin par où vous me ferez

passer, mais, à vous, ô mon Dieu, qui me conduisez. Mon âme ne trouve point de repos hors des bras et du sein de cette céleste Providence, ma vraie mère, ma force et mon rempart; c'est pourquoi je me résous, moyennant votre aide divine, ô mon Sauveur, de suivre vos désirs et vos ordonnances, sans jamais regarder ni éplucher les causes, pourquoi vous faites plutôt ceci que cela; ains, à yeux clos, je vous suivrai selon vos volontés divines sans rechercher mon propre goût. C'est à quoi je me détermine, de laisser tout faire à Dieu, ne me mêlant que de me tenir en repos entre ses bras, sans désirer chose quelconque que selon qu'il m'insistera à vouloir, à désirer, à souhaiter. Je vous offre cette résolution, ô mon Dieu, vous suppliant de la bénir, entreprenant le tout, appuyée sur votre bonté, libéralité et miséricorde, et en la totale confiance de vous, et méfiance de moi, et de mon infinie misère et infirmité.

57. J'ai eu cette vue que Dieu veut que j'aille à lui de toutes choses, très-simplement et droitement sans entremise de chose quelconque, et que je me contente de ce très-simple regard en lui, sans aucun acte, mais par un absolu et entier abandonnement de tout ce que je suis et de toutes choses à sa sainte volonté, demeurant dans un repos d'amoureuse confiance en son soin paternel pour tout ce qui me concerne, sans réserve, lui laissant vouloir pour moi, et faire tout ce qu'il lui plaira et de toutes choses, sans que jamais je me veuille arrêter volontairement à regarder ce qui se passe en moi, ni à chose quelconque. Mais je me tiendrai en lui, le regardant et le laissant faire, acquiesçant simplement à tout ce qu'il lui plaira, avec l'aide de sa grâce, en laquelle je me résous d'éviter même l'ombre du mal; de faire tous mes exercices et toutes mes actions le mieux que je pourrai, et d'employer fidèlement les occasions que sa Providence me donnera pour la pratique des vertus, soit dans l'action ou dans la souffrance. Je tâcherai d'être modérée en

tout et de parler tardivement. Mon Sauveur, guidez-moi et m'aidez.

58. *Résolutions renouvelées au commencement de mon année soixante-deuxième.* 1° D'observer inviolablement la dernière pratique que notre Bienheureux Père m'a donnée, de ne plus vivre selon la nature, mais entièrement selon la lumière de la grâce, laquelle je me suis totalement déterminée de suivre fidèlement sans réserve, moyennant sa sainte assistance. 2° De débarrasser mon esprit du souvenir de tout ce qui n'est point Dieu, sinon autant que la nécessité de mes justes devoirs m'y obligera, mais surtout quand j'irai faire mes exercices spirituels, faisant état, durant ce temps-là, qu'il n'y a que Dieu et moi au monde. 3° Je parlerai peu, et tâcherai de dire beaucoup en me taisant, par la modestie, patience et recueillement en Dieu, et cette entreprise n'est faite que sur le seul fondement de l'humble et filiale confiance que mon Dieu m'assistera pour accomplir cette sienne volonté en moi, laquelle j'adore et chéris comme mon unique prétention et désir en toutes mes actions. Amen, Amen.

SENTIMENTS ET RÉSOLUTIONS

A LA FIN D'UNE RETRAITE ANNUELLE.

59. Notre sanctification est en la volonté de Dieu, à laquelle dès longtemps je me suis abandonnée sans aucune réserve selon l'attrait que sa divine Providence m'en a toujours donné : en suite de quoi je lui laisse et délaisse, derechef, le soin de vouloir pour moi, et en faire tout ce qu'il lui plaira, et de toutes choses, me résolvant et déterminant, moyennant sa divine grâce, d'embrasser et faire cette divine volonté en tout ce que je la

pourrai connaître : 1° en toutes les choses où elle m'est signifiée ; 2° en tous événements, quels qu'ils soient ; pour suivre fidèlement les volontés et désirs du prochain, ce que j'embrasse et suivrai au péril de toutes mes inclinations, en tout ce qui ne sera point péché. Comme je suis résolue de tenir ma volonté si simplement unie, en toutes choses, à celle de mon Dieu, que rien ne soit entre deux, et de ne désirer jamais d'autres bras pour me porter, ni d'autre sein pour me reposer que le sien et sa Providence, je l'entreprendrai en la seule confiance en la grâce divine, me voyant dépouillée entre ses mains sans aucune réserve : désir de mort, ni de salut, ni de prétentions de choses quelconques, laissant tout mon être, pour le temps et l'éternité, aux soins et dispositions de son amour éternel, auquel je me confie et repose, sans étendre ma vue ailleurs, espérant qu'il accomplira en moi ses éternels desseins, et l'en supplie de tout mon cœur très-humblement, et d'ôter de moi tout ce qui lui déplaît. O éternelle Providence, au soin de laquelle je laisse tout mon être, pour en disposer pour le temps et l'éternité, selon son très-bon plaisir, n'en voulant plus avoir souci, ains celui seul de me remettre et reposer, en esprit de très-simple confiance, lui rapportant tout, et m'adressant à Dieu en tout, sans nulle réflexion sur le passé, sur le présent ni sur l'avenir ; mais seulement me rendre fidèle ès occasions que sa divine Providence me présentera dans chaque moment. Bref, avec sa grâce, je me suis résolue de m'anéantir et me perdre toute en lui, et d'y tenir ma vue simplement arrêtée sans l'en divertir volontairement, l'y remettant simplement, quand je m'apercevrai distraite : suivre la lumière du bien ; faire tout en esprit de repos. Amen, Jésus, Amen.

60. Notre sanctification est en la volonté de Dieu, et notre perfection gît à nous y conformer par une très-fidèle obéissance à ses commandements, conseils, règles de notre vocation, au

juste désir du prochain et à la lumière du bien que nous connaîtrons. Quant à la volonté du bon plaisir, il la faut laisser vouloir pour nous, et en faire, et de toutes choses, ce que bon lui semblera, ne regarder pas les choses qui arrivent, en elles; mais, cette volonté seule, aux événements grands et petits, fâcheux ou agréables, l'aimant également en tout, et y acquiesçant très-simplement sans divertir ma vue ailleurs.

61. O très-divine volonté, qui m'avez environnée de vos miséricordes, je vous en rends infinies actions de grâces, et vous adore du profond de mon âme, et de toutes mes forces et affections; j'abandonne et remets tout mon être, pour le temps et l'éternité, à votre merci, vous suppliant de toute l'humilité de mon cœur d'accomplir en moi vos éternels desseins, sans me permettre que j'y donne aucun empêchement. Vos yeux divins qui pénètrent les intimes replis de mon cœur, voient que mon unique désir est en l'accomplissement de vos très-saints contentements et bons plaisirs; mais ils voient aussi mon imbécillité et impuissance; c'est pourquoi, prosternée aux pieds de votre infinie miséricorde, je vous conjure, mon Sauveur, par l'équité et douceur de cette même très-sainte volonté, et par l'assistance de votre très-sainte Mère, m'octroyer la grâce de faire et souffrir tout ce qu'il lui plaira, comme il lui plaira, afin que, consommée au feu de cette très-amoureuse volonté, ce lui soit une victime et holocauste agréable, qui, sans fin, le loue et bénisse avec tous les saints, par tous les siècles. Amen.

D'après les citations faites par la Mère de Chaugy, dans sa Vie de notre sainte Mère Jeanne-Françoise de Chantal, (lesquelles citations sont, dit-elle, extraites du PETIT LIVRET),

il est évident que la copie manuscrite de nos archives n'est qu'une partie de ce précieux PETIT LIVRET, *attendu que plusieurs de ces citations ne se trouvent pas dans ladite copie.*

Si la publication de ces précieux fragments pouvait nous faire découvrir le PETIT LIVRET *en son entier, nous bénirions à jamais la douce Providence de la communication qui nous serait faite de ce cher trésor.*

AUTRE RECUEIL

DE

QUELQUES PAROLES, INSTRUCTIONS ET AVIS

DE NOTRE PÈRE SAINT FRANÇOIS DE SALES

DONNÉS

A NOTRE DIGNE MÈRE JEANNE-FRANÇOISE

FRÉMYOT DE CHANTAL[1]

J'ai été tout aise, ce matin, de trouver mon Dieu si grand, que je ne pouvais pas même m'imaginer sa grandeur; mais, puisque je ne le puis magnifier ni agrandir, je veux bien, Dieu aidant, annoncer sa grandeur et son immensité. Cependant, ma chère fille, cachons doucement notre petitesse en cette grandeur, comme un petit poussin tout couvert des ailes de sa mère demeure en assurance et tout chaudement. Reposons de même nos cœurs sous la douce et amoureuse Providence de Notre-Seigneur, et abritons-nous sous sa protection.

Ma chère fille, non certes, je ne doute ni peu ni point de votre confiance; aussi vous dis-je que je veux vous employer comme chose qui m'est entièrement remise, pour être maniée, selon mon gré, au service de Dieu.

REGARD EN DIEU.

Ma résolution est d'être toute à Dieu. Or, celles qui se sont données toutes à Dieu doivent dresser leurs affections, pen-

[1] Fidèle reproduction d'un ancien imprimé qui paraît être un supplément du Petit Livret.

sées, paroles et actions vers lui, et leur continuel exercice doit être de regarder la volonté de Dieu, en toutes choses, et de la suivre.

POUR LES TENTATIONS.

Le remède à toute tentation, sécheresse, contradiction, bref, à toutes choses généralement, sont les actes d'amour, lesquels se feront vivement et promptement, retournant simplement son cœur à Notre-Seigneur, avec des paroles pleines de confiance et d'amour, sans regarder ni disputer contre la tentation ou la chose qui fâche; mais comme feignant de ne la point voir, sans néanmoins tant multiplier les paroles. Et comme la femme mariée n'a son recours, en tous ses travaux, qu'à son mari, ainsi doit faire l'âme fidèle à l'endroit de son cher Époux Jésus.

C'est un entortillement que ce tintamarre qui vous fait peur. Mon Dieu, ma chère fille, ne sauriez-vous vous prosterner quand cela vous arrive et dire tout simplement : *Oui, Seigneur, si vous le voulez, je le veux, et, si vous ne le voulez pas, je ne le veux pas?* et puis passer à faire un peu d'exercice et d'action qui vous serve de divertissement; ne vous embarrassez point pour les chasser, mais moquez-vous de tout cela, au nom de Jésus mon Seigneur.

L'exercice du matin et celui de la sainte messe, comme il est marqué au directoire.

Pour le regard de la sainte messe, je n'ai point voulu le particulariser sur tous les mystères, pour vous instruire, comme il s'y faut comporter, par le menu, avec des oraisons et pensées, d'autant que cela charge tant la mémoire que la volonté n'a pas les actions libres. Donc, pour le reste du temps de la messe, auquel je n'ai pas dit ce qu'il fallait faire, ou bien il faut continuer les affections que je vous ai marquées, chacune en son ordre, comme, par exemple : celle de contrition jusqu'à l'évan-

gile, celle de protestation de foi jusqu'à la préface, et ainsi des autres; ou bien, dire quelques oraisons vocales; que si c'est le chapelet, vous ne laisseriez pas, en le disant, de faire tout ce que j'ai marqué, l'un n'empêchant guère l'autre. Si vous ne le pouvez dire tout en une fois, dites-le en deux, et l'Office de Notre-Dame aussi, de quoi vous ne devez faire nul scrupule; ains il y a de la superstition à croire que, pour de légitimes interruptions, il faille recommencer, notre Dieu ne regardant qu'à la dévotion avec laquelle on prie, et non pas si c'est à deux ou à trois fois. Il est bon d'avoir certaines paroles enflammées qui servent de refrain à notre âme, comme : Vive Dieu! vive Jésus! Dieu de mon cœur! béni soit Dieu! Dieu soit loué! Dieu me donne la grâce de mieux faire! — D'autres fois, tout simplement : Jésus! Maria! Dieu me soit en aide! Il faut mourir..., etc. Baisez votre croix en l'honneur de celui qu'elle représente.

Jamais on ne parviendra à la hauteur de la perfection de l'amour de Dieu, qu'on ne soit profondément abaissé par l'humilité. Notre-Seigneur fait tant de cas de l'humilité, qu'il ne fait point de difficulté de permettre que nous tombions dans le péché, afin de nous en faire tirer la sainte humilité.

Il faut souvent élever son esprit en Dieu en faisant les actions de Dieu.

Il faut embrasser saintement les mortifications, et recevoir les abjections en esprit de résignation, et, s'il se peut, d'indifférence, et aimer cette volonté de Dieu en ces sujets d'eux-mêmes désagréables. Vous ne recevez pas ces remèdes et ces mortifications par votre élection ni par sensualité? c'est donc par obéissance; et y a-t-il rien de plus agréable à Dieu? O petites croix, que vous êtes aimables! bien que les sens et la nature ne vous aiment point, ains la seule raison supérieure.

Soyez une petite brebis que l'on tond, une colombe douce, maniable, sans réplique ni retour.

Il faut beaucoup ressentir les fautes que l'on aperçoit dans le prochain; mais il faut savoir en même temps que la charité s'exerce à les supporter, et non pas à s'en étonner. Il faut le recommander à Notre-Seigneur, et tâcher d'exercer la vertu contraire à la faute que l'on voit, avec une grande perfection. Il faut, avec Notre-Seigneur, haïr et détester le péché et être marri des imperfections et défauts; mais il faut avoir compassion de l'imparfait et du pécheur, et le supporter, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui le souffre bien. Il faut aussi nous traiter nous-même en cette sorte, et, ayant séparé l'offense de Dieu, de laquelle il faut être bien marri, il faut aimer et embrasser de bon cœur l'abjection qui nous en revient, et dire la parole de saint Paul : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* Saint Bernard dit « que c'est le sentiment d'une âme fervente et qui ne veut rien faire que ce que Dieu veut; au contraire, une dévotion molle, il la faut flatter et essayer ce qu'elle veut faire, avant de lui dire ce que l'on veut qu'elle fasse. » Apprenons à dire avec l'Apôtre, dans la sincérité de notre cœur : *J'ai estimé toutes choses comme fange, afin de gagner mon Jésus et ses bonnes grâces,* et que notre vie, comme la sienne, soit cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Ce sont là les grandes et les profondes maximes de sainteté, et l'exercice de résignation agréable à Dieu. A son honneur et à sa gloire soient toutes mes œuvres ! Amen.

Pour acquérir la sainte promptitude de bien faire, il la faut demander à Dieu, et ne laisser passer aucun jour sans en pratiquer quelque action particulière à cette intention; car l'exercice sert merveilleusement pour se rendre un chemin aisé à toute sorte d'opération. Gardez-vous des empressements et inquiétudes; jetez doucement votre cœur dans les plaies de Notre-Seigneur, et non pas à force de bras. Ayez une extrême confiance en sa bonté et miséricorde, il ne vous abandonnera pas; mais ne laissez pas de vous bien prendre à sa sainte croix.

Tenez votre cœur au large; reposez-le souvent entre les bras de la Providence divine; tout ce qui vous arrive vient indubitablement de sa volonté, hormis le péché. Mais cette même volonté de Dieu qui nous envoie les maladies spirituelles ou corporelles veut que nous nous servions des remèdes qu'elle donne, et que nous tenions notre volonté prête pour recevoir ou la guérison, ou la continuation du mal, et que nous adorions la Providence divine, et nous y remettant en toute occasion.

Videz votre cœur de toute image des choses corporelles. Pensez que le doux Sauveur est assis dans votre cœur comme dans son trône, et l'y regardez souvent, vous humiliant fort devant lui. Je désire que vous soyez extrêmement humble; faites-vous très-petite à vos yeux.

Représentez-vous Jésus-Christ crucifié entre vos bras, et dites cent fois en baisant son côté : *C'est ici mon espérance; c'est la vive source de mon bonheur; c'est le cœur de mon âme; c'est l'âme de mon cœur; jamais rien ne me déprendra de son amour : je le tiendrai, et je ne le laisserai point qu'il ne m'ait mise en un lieu d'assurance.*

Considérez souvent si vous pouvez dire avec vérité : *Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis toute à lui.* Voyez s'il n'y a point quelque partie de votre âme ou de votre corps qui n'y soit pas entièrement, et, l'ayant découverte, reprenez-la et la rendez à Dieu; car vous êtes à lui, toute, toute. Si votre âme s'est échappée, souvenez-vous qu'il la faut reprendre, mais tout doucement, car si vous vouliez la saisir à force de bras, vous l'épouvanteriez.

Notre-Seigneur désire que vous ne pensiez ni à votre avancement, ni à votre amendement, mais à recevoir et bien employer les occasions de le servir, et pratiquer les vertus dans chaque moment, sans aucune réflexion, ni sur le passé, ni sur l'avenir

Affectionnez-vous fort à la pratique des petites et menues vertus; je ne dis pas qu'il ne faille aspirer aux hautes et élevées; mais je dis qu'il faut s'exercer aux petites, sans lesquelles les grandes sont souvent fausses et trompeuses.

Apprenons à souffrir volontairement et de bon cœur l'aigreur des paroles, le mépris et le rebut de nos opinions et de nos pensées. Aimons à tenir le dernier rang, et puis nous apprendrons à souffrir le martyre, à faire l'anéantissement en Dieu et l'insensibilité à toutes choses.

Marchez toujours devant vous et devant Dieu, qui prend plaisir à vous voir faire vos petits pas; et, comme un bon père qui tient son enfant par la main, il accommodera ses pas aux vôtres, il se contentera de n'aller pas plus vite que vous. De quoi vous souciez-vous d'aller d'un côté ou de l'autre, vite ou bellement, pourvu qu'il soit avec vous et vous avec lui?

Aux tentations de la foi, humiliez-vous profondément. Aux tentations de vaine gloire et vanité, il faut faire tout de même; c'est à savoir un acte positif et contraire, et, au lieu de se glorifier, s'humilier de sa propre vanité, disant : Oui, Seigneur, je suis et mon esprit n'est que pure vanité.

Ne regardez point, ma chère fille, si vous êtes cause de vos aridités; mais, soit que vous en soyez cause ou non, convertissez-les à la gloire de Dieu, et les lui offrant, en sacrifice, comme souffrances et pénitences de vos péchés. Dans les mécontentements qu'on a de soi, lorsqu'on tombe en faute, au lieu de s'aigrir, il faut prendre patience et dire : Je ne veux cette vertu ni une autre, je ne veux que l'amour de mon Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté en moi. Il faut quitter toutes réflexions, n'en jamais faire pour voir ce que l'âme fait ou ce qu'elle fera, si on a du sentiment ou non; mais, au lieu de cela, regarder le Sauveur humblement et amoureusement, et surtout à l'oraison, avec une grande douceur d'esprit et sans volonté d'y rien faire, mais seulement pour y recevoir ce que

Notre-Seigneur vous y donnera. Contentez-vous d'être en sa présence, quoique vous ne le voyiez ni le sentiez; mais commencez par un acte de foi, et regardez de temps en temps si vous ne le verrez point.

Je désire que vous soyez extrêmement humble. Conversez toujours humblement; ne tenez compte d'être méprisée et louée, mais désirez d'être méprisée et rebutée; et, jusqu'à ce que vous soyez parvenue à ce degré d'abjection, ne pensez pas d'avoir profité. Tenez comme un profit pour votre âme les injures et les outrages qui vous seront faits; réjouissez-vous-en, et ne vous attribuez point les louanges des bonnes actions; mais portez tout aux pieds de Jésus qui en est l'auteur, autrement vous lui en déroberiez la gloire.

D'autant plus on perd de consolation pour Notre-Seigneur, d'autant plus on doit se réjouir, parce qu'il saura bien nous la rendre.

Il faut avoir de la douceur envers le prochain, et n'user jamais de revanche envers ceux qui nous ont fait de mauvais offices; et croyez que si nous perdons quelque chose, le Seigneur nous récompensera d'ailleurs.

Pour toutes les choses qui vous arrivent, n'en cherchez point la cause, il suffit que Dieu la sache; mais simplement humiliez-vous, et supportez la contradiction avec douceur et sans réflexion.

Au temps des sécheresses, humiliez-vous; et, au sentiment de votre misère, jetez-vous dans les entrailles de la miséricorde divine.

Rejetez toute sorte de gloire, et protestez que vous n'en voulez aucune que celle de Notre-Seigneur.

Unissez-vous souvent à la volonté de Dieu, par des aspirations dévotes, disant : Seigneur, je suis vôtre. — Je veux ce que vous voulez. — Faites en moi votre volonté. — Unissez-vous à nous.

La mesure de la Providence sur nous est [celle de] la confiance que nous y avons. O Dieu! reposons-nous entièrement sur cette Providence sacrée, et demeurons entre ses bras comme un enfant sur le sein de sa mère.

L'esprit de douceur est le vrai esprit de Dieu.

O ma Mère! que c'est un grand contentement à notre âme, vraiment dédiée à Dieu, de marcher les yeux fermés selon que la divine Providence la conduit; car ses jugements sont impénétrables, mais toujours doux, toujours suaves, toujours utiles à ceux qui se confient en lui. Que voulons-nous, sinon ce que Dieu veut? Laissons-le conduire notre âme qui est sa barque, il la fera surgir à bon port.

Servez-vous des contradictions journalières pour vous mortifier, les acceptant avec amour et douceur.

Quand on se sent saisi de douleur, il faut offrir à Dieu cette croix, l'accepter de bon cœur et se soumettre de la porter toute la vie, puis demeurer contente dans la souffrance. Et s'il était en votre pouvoir de vous faire quitte de cette croix, il ne le faudrait pas faire.

Que toutes vos paroles et actions soient accompagnées d'une grande simplicité et douceur.

Demeurez en la sainte solitude et nudité avec Jésus-Christ crucifié. Cet exercice, d'abandonnement total de soi-même entre les mains de Dieu, comprend excellemment toute la perfection des autres exercices. Notre grand bonheur, en la perfection, serait de n'avoir nul désir d'être aimé des créatures. Que vous doit-il importer d'être aimée ou non? Si vous rencontrez des occasions qui vous font paraître qu'on ne vous aime pas, il faut passer outre sans vous amuser à les considérer.

C'est une partie de la charge de la supérieure, de voir, avec repos, les fautes de sa maison, et de souffrir doucement les choses qui y arrivent.

Oh! que nous serions heureux si nous ne prenions point garde à ce que nous faisons et souffrons; mais seulement que nous accomplissions la volonté de Dieu, et que ce fût là tout notre contentement!

Consacrons nos travaux à Jésus; attendons son retour avec patience; vivons à lui et non pour ses suavités. Nous n'avons rien que nous voulions réserver ni excepter en nos affections, qui ne soit à Dieu. Que nous doit-il importer, si nous sentons ou ne sentons pas l'amour de Dieu, puisque nous ne sommes pas plus assuré de l'avoir en le sentant qu'en ne le sentant pas, et que, la plus grande assurance consiste en ce pur et entier abandonnement de nous-même entre les bras de la divine Providence, sans réserve de consolation, afin que d'un cœur tout écorché, mort et maté, il reçoive l'odeur agréable d'un saint holocauste, et afin que nos Sœurs, travaillées et peinées, trouvent chez nous un cœur compatissant et un support suave et amoureux.

Il faut demeurer entre les mains de Notre-Seigneur comme un instrument inutile, tout abandonné à son saint vouloir, et se contenter de demeurer doucement dans l'état où Dieu nous met : en la souffrance, souffrir; en la peine, patienter, et voilà la vertu dans laquelle il faut demeurer tranquille.

En toutes les tentations, il faut plutôt parler à Notre-Seigneur de tout autre chose, et même il est bon de s'en détourner, et regarder notre Sauveur par un retour de cœur.

L'un des plus hauts points de l'humilité est de ne point s'excuser. Quand on est parmi les afflictions intérieures, sans pouvoir trouver où mettre son pied pour se reposer, alors il faut combattre de deux sortes d'armes : l'une de patience, l'autre de résignation à la volonté de Notre-Seigneur.

Tenons-nous, je vous prie, au pied de la sainte croix, trop heureux si quelques gouttes de ce baume, qui en distille de

toutes parts, tombent dans notre cœur. Si nous avions l'odorat plus affiné, nous sentirions les afflictions toutes parfumées, quoiqu'elles soient d'elles-mêmes d'odeur désagréable; mais sortant du sein de l'Époux, nous les trouverions toutes remplies de suavités.

QUESTIONS

ADRESSÉES

PAR NOTRE BIENHEUREUSE MÈRE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT DE CHANTAL

A NOTRE BIENHEUREUX PÈRE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ET RÉPONSES FAITES PAR LUI[1]

AU NOM DE † JÉSUS ET MARIE.

NOTRE SAINTE MÈRE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL *(parlant ici à son âme).* Premièrement, tu dois demander à ton très-cher Seigneur s'il trouve à propos que tu renouvelles, tous les ans, en reconfirmation, tes vœux, ton abandonnement général et remise de toi-même entre les mains de Dieu; qu'il spécifie particulièrement ce qu'il jugera qui te touche le plus, pour enfin faire cet abandonnement parfait et sans exception, en sorte que je puisse vraiment dire : *Je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ vit en moi.* Que, pour parvenir là, ton bon Seigneur ne t'épargne point, et qu'il ne permette que tu fasses aucune réserve, ni de peu ni de prou.

Qu'il te marque les exercices et pratiques journalières requises pour cela, afin qu'en vérité et réellement l'abandonnement soit parfait.

RÉPONSE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES. Je réponds, au nom de

[1] L'original est conservé par les héritiers de madame la marquise de Barol, née Colbert.

Notre-Seigneur et de Notre-Dame, qu'il sera bon, ma très-chère fille, que toutes les années vous fassiez le renouvellement proposé, et que vous rafraîchissiez le parfait abandonnement de vous-même entre les mains de Dieu.

Pour cela, je ne vous épargnerai point, et vous vous retrancherez les paroles superflues, qui regardent l'amour, quoique juste, de toutes les créatures, notamment des parents, maison, pays, et surtout du père; et, tant qu'il se pourra, les longues pensées de toutes ces choses-là, sinon ès occasions esquelles le devoir oblige d'ordonner ou procurer les affaires requises, afin de parfaitement pratiquer cette parole : « *Ois, ma fille, et entends, et penche ton oreille; oublie ton peuple et la maison de ton père.* » Devant dîner, devant souper, examinez si, selon vos actions du temps précédé, vous pouvez dire sincèrement : « *Je vis, moi, mais non pas moi,* ains *Jésus-Christ vit en moi.* »

Question. Si l'âme étant ainsi remise ne se doit pas, tant qu'il sera possible, oublier de toutes choses pour le continuel souvenir de Dieu, et, en lui seul se reposer, par une vraie et entière confiance?

Réponse. Oui, vous devez tout oublier ce qui n'est pas de Dieu et pour Dieu, et demeurer totalement en paix sous la conduite de Dieu.

Question. Si l'âme ne doit pas, spécialement en l'oraison, s'essayer d'arrêter toutes sortes de discours, industrie, réplique, curiosité et semblables; et, au lieu de regarder ce qu'elle a fait, regarder Dieu, et ainsi simplifier son esprit et le vider de tout, et de tout soin de soi-même?

Réponse. Il faut faire cet exercice hors de l'oraison comme en l'oraison.

Question. [Si] demeurant en cette simple vue de Dieu et de son néant, tout abandonnée à sa sainte volonté, dans les effets de laquelle il faut demeurer contente et tranquille, sans se remuer nullement pour faire des actes de l'entendement ni de la volonté. Je dis même qu'en la pratique des vertus et aux fautes et chutes, il ne faut bouger de là, ce me semble; car Notre-Seigneur met en l'âme les sentiments qu'il faut, et l'éclaire là parfaitement; je dis pour tout, et mieux mille fois qu'elle ne pourrait être par tous ses discours et imaginations. Vous me direz : Pourquoi sortez-vous donc de là? O Dieu! c'est mon malheur et malgré moi; car l'expérience m'a appris que cela est fort nuisible; mais je ne suis pas maîtresse de mon esprit, lequel, sans mon congé, veut tout voir et ménager.

C'est pourquoi je demande encore, à mon très-cher Seigneur, l'aide de la sainte obédience pour arrêter ce misérable coureur, car, il m'est avis, qu'il craindra le commandement absolu.

Réponse. Puisque Notre-Seigneur, dès il y a si longtemps, vous a tirée à cette sorte d'oraison, vous ayant fait goûter les fruits tant désirables qui en proviennent, et fait connaître les nuisances de la méthode contraire, demeurez ferme, et, avec la plus grande douceur que vous pourrez, ramenez votre esprit à cette unité et à cette simplicité de présence, et d'abandonnement en Dieu; et d'autant que votre esprit désire que j'emploie l'obéissance, je lui dis ainsi : Mon cher esprit, pourquoi voulez-vous pratiquer la partie de Marthe en l'oraison, puisque Dieu vous fait entendre qu'il veut que vous exerciez celle de Marie? Je vous commande donc que simplement vous demeuriez ou en Dieu, ou près de Dieu, sans vous essayer d'y rien faire, et sans vous enquérir de lui de chose quelconque, sinon à mesure qu'il vous excitera. Ne retournez nullement sur vous-même, ains soyez là près de lui.

Question. Je retourne donc demander, à mon très-cher Père,

si l'âme, étant ainsi remise, ne doit pas demeurer toute reposée en son Dieu, lui laissant le soin de tout ce qui la regarde, tant intérieurement qu'extérieurement, et, demeurant comme vous dites, dans sa Providence et sa volonté, sans soin, sans attention, sans élection, sans désir quelconque, sinon que Notre-Seigneur fasse en elle, d'elle, et par elle, sa très-sainte volonté, sans aucun empêchement ni résistance de sa part? O Dieu! qui me donnera cette grâce que seule je vous demande, sinon vous, bon Jésus, par les prières de votre bon serviteur?

Réponse. Dieu vous soit propice, ma très-chère fille! L'enfant qui est entre les bras de sa mère n'a besoin que de la laisser faire et de s'attacher à son col.

Question. Si Notre-Seigneur n'a pas un soin tout particulier d'ordonner tout ce qui est requis et nécessaire à cette âme ainsi remise?

Réponse. Les personnes de cette condition lui sont chères comme la prunelle de son œil.

Question. Si elle ne doit pas recevoir toutes choses de sa main, je dis tout, jusqu'aux moindres petites, et lui demander aussi conseil de tout?

Réponse. Pour cela, Dieu veut que nous soyons comme un petit enfant. Il faut seulement prendre garde de ne pas faire des attentions superflues, s'enquérant de la volonté de Dieu en toutes particularités des actions menues, ordinaires et incondsiérées.

Question. Si ce ne sera pas un bon exercice de se rendre attentive, sans attention pénible, de demeurer tranquillement dans la volonté de Dieu, en tant de petites occasions qui nous contrarient et voudraient nous fâcher (car pour les grosses on

les voit de loin), comme d'être détournée de cette consolation, qui semble être utile ou nécessaire, être empêchée de faire une bonne action, une mortification, ceci ou cela, quel qu'il soit, qui semble être bon, et, au lieu, être divertie par des choses inutiles, et quelquefois dangereuses et mauvaises.

RÉPONSE. Ne consentant point aux choses mauvaises, l'indifférence, pour le reste, doit être pratiquée en toutes rencontres, sous la conduite de la Providence de Dieu.

QUESTION. Se rendre fidèle et prompte à l'observance et obéissance des règles, quand le signe se fait. Il y a tant d'occasions de petites mortifications; cela surprend : au milieu d'un compte, de quelque action on a peine de se déprendre; il ne me faut plus faire que trois points pour achever l'ouvrage, une lettre à former, se chauffer un peu, que sais-je, moi?

RÉPONSE. Oui, il est bon de ne s'attacher à rien tant qu'aux règles, de sorte que, s'il n'y a quelque signalée occasion, allez où la règle vous tire, et la rendez plus forte que tous ces menus attraits

QUESTION. Se laisser gouverner absolument pour tout ce qui est du corps, recevant simplement tout ce qui nous est donné ou fait, bien, mal, incommodité; accepter ce qui sera de trop, selon notre jugement, sans en rien dire, ni témoigner nulle sorte de désagrément; prendre les soulagements du dormir, reposer, chauffer, de l'exemption de quelque exercice pénible, ou de mortification, dire à la bonne foi ce que l'on peut faire : que si l'on insiste, céder sans rien dire. Ce point est grand et difficile pour moi.

RÉPONSE. Il faut dire à la bonne foi ce que l'on sent, mais en telle sorte que cela n'ôte pas le courage de répliquer à ceux qui

ont soin de nous; au reste, de se rendre si parfaitement maniable, c'est ce que je désire bien fort de votre cœur

Question. Se porter avec grande douceur à la volonté des Sœurs et de toute autre, sitôt qu'on la connaîtra, encore que l'on pût facilement s'en détourner, et examiner : ceci est un peu difficile, et pour ne rien laisser à soi-même; car, combien de fois voudrait-on un peu de solitude, de repos, de temps pour soi? Cependant, on voit une Sœur qui s'approche, qui désirerait ce quart d'heure pour elle, une parole, une caresse, une visite, que sais-je?

Réponse. Il faut prendre le temps convenable pour soi, et, cela fait, regagner l'occasion de servir les désirs des Sœurs.

Question. Voilà ce qui m'est venu en vue, où il me semble que je pourrais m'exercer et me mortifier. Mon très-cher Seigneur l'approuvera, s'il le trouve à propos, et ordonnera ce qu'il lui plaira, et, mon Dieu m'aidant, je lui obéirai.

Réponse. Faites-le et vous vivrez. *Amen.*

Question. Je demande, pour l'honneur de Dieu, de l'aide pour m'humilier. Je pense à me rendre exacte à ne jamais rien dire, dont il me pût revenir quelque sorte de gloire ou d'estime.

Réponse. Sans doute, qui parle peu de soi-même fait extrêmement bien; car, soit que nous en parlions en nous excusant, soit en nous accusant, soit en nous louant, soit en nous méprisant, nous verrons que toujours notre parole sert d'amorce à la vanité. Si donc quelque grande charité ne nous attire à parler de nous et de nos appartenances, nous nous en devons taire.

Le livre de l'*Amour de Dieu*, ma très-chère fille, est fait

particulièrement pour vous; c'est pourquoi vous pouvez, ains devez avec amour pratiquer les enseignements que vous y avez trouvés.

La grâce de Dieu soit avec notre esprit à jamais. *Amen. Amen.*

Question. Je ne veux oublier ceci, parce que souvent j'en ai été en peine. Tous les prédicateurs et les bons livres enseignent qu'il faut considérer et méditer les bénéfices de Notre-Seigneur, sa grandeur, notre rédemption, et, spécialement, quand la sainte Église nous les représente.

Cependant, l'âme qui est en l'état ci-dessus, voulant s'essayer de le faire, ne le peut en façon quelconque, dont souvent elle se peine beaucoup; mais il me semble néanmoins qu'elle le fait en une manière fort excellente, qui est un simple ressouvenir ou représentation fort délicate du mystère, avec des affections fort douces et savoureuses. Monseigneur l'entendra mieux que je ne pourrais le dire : mais aussi quelquefois on se trouve durant la mémoire de ces bénéfices, ou en quelque occasion où il serait requis de discourir, comme quand on veut faire des confessions ou renouvellements, qu'il faut avoir de la contrition; et, cependant, l'âme demeure sans lumières, sèche et sans sentiments; ce qui donne grande peine.

Réponse. Que l'âme s'arrête aux mystères, en la façon d'oraison que Notre-Seigneur lui a donnée; car les prédicateurs et livres spirituels ne l'entendent pas autrement. Et, quant à la contrition, elle est fort bonne, sèche et aride; car c'est une action de la partie supérieure, ains suprême de l'âme.

Non, mon Dieu, non que je n'aie plus de confiance en chose aucune qui se puisse vouloir pour moi; mais vous, mon Seigneur, veuillez de moi tout ce qu'il vous plaira de vouloir, car c'est ce que je veux, puisque tout mon bien est et consiste à vous contenter, et ne veuillez point me contenter, accomplissant ce que mon désir vous demande : mais, par votre Providence, pourvoyez aux moyens qui me sont nécessaires, afin que mon âme vous serve plus à votre goût que non pas au mien; ne me châtiez point, en me donnant ce que je désire, si votre amour, lequel vive en moi, ne le désire ainsi. Qu'ores ce moi meure, et qu'en moi vive un autre qui est plus que moi, afin que je le puisse servir; qu'il vive, lui; qu'il règne en moi, et que je sois son esclave et captive, et que mon âme ne serve point d'autre.

Savez-vous ce qu'est d'être vrais spirituels? c'est se rendre esclaves de Dieu, et, étant marqués de son fer et à sa mode, qui est la croix, il nous pourra vendre pour esclaves de[1]... le monde ainsi qu'il a..., puisque nous lui avons donné notre liberté, et, en cela, ne nous fera point de tort, beaucoup de grâce. Ainsi soit-il. *Amen*. Jésus.

Sainte Catherine ne voulait jamais d'elle ni mal ni bien, ni ne se voulait nommer ni en mal ni en bien, afin de ne rien estimer sa partie propre qui prend plaisir de s'ouïr nommer, et faisait soigneusement ce que Notre-Seigneur lui enseigna... « ne dit jamais : *Je veux*, ou, *Je ne veux pas*, *mien*, *moi*, mais toujours : *nôtre; ne t'estime jamais*, *mais t'accuse toujours*. » Elle disait qu'il était nécessaire que nous nous délaissions nous-mêmes et remissions le soin de nous et de nos affaires à celui qui nous peut défendre de tous, et il fera ce que de nous-mêmes nous ne saurions faire. Pour ce, elle s'était entièrement abandonnée

[1] On a suppléé par des points aux mots que l'on n'a pu lire, et qui avaient été altérés ou détruits par le temps. Un très-ancien manuscrit de nos Archives a permis de combler quelques lacunes.

entre ses mains, où elle se voyait plus assurée, ayant posé et mis toute confiance en lui, et lui avait donné le gouvernement de soi, se couvrant et cachant sous le manteau de son soin et de sa Providence divine, que si elle se fût vue en toutes les félicités qu'on pourrait désirer.

O bienheureuse l'âme, laquelle, par volonté, meurt à soi-même en tout! alors elle vit toute en son Dieu, ou même Dieu vit en elle. Nous ne devons jamais vouloir autre chose, sinon ce qui nous advient de moment en moment, recevant tout de la pure ordonnance et disposition divine, et, en tout, par volonté, nous unir à Dieu, nous exerçant néanmoins toujours au bien; car, autrement ce serait tenter Dieu, ne faisant ce que nous pouvons de notre part; et, ce qui n'est pas en notre pouvoir, le recevoir de Dieu.

Un entendement humilié voit, sent et goûte, et arrive bientôt à la... et dit à Notre-Seigneur : Vous êtes mon intelligence, je saurai ce qu'il vous plaira que je sache; je ne me donnerai plus de peine à chercher, mais je demeurerai en paix avec votre intelligence.

Cette sainte âme[1] disait qu'elle ne voulait avoir aucune étincelle de désir pour aucune chose créée, mais qu'elle voulait tout laisser à la disposition divine. Elle reconnaissait que tout désir de perfection manquait à celui qui avait [quelques] désirs, parce que celui qui désire quelque chose, il n'a pas Dieu qui est tout. Quand Dieu trouve une âme qui ne se puisse mouvoir en soi-même, alors il y opère à sa mode. Cette sainte, pour ne point donner de peine aux autres, était duite à souffrir toute chose, ce qu'elle faisait sans murmure avec silence et extrême patience. Notre-Seigneur lui dit : *Qui se fie en moi, n'a besoin de se soucier de soi, et ne doit douter de rien.* Quand elle allait voir les malades, elle les consolait en peu de paroles humbles et dévotes.

[1] Sainte Catherine de Sienne.

PAPIERS INTIMES

QUI SE SONT TROUVÉS

SUR NOTRE BIENHEUREUSE MÈRE JEANNE-FRANÇOISE

FRÉMYOT DE CHANTAL

ET QU'ELLE ORDONNA ÊTRE MIS SUR ELLE DANS LE CERCUEIL[1]

Sur le sachet qui enveloppait les papiers était cousue une image de la Sainte Vierge, au bas de laquelle était cette inscription :

« A la très-sainte et très-adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul et vrai Dieu très-unique, soit louange, gloire et bénédiction aux siècles des siècles, Amen, mon âme dit ces paroles de cœur. »

Dans l'enveloppe se trouvaient deux papiers : l'un, écrit par notre Bienheureux Père; l'autre, par notre très-digne Mère.

Voici le papier du Bienheureux écrit de sa bénite main.

« Je, François, Évêque de Genève, accepte, de la part de Dieu, les vœux de chasteté, obéissance et pauvreté, présentement renouvelés par Jeanne-Françoise Frémyot, ma très-chère fille spirituelle, et après avoir moi-même réitéré le vœu solennel de perpétuelle chasteté, par moi fait en la réception des Ordres, lequel je confirme de tout mon cœur. Je proteste et

[1] Environ cent ans après la mort de la Sainte, ces papiers furent retirés de la poussière du tombeau par nos anciennes Mères. Ils sont encore précieusement conservés en ce premier monastère de la Visitation d'Annecy; mais ils sont malheureusement indéchiffrables.

Après le décès de la Sainte, nos Sœurs de Moulins copièrent fidèlement tous ces papiers; nos Sœurs de Nevers possèdent aujourd'hui cette précieuse copie; en voici le texte.

promets de conduire, aider, servir et avancer ladite Jeanne-Françoise Frémyot, ma fille, le plus soigneusement, fidèlement, et saintement que je saurais, en l'amour de Dieu et perfection de son âme, laquelle désormais je reçois et tiens comme mienne, pour en répondre devant Notre Sauveur, et ainsi je le voue au Père, Fils et Saint-Esprit, un seul vrai Dieu, auquel soit honneur, gloire et bénédictions ès siècles des siècles. Amen.

» Fait en élevant le très-saint et adorable Sacrement de l'Autel, en la sainte messe, à la vue de sa divine Majesté, de la Très-Sainte Vierge Notre-Dame, de mon Ange et de celui de ladite Jeanne-Françoise Frémyot, ma très-chère fille, et de toute la cour céleste, le 22e jour d'août, octave de l'Assomption de la même très-glorieuse Vierge, à la protection de laquelle je recommande de tout mon cœur ce mien vœu, afin qu'il soit à jamais ferme, stable et inviolable.

» Vive Jésus. Amen.

» François, Évêque de Genève [1]. »

Au même papier est écrit en marge, de la main de notre très-digne Mère :

« O très-adorable et souveraine Trinité! qui de toute éter-

[1] Il ne faut pas confondre ce *vœu* de saint François de Sales avec la *simple promesse* qu'il fit, en 1604, d'accepter la charge de la conduite spirituelle de la sainte. (Voir les Mémoires de la Mère de Chaugy, p. 62.)

Il est certain que saint François de Sales n'a pu faire ce *vœu* le 22 août de l'année 1604, comme l'assurent quelques écrivains de ce siècle, puisque, dans la formule de ce vœu, le Saint dit : ..... *J'accepte les vœux de chasteté, obéissance et pauvreté, présentement* RENOUVELÉS *par J.-F. Frémyot*, ... etc.

Or, la sainte ne pouvait pas, le 22 août 1604, renouveler le *vœu* d'obéissance, qu'elle ne fit que le 25, jour de saint Louis; encore moins pouvait-elle RENOUVELER le vœu de pauvreté, qu'elle ne fit que le 22 août 1611. Ainsi, le *vœu* ci-dessus de Saint François de Sales n'a pu être fait avant le mois d'août 1611, époque où la Sainte fit, pour la première fois, un *vœu* de pauvreté, et renouvela ses vœux de chasteté et d'obéissance, peu avant son départ pour la Bourgogne, comme l'attestent les Mémoires de la Mère de Chaugy, page 154.

nité, par votre incompréhensible miséricorde sur moi, m'avez destinée au bonheur d'être conduite par votre très-humble et très-saint serviteur, le bienheureux François de Sales, mon vrai Père très-cher; faites, ô très-douce bonté! que ce vœu ne soit point terminé et fini par son départ de cette vie mortelle, mais qu'il me continue son soin et sa direction paternelle, jusqu'à ce qu'il m'ait conduite et introduite dans vos célestes Tabernacles, après lesquels je soupire incessamment, par le mérite de la Passion de mon Sauveur. Que, si cette prière n'est convenable et agréable à votre divine Majesté, je veux ne l'avoir point faite, reconfirmant aujourd'hui, en la présence du divin Sacrement de votre vrai Corps, les vœux que j'ai faits à la très-sainte Trinité, entre les mains de ce mien Père, et l'entier dépouillement de moi-même, ainsi que je le fis sans aucune réserve le mercredi devant la fête du Saint-Esprit 1616. N'exceptant ni réservant aucune chose, rien, rien, rien du tout, ains de toutes mes forces, de toutes mes affections, de toute mon âme et de tout mon cœur, je m'abandonne, je me consacre et sacrifie, absolument, entièrement, et irrévocablement à votre très-sainte, très-adorable et très-aimable volonté, afin que tout ainsi qu'il lui plaira elle fasse de moi, pour moi, et en moi, son bon plaisir.

» Voilà, mon doux Sauveur, ma dernière et finale résolution, voulant demeurer à jamais entre vos bénites mains, nue de tout ce qui ne sera point vous-même, me confiant, reposant et délaissant de tout mon cœur aux soins de l'amour éternel que votre divine Providence a pour moi, me rendant pour cela fidèle aux derniers documents qu'il vous plut de donner au temps susdit par votre Bienheureux Serviteur. O mon grand Dieu! vous voyez mon cœur, que je n'ai d'autre désir que d'accomplir ces mêmes résolutions, mais vous savez mon infirmité et impuissance; mais de cela même je me repose en vous, confessant que je ne peux rien, et ne veux avoir aucune con-

fiance en moi-même, à laquelle je renonce pour jamais, me confiant pour toutes choses en votre amour et aux mérites de votre très-sainte Passion; et vous promets encore, mon Dieu, moyennant votre divine grâce, de me rendre affectionnée et fidèle, quoique sans souci, à l'observance de toutes les choses que mon saint Père m'a enseignées, surtout à ma règle, vous laissant le soin entier de moi-même et de toutes les affaires qu'il vous plaira me commettre. O mon doux Sauveur! n'ai-je point fait contre la révérence que je dois au caractère de votre Saint d'avoir osé insérer ceci, dessus?

» Hélas! s'il vous déplaît, je vous supplie de l'effacer, et me pardonner, comme aussi toutes mes offenses et les manquements d'obéissance et de respect que j'ai trop commis, quoique non volontairement, envers votre Serviteur. O mon Dieu! vous savez mes misères et mes défauts, je les prends tous et les cache dans vos plaies très-honorées, vous suppliant de les effacer et de me rendre éternellement toute vôtre, par une étroite et indivisible union à votre sainte volonté. Ma très-douce Mère, mettez dans le Cœur de votre Fils cette indigne fille et ses résolutions, afin qu'elles soient éternelles, je vous en supplie par l'entremise de tous les Saints, mais en particulier de votre fils adoptif saint Jean l'Évangéliste, et de votre fils de cœur, mon glorieux Père, le Bienheureux François de Sales, que je prends aujourd'hui pour mes deux spécials protecteurs.

» Fait, le jour de la sainte Présentation de la sainte Mère de Dieu, en présence de toute la cour céleste, et de mon très-saint Ange Gardien. Ainsi soit-il.

» Vive Jésus! vive Marie! le seul espoir de ma vie. Mon Dieu, vôtre, vôtre, vôtre, pour jamais irrévocablement.

» Sœur Jeanne-Françoise FRÉMYOT,

» DE LA VISITATION SAINTE-MARIE. »

Dieu soit béni.

L'autre papier est tout écrit de la main de notre Bienheureuse Mère. Les signatures sont écrites avec son sang.

« Vive Jésus! oui, mon Seigneur Jésus, vivez et régnez éternellement dans nos cœurs. »

Après la protestation de foi du Concile de Trente.

« O mon Dieu! voilà ma sainte foi pour laquelle je m'estimerais heureuse de mourir; je crois cette toute-puissance, sagesse et bonté, je l'adore. Augmentez et suppléez ce qui me défaut, s'il vous plaît; et, prosternée en esprit, sur ma face, aux pieds de votre grandeur et de votre infinie miséricorde, ô mon Dieu! mon Créateur, mon Père très-débonnaire, mon souverain Seigneur et Sauveur, et mon unique espérance, je vous supplie, ô mon Père éternel, au nom de votre saint Fils Jésus, de prendre, en vos bénites mains, ma volonté, et le franc arbitre que vous m'avez donné, duquel je me dépouille, et le remets avec ma volonté, entièrement et sans réserve à votre sainte disposition, à ce qu'il vous plaise, et vous en supplie par le sang précieux de votre Fils Notre-Seigneur. O ma douce miséricorde, qu'il ne soit jamais en mon pouvoir de penser, dire ou faire volontairement, ni autrement, s'il vous plaît, mon Dieu, aucune chose contraire à cette foi catholique, ni contre l'espérance et confiance entière que j'ai et veux avoir en vous pour mon salut éternel, par les mérites de la Mort et Passion de mon Seigneur Jésus-Christ, et cela invariablement, et pareillement contre l'amour et l'obéissance que je vous dois, et désire rendre de tout mon cœur; exaucez ce mien désir et prière.

Mon doux Jésus, si, par faiblesse, ignorance, surprise ou tentation, ou en quelque autre manière que ce soit, je venais, ce que Dieu ne veuille permettre, à dire, faire ou penser à quelque chose contraire à cette mienne protestation de foi et de résolution, et à

la remise de ma volonté et franc arbitre, j'y renonce dès maintenant, je le désavoue, révoque et déteste de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces, vous suppliant, ô mon Dieu ! ma vraie vie, d'accepter ce mien renoncement ; et, au nom de votre très-saint Fils, mon Rédempteur, donnez-moi votre grâce abondante pour faire et souffrir tout ce qu'il vous plaît que je fasse, que je souffre, et que je le fasse et souffre selon votre très-saint bon plaisir, croyant et m'y confiant assurément en la fidélité de votre bonté, que vous ne permettrez pas que je sois ni tentée ni chargée par-dessus les forces que vous me donnerez.

» J'adore du profond de mon âme vos divins jugements, et votre volonté toute sainte en tous les événements de votre bon plaisir, en tout ce qu'il vous plaira permettre de m'arriver et à toutes créatures ; car, ô mon Dieu ! vos jugements sont justes, très-saints et équitables, et votre très-sainte volonté toujours adorable ; je le confesse de tout mon cœur et m'y soumets avec tout l'amour et révérence qu'il m'est possible. Je crois aussi de cœur, et je confesse que vous êtes mon Dieu, unique source de tout bien, de nature et de grâce, et qu'à vous seul appartient la gloire et la louange de toutes les actions que font vos créatures. Je renonce donc pour jamais à toute vaine complaisance, satisfaction et vanité qui me pourrait arriver, ou que je pourrais avoir de quelques bonnes actions que votre grâce peut opérer par moi, chétive créature, impuissante à tout bien, référant tout honneur de toute chose à votre seule bonté. Je proteste aussi, mon Dieu, que j'aime et veux aimer toute créature pour l'amour de vous seul, et qu'en toutes mes actions, pensées et paroles, lesquelles je vous offre en union de celles de votre très-saint Fils, je ne veux autre objet ni prétention que le seul accomplissement de votre très-sainte volonté, à laquelle je m'unis dès maintenant, et, à cet effet, renonçant à toute propre recherche et à tout ce qui pourrait tant soit peu ternir la pureté de mes

intentions en toute chose. Par votre sainte grâce, sans laquelle je ne puis rien, accomplissez en moi cette mienne résolution, et qu'il vous plaise, ô mon Dieu! ma miséricorde, recevoir la très-humble prière que je vous fais, de vouloir départir à toutes vos créatures les grâces et bénédictions que votre Providence leur a destinées, mais surtout à votre chaste et sainte épouse, l'Église Catholique, et à ses chers enfants. Augmentez en eux la foi, l'espérance et la charité, et convertissez toutes choses à votre plus grande gloire et à leur salut éternel. Mon Dieu, je désire et vous supplie que toutes mes actions, pensées, paroles et mouvements, soient des continuels actes d'adoration, d'amour, de confiance et reconnaissance de vos bénéfices. Mais spécialement, je vous supplie, ô mon Sauveur! pour tous les Ordres religieux, à ce que tous vous servent en pureté d'Anges et fidèle observance de leur règle.

Et, tout particulièrement, de toutes les affections de mon âme, je vous conjure, mon Seigneur, par les intercessions de la Sainte Vierge, de saint Joseph et de notre Bienheureux Père, que cette grâce règne dans notre petite Congrégation de la Visitation; que l'esprit d'humilité, de simplicité et de charité soit incessamment vivant et régnant, en toutes les filles en général, et en chacune en particulier. Je vous prie aussi pour les enfants que vous m'avez donnés, qui sont en nombre de quatre; je les offre de tout mon cœur à votre divine Majesté. Pour mon frère et pour tous nos parents, et ceux qui prient pour moi et se confient que je prie pour eux, et pour lesquels je me suis engagée de prier. Je vous fais aussi très-humble requête pour la conversion des hérétiques et schismatiques, pour la paix et union entre les princes chrétiens, et pour leur avancement en votre amour, et tout particulièrement pour notre Roi et pour Son Altesse Royale, et pour Madame et leurs enfants, qu'il vous plaise d'accomplir en tous votre sainte volonté. Je vous offre encore, ô mon divin Sauveur! ma très-humble requête pour le soulagement

de tous les fidèles trépassés, et spécialement pour l'âme de mon père, de ma mère, de mon mari, de mes enfants, de nos Sœurs de religion, et de tous nos parents et amis, que vous les soulagiez, s'il vous plaît, selon la grandeur de vos miséricordes; je vous supplie de les faire reposer et jouir de votre béatitude, et, s'il vous plaît, leur appliquer les saintes indulgences que je me propose de gagner journellement pour elles. Et, enfin, mon Dieu, je vous fais très-humble requête pour toutes les choses pour lesquelles il vous plaît que vos chrétiens, et spécialement moi, vous fassent oraison, particulièrement pour la paix universelle en votre sainte Église, à ce qu'en tout et par tout, et en toute créature, et de toute créature, votre saint nom soit sanctifié, votre royaume nous advienne, et votre sainte volonté soit faite en la terre comme au ciel. Amen. Ainsi-soit-il.

Reste, maintenant, qu'avec une profonde humilité et révérence, je rende infinies grâces et remerciements à votre souveraine Majesté, comme je fais de tout mon cœur pour les bénéfices de notre création, rédemption, conservation et vocation, et pour le prix et mérite infini de votre sang précieux, et de toutes vos souffrances, ô mon unique Rédempteur! et de l'amour tendre qu'il vous a plu nous témoigner, vous donnant vous-même au divin Sacrement que j'adore pour être la vraie vie et nourriture de nos âmes, ayant dit : *Qui vous mange, vivra éternellement.* Comme aussi je vous remercie de tous les autres mystères, grâces et prérogatives que vous avez donnés et laissés à la très-sainte Église notre bonne Mère, et tout particulièrement je rends infinies grâces et remerciements à votre éternelle douceur et Providence sur moi, pour l'établissement de cette Congrégation, et pour les miséricordes et bénéfices incomparables que votre bonté m'a conférés, et particulièrement de m'avoir fait fille de votre sainte Église, de m'y avoir conservée par votre soin et assistance paternelle; pour m'avoir aussi octroyé, avec tant de

miséricorde, ce que vous m'avez inspiré de vous demander avec beaucoup de larmes, qui est la guide très-sainte de notre Bienheureux Père, par laquelle votre Providence m'a conduite à cette sainte vocation, m'a introduite à la grâce de la journalière réception de votre très-divin Corps au saint Sacrement, et à la connaissance de la vraie vie spirituelle et chrétienne. Vous m'avez aussi, ô mon Dieu! fortement et suavement attirée au parfait dépouillement et abandonnement de moi-même, dans le saint et bon plaisir de votre éternelle Providence, pour m'y faire reposer, et vous laisser tout le soin de moi, dont je vous rends grâce avec mes plus tendres affections, vous suppliant de me continuer cette faveur si précieuse; et, en me pardonnant, ô mon Dieu! ma seule force, les infidélités que j'ai commises en cette pratique, octroyez-moi, s'il vous plaît, la grâce d'y être, dorénavant, invariablement fidèle. Et, par les mérites sacrés de votre Fils, je vous demande pardon, de toute l'humilité de mon cœur, de toutes les offenses que j'ai commises contre votre divine Majesté, de mes ingratitudes et infidélités à correspondre à votre sainte grâce, et généralement de toutes les fautes dont votre œil divin, qui pénètre toutes choses, me connaît coupable.

O mon Dieu! ma miséricorde, couvrez des mérites de mon Sauveur, et effacez par son sang précieux toutes mes iniquités, et recevez, s'il vous plaît, la confirmation que je vous fais aujourd'hui, et l'intention que j'ai de la réitérer journellement, de tout ce que je dis, dans cet écrit, à votre bonté, à laquelle je reconfirme mes vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, et de faire toujours ce que je connaîtrai clairement vous être le plus agréable, selon les conditions du vœu que j'en ai fait par l'avis de mon Bienheureux Père. Je reconfirme et renouvelle de tout mon cœur l'entier dépouillement et abandonnement que je fis entre vos bénites mains, mon Dieu, de tout ce que je suis et de toutes choses, sans aucune réserve, pour ce que votre Majesté sait, l'ayant infinies fois renouvelé, et particulièrement

ce Vendredi-Saint dernier, délaissant et remettant, derechef, dans le sein de votre divine protection, et au plus secret de la fidélité de votre saint amour, le précieux trésor de foi, espérance et de charité, que votre grâce m'a conféré, comme aussi le soin de mon salut éternel, de ma vie, de ma mort, du repos et paix intérieure de mon âme, mes consolations et satisfactions, vues et réflexions sur ce qui se passe en moi, le désir d'être délivrée de ma peine intérieure, et, bref, tout sans exception, désirant de me perdre et abîmer tout à fait dans le sein de votre Providence paternelle, et de me délaisser tout à fait au soin de votre amour divin, désirant, moyennant votre sainte grâce, de ne me plus voir ni regarder ni chose aucune qui se passe en moi, ains seulement vous pour m'y reposer et confier simplement, non pour le bonheur qu'il y a de se confier en vous, mais parce que c'est votre sainte volonté que vous m'avez fait connaître par vos divins attraits, et par les conseils de mon Bienheureux Père, auquel, moyennant votre sainte grâce, je rendrai fidèle obéissance.

Je remets dès maintenant tout ce qui m'arrivera ci-après à votre soin, et dès maintenant, comme alors, je vous mets les choses plus scabreuses et épouvantables, je les recommande au plus secret de votre Providence, ne les voulant nullement profonder, mais y faire doucement ce que je pourrai, vous laissant le soin du surplus et de toute chose en général qui me puisse toucher, soit au corps, à l'âme et à l'esprit, me réservant le seul soin de retourner mon esprit de toutes choses à vous, de suivre le bien que je connaîtrai et fuir le mal, tâchant de me tenir en Dieu, douce, patiente et paisible parmi les troubles, faiblesses, ténèbres, impuissance, et toutes sortes de peines, sécheresses, insensibilités, qu'il plaira à mon Dieu permettre m'arriver, tâchant de tout mon pouvoir de ne les point regarder, ni de m'en vouloir délivrer ni affliger, ni même faire semblant de les voir, nonobstant que je les sente vivement;

mais par-dessus toute vue et sentiment, quel qu'il puisse être, je tiendrai simplement mon esprit en Dieu, ou auprès de Dieu, en ce repos, abandonnement, et très-ferme confiance, sans le vouloir sentir, ni en faire des actes. Que s'il plaît à Dieu me donner des sentiments de sa présence, et de toute vertu, je demeurerai en lui seul, et en son bon plaisir, moyennant sa très-sainte grâce; et, fondée sur cette résolution et reconfirmation, je ne ferai plus aucun effort pour faire des actes de quoi que ce soit; mais, simplement, en touchant cet écrit, mon intention est, et je la mets devant vous, ô mon Dieu! ma souveraine miséricorde, en qui je mets mon espérance, mon intention, dis-je, est de reconfirmer, approuver et ratifier tout ce que j'ai dit en cet écrit : voilà mes désirs, mes résolutions et affections invariables. Mais, ô mon Dieu! souveraine Vérité qui pénétrez les plus intimes replis de mon cœur, je confesse devant vous mon impuissance, ma misère, ma pauvreté, abjection, mon vrai néant, et qu'il m'est impossible d'accomplir toutes ces miennes résolutions et très-cordiales affections, sans l'assistance toute-puissante de votre divine grâce; car vous savez le fond de ma misère et de ma faiblesse. C'est pourquoi établissant en vous, ô mon Dieu! tout mon soin, toute mon espérance, et ma force par-dessus tous mes sentiments, prosternée aux pieds de votre miséricorde, ô mon Père très-saint! je vous supplie très-humblement, au nom de votre très-saint Fils, notre Rédempteur, d'avoir pour agréable ces miennes affections, prières, résignations et résolutions, et m'octroyer la grâce abondante qui m'est nécessaire pour les accomplir parfaitement, entièrement et fidèlement, jusqu'au dernier soupir de ma vie.

O doux Jésus, et Sauveur de mon âme! qui êtes la vérité infaillible, vous nous avez promis que ce que nous demanderions à votre Père éternel, en votre nom, il nous le donnerait, faites-moi jouir de l'effet de vos divines et infaillibles promesses; vous savez que tout mon désir est d'être tout à

vous, et que, par votre grâce, je n'ai rien excepté en mes renoncements, que vous seul et le bien d'incomparable bonheur de ne vous point offenser, d'être éternellement vôtre, et conjointe à votre douce et très-équitable volonté pour disposer de moi au temps et à l'éternité, selon votre saint bon plaisir. Que, s'il vous plaît, ô ma chère espérance! que je vous demande la délivrance de mon affliction intérieure, je le fais de tout mon cœur; oui, mon cher Rédempteur, s'il est possible, je vous prie, rendez-moi les sentiments, lumières, connaissances et goûts de votre amour, de la sainte foi et confiance dont votre grâce m'avait favorisée; mais, toutefois, non ma volonté, mais la vôtre toute sainte soit faite, espérant que votre miséricorde n'abandonnera jamais ce qu'il lui a plu mettre en moi par sa seule bonté, puisqu'elle m'a fait la grâce que j'ai tout abandonné pour son saint amour, auquel je me suis toute consacrée et me sacrifie, derechef, de tout mon cœur. Or, puisqu'il vous plaît, mon Dieu, que je n'aie plus de bras pour me porter, ni plus de sein pour me reposer que le vôtre et votre Providence, conduisez-moi, mon cher Maître, vous-même en cette sainte voie; veuillez pour moi tout ce qu'il vous plaira, et que je meure à moi-même et à toutes choses, pour ne plus vivre qu'en vous seul, mon unique vie et assuré refuge; accomplissez en moi vos éternels desseins, sans que j'y donne aucun empêchement. Je confesse, derechef, que je suis tout à fait incapable de tout bien, et d'accomplir ce mien désir et résolution, sans l'aide de votre grâce extraordinaire et puissante; je vous la demande donc en l'honneur de votre saint Jésus, et par la pureté de votre sainte Mère que je choisis pour ma protectrice, invoquant l'assistance de ses prières, celle de saint Joseph, de mes chers Patrons, saint Jean-Baptiste et Évangéliste, saint Pierre et saint Paul, de saint Augustin, mon saint Ange, mon Bienheureux Père, saint Claude, sainte Madeleine, et mes autres protecteurs, et tous les bienheureux Saints et Saintes, désirant

que tous louent et remercient Dieu pour moi. Mon Dieu, qu'ils nous soient tous favorables; je vous en supplie par vous-même, mon Seigneur Jésus-Christ, que j'adore vrai Dieu, unique Trinité du Père, et du Saint Esprit, un seul vrai Dieu unique. Amen. Amen.

» Sœur JEANNÉ-FRANÇOISE FRÉMYOT,

» DE LA VISITATION SAINTE-MARIE.

DIEU SOIT BÉNI. VIVE ✝ JÉSUS.

« Mon Dieu, je vous rends grâces infinies pour les dons de grâces que vous avez faits à notre Bienheureux Père et à notre Congrégation : louange éternelle soit à mon Dieu. »

PAPIERS

TROUVÉS DANS LE LIVRE DES CONSTITUTIONS

DE NOTRE BIENHEUREUSE MÈRE

ÉCRITS DE SA MAIN.

Un billet, écrit de la main de notre Bienheureux Père, contenait ces mots :

« Dieu, à qui je suis, fasse de moi selon son bon plaisir; peu m'importe où j'achèverai ce chétif reste de mes jours mortels, pourvu que ce soit dans sa grâce; selon le sens, j'aimerais mieux le repos de deçà, qui me serait infiniment paisible après l'issue de l'affaire qui se traite de delà; mais je renonce aux sens, au sang et à la chair, et veux servir, en esprit et en vérité, à Dieu et à son Église, en toutes les occurrences. »

PREMIER PAPIER DE NOTRE BIENHEUREUSE MÈRE.

Ce qui m'a été dit, par notre Bienheureux Père, pour mon exercice intérieur. Il me dit ainsi, en ses derniers avis, après une retraite annuelle :

« Notre-Seigneur vous aime, ma chère Mère, il vous veut toute sienne : n'ayez plus d'autres bras pour vous porter que les siens, ni d'autre sein pour vous reposer que le sien et sa Providence. N'étendez votre vue ailleurs et n'arrêtez votre esprit qu'en lui seul. Tenez votre volonté si simplement unie à la sienne en tout ce qui lui plaira faire, de vous, en vous, par vous, et pour vous, et en toutes choses qui seront hors de vous, que rien ne soit entre deux. Ne pensez plus à chose quelconque de tout ce qui vous regarde, tant pour la vie que pour la mort, car vous vous êtes toute abandonnée et remise au soin de l'amour éternel que la divine Providence a pour vous; demeurez là en repos, en esprit de très-simple et amoureuse confiance, et ceci se doit pratiquer non-seulement à l'oraison, où il faut aller avec une grande douceur d'esprit, sans dessein d'y faire chose quelconque, ains seulement pour être à la vue de Dieu, dans cette simple remise et repos en lui, et comme il lui plaira, se contenter d'être à sa présence, encore que vous ne le voyiez, ni sentiez, ni sauriez représenter, et ne vous enquérez de lui, de chose quelconque, sinon à mesure qu'il vous excitera. Ne retournez nullement sur vous-même, ains soyez là près de lui; non-seulement, dis-je, il faut pratiquer cette simplicité et abandonnement en l'oraison, mais en la conduite de toute la vie, rejetant et délaissant toute votre âme, vos actions, vos succès, vos affaires au bon plaisir de Dieu et à la merci de son soin : il faut tenir l'âme ferme dans ce train. »

DEUXIÈME PAPIER.

Abrégé des avis de notre Bienheureux Père et le fin dernier.

Il me dit ainsi :

« En ce jour de saint Claude, mémorable à notre Congrégation, je ramasse ainsi tout ce que je vous ai dit pour l'abréger : soyez fidèlement invariable, en cette résolution, de demeurer en une très simple unité et unique simplicité de la présence de Dieu, par un entier abandonnement de vous-même en sa très-sainte volonté; et toutes les fois que vous trouverez votre esprit hors de là, ramenez-l'y doucement, sans faire pour cela des actes sensibles de l'entendement ni de la volonté; car cet amour simple de confiance et cette remise et repos de votre esprit dans le sein paternel de Notre-Seigneur et de sa Providence, comprend excellemment tout ce que l'on peut désirer pour s'unir à Dieu; demeurez donc ainsi sans vous en divertir pour regarder ce que vous faites, ou ferez, ou ce qui vous adviendra en toute occurrence et en tout événement.

Ne philosophez point sur vos contradictions et afflictions; mais recevez tout de la main de Dieu, sans exception, demeurant douce, patiente, et acquiesçant en tout très simplement à sa sainte volonté; que toutes vos paroles et actions soient accompagnées de douceur et simplicité. Quand vous apercevrez que quelque soin ou désir naîtra en vous, remettez-le en Dieu, ne voulant seulement que lui et l'accomplissement de sa sainte volonté, lui laissant le soin de tout le reste.

Demeurez en la très-sainte solitude et nudité avec Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié.

Faites bien ceci, ma très-chère Mère, ma fille; mon âme, mon esprit vous bénit de toute son affection, et Jésus soit celui qui fasse, de vous, par vous, et pour lui, sa très-adorable volonté. Amen. Amen.

TROISIÈME PARTIE.

O Père éternel! votre Providence gouverne toutes choses et rien ne se fait que par votre volonté, hormis le péché. C'est entre les bras et dans le sein de cette douce Mère, et par ses divins attraits, que, dès longues années, j'ai consigné, abandonné et remis sans aucune réserve tout ce que je suis et serai à jamais, pour le temps et pour l'éternité, lui ayant donné le soin et lui laissant, derechef, pour tout ce qui regarde ma vie, ma mort, mon honneur, et, bref, tout, pour en faire disposer et ordonner selon son bon plaisir, et de toutes autres choses qui sont hors de moi, ne me réservant que le seul soin de tenir mon esprit dans cette très-simple remise et unique regard de Dieu, unité en Dieu, et de parfaite confiance et repos en sa bonté et fidélité de son amour, sans mélange d'aucun acte ni recherche d'autre vue, connaissance ni satisfaction, sinon quand il plaira à sa bonté de me le donner, protestant à mon Dieu, que, moyennant sa grâce, sans laquelle je ne puis rien, que jamais, volontairement, je n'arrêterai mon esprit hors de là, et la ramènerai promptement et simplement, quand je m'apercevrai qu'il en sera dehors, ainsi que mon Bienheureux Père m'a commandé d'y être fidèle. M'étant ainsi remise en Dieu, à son entière disposition, je ne dois plus rien vouloir, ni désirer, ni refuser, mais suivre simplement le vouloir de Dieu, recevant indifféremment tout ce qui m'arrivera de sa douce Providence, y acquiesçant très-simplement, remettant à son soin toutes les choses petites et grandes qui m'arriveront et dont il me commettra la conduite, y faisant tranquillement ce que je pourrai, mais surtout les lui recommandant souvent, et m'appuyant surtout en son aide; puis, j'acquiescerai à ce qu'il lui plaira qui en succède; et les affaires et autres événements plus difficiles et sca-

breux, je les remettrai au plus secret de sa divine Providence. Amen.

Je supporterai, avec compassion, le prochain, sans m'aigrir de ses fautes ni péchés, considérant que si Dieu ne m'aidait je ferais pire; je lui ferai tout le bien que je pourrai et jamais aucun mal, moyennant la grâce divine. Amen.

(*Suivent deux autres billets que l'on supprime parce qu'ils se retrouvent dans le* PETIT LIVRET *sous les numéros* 53 *et* 58.)

SIXIÈME PAPIER.

Dieu m'a fait voir, ce matin, en l'oraison, que je ne me dois plus du tout voir ni regarder mais lui seul, cheminant à yeux clos, appuyée sur mon Bien-Aimé Jésus, sans vouloir voir ni savoir le chemin par où il me conduira, ni non plus avoir aucun soin de chose quelconque, non pas même de lui rien demander, mais demeurer simplement toute perdue et reposée en lui, en ce très-pur regard, sans mélange d'autre chose. Dieu soit béni dans mon cœur.

VIVE † JÉSUS.

AVIS DE NOTRE SAINT FONDATEUR A NOTRE DIGNE MÈRE, COPIÉS PAR ELLE-MÊME, DANS LE PROPRE LIVRE DE SES CONSTITUTIONS, PRÉCIEUSEMENT GARDÉ A NOTRE MONASTÈRE DE RENNES [1].

Je désire que vous soyez extrêmement humble et petite à vos yeux, douce, condescendante et simple comme une colombe, que vous aimiez votre abjection, et la pratiquiez fidèlement,

[1] Ce livre avait été donné, par notre sainte Mère, à la Mère Claude-Agnès Joly de la Roche, au moment de son départ pour diverses fondations qui devaient l'éloigner pour toujours de sa sainte fondatrice.

employant de bon cœur toutes les occasions qui vous arriveront pour cela. Ne soyez pas prompte à parler, ains répondez tardivement, humblement, doucement, et dites beaucoup en vous taisant par la modestie et égalité.

Supportez et excusez fort le prochain et avec une grande douceur de cœur.

Ne philosophez point sur les contradictions qui vous arriveront; ne les regardez point, mais, Dieu, recevant toutes choses sans exception de la main de Dieu, acquiesçant à tout très-simplement.

Faites toutes choses pour Dieu, unissant ou continuant votre union par de simples regards ou écoulements de votre cœur en lui.

Ne vous empressez de rien, faites toutes choses tranquillement, en esprit de repos. Pour chose que ce soit, ne perdez votre paix intérieure, quand bien tout bouleverserait; car qu'est-ce que toutes les choses de cette vie, en comparaison de la paix du cœur?

Recommandez toutes choses, tout à Dieu, et vous tenez coye et en repos dans le sein de sa paternelle Providence.

En toutes sortes d'événements, n'arrêtez votre vue ailleurs; soyez fidèlement invariable en cette résolution, de demeurer en une très-simple unité et unique simplicité de la présence de Dieu, par un amour de parfaite confiance, vous délaissant à la merci de l'amour et du soin éternel que la divine Providence a pour vous. Quand vous trouverez votre esprit hors de là, ramenez-l'y doucement, et très-simplement. Demeurez invariable en la très-sainte nudité d'esprit, sans vous revêtir jamais d'aucuns soins, désirs, affections ni prétentions quelconques, sous quelque prétexte que ce soit.

Notre-Seigneur vous aime, il vous veut toute sienne. N'ayez plus d'autres bras pour vous porter que les siens, ni d'autre sein pour vous reposer que le sien et sa Providence; n'étendez

votre vue ailleurs et n'arrêtez votre esprit qu'en lui seul. Tenez votre volonté si simplement unie à la sienne que rien ne soit entre deux; oubliez tout le reste, ne vous y amusant plus; car Dieu a convoité votre nudité et simplicité; demeurez là en repos, en esprit de très-simple confiance. Prenez bon courage et vous tenez humble devant la divine Providence. Ne désirez rien que le pur amour de Notre-Seigneur.

Ne refusez rien, pour pénible qu'il soit. Revêtez-vous de Notre-Seigneur crucifié; aimez-le en ses souffrances, et faites des oraisons jaculatoires là-dessus. Amen. Amen.

Faites bien ceci, ma très-chère Mère, ma vraie fille; mon âme et mon esprit vous bénit de toute son affection, et Jésus soit celui qui fasse, en nous, de nous, par nous, et pour lui, sa très-adorable volonté. Amen.

J'ai, grâces à Dieu, les yeux fixés sur cette éternelle Providence, de laquelle les décrets seront à jamais les lois de mon cœur.

François, évêque de Genève.

Oraison a notre saint fondateur, composée par notre digne mère, et écrite de sa propre main dans le même livre.

O très-heureux saint François de Sales, vraiment très-saint serviteur de Dieu, le cher et très-assuré guide de mon âme, le don précieux de mon Dieu; mon vrai Père, dis-je, mon très-doux maître, et maintenant mon fidèle avocat : regardez nos nécessités, et le cœur que Dieu a joint au vôtre, ne permettez pas qu'il en soit jamais désuni. Car, souvenez-vous que vous m'avez promis que cette union serait éternelle; faites donc, mon Père très-vénérable, par vos saintes intercessions, que je sois si fidèle à l'observance des choses que vous m'avez ensei-

gnées, que je parvienne à cette souveraine unité de laquelle vous jouissez si glorieusement, afin qu'avec vous, je puisse, en la compagnie de la glorieuse Vierge et des saints, louer, bénir, aimer éternellement le souverain Bien-Aimé de nos âmes. Ce que je vous demande, non-seulement pour moi, mais pour tous les enfants de la sainte Église, et, en particulier, pour celles de la chère Congrégation que vous avez engendrée en Notre-Seigneur, et dont vous aviez mémoire en vos saintes prières pendant votre pèlerinage.

Vous voyez, ô mon Père très-saint, les désirs de mon âme, je ne vous les exprimerai pas. Vous savez en quelle vénération vous m'êtes; vous voyez mes larmes et mes sentiments, et la confiance parfaite que je veux avoir en votre sainte protection, mon Père, mon maître et mon saint; souvenez-vous que mon Dieu m'a donnée à vous, et vous à moi; ayez donc un soin continuel de moi, je vous en prie, afin que parfaitement j'accomplisse la volonté de mon Dieu sans réserve, sans réserve. Ainsi soit-il.

RÈGLEMENT DE RETRAITE DE NOTRE SAINTE MÈRE.

Le matin. [*Lever, cinq heures et demie.*] Dès que je suis habillée, et que j'ai lu mon point d'oraison, je la fais; à la fin de laquelle je dis *Prime* [*sept heures*], puis me retire pour faire nos petites affaires; ensuite, quelques petites pratiques de mortification, qui ne sont ni longues ni pénibles, car il ne se faut pas accabler.

Après, je fais un peu de lecture; j'en fais peu, car il me semble que de beaucoup lire m'accable l'esprit; après, je me repose un peu en Dieu, et fais quelque peu d'ouvrage.

Quand on sonne l'Office [*huit heures et demie*], et que je n'y vais pas, je le dis tout bas, puis je lis mon second point d'orai-

son; après, si j'ai du temps avant la sainte messe, je me tiens doucement auprès de Notre-Seigneur. S'il fait beau temps, je vais un peu me promener; ensuite la messe [*neuf heures*], après laquelle je fais l'oraison, puis l'examen, après lequel on va dîner [*dix heures et demie*].

L'APRÈS-DINER. La récréation : si je puis ne point parler aux Sœurs [1], je la vais prendre au jardin, en un lieu où je puisse être seule, pour me divertir spirituellement, chantant quelques cantiques, et aspirant en Dieu comme le poisson dans la mer, l'éponge dans l'eau, ou l'oiseau dans l'air; ainsi l'esprit s'occupe en se récréant. Et j'aime mieux la récréation depuis midi jusqu'à l'obéissance [*c'est-à-dire de midi à midi et demi*], ou bien, après, je fais demi-heure de lecture.

Après, je m'occupe à notre ouvrage en faisant des retours d'esprit vers Dieu, si je n'ai point d'occupation particulière; si j'ai quelque attrait, je tâche d'y demeurer simplement. Je prépare mon point d'oraison que je fais à deux heures.

Quand on sonne *Vêpres* [*trois heures*], si je ne vais pas à l'Office, je les dis; puis je vais me promener comme à la récréation du matin; ensuite, je dis le chapelet, si je ne l'ai pas dit. Après, je lis un peu et prépare mon point d'oraison [2] et un chapitre de l'*Amour de Dieu.* [*Six heures, souper et temps libre.*]

A huit heures et un quart, je vais au chœur pour faire une petite revue de ce qui s'est passé durant le jour, tant des biens reçus, par les lumières et bons mouvements, que des fautes, négligences et pertes de temps, dont je demande pardon à Dieu et fais résolution d'être plus fidèle. [*Huit heures et trois quarts, Matines.*]

[1] La Sainte était alors supérieure.

[2] Cette oraison se fait depuis cinq heures jusqu'à six.

Après chaque oraison, il est bon de se remémorer les bons mouvements que Dieu a donnés.

Les premiers jours de retraite, je prends des saints protecteurs, sous l'assistance desquels je fais ma solitude. On en prend selon les voies : en l'illuminative, ceux qui sont allés suivant le Fils de Dieu; en l'unitive, ceux qui sont parvenus, dès cette vie, à des unions spéciales avec Dieu.

Le dernier jour de la retraite, il faut revoir ce que Dieu a donné et versé dans le cœur, par des lumières pour l'amendement; et, ayant connu, relié et serré plus fortement ce qu'on a donné à Dieu, il faut faire la conclusion et prendre congé de Notre-Seigneur, ou plutôt l'emporter avec soi, ne se contenter pas de sa bénédiction, mais de *Lui,* qui est le Dieu de toutes bénédictions. Il viendra avec nous, si nous l'en pressons, comme les disciples d'Emmaüs, dans le logis et négoce d'ici-bas, tandis qu'il nous laissera dans cette vallée de larmes et de misères; et, après, il faut espérer qu'il nous mènera avec lui en sa gloire.

Le lendemain de la retraite, il faut lire le chapitre III du Xe livre de l'*Amour de Dieu* pour faire la conclusion

DISPOSITIONS POUR FAIRE UNE BONNE RETRAITE.

1. Il faut y entrer avec une résolution sincère de faire tout ce que Dieu veut de nous : se mettre devant lui comme une table rase et le prier d'y imprimer tout ce qu'il lui plaira.

2. Un grand courage, pour répondre à tous les desseins de Dieu sur nous.

3. Une grande exactitude à suivre le règlement du jour, exercices, lectures, oraisons, etc., et vivre plus régulièrement que dans tout autre temps.

4. Une grande fidélité à faire les mortifications et les pénitences qui nous sont ordonnées.

5. Un grand courage à soutenir les sécheresses, les peines intérieures, et une exacte fidélité à ne pas se relâcher en ce temps-là.

6. La force à souffrir la vue de notre intérieur, tout délabré et sens dessus dessous.

7. Un silence exact à éloigner de notre esprit toutes les pensées, et tous les objets qui pourraient nous distraire.

8. Enfin, s'abandonner à la grâce et ne rien refuser à Dieu, quoi que ce puisse être, et quelque effort qu'il en puisse coûter. *Amen.*

EXHORTATIONS

(FAITES EN CHAPITRE)

SUR PLUSIEURS POINTS DE LA RÈGLE

DE SAINT-AUGUSTIN

EXHORTATION I

SUR LE PREMIER CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Avant toutes choses, mes très-chères Sœurs, que Dieu soit aimé, et puis le prochain, car ces commandements nous ont été principalement donnés.

Vous voyez, mes Sœurs, qu'en cette règle saint Augustin nous propose premièrement le grand commandement de Dieu, et nous dit qu'*avant toutes choses, Dieu soit aimé, puis le prochain.* Il faut donc que ce commandement soit le fondement et la base de notre perfection ; car en l'observance d'icelui gît tout le comble de la perfection chrétienne et religieuse.

Il ne faudrait pas que nous pensassions que, pour avoir quitté le monde et embrassé la suite des conseils évangéliques, nous ne dussions plus penser à l'observance des commandements ; car, si bien nous sommes hors des dangers, par la miséricorde de Dieu, de l'offenser, en quelque commandement, néanmoins, c'est toujours la première et la plus grande obligation que l'observance des commandements divins et ceux de la sainte Église. Et voici le premier, qui nous est mis au beau commencement de notre règle, pour nous montrer que c'est le chemin de toute la perfection, et que si nous observons bien ce commandement,

tout le reste nous sera fort facile; car, en icelui, dit Notre-Seigneur, gît la loi, les prophètes et la perfection des vrais chrétiens : *aimer Dieu de tout son cœur, de toutes ses forces, de tout son entendement, de toute sa pensée et de toute son âme, et puis son prochain comme soi-même.* Certes, mes chères Sœurs, il me semble, et Dieu veuille que je me trompe, que nous ne pensons pas assez à la pesanteur de ce commandement; n'appliquons-nous jamais nos cœurs, nos pensées, nos forces ni nos entendements, ni nos âmes qu'à aimer Dieu? Certes, oui, et je vois que quelquefois notre fragilité est si grande, que nous préférons nos petites inclinations, nos petites volontés, de petites chimères, à la pureté de l'amour de Dieu et de la raison.

En second lieu, ne faisons-nous jamais à notre prochain que ce que nous désirerions qui nous fût fait? Sommes-nous aussi bien aises de son bien comme du nôtre? Couvrons-nous bien ses fautes? Sommes-nous bien condescendantes à tout ce qu'il veut? Ressentons-nous ses douleurs? Sommes-nous bien soigneuses de le consoler, servir et soulager? Oh que nenny! nous voulons, pour l'ordinaire, être préférées à lui, et, pourtant, mes chères Sœurs, voyez à quoi ce commandement nous oblige? c'est pourquoi, je vous prie, du fond de mon cœur, que vous y fassiez une soigneuse et sérieuse attention. Vous savez que nos prochains plus proches, ce sont nos chères Sœurs, avec lesquelles nous conversons; c'est aussi à cette cordiale union et amour réciproque les unes pour les autres, à quoi je vous exhorte, afin que vous méritiez de recevoir les bénédictions que Dieu a accoutumé de répandre sur les communautés unies unanimement en son amour.

EXHORTATION II

(Faite vers 1630.)

SUR LE SECOND CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Que vous observiez ce pourquoi vous êtes assemblées et congrégées, qui est que vous habitiez unanimement en la maison et que vous n'ayez qu'une âme et un cœur en Dieu.

Voici une règle grandement importante, *que vous observiez ce pourquoi vous êtes assemblées et congrégées.* Pourquoi sommes-nous ici toutes assemblées dans ces cloîtres, mes chères Sœurs, sinon pour nous unir à Dieu par l'entière, ponctuelle et exacte observance de nos règles, constitutions et tout ce qui concerne notre petit Institut?

Nous sommes encore assemblées afin de prier Dieu pour les peuples; et j'ai pensé que je devais dire à mes Sœurs la grande misère où se trouve cette pauvre ville, ayant grandement peur que nous ne soyons pas assez soigneuses de prier et invoquer Dieu pour cela, en quoi, certes, nous serons fort responsables devant Dieu; car, mes chères Sœurs, nous ne souffrons rien; nous avons tout ce qu'il nous faut; rien ne nous manque du nécessaire; nous ne voyons pas la misère où le pauvre peuple est réduit; je vous le dis, afin que je ne sois pas responsable, devant Dieu, de ne pas vous l'avoir fait savoir. Le pauvre peuple donc est réduit en cette extrémité, que l'on craint que la populace ne se jette en désespoir si Dieu ne l'assiste : les trois fléaux de la divine justice sont sur lui; la peste, la guerre et la famine le frappe. La maison de Monseigneur de Genève [1] est en un péril évident, et c'est une chose étrange de ce que ce bon Seigneur fait pour son peuple : il le sert et distribue son bien avec une joie et allégresse si grande, que j'en demeure tout étonnée.

[1] Jean-François de Sales, frère et successeur de notre saint Fondateur.

Or, mes chères Sœurs, c'est l'une des choses pour laquelle nous sommes assemblées, que de prier pour le public, et je vous conjure de le faire soigneusement, car la charité vous y oblige.

Suppliez Notre-Seigneur d'apaiser son ire de dessus son peuple, de retirer sa fureur de dessus ses enfants; criez-lui merci pour tous; invoquez sa miséricorde; conjurez son Cœur amoureux de nous exaucer. Vous savez que David ayant choisi le fléau de la peste, il vit, en moins de rien, soixante-dix mille hommes mourir; il eut recours à Dieu d'un esprit humilié; il fut exaucé et Dieu retira son ire. Nous faisons des pénitences, jeûnes, disciplines, prières et oraisons, il est vrai, et je suis bien aise de vous y voir affectionnées; mais cela ne servira de guère, si nous n'y appliquons nos cœurs et nos affections; possible que si nous étions soigneuses et ferventes à supplier la divine Majesté, qu'elle nous exaucerait. Je désire que nous le fassions sérieusement, et, en particulier, pour Monseigneur et toute sa maison; car, si elle était infectée, les pauvres en pâtiraient extrêmement [1].

EXHORTATION III

SUR LE SIXIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Quand vous priez Dieu par psalmes et cantiques, que ce que vous prononcez de voix soit pareillement en votre cœur, etc.

Je ne pense pas que quand saint Augustin dit, en cette règle, *que ce que vous prononcez de voix soit pareillement en votre*

[1] Pour plus de détails, sur ce temps de calamités, voir les Mémoires de la Mère de Chaugy sur la vie et les vertus de notre sainte Mère, chapitre XXI, deuxième partie.

cœur, il n'entend pas que nous entendions le latin, car plusieurs ne le pourraient pas; il suffit que, quand nous allons au chœur, nous y allions avec ce désir de louer Dieu, le bénir et lui rendre grâces; car tous les psalmes, hymnes et cantiques que nous disons, sont tous dressés, ou pour louer Dieu de ses grandeurs, ou pour le bénir de sa douceur, ou pour lui rendre grâces de ses bienfaits. Que les Sœurs qui entendent l'Office n'enfouissent pas ce talent, car il faudra qu'elles en rendent compte, au jour du jugement, à Celui qui ne nous donne rien pour néant; que celles qui ne l'entendent pas s'occupent fidèlement comme le Coutumier marque. Il n'y a rien sur cet article, sinon que c'est la plus digne fonction de la religion que la célébration des Offices divins, et c'était l'un des désirs de notre Bienheureux Père que nous fissions les Offices sacrés avec grand respect, dévotion et attention.

Et, de vrai, il faut que je dise que l'autre jour j'eus de la douleur, en entendant les Sœurs de notre chœur dire empressément le *Gloria tibi, Domine,* à Matines; on eût quasi jugé que c'était quelque couplet de chanson. Eh mon Dieu! mes Sœurs! étiez-vous bien en la présence de Dieu, et pesiez-vous bien ce que vous disiez? Le verset n'est pas malaisé à entendre : *Gloria tibi, Domine,* Gloire soit à vous, Seigneur, qui êtes né de la Vierge, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, en l'éternité des siècles; cela devrait être dit avec un amour et une attention nonpareils. Nous sommes là, à parler à cette éternelle bonté, à cette infinie douceur et clémence, à ce Dieu tout-puissant qui nous a choisies pour chanter ses louanges, et nous ne nous tenons pas en attention de le bien faire; certes, nous méritons pénitence. Au reste, je me plains grandement de nos Sœurs les surveillantes, qui n'avertissent pas de tout plein de petites fautes qui se commettent au chœur, tant aux cérémonies qu'aux autres choses. Mes chères Sœurs, quand il s'agit du culte divin, il faut être rigoureusement consciencieuses, pour bien

faire tout ce qui en dépend; j'espère que nous nous redresserons, autrement je vous assure que je donnerai des pénitences.

EXHORTATION IV

SUR LE DIXIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Que votre habit ne soit pas remarquable, et n'affectez pas de plaire par les habits du corps, mais par les habitudes du cœur, etc.

Voyez-vous, mes Sœurs, cette règle défend les affectations, les petites complaisances qui se pourraient prendre vainement aux habits extérieurs; mais elle ne défend point la propreté et bienséance religieuse que nous sommes obligées de garder; et l'on ne verra jamais une fille qui aime bien sa vocation, mal propre; car, elle honore son saint habit, elle le respecte sans affectation. Pourtant, l'on voit quelquefois des âmes si pleines du désir de contenter les créatures, que leur contenance extérieure en est désagréable, qu'elles sont toujours en peine, et ont si peur de dire quelque chose qui soit trouvé mal, qu'elles sont en perpétuelle alarme et examen; ne faisons pas ainsi, mes chères Sœurs, mais tâchons de plaire à Dieu par les saintes habitudes du cœur, et, pour cela, ayons grand soin de nos âmes et peu de nos corps.

Il me vient en pensée de vous dire ce que notre Bienheureux Père m'a souvent dit : *Mon âme est aux hasards si je ne la porte en mes mains;* examinez souvent, me disait ce Bienheureux, si vous avez votre âme en vos mains, si quelque passion, trouble ou inquiétude ne vous l'a point emportée; voyez

si vous l'avez à votre commandement, ou bien si elle est engagée en quelque affection; et, si vous voyez qu'elle vous ait échappé, avant toutes choses, cherchez-la et la reprenez. Mais, souvenez-vous qu'il la faut prendre doucement et bellement; car, si vous la vouliez prendre à force de bras, vous l'effaroucheriez. Voilà ce que ce Bienheureux m'enseignait, et voilà ce que je vous conseille. Portez, tenez, et gardez soigneusement votre âme entre vos mains, pour la pouvoir toujours veiller, et avoir l'œil dessus ses mouvements. Regardez souvent si quelque inclination ne la blesse point, si quelque aversion ne la ternit point, si quelque passion déréglée ne l'ôte point de son assiette, si quelque affection impure ou nuisible ne vous l'a point déjà ravie; puis, tout doucement, réparez ce désordre, la remettant en son lieu, qui est Dieu, son vrai centre; voir encore si elle est bien disposée à tout ce qu'il plaira à Dieu, bien soumise à tout ce qu'il permet d'arriver; si elle est bien contente et indifférente du doux et de l'amer, et à ces divines volontés. Regardez encore si cette chère âme est en état pour être rendue au Seigneur, qui vous l'a donnée, quand il vous la demandera. Enfin, mes chères Sœurs, je vous supplie de faire comme ceux qui tiennent en leurs mains des choses qu'ils ont peur de perdre; ils les tiennent soigneusement et les regardent souvent, ne les exposent point au danger de les égarer; ainsi regardez souvent votre âme, ne l'exposant point à nuls dangers. Ainsi faisant, vous la porterez en vos mains, et la posséderez; c'est le grand bonheur de l'homme que de posséder une chose si digne que son âme.

EXHORTATION V

(Faite en 1630)

SUR LE ONZIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Si vous jetez les yeux sur quelqu'un, ne les arrêtez toutefois sur aucun, etc.

Mes Sœurs, je crois que, grâce à Notre-Seigneur, nous sommes hors des occasions de pouvoir tomber en ce défaut des regards impudiques; mais saint Augustin nous montre, en cette règle, combien nous devons appréhender la toute présence de Dieu; car, si bien nous nous pouvons cacher, pour quelque temps, de ceux du monastère, couvrant nos fautes, pour n'être pas vues en icelles, néanmoins nous ne pouvons échapper à l'œil divin de ce grand Spectateur d'en haut, qui voit et pénètre jusqu'au plus caché des cœurs et au plus intime de nos entrailles. Il considère toutes nos voies, il compte tous nos pas, il marque et nombre toutes nos actions. Il me semble que c'est le raccourci moyen de la perfection, que cette attention à la véritable présence de ce grand Dieu; c'est pourquoi je vous y exhorte de tout mon cœur, regardant au Seigneur dans toutes nos voies, et il régira nos pas.

Je lisais aujourd'hui que le grand saint Paul dit : *Je ne suis pas parfait, mais je me résous a parfaire ma perfection, et, pour cela, d'oublier les choses passées et regarder celles qui sont devant moi, courant à la lice, afin de m'être peine d'emporter le prix de ma perfection en la suprême vocation de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.* Que devons-nous dire, mes chères Sœurs, si le grand Apôtre dit qu'il n'est pas parfait, lui qui fut sanctifié à l'instant de sa conversion, ravi jusqu'au troisième ciel, et choisi de Dieu pour un vase élu qui porte son saint nom?

S'il dit qu'il veut *m'être peine de parfaire sa perfection*, devons-nous croire avoir prou fait? Ce saint Apôtre court de pays en pays; il pâtit; il est battu, fouetté, enfin est submergé et emprisonné; et, nous autres, pour un peu de mortification, dirons que c'est assez! O mes Sœurs! je vous supplie, non; mais oublions le passé, le monde et tous ses fatras; si nous avons été pécheresses, comme toutes ont offensé Notre-Seigneur, oublions, après notre confession générale, les particularités, et nous réservons seulement le continuel souvenir, en bloc, que nous avons offensé Dieu; demeurons contrites et humiliées, prenons tous nos péchés et les présentons à Dieu, disant, comme David : *Effacez mon iniquité, Seigneur, détournez votre face de mes péchés; ayez merci de moi, selon la multitude de vos miséricordes; ne me reprenez point en votre ire, ne me châtiez point en votre fureur.* Puis, regardons devant nous, levons nos yeux au ciel et nos cœurs à Dieu; travaillons pour parfaire nos œuvres, et courons pour achever le chemin qui nous reste afin d'arriver à cette patrie céleste; ne laissons pas une de nos pensées en la terre, sinon autant que la charité le requerra; amassons-les et les jetons au ciel, travaillons généreusement pour nous parfaire en cette surnaturelle vocation dont Dieu nous a gratifiées.

EXHORTATION VI

SUR LE DOUZIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Quand donc vous êtes ensemble en l'église et ailleurs, partout où les hommes se trouvent, prenez soin, etc.

Je vous l'ai dit autrefois et je le redis encore, mes chères Sœurs, qu'il n'y a rien à reprendre en vous, sur le vœu de

chasteté, le saint Époux lui-même étant le gardien de vos cœurs; mais, il y aurait lieu de se plaindre, mes chères Sœurs, de vous voir négligentes en plusieurs petites rencontres sur le vœu d'obéissance. Vous savez ce que dit le Coutumier, et comme il nous recommande d'avoir à cœur la propreté et netteté du monastère; avec tout cela, je vous trouve peu attentives à retirer les petites choses : ici, l'on voit traîner un panier; là, une quenouille; là, un livre ou un ouvrage. Et d'où vient tout cela, mes filles, sinon que nous n'aimons pas assez le bon ordre, et les petites obéissances?

Je sais bien que la volonté ne concourt pas à ces petits manquements; mais je ne laisse pas de comprendre que c'est un défaut de zèle pour cette grande vertu d'obéissance. Sachez pourtant, mes chères Sœurs, qu'elle est le lien et la perfection de la religion; ôtez-la d'un monastère, et il ressemblera d'abord à une maison séculière. Affectionnons donc nos cœurs à la remettre de nouveau en pratique avec une plus grande attention. Concevons de la douleur, la voyant si peu reluire parmi nous, sachant combien notre Bienheureux Père la désirait, cette exactitude d'obéissance, jusque-là qu'il dit une fois à notre sœur Claude Simplicienne, que s'il avait été religieuse de la Visitation, il aurait fait une attention particulière aux plus petites et légères obéissances : « Ma chère fille Simplicienne, lui disait-il, » j'espérerais de m'attirer des grandes grâces du Seigneur, si » je vivais ici dedans comme vous, en me rendant bien attentif » aux moindres ordres de notre Mère et aux plus petites obser- » vances de la règle. » Il est plus que vrai, mes chères Sœurs, que si nous étions fidèles en peu, nous recevrions beaucoup de Dieu, et nous l'engagerions à nous faire des faveurs très-grandes. Rendons-nous donc très-exactes en ceci, je vous en prie.

Tous les mois nous renouvelons nos sacrés Vœux; que ce soit pour nous réunir à ce souverain bien, toujours plus par-

faitement, afin qu'à l'heure de notre mort, nous lui puissions dire : J'ai fait tout ce qui dépendait de moi, pour me conformer à votre sainte volonté et à mes obligations.

EXHORTATION VII

(Faite le 19 janvier 1630)

SUR LE SEIZIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Ayez toutes vos robes en un lieu, sous la garde et charge d'une Sœur ou deux, ou d'autant de Sœurs, etc.

Ce n'est pas tout d'entendre lire nos règles, ni de les lire nous-mêmes, bien que je vous assure que c'est la meilleure lecture que nous saurions faire, si nous la faisions comme nous sommes obligées, avec attention, pesant et ruminant toutes ces paroles qui sont d'une grande perfection. Voici un article qui nous montre comme nous devons recevoir, sans choix, ce qui nous est donné pour notre usage; je dis pour notre usage, parce que la charitable religion nous donne bien nos nécessités pour en user, mais non jamais pour en jouir, en telle sorte que, simplement et justement, nous n'ayons de toutes les choses terrestres et extérieures que le simple usage. C'est un des grands vœux que nous ayons faits que celui de la pauvreté; je crains que nous ne pesions pas assez le dénuement à quoi il nous oblige d'aspirer, pour aller à la perfection; je sais bien que qui se voudrait grossièrement contenter d'observer ce vœu pour être sauvé, il n'est requis que de n'avoir rien de ce monde, pour petite qu'elle soit, en particulier.

Mais, en quoi pensez-vous, mes chères Sœurs, que consiste la très-pure pauvreté et l'excellente observation de cette vertu?

Elle consiste, non-seulement à n'avoir rien de propre, et ne se point attacher à ce que l'on nous donne pour notre usage; mais elle nous fait réjouir de ce que les choses nécessaires nous manquent, et que le moindre de la maison nous est donné; et, s'il était permis de faire choix, l'âme vraiment pauvre ne prendrait, pour sa part, que ce que les autres auraient rebuté et les choses plus viles. Et, non-seulement, cette parfaite pauvreté est dénuée des habits, lits, chambres, vivres, et autres choses, mais, passant plus avant, elle va jusqu'en l'intime du cœur et de l'esprit, dénuant l'âme des choses les plus savoureuses et spirituelles, faisant pratiquer une excellente pauvreté d'esprit la dépouillant des désirs ardents et superflus de perfection lui cachant son avancement, et faisant souffrir avec soumission la nudité et soustraction des biens intérieurs, lui faisant voir toutes les autres s'avancer, et, elle, demeurer pauvre, nue et imparfaite; alors il faut faire valoir la sainte pauvreté de cœur, et, se réjouissant de voir le bien des autres, se plaire qu'ils voient notre pauvreté, imperfection, misère et défaut.

La vertu de pauvreté requiert encore une entière démission de jugement, de volonté, de corps, d'esprit entre les mains de nos supérieurs, en sorte que nous soyons pauvres de tout cela, n'en voulant ni l'usage, ni la disposition. Bref, l'âme pauvre doit aspirer à un tel dénuement de tout ce monde que sa vie soit toute angélique.

La pauvreté parfaite nous appelle encore à ne pas disperser nos affections parmi les créatures, ains à vouloir être pauvre de leur amour. Vous savez combien c'est une chose dangereuse en une famille religieuse que ces affections particulières, lesquelles détruisent entièrement la charité commune, et sont fort contraires à la parfaite pauvreté d'esprit et nudité de cœur, qui se dépouille de tout, n'excepte rien. Est-ce être conforme à nos vœux quand nous nous attachons à un monastère, plus qu'à un autre

où l'obéissance nous voudrait envoyer, ou bien s'attacher à une sœur, à une supérieure, chose grandement préjudiciable à l'âme; cela dissipe les pensées, embrouille l'esprit, salit le cœur et, comme je dis, préjudicie à l'union commune, et enfin, ces affections déréglées sont de petits entre-deux entre Dieu et l'âme. L'épouse était bien assurée de la nudité de son cœur, quand elle disait ardemment : *Mon Ami est tout mien, et je suis toute sienne.*

Or, nous le pouvons dire avec elle, mes chères Sœurs, lorsque notre propre conscience nous dictera que, comme elle, nous n'avons aucune affection que pour ce céleste Époux que nos âmes ont choisi; car il est tout assuré que tant que nous serons attachées à quelque chose, hors de lui, nous ne serons pas pleinement et entièrement jointes à lui. L'âme qui veut jouir ou posséder quelque chose hors son Dieu, n'en jouira ni ne possédera jamais entièrement et parfaitement son Dieu; car, qui cherche autre chose que Dieu, ne mérite pas d'avoir Dieu. Je ne trouve point de plus grande folie que d'attacher son cœur aux choses périssables et misérables de ce bas monde. Ce malheur provient parce que nous n'élevons pas assez nos pensées vers l'éternité; nous ne regardons pas assez les vrais biens qui nous attendent. Ah! mes Sœurs, secouez de vos pieds la fange et la poussière de cette vie transitoire et périssable, je veux dire que vous ôtiez de vos affections tout ce qui n'est pas purement Dieu et pour Dieu, et selon son bon plaisir, et vous conjure, au nom de Notre-Seigneur, de considérer attentivement l'étroite obligation que nous avons de bien garder cette pauvreté, et jusques où elle s'étend. Bienheureuses seront celles d'entre nous qui pourront dire avec vérité à l'heure de leur mort : Voici, Seigneur, que, pour vous, tout le temps que j'ai vécu en religion, j'ai été pauvre et nue des choses terrestres, et maintenant je m'en vais légèrement, toute dénuée, entre vos bras, car rien d'ici-bas ne m'attache. Comme au contraire, malheur

à celles qui, à ce dernier passage, seront trouvées propriétaires. Dieu nous défende, par sa miséricorde, de vouloir rien posséder, sinon Lui et sa grâce, son amour et sa gloire éternelle.

EXHORTATION VIII

(Faite en 1630)

SUR LE SEIZIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE (SUITE).

..... *Et s'il se peut faire, ne prenez point garde à ce que l'on vous donnera à vêtir, selon les saisons, pour voir si l'on vous donnera, etc.*

Les occasions de pratiquer les grandes vertus nous sont rares, et les petites nous sont journalières et coutumières; ce qui fait que la véritable vertu se connaît mieux en ces petites choses qu'aux plus grandes; et, certes, mes chères Sœurs, celle d'entre nous qui répugnerait à ce que l'on lui donne pour se vêtir, pour son vivre, pour son emploi, montrerait bien son peu de vertu, et aurait grand sujet de se très-profondément humilier. Celles qui ont des vertus solides, sont toujours promptes et prêtes à recevoir toutes choses joyeusement, de la main de Dieu, et de l'obéissance; j'entends toutefois quant à la volonté supérieure, d'autant que je ne tiens compte des inférieures répugnances de notre nature dépravée, ains de ce que nous faisons ensuite. Notre Bienheureux Père dit si bien cela : *Nous souhaitons les grandes occasions, nous sommes si ferventes en désirs et imagination, qu'il nous semble que nous ferions merveille quand nous aurons des grandes occasions.*

Croyez-moi, mes chères Sœurs, tandis que nous aurons de la

peine et tant de répugnances aux petites obéissances, à ce que l'on nous donnera pour notre vivre, vêtir et emploi, nous ne sommes pas encore mortes à nous-mêmes, ni seulement bien mortifiées. Travaillons à cela, et ne nous mettons pas en peine de chercher les occasions loin de nous, nous en trouverons prou selon notre petite portée, en notre chemin. Nous avons bien de quoi nous tenir basses d'être si faibles que nous choppons en ces petites occasions, et confesser devant Notre-Seigneur, d'un cœur abaissé, que nos vertus ne sont pas des solides, puisque nous sommes lâches à l'effet et à l'exécution de nos désirs Cette règle-ci est bien considérable, et dit une parole bien vraie : *Apprenez de l'immortification que vous témoignez pour les choses extérieures, combien vous êtes mal en point ès saintes habitudes du cœur.* Il est certain, mes Sœurs, que celles qui ont de la vraie vertu au cœur ne se soucient point des choses extérieures du corps, ni à quoi on les emploie. Saint Augustin met cela comme pour une touche et épreuve de vertu.

EXHORTATION IX

SUR LE SEIZIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE (SUITE).

..... *Que tous vos ouvrages se fassent en commun, avec plus de soin et d'allégresse ordinaire, que si vous les faisiez pour vous-mêmes, en particulier, car la charité de laquelle il est écrit, qu'elle ne cherche point les choses qui sont à elle, etc.*

Cet article seul, bien observé, suffirait pour nous rendre parfaites, mes chères Sœurs, et à nous établir dans l'entière pratique de toute la règle. Tout ne consiste pas, comme je

vous le dis souvent, à avoir des belles règles, et à les porter dans sa poche; mais il faut les pratiquer, les lire et considérer mûrement.

Si nous faisons nos ouvrages en la manière qu'il est dit, et avec l'esprit que cette sainte règle nous ordonne, mes chères Sœurs, nous les ferons bien et avec une douce joie, d'une humeur toujours égale, sans nous mettre en peine à quel autre ouvrage nous serons employées, puisque, comme je vous disais samedi passé, il n'y a pas de marque plus évidente qu'une fille travaille à la vraie vertu, que de la voir en une pleine indifférence pour toutes les choses extérieures : nous ne devons pas même penser ce que l'on fera des ouvrages, ni ce qu'ils deviendront.

Ne préférez point, dit la règle, *les commodités propres aux communes, ains les communes aux propres;* ô Dieu, que la pratique de ce point est excellente! et que cette règle est propre à faire reluire en nous la sainte charité qui est la reine de toutes les vertus. Cette seule règle bien observée est suffisante pour nous faire parvenir à la plus haute perfection; c'est celle qui nous unit parfaitement avec le cher prochain, et qui nous porte en même temps à l'union avec Dieu, la plus intime que l'on puisse avoir en cette vie. Ainsi, je vous supplie, mes Sœurs, de lire souvent un article si précieux de notre règle, d'en parler dans les récréations, de m'en faire des demandes, et je vous en dirai toujours des nouvelles merveilles, ce me semble : j'en ai bien parlé dans les Réponses, mais je ne vous en ai point enseigné cinquante pratiques, mais, que dis-je cinquante! plus de mille et millions se peuvent faire sur ce point, *de préférer les commodités communes aux propres.*

Quelles bénédictions, mes chères Sœurs, de voir reluire cette sainte vertu dans une communauté! que c'est une chose agréable à voir que *les frères qui habitent unanimement en-*

semble: Dieu est toujours au milieu d'eux. Mes filles, je ne peux pas m'étendre davantage sur ce sujet : je finis par les paroles que me dit un jour mon Bienheureux Père : « que pour être vraies servantes de Dieu, il faut être toujours douces et charitables envers notre prochain. »

EXHORTATION X

(Faite le 2 mars 1630)

SUR LE DIX-SEPTIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

..... *Le soin de celles qui sont malades, ou de celles qui après la maladie ont besoin d'être ravigotées, ou de celles qui sont, etc.*

Mes chères Sœurs, nous sommes toutes sujettes aux maladies à cause de l'infirmité de cette chair corruptible : or, pour cela, cette règle nous donne des grands enseignements. Le soin de celles qui sont malades, dit-elle, *doit être enjoint à quelqu'une,* pour nous montrer, mes chères Sœurs, que quand nous aurons du mal, ce n'est pas à nous d'avoir soin de notre santé, de nos soulagements, ni de chose quelconque, sinon de nous soumettre à Dieu amoureusement, et recevoir humblement tout ce qui nous sera donné comme notre Bienheureux Père l'enseigne au Directoire; ce n'est donc pas à nous de savoir si ceci ou cela nous serait bon, c'est à celle, à qui la sainte obéissance nous a commise, qui doit avoir l'œil sur nos nécessités. Vous, mes chères filles, qui êtes sujettes à être malades, vous êtes bienheureuses d'avoir cette occasion de souffrance, et ne devez avoir aucun souci que d'acquiescer au bon plaisir de Dieu, vous tenir proche de sa Majesté, et lui offrir vos douleurs, demeurant paisibles, humbles, suaves et indifférentes. Les infirmières, et celles à qui l'obéissance donne soin de servir quel-

ques Sœurs, sont obligées, par cette règle, de considérer ce qu'elles jugent être nécessaires à chacune; puis, l'ayant demandé, le distribuer sans choix, ni sans inclinations, sans regarder ni avoir égard que de la nécessité, charité cordiale, et, comme dit cette règle : Celles qui ont l'honneur de servir les Sœurs le doivent faire gaiement, amoureusement, soigneusement, sans ennuis, sans plaintes, sans murmures. Que s'il arrivait que quelqu'une de celles que vous servez exige de vous plus que la raison, et que vous ne lui pouvez donner, souffrez, ne dites mot, avertissez-en seulement la supérieure, charitablement, ou devant elle, ou en particulier; surtout ne vous lassez point de les servir ou secourir; car vous savez que la charité est bénigne, patiente, supportant tout.

O Dieu! quand nous sommes malades, non plus qu'aux autres temps, il ne faut *rien demander*, ni *rien refuser*, s'il se peut, mais exposer sa nécessité simplement, disant, « Ma Sœur, j'ai froid à la tête ou à l'estomac, j'ai soif, et ainsi des autres, » puis, demeurer indifférente; que celle qui a soin de nous ordonne ce qu'elle voudra, nous n'y devons plus penser; ainsi fit notre bon Sauveur sur le lit de ses douleurs en la sainte croix; il ne demanda pas à boire, ains dit seulement *j'ai soif*, et demeura indifférent de ce que l'on lui donnerait, et suça de ses divines lèvres le fiel qu'on lui présenta. De plus, il faut recevoir ce qu'on nous donne comme des pauvres reçoivent l'aumône : nous avons fait vœu de pauvreté; le pauvre, quand il demande l'aumône, ne dit pas : Donnez-moi ceci ou cela, ains il dit que, pour l'amour de Notre-Seigneur, on lui fasse l'aumône. Hélas! mes chères Sœurs, par notre vœu nous sommes plus pauvres que les pauvres eux-mêmes, et tout ce que la religion nous donne, c'est par charité et pour l'amour de Dieu; tâchons de le recevoir de la sorte; si nous le faisons, Dieu nous bénira, et il n'y aura jamais parmi nous de plainte, de murmure et de chagrin, ains des actions de grâce et de reconnaissance.

SUR LES COULPES DES NOVICES.

Je vous prie, mes Sœurs, que vous fassiez le moins de fautes que vous pourrez, et que vous ayez une si grande affection de plaire à Dieu que vous craigniez de lui déplaire, que vous l'aimiez si fort que ce motif vous fasse éviter tout ce qui le peut fâcher. Lorsque l'on aime quelque personne l'on tâche de lui plaire le plus que l'on peut; ainsi, mes chères filles, soyez si amoureuses de Dieu et de lui complaire en toutes choses, que vous ne lui déplaisiez jamais volontairement; allez en paix et retenez en vos cœurs ces paroles pour en faire votre profit.

EXHORTATION XI

SUR LE DIX-SEPTIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE (SUITE).

S'il y a quelque douleur cachée au corps de la servante de Dieu, qu'on la croie simplement sans doute.

Grâces à Dieu, mes chères Sœurs, le charitable support des infirmes règne parmi nous. Mais, savez-vous sur quoi je veux vous parler à ce propos? C'est sur une certaine bizarrerie d'amour-propre qui se glisse en quelques-unes, qui est que lorsqu'elles ont quelque mal, elles ne le veulent pas dire à leur supérieure, mais que les autres le disent; cela ne peut procéder d'autre source que d'orgueil; l'on veut faire semblant d'être bien généreuse et de ne point dire son mal, mais il le faut faire connaître. Se tenir tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, se frotter le front, faire l'essoufflée, cela n'est-il pas bien joli à des servantes de Dieu? Enfin, on veut que la supérieure devine notre mal, et qu'elle nous dise gracieusement : Ma fille, vous

trouvez-vous mal? allez-vous-en vous coucher ou prendre quelque chose. Je vous déclare, mes Sœurs, que quand je m'apercevrai de cette tricherie, que je vous tromperai bien; car je vous laisserai souffrir avec votre amour-propre, et ne ferai pas semblant de vous voir. Quand vous viendrez dans la simplicité de votre règle me dire : Ma Mère, j'ai tel mal, alors, de tout mon cœur, je vous permettrai ce que je croirai devant Dieu vous être propre; autrement, je vous dirai : Vous n'êtes pas simple, vous en pâtirez; car, mes Sœurs, il faut aller dans le grand chemin de la règle; toutes ces façons sont trop molles pour une fille de la Visitation, qui doit être généreuse, courageuse et forte. Nous faisons cela sous le prétexte d'observer le document de notre Bienheureux Père, *de ne rien demander*. Pardonnez-moi, mes chères Sœurs, nous n'en sommes pas encore là; car, quand nous y serons, nous souffrirons entre Dieu et nous, sans en rendre du témoignage, ni sans vouloir que les autres nous plaignent et disent notre mal.

Je ne m'étonne pas de quoi nous ne sommes pas encore à cette haute perfection, mais je m'étonne comme quoi nous faisons ces enfances; de vrai, cela me déplaît bien fort, et je vous prie de vous en corriger. Il semble que nous voulions faire comme un prédicateur à un de ses auditeurs qu'il reprenait d'un vice : Je ne te nommerai pas, mais je te jetterai mon bréviaire. Je ne dirai pas que j'ai mal à la tête, mais je la tiendrai tant et ferai tant de grimaces, que celles qui seront auprès de moi s'en apercevront et le diront pour moi; cela est si fade que j'ai honte que des filles de la Visitation le fassent. Mes chères Sœurs, si vous avez mal, venez le dire simplement, l'on vous soulagera charitablement, sans faire tous ces détours qui sont tant éloignés de l'esprit de simplicité.

De plus, celles qui sont à l'infirmerie ne s'assujettissent pas, ains sortent de l'infirmerie, et se vont promener sans congé de l'infirmière, qui ne sait par après où elles sont. Voyez-vous, mes

chères Sœurs, nous ne savons pas bien notre leçon : nous ne sommes à l'infirmerie que pour obéir; celles qui ne le font pas, certes, elles montrent bien qu'elles n'ont point de vraie vertu. Quand nous sommes à l'infirmerie, nous y sommes comme les novices au noviciat, et les infirmes ne doivent point sortir sans la licence de leur infirmière, non plus que les novices du noviciat, sans la licence de leur directrice. Or sus, que l'on fasse profit de ceci, je le dis pour toutes, parce que toutes sont sujettes à être malades; et plût à Dieu que toutes sussent bien le mérite qu'il y a dans la souffrance et l'humble soumission, car nous ne serions pas si tièdes à employer les occasions, lesquelles nous agrandissent devant Dieu. Bienheureuse est l'âme qui ne cherche que Dieu, sans aucune propre satisfaction, soit en la santé, soit en la maladie; car elle a toujours la paix du cœur.

EXHORTATION XII

(Faite le 9 mars 1630)

SUR LE DIX-NEUVIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

..... *Celui qui hait son frère est homicide, ains au sexe des mâles que Dieu créa le premier, le sexe des femmes a aussi reçu ce commandement.*

Nous ne haïssons pas nos Sœurs, par la grâce de Dieu, d'une grande haine, nous ne leur souhaitons pas de grands maux; mais cela n'est pas assez, de ne se vouloir pas de mal, il se faut aimer cordialement; il ne se faut pas contenter de ne leur vouloir point de mal, ains il les faut respecter et leur souhaiter toutes sortes de biens et prospérités, désirer leur perfection et progrès en l'amour de Dieu, comme le nôtre; ce n'est pas assez

de ne leur donner point de trouble et d'ennui, mais il faut procurer la paix de leur cœur, leur consolation et joie; bref, ce n'est pas assez de ne leur point faire de mal, il leur faut faire tout le bien que l'on peut. Certes, ceux qui lisent l'Écriture sacrée, voient qu'elle est toute pleine de témoignages de l'ardent désir que Dieu a que nous aimions le prochain.

Notre principal prochain, à nous qui sommes heureusement hors du monde et de ses embarras, enfermées dans un cloître, ce sont nos Sœurs; nous ne conversons presque jamais qu'avec elles, et celles qui n'ont pas charge du temporel voient rarement les personnes de dehors nos grilles; certes, je sais bien que tout le monde est notre prochain, et que tous les chrétiens sont nos frères et nos sœurs; mais étant hors de leur conversation, nous ne pouvons que prier pour eux, ce que nous faisons, grâces à Dieu. Donc, notre cher prochain, ce sont nos Sœurs, lesquelles Notre-Seigneur nous a dit que nous aimassions comme il nous a aimés; et, une autre fois, il dit à ses disciples : *Aimez-vous les uns les autres, afin qu'en cela l'on connaisse que vous êtes mes disciples;* et quand ce divin Maître fut interrogé, quel était le plus grand commandement : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu,* dit-il, *de tout ton cœur,* et l'autre, semblable à celui-ci : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même;* voici, dit-il après la Cène, que je vous donne un nouveau commandement : *Aimez-vous les uns les autres.* Certes, mes chères Sœurs, nous ne saurions jamais atteindre à la perfection de la sainte dilection, et union avec Dieu, que nous n'ayons cet amour du prochain. Je lisais hier que saint Jean dit : *Celui qui dit qu'il aime Dieu et n'aime pas son prochain, il est menteur; car, comment aimerait-il Dieu qu'il ne voit pas, s'il hait son prochain qu'il voit?* Ainsi, mes Sœurs, si nous n'avons pas l'amour cordial et la sainte dilection envers nos Sœurs qui nous représentent l'image de Dieu, nous devons croire que nous n'avons pas le vrai amour de Dieu.

Comme j'ai dit, nous ne voulons pas, il est vrai, aucun mal à nos Sœurs, mais ce n'est pas assez : il faut les aimer cordialement, parce qu'elles sont le temple de Dieu ; également, parce qu'elles toutes sont Épouses de Dieu et nos Sœurs ; et persévéramment, parce qu'il ne faut jamais cesser d'aimer Dieu, ni par conséquent nos prochains. Regardons si nous n'avons point de petites aigreurs de cœur contre elles, point de jalousie, point d'ambition, point d'aversion ou inclination particulière. Nous ne voudrions pas dire du mal de nos Sœurs, mais regardons si, par le mouvement de notre aversion, nous ne disons point quelquefois des choses qui rabattent la bonne estime de celles à qui nous n'inclinons pas. Regardons bien, devant Dieu, si nous désirons le bien de toutes nos Sœurs également, autant à l'une qu'à l'autre ; car, ce n'est pas opérer selon la charité parfaite, que d'être bien douces en la conversation avec celles à qui nous avons de l'inclination et de la sympathie, ni de parler bien d'elles, ni rien dire d'elles à leur désavantage, ni rien faire qui les contrarie ; mais la charité et la vraie vertu requièrent qu'indifféremment nous conversions avec nos Sœurs, suavement, cordialement, avec une humble franchise, une douce confiance, une sainte joie et allégresse, parlant bien de toutes, ne censurant ni ne contrariant point ce qu'elles disent ou font ; en cela gît la vertu, et non point en nos inclinations. Que si même il s'en trouve qui nous fussent à dégoût, qui nous contrariassent, ô mes chères Sœurs, souvenez-vous qu'il est écrit : *Faites du bien à ceux qui vous font du mal ; bénissez ceux qui vous maudissent, aimez ceux qui vous persécutent et haïssent.* Je vous supplie, que nous mettions toutes les mains dans nos cœurs, pour chercher si tout va à l'endroit de nos prochains, comme sont nos affections pour lui ; si nous y trouvons quelque ressentiment, aversion ou souvenir de quelque tort reçu, prenons soudain la serpe de la sainte crainte de Dieu, et retranchons ce mauvais surjon de notre nature corrompue qui ne

veut rien souffrir; puis, édifions en sa place l'amour de ce grand commandement du prochain et de l'observance de ce sacré précepte : *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés;* que si, au contraire, nous trouvons dans nos cœurs des inclinations et affections particulières, chassons-les promptement, car ce sont des renardeaux qui gâtent et veulent démolir la vigne de la charité et union religieuses, étant grandement pernicieux dans un couvent, à cause des conséquences qu'il tire après soi; et, de plus, c'est une marque qu'il n'y a pas de la vraie vertu qui nous fait aimer également, et non pas amuser nos esprits à cette niaiserie d'inclination.

Pour conclusion, mes chères Sœurs, aimons-nous en Notre-Seigneur, également, cordialement et constamment, nous gardant des amitiés particulières, et aussi des aversions et amertumes de cœur; mais tenons le plus que nous pourrons nos cœurs dans une sainte égalité envers nos Sœurs.

Il me vient encore en pensée de vous dire que nous nous gardions de plus en plus d'offenser le prochain par nos paroles, nous souvenant que c'est l'arbre de vie, auquel il est défendu de toucher pour médire ou en juger sous peine de mort. J'ai été longue, mais je vous dis ces choses au nom de Notre-Seigneur et de sa part, ce qui me fait vous prier d'en faire profit; car c'est une chose extrêmement délicate et nécessaire que la dilection du prochain et l'égale union avec toutes nos Sœurs, et à quoi il est fort dangereux de faillir; peut-être que si l'on avait la vue bien claire de ce côté-là, l'on ne serait pas si en peine de quoi se confesser, un péché véniel y est bientôt fait. Aimons nos Sœurs parce qu'elles sont les œuvres des mains de Dieu, ses épouses et son temple. Honorons Dieu en elles, et les honorons en Dieu. Aimons Dieu en elles, et ne les aimons qu'en Dieu et pour Dieu.

EXHORTATION XIII

(Faite le 23 mars 1630)

SUR LE VINGTIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

..... *Celle qui ne veut pardonner à sa Sœur ne doit point espérer de recevoir le fruit de l'oraison; mais celle, laquelle ne veut jamais demander pardon, ou qui ne le demande, etc.*

C'est une pratique qui doit être en grand usage parmi nous, que, dès que nous connaîtrerons avoir tant soit peu fâché une de nos Sœurs, nous lui en devons demander pardon, soit que nous ayons dit quelques paroles mortifiantes, ou sèches, ou contrariantes, ou pour ravaler, ou pour désapprouver, ou même fait quelque action qui ait pu fâcher, et, cela, le faire rondement, franchement et de bon cœur. *Celle qui ne veut pas pardonner à sa Sœur,* dit notre sainte règle, *ne doit point espérer de recevoir le fruit de l'oraison.* Certes, c'est un grand malheur, et bien à craindre pour une âme religieuse qui est close dans un cloître, de se rendre incapable de recevoir le fruit de l'oraison, pour une tricherie et des chimères qui ne valent pas le parler; mais, savez-vous ce que c'est que le fruit de l'oraison? Ce sont les solides vertus, l'intime et savoureuse union de l'âme avec Dieu, la supplantation des ennemis de l'âme, l'assujettissement de la nature, et le renoncement de tout ce monde et mille autres que je ne pourrais dire en peu de temps : eh bien! une Sœur nous a fâchée; il faut lui pardonner de bon cœur, et non-seulement cela, mais, par un acte d'humilité intérieure, reconnaître devant Dieu, et faire confesser à notre propre cœur, que c'est sans sujet que nous nous sommes ombragées, et que c'est l'orgueil et propre estime qui est en nous qui nous fait prendre en mauvaise part ce que l'on nous dit, et ainsi toujours pardonner,

parce que Notre-Seigneur n'a point dit : *Pardonnez sept fois, mais septante fois sept fois ;* cela veut dire autant de fois qu'il nous offensera ; et, ce bon Dieu même, soudain que le pécheur retourne à lui, il le reçoit en son amitié. Or, parce que nous sommes faibles et chétives créatures, il faut, après que l'on nous a fâchées, et même après avoir pardonné, regarder au fin fond du cœur s'il ne reste point de petite froideur ou amertume contre la Sœur, et si nous en trouvons un seul brin, l'arracher de nous et le jeter arrière, pour nous rendre capable de recevoir le fruit de l'oraison, qui est, comme j'ai déjà dit : les vertus et encore les visites de Dieu envers les âmes qui sont si heureuses de ne vouloir que Lui ; c'est l'un des grands et des principaux points et fruits de la religion, et le principal de la vie monastique, que l'union, tant avec Dieu qu'avec le prochain ; la belle et agréable chose ! Oh ! que c'est une chose excellemment bonne, que de voir les Sœurs d'un même Institut habiter en union et conformité ! cela attire toutes sortes de bénédictions sur elles. Des cœurs unis en charité sont des vases propres à recevoir les grâces célestes, et les cœurs désunis périssent.

Je vous supplie, mes chères Sœurs, demeurez liées et unies ensemble par le lien de paix et de charité, vous prévenant, comme dit la constitution, *en honneur et respect ;* que si, par fragilité humaine, vous fâchiez quelqu'une de vos Sœurs, soyez soudain à ses pieds pour lui en requérir pardon. Si vous faites cela avec humilité, je vous puis assurer que vous attirerez beaucoup de bénédictions sur vous et toucherez le cœur de celles à qui vous demanderez pardon, lesquelles vous en aimeront mieux que si vous n'aviez point failli ; et, certes, il ne nous doit point fâcher, dit le grand saint Augustin, *de produire les remèdes par la même bouche qui a fait les blessures.* Nous devons nous estimer heureuses de pouvoir, par un acte d'humilité, réparer ces fautes envers nos Sœurs, et c'est la juste raison que si nous

avons jeté, à la volée, quelques propos qui aient blessé le cœur de notre Sœur, la même langue qui a fait cette plaie y applique l'onguent pour la guérir. Vraiment, celles qui sont soigneuses de cette pratique font un acte d'humilité fort agréable à la divine Majesté, qui, étant le Dieu d'amour, d'union et de paix, veut que la dilection suave, la paix tranquille, et la sainte union cordiale et charitable règnent entre ses enfants.

Mais nous ne devons pas attendre que l'on nous vienne rechercher pour nous demander pardon, ains nous devons aller à celle qui nous a fâchée; je sais bien que ceci est quelque chose au-dessus du commun; aussi devons-nous tendre à l'excellente vertu. Il faut donc, soudain qu'une Sœur nous a dit une parole sèche, prendre le temps convenable pour nous jeter à ses pieds, la priant de nous pardonner notre peu de cordialité, ou de condescendance, ou l'imprudence que nous pouvons avoir commise à son endroit, qui lui ont donné sujet de mécontentement; cette humble accusation de nous-même est agréable et suave aux yeux de la divine Bonté. Cela nous y doit rendre fort attentives, tant pour demander pardon bien humblement, que pour pardonner franchement; ce que faisant avec fidélité, nous mériterons de recevoir les fruits de l'oraison, de la sainte union et charité fraternelle et cordiale, et nous pourrons dire, dans une humble et fidèle confiance : *Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons à nos prochains.*

EXHORTATION XIV

(Faite en 1630)

SUR LE VINGT-DEUXIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Or, entre vous ne doit être aucune dilection charnelle, ains spirituelle.

En ce petit chapitre de notre sainte règle, mes très-chères Sœurs, nous y trouvons une grande perfection enclose, et le grand saint Augustin, en peu de mots, nous dit excellemment comme il faut aimer nos Sœurs : *Or, entre nous ne doit être aucune dilection charnelle, ains spirituelle.* Cela veut dire : ne vous aimez point d'une amitié naturelle, sensuelle, qui soit fondée sur des qualités frivoles, comme de parenté, alliance, connaissances, correspondance, ressemblance, sympathie d'esprit, symbolissement d'humeurs et mille autres niaiseries que les esprits humains se forgent; comme encore des beautés naturelles, des grâces civiles; toutes telles folies doivent être bannies de nos esprits, et aimer nos Sœurs, non d'un amour humain, non d'un amour intéressé, mais, comme dit notre sainte règle, *d'une dilection spirituelle,* d'une certaine affection intérieure et cordiale qui s'attache aux vertus et non point aux autres choses; aussi, serait-ce chose déplorable que des personnes qui ont fait profession, et se sont obligées de vivre de la vie de l'esprit et selon les règles de la perfection, qu'elles s'amusent à aimer selon la chair et selon leurs inclinations sensuelles, vaines et naturelles. Nous ne devons aimer personne, pour proche qu'elle nous soit, qu'en Dieu, pour Dieu et selon Dieu ; aimer nos Sœurs en Dieu, c'est l'unique moyen d'empêcher les impuretés qui se glissent quelquefois aux amitiés les plus spirituelles, et c'est un amour beaucoup plus parfait de

regarder Dieu au prochain, et l'aimer dans le prochain; car, par cette voie, Dieu sera aimé lui seul souverainement, et encore le prochain autant que l'amour de Dieu le requerra, et cela d'un amour tout pur auquel il n'y a rien à craindre. Aimer notre prochain en Dieu, voilà qui est excellent; mais encore quelquefois il est dangereux de faillir, parce que l'on prend le change, en sortant de cette divine Source, imperceptiblement par les astuces de l'amour-propre; mais en aimant Dieu en notre prochain, l'on ne peut jamais errer. Et notre sainte règle, en quelque endroit, nous apprend cette leçon d'aimer, quand elle dit : *Honorez Dieu, duquel vous avez été rendue le temple, les unes en la personne des autres, réciproquement;* c'est à quoi je vous exhorte, mes très-chères Sœurs; honorons, adorons et aimons Dieu en la personne de toutes nos Sœurs; car il habite en elles par grâce, et souvent en réalité par la très-sainte communion : aimons toutes nos Sœurs en Dieu, et aimons Dieu en toutes nos Sœurs; ne cherchons que son bon plaisir et sa gloire en nos amitiés, et non notre satisfaction; ainsi faisant, sa bonté nous accordera l'amour pur et solide du prochain et fera croître en nous le sien de jour en jour, à mesure que nos cœurs se dégageront des amitiés et affections charnelles et terrestres, desquelles sa bonté nous préserve toujours, s'il lui plaît.

EXHORTATION XV

(Faite en 1630)

SUR LE VINGT-TROISIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Que l'on obéisse à la Supérieure en gardant l'honneur qui lui est dû, de peur qu'en icelle Dieu ne soit offensé, etc.

Voyez-vous, mes Sœurs, je ne dis pas la règle de suite, mais selon que Dieu me fait connaître vos besoins. J'ai donc pensé de vous mettre devant les yeux cet article : « *Que l'on obéisse* » *à la Supérieure en gardant l'honneur qui lui est dû, de peur* » *qu'en icelle Dieu ne soit offensé.* » Vous savez, mes Sœurs, tous les beaux Entretiens que nous a faits notre Bienheureux Père de l'*obéissance,* que ce serait chose superflue que je vous en parle maintenant; seulement, je vous prie, rendons-nous exactes et promptes aux obéissances, voir aux plus petites, car sachez, mes chères filles, que d'être obéissantes c'est être religieuses, et être religieuses, c'est être obéissantes. Le Fils de l'homme a été obéissant tout le temps de sa vie, et encore davantage en sa mort, qui ne fut pas une mort commune, mais la mort pénible, rude et honteuse de la croix. Croyez-moi, mes Sœurs, j'ai accoutumé de vous dire, et c'est après notre Bienheureux Père, que le remède à tous maux, c'est la considération des travaux de notre cher Sauveur. Qui est celle d'entre nous qui, considérant ce Dieu incompréhensible, ce grand Dieu, ce Seigneur d'une si haute Majesté, descendu du sein de son Père, pour venir se rendre obéissant tout le cours de sa vie mortelle, jusques à mourir sur une croix par obéissance! qui sera celle, dis-je, qui refusera d'obéir aux créatures, voyant le Créateur qui s'y est soumis pour être notre exemplaire? A son imitation, mes chères Sœurs, obéissons, non-seulement de corps,

mais de cœur à nos supérieures, et, quand nous avons des répugnances, répondons-leur comme notre divin Maître à saint Pierre : *Pourquoi ne veux-tu pas que je boive le calice que mon Père me donne?* Et d'autant que nos répugnances ne sont que nos inférieures, que la raison, comme dame et maîtresse, les domine et assujettit, joignons toujours nos cœurs, nos volontés et nos jugements à l'obéissance, la faisant purement pour Dieu et pour plaire à lui seul, lequel voyant le fond de nos cœurs, qui pour lui se soumettent, nous en récompensera en son éternité où lui-même sera notre récompense.

EXHORTATION XVI

(Faite en 1630)

SUR LE VINGT-QUATRIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Or, afin que toutes ces choses soient gardées, et que si quelque chose n'est pas observée elle ne soit pas pourtant négligée, etc.

En ce chapitre, le grand saint Augustin n'exclut rien : il veut que tout ce qui est de notre Institut soit observé par toutes les Sœurs, sans exemption, si que chacune de nous devrait avoir sa règle devant ses yeux, et en savoir toutes les paroles sur le bout du doigt, par manière de dire, puisque chacune doit observer tout ce qui est contenu en icelle, ce qui n'est pas petite chose, car elle nous achemine au plus haut de la perfection chrétienne et religieuse.

Notre règle et notre manière de vie ne consistent pas en beaucoup de choses extérieures; mais elles consistent en un ardent

amour de Dieu et zèle de sa gloire, en une parfaite résignation et abnégation de nous-même, en une véritable humilité et simplicité de cœur : voilà ce que le monde ne connaît pas et de quoi l'œil humain ne tient pas grand compte, et c'est ce que nous devons observer, puisque nous sommes ici assemblées pour vivre selon ces saintes règles qui nous marquent ce chemin, chemin véritablement dur à la chair, amer à l'esprit; mais suave au cœur, doux à l'âme, qui s'unit, par cette voie de la mort de soi-même, à son Dieu.

Or, parce que le grand Père saint Augustin savait bien que, tandis que nous sommes çà-bas, nous sommes sujettes à chopper, voire, à tomber quelquefois, il a ajouté en ce chapitre : *Si quelque chose n'est pas observée, qu'elle ne soit pas pourtant négligée. Ains que l'on ait soin de réparer au plus tôt le défaut.* Ce n'est rien, mes très-chères Sœurs, de manquer un peu de condescendance, de promptitude à l'obéissance, pourvu que cela ne soit pas volontaire, ains par surprise et rarement, et que ce défaut soit soudain réparé; c'est donc contre la règle de croupir en ses fautes; car, comme vous voyez, elle requiert une prompte correction. Il faut réparer au plus tôt ce défaut, c'est-à-dire, soudain que vous vous connaîtrez fautives en quelque point de votre règle, regardez soudain devant Dieu d'où procède ce mal, et, l'ayant découvert, appliquez-y d'abord le remède; par exemple : une Sœur connaît qu'en peu de temps elle a fait trois ou quatre manquements de promptitude à l'obéissance, ou de cette humble et douce condescendance qui nous est tant recommandée, elle doit regarder si c'est par inclination d'achever un bout de filet, ou par quelque négligence ou paresse d'esprit; si elle manque à la condescendance, regarde si c'est par contrariété, par sécheresse de cœur ou telle autre; et, ayant découvert la source de son mal, qu'elle y applique soudain le remède qui y est contraire, mortifiant généreusement ses petites inclinations ou humeurs pour s'assujettir à la sainte règle; ainsi faisant,

bien que nous ne puissions pas absolument éviter de chopper, nous éviterons pourtant la négligence, réparant ainsi nos défauts, lesquels n'étant pas faits par une volonté malicieuse, ne sont pas beaucoup désagréables aux yeux de la divine Majesté.

C'est principalement à la supérieure de prendre garde que les manquements contre la règle ne règnent pas; il est vrai, mais c'est aussi à la fidélité que chacune aura à se relever promptement; c'est encore aux surveillantes à avoir l'œil attentif, afin que rien de l'observance extérieure ne se néglige. En somme, mes chères Sœurs, c'est à chacune de veiller continuellement sur son cœur, pour voir si elle observe toutes les paroles de cette sainte règle qu'elle doit porter écrite, car c'est pour nous le chemin de la vraie vie, et la porte par laquelle nous entrerons aux cieux. Lisons-les attentivement : méditons-les sérieusement et dévotement, pratiquons-les fidèlement, afin que nous puissions dire au Père éternel à l'heure de notre mort, à l'imitation de notre cher Époux : Mon Dieu! recevez mon esprit entre vos mains où je le remets; car j'ai passé mon pèlerinage selon votre volonté, et j'ai entièrement accompli ce que vous m'aviez mis en main, qui n'est autre que mes règles, qui sont selon votre Cœur et volonté. J'ai toujours marché par ce chemin que votre bonté m'a montré et où votre paternelle douceur m'a mise. Voici donc, Seigneur, que j'ai observé mes règles et ai accompli l'œuvre de ma perfection en la manière de vie que vous m'avez découverte; j'ai observé en icelle vos commandements, vos préceptes et vos conseils; c'est pourquoi maintenant je remets mon âme entre vos mains, espérant que vous la colloquerez en votre royaume, selon votre promesse et la grandeur de votre miséricorde.

EXHORTATION XVII

(Faite en mai 1630)

SUR LE VINGT-SIXIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE

Plaise à Dieu que vous observiez toutes ces choses ici avec dilection comme amoureuses de la beauté spirituelle, etc.

Mes chères filles, imaginez-vous de voir le grand saint Augustin au milieu de vous qui vous dit comme à ces bonnes âmes à qui il écrivait et donnait sa règle : *Plaise à Dieu que vous observiez toutes ces choses ici avec dilection,* etc. Pouvait-il faire un souhait plus digne, plus juste et plus à propos à la fin de sa règle? *Plaise à Dieu que vous observiez toutes ces choses avec dilection,* c'est-à-dire avec amour; car, quand vous feriez tout ce qu'une créature peut faire, si vous le faites sans amour, vos œuvres ne sont rien qu'un semblant et une feinte; mais, comme disait ce grand Saint en une autre occurrence, *aime et fais tout ce que tu voudras,* quoi que ce soit, pourvu que tu *aimes,* c'est assez. *Observez donc toutes ces choses;* il dit, toutes, car l'amour est soigneux de ne rien omettre, *avec dilection, comme amoureuses de la beauté spirituelle et comme odoriférantes des bonnes odeurs de Jésus-Christ,* c'est-à-dire de ses vertus; pesez cette parole, mes chères filles : *comme amoureuses de la beauté spirituelle.* Ah Dieu! si nos esprits, au lieu de s'amuser à tant d'inutilités, s'occupaient aux choses divines, que nous découvririons des beautés dans l'intime de nos âmes, et que la vie spirituelle nous semblerait souverainement agréable et délicieuse! nous trouverions odoriférantes les vertus, les paroles et les actions de notre bon Maître et Sauveur.

Par la bonne conversation : Il faut, pour être telle, qu'elle soit suave, dévote, supportante et naïve avec le prochain. Oh!

que c'est une excellente chose que cette bonne conversation avec Dieu, nous tenant proche de lui, amoureusement et filialement, *non comme esclaves sous la Loi, mais comme libres et affranchies, et constituées sous la grâce de Dieu!* Voilà ce qui chasse ces craintes mercenaires, ces considérations serviles, certaines craintes noires et basses qui attaquent quelquefois les âmes; nous sommes tirées de la servitude du monde pour courir après le Sauveur, pour converser avec lui, pour jouir de ses chères amours.

Ah! mes chères Sœurs, que j'ai le cœur touché quand je vois que des enfances nous distraient de ce bonheur, lequel, pour vous l'acquérir en sa perfection, je donnerais franchement, ce me semble, ma vie. Souvenez-vous de cette parole que sainte Thérèse disait à ses filles : « Il n'y a rien de si malheureux » qu'une religieuse qui n'est pas toute à Dieu, qui veut un peu » Dieu, un peu elle-même, un peu le monde, un peu l'esprit » du monde, et un peu de liberté. »

Non, mes Sœurs, vous n'aurez jamais de paix en cet entre-deux; si vous ne cherchez uniquement Dieu, vous n'aurez qu'inquiétude. Défaisons nos esprits de tout, mes Sœurs, pour ne vouloir que cette part unique et nécessaire; je veux dire, pour ne vouloir que Dieu et son amour, en l'accomplissement de ses saintes volontés qu'il nous signifie en ces bénites règles, dont toutes les paroles devraient être écrites en nos cœurs et exprimées par nos actions : lisons-les attentivement et amoureusement, pratiquons-les fidèlement et filialement, et Dieu nous bénira.

EXHORTATION XVIII

(Faite en juin 1630)

SUR LE VINGT-SIXIÈME CHAPITRE DE LA RÈGLE.

Plaise à Dieu que vous observiez toutes ces choses ici avec dilection, comme amoureuses de la beauté spirituelle, etc.

Voici le dernier chapitre de nos règles, où notre grand Père saint Augustin, cette admirable et belle lumière de l'Église, va découvrant d'une suave façon, comme nous devons observer toutes ces choses de notre règle. En premier lieu, il fait un souhait ou un élan d'esprit pour nous, *plaise à Dieu que vous observiez toutes ces choses ici avec dilection.* Toutes les choses de notre règle doivent véritablement être observées avec un soin et une allégresse dignes, si cela se pouvait, de celui pour l'amour duquel nous les observons. Tout doit être observé, mais observé avec dilection, par un épanouissement de cœur de l'amour divin : que par amour, nous gardions le silence; que par amour, nous recevions les humiliations et obéissances difficiles; que par amour, nous nous levions, couchions, priions et disions l'Office à la même heure; que ce même amour nous fasse souffrir toutes sortes d'incommodités et faire gaiement toutes les choses plus abjectes et pénibles à la nature. Que l'amour nous rende si soigneuses à l'observance, que nous n'en omettions pas un seul point à notre escient : bref, il faut que cet amour céleste soit notre motif, notre but et notre prétention. Il faut observer tout, mais *avec dilection, comme amoureuses de la beauté spirituelle.* Or, vous savez que la nature de notre volonté est telle, que, dès qu'elle a découvert quelque objet beau et aimable, elle vient d'abord à en désirer la possession et la jouissance. Toute beauté, toute bonté et perfection dérivent de

Dieu, qui est souverainement beau, bon et parfait, et cette bonté, qui est en lui, fait qu'il communique aux âmes qui le servent, quelques petites parcelles de ces vertus; par exemple: une âme est charitable et bénigne; elle tient cela de Dieu, et ainsi des autres vertus, lesquelles étant dans une âme, la rendent merveilleusement belle, et font cette beauté spirituelle de laquelle nous devons être amoureuses pour observer nos règles, qui sont le chemin par lequel nous arriverons à la jouissance de cette douce beauté spirituelle, qui est plus à désirer que toutes les délices d'un Louvre. Nous devons quelquefois considérer la beauté d'une âme vertueuse et spirituelle, afin que notre volonté l'ayant découverte, l'aime et soit encouragée par icelle.

Cheminons droitement et fervemment, mes chères Sœurs, en cette sainte loi de notre vocation, *comme amoureuses de la beauté spirituelle et comme odoriférantes des bonnes odeurs de Jésus-Christ,* non comme des esclaves et forcées sous une dure loi, mais comme des bien-aimées filles et épouses de Dieu, libres et affranchies des lois de la chair et du monde, *constituées sous la grâce de Dieu,* notre unique Époux, après lequel nous devons courir et le suivre pas à pas, attirées par ses odeurs, qui sont toutes les actions qu'il a pratiquées durant sa vie. Ces principales odeurs sont : pauvreté, mépris et douleurs. Pauvreté, parce que, supposant que les oiseaux aient des nids; les renards, des tanières; les cerfs, des forêts; et toutes sortes d'animaux, quelques retraites, néanmoins, le Fils de l'homme n'a pas où reposer son chef : sa sainte Mère est pauvre; le glorieux saint Joseph n'est qu'un pauvre charpentier. Enfin, le Seigneur et Créateur de toutes choses n'a rien eu çà-bas pour reposer son sacré et adorable chef.

Mépris, parce qu'il dit lui-même qu'il est l'opprobre, l'abjection et la risée du peuple, tenu *pour un ver et non pour un homme,* appelé endiablé, samaritain, séducteur et perturbateur

du repos public, lui, qui n'est qu'un avec le Père et le Saint-Esprit.

Douleurs, parce que depuis la nativité de ce béni enfant, il n'a eu que douleurs : il est né en pleurant, tout tremblottant de froid; il endure en Égypte; il souffre la persécution des Juifs, et, bref, il souffre l'effroyable supplice de la croix, et jamais douleurs ne furent comparables à ses douleurs. Voilà, à mon avis, les odeurs dont parle notre sainte règle, après lesquelles nous devons courir, toutes amoureuses de ces célestes parfums. Or, je sais bien que Dieu répand quelquefois dans les âmes qui lui sont fidèles des consolations, suavités et douceurs incomparablement meilleures que le vin le plus délicieux des fols plaisirs de ce siècle mondain, mais ces parfums sont donnés pour récompense de l'assiduité fidèle et constante à suivre les premiers, qui sont les vrais parfums de Jésus-Christ, lequel, si nous le suivons parfaitement, il nous donnera les autres en abondance, même dès cette vie, pour nous faire savourer et goûter les délices qu'il nous a préparées à la vie béatifique et bienheureuse.

De plus : mes chères Sœurs, pour bien observer la règle qui nous ordonne d'être simples, naïves, douces et dévotes, faisons que nos conversations soient immaculées et angéliques, pleines de saints colloques, et de fervents et charitables propos. Ne marchons point par crainte, comme des esclaves sous la loi qu'ils n'aiment pas, mais joyeusement comme des âmes libres d'elles-mêmes et affranchies de l'esclavage où sont les mondains, et constituées sous la loi de la grâce et d'amour. Jouissons des priviléges des filles de Dieu, qui sont la sainte joie et liberté d'esprit; non de la liberté fausse, que notre chair corrompue appète, mais de la sainte liberté d'esprit qui nous met hors des prisons de ce monde, et nous tire de l'esclavage de ses iniques lois, nous délivre de ses basses affections, et met nos soins, nos soucis, nos pensées, nos désirs, notre amour dans

ciel, où doit être notre conversation, jusqu'à ce que notre âme, éprise de la captivité de cette mortalité, s'en aille en pleine et parfaite liberté, entre les bras de son Époux, pour jouir à jamais de la grandeur de son immensité, et louer éternellement l'infinité de ses grandes miséricordes.

EXHORTATION XIX

(Faite en juin 1630)

CONCLUSION DE L'EXPLICATION DE LA RÈGLE.

Voici que j'ai achevé de vous lire les règles; Dieu veuille qu'à l'heure de notre mort nous puissions dire que nous achevons notre vie, ayant achevé l'accomplissement de notre perfection, selon cette sainte règle : or, nous l'accomplirons parfaitement lorsque nous serons délivrées de tout autre soin que de plaire à Dieu, étant aussi délivrées de ce misérable amour, mauvais et déréglé de nos corps, de nos esprits; lors encore que nous aurons secoué et jeté loin de nous cet amour et soin superflu de notre santé, de nos commodités de notre réputation, de nos consolations et satisfactions, bref, de tous ces amours impurs et imparfaits qui ne sont pas celui de Dieu ou tendant à Lui. Je vous supplie, mes très-chères Sœurs, armons-nous de générosité, pour marcher fervemment dans ce fidèle chemin de notre sainte règle; il aboutit au ciel. Courage donc, Dieu est pour nous; qui nous contredira? Dieu est des nôtres, il tiendra notre parti; ne craignons rien; entreprenons, à bon escient, la pratique de cette sainte règle. Hélas! nous sommes obligées de l'observer sous peine de damnation éternelle, parce que nous avons fait vœu de vivre selon icelle;

nous l'avons vouée de franche volonté, sans que personne nous y ait contraint. La Religion ne pensait point à nous : nous la sommes venue chercher; nous avons d'une franche volonté renoncé et quitté le monde, et tous ses fols et vains amusements, pour nous dédier à Dieu par l'observation de cette sainte règle. Gardons-la donc exactement; aimons-la précieusement et puissamment, et l'honorons et estimons chèrement, comme l'échelle et le chemin par lequel nous arriverons au ciel; ne plaignons pas nos peines : notre récompense sera grande; regardons le ciel et méprisons la terre; regardons les délices souveraines qui sont là-haut qui nous attendent; regardons Dieu, et nous oublions nous-mêmes et toutes choses pour lui plaire; mortifions-nous puissamment et constamment pour acquérir le ciel; car il n'y a que les violents qui le ravissent. *A celui qui vaincra,* dit l'Écriture, *je lui édifierai une colonne au Temple de mon Dieu, et il demeurera à jamais en ce lieu.*

Croyez-moi, mes chères Sœurs, le ciel vaut bien la peine que nous prenions à mortifier nos inclinations; et puis, il faut nécessairement les mortifier pour y aller, car nous n'entrerons point au Royaume, ni aux noces de l'Agneau, avec elles, couvertes de leurs vieux haillons; il faut la robe nuptiale des saintes vertus. Veillons donc sur nous-mêmes, mes chères Sœurs, prenons l'épée en main, et jetons l'œil sur notre âme, pour découvrir ou retrancher ce qui, directement ou indirectement, serait en nous contre Dieu et notre sainte règle; c'est à quoi, ce me semble, que je vous exhorte souvent, et je vous en prie, derechef, pour l'amour de Dieu et pour l'amour de votre propre conscience. Considérez souvent la chétiveté de tout ce qui se trouve en ce val misérable et le méprisez fortement; considérez la bonté et beauté de Dieu, et des choses éternelles, et les aimez ardemment; considérez-vous vous-mêmes pour vous vaincre courageusement; soyez veillantes et vaillantes pour batailler contre les ennemis de votre perfection, encoura-

gez-vous, regardant la beauté du ciel. Les pèlerins sont consolés voyant la terre où ils vont.

Nous ne devons pas travailler seulement pour avoir le ciel, quoique la pièce le vaille bien, mais travailler pour avoir le Dieu du ciel; car si Dieu n'y était point, certes, le ciel avec toutes les excellences de ses beautés, richesses et douceurs, serait ennuyeux, au lieu d'être à délices. Regardez donc le ciel; c'est-à-dire, regardez là-haut où Dieu habite, et vous animez à travailler pour lui, afin que vous y habitiez aussi, jouissant éternellement de lui; sa bonté nous en fasse la grâce par sa douce miséricorde.

EXHORTATIONS

(FAITES EN CHAPITRE)

SUR

PLUSIEURS POINTS DES CONSTITUTIONS DE LA VISITATION.

EXHORTATION I

(Faite en juillet 1630)

SUR LA PRÉFACE DE NOS CONSTITUTIONS.

En ouvrant la Règle, voici la pensée qui m'est venue sur la préface de nos Constitutions : *tout ainsi que les faibles jouiront du fruit de la santé des robustes, les robustes jouiront réciproquement du mérite de la patience des imbéciles* [infirmes].

Je vous dis souvent, mes chères Sœurs, que dans nos règles et constitutions sont encloses toutes les sciences que nous devrions désirer; et plût à Dieu que nous fussions soigneuses de les lire fréquemment et attentivement, car nous recevrions les lumières requises pour les parfaitement observer. Voilà ce que l'on lit tous les mois; mais qui est-ce qui le rumine comme il faut? En ce petit document ici est enclos une très-grande perfection, et montre grandement l'excellence de l'union religieuse; *les faibles jouiront du fruit de la santé des robustes;* le fruit de la santé, doit être le travail; ainsi les fortes balayent, font le pain, blanchissent le linge, apprêtent à manger, bref, rendent tous les autres services nécessaires, faisant par ce moyen jouir leurs Sœurs du fruit de leur santé; mais, afin que *les fortes jouissent*

aussi *du mérite de la patience des infirmes,* les infirmes doivent se rendre humbles, douces, patientes et reconnaissantes de la charité qu'on exerce en leur endroit; et, je vous prie, mes Sœurs, qui êtes maladives, que vous examiniez quelquefois si vous rendez vos Sœurs participantes de quelque bien ou mérite, par le moyen de votre patience et résignation à la divine volonté, car vous jouissez toujours du travail de vos Sœurs; mais si vous n'êtes pas vertueuses en vos maladies, si vous êtes impatientes et peu soumises, de quoi jouiront vos Sœurs qui vous servent? Ceci mérite considération.

Et vous, mes Sœurs, que Dieu a gratifiées de la force et santé pour avoir l'honneur de servir nos Sœurs, considérez si vous le faites de bon cœur pour Dieu, et pour Dieu seulement, et non pour aucun respect humain; voyez si vous êtes promptes, douces et charitables à les secourir; si vous trouvez qu'*oui,* bénissez Dieu, et le faites toujours de plus en plus; si vous trouvez que *non,* redressez-vous et vous humiliez beaucoup devant Dieu; et, tant les unes que les autres, considérez attentivement cette petite parole de notre saint Fondateur et vous y trouverez instruction.

O Dieu! mes chères Sœurs, quel bien de servir les malades! Le bon Job, tant chéri de Dieu, s'en vantait: *Je suis,* disait-il, *le pied du boiteux, l'œil de l'aveugle, le support du pauvre.* Nous autres, ne pouvons aller chercher les pauvres aux carrefours et aux hôpitaux pour exercer la charité en leur endroit; mais Dieu aura plus agréable le service que, par obéissance et charité, nous rendrons à nos Sœurs, que si c'était aux mendiants; aussi sommes-nous toutes pauvres, et devons-nous recevoir, comme par charitable aumône, le bien que l'on nous fait, et ne servons jamais nos Sœurs comme simples créatures, mais comme Notre-Seigneur en leurs personnes, car il a dit, ce divin Maître: *Tout ce que vous ferez aux moindres des miens, je le réputerai comme si vous l'aviez fait à ma propre personne;* cette parole nous

devrait faire fondre, pour bien et amoureusement servir notre prochain.

Faites-donc, mes chères Sœurs, qui travaillez, que votre travail soit fait en paix et charité, pour Dieu, humble, fervent et fidèle, et ce bon Dieu sera lui-même votre récompense. Que celles qui ne sont point distraites par le travail extérieur s'occupent plus soigneusement à l'intérieur, se tenant bien proches de Dieu, et disposées à souffrir ce qu'il lui plaira, et à faire ce que la sainte obéissance voudra; ainsi faisant, Notre-Seigneur versera ses bénédictions et sur celles qui travaillent, et sur celles qui ne travaillent pas, pourvu que toutes travaillent à se mortifier, à l'aimer, à le louer et remercier de ses bienfaits

---

EXHORTATION

(Faite en août 1630)

SUR LA PRÉFACE DE NOS CONSTITUTIONS (SUITE).

La Supérieure prendra soigneusement garde à ce qu'on n'introduise, ni directement ni indirectement, aucunes austérités corporelles, outre celles qui y sont maintenant, qui puissent être d'obligation ou de coutume générale, etc.

Mes très-chères filles, voici un grand point qui mérite d'être bien pesé et considéré; vous voyez que notre Institut ne demande pas de nous les austérités du corps; au contraire, nous irions contre la fin pour laquelle il a été institué si nous y en introduisions; qu'il ne se parle donc plus de cela, je vous en conjure, mes chères Sœurs, et que l'on quitte absolument cette entreprise de faire des disciplines plusieurs ensemble, cela ne fait que nourrir l'orgueil et la bonne opinion de soi-même, car

nous penserons aussitôt que nous sommes quelque chose de plus que les autres, que nous faisons plus de choses qu'elles; et, si celles qui viennent après nous ne font pas ce que nous faisons, on dira aussitôt qu'elles ne sont pas aussi ferventes que nous. Vous faites cette discipline, ou autres austérités, la veille d'une grande fête, avec une partie des Sœurs avec lesquelles vous vous assemblez cette année; l'année qui vient, vous la ferez encore en la même grande fête, et de même tous les ans à même jour; n'est-ce pas là, par après, une coutume générale? Pour Dieu, mes Sœurs, adonnons-nous bien à l'austérité de l'esprit et du cœur, qui nous est ordonnée, et laissons celle du corps, au moins pour les faire ensemble.

Si quelqu'une est inspirée de Dieu et attirée à faire plus que les autres et qu'il est marqué, qu'elle découvre son désir à la supérieure et lui demande congé de porter la ceinture, jeûner, faire la discipline ou autres choses qu'elle désirera, qu'on lui permettra selon qu'on jugera, non-seulement un jour, mais quarante, et même quarante ans s'il est besoin, et qu'alors elle la fasse à la bonne heure, mais seule et en son particulier.

Je trouve, mes Sœurs, que si vous employez bien les occasions qui se présentent en votre chemin, de vous mortifier et pratiquer la vertu, vous ferez bien autant et davantage pour votre perfection, et vous accomplirez bien mieux les intentions de notre saint Fondateur. Croyez, mes Sœurs, que si vous recevez bien humblement et simplement tout ce qui vous est présenté, soit pour le vivre, vêtir et autres choses, et les mortifications, humiliations et contradictions que l'on vous fera, cela vaudra bien les austérités que vous faites ou que vous désirez faire, et bien davantage; car, que vous coûte cela, quand vous les avez choisies? Vous n'y avez pas grande difficulté, vous y prenez plutôt du plaisir et en tirez de la complaisance. Notre Bienheureux Père ne dit-il pas tout clair « que notre choix gâte toutes nos œuvres »?

Croyez-moi, mes Sœurs, faites bien fortement et bien serrée, sans vous épargner, la discipline du vendredi, de l'*Ave maris Stella,* et ne craignez rien, vous ne vous tuerez pas; et contentez-vous de cela, sinon aux nécessités particulières, comme j'ai dit, et lorsque, en de grandes occasions de calamités et tribulations publiques, l'on nous marquera de la faire ou autres austérités. Et, au lieu de tenir les genoux nus contre terre, comme il y en a qui font cette mortification, tenez-vous bien dévotement à genoux, sans remuer, tant que vous pourrez, avec une grande modestie, tout le temps de vos exercices spirituels, et cette pratique sera bien aussi bonne, voire, meilleure.

Soyez bien fidèle aussi, comme j'ai dit, aux rencontres des pratiques des vertus : avez-vous, par exemple, quelque chose en votre robe, ou en quelque autre chose de vos habits, ou en votre lit qui vous déplaise ou vous incommode, qui n'est pas si bien ajusté, ou qui n'est pas comme vous le voudriez, acceptez cela de bon cœur, baisez-le, si vous le pouvez, et soyez très-contente de l'avoir. Le potage que l'on vous donne à table n'est pas assez gras ou il l'est trop, il n'est pas salé ou il n'y a que de l'eau; il n'y a pas assez d'huile à votre salade, le vinaigre n'est pas assez fort, soyez bien aise d'avoir ces occasions de pratiquer la mortification de votre goût, embrassez-les amoureusement et gaiement. Ce morceau que vous aimez, de votre portion, ne se trouve-t-il pas tourné de votre côté, ne le mangez pas le premier. Vous donne-t-on quelque chose que vous n'aimez pas, vous manque-t-il quelque chose de quoi vous pouvez vous passer et que l'on a oublié de vous donner, aimez toutes ces rencontres, et vous accommodez à la céleste Providence, qui le permet pour vous en faire tirer profit, et vous faire avancer à la perfection du divin amour, si vous le savez prendre comme il faut. Vous trouvez-vous à la récréation ou ailleurs assise en une place qui vous incommode, n'y êtes-vous pas bien à votre aise, demeurez-y doucement, sans dire un mot de plainte ni faire con-

naître que vous êtes mal : croyez-moi, tout cela vous coûtera plus qu'un bon *Miserere* de discipline.

Assurez-vous, mes chères Sœurs, que, quand on mortifie bien l'esprit, le corps s'en ressent, et qu'il est ainsi prou maté et mortifié. Et puis, voyez-vous, mes chères Sœurs, ces âmes si ardentes à la mortification du corps et à faire plus que les autres, touchez-les un peu avec le bout du doigt, pour les contrarier ou humilier; touchez-les un peu en leurs répugnances ou en leur réputation, elles feront bien voir alors combien leur amour-propre leur est en singulière recommandation et estime, combien elles sont vives, sensibles et immortifiées.

Faisons donc, mes chères Sœurs, grand état, et ne prisons rien tant, je vous en conjure, que cette mortification intérieure de l'esprit, comme étant la plus importante pour nous faire parvenir à la perfection de notre vocation, pour nous faire agréer à Dieu, et nous faire enfin accomplir ses divines volontés, ce qu'il requiert de nous, qui est tout ce que nous devons désirer, et à quoi nous devons nous appliquer.

EXHORTATION III

(Faite en août 1630)

SUR LA TROISIÈME CONSTITUTION.

DE L'OBÉISSANCE.

L'obéissant, dit l'Écriture, *racontera ses victoires.*

Il faut, certes, que je vous dise la vérité, mes chères Sœurs; je suis bien aise de vous parler de l'obéissance, parce que, comme vous savez, c'est par elle que nous sommes religieuses,

et les anciens Pères ont déterminé que c'est la mère des vertus, qui a, pour sa fille aînée, la sainte humilité; jamais une âme n'est obéissante qu'elle ne soit humble et soumise; l'obéissant parlera et dira ses victoires. Nous sommes ici assemblées, mes chères Sœurs, hors du tracas du monde, pour nous vaincre nous-même, afin d'aller un jour compter les victoires que nous aurons gagnées, et les dire toutes à Notre-Seigneur, afin que, comme vaillantes et victorieuses, il nous loge en son repos. O Dieu! nul ne parlera de ses victoires, que l'obéissant!

Je ne sache pas que l'Écriture fasse mention d'aucun autre, au moins en termes si exprès, tellement que quiconque veut être si heureux que de faire un jour rapport de ses victoires, il faut nécessairement qu'il prenne le chemin de l'obéissance; car, au seul obéissant, comme je crois, ce privilége est donné.

Quelle gloire, mes chères Sœurs, qu'à nous autres, pauvres petites créatures, soit concédée la faveur qu'un jour nous allions, en présence de toute la cour céleste, devant le trône souverain de notre unique et aimable Époux, lui faire un narré des victoires, pour petites qu'elles soient, gagnées pour son amour! O mon Dieu! faudrait-il que l'ombre d'un sot contentement que nous aurions, en faisant notre propre volonté, nous prive de la gloire immortelle que nous recevrions, si, en une humble et amoureuse obéissance, nous suivions la volonté de celui qui, pour notre bien, et pour la dilection que son Cœur amoureux portait à nos âmes, s'est soumis, et rendu obéissant jusqu'à la mort douloureuse de la croix!

Mais il faut que vous sachiez qu'il y a pour nous quatre sortes d'obéissance : la première, qui est générale à tous, c'est l'obéissance aux divins commandements, et nous devons incessamment travailler pour observer parfaitement le premier, dans lequel tous les autres sont compris : *Aimer Dieu de tout notre cœur, de toutes nos forces et de tout notre pouvoir, et notre pro-*

chain comme nous-même, voire, plus que nous-même[1], le préférant volontiers à nous, et nous incommodant pour l'accommoder.

La deuxième, c'est l'obéissance aux volontés de Dieu en tout et partout, où que nous l'apercevions. Je chéris incomparablement cette sorte d'obéissance, et quoique, mes chères Sœurs, je ne la pratique pas comme je devrais, et selon les désirs et l'amour que Dieu m'en donne, je voudrais pourtant inculquer bien avant au fond de vos cœurs cette affection d'obéir indifféremment et vous soumettre amoureusement à tous les événements, dispositions et permissions de cette sainte Providence; car, c'est une vérité assurée que rien ne se fait au ciel, en la terre et aux enfers, bref, partout, en haut et en bas, que par l'ordre, disposition ou permission de cette sage et adorable Providence; car, aussi, l'infaillible vérité a dit qu'une feuille d'arbre seulement ne tombe point sans la volonté et Providence du Père céleste.

La troisième est l'obéissance à nos Règles, Constitutions et Coutumier. Or, mes chères Sœurs, cette obéissance requiert que nous sachions bien tout ce qui est de l'Institut, que nous

[1] « Ce qui est dit de l'amour de Dieu (assure saint François de Sales dans » son IVe Entretien) se doit aussi entendre de l'amour du prochain, pourvu » toutefois que l'amour de Dieu surnage toujours au-dessus et tienne le premier rang; mais, après nous devons aimer nos semblables de toute l'étendue » de notre cœur, et ne nous contenter pas de les aimer comme nous-même, » ainsi que les commandements de Dieu nous obligent; mais nous devons les » aimer *plus* que nous-même, pour observer les règles de la perfection évangélique, qui requiert cela de nous. Notre-Seigneur a dit cela de lui-même : » *Aimez-vous les uns les autres, ainsi que je vous ai aimés.* »

Ceci est grandement considérable : « *Aimez-vous ainsi que je vous ai aimés,* » cela veut dire *plus* que vous-même. Et tout ainsi que Notre-Seigneur nous » a toujours préférés à lui-même, et le fait encore autant de fois que nous le » recevons au Très-Saint Sacrement, se faisant notre viande, de même veut-il » que nous ayons un amour tel les uns pour les autres, et que nous préférions » toujours le prochain à nous. »

le comprenions bien, pour l'observer au pied de la lettre et tout entièrement, selon son temps et saison. C'est une ordonnance de la constitution d'être douces, humbles, cordiales et franches les unes envers les autres, tout comme c'en est une de se lever à cinq heures et dîner à dix heures. Ces deux, nous les pratiquons exactement; mais sommes-nous aussi exactes à nous rendre franches, cordiales, modestes, dénuées, et mortifiées, comme nous le sommes à nous lever et aller au chœur? Il faut quelquefois regarder en soi-même et dire : Ma règle m'ordonne cela, et cela, le fais-je bien? suis-je bien aussi volontairement soumise à ce qu'elle m'ordonne qui n'est pas selon mon inclination, comme à ce que j'agrée et qui est selon mon goût?

La quatrième, c'est l'obéissance aux ordonnances de nos supérieurs, tant particulières que générales, tant petites que grandes; oui, même ces petites obéissances qui se donnent pour le bon ordre du couvent. De cette obéissance, ici, nous en avons extrêmement besoin, parce que les occasions de la pratiquer nous sont presque continuelles, et je ne pense point, mes chères Sœurs, que, quoique les choses commandées soient petites, vos mérites, si vous les observez, en soient petits; oh! non, car Dieu même éprouvera et connaîtra par là votre fidélité. Il n'y a point de meilleure marque en un esprit, pour connaître que Dieu y est, que quand on le voit rangé dans une humble, exacte et fidèle observance; ne pensez pas, dis-je, ne rien gagner, et perdre votre temps d'assujettir votre esprit à ces petites observances, puisque notre Bienheureux Père a dit : « que s'il était céans, il se rendrait si exact, que rien plus, à toutes les petites ordonnances de la supérieure; qu'il croirait par ce moyen-là gagner le Cœur amoureux de notre bénin Sauveur. »

Vous savez toutes que les cheveux et l'œil de l'Épouse ravissent également le Cœur de son Bien-Aimé; soyons obéissantes

et suivons toutes le patron que nous avons vu sur le mont de calvaire, c'est notre Époux qui est mort pour nous en obéissant, après avoir obéi toute sa vie à Notre-Dame et à saint Joseph. O mes chères Sœurs! l'obéissance, c'est la couronne du religieux, c'est son rempart et son soutien, sa paix, son repos et son assurance; le seul obéissant vit dans la sainte liberté des enfants de Dieu : il aime que l'on commande les choses âpres et difficiles et les fait exactement; il reçoit de bon cœur les choses moindres et les fait fidèlement; il se réjouit des menues, pénibles et abjectes obéissances, et les exécute soigneusement sans jamais jeter la charge sur les autres.

« L'obéissant, dit notre Bienheureux Père, rendra compte de » quelques paroles, mais de ses actions faites par obéissance, » point. » O mes chères Sœurs! plaise à la divine Bonté nous rendre si heureusement obéissantes, qu'au jour, où le Seigneur viendra pour nous faire rendre compte de notre âme et de nos déportements, nous lui puissions dire : Mon Seigneur, vous savez toutes choses; vous savez que tout le cours de ma vie s'est passé en obéissance, et que je n'ai jamais rien fait de ma tête, mais tout selon l'ordonnance de mes supérieurs. Quiconque pourra dire cela avec vérité, entendra indubitablement cette agréable réponse : *Viens, âme victorieuse, entre dans la joie de ton Seigneur; car c'est à Moi que tu as obéi, d'autant que qui obéit à son supérieur, quoique mauvais, il m'obéit, et qui l'écoute, m'écoute.*

Cette Congrégation, mes chères filles, qui n'est pas fondée sur les austérités, est fondée sur le solide fondement de l'entière résignation, mortification et anéantissement de toute propre volonté, et en la parfaite obéissance, qui est nourrice, conservatrice et mère des vraies vertus intérieures; c'est pourquoi, nous étant si propre et tant nécessaire, nous devons mettre tout notre soin pour l'acquérir. Et je vous avertis, mes Sœurs, que je suis résolue de ne point laisser passer de fautes volontaires,

ou d'une grande négligence, contre l'obéissance, sans pénitence; et, pour ce, nous vous prions que toutes s'avertissent charitablement et humblement quand on verra des manquements contre icelle. Et, je vous conjure, mes chères Sœurs, si vous avez quelque amour et charité pour Dieu, comme je sais que vous avez, grâce à sa bonté, que vous le lui témoigniez en vous rendant parfaitement obéissantes à toutes ses volontés, soit en sa volonté signifiée, ou en celle de son bon plaisir.

Et si vous avez quelque désir d'union avec l'esprit de votre saint Fondateur, que vous lui donniez cette gloire accidentelle d'obéir à tous ses Écrits, et suivre ses volontés qu'il vous a laissées aux Constitutions, Coutumier, Entretiens et en ses autres Écrits. Et vous supplie aussi, que, si vous avez quelque charitable et cordiale affection pour moi, comme je crois que vos bontés ont, quoique de ma part j'en sois indigne; néanmoins, puisque Dieu m'a donné charge de vous, que vous me donniez cette chère consolation de vous voir acheminer de plus en plus en votre perfection, par la voie de l'obéissance à toutes les choses de l'Institut, car je n'en puis recevoir aucune que par cette voie-là, de voir que ce cher petit troupeau, que Dieu m'a commis, s'avance en l'amour divin, et contente son Dieu auquel il s'est sacrifié, et accroît la gloire accidentelle de son Bienheureux Père, sous les lois duquel il est dédié pour servir Dieu, répandant par ce moyen une suave odeur de vertu devant tous Allez en paix, mes chères Sœurs, et tâchez de faire ce que Dieu a voulu que je vous dise pour votre bien et ma consolation.

EXHORTATION IV

(Faite en 1630)

SUR LA TROISIÈME CONSTITUTION.

DE L'OBÉISSANCE (SUITE).

Afin que cette Congrégation puisse surmonter ses ennemis spirituels, et compter un jour à Notre-Seigneur plusieurs saintes victoires, elle doit être établie en une parfaite obéissance.

Vous voyez, mes chères Sœurs, que le grand moyen de surmonter les ennemis spirituels, c'est l'obéissance; il est vrai qu'elle produit l'humilité et est conservée par l'humilité; ces deux vertus étant si proches parentes et si bien unies, elles surmontent tous leurs ennemis avec la grâce de Dieu. Nous avons toutes fait vœu d'obéir selon les règles et constitutions; nous le confirmons tous les ans, tous les mois, et plusieurs d'entre nous le reconfirment à toutes les communions, et d'autres tous les jours, chacune selon sa dévotion. Regardons donc sérieusement si nous rendons à Notre-Seigneur ce que nous lui avons voué. Je vous dis souvent qu'il faut marcher bien droit devant Dieu, parce qu'il est un Dieu jaloux de son honneur et veut qu'on lui rende les vœux que l'on lui a faits.

Il faut obéir en tout avec ces six conditions, ce n'est pas petite chose : *humblement, franchement, simplement, promptement, fidèlement* et *cordialement,* comme nous obéirions à nos propres mères.

O que bienheureuses seront les Mères supérieures qui auront des inférieures faites de la sorte, à qui elles puissent commander en tout temps et tout ce qu'elles voudront, sans qu'il soit

nécessaire de prendre garde si ceci ou cela les troublera. Beaucoup plus heureuses sont les inférieures, tellement remises entre les bras de l'obéissance, qu'elles ne se mettent en peine ni souci de rien, que de plaire à Dieu par le moyen de l'obéissance; elles ne périront jamais, car l'obéissance est un guide fidèle.

Je vous prie, mes chères Sœurs, faites vos examens sur ces six conditions, et vous redressez, si vous vous trouvez fautives en quelqu'une d'icelles. Hâtez-vous de vous avancer en votre chemin : avancez, et hâtez-vous de travailler à votre perfection; car vous ne savez l'heure que l'on criera : *Voici l'Époux qui vient,* voici le Maître auquel il faudra rendre compte comme vous avez observé vos vœux. Tâchez, mes chères Sœurs, de vous avancer en cette sainte voie par la fidèle observance des devoirs de notre vocation : cheminons droitement devant Dieu; soyons humbles, soumises, obéissantes à ses volontés, et il nous bénira.

EXHORTATION V

(Faite en 1630)

SUR LA QUATRIÈME CONSTITUTION.

DE LA CHASTETÉ.

Les Sœurs ne doivent vivre, respirer, ni aspirer que pour l'Époux céleste, en toute honnêteté, pureté, netteté et sainteté d'esprit, de paroles, de maintien et d'actions, par une conversation immaculée et angélique.

Voilà, mes Sœurs, le vœu que nous avons fait; certes, il est plus que raisonnable que nous tenions nos promesses, puisque nous les avons faites de notre plein gré et franche volonté.....

Nous autres, par une grâce spéciale de Dieu sur nous, nous sommes délivrées des noces séculières, et pourtant nous ne sommes point sans époux; ains, nous en avons un auquel il faut garder fidélité, et du cœur et du corps. Nous sommes hors des occasions de faire des grands manquements à notre vœu de chasteté, mais ce n'est pas tout, mes chères Sœurs : il faut se garder de souiller pour peu que ce soit notre cœur, qui est le lit nuptial de notre cher Époux. Et, cet adorable Époux, il est toujours au milieu de notre cœur; il ne tient qu'à nous de jouir perpétuellement de ses chastes embrassements, de son agréable présence et de son familier entretien. Nous n'avons qu'à traiter avec lui des affaires de notre âme, sans qu'il soit besoin de l'aller chercher en Bethléem, en Égypte, en Nazareth, au Thabor, au Calvaire, ni même là-haut dans les cieux, bien que cela soit très-bon; mais, simplement, nous devons entrer dans notre propre cœur, nous ramasser en nous-mêmes; nous l'y trouverons qui nous attend, afin de s'entretenir avec nous, nous caresser et nous enseigner ses volontés et désirs. Vous voyez, mes chères Sœurs, si nous avons petite obligation de tenir nos cœurs purs et nets, et toutes nos puissances, sens et facultés bien rangés, puisque toujours le Dieu de toute pureté repose avec nous et au milieu de nous.

Il est vrai, mes chères Sœurs, ce vœu est d'une grande perfection, et plusieurs ont de grands combats pour l'observer en sa perfection. Certes, si nous avons promis de grandes choses à Dieu, considérons qu'il nous en a promis de plus grandes; et ce qui nous attend là-haut est bien autre chose que ce que nous donnons çà-bas; car, mes chères Sœurs, si nous tâchons que nos cœurs et nos esprits soient un lit bien blanc, par l'exemption des péchés, et ornés de simplicité, candeur, humilité et amour pour loger notre Époux céleste çà-bas, j'espère que sa douce bonté nous donnera part au lit nuptial de sa divine éternité. Son infinie miséricorde nous en fasse la grâce.

EXHORTATION VI

(Faite en 1630)

SUR LA CINQUIÈME CONSTITUTION.

DE LA PAUVRETÉ.

Afin que toutes affections à la jouissance et usage des choses temporelles soient retranchées, et que les Sœurs vivent en une parfaite abnégation des choses dont elles useront, etc

Mes chères filles, voici le troisième vœu que nous avons fait, qui est de la sainte pauvreté. Vous savez assez toutes, ce me semble, en quoi elle consiste, car je vous en ai déjà parlé autrefois; c'est pourquoi je ne vous dirai maintenant que deux mots, qui sont que je vous prie de considérer vos cœurs, s'ils n'ont point quelque affection aux choses permises, pour l'usage, ou s'ils n'en désirent point de celles qu'on n'a point; si quelques-unes d'entre vous se trouvent atteintes de ce mal, qu'elles s'humilient devant Dieu, et se relèvent soudain.

Voici le temps qui s'approche pour retrancher, je veux dire nos solitudes; que chacune pèse bien l'obligation de ce vœu et de cette vertu, et fasse de bonnes et fortes résolutions, de retrancher, moyennant la divine grâce, tout ce qu'elle verra contraire à la perfection, et tâcher de vous réduire dans cette absolue abnégation de toutes les choses de la terre; car il est certain que, tandis que quelques affections terrestres tiendront nos cœurs engagés, ils ne pourront pas jouir à souhait des contentements célestes. Tâchez donc de les purifier et les rendre conformes à nos règles qui sont admirables, et nous donnent si à propos nos nécessités, que c'est une merveille, et sans que nous nous mettions en souci. Enfin, nous jouissons de

tout bien spirituel et temporel, jusque-là que nous avons plusieurs récréations et soulagements selon l'humanité. Presque tout le monde meurt de faim, et nous avons abondamment, quoique non superfluement, tout ce qui nous est nécessaire. Nous allons au réfectoire paisiblement, recevoir en silence, et de la main de Dieu, ce que nous avons à prendre; nous mangeons ce que l'obéissance nous donne, sans avoir un mari en colère, jeter un plat d'un côté et d'autres, sans avoir les bizarreries et mauvaises humeurs d'une belle-mère ou des sœurs, et mille autres choses que vous pouvez mieux penser que moi vous le dire. Nous avons la lecture sainte pendant le repas, pour réfectionner notre âme du pain de vie, qui est la parole de Dieu; après cela nous avons nos récréations et avec plus de tranquillité que princesse ni prince de la chrétienneté. Nous vons le silence pour être auprès de Dieu, sans qu'aucune créature nous en détourne. Puis la religion nous donne tant de emps pour l'oraison et Office, pour l'examen, la lecture sainte en notre particulier. En après, nous n'avons pas la peine de nous aller crotter pour recevoir le Saint-Sacrement, ni d'attendre deux heures au pied d'un confessionnal, comme l'on voit quelquefois ces dames qui s'en retournent de pitié, après avoir prou attendu, sans s'être confessées. Mais nous en avons un très-bon et vertueux [confesseur] qui s'accommode à nos heures, et ne manque jamais de venir deux fois la semaine, prenant une peine pour bien servir le monastère qu'il ne se peut dire plus, et, cela, avec grande charité.

Voyez-vous, mes chères Sœurs, tous ces bénéfices doivent être pesés au poids du sanctuaire et devrions continuellement nous tenir anéanties devant Dieu, et lui dire d'un cœur amoureux : Que vous avons-nous fait, Seigneur, notre bon Dieu, de plus que tant d'autres qui valent cent fois plus que nous, lesquelles toutefois vous avez laissées à la merci des misères, malheurs et calamités du siècle; et nous, par votre grande misé-

ricorde, vous nous avez mises en votre sainte maison, hors des occasions de commettre de grandes offenses contre votre divine Majesté, avec tant de moyens pour nous unir et joindre à vous.

Pourquoi pensez-vous, mes chères Sœurs, que Dieu nous ait tirées du monde pour nous mettre en religion? C'est afin que nous le servions en sainteté et justice tous les jours de notre vie; afin que nous le priions pour son peuple, pour nos bons frères chrétiens, pour ce cher prochain qui souffre tant, que c'est une chose intolérable d'ouïr raconter ses calamités. L'un nous vient dire que tous ses proches sont morts de peste, et que les coureurs l'ont ruiné. L'autre dit : Nous ne savons l'heure que nos biens seront tous engagés, et à la merci de nos ennemis. L'autre dit : Je ne sais quand on lui ôtera la vie, d'autant que les soldats ont tué son voisin. Des filles sont violées et pleurent leur désastre, les femmes sont déshonorées et leurs maris tués. Les veuves et orphelins sont opprimés. L'on voit des plus riches avoir faim, et l'artisan qui était bien à son aise meurt de famine. De tous ces désastres, nous sommes exemptes par la douce et miséricordieuse bonté de Notre-Seigneur sur nous. Certes, si nous ne sommes reconnaissantes de ces bienfaits, nous serons très-rigoureusement et très-justement punies au jour du jugement.

Il nous exempte, ce grand Dieu, de grands travaux que les mondains souffrent, pour nous montrer combien c'est un Maître loyal envers ceux qui ont tout quitté pour le suivre; mais il veut aussi que nous souffrions, et prenions d'un cœur amoureusement soumis, en contre-échange, les petites contrariétés, mortifications, humiliations et corrections, comme si nous disions : Seigneur, vous m'exemptez de ces grands maux que souffrent les mondains; mais, mon Dieu, pour suppléer à cela, je recevrai avec tant d'amour toutes les occasions de me mortifier, de m'anéantir, et de mourir à moi-même, que je n'en laisserai pas passer une.

O mes chères Sœurs, disons toutes d'un véritable sentiment de cœur : *Qu'est-ce que nous rendrons au Seigneur notre Dieu, pour les grands biens qu'il nous a faits?* Qu'est-ce que l'on peut donner à cette souveraine Grandeur, qui tient toutes choses, et à qui toutes choses appartiennent? Mes chères Sœurs, pour tous les biens que sa libéralité nous fait, rendons-lui nos vœux ; il ne veut que cela de nous. Rendons-lui une fidèle, amoureuse et constante observance de ce que nous lui avons promis, et sa bonté se contentera. Portons grande compassion à notre prochain, prions pour lui incessamment. Pesons mille fois le jour, s'il se peut, les bienfaits que nous recevons de la main de Dieu, mais, cela, au pied du sanctuaire, comme je l'ai déjà dit. Employons quelquefois le temps de notre recueillement à comparer les maux que nous souffririons maintenant au monde, chacune selon son état et le rang qu'elle y a tenu, et les biens que nous recevons en la religion, pour n'en être pas ingrates ni méconnaissantes. Mais je vous exhorte à faire cette comparaison sérieusement devant Dieu, et vous assure que ce sera une bonne et très-utile pensée et occupation pour vos esprits.

Je vous assure, mes chères Sœurs, que celle qui serait ingrate recevrait un grand châtiment de Dieu ; au moins se mettrait-elle en état d'en recevoir un, en ce monde ou en l'autre. Ce nous est une faveur incomparable d'être en la maison de Notre-Seigneur et en sa vigne. Mais aussi, savez-vous, il faut veiller en la maison et faire valoir le talent, afin de n'être pas surprise quand le Maître viendra et être réputée pour méchante servante de Sa Majesté. Il faut travailler en sa vigne pour lui agréer et recevoir salaire, autrement on est réputé pour inutile. Je vous dis tout ceci avec un sentiment qui me console tout le cœur, faites-en profit, mes chères Sœurs, car c'est ce que Notre-Seigneur m'a donné pour vous dire.

EXHORTATION VII

SUR LA VINGT-DEUXIÈME CONSTITUTION.

DE L'HUMILITÉ.

Les Sœurs auront une attention particulière à la pratique de cette vertu, faisant toutes choses en esprit de profonde, sincère et franche humilité.

Voyant le grand besoin et l'extrême nécessité que nous avons de la sainte vertu d'humilité, je me suis résolue de vous lire au chapitre, tout le long de cette année, quelques livres qui en traitent; car, voyez, mes chères Sœurs, je pense que Notre-Seigneur ne m'a point donné pour néant l'inspiration de vous animer à cette bénite vertu d'humilité. C'est pourquoi je désire, moyennant l'aide de Dieu, vous dire tout ce qui me sera possible, pour vous aider à vous fonder et établir solidement en cette vertu, laquelle étant si nécessaire, que sans icelle nous n'aurons jamais entrée au ciel. C'est pourquoi il est dit que *ceux qui s'humilient seront exaltés.*

Il n'y aura que les vrais humbles qui seront relevés, dit la sacrée Vierge, et les esprits hautains, fiers, présomptueux, seront ravalés, rabaissés, en l'abîme profond. Humilions-nous donc, mes chères Sœurs, et ne servons point Dieu avec négligence, ains tâchons d'employer vigoureusement toutes nos forces pour acquérir la véritable humilité de cœur et de soumission; et, examinons-nous incessamment devant Dieu si nous pouvons dire, avec vérité, que nous sommes soumises à tout ce que l'on veut de nous, recevant tout comme venant de la main du Dieu Très-Haut qui voit le fond de nos cœurs; car, faire bonne mine à l'extérieur, et ne pas se soumettre à l'intérieur,

ce n'est pas avoir l'humilité; quoiqu'il semble aux créatures qui ne voient que l'extérieur, que ces âmes soient humbles, il n'en est rien, et Dieu, qui voit tout, ne fait point d'état de cela; il faut soumettre l'entendement et la volonté pour être humble.

Ah! mes chères filles, humilions-nous fort devant ce grand Dieu, parce qu'il ne regarde que les humbles, et ne fait état que des humbles. *Sur qui reposerai-je mon esprit,* dit-il par son prophète, *que sur l'humble et contrit de cœur, qui craint mes paroles? La prière de l'humble sera exaucée.* Ce sont les paroles de la Sainte-Écriture qui nous doivent exciter puissamment à nous rendre petites et à aimer notre petitesse.

Humilions-nous encore, parce que tout ce qui est créé n'est rien devant Dieu, comme dit un prophète. Si tous les empires, si tous les rois, bref, tout ce grand monde n'est rien devant cette souveraine Majesté, que sommes-nous étant comparées aux grands? Nous ne sommes que de purs néants, mais nous nous sommes rendues moins que le rien par les péchés que nous avons commis; car, dites-moi, mes chères Sœurs, s'il y avait quelque petit gueux qui n'eût rien pour vivre que le pain qu'on lui donnerait, ni rien pour se vêtir, et qu'il fût si outrecuidé que de s'élever contre vous, que diriez-vous? Or, il en est ainsi de nous : nous sommes de pauvres misérables, et esclaves, que le Fils de Dieu a rachetés, afin que nous l'aimions; nous n'avons que ce que sa divine libéralité nous départ, et, néanmoins, nous sommes si audacieux que de nous élever contre lui, pour l'offenser, chose pour laquelle nous méritons qu'il nous ravale selon que notre témérité le mérite.

Vous savez que les Anges furent abaissés par leur orgueil. *Rien ne déplaît tant à Dieu,* dit la Sainte-Écriture, qu'*un pauvre orgueilleux,* et vous savez que rien n'attire tant l'ire de Dieu que l'orgueil. Ne soyons donc pas de ceux-là; mais reconnaissons notre rien, humilions-nous, et faisons que l'humilité répare nos maux. Si nous sommes pauvres en vertu, au moins

ayons l'humilité, et je vous assure que si, par chose impossible, nous avions toutes les vertus sans humilité, nous ne serions point agréables à Dieu.

Afin donc de vous exciter davantage à acquérir cette vertu, nous vous lirons, cette année, quelques livres qui en traitent, et que vous entendiez parler Notre-Seigneur et ses Saints, croyant que leurs paroles auront plus d'efficace et de pouvoir, comme de raison, sur vous, pour vous faire travailler à cette digne et sainte besogne, à bon escient, que non pas toutes les paroles que vous pourrait dire une aussi grande, et aussi misérable pécheresse comme je suis. Je ne veux rien enseigner que cette vertu pour arriver à la sainteté : humilité humilité, mes Sœurs, c'est le chemin de la vie.

EXHORTATION VIII

SUR LA VINGT-CINQUIÈME CONSTITUTION.

DE LA CORRECTION.

Mes Sœurs, l'on m'a avertie que quelqu'une d'entre vous avait mal pris, ou mal entendu ce que j'avais dit des avertissements, et quelques-unes disent par derrière : *Notre Mère a dit qu'il ne fallait point avertir.* Certes, mes chères Sœurs, si je l'ai dit, j'ai fort mal fait, et suis extrêmement blâmable, car j'exténuerais la règle qui dit : *Toutes les Sœurs feront les avertissements,* et, comme nous nous avertissons toutes, si, dès qu'une Sœur aurait averti une autre, elle ne l'osait plus avertir, dans peu de temps il n'y aurait plus d'avertissements, et je vous dis et vous déclare que, si je l'ai dit, j'ai mal parlé, et m'en dédis en plein chapitre; mais, si j'ai dit, comme je suis assurée

d'avoir fait, que je trouve bon que l'on n'avertisse pas sur-le-champ, ou le même jour, celle qui nous aura avertie, ni même pendant que l'on sent le cœur piqué de quelque ressentiment, sans l'avoir dit à la supérieure pour prendre conseil d'elle, certainement, mes Sœurs, je n'ai pas mal dit, ce me semble, et j'eusse bien désiré que ces bonnes Sœurs se fussent enquises de mon intention devant que blâmer ce que j'avais dit, et elles eussent vu qu'elle n'était pas telle qu'elles l'ont pensé.

Non certes, je ne suis pas fâchée de ce qu'elles ont cru que j'avais fait une imperfection, mais bien je l'ai été de ce qu'elles en ont parlé par derrière, plutôt que de s'adresser à moi pour me dire simplement mon défaut; sur quoi, je vous prie, mes Sœurs, que lorsqu'on dira quelque chose en communauté d'y prêter attention, afin que l'on ne fasse pas accroire aux supérieures qu'elles ont dit des choses à quoi seulement elles n'ont jamais pensé.

Je conclus donc qu'il ne faut pas avertir sur-le-champ celle qui nous a avertie, il est mieux d'attendre au lendemain : que si l'on sent de l'amertume de cœur contre elle, il faut aller dire à la supérieure : Ma Mère, ma Sœur telle a fait telle faute, mais j'ai un sentiment contre elle, c'est pourquoi je ne l'ose pas avertir, que plaît-il à Votre Charité que je fasse? et puis, faire humblement, simplement et charitablement ce que la supérieure dira; voilà pour les avertissements.

Mais, il faut que je dise un mot pour ce qui est de ces petits mots secrets que l'on dit, quand les Sœurs demandent leurs imperfections; car, d'autant que personne n'entend cela que celle à qui nous les disons, certes, il est grandement dangereux que nous suivions nos petites inclinations; et, non-seulement cela, mais que nous y fassions de bons et gros péchés : nous aurons une petite mouche contre une Sœur ou bien nous ne l'agréerons pas, et elle nous viendra prier au réfectoire de lui dire ses fautes; nous ne lui dirons pas celles qui lui peuvent faire plus

de profit, mais celles qui la peuvent plus humilier et confondre. Je vous laisse à penser s'il n'y a pas là matière de confession. Oui, je vous assure, mes Sœurs, et bien bonne. Voici donc comme il faut faire quand une Sœur nous vient prier de lui dire ses fautes : il nous faut humilier devant Dieu, et penser que c'est à nous à qui chacune devrait dire les fautes, et que cette Sœur est bien meilleure que nous, et puis, dire cordialement, humblement, courtement, et charitablement, quelques défauts extérieurs; et celles qui les demandent le doivent faire avec beaucoup d'humilité, et penser qu'à cause que l'on ne connaît pas son orgueil, on ne lui dit pas les plus grosses. Voilà, mes chères Sœurs, ce que j'avais à vous dire; je vous prie, pratiquez-le ès occasions.

EXHORTATION IX

SUR LA FIDÈLE OBSERVATION DES CONSTITUTIONS

Mes chères filles, dès que je fus de retour ici, je m'aperçus que nous nous étions relâchées au silence, au parler, que nous étions toutes dissipées et hors de chez nous; cela me fit mal au cœur tout à fait. Enfin, quand nous ne nous tiendrons pas ramassées en nous-même, autour de Dieu, nous ne ferons rien qui vaille; au contraire, nous nous relâcherons en toutes choses; car c'est par cette porte de la présence de Dieu que nous devons attendre tout notre avancement en la perfection, de sorte que si cette fidélité au recueillement nous manque, tout le reste nous défaudra, et nous ne serons jamais filles d'une solide vertu. Or sus, prenons courage, mes chères Sœurs, et nous redressons; ne nous laissons point tant aller aux choses exté-

rieures, et ne les faisons point d'un esprit empressé et diverti de Dieu, mais avec un cœur tranquille, rassis, attentif à le regarder.

(*Les novices étant dehors, elle ajouta :*) Mes chères Sœurs, je vous supplie, pour l'amour de Notre-Seigneur, et par le zèle que vous devez avoir pour votre perfection, de rentrer à bon escient en vous-même, de vous bien regarder et connaître vos imperfections pour vous renouveler; certes, il est bon de monter son cœur, non-seulement tous les ans, mais encore tous les mois, pour voir comme tout y va; procédons avec plus de candeur avec nos supérieures, quelles qu'elles soient, nous ne découvrons pas bien là ce que nous sommes.

Mettons-y dûment la main à la conscience, et vous verrez que je dis vrai. Nous ne disons pas beaucoup de choses que nous devrions pourtant dire; mais, ce qui nous empêche, c'est que nous ne voulons pas les reconnaître comme elles sont; nous étouffons presque la lumière que Dieu nous en donne, pour suivre nos inclinations, et pour nous tenir toujours attachées à l'estime de nous-même et à notre réputation. C'est pourtant un article de nos constitutions qui est très-important.

O Dieu! quand nous faisons nos lectures, nous devrions nous arrêter sur chaque article, pour voir comme nous observons ce point-là; il y en a surtout deux ou trois qui sont admirables! Mon Dieu, laquelle est-ce qui est toute formée sur la constitution de la modestie; qui est toute tranquille, simple, qui a ses yeux doux et sereins, et pour l'ordinaire baissés; qui a ce respect cordial envers ses Sœurs, gracieuse, humble et affable, et cette continuelle présence de Dieu? Pour ce dernier point nous en sommes fort éloignées, c'est pourquoi le reste nous manque; car nous sommes pour l'ordinaire chez les autres, et si peu chez nous, que c'est pitié! Certes, nous ne sommes pas assez ponctuelles et délicates en l'observance.

Vous autres professes, vous ne savez pas le dommage que

vous apportez, non-seulement à vous-mêmes, mais encore aux autres; il y a une quinzaine de novices céans, qui ont les yeux sur vous; quel exemple leur donnez-vous? car elles seront telles que vous! Je ne vois pas aussi en elles une exactitude assez grande; ma Sœur la directrice, il faut veiller sur elles, non pas pour les trop presser, ni pour les *hontoyer* et tourmenter, mais pour les encourager et rendre amoureuses de l'observance, les aidant à cela par vos paroles, enseignements et exemples, tellement, qu'il ne faut pas que vous fassiez les fautes que vous ne voudriez pas que vos novices commissent.

Pour Dieu, mes filles, prenons à cœur notre perfection, et nous établissons en des résolutions invariables et efficaces de travailler à bon escient. Regardons toutes en particulier les inclinations qui nous nuisent le plus, pour leur faire une cruelle guerre, afin de faire notre amendement, et ne craignons point que nous n'en venions à bout avec la grâce de Dieu, qui ne nous manquera jamais; tâchons seulement d'être fidèles à cette grâce et de lui correspondre...

EXHORTATIONS

(FAITES EN CHAPITRE)

SUR DIVERS SUJETS

EXHORTATION I

SUR LA CONSTANCE QU'IL FAUT AVOIR AU SERVICE DE DIEU AU MILIEU DES VICISSITUDES DE LA VIE.

Si Dieu a caché le prix inestimable de la gloire éternelle dans la victoire de soi-même, pourquoi ne l'entreprendrions-nous pas? L'apôtre saint Paul dit : « Que *le monde n'a pas connu Dieu dans la sapience de Dieu; à nous autres il nous est donné de connaître Dieu dans la folie de sa croix.* » Le vrai bonheur du chrétien est de connaître Dieu en la personne de son Fils, et l'imiter aux vertus qu'il a pratiquées en sa vie, en sa sainte Passion, en son humilité, pauvreté, abjection, mépris, vileté, douleur et souffrance : la nature n'agrée pas ceci, mais nous ne sommes pas nées pour vivre selon son instinct. L'esprit de la chair nous fera inquiéter, lorsque quelque chose nous manquera, et celui de Dieu nous portera à nous soumettre à sa volonté dans nos incommodités et les souffrir avec patience; les humbles sont toujours doux et gracieux; ils sont si petits et bas en eux-mêmes qu'ils ne disent jamais une parole de travers.

C'est un grand trésor que la sainte crainte de Dieu. Qui a établi en son cœur de ne jamais offenser Dieu, ni de commettre volontairement aucune imperfection, ne pense guère à l'enfer; il ne craint pas de déplaire à Dieu, mais il pense à lui plaire.

Il y a des cœurs d'eau, en qui il ne demeure aucune impres-

sion; entendant parler des jugements de Dieu, ils sont saisis de crainte pour les peines de l'autre vie; mais ils ne sont pas sitôt hors de là, qu'ils n'y pensent plus. Les autres, oyant louer quelques vertus, ont des désirs de les pratiquer; et, néanmoins, ces bons sentiments ne leur demeurent point dans le cœur; car, quand l'occasion se présente de les mettre en effet, ils ne se souviennent plus de leurs bons désirs, non qu'il faille toujours penser à ce que l'on entend dire, tant aux prédications qu'autrement; mais il y faut penser, en sorte qu'on le pratique lorsqu'il en est temps, et non pas comme ces cœurs d'eau qui ne gardent rien de ce qu'on leur dit.

Que cette vie est bigarrée! quand on pense faire une chose, il en faut faire une autre. Le grand bonheur est en cela de faire tout pour Dieu, et d'accomplir sa sainte volonté, humiliant notre entendement, afin qu'il nous illumine; lui soumettant nos volontés, afin qu'il les gouverne. Il importe peu que nous soyons en la cave ou sur le toit, pourvu que partout nous fassions la volonté de Dieu.

Marcher en la présence de Dieu, c'est marcher dans le sentier de son bon plaisir, et non par les voies de la chair, de l'esprit humain, de l'amour-propre, de l'estime de soi-même, de son jugement et volonté.

EXHORTATION II

SUR LA VIGILANCE ET LA GUERRE A FAIRE AUX ENNEMIS DE L'AME.

Mes chères Sœurs, je n'ai que deux mots à vous dire : c'est pour vous faire ressouvenir qu'il faut se faire violence, ruiner et prendre garde à notre amour-propre et à ses vanités, à nos corps et à nos sensualités, à nos jugements et à leur témérité,

à nos propres volontés et à leurs fausses libertés : voilà les quatre principaux ennemis que nous avons; et, comme notre amour-propre, nos corps et nos autres ennemis ne cessent d'être après nous pour nous faire chopper, aussi ne devons-nous jamais cesser d'être après eux pour les combattre et renverser : combattre fortement l'esprit de la chair et l'esprit du monde, car ce sont ces deux qui nous font plus de mal. Celles qui ne se rendront pas veillantes pour les découvrir et les repousser, certes, insensiblement ils les entraîneront après eux en un lieu où il ne fera pas bon pour elles; mais celles qui seront soigneuses et veillantes à se garder de leurs embûches, ce seront celles-là qui seront des filles sages et qui seront reconnues pour telles. C'est à quoi je vous exhorte, mes chères Sœurs; car il me semble que nous en avons besoin; et, moi aussi, je m'y exhorte moi-même de tout mon cœur.

EXHORTATION III

SUR LES MAUX QUE CAUSENT A L'AME LES FINESSES DE L'AMOUR-PROPRE ET DE LA PRUDENCE HUMAINE

Pensant ce matin, mes chères Sœurs, à ce que je devais vous dire au chapitre, il m'est venu cette vue de vous avertir cordialement de prendre garde à l'amour-propre et à ses finesses, afin de remédier au mal que pourraient faire à nos âmes ces deux racines qui sont des vraies sources de tous maux et imperfections; et, je vous dis souvent, ce me semble, que l'amour-propre fait tout perdre en la vie spirituelle, à cause de la production de ses propres recherches qui nous empêchent de chercher purement Dieu et son bon plaisir. La prudence de

l'esprit humain fait aussi beaucoup de mal; et, tandis que nous nourrirons cette fausse prudence, cet esprit humain agira en nous, il nous rendra incapable de cette union intime et amoureuse que nous devons avoir avec Notre-Seigneur. Il faudra de la peine pour renverser ces deux ennemis, car ils sont adroits et font leurs coups si subtilement, que, bien souvent, on ne les aperçoit que quand ils ont joué leurs personnages.

Mes chères Sœurs, nous ne sommes pas venues céans pour vivre selon le naturel; l'on nous apprend, dès le commencement, qu'il le faut ruiner; il le faut donc faire généreusement, et, au lieu de suivre l'amour-propre, et l'esprit humain, vivre, par une sainte force d'esprit, selon les lumières de la grâce et de la raison. Ces deux lumières, bien suivies, suffisent pour conduire l'âme à la très-haute perfection de l'amour divin.

Je vous conjure donc, mes chères filles, que toutes considèrent devant Dieu si l'amour-propre et la prudence humaine demeurent chez elles; celles qui voudront chercher et qui trouveront en avoir beaucoup, qu'elles prennent beaucoup de courage pour s'en affranchir, sachant bien que rien n'est si contraire à cette pureté d'intention et simplicité, que Dieu requiert des âmes qui font état de la perfection; que celles qui ne s'en trouveront pas tant s'humilient fort et rendent grâces à Notre-Seigneur, suppliant sa bonté d'arracher d'elles le mal, que, par leur peu de lumières intérieures, elles ne voient peut-être pas, et qu'il les préserve d'en avoir davantage. Et, tant les unes que les autres, je vous supplie, chèrement et cordialement, de faire profit de ce que j'ai dit; car je crois que Dieu ne m'a pas donné cette lumière pour néant et sans vouloir que nous en fissions profit; faisons-en toutes, je vous prie, mes chères Sœurs....

A ce chapitre, cette Bienheureuse Mère dit que la conscience la pressait de donner des pénitences à celles qui feraient des

fautes à l'Office, et, qu'à la troisième fois, elle ferait perdre la communion, qu'elle ne savait point de plus grosse pénitence pour des âmes qui aiment Dieu.

EXHORTATION IV

SUR LES MOTIFS QUI DOIVENT ANIMER NOS VERTUS POUR LES RENDRE FERMES ET RELIGIEUSES.

Mes très-chères Sœurs, je n'ai qu'un mot à vous dire, car vous savez beaucoup. Je vous dirai donc seulement que vous tâchiez de bien établir en vous les vertus solides, fermes et invariables; car, pourquci pensez-vous qu'on vous dise tant de belles choses, qu'on fasse tant de belles lectures, des entretiens, etc. ? Pensez-vous que ce soit pour contenter votre entendement et vous satisfaire, ou pour vous faire produire des bonnes affections seulement?

Oh! non, ce n'est point l'intention des livres, ou des prédicateurs, ou de ceux qui vous les enseignent; ce n'est pas pour autre fin que pour vous former et vous établir en des vertus solides et constantes, qui ne s'ébranlent et ne s'émeuvent de rien de tout ce qui puisse arriver. Et il faut que cette vertu solide soit fondée sur Dieu seul, qui vous fasse être soumises et obéissantes, humbles, cordiales et franches envers nos Sœurs, et non point pour autre regard et motif, sinon pour plaire à Dieu et obéir à nos règles qui nous le commandent, et qui nous fasse être bien fidèles en toutes choses à l'observance, jusqu'à la moindre petite coutume. Et généralement, toutes les autres vertus et bonnes œuvres que vous ferez, les faire seulement avec la pure volonté de plaire à Dieu, et le désir de lui obéir

en toutes choses et d'observer vos règles. Votre vertu étant fondée et établie sur ce fondement, demeurera toujours ferme, constante et invariable, quoi qu'il puisse arriver ici ou là, d'être en cette charge ou en cette autre, avec ces Sœurs ou avec celles-là; car, si vous n'avez que ce but et cette intention de faire et accomplir la volonté de Dieu, vous serez indifférentes de toutes choses, d'être en cette maison ou en une autre, d'être proches ou éloignées d'ici.

Nous devons être prêtes d'accomplir l'obéissance, toutes et quantes fois qu'il lui plaira de nous envoyer en quelque lieu que ce soit, sans aucun choix ou excuse, et sous quelque prétexte que ce soit; car celles qui disent qu'elles ne seraient pas bien contentes d'aller en une petite ville, sous de bons prétextes en apparence, comme seraient qu'elles n'auraient pas tant de bons secours spirituels, qu'elles seraient plus exposées aux dangers dans les temps de guerre, et autres semblables; si elles s'examinent bien, et qu'elles se reconnaissent pour telles qu'elles sont, elles trouveront que tout cela n'est autre qu'un vrai orgueil, et orgueil qui est couvert de ces bons prétextes, lesquels les aveuglent, en sorte qu'elles ne le reconnaissent pas elles-mêmes; car, mon Dieu, qui sommes-nous? quel grand avantage et honneur a reçu la religion de nous?

Ah! je vous prie de vous humilier, mes chères filles, et vous soumettre à toutes sortes d'obéissances, et à tout ce que l'on voudra de vous, sans aucune excuse ni réplique; car ce nous sera trop de grâce de pouvoir servir Dieu et notre Institut, en quelque façon et tel lieu que ce soit; et puis, mon Dieu! en quoi voulons-nous imiter Notre-Seigneur et notre Bienheureux Père, sinon par le chemin de l'humilité et pauvreté, puisqu'ils nous ont laissé de si précieux exemples, afin que nous conformions notre vie sur leur modèle? Et, je vous prie, mes chères Sœurs, de bien remarquer ceci, et de ne penser qu'à bien vous mortifier et tenir proches de Dieu et prêtes d'obéir en tout.

Les officières sont obligées de servir et assister de bon cœur les Sœurs; autrement, ce serait se faire propriétaires de ce que l'on a en charge.

EXHORTATION V

SUR L'EXCELLENCE ET LA BEAUTÉ DE LA VIE RELIGIEUSE.

Nous sommes appelées à une sublime perfection : elle est tout angélique, quant à la pureté de vie, tant à l'esprit qu'au corps; et qui regarde de près sa règle trouve bien de la besogne à faire. Notre règle, pour nous mener à cette perfection, ne nous conduit pas par une multitude d'austérités tant estimées du vulgaire, ains elle nous conduit à une parfaite perfection d'esprit tout intime, et en cela consiste son excellence; car cette perfection cachée aux yeux du monde nous tire à l'union avec Dieu, au détachement parfait de toutes choses créées, et à une grande pureté de vie et sainteté de mœurs.

Or, puisqu'il plaît à la divine bonté que nous soyons ici assemblées toutes en son nom, mes très-chères filles, cachées aux yeux du monde et en ce sacré désert, hors de cette Égypte, faisons un paradis en terre, nous le pouvons avec la grâce de Dieu. Quelle consolation de pouvoir convertir nos cloîtres, nos cellules, bref, tout ce couvent en un petit paradis de délices au Fils de Dieu, et de suavité aux Anges qui ne dédaignent point d'y venir.

Vous me direz peut-être : Voilà un bien fort précieux, comment viendrons-nous à bout d'une si sainte entreprise? Je vous répondrai : En observant exactement vos règles, en faisant toutes vos actions dans une profonde, sincère et franche humilité, en

vivant en parfaite abnégation de votre propre volonté, observant une pauvreté dépouillée de toutes choses, ne vivant, respirant et aspirant que pour votre Époux céleste ; *par une conversation immaculée et angélique,* conversant aux cieux en esprit, mourant à toutes choses et à vous-mêmes pour vivre en Dieu, aimant cordialement et également toutes nos Sœurs, vivant unanimement avec elles, servant au Seigneur d'un esprit joyeux, humble et amoureux, faisant de bon cœur toutes les fonctions de notre vocation : voilà le chemin, mes chères Sœurs; la grâce ne nous manquera pas, si nous sommes fidèles à seconder ses attraits; ainsi Dieu bénira et nous et notre travail.

EXHORTATION VI

SUR L'OBLIGATION QU'ONT LES SOEURS D'ANNECY DE CONSERVER L'ESPRIT DE L'INSTITUT.

Mes très-chères Sœurs, je vous apporte un article nouveau, c'est que le révérend Père Feuillant[1] dit, dans la Vie de notre Bienheureux Père, que cette maison [d'Annecy] étant la première, la source et comme le germe de toutes celles de l'Institut, ayant eu l'honneur et la grâce d'avoir été instruite et repue en si grande abondance de tant de soins et d'enseignements de la bouche de notre saint Fondateur, ayant reçu de ses bénites mains la loi de Dieu, qui est nos Constitutions, par lesquelles nous est déclarée sa volonté et ce qu'il demande de nous; et, l'ayant reçue, cette bénite Loi, comme les enfants d'Israël dans le désert, de la main de ce nouveau Moïse, ayant en outre reçu

[1] Dom Jean de Saint-François, général des Feuillants, auteur d'une des premières *Vies de saint François de Sales.*

par préciput le bonheur inestimable d'avoir et garder son saint corps, il se voit donc clairement les étroites obligations qu'a cette maison d'Annecy d'être florissante en toutes sortes de perfection et sainteté, par-dessus toutes les autres, et que l'exacte et ponctuelle observance y soit inviolablement et parfaitement gardée, puisque ce Bienheureux disait que tous les autres monastères, qui sont et seront à jamais, devaient avoir recours à celui-ci, pour prendre conseil et se conformer sur ce modèle. Oui, mes chères Sœurs, je sais assurément que c'était son sentiment et intention, et que toutes nos maisons y fussent unies et le respectassent d'un amour et honneur tout particulier, et que, tant qu'il se pourrait, l'on y prît des filles pour les fondations, surtout des supérieures.

O Dieu! vous voyez à quelle sublime et éminente perfection nous sommes appelées, puisque nous devons être le modèle, miroir et patron de nos maisons qui sont établies, et d'autres qui sont dans le projet de la divine Providence. Il faut que toutes les vertus qui y sont et qui y seront à jamais pratiquées, soient de douceur, support, humilité, mortification, simplicité et autres qui se doivent trouver parmi nous : or, si nous n'avons rien de tout cela, quels exemples leur laisserons-nous? Certes, les desseins de Dieu sont si grands sur nous, que peut-être requiert-il une perfection des plus grandes qui se puisse voir ici-bas.

Considérons, je vous prie, mes chères Sœurs, que si nous n'avons pas du soin de nous former sur nos statuts, et que, par notre négligence, lâcheté et infidélité, nous soyons causes du relâchement des autres et de toutes celles qui nous succéderont, nous serons responsables devant Dieu de tous leurs manquements, défauts et peu de perfection; et si, au contraire, nous leur laissions l'odeur de nos vertus, notamment d'une exacte observance, d'humilité, de douceur, de débonnaireté, de simplicité et de candeur, dans lesquelles est enclos le vrai esprit de

nos règles, nous accroîtrions la gloire de Dieu, et notre couronne serait bien plus grande ; car nous participerions à toutes leurs bonnes œuvres et au bien qu'elles feraient. Certes, toutes les fois que nous faisons quelque acte, soit de condescendance, support, affabilité, respect, obéissance et autres vertus, et que nous observons ce qui dépend de notre Institut, nous accroissons la gloire accidentelle de notre Bienheureux Père. Presque toutes nous autres, qui sommes ici présentes, avons eu le bien et la grâce de recevoir le voile de la religion de la main de ce Bienheureux, de le voir, de lui parler, de voir ses exemples, et recevoir tant de saints documents, qu'il les a comme jetés sur nous à pleines poignées, lesquels nous doivent être véritablement autant de charbons ardents pour embraser nos cœurs et nos âmes en ce divin et pur amour, et en charité les unes envers les autres. Mon Dieu ! quel compte étroit aurons-nous à rendre si nous n'en faisons pas notre profit !

Nous ne nous adonnons pas assez aux vraies et solides vertus intérieures ; nous nous adonnons trop aux extérieures ; ce n'est pas que je veuille dire qu'il ne faille les pratiquer et en faire état ; mais les intérieures nous doivent être plus précieuses, et nous devons principalement notre soin et fidélité à l'acquisition d'icelles, parce qu'elles sont plus conformes à notre vocation, et que l'intérieur produit l'extérieur. Croyez-moi, si nous étions bien douces en notre cœur, nous le serions aussi envers nos Sœurs. Si notre esprit était fort humble et rabaissé, toutes nos actions, nos paroles et notre extérieur le seraient aussi ; de même si nous étions bien attentives à Dieu, et que nos passions fussent bien mortifiées et accoisées, sans doute tout notre extérieur serait bien ajusté et composé, de sorte qu'on verrait reluire en nous une grande modestie et sérénité de visage ; car nous serions toujours égales, et également disposées à suivre le bien, et à supporter tout ce qui nous arriverait, et ainsi des autres vertus.

O mes filles! nous nous amusons trop à des bagatelles, niaiseries, et à des..., je ne sais pas quoi, qui se rencontrent en notre chemin : nous nous regardons trop; nous avons trop de soin de nous-mêmes; nous ne relevons pas nos courages et nos esprits; nous ne pensons pas assez à l'éternité; nous n'aimons pas assez Notre-Seigneur. Enfin cette vie est courte et l'éternité est longue; notre mal est que nous ne faisons pas assez de considérations; croyez-moi, qu'il est bon d'en faire pour nous animer.

Il faut que je dise encore ceci qui me vient en l'esprit, c est que je pense que c'est un reproche que Notre-Seigneur fera à plusieurs personnes au jour du jugement, leur disant : « Paresseux, paresseuses, qui avez tenu les mains dans votre sein, vous ne vous êtes point voulu servir de la considération. » Servons-nous-en donc, afin que ce bon Maître ne nous fasse pas ce reproche, et que nous puissions être excitées, par ce moyen, à faire notre devoir; et ayons une humilité qui nous fasse soumettre amoureusement aux lois de Dieu, de nos supérieurs et de nos statuts, qui nous fasse tenir rabaissées et petites devant les yeux de sa divine Majesté et de toutes les créatures, nous tenant pour les moindres et aux pieds de toutes; une humilité qui nous fasse aimer d'être tenues pour viles, abjectes et imparfaites, et que l'on nous traite et tienne comme cela; une douceur qui nous fasse aimer, respecter, supporter, soulager et servir nos Sœurs, qui nous rende gracieuses, cordiales et unies avec elles; une simplicité qui nous fasse couper court aux inventions de notre amour-propre, qui nous fasse chercher Dieu purement et sa plus grande gloire en toutes choses; et une pauvreté qui nous fasse être bien aise lorsque quelque chose nous manque, et de souffrir pour Dieu les incommodités qui se présenteront, comme le chaud, le froid, et autres choses semblables. Or sus, mes chères filles, engravez bien tout ceci en vos esprits, je vous supplie, pour le mettre en exécution, afin que,

par ce moyen, vous puissiez accroître le royaume de Dieu en vos âmes, et la gloire accidentelle de notre saint Père, comme j'ai déjà dit. Véritablement, nous lui devons bien tout cela et davantage, et, certes, nous lui devons un honneur très-grand : honorons donc sa mémoire en nous rendant vraies filles d'un tel Père.

EXHORTATION VII

(Faite en juillet 1631)

SUR LA MANIÈRE DE SUIVRE LE SAUVEUR.

Nous sommes ici assemblées, mes chères Sœurs, pour courir après le Sauveur. Quand nous venons du monde, nous ne savons pas encore marcher ni former nos pas à la vie spirituelle, c'est pourquoi on nous donne des exercices propres à nous montrer à mettre un pied devant l'autre, par manière de dire, et il est fort nécessaire qu'au commencement les filles s'attachent à l'écorce et à la lettre morte, pour se dérompre, se dégourdir, se mouvoir et s'échauffer. Mais, après cela, il faut marcher après le Sauveur, pas à pas, par la fidèle pratique des vertus auxquelles notre vocation nous oblige. Et, croyez-moi, si nous sommes fidèles à marcher vigoureusement, en tout temps, après le Sauveur, et par tous les chemins qu'il voudra, sans nous soucier d'autre chose que de cheminer, bientôt il nous fera la grâce de nous fortifier et de nous faire courir. Si nous nous trouvons engourdies en marchant, ne nous décourageons point, mais disons avec un courage résolu : *Seigneur, tirez-moi et je courrai;* car, s'il vous plaît que je coure, il faut aussi que vous me tiriez. Ne doutons point que le Sauveur,

voyant notre courage à marcher par tous les chemins qu'il voudra, ne nous fasse jouir de l'amoureuse jouissance de sa bonté, et ne nous fasse courir après ses parfums qui rendront notre course facile, délectable, désirable et suave.

Si une fois nous pouvions offrir à Dieu la myrrhe d'une entière mortification et anéantissement de nous-même, sa bonté nous donnerait des douceurs et des parfums si délectables, que notre âme, attirée par ces divines suavités, courrait après lui sans peine, ou du moins, si elle en avait, ce serait une peine douce et désirable; car, après la peine, ces âmes fidèles se reposeront suavement sur la poitrine du Sauveur. Mais, hélas! mes chères Sœurs, il ne faut pas présumer d'arriver là, que nous n'ayons passé par les deux autres chemins; car nous serions trompées, et, croyant tenir le Sauveur, nous tiendrions notre amour-propre.

C'est une pensée qui me vient fort souvent, que, faute de considération, nous perdons beaucoup. Dieu veut que nous employions notre entendement et notre volonté à l'amour. Pour nous qui sommes appelées hors du monde et de ses tintamarres, nous ne pensons pas assez, si je ne me trompe, à l'obligation que nous avons de tendre à la perfection de notre vocation, qui, en substance, n'est autre que l'anéantissement total de la nature et l'union de notre âme avec son Dieu. Travaillons-y, et regardons souvent ce que nous sommes venues faire en la religion. C'est sans doute afin que le Sauveur n'ait pas, à l'heure de la mort, sujet de nous faire ce reproche, et à moi plus particulièrement qu'à aucune autre : « Paresseuse que tu es, je t'avais mise en ma maison pour travailler à ma besogne; je t'avais logée en ma vigne, afin que tu t'exerçasses au travail, et tu as croisé les bras; servante inique, quel salaire te donnerai-je? Tu as enfoui le talent que je t'avais donné et mis en main; quel service m'as-tu fait par lequel tu puisses exiger de moi le salaire? »

Hélas! mes chères Sœurs, Dieu a en lui-même tout bien, et nous ne lui pouvons rien donner qui ne soit sien ; il veut pourtant que nous lui donnions notre service, notre fidélité et amour. Or, le service qu'il requiert de nous n'est pas que nous fassions des choses extraordinaires, mais les œuvres de notre observance, avec plus de pureté et de perfection que de coutume, et c'est ainsi que nous croîtrons de jour en jour au service de l'Époux céleste.

C'est à quoi je vous exhorte, mes chères filles, car je sais que nous ne serons agréables à Dieu que par la voie d'une amoureuse et fidèle observance.

EXHORTATION VIII

(Faite le 3 juin 1634)

SUR LA NOMINATION DES SOEURS, POUR LA FONDATION DU DEUXIÈME MONASTÈRE D'ANNECY.

Mes chères Sœurs, ce n'est pas ici un chapitre, c'est seulement pour vous nommer les Sœurs que nous et nos Sœurs conseillères avons choisies, avec le consentement du Père spirituel, pour l'établissement, en cette ville, d'une seconde maison de notre Institut, laquelle se va commencer pour la gloire de Dieu et le bien des pauvres familles, après avoir surmonté autant de difficultés, pour faire réussir cette bonne œuvre, que l'on n'en a jamais eu pour aucune fondation, que je sache. Et, certes, mes chères Sœurs, c'est un bon signe que tout réussira avec consolation : le diable, prévoyant le bien qui se fera en cet établissement, l'a malicieusement contrarié; mais, Dieu, contre tous ces efforts, l'a fait heureusement acheminer. J'espère qu'il

bénira cette œuvre, puisque notre intention n'est que pour sa gloire et le salut des âmes, et que ces deux monastères seront si unis, qu'ils ne feront qu'*un,* tant pour le spirituel que pour le temporel, et que nous désirerons autant la perfection, la consolation et la prospérité de la maison où nous ne serons pas, que de celle où nous serons, aimant autant nos Sœurs, avec lesquelles nous allons, que celles que nous quittons, puisque nous ne nous quittons pas, à cause de cette grande et cordiale union qui doit être parmi nous, et laquelle je désire voir fleurir en telle sorte entre ces deux maisons, que chacun voie que ce n'est qu'une même chose. Mes chères Sœurs, je suis bien si chétive, que, si cela n'était pas, je ne voudrais jamais m'en être mêlée [de cette fondation], ni qu'elle se fût faite, ni qu'elle se fît jamais, tant ce désir m'est intime, que nous estimions autant le bien de nos Sœurs que le nôtre propre, que nous aimions et procurions autant l'honneur, l'estime et la perfection d'une maison, que de l'autre, que nous nous chargions pour le soulagement de nos Sœurs, et que, réciproquement, nos Sœurs se chargent pour nous décharger.

Si nous voyons que, d'aventure, une de ces maisons soit plus chérie et recherchée, ne nous en mettons point en peine, n'en soyons point marries, mais consolées, sachant que le bien de nos maisons et de nos Sœurs est le nôtre.

Je désire encore fort que ce second monastère se tienne toujours dans la dépendance et entière soumission de ce premier, le tenant pour sa mère et toutes les Sœurs d'icelui, comme font généralement, justement et louablement toutes les autres maisons de l'Institut, voire, beaucoup plus, puisque c'est cette seule maison qui a reçu l'inspiration de faire cet établissement, et qui lui fournit cordialement toutes les choses nécessaires pour un commencement.

Quant au temporel, l'union doit être telle que ce qui est à l'une des maisons soit à l'autre, bien que chaque supérieure

doive conduire et avoir soin du sien; mais que quand l'autre en aura besoin, qu'elles se fassent service cordialement et promptement, s'entr'aidant de tout ce qui se pourra dans une sainte franchise.

Je supplie Notre-Seigneur de répandre son esprit sur cette nouvelle maison et sur celle de Rumilly, où ma Sœur Jeanne-Françoise de Vallon va être supérieure, et généralement sur toutes celles de l'Institut, afin que nous vivions en union, pureté, intégrité à l'observance.

Consolez-vous, mes chères Sœurs, en ce que notre Bienheureux Père dit, qu'à cause de l'union qui est entre nous, *celles qui demeurent s'en vont,* et *celles qui s'en vont demeurent*, non en leurs personnes, mais en celles de leurs Sœurs.

Vous autres, mes chères filles, qui allez donner un commencement à cette nouvelle maison, devez bénir Dieu et le remercier de l'honneur et de la grâce qu'il vous fait, vous donnant un emploi totalement à sa gloire : vous allez commencer une retraite de bénédictions en laquelle multitude d'âmes se retireront pour aimer et servir Dieu et y faire leur salut. Et vous, ma Sœur Madeleine-Élisabeth de Lucinge, vous vous devez fort humilier devant cette souveraine bonté qui daigne jeter les yeux sur vous, et vous a destinée de toute éternité pour conduire une troupe d'âmes consacrées à son service et à son pur amour; rendez-lui mille actions de grâces de ce qu'il vous emploie à chose si grande que de coopérer avec lui au salut des âmes; armez-vous de courage, d'humilité, de confiance, et toutes, tant les unes que les autres, je vous souhaite un vrai amour et fidélité à notre Institut; et croyez, mes chères Sœurs, que si nous sommes un peu séparées de corps, nous ne le sommes point d'esprit, et possible notre union sera plus sensible et suave que quand nous nous voyions de cette présence corporelle, parce que, souvent, on n'estime un bien que quand on l'a perdu. Il nous fâche à toutes de vous quitter; mais, non,

montrons que nous méprisons les choses de la terre et que notre espérance est au Ciel où nous nous verrons, comme j'espère, éternellement.

EXHORTATION IX

SUR LE CHANGEMENT DES OFFICIÈRES. — DERNIERS ADIEUX DE LA SAINTE A UNE COMMUNAUTÉ.

Notre digne Mère proposa l'élection de l'assistante, des conseillères, et, sur ce sujet, elle dit :

Il ne faut pas toujours laisser les mêmes officières aux charges, pour deux raisons : l'une, de peur qu'elles ne s'y attachent trop. Nous regardons comme un devoir d'ôter les Sœurs de quelque emploi que ce soit, quand on les y voit attachées, parce que cela est contre l'esprit de notre vocation qui enseigne de ne s'attacher qu'à Dieu. L'autre raison est parce que, l'Institut se devant beaucoup étendre pour la gloire de Dieu, il faut former plusieurs filles et les rendre capables de toutes les charges.

Je vous prie, mes très-chères Sœurs, soyez humbles, basses et petites à vos yeux, et soyez bien aises que l'on vous tienne pour telles et que l'on vous traite pour cela. Les autres Ordres de religion ont tous une grande estime de leur Institut, chacun pense être le plus grand, et tout cela à très-bonne intention, parce que tous aussi sont très-grands. Mais, nous autres, nous nous devons estimer les moindres et les plus petites, comme étant les dernières venues en l'Église de Dieu. Oui, mes Sœurs, nous sommes les plus petites, et nous nous devons tenir pour

telles, non que pour cela nous devions mésestimer notre manière de vivre, car nous la devons aimer et chérir comme une grâce très-particulière que Dieu, par sa bonté, nous a faite de nous y appeler, nous donnant cet Institut conforme à notre portée et petitesse, mais il ne faut pas pour cela nous surestimer, car notre excellence est de n'en avoir point.

L'obéissance est la fille aînée de l'humilité, et, partant, je vous y exhorte. Obéissez en toutes choses, mes chères filles : à Dieu, en vos supérieurs ; à Dieu, par l'obéissance et observance de vos règles ; à Dieu, par le tranquille acquiescement aux événements que la Providence ordonne ; et, je vous prie, mes très-chères filles, de retenir ces dernières paroles comme les enfants du monde retiennent celles qu'ils entendent dire à leur père et mère quand ils meurent. Je ne meurs pas, mais plût à Dieu qu'il me fît la grâce de bien mourir à mes imperfections !

Quand vous perdrez l'amour du mépris et de la mortification, vous perdrez votre esprit et rendrez inutiles les desseins que Dieu a eus de toute éternité sur vous, qui sont de faire des filles et des religieuses très-basses, très-petites et très-abjectes à leurs yeux et aux yeux de tout le monde. N'anéantissons donc point, je vous prie, l'inspiration que Dieu a donnée à notre très-cher Instituteur, mais répondons aux grâces que sa Bonté veut nous faire par lui. Ne soyons jamais si aises que quand on nous méprisera, que l'on dira mal de nous, qu'on n'en fera nul état. Ce n'est pas qu'il faille rechercher les occasions de mépris, mais les accepter de bon cœur quand nous les rencontrons et en être bien aises.

Je vous l'ai dit plusieurs fois, et vous le répète encore : l'esprit de notre vocation est un esprit de profonde humilité, douceur, soumission, condescendance et souplesse d'esprit envers le prochain ; humilité qui produit la générosité, nous confiant en Dieu et nous défiant de nous-mêmes. Nous sommes obligées,

mes très-chères Sœurs, mais d'une obligation toute particulière, de nous former là-dessus, parce que ces vertus reluisent en notre cher Instituteur, de qui Dieu se servit pour nous le faire savoir. Et puis, elles sont les chères vertus, et très-aimées de notre Sauveur. Soyons donc très-souples, très-humbles, très-maniables, très-dépouillées, et très-abandonnées au bon plaisir de Dieu et de sa Providence, autrement nous résisterions aux desseins éternels que sa bonté a sur nous. Ne le faisons pas, mes très-chères Sœurs, je vous en conjure.

Sa Bonté se veut servir de nous en plusieurs endroits, inspirant quantité de personnes à nous demander. Ne désistons point de notre côté; au contraire, disons plusieurs fois le jour : *Je suis prête, Seigneur; que vous plaît-il que je fasse?*

Mon départ ne doit point presser vos cœurs de douleur, mais dites à Dieu : Vous nous l'aviez donnée, nous vous la rendons maintenant. Elle est vôtre, Seigneur; servez-vous-en ici et là, partout où il vous plaira; et si votre volonté était de vous en servir au bout du monde, et qu'il y eût plus de votre bon plaisir que nous nous y portassions nous-mêmes, nous le ferions de tout notre cœur. Oui, mes Sœurs, il faut être prêtes à cela, et dire : O mon Dieu! nous vous la rendons donc; mais quand il vous plaira de nous la redonner, votre Nom en soit béni.

Bref, supportez-vous les unes les autres, soyez plus jalouses de votre esprit et de votre perfection qu'un mari ne serait d'une belle femme qu'il aimerait chèrement. Soyez courageuses, et, quand le monde vous méprisera, ne vous contentez pas de recevoir ce mépris comme un gage très-aimable de la bonté de Dieu sur vous, mais recevez-le comme une chose très-propre et convenable à votre petitesse. Aimez-le chèrement, et pour votre particulier et pour le général de l'Institut.

Lorsque vous sentez des répugnances et contradictions en votre chemin, ne vous en étonnez point; car la vertu se pratique parmi la contradiction et répugnance d'un naturel arrogant et

orgueilleux; oui, les vertus d'humilité, soumission et souplesse d'esprit qui se pratiquent nonobstant ce naturel sont très-solides et très-fortes. Une seule action, pratiquée comme cela, vaut dix fois le ciel; que dis-je, le ciel, elle vaut plus, car elle vaut le Dieu du ciel. Courage donc, mes chères Sœurs, au service de Dieu.

A Dieu, mes chères Sœurs; je vous conjure de demeurer petites, basses, humbles, aimant le mépris, la mortification, l'abaissement de vous-même, et tout ce qui vous pourrait rendre petites aux yeux du monde. Eh quoi! Dieu, qui est si grand, s'est fait si petit pour notre amour, qu'il a toujours caché l'éclat de sa grandeur pour paraître abject; et nous, qui sommes ses servantes, nous ne voudrions pas nous rendre petites à son imitation? Nous avons tant dit autrefois que le dessein de Dieu sur nous est que nous soyons très-petites en son Église, en sorte qu'il soit glorifié en notre humilité et bassesse, car c'est ce qu'il veut de nous!

Mon cher Sauveur, je vous recommande ces âmes que vous m'avez commises, et demande très-humblement pardon à votre Majesté des fautes que j'ai faites à leur service, par mon mauvais exemple; et, je vous supplie aussi, mes chères Sœurs, de me pardonner et prier sa bonté de m'amender. Seigneur, elles sont vôtres! bénissez-les, mon Dieu, de votre bénédiction éternelle. Je les remets entre vos mains, conduisez-les selon l'ordre de votre divine Providence. Rendez-les obéissantes à votre bon plaisir, à leurs règles, constitutions et ordonnances des supérieurs, très-amoureuses du mépris. Faites, mon cher Sauveur, qu'en tout ce qu'elles feront elles cherchent de s'anéantir elles-mêmes, pour vous glorifier.

Oui, mes très-chères filles, croyez-moi, Dieu veut tirer sa gloire de votre petitesse. Votre éclat doit être de n'avoir point d'éclat; votre grandeur d'être très-petites à vos yeux et de procurer de l'être aussi en l'estime du monde.

Sainte et sacrée Vierge, Mère de mon Dieu, ces filles sont vôtres, prenez-les donc en votre protection, présentez-les à votre cher Fils, protégez leurs cœurs, afin de les lui rendre agréables. A Dieu, mes chères filles; je vous laisse sans vous laisser. Je vous donne de très-bon cœur ma bénédiction, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Soulagez vos cœurs, je vous en prie, et demeurez fermes entre les bras de Dieu et conformes à son bon plaisir.

EXHORTATIONS

(FAITES EN CHAPITRE)

POUR

QUELQUES FÊTES ET PRINCIPAUX TEMPS DE L'ANNÉE

EXHORTATION I

(Faite le 1er décembre 1629)

POUR LE PREMIER SAMEDI DE L'AVENT.

SUR L'IMITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Puisqu'il a plu à Notre-Seigneur de nous amener jusqu'à ce saint temps de l'Avent, je vous prie, que nous ne le laissions pas passer sans en bien tirer du profit, spécialement à bien faire tous nos saints exercices, et nous avancer au saint recueillement. Pour cela, regardons en ce saint temps, quelle était l'occupation, quelles les actions, les pensées, les désirs et affections de Notre Dame et très-glorieuse Maîtresse, tâchant de l'imiter, selon notre petit pouvoir; car, mes chères Sœurs, nous avons si souvent le bonheur de recevoir le Saint-Sacrement, auquel est contenu le même Fils de Dieu que la sacrée Vierge conçut, que si nous étions fidèles à correspondre à cette grâce, nous pourrions faire beaucoup d'avancement. Et, je vous prie, qu'à l'imitation de notre glorieuse Maîtresse, qui s'occupait continuellement à regarder le Verbe divin dans ses pures et chastes entrailles, et tenait son cœur en continuel col-

loque avec lui, nous regardions Notre-Seigneur dans nos cœurs, j'entends dans la suprême partie de notre âme et de notre esprit, et là enfermons-nous seules avec lui; entretenons-le, tenons-nous à ses pieds, non-seulement après la communion, ains journellement. Chacune de vous n'ignore pas, comme je le crois, que Notre-Seigneur ne soit en l'intime de son cœur; que donc elle ne le laisse jamais, ains qu'elle se tienne toujours proche de son souverain Bien.

Je désire, en second lieu, que nous nous occupions fort, cet Avent, à bien remercier Notre-Seigneur de son admirable Incarnation et venue au monde. Ah, mes chères Sœurs! n'en soyons pas ingrates; voilà ce Seigneur qui vient étendre sur nous la grandeur de ses miséricordes. Avant la venue de ce cher Sauveur, la vie était une mort, et la mort une éternelle damnation. Il nous a ressuscitées si saintement par sa naissance, rachetées par sa mort, et nous glorifiera par sa grâce et bonté, si nous correspondons à ses desseins éternels. Rendons, mille fois le jour, grâce à Notre-Seigneur de ses bienfaits, nous ne saurions que lui rendre pour ces faveurs reçues; rendons-lui nos vœux et notre amour; adorons-le; remercions-le de toute notre âme, et sa bonté se contentera.

EXHORTATION II

POUR LE DEUXIÈME SAMEDI DE L'AVENT.

SUR LA PURETÉ DU COEUR ET LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Mes chères Filles, j'ai pensé qu'il serait à propos que je vous dise un mot aujourd'hui pour vous convier et exhorter à la pureté de cœur. Pour cela, je vous prie, mes chères Sœurs, de

mettre tout de bon la main à l'œuvre, pour rendre pures vos affections et intentions, et non-seulement vous purifier des grands péchés, car, grâce à Dieu, je crois que nous n'en faisons pas; mais cela n'est pas assez pour des âmes qui sont obligées, par leurs vœux et vocation, de tendre à la pureté de la perfection; il faut purifier jusqu'à la moindre chose. Tâchons donc, mes Sœurs, de faire nos actions avec la pureté d'intention qu'avait Notre-Seigneur quand il est venu s'incarner et rendre passible et mortel : or, il n'a point eu d'autre motif que la gloire de son Père Éternel et le salut des hommes; voilà les seuls que nous devrions avoir en retranchant fidèlement tout propre intérêt, toutes recherches vaines, tout désir de plaire aux créatures, tous les tours et retours que nous fait faire notre amour-propre sur nous-même; enfin, être sans désirs ni prétentions que de la gloire de Dieu et le salut de nos prochains.

Ceci, de prime abord, semblera facile et très-raisonnable, nous étant avis que nous le pratiquerons incontinent, d'autant qu'il n'y a rien de plus juste que cela, tendre tous les jours à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Certes, mes chères Sœurs, il est vrai qu'il n'y a rien de plus juste; mais regardons de près; tenons-nous proche de Dieu, et sa bonté ne manquera pas de nous faire connaître combien nous sommes défaillantes en ce point, et combien notre amour-propre nous déçoit. Regardons ce que notre bon Sauveur fait pour nous, et si nous aurions bien le courage d'entreprendre, pour sa seule gloire et le salut de nos prochains, quelque chose mille fois moindre. Hélas! nos cœurs nous répondront incontinent que nous sommes trop chétives et misérables, et trop soigneuses de chercher nos propres intérêts. Voilà ce bon Dieu qui descend çà bas, en ce lieu de misères, charge sur lui toutes nos iniquités et nos pauvretés, prend la forme, et, est en effet, un petit Enfant, quoique Tout-Puissant, rebuté dans une étable, souffrant le froid et les autres incommodités, se cachant, s'enfuyant, se tenant resserré

pour fuir la tyrannie d'Hérode; puis, après tout ceci, se tenir l'espace d'environ trente ans parmi les hommes, comme le fils d'un charpentier, et enfin souffrir mille injures, affronts, blasphèmes et tourments; puis, finalement, après avoir travaillé sans cesse au salut des humains, mourir honteusement de la rude et douloureuse mort de la croix.

Or, dites-moi, qui voudrait entreprendre cela, dans cette pureté de cœur et d'intention incomparable qu'avait ce divin Seigneur en tout ce qu'il fit pour notre salut; souffrir toutes sortes de maux, étant innocent, pour la seule gloire de son Dieu et le salut du prochain? Bienheureuse est l'âme qui est en cette disposition; mais ce n'est pas en ces grandes souffrances que le Sauveur veut que nous l'imitions, puisqu'il ne nous donne pas ces grandes occasions-là. Il veut donc que nous recevions toutes choses comme de sa très-sainte main, en vivres, en vêtir, contradictions, afflictions et autres choses que sa bonté permettra nous arriver, et que nous les supportions amoureusement entre lui et nous, purement pour lui, ôtant de nos cœurs tout ce que nous verrons qui contrarierait cette pureté de la seule gloire de Dieu et du salut des hommes.

Si nous nous tenons proche de Dieu, il nous éclairera, et nous fera voir jusqu'à la moindre impureté qui pourrait être en nos esprits; car sa bonté se plaît merveilleusement dans les âmes pures et nettes. C'est pourquoi, je vous prie, mes chères Sœurs, autant qu'il m'est possible, que nous nous purifiions en considération de la pureté adorable de la venue de Notre-Seigneur et Maître, et encore en cette considération de la fête que nous célébrerons demain, de l'Immaculée Conception de Notre-Dame et glorieuse Maîtresse et Protectrice, la priant, puisque la moindre impureté, tache de péché ou d'imperfection, ni de corps, ni d'esprit, ni de cœur, ne s'est jamais trouvée en elle, qui a toujours été la sainte colombe toute pure et toute blanche, qu'elle nous obtienne la fidélité à purifier nos cœurs, où sans

doute nous trouverons mille petites choses à purifier, et que nous les puissions rendre une demeure agréable à son Fils bien-aimé, par leur candeur et véritable pureté. Tâchons, mes chères Sœurs, chacune en notre particulier, de nous rendre attentives à cette pratique, et ne laissons pas passer l'Avent sans en tirer du fruit pour nos âmes, puisque c'est un temps saint, où même les gens du monde s'étudient à la dévotion plus qu'à l'ordinaire.

EXHORTATION III

POUR LE TROISIÈME SAMEDI DE L'AVENT.

SUR LES ANÉANTISSEMENTS DU VERBE ÉTERNEL EN SA VENUE ICI-BAS.

Vous ayant, samedi dernier, parlé de la pureté de cœur, à l'imitation de Notre-Seigneur, et de notre glorieuse Dame et Maîtresse, la Vierge sacrée, je vous dirai aujourd'hui un mot de l'anéantissement, parce qu'il me semble nous être fort nécessaire. Premièrement, le Fils de Dieu, pour nous montrer exemple, est venu s'anéantir d'un anéantissement le plus admirable qui se puisse, non-seulement faire, mais encore penser; car vous voyez ce Dieu de toute majesté, comme oubliant et anéantissant cette grandeur tant suprême et toute adorable, s'est venu rendre un pauvre petit Enfant dans les flancs d'une de ses créatures.

Or, mes chères Sœurs, j'aurais grand désir que nous imprimassions en nos cœurs cette affection de nous anéantir, en tout ce en quoi Notre-Seigneur s'est anéanti : je dis *imprimer* en nos cœurs, parce qu'une chose imprimée ne s'efface jamais. Il faut donc imprimer et graver en nos cœurs ce désir de nous anéan-

tir en tout; mais principalement en l'honneur, en l'estime, au désir d'être aimées, préférées, être tenues pour capables de quelque chose, ou désir d'être employées, d'être tenues pour vertueuses, que sais-je, moi? en mille propres recherches, lesquelles il faut toutes anéantir à l'imitation de l'anéantissement du Fils de Dieu; car comme est-ce que ce débonnaire Seigneur ne s'est pas anéanti en l'honneur? Hélas! mes chères Sœurs, il s'est réduit en telle extrémité en ce point, que le voilà souffrant comme une autre créature mortelle; le voilà tenu pour un enfant comme les autres; le voilà tant rebuté, qu'il n'est reçu de personne, et il n'y a point de maison pour celui qui est le Seigneur de tout le monde, tellement il a anéanti cette sienne grandeur sous le voile de la nature, lui qui est tout redoutable, tout riche, tout comblé de délices. Le voilà anéanti dans les entrailles d'une Vierge; et, après sa Nativité, dans une abjection la plus grande qui se puisse dire, et cette Sagesse éternelle se cache sous le masque d'une frêle enfance. De tout-puissant, il paraît comme tout impuissant; de tout grand, tout petit; de tout redoutable, tout doux et bénin, qui se laisse gouverner comme un petit agnelet; de tout riche, des richesses éternelles du Père des lumières, dont il est le Fils naturel et éternel, le voilà tout pauvre entre des mortels, dans une obscure étable, et n'a que très-petitement ses nécessités, selon que sa très-sainte Mère et saint Joseph les lui donnent et fournissent. Il se voulut encore anéantir en la liberté, se mettant comme en prison au sein virginal; car, ayant l'usage très-parfait de la raison, il pouvait parler et marcher, mais non; il veut encore faire cet anéantissement, avoir deux yeux et ne regarder point, une langue et ne parler point qu'en son temps comme les autres, et veut anéantir jusqu'à cette petite consolation, qu'il eût pu recevoir, d'être élevé en sa patrie et parmi les parents de sa sainte Mère; mais il s'en va pauvre, mendiant, et fuyant dans un pays étranger, souffrant mille travaux.

Ah! mes chères Sœurs, je vous conjure, qu'à cet exemple d'anéantissement, nous prenions force et courage, pour ne laisser en nous nulle chose que nous n'anéantissions. Plût à ce Seigneur, qui s'est tant anéanti pour nous, que nous nous fussions tant anéanties pour lui, que nous ne vêquissions plus en nous-mêmes, mais en lui et en son bon plaisir; car, mes chères Sœurs, il faut que nous nous anéantissions toutes; je ne dis pas seulement au désir de l'honneur, de l'estime, d'être aimées et caressées; mais, qui plus est, anéantir les désirs superflus de notre perfection, qui nous feraient plus penser aux moyens de l'acquérir, que nous tenir proche de Dieu. Il nous faut anéantir en l'honneur, à l'exemple de ce Seigneur; que rien ne paraisse en nous, que l'abjection, la pauvreté, les fautes, les lourdises, nous tenir basses et très-basses à nos yeux, fort petites en notre propre estime.

Il fallait que notre bon Dieu retînt, par un miracle continuel, ce qui était de beau et de bon en lui, qui est la beauté même et l'essence de toute beauté et bonté, afin de faire voir qu'il a pris les intérêts de notre misère humaine; mais, quant à nous, nous n'avons qu'à manifester simplement et véritablement notre chétiveté et misère, sans la couvrir en aucune façon; et il ne faut que cela pour nous tenir basses et abjectes à nos propres yeux et à ceux des autres. Je ne veux pas toutefois dire qu'il faille délaisser de faire des bonnes œuvres, à quoi notre règle et vocation nous obligent, crainte d'être estimées et honorées. Oh non! mes chères Sœurs, ce n'est pas cet anéantissement-là que Dieu requiert de nous; mais c'est l'anéantissement de toutes nos inclinations, pour les ajuster à l'exacte observance de nos règles; car notre nature est ordinairement si dépravée, qu'il est besoin de la beaucoup anéantir, pour l'ajuster à la règle et à la raison. Et si bien je dis qu'il nous faut anéantir, il ne nous faut pas pourtant anéantir pour nous réduire à rien, mais il nous faut suivre l'exemple de notre bon Seigneur et Maître; nous

anéantir en toutes les choses de la nature, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

O, mes très-chères Sœurs! nous adorons le Fils de Dieu dans le sein de son Père Éternel, triomphant et glorieux; et ce même Fils, en ce mystère, nous l'adorons anéanti, couvert et caché sous notre nature qu'il a unie à la sienne, ayant, par manière de dire, quitté, en quelque façon, la troupe bienheureuse des Anges, pour vivre dans une étable, parmi les bêtes, naître dans la pauvreté, dans le mépris et dans la douleur; il sort, en quelque manière, de ses joies éternelles pour se venir rendre un enfant pleurant et tremblotant. Je vous prie, que ces jours qui nous restent devant le saint jour de Noël, que nous nous employions à considérer fidèlement l'anéantissement de ce grand Dieu, pour l'imiter selon notre faible portée; mais, spécialement, anéantissons ces désirs d'être aimées, estimées et préférées; enfin anéantissons tout ce que la divine bonté nous fera voir n'être pas conforme à lui et à son bon plaisir. Tenez-vous proches de lui, et préparez des cœurs purs et nets pour l'y loger en son arrivée au monde; car, si vous lui ouvrez, il entrera et demeurera avec vous; j'en supplie sa bonté.

EXHORTATION IV

(Faite en 1631)

POUR LE TROISIÈME SAMEDI DE L'AVENT.

SUR L'HUMILITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Je pense, mes Sœurs, que l'Église nous représente l'Évangile auquel on voit l'humilité de saint Jean [pour nous exciter à l'imitation de ses vertus]; au moins, il y a plus de quinze jours

que j'ai désiré que Monseigneur nous en parlât. Cet Évangile nous fait voir le glorieux saint Jean, qui répond à tout par négative : *Es-tu Prophète?* Non. — *Es-tu Élie?* Non. — *Es-tu Christ?* Non. Enfin, il ne répond que par négative; si qu'il contraint ceux qui l'interrogeaient de lui dire : *Qu'es-tu donc?* Et il leur répondit cette sainte parole de vérité : Je ne suis rien.

O mes Sœurs, que bienheureuse est l'âme qui nie tout ce qui peut l'élever, et qui, à toute rencontre, dit de bouche et de cœur, avec croyance et sentiment : *Je ne suis rien,* car c'est la parole de vérité.

Toutes les créatures, dit le prophète, *sont devant Dieu comme si elles n'étaient point;* cela veut dire : tous les cieux, tous les royaumes, toutes les nations, bref, toute la terre, et tous ceux qui l'habitent ne sont *rien* devant la souveraine grandeur de Dieu. Or, dites-moi, mes chères Sœurs, si tout le monde et toutes les nations ne sont rien devant Dieu, que sommes-nous, sinon seulement que le *rien* même? C'est une parole qui m'a donné souvent à penser : *toutes les créatures ne sont rien devant Dieu;* il faut donc tirer cette conséquence : si tous les peuples qui habitent la terre ne sont rien, moi qui ne vaux pas le moindre, que puis-je être? Cette pensée est salutaire, parce qu'elle porte puissamment l'âme à la connaissance de sa bassesse. *Connaître cette bassesse,* disait notre Bienheureux Père, *c'est n'être pas bête;* et, partant, je vous exhorte, mes Sœurs, s'il y en a quelqu'une qui présume quelque chose de soi, qu'elle recourt à la connaissance de sa bassesse; mais qu'elle ne s'arrête pas là, ains qu'elle aime cette petitesse, vileté et abjection, et désire que toutes la traitent comme abjecte et chétive; ainsi elle acquerra la sainte humilité. Sachez, mes Sœurs, que l'humilité est le siége de la grâce : *Sur qui reposera mon esprit,* dit la Vérité éternelle, *sinon sur l'humble qui craint mes paroles?* Autant que nous nous abaisserons par vraie humilité de cœur, autant le Tout-Puissant s'abaissera en nous

pour combler nos cœurs de l'abondance de son Saint-Esprit, lequel nous préparera pour recevoir le Seigneur en sa sainte naissance, et cette préparation ne sera autre qu'un accroissement d'humilité; car ce divin Sauveur et Maître ne se complaît que dans les âmes profondément anéanties, humbles et petites à leurs propres yeux. Jetons les yeux sur Notre-Seigneur, requérons son secours, afin que nous soyons enseignées, dans ce que nous avons à faire, pour le recevoir à son arrivée au monde. Il ne nous enseignera rien autre chose que ceci : qu'il faut tenir nos cœurs hauts, élevés en la grandeur et miséricorde de Dieu, et profondément anéantis en notre vileté, bassesse et abjection : et, voyez-vous, mes Sœurs, les trésors des richesses de Dieu se déploient dans les âmes pauvres, cela veut dire humbles, basses et petites. Soyons donc bien pauvres, bien petites et bien simples; car Notre-Seigneur prendra soin de nous évangéliser : cela veut dire de nous enseigner ses divines volontés.

Et s'adressant à une Prétendante qui demandait d'entrer à son essai : Hé bien! ma très-chère fille, vous avez bien regardé; avez-vous bien considéré si votre cœur pourra bien s'accommoder à toutes les observances? Car, voyez-vous, ma fille, ce que vous entreprenez n'est pas petite besogne; il est requis d'avoir un grand courage : vous prétendez, en entreprenant cette vocation, une guerre continuelle, et un renversement entier de tout vous-même : voire, ma fille, vous entreprenez de mourir à la nature, pour vivre à la grâce de Dieu. Dites-nous ici qu'est-ce qui vous invite à entreprendre une chose si grande?

Bénissons Dieu, ma fille, voilà un bon motif; et puisque vous prenez Notre-Seigneur avec vous, j'espère que si vous ne le quittez point, aussi ne vous abandonnera-t-il pas. Mettez profondément cette maxime en votre cœur : *Sans Dieu je ne puis rien, avec Dieu je puis tout.* Or, tenez-vous profondément humble devant Dieu, en reconnaissance de l'honneur qu'il vous

fait de vous choisir pour son épouse, et pour vous loger en sa sainte maison. Il vous a tirée de parmi les maux, les misères, les niaiseries et vanités du monde, parmi lesquelles, hélas! ma fille, peut-être vous fussiez-vous perdue; et regardez que si vous correspondez à la grâce divine, Dieu vous prépare une robe de gloire et d'immortalité, de laquelle sa bonté vous vêtira, si pour son amour vous dévêtez bien votre cœur de toutes les choses du monde et de vous-même; enfin, il vous fera régner avec ses fidèles épouses dans sa glorieuse éternité, où il changera nos chétifs corps passibles et mortels en des corps glorieux.

Or sus, ma chère fille, allez vous offrir à Dieu, tandis que nous poursuivrons le chapitre. Remettez-vous bien toute entre ses mains, et celles de l'obéissance, pour n'être désormais plus à vous, mais à son bon plaisir, par le renversement et changement total de toutes vos inclinations, habitudes, passions, paroles, pensées et gestes, pour vous réduire en l'état bienheureux des âmes qui s'étant délaissées elles-mêmes, ne cherchent plus que Dieu, par la voie d'une exacte et sainte observance

---

EXHORTATION V

(Faite le 15 décembre 1629)

AVANT LA PETITE RETRAITE DE NOEL

SUR LES PRÉSENTS QU'IL FAUT FAIRE A NOTRE-SEIGNEUR.

Je crois que voici le dernier chapitre que nous tiendrons, avant la Nativité du Sauveur, ce qui me fait vous prier, mes chères Sœurs, de vous y bien préparer. Pour le mieux faire, j'ai pensé de vous avertir de regarder un peu vos résolutions, et les bonnes affections que Dieu vous a données en vos soli-

tudes, car il me semble que cette ferveur commence un petit peu à s'amortir.

Je vous prie, mes chères Sœurs, faites soigneusement ce que je vous veux dire : regardons devant Dieu nos affections et toute notre âme, pour voir en quelle disposition tout cela est, pour les purger des défauts que nous y remarquerons, afin de pouvoir présenter à Notre-Seigneur quelque chose à son arrivée au monde. Mais, hélas! c'est un Seigneur si grand, si riche, si puissant, qu'*il n'a que faire de nos biens,* comme dit David. Quels présents lui pourrons-nous donc faire, si tout ce monde est sien? Il lui faut offrir des âmes pures, et des cœurs nets et blancs, et vides de toutes choses terrestres; mais, voyez-vous, il faut que nos âmes soient nettes pour être offertes à cet Enfant divin, qui naît à ce jourd'hui, Auteur de toute pureté et sainteté. Voilà le plus agréable présent que nous lui pourrions faire, un cœur net, contrit et humilié; il ne veut de nous que le cœur. *Ah! mon fils, donne-moi ton cœur.* N'est-il pas plus que raisonnable que nous lui donnions ce qu'il demande, puisqu'il nous vient donner la vie, et charger sur lui les peines de nos péchés; et, par un effet non pareil de sa grande miséricorde, bonté et libéralité, nous vient ouvrir le paradis, et nous donner sa grâce et amitié? Donc, en contre-échange, s'il faut ainsi parler, ouvrons-lui nos cœurs, et les lui donnons entièrement pour sa demeure.

Je vous supplie, que ces trois jours de solitude, notre principal soin, soit de purifier nos âmes, pour les rendre capables de recevoir les fruits de cette sacrée Nativité. Prenons courage nouveau, pour cheminer parfaitement, en l'observance de nos règles, et chacune à la vertu dont elle connaît avoir le plus besoin, combattant les défauts particuliers, dont nous avons eu lumière en nos solitudes, prenant de nouveaux cœurs et non des lumières et résolutions nouvelles; mais, par une vive et générale volonté, observons fidèlement celles que nous avons faites

en nos retraites; c'est bien assez pour nous; la multiplicité gâte souvent.

Préparons donc ainsi nos cœurs par pureté, amour et fermeté à nos bons propos, les vidant de tout autre désir que d'y recevoir ce divin Enfant, lequel les trouvant ainsi bien disposés, il y naîtra assurément, et habiterons avec lui éternellement.

EXHORTATION VI

POUR LE DERNIER SAMEDI DE 1629

SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

Le jour d'aujourd'hui parle pour moi; voilà que nous sommes à la fin de cette année qui s'en va engloutir dans le néant, où tant d'autres se sont abîmées.

Le temps passe; les années finissent, et nous passons et finissons avec elles; mais il faut faire de fortes et absolues résolutions, que, si Notre-Seigneur nous donne l'année qui vient, nous l'emploierons mieux que ces autres passées. Cheminons d'un pas nouveau à son service divin et à notre perfection; prenons donc de grands courages pour travailler tout de bon à la ruine de nous-mêmes, afin que cette année prochaine ne s'aille derechef abîmer dans son gouffre, et que, cependant, nous ne demeurions toujours dans nos imperfections, misères et iniquités; je dis, *iniquités,* parce que tout ce qui est contre Dieu, pour petit qu'il soit, est *inique.* S'il est vrai, mes chères Sœurs, qu'il faille que *le juste se justifie,* et *le saint se sanctifie,* combien plus faut-il que l'homme inique retourne à l'équité et droiture, l'injuste à la justice; que le pécheur délaisse son mauvais che-

min et entre en la voie de sanctification; que l'âme tiède et nonchalante prenne de la ferveur, pour changer en l'amour de Dieu la froideur de ses tépidités.

De vrai, mes chères Sœurs, j'ai grand désir que vous pensiez tout de bon à ceci; car ce n'est rien de commencer des années, si nous ne commençons de mettre la main à la besogne; autrement nous serons tout étonnées, que nous verrons le temps couler, et nous avec lui, sans aucun profit pour notre âme. Je désire bien que cela ne soit pas, mais que vous considériez comme le temps s'en va. *La figure de ce monde passe;* rien n'y est permanent et durable que la parole de Dieu; le ciel et la terre, et tout ce qui se trouve en iceux, passe et s'évanouit de nos yeux. Que faire donc, parmi ces vicissitudes? Ce que dit le bon David : *Fais bien et espère en Dieu.* Faisons le mieux notre devoir qu'il nous sera possible; employons le temps que Dieu nous donne, avec grand soin, puis, espérons en sa souveraine miséricorde; mais souvenons-nous de faire bien, car notre fin s'approche : nous vieillissons et approchons journellement de notre mort, à mesure que nos jours, les mois, les ans s'écoulent, et que tout prend fin. Mais savez-vous, mes chères Sœurs, nos fautes, nos infidélités ne s'anéantissent pas comme les jours et les ans, ains elles nous seront toutes représentées à l'heure de notre mort, et nous y devrions penser souvent; car, je vous assure, que c'est une sainte et salutaire cogitation que celle de notre fin, qui nous fait opérer plusieurs bonnes œuvres et fuir beaucoup de mal. Le sage la conseille en plusieurs endroits : *Pense à ta fin dernière, et tu n'offenseras point. Souviens-toi de ton heure dernière et de ton dernier passage.* Il semble que les âmes, esquelles Dieu s'est fait connaître, qu'il a retirées à soi du tracas du monde, ne devraient point laisser finir les années, les mois et les jours mêmes, sans une profonde considération, voyant comme tout est muable, passager et périssable, excepté Notre-Seigneur, leur souverain Époux, auquel elles devraient

s'attacher uniquement. Rien de tout ce que nous aurons, ferons, dirons, en ce monde, ne nous demeurera, que deux choses : savoir, le bien et le mal. Je voudrais, mes Sœurs, que vous profondassiez ces pensées, et que vous en parfumassiez vos cœurs; ce ne serait pas, à mon avis, sans utilité.

Or sus, commençons donc l'année au nom de Notre-Seigneur, mais avec des efficaces résolutions de commencer à le servir fidèlement, selon notre petit pouvoir; car il ne veut que ce que nous pouvons, mais cela il le veut : soyons soigneuses de le lui donner, faisant bien, puis espérant et nous confiant en son infinie miséricorde.

EXHORTATION VII

(Faite en 1629)

POUR LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE

SUR LES DISPOSITIONS REQUISES POUR BIEN FAIRE LES DÉPOUILLEMENTS MARQUÉS PAR LA RÈGLE.

Je me suis souvenue que notre Bienheureux Père m'a souvent dit, que, lorsqu'il oyait chanter ce verset : *Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y retournerai,* il recevait une consolation nonpareille. Pourquoi pensez-vous, mes chères filles, que notre saint Fondateur eût une si grande joie lorsqu'il oyait dire ces paroles? Sinon parce que c'était une âme qui aspirait et qui est parvenue au comble de la perfection, et qui savait bien, que, tandis que nos affections seront attachées à quelque chose de ce bas et misérable monde, nous ne serons jamais parfaites. Et moi, qui suis la plus imparfaite et la plus mauvaise qui se puisse trouver, toute pauvre de vertu que je suis, je ne

laisse pas de m'étonner infiniment que quelque chose, hors de Dieu, puisse engager nos cœurs.

A la vérité, cela m'étonne merveilleusement de voir qu'une âme qui fait état d'aspirer au ciel, s'attache à des choses d'ici-bas, où rien n'est capable de contenter le cœur. C'est avoir l'esprit un peu hébété, si je l'ose dire ainsi, de s'attacher à ces bagatelles, puisque nous savons que les attaches, pour petites qu'elles soient, retardent notre perfection. Il faut, pour être parfaites filles de la Visitation, être dépouillées des propres recherches, indifférentes et abandonnées entre les mains de Dieu et de l'obéissance, car il est certain, mes chères Sœurs, que, tant que nous serons attachées à quelque chose, pour petite qu'elle soit, nous ne serons jamais bien unies avec Dieu, ni par conséquent, parfaites.

Vous savez que notre Bienheureux Père dit « que seulement l'attache à une pensée inutile empêche la perfection; » cette attache étant un obstacle et entre deux, entre Dieu et nous, entre Dieu et notre perfection. Voyez donc quelle affection nous devrions avoir pour nous dépouiller et dénuer, disant de bon cœur : *Nue je suis sortie du sein de ma mère, la terre, et toute nue je désire d'y retourner,* puisque les attaches m'empêchent d'être bien unie à mon Dieu, et d'arriver à la pure perfection à laquelle ma vocation m'appelle.

Que pensez-vous de votre sainte vocation, mes Sœurs? Je vous dis qu'elle vous appelle à une aussi grande pureté de vie que celle des Anges, s'ils avaient des corps; car, en tant que religieuses, nous devons viser à la perfection et pureté angélique; et, certes, je vois que nous ne pensons pas assez à cette pureté de vie à quoi nous sommes appelées. Regardons la constitution de la pauvreté, à quel dénûment ne nous invite-t-elle pas? celle de l'obéissance, à quel renoncement de toute propre volonté? et celle de la chasteté, à quelle pureté de cœur, de corps et d'esprit nous oblige-t-elle? Examinons-nous, si nous

les avons bien observées cette année, et nous trouverons qu'il nous reste bien du chemin à faire. Il faut prendre bon courage pour le faire l'année où nous entrons demain. Travaillons tout le long d'icelle, et tout le long de notre vie, à nous dépouiller et anéantir, tant au corps comme en l'esprit, étant les choses auxquelles cet Institut vise plus : à laisser tout, pour n'avoir que Dieu seul.

Je ne sais s'il serait bien possible qu'une âme qui goûte Dieu, et qui a du zèle pour sa perfection, s'attachât à ces choses extérieures, dont nous nous dépouillons aujourd'hui : des charges et offices, des chambres et cellules, des chapelets, images, médailles, des livres et telles autres choses; cela serait indigne d'une âme religieuse et qui sait que la parfaite perfection gît en la nudité et soumission de cœur à Dieu et à ses supérieurs. Ne permettons pas, mes chères Sœurs, que nos pauvres cœurs soient empêchés d'être unis à leur souverain Bien par ces chétives attaches d'être employées ou non, ceci ou cela : *Rien que Dieu, sa volonté et l'obéissance,* devons-nous dire.

Si, en faisant nos professions solennelles, nous nous sommes toutes remises à Dieu et à la direction de la Congrégation, voudriez-vous bien maintenant vous reprendre? Vous avez dit : *Je choisis Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, pour l'unique objet de ma dilection.* N'est-ce pas démentir votre parole, si vous vous attachez à quelque chose? Avoir choisi Jésus pour *l'unique* objet de votre dilection, c'est avoir promis que vos cœurs n'auront d'autres affections qu'à lui plaire, qu'à l'aimer et le servir, et que tous vos désirs seront pour Jésus, toutes vos sollicitudes pour Jésus, toutes vos pensées pour Jésus, bref, toute votre âme et vos facultés pour Jésus seul, lequel vous avez de votre pure, libre et franche volonté choisi pour l'UNIQUE ÉPOUX de vos cœurs, et seul objet de votre amour.

Il faut donc, mes chères Sœurs, en vertu de ce sacré choix et très-sainte élection, que vos cœurs demeurent ainsi tout nus,

et abandonnés entre les mains de Dieu, lui laissant faire de vous tout ce qu'il lui plaira, vous dépouillant de tout propre intérêt, satisfactions, consolations et recherches, en faisant une sainte remise et abnégation de tout cela au pied de la croix du Sauveur.

Après avoir dit : *J'ai choisi la Congrégation pour ma direction,* serons-nous bien si chétives que de vouloir avoir quelque volonté pour nous gouverner nous-mêmes? Ne serait-ce pas aller évidemment contre notre profession, de vouloir plutôt ceci que cela, cette charge que l'autre? Il faut que vous sachiez que, par ces paroles : *J'ai choisi la Congrégation pour ma perpétuelle direction,* nous nous sommes obligées de vivre toute notre vie, en continuelle soumission et remise de toute volonté propre, entre les mains des supérieures qui gouvernent la Congrégation. Je dis telles qu'elles soient, à notre gré ou non, pour faire désormais, non notre volonté, mais la leur; non plus ce que nous désirerons, mais ce qu'elles nous ordonneront.

Par le premier choix, nous nous sommes attachées à Jésus, et obligées de n'engager jamais notre amour qu'à lui; par le second, nous nous sommes de même obligées tellement à nous laisser conduire à nos supérieures, à être si fidèles à leur direction, que nous puissions dire : « Je n'ai plus de liberté, ni d'esprit, ni de corps, j'ai tout remis à la Congrégation qui me dirige; je ne me suis rien réservée que le désir de me laisser tourner et virer comme l'on voudra. » Lorsque nos cœurs répugnent à quelque obéissance, je voudrais que nous leur dissions : « Pourquoi y répugnez-vous? Je dois obéir, et non plus choisir ce que je dois faire. »

Je crains, mes chères Sœurs, que, faute de considération attentive sur nos obligations, nous n'y ayons fait plusieurs manquements par le passé, desquels, Seigneur! nous vous demandons très-humblement pardon et nous vous crions merci! [miséri-

corde] mes Sœurs et moi, du profond de nos cœurs, de tous les manquements que nous avons fait cette année, contre l'observance de notre Institut, et de la négligence avec laquelle nous avons marché en votre divin service, des fautes que nous avons faites contre la très-sainte humilité, simplicité, candeur, cordialité et charité, desquelles fautes et de toutes nos autres offenses, nous demandons pardon en esprit d'humilité, priant votre infinie Bonté de jeter sur nous l'œil de sa miséricorde, nous faisant sentir la grandeur de vos misérations, par les mérites du sang précieux que vous avez répandu pour nous, par les intercessions de votre sainte Mère et de votre loyal serviteur notre Bienheureux Père.

Et à vous, mes chères Sœurs, je vous demande très-humblement pardon, de tout mon cœur, des continuelles mauvaises édifications que je vous ai données, par mes déportements, et du peu de soin avec lequel je vous sers, vous priant me pardonner et prier Notre-Seigneur qu'il me fasse la grâce de me changer.

Voici une action qui a été établie en notre Ordre, par une spéciale providence de Dieu, et laquelle se fait tous les ans [*de changer de rangs, de cellules, de croix*, *chapelets*, *images*, *etc.*, *etc.*]; mais vous savez que ce n'est pas tout que ce dépouillement extérieur; il en faut faire d'autres intérieurs bien plus excellents; car, non-seulement, l'âme qui tend à la perfection, ne doit être attachée à rien d'extérieur et temporel, ains il faut qu'elle se dépouille de toutes les lumières, connaissances, sciences, intelligences et satisfactions intérieures, quand il plaira à Dieu. Oui, même qu'elle dépose en ses bénites mains le désir des vertus, de la perfection, voire, de son salut éternel, ne voulant de tout cela que ce que Dieu lui voudra donner, et, non plus : c'est ainsi qu'était notre saint Fondateur.

L'âme, Épouse de Dieu, se doit tellement dépouiller de tout

ce qui est ici-bas, et de tout ce qui la concerne, qu'elle ne doit plus regarder ce qu'elle fait, ce qu'elle veut et ne veut pas. Oh! quelle misère humaine! on attache l'âme, qui est si précieuse, à des plaisirs, à des contentements, à des satisfactions terrestres; tout cela n'est que vraie fumée. Cette belle âme, qui a cette si noble capacité de tendre à Dieu, de se joindre à son souverain centre, nous l'arrêtons vainement aux choses frivoles de ce bas monde, où tout périt; nous lui faisons grand tort. Tout ce que nous pourrions penser de lui donner, en ce monde, pour beau, plaisant et agréable qu'il fût, n'est rien; car il est écrit : *Toutes les nations du monde ne sont rien devant Dieu.*

O mes chères Sœurs! concevons bien ceci : tout ce qui n'est pas Dieu ne nous doit rien être; cela passe comme l'ombre et s'écoule comme l'eau; que nous servira donc tout cela? que de regrets à notre mort! Hélas! nous ne savons l'heure que nous ouïrons la trompette qui nous annoncera qu'il faut rendre notre âme à Celui qui nous l'a donnée en garde. Ah! que plusieurs des mortels seront étonnés à cette heure-là, voyant comme ils ont mal gouverné cette âme qui était créée à l'image de Dieu! Ah! que nous serons honteuses, mes chères Sœurs, si nous avons barbouillé et sali l'image de ce grand Dieu, si nous l'avons salie dans la bourbeuse fange de cette terre!

Veillez et *priez,* car nous ne savons l'heure, ni le temps auquel le Seigneur et Maître viendra, et qu'il lui faudra rendre compte. Prenons garde à nous, mes chères Sœurs, afin que quand ce Maître souverain viendra, il ne nous trouve pas dormantes au foyer des désirs mondains et terrestres, les pieds pleins de la poussière des choses de ce monde, lesquelles ne sont qu'impuretés et vanités, comme dit le Sage : *J'ai considére tout ce qui est sous le soleil, tout ce que contient ce monde visible, et je vois que tout cela n'est que vanité.* Je vous prie, mes Sœurs, que vous fassiez cette considération sérieusement; et

voyez combien c'est une chose indigne d'une servante et épouse de Jésus, d'avoir attache à ceci ou à cela, désirer une charge et en avoir une autre à contre-cœur. Que s'il y en a quelqu'une qui ait de ces affections, qu'en ce moment où je parle, elle s'en défasse, et les remette aux pieds de Notre-Seigneur, duquel la bonté est si grande qu'il ne faut qu'un moment pour nous convertir à lui, et il nous reçoit à bras ouverts. Que, donc, chacune reçoive humblement, comme de la main de Notre-Seigneur, ce qu'il lui écherra, et que toutes se résolvent, par une entière soumission à sa volonté, à faire cordialement et de bon cœur ce que l'obéissance lui ordonnera; car, sachez, mes chères Sœurs, que ce n'est rien de plier le col sous l'obéissance, si on ne plie de bon cœur le jugement et tout l'intérieur. Bienheureuses les filles de la Visitation qui seront tellement démises d'elles-mêmes que leurs supérieures les trouvent toujours prêtes à faire ce qu'elles voudront'

EXHORTATION VIII

(Faite en janvier 1633)

SUR LE BON USAGE DU TEMPS.

Mes très-chères Sœurs, il serait bien à désirer que nous ne fussions pas telles à la fin de cette année que nous sommes maintenant; mais que nous l'employassions mieux que celle qui est passée, en laquelle nous avons eu pourtant des bonnes pensées et des bons désirs; néanmoins, si nous mettons la main à la conscience, et que nous regardions devant Dieu, sans nous flatter, nous verrons clairement que nous n'en avons pas tiré grand fruit, et que nous avons fort peu avancé au prix de ce

que nous eussions fait, si nous eussions fait valoir les grâces et les moyens que Dieu nous a présentés, et que nous eussions fait tout le bon usage que sa douce bonté requérait de nous, selon ses desseins éternels.

Il y a bien de la différence entre se regarder devant Dieu, et se regarder devant soi-même : si nous nous regardons devant Dieu, nous nous verrons telles que nous sommes ; mais si nous nous regardons devant nous-mêmes, nous nous verrons telles que notre amour-propre nous suggérera. Il nous fait bien du mal, cet amour de nous-même ; assurez-vous, mes Sœurs, que si nous ne le mortifions et ne ruinons ses propres recherches, ses propres intérêts, cette vanité et bonne opinion de nous-mêmes, nous n'avancerons point en notre voie ; nous demeurerons toujours des *naines* en la vertu ; nous ne rendrons point à Dieu ce que nous lui devons et à notre vocation. Il n'y en a pas une ici qui soit enfant ; plût à Dieu que nous le fussions bien en innocence et humilité. Nous avons donc assez de jugement et d'esprit pour savoir et considérer ce que notre Institut demande de nous, les grandes obligations que nous avons, par notre vocation, de tendre à une grande et épurée perfection : c'est à quoi je vous exhorte, mes chères Sœurs, autant qu'il m'est possible, et m'y exhorte aussi moi-même la première, comme en ayant le plus de besoin.

Si nous nous déterminons, à bon escient, de faire ce que nous devons, nous glorifierons Dieu, nous consolerons nos supérieures, et notre âme sera en paix ; nous vivrons contentes et en repos en cette vie, laquelle se passe et s'en va. Nous courons à notre fin comme les eaux courent et se vont rendre à la mer, qui est leur fin et le lieu de leur centre, où elles s'arrêtent. Que pouvez-vous vivre? vingt ans, trente ans, cinquante ans. Hélas! peut-être n'avons-nous qu'un jour, voire, qu'une heure et un moment : cela est dans les décrets éternels de Dieu, qui a compté tous nos jours, qui sait ce qu'il nous veut

donner, et combien il nous en faut pour faire notre salut et tendre à la perfection à laquelle il nous appelle. Faisons en sorte que nous lui rendions bon compte du temps qu'il nous donnera, s'il nous donne cette année entière, ou qu'il ne nous en donne qu'un mois, une semaine, un jour ou un instant; enfin, employons bien ce qu'il nous donnera, pour lui en rendre bon compte, et ne nous faisons pas ce tort de le laisser écouler sans profiter.

Nous n'avons pas besoin de faire rien de nouveau, ni d'être en peine pour connaître la volonté de Dieu; car elle nous est signifiée et marquée dans nos règles. Marchons donc, mes Sœurs, par ce chemin-là, en général; et, pour notre particulier, suivons la direction de notre supérieure, et je vous assure que nous arriverons à bon port, et que Dieu nous consolera et bénira.

EXHORTATION IX

POUR LE PREMIER SAMEDI DE CARÊME.

SUR LA VIGILANCE ET LA PRIÈRE. — ADMIRABLE DÉFINITION DE L'ESPRIT DE LA VISITATION, PAR NOTRE BIENHEUREUX PÈRE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Mes chères Sœurs, je n'ai à vous dire autre chose que deux mots, qui sont de Jésus-Christ même : « *Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation.* » Veillons donc, mes chères Sœurs, puisque nous savons que, bienheureux est le serviteur qui sera trouvé veillant par le Père de famille; veillons sur nous-mêmes, sur nos actions, paroles et pensées; sur notre esprit, afin qu'il ne s'occupe que de Dieu, en Dieu et

pour Dieu; veillons sur notre âme, pour la conserver pure et fidèle, et pour tenir ses passions soumises et bien rangées; enfin, veillons sur tout ce qui est en nous, afin que rien n'y soit hors de règle, que nos pensées soient de Dieu et nos paroles d'édification au prochain; car, il arrive souvent, que, par nos discours, on connaît que nous avons cessé de veiller sur nous-mêmes, et que nous ne craignons pas assez d'offenser Dieu; enfin, veillons aussi sur nos sens, pour les mortifier, et afin qu'ils n'introduisent la mort dans notre âme; et, après que nous aurons bien veillé, prions, afin que Dieu vivifie notre foi, et pour faire voir que nous attendons tout notre secours de sa bonté, que nous avons mis en lui toute notre espérance, et que nous n'attendons aucun bien que de lui seul. Il faut, mes filles, nous affectionner surtout au saint recueillement et à la prière.

Je me souviens, à ce propos, que le cardinal de Marquemont, ayant demandé un jour à notre glorieux Père quelle intention il avait, en fondant une nouvelle religion de filles, puisque déjà on en comptait un si grand nombre, notre aimable Saint lui répondit promptement : « *C'est pour donner à Dieu* » *des filles d'oraison, et des âmes si intérieures, qu'elles soient* » *trouvées dignes de servir sa Majesté infinie et de l'adorer, en* » *esprit et en vérité, laissant les grands Ordres, déjà établis dans* » *l'Église, honorer Notre-Seigneur par d'excellents exercices et* » *des vertus éclatantes. Je veux que mes filles n'aient autre pré-* » *tention que de le glorifier par leur abaissement; que ce petit* » *Institut de la Visitation soit comme un pauvre colombier d'in-* » *nocentes colombes, dont le soin et l'emploi est de méditer la loi* » *du Seigneur, sans se faire voir ni entendre dans le monde,* » *qu'elles demeurent cachées dans le* TROU DE LA PIERRE, *et dans le* » SECRET DES MAZURES, *pour y donner à leur Bien-Aimé vivant et* » *mourant des preuves de la douleur et de l'amour de leurs* » *cœurs par leur bas et humble gémissement.* »

Voyez-vous, mes Sœurs, comme nous devons être filles d'oraison, si nous voulons suivre les intentions de notre saint Père. C'est principalement dans ce temps de Carême, que nous devons nous appliquer à cet exercice, et où tout doit respirer le recueillement et la mortification, même dans nos récréations. Je vous prie donc, mes Sœurs très-chères, de nous avancer dans les vraies vertus, suivant Notre-Seigneur dans le désert, et priant comme il nous l'enseigne, afin que nous n'entrions point en tentation.

EXHORTATION X

POUR LE DEUXIÈME SAMEDI DE CARÊME.

SUR L'EXCELLENCE DE LA PERFECTION DE L'INSTITUT, QUI EST DES PLUS PURES QUE L'ON PUISSE TROUVER EN L'ÉGLISE DE DIEU.

Je ne puis rien présenter à vos yeux, en ce saint temps de Carême, mes chères Sœurs, rien, dis-je, qui soit plus pressant que l'obligation que nous avons de tendre à la perfection, car ce n'est pas jeu d'enfant. Nous nous sommes toutes, de franche volonté, obligées d'y tendre, par des vœux grandement solennels; et ce n'est pas à une petite perfection, ains à la perfection de notre vocation, et chacun tient que la perfection de la Visitation est des plus grandes, pures, solides et vraies qui soient au monde. Ce qui est très-certain, car si notre Bienheureux Père, qui avait connaissance de tous les états de perfection, en eût trouvé une plus pure et plus relevée, il nous l'aurait donnée. Or, nous nous devons fort humilier, et remercier Notre-Seigneur de nous avoir mis dans une voie si sainte, où nous pou-

vons marcher assurément. Mais, mes chères Sœurs, pensez et repensez à ce que notre Bienheureux Père a dit, que pour avoir l'esprit de la règle, il faut la pratiquer. Je vous en dis de même, que pour avoir la perfection de notre vocation, il faut pratiquer les enseignements qui nous y sont donnés.

Sur cela, je vous prie donc, mes chères Sœurs, que ce saint temps du Carême ne se passe pas sans que vous voyiez vos Règles, Constitutions et Coutumier; nous ne les lisons point assez. Ce n'est pas que je veuille que vous lisiez le Cérémonial et le Directoire; mais je vous conseille, de tout mon cœur, de voir les saints documents qu'ils nous donnent, comme aussi les Écrits de notre Bienheureux Père. Vous y verrez des miroirs de la perfection à laquelle cette vocation nous oblige, où elle nous appelle. Ah! mes chères Sœurs, nous sommes si bien instruites! Allons donc fervemment en notre voie, et suivons l'esprit qui nous conduit, car il est assuré.

Aimons Notre-Seigneur et le servons avec crainte, mais d'une crainte amoureuse, chaste et filiale, qui craint de ne pas assez plaire à son Époux, d'offenser son Père, de déplaire à ce divin Amant; et, croyez-moi, mes Sœurs, quoiqu'on vous dise qu'il faut aller par des voies relevées, tandis que nous sommes en cette vie, il faut craindre Dieu. *Bienheureux qui craint Dieu* et *assure sa vocation par de bonnes œuvres,* et *qui opère son salut en crainte et tremblement.* Voilà ce que la sainte Écriture nous dit; et l'on ne peut conserver un vrai et efficace désir de servir Dieu, si l'on n'a pas une sainte crainte de lui déplaire, de l'offenser, et de lui donner sujet de retirer de nous sa grâce et ses inspirations.

EXHORTATION XI

(Faite en 1630)

POUR LE SAMEDI AVANT LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR LA MORT ET LES SOUFFRANCES DU SAUVEUR.

Mes chères Sœurs, je n'ai que deux mots à vous dire. La sainte Église, comme une soigneuse et charitable mère, nous propose, le dimanche de la Passion, pour nous prévenir et nous remémorer spécialement les travaux du Sauveur, afin que nous préparions nos cœurs pour célébrer dévotement cette très-grande et sainte semaine, en laquelle l'œuvre de notre Rédemption a été si copieusement parachevée. Cette Rédemption commença dès l'instant de l'adorable conception du Verbe Éternel, aux très-pures entrailles de la Vierge, sa sainte Mère, et elle se paracheva en la Passion du Sauveur, comme il dit à son Père : *Mon Père, tout est consommé!* toute l'œuvre que vous m'aviez commise est achevée.

Ah! que bienheureuses serions-nous, mes chères Sœurs, si, à l'heure de notre mort, nous pouvions dire à Notre-Seigneur, avec vérité : Mon Seigneur et mon Dieu, l'œuvre de ma perfection que vous m'avez commise est achevée : j'ai tout accompli mes vœux et obligations. Donc, mes chères Sœurs, ce dimanche nous fait ressouvenir de nous préparer, par une sainte ressouvenance des travaux du Sauveur, à la célébration de la sainte semaine, considérant ce que Dieu a fait pour nous, et nous encourager à l'imiter. Que, *s'il a fallu,* comme dit l'Écriture, *que le Fils de l'homme soit entré dans sa gloire et en son royaume, par multitude de travaux et tribulations,* nous sommes déçues, si nous pensons y entrer par quelque autre chemin. Mon Dieu! mes chères Sœurs, s'il est dit qu'il a fallu que le Fils de

l'Homme soit entré dans son héritage, dans un royaume déjà sien, par la douleur et tribulation, pensons-nous, chétives et misérables créatures, d'y entrer par les plaisirs, et en contentant notre sensualité! Oh! Dieu nous garde de cette témérité! aimons, aimons nos petites souffrances, et préparons-nous, par la considération de celles de Notre-Seigneur, à de plus grandes, quand il lui plaira nous les envoyer. Cependant faisons profit de ce saint temps; tenons-nous au pied de la croix du Sauveur, écoutons ses paroles, et les gardons dans notre cœur; demandons-lui une goutte de son sang pour embaumer nos cœurs, ou plutôt remercions-le de ce qu'il nous le donne, pour purifier nos âmes, et qu'il les rachète par sa propre vie; et tâchons de bien mourir à nous-mêmes, à nos inclinations, et en tout ce qui est de la nature corrompue, et Dieu nous fera vivre d'une vie nouvelle, en sa grâce et en son amour, en ce monde, et puis à jamais dans sa gloire, se donnant lui-même pour récompense de nos petits travaux.

EXHORTATION XII

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

SUR LES DISPOSITIONS QU'IL FAUT AVOIR POUR ATTIRER EN SOI L'ESPRIT-SAINT.

Mes très-chères filles, j'ai pensé vous dire dans quelles dispositions il faut être pour recevoir le Saint-Esprit. Je vous assure qu'il n'en faut point d'autres que se tenir bien proche de ce divin Esprit, et se vider de soi-même. Je réfléchissais, ces jours passés, d'où venait que nous n'avancions pas

assez, et il me vint en pensée que ce qui nous empêche le plus, ce sont les réflexions inutiles de notre esprit, auxquelles nous nous arrêtons trop. Comme, pour l'ordinaire, ce sont des pensées indifférentes, nous ne prenons pas assez soin de nous en détourner fidèlement. Oh! si c'étaient des pensées mauvaises, ou des tentations, nous les combattrions; car cela est si manifestement mauvais, que nous ne saurions y adhérer. Mais nous ne nous vidons pas assez de nous-mêmes; nous sommes trop attachées à notre amour-propre, à nos propres intérêts, à notre propre volonté, à nos inclinations et à nos commodités. O Dieu! laissons un peu ce nous-même, et jetons-nous à corps perdu à la merci de la divine Providence.

Serait-il possible que nous ne voulussions pas pratiquer les saintes maximes de notre Bienheureux Père? Elles tendent toutes à la simplicité d'esprit et à la totale dépendance de Dieu. Ne savons-nous pas combien il avait d'aversion aux réflexions inutiles, et combien grand était le soin avec lequel il voulait que l'on travaillât à s'en affranchir? Qu'est-ce qui a plus éclaté en lui que la simplicité et la dépendance de Dieu, qu'il possédait si éminemment, et d'où procédaient toutes les autres vertus, comme de leur source? Quelle simplicité et candeur d'esprit n'avait-il pas! il se tenait par là presque continuellement occupé en Dieu. Oh! qu'il était entièrement vide de lui-même! c'est pourquoi il a été pleinement rempli de l'Esprit divin. Quel abandon et quelle entière dépendance de la volonté divine et du bon plaisir éternel! Avec quelle souplesse, humilité et douceur s'est-il toujours laissé conduire et manier, au gré de ce grand Dieu, sans aucune résistance! Il a fidèlement pratiqué ce qu'il nous a tant recommandé, *de ne rien refuser* et *de ne rien demander,* mais de se reposer sur le soin paternel de l'aimable Sauveur de nos âmes.

Je vous conjure donc, mes chères filles, autant qu'il m'est possible, pour l'honneur et la grâce que nous avons d'être filles

de ce saint Père, et par le respect que nous lui devons, d'entreprendre, à bon escient, l'œuvre de votre perfection, par les moyens qu'il nous a laissés, en sorte que nous n'ayons désormais qu'un seul soin, qui est de produire deux actes : l'un de fidélité à notre vocation, et à bien employer les occasions que Dieu nous présente, quelques petites et légères qu'elles nous semblent être; et l'autre, d'être fidèles à l'oraison et à la mortification. Examinons-nous bien, mes Sœurs, et nous trouverons que notre défaut et notre retard ne viennent que de ce que nous ne nous mortifions pas assez, et que nous ne faisons pas bien l'oraison.

Un autre acte est de nous tenir en tranquillité auprès de Notre-Seigneur, ne nous arrêtant en aucune façon aux pensées et réflexions inutiles; mais nous occupant amoureusement et familièrement, avec simplicité et humilité, en la sainte présence de Notre-Seigneur, notre doux et aimable Époux, nous abandonnant sans réserve à lui, afin qu'il fasse de nous tout ce qu'il lui plaira.

Nous sommes de bonnes filles, à la vérité; mais, certes, il faut bien passer plus avant, car je ne vois pas assez reluire, parmi nous, la fidélité dans les occasions de pratiquer la vertu, ni dans le recueillement. Nous nous laissons trop dissiper; nous craignons trop la mortification; nous n'avons pas assez de courage à nous vaincre, et à faire une continuelle guerre à nos humeurs et à nos penchants; nous n'aimons pas assez la souffrance. C'est pourquoi, commençons dès maintenant; faisons bien tout ce que je viens de dire, et je puis vous assurer que le reste suivra, que nous nous disposerons à bien recevoir le Saint-Esprit, que nous lui préparerons une agréable demeure dans nos âmes, et que nous recevrons, toutes en général et chacune en particulier, quelques grâces extraordinaires du Saint-Esprit. Et j'en serais très-aise, s'il plaisait ainsi à Dieu, afin que par ce moyen nous puissions être fortifiées pour faire

progrès en notre voie, et pour faire violence à nos mauvaises inclinations.

Faisons-le donc, mes très-chères filles; tenons-nous bien serrées et attentives auprès de Dieu, non pour demeurer toujours à genoux dans le chœur, mais employant bien le temps que nous y serons, soit pour faire l'oraison ou pour dire l'Office, et nous détournant promptement des distractions et inutilités qui nous y pourront arriver.

De même, toute la journée et à toute heure, même à tout moment, si nous pouvions, élançons notre cœur en Dieu; tenons-nous en la disposition de nous laisser conduire à sa divine bonté, et d'acquiescer promptement aux effets de son bon plaisir en tout ce qu'il permettra nous arriver. Voilà donc le seul et vrai moyen de nous disposer à recevoir les grâces que Dieu nous a préparées. Pratiquons le bien durant cette octave, rappelons-nous encore, pour nous y exciter fortement, que c'est l'intention de nos constitutions, puisqu'elles nous ordonnent trois jours de retraite avant la Pentecôte. Donc, durant l'octave de cette grande fête, tenons-nous fort recueillies, en actions de grâces de ce singulier bénéfice que Dieu a accordé au monde, en envoyant son Saint-Esprit. Enfin, mes chères filles, durant tout le cours de notre vie, ne nous éloignons jamais en rien, autant qu'il nous sera possible, de ce saint exercice.

EXHORTATION XIII

(Faite en 1632, après sa réélection)

GRAND DÉSIR DE LA SAINTE DE RECEVOIR L'ESPRIT-SAINT, SA RÉSOLUTION A CONDUIRE LES AMES SANS ÉCOUTER LES PLAINTES DE LA NATURE.

Mes très-chères Sœurs, nous voici à la veille de cette grande fête, en laquelle Dieu fit ses dons à son Église, et surtout le don de son Saint-Esprit vivifiant; car, bien que le Sauveur ayant employé trois ans pour enseigner et instruire ses Apôtres en sa sacrée humanité, néanmoins, ils étaient si faibles et si grossiers, que Notre-Seigneur leur voulut envoyer son Saint-Esprit, qui est l'amour de lui et de son Père éternel. Ce Saint-Esprit est amour, procède d'amour, et communique amour, force, sagesse et tous les autres dons que vous savez. Or, mes chères Sœurs, j'ai grand désir qu'en cette fête amoureuse ce feu vienne dans nos cœurs, pour réveiller notre tépidité et embraser notre froideur.

Mais, savez-vous ce qu'il faut faire pour recevoir le Saint-Esprit? Il faut être assise : cela veut dire avoir l'esprit et l'affection en solitude, s'élevant, comme dit un Prophète, au-dessus de soi-même. Il faut demander ce Saint-Esprit, le désirer par affection, et l'attirer par bonnes actions; et, si nous sommes si heureuses de le recevoir en l'esprit d'humilité, il apportera en nos cœurs et en nos âmes la lumière pour notre amendement, et la grâce et l'amour pour notre avancement, en cette voie d'amour, ce que je désire bien fort, mes chères Sœurs.

Et, puisque Dieu m'a encore commis le soin particulier de vos âmes, je me résous, moyennant sa divine assistance, de ne rien laisser en arrière pour votre avancement en la voie de

Dieu. Oui, je crois que c'est Dieu qui m'a donné cette charge, car je l'ai grandement prié afin de ne pas l'avoir. Sa bonté sait, que de me voir chargée, ce n'est pas mon inclination, et que je n'y vois que sa seule et pure volonté, que j'adore de toute la soumission de mon cœur. Et puisque donc sa bonté me commande de travailler encore ces trois ans, dans cette vigne, j'y mettrai ma dernière main. Oui, mes très-chères Sœurs, je ne vous le cèle point, je vous le dis ouvertement, ce sera mon dernier triennal, pendant lequel, Dieu aidant, je me consumerai à votre service. Je vous consacre mon âme à cet effet, et emploirai les forces de mon corps, et le peu d'esprit que Dieu m'a donné à votre service, et ceci à toutes également; car, grâce à sa Bonté, je n'ai inclination ni aversion particulière pour aucune de mes Sœurs. J'aime celles qui sont bonnes, parce que Dieu habite en elles; j'aime celles qui ne sont pas si bonnes, parce qu'en elles Dieu veut que je pratique la sainte vertu de charité. Celles qui font le mieux me donnent le plus de consolation; celles qui ne font pas si bien m'affligent le cœur; mais, toutes pourtant, mon âme et mon esprit les aiment, et me consumerai à les aider, servir et secourir; car, enfin, mes chères Sœurs, ces trois ans du dernier triennal de ma vie, mon âme vous est entièrement dédiée et consacrée. Je vous servirai toutes en tout, et cela de toute l'étendue de mes forces, que je suis résolue d'employer pour vous jusqu'au dernier soupir.

Je ne prétendais pas de tant vivre, ni que mon pèlerinage me fût tant prolongé ça-bas; personne ne le croyait aussi; mais puisqu'il plaît à Notre-Seigneur qu'en la fin de ma vie je fasse encore ce triennal, je mettrai ma dernière main en cette vigne, et consumerai toute ma force et ma substance pour la faire fructifier. Je ne sais pas, mes chères Sœurs, si Dieu me laissera vous servir ces trois ans durant, car la vie, en cet âge vieux, est fort incertaine; mais, soit que Dieu me

tire au commencement, au milieu ou à la fin de ma carrière, cela m'est tout indifférent; soit fait ce que Notre-Seigneur trouvera bon.

Toutefois, sa bonté me donne quelque espérance qu'après ces trois ans il me donnera quelques mois ou quelques ans de repos, selon qu'il lui plaira, pour penser un peu à moi; car, hélas! mes chères Sœurs, il y a vingt-deux ans que je pense aux autres, et n'ai presque pas le loisir de penser à moi. Dieu disposera de mes ans, de mes mois, de ma vie, de ma mort, selon sa sainte volonté : je ne m'en mets point en peine; mais je vous le dis, mes chères Sœurs, ne soyez pas étonnées si vous me voyez plus veillante sur vous que jamais; car j'ai ce sentiment au cœur, qu'il faut que le dernier triennal que je ferai porte coup, et que, sur la fin de ma chétive vie, vous me donniez le contentement de vous voir coopérer aux desseins de Dieu sur vous, et à mon petit service, qui vous sera tout dédié.

Mes Sœurs, croyez-moi, cette vie est trompeuse et incertaine, ne nous y attachons pas; mais, comme dit saint Paul : *Que notre conversation soit au ciel :* cherchons les choses d'en haut, méprisons celles d'en bas : dépouillons-nous de nous-même, en sorte que nous puissions dire cette heureuse parole de ce grand Apôtre : *Je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ vit en moi.* Voilà, mes très-chères Sœurs, ce que je désire, que nous mourions en nous, afin qu'en nous vive Celui par lequel nous ne pouvons vivre. Je n'ai que cela à vous dire, Dieu me l'a donné, car je ne l'avais pas prémédité.

[Un peu avant le chapitre, cette unique Mère dit à une Sœur : *Voyez-vous, tous mes sens, tout moi-même, tout mon intérieur répugne à cette charge, et je l'accepte seulement pour le bon plaisir de Dieu, car, hélas! je suis sur la fin de ma vie, et j'ai besoin de penser à moi.*]

EXHORTATION XIV

(Faite en 1631)

LA VEILLE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

SUR L'OBLIGATION DE RUINER LA NATURE POUR FAIRE RÉGNER LA GRACE.

La dévotion des filles de la Congrégation doit être forte, pour entreprendre la ruine de leurs inclinations, affections et propensions. Voici qui se rencontre fort à propos, pour ces bonnes filles qui sont ici pour demander leur essai. Mes filles, il faut bien comprendre ceci; l'on vient à la religion pour vaincre ses inclinations, habitudes et propensions, afin d'ajuster tout cela aux Règles du couvent.

Mes Sœurs, je vous dis souvent que *le ciel souffre violence et que les vainqueurs et forts le ravissent. Qui veut aller à la perfection, doit renoncer à soi-même et porter sa croix.* Ce sont, tout cela, des paroles prononcées par la Vérité éternelle. J'ai ce sentiment au cœur; il faut se faire violence, autrement point de vertu. Notre Bienheureux Père disait que la mesure de la Providence de Dieu était la mesure de notre confiance; et moi je vous dis que la mesure de notre perfection est celle de notre mortification. Nous avons autant d'amour de Dieu que nous nous mortifions et que nous anéantissons notre nature, soigneusement, pour l'amour de sa bonté, qui nous donne beaucoup, ses bénédictions étant immenses; mais, par notre lâcheté, nous lui donnons peu. C'est une grande parole, elle est pourtant véritable : *Nous ne serons jamais agréables à Dieu qu'en détruisant notre nature,* et nous ne jouirons jamais de la paix intérieure, que par la mortification intérieure et l'entier renoncement à toutes nos inclinations. Jamais, vous le dis-je encore une fois, nous ne savourerons la douceur de la familiarité de

l'âme avec son Dieu, que lorsque nous serons déterminées à suivre, et que nous suivrons au péril de toutes nos inclinations, affections, habitudes et propensions, tout ce qui nous est marqué, qui n'est autre que l'amortissement de la nature, le mépris du monde et la vraie fidélité à Dieu. Si nous faisons ceci, ce ne sera pas sans peine; mais, là où il y a de l'amour, il n'y a point de travail; et, d'ailleurs, un moment de la jouissance intérieure de Dieu vaut plus que tous les plaisirs que la propre volonté nous ferait jamais goûter, ensuite de nos inclinations. Regardons la bienheureuse éternité qui nous attend. Ah! mes Sœurs, elle mérite bien que nous nous violentions pour l'acquérir; et puis, c'est la volonté de Dieu, et cela devrait suffire pour nous faire entreprendre courageusement la destruction de la nature.

Il y a vingt et un ans que notre Congrégation commença; nous allons demain commencer une nouvelle année [de l'Institut]. Je vous supplie que nous commencions aussi une nouvelle vie en la ferveur, en la mortification et l'anéantissement de nous-mêmes, afin qu'à mesure que nous vieillissons nous profitions. Toutes, tant que nous sommes, nous avons besoin de nous combattre, de nous faire force et de nous surmonter. Je dis toutes, les vieilles et les jeunes, les anciennes et les nouvelles, sous la protection de la très-auguste Trinité, dont nous célébrons la fête. Il faut nous renouveler toutes, en l'exacte observance, et, pour cela, il faut se vaincre. Partant, mes Sœurs, je vous annonce la guerre contre vous-mêmes, contre la nature; soyons courageuses et vaillantes en ce combat, appuyées sur la grâce de Dieu, qui ne nous manquera pas, pour cet effet; car il la donne à ceux qui la lui demandent humblement. Nous n'avons besoin qu'à nous déterminer à tout tuer, et nous confier en sa divine Bonté. Je n'ai pas autre chose à vous dire, mes chères Sœurs.

EXHORTATION XV

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

SUR LES VERTUS QU'IL PRATIQUA AU DÉSERT.

Ayant une fois demandé à notre Bienheureux Père quelques sujets de considérations sur la fête de saint Jean-Baptiste, il me dit que rien n'était plus doux à son esprit que de penser que ce grand Saint avait connu Notre-Seigneur dès le sein de sa Mère, et que, tressaillant de joie à son arrivée, il avait procuré à sainte Élisabeth, sa mère, le bonheur de participer à cette connaissance et à cette joie, sentant les doux mouvements que la présence du Sauveur causait en ce cher fils de ses entrailles; et, ce qui est plus admirable, continue notre Bienheureux Père, c'est qu'après une telle faveur, saint Jean se soit volontairement privé de celle de voir et d'entendre son cher Maître, puisque, selon le témoignage de l'Écriture, il ne lui parla jamais, et que, sachant même qu'il prêchait, et se communiquait à tout le monde dans la Judée, il passa vingt-cinq ans dans le désert, assez près de lui, sans lui rendre réellement aucune visite, quoique pourtant son insigne mortification lui méritât la grâce d'en jouir spirituellement. Peut-on trouver une plus parfaite abnégation, que d'être si proche de son souverain et unique amour, et, pour l'amour de ce même amour, s'abstenir de le voir et de l'entendre.

Il faut faire de même, me dit notre Bienheureux, auprès du Très-Saint Sacrement, où nous savons que Jésus-Christ réside; ne pouvant le voir et goûter, même en esprit, il faut l'adorer par la foi et le glorifier dans notre délaissement. Il ajouta qu'il n'aurait su dire si cet admirable Précurseur était un homme céleste, ou un ange terrestre, que sa casaque d'armes marquait son humilité qui le couvrait tout. Sa ceinture de poils de cha-

meau autour des reins signifiait son austère pénitence, qu'il ne mangeait que des sauterelles, pour faire voir que, quoiqu'il fût sur la terre, il ne laissait pas de s'élever incessamment vers le ciel; le miel sauvage dont il assaisonnait sa nourriture marquait la suavité de son amour, qui adoucissait toutes les rigueurs, mais que cet amour était sauvage, ne l'ayant appris d'autres maîtres que des plantes et des chênes. Mais nous, poursuivit ce saint Père, pouvons apprendre ce même amour de la considération des vérités célestes, de l'exemple de nos Sœurs et de toutes les créatures? Écoutez comme elles crient à l'oreille de notre cœur : Amour, amour. « O saint amour! ajoutait-il, venez donc posséder nos cœurs. »

Mes filles, si j'osais mêler quelques-unes de mes pensées avec celles de notre grand Saint, je dirais que saint Jean ne parla jamais d'une manière plus admirable que lorsqu'il fut interrogé qui il était, car il répondit toujours par une humble négative; et, quand il fut obligé de répondre positivement, il dit qu'il n'était qu'*une voix,* comme voulant dire qu'il n'était *rien,* paroles, en vérité, bien dignes d'un prophète, et du plus grand d'entre les hommes, puisque David nous assure que *toute la terre n'est rien devant le Seigneur*. Mes chères filles, ses paroles me pénètrent, je vous en assure, je ne suis rien devant mon Dieu, et avec combien de justice dois-je rendre ce témoignage de moi-même, entendant que tous les peuples de l'univers ne sont rien devant ses yeux. Cette pensée est fort salutaire, mes chères Sœurs, car elle porte l'âme à la connaissance de sa bassesse et de son abjection, où pourtant elle ne doit pas s'arrêter; mais passer au plus tôt à l'amour de cette même abjection, qui lui fera désirer d'être tenue et traitée à proportion de ce rien qu'elle a reconnu en elle. L'humilité est le siége de la grâce. Vous savez qu'il est dit : *sur qui reposera l'esprit du Seigneur, sinon sur celui qui est humble et doux de cœur*. Ce fut pour cela que le grand Précurseur, étant venu pré-

parer les voies de notre bon Maître, nous a donné ce rare exemple d'humilité, disant qu'il n'était qu'*une voix et un rien,* niant même d'être ce qu'il était. Mes filles, si nous nous abaissions avec une profonde humilité de cœur, le Tout-Puissant s'abaissera jusqu'à nous et nous remplira de son esprit et de sa grâce, c'est ce qu'il fait en nous donnant son fils Jésus-Christ pour vrai Maître de l'humilité, et qui ne se plaît que dans les âmes humbles, petites, et anéanties; si nous l'écoutons bien, nous entendrons les leçons divines qu'il nous fera; mais, si nous ne l'écoutons point, il ne daignera plus se communiquer à nous, et malheur s'il cesse de nous apprendre! Élevons nos cœurs vers la miséricorde infinie de ce divin Agneau que saint Jean est venu manifester; que notre élévation, pourtant, soit toujours accompagnée d'un abaissement profond, à la vue de notre indignité et faiblesse; oui, je vous le dis, mes Sœurs, les trésors immenses des richesses de Dieu ne se donnent, et ne se dispensent qu'aux âmes pauvres, c'est-à-dire humbles et basses, qui sont dénuées de leur propre estime; soyons donc telles, mes chères Sœurs, et Dieu nous enseignera lui-même sa volonté et le chemin du ciel.

EXHORTATION XVI

(Faite le 28 juin 1625)

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION.

SUR L'OBÉISSANCE ET LA MODESTIE DE LA SAINTE VIERGE.

Mes très-chères filles, je n'ai guère à vous dire, car le temps est court; je vous prierai seulement de vous préparer, autant qu'il se pourra, à recevoir les visites de la Sainte Vierge, notre

bonne Maîtresse, le jour de notre grande fête de la Visitation, et de nous occuper, entre ci et là, à considérer son voyage, auquel je vois reluire principalement deux vertus : la prompte obéissance et la modestie, lesquelles je vous conjure de pratiquer à son imitation, jusqu'au jour de la fête et toute l'octave, que vous y apportiez une attention particulière en sa faveur. Hélas! nous lui devons beaucoup, à cette sainte Dame! Considérons-la donc, en ce voyage, et voyons que cette rare, divine et surnaturelle modestie, qu'elle avait, provenait de ce que sa vie intérieure était fichée en son Fils, quoiqu'elle ne le vît pas; mais elle le sentait et portait en ses saintes entrailles. Oh! c'est ici, mes filles, où je vous désire grandement affectionnées et fidèles à cette continuelle présence de Dieu, qui nous est étroitement commandée en nos constitutions, qui disent que la supérieure nous en ressouviendra et prendra garde que l'on pratique cet exercice; car, enfin, c'est l'unique moyen pour acquérir cette modestie, d'autant que de l'intérieur procède infailliblement l'extérieur. Si votre esprit se tient bien proche de Dieu, que tous vos sens et passions intérieures soient bien rangées, que votre cœur soit en bonne posture, assurément votre extérieur et tous vos déportements seront bien composés et ajustés, et vous donnerez bonne odeur à votre prochain; car, cette vertu est de si grande édification et bon exemple qu'il ne se peut dire. Elle est aussi extrêmement nécessaire aux âmes religieuses dont elle doit être tout l'ornement. Or sus, mes chères filles, n'agréez-vous pas toutes d'entreprendre ce défi? Je puis vous assurer que, si nous le faisons, notre chère et sacrée Maîtresse nous comblera de grandes bénédictions et visites, car je sais que son crédit est grand.

EXHORTATION XVII

POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE NOTRE-DAME.

SUR LES VERTUS QUI ONT BRILLÉ EN SA NAISSANCE.

Mes très-chères filles, je n'ai qu'un mot à vous dire, car la fête de demain nous prêche assez, et nous fournit de grandes considérations pour renouveler nos bons propos et résolutions. Certes, puisque nous avons reçu le bonheur et la grâce inestimable d'être appelées plus spécialement sous la protection de la très-Sainte Vierge plus qu'aucune autre Religion, qui soit en l'Église de Dieu, aussi avons-nous véritablement plus d'obligation qu'aucune autre de lui être dévotes et de l'imiter en ses vertus; car notre Institut est totalement dédié au culte de Dieu et à l'honneur et service de Notre-Dame; c'est pourquoi nous disons continuellement son Office et n'en chantons point d'autre.

Or cette Vierge sacrée a eu toutes les vertus éminemment et plus parfaitement que nulle autre créature; mais celles qui ont davantage éclaté et relui en elle, c'est, à mon avis, sa grande pureté, innocence, simplicité et modestie, car elle parlait peu. Je désirerais donc extrêmement, mes chères filles, que vous l'imitiez, surtout en ces vertus ici, et que, durant cette octave, vous y fissiez une attention plus particulière, tenant vos âmes, vos cœurs et vos esprits en grande pureté et fuite de toute pensée inutile, allant à Dieu en toutes choses, avec une grande simplicité, sans vous fourvoyer ni à droite ni à gauche, vous rendant cordiales et respectueuses les unes aux autres, et enfin produisant fréquemment des actes de révérence, d'amour et de confiance filiale envers cette grande Reine et Impératrice du ciel et de la terre, qui nous vient naître. Ne la regardons pas, je vous prie, comme un autre enfant; mais comme une créature

choisie, de toute éternité, de la divine Majesté, pour être la Mère du Fils Éternel de Dieu, pour être comblée et remplie de tant de grâces, qu'après Dieu il n'y a rien de si grand que cette sainte Dame. Oh! que nous tirerions de grands profits, si nous faisions souvent ces considérations sur ces excellentes perfections, pour nous en réjouir et louer Dieu, et nous exciter à courir après les odeurs et parfums de ses vertus et exemples.

Je me souviens que notre Bienheureux Père me dit une fois une chose qui est dans notre Petit Livret; c'est qu'à la naissance de Notre-Seigneur, lorsque les rois vinrent pour adorer ce divin Enfant nouveau-né, cette glorieuse Mère ne se mit point en peine de leur faire de grandes harangues, ni de prendre une autre posture, d'autant que celle qu'elle avait prise pour la révérence de la personne de son Fils était d'une si grande gravité et respect que rien plus; et remarquez aussi qu'à l'endroit des pasteurs et bergers elle était fort simple, candide et cordiale, les caressant et regardant amoureusement. Nous devons tirer deux grands fruits de ceci : le premier, que nous devons continuellement avoir une si grande modestie extérieure, qui provienne d'une composition intérieure de toutes nos passions, qui soient bien mortifiées, et de tous nos sens qui soient bien recueillis près de Dieu, pour le seul respect de sa sainte présence, et de ses yeux, qui sont toujours fichés sur nous, et de telle sorte que quand on nous enverrait au parloir pour parler à des princes et princesses, nous n'eussions point de besoin de penser à ce que nous leur dirions, ni à composer une autre harangue, ains que nous leur disions simplement et rondement ce que Notre-Seigneur nous dirait, nous rendant humblement et fidèlement attentives à lui; et l'autre, que nous devons être fort simples, cordiales et naïves envers nos Sœurs, les respectant et aimant chèrement et précieusement, soit qu'elles nous soient supérieures, égales ou inférieures, les préférant toutes à nous, et ne nous préférant à aucune. Il me dit encore une fois ce

Bienheureux, sur le sujet de cette fête, que Notre-Dame ne naîtra jamais que dans les cœurs approfondis en humilité, et élargis en simplicité et cordialité.

Or sus, mes chères Sœurs, prenons bon courage, jetons-nous autour du berceau de cette Reine des Anges et Avocate des pécheurs, notre chère et très-honorée Maîtresse! Recourons à sa poitrine maternelle, qui est toujours ouverte et embrasée de charité; demandons-lui ces saintes et désirables vertus, et lui protestons qu'avec son assistance nous travaillerons, tant qu'il nous sera possible, pour les acquérir, afin d'être ses filles, non-seulement de nom, mais aussi d'effet. Dieu, par sa douce bonté, nous en fasse la grâce!

EXHORTATION XVIII

POUR LE TEMPS DES RETRAITES.

SUR LE BÉNÉFICE DE LA VOCATION.

Mes Sœurs, j'ai cru qu'il serait bon, tandis que vous êtes en ce temps de récollection, que je vous suppliasse de considérer le bonheur de la vie religieuse, et la grandeur du bienfait de cette vocation sainte, en laquelle Dieu, par sa grâce, nous a mises, et nous a tirées des vanités du monde, pour nous loger en sa maison. Oui vraiment, mes Sœurs, nous pouvons bien dire de la religion, que c'est la maison de Dieu et la porte du Ciel, et que Dieu y est; car, en vérité, celles qui l'y cherchent, en simplicité de cœur, ne manqueront de l'y trouver, et je les en puis assurer de sa part. Pensez et repensez, je vous prie, combien c'est de bonheur d'avoir été tirées, sans l'avoir mérité, du

service du monde, pour entrer en celui de Dieu, tirées hors des occasions de commettre des grands péchés et d'en voir commettre de grands, pour être mises en une maison sainte, où nous pouvons ne faire que des actions de vertus, si nous voulons, et où nous ne voyons faire autre chose. Nous avons été tirées de mille et mille soins et sollicitudes du monde, pour n'avoir que le seul soin de plaire à Dieu, par la voie de nos règles et de nos observances. Le monde ne nous inquiète point; car nous sommes ici séquestrées de lui, et enfermées dans nos cloîtres bien-aimés, comme des âmes d'élite de Dieu, pour chanter continuellement le cantique de son amour et de son bon plaisir. Et pour le corps et pour l'esprit, nous jouissons de mille priviléges, dont les plus grandes dames du monde sont privées; car quand nous n'aurions que cette paix, suavité et tranquillité, sans autre soin que de plaire à Dieu, nous sommes trop heureuses.

Voyez-vous, mes chères Sœurs, le bénéfice de la vocation religieuse doit être pesé, comme disait notre Bienheureux Père, au poids du sanctuaire, et gardons-nous, je vous prie, de n'être ingrates; offrons continuellement action de grâces à Dieu, pour ce bienfait. Le bon David ne demandait à Dieu qu'une seule chose, qui était, qu'*il habitât en la maison du Seigneur tout le temps de sa vie.* Hélas! Dieu nous a, plusieurs d'entre nous, menées dans sa maison, sans que nous le lui ayons demandé, ains nous lui avons quelquefois apporté de la résistance à ses douces inspirations, et pourtant sa bonté n'a pas laissé de nous tenir par la main, voire, nous porter entre ses bras, pour nous mettre en une vocation toute sainte, et où nous trouvons tant d'occasions de nous sauver et perfectionner, et point de nous perdre, que par notre seule malice. Je vous supplie, mes Sœurs, que toutes fassent une revue particulière sur ce bénéfice, et tâchent de tout leur cœur d'en rendre grâce à Dieu, se résolvant, moyennant son aide divine, d'embrasser tout ce qu'elles verront lui être plus agréable, qui n'est autre

chose que l'exacte observance; et cela, certes, mes Sœurs, il le faut, sous peine d'ingratitude; ça, c'est ce que Notre-Seigneur veut que nous lui rendions, pour les biens qu'il nous a faits; tâchons, je vous prie, de le faire fidèlement, courageusement et constamment; si nous le faisons, j'espère que cette suprême bonté nous bénira.

EXHORTATION XIX

POUR LE TEMPS DES RETRAITES.

SUR LES QUALITÉS QUE DOIT AVOIR NOTRE DILECTION POUR ÊTRE SELON DIEU.

Mes chères Sœurs, avant que ces jours de retraite finissent, j'ai pensé que je vous devais exhorter, à ce que ma constitution me marque, que je dois procurer *que la mutuelle charité et sainte amitié fleurissent en la maison,* c'est pourquoi, je vous supplie, mes chères Sœurs, que toutes, en vos retraites que vous faites pour votre amendement, vous jetiez un regard, pour voir si vous faites bien fleurir la permanente charité et sainte dilection, et que, outre les résolutions particulières de chacune selon sa nécessité, que celle-ci de faire fleurir entre vous la sainte dilection, se fasse générale. Je ne vous dis pas cela, mes chères Sœurs, parce que j'ai remarqué grands défauts de ce côté-là, ni que je sente que ma conscience m'oblige à vous en parler; mais c'est une chose que la constitution recommande en plusieurs endroits et oblige la supérieure tout spécialement à avoir l'œil sur ses filles, afin que la mutuelle dilection et sainte amitié fleurissent en la Congrégation.

Mes chères Sœurs, ne nous y trompons pas; certes, il faut que notre dilection, pour être bénie de Dieu, soit commune et égale, car le Sauveur n'a pas commandé qu'on aimât plus les uns que les autres, mais il a dit : *Aimez le prochain comme vous-même.*

Nous pensons quelquefois que nos affections soient bien pures, mais devant Dieu c'en est tout autrement; la dilection plus pure ne regarde que Dieu, ne tend qu'à Dieu, et ne prétend que Dieu. J'aime mes Sœurs, parce que je vois Dieu en elles, et que Dieu le veut : je les chéris et les respecte parce qu'elles me représentent la personne de Dieu; je les aime sans prétention quelconque, sinon d'obéir à Dieu, et suivre ses divines volontés, cela est avoir une dilection pure, parce qu'elle n'a que Dieu pour motif et pour fin : mais, si j'aime mes Sœurs avec l'espérance qu'elles m'aimeront réciproquement et me feront des services, tout cela est imparfait et indigne de notre vocation, si nous avions tel motif en notre amour.

Mais ce serait chose odieuse d'aimer nos Sœurs pour leurs qualités naturelles, pour leur bel esprit, ou pour être d'humeur correspondante l'une à l'autre, et semblables chimères, qui seules causent les particularités et tirent aux partialités. Le plus grand mal qui puisse être dans une communauté, c'est quand les esprits se liguent et se mettent à tirer quartier à part, rompant la liaison commune pour en faire une singulière qui les ôte de l'observance, renverse l'obéissance, engendre mille petites envies, et enfin fait perdre le vrai esprit de la religion.

Mes Sœurs, votre dilection est fausse si elle n'est égale, générale et entière avec toutes vos Sœurs, en sorte que vous soyez autant suave avec l'une qu'avec l'autre; autant prompte à secourir celle-ci que celle-là; autant aise de vous trouver à la récréation vers l'une que vers l'autre. Votre motif en l'amour que vous portez à vos Sœurs doit être fondé sur le sein de Dieu; s'il est hors de là, il ne vaut rien. Prenez-y garde, mes Sœurs,

je vous en prie, de ne chopper de ce côté-là. Pour moi, je vous assure que j'aimerai plutôt voir quelque autre notable défaut dans une maison religieuse, que ce seul de la partialité aux affections, à cause des conséquences qu'il tire après soi, et des vains amusements qu'il donne aux esprits qui en sont atteints, leur empêchant, par mille pensées sur ce sujet, la conversation que l'âme doit toujours avoir avec Dieu; au contraire, quand l'affection est commune, elle n'apporte que tout bien, toute paix et toute tranquillité, et chasse en telle sorte les embarrassements d'esprit, qu'autant plus cette union avec nos Sœurs sera pure, générale et entière, d'autant plus sera grande notre union avec Dieu!

EXHORTATION XX

POUR LE TEMPS DES RETRAITES.

SUR L'IMPORTANCE DE RENOUVELER NOS SAINTS VOEUX EN ESPRIT DE FOI ET DE GÉNÉROSITÉ.

Voilà, mes Sœurs, nos solitudes presque finies; mais pourtant tout n'est pas fait, car le plus fort est encore à faire, qui est de mettre en pratique les bons mouvements, lumières et résolutions que nous y avons faits; car, grâce à Dieu, il n'y en a point d'entre nous à qui sa bonté n'en ait donné suffisamment pour s'avancer en son saint amour. Je vous exhorte donc, qu'en ces trois jours de solitude que vous ferez encore, vous considériez l'importance qu'il y a de tenir parole à Notre-Seigneur, et que là-dessus vous vous encouragiez en la pratique de ces saintes résolutions, peser après mûrement et sérieusement l'action que

nous allons faire le jour de la Présentation, selon notre coutume, qui est le renouvellement de nos vœux. Vous savez, mes Sœurs, qu'avec les gens du monde les paroles données sont de grand poids; mais les promesses reconfirmées souvent, certes, c'est à grand déshonneur si on ne les observe pas. Nous avons donné parole à Notre-Seigneur, en faisant profession, de garder toute notre vie, pauvreté, obéissance et chasteté; nous les confirmons souvent : reste à les bien observer. Nous allons encore les reconfirmer bientôt; de vrai, mes Sœurs, ce n'est pas un jeu d'enfant, il y va du salut éternel, pensons-y bien, je vous prie.

Il faut dorénavant une plus étroite et exacte observance, puisque la confirmation est une reliaison à Notre-Seigneur et à notre vocation; nous allons reconfirmer d'observer notre règle, et pour le moins nos trois vœux. Or, sachez, mes Filles, que l'obéissance consiste à obéir en toute chose qui n'est point péché; mais obéir promptement, avec soumission de jugement et de volonté. La pauvreté, à se contenter de ce que la religion nous donne pour notre usage, ne rien désirer de plus, n'avoir affection à aucune chose, et être bien aise et recevoir de bon cœur les choses moindres, plus chétives et incommodes de toute la maison quand Dieu permettra qu'elles nous arrivent. La chasteté, à retirer toutes nos affections, pensées et désirs des choses créées, pour les occuper totalement en Dieu, ne voulant avoir d'amour que pour Lui ni d'amour que de Lui. Multitude de choses se pourrait dire sur ce sujet, mais retenez bien ce que j'ai dit et le mettez en pratique, et ce sera bien prou. Offrez vos vœux à Dieu en toute humilité, priez sa sainte Mère de les offrir avec les siens, et de vous impétrer la grâce et la fidélité nécessaires pour les bien observer.

EXHORTATION XXI

(Faite en 1629)

AVANT LA PETITE RETRAITE DE LA PRÉSENTATION.

Je ne veux guère dire, ains seulement vous avertir, mes chères Sœurs, que dans trois jours nous ferons la plus digne et plus sainte action que nous ne saurions jamais faire, ou, pour mieux dire, nous la reconfirmerons; et, en nos renouvellements de vœux, nous ferons un nouveau sacrifice de tout nous-même à Dieu : notre mémoire, entendement et volonté, notre cœur, enfin tout notre être sera l'holocauste que nous offrirons à Notre Seigneur.

Je vous conjure donc, mes chères Sœurs, d'employer fidèlement ces trois jours, que nous demeurerons retirées, à nous préparer pour faire dignement cette sainte action, de reconfirmer nos vœux, lesquels nous obligent et nous appellent à une perfection la plus sublime que l'on saurait penser; car en la présence et en la vue du Très-Haut, nous avons voué la perpétuelle chasteté, obéissance et pauvreté. Cette oblation est perpétuelle, mes Sœurs, car sans terme ni fin nous nous sommes absolument données à Dieu. Nous allons reconfirmer ce don en la présence réelle de cette infinie Majesté, qui sera là, tout près, en son Saint Sacrement. Incontinent que nous aurons fait notre reconfirmation, rentrez donc en vous-même, considérez la dignité de cette action, l'excellence des vœux, à qui c'est, devant qui vous les avez reconfirmés.

Regardez encore la récompense qui suit l'observance de ces vœux; c'est la gloire éternelle du paradis, la compagnie de tous les Bienheureux, et, qui plus est, la perpétuelle jouissance de Dieu, auquel volontairement nous nous sommes liées par ces

vœux. Et d'autre part, regardez le mal qui arrive à celles qui négligeront de rendre à Dieu ce qu'elles lui ont voué. Celles-ci ne peuvent rien attendre que le châtiment éternel, car il est dit : *Rendez vos vœux au Seigneur, parce qu'il est terrible et redoutable.*

Voilà quatre points bien considérables : la dignité des vœux, à qui on les faits, la récompense ou la peine qui les suit. Pesez-les attentivement, mes chères Sœurs, car notre obligation n'est pas petite, elle est plus grande que celle de prêtrise : les Prêtres n'ont qu'un vœu, nous en avons trois; ils ont cette dignité pardessus nous de manier le Corps précieux du Sauveur; mais nous sommes appelées à plus grande perfection qu'eux.

La divine Providence nous donne des jours de retraite, pour nous préparer, par un soigneux examen de tous nos devoirs, et voyant comme nous n'avons pas bien employé les moyens qui nous sont donnés pour tendre à l'excellente perfection de notre vocation, que nous nous humilions devant Dieu, confessant de cœur que nous n'avons pas rendu avec assez de soin et de perfection, les vœux que nous lui avons faits. Je vous conjure, derechef, mes chères Sœurs, que nous n'allions pas faire cette action à la volée. Comprenons bien sa dignité; faisons-la de cœur plus que de bouche, afin de ne pas mentir à Dieu, en la présence de son Saint-Sacrement; mais allons renouveler nos vœux avec une véritable et cordiale affection de nous relier à Dieu, à notre vocation et à nos règles. Si vous faites ainsi, je vous puis assurer que Notre-Seigneur recevra votre oblation et sacrifice d'un œil propice, comme ceux du juste Abel, et nous comblera de beaucoup de faveurs, de sa grâce, de la suavité de l'union de nos âmes avec lui, et de gloire après notre mort. Amen.

EXHORTATION XXII

APRÈS LE RENOUVELLEMENT DE NOS SAINTS VŒUX.

Je ne puis pas lire, mais je vous dirai quatre mots seulement, mes chères Sœurs, sur nos vœux, qui sont que, puisque la divine Bonté nous a encore donné cette année pour les reconfirmer, nous en reconfirmions aussi la pratique. Cheminons toujours avant dans la voie de salut et de perfection, demeurant en paix, charité et unité d'esprit en l'observance exacte de toutes les choses de notre Institut, afin que si Dieu nous donne encore l'année qui vient, que nous trouvions en nos solitudes moins de fautes et plus d'avancement en la vertu.

Et puisqu'il faut toujours ou avancer ou reculer, tâchons de reculer le moins que nous pourrons; et, s'il nous arrive de le faire, ne nous décourageons point; mais humilions-nous devant Dieu, requérant son aide, et nous remettant à marcher. Surtout, je vous prie, mes Sœurs, que l'exactitude soit entière et toujours plus ponctuellement observée parmi nous, car c'est ce que Dieu requiert de nous. C'est pourquoi il nous a ici assemblées; tâchons donc de le faire fidèlement et sa bonté nous bénira. Je ne peux vous dire davantage pour cette heure. Amen.

ENTRETIENS

FAITS A LA RÉCRÉATION

ET AUX ASSEMBLÉES DE LA COMMUNAUTE

ENTRETIEN I

SUR LA RÉFORME DE L'AME.

Comment il faut faire pour réformer l'âme, dites-vous, ma très-chère fille? Il faut se bien connaître soi-même, son néant, sa bassesse, sa vileté et son rien; si notre entendement est rempli de cette vérité, nous verrons clairement qu'il y a beaucoup de défauts, d'imperfections, et beaucoup de choses à réformer en nous, que véritablement nous sommes remplies de misères et pauvretés; car, si nous avons quelque chose qui soit à nous, c'est la misère et les manquements que nous commettons. Or donc, si cela est, comme il est très-certain, avons-nous de quoi nous glorifier et estimer? Non, véritablement!... Ma fille, qu'étiez-vous, il y a trente ans? vous n'étiez rien! Dieu vous a donné l'être; mais, néanmoins, vous n'êtes et ne vous devez pourtant estimer *rien,* parce que, si Dieu se retirait de vous, vous retourneriez dans le rien. . . . .

Dans l'exercice des vertus chrétiennes, nous sommes comme un oiseau qui n'a point d'ailes pour voler, et qui n'a point de pieds pour marcher. Nous ne pouvons pas seulement prononcer le nom de Jésus sans une assistance particulière de Notre-Seigneur; c'est l'Apôtre qui le dit....... David s'estimait un chien

mort et une puce, lui qui était l'oint du Seigneur et selon le Cœur de Dieu; hélas! que devons-nous dire? nous estimer, nous autres! A plus forte raison, devons-nous penser que nous ne sommes qu'un chien mort, qu'une puce, voire, moins que cela. Or, tenons-nous donc fermes en cette connaissance de ce que nous sommes; et, passons encore plus avant, en aimant et nous réjouissant de ce que l'on nous tient et traite comme cela. C'est ici l'importance de le faire, où il y va du bon. C'est la souveraine pratique que celle d'aimer notre abjection, de bien aimer qu'on ne tienne point compte de nous, que l'on nous laisse là, comme une personne inutile qui n'est propre à rien, et qui n'est digne d'aucune considération.

Mais, voici encore d'autres pratiques dont nous devons tâcher de profiter; c'est que, lorsqu'il se présentera quelque occasion de faire quelque bien surnaturel et pratiquer quelque vertu, il faut reconnaître notre impuissance et que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, de sorte qu'il ne faut rien attendre de nous, mais, oui bien, de Dieu et de sa grâce, laquelle il nous donnera infailliblement, tellement, qu'il faut dire hardiment avec saint Paul : *Je puis tout en celui qui me conforte.* Et si nous faisons quelque chose de bien, il faut soigneusement tout rapporter à Dieu, car la gloire lui en appartient; et, quand nous serons tombées en faute, et que nous aurons bronché en notre chemin, il ne faut en aucune façon nous en étonner, mais nous en humilier tout doucement devant Dieu, lui disant : Hé! Seigneur! voilà ce que je sais faire! voilà ma pauvreté et misère! voilà ce que je suis : un néant! une faible et infirme créature! je ne dois pas attendre aucune chose de moi, qu'infirmités, imperfections et défauts..... Enfin, l'humilité est la réparatrice de tous nos maux : il faut donc bien prendre garde qu'elle ne nous manque jamais; car, si nous ne l'avons pas, nos affaires iront bien mal, et notre perfection demeurera en arrière.

Pendant que notre Bienheureux Père vivait, il y avait une

Sœur, laquelle s'affligeait grandement quand elle avait commis quelque manquement; il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais s'amender ni s'empêcher de faillir, de sorte que, quand elle lui parlait, elle pleurait fort sur ce sujet. Un jour, en me parlant d'elle, il me dit : « J'ai considéré les larmes de cette bonne » Sœur; j'ai vu clairement qu'elles procédaient d'amour-propre, » et que toutes nos enfances et niaiseries et tous les étonne- » ments que nous avons de nous voir tomber en des imperfec- » tions, ne viennent que de ce que nous oublions la maxime » des saints : *Qu'il nous faut tous les jours commencer*....... »

A la vérité, mes chères filles, c'est faute de nous bien connaître que nous nous étonnons de nous voir défaillantes, car nous présumons tant de nous, que nous en attendons quelque chose de bon; nous nous trompons, et Notre-Seigneur même permet que nous tombions quelquefois bien lourdement, afin que nous nous connaissions nous-même. Non, ma chère fille, cette connaissance de nous-même ne consiste point au sentiment, ni à en faire de grandes considérations, mais à le croire comme étant une vérité de foi; je veux dire que nous devons croire, en la pointe de notre esprit, avec une grande certitude de foi, que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien, que nous sommes faibles, infirmes, fragiles et imparfaites, remplissant notre entendement de cette croyance, et affectionnant notre volonté à aimer notre pauvreté et misère. Or sus, voilà comme il faut, à mon avis, commencer la réformation de l'âme, par la connaissance de soi-même et par la confiance en Dieu : la connaissance de nous-même nous fera voir beaucoup de choses, en nous, à corriger et réformer, et que, néanmoins, nous n'en pourrons venir à bout de nous-même ; la confiance en Dieu nous fera espérer que nous pouvons tout en Dieu, et que, avec sa grâce, toutes choses nous seront possibles et faciles.

Le second moyen de réformation est de s'exercer en l'oraison et en la mortification, car ce sont les deux ailes pour voler à

Dieu : l'une soutient l'autre ; j'en reviens toujours là, *l'oraison et la mortification.* Il faut donc que la directrice rende les novices fort affectionnées à ces deux exercices, qu'elle les rende amoureuses du recueillement, et que même elle leur lise quelquefois les chapitres du *Chemin de la perfection* de sainte Thérèse. J'approuve fort qu'on fasse lire ce livre aux novices, car il est bien utile, et les peut bien aider et exciter à l'amour de ces deux vertus, de mortification et oraison. Il n'y a que cela à faire : se bien mortifier et se bien tenir proche de Dieu.

Il y a des âmes que Dieu élève en l'oraison avant qu'elles aient pris un bon fondement en la mortification ; c'est peut-être parce qu'il les reconnaît si faibles, que, s'il ne leur donnait ces suavités, elles ne feraient rien qui vaille, et n'auraient pas le courage de persévérer et s'exercer en la vertu. Quand l'oraison est fondée sur la mortification, c'est une base bien assurée ; et, certes, il lui faut toujours donner ce fondement, soit devant, soit après d'y être élevé ; néanmoins, la voie ordinaire, c'est après que l'on s'est bien, à bon escient, exercé et adonné à la mortification, que Notre-Seigneur nous donne ces grâces d'oraison.

Il ne faudrait pas nous mettre en peine et penser qu'il y a de notre faute, et que notre oraison est inutile et désagréable à Dieu, parce que nous y avons de la difficulté. Non, ma chère fille, pourvu que vous ayez été fidèle. Je vous vais donner un exemple qui vous le fera bien entendre ; c'est du bon Abraham : je l'aime grandement, ce grand patriarche, et par inclination. Donc, Abraham présentait souvent au Seigneur des sacrifices et holocaustes : un jour, comme il en offrait un, des oiseaux de proie s'abattirent sur les chairs des victimes ; voyant cela, il prit une baguette et les chassa le mieux qu'il put, sans se lasser ; cela dura tout au long du sacrifice. Si, à la fin, Abraham se fût plaint à Dieu en lui disant : « *O Seigneur! quel pauvre sacrifice vous ai-je offert, lequel a été au milieu des distractions*

causées par les oiseaux de proie, » assurément, le Seigneur lui aurait répondu que son oblation n'avait pas cessé de lui être agréable, parce que tout cela était arrivé contre son gré, et qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour les chasser; ce qui était vrai. Ainsi, mes chères filles, quand nous sommes en l'oraison, encore que nous y ayons quantité de distractions, qui sont comme des mouches importunes; si, néanmoins, elles nous déplaisent, et que nous fassions ce qui est en notre pouvoir pour nous en distraire fidèlement, notre oraison ne laisse pas d'être bonne et agréable à Dieu, nous n'en devons point douter.

C'est une chose certaine, lorsque nous sommes dans le sentiment de notre misère à l'oraison, qu'il n'est pas besoin de faire des discours à Notre-Seigneur pour la lui représenter; il est mieux de nous arrêter dans notre sentiment qui parle assez à Dieu pour nous; il est toujours mieux, assurément, de nous arrêter paisiblement dans les sentiments et affections que Notre-Seigneur nous donne, que d'agir de nous-mêmes. Enfin, mes chères filles, approchez-vous de Dieu avec le plus de simplicité qui vous sera possible, et soyez certaines que l'oraison la plus simple est la meilleure. Oui, mes chères filles, lorsque Dieu nous donne de grandes affections et désir de nous exercer dans l'humilité, il est bon de le faire et de jeter un regard sur les occasions que nous aurons de la pratiquer ce jour présent, parce que les vraies servantes de Dieu ne doivent point avoir de lendemain, ni s'étendre plus avant que sur les occasions présentes; elles doivent avoir un grand soin et une fidélité toute particulière de s'exercer, ce jour-là, à la vertu sur laquelle Notre-Seigneur nous a donné des affections particulières en l'oraison, d'autant qu'il requiert cela de nous, et nous le donne pour cette seule fin, de nous y voir fidèlement exercer.

Vous demandez maintenant, qu'est-ce que le dénûment intérieur? Ma chère fille, on n'en saurait bonnement parler, au

moins on ne l'entend guère, si Dieu n'illumine l'âme; car il faut qu'il mette une certaine petite chandelle au fond du cœur, pour lui faire voir ce de quoi il faut qu'elle se dépouille. Or, il y a mille et mille choses dont on se doit dénuer : de son propre intérêt, satisfaction, des consolations et sentiments de Dieu, de sa propre estime et de son choix; certes, celles qui sont conduites dans ces voies, vont perpétuellement retranchant leur choix en toutes choses généralement, et Notre-Seigneur les tient en ce continuel exercice; et lui-même les va dénuant, et prend plaisir de les voir dans cette nudité et impuissance, trop délicates pour en pouvoir discourir.

ENTRETIEN II

SUR LES CAUSES QUI METTENT OBSTACLE A LA PERFECTION.

Mes chères Sœurs, je pensais vous pouvoir servir encore au jourd'hui, mais la divine Providence en a bien disposé autrement, car Sa Majesté veut que je parte. Je n'ai rien à ajouter, mes chères filles, à ce que je vous ai dit l'autre jour, en l'entretien du dimanche, que ces deux mots : *Nous n'avons besoin que de bien faire.* Je vous conjure donc, autant qu'il m'est possible, de bien employer les bons mouvements, inspirations et lumières que Dieu vous donne, et de les réduire en bons effets; car j'ai appris, par l'expérience des choses de la religion, qu'il y a quatre causes ou racines d'où procède tout notre mal, et qu'à ces quatre causes sont opposés quatre chefs principaux qui sont comme la source de notre bonheur.

La première est que nous ne connaissons pas assez la grandeur et l'excellence de l'état religieux, ni l'essence des vraies

et solides vertus qui s'y pratiquent, la véritable humilité, la patience et autres; cela est une ignorance d'où proviennent les autres maux; car, voyez-vous, pour opposer maintenant le bien contraire, une âme qui s'étudie, tant par la lecture, par la méditation, les conférences, qu'autrement, à connaître la grandeur de l'état religieux, avance et profite par-dessus les autres, et cela, parce qu'elle détruit l'ignorance, grande source du mal, et acquiert la connaissance, qui est l'acheminement aux biens que lui offre l'état religieux.

La seconde cause de notre mal est que nous n'avons pas assez d'estime et ne prisons pas, comme il faut, les choses de la religion, lesquelles sont toutes saintes, et ont été établies par l'esprit de Dieu, avec tant de sagesse, qu'elles sont toutes grandement estimables, et, s'il faut user de ce mot, quasi toutes adorables.

Estimez et prisez donc grandement tout ce qui se pratique en la religion, comme s'accuser au chapitre, recevoir une humiliation au réfectoire, pratiquer un acte de cordialité et douceur. Ces moyens sont très-précieux pour nous enrichir; nous ne devrions jamais laisser échapper telles occasions sans avoir un certain marrissement de cœur, qui procède de l'estime que nous faisons de ces pratiques. Car, voyez-vous, dans le monde, une personne avare qui estime l'or et les richesses, ne perd point d'occasion d'en amasser; et, pourquoi cela? parce qu'elle les estime et qu'elle veut être riche. Elle ne trouverait pas un double [1] qu'elle ne le ramassât; elle a beau trouver de la paille, elle n'en recueille point, parce que c'est une chose commune qu'on n'estime pas. Nous devons faire ainsi, mes très-chères Sœurs, priser et estimer toutes les choses de la religion plus que les mondains ne prisent l'or, et avoir une sainte ambition, ou plutôt une sainte superbe, de nous enrichir de ces

[1] Petite monnaie de ce temps-là.

biens; pour cela, il ne faut point perdre d'occasions d'en amasser.

La troisième cause de notre mal, est que nous n'avons pas de vrais désirs de la perfection que requiert l'état religieux. Nous avons bien quelques petits désirs, mais ce sont des désirs lâches, froids, sans vigueur et qui sont de peu de fruits. A cette cause, sont opposés les désirs vrais et ardents qui sont efficaces. Je suis assurée qu'il n'y a aucune d'entre nous qui, si elle avait un vrai désir de surmonter quelques-unes de ses passions ou mauvaises habitudes, pour invétérées qu'elles fussent, n'en rapportât quelque victoire dans quelques semaines, ou, pour le moins, dans quelques mois. Vous savez la réponse que fit saint Thomas à sa sœur, quand elle lui demanda quelque moyen pour être bientôt parfaite. Il lui dit : *En le voulant.* Il ne faut que cela; ayez un vrai désir, et je vous assure que vous arriverez bientôt à la perfection. Je vois tous les jours, dans le monde, des personnes qui désirent faire fortune et être en crédit; que ne font-elles pas pour cela, et avec quel soin travaillent-elles! et pourquoi? pour des biens périssables, pour avoir un peu de terre qui leur est commune avec les autres hommes. Et nous autres, mes très-chères Sœurs, avec quelle ardeur devons-nous désirer faire fortune pour le ciel, et comment devons-nous travailler pour acquérir les biens perdurables qui nous sont communs avec Dieu et les Anges?

Je passe à la quatrième et dernière cause d'où procède notre mal, qui est un défaut de courage pour l'entreprise du bien et de la vertu, car plusieurs désirent la perfection et en parlent fort bien; mais, à la moindre difficulté qu'ils rencontrent en l'exécution de leurs désirs, ils perdent courage. Il y en a aussi d'autres qui reconnaissent le bonheur de la vocation religieuse, qui l'estiment et ont de grands désirs de la vertu; mais un dernier point leur manque : ils n'ont pas le courage fort pour résister aux tentations et supporter les contradictions qui se

rencontrent en l'exercice des vertus; cette dernière cause est bien contraire à la grandeur de courage et à la générosité. Il est, certes, besoin d'en avoir pour surmonter les difficultés que l'on éprouve souvent dans la pratique du bien, à cause de la misère de notre nature; car, par exemple, s'il vous semble que vous n'avez pas bien ce qu'il vous faut, toutes les commodités du corps, et qu'il se plaigne et murmure, il faut surmonter tout cela généreusement et dire : Eh bien! s'il me manque quelque chose, je serai bien aise d'avoir cette occasion de souffrir quelque petite chosette ou incommodité. Vous vient-il aussi quelque petite ambition ou envie d'être aimée, d'être préférée et telles autres choses semblables? il faut surmonter cela. Une âme généreuse ne s'amuse point à ces fantaisies et désirs ; elle a des prétentions bien plus relevées, car elle aspire à la véritable perfection religieuse, laquelle ne consiste pas à bien faire une cérémonie, chanter au chœur; non, ce n'est point cela qui fait le religieux et la religieuse, mais à bien pratiquer les vraies et solides vertus que requiert l'état où l'on est.

O mes très-chères Sœurs! connaissez et reconnaissez l'excellence et dignité du bonheur de la religion; estimez-le et prisez-le au-dessus de tout ce dont le monde fait état. Ayez de vrais désirs de la perfection; et, enfin, ayez un grand courage pour effectuer ces bons désirs, et pour vaincre et surmonter les difficultés qui se rencontrent en l'exercice de la vertu. Nous ne savons pas en quoi consiste l'essence de la vraie vertu et oraison; ce n'est autre chose que d'être toujours prêtes à recevoir toutes sortes d'obéissances, et tenir notre âme unie à la volonté de Dieu autant qu'il nous est possible. L'âme qui peut dire, en vérité, qu'elle est toujours disposée à tout ce qu'on lui voudra commander, est toujours en oraison.

ENTRETIEN III

(Fait le 14 septembre 1624)

SUR LES QUALITÉS QUE DOIT AVOIR LE VRAI ZÈLE, ET SUR LES FONDEMENTS DE LA SOLIDE VERTU.

Je suis bien aise que vous me fassiez cette demande, mes chères Sœurs : Comment les Sœurs professes doivent être zélées à prendre l'esprit de leur vocation, et à servir de bon exemple? J'y réponds, en vous assurant que c'est une question bien importante, et que les Sœurs doivent très-assurément nourrir dans leurs cœurs, une grande jalousie et un zèle ardent de se bien édifier les unes les autres, et tous ceux avec qui elles conversent, et qu'elles aient un grand soin de prendre l'esprit de leur Institut, pour procurer que celles qui nous suivent le prennent aussi; mais ce zèle ne doit pas être pointilleux, picoteux, impatient, il ne faut même pas que celles qui sont en charge pressent trop les esprits. Le zèle de notre Bienheureux Père n'était point tel : c'était un zèle qui le faisait prier, donner bon exemple, exciter, encourager, et supporter les âmes; il ne les pressait point, mais les attendait longuement avec une patience et débonnaireté admirables, les aidait de tout son pouvoir, sans plaindre sa peine, ni sans épargner sa charité, puis laissait le reste à la Providence de Dieu. Il ne faut point aller chercher d'autre doctrine que celle de ce Bienheureux Père de nos âmes pour bien exercer notre zèle. Voici donc ce qu'il faut faire : recourir à l'oraison, aider, supporter, et donner bon exemple à nos Sœurs; celles qui sont en charge, par leurs avis et enseignements, et les autres en se parlant et encourageant ensemble.

Mon Dieu! mes Sœurs, à quoi devons-nous prendre plaisir, sinon à parler de Dieu, de l'éternité, du bonheur de notre vo-

cation, de l'amour et fidélité que nous devons avoir à bien prendre l'esprit de notre saint Institut, et pour le conserver soigneusement ; nos discours ne doivent être d'autre chose, lorsque nous avons congé de nous entretenir en particulier, surtout soyons d'une grande observance. Tâchons de servir de bon exemple, parce qu'on ne saurait dire le bien qu'apporte dans une maison religieuse une fille de bonne édification ; mais que tout ce que nous faisons pour la donner se fasse avec le seul désir de nous rendre toujours plus agréables à Dieu, et par ce seul motif de son pur amour, et que ce soit cet amour seul qui anime notre zèle.

Or sus, mes chères filles, il faut que je vous donne trois fondements pour établir notre zèle et notre vertu, afin qu'elle soit solide : le premier est d'être entièrement dépendantes du soin paternel de notre bon Dieu et de nos supérieurs, sans avoir aucun soin de nous-mêmes ; non, ne pensez point à ce que vous ferez et à ce qui vous arrivera ; abandonnez toute votre âme, votre esprit, et même votre corps, dans le sein de la divine Providence, et à celui de l'obéissance, et même le soin de votre perfection ; car Notre-Seigneur en aura assez, ayant plus d'amour et de soin pour nous que la mère la plus passionnée n'a de nourrir et élever son enfant. Oui, certainement, mes chères Sœurs, Dieu pense plus, par le menu, à nos nécessités, pour petites et minces qu'elles soient, en a plus de soin qu'une tendre mère et nourrice ne fait de son petit qu'elle aime tendrement. Sachez pourtant que la mesure de la Providence de Dieu sur nous est celle de la confiance que nous avons en lui, et que son soin est d'autant plus achevé, que notre abandonnement entre ses mains sacrées est plus parfait et plus entier. Je ne veux pas que vous vous lassiez de travailler fidèlement à votre perfection ; mais je vous dis seulement que les voies et les moyens d'y parvenir vous doivent être indifférents ; laissez-vous donc tourner, manier et façonner tout au gré du bon plai-

sir éternel, par la voie de l'obéissance, sans permettre à votre esprit de discerner ce qui lui est propre ou non, comme de penser : pourrai-je bien faire cette charge? ou bien : je ferais mieux l'autre; je serais bien mieux avec cette Sœur, qui a plus de rapport à mon humeur, qu'avec celle-là. Laissez tous ces discernements pour vous laisser incessamment à la conduite de Notre-Seigneur.

Le deuxième point, c'est qu'il ne faut chercher que Dieu, ne vouloir que Dieu, ne prétendre que Dieu. Ah! si vous ne cherchez que Dieu, vous le trouverez partout; par exemple : une fille va faire l'oraison, l'obéissance l'en retire tout incontinent pour l'employer ailleurs; infailliblement, elle trouvera autant Dieu dans cette occupation qu'en l'oraison. Je vous avoue que ce sera, possible, avec moins de satisfaction et de doux repos; mais sachez que Dieu se trouve mieux aussi où il y a plus de l'abnégation, que de plaisir pour nous. Si vous ne cherchez encore que Dieu, mes Sœurs, vous serez indifférentes pour vos emplois, pour vos charges, pour votre séjour et pour tout ce qui vous concerne, d'autant que vous trouverez partout ce bon et grand Dieu de votre cœur, parce qu'il ne se trouve jamais mieux qu'en l'obéissance. C'est en cette divine indifférence qu'on trouve enclos le document de notre Bienheureux Père : *Ne demandez rien et ne refusez rien;* c'est le dernier qu'il nous a donné, parce qu'il contient tous les autres ensemble, puisque nous trouvons dans sa pratique, celle de l'humilité, douceur, simplicité et mortification, parfaitement comprises; mais, plus que toutes vertus, ce document contient encore la parfaite dépendance du bon plaisir de Dieu, et l'entière perfection comprise dans nos saintes règles et constitutions. Le Bienheureux nous désirait fidèles à cette pratique; c'est aussi mon unique désir sur vous, mes chères filles; et, comme je sais qu'il n'y a rien de plus parfait que cette pratique même, je l'honore et la prise infiniment, me souvenant du zèle avec lequel ce Bien-

heureux Père nous la recommandait spécialement, trois ans avant sa mort, qu'il avait si fréquemment ces paroles à la bouche : *Ne demandez rien et ne refusez rien, mes filles.* O Dieu! que celles qui pratiquent bien cet admirable document possèdent une grande tranquillité, parce qu'il conduit promptement et fidèlement à la plus haute et sublime perfection.

Vous me dites qu'il ne faut donc pas demander ses nécessités? Pardonnez-moi, mes Sœurs, il faut demander simplement et confidemment ce que vous avez besoin : la constitution l'ordonne; mais il faut prendre garde de ne demander que le nécessaire, et non ce qui plaît, que nous n'eussions pas même pu avoir dans le monde, et ne vouloir pas, si à point nommé, tout ce qui est de nos inclinations, ne voulant rien souffrir. Non, mes filles, il faut être plus mortifiées, une âme religieuse devant aimer souverainement les souffrances et la pratique de son vœu de pauvreté; par exemple : nous commencerons à avoir un peu froid; nous voulons aussitôt des habits et couvertures. Le chaud vient : nous voulons soudain tout poser plus tôt que les autres : cela marque une grande tendreté et trop d'attention sur nous-mêmes, qui me fait quelquefois un peu mal au cœur, ne voyant pas mes filles aussi parfaites que je les voudrais. Je vous dirai encore, que ce document de notre Bienheureux Père tendait surtout à ce dénûment du trop grand soin de nos corps, sachant que les femmes et les filles sont pour l'ordinaire fort tendres, trouvant que tout leur fait mal, que tout les incommode, que tout nuit à leur santé, que ceci leur est propre et que cela ne le leur est pas; je suis mieux ici que là; cet air m'est bon, l'autre me nuit, et mille autres petites faiblesses qu'une âme saintement généreuse et bien attentive à Dieu n'a pas. Mais, savez-vous à quoi tendait souverainement ce dernier avis de notre saint Père : *Ne demandez rien et ne refusez rien?* C'était pour délivrer et affranchir nos esprits de tant de pensées, de tant de réflexions et desseins que les âmes qui ne sont

pas dénuées d'elles-mêmes ont encore, ce qui leur cause des grands troubles et inquiétudes. Si l'on emploie telles personnes à des charges ou à des fondations, elles se tourmenteront dans le tracas et dans les petites contrariétés et difficultés, dans les privations de leurs petites commodités qui les étonneront : « O mon Dieu! diront-elles, je suis si distraite, si inquiète, je ne saurais me tenir à la présence de Dieu! Quand j'étais à Annecy, dans notre petite cellule, j'étais si contente, si recueillie; notre Mère m'était si douce, si gracieuse! mes Sœurs m'étaient toutes si cordiales, bonnes et condescendantes! je m'accommodais si bien à leurs humeurs, elles m'aimaient si tendrement!... » — Tout cela n'est pas vertu, et ce n'est pas être vertueuses de n'être cordiales et douces que lorsque rien ne vous contrarie, et que vous êtes dans votre cellule sans être exercées et hors des occasions de rien souffrir, que vous êtes avec une supérieure et des Sœurs qui approuvent tout ce que vous faites; l'égalité et sainte joie n'est pas merveilleuse en ces rencontres. Je crains bien, au contraire, que nos passions ne s'engraissent parmi ce repos et cette quiétude, et que vous ne soyez pleines de vous-mêmes, immortifiées, attachées à vos propres intérêts et satisfactions; et, si vous vous regardez bien, vous trouverez que votre vertu prétendue n'est pas en vous, mais en votre supérieure, en votre Sœur, en votre cellule et aux lieux où vous êtes. Si nous ne cherchons que Dieu, nous le trouverons ici, nous le trouverons là; et, parce qu'il est partout, en tous lieux et en toutes personnes, et si nous ne voulons que lui, nous serons contentes de tout et partout.

Le troisième moyen de bien établir notre vertu, c'est de recevoir toutes choses comme venant de la main de Dieu, qui nous envoie le tout pour notre bien et pour nous faire mériter. Une Sœur vous dira une parole piquante; une autre vous répondra mal gracieusement; regardez en cela la bonté de Notre-Seigneur, parce que, bien qu'il ne soit pas auteur du mal ni

de l'imperfection de la Sœur, il a néanmoins permis que cette parole vous fût dite, afin que vous en fissiez votre profit, en pratiquant la patience, la mortification, le doux support, et que votre Sœur, de son côté, s'humiliât et aimât son abjection. Nous voyons qu'on fait passer l'eau des plus belles sources par des canaux de fer, de plomb et de bois; cette même eau, passant par ces canaux, vient toujours de sa source pour s'introduire aux lieux où on la désire; de même toutes nos adversités et contradictions viennent de l'agréable et première source de la Divinité, bien qu'elles passent par les créatures, qu'elles nous viennent d'elles comme par des canaux; il ne faut jamais regarder les moyens par lesquels ces eaux amères nous viennent; mais adorer la source d'où elles dérivent, jetant toujours les yeux en Dieu dans nos peines et nos adversités, pour les recevoir de sa main adorable. Nous devons être extrêmement aises d'avoir des occasions de souffrir et de pratiquer la vertu, qui ne s'acquiert jamais mieux que lorsqu'elle est combattue de son contraire, bien que Dieu nous la puisse donner dans un instant; mais il ne fait pas souvent de ces miracles, et veut, pour l'ordinaire, que nous passions par la voie obscure, nous tenant dans les lieux bas, jusqu'à ce que sa main nous élève dans son cabinet pour nous communiquer ses secrets.

Nous nous trouvons, possible, bien éloignées des sentiments de cette demoiselle dont par le *Philothée*, et qui alla trouver saint Athanase pour le prier de lui donner une maîtresse rude et difficile à servir, afin qu'elle pût avoir sujet, en la servant, d'endurer et de s'exercer à la vertu, et, voyant qu'elle en avait rencontré une bonne, douce et vertueuse, qui ne la faisait point souffrir, parce que le Saint n'avait pas bien compris son intention, elle le retrouva de nouveau et le pria de si bonne grâce, que son dessein fut accompli, parce que ce grand Saint lui donna une maîtresse chagrine, coléreuse et opiniâtre, laquelle l'exerça merveilleusement et la satisfit fort pleinement, lui

donna matière de profiter comme elle désirait pour parvenir à la perfection. O mes chères Sœurs! nous ne ferions pas de même, car nous voulons que les Sœurs avec lesquelles nous demeurons soient si douces, si cordiales à notre endroit, qu'elles ne nous disent pas la moindre parole qui nous puisse toucher ou mortifier; toutes les officières voudraient des aides maniables et condescendantes. A la vérité, il faut bien que celles-ci obéissent simplement, parce que la supérieure les leur a assujetties, comme ayant l'autorité sur toutes, comme chef de la Congrégation; mais il ne faut pas que les officières aient de pouvoir sur les mêmes aides de leurs charges, ains elles les doivent prier cordialement et gracieusement, parce qu'elles n'ont sur elles qu'une autorité empruntée.

La Sœur assistante de la communauté ne doit pas aussi traiter avec un pouvoir absolu comme ferait la supérieure, car elle n'a que celui que la Mère lui commet, étant celle qui a été élue par-dessus toutes les autres; ains les Sœurs lui doivent pourtant rendre [en l'absence de la supérieure] les mêmes honneurs et obéissances qu'à la supérieure même, puisqu'elle lui a remis son pouvoir et son autorité.

Il ne faut donc pas que les officières usent de maîtrise sur leurs aides, mais qu'elles leur disent humblement et doucement ce qu'il faut qu'elles fassent, leur parlant avec un cordial respect : « Ma Sœur, vous plaît-il de faire un peu telle chose », ou bien : « Faites un peu cela, s'il vous plaît? » — Les aides peuvent donner leur avis simplement, disant : « Il me semble que ceci serait bien ainsi », ou bien : « Nous faisions telles choses comme cela », — et semblables petites paroles selon les occasions, puis, faire comme l'officière voudra, sans contrôler ni témoigner des sentiments et aversions, si on ne fait pas état de ce qu'elles ont dit. Celles qui ont les charges ne doivent pas aussi tant faire les entendues, qu'elles ne demandent cordialement l'avis et sentiment de leurs aides.

Enfin, mes chères filles, soyez douces, gracieuses, cordiales et unies ensemble, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme; supportez-vous, entr'aimez-vous les unes les autres, et, en cela, l'on connaîtra que vous êtes vraies servantes de Dieu et vraies filles de notre Bienheureux Père, duquel, par tous les actes que nous ferons des vertus et des saints documents qu'il nous a donnés à pratiquer, nous accroîtrons et augmenterons la gloire accidentelle. Rendons-nous-y fidèles, afin de ne lui dérober ce que nous lui devons, je vous en prie, mes chères filles.

ENTRETIEN IV

SUR LA DEFIANCE DE SOI-MÊME ET LA CONFIANCE EN DIEU.

Vous me demandez comme il faut faire pour bien commencer la vie spirituelle?... Ma chère fille, il n'y a autre chose à faire qu'à se méfier de soi-même, se mépriser soi-même; il se faut bien connaître, car enfin c'est l'unique moyen pour bien commencer et prendre un bon fondement en la vie spirituelle; de sorte qu'il faut bien inculquer ce point aux novices, et à toutes celles qui veulent faire profession de la vertu. C'est le premier degré que cette connaissance de soi-même; aussi la première chose qui m'est tombée, ce matin en l'esprit, en me réveillant, c'est ce que dit le *Combat spirituel,* « que ceux qui veulent tendre à la perfection doivent jeter le fondement d'une grande défiance d'eux-mêmes et entière confiance en Dieu. » Il me semble que les personnes spirituelles ne se fondent pas assez là-dessus; c'est pourquoi l'on voit fort peu de solide vertu. L'on spécule tant, l'on fait tant d'état, et l'on se porte tant à ces hautes oraisons, aux ravissements et choses délicates et extraordinaires; néanmoins,

la vraie sainteté et solide vertu consiste en cette défiance et mépris de soi-même et confiance en Dieu.

Mon Dieu ! que je désirerais qu'on inculquât ceci aux novices et qu'on les fondât bien en cette perfection, leur faisant connaître leur bassesse, leur néant, leur vileté, et qu'elles ne peuvent rien d'elles-mêmes, et que tout ce qui est de bon en elles vient de Dieu ! Elles doivent donc tout rapporter à Lui et n'attendre rien d'elles-mêmes, mais de Lui, de sa grâce et assistance.

Il est presque impossible, pour nous autres, que nous ne soyons pas humbles, tandis que nous conserverons cet esprit, d'ouvrir la porte de nos maisons, pour y recevoir toutes sortes de personnes que le monde méprise et rebute, comme les boiteuses, aveugles, contrefaites et autres, car cela nous tiendra en humilité devant les créatures ; et devant Dieu nous pratiquerons une charité extrême et la plus grande que l'on saurait pratiquer, car non-seulement ces filles et ces femmes sont rebutées du monde, mais encore des personnes les plus saintes, car il n'y a point de religion, pour sainte qu'elle soit, où on les veuille recevoir. Voilà donc comme la divine Providence trouve cet expédient pour nous maintenir en l'esprit de notre Institut, qui est un esprit de bassesse, humilité, mépris, abjection et douce charité, recevant à bras ouverts tout ce que le monde rejette, pourvu que ces âmes aient le cœur bien sain et disposé à vivre en humilité, soumission et obéissance.

Or, mes chères filles, l'humilité n'est autre chose que le mépris et démission de soi-même et de sa volonté, et d'aimer son néant, misère et abjection, de souffrir et de vouloir doucement, gaiement et amoureusement qu'on nous tienne et traite pour ce que nous sommes. Certes, c'est aller bien avant que d'en venir là, car cette connaissance de nous-mêmes n'est que le premier degré de l'humilité : l'humilité produit aussi la générosité et confiance en Dieu.

Mais, vous dites, comment une âme bien imparfaite et pleine de misères peut avoir cette générosité et confiance? Ma chère fille, notre Bienheureux Père avait accoutumé de dire que « plus il se sentait faible, plus il avait de force et de confiance, d'autant qu'il n'attendait rien de lui-même et qu'il jetait toute sa confiance en Dieu. » Il était si aise quand on tombait en des fautes de fragilité, parce qu'il disait que cela était bon pour humilier l'âme, et pour lui faire voir qu'elle ne doit nullement se confier en elle-même, mais en la grâce et assistance de Notre-Seigneur.

Enfin, ces âmes doivent avoir un grand courage pour mettre fidèlement la main à l'œuvre de leur perfection, sans s'étonner ni se mettre aucunement en peine de se voir sujettes à tant de fautes et imperfections.

ENTRETIEN V

SUR LA NÉCESSITÉ DE SE FAIRE VIOLENCE ET DE VIVRE CONFORMÉMENT AUX LUMIÈRES DE LA FOI.

S'il était en mon pouvoir d'avoir des sentiments, je sais bien que je brûlerais toute de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain; or, Notre-Seigneur ne les a pas mis en notre pouvoir. Les sentiments ne sont pas nécessaires à la perfection et à notre salut; sa divine Majesté les donne à qui il lui plaît. C'est le Maître qui fait ce qu'il veut.

Il n'y a que deux choses [à faire] : éviter le mal et faire le bien, et cela selon la raison qui nous doit conduire; Dieu nous en donne [pour vivre] selon icelle, et non selon nos inclinations, car ce serait vivre en bête, les bêtes suivent leur instinct :

quand elles ont faim, elles mangent; quand elles n'ont pas faim, elles ne mangent pas; quand elles ont envie de crier, elles crient; quand elles n'en ont pas envie, elles ne crient pas. On ne les saurait faire manger ou crier lorsqu'elles ne le veulent pas faire.

Avant que j'eusse lu la Sainte-Écriture, je pensais qu'on pouvait aller au Ciel plus aisément, qu'il ne fallait pas tant de choses ni se tant mortifier; mais depuis que j'ai vu ce que Notre-Seigneur dit et ses Apôtres, je vois bien qu'il ne faut pas vivre selon ses passions et inclinations; qu'il faut pâtir et endurer beaucoup, et qu'il n'y a point d'autres voies pour faire son salut que celles des croix et des souffrances; qu'il faut enfin vouloir le bien et le faire, car le Ciel n'est rempli que de [bonnes] œuvres. Tout gît donc en cela.

Voyez-vous ce Père de famille qui avait deux enfants; il les appelle l'un après l'autre, et dit au premier : « Mon fils, va travailler en ma vigne; » il répondit gaiement qu'il en était content et qu'il s'y en allait; néanmoins il n'en fit rien. Le Père appelle l'autre et lui fit le même commandement, d'aller travailler en sa vigne; mais il répondit : Comment irai-je? je suis déjà las, et témoigna de la résistance et répugnance; néanmoins il s'y en alla et travailla fidèlement. Or, qui a accompli la volonté du Père? C'est ce dernier qui se met en effet [à l'œuvre], nonobstant la difficulté qu'il y avait.

Ainsi, vous voyez qu'il importe peu que nous ayons des résistances à faire le bien et à suivre la volonté de Dieu, pourvu qu'on se surmonte et qu'on ne laisse pas de l'accomplir.

ENTRETIEN VI

SUR LES PASSIONS, ET LA FAÇON DE LES COMBATTRE.

Non, mes filles, il est imposssible de faire entièrement mourir toutes nos passions; nous les pouvons bien amortir, mais nous les sentirons toujours. Il est vrai qu'elles peuvent être si endormies, que pour un peu de temps elles ne nous travailleront pas, et qu'à force de les mortifier elles cesseront de nous faire la guerre; mais parce qu'elles ne sont pas mortes, lorsque nous y penserons le moins, elles se réveilleront si bien, qu'elles nous feront tomber en des grosses fautes. Vous direz alors : D'où vient ceci? je ne croyais plus avoir des passions, ou, pour le moins, je pensais de m'en être rendue la maîtresse .... Je vous répondrai : Parce que vos passions n'étaient pas mortes, elles se font sentir, et vous font connaître qu'elles n'étaient qu'un peu endormies, puisqu'un petit bruit les a réveillées. Il y a bien des personnes qui, par une longue habitude à la mortification, les ont endormies d'un sommeil si profond, qu'elles ne se réveillent pas ni si aisément ni si fréquemment. Ces sortes d'âmes ont acquis une certaine domination sur ces petites rebelles, que, dès qu'elles commencent à se révolter, elles ont le pouvoir de les retenir; et, bien que ces passions fassent quelques échappées, elles sont soudainement en leur devoir et à l'obéissance de la raison.

Mais celles qui ne sont que légèrement ensommeillées et qui ne sont pas encore bien sujettes, elles se réveillent souvent et donnent bien de la besogne et de la peine; elles requièrent de l'âme une grande attention sur elle-même, et beaucoup de fidélité à la mortification pour les mieux ranger et dompter.

Mes chères Sœurs, il y a des âmes qui ont leurs passions

accoisées parce que rien ne les contrarie; [ce n'est pas à dire qu'elles soient vertueuses pour cela,] car enfin la vertu solide ne s'acquiert qu'au milieu des contradictions. Une personne ne se peut pas dire patiente lorsqu'elle ne souffre rien. Il ne faut que mettre ces âmes-là dans les occasions pour les connaître; elles verront elles-mêmes, par leurs faux pas, que leur vertu n'était qu'une vertu apparente et qui ne subsistait que dans leur imagination. Elles ressemblent à ces rivières qui coulent si doucement lorsque le temps est calme et que rien ne s'oppose à leur course; mais, à la moindre bouffée de vent qui survient, les ondes s'élèvent et font grand bruit; leur calme ne procédait pas d'elles-mêmes, mais du vent qui ne battait pas sur elles. Je conseille à ces sortes de personnes de se bien humilier, parce que je les assure que leur vertu n'est qu'un fantôme ou un simulacre qui n'est rien moins que vertu. Notre-Seigneur permet que leurs passions s'élèvent et qu'elles donnent du nez en terre, pour les tenir plus humbles et petites à leurs yeux, leur faisant connaître leur impuissance et ce qu'elles sont sans son secours. Pour nous tenir donc dans cette connaissance si utile à nos âmes, il permet que nous fassions des plus grands manquements lorsque nous avons formé les meilleures résolutions et que nous nous persuadons de vouloir faire des merveilles. O Dieu! mes Sœurs, que la créature est peu de chose d'elle-même! Elle ne doit rien attendre que de la grâce de son Dieu, car, je l'assure, elle n'est rien du tout! Que serait-ce si nous ne faisions point de ces fautes qui nous font aimer notre abjection? nous croirions être saintes. O mes filles! bienheureuses seront celles qui font de ces grosses imperfections qui leur donnent bien de la confusion aux yeux des créatures, car je les assure que si elles savent bien en faire profit, et tel que Dieu désire, elles se rendront fort agréables à ses yeux divins.

Vous demandez si le démon nous peut donner des passions? Non, ma Sœur, nos passions sont en nous-mêmes; qui les a

plus, qui les a moins fortes : le diable les peut émouvoir, selon le pouvoir que Dieu lui donne, parce qu'il ne peut rien sans cette divine permission; mais il ne peut pas en donner, car les passions nous sont naturelles et nous les avons dans nous.

Ce qu'il faut faire, dites-vous encore, lorsque tout à coup on sent toutes ses passions émues? Il ne faut pas se violenter à faire quantité d'actes pour les vaincre et les ramener au devoir, parce qu'elles nous pourraient surmonter; mais, dans la partie suprême de notre âme, il nous faut joindre seulement au bon plaisir de Dieu, nous humilier; et, au partir de là, nous tenir en paix et le plus tranquillement que nous pourrons auprès de Dieu. Enfin, il nous faut faire comme nos grangers ont fait aujourd'hui sur leur bateau qui conduisait notre blé sur le lac. Ils se sont trouvés subitement en un très-grand péril; dans un instant ils ont vu s'élever une violente tempête qui allait sans doute les submerger avec le bateau et tout ce qui était dessus. Hélas! qu'ont-ils fait? Ils ne se sont pas opiniâtrés de vouloir prendre le droit fil de l'eau en traversant ces grosses ondes; non, ils se seraient perdus faisant de la sorte; mais ils ont très-sagement conduit leur barque, tout doucement, au rivage, et ont suivi les petites ondes; par ce moyen ils sont arrivés, en évitant l'orage et non en le combattant.

Mes Sœurs, voilà un petit modèle de ce que nous devons faire, lorsque, voguant en grande paix dans notre petite navigation, nous sentons, sans y penser, toutes nos passions s'élever et causer en nous un grand orage, comme si elles nous devaient abîmer ou nous entraîner après elles; il ne faut pas vouloir calmer nous-mêmes cette tempête, mais nous approcher doucement du rivage, tenant notre volonté ferme en Dieu, côtoyer les petites ondes, pour arriver, par l'humble connaissance de nous-même, à Dieu, qui est notre port assuré. Cheminons bellement, sans effort, et sans rien accorder à nos passions de ce qu'elles désirent, et faisant ainsi, nous arriverons un peu

plus tard à ce divin port; mais avec plus de gloire que si nous avions joui d'un calme parfait et que nous eussions vogué sans peine.

Mes chères filles, êtes-vous satisfaites sur vos demandes? Je le souhaite bien fort, et que nous fassions toujours notre profit de tout. Dieu nous en fasse la grâce.

ENTRETIEN VII

SUR LA MORTIFICATION DES INCLINATIONS NATURELLES.

[*Un jour, notre digne Mère revenant de la seconde table, s'agenouilla devant le Saint-Sacrement, où elle prit une splendeur de visage, une sérénité et une fermeté tout extraordinaire, et nous dit, dès qu'elle fut assise, à la récréation :*]

O Dieu! que faisons-nous en cette vie, mes chères Sœurs? Je vous puis assurer, que je n'eus jamais une si claire vue de la bonté et de la beauté de la mort, comme je l'ai maintenant. Hélas! que faisons-nous ça-bas en cette misérable vallée de pleurs, éloignées de Dieu, où il ne se trouve point de solide vertu! où il n'y a guère de véritable humilité ni de vraie simplicité! où l'on trouve si peu d'âmes totalement abandonnées entre les bras de Dieu!

Quelle est celle d'entre nous qui voudrait toujours être ravalée, humiliée et avilie? O Dieu! s'il faut demeurer ça-bas, au moins faut-il que ce soit pour y pratiquer les solides vertus. Pour cela, mes chères Sœurs, je me résous de ne point flatter vos inclinations, mais de les rompre, et de n'en pas contenter une de toutes celles que je connaîtrai. Eh Dieu! nous marchons trop en enfants, cela me fâche. Il faut céans, je veux dire que

les filles de cet Institut pratiquent les actes des vraies, grandes et héroïques vertus. Je vous puis bien assurer que si le premier pas de cet Institut était à faire, l'on y marcherait d'un autre biais que l'on n'a pas fait jusqu'à présent, au moins si j'avais le sentiment que j'ai maintenant. Je suis absolument déterminée de vous bien mortifier, et de contrarier vivement toutes vos inclinations. Oui, je le proteste, mes Sœurs, à la vue et la face de notre Dieu, que je vous mortifierai, humilierai, et agirai avec plus de force d'esprit que je n'ai jamais fait, et je me repens bien de ne l'avoir pas fait plus tôt. Mais, désormais, je ne veux plus de niaiseries; il faudra rompre ou faire, et jamais fille n'aura ma voix, que je n'y voie bien tout ce qu'il faut et tout ce que je désire, et toutes tant que vous êtes, préparez-vous à être conduites par un nouvel esprit, car je suis chargée de nourrir les filles de notre Bienheureux Père, et je ne puis pas le faire sans les mortifier et humilier. J'ai changé les officières et les livres; mais si j'entends sur cela le moindre signe de répugnance et d'inclination, je vous humilierai puissamment. Au reste, mes Sœurs, je ne vous mortifierai point selon mes inclinations ou aversions, car il n'y a pas une de nos Sœurs pour qui j'aie inclination, attache ou aversion particulière de la grosseur d'un ciron. Ce n'est pas que je ne sois bien imparfaite; mais je garde mes inclinations pour moi, et quant à mes Sœurs, je les conduis comme je crois le devoir faire, selon Dieu et ma conscience, et je mortifierai chacune d'elles autant que je verrai le devoir faire et qu'il sera nécessaire, avec plus de force d'esprit que je n'ai jamais fait.

Ma Sœur la directrice, mortifiez bien ce peu de novices que vous avez; s'il s'en trouve qui soient si vives qu'elles ne puissent souffrir qu'on les mortifie, en sorte qu'à cause de cela elles font toujours plus de fautes, je ne suis point d'avis qu'on les en tienne quittes; mais savez-vous le remède? il faut doubler, et puis tripler, et retripler.

Vous n'avez que ma Sœur N. de [novice] blanche, elle est prou immortifiée, mais mortifiez-la bien. Et si vous ne voulez pas tomber, notre novice, tenez-vous ferme... Vous répondrez que cela vous donnera bien du travail; tant mieux, pourvu que vous ayez un grand courage pour avaler les médecines spirituelles qu'on vous donnera, et pour laisser mettre les cataplasmes sur vos plaies sans dire, holà!

Certes, qui voudra vivre selon ses inclinations ne vienne plus céans, et comme dit notre bienheureux Père : « Qui voudra se servir de sa propre volonté, il la lui faudra aller donner, hors de la porte, car dedans il ne s'en parlera plus, Dieu aidant. » C'était le sentiment qu'avait ce Bienheureux sur la fin de sa vie. Il me dit à Paris : « Je suis très-résolu de ne point trahir les âmes ni de les flatter. N..... N..... s'adresse à moi, je lui dirai franchement ses vérités. Qui voudra suivre ses inclinations ne vienne point à moi; qui voudra vivre selon Dieu, qu'il y vienne, je le servirai de tout mon cœur..... »

Il dit ces mêmes paroles à une personne qui ne s'amendait pas; elle n'eut pas le courage ni la force pour le supporter, si qu'elle rompit, et il la laissa rompre.

Si je ne conduis pas bien mes Sœurs, ce sera par faute d'intelligence et non par malice de volonté, car, grâces à Dieu, sa bonté m'a donné une volonté droite; mais pour les péchés d'ignorance, sans malice, j'ai appris de mon Bienheureux Père que ces péchés-là sont fort peu de chose devant Dieu. Par sa grâce, je n'ai rien qui me tienne attachée, j'aime bien toutes mes Sœurs, et il n'y en a aucune à qui je me sente attachée le moins du monde; et, bien que j'aie toujours cette inclination de retourner en ce monastère [d'Annecy] dès que j'ai achevé ce que j'ai à faire dans les autres; je ne suis que la volonté de notre Bienheureux Père, car je lui demandai, s'il venait à mourir, ce qu'il lui plaisait que je fisse, il me dit : « Vous demeu- » rerez en la barque en laquelle je vous ai mise. »

Pour conclusion, mes chères Sœurs, je vous annonce que je vous mortifierai sans inclination ni aversion. Je vous ai promis que je contrarierai fortement et fermement vos inclinations, et vous proteste que je tiendrai ferme en ce dessein; et celle qui ne voudra pas que ses inclinations soient rompues, qu'elle soit soigneuse que je ne les voie pas; car, tout autant que j'en verrai, autant j'en ruinerai, Dieu aidant.

ENTRETIEN VIII

SUR L'AMOUR-PROPRE ET LES DOMMAGES QU'IL FAIT EN L'AME.

Il y a des âmes qui sont si pleines d'elles-mêmes, qu'on le voit en tout ce qu'elles font, soit en leur ouvrage, en leurs paroles et façon de faire; mais il y en a encore de plus fines : elles dissimulent; et, cependant, quand je leur parle, je vois danser leur amour-propre par là-dedans. Ah! il faut avoir un grand soin de se vider de soi-même par une entière abnégation et mortification.

On demande si une âme ne peut pas être bien remplie de soi-même sans le connaître? Oui, cela se peut bien; mais, certes, ces âmes-là ne lisent pas les Entretiens de notre Bienheureux Père et ne pénètrent pas assez avant en cette vraie science, laquelle ne nous enseigne rien tant que l'anéantissement de soi-même; car, si on les lisait bien et qu'on les mît en pratique, nous serions de plus braves filles que nous ne sommes pas. Certes, je voudrais que nous fussions toutes parfaites de la perfection que ce Bienheureux nous a enseignée. Nous sommes de bonnes filles, il est vrai; nous allons bien à l'Office, nous gardons le silence, cela est bon; nous ne faisons pas de répliques à l'obéissance, cela est bon aussi; mais ces âmes qui font si

bien les choses extérieures, ont-elles quelque exercice intérieur? Non... Ah! donnez-leur-en un peu, et, par là, vous connaîtrez ce qu'elles sont. Piquez-les, et vous verrez si elles sont vives et sensibles, et comme elles ménageront leurs sentiments! Je sais bien que pour avoir des sentiments et des passions vives et promptement émues, quand on nous reprend, cela ne veut rien dire, et n'empêche point la perfection, pourvu qu'on ne les suive pas. Mon Dieu! cette doctrine nous a tant été enseignée!

Que celles donc qui n'ont point les passions fortes ni de ressentiments de répugnance ne s'estiment pas les plus parfaites; ains, au contraire, celles qui les ont plus fortes, ont bien plus de moyens de s'établir et acquérir les vraies et solides vertus, si elles sont fidèles à Dieu. Mais quand on se surmonte, dites-vous, ou qu'on fait quelque bonne pratique, il vient une certaine complaisance et satisfaction qui gâte tout, et nous fait tout perdre, si nous n'y prenons garde. — Vous dites vrai, ma très-chère fille; et quel malheur, quand, après avoir fait quelques bons sacrifices, nous venons à nous en complaire en nous-mêmes, tout n'est-il pas perdu? Or, si on ne peut, ou rarement, faire le bien qu'il ne nous en demeure quelque satisfaction, cela n'est pas mal; mais de s'y entretenir et de s'y complaire, c'est ce qui gâte tout. — Et que faut-il faire à cela? Il faut anéantir ces pensées de complaisances et vaine satisfaction, s'humilier et chercher son abjection, donner la gloire à Dieu de tout, et reconnaître que de nous-mêmes nous ne pouvons rien. En un mot, il faut être FIDÈLEMENT FIDÈLE et HUMBLEMENT HUMBLE; cela veut dire, qu'il faut en toutes choses ne chercher que la gloire de Dieu, et ne rien faire que pour lui plaire; rien pour nous ni pour les créatures, mais tout pour Dieu; s'humilier et du bien et des fautes, mais d'une humilité véritable, fidèle et sincère. Je ne vois point que nous fassions profit de nos fautes; nous ne nous en humilions pas assez, nous n'en aimons pas assez notre abjection.

Il y a des âmes, en religion depuis longtemps, lesquelles n'ont jamais point de paix, parce qu'elles ne travaillent pas à une abnégation absolue de leurs propres sentiments : on leur aura dit et redit plusieurs fois ce qu'elles doivent faire sur ces troubles; et, au lieu de se tenir fermes et de se reposer en cela, et porter doucement et patiemment leur croix (car cet état en est une), elles veulent qu'on leur dise toujours des choses nouvelles, et ont en cela leur volonté et inclination; de là vient qu'elles ne sont point tranquilles, ce qu'elles seraient si elles se résolvaient à supporter patiemment cette petite croix.

Il faut aussi animer nos actions extérieures d'une attention attentive qui nous donne le courage de souffrir nos peines, et de travailler pour acquérir la perfection, non point parce que c'est une chose bonne ou pour le bien qui nous en revient, mais parce que cela plaît à Dieu ainsi. Il faut venir céans, non pour être ferventes, mais pour travailler à une profonde humilité, soumission, mortification et abnégation; non point seulement pour fuir les occasions de faire le mal et avoir plus de moyens de faire le bien, mais pour plaire à Dieu et faire toutes choses pour son amour. On pense que quand on a passé son année de noviciat et qu'on est coiffée de noir, que tout est fait. Oh! certes, vous vous trompez, car il faut toujours commencer; faire aujourd'hui toutes nos actions avec autant de ferveur, comme si c'était le premier jour. Il faut souvent considérer nos règles, et faire comparaison de ce que nous sommes avec ce que nous devons être. Je voudrais bien que nous pensassions souvent à l'excellence de notre vocation, et que nous tâchassions de nous rendre telles qu'elle requiert de nous. Elle demande que nous soyons humbles, douces, obéissantes et simples; il ne faut point vivre selon nos inclinations et aversions : voilà ce qu'il faudrait faire et ne point s'arrêter à l'écorce.

Je voudrais avoir des charbons de feu pour les jeter dans vos

cœurs afin de les enflammer ; mais je ne suis pas digne de rendre ce service à Notre-Seigneur ni à la maison.

Il faut agrandir notre courage pour parvenir à la perfection. Nous n'y saurions jamais parvenir sans la mortification de nos passions. Qu'une chacune regarde ce qui est en elle, et qu'elle entreprenne, à bon escient, son amendement.

Nous devons nous porter un très-grand respect les unes aux autres ; nos Règles nous y obligent ; et, certes, où il n'y a point de respect il n'y a point d'amour.

Il faut bien prendre garde à ce vice de négligence, c'est un grand mal pour les religieuses. Si vous êtes lâches, et que vou ne preniez soin de purger votre cœur de cette imperfection, et que vous ne combattiez généreusement cette mauvaise inclination, vous ne serez religieuse que d'habit.

Il y a peu de personnes qui servent Dieu purement. On est tellement plein de soi-même que c'est pitié. On fait ses œuvres par respect humain, ou par quelque impure intention. Je ne dis pas de ces impuretés grossières, je n'entends pas de cela ; mais des intentions éloignées de celles que nous devons avoir, de servir Dieu purement pour lui plaire, faisant tout pour lui avec une affection vive et simple.

Ma fille, servir Dieu nûment et simplement, ce n'est point couvrir ni doubler nos actions, car ce qui est simple n'est pas double ; ce qui est nu n'est pas couvert. Regardez ma main ; elle ne saurait être plus nue ni plus simple qu'elle n'est, et il faut que nous soyons ainsi, servant Dieu sans avoir autre intention que celle de lui plaire. Servir Dieu purement, ce n'est point chercher, par amour-propre, les consolations, mais le servir aussi fidèlement parmi les sécheresses et aridités, comme parmi les sentiments et douceurs.

On connaît que l'on désire les consolations par amour-propre, lorsqu'on s'inquiète de n'en point avoir et qu'on est plus lâche au service de Dieu. Non, il ne faut pas les désirer... Mais sont-

elles quelquefois utiles? Oui, principalement pour celles qui commencent. Aussi voit-on que Notre-Seigneur a coutume d'en donner en ce temps-là. Mais, nous autres anciennes, il nous faut manger des croûtes.

Il n'y a point de doute, ma fille, qu'une âme qui serait tout le jour attaquée de pensées inutiles et qui aurait la fidélité de ramener son esprit à Dieu, soudain qu'elle s'en apercevrait, fera autant pour lui, voire plus, que celle qui aurait beaucoup de facilité de retourner à Dieu et se détourner et retirer des inutilités; en cela consiste la vraie vertu. Que celles qui sont en cet état-là pratiquent courageusement et fidèlement ce retour en Dieu et qu'elles y persévèrent, car je les assure que c'est le vrai moyen d'acquérir la perfection en peu de temps.

ENTRETIEN IX

SUR LA GÉNÉROSITÉ A SE RELEVER DE SES FAUTES.

L'humilité et la fidélité à se relever de nos chutes, fait voir si les goûts que l'on prend aux choses spirituelles viennent de Dieu. Une âme qui a un naturel rude, revêche et rébarbatif, fera un grand avancement, si elle est fidèle, et acquerra de grandes vertus; si elle fait plusieurs fautes, cela n'empêchera point sa perfection, pourvu qu'elle soit fidèle à se relever et humilier. Si, ayant le désir de s'humilier de ses fautes, il lui semble qu'elle ne le peut faire, ains que ses fautes l'aigrissent, il faut qu'elle mette du sucre dans son cœur pour l'adoucir, disant : Or sus, mon cœur, qu'est-ce donc? nous sommes tombés, et ne nous inquiétons point. *Eh bien, j'ai fait une faute, on l'a vue, on t'en méprisera; mais regarde en ce mépris la volonté de Dieu, tu seras plus avisée une autre fois...* Si Dieu donne à

telles âmes du plaisir de penser aux choses intérieures, elles ne laisseront pas de s'amender, sans qu'elles fassent beaucoup de réflexions sur cela; notre Bienheureux Père ne voulait pas qu'on réfléchît tant sur soi. Mais si on voit telles âmes pleines d'elles-mêmes, vives et immortifiées, et qu'elles ne s'amendent point des choses dont on les reprend, ne se mettant en souci de ce qu'on leur dit; le plaisir qu'elles disent avoir en la pensée des choses bonnes et saintes n'est qu'orgueil, que vaine satisfaction et propre recherche. Il est bien aisé de connaître quand c'est Dieu qui donne de telles pensées, car l'on voit la vie conforme à cela. Il y en a qui parlent fort bien des choses spirituelles; mais il faut bien prendre garde si leurs œuvres sont conformes à leurs paroles, et si elles font aussi bien qu'elles disent, car autrement c'est de l'orgueil.

Il peut bien être que Dieu nous laisse souvent en nos faiblesses, et que, pour cela, il nous semble toujours que l'on ne se peut humilier; mais il faut que je découvre cette subtilité de l'amour-propre, qui est fort aise de dire et de croire que Dieu lui donne des exercices. « Je suis, dit-on, bien sujette à telle faute, mais c'est un exercice que Dieu me donne. » — D'autres, qui en rendent compte, disent : « Je suis fort travaillée de telles peines, mais je les souffre, comme un exercice que Dieu m'envoie. » — A telles personnes, je réponds doucement : « Dieu n'y a point pensé. » — Elles demeurent honteuses et ne savent que répliquer. Nous nous donnons, pour l'ordinaire, les exercices que nous avons. Je vois peu de tentations du diable parmi nous, et, néanmoins, on lui met tout dessus; mais il y a beaucoup d'amour-propre et de propre recherche. Les tentations du diable sont bien fâcheuses; mais celles de notre amour-propre sont plus dommageables et dangereuses, à cause de leur subtilité.

Oui-dà, on peut bien faire une génuflexion en entrant dans sa cellule, pourvu qu'on ne s'y attache pas; mais j'aimerais

que l'on en fît une bonne d'anéantissement de nos affections, sentiments et inclinations.

Il faut avoir une grande dévotion aux saints Anges; il les faut saluer quand on s'entretient; et, quand l'on est en communauté, il est bon de saluer les Anges de nos Sœurs, et les imiter en leur pureté, simplicité et promptitude à l'obéissance, en leur fidélité à servir Dieu et le prochain.

ENTRETIEN X

SUR LA VRAIE VIE SURNATURELLE ET LE DOUX SUPPORT DU PROCHAIN.

Vous demandez ce que c'est, vivre selon l'esprit et non selon la chair? Mes chères filles, c'est vivre selon les vérités et clartés de la foi, selon les volontés de Dieu, selon sa loi, selon que Dieu nous enseigne. C'est vivre enfin selon nos règles et constitutions, selon la raison et non selon nos inclinations, humeurs, aversions et passions. Le grand Apôtre dit : *Dépouillez-vous du vieil homme, pour vous revêtir du nouveau qui est Jésus-Christ.*

Cela veut dire qu'il faut se revêtir de l'*imitation* de Notre-Seigneur, de sa patience, de sa douceur, de son humilité et charité et autres vertus desquelles il nous a donné l'exemple. Oh! que nous serions heureuses si nous pouvions dire avec ce grand Apôtre : *Je ne vis plus, moi, ains Jésus vit en moi. — Ma vie est cachée en Dieu, et lorsque Jésus-Christ qui est ma vie apparaîtra, alors j'apparaîtrai avec lui en gloire.* Oh! les admirables paroles! C'est aussi le Saint qui nous a donné le premier des nouvelles de l'éternité, ayant été ravi jusqu'au troisième ciel; après quoi il nous dit que l'œil de l'homme n'a rien

vu, l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.

Faisons donc en sorte, mes chères Sœurs, que nous tendions à cette perfection de mourir à nous-mêmes. Notre Bienheureux Père disait : *Je ne sais point d'autre moyen pour bien faire sinon de* BIEN FAIRE; *je veux dire pratiquer la vertu.* Il n'y a, certes, point d'autre secret pour être parfait que celui-là. Voulez-vous avoir l'humilité? pratiquez-la; voulez-vous être patiente? pratiquez la douceur et la patience; voulez-vous mourir à vous-même? mortifiez puissamment vos passions et propre volonté, et ainsi des autres. On travaille bien, dites-vous, mais on ne parvient pas à la perfection. Jusqu'à quand pensez-vous qu'il faille travailler? certes, jusqu'à la dernière période de notre vie. Oh! que cette peine est bien employée! C'est pourquoi nous aurions tort de la plaindre et épargner.

Il fut dit à Moïse : *Fais selon le patron que je t'ai donné;* or, ce patron, c'est Notre-Seigneur, qui nous a été donné du Père Éternel pour modèle. Voyons ce divin Sauveur, comme il a demeuré trente ans caché, inconnu, et couvert sous la cendre de l'abjection, étant réputé vil et abject, fils du charpentier, lui qui était fils du Père Éternel, qui avait autant de science et de sapience au moment de sa conception qu'il en avait au ciel et qu'il en a maintenant. Néanmoins, il n'a pas voulu, pendant ce temps-là, faire aucun miracle pour se manifester, sinon trois ans devant sa mort, pendant lesquels aussi il a voulu souffrir tant de persécutions et d'injures, qu'il endurait doucement et humblement comme un doux agneau, enfin comme il se laissa maltraiter en sa Passion; combien d'ignominies, de travaux, de douleurs il voulut endurer; être crucifié, puis mourir sur une croix, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. O mes Sœurs! si nous considérions bien ceci, nous recevrions, bien autrement que nous ne faisons, les contradictions, mortifications et humiliations qui nous arrivent; nous nous tien-

drions bien plus cachées, couvertes et rabaissées; nous serions bien plus amoureuses de ce Sauveur, plus zélées à chercher sa pure gloire, et plus ardentes à la pratique de toutes les vertus.

O Dieu! que cette parole que Notre-Seigneur dit, qu'il vomira les tièdes, est épouvantable, car il ajoute : *J'aimerais mieux que tu fusses ou tout froid ou tout chaud; mais, parce que tu es tiède, je te vomirai.* Les tièdes, ce sont ceux qui sont lâches et paresseux, qui ne veulent pas s'avancer à la vertu, se contentant d'être ce qu'ils sont. Les froids sont ceux qui sont en péché mortel, lesquels sont plus facilement touchés, car il ne faut quelquefois qu'entendre une prédication, lire quelque bon livre, voir quelque bon exemple, pour les faire relever de leur bourbier; de sorte que cette tiédeur est plus à craindre, en nous autres, que non pas aux personnes du monde. Nous avons de bons désirs, dites-vous. Oui, mais à quoi vous sert cela, si vous n'en venez aux effets? Ne savez-vous pas que saint Bernard dit : *L'enfer est rempli de bonne volonté.* Plusieurs disent : « Je veux », et ne font rien; d'autres paraissent mettre la main à l'œuvre pour exécuter leur bonne volonté, et puis en demeurent là.

Certes, il faut que les Sœurs de cette maison soient grandement généreuses, qu'elles ne soient attachées à rien qu'à Dieu; car elles doivent être disposées à aller en divers lieux, partout où l'obéissance les enverra. Enfin, il faut que cette maison d'Annecy reluise et excelle en humilité, douceur, simplicité, pauvreté, obéissance et dépendance de Dieu; il faut que celles qui l'habitent aient un cœur large envers Dieu, afin de recevoir tout ce qu'il lui plaira de leur envoyer, soit affliction ou consolation, santé ou maladie, vie ou mort; enfin se laisser mettre en telle sauce qu'il voudra, sans nulle résistance, sans faire aucun choix de vouloir plutôt ceci que cela, cette croix que celle-là. Non, non, il ne faut pas de ces cœurs rétrécis,

mais un cœur large envers le prochain, cela veut dire en dilection, en amour et support, étant toujours disposé à le servir, assister, consoler, supporter et soulager en tout ce qu'on pourra, mais gaiement et cordialement. Un cœur large est un cœur disposé à toutes sortes d'obéissances, un cœur étendu, qui aime souverainement la volonté de Dieu. Enfin, ceux qui ont plus d'union avec cette divine volonté sont les plus parfaits. Nous autres, nous ne sommes pas en peine de la connaître, car elle nous est clairement signifiée en nos règles et par nos supérieurs; mais le mal est que nous ne la voulons pas reconnaître, quand elle n'est pas revêtue de la livrée que nous voudrions.

En quoi consiste le doux support que nous devons avoir, dites-vous? Ma chère fille, il consiste à supporter suavement le prochain, en tout ce qu'il pourrait dire ou faire qui ne serait pas bien et qui vous désagréerait et serait à contre-cœur, sans nous étonner de ses manquements et imperfections, ne les regardant ni épluchant aucunement, et ne concevant pour cela aucune mésestime, sécheresse de cœur et dégoût contre lui; mais ayant une compassion tendre et amoureuse qui nous fasse fondre pour lui. Notre Bienheureux Père dit que *la charité ne cherche point le mal, et, quand elle le rencontre, elle s'en détourne*. Nous ne pouvons pas nous empêcher de le voir, et ne faut pas penser que ce qui est mal ne le soit pas; mais, lorsque nous le voyons et rencontrons, allons à Dieu et rentrons en nous-mêmes, et nous trouverons beaucoup de défauts et de choses à corriger et censurer, de quoi il nous faut profondément humilier. Il vous vient, dites-vous, des pensées de mésestime des Sœurs, quand vous leur voyez commettre quelque défaut? Oh! qu'il se faut bien garder de s'y arrêter volontairement, pour peu que ce soit, car ce serait, certes, bien mal et l'on ferait une lourde faute.

Non, ma fille, cet amour cordial que nous devons porter à nos Sœurs ne consiste point au sentiment; c'est un amour du

cœur, non du cœur de la chair, mais du cœur de la volonté. Laissons tourner et virer les sens et tout ce qui est de la nature; que nous aimions ou que nous n'aimions pas, que nous ayons de l'aversion ou de l'inclination, cela n'importe; pourvu que, selon la partie supérieure, nous demeurions fermes, invariables en cette dilection, étant aussi disposées à leur en donner des preuves au plus fort de nos dégoûts et aversions que parmi nos suavités et amour sensible; car, si nous ne marchons de la sorte, nous ne ferons jamais rien qui vaille. Il faut aussi donner des preuves de notre amour du prochain, en priant soigneusement pour lui; et, certes, je voudrais que nous eussions un très-grand zèle, pour demander à Notre-Seigneur les mêmes grâces, pour toutes les créatures, que nous demandons pour nous.

Ne voyez-vous pas que c'est l'intention de ce bon Dieu qu nous fassions ainsi, d'autant qu'en l'Oraison dominicale il nous a enseigné de dire toujours : *Notre Père, qui êtes aux cieux, votre nom soit sanctifié, votre royaume nous advienne*..... et ainsi du reste. Il y a des âmes qui ne prient point pour les autres et qui ne pensent qu'à elles. Oh certes! si nous avions la charité au fond de notre cœur, nous serions sans doute excitées à prier pour le prochain et la conversion des âmes, pour lesquelles nous devons avoir une jalousie nonpareille et aussi pour ceux qui se recommandent à notre Bienheureux Père, et qui ont confiance en nos prières, afin que la gloire de Dieu soit augmentée, et la gloire accidentelle de ce sien Serviteur, étant notre Instituteur, nous avons bien de l'intérêt à procurer sa glorification. Prions donc franchement et fervemment pour tout le monde, afin qu'il plaise à Notre-Seigneur de répandre ses grâces et miséricordes sur toutes les créatures, afin qu'elles s'acheminent toutes à la fin pour laquelle il les a créées.

ENTRETIEN XI

SUR LA CHARITÉ ET LA PURETÉ D'INTENTION.

Je trouve votre raison bonne, ma chère fille, que si l'on n'est pas bien charitable et sur ses gardes, il est fort aisé d'offenser le prochain par la langue; aussi l'Écriture dit : *Qui garde sa langue, garde son âme. Qui ne pèche point par la langue est un homme parfait.* On offense le prochain, ou plutôt Dieu dans le prochain, en parlant mal à propos et aussi quelquefois en se taisant. L'on me dit du bien d'une personne que je n'aime pas beaucoup, qui m'a fait du déplaisir, je me tais, ou je réponds froidement : j'offense Dieu et ne suis point exempte de coulpe, car je fais connaître que je n'estime pas celle de qui l'on parle, et ma froideur ôtera peut-être la bonne estime qu'on en avait. Quelquefois une Sœur nous aura mécontenté, fait quelques tricheries, ou nous ne lui aurons pas de l'inclination; une autre nous en dira du bien, nous répondrons quelques petites paroles cachées qui rabattront ce bien, et feront comme une goutte d'huile tombée sur du drap, une tache irrémédiable au cœur de cette Sœur à qui nous parlons. Et notez que tout le mal que fera la Sœur, en suite de cette mauvaise impression que nous lui aurons donnée, chargera notre conscience, et nous en serons coupables et châtiées sévèrement. Dieu dit qu'il hait six choses, mais que la septième lui est en abomination, ce sont ceux qui divisent les cœurs et sèment des discordes entre les frères. Tâchez donc, mes Sœurs, d'éviter toutes les paroles de rapports et de désunion, je vous en conjure de tout mon cœur.

Vous me demandez, ma chère fille, ce qu'il faut faire quand on n'a pas le sentiment du bien qu'une Sœur vient nous dire être en une autre? En la maison de Dieu, il ne faut ni vivre, ni opérer, ni même penser selon ses sentiments naturels : qui les

voudrait suivre devrait demeurer au monde. Certes, bien que nous ayons de l'aversion à une Sœur, ou qu'elle nous ait désobligée, nous sommes cependant obligée d'en parler en bonne part et de contribuer cordialement à ce que l'on en dit. Oh! que notre amour-propre est subtil et que notre nature est amatrice de ses satisfactions! Si nous avions de l'inclination, ou quelque obligation, ou sympathie, ou espérance de recevoir quelque service d'une Sœur, quand on nous en viendrait parler, nous dirions une milliasse de ses vertus, sans examiner s'il est vrai, ni que nous craignons de mentir; mais une autre qui ne nous touche en rien, pour laquelle nous n'inclinons pas, nous demeurons sèches et séchons le cœur de celles qui nous voient; bien que souvent il y ait plus de vertus à dire de celle dont nous nous taisons, que de l'autre. Mais c'est que nous vivons selon l'esprit du monde et de notre sens propre, et non selon l'esprit de la raison et de la grâce de Dieu, qui veut que, sans consulter notre inclination, nous disions le bien qu'il met en ses créatures. On ne fait pas un petit déplaisir ni une petite offense à ce bon Dieu quand on cèle et amoindrit le bien du prochain, duquel il a dit que celui *qui le touche, touche à sa divine Majesté.*

Quand on ne sait pas la vertu dont on loue une Sœur, il ne faut pas se taire pour cela, mais dextrement dire du bien d'elle, quelque pratique de vertu que l'on lui a vu faire, et cela suavement, par exemple : vous avez vu une personne en diverses occasions être fine et mensongère, et l'on vous viendra dire qu'elle est grandement droite et sincère; vous ne devez pas répondre que cela n'est pas vrai, puisqu'il est possible que, depuis que vous lui avez vu faire ces fautes, elle se soit corrigée. Car, si bien maintenant je vois une de mes Sœurs manquer de sincérité, je ne pourrais dire, d'ici à une demi-heure, qu'elle n'est pas sincère, sans me mettre au hasard de mentir et de faire un jugement téméraire, d'autant qu'à l'instant même de

sa faute elle a peut-être fait l'acte de contrition en son cœur et s'est convertie. Si donc l'on dit du bien que l'on ne sache point, il faut dire : C'est une bonne Sœur, une bonne fille, de bon jugement... Pour misérable que soit une personne, l'on en peut toujours dire quelque bien, ou spirituel, ou naturel, ou civil, ou habituel.

C'est une chose extrêmement délicate que le prochain; on n'y peut guère toucher sans offenser Dieu. Certes, je dis très-souvent, et je trouve que j'ai raison de le dire, si nous avions la vue bien éclairée de ce côté-là, nous ne serions pas en peine de trouver matière d'absolution dans nos confessions. Mais, parce que nous ne regardons pas de bien près ce qui concerne cette douce charité envers le prochain, nous croyons avoir raison en tout ce que nous disons. Je vous assure que nous sommes bien souvent déçues et trompées par l'inclination propre, qui est bien dangereuse dans un monastère et dans une communauté religieuse, ou par la subtilité de notre amour-propre, et même par la bonne estime que nous avons de nous-mêmes, qui nous fait croire qu'il est impossible que nous puissions nous tromper. Demandez à ma Sœur N... si je ne dis pas la vérité.

Vous désirez ne point mentir. O Dieu! ma fille, c'est un grand secret pour attirer l'esprit de Dieu dans vos entrailles : *Seigneur, qui habitera dans vos tabernacles?* dit David. *Celui*, répond-il, *qui parle en vérité de tout son cœur* J'approuve fort le parler peu, pourvu que lorsque vous parlerez vous le fassiez gracieusement et charitablement, non point avec mélancolie et avec artifice; oui, parlez peu, mais parlez doucement; peu et simple, peu et rond, peu mais amiablement.

Les actions qui de soi sont bonnes, si elles ne sont bien faites, elles ne nous rendront pas bonnes, car les œuvres justes ne nous rendent pas justes, si nous ne les faisons saintement. Plusieurs font beaucoup de bonnes actions, et des justes et des saintes, qui ne sont pas pourtant ni bonnes, ni justes, ni saintes.

Or, mes filles, pour faire les vraies œuvres, bonnes, justes et saintes, il faut les faire purement pour la gloire de Dieu, et parce qu'il est bon et juste de le servir saintement, faisant tout ce que nous faisons humblement, simplement et tranquillement, et surtout amoureusement pour Dieu, sans se rechercher soi-même, ni aucune satisfaction propre, mais arrêter ses yeux à l'éternité qui nous attend et que nous espérons. Rien n'est stable que Dieu; tout passe, les travaux comme les consolations; *tout le bien consiste,* comme dit saint Paul, *à faire des bonnes œuvres.*

ENTRETIEN XII

SUR LA MÉDISANCE, LES JUGEMENTS TÉMÉRAIRES ET LA CONFIANCE EN DIEU.

Il est arrivé céans une grande perte, de notre belle croix de cristal, qu'on a rompue, dites-vous, ma chère fille? Oh! que c'est peu de chose que cela, au prix de l'offense qui se commet contre Dieu! Ce ne sont que des fautes par inadvertance et inconsidération; mais de dire des paroles de plaintes, de murmures, de désapprobation et de contrôlement, ce sont ces manquements que je crains, et qui me perceraient le cœur s'ils se commettaient parmi nous. Dieu ne le veuille jamais permettre! s'il lui plaît; car, certes, j'aimerais mieux voir la peste dans notre maison, et qu'elle emmenât les filles drues et menues que telles imperfections se fissent, d'autant qu'il importe peu de mourir, pourvu que nous mourions en la grâce de Notre-Seigneur; mais c'est une chose de grande importance d'offenser sa souveraine Majesté, qui nous a fait tant de grâces et de mi-

séricordes, et d'être cause des péchés que les autres commetent, et que commettront celles qui nous succéderont, ensuite du mauvais exemple que nous leur aurons donné en blessant la charité.

Véritablement, j'ai reçu une satisfaction nonpareille de la lecture de table, car vous pensez peut-être, mes chères filles, que ces chapitres de la médisance et jugements téméraires ne soient que pour les séculiers. Je sais bien que nous ne faisons pas des médisances en choses d'importance, où il y a du péché mortel, comme eux; aussi n'avons-nous pas les sujets et occasions qu'ils ont. Nous en faisons pourtant où il y a de bons gros péchés véniels. Il est dit en ce chapitre (de l'*Introduction à la vie dévote*) que celui qui médit, et celui qui écoute le médisant, ont tous deux le diable dessus eux, l'un à la langue et l'autre à l'oreille. Je vous assure bien que c'en est de même de nous autres; celles qui disent des paroles de murmures et parlent au désavantage du prochain, de leurs Sœurs, et celles qui écoutent, ont aussi toutes les deux le diable dessus elles, les unes à leurs langues, les autres à leurs oreilles. Sainte Thérèse dit à ses filles, que quand elles verraient faire de grands bâtiments, qu'elles crient toutes miséricorde, voire même jusqu'aux novices; et moi, je dis qu'il faut crier *miséricorde* quand vous verrez commettre telles imperfections, dites hardiment *que la ruine du monastère est bien proche.* Il n'y a rien qui soit tant à craindre, et qui dissipe tant l'esprit de l'Institut que ce défaut de charité; on ne peut être poussé que du malin esprit et de son amour-propre à commettre telle faute, car ils nous portent toujours à nous plaindre, murmurer, désapprouver, contrôler, mépriser, censurer et médire, et ne tendent tous deux qu'à la désunion. Mais l'esprit de Dieu est un esprit de suavité, de paix, d'union, de soumission et de support; car *la charité est patiente, douce, bénigne; elle supporte tout, elle ne se plaint jamais.*

Vous dites que vous n'entendez pas bien ce que c'est que jugement téméraire. Je suis bien aise que l'on me fasse cette question, parce que Dieu m'a donné quantité de lumières pendant cette lecture, et plus que je n'en avais encore reçu en lisant et en entendant lire ce livre de *Philothée.* J'ai donc vu clairement que nos jugements téméraires, de nous autres, ne sont pas comme ceux des séculiers, grâces à Notre-Seigneur; nous n'avons pas les mêmes sujets, qui souvent de leurs jugements font des péchés mortels, car ils jugent en choses mortelles, par exemple : qu'on a bien prou dérobé, qu'un autre se conduit fort mal et semblables. Nous autres, nos jugements ne sont, à l'ordinaire, que péchés véniels, comme, par exemple : qu'une Sœur est mal gracieuse, qu'elle est sèche; nous jugeons aussitôt qu'elle nous a de l'aversion, qu'elle ne veut pas faire ce que nous requérons d'elle; elle aura possible, quelque autre, chose en l'esprit, ou quelque chose à faire de pressé, de sorte qu'elle ne pense pas à nous répondre.

Le grand mal, c'est que nous allons dire à d'autres ce que nous avons jugé, tellement que nous commettons de grands péchés véniels; nous offensons la charité; nous diminuons dans le cœur de nos Sœurs l'estime qu'elles avaient les unes des autres, et nous sommes la cause de tous les péchés véniels qu'elles commettent ensuite de cette mésestime.

Oh! qu'il se faut bien garder soigneusement de laisser prendre pied à telles imperfections! Certes, celles qui les commettent en commettraient de plus grandes si elles étaient dans l'occasion; les esprits immortifiés, présomptueux, bizarres et dépiteux, sont sujets à tomber en ce vice. Or, de voir une chose qui est mal, ce n'est pas en juger, pourvu qu'on ne détermine pas la chose, et qu'on s'en détourne tout promptement, excusant le prochain autant qu'on peut, à l'imitation de notre doux Sauveur, lequel ne dit pas que ceux qui le crucifiaient ne faisaient pas de mal, car cela était clair; néanmoins il les excusa. Le grand saint Jo-

seph aussi ne pouvait pas s'empêcher de voir que Notre-Dame était grosse; mais, parce qu'il ne pouvait le croire sans juger qu'elle avait manqué à son devoir, il se résolut d'en laisser le jugement à Dieu. Or, il nous faut faire comme cela : voyons-nous quelque chose qui n'est pas bien en notre Sœur, laissons-là et allons à Dieu; rentrons, à bon escient, en nous-même, où nous verrons plusieurs choses à corriger qui sont peut-être bien plus mal et plus désagréables à ce doux Sauveur. Nous jugeons que cette Sœur n'est pas douce et affable; c'est nous qui ne le sommes pas. Nous jugeons qu'elle n'a pas de charité; mais c'est nous qui n'en avons pas; car si nous en avions un petit brin nous l'excuserions, la supporterions et couvririons ses imperfections. *Ne jugez point et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas et vous ne serez point condamnés.*

Or, je voudrais bien, mes Sœurs, que vous sussiez discerner les fautes de fragilité, inadvertance, et qui ne tirent point de conséquence, d'avec celles qui sont contre la charité, et qui tirent grande conséquence. Je romps le silence, faute d'attention, par légèreté; je dis trois ou quatre paroles inconsidérées à la récréation, qui ne portent point préjudice, et semblables, où il n'y a point de péché : ce sont des imperfections que notre nature produira tant que nous vivrons, tant parfaites et avancées que nous soyons. Mais ces fautes, où il y a de gros péchés véniels, comme de faire des jugements sur les actions des Sœurs et les aller dire à d'autres, même quand on ne les dirait pas, il y a toujours péché, de se plaindre, de murmurer, parler des imperfections de ses Sœurs et à leur désavantage; désapprouver quelque chose du gouvernement de ses supérieures et semblables; or, voilà des manquements dangereux. Vous amoindrissez l'estime de vos supérieures et de vos Sœurs, vous affaiblissez la charité et dissipez l'union suave; vous mettez des mauvaises habitudes en la religion, si que celles qui viendront après vous auront bien de la peine de s'empêcher de tomber

dans ces filets. Je ne sais pas si de telles fautes se commettent céans; Dieu veuille que non. Oh! qu'il s'en faut soigneusement garder ! car ce sont de petits renardeaux qui démolissent la vigne de notre âme, nous ôtent la tranquillité d'esprit, et aux autres aussi, qui nous voient et nous entendent, lesquelles néanmoins se doivent bien garder de favoriser ni contribuer à tels discours, mais se doivent taire tout court, ou les détourner dextrement, car autrement elles blessent leur conscience et se peuvent bien aller confesser aussi bien que les autres; d'autant qu'elles ont toutes commis de très-lourdes fautes. Voilà donc les fautes qui tirent conséquence et qui sont à craindre en une communauté, parce que celles qui les commettent ne sont pas excusables; ce sont sans doute des esprits mal faits et malicieux. Comme aussi d'aller dire et rapporter à une Sœur quelque chose qu'on a ouï d'elle, qui la puisse troubler, cela est, certes, bien mal. Oh! qu'il faut bien avoir plus de jalousie de la perfection et du repos de ses Sœurs! Certes, cela ne vaut rien. S'il s'en trouvait quelques-unes parmi nous qui fussent sujettes à tomber en ce manquement et en tel vice, et qui ne travaillassent pas puissamment pour s'en affranchir, à la vérité, j'aimerais mieux les voir toutes raides mortes, pourvu qu'elles fussent en la grâce de Dieu, que de venir empester tout ce monastère.

Enfin, mes chères filles, il faut avoir un grand courage, car Notre-Seigneur ne nous appelle jamais à aucune chose, qu'il ne s'oblige en même temps de nous tendre la main; que craindrions-nous donc? Quand il faudrait aller jusqu'au bout du monde, allons-y joyeusement; voire même quand il faudrait souffrir le martyre, d'autant que celui qui nous y appellerait nous donnerait sans doute toutes les grâces nécessaires pour le souffrir généreusement et gaiement. Ne voyons-nous pas que les maîtres et les pères ne commandent rien, sans donner en même temps le moyen de le faire facilement; pensons-nous que Dieu soit plus rigoureux? C'est notre bon Père qui nous aime plus ten-

drement qu'il ne se peut dire, et qui peut et qui veut tout ce qui est de bien; appuyons-nous donc en sa bonté. Tous les derniers documents de notre Bienheureux Père tendaient à se dénûment de nous-mêmes et totale dépendance de Dieu et à cet esprit de générosité? Ce que c'est, je vous prie, que cet esprit de générosité, sinon l'esprit d'une vraie et parfaite humilité, qui n'attend rien de soi, mais tout de Dieu, demeurant comme une boule de cire chaude entre ses saintes mains, pour être maniée à son gré?

Oh! que nous serions heureuses, mes chères filles, si à l'heure de la mort nous pouvions dire en vérité avec Notre-Seigneur : *Tout est consommé,* c'est-à-dire j'ai accompli ce que vous demandiez de moi; j'ai observé mes vœux, mes règles et tout ce qui dépend de mon Institut! Je vous ai laissé, mon Dieu, former, écrire et imprimer en moi tout ce qui vous a plu, n'ayant d'autre but, fin ni prétention que de vous aimer, et que votre bon plaisir fût accompli absolument et entièrement en moi et en toutes créatures, de quelque façon que ce fût.

ENTRETIEN XIII

SUR LE DANGER DE LA FLATTERIE ET LES AVANTAGES DE LA SINCÉRITÉ.

Quant à ce que vous demandez, si le malin esprit ne se sert point quelquefois d'une Sœur pour en tenter une autre? Oui bien, ma fille, lorsqu'une Sœur donne des fioles, dit des paroles de flatterie et de louange à une autre, certes, elle fait l'office du diable et fait plus de mal qu'elle ne pense. Notre Bienheureux Père avait une grande aversion à cela. Quand ma Sœur la supérieure de Lyon lui dit que ses filles lui en disaient, car elles

l'applaudissaient grandement, croyant en avoir quelque sujet, d'autant que c'est une Mère aimable, et de grande vertu, il lui dit : « *Quoi, ma fille, cela se fait-il céans? Il ne le faut point souffrir. Enfin, là où il y a amas de filles, il y a amas de flatteries.* » De même, lorsque nos Sœurs de Moulins appelaient MA MÈRE leur supérieure déposée, il témoigna qu'il ne l'approuvait nullement, car c'était une parole de flatterie, de sorte qu'il dit : « Si elles ne veulent se contenter de l'appeler MA MÈRE, qu'elles l'appellent MA GRAND'MÈRE; mais qui ne voit que ces filles n'observent pas leur règle et ne l'honorent pas? »

Prenons garde à ce défaut, à ce qu'il ne se commette point parmi nous, je vous en prie, et que celles qui l'ont fait en prennent douze bons coups de discipline pour pénitence. Certes, je le leur conseille, car elles le méritent bien. Il ne faut jamais louer une personne en sa présence; cela se fait pourtant facilement. On va dire à une Sœur : « Je ne sais pourquoi on vous laisse sans charge; vous êtes, certes, capable; vous entendez si bien les choses spirituelles. » —Quand on est proche des changements, on dit à une Sœur : « Ma Sœur, vous serez assistante, sans doute. » — A une autre : « Ma Sœur, vous serez directrice. » — A une qui sera déposée de sa charge, on lui dira : « Vous donniez le linge si à propos; il était si bien accommodé; vous donniez de si bon cœur et si cordialement ce qu'on vous demandait et ce dont on avait besoin », et chose semblable; que sais-je, moi!... Pour dire du bien d'une Sœur, pourvu qu'elle ne l'entende pas, ce n'est que bon, comme de dire : « Mon Dieu! que telle Sœur est vertueuse, qu'elle est modeste, qu'elle est recueillie, qu'elle est cordiale et de bonne observance! » Cela encourage et édifie celles qui l'entendent.

Si vous devez dire à la supérieure les pensées d'estime et de louange que vous avez d'elle, dites-vous? NON, ma chère fille, vous n'êtes pas obligée de rendre compte de ces pensées-là. Je vous conseille de ne les lui JAMAIS dire; mais, oui bien, celles

que vous aurez contre elle et à son désavantage, et quand vous en auriez les plus mauvaises et extravagantes du monde, dites-lui bien librement et nettement. Enfin, mes chères Sœurs, allez toujours votre train, quelle supérieure que vous ayez; quand même elle serait la plus incapable et imparfaite du monde, regardez toujours Dieu en elle. Soyez toujours disposées à faire sa volonté, à obéir, vous humilier et vous soumettre avec toute la perfection qu'il vous sera possible. Soyez toujours douces, modestes, mortifiées et de bonne observance; aimez et respectez, honorez et estimez vos Sœurs; soyez sincères envers toutes celles que Dieu vous donnera pour supérieures; si vous faites de la sorte, vous attirerez les bénédictions du ciel sur vous et profiterez plus, en un mois, sous telle supérieure qui aura moins de perfection et de talents, que vous ne feriez, en six mois, sous une autre qui serait plus accomplie et à votre gré.

Si les séculiers et les Sœurs méprisaient la supérieure parce qu'elle serait de basse condition? Oh! certes, ces Sœurs-là seraient bien extravagantes et montreraient bien qu'elles n'ont pas le vrai esprit de la religion, ains plutôt l'esprit du monde. Dieu nous garde de faire aucune considération là-dessus, et quand il arrivera qu'on prendra garde à la noblesse, véritablement l'esprit de l'Institut défaudra et périra. Non, la supérieure ne doit point procurer d'être déposée pour cela, mais aimer son abjection et animer son courage de la vraie noblesse de l'esprit de Dieu, pour se tenir au-dessus de ses Sœurs, gardant l'autorité de son office, quoiqu'elle doive pourtant l'exercer avec humilité. Il est séant à ces personnes de bas lieu de faire de la sorte, et qu'elles disent franchement : « Il est vrai, mes Sœurs, je suis une pauvre paysanne... » Mais nous avons déjà parlé de ceci dans un chapitre sur la règle. Aux jésuites, ils ne regardent nullement à cela, car il y avait à Bourges un recteur qui était paysan.

Vous demandez à quoi il y a plus de perfection, ou de deman-

der ses habits d'hiver ou d'été, quand on en a besoin, ou bien d'attendre qu'on les donne à la communauté? Ma chère Sœur, n'allons pas épluchant ces choses-là; allons à la bonne foi. Quand nous sentons que cela préjudicie à la santé, ou nous empêche de faire notre charge, ou nos exercices, demandons-les tout simplement, et n'allons point faire ces réflexions : suis-je trop tendre ou non? Il ne faut pourtant pas être délicate, car il y en a qui le sont si fort, que dès qu'elles ont un peu le chaud et de froid, elles veulent incontinent poser ou prendre leurs habits. Je ne désire point que nous nous amusions à ces petites vétilles de vertu. Quand je pense à la perfection si haute, sublime et solide à laquelle nous sommes appelées, je m'en trouve si éloignée que rien plus.

Quelle perfection c'est, dites-vous, ma chère fille? Voyez un peu ce que disent nos règles : *que vous n'ayez qu'un cœur et qu'une âme en Dieu.* Nous voilà donc appelées a une union excellente avec Dieu et le prochain. *Il a accompli toute la loi, celui qui aime Dieu et le prochain,* dit saint Paul; de là naîtra le support que nous devons avoir les unes avec les autres. Notre Bienheureux Père dit qu'en ce doux support consiste toute la perfection chrétienne. Oh! qu'il nous désirait éminentes en cette vertu! combien ne nous l'a-t-il pas inculquée! Il disait « qu'il ne fallut pas prétendre à une perfection qui fût exempte d'imperfections; cela est bon pour le ciel. » Il faut que nous souffrions d'être de la nature humaine, de sorte que nous ferons toujours des manquements, et partant nous aurons toujours à nous supporter les unes les autres.

Voyez aussi cette profonde humilité, obéissance, pauvreté et sincérité que nos règles nous ordonnent et recommandent si étroitement, surtout la simplicité dans laquelle je trouve que tout le reste est enclos. L'humilité et les autres vertus ne peuvent être vraies si elles ne partent du cœur. C'est, à la vérité, une grande chose qu'une âme sincère; il faut être sincère en-

vers Dieu et envers nos supérieurs. La sincérité envers Dieu consiste à faire tout ce que nous faisons pour lui plaire et pour son amour, à ne chercher que lui en toutes nos actions, de lui exposer nos cœurs, voulant qu'il en voie tous les plis et replis et que rien ne lui soit caché. De même, la sincérité envers nos supérieurs consiste à leur découvrir nettement tout ce qui se passe en nos esprits, sans leur rien celer à notre escient, car quand on a intention de leur tout dire, c'est assez. Il faut demeurer en repos, encore qu'il semble qu'on ne se déclare pas bien. La supérieure connaît fort bien celles qui sont sincères ou non. Oh! que cette sincérité est aimable! et qu'elle est importante pour notre perfection et pour nous aider à conserver la paix et la tranquillité d'esprit.

Oh! que je vous souhaite et désire cette sincérité, mes chères filles; c'est la marque à laquelle nous serons reconnues vraies filles de la Visitation; de même celles qui poursuivront seront reconnues être propres pour l'Institut, d'autant que c'est la principale disposition qu'il faut requérir d'elles et à quoi il faut GRANDEMENT regarder, parce que, si elles sont sincères, infailliblement elles réussiront bien.

ENTRETIEN XIV

SUR L'OBÉISSANCE AVEUGLE

Mes filles, j'ai eu une distraction dans le chœur, je ne sais si c'est à Complies ou à l'oraison, de chercher une supérieure pour cette maison, et de vous demander à toutes, si vous ne seriez pas bien prêtes d'obéir à une supérieure bien fantasque et pour laquelle vous n'auriez guère d'estime, si Dieu vous la desti-

nait? Mes Sœurs, ne voudriez-vous pas lui rendre [à cette supérieure imparfaite] une obéissance aussi aveugle et aussi fidèle qu'à celle que vous aimez et que vous estimez? Je m'attends bien que vous me répondrez qu'*oui*, et j'espère fort de trouver cette sainte indifférence dans vos chères âmes, tant j'ai de la bonne opinion de votre vertu. En effet, mes chères Sœurs, si nous obéissons pour Dieu, que devons-nous regarder en la personne qui nous commande, pour voir si elle est à notre gré ou non?

Hélas! si nous venions jamais à regarder à notre propre intérêt, dans notre obéissance, nous serions bien malheureuses d'en perdre de la sorte le mérite, qui est d'autant plus grand, que nous obéissons avec plus de répugnance et à des personnes moins parfaites, parce que nous avons lors plus d'égard d'obéir purement pour Dieu, où gît la perfection de la pratique de cette vertu; le vrai obéissant obéit avec autant de joie, de soumission et d'indifférence, au moindre, comme au plus relevé. Dieu, par sa sagesse souveraine, a disposé en cette manière l'ordre de l'univers; il a rendu toutes les créatures soumises et dépendantes les unes des autres : l'Église entière et universelle obéit au Souverain Pontife comme au vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ; chaque partie de cette divine Épouse a un chef, un évêque, auquel elle obéit; toutes les religions ont de plus un supérieur duquel chaque particulier dépend; toutes les familles particulières ont un père de famille pour la diriger et gouverner. Je ne parle pas des obéissances et sujétions politiques, des rois, des princes, des gouverneurs, des soldats à leur capitaine, de tout le corps de l'armée au général; obéissance pourtant si exacte, qu'elle nous confondra possible devant Dieu; mais je ne vous parle que pour vous faire connaître qu'étant toutes destinées à obéir, nous le devons justement faire pour suivre l'ordre de Dieu, qui doit être notre fin unique dans notre soumission; aussi tient-il fait à lui-même ce que nous faisons à l'égard de la personne de nos supérieurs.

Venons à la conclusion, mes Sœurs : ne seriez-vous pas prêtes d'obéir à ma Sœur N..., si Dieu vous la donnait pour supérieure, et à ma Sœur Françoise-Madeleine (de Chaugy), qui est la dernière de toutes, ou à quelque autre de nos jeunes professes; si elles vous commandaient des choses rudes, et âpres, n'exécuteriez-vous pas exactement et à l'aveugle leurs ordres ainsi difficiles, puisque je sais qu'il n'est céans ni jeune, ni ancienne qui, pour rude qu'elle fût, ne voulût rien ordonner contraire à nos observances? Mes filles, si vous vous trouvez en cette sainte et désirable détermination d'obéir à toutes les supérieures généralement, et que votre cœur l'assure, qu'en vérité il se trouve prêt d'agir dans cette perfection tout le temps de sa vie, dans une vraie humilité, sincérité et soumission, qu'elle dise hardiment : *Le Seigneur me gouverne,* je n'ai besoin de rien, et qu'elle s'anéantisse devant Dieu dans une humble reconnaissance que c'est un don qui lui est départi de la bonne main de son divin Maître, de laquelle tout bien dérive; qu'elle lui rende des humbles actions de grâces, parce que je la peux assurer qu'elle a de la vertu. Mais que celles qui ne se trouvent pas dans cette disposition s'humilient profondément devant sa divine Majesté, confessant que leur vertu est bien faible et délicatement enracinée dans leurs cœurs.

Remarquez encore ce que je vais vous dire; pensez que je ne vous le dis pas sans cause, et sans y avoir bien pensé avant que de vous en parler : c'est la vraie marque d'un esprit qui ne va pas droit à Dieu et qui n'a des égards que pour ses intérêts propres, sans savoir ce que c'est *obéissance,* d'aimer plus à obéir à une supérieure pour laquelle nous sommes prévenues d'estime et d'amitié, qu'à une autre qui nous contredirait incessamment. Mes Sœurs, qui désire de plaire à Dieu et d'obéir à ses volontés, si son désir est sincère, son cœur se trouve dans une totale dépendance à la divine Providence, pour obéir à quelle personne que ce soit, parce qu'il sait que

tous ceux qui lui commandent lui représentent Jésus-Christ. La communauté de céans a souvent changé de supérieure ou de celles qui tiennent sa place, par mes fréquentes sorties et longues absences, à cause de la multitude de fondations que nous faisons; mais aussi, elle n'en vaut pas moins. Non, mes Sœurs, il n'en est aucune qui marche d'un meilleur pied que celle-ci, et elle ne saurait être mieux qu'elle n'est. C'est une grande bénédiction de vous voir si bonnes, mes très-chères filles; c'est ce qui me fait souhaiter que Dieu vous donne une meilleure supérieure que je ne suis. L'on me trouve trop indulgente, et je vois moi-même que je n'ai pas assez l'esprit de mortification pour vous bien exercer, pour vous contrarier, afin de vous mieux faire avancer dans la plus haute perfection, et pour vous rendre, de bonnes que vous êtes, excellentes et parfaites, parce qu'il faut monter toujours plus haut dans la voie de Dieu, et il n'est point de meilleur moyen, pour faire cet avancement, que d'avoir des supérieures bien opiniâtres, qui nous bouleversent toutes, qui aient une façon de commander rude et forte. Ce serait lors le temps de faire une copieuse et abondante moisson des bonnes vertus, parce que notre obéissance serait solide. Le vénérable père, Frère Jérôme de la Mère de Dieu, étant novice, se trouva sous un supérieur qui était d'une humeur si étrange et si remplie de sévérité, qu'il fut prêt d'en perdre sa vocation; mais Dieu, ayant béni sa fidélité, lui départit le don de persévérance, et il confessa lui-même qu'ayant été fidèle à se surmonter, il fit plus de profit, en cette année-là, qu'en plusieurs autres ensemble, sous des supérieurs discrets, doux et raisonnables.

Pour moi, je ne puis comprendre que nous puissions appréhender d'avoir de ces sortes de supérieures qui auraient la tête un peu verte. Si j'étais toujours comme je me trouve présentement, il m'est avis que je serais ravie d'en avoir une telle qui ne m'épargnerait point, moi toute la première; et, assurément, je

suis prête, par la grâce de Dieu, d'obéir, depuis la première ancienne de l'Institut jusqu'à la dernière novice, parce que je sais que, lorsqu'il y a moins de la créature, il y a plus de Dieu, et que je le glorifierai d'autant mieux, que je serai moins satisfaite, dans ma partie inférieure, de celle qui me commande. Mes Sœurs, il faut nous tenir prêtes; possible que ce temps viendra et que Notre-Seigneur vous enverra une supérieure faite de la sorte, sous la conduite de laquelle vos âmes feront beaucoup de profit, et vous connaîtrez pour lors que tout le bien d'une Religion vient d'avoir des supérieures qui exercent bien leurs inférieures, puisque leur obéissance est alors assurée, n'étant accomplie et pratiquée que simplement et purement pour Dieu, pour sa gloire et son plaisir, puisqu'il ne s'en trouve ni de notre part, ni de celle des supérieures. C'est dans ces sortes de pratiques que la solide vertu se nourrit. O Dieu! mes très-chères Sœurs, tâchons d'en acquérir un peu, de ces grandes vertus solides, en nous appuyant tout à fait sur le secours de Dieu.

Je voudrais pouvoir écrire tout ce que je vous ai dit ce soir, afin qu'il fût mieux gravé dans vos bons cœurs. C'est Dieu qui me l'a fait dire, puisque c'est lui seul d'où la moindre bonne pensée nous vient. Je me suis sentie extrêmement affectionnée à vous entretenir sur ce sujet, Dieu m'en a pressée; soyez donc toutes pénétrées, mes filles, de ce désir unique de dépendre entièrement de l'ordre de la Providence. Laissons-nous entre les bras de la divine Bonté, et laissons-lui la liberté de nous porter à droite et à gauche; qu'il nous suffise, je vous prie, d'être au soin de ce grand Dieu, et laissons-nous conduire en quel lieu il nous voudra, puisque, partout où sa main nous posera, nous accomplirons son adorable volonté par le moyen de la sainte obéissance.

ENTRETIEN XV

(Fait en 1630)

SUR L'OBÉISSANCE PROMPTE.

Mes Sœurs, il faut que je vous fasse part de quelques nouvelles que je viens de recevoir et qui m'ont fort consolée. C'est que ma Sœur la supérieure de Lyon, en Bellecour, m'écrit que, comme elle pensait le moins à la fondation de notre monastère du Puy, croyant que le traité en était ou rompu ou fort retardé, elle vit arriver l'équipage, que la ville avait député, pour conduire les Sœurs et les venir quérir, avec ordre exprès de partir le lendemain, de manière qu'elle fut contrainte de préparer toutes choses pour le départ de ses chères filles, le soir même. Elle ne les put toutes choisir, et fut contrainte d'attendre le matin à les nommer, ce qu'elle fit, trouvant tant de véritable soumission dans ces chères âmes, que, de toutes celles qui furent nommées, il n'y en eut pas une qui dît une parole ou qui fît une réplique, ni qui demandât à voir personne avant que de partir; mais s'en allèrent toutes, soumises à la volonté de Dieu, joyeusement travailler à sa gloire. Un acte d'obéissance si parfait, mes chères Sœurs, est d'un grand exemple, et j'en ai été plus consolée que si l'on m'avait avertie que l'Institut avait acquis un grand trésor d'un million d'or.

Or, dites-moi, mes chères Sœurs, serions-nous bien prêtes à faire ainsi? Certes, si nous ne nous tenons toujours en disposition de faire tout ce qu'il plaira à l'obéissance, nous ne serons pas dignes d'être filles de la Visitation. Bien que l'on nous commanderait d'aller au bout du monde, cela nous doit être indifférent, pourvu que nous y trouvions une maison de la Visitation et le moyen d'observer nos vœux et nos règles. Celle qui

est attachée plutôt à un monastère qu'à un autre, montre bien qu'elle ne cherche pas Dieu purement et en simplicité de cœur, car, si cela était, elle aimerait autant l'un que l'autre, puisque partout elle trouve Dieu. Qui ne cherche que lui et son bon plaisir est indifférent de le trouver [ici ou là], pourvu que ce soit toujours à la gloire de sa Majesté.

Oh! mon Dieu! si nos âmes ne cherchent et ne prétendent que votre amour, pourquoi nous fâcherions-nous si l'on nous change de maison, puisque nous vous emportons avec nous et vous trouvons vous-même aux lieux où nous allons? Je ne ferais, certes, nul état d'une fille, pour sainte qu'elle paraisse, si je ne la voyais disposée à tout ce que l'obéissance voudra d'elle, et à être envoyée au bout du monde si besoin était; car, si elle est attachée au lieu où elle sert Dieu, c'est signe qu'elle aime plus le lieu et la consolation qu'elle y reçoit, que le Dieu qu'elle y sert.

Il y a trois ou quatre de nos maisons qui désirent avoir des Sœurs de céans, et qui m'en demandent avec une instance très-grande. A la vérité, mes chères Sœurs, vous me tromperiez fort et je serais extrêmement fâchée de ne vous pas trouver prêtes à faire tout ce que je voudrais, et soumises aux ordres de l'obéissance. Mais il faut vous préparer, mes filles, vous disposer à ces grands actes. Je ne vous avertirai que huit jours devant, et c'est bien trop pour des filles parfaites, qui veulent servir Dieu au gré de sa Majesté, et non au gré de leur amour-propre. Lorsqu'il s'agit de partir pour une mission où l'on va sept ou huit ensemble, cela passe, me direz-vous, mais cela n'est pas si parfait que ce que je veux de vous présentement : c'est qu'il s'agit d'obéir pour aller, une en un lieu, l'autre en un autre, deux ici et deux là, se séparant de la sorte pour s'unir mieux au bon plaisir de Celui pour la gloire duquel nous faisons tous nos petits sacrifices. Il faut une vertu solide, dans de pareilles occasions; mais nous témoignerions de n'en point

avoir du tout, d'avoir des égards sur nous-mêmes, si nous refusions d'acquérir de si grands mérites que de tels actes procurent à nos âmes.

Mes chères filles, les bons Pères jésuites nous doivent beaucoup encourager par leurs exemples dans de pareilles rencontres, car, pour l'ordinaire, on ne les envoie pas plusieurs ensemble, mais un billet seul de leurs supérieurs en fait partir un pour les Indes et deux pour le Japon. Hélas! où vont-ils? parmi des infidèles, où leur vie sera en des dangers perpétuels. Ils ne vont pas en des lieux où ils espèrent de trouver une maison de leur sainte Compagnie, mais ils partent pour vivre comme des personnes apostoliques, dispersées ici et là pour ramener des brebis errantes au bercail de l'Église. Ils n'attendent aucune satisfaction, aucune commodité, mais ils n'espèrent que l'unique et souveraine consolation de gagner des âmes à Dieu, en exposant tous les jours leurs corps à la mort et au martyre.

O Dieu! mes Sœurs, qu'ils sont heureux! mais pour quel Dieu font-ils de si grandes choses? C'est pour le même que nous servons, mes filles; le désir d'augmenter la gloire d'un si grand Roi les fait aller d'aussi bon cœur au Japon, en Éthiopie, qu'ils iraient dans un des plus grands, des plus fameux, et des meilleurs de leurs colléges d'Europe; nous ne sommes, possible, pas si heureuses, pour être destinées à porter si loin la croix de Notre-Seigneur et à faire de si grandes œuvres; mais, au moins, soyons toujours prêtes pour aller, pour venir, pour demeurer et pour retourner où Dieu et nos supérieurs le voudront; autrement, je vous déclare que vous n'êtes pas des vraies épouses de Dieu, et que votre vertu n'est que dans votre idée et non réelle et subsistante en Dieu.

Vous me dites, mes filles, que l'on est bien prête d'aller volontiers où l'obéissance vous destine, mais qu'il vous fâche de quitter le précieux dépôt du Corps de notre Bienheureux Père et de vous éloigner de votre vieille Mère, son indigne fille?

Hélas! ce Bienheureux veut qu'on s'attache à son esprit et non pas à son Corps; nous trouverons son esprit et son assistance partout. Cette excuse n'est qu'une défaite d'amour-propre, aussi bien que celle de se plus attacher à une supérieure qu'à l'autre; nous ne serons pas des vraies servantes de Dieu, qui est l'unique qualité que je vous souhaite le plus,

---

ENTRETIEN XVI

SUR L'HUMILITÉ ET LA GÉNÉROSITÉ.

Je voudrais bien voir parmi nous, mes chères filles, cette vraie obéissance, qui ne consiste pas seulement à aller promptement quand la cloche sonne; cela est bon; mais encore à faire les choses qui nous sont désagréables et à quoi nous avons de la répugnance, comme celles qui sont à notre gré; car celui qui est obéissant est humble, et celui qui est humble est obéissant. Notre Bienheureux Père dit : « L'obéissance est une marque très-assurée de l'humilité. Oh! que les âmes humbles sont ' eureuses! »

Si nous ne visions qu'à acquérir cette vertu, y travaillant fidèlement, et que nous fussions fermes, constantes et invariables en cette résolution, nous ferions beaucoup, car ayant l'humilité, nous aurions toutes les vertus : nous serions souples et obéissantes, bien aises d'obéir à tous, et ne trouverions jamais que l'on eût tort de nous commander ceci et cela; nous ne nous plaindrions de personne, nous verrions que l'on a toujours raison de nous contrarier et mortifier, et que nous en méritons bien davantage. Nous ne nous troublerions point de nos fautes et infirmités, ains nous les reconnaîtrions et en aime-

rions notre abjection et bassesse, à l'imitation de notre Bienheureux Père, acquiesçant doucement à l'amour de cette abjection, ainsi qu'il faisait; car, comme un autre saint Paul, il disait : *Je me glorifie volontiers en mon infirmité, afin que la vertu de Dieu habite en moi.* C'est de l'humilité de se glorifier en son infirmité, se reconnaître faible, infirme et aimer qu'on le connaisse, et que l'on nous traite telles que nous sommes, c'est la vertu de Dieu. C'est une âme humble celle qui se tient toujours pour la moindre et dernière de toutes, et souffre qu'on la tienne et traite pour telle.

Nous faisons prou de belles résolutions, mes chères filles, mais nous ne les établissons que sur le sentiment et non pas sur la raison, car sitôt que le sentiment est passé, ces belles résolutions s'en vont en fumée; il n'en va pas de même quand nous les pratiquons par raison, d'autant qu'à force de voir que Notre-Seigneur s'est humilié, nous demeurons invariables à le vouloir être.

Quand nous avons des répugnances, des soulèvements de cœur, que nous manquons de résolution, alors la raison nous fait dire : O Dieu, combien est grande l'infirmité humaine! Quelle raison aurai-je de me ressentir de telle et telle chose, d'avoir des trémoussements sur un tel sujet ou parole que l'on m'a dite? Et de là on vient à connaître son infirmité, sa bassesse, à aimer, et à acquiescer doucement à l'amour de son abjection. Il est vrai que ce n'est pas quand notre cœur est ému qu'il faut faire ces discours, car nous trouverons que nous avons toujours raison et que les autres auront tort; mais, en ce temps-là, il faut pratiquer l'avis de notre Bienheureux Père, qui est admirable en ceci : *Parlez à Dieu d'autre chose, et ne disputez point avec la tentation, ains allez-vous-en à Dieu, par un simple divertissement.* Puis, quand le sentiment est passé, alors on peut bien se servir de ces considérations que j'ai dites, pour faire voir à son cœur qu'il avait tort en son infirmité et peu de vertu.

Quand nous avons de l'inclination à quelques personnes, c'est en cela que nous devons témoigner notre fidélité à Dieu et ne nous jamais servir de leur inclination et affection pour nous conduire à la perfection; de même, quand nous avons de la répugnance ou aversion à quelque obéissance, nous ne nous en devons point étonner, mais avoir un fort grand soin de nous servir de cette répugnance pour faire notre action plus purement pour Dieu, et dire : O mon Dieu, je fais choix et élection de votre volonté pour faire celle de l'obéissance, d'autant plus volontiers que j'y sens des répugnances et difficultés. Puis, se mettre à faire ce qui est ordonné.

Nous devons tellement être abandonnées aux événements de la Providence de Dieu, que nous soyons prêtes de vouloir et acquiescer à tout ce qu'il lui plaît ordonner de nous; car, en somme, mes chères filles, puisque nous sommes servantes de Dieu, ne devons-nous pas être tout à fait abandonnées à Lui? Je sais bien que la partie inférieure est quelquefois pleine de crainte et de pusillanimité, sans que nous puissions l'empêcher; mais je sais bien aussi qu'en ce temps-là nous pouvons être tranquilles dans la volonté de Dieu, qui permet, pour notre exercice, que nous soyons pleines de crainte et de trouble.

Quoi! y a-t-il céans des Sœurs qui perdent l'assurance quand on les avertit des fautes qu'elles font à l'Office?... et, au lieu de s'amender, elles en faillent davantage, par la crainte et appréhension qu'elles ont de mal faire; cependant le Directoire dit si clairement qu'*il ne faut pas excéder en la crainte de faillir, non plus qu'en la présomption de bien faire.* C'est l'amour-propre qui fait cela; car si c'était la crainte de déplaire à Dieu nous l'aurions, cette même crainte, quand les autres feraient l'Office. Pour moi, mes filles, je ressens autant les fautes que l'on fait à l'Office que si c'était moi-même. Et certes, nous devons toutes avoir cet intérêt; et lorsque nous y allons, ce doit être avec résolution d'aimer notre abjection, quand nous n'y faisons rien qui

vaille, ne laissant pour cela de faire tout ce que nous pourrons pour le bien dire, sans nous troubler, et trembler quand nous y manquons, et moins quand on nous avertit des fautes qui s'y font, car cela n'est bon, dit notre Bienheureux Père, qu'aux filles du monde.

Quant à ce qui est de se communiquer ses petits biens, il faut que cela vienne du cœur; car, si ce que vous dites est composé, vous ne ferez rien qui vaille; non plus que celles qui voudraient récréer les autres et qui n'y auraient point de l'inclination. Il ne faut pas s'amuser à discerner celles qui font le mieux, surtout quand on n'en a pas la charge.

ENTRETIEN XVII

(Fait le 28 août 1630)

SUR L'HUMILITÉ ET LA SOLIDE VERTU.

Mes Sœurs, je vous ai déjà bien dit autrefois que je ne fais point profession ni de prêcher, ni de parler des choses spirituelles, étant aussi peu entendue que je me trouve; choisissons donc seulement de nous entretenir de la sainte humilité de notre grand'père saint Augustin, qui était sa vertu plus excellente et éminemment particulière. « *Si l'on me demande,* dit ce » grand Augustin, *le chemin du ciel, je vous répondrai que c'est* » *l'humilité; et si l'on me dit de nouveau : Par quel chemin peut-* » *on aller au ciel? je répondrai toujours : Par l'humilité, par* » *l'humilité.* »

Quelle plus parfaite humilité que d'avoir écrit tous ses péchés pour les publier à toute la terre; afin que chacun sût, au

siècle à venir, qu'Augustin avait été un grand pécheur : c'était bien être mort à l'estime de lui-même pour ne priser que ce qui est éternel. Mes Sœurs, je vous dis souvent : tous nos maux ne viennent, sinon que nous ne regardons pas assez l'éternité, c'est ce qui nous entraîne à n'aimer que les choses basses et caduques.

Il y a trois choses desquelles nous ne nous défaisons que difficilement : la première, de l'honneur, de l'amour et estime de nous-mêmes; la deuxième, l'amour de nos corps et de ses commodités; et la troisième, c'est la haine que nous avons pour la soumission intérieure et extérieure.

Or, si nous considérons bien ce que c'est que cette vie si courte et si pleine de misères, quel état ferions-nous de nous-mêmes? La vraie humilité tend au mépris de cette estime propre et nous fait aimer d'être tenues pauvres, ignorantes, petites et imparfaites, dans l'oubli de toutes les créatures; et, en un mot, nous ne serons jamais humbles que lorsque nous nous tiendrons nous-mêmes pour des petits néants, et lorsque vous serez parvenues à ce degré d'aimer d'être tenues et de vous estimer vous-mêmes comme la souillure de la maison, vous serez très-heureuses et très-grandes devant les yeux de Dieu. Hélas! voyez, que sont devenues tant de créatures qui ont été si grandes et si honorées en ce monde? L'enfer en a reçu beaucoup; le purgatoire en a moins eu, et le paradis en a peu.

Pour le second sujet de nos attachements, qui est l'amour de nos corps et de nos petites commodités; hé, mon Dieu! mes chères Sœurs, considérons que tout ce que nous avons n'est pas à nous, que ce sont tous des biens empruntés. Nos vrais biens propres ne sont pas de si petits biens et si chétifs : ils sont là-haut, mais ce sont des biens incorruptibles; nos habillements seront là, beaux à merveille, et celles qui porteront de bon cœur des plus chétifs haillons ici-bas en recevront des plus riches là; ainsi, la plus pauvre ici-bas sera la plus heureuse là-

haut. Pour notre nourriture, jamais, à Dieu ne plaise, qu'aucune de ces épouses voulût avoir plaisir aux viandes corrompues; nous les devons prendre par obéissance, comme un bien qui nous est commun avec les plus lourds animaux, parce que la vraie vie de l'âme, épousée à Dieu, est Dieu même qui se fera notre nourriture éternelle, nous rassasiant, dans la gloire et durant l'éternité, de sa vision béatifique.

Pour notre volonté, ne devrions-nous pas avoir honte de la suivre, après que Jésus-Christ a passé sa vie en obéissance, et qu'il n'a fait gloire que de faire et suivre la volonté de son Père! C'est le grand avantage de l'âme que cette soumission au bon plaisir de Dieu, puisque c'est ce qui l'unit plus intimement à lui-même et à son amour. Soyons désormais plus solides à la vertu, pensant que tous les pas que nous faisons dans icelle, ce sont autant d'échelons pour monter à l'heureuse et désirable éternité, à laquelle nous devons incessamment penser, pour mieux mépriser tout ce qui se passe. Je vous dis et redis mille et mille fois l'année, et je vous le redis encore : travaillons, mais solidement, à cette haute vertu que Dieu veut de nous. Nous avons des grands et bons sentiments de l'amour de ce bon Dieu! nous avons des excellents désirs et nous faisons des bonnes résolutions; mais quand il s'agit de venir à l'action, nous faisons les enfants, n'étant pas constantes et courageuses. Oh! que j'ai un fort désir de nous voir fidèles à sortir de nos petites tendretés, et de nous voir des filles magnanimes, qui fassent tout pour Dieu, soit le doux, soit l'amer, soit le facile ou le difficile!

Non, ma fille, ce n'est pas manquer de magnanimité ou plutôt de solidité en la vertu que de sentir des répugnances, des rébellions, des contradictions, pourvu qu'on ne leur accorde rien et qu'on les désavoue, car toujours çà-bas la chair luttera contre l'esprit, la prudence humaine contre la divine, l'orgueil contre l'humilité, la partie inférieure contre la supérieure. Se-

rait-ce donc à dire que celles qui sentent ces mouvements soient vicieuses du vice qui les attaque? Oh! non, car ces combats, tentations ou exercices leur sont donnés pour mettre un clou à la solidité de la vertu contraire. Ainsi, une Sœur a une charge pour laquelle elle a une extrême répugnance, et cette répugnance l'accompagne en toutes les actions qu'elle fait pour accomplir son devoir. Je vous dis que pourvu que cette Sœur soit soigneuse de bien faire sa charge, ne négligeant rien, et dressant bien toutes ses intentions [à Dieu], elle gagne plus que si elle faisait cette même charge avec une grande suavité, inclination et contentement.

Vous me demandez ce que c'est qu'une vertu solide, mes chères Sœurs? C'est une vertu exercée et acquise parmi les difficultés et combattue par son contraire; nous ne sommes religieuses que pour l'acquérir, mais Dieu nous fasse la grâce qu'à l'heure de la mort nous ayons la victoire de ce combat, et que nous trouvions d'avoir acquis une seule vertu véritable; par exemple : vous voulez être comme notre père saint Augustin, une vraie humble; il faut aimer le mépris; il faut vous reconnaître vile et abjecte et vouloir être tenue pour telle, qu'en tout ce que vous faites vous cherchiez à vous anéantir et vous humilier. Notre doux Jésus dit : *Apprenez de moi à être doux et humble de cœur;* si nous apprenons à être humbles comme lui, nous ne le serons pas seulement en obéissant parfaitement, en nous soumettant à vivre sous l'obéissance, comme lui sous la direction de saint Joseph; en nous humiliant nous-mêmes comme il s'est humilié, mais nous le suivrons dans sa souveraine humiliation qui a été de s'être laissé humilié par ses créatures, d'avoir paru un homme simple, digne d'être méprisé, et d'avoir été fait le jouet et la risée de son peuple. Agissez donc ainsi. Humiliez-vous fidèlement et fervemment, et lorsqu'on vous humiliera, souffrez-le courageusement; laissez-vous ès-mains de Dieu et de l'obéissance. Qu'il vous mette ici ou là;

qu'on vous tourne d'un côté et d'autre, il faut laisser, en tout cela, faire de nous comme d'un peu de boue qu'on foule aux pieds, qu'on pétrit, qu'on défait et qu'on repétrit tout comme l'on veut : cela est une vertu solide. Ma chère Sœur, commençons de marcher en ce chemin, sous la faveur du grand saint Augustin. Oui, mes Sœurs, les vraies vertus religieuses sont : profonde humilité, humble soumission, entière remise de nous-mêmes entre les mains de Dieu, une abnégation forte de toutes les choses de ce monde, et une généreuse et magnanime résolution qui ne s'étonne point des difficultés, mais qui, connaissant sa faiblesse propre, s'appuie sur l'appui et sur la force de la grâce de son Bien-Aimé, persévérant toute sa vie au bien qu'elle a commencé.

Il n'est point de meilleure marque que l'on n'est pas digne d'une charge, que lorsqu'on la désire et qu'on s'en croit capable, parce que si cela était, vous vous en réputeriez indignes. C'est une pure folie que de désirer quelque chose hors de Dieu, parce que nous n'aurons ni la chose désirée, ni la possession de Dieu, qui est la jouissance de tout bien. C'est aussi un orgueil secret que de ne point désirer d'emploi, et de nous voir déchargées de ceux que l'obéissance nous a donnés, puisque nous nous devons laisser absolument à la disposition de Dieu, croyant qu'on nous l'ôtera lorsque l'on verra que nous ne le faisons pas bien; mais c'est que nous ne sommes pas assez humbles, et que l'amour de notre abjection ne nous suit pas toujours, appréhendant qu'on ne dise : ma Sœur a été ôtée de cet emploi parce qu'elle n'y faisait rien qui vaille.

Mes filles, ne *demandez rien*, ne *désirez rien* et ne *refusez rien;* soyez indifférentes en toutes choses, soyez prêtes à recevoir une charge comme à en être ôtées, et vous aurez de la vraie vertu.

Mes Sœurs, si nous savions le prix de l'obéissance, nous ne négligerions pas une occasion de la pratiquer. Oui, mes filles,

un seul enclin de tête fait par le mouvement de l'obéissance, quoique avec répugnance de la partie inférieure, nous acquiert un plus grand bien que nous n'en posséderions si nous avions en nos mains l'empire du monde. Nous le connaissons bien dans le choix que la Sagesse incarnée a fait venant ici-bas, qui n'a pas été des richesses et grandeurs de ce monde, mais il a uniquement choisi l'obéissance, vivant soumis à saint Joseph et à Marie, sa mère, et à son Père Éternel jusqu'à la mort de la croix.

Non, ma Sœur, nous n'avons jamais raison de nous excuser, mais nous l'avons bien de nous accuser. Il n'est rien qui répande une plus sainte et douce odeur dans une communauté, qu'une âme humble qui s'accuse franchement, et, au contraire, il n'est rien de si désagréable qu'une qui couvre ses défauts lorsqu'elle est avertie, disant seulement : je dis très-humblement ma coulpe. Hélas! ma fille, je connais soudain l'orgueil caché sous cette petite parole; dites tout simplement : ma Mère, j'en dis très-humblement ma coulpe, afin que l'on connaisse que vous vous rendez coupable; si vous ne l'avez, possible, pas fait cette fois, vous l'aurez fait une autre. On ne doit pas avertir, comme on ne le fait pas aussi, que de certaines fautes dont nous ne devons pas avoir honte de nous avouer coupables, et l'humilité se fait bien connaître en ces occasions, et nous trouverons toujours notre profit et notre avancement à la perfection, où nous trouverons des sujets de nous humilier. Enfin, l'âme humble s'accuse toujours, et l'orgueilleuse s'excuse incessamment. Prions notre grand'père saint Augustin de nous obtenir ce véritable trésor de la vraie humilité, qui l'a rendu plus grand dans le ciel que son éminente doctrine, et que toutes ses autres vertus.

Loués soient Dieu et son grand serviteur Augustin.

ENTRETIEN XVIII

SUR LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU ET LE RESPECT MUTUEL.

Quand nos fautes, et tout ce que nous avons vu et fait en la journée, nous revient en l'esprit au temps de l'oraison, il s'en faut détourner fidèlement et unir sa volonté avec celle de Dieu, qui permet que nous soyons exercées par telles pensées; au lieu de nous mettre en peine pour nous en défaire, il faut appliquer son soin à regarder et s'unir à la volonté de Dieu. Il en faut faire de même quand on se sent sèche, aride et distraite parmi la journée, et ne s'en point mettre en peine, mais demeurer toujours soumise à cette volonté première et signifiée de notre Dieu. S'il veut que nous soyons sèches, arides et distraites, il y faut acquiescer doucement et humblement; car, bien qu'il ne veuille pas que nous soyons infidèles, il le permet néanmoins, afin que, le connaissant, nous nous humiliions et abaissions. Enfin, le remède à tous nos maux, c'est d'unir notre volonté à celle de Dieu, qui veut que nous soyons pleines de courage, comme nos règles nous marquent. . . . .

Ce qu'il faut faire, dites-vous, ma chère fille, pour ne point perdre la paix du cœur, quand on a quelque chose qui fait de la peine et qui revient toujours dans l'esprit? — Je vous dirai, avec notre Bienheureux Père, que celle qui ne la veut point perdre, doit aller à Dieu sans réfléchir sur ce qui fait de la peine; mais quand nous allons à Dieu, nous lui voulons toujours parler de nous, et, par manière de dire, lui conter ce qu'on nous fait, et rejeter sur les autres la cause de nos manquements. Enfin mille et mille réflexions inutiles et tout à fait contraires à la simplicité qui nous est tant recommandée par ce Bienheureux. . . . .

C'est aussi un grand orgueil de s'étonner des fautes d'infir-

mité et de toutes les autres, et encore un plus grand d'en faire l'étonnée parmi les Sœurs et de leur en faire la mine froide. Si une Sœur, par un mouvement de colère, me venait donner un soufflet, je n'en serais ni n'en ferais l'étonnée, pourvu que la Sœur s'humiliât de sa faute, l'ayant reconnue. Elle aurait sujet d'aimer son abjection; et moi, d'unir ma volonté à la volonté permise de Dieu. . . . .

Si nous étions bien fidèles, nous ne laisserions passer aucune occasion sans nous mortifier; nous anéantirions tant de désirs, tant de volontés, tant d'inclinations; nous ne perdrions pas une occasion de condescendance et de respect; en somme, nous nous rendrions meilleures ménagères, tant de ce qui se présente en nous que hors de nous, et surtout nous nous garderions de la lâcheté et des manquements de support. Mon Dieu! manquer de support et de respect et dire des paroles sèches, quel défaut dans une religieuse qui doit toujours parler affablement, comme serait : Oui bien, ma Sœur..... Oui bien, ma chère Sœur..... Très-volontiers..... et ainsi des paroles douces, et témoigner, même par sa mine, qu'elle sert et qu'elle fait ce de quoi on la prie, et de bon cœur.

Ce qui est cause que nous nous manquons de respect, c'est que nous avons trop de familiarité les unes avec les autres. Nous disons tant de paroles mal gracieuses et rudes qui ne se devraient point entendre parmi nous. Il se faut porter un respect véritable, qui ne consiste pas à faire des mines et façons affectées, car je n'aime point cela. Il y a encore une autre raison qui empêche bien le respect, ce me semble, c'est que l'on dit trop, les unes parmi les autres, les fautes que l'on fait; cela rabat grandement l'estime et le respect que l'on se doit; car, on dit, à deux ou trois, que sais-je moi (sous prétexte de confiance et de familiarité, ou pour témoigner de l'affection), les pensées et sentiments, et même les fautes qui se font par infirmité; certes, tout cela amoindrit l'estime que l'on a des Sœurs. Enfin,

il me semble que cette trop grande connaissance que nous nous donnons de nos faiblesses; de ce que nous disons, pensons et faisons, c'est la seule cause que l'on ne voit pas ce respect tel que nous nous le devons. Nous ne savons point parler des choses sérieuses, bonnes, nobles et conformes à notre vocation. Si l'on fait quelque discours de plaisanterie ou quelque conte de choses indifférentes, chacune prête l'oreille et y contribue en quelque chose, et par ce moyen témoigne le plaisir qu'elle y prend; mais si ce sont des choses bonnes, personne n'y contribue et l'on demeure muette. Enfin, l'on ne sait que dire, et cela sans doute amoindrit bien l'estime que nous aurions les unes des autres, si nous nous voyions affectionnées à parler des choses sérieuses.

ENTRETIEN XIX

SUR L'AMOUR DE L'ABJECTION.

Vous avez raison certainement de me dire que, lorsque vous lisez ces deux constitutions de la *Modestie* et de l'*Humilité,* vous y trouvez quelque chose de si parfait, qu'on appréhende de n'y pouvoir arriver. Non, ma fille, on ne saurait y ajouter une plus grande perfection que celle qu'elles nous enseignent. Que voudrions-nous de plus modeste et de mieux réglé, qu'une âme qui serait parfaitement moulée sur la première, et où trouver une plus intime et divine humilité, que celle qui est décrite dans la seconde de ces constitutions? Je trouve ces deux points les meilleurs : *Humilité profonde, et humilité qui ne consiste pas seulement en gestes et paroles, mais en vérité et en effet.* Oui, mes Sœurs, ne parlons plus tant de l'humilité; ne nous amu-

sons pas tant à la désirer; mais venons à la pratique. Cette vertu veut des œuvres, et non des paroles. Voulez-vous être humble, ma fille, tâchez de vous bien connaître; aimez que l'on vous connaisse imparfaite, aimez le mépris en toutes les manières, dans toutes les actions et de quelle part qu'il vienne. Ne cachez point vos défauts; laissez-les connaître, en chérissant l'abjection qui vous en revient. Ne laissez jamais abbattre votre cœur pour quelque faute que vous puissiez commettre. Défiez-vous de vous-même, et vous confiez uniquement et incessamment en Dieu, vous persuadant fortement que, ne pouvant rien de vous-même, vous pouvez tout avec sa grâce et son puissant secours.

Ma fille, lorsqu'on vous traite rudement, que l'on vous rabat, qu'on vous néglige, qu'on vous humilie et qu'on vous emploie aux offices bas et pénibles, ne pensez pas que ce soit pour éprouver votre vertu; mais faites confesser à votre cœur que vous méritez bien plus que cela. Ce sont là, à mon avis, les marques d'un esprit humble; et, lorsque vous serez dans ces pratiques, dites, ma fille, que vous commencez d'aimer l'humilité. Voulez-vous connaître si un esprit est humble? Voyez s'il est sincère à découvrir ses imperfections sans fard et détours, mais de bonne foi; quand on voit une fille qui aime avec joie son abjection et d'être avertie et corrigée, jugez que c'est une âme véritablement humble.

Lorsque je dis qu'il faut aimer le mépris, la correction, le rebut, l'abjection, j'entends qu'il faut l'aimer dans notre partie supérieure et dans la suprême pointe de l'esprit, malgré nos répugnances et nos difficultés; parce que, pour aimer des choses si contraires à notre partie inférieure, d'un sentiment sensible, il ne serait presque pas possible. C'est une grâce que Dieu ne départ qu'à quelques âmes qu'il veut souverainement gratifier, ou pour récompense de leur fidélité, mais cette faveur n'est pas nécessaire.

Vous me demandez si le cœur humble n'est point tenté d'orgueil, et s'il n'a point quelquefois des pensées de vanité? Oui, ma chère Sœur, il peut avoir des tentations d'orgueil, mais il ne fait pas les œuvres d'orgueil, et elles ne servent qu'à le faire mieux anéantir devant Dieu, et à le jeter plus profondément en sa bassesse et en Dieu. Mes Sœurs, que cette humilité est une grande vertu! C'est la bien-aimée de Jésus-Christ et de notre divine maîtresse, sa glorieuse Mère. Son sacré Cantique n'est qu'une louange de cette admirable vertu. *Il a regardé,* dit-elle, *l'humilité de sa Servante, et, pour ce, toutes les générations me diront Bienheureuse. Il détruira les superbes et exaltera les humbles.* Toute l'Écriture-Sainte est remplie des panégyriques des humbles : David, ce grand roi, fait selon le cœur de Dieu, dit : *Le Seigneur est le protecteur du simple d'esprit.* Enfin, l'humilité attire sur nous les yeux et le cœur du même Seigneur. Mais il faut que ce soit une humilité plus intérieure qu'extérieure. Il ne nous dit pas d'apprendre de lui celle-ci; mais, oui bien, la première : *Apprenez de moi,* nous dit-il à tous, *que je suis humble et doux de cœur.* O Dieu! mes Sœurs, que c'est une rare pièce qu'un cœur vraiment humble, parce qu'on le trouve toujours plus bas qu'on ne la saurait mettre. Croyez-moi, mes chères filles, c'est posséder un trésor et une monnaie propre à acheter le ciel et le Cœur de Dieu, que d'avoir la possession d'un grain de vraie humilité.

ENTRETIEN XX

SUR LA PRÉSENCE DE DIEU ET LA PENSÉE DES VÉRITÉS ÉTERNELLES.

Mes Sœurs, nous ne pensons pas assez à cette vérité, que Dieu nous est présent, qu'il voit nos pensées, même longtemps avant que nous les ayons; qu'il sait ce que nous pensons et penserons mieux que nous-mêmes, qu'il voit les plis et replis de notre cœur, et, à cette autre vérité, que rien ne nous arrive que par l'ordre de la Providence. Ce sont des vérités infaillibles, que nous sommes obligés de croire, sous peine de damnation éternelle. Nous serions toutes des saintes, si nous appréhendions bien ces vérités. De vrai, c'est une très-grande consolation de savoir que Dieu voit le fond de notre cœur. Une pauvre âme idiote qui sera en oraison et qui ne saura rien dire à Notre-Seigneur, sera bien consolée au moins de dire : Mon Dieu, vous savez ce que je veux et ce que je voudrais vous dire!

Considérons, mes Sœurs, que, quand nous serons dans cette gloire du paradis, en quel étonnement nous serons quand nous verrons l'infinie bonté, l'immensité incompréhensible et la Majesté suprême de Dieu, qui s'est tant abaissée que de désirer l'amour de la créature, qui est chose si vile et si chétive! Si l'âme était capable de périr, elle périrait, voyant cet amour excessif, de cette grandeur immense de son Créateur, qui l'a tant favorisée, et de voir combien mal elle a correspondu à cet amour et le tort qu'elle se faisait de s'amuser aux choses de cette vie, à des bagatelles, qui la pouvaient éloigner de son Dieu, et lui faire perdre le bien inestimable de cette félicité immortelle et de la vision de la divine Essence. Elle verra clairement que, seulement pour jouir une heure, voire un moment, de ce Bien

infini, tous les travaux, les souffrances, les mortifications, humiliations, et tout ce qu'on saurait souffrir en ce monde, serait bien employé et ne devrait être pas épargné. Si donc, avec ces mêmes travaux et souffrances, nous pouvons nous acquérir ce bien pour une éternité, n'avons-nous pas grand tort, et ne sommes-nous pas hors de notre sens, et sans jugement, si nous ne le faisons pas et si nous plaignons cette peine? Enfin, mes Sœurs, tout ce qui ne nous peut servir et aider pour parvenir à cette fin, pour laquelle nous avons été créées, doit être abhorré, détesté et évité. Ni les séculiers, ni les religieux et religieuses, ni personne quelconque, ne saurait avoir un vrai contentement qu'en faisant son devoir et en rendant à Dieu ce qu'on lui doit, en sa vocation, car il faut que chacun regarde ce que Notre-Seigneur veut de lui pour le faire; autrement, point de contentement, ni même de salut.

Les âmes religieuses verront, lorsqu'elles seront dans la béatitude, comme leur vocation à la religion aura été dans les éternels desseins de Dieu, qui leur aura donné tant de moyens, en cette vocation, de tendre à une grande perfection et parvenir bien avant dans cette gloire. Quelle joie ineffable auront-elles? quelle reconnaissance de tous ces singuliers bénéfices? Et si elles étaient capables d'avoir du déplaisir, quel crève-cœur, quels regrets auraient-elles de voir que, par la moindre omission à la plus légère observance, elles auront perdu le bien d'une plus grande gloire et d'un plus grand amour, lequel se pouvait accroître en faisant des petites choses aussi bien que les grandes. Les damnés aussi, au jour du jugement, lorsqu'ils verront la face de Dieu, voudront aller se jeter en Lui pour jouir de cette félicité et bonheur; mais ils seront repoussés incontinent. Hélas! quel crève-cœur, voyant la perte qu'ils ont faite de ces biens infinis, de la vision de l'Essence divine qu'ils pouvaient acquérir pour une éternité, s'ils eussent vécu comme ils devaient! S'ils pouvaient périr et se réduire en rien, ils le

feraient de déplaisir; et encore n'auront-ils vu cette beauté de la Divinité que comme un éclair, si est-ce que l'idée leur en demeurera et leur sera un plus grand tourment.

ENTRETIEN XXI

SUR LA VAILLANCE SPIRITUELLE, LES EFFETS DU PUR AMOUR DANS L'AME RELIGIEUSE, ET LE DANGER DE RECEVOIR DES SUJETS A CARACTÈRE LACHE ET NÉGLIGENT.

J'ai grande envie que nos Sœurs pensent souvent à la brièveté de la vie, et à la durée de l'éternité. « *Vous ne savez à quelle heure je viendrai* », dit le Seigneur, *soyez donc veillants, je rendrai à chacun selon ses œuvres.* » Hélas! que savons-nous? nous n'avons peut-être pas une heure pour acquérir la gloire éternelle, tant cette vie trompeuse est incertaine et brève. Nous sommes bienheureuses d'être en l'Église de Dieu; mais il faut remarquer qu'elle se nomme militante, c'est-à-dire bataillante; il faut donc batailler. L'Église militante et la triomphante sont deux sœurs qui s'aiment extrêmement, et, tandis que la militante combat, la triomphante prie pour elle.

Qui vaincra, en l'Église militante, jouira en la triomphante Il faut batailler pour vaincre et vaincre pour jouir. Mais quoi, batailler? je ne suis pas obligée de batailler contre les infidèles, car ce n'est pas ma vocation; je ne suis pas obligée de batailler contre autrui, mais contre moi-même; j'entends les inférieures ne sont pas obligées de combattre les imperfections de leurs Sœurs, mais les leurs propres. Les supérieures doivent combattre les imperfections des Sœurs par les bonnes paroles, par les corrections et pénitences, et aussi combattre les leurs par la

mortification soigneuse d'elles-mêmes et l'anéantissement parfait de tout propre intérêt. Tant que nous serons en cette vie, nous aurons à travailler, qui plus, qui moins. Les commençants ont plus à combattre que ceux qui s'avancent, et ceux qui s'avancent ont plus à faire que ceux qui sont en un plus haut degré de perfection; mais tous, pourtant, ont à faire; cette vie nous est donnée pour travailler et cheminer; cheminer à notre perfection, travailler à notre mortification : voilà à quoi les vraies filles de la Visitation sont appelées.

O Dieu! que les filles de ce petit Institut sont obligées à une haute perfection, laquelle est d'autant plus excellente qu'elle est plus intime; car enfin ce n'est autre chose que la mort totale de la nature et du vieil homme, pour établir solidement le règne de la grâce. Il faut que les filles de cet Institut opèrent leur salut et leur perfection en crainte, mais une crainte confiante et filiale, qu'elles aiment Dieu purement pour lui et non pour elles-mêmes. Aimer Dieu comme notre souverain Bien, il y a encore du *nôtre;* mais il faut l'aimer comme souverain Bien, sans regarder qu'il soit *nôtre.* Et voilà une perfection d'amour pur à quoi nous devons tendre.

L'âme qui désire que Dieu vive en elle, n'y laisse rien qui puisse déplaire à ses yeux divins, qu'elle ne mortifie et passe outre; car, pressée de ce désir, elle se violente de si bonne façon qu'elle meurt heureusement à elle-même, afin que Dieu vive en elle. Les âmes qui aiment bien Dieu n'aiment point leur chair, croyez-moi; elles retranchent bien à la nature tous les vains contentements, car ces âmes amoureuses de Dieu ne peuvent souffrir aucune chose qui contrarie leur amour

C'est la plus mauvaise condition qu'une religieuse puisse avoir que la négligence, soit que ce vice soit intérieur et spirituel, soit qu'il soit pour les choses extérieures. Retenez ceci, mes Sœurs, vous ne sauriez admettre une fille à la profession d'une plus mauvaise condition que celle de la négligence et

paresse d'esprit. Ces âmes ne font point de progrès en la vertu et sainte dévotion; elles vont au chœur avec nous, mais c'est avec une certaine paresse d'esprit, sans vigueur intérieure; elles ne font rien, ou peu qui plaise à Dieu. Elles font tous les exercices de la religion : il semble, à l'extérieur, qu'elles marchent; mais, en vérité, elles ne bougent pas, d'autant qu'amoureuses de leur tépidité elles ne sortent jamais d'elles-mêmes. J'aimerais mieux une fille trop bouillante, qu'une qui serait un peu lâche; car, à la bouillante, ses fautes paraissant lui donnent de l'abjection, et on l'en mortifie; mais, l'autre, l'on ne sait sur quoi se fonder, car elle est toujours la même, aujourd'hui et encore demain; et elle ne fait pas grand mal extérieur, mais aussi elle ne fait pas de bien intérieur. Dieu nous garde de ces esprits-là, car ils sont dangereux, plus que je ne le saurais dire.

ENTRETIEN XXII

SUR LES AVANTAGES ET LES DANGERS D'UN NATUREL COMPLAISANT, ET SUR LE BONHEUR D'ÊTRE EMPLOYÉ AUX OFFICES BAS.

Oui, ma fille, il n'y a point de mal d'avoir un naturel complaisant; c'est un don de Dieu fort précieux; mais il faut le diviniser. Une personne se plaît de complaire à chacun, parce qu'elle s'en fait un plaisir, cela est bon; mais il faut rendre cette inclination complaisante encore meilleure, et, de naturelle, la rendre divine. Il faut obliger chacun, non parce que c'est votre penchant de complaire à tout le monde, mais parce que Dieu veut que par cette douceur, qui vous est propre, vous serviez à sa gloire, vous faisant toute à tous, pour les

gagner tous. Il veut que vous soyez condescendante et douce à votre prochain, pour suivre ce conseil de Notre-Seigneur : « *Donne encore ton manteau à qui te voudra enlever ta tunique* » ; mais ce serait pervertir cet aimable et bon naturel, de complaire par prudence humaine, pour avoir de l'honneur, pour acquérir du bien, pour s'attirer l'estime des créatures et des vaines louanges. O Dieu! mes filles, qu'on connaît bien, par les suites, les personnes qui se servent mal de ce bon et excellent naturel! Une personne remplie de cette fausse prudence humaine dira : Je veux condescendre à cette autre, afin qu'elle m'estime une fille bien démise de mon opinion; je ferai cette action humiliante pour paraître bien humble; je ferai ces détours d'amour-propre, afin que l'on me croie capable d'une telle charge; je me rendrai bien soumise à ma supérieure, bien douce, bien complaisante pour l'obtenir; et, cependant, je veux qu'elle croie que ma pensée en est fort éloignée et que je me croie bien incapable. Tout ce procédé ne vaut rien, et des actions faites de la sorte, marquent que vous pervertissez toutes les inclinations si bonnes que votre naturel complaisant vous fournit. Il faut opposer à ce défaut un peu de vraie humilité, qui bannit les complaisances et ces prudences purement humaines, et nous fait tout simplement complaire à la créature, pour l'amour de Dieu et par des motifs d'une douce charité, qui est bénigne et bienfaisante à tous, en les supportant tous.

Je vous dirai, à ce propos, ce que notre Bienheureux Père me dit une fois : « *Toutes les amitiés et complaisances qui trempent* » *dans les amitiés et complaisances des sens, n'ont ni bonté ni* » *beauté; mais, sitôt qu'elles sont tirées en Dieu, en l'esprit, en* » *la charité, elles acquièrent un grand éclat.* » Il faut caresser et complaire au prochain, parce que la douce charité a le bonheur de répandre une sainte édification; et, se tenant le cœur au large, il faut, quand il tombera, lui pardonner et prendre le courage et la patience de le redresser amiablement; car, en

persévérant ainsi, l'on se formera un cœur bien humble, gracieux, maniable, qui, par après, rendra de grands services à Notre-Seigneur. Dieu nous en fasse la grâce, mes très-chères Sœurs; je suis courte, parce que je veux encore vous dire un mot sur l'autre demande.

S'il se trouve des offices bas en religion, me dites-vous? Mes chères Sœurs, je ne saurais me soumettre à croire que rien de ce qui est ordonné par la sainte obéissance, dans la religion, puisse être abject ni humiliant, puisque tout est d'un si grand prix qu'il peut mériter de plaire à Dieu et acquérir le ciel. Si notre Bienheureux Père ne m'eût dit que le rang de Sœur domestique est un office d'humiliation, je n'eusse jamais pu me le persuader. Mais, bien qu'il y ait des charges abjectes, nous serions trop heureuses qu'elles nous fussent données pour notre partage. Que les Sœurs domestiques sont heureuses, mais je dis qu'elles sont heureuses! Elles sont destinées à servir les épouses de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans avoir jamais d'autres prétentions : tout les porte à Dieu, si elles sont fidèles, et Dieu répand de douces bénédictions en leurs cœurs lorsqu'elles font gaiement et pour son amour tous leurs offices.

On tient, dans les religions les mieux réformées, qu'il n'y a point d'emploi qui fasse plus de saints que celui-là, parce que les religieux de ce rang-là n'ont aucune autre pensée que de plaire à Dieu, en travaillant soigneusement pour lui, étant dans les occasions de servir incessamment le prochain, de faire des pratiques de patience, de soumission et de ces deux saintes vertus d'obéissance et d'humilité. Je ne puis m'empêcher de penser que le Bienheureux m'a fait un peu de tort, de ne pas m'accorder la demande que je lui ai si souvent faite, qu'il lui plût que je passasse, après que les premières fondations furent faites, le reste de mes jours en cet office, sans avoir d'autres soins que d'obéir, pour penser à réformer ma vie; mais j'ai bien sujet d'aimer mon abjection, de n'avoir pas été trouvée digne de

servir les épouses de mon Maître. J'aurais été plus qu'heureuse en cette désirable condition; mais il me faut aimer celle où je suis, puisque c'est le divin bon plaisir de mon Sauveur, et vivre en crainte, afin que, conduisant les autres, je ne me perde pas moi-même. Mes Sœurs, ne mettez pas la tête en terre [1], car je ne dis que la pure et vraie vérité; toutes celles qui ont charge d'âmes devraient vivre en crainte et en grande humilité, sous le pesant faix qu'elles soutiennent. Elles distribuent le pain spirituel aux autres; mais elles le doivent manger elles-mêmes et prendre en Dieu la force qui leur est nécessaire. Elles ont besoin de constance, de charité et de diligence. Je vous ai donné un beau et bon défi, et je ne l'observe pas moi-même. Je fis hier une faute, et j'ai manqué aujourd'hui d'en faire une pratique; dire et ne pas faire, c'est nourrir les autres et nous ôter à nous-mêmes le pain. Tous doivent vivre en crainte : l'Écriture le dit : *Faites votre salut avec tremblement;* mais ceux qui gouvernent les âmes doivent craindre plus que les autres, car, si saint Paul dit : *Si je châtie mon corps, c'est de peur qu'en prêchant aux autres, je ne sois moi-même réprouvé,* que devons-nous faire, nous autres, faibles femmelettes? Nous devons faire le mieux que nous pourrons, et puis espérer en la miséricorde de Dieu. Oui, mes Sœurs, *il fait bon espérer en Dieu,* David le dit, *en faisant le bien.*

[1] Coutume pour les religieux des anciens ordres de mettre la tête en terre lorsque les supérieurs s'humilient.

ENTRETIEN XXIII

SUR LA MANIÈRE DE S'ABAISSER PAR HUMILITÉ ET DE S'ÉLEVER PAR AMOUR, ET DE LA PURETÉ D'INTENTION.

Mes chères filles, je n'ai rien à vous dire, à moins que vous ne me fournissiez des sujets de vous entretenir par vos demandes.

[*Ma Mère, demanda une sœur, notre Bienheureux Père me dit une fois, qu'il faut continuellement s'abaisser en humilité et s'élever en amour ; comme s'entend cela?*]

Mes chères filles, l'humilité est le fondement et la charité le sommet de la perfection, de sorte qu'autant on s'abaisse en humilité, on croît et s'élève-t-on en amour. Oh! qu'il pratiquait bien ceci, le Bienheureux! car, perpétuellement, il s'anéantissait et ravalait; on le voyait, en toute occasion, sinon qu'elle regardât bien la gloire de Dieu, pour laquelle il fût expédient de faire autrement, il se démettait de son jugement et opinion, pour céder aux autres, et leur condescendre avec une débonnaireté nonpareille. Enfin, il tenait son esprit si nu et vide de toutes sortes de désirs, desseins, affections et prétentions, qu'il ne s'entremit jamais que de ce qui regardait sa charge. Oh! que je désire que nous l'imitions en ceci! que celle qui est robière, portière, dépensière, lingère, etc., n'ait point d'autre prétention que de faire humblement et soigneusement son office, sans s'entremêler nullement de celui des autres. Celle qui est sacristine de même, et ainsi toutes les autres officières, et celles qui n'ont point de charge aussi, et que toutes fassent ce que l'obéissance leur ordonne, sans penser ni se mêler d'autre chose. Il y a des esprits qui veulent tout gouverner et mettre ordre à tout, de sorte qu'ils tracassent fort une maison et y

apportent bien du désordre; ceci regarde non-seulement l'extérieur, mais aussi l'intérieur, car l'indifférence tient l'esprit vide, dénué, et détaché de tout, afin que nous soyons disposées pour être remplies de Dieu, et nous attacher à vivre à lui, faisant mourir nos désirs, desseins et prétentions, dans son bon plaisir et sa très-adorable Providence. C'est dans son soin qu'il faut nous élever par amour, après nous être anéanties à tout; ne voulant pas plus une chose que l'autre. Mes Sœurs, ces inclinations sont bien difficiles à être anéanties : l'une nous porte à aimer plus d'aller avec cette supérieure qu'avec celle-là; quand l'obéissance se conforme à nos volontés, nous en sommes toutes en joie. « Je m'en vais de bon cœur à cette fondation, dit une Sœur. — Pourquoi? lui demandera-t-on. — Parce que la supérieure qu'on nous destine est si bonne; je lui ai tant d'inclinations, que mon estime pour elle est tout entière; je m'accommoderai si bien avec elle ». — Vous ne faites rien qui vaille, ma pauvre Sœur, lui faut-il dire, parce que vous n'allez pas à votre œuvre purement pour Dieu, et bien que vous quittiez, fort généreusement, cette maison où vous êtes si bien, et que vous laissiez sans répugnances vos commodités, votre obéissance ne vaut rien. Pourquoi? Parce que vous faites tout cela pour aller avec cette supérieure et pour aller en cette ville. Après cela, vous me direz que vous allez faire votre fondation pour Dieu. Pardonnez-moi, ma fille, c'est parce que la supérieure, les Sœurs, vos compagnes, et la ville sont à votre gré; ainsi, vous êtes bien éloignée de chercher Dieu nuement et simplement. Anéantissons tout cela, élevons nos esprits par amour, pour ne chercher que Dieu en notre obéissance, en notre pauvreté, en notre chasteté, en nos oraisons, en nos mortifications; et, en tout généralement, ne cherchons que Dieu. Si l'on nous envoie avec des supérieures que nous aimions et en un lieu qui nous agrée, bénissons Dieu qui nous donne cette consolation, et humilions-nous en voyant que la divine Providence s'accommode

à notre faiblesse, et dépouillons-nous devant Dieu de cette satisfaction, protestant qu'en ce qui nous plaît même, nous ne voulons chercher que Lui et l'accomplissement de ses saintes volontés; si, au contraire, on nous mande avec une supérieure à laquelle nous avons de l'aversion, et en quelque lieu que nous n'aimions pas, bénissons Notre-Seigneur et nous jetons entre ses bras, nous assurant qu'il aura soin de nous, et que, moins nous aurons de contentement et appui extérieur, plus il nous fera abonder ses grâces; et nous estimons bien heureuses d'avoir de si précieuses occasions pour lui montrer notre amour et notre fidélité, agrandissant notre courage pour les bien employer, avec son assistance, en laquelle il faut jeter notre confiance. Mais, surtout, rendons-nous soumises et maniables à son bon plaisir.

Si pourtant, par notre misère, nous faisons le contraire, nous laissant aller à l'imperfection, il ne nous abandonnera pas totalement; il ne nous perdra pas et ne laissera pas de nous aimer et supporter, comme vous voyez que les pères et mères qui ont beaucoup d'enfants ne laissent pas d'aimer et souffrir ceux qui sont chagrins, dépiteux et revêches. Ils en ont compassion, et ne laissent pas de leur donner ce qui est nécessaire et de faire leur part dans leur héritage. Souvent, pourtant, ce sont des enfants qu'on laisse là comme n'étant propres à rien, et dont on ne reçoit aucune satisfaction. S'il y en a qui soient doux, gracieux, obéissants, et dont l'esprit soit bien tourné, on jette incontinent les yeux sur eux pour bien les élever, pour les faire étudier, ou les exercer selon leur talent; les destinant les uns à une dignité, les autres à remplir un beau poste à la cour, aux armées, et à tels autres emplois.

Notre-Seigneur, qui est un vrai père, en fait de même; il aime tous ses enfants. Néanmoins, ceux qui lui sont plus fidèles gagnent mieux son Cœur; il leur communique plus de grâces; il en reçoit plus de contentement, et ils méritent plus son amour. Travaillons, mes chères filles, pour acquérir ce bonheur

incomparable de nous rendre plus agréables à Dieu, ce Père adorable de nos âmes, ne cherchant que lui en tout, nous rendant bien indifférentes et véritablement humbles. Je voudrais qu'on m'arrachât les yeux et rencontrer une vertu parfaite parmi nous. Mon Dieu, mes Sœurs, ne vaut-il pas mieux se mortifier pour un peu de temps, et passer après notre vie sur un trône de paix, comme un vrai enfant de Dieu, que non pas d'être toujours en trouble, en chagrin, en inquiétude !

Vous me demandez, maintenant, comme les âmes religieuses peuvent manquer aux Commandements de Dieu? Ma chère fille, nous pouvons manquer au plus grand de tous, qui est celui de la loi de grâce, l'amour de Dieu et du prochain : *Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et le prochain comme toi-même.* O Dieu ! que la pratique de ce sacré précepte est délicate, et qu'il est facile d'y manquer ! Nous le pouvons faire en préférant notre volonté à celle de Dieu et de nos supérieurs, en engageant nos affections aux créatures, en voulant servir ce grand Dieu avec toutes nos aises et commodités, sans nous employer fortement à son service. Pour notre prochain, nous pouvons manquer en l'amour qu'on lui doit, plus que nous ne croyons, c'est-à-dire, ne l'estimant et ne l'aimant pas en notre cœur, quand nous sommes un peu marris de son bien et de son avancement, qu'on le loue et estime, que nous parlons mal de lui et à son désavantage ; et, quand on en dit du bien, nous n'y contribuons pas, nous ne le pouvons souffrir O cela est bien contre la charité ! quand même nous aurions vu tout le contraire, il n'en faudrait rien témoigner ; par exemple : nous avons vu une personne qui, en cachette, boit un verre de vin pur, et qui, dans la compagnie, n'en boira qu'un d'eau toute pure aussi ; et, là-dessus, on loue fort sa sobriété. Il faudrait se taire, l'excuser en votre cœur, et penser qu'elle a bu cette eau pour pénitence de ce qu'elle a bu le vin. On peut encore penser que les jugements de Dieu sont bien différents de

ceux des hommes, et que cette personne s'est amendée, et qu'elle a maintenant la vertu contraire au vice que vous lui avez vu naguère. Il se faut grandement plaire à ouïr louer notre prochain, tant nos chères Sœurs que les autres, et contribuer au bien qu'on en dit, autant que nous pouvons, regardant le bien que nous savons être véritablement en lui, nous gardant bien de louer les unes pour ravaler les autres.

Or, pour ce que vous dites, s'il n'y a pas de mal de n'être pas aise, et de dire quelque parole de murmure et de contrôlement, de ce que l'on sort de céans pour donner et accommoder les maisons que l'on établit? Certes, ce sont là des imperfections lourdes et contre la charité. Je ne pense pas qu'elles se fassent parmi nous, grâces à Dieu, et il s'en faudrait aussi bien garder.

Cette première maison doit avoir une grande charité pour secourir, non-seulement les fondations qu'elle a faites, mais encore les monastères de l'Ordre, s'ils étaient nécessiteux. Si notre prochain même était réduit dans une telle disette qu'il ne pût être secouru que de nous, pour étranger qu'il fût, nous serions obligées de lui donner ce qu'il aurait besoin; et, quand nous n'aurions que ce qui nous serait nécessaire, nous serions obligées de retrancher tout ce que nous pourrions bonnement, nous contentant du seul vivre nécessaire, afin de mieux aider notre prochain. Et, pour nos pauvres Sœurs qui ont accommodé la maison, qui nous ont laissé, en sortant, leur dot, leurs petites commodités, pour aller augmenter la gloire de l'Institut, nous leur refuserions de leur donner quelque chose? A la vérité, cela serait bien cruel! On décharge votre maison de cinq ou six filles qu'on envoie en un pauvre lieu, où elles ne trouveront presque rien, et l'on ne voudrait pas leur donner ce qu'on peut, soit pour les habits qui servent à leur personne, soit pour quelque meuble propre à accommoder leur église ou leur maison? Même on leur doit donner de l'argent ou leur en

prêter, selon le moyen qu'on a; mais cela de bon cœur et de bonne grâce, sans dire qu'on donne plus ici que là, sinon qu'on le dise simplement par forme de discours, selon l'occasion qui se présente; mais ne le dites jamais par plainte ou désapprouvement, parce qu'il faut laisser disposer de tout cela aux supérieurs. Au commencement de l'Église, les anciens chrétiens n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et mettaient tous leurs moyens en commun aux pieds des Apôtres, qui les distribuaient comme ils voulaient et à qui il leur plaisait; voire même aux plus barbares et étrangers du monde s'ils en avaient besoin. Or, tous les religieux doivent représenter ces anciens chrétiens, et n'avoir, comme eux, qu'un cœur et qu'une âme, en mettant tout en commun pour en laisser l'entière disposition à leurs supérieurs, afin qu'ils en fassent ce qu'ils jugeront, sans que personne y trouve à redire.

Or sus, mes chères filles, emportons cette affection de notre entretien, de nous adonner, à bon escient, aux solides vertus, de ne chercher que Dieu, de nous laisser absolument conduire à sa divine Providence; qu'elle nous mette ici ou là, il importe peu; qu'elle nous envoie de ce côté ou de cet autre; non, ne regardons point par quelle porte nous passerons, ni en quel lieu nous allons; pourvu que nous portions nos règles avec nous, et que nous trouvions moyen de les observer, cela nous doit suffire. Oh! que nous sommes obligées de faire purement nos actions pour Dieu! Mettons hardiment la main à la conscience, et nous trouverons que nous mettons notre contentement en notre supérieure, au lieu de le mettre en Dieu; que nous sommes venues en religion pour être hors des misères du monde, pour avoir nos commodités, et non pas pour Dieu; que nous allons en telle part, parce que nous sommes bien aises d'y aller. Enfin, si nous feuilletons bien, nous trouverons qu'en tout et partout nous nous cherchons nous-mêmes, notre propre intérêt et satisfaction.

Oui, oui, mes chères filles, parlons seulement de l'oraison de quiétude et des autres; et remettons, je vous prie, sur pied, notre bonne foi et innocence du temps passé; car, au commencement de notre Institut, l'on parlait tant de ces oraisons, on y prenait tant de plaisir et de contentement que rien plus. C'était une belle affaire que de voir la ferveur qui était parmi nos Sœurs; il est vrai, cela encourage et anime grandement. Nous ne nous communiquons pas assez nos petits biens. Ce n'est pas qu'il se faille dire des grandes choses, comme des ravissements et grâces spéciales que l'on a à l'oraison de quiétude, mais quelque petite chose de ses bons désirs, sentiments et affections, selon les occasions et sujets. Mais cela tout cordialement et bonnement.

Nous ne parlons pas assez ensemble des solides vertus. Surtout parlons de la résignation et indifférence; car c'est la vraie et excellente oraison. Et de l'éternité! notre Bienheureux Père me dit une fois : « *Nos filles ne parlent pas assez de l'éternité.* » Enfin, il nous disait que nous en parlassions tout familièrement, comme nous parlons de notre maison de Paris et de Lyon. A quoi devons-nous prendre plus de plaisir, qu'à cela? Ces discours-là sont bien utiles, et capables de délecter et satisfaire l'esprit des vraies religieuses comme nous devons être. Si, par la vie de mortification que nous menons, nous nous anéantissons, élevons-nous à Dieu, dans ce doux souvenir de son éternité glorieuse, qu'il destine à ceux qui quittent quelque chose pour son amour.

ENTRETIEN XXIV

SUR LA MORT A SOI-MÊME ET L'HUMBLE GLOIRE DES FILLES DE LA VISITATION.

Paroles royales : *Si nous mourons avec Jésus-Christ*, *en douleurs*, *en travaux et en abjections*, *nous ressusciterons aussi avec lui*, *en gloire, en honneur et en félicité,* dit le grand saint Paul. Enfin, mes chères Sœurs, après avoir tourné et viré tout le monde, nous verrons qu'il n'y a point de vertu si nous ne mourons à nous-mêmes, si nous ne tuons nos inclinations et humeurs, pour ranger tout notre être sous l'obéissance et étendard de Notre-Seigneur, qui est la sainte croix; néanmoins, les hommes ne veulent rien souffrir. O mes chères Sœurs! ayez toujours en votre mémoire, que si le grain de froment, qui est notre cœur, tombé et semé en la terre de la religion, ne meurt, il ne portera point de fruits. Si nous ne ruinons tout le vieil homme, le nouveau ne vivra pas en nous.

Je trouve que le père Balthazar Alvarez avait bien choisi de prendre, pour sa pratique particulière, ces trois compagnes du Sauveur : *Pauvreté*, *mépris*, *douleurs*.....

Vous dites, ma fille, qu'il n'y a rien qui touche tant que l'honneur?... Eh, Seigneur Jésus! ma chère fille, quel est l'honneur que doit avoir une âme religieuse, une servante de Dieu, sinon l'humiliation?

Il n'y a rien qui me soit plus insupportable qu'une fille de la Visitation veuille être soigneuse de son point d'honneur; car n'est-ce pas chose monstrueuse? Quel autre honneur voulons-nous avoir que celui que notre Maître a choisi? Il a constitué son honneur en l'abjection, au mépris, et dans les calomnies.

Les vaines personnes du monde mettent leur honneur à monter à cheval, tirer des armes, danser, sauter et jouer. Quoi!

notre honneur sera-t-il en des fadaises, aux charges? Je vous assure que c'est une grande grâce aux supérieures de servir les épouses de Notre-Seigneur et tenir sa place parmi elles; mais, au partir de là, je ne sais quel honneur on y trouve. Il faut que la pauvre supérieure soit sujette à toutes, et la première aux offices pénibles, si elle veut édifier ses Sœurs; qu'elle veille et travaille souvent, tandis que les autres dorment et se reposent. Il n'y a que deux surveillantes pour toute la communauté, et il y en a autant pour la supérieure qu'il y a de Sœurs au monastère, parce que toutes ont l'œil sur elle; le moindre mal qu'elle fait ne tombe pas à terre; et, bien que les Sœurs ne la surveillent pas à dessein, il est vrai que ses fautes sont beaucoup mieux vues que celles des autres. A quoi donc encore? A être assistante. C'est bien dit, vraiment; on ne met pas toujours assistantes les plus vertueuses; et, quand cela serait, de quoi nous glorifions-nous, poudre et cendre? *Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu? et si nous l'avons reçu, pourquoi nous en élevons-nous?* Dieu s'est réservé trois choses : *la gloire*, *le jugement* et *la vengeance*.

Qu'est-ce que c'est que charge abjecte ou honorable? Certes! ma fille, je ne le sais pas. Qu'est-ce qui peut être abject en la maison de Dieu? Toutefois les pères de religion disent qu'être lingère n'est pas autant qu'être assistante, ni réfectorière que supérieure; l'office de la cuisine, du jardin, de pétrir, de balayer, sont aussi appelés abjects. Mais, ô mon Dieu! l'heureuse abjection et le grand honneur de servir les épouses de Notre-Seigneur! Eh! mon Dieu, que l'esprit humain est chétif! Depuis que nous avons passé par les charges d'économe, d'assistante, de directrice, et autres qui ont de l'autorité, il semble qu'on nous fait grand tort de nous remettre aux plus basses; quelle folie, je vous prie! Certes, il m'a toujours semblé que toutes les obéissances, et emplois que l'on nous donne en la religion, sont si dignes, que nous nous devrions tenir trop heureuses et honorées par les moindres, à quoi l'on nous emploie, et

faire les plus petites choses avec autant d'amour et de soin que si c'était les plus relevées du monde. Nous nous trompons bien souvent, car parfois nous pensons perdre notre honneur (puisqu'il faut user de ce mot d'honneur, qui m'est suspect et à contre-cœur), une religieuse le gagne d'autant mieux quand on la voit s'adonner à la véritable humilité, mépris d'elle-même et l'entière soumission; cela est exalté jusqu'au troisième ciel.

Enfin notre bon roi David dit : *J'ai choisi d'être abject dans la maison du Seigneur, plutôt que d'habiter ès tabernacles des pécheurs.* Mieux vaut incomparablement être humble Sœur domestique et servir les épouses de Dieu, lavant leurs linges, apprêtant leur manger et faisant leur pain, que d'être grande dame d'atours de la reine; voire, si j'avais à choisir, je choisirais plutôt l'humble voile blanc d'une Sœur laie de sainte Marie, et pour être toute ma vie à laver les pots et les écuelles du couvent, que la riche couronne des plus grandes reines, impératrices qui sont sous le ciel.

Mieux vaut laver les marmites en la maison de Dieu, que d'enfiler les perles ès palais des reines du monde. Mieux valent les larmes, mortifications, pénitences et sujétions de la vie religieuse, que les honneurs, les délices et la liberté dont les plus grands jouissent. Oh! combien glorieuses seront ces mains qui auront travaillé si longtemps pour le service des épouses de Jésus-Christ! Combien resplendissants ces pieds qui s'y seront lassés! Au jour du jugement, Dieu dira à ceux qui auront servi ses serviteurs et ses servantes : « *Ce que vous leur avez fait, c'est à moi que vous l'avez fait; venez et je vous guerdonnerai* [*récompenserai*]. » Mais aux amateurs du monde, que leur dira-t-il? sinon : « *Retirez-vous de moi, faiseurs d'iniquités; je ne vous connais point.* » Alors on verra les pauvres frères et sœurs lais, assis plus haut sur des trônes que plusieurs rois et reines, qui peut-être seront aux enfers ou au ciel, mais bien au-dessous d'eux.

Voyez-vous donc, est-ce un mépris d'être employée aux choses petites? Certes, si c'est un mépris, il est bien désirable, et c'est une abjection bien honorable et glorieuse. Combien de petites religieuses simples et méprisées, qui n'auront jamais été employées qu'à raccommoder des habits et à balayer, se verront, au jour du jugement, exaltées par-dessus celles qui auront été quasi toute leur vie aux plus hautes charges de la religion! Certes, mes Sœurs, ce ne sera point le rang ni les offices qui nous feront grandes ou petites en l'autre vie, mais ce seront les vertus que nous aurons pratiquées en iceux.

L'amour de Dieu, le support du prochain, la douceur, la modestie, le recueillement, le mépris de soi-même, l'affabilité, la fidélité à la règle, l'humilité : voilà ce que Dieu regarde et rien autre. Ses yeux ne sont pas charnels; il n'est pas comme les hommes qui se trompent facilement en l'extérieur; mais Dieu sonde les cœurs, et ne fait état que des vraies vertus intérieures.

Mes chères Sœurs, je n'approuve point cette pratique : une Sœur saura bien faire les cantiques, et lorsqu'on ordonnera ou permettra d'en faire, comme à Noël, elle fera un coq-à-l'âne afin que l'on dise qu'elle n'a point d'esprit; c'est qu'il y a un fin orgueil caché là-dessous, mais du bien fin, car c'est pour que l'on dise : Mon Dieu! que ma Sœur est humble! elle sait fort bien rimer et ne le fait pas paraître. Notre Bienheureux Père ne voulait pas que l'on fît l'ignorante de ce que l'on savait, non plus que la suffisante de ce que l'on ignorait. Je vous prie, mes Sœurs, n'allons pas chercher de nouveaux moyens de nous mortifier, nous en trouverons assez en l'observance; soyons seulement bien exactes à les employer, car autrement ce n'est pas l'esprit de notre Institut, qui doit être un esprit de rondeur, de simplicité et d'une franche et naïve communication de nos petits biens au prochain : cela veut dire spécialement à nos Sœurs.

ENTRETIEN XXV

(Fait en 1627)

SUR LA TRANQUILLITÉ INTÉRIEURE ET LA MORTIFICATION.

Vous demandez, mes chères Sœurs, que c'est que la tranquillité intérieure? Je ne le sais pas bien moi-même; toutefois, mes chères filles, je pense que c'est la mortification intérieure de toutes nos passions et mouvements, pour ranger tout sous l'empire de la raison, car il n'y a rien, à mon avis, de si tranquille qu'une âme qui a ses passions accoisées et soumises à la partie supérieure, et lorsque les passions sont toutes vives et immortifiées, elles font un grand tintamarre et un terrible bruit, et partout où il y a du bruit et du tumulte, il n'y saurait avoir de la tranquillité. Il faut donc avoir un grand soin d'acquérir cette tranquillité tant profitable et désirable, par la mortification de nos passions. C'est une des vertus de notre Institut, qui est tout fondé sur la vie intérieure.

L'on a bien des bons désirs, dites-vous, d'acquérir cette vie intérieure, dans la partie supérieure, mais qu'ils sont quelquefois si minces en l'inférieure, qu'elle se rend plus forte pour surmonter la première, par les efforts de notre nature dépravée, et qui entraîne tout après soi. Ma chère Sœur, nous n'avons aucune raison d'excuse, parce qu'avec la grâce de Dieu, qui ne nous manque jamais, nous pouvons éviter le mal et faire le bien. Si nous eussions voulu vivre selon la nature et mauvais penchants qu'elle nous donne, il n'y avait qu'à demeurer au monde. Mais pourquoi sommes-nous venues en religion, sinon pour y vivre selon l'esprit, pour nous vaincre et mortifier et pour suivre nos observances et la manière de vie que nous avons embrassée? Nous ne suivons pas assez, mes chères filles,

à mon avis, nos premières intentions. Je veux être plus rigide que par le passé, pour la première réception des filles, et je veux leur dire franchement que si elles pensent de vivre selon leurs humeurs, qu'elles demeurent dans le monde où elles les pourront suivre. Si vous voulez être traitées, vêtues, et encore employées à votre gré, demeurez chez vous et restez maîtresses de vous-mêmes; mais si, au contraire, vous êtes résolues de mourir à vous-mêmes, de vous faire violence et de vivre selon la raison, la règle et l'obéissance, venez et entrez, à la bonne heure, en la sainte maison de Dieu! Que si celles qui ont encore le voile blanc ne sont pas bien résolues de vivre comme j'ai dit, il faut leur dire qu'on les renverra, parce que ce sera faire une grande charité de donner moyen à telles filles de mieux faire leur salut ailleurs, et d'en débarrasser la maison.

Il y a si peu d'entre nous qui aient la pureté de l'esprit de notre saint Institut, que c'est pitié! Cet esprit, mes chères filles, est droit, pur et sincère, un esprit qui ne cherche que Dieu, qui tend perpétuellement à l'union divine, qui doit être indépendant de tout pour ne dépendre que de Dieu et de son bon plaisir, qui vit par-dessus soi-même pour ne vivre qu'en Dieu, qui aime Dieu et le prochain, qui ne fait aucun état de ces petites niaiseries de vouloir qu'on nous aime, qu'on nous préfère, qu'on nous estime, qu'on nous contente et qu'on devine nos désirs : tout cela doit être méprisé comme indigne d'un cœur que Dieu gratifie de ses grâces, et d'une âme qui est appelée à son service et à une vocation si noble, qui nous oblige de tendre et aspirer à une perfection si éminente. Mes Sœurs, il faut travailler : vous êtes assurément de bonnes filles, mais il faut devenir meilleures.

Voulez-vous bien, mes chères filles, que je vous parle franchement? Eh bien, nous sommes encore un peu trop terrestres et trop tendres, surtout sur nous-même; nous voulons un peu trop ce que nous voulons, et ne levons pas assez nos yeux et nos

cœurs vers les choses célestes. O Dieu! mes Sœurs, qu'est-ce que cette vie, et de quoi faisons-nous tant d'état? D'être aimées, estimées et considérées! A quoi pensons-nous : si l'on nous emploie, si l'on nous méprise, ou si l'on nous traite comme les autres ou non, si l'on nous emploie à ceci ou à cela? Et de quoi nous inquiétons-nous? de quoi nous troublons-nous? D'avoir fait une faute, surtout si elle a été remarquée. Et si l'on nous contrarie, si l'on nous fâche, nous ferons mille réflexions là-dessus et autour de nous-mêmes, au lieu de nous relever généreusement, après nous être profondément et amoureusement humiliées devant Dieu, comme il nous est enseigné; et, après, passer avant dans notre chemin. Tant que nous vivrons nous ferons des fautes; tout ce que nous pouvons faire, c'est d'en commettre le moins qu'il est possible. L'on voit plus clair que le jour les manquements desquels l'on peut s'exempter et ceux desquels l'on ne peut bonnement éviter : les premiers sont ceux qui se font avec vue, volontairement et avec une totale négligence, que nous pouvons absolument éviter avec la grâce de Notre-Seigneur, et tout l'enfer même ne peut nous les faire faire si nous ne voulons y consentir. Les autres, desquels nous ne pouvons nous exempter, ce sont les fautes de pure fragilité, parce que nous en ferons toujours, et Dieu le permet pour nous tenir en humilité, pour nous faire bien voir que nous ne sommes que de pauvres créatures, viles, fragiles et abjectes, et encore pour nous donner un exercice continuel.

Oui, mes Sœurs, Dieu donne de plus grandes grâces aux uns qu'aux autres, comme il donne aussi de plus grandes occasions de son assistance aux uns qu'aux autres; mais il donne à tous une grâce suffisante, très-assurément, pour faire tout ce qu'il veut de nous; mais tous ne correspondent pas également, et ne se servent pas de cette grâce qui leur est donnée, comme il est requis.

Dites-moi, mes chères filles, si vous étiez mères de famille,

enverriez-vous bien vos valets et vos enfants travailler à la campagne ou tailler les vignes, sans les pourvoir des outils nécessaires pour faire ce que vous voulez qu'ils fassent? Mon fils Celse-Bénigne m'aurait dit, si je ne lui avais pas fourni ce qu'il lui fallait, lorsque je lui ordonnais de faire quelque chose : « Ma Mère, donnez-moi ceci ou cela, et je ferai ce que vous me commandez. » — Mes Sœurs, penserions-nous que Dieu nous demande de faire quelque chose, et qu'il ne nous donne pas en même temps l'assistance nécessaire pour exécuter son commandement? Nous nous tromperions grandement d'avoir cette méfiance. Non, mes Sœurs, Dieu ne nous manque jamais.

Vous dites que la présence de Dieu nous aide fort à pratiquer la vertu : il est vrai, tous les Saints-Pères sont d'accord que cet exercice de la présence divine est le plus excellent qui soit en la vie spirituelle, et ils l'ont eux-mêmes pratiqué. Il y a des âmes qui se tiennent bien à cette continuelle présence de Dieu, bien unies à sa bonté, bien recueillies, mais pourtant qui, étant touchées seulement du bout du doigt par une petite contradiction ou humiliation, font soudain voir ce qu'elles sont : vives et immortifiées. Cela fait voir que nous n'étions pas à cette sainte et adorable présence de Dieu pour lui plaire, mais pour nous plaire à nous-même. Il y a bien de la différence entre que Dieu nous plaise, ou que nous plaisions à ses yeux divins; à qui Dieu ne plaît-il pas, étant ce qu'il est, la beauté et bonté souveraine? Mais pour plaire à sa Majesté, qu'est-ce qu'il faut le plus regarder et désirer? il faut faire sa volonté, il faut le contenter en tout et partout; il faut vivre mortifiées, renoncer à nous-même; c'est ce qu'il veut de nous, et ce qu'il nous faut faire uniquement, qu'à cette fin de lui plaire, et parce que tel est son bon plaisir. Vous voyez donc, mes chères filles, qu'il faut accompagner la présence de Dieu qui nous vivifie, de la mort de nous-même; ces deux exercices ne doivent point aller l'un sans l'autre : présence de Dieu et mortification; ils se soutien-

nent tous deux, et une âme mortifiée n'est pas sujette à se distraire et divertir; elle goûte Dieu et se tient bien mieux unie et proche de lui; elle est plus susceptible à être pénétrée de cette divine présence qui, d'ailleurs, rend la mort facile, et qui fait tout faire et tout supporter, nous donnant la force de nous vaincre et adoucir si fort les difficultés, qu'elle ne les laisse presque pas ressentir à l'âme qui jouit de cette divine approche de Dieu.

Mes Sœurs, enfin, la présence de Dieu sans la mortification est presque inutile : Dieu nous plaît, mais nous ne lui plaisons pas, et il vaut mieux plaire à Dieu qu'à nous-même. La mortification aussi, sans la divine présence, n'est qu'une présomption, d'autant que nous avons besoin d'une aide particulière de Dieu pour nous mortifier, et nous ne pouvons mieux trouver cette aide toute-puissante qu'en nous tenant proche de ce grand Dieu, par l'exercice de cette sainte présence. Mes Sœurs, travaillons tout de bon pour son amour à nous rendre parfaites; ne nous amusons plus à tant de petites impertinences et niaiseries indignes de notre vocation. Ayons souvent ce proverbe en l'esprit : *nul bien sans peine,* parce que l'appréhension de cette peine fait tout notre mal : vous voudrions bien la perfection, mais il nous fâche de souffrir pour l'acquérir; il faut faire une continuelle guerre à nous-même, et nous appréhendons qu'il nous en coûte trop. Il en faut pourtant venir là. L'on ne saurait apprendre aucun art, pour mécanique qu'il soit, sans peines et sans fatigues : l'on ne saurait donc apprendre le nôtre, qui est celui de la vertu, sans souffrances et sans nous donner du soin. Non, je ne m'étonne pas des ennuis, des jalousies et des inclinations propres; mais je dis qu'il faut assujettir tout cela à la raison et au bon plaisir de Dieu. Une fois, notre Bienheureux Père eut un petit mouvement d'envie contre un certain prélat qui était extrêmement suivi et applaudi en ses prédications. Incontinent, ce Bienheureux s'en alla écraser la

tête a son esprit, au pied de la croix de Notre-Seigneur, et portant dans son sein ce bon évêque, supplia sa Bonté qu'il le fît pour jamais le fils aîné de son Cœur, qu'il lui augmentât journellement ses grâces, qu'il l'exaltât au ciel et en la terre, et que, pour lui, il le tînt toujours bas comme un ciron et un petit vermisseau. O Dieu! mes Sœurs, si nous nous comportions de la sorte parmi les mouvements et pensées qui nous arrivent, que nous serions heureuses et que nous les rendrions faibles et impuissants à nous tourmenter! Que nous connaîtrons bien à la mort que l'estime des créatures est vaine, et que vaines sont toutes les choses que nous désirons présentement! Nous savons bien que nous devrions mépriser tout ce que nous prisons le plus possible; mais nous voulons pourtant toujours ce que nous voulons, qui sont nos commodités, qu'on fasse état de nous et qu'on nous aime; et, si l'on ne le fait pas, tout est perdu; nous nous attendrissons, nous nous inquiétons et restons mélancoliques. C'est le grand défaut des femmes que la trop grande tendresse sur leur corps et sur leur esprit. La supérieure y doit prendre garde, et si elle en trouve qui soient ainsi trop tendres, elle les doit encourager à se relever de ce défaut, et même elle y est obligée. C'est aussi une grande charge que celle de la supérieure, parce qu'elle ne doit pas seulement rendre compte pour elle, à Dieu, mais encore de ses Sœurs, si, par son défaut, elles n'avancent pas à la perfection comme elles doivent.

Mais, mes chères Sœurs, prenons bon courage : faisons bien tout ce que nous venons de dire; aimons bien Dieu, aimons bien notre prochain, aimons-nous les uns les autres; élevons nos cœurs aux choses hautes, et aspirons aux choses célestes; méprisons les terrestres, et souvenez-vous que cette vie est un perpétuel combat, que nous n'aurons nul bien sans peine; n'ayons rien si à cœur que de nous exercer à la pratique de l'oraison, de la présence de Dieu et de la mortification, et je vous assure que nous trouverons tout là, en nous disposant à

recevoir, par ces moyens, les grandes grâces de Notre-Seigneur, en cette vie, et que nous acquerrons un grand degré de gloire en l'autre. Amen.

ENTRETIEN XXVI

SUR LA DÉTERMINATION QUE DOIT AVOIR L'AME DÉSIREUSE DE PROGRESSER EN LA VIE SPIRITUELLE.

La solide vertu consiste à ne s'attacher qu'à Dieu, ne vouloir que Dieu, ne chercher que Dieu et ne dépendre que de lui, à le servir constamment et persévéramment en quel état qu'il nous mette, soit que nous soyons en prospérité ou en adversité, en consolation ou en affliction, en santé ou en maladie, en sécheresse ou en suavité; car le défaut de goût, de plaisir aux bonnes actions que nous faisons, n'ôte ni le pouvoir d'en faire, ni le mérite d'icelles. Au contraire, elles sont plus agréables à Dieu lorsqu'il y a moins du nôtre, parce que nous agissons plus purement pour Lui; car Dieu cache ses trésors dans l'abîme des tribulations.

Ayez bon courage, mes filles, car c'est le propre de la vertu solide, d'être acquise et pratiquée avec beaucoup de difficultés; croyez-moi, les sécheresses et ennuis sont de grands moyens, en la vie spirituelle, pour accroître en nous le pur amour de Dieu, et il prétend par toutes nos peines élever notre âme au-dessus d'elle-même.

Il ne faut pas se mettre en souci de faire sentir à notre nature et partie inférieure, cette résolution que notre âme a d'être toute à Dieu, et de le servir aussi volontiers dans l'affliction et les douleurs comme dans la santé et consolation. Non, car la na-

ture, qui est grossière et matérielle, ne se nourrit pas de mets si délicats; il suffit que la partie supérieure ait cette conformité que l'on sent à la volonté et bon plaisir de Dieu. Les douleurs et infirmités de corps et d'esprit sont de grands moyens pour pratiquer d'excellentes vertus et enrichir l'âme de trésors bien précieux. Demeurez donc en cette sainte indifférence et résignation, à tout ce qu'il plaira à sa douce Bonté faire de vous, ne vous réservant que le seul soin de tenir votre âme en pureté.

Je désire, mes filles, que vous affermissiez fortement en vos âmes le dégagement de toutes choses, quelles qu'elles soient, et que vous disiez quand le désir de quelque chose vous vient : Non, non, mon Dieu, je ne désire ni ne voudrais pas avoir un seul brin de l'amour d'aucune créature, et surtout de notre Mère, qu'autant qu'il sera de votre bon plaisir. — Il faut de plus que vous fassiez une chose pour graver bien avant dans vos cœurs l'affection de la solide vertu; c'est que vous présentiez bien souvent à votre pensée des choses difficiles qui vous pourraient arriver, comme si l'obéissance vous commandait d'aller à quatre cents lieues loin de votre Mère, que l'on médît de vous, que l'on vous accusât de quelque grande chose, que l'on parlât mal de notre Institut, que vous fussiez accablée de peines intérieures et grandes pressures de cœur, de travaux extérieurs, de pauvreté sans remède et semblables; que feriez-vous?... Et, là-dessus, faire une forte résolution d'être fidèle à Dieu, et la ficher et approfondir bien avant dans le cœur. Notre Bienheureux Père approuvait et recommandait fort cette pratique que lui-même faisait bien souvent, et il disait, ce Bienheureux : « *Nous* » *ne devrions rien recueillir de toutes les occasions que nous* » *rencontrons, que la rosée du bon plaisir céleste.* »

Quand nous sentons en notre âme ces grands dégoûts de toutes les choses extérieures, c'est alors qu'elle commence à se déprendre des créatures pour s'attacher à Dieu seul, son unique consolation, et bien heureuse est la nécessité qui nous

contraint de nous reposer ainsi parfaitement en lui. Quand tout se bouleverserait sens dessus dessous, eh bien! qu'en serait-ce? faudrait-il pour cela perdre la paix du cœur? Non, car il ne la faut perdre pour rien, mais regarder tous les événements en la volonté de Dieu.

La vraie manière de servir Dieu, c'est de marcher par un chemin que l'on ne connaît point; et, lorsqu'il semble que tout est bouleversé sens dessus dessous dans l'âme, pourvu qu'elle demeure fidèle parmi tout cela à la pratique des vertus, elle ne se doit point mettre en peine pour connaître quelle est sa voie, ni même y penser; mais marcher simplement en ce parfait abandonnement et renoncement d'elle-même à Dieu. Oh! mes filles, que vous êtes heureuses de souffrir si vous le faites avec amour!

La leçon [qu'il faut apprendre] en cette vie, c'est de *faire*, *aimer* et *souffrir*. C'est notre passe-port de cette vie en l'autre.

Dieu a mis ès mains de notre fidélité la perfection de nos âmes, laquelle ne se trouve qu'au bout de la parfaite mortification de notre nature.

La meilleure et la plus grande pratique de patience que l'on puisse faire en la vie spirituelle, c'est de se supporter soi-même en ses faiblesses et impuissances de volonté, parmi lesquelles la pauvre âme se trouve parfois de faire le bien.

Il y a des âmes qui, pour sentir en elles de bons désirs, croient être des demi-saintes. Dieu nous garde de nous-même! Il n'y a point de plus dangereux ennemis que l'orgueil et la vanité. L'amour veut des œuvres, et celui qui se termine en des seuls désirs est faux et supposé.

La meilleure pénitence que puissent faire les âmes religieuses, c'est de rompre leur volonté et d'y renoncer. C'est celle que Dieu demande particulièrement des filles de la Visitation, parce que notre vocation nous assujettit en tout, à tant de petites obéissances, à tant de sujétions de ne pouvoir rien faire sans congé. Il faut grandement rompre sa volonté pour pratiquer

exactement cette entière dépendance. C'est aussi pour cela que notre Bienheureux Père, qui entendait si bien ce que c'est que la perfection, disait : « *Si j'étais céans, je me rendrais si ponctuel* » *et si exact à toutes ces menues et plus petites obéissances, que je* » *croirais ravir, par ce moyen, le Cœur de Dieu.* » Certes, l'honneur et le respect que nous devons porter aux sentiments de ce Bienheureux, nous doivent grandement affectionner à ce moyen, qu'il jugeait être capable de ravir le Cœur de notre Dieu.

Ayez acquis toutes les vertus que vous voudrez, si vous ne les conservez par la pratique actuelle, elles périront.

Vivre selon ses passions et inclinations, c'est vivre en bête ; vivre selon la prudence humaine, c'est vivre en philosophe ; mais vivre selon les maximes de l'Évangile, en esprit d'humilité et de mortification, c'est là vivre selon Dieu, ainsi que l'ont fait tous les Saints. Il nous faut ruiner jusqu'à la racine toutes ces petites inclinations de la nature, car tout cela ne sert à rien qu'à l'exercice de la mortification.

ENTRETIEN XXVII

SUR LA SIMPLICITÉ ET L'OBÉISSANCE.

Une fille de la Visitation doit avoir une si grande affection à la simplicité, que, si la nature lui dérobait quelque chose en l'y faisant manquer, que la grâce le regagne promptement par une plus sainte et fidèle attention à sa pratique. Pour cela, nous devons marcher continuellement devant Dieu et devant nous-même.

La vraie simplicité, mes filles, consiste à chercher Dieu purement et droitement, et à faire voir notre cœur sur nos lèvres

quand nous rendrons compte de notre conscience à nos supérieurs. La simplicité ne philosophe point sur ce que font et disent les autres; elle n'a point d'autre regard que de chercher purement Dieu et sa volonté et de se détourner fidèlement de toutes les autres choses. Et, certes, c'est un grand indice qu'une âme est bien vide de Dieu, quand elle s'amuse à regarder les actions des autres et à discourir pourquoi on fait ceci et cela.

Il n'y a rien qui nous rende plus semblables à Dieu que la simplicité; qui l'a vraiment est parfait. Il ne faut point tant de choses pour la perfection, car il ne faut que vouloir le bien et le faire; tout gît en cela. Il se trouve peu de personnes parfaitement dénuées, parce que, pour l'être parfaitement, il faut être si dégagé de tout l'intérêt propre en ce qui peut nous provenir, tant de la nature que de la grâce, que, certes, il y a fort peu d'âmes qui veuillent entreprendre et qui se déterminent, à bon escient, à ce total renoncement d'elles-mêmes.

La pauvreté est un grand moyen de perfection, mais peu de personnes peuvent le goûter. Ce n'est pas sans raison que Notre-Seigneur a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit*, car celles qui ont l'amour de cette pauvreté, *possèdent déjà le royaume de Dieu*.

Le fruit de l'amour c'est l'obéissance, car Notre-Seigneur a dit : *Celui qui m'aime garde mes paroles*. O mon Dieu! que nous serions heureuses, si nous nous faisions reconnaître, par l'exacte pratique des solides vertus de notre vocation, comme le Fils de Dieu, en ce monde, se fit connaître par les œuvres de sa mission! La nôtre, c'est la parfaite obéissance. Nous devrions toujours avoir au cœur et à la bouche ce que le prophète Habacuc disait à Daniel : *Serviteur de Dieu, prends ce que le Seigneur t'envoie!*... Ainsi devrions-nous recevoir de la main de Dieu et de l'obéissance tout ce qui nous est donné, soit en viandes, en habits et en toutes autres choses, prenant tout, comme ordonné de Dieu.

Tout ce qui se fait en religion et qui est ordonné par l'obéissance, pour petite que soit la chose, est d'un grand prix et valeur et doit être regardé et pratiqué d'un œil de dévotion. La vraie dévotion des filles de la Visitation est celle qui les rend ponctuelles et exactes, jusqu'aux moindres choses et plus petites observances qui sont en l'Institut. Toute autre dévotion qui ne nous donne point cette attention est indubitablement fausse.

La perfection d'une religieuse consiste en une véritable et sincère obéissance, rendue indifféremment à toutes sortes de supérieures, pour Dieu, et au parfait anéantissement de soi-même. L'obéissance enrichit [glorifie] Notre-Seigneur, et, quand nous y manquons, nous l'appauvrissons autant qu'il est en nous.

Tout ce qui se fait par la révérence de l'obéissance, est fait pour Dieu; c'est pourquoi il nous doit être indifférent d'être occupée, ou d'être en repos dans nos cellules, pourvu que nous fassions ce qui nous est ordonné avec la pure intention de plaire à Dieu.

ENTRETIEN XXVIII

SUR LA SIMPLICITÉ, LA PAUVRETÉ D'ESPRIT, LA DOUCEUR DE CŒUR, ET SUR L'ACQUISITION D'UNE VERTU SOLIDE.

Vous avez lu dans un livre, dites-vous, qu'il faut avoir la simplicité de vie, la pauvreté d'esprit et la douceur de cœur? Ma chère fille, je ne suis guère docte, c'est pourquoi je ne sais guère comment répondre à votre demande. Si vous dirai-je seulement, qu'à mon avis, la simplicité de vie, c'est d'être simple en ses habits, en sa chambre, en ses meubles, en son manger,

en sa conversation, et en tous ses déportements et actions. L'on dit qu'une personne est simple en ses habits, quand on la voit habillée simplement, d'étoffe simple, ou bien sans façon; de même quand quelqu'un n'a que de simples meubles en son logis, en son lit, en tout le reste, l'on dit qu'il est simplement couché, accommodé. Lorsqu'il ne mange que des viandes simples et communes, l'on dit qu'il est simple en son manger. De même, lorsqu'il est rond, franc, naïf, et véritable en sa conversation, l'on dit qu'il est simple. Pour avoir la simplicité de vie, il faut donc être simple en toutes choses, comme aussi en ses affections, volontés, intentions et prétentions. C'est ici la vraie simplicité, laquelle est fort désirable, et de laquelle nous devrons principalement faire profession; car, pour celle-là, nous la pratiquons, d'autant que nous sommes traitées, couchées et habillées simplement.

Or, quant à la pauvreté d'esprit, c'est un détachement de toutes choses créées, si on les possède. Cette pauvreté d'esprit requiert qu'on n'y loge point son affection, de sorte qu'il faut être pauvre de ces choses d'affection et de volonté, en ayant le cœur détaché et entièrement libre, étant également contente de ne les avoir pas comme de les avoir.

Une pauvre pauvreté, c'est de les quitter pour l'amour de Dieu, et pour le servir plus parfaitement; non-seulement il les faut quitter d'effet, mais aussi d'affection. Enfin, la vraie et parfaite pauvreté d'esprit, mes chères filles, c'est de n'avoir rien que Dieu en son esprit. Oh! que cette pauvreté nous rend grandement riches! parce qu'ayant ainsi quitté toutes choses et tout ce qui n'est point Dieu, nous venons à posséder les richesses du Ciel et de la terre, qui est Dieu. Soyons donc bien pauvres de cette pauvreté ici, ne cherchant que Dieu, ne voulant que Dieu, ne nous attachant qu'à Dieu. Et nous serons véritablement bienheureuses, et nous posséderons une grande paix et liberté d'esprit.

Pour la douceur de cœur, ma chère fille, c'est un cœur qui ne se ressent de rien et ne s'offense de rien qu'on lui fasse, qui supporte tout, qui endure tout, qui est compatissant et plein de dilection pour le prochain, qui n'a point d'amertume en son cœur. Non, je n'entends point parler du cœur de chair; mais du cœur de la volonté et partie supérieure de notre âme. Donc les contradictions, persécutions, traverses et difficultés, qui peuvent arriver en un cœur vraiment doux, sont aussitôt émoussées, dès qu'elles approchent de lui. Il y en a, de vrai, qui sont naturellement doux; de sorte qu'ils ont déjà bien de la besogne faite, et sont bien obligés à Notre-Seigneur, qui leur a donné ce naturel-là; néanmoins, s'ils ne le divinisent, cela est bien peu de chose, et ils n'auront pas la vertu solide. Les autres, qui n'ont pas le naturel doux, pourront pourtant acquérir cette vertu de douceur de cœur avec la grâce de Dieu.

Notre Bienheureux Père dit qu'il y a deux sortes de voies, par lesquelles Dieu nous donne les vertus. La première, c'est par la grâce infuse; car Notre-Seigneur tenant toutes les vertus en ses mains, les donne à qui il lui plaît, et rend les âmes parfaites en un instant, comme il est arrivé en saint Paul, en sainte Madeleine, sainte Catherine de Gênes, et autres qui ont été parfaites en un instant; mais ce sont là des grâces extraordinaires que nous ne devons pas désirer, ni attendre. L'autre voie d'acquérir les vertus est ordinaire. Par la première, Dieu y conduit peu d'âmes; elles sont rares; enfin, celles qu'il rend parfaites tout d'un coup; cela dépend de sa bonté, de son amour, qui lui fait prévenir de ses bénédictions quelques créatures particulières. Nous ne devons pas nous promettre, ni présumer mériter ce bonheur. Mais, pour la voie commune, Notre-Seigneur l'a mise en notre conquête, car c'est par la fidèle correspondance à la grâce que nous y pourrons parvenir; et Dieu veut donner les autres vertus de cette sorte, puisque tous ces Saints les ont acquises, comme à la pointe de l'épée.

Vous demandez maintenant ce que c'est que vertu solide? Ma chère fille, c'est de faire toutes ses actions purement pour Dieu, de pratiquer les vertus comme Notre-Seigneur les a pratiquées; car, en tout ce qu'il a pâti et opéré en la terre, il n'a cherché que la pure gloire de son Père éternel, le salut des créatures, et nullement son intérêt et satisfaction. En tout ce que nous faisons, que l'honneur de Dieu, sa plus grande gloire et son bon plaisir, soient notre seul but. Enfin, la solide vertu est fort constante et persévérante; car il ne suffit pas d'être humble aujourd'hui, mais il le faut être encore demain et jusqu'à l'extrémité de notre vie.

Vous dites : si l'âme qui a la vertu solide, par exemple, l'humilité, si elle n'a jamais des ressentiments des humiliations qui se présentent?

Si elle est bien fondée en cette vertu, elle n'en aura pas souvent; néanmoins, il en peut arriver quelquefois, mais elle se jette incontinent en Dieu, et s'anéantit si fort en sa présence et dans son néant, que cela se dissipe. Notre Bienheureux Père dit qu'il était insensible aux mépris, injures et contrôlements que l'on faisait de ses actions. Oh! c'est ici où se font les vrais actes d'humilité, de souffrir doucement d'être humiliée, avilie, tenue pour incapable, inutile, qu'on ne fasse point d'état de nous, qu'on censure et contrôle tout ce que nous faisons, à se soumettre à l'obéissance, à chercher le mépris, à se tenir pour la moindre de toutes. S'il est dit dans nos règles que la supérieure se tiendra sous les pieds de toutes, à plus forte raison, les Sœurs se doivent-elles tenir aux pieds les unes des autres. O Dieu! mes chères filles, qu'il faut bien prendre garde à l'inclination de l'estime et aux pensées de rehaussement pour les étouffer, et s'approfondir à bon escient. Quand il nous vient à l'oraison des pensées et affections d'humilité, à quelle pratique vous les devez rapporter, dites-vous? A la souplesse, à l'obéissance; car, ma chère fille, les plus grands actes d'humilité con-

sistent en la soumission; c'est la pierre de touche pour connaître si la sainteté et l'humilité qui se rencontrent aux âmes est vraie. Ne voyez-vous pas que ce fut la marque assurée que les anciens Pères du désert eurent pour connaître si saint Siméon Stylite était poussé par l'esprit de Dieu, à mener une vie si extraordinaire et inusitée? La solide vertu donc ne s'attache qu'à Dieu, et consiste à ne vouloir que Dieu, ne dépendre que de Dieu, le servir également, constamment et persévéramment, en quelque état qu'il nous mette, soit que nous soyons en prospérité ou adversité, joie ou tristesse, en consolation ou affliction, en santé ou en maladie, en sécheresse ou en suavité.

ENTRETIEN XXIX

SUR LA PARFAITE SIMPLICITÉ.

La parfaite simplicité, mes filles, consiste à n'avoir qu'une très-unique prétention en toutes nos actions, qui est de plaire à Dieu en toutes choses. La deuxième pratique de cette vertu qui suit celle-là, c'est de ne voir que la volonté de ce grand Dieu en toutes les choses qui nous arrivent de bien et de mal; par ce moyen, aimant cette volonté adorable, notre âme sera toujours tranquille en tout événement, même dans le retardement de notre perfection, ne laissant pas d'y travailler fidèlement. La troisième pratique de simplicité consiste à découvrir ses défauts sincèrement, sans les ombrager. La quatrième, c'est d'être véritable en ses paroles, ne les multipliant guère, surtout lorsqu'il s'agit de nous justifier. La cinquième, c'est de vivre du jour à la journée, sans prévoyance ni soin de nous-même, mais faire bien à tout moment, ce qui nous est prescrit, selon

notre vocation, nous confiant et remettant uniquement à la divine Providence. Si nous employons fidèlement les occasions présentes, soyons certaines qu'il nous en pourvoira de plus grandes de travailler à son divin service, à notre perfection et à sa gloire. Nous ne saurions être vraiment simples et avoir tant de soins de l'avenir. La bonne simplicité rend la personne sans fard et sans réflexion sur ses actions : si elles sont bonnes, vous n'avez que faire de les considérer; si elles sont imparfaites, votre cœur vous les fera bien voir; et, si vous vous découvrez bien à ceux qui vous dirigent, ils sauront bien faire ce discernement.

Je trouve que c'est un acte de grande perfection, de se conformer en toutes choses à la communauté, et de ne s'en départir jamais par notre choix, d'autant que c'est un très-bon moyen de s'unir à notre prochain, et comme c'en est un bien excellent pour cacher à nous-même notre perfection. Il se trouve même, dans cette pratique, une certaine simplicité de cœur si parfaite, qu'elle contient toute perfection. Cette sacrée simplicité fait que l'âme ne regarde que Dieu en tout ce qu'elle fait, et se tient toute resserrée dans elle-même pour s'appliquer à la seule fidélité de l'amour de son souverain Bien, par l'observance de sa règle, sans épancher ses désirs à chercher des moyens de faire plus que cela. Elle ne veut pas faire des choses extraordinaires, qui lui pourraient acquérir l'estime des créatures; mais elle se tient anéantie dans elle-même. Elle n'a pas de grandes satisfactions, parce qu'elle ne fait rien qui contente sa volonté, ni rien de plus que la communauté. Il lui semble qu'elle ne fait rien; et, de cette manière, sa sainteté est cachée à ses yeux et à sa connaissance. Dieu la voit seule, qui se plaît dans cette divine simplicité par laquelle elle ravit son Cœur, en s'unissant à lui par un amour tout pur, tout simple, et tout fidèle. Elle n'a plus d'attention pour suivre les lumières de son amour-propre; elle n'écoute plus ses persuasions et ne veut

plus voir ses inventions, qui voudraient chercher la propre estime par de grandes entreprises, et par des actions suréminentes qui nous fassent distinguer du commun.

Une telle âme jouit d'une paix toujours tranquille; elle peut dire qu'elle est libre pour s'élever au-dessus de soi, par la possession de l'union divine. Ainsi, mes filles, ne croyez jamais de faire peu de chose lorsque vous ne faites que suivre le train commun.

AUTRE FRAGMENT SUR LE MÊME SUJET

Mes chères Sœurs, il est vrai, certes, que Dieu attire, quoique diversement, toutes les filles de la Visitation à lui, par une certaine sainte simplicité. Or, cet attrait est bon lorsqu'il apprend à l'âme à ne dépendre que de Dieu, à n'aimer que Dieu, à n'obéir qu'à Dieu, et en des choses de Dieu, et non à nos inclinations. Je dis et le dirai toujours que, lorsque Dieu favorise une âme de cette sacrée simplicité et familiarité avec lui, quand on voit que cela la rend plus humble et observante, on ne l'en doit jamais, ni elle ne s'en doit jamais divertir, pour bon que lui semble les autres voies; car, quel bien plus désirable ni meilleur, que de se reposer tout en Dieu? Je dis que c'est la vraie voie et la vraie sainteté de l'âme; si elle s'en détourne, elle se met en danger de résister à Dieu et le faire retirer d'elle; et, après, elle aura bien de la peine à retourner à sa place, encore ne sais-je si elle y retournera.

Je ne sais pourquoi le cœur de l'homme est si imbécile : Dieu n'est-il pas le Dieu des cœurs, n'est-ce donc pas à lui de donner l'attrait qu'il sait être le plus convenable? Oui, mes Sœurs, nos cœurs sont créés pour Dieu et n'ont point de repos qu'ils ne

soient en Dieu. Faisons donc notre pouvoir pour les ranger absolument en ce divin centre; et, quand une fois nous les y trouverons, ne les en détournons jamais, autrement nous serions coupables devant Dieu.

Dieu est le trésor de l'âme pure et fidèle; quand donc elle a son trésor, qu'elle en jouisse sans désirer autre chose. La perfection des filles de la Visitation doit être fondée sur quatre pierres, autrement leur édifice tombera : la profonde humilité, la candide simplicité, la suave douceur et condescendance, et le total abandonnement d'elles-mêmes entre les bras de la divine Providence et de leur supérieure. Voilà le moyen efficace d'arriver à la perfection de notre sainte vocation.

ENTRETIEN XXX

SUR L'EXCELLENCE DE LA PRIÈRE.

Vous faites bien, mes chères filles, de vouloir être instruites sur la prière, et de me demander que je vous en dise un mot : elle est le canal qui unit le cœur d'une religieuse avec celui de Dieu; la prière attire les eaux du ciel, qui descendent et montent de nous à Dieu, et de Dieu à nous. C'est le premier acte de notre foi; et, par conséquent, ce que l'Apôtre dit de la foi, que *sans elle il est impossible de plaire à Dieu*, il faut le dire de la prière. Elle est la voie par laquelle nous demandons à Dieu et à Jésus-Christ, qui est notre unique libérateur, qu'il nous sauve, parce que nous ressentons en nous de si grands mouvements d'infirmité, que, s'il ne nous soutenait à tout moment par des grâces nouvelles, nous péririons.

On peut dire, en un certain sens, que tout ce que nous fai-

sons, dans la religion, le manger et le dormir, est une prière, quand nous le faisons simplement dans l'ordre qui nous est prescrit, sans y ajouter ni diminuer rien, par nos caprices et vaines élections; c'est-à-dire, quand on obéit à toute la règle morte et vivante, aussi bien à la supérieure que nous voyons et qui nous gouverne par ses ordonnances, qu'au Bienheureux qui a fait la règle, et que nous ne voyons pas.

Lorsque le temps de nous mettre devant sa divine Bonté, pour lui parler seul à seul, est arrivé, ce qu'on appelle prière, la seule présence de notre esprit devant le sien, et du sien devant le nôtre, forme la prière, soit que nous y ayons de bonnes pensées et bons sentiments, ou que nous n'en ayons point. Il faut seulement, avec toute simplicité, sans faire aucun violent effort d'esprit, nous tenir devant lui, avec des mouvements d'amour et une attention de toute notre âme, sans nous distraire volontairement; alors tout le temps que nous sommes à genoux sera tenu pour une prière devant Dieu; car il aime autant la souffrance humble des pensées vaines et involontaires, qui nous attaquent alors, que les meilleures pensées que nous avons eues en d'autres temps; car une des plus excellentes prières, c'est le désir amoureux de notre cœur envers Dieu, et la souffrance des choses qui nous déplaisent. Elle se rencontre alors avec la patience qui est la première des vertus, et l'âme qui s'élève ainsi humblement du milieu de ses distractions, doit croire qu'elle a autant prié que si elle n'en eût aucunement souffert. C'est une marque de simplicité et même d'amour de Dieu, que de lui faire nos demandes sans vouloir le contraindre de ne donner qu'autant, et en tant qu'il lui plaira. Il est ravi de l'oraison d'une telle âme si simple, si humble et si soumise à sa volonté, comme nous sommes ravies de voir un pauvre nous demander [l'aumône], sans se troubler du refus que nous lui faisons. En effet, quelque importunité qu'il y apporte, ou, pour mieux dire, quelque longue que soit sa présence devant nous, sans nous

regarder qu'avec les yeux baissés, ne sommes-nous pas touchées, lorsqu'il s'en va après le temps qu'il a mis à nous attendre?

C'est de la simplicité de cette âme qui prie ainsi qu'il faut dire : *Si ton œil est simple, tout ton corps sera lumineux*, c'est-à-dire toutes les bonnes œuvres que tu feras dans la religion, le long de la journée, ensuite d'une telle oraison, seront agréables à celui que tu as prié, et remplies de sa lumière divine, invisible et insensible. Souvent il arrive que lorsque nous pensons avoir la lumière et les grâces, nous ne les avons point, et lorsque nous pensons ne les point avoir, nous les avons; c'est pourquoi on se met vainement en peine de chercher des lumières dans l'oraison, puisqu'on ne les a pas : l'opération du Saint-Esprit dans l'âme étant toute intérieure et souvent inconnue à l'âme même. C'est assez, ce me semble, d'être ainsi présente devant Dieu et d'agir comme je vous ai dit.

Il n'y a pas longtemps que j'ai écrit à quelqu'un, qu'il faut être comme un vase ouvert et exposé devant Dieu, lorsqu'on le prie, afin qu'il y distille sa grâce peu à peu selon sa volonté, et demeurer presque aussi content de le rapporter chez nous, ce vase vide, que s'il avait été tout rempli. A la fin il arrivera que Dieu y distillera cette eau divine, si on se présente souvent avec cette foi vive, et un entier désintéressement de ce qu'on peut désirer de lui, car souvent on croit qu'on s'en retourne vide, lorsqu'on est rempli de l'Esprit de Dieu, bien qu'on l'ignore.

Le chemin que tient l'Esprit de Dieu, lorsqu'il entre dans nous, est inconnu, puisque l'Écriture dit : *On ne sait d'où il vient ni où il va*. C'est assez de savoir qu'on l'a reçu, par les effets qu'il produit tous les jours, et qu'on se sente plus forte qu'on n'était, sans savoir comment ni quand cette grâce est venue dans nous. Il est certain qu'elle ne peut être venue que dans l'oraison, et par suite des fréquentes oblations que nous avons faites de notre cœur à Dieu. On ne voit point croître les arbres ni les corps des hommes, quand bien même on les re-

garderait depuis le matin jusqu'au soir; mais on est étonné de voir ensuite leur accroissement. Il en est de même des âmes : elles avancent dans la voie de Dieu, bien qu'elles ne s'en aperçoivent pas, pourvu qu'elles soient fidèles à correspondre aux lumières et attraits de la grâce.

Il en est de l'Esprit de Dieu que nous demandons par la prière, comme du Corps de Dieu que le prêtre produit, par la consécration. L'un et l'autre nous est nécessaire et nous a été promis par Jésus-Christ Notre-Seigneur pour la nourriture de nos âmes; et cependant ni le prêtre, ni nous, lorsque nous communions, et que la foi nous apprend que nous avons reçu le Corps de Jésus-Christ, nous n'en avons d'ordinaire aucun goût ni aucun sentiment; mais nous le digérons (pour user de ce terme) par la foi, étant certaines sur la parole de Dieu, quoique nous ne l'ayons ni vu, ni senti, ni goûté, qu'il nourrit néanmoins nos âmes, et qu'il produira en elles des effets de lumières et de force, parmi les ténèbres et les sécheresses qu'il a laissées en nous, après l'avoir reçu.

La première de toutes les oraisons et qui est le modèle de toutes les autres, est celle que le prêtre fait à Dieu en lui offrant le sacrifice de la messe, et en changeant le pain matériel de la terre en son Corps glorieux qui est la viande des Anges. Il a plu à la Bonté infinie de nous nourrir de cette substance divine, sous les voiles du pain et du vin, parmi les obscurités et les aridités qui l'accompagnent dans l'Église de la terre, en attendant qu'il nous donne à contempler sa divinité dévoilée dans l'Église du ciel, où elle produira en nous toutes les lumières et les plaisirs qui en sont inséparables.

Après cela, on n'a pas sujet de se plaindre si dans les autres prières particulières, qui sont toutes moindres que celle qui change le pain et le vin au sacré Corps de Jésus-Christ, et produit le grand sacrifice de la messe, il n'y a nul goût, nulle saveur, ni aucune lumière sensible. Le prêtre, même le plus ex-

cellent, n'est pas toujours exempt des distractions au moment qu'il consacre le Corps du Fils de Dieu; et peut-être que nul ne pourrait dire qu'il a goûté sensiblement la substance de cette divine nourriture, en la prenant. Je sais qu'il y a des personnes fort unies à Dieu qui ont prié plusieurs années sans avoir aucune consolation sensible, et qui néanmoins ont toujours paru insensibles dans les grandes tentations. Elles étaient si résolues dans les occasions où il s'agissait de servir Dieu et de lui rendre des témoignages de leur obéissance et de leur amour, que rien ne les a pu ébranler, s'estimant heureuses de ne rien recevoir de sensible, et de sentir et souffrir toutes sortes de peines et de travaux pour Dieu.

ENTRETIEN XXXI

SUR LE RECUEILLEMENT ET LE PARFAIT ABANDONNEMENT DE SOI-MÊME A DIEU.

Vous voulez toujours que je vous prêche, mes Sœurs, et je ne sais point prêcher; je viens bien plutôt chercher parmi vous l'aumône d'un peu de ferveur en répondant à vos demandes.

Vous voulez savoir si vous ne devez pas être bien fidèles au saint recueillement?

Oui, sans doute, ma chère fille; ce sont nos vieilles leçons que toutes nos Sœurs savent bien, Dieu merci; mais vous m'en faites la question comme de la chose la plus nécessaire. En effet, c'est la bonne odeur d'une maison religieuse qu'une âme recueillie et unie à Dieu; toutes ses actions prêchent le recueillement. C'est l'un des plus grands moyens que nous ayons pour nous avancer en la perfection; car, n'ayez pas peur qu'une âme

recueillie tombe en de lourdes fautes; je dis fréquentes, car tant que nous vivrons, nous en ferons toujours, par-ci par-là; il ne nous en faut pas étonner, puisque même il arrivera quelquefois que Notre-Seigneur permettra qu'une Sœur fort exemplaire et fort recueillie tombe en de grosses fautes, pour la tenir en humilité et abjecte à ses yeux. Une Sœur bien recueillie fera bien et à propos toutes choses, elle sera prompte à l'obéissauce, fidèle à tous ses exercices, soigneuse de tout ce qu'elle a en charge, douce et prompte à servir ses Sœurs, zélée et fort désireuse de sa perfection.

Or, le recueillement est un pur don de Dieu qui le donne à qui bon lui semble. Toutefois, il est en quelque façon entre les mains de notre soin et fidélité, de l'acquérir, et il faut un travail soigneux et fidèle, bien que Notre-Seigneur le donne quelquefois à des âmes, par pure grâce, sans qu'elles aient encore rien fait ou peu travaillé de leur part pour arriver à ce bonheur. Nous ne devons pas y prétendre de cette façon extraordinaire, mais travailler de toutes nos forces à acquérir un bien si précieux; et, quand nous l'aurons obtenu, confesser que c'est par la très-grande libéralité de Dieu, et que toute notre peine a été bien petite pour la poursuite d'un si grand bien qui est pour nous le plus rare, le plus précieux et le plus utile, et qui doit être incessamment notre exercice plus ordinaire. Voilà, ma fille, pour votre demande.

Mais, vous voulez encore que je vous parle de l'attention à la présence de Dieu, d'autant que nous y sommes toujours, mais non pas toujours attentives, ce qui est la cause que nous venons à l'offenser; notre Bienheureux Père disait : « Si un aveugle est en une salle où le roi est, il fait ses badineries accoutumées, sinon qu'il soit averti que le roi est là; alors, bien qu'il ne le voie pas, mais parce qu'on lui a dit, ou qu'il l'ait ouï parler, il se tient en respect, attention et révérence. » — Nous sommes, mes filles, en ce misérable monde comme de pauvres aveugles : Dieu nous

est toujours présent; mais, charnelles que nous sommes, parce que nous ne le voyons pas, nous faisons nos badineries et commettons l'iniquité et nos fautes devant lui, et même dans Lui. Cette pensée touchait grandement la Mère Thérèse, quand elle considérait que les pécheurs commettaient leurs abominations dans Dieu. Nous ne voyons pas Notre-Seigneur, mais nous sommes averties par la foi qu'il est présent, en toutes choses, par présence, par essence et par puissance; de plus, qu'il réside en nos cœurs d'une façon particulière par assistance et par grâce. Mais, hélas! mon Dieu, nous sommes aveugles, et parce que nous ne vous voyons pas, nous perdons facilement le souvenir de votre divine présence! Que faire à cela, mes chères filles, sinon vivifier souvent notre foi que Dieu est présent partout, et que rien n'arrive au monde que par l'ordre de sa divine Providence qui régit tout ce monde selon son bon plaisir.

Une âme attentive à cette vérité ne sera jamais en perturbation. Eh bien! dira-t-elle, je sais que Dieu m'est présent, qu'il est plus dans moi que moi-même; je sais qu'il gouverne toutes choses, et que son œil a soin de tout. Je sais que rien n'arrive au ciel ni en la terre qu'il ne l'ordonne ou permette. Voilà, si les eaux du lac s'enflent et submergent le monastère, je sais que Dieu m'est présent et qu'il permet cette inondation pour quelque fin qu'il appartient à sa Providence de savoir, pourquoi me troublerai-je? O Dieu, vous gouvernez les ondes, le ciel et la terre; si vous voulez que je sois noyée ou brûlée, je m'y conforme de tout mon cœur, sans m'enquérir pourquoi vous le faites; mais j'adore et révère, en silence d'esprit, tous vos secrets jugements. La peste vient de ravager tout; cette âme attentive à Dieu dira : Seigneur! vous êtes avec moi; vous savez bien me conduire; si c'est votre volonté que je meure de ce mal, que votre saint Nom soit béni! j'accepte votre ordonnance (nonobstant toutes les résistances de ma chair), de toutes les forces de mon âme et de l'étendue de mon cœur. Mais, une

Sœur que j'aime bien et qui est fort utile au monastère, meurt, j'en pleure un peu, cela ne veut rien dire, c'est la nature, l'inclination et la compassion, et une certaine condition de l'esprit humain qu'il est impossible d'empêcher; puis l'Écriture dit : *Pleure un peu sur ton frère trépassé;* car, nonobstant mes larmes, ennuis et soupirs, l'âme, en la supérieure partie, demeure coite et tranquille auprès de Dieu, toute soumise à sa volonté.

Qui donnait cette grande douceur et égalité à notre Bienheureux Père? C'était l'attention à cette divine présence qui lui faisait tout recevoir avec paix et tranquillité de cœur; c'était qu'il recevait ces choses-là comme si Notre-Seigneur l'eût regardé, et que, de sa propre main, il les lui eût données; si que, lorsqu'on lui disait de fâcheuses nouvelles, il n'en était point ému, parce que, étant attentif à Dieu, il ne pouvait rien refuser de tout ce que lui présentait cette main adorable. Si on lui apportait la nouvelle de la mort de quelqu'un de ses parents ou amis, aussitôt il regardait cet événement en la volonté de Dieu et s'y conformait soudain, disant : *Seigneur, je me tais et je n'ouvre point la bouche, parce que c'est vous qui avez fait cela.* Lui imposait-on des blâmes, lui faisait-on tort, lui disait-on des injures, il supportait tout cela patiemment, regardant le tout en Dieu; après, on le voyait avec la même sérénité de visage et autant de tranquillité. Pour moi, je l'admirai à la mort de madame sa Mère, qu'il aimait uniquement; il reçut cette perte avec une résignation digne de lui, et m'écrivit : « Parce que le Seigneur l'a fait, je me suis tu et n'ai pas ouvert la bouche pour dire un seul mot; car c'est la main paternelle de notre Dieu qui a donné ce coup! » Voilà, mes chères filles, les fruits de la présence de Dieu; et, en somme, c'est par là que s'acquièrent les solides vertus.

Je pensais, l'autre jour, que l'un des désirs les plus pressants que je pouvais avoir était de voir nos Sœurs travailler fortement

pour l'acquisition des solides vertus. Il n'y a point pour cela de plus grands moyens que le saint recueillement et l'attention à Dieu, voire, il n'y en a point d'autre, au moins pour qui voudra de la vraie vertu; car, pour certaines vertus apparentes, nous n'en voudrions point céans, et ce n'est pas de celles-là dont je parle, ains de celles que notre Bienheureux Père nous a enseignées.

Or sus, je parle toujours, et nos Sœurs ne disent mot. Dites-moi quelque chose, mes chères filles, que j'apprenne aussi un peu de vos bons sentiments, que Dieu veuille bénir.

ENTRETIEN XXXII

SUR TROIS MANIÈRES DE FAIRE L'ORAISON ET SUR LA SIMPLICITÉ.

Mes chères filles, pour nous bien disposer à faire l'oraison, il nous faut faire souvent des retours de notre esprit à Dieu, considérant sa bonté, son amour, sa grandeur et majesté infinie, nous tenant dans un profond respect en sa divine présence. Il faut bien préparer ses points à méditer.

Il y a trois façons de faire l'oraison :

La première se fait en nous servant de l'imagination, nous représentant le divin Jésus en la crèche, entre les bras de sa sainte Mère et du grand saint Joseph; le regardant entre un bœuf et un âne; puis voir comme sa divine Mère l'expose dans la crèche, puis comme elle le reprend pour lui donner son lait virginal, et nourrir ce Fils qui est son Créateur et son Dieu. Mais il ne faut pas se bander l'esprit à vouloir, sur tout ceci, faire des imaginations particulières, nous voulant figurer comme ce sacré Poupon avait les yeux et comme sa bouche était faite;

ains nous représenter tout simplement le mystère. Cette façon de méditer est bonne pour celles qui ont encore l'esprit plein des pensées du monde, afin que l'imagination, étant remplie de ces objets, rechasse toute autre pensée.

La deuxième façon, c'est de nous servir de la considération, nous représentant les vertus que Notre-Seigneur a pratiquées : son humilité, sa patience, sa douceur, sa charité à l'endroit de ses ennemis, et ainsi des autres. En ces considérations, notre volonté se sentira toute émue en Dieu et produira de fortes affections, desquelles nous devons tirer des résolutions pour la pratique de chaque jour, tâchant toujours de battre sur les passions et inclinations par lesquelles nous sommes le plus sujettes à faillir.

La troisième façon, c'est de nous entretenir simplement en la présence de Dieu, le regardant des yeux de la foi en quelque mystère, nous entretenant avec lui par des paroles pleines de confiance, cœur à cœur, mais si secrètement, comme si nous ne voulions pas que notre bon Ange le sût. Lorsque vous vous trouverez sèche, qu'il vous semblera que vous ne pourrez pas dire une seule parole, ne laissez pas de lui parler, et dites : « Seigneur, je suis une pauvre terre sèche, sans eau; donnez à ce pauvre cœur votre grâce! » Puis demeurez en respect en sa présence, sans jamais vous troubler ni inquiéter pour aucune sécheresse qui puisse arriver. Cette manière d'oraison est plus sujette à distraction que celle de la considération, et si nous nous rendons bien fidèles, Notre-Seigneur donnera celle de l'union de notre âme avec Lui. Que chacune suive le chemin auquel elle est attirée.

Ces trois sortes d'oraisons sont très-bonnes; que donc celles qui sont attirées à l'imagination la suivent, et de même celles qui le sont à la considération et à la simplicité de la présence de Dieu; mais, néanmoins, pour cette troisième sorte, il faut bien se garder de s'y porter de soi-même, si Dieu ne nous y

attire. Que si quelqu'une était attirée à quelque chose d'extraordinaire, elle le doit dire à la supérieure, et puis faire ce qu'elle lui dira.

Votre demande n'est pas hors de propos, ma chère fille; il peut bien arriver qu'une personne soit si contente qu'elle ne pense pas à s'humilier; mais il arrivera que Dieu retirera la consolation, et alors il faudra que l'âme s'humilie; mais de quoi faudra-t-il qu'elle s'humilie? De ce qu'elle ne s'est pas humiliée, et Dieu permettra qu'elle commette des grands manquements pour la faire rentrer en soi.

Il est requis d'être grandement simple en toutes choses, et marcher à la bonne foi, sans jamais réfléchir en quoi on nous emploie, ni sur ce que l'on dira ou pensera si nous faisions telle chose ou en disions une telle; mais, aller, dis-je, simplement et ne regarder que le bon plaisir de Dieu en tout et incessamment, soit qu'on nous emploie aux offices bas ou aux grands, à quelque chose qui nous mortifie, comme à quelque chose qui nous récrée, penser que nous devons être satisfaits de tout, en tout et partout, parce qu'en tout et partout nous pouvons avoir Dieu et trouver Dieu. J'ose vous promettre que si vous êtes bien fidèles à cette simplicité, ne cherchant jamais que Dieu en quoi que vous fassiez ou que vous souffriez, vous acquerrez en six mois la paix du cœur, ce don si désirable, si aimable, et si fort profitable à nos âmes.

Oui, mes filles, allez au réfectoire pour Dieu, comme vous allez à l'Office pour son amour et pour le louer, dressant votre intention de vouloir le glorifier, autant dans une action comme dans l'autre, parce que vous allez à toutes deux par obéissance et pour accomplir son bon plaisir.

Voici ce qui m'est tombé en mains, tenant nos constitutions, les ouvrant et serrant : « *Qu'elles soient humbles, douces, cordiales et franches entre elles.* » Il faut donc être grandement cordiales et franches, nous communiquant nos petits avantages

spirituels en la manière que j'ai dit ailleurs, avouer que nous sommes dans l'état d'une douce et sainte consolation, lorsqu'on nous le demande; ou bien dire tout simplement que nous sommes en sécheresse, mais que nous faisons comme on nous a appris, n'ayant pu avoir l'oraison de jouissance, nous avons fait celle de patience; ou bien encore, confesser librement qu'un point de la prédication ou de la lecture de table nous a bien touché le cœur, et ainsi être comme de petits enfants les unes avec les autres. Voyez-vous les petits enfants, lorsqu'ils ont à faire quelque chose, comme ils s'appellent l'un après l'autre? Oui, mes chères novices, il faut être ainsi, ne le ferez-vous pas, et toutes nos professes aussi? Agissez avec la même simplicité et confiance envers Notre-Seigneur qu'un saint religieux qui cachait le saint Enfant Jésus lorsqu'il ne lui accordait pas ce qu'il désirait, et ne le sortait qu'il n'eût obtenu la grâce qu'il en désirait.

ENTRETIEN XXXIII

SUR L'ORAISON ET LA MORTIFICATION.

Mon Dieu! je n'ai point d'autre dessein ni désir, sinon que l'on se tienne coi et tranquille auprès de Notre-Seigneur pendant l'oraison, et que celles qui commencent à la faire se servent de l'imagination, parce que, ordinairement, elles ont l'esprit rempli du monde, de leurs parents et autres vanités. Quand elles méditent les mystères de la Passion, qu'elles impriment vivement en leur esprit les tourments que Notre-Seigneur a soufferts pour nous; comme, par exemple : quand elles considèrent la flagellation, il faut qu'elles se représentent le mystère

comme si elles étaient au lieu même; par cette imagination, bien empreinte en leur esprit, elles en arracheront les peines et les soucis des choses de la terre.

Mais quand les âmes commencent à s'avancer, on les doit conduire avec une vérité plus grande, qui est que le Seigneur ne souffre plus, mais qu'il a souffert, leur faire dire des paroles sur ce qu'il a pâti pour l'amour de nous, et demeurer en cette simple pensée. Mais, si Dieu nous occupait au commencement de l'oraison, il n'est pas besoin d'aller chercher notre point, ains il se faut tenir simplement auprès de lui sans tant faire travailler l'imagination, ni faire de grands discours, car, pour l'ordinaire, cela empêche de tirer de bonnes affections, ce qui est pourtant la vraie oraison; en somme, les considérations ne se font que pour émouvoir notre affection. Or, il se trouve quelquefois que l'âme s'occupe sur quelques-uns des attributs divins, comme, par exemple : de la grandeur, de la bonté et de la puissance, et ainsi des autres; il faut avoir soin de marcher en cette voie, tandis que Dieu y appelle. Mais, lorsqu'il soustrait cette vue simple et amoureuse, l'âme se trouve toute refroidie et avec des oppressions de cœur; il faut alors qu'elle ouvre la porte aux paroles d'amour et de soumission, et d'autres fois, d'adoration et d'acquiescement à sa divine volonté. Quand nous méditons la flagellation, et que nous voyons Notre-Seigneur souffrir ce cruel supplice, il faut dire : « O mon Seigneur! comment avez-vous pu vous abaisser à souffrir ces coups de fouet?... » Puis, si vous sentez votre affection émue à cette seule parole, il se faut arrêter là; et après, quand l'affection est passée, il en faut dire d'autres, toujours selon l'attrait.

Il y a des âmes qui vont avec tant d'empressement et d'avidité à l'oraison, que c'est un grand plaisir de les voir; elles s'échauffent tellement ès discours, qu'elles ne se donnent pas quasi le temps de respirer. Elles disent avec tant d'affection : « Hé! Seigneur!.. » qu'il semble qu'elles se veulent fondre et

anéantir devant Lui. Il ne faut pas faire cela, mais faire l'oraison avec beaucoup de tranquillité et douceur. Quand nous y entrons, il faut se prosterner en esprit d'humilité devant Notre-Seigneur, prendre notre point doucement, jusqu'à ce que notre affection soit émue ; et ne se faut jamais étonner, si nous n'avons pas de sentiments en l'oraison, car ce n'est pas ce que Dieu demande de nous ; mais, oui bien, que nous soyons douces, tranquilles et humbles. Si donc, au sortir de l'oraison, nous ne sentons point d'affection, il faut dire à Notre-Seigneur : « Il est vrai, ô mon Dieu ! que je ne sens point d'affection, si ne laisserai-je point d'être grandement douce parmi nos Sœurs »,... et sortir de l'oraison avec cette affection de douceur ; et, ainsi faisant, bien que nous n'ayons point de consolation en l'oraison, nous ne laisserons pas d'être fort douces et tranquilles. Il faut parler à Notre-Seigneur fort familièrement, cœur à cœur, et si doucement que notre bon Ange ne l'entende pas.

Dites-vous, ma fille, quand vous avez fait quelques manquements, s'il serait bon d'y penser à l'oraison pour vous en humilier? Oui, vous le pouvez faire, mais cela très-simplement ; car, si vous vouliez regarder par le menu vos manquements et les personnes contre qui vous les avez commis, il serait en danger qu'au lieu de parler à Dieu, vous parlassiez aux créatures, et cela vous distrairait. Il suffit de lui dire : « Hé ! Seigneur ! vous savez ma misère » !... puis s'arrêter là, car il la sait prou, sans que nous la lui représentions par le menu.

Vous dites, ma chère fille, s'il ne faut pas écouter parler Notre-Seigneur dans notre cœur? O Jésus ! oui, je vous le conseille ; et, après que vous aurez un peu discouru sur votre point, il faut l'écouter, car c'est par là qu'il vous donnera de bons désirs de le servir.

Si on faisait l'oraison, dites-vous, ma fille, sans savoir ce qu'on y fait et les affections que l'on y a? O dà ! il ne faut pas faire comme cela, nous perdrions le temps inutilement. Nous

devons toujours savoir à quoi nous nous sommes occupées, et quelles affections Dieu nous y a données, au moins en la volonté, car il ne faut jamais s'arrêter au sentiment. Nous ne devons jamais sortir de l'oraison sans faire de bonnes et efficaces résolutions, c'est-à-dire qu'il faut qu'elles produisent des œuvres, car, autrement, il ne nous servirait de rien d'en faire.

Il faut que vous sachiez, mes chères filles, que l'oraison doit être tellement suivie de la mortification, qu'en même temps que nous avançons en l'oraison, nous avancions à la mortification; et, du même pas que nous y irons, aussi avancerons-nous à l'oraison; j'en reviens toujours là. Il faut que la mortification soit la planche pour entrer à l'oraison; quoique ce soit à l'oraison où nous recevons de bonnes inspirations, c'est toujours par le moyen de la mortification que cela nous arrive. Nous devons être telles hors de l'oraison, que nous désirerions être pendant icelle. Il faut avoir grand soin, parmi la journée, de tenir notre esprit en Dieu, de le vider de toute inutilité, surtout de ce dont nous n'avons que faire, parce que, quand nous le laissons se dissiper, nous le rendons inhabile d'être uni à Dieu et de faire l'oraison.

Je vous conseille fort, mes chères filles, l'oraison cordiale, c'est-à-dire qui ne se fait point de l'entendement, ains du cœur. Elle se pratique en cette sorte : quand nous sommes abaissées devant Dieu et mises en sa présence, ne forçons point notre cerveau pour faire des considérations; mais servons-nous de nos affections, les excitant autant qu'il nous sera possible; et, quand nous ne pouvons pas les exciter par des paroles intérieures, nous nous devons servir des vocales, comme celles-ci : Je vous rends grâce, ô mon Dieu! de ce que votre bonté permet que je sois ici, devant votre face, moi qui ne suis qu'un néant. Une autre fois : O mon Seigneur! faites-moi la grâce d'apprendre à vous parler, car je préfère ce bonheur à tout autre.

Enfin, pour l'oraison, il y faut aller avec beaucoup de simplicité; mais, pour celles qui prennent Notre-Seigneur au Jardin des Olives, et le mènent jusqu'au Calvaire; je leur conseille de s'arrêter, parce qu'elles font bien du chemin en peu de temps et vont trop vite.

Or, pour l'imagination, elle est bonne pour les âmes embarrassées; c'est un bon moyen de les divertir de cet embarras et des choses inutiles. Il y en a qui ne peuvent rien faire à l'oraison que de se tenir avec un grand honneur et respect devant Dieu, et cette oraison est bonne; d'autres ont mille sortes de pensées et sentiments mauvais; cela est *pâtir et souffrir,* et ne laisse pas d'être une oraison. D'autres encore ont beaucoup de distractions; il faut qu'elles aient bonne patience; et pourvu que la volonté n'y soit point, l'oraison ne laisse pas d'être bonne. Enfin, il y en a d'autres qui vont à l'oraison et trouvent Notre-Seigneur comme elles veulent, et font tout ce qu'elles désirent avec lui; cela est l'oraison de repos, où il y a plus à jouir qu'à souffrir. Celles qui sont lâches à l'oraison prennent leur ruine par la racine; certes, il faut avoir un soin tout particulier pour combattre la lâcheté, car elle porte un grand préjudice à l'âme. Être fille d'oraison, c'est beaucoup l'aimer, être fidèle à s'y préparer, être grandement ponctuelle à observer toutes les circonstances qu'il faut pour la bien faire, être fidèle à rejeter toutes les distractions qui nous y arrivent. Voilà ce que c'est qu'être fille d'oraison.

ENTRETIEN XXXIV

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR ET L'ORAISON.

Nous allons célébrer de grandes fêtes. Nous allons faire commémoration de la Passion du Sauveur; tâchons de nous y préparer par une grande pureté de cœur. Dieu a envoyé le trésor du grand jubilé à son peuple, faisons notre possible pour le bien gagner selon son bon plaisir. Regardons notre Sauveur dans l'excès de ses souffrances et dans l'excès de son amour; tenons nos cœurs toujours là dedans, afin que ce divin Époux leur communique et leur donne force pour souffrir les choses que sa main adorable leur enverra. Mais, hélas! toutes nos souffrances ne sont que des vétilles auprès de celles du Sauveur; aussi, sa paternelle bonté voit bien la faiblesse de nos épaules, qui ne peuvent pas porter de plus grands faix, en quoi nous avons grand sujet de nous humilier, de voir Notre-Seigneur et Maître, qui souffre tant et endure tant pour notre amour, et nous ne pouvons comme rien faire pour lui. Nous le verrons, cette sainte semaine prochaine, sur l'arbre de la croix, consumé pour notre amour, ouvrir toutes ses veines, et donner tout son sang pour nous laver, ouvrir son Cœur pour nous y loger, incliner la tête pour nous baiser d'un baiser de paix, de grâce et de vie éternelle. Enfin nous le verrons, comme un aimant sacré, qui attire à soi toutes nos iniquités [pour en porter la peine et les effacer]. Il s'est donné tout à nous; donnons-nous donc tout à lui, et lui rendons grâces des bienfaits qui nous viennent par ses douleurs. Faisons profit des moyens qu'il nous présente pour commencer tout de bon à batailler sous l'étendard de la sainte croix. Faisons, pendant nos solitudes, de bonnes et fermes résolutions pour notre amendement, et sa bonté nous bénira.

C'est une bonne finesse pour l'oraison, que la simplicité avec

Dieu; car, par cette voie, l'âme se conforme et se rend semblable, en quelque façon, à son Dieu, qui est un esprit fort pur, très-saint et très-simple. Bienheureuses sont les âmes qui se laissent entièrement conduire à l'attrait de Dieu, le suivant en simplicité de cœur, retranchant à leur esprit toute curiosité, multiplicité, réplique, distinction ou désirs de se voir soi-même, suivant fidèlement et en simplicité de cœur leur attrait. Mais, c'est un grand malheur, que bien souvent nous voulons spéculer, et Dieu veut que nous ne fassions qu'aimer sa souveraine Bonté, nous laissant simplement et entièrement comme un pauvre petit enfant tout nu entre les bras et sur le sein de sa très-chère mère.

Ma fille, quand les distractions sont importunes et ne s'en vont point, quoique vous les repoussiez, il faut alors faire l'oraison de patience et dire humblement notre *Pater*, ou quelques paroles amoureuses, comme : Mon bon Seigneur! vous êtes le seul appui de mon âme, vous êtes ma quiétude, ma consolation et mon unique repos; encore que je cesserai de vivre, je ne cesserai point pourtant de vous aimer, moyennant votre sainte grâce. Il faut ainsi exciter son cœur, sans attendre que Dieu nous mette le lait ou le miel en la bouche, pour parler à sa Bonté, car il veut que nous nous aidions nous-même. Quand l'âme est si fort accablée qu'elle ne sait presque où se mettre, ni quelle mine tenir, et cela, non tant pour les pensées volages que pour une rude et âpre sécheresse qui lui ôte quasi tout pouvoir d'agir, alors Dieu la fait souffrir d'une manière bien plus haute; elle doit faire l'oraison de révérence, de soumission et souffrance, de conformité, de pauvreté d'esprit, se tenant devant Dieu comme une pauvre devant son souverain libérateur. Je suis, ô mon Seigneur! doit-elle dire, une terre sèche, toute hâlée et crevassée par la véhémence de la bise et du froid; mais, vous le voyez, je ne vous demande plus rien, vous m'enverrez, quand il vous plaira, et la rosée et la chaleur.

Il ne faut jamais aller dire à ces Pères de religion, à qui l'on parle quelquefois : Je ne fais rien en l'oraison; car celles qui sont conduites par cette voie d'amoureuse simplicité, ne font rien en agissant, mais elles font bien en jouissant. Lorsque Dieu tire l'âme pour la faire reposer sur son sein amoureux, il ne la faut jamais divertir de là, et ceux qui le font ne savent pas le dommage qu'ils portent à cette âme et le déplaisir qu'ils font à Dieu. Oh! tous ceux qui sont à genoux ne font pas l'oraison! Il faut avoir l'esprit bien pur et dénué de tout ce qui n'est pas Dieu pour faire une bonne oraison. L'arrêt de l'esprit en Dieu est la plus utile occupation que les filles de la Visitation puissent avoir. Elles ne se doivent point soucier des considérations, conceptions, imaginations et spéculations des autres, bien qu'elles les doivent honorer comme des choses de Dieu et qui conduisent à Dieu même; il leur doit suffire d'être avec Dieu en la simplicité de leur cœur. Je ne blâme point celles qui considèrent, au contraire, je vous dis souvent, mes très-chères Sœurs, qu'il nous arrive de grands maux faute de considérer nos obligations, ce que Dieu a fait pour nous; mais, ce que je blâme, ce sont les âmes que Dieu attire à lui, par une grande simplicité, lesquelles, néanmoins, ne se peuvent tenir là, ains veulent toujours quelque autre chose. Et d'autres aussi, qui ont l'esprit subtil et qui s'efforcent de faire, en leurs méditations, des recherches, lesquelles ne sont pas moins curieuses qu'inutiles.

Les considérations que je loue, c'est de considérer que Notre-Seigneur est mort pour nous, qu'il nous prépare son éternité, qu'il est avec les hommes, au Très-Saint Sacrement, jusqu'à la consommation des siècles : les quatre fins de l'homme, l'excellence des vertus et de la vie religieuse, de la vanité du monde, tout cela porte coup.

Les considérations que je blâme dans les filles de la Visitation, et dont je n'aime pas qu'on se serve à l'oraison, c'est, par exemple, considérer comme l'étoile conduisit les trois Rois

pour adorer l'Enfant Jésus, vouloir penser ce que c'est qu'étoile, en quel ciel elles sont colloquées, d'où elles tirent leur lumière, si elles ont un mouvement local, ou si elles sont immobiles, de quelle grandeur elles sont, si celle qui conduisit les Mages était naturelle ou miraculeuse, et semblables. Quelques âmes pourraient penser utilement à cela pendant le silence, pour en tirer de bonnes et dévotes conceptions; mais, pour l'oraison, mes chères Sœurs, n'employons pas si mal notre temps, ne parlons point avec les étoiles; faisons plutôt quelque acte d'action de grâce au Père éternel de ce que toutes choses : le ciel, la terre, les étoiles, et toutes les créatures, honorent et servent son adorable fils Jésus. Puis, suivons l'étoile de l'inspiration et attrait divin qui nous appelle à la crèche, et allons-y adorer et aimer l'Enfant Jésus et nous offrir à lui. Toutes ces imaginations à l'oraison sont bonnes, et nécessaires aux grands esprits qui s'emploient à l'étude et prédication; mais, à nous autres, petites femmelettes, il nous faut peu de science et beaucoup de simplicité, d'humilité et d'amour.

Il ne faut pas tant mettre de peine à se défaire de ses imperfections, qu'à acquérir et établir en son cœur les solides vertus : la profonde humilité, la douceur et simplicité, le support du prochain, le respect cordial. C'est une excellente pratique d'aller à Dieu par actions de grâces du bien que nous faisons, et le faire avec une douce confusion; et, quand on a quelques difficultés, il est toujours mieux d'aller à Dieu tout simplement.

Ma chère Sœur, toute bonne oraison est celle qui se produit et se conserve par la mortification; j'aimerais mieux une fille qui irait par le chemin ordinaire des considérations et qui serait bien fidèle à l'observance, qu'une autre qui serait ravie vingt fois le jour, et qui ne s'adonnerait pas tant à l'obéissance ni à la mortification d'elle-même. L'on ne peut pas beaucoup dire de l'oraison, en commun, d'autant que chacune a son attrait particulier; toutefois, on peut dire ceci, qu'il ne se faut pas arrê-

ter aux goûts, ni sentiments qui se reçoivent, si l'on n'en tire ces trois fruits : la mortification et remise entière de soi-même entre les mains de Dieu et de l'obéissance, la profonde humilité, et la sainte simplicité. Celle qui voit qu'elle tire ces trois fruits avec la bonne observance de ce qu'elle a vu, qu'elle suive son chemin, il est bon, et elle n'en demeurera pas là, ains ira toujours croissant si elle est fidèle à correspondre à Dieu.

L'on voit quelquefois des âmes qui voudraient toujours être unies à Dieu; mais sont-elles humbles et simples? si on les contrarie, le supportent-elles patiemment? sont-elles indifférentes à quoi on les emploie? Certes, si cela n'est, je leur conseille de tout mon cœur de se désabuser; car, tout recueillement qui ne produit pas ce fruit est amusement de l'amour-propre, consolation provenant de la nature ou du malin esprit. L'on en voit aussi qui ont un grand attrait à l'oraison, et sont fort attirées à l'humilité et simplicité avec Dieu; pour connaître si leur union est bonne, il faut les faire sortir de l'oraison, leur faire faire quelque chose que l'on sait qui leur répugne puissamment, leur donner quelque obéissance âpre, rude et difficile ou leur faire quelque forte humiliation. Si elles supportent cela humblement, doucement et sans dire mot, certes, il les faut laisser marcher, car elles vont bien; si, au contraire, elles murmurent, ou font des répliques volontaires (car par soudaineté elles pourraient bien dire quelque mot ou faire quelque action où il n'y aurait pas grand mal), mais si cela continue et qu'elles fassent ce qu'on leur enjoint avec chagrin, certes, elles sont unies, non avec Dieu, mais avec elles-mêmes; enfin, l'on connaît l'ouvrier à la besogne. Il faut recevoir les goûts quand Dieu nous les donne, nous humiliant beaucoup, et nous anéantissant en notre misère; et, au partir de là, en jouir en simplicité, et en tirer fidèlement les fruits pour les rendre au Seigneur, qui ne nous donne ces talents à autre fin.

Ma fille, il advient quelquefois que l'on va à l'oraison après

avoir été tout le jour dissipée et sans recueillement; ce n'est pas merveille si l'on y est distraite, car on le mérite bien : on suit ses inclinations, on est revêche à l'obéissance; on n'est ni douce, ni condescendante envers le prochain, et l'on va hardiment à l'oraison pour se tenir unie à Dieu, et avoir des consolations et douceurs : si l'on trouve la porte fermée, la pièce est bien mise. La perfection ne consiste point aux goûts et sentiments, mais en une entière mortification et à avoir une résolution ferme et invariable d'être toute à Dieu, ayant un courage de longue haleine, c'est-à-dire une généreuse persévérance à se mortifier et à se surmonter, renonçant à tout, sans relâche : il est impossible d'être parfaite sans cela. Nous vivons trop et nous arrêtons trop aux sentiments, qui ne sont pas pourtant le plus précieux.

O Dieu! que la simplicité est admirable, et qu'une âme qui marche simplement, marche assurément! Quand il semble que tout est perdu, que tout est renversé sens dessus dessous, c'est alors qu'il faut, comme Abraham, espérer contre l'espérance, et se confier que Dieu pourvoira et aura soin de tout, et demeurer ainsi en paix et en repos dans la douce Providence de Dieu.

Nous ne vivons pas assez selon les vérités de la foi, nous ne sommes pas assez généreuses; nous faisons les enfants et les peureuses; de quoi, je vous prie, avoir peur? La foi nous enseigne que rien n'arrive sans la permission de Dieu, et qu'il a soin de tous, plus que les pères de leurs enfants. Il a dit : *Quand bien même la mère oublierait son enfant, je ne vous oublierai point.* Si nous vivions selon cette vérité, comment est-ce que nous aurions peur de quelque chose? Eh bien! si nous voyons un fantôme, ne faut-il pas le souffrir? Nous tuera-t-il sans la permission de Dieu? Nenni. — Et puis, nous autres, mes chères filles, nous devons être tellement abandonnées à la volonté de Dieu, en tous les événements, que

nous devons toujours acquiescer de bon cœur à tout ce qu'elle permet, tellement que si Dieu voulait qu'un esprit fût jour et nuit après nous, et que nous mourussions, ou devinssions folles de peur, nous le devons aussi vouloir sans résistance. Je sais bien que la partie inférieure frissonne, et qu'elle nous remplit de crainte; mais il faut bien faire valoir la raison, nous tranquillisant en la divine volonté. Bienheureuse est l'âme de qui Dieu prend soin, car elle fera un grand chemin; et, pour cela, il lui donnera de grandes occasions de s'avancer, de la générosité à les entreprendre, comme aussi la fidélité pour les poursuivre, et une grâce spéciale pour persévérer; mais pendant que Dieu ne nous conduit pas de la sorte, faisons notre besogne, je veux dire, tâchons de prendre l'esprit de la règle qui est caché sous l'écorce. Pcur l'acquérir, tenons-nous au pied de la lettre, dans nos observances, et croyez que cela est ce que Dieu veut de nous.

Les filles de la Visitation doivent beaucoup penser à Dieu, peu à elles-mêmes, et point du tout au monde. Marcher en la présence de Dieu, c'est marcher dans les sentiers de son bon plaisir, et non par la voie de la chair, de l'esprit humain et de l'amour-propre, dans l'estime de soi-même, de son jugement et volonté, mais dans la voie de la divine volonté, perdant leur intérêt, jugement et volonté propres, dans la volonté de Dieu.

La sainte crainte de Dieu dans une âme est un indice des plus certains du salut éternel, et que l'on est dans la prescience de Dieu pour être des élus. *Toutes les actions du juste louent Dieu;* au contraire, toutes les propres volontés, convoitises, l'offensent et le déshonorent, et toutes les mortifications et pratiques des vertus l'honorent. Oh! que grande et désirable est la gloire que Dieu donne aux bons, et que grande et redoutable est la peine qu'il donne aux méchants!

Dieu donne quelquefois des insinuations à l'âme, lui faisant connaître quelque vérité, comme quand une personne parle à

une autre, à laquelle il veut bien imprimer ce qu'il désire qu'elle sache; ainsi, Dieu insinue par ses lumières, une claire connaissance de ce qu'il veut nous faire savoir, laquelle demeure incomparablement mieux en l'esprit qu'une autre connaissance acquise par plusieurs discours ou considérations de l'entendement. Insinuer, c'est donc faire voir son désir, éclaircir un doute, ou bien enseigner à l'âme quelque chose qu'elle ne savait pas; cela étant un don de Dieu est grandement profitable à l'âme, et lui sert plus que beaucoup de raisons que les créatures ou son propre esprit lui pourraient faire apercevoir.

Une personne à laquelle Dieu fait des grâces à l'oraison doit prendre garde de les accompagner de la vraie mortification et de l'humilité, car c'est pour cela principalement que Dieu les donne; si elle ne le fait pas, ces grâces ne dureront pas, ou ce ne sont que des illusions. Nous n'entendons pas ce que c'est que l'essence de la vraie oraison, qui n'est autre que d'être toujours prête à recevoir toutes sortes d'obéissances, et tenir notre âme unie à la volonté de Dieu, autant qu'il nous est possible. Voilà en quoi consiste la vraie oraison, et non pas à être toujours en un coin, en douceur et bien recueillie; ce n'est pas cela que Notre-Seigneur regarde, mais le cœur, et si nous sommes prêtes à laisser faire tout ce que l'on voudra de nous. L'âme qui peut dire en vérité qu'elle est toujours disposée à tout ce qu'on voudra et à ce qu'on lui commandera, peut dire aussi en vérité qu'elle est toujours en oraison. Il ne faut pas toujours être à genoux pour faire l'oraison, on la peut faire en pétrissant, en balayant. Pour moi, j'ai plus de consolation à voir une Sœur faire une pratique d'exactitude à l'obéissance, que si je la voyais ravie et être moins observante.

Il est impossible qu'une âme vraiment humble croie les louanges et le bien qu'on dit d'elle, parce que la lumière de Dieu lui fait connaître l'excellence des vertus; et plus elle s'avance, plus elle voit la pureté que doivent avoir les âmes qui

tendent à la perfection, si bien que les moindres impuretés [imperfections] lui paraissent fort grandes; et lorsque l'Esprit-Saint retire la lumière qu'il lui donne et les secours sensibles, elle ne voit en soi qu'imperfections et misères.

Être fille de la Visitation, c'est mépriser l'honneur et estimer le mépris, non un mépris recherché et désigné, mais humblement accepté quand Dieu l'envoie ou le permet.

ENTRETIEN XXXV

SUR LA PATIENCE A SUPPORTER LES DÉLAISSEMENTS A L'ORAISON.

Il faut souvent user de cette pratique d'abnégation intérieure, de demander à Dieu, dans tous nos exercices, la parfaite nudité; mais quand il nous arrivera quelque autre trait d'amour, d'union avec Dieu, de confiance en sa bonté, il faut s'y bien exercer, en user fidèlement, sans les troubler ou interrompre pour vouloir pratiquer l'abnégation. Tout ce que doivent prétendre celles qui commencent à s'adonner à l'oraison, doit être de travailler à se résoudre et disposer, par tous les efforts d'esprit et de cœur imaginables, de conformer leur volonté à celle de Dieu, parce qu'en ce point seul consiste la plus haute perfection que l'on puisse obtenir dans la vie spirituelle. Il faut vivre au jour de la journée présente, sans user de prévoyance ni de soin de nous, pour l'avenir ni pour le présent; faire les choses ainsi qu'elles se présentent, profiter de tout de bonne foi et sans autre égard que de plaire uniquement à Dieu, par les seuls moyens que notre vocation nous fournit, sans user de recherches étrangères.

Il faut que l'âme soit fidèle à donner lieu à la parole de Dieu, si nous voulons qu'elle opère en nous, et que Dieu puisse dis-

poser de nos cœurs selon sa volonté, et afin d'obtenir la grâce que nous-mêmes puissions adhérer à cette volonté adorable.

L'âme qui se trouve encore atteinte et remplie de mille imperfections, est ridicule de prétendre déjà aux goûts divins, aux sacrées consolations; elle n'a encore acquis les vertus qu'en désir, et voudrait déjà en avoir les plus douces récompenses, que Dieu a coutume de donner à celles qui les possèdent en effet, et par une longue et constante pratique. Devant que de prétendre aux couronnes et à la gloire, mes filles, il faut embrasser la croix de Notre-Seigneur dans les sécheresses qui nous arrivent à l'oraison. Ce doit être notre premier exercice, et celle qui souffre le plus est la plus heureuse. Vous devez avoir l'âme constamment occupée de cette vérité, que le cœur qui a offensé la bonté de Dieu ne doit jamais demander ces plaisirs divins, ces jouissances et ces douceurs ineffables dont jouissent les âmes innocentes ou purifiées par le saint amour.

Nous ne devons point prétendre ni croire les mériter, quels que soient les services que nous puissions rendre à la divine Majesté. Il y a un manque d'humilité, de faire tant de cas de servir Dieu par les sécheresses, de s'en tant plaindre; Dieu nous les donne pour nous rendre humbles et non pour nous élever ou inquiéter. C'est le démon qui voudrait nous faire faire ce mauvais usage; il faut pourtant bien compâtir et consoler celles qui souffrent de grands et longs travaux intérieurs.

Une âme qui est humble vit aussi paisible, aussi soumise à Dieu, parmi les désolations et les stérilités intérieures que si elle nageait dans les goûts, consolations, et plaisirs intérieurs; Dieu les départ souvent aux faibles. Mes filles, il faut avoir bon courage et vivre dans une profonde humilité. Il ne faut pas même craindre les tentations, car Dieu les permet pour purifier notre cœur; et, bien qu'il arrive que nous y fassions quelques fautes, il faut s'en confesser, s'en humilier et demeurer en paix.

Une âme qui est toute à Dieu agit ainsi; faisons-le aussi et soyons bien tout à Dieu.

Mes filles, hormis que Dieu vous attire par des voies secrètes et intimes au recueillement et à une profonde occupation en lui, il est toujours mieux de se rendre attentives aux exercices du Directoire qu'à toute autre pensée, soit pour l'Office, où l'on doit surtout faire une grande attention de bien prononcer et de bien faire toutes les cérémonies, soit aux récréations et aux assemblées, écoutant avec attention le rapport des lectures. Mais si Dieu vous occupe, laissez-le faire, et ne faites rien autre que d'être bien attentive à nos observances.

Il faut tenir son esprit en tranquillité pour bien faire toutes choses à propos : la douceur, l'humilité et la tranquillité d'esprit sont le siége et le repos du Saint-Esprit. Suivez Dieu en simplicité de cœur, vous soumettant à la direction qu'on vous donne; il ne nous appartient pas de faire aucun dessein dans notre esprit, cela appartient à ceux à qui Dieu a commis le soin de notre âme.

Nous autres, qu'on croit si parfaites, sommes souvent atteintes de tant de distractions que c'est pitié; mais Dieu le permet pour nous tenir humbles. Il ne faut pas tant penser à la perfection, mais à faire de moment en moment tout le mieux que nous pouvons.

Tâchez, petit à petit, de vous quitter vous-même pour abîmer ce vous-même en Dieu. Il n'y a que la recherche de notre amour-propre et de nos satisfactions qui puisse inquiéter une âme qui veut bien être à Dien.

ENTRETIEN XXXVI

SUR LA FIDÉLITÉ A SUIVRE L'ATTRAIT DE LA GRACE PENDANT L'ORAISON.

Le secret de la vie spirituelle est de se tenir auprès de Dieu et de marcher en une continuelle présence de sa divine Majesté, mais une présence de foi et non de sentiment; d'autant que la perfection ne consiste point au goût et sentiment, mais en une parfaite résolution d'être à Dieu et à avoir un courage de longue haleine, à se mortifier et renoncer en tout, sans se relâcher jamais; car il est impossible d'être parfaite sans cette résolution. Nous nous arrêtons trop aux sentiments et ne vivons pas assez selon l'esprit et la foi.

Pour être en de grandes sécheresses d'esprit, on ne laisse pas de pouvoir faire des actes de confiance en Dieu, tant en l'oraison que hors d'icelle, comme : Eh Dieu! vous êtes mon Père, je me confie totalement en vous! Si c'est sans goût et sentiment, ce ne sera point sans profit.

Ordinairement, Dieu tire les âmes qui s'adonnent sérieusement à la pureté de cœur, à un grand abandonnement, et il prend des soins fort particuliers de ces âmes-là.

Lorsqu'à l'oraison on est attiré à une grande simplicité, il ne se faut pas mettre en peine quand, autour des bonnes fêtes, on ne s'y occupe pas aux pensées de ces grands mystères, car il faut toujours suivre son attrait. Hors de l'oraison on peut faire des pensées, et regarder ces mystères simplement ou les lire; car, bien que l'on n'y fasse pas de grandes considérations, on ne laisse pas de sentir en soi certaines douces affections d'imitation, de joie ou autres. Et pour l'oraison, le grand secret est toujours d'y suivre l'attrait qui nous est donné. Mon Dieu! combien y a-t-il des âmes qui se peinent quelquefois autour de leur

oraison pour la pouvoir bien faire, et cependant il n'y a rien à faire qu'à suivre l'attrait; et plus l'oraison est pure, simple et dénuée d'objet, plus elle est excellente et parfaite, car Dieu est esprit, et une essence très-simple. C'est pourquoi plus l'âme traite délicatement et simplement avec Lui, en l'oraison, plus elle est rendue capable de s'unir à Lui.

Oui vraiment, mes filles, c'est une grande consolation de s'abandonner totalement à Dieu et de savoir qu'il voit et pénètre le plus intime de nos cœurs. Cette manière de se tenir en sa présence est bonne, mais surtout je vous recommande de vous garder de l'empressement.

Oui, mes filles, quand on a besoin de quelque lumière, en des choses importantes, il faut la demander à Dieu, et si dans l'oraison elle vous vient, vous pouvez la conserver, sans pourtant vous détourner du regard de Dieu, et ceci se peut faire ainsi; par exemple : bien que je regarde et que je tienne ma vue arrêtée sur ce rayon de soleil, je ne laisse pas de voir encore, des deux côtés de ce rayon, le plancher, quoique je ne regarde pourtant que le rayon. Après l'oraison, il faut simplement, en se remettant en la présence de Dieu et s'abaissant devant Lui, rechercher cette lumière.

C'est une bonne pratique de simplicité, que notre Bienheureux Père recommandait fort, de n'avoir point tant de réflexions ni sur le passé, ni sur l'avenir, ni même sur le présent; mais à chaque occasion demander conseil à Dieu en élevant sa pensée à Lui, soit allant au parloir pour traiter de quelque affaire, soit pour les autres choses de notre charge. Notre-Seigneur m'enseigna cette pratique, il y a bien longtemps, et je vous la recommande.

Les âmes attirées à la simplicité dans l'oraison doivent avoir un grand soin de retrancher un certain empressement, qui donne souvent envie de faire et multiplier les actes en icelle, parce que c'est une pure recherche de soi-même qui donne cette ar-

deur, laquelle nous prive de cette simple attention et occupation de notre âme en la présence de Dieu. L'oraison n'est autre chose que cette intime communication de l'âme avec son Dieu, et ces paroles intérieures ou actes que nous voulons faire alors, pour accroître ce sentiment, et le rendre plus sensible, est ce qu'il faut très-soigneusement retrancher.

Mais, comme il ne faut jamais de soi-même se porter à cette oraison, aussi faut-il suivre l'attrait dès que Dieu le donne, avec grande humilité et soumission. Il porte et affectionne grandement les âmes qui l'ont, à la pureté de cœur, à l'exacte observance, à un grand renoncement d'elle-même, à l'humilité, simplicité, mais surtout à un grand abandonnement de tout soi-même à la divine Providence. Monseigneur de Langres disait qu'il estimait que cet attrait était tellement l'attrait des filles de la Visitation, qu'il ne pensait pas qu'une fille en pût bien avoir l'esprit, si elle n'avait cet attrait d'heureuse et sainte simplicité intérieure.

Nous devrions prendre toutes nos délices à traiter avec Notre-Seigneur, et êtres indifférentes que les siennes, en nous, fussent de nous donner de la consolation et suavité, ou bien des distractions, des peines ou travaux; pourvu que son bon plaisir s'accomplisse, il nous doit suffire. Enfin, c'est l'abrégé et le sommaire de la perfection que la totale dépendance et conformité de notre volonté à celle de Dieu. Toute la doctrine de notre Bienheureux Père tendait au parfait dénûment de soi-même. J'aime mieux que l'on se tienne simplement attentive à recevoir tout ce qui arrive de la main de Dieu, selon l'ordre que sa Providence présente les choses, que non pas d'occuper continuellement son attention à choisir ce qui mortifie le plus, parce que notre Bienheureux Père faisait ainsi. Mais s'il y a quelque rencontre où il faille choisir, alors il faut prendre ce qui mortifie le plus, car à mesure que nous nous vidons de nous-même, Notre-Seigneur nous remplit de ses dons et de ses

grâces. O Dieu! qu'heureuses sont les âmes véritablement simples et méprisant tout ce qui n'est point Dieu!

La douceur et tranquillité d'esprit sont le siége du Saint-Esprit. Pour avoir la perfection que Dieu demande de nous, en notre vocation, il faut être parfaitement mortifiées de corps, de cœur et d'esprit, se perdre tout soi-même avec ses recherches, ses intérêts, et ne rien vouloir que ce que Dieu veut, et être entièrement abandonnée à sa Bonté. Tout arbre porte fruit selon son espèce; s'il ne le fait, il mérite d'être coupé et jeté au feu. Ainsi, si l'oraison, tant haute et élevée que vous voudrez, ne produit le fruit de la mortification, elle n'est rien; car, pour être vraie, il faut nécessairement qu'elle produise des fruits, c'est-à-dire la pratique des vertus; car on ne se mortifie que pour l'acquisition d'icelles, et il ne faut, pour en acquérir la perfection, que bien débrouiller son cœur et se donner vraiment à Dieu. O que nous perdons, pour avoir trop de recherches de nous-même!

Mes filles, la plus grande affaire que nous ayons depuis que nous sommes entrées en Religion, c'est de nous y occuper à aimer Dieu. Tout le temps que nous n'employons pas à cela, nous le dérobons à Dieu.

La fin de ceux qui travaillent, c'est le repos; ainsi la fin de ceux qui cherchent Dieu, c'est de se reposer en Lui, et partant, quand ils en jouissent, ils peuvent bien dire avec l'Épouse : *J'ai trouvé Celui que mon âme aime, je le tiendrai et ne le laisserai point aller*. Le fruit de la perfection chrétienne et religieuse est de s'abandonner tout à Dieu, et de se reposer entre ses bras, comme un enfant, lui recommandant néanmoins cette affaire. Il n'y a rien qui nous rende plus semblables à Dieu que la simplicité; l'âme qui l'a vraiment est parfaite. Quand les âmes s'adonnent bien à la vraie mortification, Dieu les rend capables de grandes choses.

L'essence de l'oraison n'est pas d'être toujours à genoux,

mais bien de tenir notre volonté unie à celle de Dieu en tout événement..... L'âme qui se tient prête et disposée à recevoir toutes sortes d'obéissances, et qui les reçoit amoureusement, comme de la part de Dieu, peut dire en vérité qu'elle est toujours en oraison; car, de cette sorte, on la peut faire même en balayant.

Nous devons vivre de la seule volonté de Dieu. Oh! qu'une âme qui ferait cette entreprise, de regarder et suivre en toutes choses cette divine volonté, serait heureuse! car elle jouirait d'une profonde paix en sa résignation, parce que en tout elle trouverait cette divine volonté, et l'aimerait autant en une chose qu'en une autre, parce qu'elle ne mettrait pas son contentement ès événements, ains en la volonté de Dieu qui les veut et les permet. Nous sommes appelées à cette perfection, et pour y parvenir, il n'est pas besoin d'altérer le corps par pénitences et austérités; c'est pourquoi nous n'avons nulle excuse de ne la point pratiquer. Certes, la plus grande assurance de salut que nous puissions avoir en cette vie, consiste en cette entière et absolue remise de tout notre être à la volonté de Dieu, et à nous reposer au soin de sa Providence. Se reposer est bien doux, facile, aisé et bien aimable; mais être abandonnée à la sainte volonté est un point bien plus haut, plus grand et plus relevé, parce qu'il comprend la parfaite indifférence à tout ce que Dieu veut de nous.

ENTRETIEN XXXVII

SUR LA PERTE DE SOI-MÊME EN DIEU.

Ma chère Sœur, à ce que je vois, vous avez désir de vous perdre en Dieu. Être perdue en Dieu, n'est autre chose que

d'être absolument et entièrement résignée et remise entre les mains de Dieu, et abandonnée au soin de son adorable Providence. Ce mot de SE PERDRE EN DIEU, porte une certaine substance, que je ne crois pas pouvoir être bien entendue que par ceux qui se sont ainsi heureusement perdus. Le grand saint Paul l'entendait bien lorsqu'il disait avec tant d'assurance : « *Je vis, mais je ne vis plus en moi, ains c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* » O Dieu! mes Sœurs, que nous serions heureuses si nous pouvions véritablement dire : « Ce n'est plus moi qui vis en moi, parce que toute ma vie est toute perdue en Dieu, et c'est lui qui vit par moi, et en moi. Ne vivre plus en nous-même, mais perdue en Dieu, c'est la plus sublime perfection à laquelle une âme puisse arriver. Nous y devons pourtant toutes aspirer, nous perdant et reperdant mille fois dans l'Océan de cette grandeur infinie. Mais une âme ainsi perdue est toujours anéantie devant Dieu; elle est toujours contente de ce que Dieu fait dans elle, et hors d'elle. Tout ce qui lui arrive la satisfait; l'affliction lui plaît; elle la regarde sans se troubler, parce qu'elle dira : J'ai perdu toute consolation dans celle d'être perdue en Dieu. Si on lui annonce la mort de ses proches ou de ses amis, elle n'en paraît point troublée, car elle les avait déjà perdus en Dieu. Si on l'humilie fortement, qu'on touche son point d'honneur, hélas! elle ne tient point compte de cela, parce qu'elle s'est toute donnée et perdue dans Celui qui doit faire son honneur et sa gloire, et on ne saurait rien lui ôter qu'elle n'ait perdu et voulu perdre elle-même. J'admire ce grand Job : il est sur son fumier rongé des vers : *Le Seigneur a fait cela,* dit-il, *son saint Nom soit béni.*

Il y a quelque temps qu'une personne m'écrivait sur des grandes peines qu'elle souffrait. Je lui mandai de *perdre tout cela en Dieu.* Cette parole fit un tel effet dans son âme, qu'il m'écrivait d'en être tout étonné, et tout ravi de contentement de ce que cette seule parole : *perdre tout cela en Dieu,*

avait produit en lui. Pour nous, mes chères Sœurs, nous voudrions bien nous *perdre,* mais nous voudrions aussi qu'il ne nous en coûtât guère. Nous disons bien à Notre-Seigneur que nous nous abandonnons entre ses bras divins, mais nous ne le faisons pas de la bonne sorte. Nous voulons toujours avoir quelques petits soins de nous-même, non pas tant pour le temporel comme pour le spirituel, l'amour-propre par sa subtile finesse nous persuadant toujours que si nous ne nous en mêlons un peu, tout n'ira pas bien.

Non, ma Sœur, une âme totalement *perdue* en Dieu ne veut avoir ni de vertu, ni de perfection que ce que Dieu veut qu'elle en ait. Elle travaille fidèlement, parce que Dieu le veut, mais elle lui laisse tout le soin de son travail, et ne se met pas en peine de chercher des moyens nouveaux de perfection, ains ne s'applique qu'à bien employer ceux que la Providence lui fournit et qu'elle lui présente à chaque occasion.

Il est vrai, mes très-chères Sœurs, bien que l'on se soit parfaitement donné à Dieu, on peut se reprendre facilement. Mais que faire à cela, ma chère fille, sinon de s'en bien humilier, et reconnaître que notre *perte* en Dieu n'était pas entière, puisque nous avons été si prompte à nous *retrouver,* et après cet acte d'humilité profonde se *reperdre* de nouveau, se jeter en Dieu comme une petite goutte d'eau dans la mer, et se bien *perdre* dans cet océan de la divine bonté pour ne se plus *retrouver.* Toutes les fois qu'il vous arrivera de vous *reprendre,* ma fille, refaites la même chose constamment, et si vous persévérez fidèlement à vous *redonner* toujours, j'ose vous assurer que vous vous *perdrez* enfin d'une si heureuse perte que vous ne vous *trouverez* plus. Il est facile de perdre ce que l'on veut bien perdre, et qu'on perd souvent sans apporter du soin à le retrouver; l'on ne pense plus à une chose perdue. Si nous voulons tout de bon nous *perdre,* ne pensons plus ni à nos cœurs, ni à nos corps, ni à nous-même, ni à rien de tout ce qui n'est pas Dieu ou pour

Dieu. Ah! que je voudrais bien voir mes chères filles ainsi *perdues!* Ne voulez-vous pas bien entreprendre cette *perte* si désirable pour votre défi! Je le désire bien, mes chères Sœurs. O Dieu! que ces paroles sont fidèles : *Mourons avec Jésus-Christ si nous voulons ressusciter avec Lui!* C'est notre grand saint Paul qui nous les dit, prêtons-lui foi, et vous verrez qu'il dit vrai, parce qu'il est impossible de trouver la vraie et solide vertu qu'en cette mort de nous-même, de nos inclinations, et de nos humeurs pour ranger tout sous l'étendard de la croix de Notre-Seigneur. Malgré cette divine semonce, nous souffrons avec tant de répugnances. O mes Sœurs! mes chères sœurs! si le grain du plus beau froment ne meurt, il ne fructifiera point. C'est la vérité éternelle qui nous en avertit, elle est bien digne d'être crue. Si le vieil Adam n'est ruiné, le nouveau ne vivra pas en nous.

ENTRETIEN XXXVIII

(Fait en 1631)

SUR LA GLOIRE ET LE BONHEUR DE L'AME RELIGIEUSE.

La Maison de Dieu, c'est la sainte Église; les cabinets du Roi, c'est la religion. Il y a vingt et un ans qu'il plut à sa Bonté de s'édifier un nouveau cabinet, pour nous y faire reposer et jouir en icelui de sa divine présence et de ses caresses célestes. Voyez-vous, mes filles, quand un roi a fait bâtir un cabinet, dans un ancien château, il s'y plaît tellement que l'on dirait que c'est son séjour le plus agréable. Il le fait soudain remplir de mignardises, d'enrichissures, d'odeurs et de parfums, le faisant dépositaire des choses les plus précieuses qu'il

ait, et fait une faveur signalée à ceux qu'il y mène, et là il les entretient seul à seul continuellement avec la reine sa chère épouse. Certes, le bon Sauveur Jésus, notre Roi souverain et notre Époux très-adorable et très-aimable, en ces derniers siècles, a pris plaisir de s'édifier un nouveau cabinet, dans sa royale et sainte Maison, et c'est notre petit Institut, duquel il a pris un soin si amoureux, si paternel et si spécial, qu'il a bien fait voir que c'était une œuvre de sa main que cet édifice, lequel, à la vérité, il a enrichi de beaucoup de vertus; et les odeurs qu'il a mises en ce cabinet se sont déjà exhalées en divers lieux, et ont grandement édifié et réjoui l'Église.

Nous n'étions, mes très-chères filles, que de pauvres et chétives créatures; néanmoins, Dieu, par un excès de bonté envers nous, nous a choisies pour ses ÉPOUSES et nous a rendues REINES. Il nous a tirées dans son cabinet avec des chaînes d'or, d'amour et de suavité; ses délices seront d'être avec nous et de nous distribuer ses faveurs, si nous prenons réciproquement toutes nos délices d'être avec sa souveraine Bonté. Si nous sommes si heureuses que de ne chercher que cela, vous verrez que ses libéralités s'étendront plus loin qu'elles n'ont encore fait, et il fera sur nous une sainte profusion de ses faveurs qu'il ne communique qu'à ses ÉPOUSES.

Mais, quand je parle des grâces et faveurs que Dieu communique à ses ÉPOUSES, je ne veux pas que vous entendiez seulement les caresses intérieures qu'il donne souvent aux âmes religieuses; mais bien plus faut-il entendre les croix, les mortifications et les souffrances, car ce sont là les vraies odeurs que nous devons suivre et qui nous doivent attirer.

Les odeurs qui nous doivent davantage allécher à la poursuite du vrai bien, sont celles que le Sauveur de nos âmes répandit sur le mont de Calvaire, et non pas celles du Thabor; car les unes sont plus constantes et efficaces que les autres. Oh! quel bonheur et quel honneur à l'âme, ÉPOUSE DU FILS DE

Dieu, de suivre son Époux par la chemin où il a marché! C'est la vraie joie de la FIDÈLE ÉPOUSE, de suivre son Bien-Aimé, soit emmi le parterre fleuri des consolations savoureuses, soit au champ et au travail de l'action, soit au doux repos du midi sur la sacrée poitrine; ou dans sa sainte et nuptiale couche, par une douce contemplation; ou sur la montagne dure, âpre, épineuse et amère de la myrrhe, je veux dire des dérélictions, ténèbres et amertumes qui arrivent quelquefois aux âmes les plus aimées de Dieu. Bienheureuses serons-nous, mes très-chères filles, si nous nous tenons fermement attachées à l'Époux, ne sortant point du lieu où il nous a mises, en son cabinet, pour nous communiquer sa bonté et tout ce qui est de lui. Ne cherchons point d'autre passe-temps, d'autre repos, ni d'autre joie que celle-là, car aussi bien hors d'elle nous ne trouvons qu'ennemis, troubles, amertumes et tristesses.

ENTRETIEN XXXIX

(Fait le 24 novembre 1629)

SUR LA PERFECTION DE NOTRE INSTITUT ET SUR LA FIDÉLITÉ A LA GRACE.

La perfection de céans, mes chères Sœurs, n'est pas fondée sur les grâces extraordinaires en l'oraison, mais sur la solide vertu. Nos premières Mères et Sœurs n'auraient jamais voulu parler d'autre [chose] que de l'oraison; elles en faisaient de perpétuelles demandes à notre Bienheureux Père, et elles n'étaient pas bien satisfaites, parce qu'il leur répondait courtement, s'étendant sur les pratiques de la vertu véritable, auxquelles il portait tout à fait les âmes qu'il conduisait, plus que par toutes

autres voies, et bien qu'il eût vu les âmes gratifiées des plus sublimes ravissements, s'il n'y trouvait un fond de véritable humilité, il n'en faisait point d'état.

Il aimait fort une âme courageuse, laquelle il voyait absolument déterminée au bien, quoi qu'il lui pût arriver, et ne voulait pas qu'on regardât aux goûts et aux plaisirs, ni aux dégoûts et aux privations, mais il voulait que dans les douceurs comme dans l'amertume, on allât droit à Dieu par une remise humble et soumise aux divines dispositions sur nous, par l'exercice d'une sincère douceur de cœur et égalité d'esprit. Lorsqu'il rencontrait de telles âmes, il les chérissait fort, et pour mériter ses tendresses, je voyais qu'il ne fallait qu'aimer le bon plaisir de Dieu et sa sainte volonté sans se regarder soi-même; mais il ne laissait d'aimer les moins parfaites, et il travaillait patiemment et doucement autour de ces âmes moins fortes.

Mes chères Sœurs, il y a des âmes qui, comme les lys, plantés profondément en la terre, ne portent que fort tard; et d'autres, comme ceux qui sont moins enfoncés, portent de meilleure heure. Oui, mes chères filles, nous sommes fort enterrées en nous-même, c'est pitié! nous ne portons guère de fruits, ni de fleurs que bien tard. Mais si nous sommes généreuses, peu enracinées en notre propre terre, que nous ne prenions que par nécessité tout ce qui est de la nature, nous porterons des fruits beaux, bons et de bonne heure.

Dieu ne cesse jamais, tant il est bon, d'être autour du cœur de l'homme pour l'aider à sortir de lui-même, des choses vaines et périssables, afin qu'il puisse recevoir sa grâce et se donner tout à lui. Il appelle l'un par une prédication, l'autre par un exemple; celui-ci par une sainte lecture, ou par sa seule inspiration; d'autres par quelques afflictions. Enfin, il présente sa grâce à chacun suffisamment et très abondamment pour le salut, et pour l'avancement et progrès en la perfection.

Notre Mère la Sainte Église, détermine très-assurément que jamais la grâce ne nous manque, ni ne nous quitte, que nous ne la quittions. Ce bon Dieu nous attend en patience dans nos délais, il nous appelle incessamment, bien que nous ne lui répondions pas; il frappe à la porte même du cœur qui lui est fermé. A cette heure que je vous parle, combien pensez-vous qu'il y ait des âmes que sa grâce gagne, et qui sont destinées au salut éternel, étant encore embourbées dans de grands péchés? Notre-Seigneur les voit dans leurs crimes, il les regarde, il les patiente, il les inspire, enfin, il les retire parce qu'elles coopèrent à sa grâce, bien qu'elles se soient mises en grand danger, différant leur coopération; l'Esprit de Dieu s'en va, se retire, quand nous ne le recevons pas, et que nous le refusons. L'Écriture le témoigne en plusieurs endroits : lorsque l'Époux eut fort prié son Épouse de lui ouvrir la porte, et qu'elle continua ses excuses, cet Amant sacré passa, et elle ne le trouva plus lorsqu'elle se ravisa de lui ouvrir. Mes chères Sœurs, lorsque nous nous sentons pressées de sortir d'un péché, de quitter une imperfection, de nous relever d'une négligence, d'acquérir une vertu, de nous avancer fortement à la perfection du divin amour, alors, l'heure est venue pour nous, levons-nous promptement, accourons au divin Époux, acceptons sa grâce, profitons de son inspiration, c'est le temps de notre délivrance, ne différons point, accourons, accourons sans délai, autrement il se dépitera et s'en ira.

Il me vient une similitude sur ce sujet, qui est un peu de récréation, mes chères filles. Je me souviens que Monsieur de Chantal aimait fort à dormir la grasse matinée; moi qui avais toute l'économie de la maison à mon soin, j'étais forcée de me lever matin pour donner tous mes ordres. Lorsqu'il commençait d'être tard, et que j'étais revenue dans la chambre, y faisant assez de bruit pour l'éveiller, afin qu'on dît la messe à la chapelle, pour faire après les affaires qui restaient, l'impatience

me venait; j'allais tirer les rideaux du lit en lui criant qu'il était tard, qu'il se levât, que le chapelain était habillé et qu'il allait commencer la messe; enfin, je prenais une bougie allumée, et la lui mettais sous les yeux, et le tourmentais tant, qu'enfin je le faisais quitter son sommeil et sortir du lit. Je veux vous dire, par ce petit conte, que Notre-Seigneur fait de même avec nous : nous ayant attendues et patienté longtemps, et voyant que par des moyens généraux nous ne sortons point de nos imperfections, il s'approche plus près de nous, il tire le rideau lui-même de quelques difficultés, il nous apporte sa lumière jusque sur les yeux, nous sollicite et nous presse si fort, que souvent il nous contraint, comme par une douce violence, de nous lever; et lorsque nous sentons ses traits, que nous avons sa lumière, mes Sœurs, il faut lui obéir, nous lever promptement et sortir de nous-même, autrement il s'irritera, s'en ira et nous quittera. C'est le malheur des malheurs lorsque Dieu retire ses inspirations. Hélas! il le fait pourtant après avoir bien attendu, il le dit lui-même : *J'ai été de longues années après ce peuple, mais il ne m'a point voulu ouïr, et je jure pour cela qu'il n'entrera point en mon repos.*

Oh! Dieu, mes filles, lorsque par notre négligence nous laissons de profiter de ces précieuses et divines inspirations, craignons très-justement de ne trouver plus le temps propice de le ravoir. Le même Seigneur a dit : *Un temps viendra que vous me chercherez et ne me trouverez; vous m'appellerez et je ne vous répondrai point.* Et pourquoi, Seigneur? *Parce que, lorsque je vous ai cherchés et recherchés, demandés et redemandés, vous ne vous êtes pas laissé trouver, et que vous ne m'avez pas voulu répondre. Je me suis montré à vous, et vous ne m'avez point voulu voir, maintenant je vous rendrai la pareille.* Correspondez, mes chères filles, à ces divins attraits quoi qu'il nous en coûte. Le ciel souffre violence, et les forts le ravissent. Il se faut vaincre et surmonter fortement, et lorsque Dieu nous appelle, le suivre

fidèlement et humblement, opérant l'œuvre de notre salut avec crainte et tremblement, puisque le chemin qui conduit à la vie est si étroit, que peu de personnes y entrent bien comme il faut. Pour y bien marcher, il faut *agir*, *souffrir* et *soutenir*, puisque nous ne sommes en cette vallée de larmes que pour fatiguer et endurer, pour souffrir et non pour jouir; pour combattre et non pour nous tenir en repos. L'Église de Dieu, Épouse de Jésus-Christ, est appelée militante, c'est-à-dire souffrante, combattante, guerrière. Tous les fidèles sont les membres de cette Église, il faut donc que ces membres fidèles soient tous soldats combattants, forts et vaillants, pour vaincre les trois ennemis communs de tous.

Or, pour les deux premiers, le démon et le monde, ils ne nous font pas grande peine, ni ennui; ce n'est que ce *nous-même* qui nous tourmente et qui est notre grand ennemi, sur lequel les deux autres se reposent, parce qu'ils savent que le plus fier ennemi de l'homme est en lui-même. J'aime fort, mes Sœurs, ce mot de saint Bernard qui dit : *Ce corps que tu vois, tu crois que c'est toi-même, et il n'en est rien, parce que ce n'est qu'un sac de corruption, une pâture pour les vers, et néanmoins le trop d'amour pour une chose si vile nous retarde bien souvent au chemin de la vraie vertu.* Ce corps est ce faux nous-même, tout rempli de rébellions, de passions mauvaises, habitudes vicieuses, de propres recherches, et comme il tend toujours en bas, il tire, s'il peut, l'âme après soi; et, si l'on n'a bien l'éveil à le mortifier, pour saint que l'on soit, l'on fait des faux pas en cet endroit, parce qu'on sent toujours quelques rébellions et contrariétés en la partie inférieure. Ces ermites hypocrites qui ont voulu soutenir le contraire, ont été condamnés par l'Église; et, à la vérité, je ne sais aucun saint qui n'ait eu besoin de faire attention à mortifier le corps. En quelle manière notre Bienheureux avait-il acquis ce grand empire sur lui-même, pour ne craindre ni froid, ni chaud, ni aucune incommodité,

sinon en ne laissant passer aucune occasion de se mortifier, ce qui a paru si éminemment dans la patience merveilleuse qu'il exerça dans sa dernière maladie.

Enfin, tant que nous serons vivantes, nous aurons besoin de bien combattre ce nous-même. Je trouve que c'est une grande bassesse d'être attachées à nos corps, nous qui goûtons les plus doux et purs plaisirs d'esprit, et qui sommes destinées à vivre d'une vie toute d'esprit. Le corps n'est rien, nous le voyons bien, dès que l'âme en est sortie, ce n'est plus pour nous qu'un objet d'horreur; et, néanmoins, ce n'est que la mort qui le réduit dans l'état où il devrait être. [Pendant la vie] il ne devrait avoir de mouvement que par le commandement de la raison, tout ainsi qu'un cadavre ne se meut, comme disait le bon saint François d'Assise, que par autrui, et non de lui-même. Tâchons donc de nous bien mortifier, mes Sœurs, d'assujettir le corps à la raison, et non la raison à lui-même. A quel prix que ce soit, acquérons la vraie vertu; mais ne nous appuyons pas, en cette entreprise, sur nos propres forces, ains jetons notre confiance en la bonté divine, qui nous soutient en tout.

ENTRETIEN XL

SUR L'ESPRIT D'HUMILITÉ, CARACTÈRE DISTINCTIF DE NOTRE INSTITUT.

L'excellence de l'esprit de notre Institut consiste en l'amour de l'humilité, vileté et abjection : quand cette humilité défaudra, notre excellence manquera. Pour être vraie fille de la Visitation, il faut être vraiment humble, mépriser l'honneur et estimer le mépris.

Quand Dieu trouve dans une âme un entendement anéanti,

il lui fait de grandes grâces, et lui communique des lumières et faveurs fort spéciales; voire même, que cet anéantissement est l'une des plus grandes grâces qu'une âme puisse recevoir. Si nous avions les yeux bien ouverts, et le goût intérieur bien disposé pour savourer les fruits de l'humilité et anéantissement, nous serions dans un continuel bonheur; puisque c'est cela seul qui peut nous rendre riches et agréables devant Dieu, aux yeux duquel tout ce qui n'est pas vertu n'est rien.

Le vrai esprit de l'Institut, mes chères filles, n'est autre que celui de Notre-Seigneur, vraiment humble, vraiment simple, droit, sincère et joyeux, dans la sainte innocence et liberté.

Il n'y a que les humbles qui glorifient et honorent Dieu comme il faut, parce que, reconnaissant que d'eux-mêmes ils ne sont rien et ne peuvent rien de bon, ils rendent à Dieu l'honneur et la gloire de tout ce qu'ils font de bien, connaissant et confessant qu'il est la source et l'origine de toutes grâces et vertus. Dieu se plaît à faire de grandes choses pour les âmes humbles, mais vraiment humbles de cœur.

Toutes les filles de la Visitation sont obligées par leur vocation, de chercher, en tous leurs exercices, leur humiliation et abjection; et Dieu ne favorise que les âmes humbles et qui se confient entièrement en lui. La plus grande abjection et vileté qui puisse être en une âme, après le péché, c'est d'être sans vertu.

L'humilité et la charité sont les mères des vertus : l'une nous abaisse jusqu'au néant, par la propre connaissance de ce que nous sommes; et l'autre nous élève jusqu'à l'union de nos âmes avec Dieu; toutes les autres vertus suivent ces deux-là, comme les poussins, leur mère.

L'humilité est une précieuse monnaie pour acquérir le ciel. Il n'y a point de perfection sans humilité, et nous avons autant de degrés de perfection que nous en aurons en l'humilité et non plus.

La vertu se cache aux yeux de ceux qui l'ont, et se découvre à ceux des autres. Le moyen de posséder la paix intérieure, c'est d'avoir une véritable et très-sincère humilité, car le vrai humble n'a rien qui lui fasse peine.

L'humilité de cœur n'est autre chose qu'une véritable connaissance que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien, et désirer d'un vrai désir que les autres nous tiennent et traitent comme telle, c'est cela qui s'appelle humilité de cœur, laquelle fait encore que nous nous anéantissons en tout, sans exception, et que nous nous estimons toujours mieux traitées et plus estimées que nous ne méritons.

Nous sommes d'autant plus saintes que nous sommes plus humbles, et non pas plus; et si nous portons peu de fruits, c'est parce que nous ne nous anéantissons pas assez en nous-même. Cependant, si l'homme ne se mortifie et ne se fait violence, il ne portera jamais le fruit de la volonté de Dieu en soi.

Mes filles, nous devons regarder l'éclat de notre Institut et l'estime que l'on en fait, non en nous, mais en Dieu, d'où il provient, et ne nous jamais départir, pour tout l'éclat du monde, de l'amour de notre petitesse, vileté et abjection. C'est une chose grandement mauvaise, en une âme religieuse, que l'amour de sa propre réputation, et la crainte que quelques grains d'icelle ne nous en soit ôtés, parce qu'il faut être totalement abandonnée à la Providence de Dieu, sans la permission de laquelle rien ne nous saurait arriver, car l'essence de l'humilité consiste à avoir une volonté entièrement soumise à celle de Dieu.

L'accusation franche de soi-même [de ses fautes] est une des plus vraies marques de l'humilité en une âme, comme, au contraire, l'excusation de ses fautes et manquements est le signe évident d'un très-grand orgueil. Il est impossible d'avoir la paix, au moins une vraie paix intérieure et de vertu, que par le moyen de l'humilité sincèrement pratiquée. Par l'humilité,

l'on surmonte toutes les tentations. O humilité! fondement de toutes les vertus; humilité, sans le fondement de laquelle nulle vertu ne saurait subsister! Enfin, mes Sœurs, l'humilité est la princesse et la reine de toutes les autres vertus. Je désire que nous soyons toutes des SAINTES, mais des SAINTES d'une très-pure pureté, et d'une très-profonde humilité.

L'amour de la propre estime est un casque et un plastron à l'âme, et qui l'empêche de pouvoir recevoir et d'être susceptible des traits de l'amour de Dieu.

ENTRETIEN XLI

SUR L'ABANDON A LA PROVIDENCE, AUTRE CARACTÈRE DISTINCTIF DE L'ESPRIT DE NOTRE INSTITUT.

Oui, ma Sœur, c'est un vrai point de la plus haute et sublime perfection, que d'être entièrement remise, dépendante et soumise aux événements de la divine Providence. Si nous nous y sommes bien remises, nous aimerons autant d'être à cent lieues d'ici, qu'ici même; et possible mieux, pour y trouver plus du bon plaisir de Dieu et moins de notre propre satisfaction. Il nous serait indifférent d'être humiliée ou exaltée, que cette main ou cette autre nous conduise, d'être en sécheresse, aridité, tristesse et privation, ou d'être consolée par la divine onction et dans la jouissance de Dieu. Enfin, nous nous tiendrions entre les bonnes mains de ce grand Dieu comme l'étoffe en celles du tailleur, qui la coupe en cent façons pour l'usage qui lui plaît et auquel il l'a destinée, sans qu'elle y apporte de l'obstacle; ainsi nous endurerions que cette puissante main de Dieu nous coupe, martèle, cisèle, tout comme elle veut que nous soyons faites,

pour être une pierre propre à parer son édifice, et les afflictions comme les délices ne seraient qu'une même chose, nous écriant, avec notre grand Père saint Augustin : *Coupez, tranchez, brûlez, mon Seigneur Jésus-Christ; pourvu que je sois avec vous et que je vous possède, je suis content!*

Mes Sœurs, ne parviendrons-nous jamais à la totale destruction de nos sentiments humains et à la ruine de la prudence humaine, pour voir, d'un œil pur, d'une vraie foi, la beauté et bonté des afflictions, des souffrances, des pressures de cœur, des dérélictions et maladies? Le monde ne s'attache qu'à l'écorce, et ne va pas jusqu'à voir la moelle cachée sous la douceur de la croix; il ne voit que l'écorce, qui paraît rude et fâcheuse; mais il ne pénètre point jusqu'au dedans, où l'on goûte plus de plaisir, si l'on aime bien Dieu, que l'on n'en trouvera jamais dans la jouissance des faux et vains contentements, que le même monde peut donner. L'esprit humain voit une personne délaissée, persécutée et mortifiée; il la croit misérable et pleurerait volontiers de compassion sur elle, quand il voit que la créature l'a comme rejetée; mais, s'il discernait et pénétrait la douceur que Dieu fait trouver à cette âme dans l'humiliation, il aurait de l'envie du bonheur qu'elle possède d'être admise à l'honneur de la divine familiarité.

C'est un grand trait de la divine Providence, quand elle permet l'infidélité de la créature, et que des affaires succèdent mal et contrarient quelquefois nos désirs, parce que tout cela oblige notre cœur, que Dieu a créé libre et désengagé, à aller se reposer en lui; ce pauvre cœur est si faible, que, s'il rencontrait toujours dans les créatures du contentement, il irait avec peine au Créateur. Les yeux de la chair ne voient pas bien cela, mais Dieu le voit pour nous; il sait que la douleur et l'humiliation nous rendent conformes à son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais, pour nous, mes chères Sœurs, que la divine miséricorde a séparées du monde, qu'elle a retirées dans ce cloître pour nous

distinguer par tant de grâces et de bienfaits du reste des créatures, soyons toujours prêtes à faire et souffrir tout ce que Dieu veut de nous, ne disant jamais : C'EST ASSEZ de peines, de mépris et d'abnégation ; mais, ME VOICI, toute soumise et prête à faire votre bon plaisir. C'est vivre selon l'esprit, de parler de la sorte, et non selon les mouvements de la partie inférieure, qui n'entre point en participation dans cette façon d'agir si parfaite. C'est par cette voie que les vraies filles de la Visitation doivent marcher.

Le bon Job s'écriait sur son fumier : *Que celui qui a commencé de m'affliger parachève seulement son œuvre en moi ; j'y trouve mon plaisir, parce que je vois le sien dans mon extrême souffrance, et je bénis son saint Nom au milieu de cette rude épreuve.* La vraie résignation consiste dans la pratique de cette merveilleuse patience, et à bénir Dieu de ce qu'il nous a ôté, comme de ce qu'il nous a donné. Il faut vous avouer la vérité, mes chères Sœurs, j'aurais bien de la sainte joie de vous voir toutes bien abandonnées au bon plaisir de ce grand Dieu, et soumises à sa divine Providence. Notre Bienheureux Père me disait un jour, que *c'était là le rendez-vous unique de notre cœur, que nous n'en devions point avoir d'autre.*

La grande besogne que nous trouvons en nos règles et la perfection angélique à laquelle cet Institut doit aspirer, ne consistent pas à une grande multiplicité d'actes et œuvres pénales, beaucoup estimés du vulgaire ; mais elle nous conduit à la perfection de l'esprit, toute cachée en Dieu. C'est là notre excellence, de voir la volonté de Dieu en toutes choses et la suivre. Cette vie cachée nous conduit à l'union divine, à la séparation de toutes les choses créées et à une parfaite pureté de cœur, qui plaît infiniment à Dieu ; il ne nous a ainsi cachées que pour nous faire vivre de Lui et en Lui. Faisons donc de notre douce clôture un paradis en terre, et de nos cellules, le séjour de l'Époux ; rendons tout notre monastère le lieu de ces délices, et

le midi de son amour pour y venir reposer. Nous le pouvons par sa grâce; ayons seulement un grand courage et nous obtiendrons cette faveur, en observant nos règles exactement, en faisant toutes nos actions dans *une profonde, sincère et franche humilité,* vivant dans la parfaite abnégation de nous-même et dans une pauvreté *dépouillée de tout, ne vivant, respirant ni aspirant que pour ce céleste Époux de nos âmes.* Aimons tendrement et également nos chères Sœurs, et servons Notre-Seigneur d'un esprit joyeux et content dans l'état de notre vocation, vivant enfin paisibles et tranquilles sous les ailes de sa divine Providence, qui prend tant soin de nous. Sa grâce ne nous manquera jamais, soyons-lui fidèles; suivons ses attraits, et Dieu bénira de sa grande bénédiction, nous et nos desseins.

ENTRETIEN XLII

SUR TROIS MOYENS PROPRES A MAINTENIR L'ESPRIT DE NOTRE INSTITUT : L'UNION AVEC DIEU, LE SUPPORT, ET LA CORRECTION FRATERNELLE.

Ma fille, je vous remercie de la demande que vous me faites au sujet du zèle que nous devons avoir chacune en particulier, et toutes en général, pour maintenir l'esprit de notre Institut; c'est tout juste ce que j'ai pensé ce matin de vous recommander.

Ce zèle est extrêmement nécessaire pour conserver l'esprit de la Visitation en une grande pureté et intégrité de vie, les unes envers les autres. Il consiste en trois points : le premier est de s'unir avec Dieu, et pour cela être bien exacte à l'observance et aux vœux que nous lui avons faits, *de vivre selon les Règles de saint Augustin et les Constitutions de Notre-Dame de la Visitation;* car il faut avoir ce zèle, premièrement pour soi, avant

que de l'exercer sur les autres. Il y aurait danger de s'oublier soi-même, voulant perfectionner les autres. Nous devons donc travailler toute notre vie à l'acquisition des vertus propres à notre Institut : ces vœux, que nous avons faits à Dieu de *vivre selon nos règles,* nous obligent à n'avoir qu'un cœur et une âme en Dieu. Il faut que nous regardions si nous aimons autant le bien fait à nos Sœurs qu'à nous-même; si nous sommes bien aises quand nous les voyons vertueuses et estimées; si nous avons un grand déplaisir de leur voir faire des manquements, et si nous les voudrions cacher, afin qu'on ne les vît pas : voilà le zèle qu'il faut que nous ayons pour notre particulier.

Le deuxième, c'est le support les unes des autres, en nos défauts et imperfections; et, lorsque nous en voyons commettre à nos Sœurs, nous nous devons humilier devant Dieu et prier pour elles, croyant que nous en faisons d'autres plus grandes, qui nous sont inconnues, et que, si l'on nous connaissait, on aurait bien de la peine à nous supporter; voici un exemple comme il faut pratiquer ceci. Une fille a une charge de grand tracas : une Sœur vient lui demander quelque chose, elle lui répond un peu sèchement; celle qui est ainsi reçue doit grandement excuser sa Sœur, et croire que c'est sa grande occupation qui la fait parler de la sorte. Néanmoins, l'autre, s'apercevant de ce défaut, doit demander pardon à celle à qui elle a dit ces paroles sèches, et la Sœur à qui elle demande pardon se doit grandement humilier et dire en elle-même : Hélas! mon Dieu, ma Sœur n'a point de tort, et elle s'humilie si fort en mon endroit!... C'est en ces occasions où l'on doit pratiquer le support, bien que chacune doive en son particulier tâcher de faire son devoir.

Le troisième, c'est d'avertir des manquements que nous voyons faire à nos Sœurs. Mais il faut que ce soit avec beaucoup de charité et d'humilité; car, si on manque de ces vertus, les avertissements nuisent quelquefois plus qu'ils ne profitent;

il se faut bien garder de les faire avec ressentiment contre les défaillantes, pour décharger son cœur.

Pour moi, je crois que si j'étais avertie d'une chose que je n'aurais pas faite, je n'en parlerais jamais, et n'irais point dire mes raisons à la supérieure, car cela est fort contraire à l'humilité que Dieu requiert des filles de la Visitation, qui ne doivent chercher que l'humiliation. Enfin, mes chères Sœurs, notre gloire doit être de nous voir petites, basses, abjectes et méprisées, si nous voulons ressembler au Fils de Dieu, qui s'est humilié jusqu'à la mort de la croix. Humilions-nous de ce que, après toutes ces grandes leçons, nous ne sommes pas encore saintes; et si, après avoir supporté patiemment une humiliation, nous pensions avoir rendu quelque grand service à Dieu, il se faut bien garder de cette vaine complaisance, et s'en détourner si elle se présente à nous.

ENTRETIEN XLIII

SUR LE DÉTACHEMENT DES CRÉATURES, ET SUR LE ZÈLE POUR LA PERFECTION DE NOTRE INSTITUT.

Mes chères filles, il faut avoir bon courage, et nous bien disposer pour recevoir la dernière bénédiction de Notre-Seigneur, qui nous dit : *Pax vobis.* Il nous laisse sa paix, son amour et son union; il s'en va au ciel; envoyons notre cœur après lui, surtout durant cette sainte octave, et jusqu'à la Pentecôte, pour imiter Notre-Dame et les Apôtres, qui se tinrent tous ensemble en oraison dans le Cénacle, pour se préparer à recevoir le Saint-Esprit; humilions-nous grandement, et nous détachons de toutes choses.

Si l'attache qu'avaient les Apôtres à la sacrée humanité de Notre-Seigneur leur servait d'obstacle pour la descente du Saint-Esprit sur eux ; car il leur dit : *Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous ; il est donc expédient que je m'en aille,* quel empêchement, je vous prie, ne nous apportera pas l'attache et l'affection que nous avons aux choses caduques de cette vie, aux créatures et à nous-mêmes? Rompons donc avec tout ce qui n'est point Dieu : faisons en sorte que nous puissions nous voir toutes en cette félicité immortelle ; et je vous assure que si nous accroissons la gloire accidentelle de notre Bienheureux Père en cette vie, il nous aidera bien pour avoir notre gloire essentielle en l'autre. Après Dieu, c'est de lui que nous tenons notre bonheur, et tout ce que nous avons, car sa divine Majesté s'est servie de lui pour nous dresser notre chemin et la voie que nous devons suivre pour parvenir au paradis. C'est notre Moteur et Patron qui nous touche et excite à suivre ses traces. La divine Sapience avait mis en lui toutes les grâces et lumières nécessaires pour notre conduite, et celle de tout l'Institut.

Il dit aussi dans l'une de ses lettres, que la supérieure n'est pas mise en charge pour faire des nouvelles règles, ni pour introduire d'autres coutumes ; mais pour y maintenir celles qui y sont établies, et faire observer tout ce qui dépend de l'Ordre.

O, mes filles, qu'il faut avoir de zèle pour ce regard, surtout vous autres, qui avez l'honneur d'être filles de ce premier monastère d'Annecy, et mères de celles qui viendront après vous. Vous êtes celles qui avez reçu les prémices de l'esprit, de sorte que si quelques-unes de nos maisons tombaient dans le relâchement, et ne se tenaient pas à l'observance, quand bien même elles seraient au bout du monde, il faudrait que non-seulement les supérieures de céans, car c'est peu de chose qu'une créature, mais aussi tout le chapitre, s'efforçassent d'y

remédier, en écrivant ou faisant écrire au nom de la communauté et du chapitre, à l'évêque du lieu, où est le couvent, pour le convier et le prier très-humblement, au nom de Dieu, de mettre ordre à ce qu'on se redresse et remette au train de l'observance. Si tout cela ne sert de rien, il faut employer les personnes de crédit auprès du Prélat, comme le grand vicaire et le Père spirituel, sinon il faut recourir au Nonce apostolique, ou à Sa Sainteté, sans épargner chose quelconque, jusque même à vendre le calice de l'église, s'il en était besoin.

Comment, mes Sœurs! vous envoyez des filles ici et là établir des maisons, et vous n'en auriez point de soin? Certes, si quelqu'une d'entre vous n'avait pas cette affection, ce zèle, et ce courage, je la voudrais mettre dehors. Mon Dieu! il se faudrait faire crucifier pour la conservation de l'Institut! Que nous laissions déchoir ce que notre saint Fondateur a si saintement institué avec tant de peines et de labeurs! Oh! qu'il s'en faut bien garder! Mais, vous me dites que peut-être les monastères le trouveront mauvais, et ne voudront pas souffrir que nous nous mêlions de leurs affaires, surtout là où il n'y a point de filles de céans.

Non, ne faisons pas tant de réflexions; allons avec simplicité et humilité, faisant ce qui est de notre devoir, ne déférant, ne cherchant, en tout et partout, que la plus grande gloire de Dieu, et tout ira bien pour nous. Si les autres ne font pas leur devoir, ne déférant pas assez à cette maison, à ce qu'ils lui doivent, ne l'honorant et ne la respectant pas tout particulièrement, véritablement, ils auraient très-grand tort, et déplairaient fort à Notre-Seigneur, lequel requiert cela d'eux.

Mais, dites-vous, si la supérieure d'Annecy, ni la plupart des Sœurs, ains seulement quelques-unes, le font, comment faudrait-il faire? Il faudrait que celles-ci tinssent bon, pour attirer les autres, et qu'elles le dissent à la Mère avec humilité et respect, et si elle n'en veut tenir compte, elles se doivent adresser à

l'Évêque, ou au Père spirituel. Néanmoins, il faut bien savoir les choses au vrai, avant que d'en venir là.

Il faut que les filles de la Visitation, surtout celles de céans, soient merveilleusement passionnées et affectionnées à toutes les observances qui sont écrites et de coutume, demeurant fermes en cela, sans jamais fléchir, ni à droite, ni à gauche, se gardant des nouveautés, et de dire seulement une syllabe de plus ou de moins, tellement que quand on viendrait leur dire : Vous ne faites pas bien telle chose ; on ne chante pas les litanies le jour de la Toussaint, à cause de l'Office des morts ; il faut qu'elles répondent, mais hardiment : *Nos Règles, Constitutions, Coutumier et Coutumes portent que nous le fassions ainsi, et que nous chantions les litanies ce jour-là ; nous désirons de nous tenir à cela, et n'en point déprendre.* Oh! si l'on nous disait : Vous n'êtes point modestes, il le faudrait bien recevoir, et s'en amender. Notre saint Fondateur dit que, « quand bien même tout le monde décherrait de la foi, et que nous serions toutes seules, nous devons demeurer inébranlables et constantes à merveille, sans recevoir aucun chancellement. » De même, quand il arriverait que tout notre Ordre serait bouleversé, qu'il n'y aurait plus une Sœur qui ne voulût rien en observer, que nous restassions toute seule, il faudrait demeurer immobile, demeurant entre les bras de l'exacte observance, sans jamais nous en départir.

Quand les séculiers louent et exaltent notre Institut, il faut répondre fort humblement : *nous sommes les dernières venues en l'Église de Dieu;* il nous faut bien tenir notre place, mes chères filles. L'excellence de notre Ordre consiste en l'amour de la bassesse et petitesse. Nous avons de vrai beaucoup de moyens, en notre manière de vie, pour parvenir à une très-grande et sublime perfection ; mais l'importance est de les bien pratiquer, selon les occasions.

Quelle est l'excellence de notre Institut? dites-vous, ma

chère fille. Notre excellence consiste, comme j'ai déjà dit, en l'amour de l'humilité, petitesse et bassesse. Tenons-nous donc bien pour ce que nous sommes; puis, de se préférer aux autres, il s'en faut bien garder. Or, nous avons le petit Office à perpétuité, grâce à Notre-Seigneur, lequel je supplie nous vouloir octroyer la perpétuité de l'observance. Véritablement, nous sommes bien obligées de remercier sa divine Bonté de ce grand bénéfice, et de faire tout notre possible pour dire ce divin Office avec toute la révérence, dévotion et attention requise. O Dieu! quel bonheur pour nous, de réciter jour et nuit les louanges de la Vierge! nous devons donc nous en acquitter dignement. Je voudrais bien que nous dressassions nos cœurs vers elle, et que nous essayassions d'entendre quelque chose de ce que nous disons, car, mon Dieu! ce cantique du *Magnificat*, y a-t-il rien de plus beau et de plus ravissant?

ENTRETIEN XLIV

SUR L'ESPRIT DE NOS RÈGLES, SUR TROIS POINTS QUI DOIVENT SERVIR DE FONDEMENTS A LA VERTU DES NOVICES, ET SUR LE PROFIT A TIRER DE SES MANQUEMENTS.

L'esprit de nos règles, nos chères Sœurs, est, comme vous avez souvent ouï-dire, un esprit de douceur et d'humilité et d'une totale dépendance de notre volonté à celle de Dieu, et voici en quoi en consiste la pratique. Il faut avoir une grande douceur dans la charité, et une humilité véritable dans sa simplicité, avec une totale dépendance de la Providence divine. Nous pratiquons la douceur en nos conversations, en nous supportant en nos défauts et infirmités.

La charité s'exerce à ne point renvoyer les filles pour des difformités corporelles, à compatir aux maux et peines de nos Sœurs, et à les excuser en nous-même, quand nous leur voyons faire quelque manquement. La vraie marque de l'humilité, c'est quand elle produit la soumission et l'amour à son abjection, soit qu'elle vienne de notre côté ou de celui de nos Sœurs, c'est-à-dire, soit qu'elle vienne de nos imperfections, ou que l'on n'ait pas bonne opinion de nous. L'humilité nous rend simple à l'obéissance, et soumise à la volonté de Dieu en toutes sortes d'événements. La simplicité entre nos Sœurs bannit les détours dans nos actions, et ne nous fait point user de finesse les unes envers les autres; mais quand nous voulons savoir quelque chose, nous dirons simplement et franchement à une Sœur : J'ai envie de savoir telle chose de Votre Charité.

La simplicité envers Dieu consiste à ne chercher que Lui en toutes nos actions, soit que nous allions à l'Office, soit que l'on nous ordonne d'aller au réfectoire, et puis à la récréation; allons partout pour chercher Dieu et pour obéir à Dieu. Dans toutes nos œuvres intérieures et extérieures, ne cherchons qu'à plaire à Dieu, et à nous avancer en son amour et dans cette simplicité d'esprit. Tenez-vous à la présence de ce grand Dieu, soumise et attentive à son amour, et cette attention est suffisante et efficace pour redresser toutes nos actions et intentions; mais, aux œuvres de grande importance, il est bon de les redresser souvent.

Il faut avoir une grande fidélité à bien pratiquer le Directoire des exercices spirituels, surtout celui qui regarde la droiture d'intention; et pour ce que j'ai dit, que la simplicité d'esprit à se tenir à la divine présence est suffisante, c'est pour les âmes qui sont déjà fort avancées et que Dieu occupe et attire lui-même, par sa grâce, dans ce chemin de l'amoureuse simplicité.

La soumission à la volonté de Dieu gît en deux points, qui sont la volonté : signifiée et la volonté du bon plaisir. La volonté

signifiée sont les Commandements de Dieu et de l'Église, nos Règles et Constitutions, avec les obéissances qui nous sont données par les supérieurs. La volonté du bon plaisir se doit regarder en toutes sortes d'événements, soit qu'on nous mortifie, qu'on nous mésestime, qu'on nous afflige, ou que l'on souffre; comme lorsqu'on nous aime, qu'on fait état de nous, qu'on nous console, et que tout seconde nos souhaits : dans tous ces états nous devons également aimer et adorer ce divin bon plaisir. Même en nos fautes, après avoir rejeté le péché commis, nous devons regarder la volonté de Dieu en l'abjection qui nous en revient.

Non, mes filles, vous ne faites point de mal en commettant quelque manquement par ignorance, et avec bonne intention; parce que, où il n'y a point de volonté et d'intention, il n'est point de péché, et Dieu même coopère à l'action, ce qu'Il ne ferait pas en l'intention si elle était mauvaise. De même un exécuteur de justice ne fait point de mal de tuer un homme condamné à mort, s'il ne le fait mourir que parce que les juges le lui ordonnent; de même aussi les soldats qui combattent pour leur prince, contre les infidèles, bien loin de commettre le péché, en tuant, méritent beaucoup, en exposant leur vie pour la foi, et pour l'obéissance due à leur souverain.

Mes chères Sœurs novices, vous me demandez quels sont les premiers fondements sur lesquels vous devez établir votre vertu? Je veux bien volontiers vous le dire, et vous en donner trois seulement.

Le premier fondement qui doit être la vertu des novices, c'est la sainte et amoureuse crainte de Dieu, c'est-à-dire qu'elles doivent avoir une ferme résolution de ne jamais offenser la bonté divine, à escient, et volontairement. Le deuxième, c'est l'amour à leur vocation qui doit procéder d'une grande reconnaissance de la grâce que Dieu leur a faite, de les avoir retirées du monde et des occasions de l'offenser, y ayant laissé tant

d'autres qui eussent mieux fait leur profit de ces grâces que nous. Le troisième, est la reconnaissance de notre néant, car si Dieu nous ôtait ses grâces, que ferions-nous? et s'il nous ôtait la vie qu'il nous a donnée, que deviendrions-nous?

Cette humilité fera que nous ne nous troublerons point de voir que nous commettons souvent des fautes, mais que nous regagnerons par humilité ce que nous avons perdu par infidélité. Voyez-vous, mes Sœurs, quand nous manquerions vingt-quatre fois le jour, pourvu que nous ne nous troublions point et fassions toujours résolution de nous amender, de nous en humilier devant Dieu, de ne point fuir l'abjection qui nous en revient, et de ne point couvrir notre faute, c'est un moyen plus assuré pour arriver à la perfection que la fidélité constante. J'ai connu une âme qui a fait un avancement incroyable par cette voie-là.

Quelles sont les deux ailes de la vie spirituelle? dites-vous encore. C'est un grand amour à l'oraison et une grande affection à la mortification; une fidélité grande à nous bien occuper à la première, et une constance inviolable à nous exercer en la seconde. L'oraison ne va point sans la mortification; l'amour de l'oraison s'étend encore au recueillement, et à se rendre attentive aux prédications, aux lectures de table, aux assemblées, et toutes les fois qu'on parle de Dieu. Pour la mortification, elle s'étend à ranger et dompter nos passions sous la domination de la raison, et à mortifier les affections de notre cœur et toutes nos inclinations, à retrancher toutes sortes de réflexions, et à dire, à l'imitation de Notre-Seigneur : *Je ne suis pas venue ici pour faire ma volonté, mais celle du Père céleste;* enfin c'est une bonne mortification que de bien pratiquer nos règles et constitutions.

ENTRETIEN XLV

(Fait le 28 décembre 1625)

SUR LE DOCUMENT DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE : NE DEMANDEZ RIEN, NE REFUSEZ RIEN, ET SUR LA REDDITION DE COMPTE.

Vous me demandez, mes chères filles, en quoi consiste la perfection intérieure de laquelle nous devons faire profession, et qui nous doit être en plus grande et singulière recommandation. Ma très-chère fille, elle consiste en la pratique exacte du dernier document que notre Bienheureux Père nous a laissé, et qu'il nous a mille fois inculqué, et par ses paroles et par ses écrits. Comme un peu avant sa mort, ma sœur Marie-Aimée de Blonay, supérieure de Lyon, lui demanda : « Monseigneur, qu'est-ce que vous désirez qui demeure le plus engravé dans nos cœurs? » — Il lui répondit : « *Je l'ai déjà tant dit :* NE DEMANDEZ RIEN, NE REFUSEZ RIEN. » — Ainsi, mes Sœurs, on peut dire que cette sainte ordonnance est son testament pour nous, où il a abrégé tous les enseignements qu'il nous a donnés, et ses dernières intentions sur nous.

On peut dire, qu'à l'imitation de notre divin Sauveur Jésus, qui scella tous ses commandements par le doux précepte de la charité : *Aimez-vous comme je vous ai aimés*, qu'il donna à ses Apôtres dans sa dernière Cène, mon Bienheureux Père a fait ainsi, l'avant-veille de sa mort, scellant aussi tout ce qu'il nous avait appris, par ce document : NE DEMANDEZ RIEN, NE REFUSEZ RIEN. Mais je ne vois pas, mes Sœurs, que nous portions assez de respect à ce saint document; je n'en entends jamais parler, je ne le vois guère pratiquer. Il y a bien deux ou trois mois que je fis dessein d'en faire le sujet du premier entretien, afin de vous en rafraîchir la mémoire.

Dans les maisons de notre Institut où j'ai passé, j'y vois une ardeur non pareille dans cette sainte pratique; on ne parle quasi d'autre chose, sinon : notre Bienheureux Père a dit : *Ne demandez rien et ne refusez rien;* et, céans, où son esprit doit régner tout particulièrement, l'on n'y pense presque pas; et il n'y a pas une Sœur qui, en me rendant compte, m'ait parlé là-dessus, et dit qu'elle faisait attention à pratiquer ce dernier précepte de son Bienheureux Fondateur.

Vous dites, s'il en faut rendre compte? Oui-dà, ma chère fille, car nous y devons être grandement affectionnées, comme étant le moyen le plus important de notre perfection. Ce n'est autre chose qu'une parfaite indifférence, non-seulement pour les choses extérieures, mais encore plus pour les intérieures; ne désirant ni refusant les consolations, suavités, peines, sécheresses, désolations, délaissements, tentations; ne recherchant pas d'être aimée, estimée, ni d'être en cet état ou en cet autre; d'aller par le chemin de celle-ci ou de celle-là; d'avoir de la satisfaction ou non; enfin, c'est ne vouloir chose quelconque que le bon plaisir de Dieu. Notre Bienheureux Père en faisait de même, ayant pratiqué par excellence ce saint document, car il disait : *Je ne désire ni ne demande point de travaux et afflictions; mais je me contente de me tenir disposé à recevoir celles qui m'arriveront.* De sorte que, s'il lui arrivait des persécutions et souffrances, il les endurait patiemment; s'il ne lui en arrivait point, il se tenait prêt, attendant celles que Dieu lui enverrait, contre lesquelles il fortifiait son cœur. Quelquefois, en se promenant tout seul, il pensait à part soi : Si on venait maintenant me dire des injures, faire tels et tels affronts et mépris, me mener au gibet pour être exécuté, comment te comporterais-tu? Et ainsi, il s'armait contre les occasions, faisant ce que le *Combat Spirituel* enseigne; car, encore qu'il allât fort simplement pour l'occasion, néanmoins, hors de là, il faisait bien quelques considérations, et il les conseille aussi. Certes, nos esprits font tou-

jours quelque chose, si nous ne les occupons en Dieu, ils s'occupent en des inutilités.

Croyez-moi, mes Sœurs, ceci sert beaucoup : je serais bien aise que nous le fissions quelquefois comme ce Bienheureux, nous représentant les difficultés, humiliations et contradictions qui nous peuvent arriver. Cela nous apporterait du profit, parce que, à l'occasion, nous serions plus fidèles et aurions plus de force, car nous nous ressouviendrions de notre détermination et des résolutions que nous avons faites pour bien employer ces rencontres, d'autant qu'il ne suffit pas d'être vaillantes en imagination ; mais il le faut être principalement en l'exécution, comme était ce Bienheureux Père, lequel était si constant, si immobile, si égal à lui-même, et si invincible, que rien ne le pouvait ébranler tant soit peu. Il ne négligeait aucune occasion de pratiquer la vertu, pour petite qu'elle fût, mais l'employait fidèlement; faisons de la sorte, mes chères filles, soyons fidèles comme lui, et bonnes ménagères, je vous prie. Si Dieu nous donne une petite occasion de souffrir, souffrons; si, de patience, patientons; si, de nous humilier, humilions-nous; si, de nous soumettre, soumettons-nous; si, de pratiquer la douceur, soyons douces et débonnaires; si, de nous mortifier, mortifions-nous ; si, de charité, soyons charitables; si, de support, supportons-nous; ainsi de toutes les autres vertus qui se rencontrent en notre chemin.

Vous me demandez si une supérieure disait ce que nous lui avons dit en rendant compte, nous le reprochant, et l'apprenant aux autres, qu'est-ce qu'il faudrait faire? O Dieu ! si cela était, elle devrait être estimée indigne de cette charge et en pourrait être démise; mais, premièrement, il faudrait la faire avertir par sa coadjutrice ou par le Père spirituel, parce qu'il est certain qu'elle est obligée de garder, comme un secret de conscience, tout ce qui lui est dit en cette action de la reddition de compte. On peut le lui dire soi-même, avec le respect qu'il ne

faut jamais rabattre pour aucune chose, et ne pas conserver contre elle de la froideur et sécheresse de cœur. Mais savez-vous, mes chères Sœurs, il ne faut pas prendre des soupçons légèrement et sans de bons fondements. La supérieure peut quelquefois vous dire des choses pour vous mortifier et éprouver; et, comme je vous ai dit autrefois, il ne faut pas obliger la supérieure à vous garder la fidélité du secret qu'en des choses qui le méritent, et non pas à tant de petites bagatelles que nous disons souvent nous-même à d'autres personnes; et, si ces mêmes choses viennent à se répéter, on se plaint de quoi la supérieure n'a pas gardé le secret, tandis que c'est vous seule qui l'avez publié. Il faut prendre bien garde à ceci pour ne pas former des plaintes injustes sur le procédé des pauvres supérieures. Dieu merci, jusqu'à présent, je n'en ai trouvé que de très-bonnes, et je crois qu'il est impossible qu'elles soient autrement, puisqu'elles sont choisies et faites par élection, ce qu'on ne fait pas à la légère et sans mûre considération. Néanmoins, il s'en pourrait trouver qui commanderaient à baguette, qui seraient rudes, turbulentes et fâcheuses; si cela était, il faudrait le supporter doucement, embrasser cette mortification et tâcher d'en profiter.

Le grand saint Pierre, mes chères filles, était rébarbatif, mal poli, rude et peu civilisé. Notre-Seigneur ne laissa pas de le faire chef de son Église. Les Apôtres ne s'en plaignirent point, et ne laissèrent pas de l'honorer, estimer, et de lui obéir. Enfin, si Dieu permet que nous ayons une telle supérieure, c'est pour nous établir dans les vertus solides, pour que nous le servions plus purement et généreusement; car, si bien nous sommes plus paisibles sous une qui sera bien douce et à notre gré, nous ne profiterons pas tant sous sa conduite que sous celle de l'autre, d'autant que sous la bonne, souvent tout s'en va en complaisances et vaines satisfactions. Il est bien facile d'être bonne, douce et soumise, lorsqu'on nous caresse, qu'on nous

supporte, qu'on s'accommode à nos humeurs, et condescend à nos volontés; mais il n'est pas si aisé d'être vertueuse lorsqu'on nous contredit, qu'on nous humilie, et mortifie souvent. Mes chères filles, il faut aussi dire qu'il se trouve parfois des inférieures si immortifiées, et si peu disposées à se laisser conduire, que la supérieure, n'ayant plus de liberté sur elles, est souvent contrainte de les employer à leur gré, à ce qu'elles veulent, et non à ce qui serait pour leur bien. . . . .

Non, il ne faudrait pas, pour aucune prudence humaine, laisser de dire à la supérieure tout ce qui regarde l'état de notre âme, crainte qu'elle suive nos inclinations et nos désirs, parce qu'il faut que la candeur, naïveté, et simplicité à se découvrir, surnagent toujours; lorsqu'une fille agit de la sorte, c'est une des meilleures marques pour faire connaître qu'elle prendra bien l'esprit de notre Institut, et qu'elle se rendra digne de sa vocation.

La première disposition pour bien rendre compte, n'est autre qu'une bonne volonté de se bien faire connaître à la supérieure, de lui bien découvrir nos sentiments, en lui disant nettement, franchement, cordialement, tout ce qui se passe en nous, avec le plus de vérité, simplicité et humilité qu'il nous est possible. Mais la crainte vous empêche de vous déclarer, dites-vous? Il n'y a remède; il faut avoir patience, puisqu'il n'y a là aucune malice. J'ai vu de grandes âmes, de nos premières Sœurs, lesquelles avaient un désir insatiable de bien pratiquer ce point qu'elles reconnaissaient être des plus importants pour leur perfection. Elles venaient donc avec une ardeur et affection extrêmes, et, lorsqu'elles étaient devant moi, elles se mettaient à pleurer sans pouvoir me rien dire, parce qu'elles craignaient de n'avoir pas assez de temps, et me disaient qu'on m'appellerait pour d'autres choses, ou qu'on sonnerait aussitôt quelque exercice; or, cela était une tentation qui leur donnait bien de la peine.

Or sus, mes Sœurs, vous me dites encore que notre Bienheureux Père dit que c'est une grande grâce de Dieu d'avoir de bonnes supérieures. Il est vrai, mes chères filles, mais il ne faut pas les demander comme ceci ou comme cela, ni moins refuser les unes que les autres, ains, les recevoir telles que Dieu nous les donne, et regarder toujours ce grand Dieu en leur personne. Nous sommes certainement de bonnes filles, comme je vous dis souvent, mais il faut devenir meilleures, puisque nous en sommes capables, Dieu merci. Jusqu'à cette heure, vous vous êtes nourries de lait, et dans une vertu de coton, Dieu nous ayant traitées en faibles, ne permettant pas que nous ayons vécu sous des supérieures qui nous aient beaucoup exercées; mais, tenons-nous désormais bien disposées à tout ce que sa divine Bonté voudra faire de nous.

Vous voulez encore me dire que pour le document de notre Bienheureux Père *de ne rien demander ni rien refuser*, que l'on y pense bien, qu'on tâche de le pratiquer aussi, mais qu'on ne pense pas d'en rendre compte lorsqu'on parle à la supérieure. Il faut le faire, mes chères filles, car ce sont les principales affections, résolutions et dispositions que nous devons tâcher d'avoir, puisqu'enfin ce saint et dernier précepte de notre Saint Fondateur et Législateur doit faire toute notre attention, et doit être notre pratique *mignonne*.

ENTRETIEN XLVI

(Fait en 1638)

SUR LA REDDITION DE COMPTE ET LES AVERTISSEMENTS.

Vous désirez savoir si, à la reddition, on est obligé de dire tout à la supérieure, même les péchés secrets? Je vous dirai, mes chères Sœurs, que notre Bienheureux Père disait que les plus sincères étaient les meilleures. Je sais qu'il témoignait de la joie quand quelqu'une de nos Sœurs lui disait : « Monseigneur, j'ai dit cela à notre Mère. » — Néanmoins, pour les péchés secrets que nous avons commis contre Dieu et notre âme, il n'a jamais entendu de nous obliger à les dire; je sais qu'il voulait que nous fussions en liberté de ne les pas dire, si nous ne voulions, et il n'y a rien dans l'Institut, ni en ses Écrits, ni enseignements qu'il nous a donnés, qui nous fasse voir que nous avons cette obligation. Ainsi, quand nous avons commis quelques péchés secrets, nous pouvons, sans scrupule, ne les pas dire à la supérieure, si nous n'avons pas besoin d'instruction sur cela, et que nous n'y retombions pas d'autres fois facilement. Quand Dieu nous fait la grâce de nous en donner de la contrition, et de nous en bien accuser au confesseur, cela nous doit suffire. Pour moi, je m'en contenterais, et ne le dirais pas à ma supérieure, si j'y avais trop de répugnance, et que je n'y eusse pas confiance, ni la force de me surmonter, et je crois que Dieu ne m'en diminuerait pour cela en rien de sa grâce, ni à celles qui feront de la sorte.

Ce serait une erreur de croire que l'on fût obligée de tout dire à la supérieure. Telle supérieure que l'on pourrait avoir [envers laquelle] il faudrait user de quelque prudence, et faire quelque considération, surtout pour ne lui pas dire toutes les

grosses pensées que l'on aurait contre elle; car, si elle était immortifiée et imparfaite, elle s'en ombragerait peut-être, en sorte qu'elle contristerait cette pauvre Sœur qui les lui dirait, et l'humilierait et maltraiterait; en quoi elle ferait mal. Vous n'aurez pas toujours des supérieures qui soient soutenues de notre Bienheureux Père comme je l'ai été. Il y a des Sœurs, de son temps, qui m'ont dit des pensées du tout étranges qu'elles avaient eues contre moi. . . . .

Il n'y a point de mal aux pensées qui sont contre la volonté; on en peut bien avoir contre Notre-Seigneur; il ne faut donc jamais s'en étonner, pour mauvaises qu'elles soient. Ceux contre qui on les a, ne s'en doivent jamais offenser, quand on les leur dit, surtout quand on témoigne d'être marri de les avoir, et qu'on les dit avec douceur et humilité. Celle qui irait dire à sa supérieure les pensées qu'on a contre elle, pour se venger et satisfaire sa passion, et allant dire, par après, en esprit de gausserie : « Oh! que je lui ai bien dit son fait!..... » cela serait bien odieux, et tout à fait mal et insupportable.

Si les Sœurs qui ont été sous la directrice la doivent avertir lorsqu'elles lui voient faire des manquements, dites-vous, ma chère fille? Oui, vraiment, elles y sont obligées, tout comme à une autre. Elles doivent toute leur vie lui porter du respect, et avoir une grande gratitude envers elle, mais non pas, pour cela, manquer à la règle. Je n'approuve pas pourtant qu'aussitôt qu'une Sœur est dehors du noviciat, ou de dessous la conduite de la maîtresse, elle aille d'abord faire des avertissements; car cela ne serait pas de bonne odeur.

Pour ce que vous dites, si les Sœurs qui sont sous la directrice, surtout les jeunes professes, si elles lui doivent ou peuvent dire les fautes qu'elles voient commettre aux Sœurs de communauté? Nullement, ma chère fille, elles s'en doivent garder, et la maîtresse ne le doit pas souffrir, ni s'en informer; il les faut dire à la supérieure, puisque c'est elle qui doit y remédier;

car, s'il suffit de faire connaître les défauts des Sœurs à une personne, pourquoi le fera-t-on savoir à deux? Pour moi, si je pouvais empêcher que mes deux yeux vissent les défauts du prochain, je le ferais, et en fermerais un, afin de ne les voir qu'avec un seul. Quand un suffit, il n'est pas nécessaire de regarder avec les deux. Donc, mes Sœurs, il faut avoir un grand soin et une grande charité, pour couvrir les défauts du prochain, et ne les jamais faire savoir qu'à celles qui peuvent et doivent y remédier; par exemple : si une novice professe est aide d'une officière, et qu'elle voie que cette Sœur n'observe pas son directoire en sa charge, ou qu'elle fasse quelque autre manquement contre l'observance, comme de dire des paroles inutiles, parler du monde, rompre le silence et autres semblables; quelle qu'elle soit, elle doit incontinent le faire savoir à la supérieure, et se doit bien garder d'en faire rien connaître à la directrice. Elles lui peuvent bien dire les manquements de celles qui sont au noviciat, parce que c'est elle qui y doit apporter remède; mais, les autres défauts qui se font par des Sœurs qui ne sont pas sous sa conduite, à quel propos, je vous prie, les lui dire? Que cela ne se fasse donc jamais, je vous supplie.

ENTRETIEN XLVII

SUR LA REDDITION DE COMPTE, ET SUR L'OBLIGATION DES SUPÉRIEURES DE GARDER LE SECRET.

Seigneur Jésus! et qui en doute que les supérieures ne soient obligées de garder le secret à leurs Sœurs, quand ce sont choses qui le méritent? car pour certaines badineries propres à dire en récréation, la supérieure n'est pas obligée à les tenir secrètes.

Mais, quand ce sont des choses de conséquence, ou que les Sœurs ne désirent pas qu'on le sache, oh! certes, si je savais une supérieure dans l'Ordre qui les révélât, je procurerais sa déposition; et, si j'avais quelque crédit, elle serait démise, comme indigne et incapable de gouverner jamais, ne sachant pas tenir les secrets quand il est requis; car, ôtant à ses Sœurs le moyen de découvrir leur cœur sincèrement, elle leur ôte aussi le moyen de se perfectionner.

S'il advient qu'une Sœur, ayant vu faire une faute à une autre, le dise à la supérieure, en secret, la supérieure ne doit pas dire à la défaillante : « Une telle Sœur m'a dit que vous aviez fait telle chose; amendez-vous-en », ains lui faire la correction selon la gravité de la chose. — Mais, si la défaillante vient à dire : Personne n'a vu faire cela qu'une telle Sœur. — Oh! [doit répondre la supérieure], contentez-vous que vous l'ayez fait, et ne vous mettez pas en peine de savoir si je l'ai vu, ou si on me l'a dit..... La supérieure pécherait, si elle faisait connaître aux Sœurs celles qui avertissent des défauts, bien qu'elle corrige selon que sa conscience l'oblige.

Oui, ma fille, votre maîtresse [la directrice] est obligée de vous tenir la fidélité du secret, quand ce sont des choses qui le méritent; mais, toutefois, elle peut dire à la supérieure ce que vous lui dites, quand elle juge qu'il est expédient, ou pour prendre conseil, et recevoir instruction comme elle se doit comporter en votre gouvernement; elle le peut faire, non-seulement à la supérieure, mais aussi à quelques Pères de religion, sans toutefois faire connaître à ceux-ci pour qui c'est que l'on requiert leur conseil. Voilà une fille qui a des troubles de conscience, des embarrassements, et des scrupules; je ne me sens pas assez capable pour les lui résoudre, j'en dois conférer avec quelque Père de piété pour recevoir des lumières de lui ; mais, je dois le faire si discrètement, qu'il ne s'aperçoive point pour qui on parle, sinon que la fille le désire ; car alors il serait bon

que ce fût elle-même qui en parlât, si la supérieure le juge expédient.

Mais, si une novice avait dit quelque chose à sa maîtresse qu'elle témoignât désirer bien fort que la supérieure ne le sût pas, que faudrait-il faire? La directrice doit considérer si la chose étant dite sera à l'utilité de la fille ou de la maison; cela étant, elle le doit dire; en telle sorte que la supérieure connaisse que la novice ne désire pas qu'elle le sache; et jamais la supérieure ne doit témoigner à la novice ce que sa maîtresse lui a dit. Il y a même des occasions où la prudente maîtresse doit dire les choses en telle sorte que la supérieure ne s'aperçoive point que la novice ne veut pas qu'elle le sache, et manque de confiance envers elle. Mais si la chose est de nulle utilité, ni d'un côté ni d'un autre, la directrice n'a que faire d'en parler, et elle ne le doit pas faire. Car, à quel propos, je vous prie, irait-elle ôter la confiance à une pauvre novice de lui découvrir son cœur, pour une chose qui ne tire point à conséquence? Les maîtresses ne sauraient être trop soigneuses de donner une grande confiance aux novices, de s'adresser à elles; car c'est une partie de leur devoir, et du bonheur de la persévérance d'une novice, que d'avoir une maîtresse qu'elle aime, et dans le cœur de laquelle elle puisse, à toute heure, verser le sien, pour prendre force, lumière et haleine en son entreprise. Il est bon, quand les novices lui disent quelque chose, qu'elle pense être à propos de faire savoir à la supérieure qu'elle les porte à le dire elles-mêmes, ou bien qu'elle leur demande : Voulez-vous que je le lui dise moi-même? puis se comporter comme j'ai dit.

Oui, les novices peuvent dire les bonnes choses que la maîtresse leur a dites au noviciat, comme serait leur défi, pratique des vertus, et entreprises dévotes, sans qu'elles contreviennent au Directoire. Je n'agrée pas que l'on fasse les renchéries de ces petits biens; une pauvre Sœur en pourrait tirer bien du

profit, quoiqu'elle ferait mal d'interroger, par curiosité, une novice. Après avoir dit les bonnes choses, celle-ci doit se taire et dire humblement que le Directoire ne lui permet pas de dire autre chose.

Je voudrais, quand nos Sœurs viennent rendre compte, qu'elles eussent toutes leurs petites affaires prêtes, pour les dire tout d'une suite, et après la supérieure dit ce qu'elle veut. Il ne faut point tant dire de petites chosettes qui ne servent à rien, mais : J'ai souvent fait telle faute..... je suis sujette à dire des paroles inutiles..... j'ai sept ou huit fois suivi une telle inclination, quand l'occasion s'en est présentée..... Ensuite, dire un ou deux bons mots, une ou deux bonnes fautes particulières; puis, ajouter : Il me semble, ma Mère, que j'ai fait les pratiques dont j'ai eu la vue..... Ou bien, j'y ai manqué..... J'ai été attentive à faire ce que Votre Charité m'avait dit le mois passé..... et en dire deux ou trois pratiques; et, après, dire ses petites peines et comme on s'y est comporté.

Pour l'oraison, dire : Ma Mère, j'ai, ce mois, fait l'oraison comme Votre Charité sait..... Je n'ai rien eu d'extraordinaire..... il me semble que je me sens fort inclinée à unir ma volonté à celle de Dieu en toutes choses; je fais profit de cela. Ou bien dire : J'ai été environ huit ou quinze jours avec beaucoup de distractions et de peines, je m'y suis comportée ainsi..... Mes exercices, je les fais selon le Directoire..... ou bien : Je fais les exercices avec l'occupation intérieure que vous savez.....; et de même pour le silence. Si l'on a quelque spéciale inclination, l'avouer, afin de recevoir lumière vers la supérieure comme on s'y doit comporter, et ainsi dire de suite ce que l'on éprouve pour recevoir humblement ce que la supérieure conseille, et s'en aller, tâchant, tout le mois, de pratiquer ce que l'on nous a dit jusqu'à l'autre mois, et ainsi aller toujours en avançant dans les voies de Dieu.

ENTRETIEN XLVIII

(Fait le 25 avril 1633)

SUR LA CONFIANCE ENVERS LA SUPÉRIEURE ET LA NÉCESSITÉ DE FAIRE LES AVERTISSEMENTS.

Mes chères Sœurs, il m'est venu une pensée, que je veux vous dire tout simplement : c'est qu'il m'est tombé en l'esprit que nous avons besoin de purifier notre intention. Je vois clairement, ce me semble, que nous ne sommes pas assez épurées, et que, de ce défaut, viennent presque tous nos manquements : si notre intention était bien droite, nous ne regarderions que Dieu en notre supérieure et en nos Sœurs, de sorte que nous serions simples et sincères comme un enfant, en la reddition de compte que nous faisons à la supérieure. Nous lui ferions voir avec une grande naïveté tous les replis de notre cœur, comme nos saintes constitutions nous marquent; nous aurions recours à elle avec une grande confiance, pour lui dire tout ce que nous croirions être obligées de lui dire, tant de nous que des autres, sans tant de regards et de réflexions. Nous aurions aussi une grande candeur, confiance et sainte liberté d'esprit avec nos Sœurs; nous ne nous craindrions pas tant l'une l'autre.

Si donc notre intention était pure, nous marcherions confidemment notre grand chemin, tâchant de rien faire, ni ne rien dire qui ne fût à propos; puis nous laisserions aller tout le reste sans tant craindre et soupçonner si l'on a bien ou mal pris; si on pensera ceci ou cela; si l'on ira le dire à la supérieure; si on le redira à celle-ci ou à celle-là; si l'on nous en avertira; si l'on en concevra de la mésestime, que sais-je, moi? mille tracasseries, qui ne servent de rien qu'à troubler nos esprits et nous faire concevoir de la mésestime de nos Sœurs, de nous

refroidir et sécher le cœur, et être plus réservées envers elles. Quand même nous aurions dit quelque chose, ne nous en mettons pas en peine; humilions-nous doucement et laissons à la divine Providence que les Sœurs l'aillent dire, ou non; qu'elles le disent comme il est, ou tout autrement, comme sa Bonté permettra.

Si les aides s'avertissent au réfectoire? Non, ma Sœur, ce n'est pas la coutume. Vous me demandez si, lorsqu'on a reconnu quelque Sœur se refroidir en votre endroit quand vous l'avez avertie, si vous ne devriez point ne lui plus faire d'avertissement, de peur que vous ne soyez cause des fautes qu'elle fait ensuite? Notre Bienheureux Père a répondu à cette question; car il dit, en un de ses Entretiens, qu'il ne faut pas laisser d'avertir les Sœurs, encore qu'elles commettent des défauts sur les avertissements; d'autant, dit-il, que si une Sœur fait un péché véniel sur un avertissement qu'on lui a fait, elle en évitera aussi plusieurs, qu'elle eût commis, si elle eût continué à commettre le défaut duquel on l'a avertie. Il ne faut pas aussi prendre garde si celle qu'on a avertie témoigne de la froideur. Les premiers mouvements ne sont pas à nous-même; il faut laisser passer ce jour-là, pourvu que le lendemain elle traite avec vous comme à l'ordinaire. Mon Dieu! qu'est-ce que tout cela? quel mal lui avez-vous fait? vous lui avez fait un acte de charité et un office de vraie Sœur. Vous avez observé votre règle, en laquelle rien n'a été mis en vain : c'est par l'inspiration du Saint-Esprit qu'elle a été dressée; et ceux qui l'ont dressée n'y ont rien mis, sinon ce que le Saint-Esprit leur a inspiré.

Nous craignons les avertissements, et nous ne nous avertissons pas assez fidèlement; prenons garde, mes Sœurs, nous amassons de la crasse et de la mousse..... Savez-vous de quoi il faut avertir? Des fautes contre la Règle, Constitutions, Coutumier, et les ordonnances de la supérieure. Non, mes Sœurs, n'ayez point peur que vos avertissements ne soient bien reçus,

et qu'ils ne profitent, à vous et à celles à qui vous les faites, si vous avez soin de les faire comme il faut, avec esprit d'humilité et charité, de support et compassion. L'on sent si bien cela, et l'on connaît clairement celles qui les font de la sorte. Si c'était une chose controuvée que les avertissements, nous aurions sujet de nous offenser; quoique pourtant nous ne le devions jamais faire, ains supporter doucement cela pour l'amour de Notre-Seigneur. Comment voulons-nous l'imiter, ce divin Sauveur, si nous ne voulons pas souffrir la moindre contrariété, une petite mortification, un petit avertissement d'une faute que nous avons bien commise? Les épouses doivent être conformes à leur Époux. Nous sommes épouses de Notre-Seigneur, qui a été tout couvert d'opprobres, de mépris, d'humiliations et souffrances, sans ouvrir la bouche pour se plaindre ou s'excuser, quoiqu'il fût innocent, voire, l'innocence même.

Vous me demandez maintenant quelle différence entre avertir la supérieure des manquements qui se commettent, et faire des rapports? J'aime cette question; car elle est bien utile, ma chère Sœur. Il faut que nous sachions que tout ce que l'on dit à la supérieure n'est point rapport. Il est bien nécessaire de lui dire les fautes que les Sœurs font; et la règle y oblige, afin qu'elle y mette ordre. Comment remédiera-t-elle à ceci ou à cela, si elle ne le sait pas? Il faut donc lui faire savoir les choses, et ce qui se passe, avec une grande confiance et simplicité, prenant garde de ne lui rien dire qui ne soit bien vrai, et de lui dire ce qu'on a remarqué sans passion, ni préoccupation d'esprit et d'intérêt, ains seulement pour observer sa règle, et pour le zèle du bien de la maison. Et qu'on ne sème point cette mauvaise semence parmi nous, de dire que l'on va faire des rapports à la supérieure; que celles qui s'en apercevront me le viennent dire; car cela est très-mal. Quoi! on pourrait trouver mauvais qu'une Sœur observât sa règle! qu'elle fît son devoir en disant à la supérieure ce qu'elle juge lui devoir dire en conscience, pour

l'avertir des fautes qui se commettent dans le monastère, et des choses qui tirent à conséquence, afin qu'elle y remédie, et ne laisse pas prendre pied à ces défauts? Savez-vous ce que c'est de faire des rapports, mes Sœurs? C'est d'aller redire à une Sœur ce qu'une autre Sœur a dit d'elle, qui serait à son désavantage, et qui porterait à la désunion; d'aller rapporter enfin les unes parmi les autres ce qui se fait, ce qui se dit, qui ne servirait de rien qu'à nous mortifier, refroidir la charité, et nous inquiéter et donner de la distraction : il faut éviter absolument telles imperfections qui seraient bien dangereuses et feraient bien du mal en une communauté. Dieu nous garde de ces manquements, s'il lui plaît!

Or sus, mes Sœurs, c'est assez; ayons, je vous prie, notre intention pure, comme je vous ai dit, et vous verrez que nous éviterons beaucoup de manquements, que nous croîtrons en perfection comme l'aube du jour; dans peu de temps nous nous trouverons fort avancées et attirerons les grâces de Dieu sur nous en abondance; sa douce Bonté veuille qu'il aille de la sorte et nous bénisse. Retirons-nous en paix.

ENTRETIEN XLIX

SUR LA CONFESSION ET SUR LES AVERTISSEMENTS.

Il faut que je dise un mot de la confession, si toutefois nos Sœurs me le veulent permettre. C'est que je pense qu'on se confesse comme l'on dit ses coulpes; si cela était, les confesseurs ne sauraient pas ce que nous voulons dire : *Je m'accuse de ce que je me suis arrêtée à des pensées de répugnance; j'ai dit des paroles de désapprobation*. Cela n'est pas assez; il faut dire plus clairement quelles paroles ce sont. N'est-ce point une pa-

rôle de dépit, de dédain, de murmure, que vous avez dite? Il faut dire les choses comme on les a faites, sans les déguiser, ni chercher à pallier ses fautes. Il faut donc dire : *J'ai fait des actes de légèreté, ou des actions légères, par un mouvement de dépit ou d'impatience..... ou bien, par une grande inconsidération ou précipitation..... j'ai commencé à dire des paroles de murmure ou de plainte.....* car, bien que sitôt que vous avez dit la parole vous vous en soyez repentie, il ne faut pas laisser de vous en confesser, parce qu'il est à craindre qu'il y ait eu de la volonté; et partant, il peut y avoir du péché. Il faut donc bien regarder le consentement, car c'est ce qui fait le mal, et examiner les actions que l'on a faites par suite du consentement.

Ma fille, si vous allez dire à une Sœur qu'elle vous a bien mortifiée, vous êtes plus immortifiée qu'elle; et qui doute qu'il ne se faille confesser de cela, quoique vous vous en repentiez aussitôt que vous l'avez dit.

Il ne faut pas aller dire au confesseur : *Je m'accuse d'avoir dit des paroles par suite de mon désagrément, ou de mon dépit,* car ce ne serait pas faire connaître votre faute; mais il faut dire : *Je m'accuse de ce que, par dépit, pour un mot qu'on m'a dit..... ou pour une chose pénible qu'on m'a faite, ou qui n'était pas comme je voulais..... j'ai dit une parole froidement pour faire sentir qu'on m'avait bien mortifiée..... j'ai dit que je ne demanderai plus rien, et que j'aurai besoin de beaucoup de choses avant que j'en demande une seule.....* et ainsi dire les autres fautes tout simplement.

Quand je dors une partie de l'office, bien que j'aie fait mon possible pour m'éveiller, je ne laisse pas de m'en confesser; et tout de même pour l'oraison [1].

Qui en doute, qu'il ne faille se confesser, si vous avez laissé à faire quelques avertissements, et aussi si vous avez bien disputé

[1] Cet entretien prouve la délicatesse de conscience de notre sainte Fondatrice, que l'esprit d'humilité portait à se confesser même d'une imperfection.

avant que de vous résoudre à le faire, à cause du peu d'inclination que vous y avez, ou crainte de fâcher votre Sœur; si ce n'était que vous vissiez que cette Sœur fût abattue de quelque peine ou fâcherie, et que la véritable charité ne nous fît laisser ou différer l'avertissement, ou que peut-être elle ne fera pas cela une autre fois; alors vous ne feriez point de mal de le laisser. Mais prenez garde, que ce soit la charité qui fasse cela et non votre inclination; car, ma fille, vous n'êtes pas venue ici pour vivre selon icelle, mais pour y vivre selon la raison, la règle et l'obéissance. Si vous vivez autrement, il aurait mieux valu que vous fussiez demeurée au monde.

Et qu'avez-vous à faire, ma fille, de regarder si les autres ont plus de lumières que vous, pour connaître les fautes? Votre règle vous dit-elle que vous fassiez regard si celles qui ont plus de lumières ne font point d'avertissement? Non. — Quand vous en avez à faire, faites-les. Ma fille, nos Sœurs sont si humbles, qu'elles ne voient point les défauts des autres, ains seulement les leurs. Elles n'ont pas la lumière que vous avez pour voir les manquements que l'on fait; voilà pourquoi elles n'en avertissent pas. Il faut donc que vous, qui l'avez vu, fassiez l'avertissement, sans examiner si les autres le font ou non.

Quand nous pensons que les surveillantes ont vu la faute qu'a commise une Sœur, aussi bien que nous, nous voudrions attendre qu'elles en fissent l'avertissement, combien de temps? Deux ou trois jours..... — Non pas, ma chère Sœur. Ah! je ne le ferais pas, moi! mais si elles n'en avertissaient aujourd'hui, j'en avertirais demain.

Il ne faut pas exagérer, en avertissant, mais dire simplement ce que l'on a vu, avec support, ainsi que dit notre Bienheureux Père : *Si les fautes avaient cent visages, il les faudrait prendre par le meilleur*. Que si celle qui est avertie pense que l'on exagère, ou bien qu'elle n'a pas fait la faute, il faut qu'elle pense que c'est son amour-propre qui trompe et qui l'aveugle, et

que les autres ont bien plus de lumières pour connaître ses défauts.

Il ne faut pas avertir les Sœurs des manquements intérieurs, comme serait : qu'elles ont manqué à la charité, qu'elles témoignent beaucoup de curiosité. Mais, si on n'a pas donné à une malade, ou à vous, ce que vous demandiez, dites-le ainsi; ou si on s'informe souvent des nouvelles, avertissez que souvent on s'enquiert de plusieurs petites choses. Et si la Sœur a fait une mine froide, et n'a pas laissé de vous donner ce que vous lui demandiez, n'est-ce pas assez? Que savez-vous, si sa mine froide ne vient point de ce qu'elle a mal à la tête, ou de quelque autre chose qui la fâche, et qui est cause (encore qu'elle vous donne de bon cœur ce que vous lui avez demandé) de l'air mal gracieux que vous lui voyez? Que voulez-vous? c'est qu'elle a froid; soufflez-lui les doigts, pour les lui réchauffer.

Je voudrais bien que l'on fît ainsi les avertissements : « Je dis très-humblement ma coulpe, et avertis, en charité, ma Sœur Marie-Alexis et ma Sœur Anne-Innocente de ce que nous avons parlé inutilement en écrivant ce livre.» — Oh! que celles-là font bien qui s'avertissent de cette sorte! Je voudrais bien qu'en telles ou semblables fautes l'on se fît la même charité.

Non, on ne doit pas avertir une Sœur, quand elle demande ses imperfections, toujours d'une même chose. Dites-vous, si l'on pourrait lui dire qu'elle a l'esprit suffisant? Oh! certes, celle qui le ferait, l'aurait bien suffisant elle-même. Ce n'est pas à vous de connaître si les Sœurs ont l'esprit suffisant; mais vous leur pouvez dire, si vous l'avez remarqué, qu'elles font, ce vous semble, des actions qui ressentent la suffisance. En un mot, il ne faut point toucher l'intérieur des Sœurs, ains dire les fautes extérieures, et ce, avec grande cordialité et non sèchement.

Si l'on peut dire sa coulpe de quelque faute, crainte d'être avertie? O Dieu! sont-ce là nos pratiques? Si l'on faisait de telles

fautes, et que l'on en vînt dire sa coulpe, je priverais ces Sœurs de la communion.

Je n'ai rien à dire, sur la question faite, sinon que vous fassiez attention à ce que dit le Coutumier, que l'*on ne se doit point plaindre, les unes parmi les autres, de ses incommodités*. Cela est contraire à la perfection et contre la charité d'aller dire : Mon Dieu! ma Sœur, n'avez-vous point vu la mine que m'a fait une telle Sœur, quand je lui ai demandé telle chose? Croyez que j'aurai de grands besoins avant de m'adresser à elle. Oh! que c'est pitié d'avoir affaire à elle..... — et telle autre parole que l'on dit tout doucement, quand il nous manque quelque chose, ou qu'on ne nous le donne pas, en la façon que nous voulons, et semblables petits murmures que j'entends assez souvent. Certes, tout cela est contraire à la charité; c'est pourquoi il s'en faut amender, car à quoi nous sert cela? Celle à qui vous faites ces plaintes ne peut pas corriger la Sœur de qui vous vous plaignez, ni vous faire donner ce qui vous manque; au lieu que si vous vous adressiez à la supérieure, elle pourrait corriger la Sœur et remédier à votre mal. Mais, outre cette imperfection, vous faites encore ce mal à votre âme, qu'en vous plaignant vous perdez le mérite de la souffrance, que vous deviez cacher entre Dieu et vous.

ENTRETIEN L

SUR LES DISPOSITIONS A LA RETRAITE, LA MORTIFICATION DES PASSIONS ET LA CONFIANCE EN DIEU.

La disposition que l'on doit avoir pour entrer en solitude, c'est d'y aller avec une bonne volonté et ferme résolution de se renouveler entièrement, et de bien revoir l'état de sa conscience

et tous ses manquements, afin de les confesser et de s'en bien humilier; puis il faut faire de bons propos et fortes résolutions de s'amender, moyennant l'aide de Dieu, et d'être plus fidèle à l'observance au temps à venir. Mais ce n'est pas tout : il faut si bien établir ses résolutions qu'elles soient efficaces, car elles ne serviraient de rien si nous ne les pratiquions.

Quand on voit (dites-vous, ma chère fille) qu'on a tant fait de fautes et de manquements à toutes les constitutions, on ne sait par où commencer? Mes chères filles, il s'en faut humilier, à bon escient, reconnaître notre grande faiblesse et puis dire les plus grands [manquements], car il ne se faut pas tourmenter l'esprit à les vouloir tous chercher par le menu; ains il les faut dire en gros, et s'examiner sur les Commandements de Dieu et du prochain, et puis voir les principaux devoirs de nos constitutions; si nous avons manqué à celles de l'Obéissance et de la Modestie, et ainsi de toutes les autres.

Je ne vois point que nous soyons filles d'oraison : je remarque qu'on s'attache trop à ce que l'on fait et autour de soi-même; je ne vois point tant cet esprit de recueillement comme autrefois; nous nous laissons dissiper à mille petites choses : à voir, à parler, à nous mêler de ce que nous n'avons que faire, et mille autres petits manquements que nous commettons, faute de nous occuper en Dieu. Je vous mets toutes surveillantes les unes des autres, pour vous avertir fidèlement des fautes que vous verrez commettre. Ce n'est pas qu'il faille être en attention pour épier et surveiller vos Sœurs; mais de les avertir des manquements que vous leur verrez commettre, comme des défauts de support, de respect, de charité, et tous les autres manquements, desquels je désire qu'on se corrige, à bon escient. Il ne faut nullement censurer ni trouver à redire à celles qui sont plus exactes que nous, car il y en a qui sont trop libres. Il s'en trouve fort peu qui soient parfaitement exactes; tâchons cependant de les imiter, et d'aller notre chemin, comme elles, avec humilité et douceur.

Je ne vois point que nous nous appliquions assez à la pratique des vraies vertus, quoique nos Constitutions et les Entretiens de notre Bienheureux Père nous en marquent tant. Je crois bien que nous faisons attention aux principaux articles de nos règles, comme de garder le silence, d'aller à l'Office et ailleurs, quand la cloche nous appelle; mais de faire attention à l'humilité, à l'amour de notre propre abjection, à la simplicité, pour dire naïvement ses infirmités et demander ce qui pourrait soulager, comme il est marqué dans nos constitutions, c'est le point sur lequel nous devons travailler; car, voyez-vous, celles qui ne le font pas ainsi, mais disputent, perdent beaucoup de temps à penser si elles le demanderont ou non; celles-ci manquent aussi bien à la règle que si elles n'allaient pas au chœur ou au réfectoire, quand la cloche les appelle. Mais vous dites que notre Bienheureux Père recommande de ne *rien demander ni rien refuser.* Or, ce qu'il dit ne contrarie point à la simplicité que nous devons avoir de demander nos petites nécessités, car il l'entend pour les choses superflues; les nécessaires et utiles selon la règle se doivent demander, il l'entendait ainsi.

Mon Dieu! qu'heureuses sont les âmes qui ne cherchent que Dieu, qui font tout pour Dieu, qui n'ont point de soin que de s'occuper autour de Notre-Seigneur, et de se rendre attentives à son amour!

Celles qui ont leurs passions vives, et beaucoup à redresser en leur commencement, doivent penser à leurs inclinations pour y renoncer. Si elles ne voulaient rien faire que se tenir auprès de Dieu, elles ne feraient pas bien, n'étant pas encore duites au recueillement; et, ayant beaucoup de choses à mortifier, difficilement pourraient-elles toujours être occupées à caresser Notre-Seigneur; mais il faut qu'elles travaillent à se vaincre et mortifier. En le faisant, je leur conseille de se tourner souvent vers Dieu, car il serait bien difficile de le faire sans cela. Celles qui le feront marcheront des deux pieds et feront beaucoup de

chemin en peu de temps. Quand on est faible, il faut tant plus jeter sa confiance en Dieu, comme faisait David, lequel disait : *Mes ennemis sont en grand nombre, Seigneur, mais je vous en laisse le soin.* O mon Dieu ! que cela me plaît ! Que cette parole est aimable ! Nous devrions dire de même à Notre-Seigneur, lui parlant de nos ennemis spirituels, de nos passions et inclinations, esquelles nous sommes sujettes, et en laisser le soin à Dieu, nous confiant qu'il nous assistera pour les vaincre. Plus notre misère est grande, plus nous devons nous confier en la divine Bonté.

ENTRETIEN LI

SUR LA RETRAITE ET LA CONFESSION ANNUELLE.

Les Sœurs doivent entreprendre leurs exercices [de la retraite], moins pour jouir de la douceur spirituelle que pour se confondre des fautes et négligences passées, et reprendre nouvelle force pour avancer en la voie de Notre-Seigneur.

La veille [du jour] où elles devront entrer en solitude, elles penseront sérieusement à la faire comme pour la dernière fois. Entre tous les avis propres aux filles, celui de faire les exercices sans aucun empressement ni effort d'esprit est un des plus utiles. Qu'elles se préparent donc avec grande paix et tranquillité, pour recevoir les lumières et les mouvements de Dieu et entendre ce qu'il veut d'elles, car de cela dépend tout leur bonheur et non des efforts d'esprit.

Je ne dis point qu'il ne faille travailler, mais simplement et tranquillement. Il ne se faut pas tant mettre en peine de se défaire de toutes ses imperfections, qu'à acquérir et établir en son

cœur les solides vertus, la profonde humilité, le respect à la présence de Dieu, etc.

Il ne faut pas, pour les confessions, se mettre beaucoup en peine, mais s'examiner tout doucement, après avoir invoqué Dieu et lui avoir demandé sa grâce. Pour moi, je garde toujours la méthode de notre Bienheureux Père : C'est de voir comment je me suis comportée *envers Dieu*, *envers moi-même* et *envers le prochain*. Premièrement, *envers Dieu :* je m'examine sur les vœux et les exercices spirituels, puis sur l'Office; car cela regarde principalement Dieu. Secondement, *envers moi-même :* sur mes impatiences et manquements de condescendance, car c'est moi qui fais cela; comme aussi sur le peu de soumission que j'ai eu à la divine Providence, lorsqu'elle ordonne ou permet des événements qui sont contraires à mes inclinations, ou propre jugement. Troisièmement, *envers le prochain :* si je ne l'ai pas bien servi et soulagé, le pouvant et devant faire, comme encore de ne l'avoir pas supporté en ses humeurs contraires aux miennes.

Pour bien se confesser, il ne faut que mettre sa conscience devant Dieu, avec humilité, sincérité, et avec un ferme propos de s'amender, et avec la contrition de ses péchés; alors notre conscience se présente devant nous, comme un livre, pour nous faire voir tout ce que nous avons fait. Pour ce qui est de savoir si on a le cœur aigre contre quelqu'un, il faut prendre garde si on a la volonté de lui nuire; car l'aigreur n'est pas de soi péché, bien que j'en sente mon cœur tout plein et mon sang tout ému de colère. [Si, malgré cela], je fais un acte de vertu à l'endroit de la personne, et si je vois que je suis marrie de quelque bien qui lui soit arrivé, ou du contentement de son mal, je ferai un acte contraire à mon sentiment et demeurerai en paix.

Mais je sais bien d'où viennent ces aigreurs : c'est que nous ne voulons pas mettre dans notre cœur l'amour du mépris et

du déshonneur; la moindre parole nous humilie; nos cœurs s'aigrissent, ce qui ne serait pas si nous aimions le mépris. Si nous étions des personnes droites et sincères, je veux dire aimant les vertus, et que nous ne soyons pas vaines et superbes, les fautes de fragilité involontaires ne nous feraient pas grand mal; car toutes les fautes que l'on fait par promptitude ne nuisent pas beaucoup, pourvu qu'on s'en humilie fidèlement.

Une autre fois la Sainte dit à des Sœurs qui allaient en retraite :

Mes Sœurs, cherchez Dieu en la simplicité de vos cœurs, avec l'humilité et la vérité, et non vous-mêmes, ni votre propre satisfaction, car c'est ainsi qu'il veut être cherché. Le Prophète disait : *Faites bien et espérez en Dieu;* de sorte, mes très-chères Sœurs, qu'il nous faut *bien faire,* pour pouvoir *bien espérer*, car il faut que ce point de *bien faire* et de rendre à Dieu nos obligations marche devant, autrement notre espérance est sans fondement; car Dieu, qui nous a bien faits sans nous, ne nous veut pas sauver sans nous. Tous les Saints et les âmes qui ont fait et qui font profession de perfection sont, certes, fort sérieux, parce qu'ils savent que Dieu veut être servi sérieusement; mais nous autres, chétives gens que nous sommes, nous nous jetons facilement dehors, et nous récréons en des bien petites choses, là où nous devrions voir la seule volonté de Dieu.

Oh! qu'une âme qui ferait bien cette entreprise de *regarder et suivre en toutes choses cette divine volonté* serait heureuse! car elle jouirait d'une profonde paix en sa résignation, parce qu'en tout elle trouverait cette divine volonté et l'aimerait. Dieu nous en fasse la grâce. Amen.

ENTRETIEN LII

(Fait en 1634)

SUR LA FIDÉLITÉ A ACCOMPLIR LES RÉSOLUTIONS DE RETRAITE, ET SURTOUT A ÉVITER LES PLUS PETITES FAUTES VOLONTAIRES [1].

[*Parlant de l'amour qu'on doit avoir pour son abjection, cette sainte Mère nous dit :*]

Voilà grands cas! qu'une personne soit la plus défaillante, la plus misérable du monde, si elle aime son abjection, l'humilité répare tout; mais, hélas! le plus souvent, nous voulons avoir ceci et cela; nous voulons avoir les grands sentiments, les choses relevées, et Dieu ne veut pas; ains, il permet que nous ayons une telle tentation, et veut que là-dedans nous aimions notre propre abjection.

Pour bien tirer le fruit de la solitude, il ne se faut pas contenter de faire et écrire de bonnes résolutions, mais il les faut lire deux ou trois fois le jour, et se tenir toujours prête de les pratiquer dans les rencontres; surtout il s'y faut préparer, allant au lieu où se font les mortifications et avertissements, lesquels nous devons recevoir sur-le-champ, avec humilité, et par après nous ne devons laisser réfléchir notre esprit sur cela, ni penser que c'est par aversion; car bien souvent nous sommes causes de nos distractions et nous nous tentons nous-mêmes.

L'esprit de la Visitation est un esprit qui conduit à une haute perfection, laquelle ne s'acquiert que par la pratique des solides vertus.

On doit se récréer joyeusement et suavement la demi-heure que le Coutumier permet, mais nous ne devons pas nous laisser aller à une joie trop excessive qui pourrait dissiper l'esprit; il

[1] La Sainte était en retraite, avec cinq ou six Sœurs, quand elle fit cet Entretien.

ne faut point confondre les temps; c'est pourquoi il est mieux de ne pas faire des prières ni mortifications en ce temps-là [de la récréation]; mais, la demi-heure étant passée, l'on peut bien toutes ensemble saluer la Sainte-Vierge d'un *Salve Regina* ou autres prières, car ce n'est plus le temps de la récréation; comme aussi, le soir, on peut aller dire, toutes ensemble, les litanies de notre Bienheureux Père, en son Oratoire, après ladite demi-heure.

[*Le dernier soir nous priâmes Sa Charité de nous donner le mot du guet, duquel nous nous souviendrions. Cette unique Mère nous répondit :*] Certes, j'y ai déjà bien pensé sept ou huit fois, mais il ne m'est toujours rien tombé en l'esprit, sinon FIDÉLITÉ, mais une GRANDE FIDÉLITÉ, mes Sœurs, à nos résolutions. Je sais que Dieu a donné à chacune assez de lumières pour connaître ses besoins, et je crois aussi que toutes ont fait les résolutions qu'elles ont connues, ou connaissaient déjà à peu près, avant la solitude, de ce qui lui est nécessaire. Il ne faut donc point tant de choses, mais seulement se bien mettre fidèlement à la pratique, aux rencontres de ce que nous nous sommes proposé; mais il n'y faut pas être FAIBLEMENT FIDÈLES, mais FIDÈLEMENT FIDÈLES; car, ne pensez pas, mes Sœurs, qu'il soit aussi facile de les pratiquer comme de les penser. Oh! non, certes, ce serait se tromper; il les faut écrire et graver sur le parchemin de nos cœurs, et non sur du papier, où elles nous servent de peu, si nous n'avons cette FIDÉLITÉ; ce que je ne dis pas pour dire qu'il ne faille point les écrire; car, en cela, je laisse à chacune la liberté qui lui est donnée; mais je dis qu'il s'en faut souvenir, au moins deux ou trois fois le jour, et les mettre en pratique; enfin, il faut combattre et se surmonter.

Je n'ai point encore trouvé ès paroles de Notre-Seigneur que personne soit entré en paradis, en riant, folâtrant, et en suivant ses inclinations, ains tous y sont entrés par la *porte étroite*, et le Seigneur même n'y est pas entré autrement, et le

même Seigneur dit : *Par tes paroles tu seras condamné, et par tes paroles tu seras justifié.*

Je lisais aujourd'hui, dans saint Matthieu, que le *chemin qui mène à perdition est fort large et spacieux, et beaucoup y marchent; mais celui qui conduit au ciel est fort étroit, et que peu de gens le suivent.* Voyez-vous, mes chères Sœurs, Dieu nous a tirées de la lie du monde pour nous mettre en la religion qui est ce chemin étroit; marchons-y donc soigneusement et fidèlement; car *nul bien sans peines.*

Mais vous dites qu'encore que l'on fait bien des résolutions, l'on ne laisse pas de retomber. Certes, ma chère Sœur, vous devez savoir que nous sommes d'une nature fragile; et si faut-il souffrir que nous en soyons; c'est pourquoi nous serons sujettes, jusqu'à la mort, à faire des fautes par promptitude et surprise, et c'est de celles-là que l'Écriture dit que *le Juste pèche sept fois le jour et se relève autant de fois;* mais vous dites que quelquefois l'on en a bien la vue, et l'on s'y laisse aller. Oh! cela est bien gros, ma fille; mais, pourtant, que faire là, sinon de se profondément humilier et faire le moins que nous pourrons de telles fautes? Non, certes, il n'en faut point faire, s'il se peut, car ces fautes volontaires sont fort dangereuses, et une faite par vue est plus à craindre que cent autres faites sans y penser, parce que celles que nous faisons sans y penser, elles s'effacent aussi sans que nous y pensions; car nous faisons bien des péchés véniels, dont nous n'avons pas toujours la vue. Mais Dieu est si bon! voyant que nous sommes tombées sans que nous le sachions, aussi nous fait-il relever sans que nous nous en apercevions, nous pardonnant, par un acte d'amour que nous ferons, ou de contrition, ou bien de charité et humilité, que nous exercerons à l'endroit de quelques Sœurs, ou en prenant de l'eau bénite. Mais une faute faite avec vue, volontairement, pour petite qu'elle soit, est plus désagréable à Dieu, et plus dangereuse pour notre âme, qu'une qui serait plus grosse

faite par surprise; et, certes, « il n'est pas possible, dit notre Bienheureux Père, qu'une âme puisse faire grand avancement, en nourrissant volontairement ces fautes-là, car elles nous empêchent de correspondre aux grâces de Dieu. »

Il ne nous faut jamais perdre courage, ains nous relever humblement; que si la faute mérite confession, accusons-nous-en de bon cœur; et, si nous avons offensé le prochain, c'est-à-dire nos Sœurs, faisons ce que le Coutumier ordonne; demandons-leur pardon; c'est une coutume que je désire fort que l'on conserve soigneusement céans; et pour ce, je vous prie, mes Sœurs, d'emporter de vos solitudes l'affection à cette pratique-là, car elle est bonne, humble, charitable et de bon exemple.

A Dieu, mes Sœurs, nous nous séparons de corps, mais non pas d'esprit; puis, nous devons toujours être unies par la très-sainte dilection. Je prie Dieu qu'il vous bénisse toutes. Je vous recommande encore la *fidélité*. Et me croyez, mes Sœurs, faites trois ou quatre fois le jour l'examen sur vos résolutions; et pour conclusion, allez, mes filles, faites tout le bien que vous verrez, et évitez tout le mal que vous connaîtrez.

ENTRETIEN LIII

SUR LE PRINCIPAL FRUIT QUE DOIT PRODUIRE LA RETRAITE : FAIRE SES EXERCICES SPIRITUELS AVEC UNE PLUS GRANDE ATTENTION A DIEU.

Mon Dieu! que c'est une douce vie que celle de n'avoir à parler que de Dieu, et de se tenir auprès de lui! Nous devrions bien profiter de la grâce que la religion nous fait, de nous désigner certain temps, et nombre de jours, pendant lesquels nous n'avons à faire qu'à penser à cette souveraine Bonté et à nous-même.

Ce que vous devez principalement tâcher de remporter de votre retraite, mes chères filles, c'est de faire toutes vos actions, particulièrement vos exercices spirituels, avec une grand attention à Dieu, et de graver vivement dans vos esprits, qu'en quelque part que vous soyez, Dieu vous voit beaucoup mieux que je ne vois ma main, maintenant que je la regarde. Il voit et pénètre tout ce qui est au fond du cœur de la créature, jusqu'à la moindre pensée ; il la connaît beaucoup mieux qu'elle-même ne se saurait connaître. Si nous gravions bien ces vérités de la foi dans nos cœurs et nos esprits, cela nous aiderait grandement à bien faire nos actions, dans une grande crainte et rabaissement de nous-même, devant cette haute Majesté.

Si quelqu'un, parlant à un grand seigneur, se tient très-attentif pour le faire avec respect, à combien plus forte raison, quand nous parlons à Dieu, nous devons nous tenir dans une profonde révérence, particulièrement aux Offices divins, et quand nous faisons des prières vocales. Combien de fois les disons-nous de bouche, nos cœurs étant bien éloignés de ce que nous disons, surtout les *Oremus,* qui s'adressent tous, ou presque tous, au Père Éternel, auquel nous demandons des grâces et faveurs, par le mérite de son Fils ou l'intercession de la Sainte-Vierge. Comment disons-nous les *Antiennes* et les *Hymnes*, qui sont toutes si dignes, et surtout le *Pater,* l'*Ave* et le *Credo,* qui sont les prières les plus belles que nous puissions faire? Notre-Seigneur nous a commandé de dire le *Pater*, et nous a enseigné lui-même la manière de prier lorsqu'il dit à ses apôtres : *Quand vous voudrez prier, entrez en votre cabinet, fermez la porte sur vous, et priez votre Père céleste dans le secret, et votre Père, qui vous voit, vous le saura bien rendre.*

Cela vous montre comme nous devons nous retirer au-dedans de nos cœurs. En d'autres endroits il dit : *Ne faites pas comme les hypocrites qui disent une multitude de prières de bouche, et leurs cœurs sont bien éloignés de moi ; mais retirez-*

vous en votre cabinet, et voulant prier votre Père céleste, dites : Notre Père, qui êtes aux cieux, etc.

Enfin, mes chères Sœurs, il faut faire une grande attention à porter une sainte révérence à cette Toute-Puissance présente, et surtout au commencement de nos prières et oraisons. C'est la finesse des finesses de se bien mettre en cette divine présence, et de bien approfondir cette vérité : que c'est à Dieu que nous parlons et qui nous voit. Enfin, mes chères filles, il faut faire comme ce bon chevalier qui, ne sachant pas où la mort le prendrait, l'attendait partout, afin qu'elle le trouvât toujours prêt. Voyez-vous, il faut l'attendre partout, et nous y bien disposer par une vive attention à cette toute-présence. Il est raconté en tant de divers endroits de l'Écriture Sainte, que Notre-Seigneur disait : *Bienheureux le serviteur qui sera trouve veillant, quand le Maître viendra.*

Et, en d'autres lieux : *Veillez, car vous ne savez l'heure qu'il viendra ;* quelquefois, il viendra à l'heure du matin, d'autres fois, à l'heure du midi ; ou bien à l'heure du soir.

Pour moi, je ne sais ce que veulent dire ces heures ; mais je pense que c'est pour nous faire voir qu'il nous faut tenir prêtes partout, parce que nous ne savons pas l'heure qu'il faut mourir, mais seulement qu'il est certain qu'il faudra mourir.

ENTRETIEN LIV

SUR LA FAÇON D'ENTRETENIR SON AIDE.

Quand on entretient son aide, il le faut faire avec une grande cordialité. Pour moi, si j'avais une aide, quand je l'entretiendrais, je lui dirais : Or sus, ma chère aide, comment avez-vous

passé ce mois-ci? Pour moi, j'ai été grandement travaillée de distractions et de sécheresses..... Mais, mon Dieu, ma chère aide, ne remarquez-vous point comme je suis légère et maussade, rude et peu charitable? — Oui, mon aide, devrait-elle dire, si elle l'a remarqué, mais que voulez-vous? il vous faut bien amender de cela, et encore de telle et telle chose. — Et moi, mon aide, devrait-elle dire, ne vous êtes-vous point aperçue que je ne me suis point amendée de ce que vous m'aviez avertie, et que j'étais mélancolique ou trop joyeuse? — Il est vrai, je m'en suis bien aperçue, devrait-elle répondre. — C'est que j'ai été bien tranquille ce mois, et le contentement intérieur m'a fait rire quelquefois trop haut et faire telles autres légèretés.

Si votre aide ne vous avertit point, il lui faut dire quelques fautes que vous avez faites, bien suavement, comme : Mon Dieu! notre aide, oh! que j'ai eu de peine à me surmonter en telle occasion!.... Je m'assure que vous avez vu beaucoup de fautes que j'ai faites.

Si elle témoignait un peu de froideur, sur les avertissements que vous lui faites, il le faudrait supporter, et ne lui en pas tant faire en ce temps-là, ou du moins il faudrait bien sucrer la pilule; mais il ne faudrait pas perdre la confiance de l'avertir une autre fois, et il ne faudrait jamais lui dire : O mon aide! je vois bien que vous n'avez pas pris en bonne part ce que je vous ai dit......, jamais plus je ne vous oserai avertir..... Je serai plus avisée une autre fois......, car tout cela sèche le cœur; mais il ne faudrait point faire semblant de le connaître, et si vous ne l'avertissez ce mois, vous l'avertirez l'autre. Si vous vous en oubliez, il n'y aura point de mal. Non, il ne se faut point confesser quand on ne surveille pas son aide; il la faut bien quelquefois observer, mais non pas au chœur, ni au réfectoire, ni tant aux autres lieux, car ce n'est pas l'intention des constitutions, non plus, que de dire si courtement : Je vous

avertis, notre aide, de ceci et de cela..., c'est trop sec. Il faut un peu sucrer les pilules avant de les donner et s'encourager à l'amour de l'observance, disant : Ma chère aide, faisons un défi de telle chose, afin que nous nous amendions plus fidèlement.

Ce n'est pas non plus l'intention des constitutions, de prendre le quart d'heure d'après l'oraison pour s'entretenir; car, en si peu de temps, on ne peut que dire ses fautes; cela n'est pas cordial.

ENTRETIEN LV

SUR LES MOTIFS QUI PEUVENT DISPENSER DU JEUNE.

J'approuve fort, pour le jeûne, que personne ne s'en dispense de soi-même, et qu'on ne cherche point de ne le pas observer, par propre élection; mais qu'on se laisse, pour cela, avec toute sorte de soumission, à la discrétion de la supérieure et de ceux qui conduisent. Si l'on s'en remet à notre choix, choisissez le jeûne, parce qu'il est toujours bon de pencher du côté de la rigueur pour nous. Mais si vous vous sentez un véritable besoin de ne point observer le saint jeûne, et qu'on vous dise : *Ne jeûnez point*, ou qu'on s'en remette à votre jugement, usez tout simplement de cette obéissance ou de cette liberté, surtout pour les nécessités suivantes :

1° Si vous sentez que le jeûne vous rende extrêmement chagrine;

2° Si vous êtes sujette à de fréquents étourdissements de tête, ou si vous souffrez souvent de douleurs d'estomac et d'entrailles, parce que le jeûne est extrêmement contraire à ces infirmités-là; car la sainte Église n'ordonne le jeûne que pour mortifier la sensualité et non pour ruiner la santé des infirmes

et des faibles, et donner de grandes incommodités à l'esprit;

3° Si, en prenant quelque petite chose le matin, vous supportez mieux le jeûne le reste du jour, il faut le faire sans scrupule; mais toujours avec l'avis de ceux qui vous conduisent.

ENTRETIEN LVI

SUR LA FIDÉLITÉ A SUIVRE LE DIRECTOIRE DE L'OFFICE.

[*Le premier jour de novembre* 1632, *à l'obéissance, sur le sujet des Litanies des Saints que l'on a coutume de chanter ledit jour, quelques Sœurs ayant fait remarquer que l'année passée on ne les chanta pas, parce que M. Michel, notre confesseur, avait dit qu'il ne les fallait pas chanter, à cause de la fête des Trépassés, qui est le lendemain, la Sainte dit :*]

Comment, mes Sœurs, êtes-vous des girouettes, pour vous laisser ainsi aller et tourner à ce que l'on veut, et que l'on vous vient dire? Certes, je ne suis pas édifiée de celles qui sont ainsi, qui ne se tiennent pas fermes en ce qui est de leur Institut. Quoi qu'on vienne vous dire, regardez vos Règles, vos Coutumiers et vos Coutumes, et vous tenez à cela.

Quoi! qu'en cette maison telle chose se fasse! qu'on ne se tienne pas à ce qui est écrit, et qu'on écoute ce que dit celui-ci et celui-là! Que cela ne se fasse plus, et que je n'entende plus tel langage. Si l'on vous vient dire au parloir : Ne faites pas ceci ou cela, ainsi ou ainsi; telle chose ne se doit pas faire; répondez hardiment à ces personnes-là : Nos Règles et notre Coutumier nous ordonnent de le faire de la sorte; ou bien ne leur dites rien, et continuez d'aller votre train, sans démordre

en rien que ce soit de vos coutumes. Notre Bienheureux Père a tant ouï chanter les Litanies en cette fête et n'en a rien dit; et nous nous amuserions au moindre qui viendra nous dire qu'il ne les faut pas chanter!

Il n'y a rien dans notre Coutumier qui ne soit conforme à ses intentions; il se faut donc tenir à cela, surtout les filles de ce monastère [d'Annecy], dans lequel ce Bienheureux a dit qu'il fallait que les Règles, Constitutions, Coutumier et Coutumes et tout ce qui dépend de l'Institut, fût pratiqué et gardé en sa parfaite vigueur, et que les autres monastères y doivent avoir recours, pour s'éclaircir ès doutes qu'ils pourraient avoir en la parfaite observance, afin d'être aidés, redressés, encouragés et fortifiés par ce regard. Ne soyons donc pas, mes Sœurs, des girouettes, mais maintenons-nous et soyons inébranlables en nos observances et coutumes que ce très-heureux Père a établies et que Monseigneur a approuvées. Ils ne nous ont pas dit qu'il ne fallait pas chanter les Litanies; chantons-les donc, et ne nous amusons point à ce qu'a dit, ou que dira celui-ci ou celui-là.

ENTRETIEN LVII

SUR LES ÉLECTIONS DES SUPÉRIEURES.

Mes chères Sœurs, je désirerais bien que nous fussions bien instruites touchant les élections des supérieures; je voudrais bien tout dire à la fois ce qui est nécessaire pour n'en plus parler, nous contentant d'agir en cela, dans l'occasion, selon que notre conscience nous dictera, sans autre égard que de suivre la lumière de Dieu, et sans consulter ni l'assistante ni la directrice, l'économe, la coadjutrice, la portière, l'infirmière, enfin celle-ci ou

celle-là; car si ces manquements se commettaient, que des Sœurs cherchassent à faire élire une Sœur plutôt qu'une autre; si celles qui le savent et qui l'ont entendu n'en disent rien, je leur donnerais une si bonne pénitence, aux unes et aux autres, qu'elles s'en souviendraient. Elles n'auraient de voix au chapitre d'un an, encore ne sais-je si je ne la donnerais pas plus grosse.

Je ne voudrais pas que ce défaut se commît; néanmoins, si on y devait tomber, je voudrais et serais bien aise que ce fût pendant ma vie, et vous verriez si je ne tiendrais pas ma promesse, de donner une grosse pénitence.

Il faut, mes chères Sœurs, consulter Dieu et nous-même, et faire notre devoir, le plus sincèrement et droitement qu'il nous sera possible, sans regarder ni ceci ni cela; comme, par exemple, de penser : Cette Sœur est bien charitable, elle a une grande compassion des malades, il faut que je lui baille ma voix; cette autre Sœur est bien portée aux austérités, j'y ai aussi de l'inclination; il me faut la choisir, ce sera bien mon fait. Une autre pensera : Cette Sœur aime bien le parloir, elle donnera librement congé d'y aller; partant, il me faut lui donner ma voix; cette autre Sœur est bien aimable, et semblables tricheries, niaiseries, que sais-je, moi! Quoi encore?

Il faut que je vous avoue la vérité, mes Sœurs; je fus grandement consolée, à Paris, quand je vis nos Sœurs qui rendaient si bien leur devoir à la Mère qu'elles avaient alors, laquelle fut élue après notre Sœur Hélène-Angélique Lhuillier. C'est une fille qui n'est pas de si grand lieu que celle qui l'a précédée; qui n'a presque point d'apparence, qui est bègue et de mauvaise grâce; mais, au reste, c'est une âme très-vertueuse, qui va droit à Dieu. Enfin toute bègue et de mauvaise grâce qu'elle est, les Sœurs allaient toujours leur train, tout comme elles faisaient avec l'autre qui l'avait précédée, laquelle aussi rendait son devoir et donnait grande édification.

Nous sommes tant enseignées, mes Sœurs, à ne point regarder au visage de nos supérieurs, que notre infidélité à cette pratique est cause que nous faisons plusieurs manquements.

Prenons garde de bien choisir nos supérieures, car Dieu nous fera rendre compte des élections que nous faisons ; et si nous ne les faisons pas comme il faut, croyez-moi, nous ne nous en trouverons pas bien. Quand donc nos Sœurs sont mises en ces charges, rendons-leur ce que nous leur devons ; car, si nous le faisons, nous attirerons les bénédictions du ciel sur nous ; et, si nous ne le faisons pas, nous attirerons ses châtiments. Oh ! mes Sœurs, que je désire vous voir marcher droit devant Dieu, que vous vous avanciez toujours dans la voie de la perfection et de son saint amour, que vous vous affranchissiez de tant de niaiseries et d'impertinences [imperfections] qui se peuvent passer en vos esprits ; mais savez-vous comme je désire cela ? Je le désire jusqu'au point de vouloir donner ma chétive vie !... Certes, mes Sœurs, il est très-vrai qu'il n'y a créature sous le ciel qui soit plus obligée à Dieu et à son saint Fondateur que nous autres.

Si une Sœur donnait le branle, dites-vous, à une autre sur le sujet de l'élection d'une supérieure, qu'est-ce qu'il faudrait faire ? Certes, ma chère fille, cette Sœur ne ferait pas bien ; car nous ne devons pas dire du bien de quelque Sœur, en particulier, à quelque autre, à dessein de donner le branle, afin qu'elle lui donne sa voix, car il se faut bien garder de la bailler d'après cela ; mais on doit la donner, selon le sentiment et la lumière que Dieu donnera, à celle qu'on jugera et croira être plus propre pour cette charge de supérieure, soit que ce soit à une de celles qui sont sur le catalogue, ou à une des autres qui sont dans la maison, puisqu'on est en liberté de le faire. A la vérité, si on était bien assurée de la vertu et sincérité des Supérieurs et des quatre Sœurs conseillères, on ferait bien de

s'arrêter aux Sœurs qui sont sur le catalogue; autrement on se pourrait exposer à faire des élections nulles.

Notre-Seigneur fait de grandes choses par les âmes petites et humbles, choisissant les choses faibles pour confondre les fortes. Les âmes vraiment humbles qui ne s'ingèrent point, qui croient qu'elles n'ont point de capacité pour les emplois relevés et charges honorables, ce sont celles que Dieu a destinées, et lesquelles les exercent avec grand fruit.

Vous dites, s'il ne faut pourtant pas faire un bon choix des supérieures? Cela s'entend bien, ma très-chère fille, qu'il les faut bien choisir, ce que l'on fera bien toujours, quand on se comportera comme la constitution ordonne; car, voyez-vous ce qu'elle dit, cette bénite constitution : « *Que chacune pensera, à part soi, à faire l'élection qu'elle estimera meilleure selon Dieu.* » Elle ne veut donc pas qu'on fasse ce choix selon son goût, selon son inclination, selon sa volonté, selon la prudence humaine, mais *selon Dieu;* de sorte que si l'on se met devant lui avec une profonde humilité et désintéressement, il ne manquera pas de donner sa lumière et de faire connaître celle qu'il a destinée. Bienheureuses seront celles qui ne manqueront pas de la suivre, et de faire ce que leur conscience dictera, et de rendre leur devoir à celle qu'elles auront pour supérieure, quelle qu'elle soit.

Nous ne regardons pas assez Dieu en nos supérieures, c'est un mal plus grand qu'on ne pense. Le mal que nous commettons à leur endroit s'adresse particulièrement à Dieu, lequel a dit, parlant des supérieurs : *Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise.* Je me souviens que Monseigneur de Sens dit une belle parole à nos Sœurs de Melun, laquelle mérite bien d'être pesée, considérée, et encore plus pratiquée. « Mes Sœurs, leur dit-il, celles qui regarderont et s'appuie- « ront sur la sainteté, les qualités, et autres belles parties de » leurs supérieures, Dieu ne les conduira pas! » Voyez donc,

mes Sœurs, combien cela est important, et si nous n'avons pas bien sujet de regarder Dieu en la personne de celles qui nous tiennent sa place.

Mais enfin, c'est pitié combien nous sommes farcies d'amour-propre; tantôt il nous démange au pied, tantôt au bras, puis à la tête, ici ou là; enfin ce n'est que démangeaison. Ah! mes Sœurs, vous verrez bien, et moi aussi, à l'heure de la mort, que nous étions bien aveugles, et que ce dont nous faisions tant d'état, que nous désirions et que nous aimions si ardemment, n'étaient que des bagatelles et niaiseries d'enfant. De vrai, mes Sœurs, quand je vois qu'il se fait des choses contre les règles, j'en ai une telle douleur, que si notre Bienheureux Père était en vie, je lui dirais : *Monseigneur et mon Père, vous dites telle et telle chose en vos constitutions, et cela ne se fait pas; on ne l'observe pas; que voulez-vous que je fasse? ôtez-moi de charge et en mettez une autre qui les fasse pratiquer et garder.*

Tandis que nous sommes en quelque charge, mes Sœurs, il s'en faut acquitter le mieux qu'il nous est possible, et quand nous ne l'avons plus, il n'y faut plus penser.

Quand on dit les défauts à une supérieure, ce doit toujours être avec tout le respect et l'humilité possibles; et encore qu'elle ne fût pas comme elle devrait être, il ne faudrait pas laisser de lui obéir; car, mon Dieu! il lui faut toujours rendre l'honneur, le respect et l'obéissance qu'on lui doit.

Si la supérieure nouvellement élue doit donner facilement congé général à quelque Sœur de parler en particulier à la Mère déposée, ou d'aller au noviciat, quand elle est directrice, dites-vous? Non, ma chère fille, je n'approuve point qu'on donne ces permissions. Nous savons, par expérience, que cela fait bien des tracasseries dans les maisons, quand les supérieures déposées veulent entretenir leur crédit parmi les Sœurs, les attirant à elles, et désirant qu'elles fassent des flatteries autour d'elles. Elle doit se tenir en son devoir envers la Mère élue,

et montrer à toute la communauté, par son exemple, ce qu'elle a enseigné de paroles; et même si la supérieure donne des congés aux Sœurs de lui parler ou d'aller au noviciat, si elle est maîtresse, elle lui doit dire que cela n'est pas nécessaire, et ne le point permettre, lui représentant que ces Sœurs n'en ont pas besoin.

Si une supérieure déposée peut être élue assistante dans une autre maison que celle où elle a gouverné, puisqu'on l'y pourrait élire supérieure? Il y a bien de la différence, ma très-chère fille, parce qu'il n'y peut pas avoir tant de nécessité, d'autant qu'il se trouve plus de Sœurs capables d'exercer la charge d'assistante que non pas celle de supérieure; donc, il ne le faut pas faire [la première année qui suit la déposition.]

ENTRETIEN LVIII

(Fait en novembre 1626)

SUR LA RÉCEPTION DES SUJETS.

Vous me demandez, mes chères Sœurs, comme il faut dire son sentiment et se comporter pour donner sa voix aux filles, que l'on propose pour l'habit et la profession. Je lisais l'autre jour, dans le Coutumier, que l'*on dira son sentiment et ce que l'on a à dire, en la présence de Dieu, courtement et humblement :* voilà ces mêmes paroles.

Vous voyez donc, mes chères filles, comme il se faut conduire pour ce regard, et qu'il ne faut pas aller faire de grandes harangues, ni à l'avantage, ni au désavantage des filles, ni dire par le menu leurs défauts et leurs vertus. Oh! non, il ne faut pas tant dire de choses, soit de leur bien soit de leur mal; ce n'est que perte de temps. Quand ce n'est pas chose qui puisse

empêcher d'être reçue, à quoi bon tout cela? Il faut donc regarder, devant Dieu, le bien et le mal qui est en cette fille : si elle a ce qu'il faut, ou bien ce qui lui manque; enfin, si elle a les dispositions ou non, ou bien si l'on juge qu'il lui faille donner du temps pour son amendement; puis dire simplement ce que nous jugeons et pouvons connaître, comme serait : Ma Mère, il me semble que cette bonne Sœur est bien propre pour nous, et qu'elle a les dispositions nécessaires; je ne connais rien qui puisse l'empêcher d'être reçue... Ou bien : Il me semble qu'elle n'est pas propre pour nous, d'autant qu'elle est fort tendre sur elle-même, qu'elle est sujette à murmurer et à se plaindre, qu'elle est fort opiniâtre, ferme en son propre jugement, et qu'elle n'a point enfin les dispositions que la règle marque... . Ou bien : C'est une bonne fille; mais, néanmoins, je lui reconnais un tel défaut; il me semble qu'il serait bon de lui donner un peu de temps, et de lui faire savoir que l'on a remarqué telle et telle chose en elle, afin de voir si elle s'amendera.

Si l'on ne peut point former de jugement pour ce regard, il faut dire tout simplement qu'on ne sait bonnement qu'en dire, que l'on est entre deux. Car il y a quatre sortes de filles : les unes sont jugées propres; les autres ne le sont pas; les troisièmes, on juge qu'il sera bon de leur donner du temps pour leur amendement; et les quatrièmes nous tiennent en suspens, et on ne sait à quoi se résoudre. Quant à la première et seconde sorte, on est bientôt résolu à ce que l'on doit faire; pour la troisième, on n'y voit pas d'obstacles de conséquence; mais, néanmoins, elles ne sont pas encore assez disposées, on le dit ainsi tout simplement; or, la quatrième nous tient en doute, et c'est ici la difficulté. Il faut pourtant se résoudre, et bien recommander la chose à Notre-Seigneur, et la bien considérer devant lui, consulter ses Règles et l'Entretien que notre Bienheureux Père a fait sur ce sujet.

Dans cet article de la réception des filles, il faut toujours

agir avec charité; mais on doit toujours préférer le bien de la maison au bien particulier. Néanmoins, si c'est une fille qui ne soit point tracassière, et n'apporte point de trouble au monastère; que, du reste, si elle retourne au monde, elle est en danger de se perdre et damner, cela mérite considération; car, si elle ne fait pas grand bien à la maison, elle n'y fera pas grand mal. Il faut entendre l'avis de la supérieure, de l'assistante, de la directrice, et celui des Sœurs les plus judicieuses. Il se faut toujours déterminer selon les sentiments que Dieu nous donne, pourvu qu'ils soient fondés sur la raison; car il faut toujours avoir quelques fondements bien solides, soit pour rejeter les filles, soit pour les recevoir. Il faut savoir sur quoi on est fondé; car Notre-Seigneur nous fera rendre compte, aux unes et aux autres, de celles que nous recevons et de celles que nous rejetons.

Oui, mes Sœurs, la supérieure et la directrice peuvent dir nettement que la fille est propre, ou bien qu'elle n'est pas propre, et qu'il n'y a point de bon fondement, en elle, pour la recevoir, et choses semblables. Cela sert de lumière aux Sœurs, et les peut consoler d'entendre parler si franchement leur Mère, quoiqu'elles ne laissent pas de demeurer en pleine liberté de faire ce que Dieu leur inspirera.

La supérieure doit aller droitement, ne pas tracasser les Sœurs pour les porter à recevoir les filles, parce qu'elle leur a de l'inclination, leur en disant plusieurs biens en particulier, comme : C'est une si bonne fille... Elle fait ceci ou cela... et choses semblables. Si la supérieure faisait ainsi, elle ne ferait pas bien; mais elle doit dire tout simplement son sentiment, au chapitre, sans aucune prétention, et seulement parce que c'est le devoir. On connaît bien vite si la supérieure a de l'intérêt et si elle va droitement; car il s'en pourrait trouver qui manquerait en ce point; de sorte qu'on y doit prendre garde, afin de ne point contourner son sentiment de son côté.

On ne doit pas non plus se laisser renverser par les belles harangues que quelques Sœurs pourraient faire, au chapitre, sur la vertu ou les imperfections de la Sœur de qui l'on parle. Oh! non, nos jeunes professes, gardez-vous bien de vous laisser aller à cela; tenez-vous fermes aux lumières et aux sentiments que Dieu vous en donne, pourvu qu'ils soient bien fondés et appuyés sur la raison. Dieu ne vous demandera pas compte si votre supérieure ou telle Sœur a bien ou mal donné sa voix; mais si vous avez bien justement donné la vôtre.

Vous dites, si l'on voyait qu'une fille fût comme désespérée, et qu'elle ferait bien du mal dans le monde, si elle était renvoyée, devrait-on avoir égard à cela pour lui donner sa voix? Nullement, ma fille; certes, elle aurait beau se désespérer, si je ne la juge pas propre pour la religion, je ne lui donnerais pas ma voix en aucune façon; d'autant que Notre-Seigneur ne me fera pas rendre compte du mal qu'elle fera au monde, mais, oui bien, de celui qu'elle eût fait en religion, si on l'eût reçue.

Quant à ce que vous me demandez, s'il ne faudrait point que les jeunes professes ne donnassent leur voix quand ce sont des filles douteuses, de crainte qu'elles ne se méprennent, ne sachant pas faire un bon discernement? Je dis qu'après le temps marqué par le Coutumier, elles doivent la donner; mais la supérieure et la directrice les doivent bien instruire sur ce point, autrement elles seraient responsables des fautes qu'elles [les jeunes Sœurs] commettraient. Si elles ont été bien enseignées et soigneusement, et qu'elles ne fassent pas leur devoir, ce sera sur leur conscience.

Pour retirer les voix, quand il n'en manque qu'une, si l'on craint que l'on se soit mépris, cela dépend de la discrétion de la supérieure, laquelle doit faire en cela ce qu'elle jugera pour le mieux. Enfin il en faut revenir toujours là, d'approuver ce que le chapitre fait, et il ne faut nullement se mettre en peine

ni en scrupule de n'avoir pas donné sa voix à une fille qui est reçue, ou bien de l'avoir donnée à une autre qui est rejetée. Quand on a procédé droitement, selon que Dieu inspire, il faut demeurer en paix. Il faut bien discerner les esprits : il y en a qui sont simples, ignorants et qui n'ont pas grande capacité pour bien servir la religion, néanmoins, ils ne doivent pas être rejetés; ils feront bien pour eux et n'apporteront pas de dommage et préjudice à la religion.

Il faut regarder et considérer cela devant Dieu et surtout la lui bien recommander; on a huit jours pour y penser, depuis qu'on en a parlé au chapitre. Nous ne devons pas avoir de la peine [à former notre jugement], nous voyons tant les novices! Toutes les Sœurs professes, qui doivent donner leur voix, les doivent bien considérer, l'année du noviciat. Certes, il faut y faire attention, mais sérieusement, et qu'on exerce bien [les novices], le plus qu'il se peut, selon leur portée : qu'on les fasse aides de quelque officière, comme de la robière, de la lingère, réfectorière et semblables, afin que l'on connaisse si elles sont souples, maniables, soumises et mortifiées. La maîtresse les doit aussi éprouver soigneusement; mais, savez-vous quelles épreuves? Ce n'est pas seulement de leur faire pratiquer les pénitences marquées au Coutumier, détester leurs fautes et semblables; ce qu'on leur doit pourtant faire selon la coutume. Mais la principale mortification et épreuve, c'est de bien les humilier, avilir et de ne tenir aucun compte de ce qu'elles disent, désapprouver tout ce qu'elles font, et telles autres épreuves qui anéantissent les passions et le naturel.

O Dieu! si cela arrivait que les Sœurs professes dissent ce qui se passe au chapitre, il faudrait bien promptement y remédier, et les en corriger. Si ces fautes se faisaient en une maison où j'eusse du pouvoir, certes, je leur ferais faire les pénitences que le Coutumier enjoint. Je ne permettrais nullement que les Sœurs qui seraient tombées en ce manquement donnassent

leur voix d'une année, car c'est la pénitence qu'il faudrait donner pour telle faute, et de ne point entrer au chapitre pour dire son sentiment, et savoir rien de ce qui s'y dit. C'est une étrange chose que des femmes, quand elles ne savent pas tenir leur langue ; il ne faut nullement souffrir que tels défauts se fassent, car ils sont trop dangereux et de grande importance.

Pour revenir aux novices, il faut que les Sœurs professes les avertissent fidèlement, au chapitre et au réfectoire, des défauts qu'elles leur verront commettre ; c'est en cela qu'on reconnaît la vertu des filles, pour voir si elles reçoivent comme il faut les avertissements, et si elles en font profit.

On peut parler, des défauts des novices, à la supérieure, hormis les professes qui sont encore au noviciat, qui en doivent avertir la directrice ; mais, pour les autres Sœurs, qui ne sont pas du noviciat, il n'est pas à propos de leur laisser cette liberté, parce que, sous le prétexte de dire à la directrice les manquements des novices, on peut dire autre chose, et manquer ainsi à la perfection de laquelle nous devons être si zélées les unes pour les autres.

Enfin, la directrice doit avoir un grand soin d'animer ses novices à l'oraison et à la mortification, car ce sont les deux principaux exercices par lesquels elles doivent s'avancer à la perfection.

Si une novice, dites-vous, pleurait en entretenant une professe, sur la crainte qu'elle aurait d'être renvoyée, qu'est-ce que la professe doit répondre ? Rien autre, sinon dire fort doucement : Ma chère Sœur, Notre-Seigneur ne vous manquera pas de sa grâce si vous ne lui manquez pas de fidélité, et vous aurez sujet de ne rien craindre ; il faut se confier en lui, il ne délaisse jamais ceux qui espèrent en sa bonté... et semblables paroles, fort courtement, pour la consoler, sans pourtant rien lui témoigner de ce que l'on sait pour ce regard, si l'on est pour elle ou contre elle, si on lui donnera sa voix, ou si on la lui refu-

sera. Il faut se bien garder de faire cela en aucune façon que ce soit.

Or sus, pour ce qui est de donner sa voix, quand on voit que la supérieure, la directrice et les conseillères, nonobstant les manquements qu'on voit en elle [la novice], ne laissent pas de la recevoir et d'avoir bon sentiment d'elle, il n'y a pas de danger de pencher de leur côté; car elles ont plus de connaissance de leur intérieur; et puis, Dieu donne plus de lumières aux supérieurs. Pour moi, si j'étais en doute, je suivrais leurs sentiments [des supérieurs], comme firent nos Sœurs de Paris, qui voulaient mettre dehors une fille, pour quelque manquement extérieur, et moi qui connaissais que cette fille avait le cœur bon, je leur dis : « Mes Sœurs, vous vous arrêtez à quel-» ques défauts extérieurs; cette fille a l'intérieur bon, j'espère » qu'elle fera bien et sera propre pour nous. » Alors toutes donnèrent leur voix; elle fut reçue, et est maintenant une bonne religieuse.

Mais, quand je verrais une fille qui aurait des passions bien fortes, et qui tiendrait à son propre jugement, je ne lui donnerais pas ma voix, parce que malaisément se peut-elle guérir. Je ne la donnerais pas non plus à celle que l'on voit indifférente à demeurer ou à sortir, sinon que ce fût une tentation.

ENTRETIEN LIX

(Fait en 1633)

LUMIÈRE DE LA SAINTE SUR CES PAROLES : LA CONGRÉGATION EST PRINCIPALEMENT POUR LES INFIRMES.

Il est vrai ce que dit notre Bienheureux Père, que si on lit les constitutions avec attention, l'on recevra toujours de nouvelles lumières. Ce débonnaire Pasteur avait bien l'esprit de Dieu quand il dit : *Cette Congrégation est principalement pour les infirmes.* En lisant ce point, j'ai eu clairement cette lumière, je voudrais l'avoir eue plutôt, car je l'aurais mise dans nos *Réponses* [la voici] : Il n'y a point d'infirmités qui empêchent les infirmes de suivre la communauté; il faut absolument être malade, ou bien sortir de quelque grande maladie pour en être empêchée; et je sais que ceci est bien vrai, par ma propre expérience : j'ai toujours été infirme, et celles qui sont céans depuis vingt années savent que je dis la vérité. J'ai toujours suivi la communauté, et je ne trouvais aucune peine à me lever tout comme les autres et à me coucher de même, aller aux Offices, manger de la viande de la communauté et faire généralement tout ce qu'elle fait. Qu'est-ce donc que les infirmes ne peuvent pas, si elles ont tant soit peu de cœur pour leur salut éternel? j'entends si elles veulent vivre selon l'esprit; car, si elles veulent vivre selon la chair, elles ne manqueront pas de trouver beaucoup de difficultés.

Six semaines après que nous fûmes ensemble, Dieu donna commencement à la Congrégation par de grandes maladies dont je fus attaquée, sans lesquelles il eût été bien difficile d'arrêter l'Institut dans la douceur où il est à présent, et je disais quelquefois : Mon Dieu! vous êtes bien provident et bien miséri-

cordieux de me traiter de la sorte pour accomplir plus facilement vos desseins, qui étaient que ces maisons servissent à la retraite des infirmes; et moi je penchais beaucoup plus du côté de la rigueur et de l'austérité, en quoi peut-être je correspondais davantage à la nature qu'à la grâce. Et maintenant tout est dans une telle modération, qu'il n'y a généralement rien que les infirmes ne puissent; et s'il y en a auxquelles il faille quelques dispenses de la règle, par l'avis et le conseil du prudent médecin, il n'en faut qu'une en chaque monastère.

Les filles de la Visitation doivent avoir un esprit fort courageux et relevé en Dieu, sans le rabaisser autour d'elles-mêmes. Nous sommes aussi bien instruites que personne qui soit au monde, Dieu merci, et il ne nous reste plus qu'à faire. Nous devrions être si fidèles à toutes les choses que notre Bienheureux Père nous enseignait, que nous devrions comme nous les naturaliser, pour ainsi dire, pratiquant les avis et enseignements qu'il nous a donnés, avec autant de facilité que l'on fait les actions qui plaisent à nos corps. Ce Bienheureux était un Saint qui enseignait la perfection dans la perfection même; il disait que « le désir de plaire à Dieu doit produire l'attention à sa bonté et à la fidèle pratique des vertus. »

Or sus, vous désirez savoir qu'elle est l'excellence de notre Institut. Ma chère fille, notre excellence consiste en l'humilité, en la petitesse et en l'abjection, et quand cette humilité viendra à manquer, assurément notre excellence manquera, tenons-nous donc bien pour ce que nous sommes; car, mon Dieu, que sommes-nous au prix de ces grands Ordres de religion, comme celui de saint Benoît, et tant d'autres qui ont rempli le ciel et la terre de tant de saints personnages, lesquels ont tant travaillé pour la gloire de Dieu et pour maintenir la foi catholique! Quelles Saintes avons-nous envoyées au ciel? Enfin, nous sommes les dernières plantées en l'Église de Dieu. Il n'y a qu'environ vingt ans que nous sommes au monde, lesquels [Ordres]

avaient déjà duré mille et tant d'années, et de nous il n'en était nulle nouvelle; de sorte qu'ils s'étaient fort bien passés de nous; et puis, nous voudrions nous élever et nous préférer aux autres? Oh! certes, il s'en faut bien garder! Or, nous avons le petit Office perpétuel, grâce à Notre-Seigneur, lequel je supplie nous vouloir miséricordieusement impétrer la perpétuité de l'observance.

ENTRETIEN LX

(Fait en 1625)

SUR L'INDIFFÉRENCE QU'IL FAUT AVOIR POUR ÊTRE ENVOYÉE EN FONDATION.

Tâchez, mes chères filles, de rendre votre vertu stable, permanente et très-solide, ce mot-là comprend tout; et pour cela il faut qu'elle soit fondée en Notre-Seigneur; que vous n'ayez autre chose à considérer que Lui, et que ce soit là votre seul et unique objet. Je veux dire : si vous vous humiliez, que ce soit particulièrement parce que Dieu le veut; si vous êtes recueillie et fidèle à l'oraison, que ce soit pour être encore beaucoup plus agréable à Dieu. Si vous travaillez à la mortification de vos passions et à vous rendre exacte dans la bonne observance, que ce soit parce que Dieu vous l'ordonne; ainsi de toutes les autres [vertus] que vous pratiquerez, sans jamais détourner votre vue de cette considération, pour entreprendre ni faire aucune chose pour les yeux et la satisfaction des créatures, mais qu'enfin Jésus-Christ soit l'unique objet de toutes vos prétentions et de vos actions. Oui, si cela était ainsi on ne verrait point paraître tant d'immortifications, d'inclinations, et d'aversions parmi vous, ni tant de curiosité. Oh! certes, nous n'attachons pas assez

notre esprit à Dieu, et nous ne nous tenons pas assez ramassées autour de sa sacrée présence, car nous serions plus disposées à l'obéissance, plus indifférentes aux choses qui ne regardent ni Dieu, ni nos devoirs; nous ne montrerions pas tant ce que nous agréons ou nous désagréons; comme dès qu'on parle de faire quelques fondations, ce n'est purement que réflexions, témoignages d'inclinations, et aversions d'aller bien plutôt à un lieu qu'à un autre, dans une grande ville que dans une petite; tout cela n'est qu'orgueil, mes Sœurs, quelque prétexte que vous puissiez m'alléguer. Mettez hardiment la main à votre conscience, car il est tout clair que cela ne vient point d'aucune autre racine; et si quelqu'une trouve ceci dans son cœur, qu'elle le mette au jour, et sans excuse, reconnaissant sa vanité qui la porterait à rechercher les choses qui sont les plus excellentes selon le monde; autrement elle se porterait un notable préjudice, et cela ira beaucoup plus loin qu'elle ne pense. Hé! comment donc, comment l'entendez-vous? car que sommes-nous, je vous prie, pour tant mépriser les petits lieux? sommes-nous des princesses et avons-nous été nées en de si grandes villes? avons-nous tant anobli et enrichi le monastère par nos alliances et nos richesses? Notre-Seigneur les a-t-il méprisées [les petites villes]? Ne les a-t-il pas toujours chéries et choisies? Ne savez-vous pas, et ne voyez-vous pas qu'il ne voulut pas naître en Jérusalem, mais bien plutôt en Bethléem, qui était une petite ville, et dans une étable.

Il y a de certaines imperfections que je ne crains aucunement, d'autant qu'elles se font par pure fragilité; mais celles où il y a un certain orgueil caché, et qui nous cache aussi toutes ces mêmes imperfections, ne se laissant point voir telles qu'elles sont, je les appréhende fort, car elles sont grandement préjudiciables.

Enfin, c'est pitié de voir notre peu de vertu! et combien elle est frêle et chancelante, car maintenant nous aimons une chose

et tantôt nous y aurons de l'aversion et du dégoût : à cette heure nous avons du zèle et de la ferveur, tantôt nous sommes lâches et sans courage ; tantôt nous sommes douces et ardentes pour la mortification, quelque temps après nous seront mal gracieuses, sèches, immortifiées, et toutes dégoûtées ; tantôt nous sommes recueillies, et tantôt nous serons dissipées ; tantôt nous sommes extrêmement fidèles et bien affectionnées à nos saints exercices et à l'oraison, et tantôt nous serons toutes refroidies et négligentes ; tantôt nous sommes fort exactes à l'observance, et tantôt nous nous relâchons à l'observance. D'où vient donc tout cela? sinon parce que nous ne sommes pas solidement vertueuses, et que notre vertu n'est pas fondée en Notre-Seigneur ; nous faisons voir par-là que nous travaillons purement pour quelques créatures, en considération de quelque respect humain, et seulement pour contenter notre vanité ; de sorte que tandis que nous avons une supérieure selon notre gré et contentement, qui nous est agréable et qui nous tient en courage, nous ne manquons pas d'aller toujours notre train. Mais du moment hors de la maison, l'on en voit broncher une dans une chose, l'autre en l'autre ; l'une fait une échappée d'un côté, l'autre en fait une de l'autre ; ainsi toutes, voire, même la communauté, ne manquera pas de se relâcher en quelque chose, et d'où vient cela? sinon que vous n'êtes pas solidement vertueuses ; que vous ne regardez pas assez Dieu en la personne de votre supérieure, et que votre vertu n'est pas fondée en Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car, absolument, si cela était, vous seriez assurément toujours égales, toujours constantes, toujours ferventes et fidèles, parce que Dieu est toujours permanent, toujours égal à soi-même, toujours bon et toujours saint.

Or, je vous dis tout ceci de sa part, mes très-chères filles ; je vous supplie de le bien retenir et d'en vouloir faire votre profit, d'autant que ce sont des choses très-désirables et très-

importantes. Croyez que c'est notre bon Sauveur qui vous parle et non pas moi; et ainsi vous devez recevoir ces choses-ci comme venant immédiatement de sa propre bouche, car vous savez fort bien qu'en toute assemblée [faite en son nom], il y est, il y préside, et tout particulièrement en celle-ci; vous devez conséquemment l'y regarder et vous affermir et fortifier en cette croyance.

Mais que sera-ce donc si nous n'avons cette vertu solide, nous autres qui sommes si sujettes à être envoyées de part et d'autre? Quoi donc! tout aussitôt qu'une fille se trouvera hors de céans, un peu parmi les tracas et les divertissements, ce ne sera plus désormais que troubles, qu'inquiétudes, que chagrins, que lâchetés, qu'infidélités et détraquements! Elle semblait être bien recueillie, bien modeste, mortifiée, et de bonne observance à Annecy, et néanmoins toute sa vertu s'évanouira.

Travaillons donc puissamment à notre propre perfection, soit pour aller ou pour demeurer. Certes, nous devrions bien consumer notre âme, notre corps, et généralement tout ce qui est en nous, pour le service de notre Institut. Prenons courage, et nous affranchissons généreusement de tous ces défauts, lesquels, quoiqu'ils semblent être petits et très-légers, nous peuvent pourtant beaucoup nuire et aux autres aussi; et qu'absolument on ne parle plus de fondation pour témoigner ses inclinations et aversions, pour se faire la guerre l'une à l'autre, disant : Ma Sœur, vous vous en irez ici; vous vous en irez là; celle-ci demeurera ou ne demeurera pas; enfin ces curiosités-là ne valent rien.

Je vous mets toutes surveillantes les unes des autres pour vous avertir de tous ces manquements. Hé! pour Dieu, tenons-nous un peu plus en nous-mêmes, et laissons la charge de tout cela aux supérieurs; c'est à eux de nommer et de destiner les Sœurs que l'on doit y envoyer. Mais, pour nous, de quoi nous mêlons-nous? tenons-nous seulement disposées à faire ce que

la sainte obéissance nous ordonnera, nous laissant doucement conduire à Dieu et à nos supérieurs, soit que l'on nous envoie en des pays fort éloignés, ou bien à trois pas d'ici; que toutes sortes de lieux nous soient absolument indifférents, autrement nous n'aurons aucun repos, et nous ne serons jamais de vraies filles de notre Bienheureux Père et très-saint Fondateur. En quoi devons-nous plus l'imiter, sinon en cette totale dépendance de Dieu et de sa Providence qu'il a eue en si souverain degré?

ENTRETIEN LXI

(Fait pendant une maladie de la Sainte

POUR DÉFENDRE AUX SOEURS DE PARLER EN PARTICULIER ET HORS DE LA CHAMBRE DE RÉCRÉATION.

Mes chères Sœurs, il y a environ trois semaines que je n'ai tenu de chapitre, c'est pourquoi il me tarde beaucoup de vous voir toutes assemblées pour vous parler familièrement et vous encourager; ce ne sera pas un chapitre de coulpes, de corrections et de pénitences, mais un entretien d'avertissements charitables qui partent d'un cœur tout à vous et désireux de votre perfection, comme de vous servir tant qu'il plaira à Dieu me conserver la vie.

Nous vous avons fait lire les défauts que nos Sœurs surveillantes ont remarqués; je n'ai pas voulu que l'on ait nommé personne; mais pourtant celles qui ont fait les fautes m'entendent bien et savent bien que je parle à elles; je les supplie de se venir accuser en particulier; et, si elles ne le font, je ne manquerai pas de les faire appeler et leur dirai moi-même leurs manquements. Je me promets tant de la bonté de vos cœurs,

que vous prendrez en bonne part ce que je vous dis, et que vous en tirerez beaucoup plus de profit que si je vous faisais de grosses corrections, et que je vous en donnasse de bonnes pénitences. Je vous conjure de le faire et de me donner le contentement de vous voir affranchies de ces défauts, qui, tout légers qu'ils sont, demandent néanmoins d'être corrigés, étant contre nos observances et nos règles.

Mais vous direz peut-être que c'est bien gêner de pauvres filles, si elles ne peuvent pas seulement se dire une parole; non, mes Sœurs, il ne faut pas se parler en particulier, cela nous est bien défendu par nos règles. Parlez autant que vous le voudrez aux récréations, de la façon marquée; mais, hors de là ne parlez que pour chose nécessaire, prestement, et vous retirez de même quand l'obéissance est donnée, surtout celles qui n'ont rien à demander et qui n'ont point de charges qui les obligent d'arrêter; et que l'on se demande, dans la chambre même de la récréation, ce que l'on a à se demander, qu'on ne se parle point dans les allées, et que l'on ne se donne point d'assignation; c'est une obéissance que je donne à celles qui font ce manquement, de ne pas parler dans les allées. J'aime beaucoup mieux vous voir privées de votre liberté en ce monde, que de vous voir privées du paradis en l'autre.

Or sus, mes chères Sœurs, voilà tout ce que j'avais à vous dire; je vous prie encore d'en vouloir faire votre profit. Cependant, je vous remercie de toutes les prières que vous avez faites pour moi, et vous prie de me les continuer, implorant toujours la divine miséricorde de notre bon Dieu.

ENTRETIEN LXII

(Fait à nos Sœurs de N.)

SUR L'ORAISON, LA TRANQUILLITÉ DE L'AME, ET LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

[*Parlant du chapitre du livre de l'*Amour de Dieu, *où notre Bienheureux Père traite de l'extase, de la volonté et de l'opération, cette sainte Mère nous dit :*]

Les vraies extases sont les vraies vertus. Il n'y a point de doute [illusion] en l'humilité, en l'obéissance, en la mortification et renonciation à sa propre volonté; comme, au contraire, il y en a souvent en l'extase de l'entendement et autres oraisons extraordinaires, lorsqu'elles ne sont pas suivies de la pratique des vertus, parce que alors ce n'est pas Dieu qui les donne, mais le malin esprit qui voudrait tromper les âmes par ses illusions; c'est aussi quelquefois nous-mêmes qui nous nous imaginons des choses qui ne sont pas. Or, pour moi, je ne ferais aucun état de ces âmes-là [qui disent avoir des extases ou grâces particulières à l'oraison] si elles sont sans vertu et sans mortification, parce que ces vertus sont assurément les marques de toute bonne oraison, étant chose certaine que Dieu ne manquera jamais de donner une oraison suffisante aux âmes humbles, dévotes et fidèles à l'observance.

J'ai toujours connu que la voie des filles de la Visitation, parlant généralement, est pour l'oraison de se tenir simplement en la présence de Dieu, ou de s'abandonner à lui, et c'est là qu'il conduit infailliblement celles qui sont fidèles en ce saint exercice et à l'observance de la règle.

Notre Bienheureux Père disait que « ceux qui se tiennent

avec simplicité en la présence de Dieu se reposent dans son sein, pendant que les autres cherchent plusieurs autres choses ailleurs », faisant cette comparaison de saint Jean qui dormait amoureusement sur la poitrine du Sauveur pendant que les autres mangeaient diverses viandes en la table du même Sauveur, ajoutant « qu'il vaut beaucoup mieux dormir sur ce sacré oreiller que de veiller en toutes autres postures. »

J'ai dit que toutes les religieuses de la Visitation sont conduites en cette sorte d'oraison, si elles veulent travailler : cela est vrai; mais ce n'est pas toutes de la même façon; chacune, selon l'attrait particulier de Dieu en elle, y ayant une différence si considérable et si grande des unes aux autres, qu'il y a presque autant de divers degrés qu'il y a des âmes qui la pratiquent, le Saint-Esprit mouvant chacune différemment selon les mesures de sa grâce ou de leurs dispositions; il ne faut pas s'y ingérer de soi-même, mais oui bien s'y laisser conduire à Dieu avec humilité. On connaît bien celles qu'il y attire, par la fidélité qu'elles ont à l'observance de tout ce qui est généralement de l'Institut, par la pratique des vertus, surtout de la mortification de l'amour de soi-même, de ses commodités et propre volonté, car on connaît ordinairement l'arbre par ses fruits, selon que le dit Jésus-Christ en saint Mathieu : *Vous les connaîtrez par leurs fruits,* il veut dire : par *leurs œuvres.* Ne pensez donc pas, mes filles, attirer les faveurs de Dieu en la sainte oraison sans la mortification.

Quand on connaît bien ce qui empêche de faire ses actions purement pour Dieu, on n'a pas besoin d'aucun conseil, mais bien plutôt d'une grande fidélité à suivre ponctuellement les inspirations de Dieu. Il faut être grandement épuré et ennemi de soi-même pour ne chercher purement que Dieu : vous devez savoir que qui cherche l'honneur, le perdra; et quiconque le méprise, trouvera la vraie gloire, bien qu'il ne faut pas chercher l'humiliation pour cela, mais parce que Dieu le veut et

pour sa propre perfection. Il faut être profondément humble, sincèrement simple, et entièrement fidèle à Dieu. Il faut réserver la tristesse pour ses fautes, encore faut-il qu'elle soit humble et confiante.

C'est le grand bonheur des âmes de se savoir maintenir en tranquillité, non-seulement lorsqu'on se trouve hors du tracas et de l'embarras, mais principalement en se trouvant dans icelui, faisant toutes choses sans aucun empressement, sans inquiétude, sans altération d'esprit, avec modération, avec douceur. La vraie tranquillité et le vrai repos en toutes ses actions, c'est de conserver la pureté de cœur et l'union de l'âme à son Dieu; comme, au contraire, de les faire [ses actions] avec empressement, c'est se mettre en danger de les mal faire, et, partant, d'offenser la souveraine Majesté de Dieu. On ne saurait croire combien cette vertu [de tranquillité] aide à l'acquisition de toutes les autres.

Il est bien vrai qu'il y a deux sortes de tranquillité d'esprit, l'une desquelles nous pouvons toujours avoir, et c'est celle qui se fait par la conformité de notre volonté à celle de Dieu, en la pointe de l'esprit, rien n'est plus vrai.

On peut toujours acquiescer au bon plaisir de Dieu, en quelque tribulation, angoisse, pressure de cœur, aveuglement d'esprit, peine intérieure, où l'on se peut trouver, car si l'on peut bien chanter une chanson, dire bonjour, aussi peut-on bien parler à Dieu, quoique nous n'ayons point de sentiment de notre foi, espérance et charité, ni même des autres vertus; mais il faut parler à Dieu de tout autre chose que de la peine que l'on a. Je vous assure, mes filles, que lorsque l'on est bien résolue de souffrir ces peines, cela ne gâte plus rien, car je le sais par expérience, et notre Bienheureux Père me l'a dit fort souvent, et même trois ou quatre années après ma retraite [du monde].

Une fois il me dit, ou il écrivit : « La croix est de Dieu, mais

» elle est croix parce que nous ne nous joignons pas à elle; car, » quand on est fortement résolu de vouloir la croix que Dieu » nous donne, ce n'est plus croix; elle n'est croix que parce » que nous ne la voulons pas; et, si elle est de Dieu, pourquoi » donc ne la voulons-nous pas? » J'ai beaucoup souffert de ces peines intérieures, pendant l'espace de dix années, avant que je fusse soumise à la direction de notre Bienheureux Père, car j'étais toute champêtre, et je n'avais personne à qui les aller dire : ma pauvre âme était si enrouillée de péchés, qu'il lui fallait bien ces feux [des peines intérieures] ; j'ai dit : *beaucoup souffert,* car c'était beaucoup pour moi. Le Bienheureux me dit ou m'écrivit, « qu'il fallait vivre de la mort même. »

Les âmes [éprouvées] sont assurément bien favorisées lorsqu'elles ont à qui se découvrir et à parler [de leurs peines], car par ce moyen elles sont bien soulagées. Certainement, il ne faut que se soumettre à Dieu; et, après cela, on est bien certain de tout ce qui lui plaît. Pour moi, j'ai eu très-longtemps de ces peines intérieures durant la vie de notre Bienheureux Père qui ne me font aujourd'hui non plus de peine que cela (lors elle toucha la table), et j'en ai encore qui ne me font non plus que si elles étaient sur une montagne.

Ce Bienheureux disait à une bonne âme : « Çà, pratiquez » bien votre règle, et vous trouverez tout là. » Il voulait que l'on se tînt particulièrement attentive à l'observance, et non pas que l'on désirât certaine je ne sais quelle perfection extraordinaire. Il me dit à Lyon : « On parle maintenant de tant de » choses et oraisons extraordinaires, et si peu de vertu »; c'étaient les vertus qu'il aimait, aussi disait-il : « Faites, faites de » votre côté, et laissez faire Dieu du sien tout ce qu'il lui » plaira; il le fera toujours assez; faites seulement, et ne vous » mettez pas en peine du reste. Pour ne vous surcharger, je ne » veux autre chose, sinon que nous soyons attentives à Dieu et à » nous-même, faisant tout ce qui se présentera dans la volonté

» de Dieu, ne nous précipitant point en toutes nos actions, ni » intérieurement ni extérieurement; mais avec cette attention à » Dieu et à soi-même. »

Ce mot, mes filles, *ne nous précipitons pas*, veut dire : faisons toutes choses étant fort attentives à Dieu et à nous-mêmes, pratiquant régulièrement cette sentence : « *Ne parlez point à la volée, ne vous précipitez point en parlant devant Dieu*, ce sont les paroles de l'Ecclésiaste. Marchons devant Dieu, ne nous précipitons point, voilà notre pratique.

ENTRETIEN LXIII

(Fait à nos Sœurs de N.)

SUR LA NÉCESSITÉ ET LES AVANTAGES DU DÉPOUILLEMENT EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

Mes chères filles, je veux bien, puisque vous le désirez, vous dire quelques mots du dépouillement, et c'est avec raison, d'autant que nous voici proches de la fin de l'année.

Notre Bienheureux Père a sagement institué les changements pour nous montrer qu'il nous faut dépouiller, non-seulement des choses extérieures, mais aussi des intérieures. C'est indigne d'une âme religieuse de s'attacher à autre chose qu'à Dieu, et de loger ses affections ailleurs.

Ce n'est pas grand'chose, ce semble, d'être un peu attachée aux images, au chapelet, à une croix, à une cellule, à sa charge; néanmoins, il ne le faut pas faire, car cela servirait d'obstacle à notre perfection, et nous ferions contre la perfection du vœu de la sainte pauvreté, et contre l'esprit de notre Institut, qui nous montre bien que nous ne pouvons pas même nous attacher

aux choses qui nous sont données pour notre usage, puisqu'il est ordonné qu'on nous les changera. Mais d'être attachée à sa volonté propre, à son jugement et à son opinion, à sa propre estime, à ses intérêts et satisfactions, et de vouloir être aimée, oh! que cela est bien plus dangereux et nuisible à notre avancement, et beaucoup plus malaisé à découvrir et déraciner!

Or, je vous veux donner seulement deux pratiques du dépouillement pour ne pas beaucoup charger votre esprit : c'est l'humilité et la douceur : il se faut dépouiller de la vanité, de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes.

Oh! que nous avons sujet de nous anéantir, de nous mésestimer, et non pas d'avoir de la complaisance; tenons-nous donc basses et petites aux yeux de Notre-Seigneur, des créatures et de nous-même; car, enfin, nous nous tenons si peu rabaissées et si peu humiliées, que c'est pitié! Nous avons trop bonne opinion de nous-mêmes, partant, connaissons-nous bien, et nous tenons simplement pour ce que nous sommes; autrement nos affaires n'iront pas bien, et nous ne prendrons pas bien l'esprit de l'Institut. Soyons donc telles, je vous supplie, mes chères Sœurs, que l'on ne voie respirer qu'humilité en nos paroles, en nos actions et déportements, et que cette vertu reluise davantage en nous.

La douceur, selon que l'entend notre Bienheureux Père, nous fera dépouiller de nos inclinations et passions, et nous rendra gracieuses envers le prochain, et tranquille en nous-mêmes, sans nous chagriner de nos imperfections, ne recevant aucune sécheresse et dureté de cœur, quoi qu'il nous arrive. Je vous souhaite cette cordialité et cette douceur.

Si notre saint Fondateur n'en avait fait un Entretien, j'en parlerais davantage, tant j'ai d'affection de la voir régner parmi nous. La vraie douceur et dilection n'est autre chose qu'un amour de cœur qui nous fait tirer à nous, par compassion, toutes les peines, souffrances et défauts de nos Sœurs, pour y

compatir. Cette dilection doit être si grande les unes envers les autres, que si une Sœur nous demandait une pièce de notre cœur, nous la lui devrions donner, si c'était en notre pouvoir.

Oh! que nous sommes bien éloignées de ces sentiments-là, puisque même nous ne leur donnons pas librement et gracieusement, un réchaud, un pot, une corbeille, un mouchoir, ou choses semblables ; et néanmoins la Sœur a tout autant de part que nous à ce qu'elle nous demande à emprunter.

Or, je sais bien que tant que nous vivrons nous ferons continuellement des manquements, et je ne m'en étonne point ; mais de toujours commettre les mêmes, cela montre que nous ne travaillons pas assez fidèlement à notre amendement ; car dès que nous connaissons quelques imperfections en nous, nous devrions tellement bander nos efforts de ce côté-là, que nous nous en affranchissions, d'autant que ces imperfections étant corrigées, il en renaîtra d'autres, et ainsi nous avons assez d'ouvrage, et Notre-Seigneur a coutume d'en laisser pour nous tenir en humilité. Mais, pour Dieu, prenons un grand courage, et quand nous aurons commis quelques fautes, ne craignons point de mettre les genoux en terre, pour demander pardon à la Sœur envers laquelle nous avons failli, et nous réparerons suffisamment notre défaut devant Dieu et devant les créatures ; mais qu'on ne néglige pas, je vous prie, cette pratique, qui nous doit être en recommandation particulière, puisqu'elle nous a été conseillée et recommandée par notre Bienheureux Père.

C'est un des plus sensibles crève-cœur que nous puissions avoir à l'heure de la mort, que de n'avoir pas bien vécu et fait notre profit des avertissements et corrections qui nous auront été faits, et même des enseignements qui nous auront été donnés. Oui, nous aurons beaucoup de regrets en ce passage-là, et je vous puis assurer que ce sera un des plus sensibles, car nous verrons bien que cela aura été la cause du peu d'avancement que nous aurons fait. Or, prenons donc garde à nous, et

faisons bien pendant que nous en avons le temps; nous devons cela à Dieu et à notre perfection, rendant nos âmes pures et agréables à sa divine Majesté : nous y sommes étroitement obligées par le devoir de notre vocation, et nous devons cet accroissement de gloire accidentelle à notre Bienheureux Père. Pour moi, je ne suis pas digne d'être mise en considération; mais je sais pourtant que l'amour filial que vous me portez, mes chères filles, vous fait désirer ma consolation.

Véritablement, je n'en ai point de plus grande en ce monde, que de voir mes Sœurs faire leur devoir et s'avancer à la perfection; comme aussi ma plus grande douleur serait d'en voir quelques-unes de lâches et négligentes qui ne travaillent point à leur avancement, de sorte que ce qui m'afflige ou me console en ce monde, c'est le bien ou le mal de nos Sœurs, car l'amour maternel que je leur porte me fait désirer leur bonheur et profit spirituel. Pour moi, je suis la plus défaillante de toutes; mais, grâce à mon Dieu, je ne pèche point de propos délibéré. J'espère que si vous priez bien pour moi je me relèverai de mes misères et que je ferai beaucoup mieux mon devoir à l'avenir. Je sais que vous faites toutes de même, et que vous ne péchez point avec réflexion. Prions bien les unes pour les autres; non-seulement pour celles avec qui nous vivons, mais encore pour toutes celles de l'Institut, car je souhaite ardemment que tous nos monastères n'aient qu'un seul cœur et une seule âme en Dieu.

ENTRETIEN LXIV

(Fait à nos Sœurs de N.)

SUR LA PURETÉ D'INTENTION, LA SIMPLICITÉ, LE CHANGEMENT DES CHARGES, ETC.

Je suis bien aise que nos Sœurs fassent bien la récréation, car il faut bien faire l'action présente, et c'est une bénédiction de Dieu sur toutes nos maisons. Mais il faut faire l'oraison aussi bien que la récréation. C'est une chose nécessaire aux filles que de bien se récréer; mais, quand l'on est sujette à faire des éclats de rire, il faut, en dressant son intention, faire un petit regard sur cela.

Vous demandez, ma chère fille, comme il faut dresser son intention, et si, quand on fait ses actions sans y prendre garde, et que l'on se redresse ensuite, si elles ne sont pas valables? Oui, ma fille, car quand vous avez offert à Dieu, le matin, toutes vos actions, il faut marcher en simplicité. Notre Bienheureux Père dit qu'il ne faut pas tant d'exercices spirituels, mais qu'il les faut bien faire.

Vous demandez comme il faut marcher en simplicité avec Dieu? Il ne faut point faire de réflexions sur ce que l'on nous dira. Une Sœur vous viendra prier de quelque chose : eh bien, il le faut faire simplement et penser à Dieu, le faisant, sans réfléchir sur ce qu'elle nous aura dit, et c'est marcher en simplicité. Comme quand vous rendez compte, il faut dire simplement ce que vous savez.

Vous dites, quand on rend compte et que l'on biaise un peu, afin que l'on ne connaisse pas la chose comme elle est, si cela est marcher droitement devant Dieu? Non, ma fille; nous ne venons rendre compte que pour nous humilier, et afin de faire

connaître qui nous sommes; si je savais qu'une de nos Sœurs aimât bien son abjection et qu'elle s'humiliât, vraiment j'en serais bien aise, car je n'aime point ces coulpes que l'on dit [en direction :] J'ai parlé trop haut..., j'ai fait des éclats de rire... ; des choses que tout le monde sait et a vues; mais il faut dire les pensées qui nous peuvent bien humilier et mortifier.

Vous demandez comme il faut garder l'unité avec Dieu? Ma fille, il faut bien observer votre règle, bien faire ce que votre supérieure vous ordonnera, tout ce que nos Sœurs vous diront et être bien condescendante; quand vous observerez bien tout ceci, vous conserverez votre union avec Dieu.

Je désirerais bien que nos Sœurs soient ferventes, non de cette ferveur que l'on ressent, qui fait soupirer gros, mais d'une bonne résolution.

Il faut travailler, car si Dieu a fait des grâces particulières à quelques Saintes, comme à sainte Catherine de Gênes, sainte Madeleine et plusieurs autres, lesquelles ont eu prou peine et travail parmi les tentations, il ne serait pas raisonnable que nous eussions les vertus sans peine. La bonne Mère Thérèse dit que si nous voulons, nous acquerrons le recueillement en un an, voire, en six mois, même en trois; mais il faut *aimer parfaitement*. Saint Augustin dit : *Aime et fais tout ce que tu voudras*.......

Ma fille, je n'aime point qu'on pratique cela, de prendre les intentions [de la supérieure.] Vous les pouvez néanmoins prendre pour la charité; comme, par exemple, si une Sœur avait mal au cœur, il faudrait aller querir quelque cordial pour lui en donner; et, quand elle est malade et qu'elle est couchée près de vous, si elle a besoin de quelque chose, ou bien d'être recouverte, il le faut faire, car alors la charité nous fait courir, et c'est l'*intention* de la charité et de la nécessité. Mais de dire : Ma Mère, *j'ai pris votre intention pour faire cela;* vous avez plutôt pris celle de votre inclination. Oh! je n'aime point

cela. Enfin, la vraie règle des filles de la Visitation, c'est l'humilité et la douceur envers le prochain.

Il est vrai que c'est une rude chose de changer si souvent de charges; mais il le faut, et que les supérieures renversent tout: que les directrices soient un peu portières, les portières un peu dépensières, etc. L'on fait ainsi à Annecy et je faisais de même à N..., parce que ces filles étaient un peu sujettes à la vanité; je les changeais de trois en trois mois. Quelquefois, je mettais de jeunes Sœurs officières, et les anciennes, leurs aides, ce que notre Bienheureux Père ayant vu, il en fut bien aise. Ma Sœur, vous les devez tantôt faire monter au grenier, puis les faire descendre à la cave, et ainsi toujours changer. Si elles n'étaient pas capables de cela, il les y faudrait rendre; car la constitution ne dit-elle pas, qu'on leur enseignera que *la Congrégation est une école de la mortification des sens et de l'entière abnégation de sa propre volonté.......*

Je remarque que nos Sœurs ont un grand désir de la perfection; mais elles ne peuvent se mortifier. Je ne conseillerais pas que l'on demandât les mortifications, les humiliations, les robes rompues, mais se tenir prêtes quand on les donnera, et cela est *ne rien demander, ni rien refuser*.

Il est malséant à une religieuse de lui voir toujours les mains à travers une grille. Oui, ma Sœur, c'est trop de demeurer une heure au parloir; c'est bien assez d'une demi-heure, si ce n'est en quelque occasion particulière. Aller au parloir à l'heure des Offices et de l'oraison, cela ne se doit jamais faire que pour des grandes occasions; et, si ce sont des amis, ils doivent savoir le temps des Offices et de l'oraison et leur dire, après la première fois: C'est maintenant le temps de notre oraison, si vous désirez de me parler, il faut revenir à une telle heure. La règle ne dit-elle pas que l'*on ne retirera point les Sœurs des Offices, de l'oraison et du réfectoire que pour de pressantes occasions?*

ENTRETIEN LXV

(Fait à nos Sœurs de N.)

SUR L'UNION ENTRE LES MONASTÈRES, L'ESTIME DU PROCHAIN, LA SIMPLICITÉ A SUIVRE LA DIRECTION DE LA SUPÉRIEURE, ETC.

Mes très-chères filles, si nous sommes bien unies les unes avec les autres, nous marcherons à grands pas à la perfection. Cette union est tellement nécessaire aux filles de la Visitation pour conserver leur esprit, que lorsqu'elle manquera, l'esprit de l'Ordre défaudra. Cette union ne doit pas seulement s'étendre à cette maison, mais généralement à tous les monastères de l'Ordre, et lorsque nous verrons que les autres auront besoin de quelque chose, soit pour le temporel, soit pour le spirituel, nous les devons aider d'aussi bon cœur que si c'était pour nous-mêmes, voire, de meilleur cœur, s'il se pouvait. C'était l'intention de notre Bienheureux Père et son désir, comme, au contraire, ce lui eût été un grand déplaisir de voir de la désunion entre nous..... Nous ne devons chercher en toutes choses que la plus grande gloire de Dieu, et faire à autrui ce que nous voudrions qui nous fût fait, car nous devons autant aimer le repos de nos Sœurs que le nôtre propre.

La marque de l'amour de Dieu, c'est l'amour du prochain, et cette parole que le Fils de Dieu dit à ses Apôtres : *Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés*, nous y doit bien exciter.

Vous me demandez encore, comme il se faut comporter quand il nous vient des pensées d'envie contre celles que nous voyons être plus estimées que nous, et qu'on emploie en des charges honorables? A cela, je vous dirai, que notre Bienheureux Père avait tellement d'estime du prochain, qu'il ne le re-

gardait jamais que comme la vive image de Jésus-Christ, et non jamais ses imperfections, mais la vertu qui y était; et, s'il n'y en connaissait aucune, il y regardait la grâce de Dieu en l'âme. Mes chères Sœurs, lorsque nous regarderons les vertus qui sont en nos Sœurs, nous les estimerons. Il est impossible d'aimer une personne si on ne l'estime; cet amour sera solide, et ne sera point sujet à changement; et ne laissons point emporter notre esprit à ces tricheries d'envie et de jalousie contre celles que nous croirons être estimées et louées.

Je vous conjure, mes chères filles, de ne point désirer l'agrandissement des maisons par les biens temporels, comme de regarder que celles qu'on reçoit aient beaucoup; mais regardons plutôt si elles sont bien douces et bien humbles. Cette vertu d'humilité doit être le fondement de notre Institut. J'ai ouï dire à notre Bienheureux Père, qu'il y avait une fois une religieuse d'un Ordre déchu de sa première ferveur, laquelle lui dit : « Monseigneur, vous établissez un Ordre, mais quand il y aura aussi longtemps qu'il aura été établi que le nôtre, il ne fleurira pas plus que celui-ci. » Il lui fit une réponse à sa façon accoutumée : « *Nous y mettrons bien ordre,* lui dit-il, *et ferons les fondements si bas, et prendrons garde à ne pas élever le toit si haut; et, par ce moyen-là, il ne sera pas si facile à abattre.* » Il disait encore : qu'il ne pouvait souffrir qu'on prît si fort garde de recevoir des filles droites, grandes, de belle taille.

Vous dites, si une fille croyait n'avoir point de jugement, si ce ne serait pas une marque d'humilité? L'humilité et la vérité est une même chose; mais ce serait une vanité de croire d'avoir un bon jugement, et s'arrêter en ces pensées. C'est avoir bon jugement que de le savoir bien soumettre à ce que l'on veut de nous; et, lorsque nous y résistons, c'est une marque infaillible que nous n'avons point un bon jugement; car, pour l'ordinaire, celles qui croient en avoir, n'en ont point.

Nous devons toujours nous ressouvenir de ce qui est en nous

de plus abject, pour nous humilier devant Dieu toute notre vie, et devons avoir un grand amour de notre abjection, et notre Bienheureux Père disait, « qu'il ne se faut pas s'étonner des défauts que l'on voit au prochain, pourvu qu'il ait la volonté de s'en corriger ! » Il était ennemi des immortifiées. Pour moi, j'aimerais mieux voir une fille manger hors du repas, et commettre des imperfections grossières, que d'en voir une autre en commettre d'orgueil, de duplicité, d'opiniâtreté et mutinerie; car celles-ci sont bien plus dangereuses et bien plus contraires à l'esprit de l'Ordre; pourvu que l'autre veuille se découvrir et en dire sa coulpe, l'abjection qu'elle en reçoit lui sert pour s'en humilier profondément devant Dieu, le reste de sa vie.

Vous dites, ma fille, si ce n'est pas un grand manquement de murmurer quand la supérieure ne laisse faire que six ou sept jours de retraite? Le murmure ne vaut rien en toutes façons, ma chère fille, mais surtout quand c'est contre la supérieure, et que l'on trouve à redire contre ses ordonnances; car il est en son pouvoir de faire faire la retraite plus courte ou plus longue, selon qu'elle le juge à propos, ainsi que la constitution dit. Il se faut bien garder de ces petits murmures, car nous devons regarder notre supérieure comme Jésus-Christ en terre. Lui-même a dit : *Qui vous écoute, m'écoute, qui vous méprise, me méprise*. Voyez, je vous prie, ce que nous faisons quand nous contrevenons à ces ordonnances, et voulons examiner ses actions [de la supérieure] et lorsque nous y contrevenons, infailliblement nous résistons à l'esprit de Dieu, et suivons l'instinct du diable.

Notre Institut nous porte à l'humilité et bassesse, et ne veut point que nous fassions des choses qui nous puissent faire surestimer; car, pour l'ordinaire, l'esprit humain s'attache à ces choses apparentes, et ne regarde point à mortifier l'intérienr, qui est ce que Dieu demande de nous. J'ai ouï dire à notre Bienheureux Père que « qui est fidèle en la pratique de ses rè-

gles, trouve assez à faire. » Quand la pensée nous vient de baiser les pieds à nos Sœurs, il les faut baiser en esprit et se tenir au-dessous de toutes. C'est néanmoins une meilleure marque à une commençante de la voir portée à faire des pénitences, pourvu qu'elle soit soumise au jugement de ses supérieures, que d'en voir une autre pesante et paresseuse. Les pénitences sont bonnes quand elles nous sont ordonnées par la supérieure, car elle connaît celles à qui elles sont nécessaires; mais d'en faire de notre tête et de notre propre mouvement, cela ne se doit pas. La supérieure, qui est le gouvernail, doit ordonner des pénitences selon les fautes que l'on commet, car ce n'est pas à dire qu'il ne faille mortifier les défaillantes.

Vous dites, ma chère fille, si une Sœur pensait que la supérieure n'aurait pas assez d'expérience pour la conduire à la perfection où Dieu l'appelle, croyant en elle-même que les mortifications lui sont nécessaires pour sa perfection, et la supérieure lui dit que non; comme il faut faire à cela? O Jésus! il se faut bien garder d'écouter telles pensées; c'est un signe d'un grand orgueil et présomption. Si une fille avait ces pensées, il y aurait grande pitié en elle, et aurait grand besoin d'humilité, et devrait sans cesse demander à Notre-Seigneur la lumière pour se bien connaître; car de penser se mieux connaître soi-même que la supérieure, c'est une tromperie de notre esprit. Lucifer ne voulut pas s'assujettir à son Dieu, qui l'avait créé si beau et si parfait; et, se voulant trop fier en son excellence, fut perdu misérablement. Le grand saint Michel, voyant sa présomption, prit la cause de son Maître en main, et dit : *Qui est comme Dieu?* et le jeta hors du paradis. Nous pouvons dire de la supérieure: *Qui est comme la supérieure?* car elle tient la place de Dieu, et ainsi, renverser notre propre jugement, et devons croire qu'elle a la lumière pour connaître par quelle voie il nous faut conduire au bien. Ma fille, ceci s'étend bien loin, nous en parlerons une autre fois.

Vous demandez si ce serait une bonne marque à une fille de la Visitation de désirer de changer de monastère? Non, certes, ma chère fille. Quand une Sœur a le désir de changer de monastère, c'est signe qu'elle a l'esprit léger et ne l'a guère solide, et a dans son âme quelque passion mal mortifiée. Vous dites : Mais si c'était qu'une supérieure ne connût pas bien mon esprit, et me voulût conduire autrement qu'il ne faudrait, ne serait-il pas permis de le représenter? Voilà un beau prétexte, certes, et qui témoigne que l'on a de la vanité. Il y en eut une qui me fit une fois cette proposition, et me mandait qu'elle avancerait plus, ce lui semblait, sous ma conduite que non pas sous la supérieure qu'elle avait. C'est une tromperie de l'imagination, et une démangeaison d'esprit qu'il faut mortifier. Il se faut grandement humilier quand ces désirs frivoles nous viennent, car, que feriez-vous à cela? Notre Bienheureux Père dit « qu'il ne faut jamais ouvrir la porte à celles qui le désirent; car, pour changer de lieux, on ne change pas d'habitants; on trouve toujours les mêmes choses à faire et les mêmes difficultés. » Si vous êtes immortifiée, vous trouverez toutes choses difficiles.

Mais, si on avait pour supérieure une jeune fille qui n'eût pas de l'expérience et qui n'eût pas demeuré dans le monde, ni passé par la mortification, si elle serait aussi capable d'entendre les peines qui peuvent survenir aux esprits? A cela je vous dis : que la grâce est au-dessus de toute expérience; car, si elle se confie en Dieu et qu'elle soit humble, Dieu ne manquera jamais de lui donner la lumière nécessaire pour la conduite de ses filles; et les inférieures, pourvu qu'elles soient bien obéissantes, quelles supérieures qu'elles aient, n'iront jamais que par une voie bien assurée, car *le vrai obéissant ne périra jamais*. Pour moi, si j'avais une supérieure de sept ans, je crois que je lui obéirais de tout mon cœur, pourvu qu'elle ait l'esprit de Dieu. Ce serait une belle façon d'obéir, que de ne se vouloir soumettre qu'à une supérieure qui serait à notre goût, qui fût bien

douce et qui nous supportât bien en nos imperfections ; au contraire, c'est une obéissance très-parfaite d'obéir à une supérieure qui n'aurait pas ces conditions-là, et qui nous mortifierait très-bien. Nous serions bien plus heureuses, dis-je, si on nous en donnait une de la sorte ; car, si nous étions fidèles, nous ferions un grand avancement en peu de temps, à l'exemple d'un saint religieux qui fut si fidèle à la mortification, que jamais il ne se voulut plaindre de la conduite de son supérieur qui avait l'esprit altier et absolu, et qui mortifiait sans raison ce jeune religieux, lequel disait : « Non, Seigneur, quand je devrais mourir, je lui obéirai toute ma vie. » — Et lui-même a dit qu'il croyait que Dieu lui avait donné ce supérieur-là pour son bien, et qu'il avait plus avancé sous lui qu'il n'avait fait toute sa vie sous un autre, et croyait qu'il eût été perdu sans ce malgracieux supérieur. C'est la vérité que la vertu se connaît en ces occasions-là, car il est bien aisé d'être vertueux sous un supérieur qui est bien entendu. Quelquefois Dieu permet que nous ayons de ces malgracieux supérieurs, pour voir si nous lui serons fidèles. Je me souviens d'une supérieure, qui, en sortant de sa charge, emporta toute la perfection de ses filles ; or, si nous ne regardions que Dieu, pourquoi n'obéirions-nous pas à une supérieure comme à l'autre?

Vous dites : si c'était une fille qui eût été nourrie dans des charges honorables, et n'aurait pas passé par la mortification, s'il n'y aurait pas à craindre? Je vous dis que ce n'est pas aux inférieures à prendre garde à cela, mais, oui bien, si elle a l'esprit de l'Ordre. Vous ne pouvez savoir si elle n'a pas été mortifiée. C'est un bon signe quand la supérieure emploie une Sœur en des charges honorables et qu'elle est estimée d'elle ; car, si elle la croyait imparfaite, elle ne l'y emploierait pas. Pour moi, je ne ferais guère d'état d'une fille qui ne serait pas estimée de sa supérieure, pourvu que je reconnaisse en la supérieure, l'humilité, la charité et le zèle de la perfection de ses

filles; au contraire, je ferai beaucoup d'état d'une que je verrais estimée d'elle.

Si une supérieure, nouvellement élue, ne faisait pas observer ce que la précédente avait coutume de faire? Je réponds que, pour les choses indifférentes qui ne sont ni commandées ni défendues, il n'y faut pas prendre garde, car il est bien dangereux de pointiller sur les actions de la supérieure. Néanmoins, si c'est chose contraire aux constitutions, j'aimerais mieux le dire à elle-même, avec humilité, que non pas à sa coadjutrice, car notre Bienheureux Père dit « que les plus confidentes sont les meilleures. »

Vous dites : si les conseillères devraient parler entre elles des manquements qu'elles voient commettre à la supérieure ? Non, elles ne le doivent pas faire, non plus que les autres Sœurs; car, si elles voient des manquements, elles doivent faire comme je viens de dire, mais avec beaucoup d'humilité et de simplicité : « Ma Mère, il me semble que Votre Charité manque en cela et en cela » ; et la supérieure serait bien maussade si elle ne recevait cet avertissement de bon cœur.

Vous demandez si les surveillantes doivent aller dans les cellules des Sœurs et dans les chambres de celles qui ont des charges? Non, elles n'y doivent point aller sans congé, non plus que les autres, si la supérieure ne le commet à quelqu'une, et ne doivent lever la vue qu'une ou deux fois, au plus, là où les Sœurs sont assemblées. Nous avons tant de surveillantes! Nous avons la supérieure et l'assistante, qui doivent prendre garde aux manquements que les Sœurs font. Il ne se faut pas tant tourmenter pour remarquer et éplucher les fautes des Sœurs. Chacune y est pour soi en particulier. Je dis même que la supérieure ne se doit point tant peiner à cela.

Vous demandez quelles imperfections l'on doit dire au réfectoire quand on les demande? Il faut dire celles que nous voyons faire plus ordinairement et n'en dire qu'une ou deux, car je

n'approuve pas que l'on soit un quart d'heure, par manière de dire, à l'oreille d'une Sœur, pour lui dire ses imperfections, car cela étonne une pauvre fille, de lui en dire tant à la fois; et celles qui les disent se peuvent très-bien contenter en disant bien le fait aux autres. C'est pourquoi, quand quelqu'une demande ses imperfections, il se faut grandement anéantir en soi-même, et les dire avec beaucoup d'humilité, car l'on peut fort bien manquer en cela; il serait mieux toutefois d'en dire de grosses en particulier, que d'en avertir, pourvu que cela se fasse avec charité.

Il ne faut jamais demander de parler en particulier à ses parents, et c'est bien assez de leur écrire une ou deux fois l'année; il ne faut pas non plus faire d'ouvrage pour eux.

Pour moi, je n'approuve point que l'on ait tant d'inclination à nous étendre et faire beaucoup de maisons; car, disait notre Bienheureux Père, « ce n'est pas par la multiplicité des maisons que Dieu est glorifié, mais, oui bien, par la fidélité d'une chacune à l'observance des règles. »

ENTRETIEN LXVI

(Fait à nos Sœurs de Lyon)

SUR LA REDDITION DE COMPTE; EXPLICATION DE CES PAROLES : VIVRE DANS UNE PURETÉ IMMACULÉE ET ANGÉLIQUE, ET SUR L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN, ETC.

Vous désirez savoir, mes chères filles, comment il faut faire pour rendre compte courtement, clairement et simplement?

Je vous dis que c'est une chose grandement importante que la reddition de compte.

La première chose qu'il faut faire, c'est d'y aller et procéder avec une grande sincérité de cœur, comme étant véritablement devant Dieu, et ensuite dire fort brièvement ce que nous avons à dire. Si nous avons une supérieure nouvelle qui ne nous connaisse pas, comme on en change assez souvent en nos maisons, il faut bien lui dire par le menu ce que nous faisons; mais, à la supérieure à laquelle nous rendons compte tous les mois, il n'est nullement besoin de faire tout cela, ni d'en agir de la sorte, car elle nous connaît assez d'ailleurs. Il nous faut donc rendre compte courtement, brièvement, et dire : Ma Mère, j'ai été ce mois-ci grandement fidèle ou infidèle à rejeter les distractions pendant l'oraison, et je m'y suis arrêtée volontairement, en telle ou telle occasion..... ou bien dire : Ce mois-ci, je n'ai pas eu tant de distractions à l'oraison, j'ai fait tous mes efforts pour les pouvoir rejeter; j'ai été beaucoup plus attentive à suivre mon point d'oraison..... et s'il est fortuitement arrivé quelque chose d'extraordinaire, il le faut dire.

Il y a des filles qui viennent dire : J'ai fait l'oraison sur la flagellation de Notre-Seigneur...... j'ai considéré sa patience..... j'ai eu affection d'être beaucoup patiente..... et elles ne disent rien plus. Il ne faut pas faire comme cela, mais dire : J'ai senti mon esprit bien plus recueilli et attentif à Dieu..... j'ai eu une telle et telle affection à me mortifier..... Et puis, pour l'obéissance, il faut dire généralement tous les manquements que l'on y a faits, autant qu'on le peut, parce que cette Congrégation est établie universellement dans une parfaite obéissance.

Pour ce qui regarde la mortification, il faut dire : J'ai été fort lâche ou fidèle à la pratiquer..... j'en ai laissé passer beaucoup de bonnes occasions, par ma pure faute et par ma négligence..... ou bien : j'ai été plus fidèle à n'en pas tant laisser passer sans en tirer profit.....

Il ne faut pas dire par le menu toutes les pratiques des vertus que l'on a faites, comme : d'avoir donné un siége, ou bien

d'avoir mortifié la curiosité en quelque chose; mais, si on avait fait quelque pratique de vertu extraordinaire, il la faudrait dire.....

Il me souvient d'avoir vu une fille qui semblait, quand elle venait rendre compte, qu'elle apportait un couteau pour s'égorger : elle exagérait si bien ses fautes, que les plus petites et les plus légères elle les faisait paraître aussi grosses que des montagnes, et il lui semblait qu'elle ne faisait jamais rien qui vaille, ne disant jamais aucune pratique de vertu; il ne faut pas faire comme cela; ains dire tout simplement et le bien et le mal.

Que dites-vous, ma chère fille, comme il faut faire pour *vivre dans une pureté immaculée et* tout à fait *angélique,* pour ne *vivre et ne respirer que pour notre Époux céleste?* Votre demande, ma chère fille, porte sa réponse. Il faut faire comme vous le dites : mais pour vivre évangéliquement, nous ne devons avoir que notre corps en terre et notre cœur au ciel, selon que le Texte Sacré nous enseigne par ces paroles : *Votre conversation doit être dans le ciel.* La conversation des Épouses de Jésus-Christ doit être toute innocente, toute pure et toute angélique, comme devant toujours être dans les cieux et avec Dieu même. Ainsi, à l'imitation des Anges, une vraie religieuse ne doit vivre que pour Dieu, ne parler que de Dieu, ne s'occuper que de Dieu, ne désirer que la gloire de Dieu, ne se réjouir qu'en Dieu et se contenter de Dieu.

Vous dites, ma fille, s'il ne faut pas aimer une Sœur que l'on verrait bien vertueuse, beaucoup plus qu'une autre qui ne le serait pas tant? Je vous dis, ma fille, qu'il faut aimer également nos Sœurs; mais pourtant il faut toujours aimer et honorer la vertu dans ceux en qui elle se trouve véritablement.

Notre Bienheureux Père le dit excellemment bien dans un de ses Entretiens; mais il ne faut pas examiner celles qui sont plus vertueuses ou celles qui ne le sont pas tant, car Notre-Seigneur

n'a pas dit : Aimez le plus parfait; mais il a dit : *Aimez-vous les uns et les autres comme je vous ai aimés.*

[*Une Sœur voulant répliquer quelque chose, notre digne Mère lui dit :*] Laissez-moi faire, car les paroles de Dieu doivent être dites fort posément, avec tranquillité et dévotion, et une seule mériterait bien d'être écoutée avec beaucoup de recueillement et d'attention. Nous ne devons donc rien épargner pour le bien de notre prochain, non pas même la santé, s'il en était besoin, tout à l'exemple de Notre-Seigneur qui ne s'est pas contenté de dire qu'il nous aimait, mais il a donné son sang et sa vie pour nous. Et au dernier sermon qu'il fit à ses Apôtres, à la Cène, il leur dit : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés, car c'est là mon Commandement.*

Dans l'ancienne Loi Dieu avait bien donné des Commandements à Moïse d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et le prochain comme soi-même; mais quant à maintenant, dans la nouvelle Loi, Notre-Seigneur ordonne à ses Apôtres « de s'aimer les uns les autres comme il les avait aimés », et dans un autre lieu il leur dit ces paroles expresses : *C'est ici mon Commandement, que vous vous aimiez les uns les autres;* car encore bien qu'il eût fait tous les autres commandements, il appelle néanmoins celui-ci par excellence et par éminence, SON COMMANDEMENT.

Quand on nous accuse et que l'on nous avertit de quelques manquements, comme par exemple : de lever la vue, de faire des répliques à l'obéissance, et tels autres défauts, et qu'ensuite de cela on parle mal gracieusement aux Sœurs qui nous ont donné cet avis, cela provient de ce que nous ne considérons pas assez le Commandement que Notre-Seigneur nous a fait d'aimer le prochain comme nous-même. Mais, ô Dieu, mes chères filles, il faut être si réjouies que l'on voie nos manquements, et si vous n'avez pas fait ceux dont on vous avertit, humiliez-vous, en croyant que vous en avez fait cent autres

bien encore plus grands, qui sont cachés à vos yeux; et puis on ne peut jamais nous accuser à tort, car nous faisons ordinairement quantité de manquements sans les connaître.

Oh! que c'est un grand bonheur que l'on nous fasse voir nos défauts avec charité! Hélas! voyez-vous Notre-Seigneur qui est l'innocence et la pureté même, à qui on disait : endiablé, ivrogne, séducteur du peuple; et, pourtant, parmi tous ces diffamants opprobres, jamais il ne témoignait d'en avoir aucun sentiment; il ne prononça aucune parole, ou pour se plaindre ou pour se justifier.

Recevez donc généralement tout ce qui vous arrivera, quoi que ce soit, avec amour, et comme provenant immédiatement de sa sainte main, qui ne permet jamais qu'il nous arrive chose quelconque ni ne tourne à notre plus grand bien, et pour nous faire beaucoup mériter.

Quelquefois il permet, ce bon Sauveur, que l'on nous accuse de choses que nous n'avons pas faites, pour éprouver si nous avons de l'amour pour lui, et si nous voulons bien l'imiter en quelque chose; c'est pourquoi il faut aimer de tout notre cœur celles qui vous avertissent, et les embrasser fort amoureusement en esprit, sans prendre garde ni écouter le sentiment naturel qui nous en vient; il faut pour lors tordre son cœur comme une serviette, et le faire venir à la raison.

Nous devons être toutes capables des défauts les unes des autres; il ne faut, en façon quelconque, s'en étonner, car si nous demeurons pendant un temps sans tomber en faute, viendra un autre temps, où nous ne ferons que faillir, et nous tomberons dans plusieurs imperfections, desquelles il ne faut pas manquer de faire un bon profit, en aimant l'abjection qui en revient, souffrant avec patience le retardement de notre perfection, faisant continuellement tout ce que nous pouvons pour notre avancement, et de bon cœur.

Travaillez tout de bon pour vous rendre fidèles à Notre-

Seigneur. Il faut, mes filles, vous résoudre à mourir à vous-mêmes, à vous rendre tout à fait dignes de votre vocation, car Notre-Seigneur vous demandera un compte sévère et très-exact des grâces et des talents qu'il vous aura confiés.

ENTRETIEN LXVII

(Fait à nos Sœurs du deuxième monastère d'Annecy)

SUR L'EXACTITUDE A ASSISTER EN CHOEUR, A DEMANDER LES PERMISSIONS AUX OBÉISSANCES, ETC.

On me dit que les officières s'exemptent facilement des communautés, mais avec congé. Je vous dis qu'il ne faut pas le faire, bien qu'avec permission, sans la vraie nécessité; autrement la faute est pour celle qui la demande et non pour celle qui la donne. Il faut, dans ces occasions, prendre toujours l'avis de la discrétion et de la charité; surtout les infirmières ne doivent rien laisser à faire autour des pauvres malades, à quelque heure que ce soit, de ce qui est de la nécessité et de la charité, parce que c'est là une première obéissance. Mais surtout, ce à quoi il faut prendre garde, c'est de ne point perdre de temps, en sorte qu'il ne soit besoin de prendre celui des exercices pour faire ce que nous aurions pu faire, au lieu de nous amuser à parler ou à faire des petites choses qui se peuvent différer.

L'économe doit assurément assister aux communautés, et lorsqu'on a besoin d'elle, on la sonne; il ne faut pas qu'on craigne de mal édifier de la sonner souvent, parce qu'on sait bien qu'elle a des affaires qui ne se peuvent pas souvent remettre.

Pour la grande jardinière, je voudrais qu'elle fût des Sœurs domestiques, d'autant que c'est un exercice de fatigue et qui

requiert de l'assiduité à y travailler le matin après *Prime*, et pendant l'assemblée, pour y planter des herbes ou pour aider à le nettoyer; cela sert même de récréation.

Prenez garde, mes filles; n'attendez pas de venir demander vos congés à la supérieure, lorsque vous la voyez plus préoccupée des affaires, pour les obtenir plus facilement. Il est vrai, la supérieure se doit toujours rendre attentive, mais il faut aussi que vous usiez de discrétion et de simplicité dans ces occasions.

Il ne faut pas, sous prétexte qu'on ne fait rien à l'Office, s'en exempter souvent; parce que, si bien vous ne chantez pas, vous faites toujours votre devoir en assistant, en chœur, avec modestie et attention à Dieu. La supérieure peut pourtant, en cela comme du reste, dispenser selon la nécessité.

Il n'y a rien, mes filles, qui maintient tant le bon ordre d'une maison religieuse que de voir les communautés bien suivies et nombreuses.

La supérieure peut commander; si elle commande bien, à la bonne heure; si elle commande mal, la faute sera sur elle, et vous ne rendrez pas compte de ce que vous faites par obéissance. C'est à nous d'obéir : si nous obéissons bien, Dieu nous bénira; si nous obéissons mal, et que nous demandions des congés non nécessaires, la faute sera sur nous. Si la supérieure accorde les congés à une qu'elle affectionnera, qui ne soient de nécessité, alors la faute sera à toutes deux.

L'on dit que nos Sœurs se récréent fort bien durant la récréation, mais qu'elles ne pensent point aux congés qu'elles ont à demander [aux obéissances], et qu'elles vont, à toute heure, trouver la supérieure pour les avoir? Pour cela, je ne sais point d'autre remède pour les faire amender que de leur dire doucement : Ma Sœur, venez à l'obéissance de midi, de ce soir, ou de demain, et je vous donnerai la permission que vous demandez. Cela les rend attentives à leur devoir. Mais si ce qu'on demande est nécessaire, il faut le leur permettre, et leur dire qu'on le

refusera si elles ne s'amendent. La supérieure se doit tenir un quart d'heure, après l'obéissance, pour écouter les Sœurs; un demi-quart pour la communauté. Mais la Sœur économe, si elle voit qu'il y ait quelque Sœur un peu longue, elle doit s'avancer et dire : Ma Mère, nos Sœurs officières ont besoin de parler à Votre Charité. Ainsi ces Sœurs si longues à parler se retireront, et si quelque Sœur veut parler en particulier un peu plus long, qu'elle prenne l'heure avec la supérieure; autrement les pauvres Mères seraient bien importunées.

Il y a des Sœurs qui arrêtent la supérieure, dites-vous, lorsqu'elle vient à table, que le dernier est sonné? C'est ce qu'il ne faut pas faire, que par nécessité, parce que cela fait retarder la Bénédiction, et il faut toujours que la communauté aille son train ordinaire. Mais si la supérieure ne peut pas venir, pour quelque affaire, après que la communauté est assemblée, tant au chœur qu'au réfectoire, il faut que l'assistante attende l'espace d'un *Pater* et *Ave*, et puis, sans sortir de sa place, pour aller voir si la supérieure vient, qu'elle dise le *Benedicite*. . . .

Or, mes filles sont bonnes; mais elles veulent bien que je leur dise un petit mot en confiance : c'est que je ne vois pas, ce me semble, chez elles, autant d'esprit intérieur que j'en trouvais autrefois. C'est peut-être parce que, présentement, vous êtes toutes dans l'occupation et dans les charges; mais, mes chères filles, c'est en ce temps qu'il faut prendre garde à vous, afin que ces choses inférieures ne vous ôtent point les célestes. Il n'est rien qui relâche plus le cœur que la dissipation, et le peu de soin de conserver en tout temps la pureté de ce même cœur. On manque à ce soin lorsqu'on veut suivre ses inclinations, qu'on ne va aux exercices de communauté que de corps, et que l'affection [de ce cœur] reste à une quenouille et à un ouvrage. Travaillez bien lorsqu'il en est l'heure; mais, soit par complaisance pour la supérieure, pour les autres ou pour vous-mêmes, ne vous amusez point à votre besogne, ne vous y empressez

point au détriment de la dévotion, qui apportera plus d'avantages à votre monastère, avec la suite des exercices, que tout autre travail. *Cherchons* toujours *premièrement le royaume de Dieu, et tout le reste nous sera donné.* Notre Bienheureux Père disait une fois « qu'il faut préférer l'obéissance à tous ces petits désirs. »

Tâchons donc de garder cette pureté de cœur, que Dieu demande de nous, et ne souhaitons point tant d'être aimées et estimées des créatures. Contentons-nous de posséder cette pureté : *pureté d'intention, pureté d'action, pureté d'affection; que votre âme ne respire, en tout, que pureté;* de cette façon vous attirerez sur vous toutes sortes de bénédictions et de grâces célestes. Je vous les souhaite. Amen.

ENTRETIEN LXVIII

(Fait à nos Sœurs de Moulins et de Nevers)

SUR LA LECTURE DES RÈGLES, LE PROFIT A RETIRER DE LA MALADIE, LA LIBERTÉ QU'A LA SUPÉRIEURE DE LIMITER LE NOMBRE DES JOURS DE RETRAITE, ET SUR PLUSIEURS POINTS D'OBSERVANCE.

Un monastère de la Visitation peut toujours aller en bon ordre quand les Sœurs aimeront l'occupation manuelle, et s'y emploieront avec recueillement d'esprit, simplement, sans finesse et artifice.

Par toutes nos maisons où je passe, je trouve toujours dans l'esprit de nos Sœurs plusieurs bons désirs pour leur avancement en la fidélité de l'observance : nulle ne prétend de s'en éloigner; mais ce qui fait que trop souvent cela n'est pas suivi

des effets, c'est parce que nous ne nous appliquons pas à lire, avec attention, les règles : on court par-dessus sans considérer ce qu'on lit, et cela est la cause que cette lecture n'opère point de bonne pratique.

Il n'y a point, en l'Église de Dieu, de religieux qui aient tant d'instructions et d'éclaircissements que nous; mais, faute de bien lire, l'on ne fait pas mieux; je ne dis pas que nous ne lisons pas assez, je dis que nous ne lisons pas attentivement.

Quand nos Sœurs se voient infirmes ou malades du poumon, dont on languit longtemps, elles doivent se réjouir de se voir courir à grands pas à la mort, pour aller bientôt jouir de Dieu. Jamais nous ne trouverons une parfaite félicité en cette vie, parce que nous avons avec nous l'objet de nos déplaisirs; mais, en paradis, il n'en sera pas de la sorte, car nous aurons la jouissance de Dieu. Pour arriver à ce bien, il faut encore courir plus vite à la vertu qu'à la mort, c'est-à-dire ne pas perdre une seule occasion sans la mettre en pratique, puisque, aussi bien malade que saine, nous pouvons toujours faire le bien.

Il ne faut pas que nos robes traînent d'un doigt; cette interprétation est très-mauvaise. Ce n'est pas ainsi que le Coutumier l'entend; il dit qu'elles seront, à un doigt, à fleur de terre; il entend qu'elles seront d'un doigt près [distant] de terre, et non traînantes.

La supérieure est en liberté de faire mettre des bancs ou placets pour faire asseoir les Sœurs à la récréation; il faut faire, en cela, ce qu'elle jugera pour le mieux; mais il semble néanmoins que les placets sont plus commodes pour les Sœurs, quand, chacune se levant, range le sien.

Il ne faut pas que nos chapelets soient si gros, comme je vois que l'on commence à les porter. Le Coutumier marque qu'ils seront médiocres.

Quand il passe des Sœurs de notre Institut dans les maisons des unes des autres, je remarque que l'on s'informe de leurs

coutumes et façons de faire; comme chacune croit de bien faire, elles disent que cela est conforme à celui d'Annecy; et, par ainsi, l'on n'a jamais fait; ce sont toujours des nouveautés. Il ne faut jamais changer ni amplifier que l'on ne sache d'Annecy s'il le faut faire, et si on le fait ainsi. En somme, c'est que, pour le plus sûr, il ne faut que bien lire, avec application d'esprit, tous nos Écrits, et les bien pratiquer au pied de la lettre.

Il ne faut pas que la supérieure soit complaisante à faire goûter les Sœurs plus souvent qu'il n'est marqué, parce que de l'un on vient à l'autre; et quand une année on y ajoute une fois, l'autre année on y en ajoute deux, et ainsi on s'émancipe.

L'on ne cuit [le pain] que deux fois la semaine au plus, et il n'est pas religieux de cuire davantage, cela ressent trop la délicatesse et sensualité.

Il est très-bon, et même nécessaire, d'employer les Sœurs du chœur à travailler au jardin, faire la lessive et pétrir, quand elles ont assez de forces pour cela, car la qualité de choristes ne leur doit pas empêcher de pratiquer l'humilité et la bassesse.

Non, certes, ma fille, la supérieure ne doit point souffrir d'affection particulière en ses filles, sous quelque prétexte que ce soit.

Il s'en trouve, dites-vous, quelques-unes qui aiment mieux se retirer en silence que s'entretenir une heure avec les autres [*lorsque, pour l'entretien du mois, les Sœurs sont en liberté de se choisir*]. Oh! ma fille, ce sentiment particulier n'est pas bon. Elles doivent soumettre leur inclination à cette pratique de mortification.

Mais s'il arrivait qu'une Sœur fût laissée là, et que personne ne pensât à elle pour la prendre, alors elle ferait fort bien de faire comme feu notre Sœur Simplicienne d'Annecy, qui, en pareille rencontre, n'osa demander à pas une de l'entretenir. Quand elle vit que toutes s'étaient couplées et qu'on ne pensait

pas à elle, elle dit : « Mon Dieu, il est vrai que je ne suis pas digne de l'entretien de nos Sœurs, mais je m'en vais entretenir mon Bienheureux Père, » et s'en alla au chœur devant son tableau, où elle demeura depuis l'obéissance jusqu'à la fin des *Vêpres;* elle l'entretint si bien et à cœur ouvert, qu'elle reçut des grâces bien singulières, qui lui durèrent plus de trois mois. Pendant cet entretien, quand elle avait besoin de s'asseoir, elle lui demandait : « Mon Bienheureux Père, vous plaît-il que je m'assoie un peu? » — Voilà, mes Sœurs, comme il faut faire, et non pas se priver de l'entretien de son propre choix et volonté.

Oui, mes Sœurs, vous pouvez emporter les livres de la chambre des assemblées, où vous voulez; mais il faut avoir soin de les rapporter, le jour même, au lieu où on les tient; car autrement il y aurait du désordre, et j'approuve fort que l'on avertisse en charité celles qui s'y rendent négligentes. A Annecy, on est exacte à cela à merveille; jamais un livre n'y manque et n'est mal arrangé : chacune le remet en même ordre où elle le trouve. Si quelqu'une y manque, on l'en reprend et même on lui donne fort bien des pénitences, comme d'être trois mois privée de les porter hors de la chambre. Il y a de nos maisons où l'on donne à chacune un livre de notre Bienheureux Père, aux unes d'une sorte, aux autres d'une autre; j'approuve fort cette dévotion.

Les Sœurs ne sont point gênées de rapporter, à l'assemblée, toujours leurs mêmes livres de lecture. Elles pourront dire ce qu'elles auront lu dans les livres de notre Bienheureux Père. Et, les fêtes, après le rapport des lectures, celles qui voudront pourront lire tout bas, dans leurs règles et dans l'*Imitation*, pourvu qu'elles ne se lèvent point pour les aller chercher. Elles peuvent aussi dire leurs chapelets, ou chanter et parler de choses bonnes; le tout selon le jugement de la supérieure.

O Dieu! que dites-vous, ma fille, qu'il se rencontre des Sœurs

qui sont jalouses quand on ne leur donne pas également des communions, pendant leur retraite, ni tant de jours de solitude aux unes comme aux autres. Eh quoi! veulent-elles être supérieures de leur supérieure et non pas se laisser conduire? N'y a-t-il pas diversité d'esprits comme il y a, au ciel, des anges différents en gloire? Donc çà-bas voudrions-nous être égales? C'est à la supérieure de conduire chacune selon sa nécessité, et non pas aux inférieures de se rendre examinatrices de sa conduite. Certes, à celles qui font cela, on leur doit répondre : Ma Sœur, faites un peu votre examen devant le Saint-Sacrement, et demandez à votre cœur s'il serait bien aise, s'il était supérieur, que les Sœurs contrôlassent vos actions? Il est vrai, vous auriez bien besoin de faire davantage la solitude, et plus que les autres, car vous êtes bien immortifiée; et, au lieu de six jours, il vous en faudrait onze pour vous apprendre à être en votre devoir, et ne pas trouver à redire à ce que fait votre supérieure.

Ma fille, les supérieures doivent, dans leur gouvernement, agir librement sans crainte des jalousies : elles doivent donner aux unes six jours de retraite, aux autres huit, dix ou douze, selon la nécessité; et, pour la communion, trois ou quatre jours : aux unes plus, aux autres moins, cela est à sa discrétion. Il faut bouleverser toutes leurs opinions et les changer si souvent, qu'elles s'affermissent enfin en la sainte indifférence de leur conduite : contrariez vos Sœurs, élevez-les, et puis rabaissez-les; car l'esprit de générosité ne s'acquiert que dans les contradictions.

Les surveillantes sont obligées de prendre garde aux défauts afin d'y remédier, par le moyen de charitables avertissements; et, pour peu d'intérêt que l'on ait en la faute, il faut, en premier lieu, en parler à la supérieure. Il faut toujours, en soi-même, excuser la défaillante.

Il faut avoir un esprit de sainte liberté à la récréation, ne faisant point les réservées, à rire, parler, se récréer, aux dépens de quelques Sœurs, pourvu que la modestie et l'humble respect

soient observés..... Il ne faut pas trop de liberté à la récréation, non plus qu'une trop grande circonspection à ne vouloir parler sur rien que ce soit, crainte d'en dire son avis, comme sur les ouvrages ou choses indifférentes. Il ne faut pas être si réservées : je n'aime point quand on me vient dire avoir fait semblables pratiques de vertu. Il en faut bien faire en d'autres occasions plus signalées, et par conséquent plus relevées. Il faut être simples, rondes et naïves, car tel était l'esprit de notre Bienheureux Père.

ENTRETIEN LXIX

(Fait à nos Sœurs de Dijon)

SUR L'ABANDON A LA PROVIDENCE, LA MORTIFICATION, LA GÉNÉROSITÉ, ET L'AMOUR DE L'ABJECTION.

La négligence est un grand mal pour les religieuses; si vous êtes lâches et que vous ne preniez point de soin de combattre généreusement cette mauvaise inclination, vous serez religieuses d'habit et non d'effet.

Non, mes filles, il ne faut point désirer les consolations. Quelquefois elles font grand bien! Oui, principalement à celles qui commencent; aussi voit-on que Notre-Seigneur a coutume d'en donner en ce temps-là. Mais, pour nous autres anciennes, il nous faut vivre de pain sec.

La marque de la fidélité de l'âme, c'est quand elle est entièrement abandonnée à Dieu, qu'elle ne veut que Dieu et qu'elle se contente de lui. Mes chères filles, quand sera-ce que je verrai vos cœurs ne chercher que Dieu, ne vouloir que lui? Mais c'est grand cas; nous voulons et cherchons tant de choses avec Dieu,

que cela nous empêche de le trouver. Nous voulons être aimées et estimées, et que l'on trouve bien ce que nous faisons. L'une voudra une charge, l'autre une autre; cela ne sert qu'à nous inquiéter et troubler; au lieu que si nous ne cherchions que Dieu, nous serions toujours contentes et nous trouverions toutes choses en Lui.

Oui, une âme peut bien être tranquille parmi ses peines, car il arrive souvent que, bien que tout soit en trouble en la partie inférieure, l'âme ne laisse pas d'être soumise à la volonté de Dieu. On en voit qui souffrent de grandes peines, en leur intérieur, et qui sont en même temps extrêmement douces et suaves en leur conversation; cela vient de ce qu'elles ont fait mourir leur volonté en celle de Dieu. Mais celles qui ressentent vivement une petite vétille, certes, celles-là n'ont pas pris soin de se mortifier! Quel remède à cela? Il se faut bien tenir en la présence de Dieu, et le regarder près de nous; je ne sache rien qui retienne mieux dans le devoir.

Pour ne point perdre la paix intérieure, il faut faire ce que dit notre Bienheureux Père : *Aller à Dieu sans réfléchir sur ce qui nous fait peine.*

Mais nous voulons toujours conter ce que l'on nous a dit, ce que l'on nous a fait, qui est cause que nous avons failli, enfin, tant de choses inutiles, et tout à fait contraires à la simplicité qui nous a tant été recommandée par ce Bienheureux. C'est ce qui me fâche, que nous ne fassions point notre profit de tant d'enseignements qu'il nous a laissés. Je connais un homme séculier qui a le maniement de beaucoup d'affaires, qui toutefois se sert des documents de notre Bienheureux Père avec grand profit. « Quand je rencontre des difficultés, dit-il, je les jette de çà, de là; si elles sont trop grandes, je passe par-dessus. »

Mes chères filles, il faut faire ainsi : Vous avez un petit mal de tête ou d'estomac, vous avez fait une lourdise, on vous a contrariée, ne vous arrêtez pas à tout cela; *passez par-dessus;* et

allez à Dieu, sans regarder votre mal. Mais je voudrais remarquer mon mal pour l'offrir à Dieu. Cela est bon; mais, en le lui offrant, ne faites pas tant de regards sur icelui; afin de l'agrandir et voir que vous avez bien raison de vous plaindre.

Oh! certes, il faut être plus courageuses et s'abandonner totalement à Dieu, ne voulant que Lui, et nous contentant de Lui seul.

O Dieu! que la simplicité est aimable! Croyez, mes chères filles, une âme qui est simple est aussi confiante en Dieu, elle n'a rien à craindre. Hélas! il semble parfois que tout est perdu et que tout se renverse. Que ferait-on hors de cette confiance? car c'est en ces pressures de cœur qu'il faut espérer contre l'espérance, comme faisait Abraham, et croire que Dieu y pourvoira; lui ayant recommandé le tout, il faut demeurer en paix, et ne cesser d'espérer en sa douce Providence.

L'amour de Dieu ne consiste pas aux goûts et sentiments, mais à faire, à souffrir, et à se bien mortifier.

La mortification sans l'oraison est bien pénible, et l'oraison sans la mortification est bien dangereuse. Il vaut mieux être fille de mortification que d'oraison. Le moyen d'acquérir la mortification, c'est de se mortifier en tout. Si nous étions bien fidèles, nous anéantirions tant de désirs, tant de volontés, tant d'inclinations; nous ne laisserions pas passer la moindre occasion sans nous mortifier. Il faut avoir une résolution ferme et invariable d'être tout à Dieu, un grand courage et une longue haleine, c'est-à-dire une inviolable persévérance à se mortifier, et renoncer en tout à sa propre volonté, sans jamais se relâcher; car il est impossible d'être parfaite sans cela. Nous nous arrêtons trop aux sentiments, et nous ne vivons pas assez selon l'esprit et la raison.

Quand nous n'avons point de charges, comme de surveillante, coadjutrice ou autres, qui nous obligent à prendre garde au bon ordre de la maison, et aux manquements qui s'y font

contre l'observance, certes, nous ferions bien de nous tenir tellement en nous-mêmes, que nous ne voyions ni sachions ce que font les autres, approuvant et estimant tout, croyant que l'on a raison de faire ceci ou cela. Pour moi, si je n'en avais aucune [de charge], je me tiendrais si proche de Notre-Seigneur, que je ne saurais non plus, ce qui se fait dans la maison, que si je n'y étais pas; certes, il faudrait faire ainsi.

C'est un grand secret, en la vie spirituelle, que de bien s'occuper en Dieu. Quoiqu'on ait beaucoup de passions à combattre, il vaut mieux se tenir attentive à Dieu, qu'à soi, car si vous vous occupez bien auprès de Dieu, vous recevrez la lumière et la force pour vous défaire de vos passions. Celles qui commencent et qui ne sont encore duites [formées] au recueillement et à la mortification, difficilement pourraient-elles être occupées à caresser Notre-Seigneur; mais je leur conseille de travailler à se vaincre en le regardant, car c'est le moyen d'être victorieuses.

Nous ne sommes pas assez généreuses ; quoi! des religieuses qui doivent faire profession d'une si grande perfection, avoir peur?... Mais de quoi avez-vous peur? Nous ne vivons pas assez selon l'esprit de la foi. Nous savons que rien n'arrive que par la permission de Dieu, qu'il a soin de nous comme un père de ses enfants, et plus encore; car le père et la mère peuvent oublier leurs enfants, tandis que Dieu ne nous oubliera jamais. Si nous vivions de cette vérité nous ne craindrions rien. Eh! mon Dieu! nous sommes servantes de Notre-Seigneur, ne voulons-nous pas nous abandonner tout à fait à Lui? Oui, ma fille, je sais bien qu'en la partie inférieure nous sommes toutes pleines de crainte, et que nous ne la saurions éviter; mais je sais bien aussi que nous pouvons être tranquilles et assurées, regardant doucement la volonté de Dieu, qui permet que nous soyons à cette heure pleines de trouble et de crainte.

Quand on fait de bonnes fautes, il s'en faut humilier et ne s en point troubler. Il y en a diverses : les unes sont *naturelles,*

les autres viennent d'*infirmité*, et les autres d'*orgueil*. Pour les *naturelles*, on ne peut pas sitôt s'en défaire; car, par exemple : voilà une Sœur qui est d'un naturel froid et lent; il ne faut pas s'attendre qu'elle en soit sitôt défaite; elle sera toujours un peu sujette à cette imperfection. Les fautes d'*infirmités* sont celles que l'on fait par surprise, lourdise et par un prompt mouvement. Pour celles-là, elles sont pardonnables, pourvu qu'on s'en humilie et qu'on soit bien aise que l'on connaisse notre infirmité, et ensuite s'en aller promptement à Dieu, avec cette affection et amour de notre abjection, et voir la volonté de Dieu, qui permet ces chutes pour notre humiliation. Mais les fautes qui viennent d'*orgueil*, c'est lorsque nous voulons couvrir nos défauts, ou qu'on se trouble quand les autres les connaissent, ou qu'on s'excuse quand on nous en reprend, ne voulant pas avouer qu'on a faibli; c'est où se connaît le vrai orgueil.

Vous dites : si c'est mal fait de dire sa coulpe de quelque faute que vous avez faite, crainte qu'on ne vous en avertisse? O Dieu! ma chère fille, sont-ce là nos pratiques? est-ce ainsi que nous aimons notre abjection? Cela est très-mal; mais, le fait-on céans? On n'en dit point sa coulpe. Si j'entendais de ces coulpes-là, je priverais ces Sœurs de la communion.

Je ne vois point que nous nous appliquions à la pratique des vraies vertus, quoique nos Constitutions et nos Entretiens nous en marquent tant. Je crois bien que nous faisons attention à quelques articles, comme de garder le silence, d'aller à l'Office et au réfectoire. Mais, fait-on attention à ce qui nous est marqué sur la simplicité, l'humilité, l'amour de notre abjection, la mortification de nos sens et passions? Celles qui s'excusent sur les avertissements, qui font des répliques, qui sont sèches, qui manquent de respect à l'endroit des Sœurs, celles-là ne manquent-elles pas à la règle, aussi bien que celles qui rompraient le silence et n'iraient pas au chœur lorsque la cloche les y appelle? Il faut bien prendre garde de ne nous attacher pas

seulement à l'écorce de nos règles, mais à la pratique des solides vertus qui y sont marquées. Il y a plusieurs âmes qui se sont perfectionnées et se perfectionnent tous les jours en suivant les avis qui nous ont été donnés par notre Bienheureux Père. Nous, qui les avons entre les mains, qui les lisons si souvent, qui les devons regarder comme le pain céleste et la doctrine divine qui a été faite pour nous, et nous pour elle, faut-il que, par lâcheté, elle manque d'opérer en nous ce qu'elle opère dans les autres? Mon Dieu, mes chères filles, redressons-nous, je vous prie; soyons saintes de la sainteté de notre Bienheureux Père, qui consiste en une vraie humilité, en l'amour de notre bassesse et abjection, en la cordialité et le respect les unes envers les autres; car ce sont là les vertus que ce Bienheureux a fidèlement pratiquées et qu'il nous a tant enseignées.

Enfin, mes chères filles, en vous disant à Dieu, je vous recommande derechef cette union les unes envers les autres et que vous soyez très-humbles. Je m'assure que vous ne m'oublierez pas dans vos prières.

ENTRETIEN LXX

(Fait à nos Sœurs d'Autun, en 1626)

SUR LE PUR AMOUR ET LES FRUITS QU'IL FAUT RETIRER DE LA SAINTE COMMUNION, ETC.

Vous demandez, mes chères filles, en quoi consiste le pur amour de Dieu? Il consiste, non pas à connaître le bien, à en parler, ni à le désirer, non plus qu'à ressentir de grandes consolations spirituelles, parce que plusieurs personnes ont tout cela, et ne laissent pas d'être pleines de l'amour d'elles-mêmes,

et vides de celui de Dieu; mais le vrai et pur amour consiste à faire tout ce qu'on connaît être des divines volontés et à bien observer tout ce qu'on a voué et promis, chacun selon son état.

Le pur amour ne peut rien souffrir dans le cœur qu'il possède qui ne soit tout pour lui, et l'âme qui en est vivement touchée, n'adhère plus à la nature.

Celles qui suivent beaucoup leur instinct naturel sont fort éloignées de cette pureté d'amour, d'autant plus que la grâce et la nature, l'amour divin et l'amour-propre, ne peuvent subsister ensemble dans un même cœur, il faut que l'un ou l'autre périsse.

Vous demandez, comment on peut acquérir la défiance de soi-même et la confiance en Dieu?

Je réponds, ma fille, que c'est en en produisant souvent les actes, ne nous reconnaissant que de purs néants, nous accoutumant à regarder, en tout ce qui arrive, la volonté de Dieu, qui ne fait rien pour nous qui ne soit pour notre bien. Nous devons tenir fort chères les occasions d'humiliations, contradictions et sécheresses, ainsi que les abandons et répugnances qui sont des moyens que Dieu nous donne, par un amour incomparable, pour nous enrichir et avancer dans les voies de la perfection, si nous en faisons bon usage.

Nous devons veiller surtout à ne point perdre d'occasion de nous anéantir, et embrasser notre abjection, devant être si fervente, en cet amour du mépris, que nous ayons peine à nous empêcher de le désirer et rechercher.

Vous désirez savoir si l'on peut demander à Dieu la délivrance des infirmités corporelles, pour le mieux servir?

Je réponds que non, parce que la souffrance est plus agréable à Dieu que le travail.

[*Une Sœur lui demanda comment on doit se comporter parmi les grands désirs qu'on sentait quelquefois de souffrir pour Dieu, dans le temps de l'oraison.*]

Je vous dirai, ma chère fille, que quand Dieu donne de semblables désirs, il se faut tenir prête pour embrasser tout ce qui s'offre, quelque crucifiant qu'il soit, sans rien demander ni sans rien refuser, soit consolation ou peine; nous ne pouvons rien faire de plus agréable à Dieu que de nous remettre et résigner entièrement à lui.

Vous me dites (*sur une question qu'on lui fit au sujet de la sainte Communion*) que vous sentez quelquefois de si grandes froideurs pour Dieu et la vertu que cela vous fait craindre d'en approcher. Nos chères Sœurs, en pareilles occasions, il se faut infiniment humilier et recourir amoureusement à la divine bonté, la suppliant d'avoir pitié de notre misère. Nous devons avoir à tout moment un extrême désir de nous unir à Dieu par le divin sacrement de nos Autels, pour la réception duquel la meilleure disposition consiste en la pure intention que nous devons avoir de glorifier Dieu et nous unir à lui, et non d'y recevoir des consolations, goûts et satisfactions.

Il faut encore venir à cette sainte Table avec un esprit de gratitude, renouvelant nos bons propos pour la vertu, singulièrement pour la charité et l'humilité, qui sont les fruits propres des communions bien faites; et quand nous nous trouverons en sécheresses, dans l'aridité et dans les plus grandes dérélictions possibles, il faut, selon la partie supérieure, de l'âme, en être aussi contente que de toutes les jouissances imaginables, Dieu nous devant suffire pour toutes choses.

Mes chères filles, faites que toutes vos actions soient pour Dieu seul, et qu'en toutes choses votre intention soit d'accomplir sa sainte volonté, c'est là votre grande affaire, tout le reste vous doit être à mépris; et jamais le désir de rendre à Dieu ce que vous lui devez ne doit sortir, un seul moment, de votre esprit et de votre cœur.

ENTRETIEN LXXI

Fait à nos Sœurs de N., le 16 juillet 1635)

SUR LA PRUDENCE DANS LES COMMUNICATIONS DE CONSCIENCE, L'ASSIDUITÉ AUX EXERCICES DE LA COMMUNAUTÉ, ET PLUSIEURS POINTS D'OBSERVANCE.

Sur les questions que vous me faites, mes chères filles, je vous répondrais qu'il ne faut jamais parler, dans les communications que l'on fait avec les Pères de religion, des peines que l'on peut avoir envers la supérieure; vous ne savez pas le tort que vous faites ayant reccurs au dehors, par la communication. Se servir des Pères, c'est le moyen de faire savoir aux autres monastères ce qui se fait au vôtre, d'autant que, passant d'un lieu à l'autre, ils diront, non par malice, mais par liberté, ce qu'ils savent par la communication qu'ils ont eue avec vous. S'il y a du bien, ils le diront; de même s'il y a du mal, et par là, on s'ôte bien souvent toute la réputation. Je sais tout ce qui se passe dans nos maisons par ce moyen-là.

Vous dites qu'on pense que les Pères sont capables de tout. Quand on a des oraisons extraordinaires, il faut savoir si elles sont bonnes ou mauvaises. Là où il est besoin d'avoir un Père, c'est à la supérieure d'en pourvoir, lorsqu'elle voit des esprits troublés, si elle le juge nécessaire. Bienheureuses seront celles qui se contenteront de ce que leur Mère leur dira! elles seront les plus sages. Celles qui parlent beaucoup aux hommes, et peu à Dieu, sont toujours en inquiétude.

Vous dites, ma fille, que l'on demande quelquefois d'aller faire l'oraison au jardin, en se promenant, pour prendre un peu l'air? Mes chères filles, pour ce qui est de la communauté, il n'y faut faire aucune brèche; fait-on souvent cela? Pourvu

qu'il n'arrive qu'une fois en six ans, ce n'est pas trop. Si l'on a besoin d'air, pendant les assemblées de la communauté, il faut attendre, après l'obéissance, pour en aller prendre, en faisant son ouvrage; mais, de sortir des communautés, il ne le faut jamais faire que pour des absolues nécessités, et non pour de légères incommodités.

Si une Sœur dit : J'ai mal à la tête.... il lui faut dire : Souffrez votre mal pour l'amour de Dieu; si vous étiez en compagnie, sortiriez-vous si légèrement? Si vous faites cela pour le monde, pourquoi ne le feriez-vous pas pour Dieu? A Annecy, il y avait une Sœur fort travaillée d'une colique et autres incommodités, qui demandait quelquefois congé de sortir de table, pour se désennuyer et pour faire passer son mal. Je le dis à notre Bienheureux Père, qui me dit : « Ma fille, nous » devons souffrir notre mal, partout où nous nous trouvons : la » bonne Sœur est assise, qu'elle s'appuie; elle est avec ses Sœurs, » et entend la lecture qui la peut consoler. » Si on me demande de sortir une fois de la communauté, je le permets; si on me demande une seconde fois, cela m'est ennuyeux; mais la troisième fois, cela m'est insupportable. — A moins que l'on n'ait des dévoiements d'estomac, car, en ce cas, cela est nécessaire.

On prend, des deux noms que l'on a, celui que l'on veut pour communier à la fête du Saint ou Sainte que l'on a choisi, et l'on s'y tient toujours.

A Annecy, on ne donne pas la communion, les petites fêtes, aux Sœurs Tourières, ni le jeudi. La supérieure la leur peut donner les jeudis de Carême, si elle le juge à propos.

La supérieure ne fait pas la mortification de manger par aumône, ni de manger à terre.

Les Sœurs de la seconde table se doivent desservir avant de s'en aller.

Quand la fête de saint Michel se trouve le vendredi, l'on jeûne le samedi, comme dit la règle.

ENTRETIENS LXXII

(Faits à nos Sœurs du premier monastère de Paris)

[*En* 1622, *avant de quitter le monastère, la Sainte écrivit les lignes suivantes dans le Livre des Vœux*[1] *:*]

Mes très-chères Sœurs et filles bien-aimées, selon le désir de ma toute chère Sœur Hélène-Angélique [Lhuillier], et l'affection incomparable que Dieu m'a donnée pour vous, je vais vous dire, en abrégé, trois ou quatre maximes que notre Bienheureux Père nous a recommandées.

La première, que nous fussions totalement dépendantes de la divine Providence et de l'obéissance, recevant de sa part tout ce qui nous arrivera, comme chose voulue de Dieu et disposée pour notre bien, si nous en faisons bon usage.

La deuxième, l'humilité de cœur, qui nous fasse aimer et supporter nos Sœurs très-cordialement, et tous les prochains.

La troisième, que le Bienheureux nous désirait singulièrement, la simplicité et pauvreté de vie, dans l'exacte observance.

La quatrième et dernière, la sainte liberté d'esprit des vrais enfants de Dieu, qui consiste à faire gaiement, fidèlement et de bon cœur, tout ce à quoi notre condition chrétienne et religieuse nous oblige; mais avec cette condition, que lorsque l'obéissance, la charité ou la nécessité le requerront, notre cœur se trouve toujours dégagé de tout, pour suivre la volonté de Dieu, reconnue par l'un de ces trois moyens.

[1] Le dernier chapitre de notre Sainte fondatrice au premier monastère de Paris, est à la page 157, exhortation IX, *Derniers adieux de la Sainte à une communauté.*

Cette pratique vous affranchira des surprises de la fausse liberté, qui nous fait suivre nos inclinations naturelles, au préjudice de la vertu et de l'observance; Dieu nous en garde.

Vivez donc humblement et simplement, mes très-chères filles, selon la lumière des saintes instructions dont notre Institut est tout rempli, et demeurez en la sainte paix de Notre-Seigneur, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme en lui. Je supplie sa Bonté de vous bénir de sa grâce, et me tenir au souvenir de vos prières et de votre chère amitié; vous assurant que je vous emporte toutes dans mon cœur, comme mes Sœurs très-chéries et mes filles cordialement et tendrement aimées, en Notre-Seigneur.

Sœur Jeanne-Françoise Frémyot

[En une autre visite, cette sainte Mère dit les paroles suivantes :]

Concevez bien, mes filles, que l'esprit de l'Institut est un esprit sincère, droit et épuré, qui ne cherche que Dieu, et qui tend continuellement à son union, indépendamment de tout, excepté du divin bon plaisir; qui s'élève au-dessus de soi-même, pour n'aimer que Lui, sans avoir désir d'être aimée et estimée, ni qu'on suive nos inclinations; cela serait indigne des âmes si chéries de Dieu et qui le goûtent dans l'oraison; car la vie religieuse nous oblige de tendre à la plus haute perfection. Ne perdons jamais la vue de l'éternité; car, comme m'a dit souvent Monseigneur de Genève : *Les fautes de nos filles viennent de ce qu'elles n'y pensent point et n'en parlent point assez.*

Dans l'oraison, nous nous plaisons en Dieu; et, dans la mortification, Dieu se plaît en nous. Soyez petites, mes très-chères Sœurs, aimez à être inconnues et abjectes : soyez obéissantes, douces et condescendantes; que votre lâcheté ne mette point d'obstacles aux desseins que Dieu a de vous sanctifier

hautement. Souvenez-vous qu'en vous établissant, il a prétendu avoir des filles très-humbles et très-petites en son Église.

En un autre entretien, la Sainte a dit :

J'aime et chéris plus que jamais la petitesse et bassesse [*ce qu'elle disait avec un si profond sentiment d'humilité, qu'il semblait qu'elle se voulait toute abîmer dans le néant. Rien ne lui était plus pénible comme de souffrir les louanges. Une fois, entendant quelques paroles d'estime que les Sœurs disaient à son sujet, elle dit tout bas à notre chère Sœur Hélène-Angélique :*] Mon Dieu, ma fille, si vous saviez combien cela me fait de peine! *Puis elle répéta :* C'est notre esprit propre que l'amour à la petitesse et bassesse, en ne se produisant point pour faire les choses dont on n'a point de charge, et n'évitant point aussi celles où l'obéissance désire nous employer. La véritable pauvreté d'esprit consiste à n'avoir, et à ne vouloir que Dieu seul, sans se réserver aucune autre chose.

Nous devons être des filles dépendantes de la divine Providence, recevant toutes sortes d'événements de son amoureuse main.

Lorsqu'on regarde les occasions de peines et contradictions en elles-mêmes, c'est faire, sans comparaison, comme les chiens qui mordent la pierre, sans regarder le bras qui la leur a lancée, et c'est empêcher les desseins de Dieu sur nous, qui sont de nous faire pratiquer la douceur de cœur et mille autres vertus dans cette contradiction qu'il permet exprès par amour. Celles qui sont fidèles jusqu'aux moindres choses de l'observance, ont beaucoup à espérer et rien à craindre.

Si une Sœur nous dit quelque parole qui témoigne ne pas estimer quelque légère ordonnance, pour être peu de chose, il lui faut répondre bien cordialement : Ma chère Sœur, Notre-

Seigneur dit que, *si nous ne sommes faits comme petits enfants, nous n'entrerons pas au royaume des cieux.*

[Une autre fois, *la Sainte recommanda surtout l'union des cœurs et la conformité de vie, dans une parfaite observance.*]

.. . Ah! mes chères Sœurs, notre bien-aimée Visitation est un petit royaume de charité; si l'union et sainte dilection n'y fait son règne, il sera bientôt divisé, et par conséquent désolé, perdant son lustre que toutes les inventions de la prudence humaine ne lui sauraient redonner, parce qu'étant destituées de charité, elles ne sont que superficie et apparence au dehors, vides de substance et de véritable solidité, malheur que notre Bienheureux Père disait n'être pas capable de souffrir; et, moi, mes chères filles, je donnerais mille cœurs et mille vies pour l'éviter, et perpétuer cette sainte et agréable union, qui s'est pratiquée avec tant de bonheur, de suavité, et de sainte déférence jusqu'à présent. Prions donc toutes ensemble l'Esprit d'amour, unisseur des cœurs, qu'il nous accorde cette étroite et amoureuse liaison à Dieu, par une totale dépendance de notre volonté à la sienne : entre nous, par une parfaite dilection et réciproque union de cœur et d'esprit; à notre petit Institut, par une mutuelle et ponctuelle conformité de vie et d'affection, sans qu'il soit jamais parlé entre nous de *tien* et de *mien,* nous employant amiablement les unes pour les autres, à la plus grande gloire de Dieu et utilité de chaque monastère.

[*Puis elle répéta plusieurs fois ces paroles :*] Croyez, mes chères Sœurs, que ce moyen de charité, amitié, et réciproque bienveillance, est plus fort, plus doux, et plus indissoluble que nulle subordination qui porte obligation de contrainte, si la même charité ne les anime; et, si elle y règne, tous ces moyens ne servent qu'à nuire à la sainte liberté des enfants de Dieu ; non pas que je veuille dire une liberté qui suit sa propre

volonté, car elle n'est pas celle des enfants de Dieu; mais j'entends la liberté qui s'unit à la divine volonté, librement, suavement, et, s'il faut user de ce terme, *passionnément*, parce que c'est le bon plaisir de Celui pour lequel et auquel notre unique contentement est de plaire.

[Le 11 novembre 1641, *avant de quitter le monastère pour la dernière fois, la Sainte, après avoir fait lire dans le Livre des Vœux ce qu'elle-même y avait écrit en* 1622, *ajouta :*]

Voilà, mes chères Sœurs, les choses qui m'ont semblé plus importantes; mais, pour dire quelque chose de plus particulier, ce que je vois d'ordinaire de plus nécessaire, c'est la vertu d'obéissance, car, pour l'obéissance, il faut qu'elle subsiste et elle subsistera; mais, pour la vertu qui nous rend dépendantes de la souveraine Providence, et qui fait que nous ne regardons que Dieu en ceux qui nous conduisent, c'est ce qui manque bien souvent, et l'on verra, quelque jour, bien des obéissances vides devant Dieu. C'est pourquoi, mes Sœurs, rendez votre obéissance solide et véritable, ne regardant que Dieu.

Quand une supérieure serait jeune, sans expérience, brusque et semblables, ce qui n'est pas, grâce à Dieu, il lui faudrait obéir aussi parfaitement qu'à une autre. Au contraire, quand une supérieure serait la plus aimée, la plus aimante, la plus parfaite, une sainte, si vous voulez; si c'est à cause de ses bonnes qualités que vous lui obéissez, je vous dis que votre obéissance est vide devant Dieu, et que vous sortez de sa conduite. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est notre Bienheureux Père en ses Entretiens. Je vous exhorte de les lire bien attentivement, surtout celui de l'obéissance. Je vous prie, mes Sœurs, quelle obéissance serait-ce d'obéir à l'une et non pas à l'autre? A qui avez-vous fait votre vœu d'obéissance? Ce n'est pas à Monseigneur l'archevêque et à ceux qui lui succéderont; ce n'est pas

à moi, qui ai été votre première supérieure, ni aux supérieures subséquentes que vous aurez; c'est à Dieu, que vous devez regarder également dans toutes. C'est pourquoi, bien que l'on doive grand respect, humilité et déférence à la Mère déposée, nous en devons, je ne dis pas également, mais incomparablement plus à la nouvelle Mère, contournant notre cœur et notre affection à celle que nous avons présentement.

La deuxième chose que j'avais à vous dire, et que je trouve bien considérable, c'est ce que notre Bienheureux Père dit dans la constitution du compte de tous les mois : les paroles de cette constitution sont si pleines, et nous montrent si bien la sincérité et candeur avec laquelle nous devons nous découvrir à la supérieure, qu'il n'y a rien à ajouter, que la pratique. Notre Bienheureux Père n'a mis la béatitude qu'à cette constitution seule, bien qu'elle soit à toutes les autres. *Bienheureuses,* dit-il, *seront celles qui pratiqueront naïvement et dévotement cette constitution; étant bien observée, elle remplira le paradis d'âmes.* Que si ces paroles sont si expresses pour la reddition de compte, à plus forte raison pour la confession, qui est un si grand et si saint sacrement, où nous recevons la rémission de nos péchés, et où le mérite du sang d'un Dieu nous est appliqué. Mes Sœurs, c'est un si grand sacrement, qu'il ne m'appartient pas d'en parler; mais je supplie nos Sœurs les supérieures de faire faire de temps en temps des entretiens à leurs filles, pour leur apprendre avec quelle humilité, simplicité, candeur, clarté, et révérence, et crainte de faillir, elles se doivent approcher d'un si grand sacrement. J'ai fait faire un petit recueil de ce que notre Bienheureux Père a dit de la confession. Cela était dans les Entretiens et n'a pas été imprimé, je ne sais pourquoi; mais, puisqu'il est sorti de son esprit, je désire qu'il entre dans les nôtres.

La troisième chose que je vous souhaite, c'est la sainte union; gardons-nous bien de jamais dire une seule parole,

même petite, qui puisse tant soit peu causer de désunion des Sœurs avec la supérieure, ou des unes envers les autres, ni amoindrir l'estime réciproque ni de tous les prochains. Et, quand on en a dit, il s'en faut dédire et réparer ce manquement; car, si les personnes du monde sont obligées de restituer, et si elles n'entrent point en paradis qu'elles n'aient payé jusqu'au dernier sol du bien mal acquis, à plus forte raison sommes-nous obligées de restituer l'honneur, qui est bien plus précieux et considérable que les biens temporels. Je vous prie, mes Sœurs, prenez garde à ceci; ne parlez jamais du prochain qu'avec estime : « C'est l'arbre *de science* auquel il ne nous est point permis de toucher », disait notre saint Fondateur.

[*En sortant, la Sainte ajouta :*] A Dieu, mes chères filles, je vous emporte toutes dans mon cœur, et cela est vrai. Demeurez toujours dans une sainte union les unes envers les autres, et conservez ce que Dieu vous a donné, par une exacte observance.

Je prie sa sainte Mère qu'elle soit votre vraie Mère et Directrice.

ENTRETIEN LXXIII

(Fait à nos Sœurs de Nevers, en novembre 1641)

SUR TROIS VERTUS FONDAMENTALES : L'OBÉISSANCE, L'HUMILITÉ, ET LA DÉPENDANCE DE DIEU.

[*Le* 21, *jour de la Présentation, la Sainte, après avoir renouvelé ses vœux, écrivit sur le Livre du Couvent les lignes suivantes :*]

Notre Bienheureux Père disait que, sur toutes les vertus, il

aimait singulièrement et nous désirait l'humilité et la douceur de cœur, la simplicité et pauvreté de vie dans l'exacte observance : ce qui contient ce que nous pouvons désirer pour nous unir à Dieu et nous acheminer à la bienheureuse éternité. Puisque c'est la voie que la céleste Providence nous a marquée pour y parvenir, marchons-y, mes très-chères filles, humblement, amoureusement et gaiement; je vous en conjure par les entrailles de la divine miséricorde, par la pureté de la très-sainte Vierge, et par les devoirs que nous avons à notre Bienheureux Père. Je vous laisse en la protection de notre bon Dieu, que je supplie vous bénir. Je vous dis à Dieu, mes très-chères Sœurs. Mes chères Enfants, je vous emporte toutes dans mon cœur. Demeurez dans la paix de Notre-Seigneur, en parfaite dilection et unité d'esprit entre vous et votre bonne Mère; ne m'oubliez jamais devant Dieu; mais impétrez de sa miséricorde que je vive et meure en sa grâce et au parfait accomplissement de sa volonté.

Sœur Jeanne-Françoise Frémyot.

[*Le jour de saint André, cette sainte Mère fit un long entretien à la communauté sur le bonheur des souffrances, et y ajouta ces paroles :*]

Mes très-chères filles, je ne suis pas grande prédicatrice, comme vous savez, je ne sais presque point parler qu'en répondant, je veux pourtant vous dire deux petits mots sur trois choses que je désirerais être pratiquées par toutes les filles de la Visitation.

La première, c'est l'obéissance, qui est vraiment la propre vertu des âmes religieuses. Mes très-chères Sœurs, vous la devez rendre entière à tous vos saints règlements ; en les suivant, vous êtes assurées d'être dans la bonne voie et d'accomplir la volonté de Dieu. *Qui néglige sa voie sera tué*, disent nos saintes règles ; aimons-les, ces saintes règles, et les pressons trois fois

le jour sur nos poitrines, ainsi que disait le Bienheureux. Rendons-leur nos obéissances avec beaucoup de respect, comme aux desseins que la Providence a sur nous; soumettons amoureusement nos esprits à cette sainte conduite, soyons-y invariables et fermes, en sorte que rien ne nous puisse ébranler; le bien que nous ferons, faisons-le parce qu'il est marqué dans nos règles; le mal que nous éviterons, il le faut éviter parce que nos règles nous le défendent. Mais surtout, mes chères Sœurs, je vous prie, ne permettez pas que la raison humaine se mêle de vos affaires, elle gâterait tout. C'est ce que j'appréhende; que le sens humain ne s'introduise à la place de nos saints règlements, et que nous fassions les choses parce que nous avons conçu qu'il les faut faire ainsi, et qu'elles sont conformes à notre jugement et à notre raison, ce qui nous éloignerait fort de la pureté de l'obéissance, laquelle, pour être parfaite, doit être rendue sans autre considération que celle d'obéir à la volonté de Dieu, qui nous est signifiée dans nos observances.

Voyez-vous, mes chères filles, pour bien obéir, il ne faut pas s'appliquer l'obéissance, mais il faut se laisser appliquer l'obéissance, par exemple : si vous observez votre règle, parce qu'elle vous est agréable et conforme à votre sens et à votre jugement, vous vous appliquez l'obéissance; mais si vous l'observez, parce que Dieu le veut et l'ordonne ainsi, sans avoir égard à ce que votre raison vous dicte, vous vous laissez appliquer l'obéissance. Je ne voudrais pas même que, dans les différentes affaires que nous traitons, l'on apportât d'autres raisons, sinon : Nos règlements disent une telle chose; et, quoique nos raisons soient conformes à nos règlements, il ne les faut pas alléguer, mais toujours : nos règles, notre Coutumier. Voilà donc le premier point de l'obéissance.

Le second est d'obéir à la règle vivante et parlante, je veux dire à la supérieure; mais savez-vous, mes chères Sœurs, comme il lui faut obéir? comme à Dieu même. Si vous ne

regardez Dieu en sa personne, quelque obéissance que vous lui puissiez rendre, je n'en fais point d'état; c'est une obéissance humaine, et non une obéissance religieuse, qui ne doit avoir que Dieu pour fondement. Quand nos obéissances seront établies là-dessus, toutes sortes de supérieures nous seront bonnes : prenez donc garde, mes Sœurs, je vous prie, de ne pas obéir à vos supérieures à cause des conditions naturelles, parce qu'elles sont agréables, de bonne mine, fort intelligentes, fort estimées, ni même parce qu'elles sont vertueuses ; il faut purifier vos intentions et ne regarder qu'à Dieu ; autrement vos obéissances seront purement humaines et se trouveront vides à l'heure de la mort. N'obéissez jamais à vos supérieures parce que vous leur avez de l'inclination; c'est un point où il est dangereux de chopper dans la religion ; il faut obéir d'aussi bon cœur quand nous avons des supérieures maussades, de mauvaise grâce, qu'à celles qui nous sont bien agréables. Nous devrions souhaiter, mes Sœurs, d'avoir des supérieures qui bouleversassent et renversassent toutes nos inclinations. Quand on nous commande quelque chose à quoi nous avons bien de l'inclination, nous sommes les plus braves enfants du monde, nous obéissons de si bon cœur; mais, quand les choses nous répugnent, nous nous ennuyons et témoignons bien par-là que nous n'obéissons pas pour Dieu.

[*Une Sœur demandant si une aide est obligée d'obéir à son officière, elle en eut cette réponse :*] Qui en doute? et, si elle y manque, c'est matière de confession; et, de même, les malades, si elles n'obéissent à l'infirmière, elles s'en doivent confesser.

Mes chères filles, nous nous sommes embarquées volontairement dans le grand vaisseau de la sainte obéissance, il faut voguer au gré de la sainte et divine volonté, qui doit être le seul fondement de notre soumission. Il faut bien aimer nos supérieures, mais il leur faut porter un grand respect, regardant Dieu en elles; si nous faisons cela, mes très-chères filles, nos

obéissances seront toutes divinisées, ce ne sera plus à une créature que nous obéirons, mais à Dieu. Que de joie à nos cœurs de pouvoir dire à l'heure de la mort : Je vous ai rendu toutes mes obéissances. Vous savez, mes Sœurs, que ce divin Maître a dit, parlant des supérieurs : *Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise; faites ce qu'ils disent et non pas ce qu'ils font.* Non, jamais il ne faut regarder si la supérieure est vertueuse ou imparfaite, parce que ce n'est pas sur cela que doit rouler notre obéissance. Voilà, mes chères Sœurs, ce que j'avais à vous dire de cette vertu. N'y a-t-il point de difficulté?

[*Une sœur demanda s'il ne faudrait pas rejeter la complaisance qui nous viendrait, si l'on nous commandait des choses qui nous fussent agréables?*] — Oui, certes, mes chères filles, car la complaisance ôte bien souvent le prix de nos obéissances; il faut de même rejeter la répugnance que nous y sentons, et nos obéissances n'en valent pas moins; au contraire, un acte fait avec répugnance est plus agréable à Dieu que cent faits avec suavité.

[*Si l'on avait répugnance à quelque charge,* répliqua une Sœur, *serait-il mieux de n'en rien dire, pour donner plus de liberté à la supérieure de nous la laisser tant qu'il lui plaira ?*] — Cela est bien pur, ma fille ; mais il faut dire le bien et le mal à la supérieure sans ce préambule : Ma Mère, encore que j'aie de la répugnance, ne laissez pas de m'y laisser, je supplie Votre Charité de prendre la confiance de m'exercer, et semblables belles paroles qui satisfont notre amour-propre, lequel se glisse imperceptiblement dans nos meilleures actions; c'est un petit renardeau qui vient démolir la vigne de notre intérieur ; il lui faut couper chemin dès que nous l'apercevons. Les âmes religieuses ne sont pas tentées de faire de gros péchés, cela est trop grossier ; mais un peu de propre volonté, quelques petites désobéissances, etc. ; prenons-y garde, mes Sœurs, et sachez

que la religion ne saurait non plus subsister sans obéissance, qu'un corps, sans âme.

La deuxième chose que je désire à toutes nos Sœurs, c'est une profonde humilité, qui ne cherche point l'éclat, ni rien qui paraisse aux yeux du monde. J'appréhende que l'esprit de vanité ne s'introduise céans, et que vous ne preniez de la complaisance d'avoir une belle église, de beaux ornements, un beau portail.

[*La Mère Marie Suzanne lui dit que ce serait sujet de son abjection, puisqu'en cela elle avait contrevenu aux intentions de notre Bienheureux Père et aux siennes, et que cela servirait seulement à humilier.*]

C'est, [répondit la Sainte,] ce qu'il faut faire, mes Sœurs, si vous voulez être filles de notre Bienheureux Père, qui aimait si fort la petitesse, la simplicité, la pauvreté, qu'il n'eut jamais de maison à lui; et, quelquefois, quand il revenait de quelque part, et qu'on le faisait attendre à la porte, il demeurait tout anéanti, comme un pauvre qui demande le couvert par charité; ses paroles et son maintien étaient très-humbles et rabaissés; il disait souvent : *J'aime la pauvreté et simplicité de vie ;* aussi ce Bienheureux a-t-il caché sous les larges feuilles de son abjection tant de grandes et rares vertus, qui le rendent recommandable.

O Dieu, mes chères Sœurs, que n'ai-je un dard enflammé pour jeter dans vos cœurs l'amour à l'humilité! ayez toujours devant les yeux ce point de votre Directoire, où il est dit : *Dieu voit volontiers ce qui est méprisé, et la bassesse agréée lui est toujours fort agréable.*

Tout ce qui est dans ce béni Coutumier est sorti de la bouche de notre Bienheureux Père; il voulait, ce Bienheureux, que nous fussions dans l'Église de Dieu comme de petites violettes, sans éclat, sans apparence extérieure, mais toutes ramassées dans nos saintes observances. Mon Dieu! mes Sœurs, qu'elles sont aimables et qu'elles nous rendront de bonne odeur à Dieu

et aux hommes! Elles nous mettent tout à fait dans la pratique de cette sacrée leçon de Notre-Seigneur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur;* et, encore, ce divin Maître voulait que nous fussions faites comme petits enfants; pour cela, mes Sœurs, il faut être bien humbles et bien petites.

Il faut maintenant dire un mot de cette absolue dépendance que nous devons avoir de Dieu. Nos Sœurs, que cette pratique est sainte et capable de vous faire faire de grands progrès dans la vertu, savoir que cette grande Providence de Dieu ordonne toutes choses, qu'elle voit tout, et qu'elle fait tout pour notre bien! N'est-il pas vrai, mes Sœurs, qu'il s'y faut abandonner sans réserve? *Vous avez tout bien fait avec sagesse,* disait David. Oui, puisque ce grand Dieu ne dédaigne pas d'employer sa sagesse à la conduite d'une pauvre petite créature, pourquoi donc, mes Sœurs, prendrions-nous encore des soins superflus de nous-mêmes? Une âme bien abandonnée à la divine Providence ne veut que Dieu, ne s'attache qu'à Dieu; elle est inébranlable dans tous les événements, enfin elle est à Dieu.

C'était la chère vertu de notre Bienheureux Père, que cet abandonnement total et cette dépendance parfaite du bon plaisir de Dieu. Les trois dernières années de sa vie, il répétait sans cesse ces chères paroles : *Ne demandez rien et ne refusez rien.* Et nos Sœurs de Lyon lui demandant ce qu'il désirait qui demeurât le plus gravé dans leurs esprits, il leur dit que tout était compris dans ces deux mots : *Ne demandez rien et ne refusez rien.* Cette sentence est écrite en plus de trente endroits à Annecy. Il me semble, mes Sœurs, que rien ne nous met dans un plus parfait dénûment, et dans une plus grande dépendance de Dieu, que la pratique de ces deux mots : *Ne demandez rien et ne refusez rien.* Il faut s'attacher à cela dans les plus petites occurrences : sommes-nous à l'infirmerie, où l'on

ne nous servira peut-être pas à notre gré, où l'on nous baillera un bouillon salé, amer, ou quelque autre chose qui ne sera pas à notre goût? Faisons profit de ces petites rencontres, acceptons-les de la main de Dieu, qui nous envoie cette mortification pour notre plus grand bien. Mon Dieu ! que nous amasserions de richesses spirituelles par la fidélité à cette pratique! Je me souviens d'une parole de mon père [le président Frémyot], lorsque je fus prendre congé de lui pour ma retraite; après quelques mots de tendresse, il leva les yeux au ciel et dit : « Il ne m'appartient pas, ô Seigneur, de pénétrer les secrets « de votre adorable Providence ; qu'il soit fait de cette fille selon « vos desseins éternels. » C'était une parole vraiment chrétienne que celle-là !

[*Ma Mère,* interrompit une Sœur, *n'est-il pas permis de penser que les choses qui nous arrivent ont été ménagées par les créatures?*] — Ma fille, c'est une ignorance; les créatures ne font rien dans nos affaires, sinon autant que Dieu le permet.

[On ajouta : *Serait-il loisible de s'offrir à la supérieure pour faire quelque action pénible, lorsqu'on la voit en peine de trouver quelqu'une pour y employer?*] — Savez-vous, mes Sœurs, comme je m'offrirais dans cette occasion? je dirais simplement : Ma Mère, me voici, et puis attendrais son ordonnance, ainsi que faisait un prophète. Dieu lui ayant fait voir qu'il avait besoin de quelqu'un pour une action importante, il ne lui dit pas : *Seigneur, où vous plaît-il que j'aille?* mais il lui dit : *Seigneur, me voici.* Cette facon de s'offrir est bonne et ne contrevient pas à l'indifférence.

[On lui demanda encore : *Serait-il permis à une fille de désirer d'être employée à des choses qu'elle estime servir à son repos?*] — Mes Sœurs, il ne nous est pas permis de faire cette distinction ; il ne faut rien désirer ni rien refuser.

[*La directrice souhaitant savoir s'il fallait mettre les filles, dès leur entrée en religion, dans cette voie d'indifférence et d'aban-*

donnement, la Sainte répondit :] Ma fille, voyez votre Directoire ; s'il vous marque ces pratiques, il s'y faut attacher fortement, et à toutes nos saintes observances ; elles ont été toutes dressées par notre Bienheureux Père, qui est un docteur approuvé de tout le monde ; on voit que toutes les personnes qui font profession de piété prennent l'esprit de ce Bienheureux, dont nous avons reçu les prémices. Pourvu qu'un livre porte son nom, il est bien reçu d'un chacun. Quel amour devons-nous avoir pour ses Écrits, nous qui sommes ses filles ! Ce doit être notre pâture et nourriture ; aimons-les, mes chères filles, et je vous dis, derechef, aimons la pauvreté et simplicité de vie.

Mes chères filles, je vous conjure de vivre toutes en la dilection de notre bon Sauveur et de vous aimer cordialement en lui ; qu'il soit lui-même le lien sacré de notre union. *Honorez-vous les unes les autres,* ainsi que disent nos saintes règles, *comme le temple de Dieu;* et, si vous faites cela, mes chères filles, votre union sera toute divine ; vous honorerez Dieu en vos Sœurs, et vous honorerez vos Sœurs en Dieu. Vivez toutes unanimement et conformément, n'ayant qu'une âme et un cœur en Dieu. Priez-le pour moi, mes chères filles ; je vous aime toutes et vous connais toutes ; il me semble que je vous laisse en la grâce de Dieu ; je prie sa Bonté de vous y maintenir et de vous donner sa sainte bénédiction.

Ne vous départez jamais de nos saintes observances.

A Dieu encore une fois, mes très-chères Sœurs ; je ne sais si nous nous reverrons encore en cette vie ; il faut tout laisser à la divine Providence ; si ce n'est en ce monde, ce sera en la sainte éternité. Je vous visiterai souvent et vous verrai des yeux de l'esprit. Je ne sais ce que veut dire cela, mais je vous connais toutes très-bien.

ENTRETIEN LXXIV

SUR LA DÉVOTION A NOTRE BIENHEUREUX PÈRE.

Mon Dieu ! mes chères filles, à la vérité je ne trouve pas que nous soyons assez dévotes à notre Bienheureux Père. Nous devrions être autour de lui comme des enfants autour de leur nourrice, nous adressant librement, avec une singulière confiance, à lui, en tous nos besoins et nécessités. Quand il était sur la terre, quel amour n'avait-il pas pour nous autres ! quel désir de notre perfection et avancement ! que n'a-t-il pas fait pour contribuer à cela ! combien suavement excitait-il nos cœurs ! combien de saints documents nous a-t-il donnés ! Mais il disait : *Je ne puis pas donner la perfection ; il faut travailler de son côté et correspondre à la grâce.* Or, il n'y a point de doute que maintenant il nous aide encore du ciel, où son crédit est si grand. Il voit nos nécessités en Dieu ; et, partant, il nous impétrera, de sa bonté, les grâces qui nous seront requises pour faire notre devoir, si nous avons notre recours et pleine confiance en lui. Il dit une fois en un sermon, que la Sainte-Vierge avait dit aux noces de Cana : *Faites ce que mon Fils vous dira...* nous montrant par là que nous ne la saurions plus honorer qu'en faisant ce que son sacré Fils nous a dit. Et moi, je vous dis, mes chères filles, voulons-nous bien honorer et contenter notre Bienheureux Père et Fondateur, faisons ce qu'il nous a dit ; imitons-le, et pratiquons au pied de la lettre les saints documents qu'il nous a laissés, et je vous assure que si nous le faisons, nous accroîtrons sa gloire accidentelle, et il nous assistera à parvenir là où il est, en cette félicité, où nous aspirons toutes. Si nous prenions seulement tous les mois un de ses Entretiens, de la *Condescendance*, de l'*Obéissance*, de la *Cordialité* et des

autres, pour faire particulière attention à la pratique, avec une fidélité extrême et remarquable; dans peu de temps nous serions parfaites.

Ce Bienheureux disait que *les filles de cette maison d'Annecy doivent faire conscience de tout.* Certes, elles sont mises comme les gardes et gardiennes de tout l'Institut. Tous les monastères doivent avoir leur recours ici, en leurs doutes, et ès choses de l'observance. Si donc tout n'est pas pratiqué céans au pied de la lettre, que sera-ce? Oh Dieu! ce serait une grande honte si les filles de Nessy n'étaient telles qu'elles doivent être, et qu'elles se laissassent devancer par les autres, ayant été prévenues de tant et tant de bénédictions, ayant eu la grâce et le bonheur d'avoir douze ans de suite, pour directeur, leur Fondateur et Instituteur, à la vérité cette faveur est nonpareille!..... Elles la doivent bien reconnaître et accroître la gloire accidentelle de ce Bienheureux, ce qu'elles peuvent faire en s'avançant en la perfection, par la fidélité qu'elles doivent avoir à l'imiter et à pratiquer les saints documents qu'il nous a laissés.

Pour Dieu, mes Sœurs, ayons, ayons un peu de ces grandes vertus d'abandonnement et dépendance; cette obéissance établie en une parfaite abnégation de sa propre volonté, cette pauvreté dépouillée de toutes choses, cette pureté angélique!..... O Dieu! qu'il y a du chemin à faire d'ici là! Nous sommes de bonnes filles, mais nous dépendons tant de nos inclinations que c'est pitié! Nous ne faisons pas de fautes de grande importance, grâce à Notre-Seigneur. Je n'en vois pas une qui veuille nourrir aucune de ses imperfections, qui n'ait la volonté bonne pour travailler à son avancement. Je ne me soucie pas de voir commettre des fautes; pourvu qu'on se relève avec générosité et confiance en Dieu, et qu'on en tire l'humilité, cela n'empêche pas qu'on ne soit vertueuse et parfaite. Faire des fautes et des péchés véniels, les Saints en ont fait, et ne laissent pas d'être Saints. *Le juste tombe sept fois le jour et se relève,* dit l'Écriture.

Notre Bienheureux Père dit que nous faisons bien des fautes que nous ne connaissons pas, mais que nous nous relevons aussi quelquefois sans nous en apercevoir.

Il y a plusieurs âmes qui se sont perfectionnées et se perfectionnent tous les jours en suivant les avis qui nous ont été donnés par ce Bienheureux; et nous qui les avons, qui les lisons si souvent, qui devons avoir tant d'affection à les méditer, qui les devons regarder comme le pain céleste, et la doctrine divine qui a été faite pour nous, et nous pour elle, faudra-t-il que, par notre lâcheté, elle manque d'opérer en nous les effets qu'elle opère dans les autres? Mon Dieu! mes chères filles, serait-il bien possible que, par trop d'infidélité, nous nous privassions des bénédictions que les autres reçoivent par la lecture et pratique de ces saints enseignements? Il est vrai, mes chères filles, que ce Bienheureux a pris cet Institut sous sa spéciale protection, comme en étant l'Instituteur, et tout particulièrement ce monastère d'Annecy; mais il est vrai aussi que si les autres monastères lui sont plus fidèles que celui-ci, il les assistera et les gratifiera de beaucoup plus de grâces et bénédictions; et si d'autres Instituts sont plus fidèles que le nôtre à la pratique de ses avis et enseignements, il n'y a point de doute qu'ils recevront plus de grâces de lui, que non pas nous qui lui serons moins fidèles.

O Dieu! quel sera le jugement que nous en devons attendre? et cette maison plus que nulle autre, qui a toujours été nourrie, non du lait, mais de la crème de ses saints documents. Mon Dieu! mes chères filles, faisons bien, je vous en prie! J'ai une si grande envie que nous soyons toutes saintes, que, si nous ne le devenons, j'en serai très-marrie; mais il faut que ce soit d'une vraie sainteté, qui consiste en une profonde humilité et amour de la petitesse, en une grande pureté et douceur. Oh! que nous serons heureuses quand nous serons saintes! car alors cette douceur de cœur paraîtra sur nos visages. Quand je verrai régner parmi nous ce respect, cette cordialité, ah! certes, alors

je vous croirai saintes, de la sainteté de laquelle notre Bienheureux Père était saint, car ce sont les vertus qu'il a fidèlement pratiquées et qu'il nous a tant enseignées.

[*Les Entretiens particuliers de quelques supérieures avec notre sainte Mère feront partie de ses Avis de direction pour le gouvernement*].

FRAGMENTS D'ENTRETIENS

FAITS AU PREMIER MONASTÈRE D'ANNECY,

(Recueillis par les contemporaines de la Sainte et reproduits textuellement).

[*Notre digne Mère parlant un jour de l'aversion qu'elle avait à la prudence humaine, dit ces admirables paroles :*]

Dieu m'a donné une si grande aversion à ces conduites et prudences humaines, et une si grande inclination à la simplicité et bonne foi, que je ne pense pas que j'en puisse avoir, au moins je ne le connais pas. Je vois aussi que tout notre bonheur consiste à suivre la conduite de la Providence de Dieu sur nous, et non de la devancer, et je m'étonne comme l'on a tant de soin et de prévoyance humaine, et qu'on se laisse si peu entre les bras de cette Providence. Il m'est avis que c'est faute de bien considérer et être attentive à cette vérité : *Rien ne nous arrive que par l'ordre de la divine Providence,* selon que dit l'Écri-

ture : *O Père! votre Providence gouverne toutes choses dès le commencement.*

Les péchés mêmes arrivent par la permission de cette divine Providence, quoiqu'elle ne le veuille pas. Et combien ne nous présente-elle pas d'occasions, par iceux, de pratiquer la vertu? Car, si quelqu'un pèche contre nous, quelle occasion n'avons-nous pas de nous exercer en icelle? Voire même, il faut regarder nos propres péchés comme permis par cette divine Providence, pour nous donner sujet de faire plusieurs bons actes de vertus, ainsi que nous le témoigne notre Bienheureux Père. Et Notre-Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit qu'une feuille d'arbre ne tombe pas sans la permission de son Père céleste? Comment donc mêlons-nous tant nos prudences humaines avec la Providence divine? Que ne la laissons-nous conduire? Car nous voyons-bien que nos trop grands soins gâtent, pour l'ordinaire, tout. Je vois cela en moi-même : après que je me suis prou peinée à penser à quelque affaire, il n'en est souvent rien, ou elle va tout autrement. A quoi a servi ma prévoyance, sinon à me fournir matière de préoccupation inutile?

Si nous avions bien cette vérité en l'esprit : *O Père! votre Providence gouverne tout!* nous nous abandonnerions bien mieux à la conduite amoureuse de notre bon Dieu. Ceci est la particulière pratique des filles de la Visitation, que de regarder et de recevoir TOUT de l'amoureuse Providence. Oh! qu'elles sont obligées à Dieu de leur avoir donné un Fondateur qui la leur a si bien enseignée! et ne nous dit-il pas que si on nous présentait quelque chose qui ne soit pas à notre gré, quelle qu'elle soit, nous devons la recevoir comme de la main de Dieu; et cela était toute la dévotion de ce Bienheureux, et m'est avis aussi que c'est la vraie pratique pour devenir Sainte.

Notre Bienheureux Père disait souvent : « Il se faut bien garder d'user des finesses de la prudence humaine, car elles gâteraient tout, et ne pourraient rien faire subsister. » Et,

pour cela, il a voulu que la prudence humaine fût si entièrement bannie de notre Congrégation, et que nous allassions avec tant de simplicité et dépendance de la divine Providence, en toutes choses, que nous attendissions les événements en paix, sans nous tracasser, n peiner nos esprits pour devancer ses ordres ou ses permissions. Oh! pour moi, j'ai tant d'aversion à la prévoyance, que quand je vois des esprits qui se conduisent de cette sorte-là, il m'est impossible de leur celer la vérité, parce que je vois que ce n'est pas là l'esprit de notre Bienheureux Père qui voulait tant qu'on laissât faire à Dieu.

Il m'est avis que la vraie dévotion consiste principalement à se donner et abandonner entièrement soi-même à Dieu, avec tout ce qui nous appartient, et, après cela, lui laisser le soin de tout ce qui nous regarde; n'en ayant point d'autre que de nous remettre et abandonner continuellement, et sans aucune réserve, à son bon plaisir, car, que peut faire une âme, sinon de se donner toute à Dieu, et lui laisser faire d'elle ce qu'il veut? Pour moi, je crois qu'en cela consiste la vraie dévotion, et la dévotion des dévotions, et la plus excellente de toutes, ainsi que l'assure notre Bienheureux Père dans sa *Philothée.*

[*Cette sainte Mère parlant un jour de l'admirable soumission de notre bon Sauveur, nous avoua qu'en lisant la Passion, en saint Matthieu, elle avait remarqué une façon de prier de Notre-Seigneur, et que sans doute nous serions bien aises qu'elle nous communiquât sa lumière. Elle nous dit donc* :]

La première fois que le divin Maître priait au jardin des Olives, il dit : *Mon Père, s'il est possible que ce calice passe,*

pour nous montrer que n'ayant pas encore la connaissance requise, nous pouvions demander à Dieu entièrement une chose, pourvu que nous ajoutions : *Votre volonté soit faite, et non la mienne.* Mais lorsque Notre-Seigneur retourna pour la deuxième fois, il dit : *Mon Père, s'il n'est pas possible que ce calice passe, sans que je le boive,* FIAT ! Voyez la résignation ; c'est une manière d'oraison d'une parfaite simplicité avec Dieu ; et il m'est venu en vue que c'est ainsi qu'une personne angoissée, parlant tout confidemment avec son ami, lui dit qu'elle a besoin de consolation, et s'il peut la lui donner. L'ami ayant allégué un peu de raisons, cette personne répond : S'il ne se peut pas, si cela ne doit pas être fait, SOIT, je ne veux que ce qui se pourra, ce qui sera pour le mieux, et que vous jugerez m'être convenable. Ainsi on expose à Dieu et le désir humain et la soumission de l'esprit.

Que la réponse de notre bon Sauveur me plaît ! *Mon Père, non ce que je veux, mais ce que vous voulez ;* comme si ce bon Sauveur eût dit : *Je souhaite, d'un désir ardent, de mourir pour sauver l'homme, mais je ne veux pas mourir par cette mienne volonté, ains par celle que vous avez, ô mon Père ! non comme je veux, mais comme il vous plaira ! non ma volonté, mais la vôtre !*

[*A l'occasion d'un voyage qu'elle fit à Lyon, cette digne Mère dit quantité de choses pour nous exciter à la confiance en Dieu ; et, entre autres belles paroles, elle dit celles-ci :*]

Mes Sœurs, je vous assure que l'âme qui est si heureuse que de se reposer en Dieu par une entière confiance n'est jamais ébranlée de rien ; tout lui succède bien ; tout ce qui est au gré de Dieu, est au sien. L'âme qui a fixé toute sa confiance en Dieu n'a jamais besoin de rien, parce que Celui sur lequel elle se confie, en a un tel soin, qu'il a toujours l'œil sur elle, pour son bien.

Il me fâche que nous nous appuyions trop sur les créatures. Les filles de la Visitation doivent être tellement remises et abandonnées à Dieu, et avoir une telle confiance en ce doux Sauveur, que, quand tout le monde leur manquerait, elles ne s'en devraient point troubler, ni affliger. Mes chères Sœurs, je m'en vais, mais Dieu vous demeure; le Père céleste a soin de tout; pourquoi craindre et appréhender? les créatures ne peuvent rien; leur service est inutile aux âmes sans le secours de Dieu.

[*En l'année* 1632, *plusieurs Sœurs ayant fait la retraite annuelle avec notre digne Mère, l'une d'elles a déposé ce qui suit : Cette sainte âme ne parlait que de mortification, d'abaissement, de mépris de cette vie, et du désir de posséder la bienheureuse éternité. Voici ses paroles les plus remarquables :*]

Je ne puis goûter la méthode de ceux qui ne veulent parler et penser qu'à des choses hautes et sublimes. Plus je vais en avant, plus Dieu me fait connaître que tout le bien de l'âme gît à s'anéantir et détruire, et laisser Dieu régner paisiblement en elle. Les supérieures qui ne veulent parler que des choses hautes à leurs filles, n'en ont pas, à mon avis, quantité de bien mortifiées, anéanties, et toutes soumises à tout, et en tout ce que l'on veut d'elles.

Croyez, mes Sœurs, que le chemin qui conduit à la vie est étroit. Il faut faire concevoir cela aux filles, afin qu'elles embrassent l'étroite mortification, et non pas l'excellence des pensées, lesquelles, si elles ne sont accompagnées de profonde humilité, obéissance, modestie, vérité, droiture, mépris de soi-même, ne sont propres qu'à enfler le courage, et n'ont aucun effet qui ne soit vain.

J'aime fort le père Dom Sens de sainte Catherine, et désire fort que les filles de la Visitation l'aiment; il n'est point rude, ains il est véritable. Il est bien vrai qu'il a des sentences un peu outrées à l'abord, et un style un peu pressant et mouvant; mais le considérant de près, et sans appeler l'esprit sensuel au conseil, certes, l'on voit que c'est le vrai esprit des Saints, et que ce bon Père qui l'a fait, a l'esprit de vrai religieux.

Les filles amies d'elles-mêmes ne goûtent pas ce livre-ci, parce qu'il parle contre elles; mais celles qui ont un vrai désir de leur perfection, le trouveront bon et solide, et en aimeront la lecture. Notre Bienheureux le goûtait grandement, et m'en dit beaucoup de bien, lorsque nous étions à Paris. Vous voyez qu'il a écrit de sa propre main au commencement de celui qu'il nous donna céans, et qu'il destinait à notre usage.

Je conseille souvent et de tout mon cœur, aux supérieures, de le donner pour lecture les premiers jours de solitude, et encore pour l'oraison, à celles qui vont par la voie des considérations, spéculations, prenant seulement, si elles veulent, les enseignements et résolutions qui sont admirables pour les jours mitoyens, et même pour le reste de la solitude.

[*Après les trois premiers jours de retraite, une défluxion couvrit tout le visage de la Sainte, en telle sorte qu'elle ne pouvait plus lire, ni presque faire aucun autre exercice. Une Sœur lui dit :* Ma Mère, pouvez-vous faire l'oraison? A quoi elle répondit :]

Je me tiens soumise à la volonté de Dieu qui me suffit pour tout, ne pouvant remuer mon esprit pour faire autre chose Oh! mes Sœurs, c'est le grand secret de la vie spirituelle de ne point confondre les temps : pâtir, quand Dieu veut que nous pâtissions; agir, quand il veut que nous agissions; enfin, faire en tout sa volonté. Si sa bonté juge que ma solitude soit plus à sa gloire, en n'y faisant rien que souffrir mon mal, que son Nom soit béni!

[*Le mercredi des Cendres* 1635, *cette sainte Mère a recommandé de bien accompagner le jeûne extérieur de l'intérieur, disant avec un air tout recueilli :*]

Mes Sœurs, faites jeûner vos passions, particulièrement la langue, ne disant point de paroles inutiles, ne parlant que pour les choses nécessaires, courtement, hors le temps des récréations, et que vous soyez grandement fidèles à vous avertir en charité, et à en dire vos coulpes quand vous y manquerez.

[*Puis, elle ajouta avec un grand sentiment :*] Que bénites soient, et que mille bénédictions tombent sur celles qui le feront fidèlement, et sécheresses, et doubles sécheresses sur celles qui ne le feront pas.

De même en nos récréations, que nous en bannissions les choses du monde et dissipantes, que l'on avertisse aussi celles qui manqueraient en ceci. Je ne demande rien que ce que nos constitutions nous ordonnent : de faire la récréation saintement joyeuse, de faire une attention toute particulière à y parler souvent de bonnes choses; néanmoins, je ne veux pas en bannir quelques petits contes de récréation; mais il faudra éviter ces grands bruits et ces grands éclats de rire et parlement de niaiseries; que chacune, à part soi, lise plus attentivement la règle et les constitutions pour y conformer sa conduite, et que notre vie devienne semblable à celle de notre Époux solitaire, priant, jeûnant, occupé jour et nuit à glorifier son Père céleste, et à nous obtenir des grâces de salut et de vie éternelle. Pour cela, mes Sœurs, tenons-nous dans nos cellules, n'allant par le monastère que le moins qui se pourra. Et si nous sommes fidèles à faire ce qu'enseigne le Directoire, nous serons instruites et aidées pour vaincre les ennemis de notre salut. Ainsi, mes chères filles, j'attends de vos bons cœurs une sainte quarantaine toute de fidélité à l'observance et à la prière.

[*Le samedi avant l'Ascension, à l'obéissance du soir, Sa Charité a dit :*]

Mes Sœurs, nous avons tous ces jours-ci de beaux Évangiles qui promettent que tout ce qu'on demandera à Dieu, au nom de son Fils, on l'obtiendra. Je vous prie, mes Sœurs, de prier très-soigneusement, et de bien demander à Dieu qu'il lui plaise de donner sa sainte lumière aux Sœurs de nos maisons qui doivent faire des élections, lesquelles sont en si grand nombre cette année, afin qu'elles fassent choix de celles que sa Bonté leur a destinées dès son éternité; et si nous joignons à nos prières la mortification, l'observance de nos règles et la pureté et sainteté de vie que demande notre vocation, infailliblement nous serons exaucées. Faisons-le, mes Sœurs, mais sérieusement, je vous en conjure.

[*Le samedi après l'Ascension, à la fin de la récréation du matin, en donnant l'obéissance, Sa Charité a dit :*]

Mes Sœurs, montrez, je vous prie, que vous êtes dépendantes de la volonté de Dieu. Si je me décharge du fardeau de cette maison, je ne me décharge pas du soin et de l'affection que je conserverai, Dieu aidant, tant qu'on le désirera. Attachez-vous à Dieu mes Sœurs; aimez-le; aimez-vous les unes les autres; que cet amour et dilection règnent parmi vous, je vous en conjure; c'est ce que je vous recommande, et l'observance de nos règles. Allez votre train dans ce chemin, et vous tenez entre les bras de cette exacte observance, sans jamais vous en départir : attachez-vous si fortement à cela que rien ne vous en puisse déprendre. Aimez franchement les choses basses et petites; ne faites état que de la bassesse, abjection, petitesse et anéantissement.

[*Une âme fort craintive disant un jour à notre digne Mère qu'elle appréhendait, plus qu'il ne se pouvait dire, le dernier passage, parce que bien peu de gens iraient au ciel, à cause de la pureté qu'il faut pour aller voir et jouir de Dieu, cette sainte Mère lui répondit :*]

Mon Dieu ! ma très-chère fille, je vous assure que quand je regarde mon Sauveur, je ne puis croire autre chose, sinon que je le verrai dans le ciel ; et, pour vous dire le vrai, si c'était sa volonté, je voudrais y être déjà..... Oh ! quand je me regarde moi-même en moi-même, hors de mon Sauveur, certes, de vrai, je frémis, et vois que véritablement je mérite l'enfer ; mais, quand je me regarde avec toutes mes misères, au côté percé de mon Rédempteur, j'espère le ciel, car je me vois là dedans comme un misérable gueux à la porte d'un seigneur, et je me tiens pour l'exercice de sa divine miséricorde. J'ai deux maximes, l'une de David, l'autre de notre Bienheureux Père, qui tous deux me disent : « *Faites le bien, et espérez en Dieu, car sa miséricorde est éternelle.* Je ferai donc, avec la grâce divine, le mieux que je pourrai, et puis, je n'espérerai pas en moi ni en mes œuvres, mais en mon Dieu et en sa miséricorde, et au désir qu'il a de me donner sa gloire. Notre Bienheureux Père m'a si fort mis en l'esprit que Notre-Seigneur veut donner son paradis aux pauvres petites âmes abjectes et misérables, qui désirent de l'aimer, que jamais cela ne me sortira de l'esprit ; ains, je crois fermement et espère qu'assurément, par les incompréhensibles mérites de la très-copieuse rédemption du Sauveur, je le verrai un jour dans la terre des vivants. Quoique je sois toute misérable et la pauvreté même, n'importe, j'espère en Dieu ; il est mon Père tout bon, Tout-Puissant et tout miséricordieux. Oh ! ma très-chère fille, Dieu est incompréhensiblement plus bon que l'homme est mauvais.

[*Une Sœur disant un jour qu'elle espérait voir cette digne Mère arriver à une heureuse vieillesse, la Sainte repartit :*]

Dieu vous pardonne, encore, encore tant d'années çà-bas, *où nous cheminons,* comme dit mon grand saint Paul, *au milieu des obscurités et des ombres de la mort.* Le Seigneur fasse de moi sa volonté; mais je ne désire pas qu'il prolonge mes jours. Ceux que j'ai vécu, je les ai si mal employés, que je crains la prolongation de mon pèlerinage. Que pensent les mortels de désirer la vie? Certes, cette vie n'est qu'un fantôme de vie, et les plaisirs ne sont que des ombres de plaisirs. La vie des vivants, c'est le ciel, qui peut s'appeler *vie;* la *mort,* c'est ce monde. Je sais bien que la vie des morts-vivants, qui meurent toujours de ne pouvoir mourir, c'est l'enfer. Néanmoins, c'est une pensée qui me vient assez souvent : cette vie n'est point une vie, parce que l'âme peut y mourir, outre qu'elle n'est pas entièrement unie à Dieu qui est la souveraine vie, et la vie des vrais vivants; si le plaisir se trouve çà-bas, il est plus frêle que l'ombre, car la vraie satisfaction de l'âme est de tendre et d'arriver à sa fin qui est Dieu, et à cette perdurable et si désirable éternité.

L'on me disait aujourd'hui la disgrâce du favori d'un grand; oh! me suis-je dit : parce que nous sommes misérables, nous nous attachons à ce qui périt et ès choses esquelles il n'y a non plus d'assurance que sur des planches pourries; et nous ne faisons point compte d'être en grâce auprès de Dieu, du Roi de la gloire éternelle, qui donne des honneurs, des biens immuables.

[*Une Sœur lui demanda ce qui la chatouillait de plus près?*] Le désir de voir Dieu (dit-elle tout simplement), vient souvent frapper à la porte de mon cœur; mais je ne lui ai pas ouvert, par la grâce de Dieu; car je me suis dépouillée de tout, au moins désiré-je le faire; je ne désire le désir d'un désir de volonté absolue que de faire la volonté de Dieu en toutes choses.

Mes Sœurs, oh! le grand bien de se perdre en Dieu et de se tenir tout à l'aise dans cette mer de bonté souveraine! O mes chères filles! Dieu, par la main de son Verbe, ne cesse d'opérer et de travailler dans l'âme, qui, dépouillée de tout autre soin, souci, prétention, désir et amour, se démet et dépouille d'elle-même pour se donner toute à Lui.

J'ai toujours eu cette lumière, que la gloire de notre entendement gît dans la captivité et l'assujettissement aux choses obscures de notre foi, qui surpassent les sens et l'intelligence humaine, comme sont ces quatre principaux mystères : celui de l'adorable Trinité, de l'Incarnation, du Très-Auguste Sacrement de nos Autels, et de la Résurrection.

J'ai longtemps regardé aujourd'hui une abeille qui cueillait du miel sur une petite fleur; je n'ai jamais su comprendre comme quoi, après l'avoir tiré par sa petite bouchette, elle en avait sur les jambes pour le porter en sa ruche, et j'ai pensé : Misérables mortels! si nous ne pouvons comprendre ce que ces petites bestioles font, pourquoi voudrions-nous comprendre ce que Dieu fait? Ah! il me semble (la gloire en soit à l'auteur de tout bien) que lorsque je sais que Dieu ou l'Église ont dit une chose, je la crois mieux que je ne crois que j'ai mes deux yeux à la tête.

Tout ce qui se fait par la règle de l'obéissance est fait pour Dieu, c'est pourquoi il nous doit être indifférent d'être occupée ou d'être en repos dans notre cellule; pourvu que nous fassions ce qui nous est ordonné, avec pureté d'intention de plaire à Dieu, cela suffit.

Nous n'estimons pas assez la dignité que nous portons de *servantes de Dieu* et le choix qu'il a fait de nous pour nous rendre ses *Épouses* et chanter ses louanges, quand nous nous attachons à tant de petites choses et que nous manquons d'attention à faire ce qui est de notre devoir.

C'est le plus haut point de la perfection que d'être entière-

ment remise et soumise à tous les événements de la Providence; si nous avions ce vrai abandon, nous aimerions autant être à cent lieues d'ici, qu'ici même plus, car nous y trouverions plus du bon plaisir de Dieu et plus de mortification; il nous serait tout un d'être conduite par les déserts des tentations ou par la plaine des consolations.

Nous devons toujours dire avec le grand saint Augustin notre Père : « O Seigneur Jésus! coupez, taillez, brûlez-moi, pourvu » que je vous voie, vous possède et jouisse de vous, je suis plus » que content. » Oh! quand sera-ce, mes chères Sœurs, que nous verrons la beauté, l'utilité, la valeur, la bonté et mérites des afflictions, tentations, pressures de cœur, contrariétés, dérélictions, maladies, bref, de tout ce qui répugne à nos sens naturels : sous cette cendre est cachée la divine douceur du feu divin, et Notre-Seigneur reçoit suavement les âmes que les créatures rejettent; quand elles le supportent pour lui seul, il les tient près de lui et les fait reposer en son sein paternel.

Les retraites annuelles sont établies pour quatre sujets :

1° Pour honorer et adorer Dieu;

2° Pour restituer à Dieu, par notre humiliation profonde, la gloire que nous lui avons ravie, ayant abusé de ses grâces et du bienfait de notre vocation;

3° Pour nous renouveler dans l'esprit de notre saint état et dans celui de retraite intérieure;

4° Pour traiter, négocier et communiquer avec Dieu. De ce point dépend tout l'affermissement des âmes intérieures; car quiconque accomplit tout par esprit de retraite ou de récollection ne s'embarrasse point dans quelque emploi que ce soit. Cet esprit met dans une entière conformité avec Dieu, lequel, bien

qu'il se répande en toutes choses par sa divine Providence, si est-il toutefois retiré et séparé de tout par sa sainteté, qui le met en une solitude sacrée de toutes les créatures. Cet esprit de retraite et de séparation du créé est une des plus grandes nécessités que nous ayons dans la vie chrétienne et surtout dans la vie religieuse.

C'est une grande partie de notre perfection que de nous supporter les unes les autres en nos imperfections. Je crains que les aversions et répugnances, qui sont les tentations des Saints, n'entrent en notre vigne; étouffez-les en leur naissance. Notre Bienheureux Père disait : « Les vrais signes de la bonté de nos œuvres, c'est quand l'accès y est toujours difficile, le progrès un peu moins, la fin bienheureuse. » Croyez-moi, mes chères filles, il faut semer en angoisses pour recueillir en joie; ne vous confiez pas de pouvoir réussir en vos affaires par votre industrie, ains seulement par l'assistance de Dieu. Lisez les louanges de l'oraison qui sont en Grenade, Bellintani et ailleurs. La dissimulation, en fait d'injures, guérit plus de mal en une heure que les ressentiments en un an.

Les occasions de désapprouvements sur nos actions et conduite nous doivent être précieuses; il les faut aimer et chérir tendrement; la voie des combats intérieurs est la plus assurée.

Dieu m'a fait connaître qu'après le saint Sacrifice de la Messe et la sainte Communion, une personne religieuse ne peut rien lui offrir de plus satisfactoire ni de plus agréable, pour les âmes du purgatoire, que le soin et la peine que l'on prend pour observer exactement sa règle. La routine avec laquelle on approche des Sacrements est la ruine de la vraie piété dans une âme, et la cause du déchet dans la religion. Si l'on est lâche à l'oraison, on est de même en l'action.

Dieu sèvre les âmes qui sont à lui : premièrement, des plaisirs qu'on reçoit par les sens; secondement, des lumières de la raison; troisièmement, du secours qu'on reçoit des personnes de piété; quatrièmement, de la dévotion sensible; cinquièmement enfin, Dieu permet, à ces âmes chères à son cœur, qu'elles tombent dans des états où il leur semble être dépouillées de la paix et confiance en Lui. C'est alors que ces âmes chéries de Dieu ne trouvent plus qu'amertume dans les choses extérieures; que la raison avec toutes ses précautions ne servent qu'à augmenter leurs peines; que le secours des hommes leur paraît inutile, et que la paix intérieure leur manque dans le temps qu'elles croient en avoir plus de besoin. Il est très-utile à l'âme d'être dans ces privations, afin qu'étant parfaitement dénuée et vide de toutes les choses créées, Dieu soit sa lumière, sa vie, son plaisir, son secours, son vêtement, son repos et son tout. L'amoureuse soumission à la volonté de Dieu, dans les souffrances intérieures, nous est plus utile, pour une plus intime union, que la consolation de nous soulager en disant notre mal.

Qui n'affectionne que Dieu le sert gaiement et également en tous les lieux : qu'importe, à une fille de Sainte Marie d'être ici ou là, pourvu qu'elle rencontre une maison de la Visitation où elle puisse observer ses règles? Nous devons accoutumer petit à petit notre volonté à suivre celle de Dieu, par quels sentiers il lui plaira, et faire qu'elle se sente fort piquée lorsque notre conscience nous dira : *Dieu le veut!* et peu à peu ces répugnances, que nous sentons si fortes, s'affaibliront, et bientôt après cesseront du tout.

Il n'y a rien qui détruise tant la paix et l'union que la liberté qu'on prend de laisser voir et examiner toutes choses à son esprit, car cela donne une grande facilité à s'en expliquer dans les occasions, au préjudice de l'estime et de la charité du prochain.

Puisque les supérieures sont les pierres fondamentales de la maison de Dieu, elles doivent se poser si basses qu'elles ne puissent plus se trouver pour monter en haut.

L'âme qui soutiendra bien céans l'amour à la sainte humilité, à la bassesse et la parfaite soumission aux supérieurs, parviendra bien haut, tout en ne remplissant que les emplois les plus bas (si toutefois il peut y en avoir dans la maison de Dieu, où c'est régner que servir), car c'est l'amour de notre abjection qui doit faire notre élévation. Toute la perfection de nos règles est comprise dans cette sentence de l'Évangile : *Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* Avançons, mes sœurs, dans ses trois pratiques : renoncer à soi-même par la sainte abnégation; prendre sa croix, c'est-à-dire toutes les occasions mortifiantes, et s'offrir chaque jour à Notre-Seigneur avec une absolue détermination de le suivre dans la pratique de toutes les vertus. Pour être vraie fille de notre Bienheureux Père, il suffit d'avoir ces trois choses : l'amour de Dieu, l'amour du prochain et l'abnégation de nous-même.

Notre saint Fondateur voulait que nous eussions une entière liberté d'esprit : il nous a enseigné qu'il se faut faire tout à tous par charité; que si nous nous plaisons en Dieu dans la solitude, Dieu se plaît en nous dans l'embarras des affaires, où nous nous devons toujours exposer sans crainte, quand l'obéissance nous y emploie sans notre choix.

Une âme véritablement humble ne doit réclamer ni l'abaissement ni l'élévation, mais demeurer dans une sainte indifférence, recevant de la main de Dieu tout ce qu'il lui envoie. On connaît la volonté divine par la voie de l'obéissance; le propre choix,

au contraire, peut tromper quelque saint qu'il paraisse. On ne peut être en assurance que par une entière soumission à ses supérieurs : c'est par là qu'on se met à couvert de la vanité, qui, sous une humilité apparente, se nourrit bien souvent de la bonne estime qu'on aura de nous-même en nous voyant si bien rabaissé.

La pauvreté ne consiste pas à n'avoir rien, mais à détacher son cœur de tout ce qu'on possède. Il en est ainsi de l'humilité : elle doit nous tenir dans une sainte indifférence pour l'élévation ou l'anéantissement, dégagé de l'un et de l'autre par un vrai mépris et de bas sentiments de nous-même.

Il faut être entre les mains de Dieu comme l'argile entre les mains du potier, nous laissant donner la forme qu'il lui plaira et réduire au néant par l'humiliation, l'abjection, la défaillance. C'est là le creuset dans lequel Dieu éprouve l'âme, comme l'or par le feu, afin que, convaincue de sa corruption, elle y ensevelisse sa propre estime et ne se regarde qu'avec frayeur, ne s'attribuant aucun bien, mais rendant gloire à Dieu de tout. Il faut en venir là pour faire une heureuse course et continuer d'éprouver les effets merveilleux de la divine miséricorde.

INSTRUCTIONS

FAITES AU NOVICIAT

INSTRUCTION I

SUR LA NÉCESSITÉ DE PROFITER DU NOVICIAT POUR ÉTABLIR DANS L'AME LES FONDEMENTS D'UNE VERTU SOLIDE.

Je vous amène une maîtresse, mes chères filles, et vous lui aurez le même amour et respect que vous aviez à l'autre. Vous n'êtes pas des enfants; il y en a trois qui sont déjà Épouses de Dieu, et, pour cela, doivent être les plus humbles, douces, soumises, condescendantes, et obéissantes aux observances.

Nos Sœurs du voile blanc, tâchez, cette année que l'on vous donne, de vous fonder aux solides vertus d'humilité, obéissance, douceur, condescendance, et vous n'avez autre chose à faire que cela durant ce temps; car vous êtes toujours parmi les exercices spirituels; et, pour cela, l'on vous donne des maîtresses qui sont capables de vous instruire et conduire, et qui ont toujours l'œil sur vous et sur vos actions pour vous encourager à la vertu. Voyez-vous, mes chères filles, je désire bien que vous vous fondiez en ces solides vertus pendant ces deux années, afin que quand vous serez au grand train de la communauté, rien ne vous puisse ébranler, et que vous vous soyez si bien établies aux vertus solides, dans votre noviciat, qu'il suffise d'une seule œillade de la supérieure, à laquelle on ne parle, comme vous le voyez, qu'une fois le mois, sinon quand il est requis.

Aimez-vous bien votre maîtresse, mes chères filles? Oh! il la faut bien aimer, et lui avoir une grande confiance et sincérité à vider vos cœurs dans le sien, entièrement.

Et vous, notre maîtresse, ne caressez point vos novices, car la meilleure caresse que vous leur sauriez faire, c'est de leur montrer un cœur plein d'amour pour elles, leur donnant une entière liberté d'aller à vous en tous leurs besoins. Tâchez de déraciner les épines, tant de celles qui sont maintenant sous votre charge, que de celles qui y viendront, et y plantez, tant que vous pourrez, les plantes des solides vertus, en les arrosant par votre douceur et bon exemple. Coupez et tranchez tout ce que vous verrez devoir être ôté, et présentez bien à Dieu ce petit travail, vous contentant du fruit que vous en retirerez, sans en désirer davantage, et Dieu bénira encore une fois votre besogne. Or sus, Dieu vous bénisse, petit troupeau.

INSTRUCTION II

SUR LA FIN QU'IL FAUT AVOIR EN ENTRANT EN RELIGION, QUI EST DE SE DÉSUNIR DE SOI-MÊME POUR S'UNIR PLUS PARFAITEMENT A DIEU.

Mes filles, ne dites point vos coulpes; car je suis bien si pauvre de temps, que je n'ai pas un bon quart d'heure de franc sans quelque interruption. Or, dites-moi, que pensez-vous que je vienne faire au noviciat? Je vous viens toutes détruire; mais spécialement la petite N..., car, quand je trouve une tête tout entière, je m'essaye de tout mon cœur de l'entamer. Je viens pour toutes; mais je parlerai pour nos Sœurs les prétendantes, auxquelles je viens annoncer la destruction

d'elles-mêmes, si elles veulent être de vraies servantes de Dieu.

Voyez-vous, mes filles, « ce n'est pas le tout, dit notre Bienheureux Père, de venir en religion; il faut savoir pourquoi faire, à quelle fin et à quelle intention? » Votre intention, venant à la Visitation, doit être pour vous unir à Dieu, et vous désunir de vous-même et du monde. Les saints Pères disent bien que d'avoir quitté le monde, c'est avoir fait les trois quarts du chemin, parce que c'est déjà beaucoup d'avoir quitté le monde, les biens et les parents pour se retirer au cloître; mais, l'autre quart qui reste n'est pas de moindre importance que les trois autres, ains il est des plus grands. Je pense pourquoi ils nomment un seul [quart], c'est parce que ce qui se fait, en un jour, en religion, vaut plus que ce qui se fait en un mois, voire, en un an dans le monde; car, en religion, tout porte son prix par le mérite de l'obéissance que nous professons. Voici donc la fin et la prétention qu'il faut que vous conceviez maintenant, si vous ne l'avez conçue. Vous venez pour vous unir à Dieu, et, pour le mieux faire, vous désunir de tout ce qui n'est pas lui. Mais, encore, qu'est-ce que notre Congrégation, et qu'y venez-vous faire, mes filles? Il est dit en la constitution que c'est un mont de Calvaire, qu'il faut continuellement se mortifier et détruire soi-même. Vous avez quitté le monde, et votre Époux céleste vous fait monter après lui sur le mont du Calvaire, où il se laisse déshabiller, clouer et couronner d'épines, abreuver de fiel, mépriser à outrance, percer le côté, bref, mille et millions de choses âpres et douloureuses à sa sacrée humanité. Il faut que vous soyez ainsi en la religion, mes filles; car, voyez-vous, il y a deux points en cette affaire : premièrement, il faut que vous vous ruiniez vous-même; je veux dire que vous travailliez courageusement et fidèlement à votre perfection.

Secondement, il faut laisser faire les autres, nous laissant écorcher, dépouiller, et plier le cœur, tout ainsi que l'on

voudra. Si vous résistez, vous ne serez pas de vraies épouses de Jésus-Christ crucifié. Pour faire un bon ménage, il faut que les partis soient bien d'accord; si l'on veut qu'il soit béni du ciel, il faut que l'époux et l'épouse n'aient qu'une même volonté et un même jugement. Et, je vous dis de même, mes chères filles, que vous ne serez point vraies Épouses du Fils de Dieu qu'autant que vous crucifierez votre propre volonté, votre jugement et vos inclinations, pour les rendre toutes conformes à votre Époux crucifié

Dites-moi, n'est-ce pas une chose impossible de joindre une chose toute tordue avec une bien droite? Vous voyez mon doigt, quand je le courbe, je ne puis le joindre avec ma main qui est bien droite, que, premièrement, je ne décourbe le doigt, pour le rendre droit. Nous venons du monde toutes raboteuses, toutes pleines de mauvaises inclinations; il faut redresser tout cela, afin de le pouvoir tout joindre au divin Sauveur. Ah! ce n'est pas à lui de se redresser pour se joindre à nous, car il est tout beau et tout parfait; c'est donc à nous de nous ajuster à lui; et, c'est à nous, mes filles, de nous tordre et courber par la vraie mortification, afin que nous soyons droites et capables de nous joindre à ce souverain Bien.

Vous savez, par expérience, que l'on ne peut pas faire une belle écriture sur du papier vieux et sale; on écrit bien quelque chose; mais cela est si laid, qu'il ne mérite pas le nom d'écriture. Quand nous entrons en religion, nos cœurs sont du papier sale, sur lequel Dieu ne veut pas écrire des paroles, que premièrement nous ne l'ayons frotté, rendu blanc et poli. Et, comment faire cela, me direz-vous, mes chères filles? Par le moyen d'une courageuse mortification, et anéantissement de tout nous-mêmes; vous devez entreprendre de bonne heure à vous ruiner vous-mêmes, car autrement vous n'aurez jamais la paix en la religion. Si vous ne vous mortifiez que lâchement, vous ne jouirez jamais des délices spirituelles, puisqu'il est très-cer-

tain que les vraies délices spirituelles ne se trouvent que dans la destruction de la nature. De quoi jouirez-vous donc? de l'inquiétude de vos passions mal mortifiées; et vous ne serez bonne ni pour le ciel, ni pour le monde, ni pour la religion, ni pour vous-même. Avez-vous assez de courage pour entreprendre cette bataille? Oh! mes filles, il le faut bien considérer.

Nous ne vous trompons point, en vous disant tout franchement que vous serez traitées en malades; l'on ne vous épargnera point les médecines propres à vous guérir. Quand vous voudrez rire, l'on vous fera taire; vous voudrez coudre, l'on vous fera faire quelque autre chose; vous voudrez être en bonne estime parmi vos Sœurs, on ne fera que vous avilir et humilier, pour abattre l'orgueil que l'on apporte du monde. Enfin, pour être digne épouse de l'Époux céleste, il faut vous parer des habits nouveaux, et quitter les vieux. Il faut vous dépouiller de l'amour de tout ce qui est sur la terre, oublier tout le monde, et tout ce que vous y avez laissé; et, vos parents, ne pensez plus à eux que devant Dieu, pour les lui recommander.

La bonne veuve de Sarepta, tandis qu'elle eut de la vieille huile en sa fiole, le Seigneur n'y en mit point d'autre; mais quand elle fut vide, ce fut alors qu'il la secourut. Tandis que vous voudrez garder dans votre cœur quelque huile, quelque souvenir du monde, quelques inclinations, jamais vous n'aurez la vraie et salutaire huile, que le Sauveur vous donnera assurément, si vous êtes si heureuses que de vous vider entièrement de la vieille. Oui, mes filles, jetez-la, elle ne vaut rien, pour la porter, et la vouloir garder à la Visitation; car il faut que toutes celles qui veulent être de vraies religieuses, se vident d'elles-mêmes, se dépouillent de leur propre peau, se laissent détruire par autrui, et se ruinent elles-mêmes; car, la Visitation est une petite terre, où, si l'on ne meurt à soi-même, on ne porte jamais des fruits dignes de cette vocation, laquelle nous oblige si étroitement de tendre à une si haute perfection,

que je vous dis, mes Sœurs (et à toutes tant que nous sommes en cette Congrégation) : *Le cœur qui ne tend et ne prétend à la perfection, tend à la perdition.* Pesez cette parole, elle est véritable.

Pensez-vous, mes filles, que si l'on disait à un ambitieux : Vous aurez une belle charge, la plus honorable de la cour; à condition que vous fassiez telle chose, en tel temps durant, qui sera dure et pénible; mais aussi vous serez honoré, après cela, non pareillement : que ne ferait pas cet homme? il donnerait tout, jusqu'à sa peau, si besoin était. Et nous, mes filles, nous ne travaillerons pas à la destruction de nous-même pour acquérir, non un honneur périssable, une charge terrestre, qui souvent fait perdre l'éternité à celui qui la possède! Mais, vous prétendez à l'honneur incomparable d'épouse du Fils de Dieu, fille par conséquent de sa très-sainte Mère; que ne faut-il donc pas faire? Oh! il faut, sans doute, poser toute pusillanimité, et nous donner toutes à Dieu, par une continuelle attention à sa présence et une perpétuelle mortification, un entier abandonnement de nous-même entre les mains de Dieu, et de ceux qui nous conduisent. Qu'ils nous écorchent, s'ils veulent, qu'ils nous dépouillent de tout, s'il leur plaît; il nous doit être tout un, mes filles, pourvu qu'après cela vous parveniez à la dignité souveraine d'Épouses du Fils de Dieu, laquelle dignité nous donnera, non un honneur périssable, mais un honneur éternel, et vous rendra pleines de biens, et toutes glorieuses en la belle éternité; voire, dès cette vie, si vous vous délaissez tout de bon, vous aurez des suavités nonpareilles au service de Dieu; il vous donnera de son sucre; ne l'avez-vous point expérimenté?

Je l'ai expérimenté moi-même, qui ai été fille à toute folie. Quand je donnais aux étourneaux que je nourrissais un petit morceau de sucre, je me faisais suivre en haut et en bas, partout où je voulais. Quand Notre-Seigneur vous donnera un peu de son sucre divin, vous courrez après, en haut par les bonnes

mortifications, et en bas par les humiliations. Enfin ce vous sera un délice de ruiner la nature pour voir régner la grâce. C'est aussi la récompense qu'il promet à ceux qui vaincront. *Je leur donnerai,* dit-il, *d'une manne cachée, de laquelle, dès qu'ils en auront un peu goûté, ils ne se soucieront plus des délices de la terre.* Mais, remarquez qu'il faut être vainqueur pour savourer cette manne cachée. Elle n'est pas pour les lâches et les vaincus; elle est gardée pour les âmes vaillantes, courageuses et fortes, qui se déterminent d'abattre tout ce qu'elles connaissent, qui s'élève en elles, de contraire à Dieu à sa sainte volonté, ou à ses divines intentions; elles ne se réservent rien; elles lui donnent tout, aussi tout sera pour elles.

Croyez-moi, mes chères filles, n'exceptez rien, tuez tout. L'esprit du monde et de la chair ne peuvent demeurer avec l'esprit de la religion et la vie spirituelle : il faut abattre l'un pour édifier l'autre. Il faut quitter le propre jugement, la propre volonté, le propre amour : ce sont les trois choses auxquelles vous avez le plus de peine, aussi ce sont les plus nécessaires. Il faut que vous vous démettiez tellement de vous-mêmes, entre les mains de ceux qui vous conduisent, qu'ils vous tordent à leur gré, comme l'on fait d'un mouchoir.

Bref, mes filles, je ne vous conseille que deux choses : ruinez-vous vous-même courageusement; laissez-vous ruiner humblement et doucement par ceux qui vous conduisent. Mortifiez-vous, sans réserve d'aucune inclination, quelle qu'elle soit; tuez tout. Je ne vous en conseille pas moins, à vous autres, mes filles, qui êtes déjà voilées en noir; car je connais très-bien que toute la perfection de la vie spirituelle gît et aboutit à la totale mortification et destruction de la nature, et à la bonne oraison.

Oh! notre maîtresse, s'il se trouve quelqu'une de nos Sœurs qui n'aime pas la mortification, il lui en faut donner sans se lasser, jusqu'à ce qu'elle l'aime. Mortifiez-vous bien, mes

filles, je vous le recommande, mais de tout mon cœur, et, si la petite N... a des mines froides, venez au conseil vers moi, je vous dirai : Encore davantage; il faut doubler. Et les autres, qui font plus les sanctifiées, je ne sais pas si elles aiment bien la mortification; mais il faut mortifier celles qui l'aiment, afin de leur donner sujet de pratiquer la vertu, et celles qui ne l'aiment pas, afin qu'elles apprennent à l'aimer. Pour nos Sœurs prétendantes, il les faut bien aider à se rendre de vraies servantes de Dieu, à détruire leurs vieilles inclinations, habitudes et propensions.

Vous savez que j'ai promis à nos Sœurs de ne point suivre leurs inclinations; je tiens ma promesse, ou bien je ne les reconnais pas; car, toutes celles que je connais, je les ruine; faites-en de même à nos Sœurs du noviciat; faites-leur bien faire ce qu'elles ne voudront pas; empêchez-les de faire ce qu'elles voudront; mortifiez-les d'autant mieux que vous verrez qu'elles ne se mortifient pas; car, par la mort de vous-mêmes, ô mes filles, vous vivrez d'une vie éternelle en votre Époux. Ne vous épouvantez pas de tout ce que j'ai dit, car l'on ne veut pas aller chercher des mortifications autres que celles d'une très-exacte observance. L'on ne requiert de vous que cela : ajustez toutes vos inclinations de telle sorte à la règle morte, que vous vous rendiez toutes des petites règles vivantes. Vous ne le ferez pas sans peine, c'est pourquoi je vous invite à la soigneuse et fidèle mortification, toutes tant que nous sommes.

C'est aujourd'hui la veille de la fête du très-auguste Sacrement de l'Autel; il sera notre force et notre protection.

Courage, mes filles, Dieu bénira votre travail, s'il est humble et fidèle.

INSTRUCTION III

(Faite en 1631)

SUR L'ESTIME QU'IL FAUT AVOIR DE LA VOCATION RELIGIEUSE, ET LA FIDÉLITÉ A PRATIQUER LES DEVOIRS QU'ELLE IMPOSE.

Notre maîtresse, je n'apporte que de petites choses à nos deux Sœurs novices; car, pour les autres, elles sont assez instruites, quoiqu'elles fassent bien de faire profit de ce que l'on dira aux novices.

Voyez, mes filles, si vous voulez profiter en votre vocation, il faut que vous tâchiez, de tout votre pouvoir, d'en bien connaître la valeur, et d'en bien concevoir l'estime, non par des spéculations, mais par de fréquentes lectures et considérations du propre esprit du Fondateur.

Sachez, mes filles, que la vocation religieuse est si digne et si sainte, qu'après celle des évêques et des prêtres, elle est la plus grande qui soit en l'Église de Dieu. Encore y en a-t-il qui, par le grand honneur qu'ils portent à la religion, l'ont préférée à l'ordre de prêtrise; et cela, parce que la religion est une académie de toutes vertus, perfection et sainteté, et un droit chemin pour conduire nos âmes à l'union avec l'Époux céleste, qui, comme il est dit en la constitution de la directrice, doit avoir été notre unique prétention en quittant le monde pour nous enfermer dans le cloître.

Or, mes chères filles, je désire bien fort que vous graviez dans vos cœurs cette estime de la vocation religieuse, puisque c'est le plus excellent état qui soit en l'Église de Dieu, après celui du Sacerdoce, à cause de l'administration du Corps précieux de notre Rédempteur. Pour les évêques, comme étant

pères des peuples, ils sont en état de perfection plus parfaite, et les religieux sont dans un état auquel on travaille sans cesse pour arriver à la perfection, qui n'est autre que l'union parfaite de notre âme avec Dieu, par les voies que la religion nous fournit. Considérez, en général, quel bonheur c'est d'être tirées du monde, pour entrer dans un état si heureux que celui de la sainte religion.

Et puis, considérez encore quelle grâce Dieu vous a faite de vous avoir appelées à cette religion, qui fournit tous les moyens propres pour arriver à la plus haute perfection, et de laquelle Dieu a pris un spécial soin, et témoigne tant d'agréer les services que ce petit Institut lui rend, qu'il permet qu'il jette une odeur si douce et suave, que son Église en est déjà réjouie et édifiée, et chacun estime tant cet Ordre et cette manière de servir Dieu, que, quoiqu'il n'y ait que vingt et un ans que Dieu le fit naître, il est déjà étendu dans toute la France et autres contrées éloignées, et l'on ne peut fournir aux fondations nouvelles que chacun désire, pour avoir des filles de la Visitation. Connaissez donc la grandeur de cette grâce, et ce à quoi, celles qui sont appelées à cette sorte de vie, doivent tendre, qui n'est autre qu'à détruire et anéantir la nature pour faire régner la grâce. Vous venez de l'école du monde, qui n'enseigne à ses enfants que vanité et mensonge; vous entrez en l'école de Notre-Seigneur, dans laquelle on ne vous enseigne que vérité, mortification et humilité.

Concevez-vous bien ce que je vous dis? Si vous le concevez bien, vous serez bien heureuses. Oui, mes filles, voyez de quelle excellence est la vocation religieuse. Elle est l'école de Jésus-Christ, où lui-même se rend Maître des âmes et leur enseigne, par le moyen des inspirations, des règles et des supérieurs, ses désirs et volontés. Affectionnez-vous fort à cette connaissance et à l'amour et estime de votre vocation.

La seconde chose que je désire de vous, mes chères filles,

c'est la ponctualité à la moindre petite observance, aux plus petites pratiques de vertu; que vous fassiez conscience, je ne dis pas de manquer de promptitude à l'obéissance, car c'est une grande faute pour une novice; mais, je dis, à la plus petite pratique, à la plus petite ordonnance. Et ceci vous est tant nécessaire, mes filles, que si vous n'entreprenez la ponctuelle pratique de ces petites vertus, vous n'arriverez jamais aux grandes et relevées; car, en la vie spirituelle, il faut marcher par en bas avant que de marcher par en haut; et, marchez en bas, jusqu'à ce que Dieu et vos supérieurs vous fassent suivre le haut. Il faut que vous soyez si exactes à suivre de point en point votre Directoire, et les pratiques que votre maîtresse vous marquera, que, s'il se peut, vous n'y manquiez jamais. Si vous y manquiez, mes filles, par fragilité, il ne faut pas s'en étonner, ni s'en troubler; mais il faut s'humilier et se relever courageusement et vaillamment.

Je désire surtout, mes filles, que vous soyez très-humbles, soumises et obéissantes, car ce sont les vraies vertus des novices. L'obéissance, qui est fille aînée de l'humilité, il la faut pratiquer inviolablement, s'il se peut. Si vous n'êtes humbles et obéissantes, vous ne serez que des fantômes de religion. Oh! ma Sœur la directrice, je vous prie, exercez fort nos Sœurs en cette pratique de l'obéissance, puisque c'est en cela que gît tout le bien d'une religieuse.

Vous devez, mes filles, vous tenir toutes si basses, si soumises que rien plus, disant en vous-mêmes : mon Dieu! que suis-je? un néant; je me veux donc tenir en cette qualité. Je suis si petite, très-petite, si chétive et incapable, que je ne vaux rien qu'à me soumettre. Si donc toutes les créatures étaient ici, je me voudrais tenir sous elles; mais, puisqu'il n'y a que mes Sœurs, et que Dieu m'a retirée de parmi les autres créatures, au moins je veux, pour son seul amour et plaisir, me soumettre à la volonté de toutes; qu'elles fassent ce que

Dieu voudra, je lui serai toujours soumise. Oh! mes filles, apprenez bien cette leçon; car, cette humilité de cœur, cette soumission de volonté et de jugement doivent être le fondement de votre perfection, et c'est en quoi l'on doit tâcher de bien établir les novices. Quelle témérité n'est-ce pas de vouloir avoir un jugement et volonté propre, au lieu de suivre celle de Dieu?

Hé Dieu! si nous considérons bien Notre-Seigneur jusqu'à sa douloureuse mort, aurions-nous de la peine à nous soumettre, petites créatures que nous sommes, indignes pécheresses et pauvres vermisseaux! Enfin, mes filles, il faut servir Dieu par une abnégation parfaite des choses de la terre, et une générosité et magnanimité de courage qui ne s'étonne point des difficultés; mais qui s'appuie sur les forces et les secours de son Bien-Aimé, persévérant ainsi toute sa vie à faire le bien une fois commencé.

O mes filles! il faut faire tout par amour, et tout par obéissance, et tout pour Dieu, voire, les moindres de vos actions.

Notre maîtresse, ce que je désire que vous inculquiez à toutes vos novices, c'est la pureté de cœur qui bannit toutes sortes de péchés et imperfections volontaires, une pureté qui se plaît de plaire à Dieu et de faire tout par amour.

En deuxième lieu, faites-leur comprendre l'obligation qu'elles ont à la très-exacte observance de tout ce qui est de notre petit Institut; être soigneuse que tout entièrement s'y pratique, voire, les moindres choses, et, par ce moyen, les rendre souples comme des gants. C'est une de nos observances que l'humble déférence des unes pour les autres; nous rendre un honneur grand et cordial, qui, comme dit notre Bienheureux Père, ne consiste pas en gestes extérieurs, mais en véritables sentiments du cœur.

Faites-leur encore comprendre comme elles doivent s'affectionner à l'oraison et au recueillement, car c'est là où elles recevront la lumière et force pour une plus parfaite observance.

Voyez-vous, mes chères filles, plus l'âme approche de Dieu, plus elle se rend familière avec sa bonté par l'oraison et le recueillement, plus il lui donne de force pour embrasser ce qu'elle voit lui être agréable.

Je ne vous recommande pas de mortifier nos filles que voici, car elles le sont déjà toutes, et puis, je n'aime pas ces mortifications qui surchargent et bandent l'esprit et accablent le corps, mais oui bien celles qui se rencontrent en l'observance et à chaque moment, selon l'ordre de la divine Providence.

A Dieu, mes chères filles, dans dix-neuf jours nous nous reverrons, Dieu aidant. Demeurez en Notre-Seigneur, et ne crains point, petit troupeau, car c'est Dieu qui te gouverne, et ton Père céleste a soin de toi.

INSTRUCTION IV

SUR CES PAROLES DE LA CONSTITUTION DE LA DIRECTRICE : RAPPELER TOUTES SES FORCES AU SERVICE DE L'ÉPOUX CÉLESTE, ETC.

Il y avait l'autre jour une Sœur qui me mandait ce que c'est que *rappeler toutes ses forces au service de l'Époux céleste.* Ce sont deux paroles sur lesquelles nous avons à nous entretenir; mais je ne dirai guère aujourd'hui. Je ne parlerai pas sur la chasteté, mais sur ce premier point de *rappeler toutes ses forces au service de l'Époux céleste.* Cela se fait par le moyen de la mortification, et ne se peut pratiquer sans se mortifier : car cela veut dire qu'il faut rappeler toutes ses forces pour se retirer des choses dans lesquelles nous nous trouvons engagées. Si notre volonté est arrêtée dans l'affection et désir d'être aimée et caressée, il la faut rappeler de là pour la porter en Dieu,

renonçant à cette inclination, pour ne vouloir être aimée et caressée qu'autant que Dieu voudra. Si notre entendement est engagé aux créatures, à l'amour de nos parents, à discourir et faire des réflexions inutiles, il faut se dépouiller de ces attaches et unir toutes ses forces pour nous attacher à Dieu, et nous occuper et ramasser autour de sa sacrée présence, ne discourant, ni réfléchissant que sur cela. De même si notre mémoire est engagée dans des souvenirs du monde, des choses que nous y avons quittées, et des choses qui nous donnent du plaisir, il faut, dès que nous nous en apercevons, la rappeler et la remplir des souvenirs de Dieu et de ses bienfaits, de ce qu'il a fait et opéré pour nous. Si nous avons de l'inclination à faire ceci plutôt que cela, à aller ici plutôt que là, il faut, incontinent, rappeler ces inclinations pour nous soumettre à l'obéissance et à la volonté de nos supérieurs, nous rendant souples et maniables à faire ce que l'on nous dira et ordonnera.

Certes, mes chères filles, il faut servir Notre-Seigneur selon son gré, et non pas selon le nôtre. Si un seigneur donnait à un sien serviteur, une somme d'argent, et qu'il lui ordonnât de lui acheter des étoffes, pour s'habiller lui et sa famille, et que ce serviteur, rencontrant en son chemin du blé, par exemple, et autres choses qui fussent à bon marché, et que, sous prétexte de faire du gain, il employât l'argent de son maître à cela, il ne ferait pas bien, il ne serait pas bon serviteur, car il ne contenterait pas son maître, et ne ferait pas les choses selon la volonté d'icelui, d'autant que son maître n'a pas besoin du gain qu'il veut faire avec cet argent; mais il a besoin d'étoffes. C'est pourquoi il donne son argent pour en avoir, et il veut que son serviteur lui obéisse, faisant les choses comme il lui a ordonné et non pas comme il lui vient en fantaisie. De même, Notre-Seigneur nous a donné des règles, afin que nous vivions selon icelles, et des supérieurs, afin que nous leur obéissions tout simplement. Nous sommes obligées de prendre ce qu'on nous

donne, comme dit le Directoire ; néanmoins, si on nous donne une robe trop légère, ou trop pesante, ou trop usée, ou trop neuve, que sais-je moi; nous prendrons des prétextes; que si notre robe était plus légère nous ferions mieux ce que nous avons à faire, plus gaiement, plus diligemment, que nous en servirions mieux la religion ; que si elle était aussi plus pesante et plus chaude, nous n'en ressentirions pas tant d'incommodités, nous en ferions mieux nos exercices et les fonctions de la religion. Enfin tout cela sont des imperfections et infidélités. Notre-Seigneur n'a pas besoin que nous soyons saines et gaies, que nous fassions nos exercices selon notre satisfaction, et que nous le servions selon notre goût ; il veut notre obéissance et soumission, et il ne veut point tous ces gains, ni toutes ces prudences humaines ; il veut la simplicité et pureté. Rendez-donc une obéissance entière à tous nos saints règlements, mes chères filles, car l'obéissance est proprement la vertu des vraies religieuses.

Vous demandez ce qu'il faut faire quand il vous vient de la complaisance, après vous être surmontées. Oh! mes chères filles ! gardez-vous de ce larron, car il dérobe *tout.* Ne savez-vous pas ce que dit saint Augustin en nos règles, que *l'orgueil fait des embûches aux bonnes œuvres mêmes.* Quand nous sentons ces complaisances nous devons nous humilier, sans nous y complaire ; car, hélas ! de quoi pouvons-nous avoir de la vaine gloire ? Si nous avons quelque bien, n'est-ce pas Dieu qui nous le donne ? Ne lui dérobons-nous pas ce qui est à lui ? Quant à celles qui n'ont pas de répugnance, elles ont autant d'avance, et ont moins à travailler pour Dieu ; mais aussi, elles sont plus obligées de se tenir auprès de sa bonté, et de s'exercer aux vertus solides.

INSTRUCTION V

SUR CES PAROLES DE LA CONSTITUTION DE LA DIRECTRICE : ELLE LEUR APPRENDRA A NE POINT SE CONFIER EN ELLES-MÊMES, ETC.

Je veux suivre ce que j'avais commencé l'autre jour, en la constitution de la directrice. Notre Bienheureux Père dit : *Parce que l'entreprise est grande, elle leur apprendra à ne se point confier en elles-mêmes, mais à jeter toute leur confiance en Dieu.* Qui d'entre vous sait pourquoi nous nous devons méfier de nous-même? Je le demande aux novices; car, pour les professes, elles sont toutes doctes.

Vous dites, ma chère fille, que c'est parce que notre esprit est si inconstant qu'il va tantôt à une chose, tantôt à une autre. — *Une autre novice répondit :* « C'est parce que nous ne sommes rien. — Oui, ma fille, c'est parce que nous ne sommes rien, ne valons rien, et ne pouvons rien de nous-mêmes; et, *ce qui est bon en nous, vient de Dieu,* ainsi que dit saint Augustin, lequel demandait aux arbres, aux plantes, aux pierres. Qui est-ce qui vous a créés? Ainsi nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes. Or, cette humilité morale, cette connaissance que nous avons de nous-mêmes, que nous ne sommes rien, il n'y a personne si pauvre qui ne le sache bien, et cette connaissance ne nous peut sauver; mais, l'humilité chrétienne, c'est d'aimer, et nous réjouir lorsqu'on nous traite pour pauvres, viles et abjectes créatures, que l'on nous méprise, que l'on ne fait nul état de nous; enfin, c'est d'aimer d'être mortifiées et méprisées. Vous voyez, mes chères filles, que nous ne sommes que boue, fange et ordure, et que ce n'est pas nous qui nous sommes faites; c'est donc Dieu qui nous a tirées du néant où nous étions, pour nous faire ce que nous sommes; car, il n'y en a

pas une ici qui ne puisse dire qu'elle n'était rien, il y a cinquante-deux ans, car je pense être la plus vieille.

Voilà donc, mes chères filles, comment nous devons nous méfier de nous-même et nous confier en Dieu. Si nous avions quelque chose de grand à faire, quelque difficile ouvrage, quelque belle harangue, nous appuierions-nous sur une fétu de paille? Oh! non certes; cependant nous sommes moins que cela; nous ne pouvons même prononcer le saint Nom de Jésus, comme dit l'Apôtre, sans une particulière grâce et assistance. Oh! je désire que nos Sœurs aient cette connaissance d'elles-mêmes, car c'est le fondement de l'édifice spirituel.

Ma Sœur la directrice, lisez souvent à vos novices les chapitres de la Connaissance de soi-même, qui sont dans le père *Rodriguez;* et les deux premiers chapitres du *Combat spirituel*, de la Défiance de soi-même et de la Confiance en Dieu. Enfin voilà, mes chères filles, comment nous ne pouvons rien de nous-même; mais Dieu peut tout en nous. Disons avec saint Paul : *Je puis tout en celui qui me conforte.* Confions-nous en Dieu, car il n'y a rien qui attire tant son esprit dans une âme, que la confiance qu'elle a en lui.

Ma Mère, faut-il chercher l'occasion de se faire mépriser? — Non, ma fille, ce n'est pas là notre esprit; mais il faut bien recevoir les occasions qui se présentent, et, lorsque nous n'en avons pas, il en faut faire des actes intérieurs, disant en soi-même, que l'on n'est que vileté et misère, et s'anéantir devant Dieu. Vous me dites encore que lorsqu'on vous méprise ou humilie, vous le ressentez vivement, encore que vous ayez bien la volonté de l'aimer.

Ma Mère, cette volonté est-elle bonne? — O Jésus! Oui, ma fille, cela nous a tant été enseigné par notre Bienheureux Père, que toutes nos répugnances et nos sentiments ne nous peuvent nuire, pourvu que nous ne fassions rien ensuite, et que, quant à la volonté, nous acceptions de bon cœur le mépris, croyant

que nous le méritons bien ; ce sont là les vrais actes de vertus. Il faut encore dire ceci : c'est qu'il ne faut pas regarder les Sœurs dans leur néant, mais dans leurs vertus et les dons que Dieu a mis en elles, les regardant dans le Cœur de Dieu et voir son image en elles, et nous tenir au-dessous et aux pieds de toutes et nous mépriser nous-même. Je vais dire les pratiques : Soyez serviables, grandement condescendantes ; préférez la volonté de vos Sœurs à la vôtre ; si vous ne vous estimez rien, vous serez bien aises de vous soumettre à elles et de suivre leurs volontés.

Or sus, mes chères filles, vous souviendrez-vous bien de ce que je vous ai dit, et le direz-vous bien aux autres ? — Oui, nous ne sommes rien, ne valons rien, et ne sommes qu'un vrai néant ! Dites-vous souvent les unes aux autres : ma Sœur, je vous donne la joie de ce que je ne vaux rien, ni vous aussi. Mais il faut encore redire ceci : il ne faut pas regarder en nos Sœurs leur néant, mais leurs vertus et ce qui est de bon en elles ; il les faut regarder dans le Cœur de Dieu, et regarder l'image de Dieu en nos Sœurs.

Vous demandez à qui les novices se doivent adresser pour demander congé aux assemblées de la communauté, quand la directrice n'y est pas, si c'est à l'assistante de la communauté ? A celle du noviciat, ma fille, car la directrice qui voudra savoir où est sa novice, ne la demandera pas à l'assistante de la communauté, mais oui bien à l'assistante et surveillante du noviciat. Elles doivent lever la vue au chœur, au réfectoire et autres lieux où la communauté est assemblée, pour surveiller les novices.

Vous dites encore, si l'on peut bien parler de choses bonnes que l'on vous dit au noviciat ? Hé ! oui, je n'aime pas que l'on soit si secrète, pourvu que l'on ne dise rien des coulpes et avertissements, ni rien qui puisse malédifier.

INSTRUCTION VI

SUR LA CONFIANCE QUE NOUS DEVONS AVOIR EN L'INFINIE SAGESSE, BONTÉ ET TOUTE-PUISSANCE DE DIEU.

Mes chères filles, je vous ai dit dernièrement que vous deviez vous défier de vous-même, et les moyens et les causes pourquoi vous devez vous en défier. Maintenant, il faut passer plus outre et nous confier pleinement en la bonté de Dieu pour toutes choses. Vous désirez peut-être savoir le fondement sur lequel nous devons appuyer notre confiance en Dieu, le voici en trois points : premièrement, c'est qu'il est tout sage ; secondement, il est tout bon ; troisièmement, il est tout-puissant ; donc il sait tout ce qu'il nous faut pour l'âme et pour le corps. Il est tout bon, et la bonté même ; ce qu'il nous témoigne en ce qu'il a fait pour nous. Il est tout-puissant pour nous donner ce qu'il voit nous être nécessaire. Voilà donc, mes chères Sœurs, sur quoi nous devons établir notre confiance, c'est en Dieu, et non pas en nous-même ; car, dites-moi, si vous aviez à passer quelque grosse rivière, et qu'il n'y eût qu'une planche toute pourrie, si vous vous fieriez sur icelle pour la passer? Non certes, vous craindriez de vous noyer; eh bien, nous ne sommes qu'une méchante planche pourrie et qu'un faible roseau ; il ne nous faut pas appuyer sur nous.

Savez-vous d'où vient que plusieurs se troublent de se voir tombés en de grosses fautes et imperfections? C'est parce qu'ils ne sont pas fondés sur la connaissance d'eux-mêmes ; car se doit-on étonner de voir que la misère soit misérable, l'infirmité, infirme, et la faiblesse tomber par terre? Mais quand nous sommes tombées, faisons comme les enfants qui vont de tout à

leur mère nourrice ; s'ils tombent, ils la regardent ; s'ils trouvent quelques bûches et chose semblable, ils la lui portent ; si on leur fait peur, si on les contrarie, ils se jettent entre ses bras. Faisons-en de même, mes très-chères filles, allons de tout à Dieu avec humilité.

Si nous sommes travaillées de quelques peines et tentations, recourons promptement à Lui, réclamons son secours, et il nous aidera ; avons-nous quelques difficultés, jetons-nous entre ses bras et il nous consolera ; et tant pour les choses extérieures que pour les intérieures, réclamons le secours de notre Père céleste et nous jetons sans réserve entre ses bras, et il nous assistera et fortifiera selon notre besoin, par exemple : si l'on vous apprend à faire l'oraison et que vous ne le sachiez comprendre, allez-vous-en à Dieu avec confiance, et il vous illuminera et inspirera. Vous donne-t-on quelque charge difficile? faites-en de même, et dites comme notre Bienheureux Père à son prédécesseur, Monseigneur de Granier, quand il lui commanda d'aller au Chablais, Ternier et Gaillard, convertir ces peuples. Il était fort jeune, il avait sujet de s'excuser, mais il ne dit autre chose, sinon : « *A votre parole je jetterai les filets.* » Ainsi en devons-nous faire, disant à Notre-Seigneur que sur sa parole nous commencerons à faire tout notre possible pour nous bien acquitter de notre charge, considérant que de nous-même nous ne pouvons rien, mais qu'en lui nous pouvons toutes choses. Et celles qui ne sentent pas cette confiance ne doivent pas laisser d'en faire les actes sans s'arrêter aux sentiments, car nous ne devons pas vivre selon nos sentiments, mais selon la foi et la raison ; et enfin, mes filles, il faut être fort généreuses et jeter notre confiance en Dieu.

Il n'y a rien qui attire tant sa miséricorde sur nous que quand on recourt à sa bonté avec humilité, pour toutes choses.

L'on s'en va bien à Dieu, dites-vous, mais notre esprit s'en distrait incontinent. Tant que nous serons en cette vie, nous ne

pouvons pas avoir une continuelle attention à Dieu; mais, quand vous trouverez votre esprit dissipé, il faut retourner à Dieu, disant : Seigneur, vous voyez ma misère. L'on voit quelquefois des personnes avoir toute leur attention à leur ouvrage ou à leur charge, à leur quenouille, etc. Oh! il faut avoir soin de retourner souvent son esprit à Dieu. Bref, je voudrais que nous fussions fort familières avec Dieu, et que nous allassions en toutes choses à Lui, comme font les petits enfants vers leur mère. Mes chères filles, je voudrais que nous fussions dans la pratique des vertus, ainsi qu'en toute autre occasion, que nous eussions toujours recours à Dieu, en réclamant son assistance. Le Psalmiste dit : *Fais bien et espère en Dieu.* Il ne dit pas : Fais mal; or, nous qui voulons *bien faire,* espérons en sa bonté et il nous assistera; et les pécheurs qui se veulent convertir doivent espérer en sa bonté et miséricorde, car il ne rejette personne.

Vous demandez si, lorsqu'on vous a commandé quelque chose que vous ne savez pas faire, si vous devez laisser de vous le faire montrer, sous le prétexte de vous confier en Dieu? Non pas, ma fille, ce serait tenter Dieu; car nous ne devons pas attendre qu'il fasse des miracles pour nous pendant que nous pouvons avoir des secours humains; si je puis aller au chœur sur mes jambes, pourquoi voudrais-je que Dieu fît un miracle et m'y portât? Quand tous les secours humains nous manquent et que nous nous confions en Dieu, alors il fera plutôt des miracles que de manquer de nous assister, comme il fit, arrêtant le soleil et fendant la mer; et même il en a fait en notre Ordre; car, au commencement, nous ne savions de quoi vivre et Dieu y pourvut admirablement. Il en fit de même en plusieurs de nos maisons. Or, dites-moi, si l'on vous avait dit, de quelque personne, que vous eussiez recours à elle en toutes vos nécessités, et qu'assurément elle vous donnerait tout ce que vous auriez besoin, n'iriez-vous pas à elle en toute confiance? Dieu en est de même envers nous, car il a dit : *Demandez, et il vous sera*

donné; heurtez, et l'on vous ouvrira. Demandez-lui bien toutes vos nécessités, avec confiance, et il vous donnera sans remise.

J'ai gardé trois ou quatre jours cette pensée : je considérais que notre bon Seigneur a bien permis que, dès le temps même des Apôtres, il y a toujours eu des hérésies, et il souffrait que l'on adorât des chiens, des chats et autres sortes d'idoles comme si c'étaient de vrais dieux; et je considérais que nous, chétives autres; nous voulons que l'on nous estime, et sommes fâchées si on ne fait pas plus d'état de nous que des autres; et néanmoins, nous voyons que le Fils de Dieu a souffert tant de mépris! Il se faut mettre, à bon escient, à travailler pour faire ce que Dieu désire de nous, car il a dit qu'*il examinera Israël la lanterne à la main,* c'est-à-dire les personnes les plus justes. Pensez donc ce qu'il ne fera pas aux pécheurs et à tout son peuple?

Il se faut bien ressouvenir de ce mot, qu'il faut que l'on fasse les avertissements avec charité et pour profiter aux Sœurs, et que celle qui est avertie tâche non-seulement de l'écouter sans réplique ni excuse, mais il faut encore qu'elle s'accuse intérieurement en faisant avouer son manquement à son jugement, et qu'incontinent elle fasse de bonnes résolutions efficaces de se corriger de ce dont on l'avertit, et doit savoir bon gré et aimer les Sœurs qui lui ont fait la charité. O certes! ce n'est pas le tout que d'avoir la volonté bonne, de pratiquer ce que l'on nous dit; il faut faire des œuvres, autrement nous en recevrons de la confusion et répondrons devant Dieu. Ce n'est pas que je veuille que vous ne fassiez point de faute, car je sais bien qu'il ne se peut; mais au moins humilions-nous-en devant Dieu; faisons-nous souvent la demande que se faisait saint Bernard, lequel se disait : *Bernard, pourquoi es-tu venu en religion?* Ainsi disant, nous verrons que notre intention doit avoir été de nous unir à Dieu plus fortement par l'exacte observance de nos règles.

Enfin, mes chères filles, Notre-Seigneur a dit : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et il vous sera donné toutes choses nécessaires;* car il a plus soin de nous qu'une mère n'a pas de son petit enfant.

Il faut qu'une âme qui a la tentation qu'elle sera du nombre des damnés dise à Notre-Seigneur : Mon Dieu, il est vrai que je mérite de l'être, mais je ne laisserai pas d'espérer en vous et de faire tout mon possible pour m'acquitter de mon devoir; et puis je me résigne à tout ce qu'il vous plaira ordonner et faire de moi. C'est aussi un bon moyen que de découvrir ses tentations à ceux qui ont charge de nous; car la première chose que fait le malin esprit, c'est de nous empêcher de dire ses tentations et de nous donner de beaux prétextes en apparence, comme : il les faut souffrir sans le faire connaître; ou tel autre : parce qu'il a plus de puissance sur nous [l'ennemi] quand nous les tenons secrètes. Il se rencontre quantité d'âmes, lesquelles, après s'être découvertes de leurs peines, s'en trouvent quittes. Quand nous avons donc quelque chose qui nous trouble et fait de la peine, il la faut aller dire simplement; mais si la chose est légère et que nous la puissions souffrir sans le dire, il le faut remettre jusqu'à ce que nous rendions compte, s'il se peut, facilement.

Grâce à Dieu, nous sommes toutes de bonnes filles et qui avons de bons désirs; il ne faut que nous mettre en la pratique.

INSTRUCTION VII

SUR LA MÉFIANCE DE SOI-MÊME, LA CONFIANCE EN DIEU, LA MORTIFICATION ET LA FIDÉLITÉ A L'ORAISON.

Je vous ai parlé, mes chères Sœurs, du fondement que nous devons jeter pour notre édifice spirituel, qui est de la méfiance

de nous-même et de la confiance en Dieu. Or, il faut maintenant venir à la pratique, car nous ne saurions acquérir la perfection sans ces deux points : la fidélité à l'oraison, et la mortification en tout ce qui met obstacle à l'observance de nos règles, ou qui n'est point conforme à la volonté de Dieu, qui nous est signifiée par icelles et par nos supérieurs, comme, par exemple : vous auriez bien envie de faire quelque chose quand la cloche sonne, il faut partir promptement et tout quitter ; on sonne le réveil et vous voudriez dormir, mortifiez cette inclination ; vous auriez envie de lever les yeux, et la constitution le défend, mortifiez-vous en cela ; mortifiez encore l'inclination de parler sèchement aux Sœurs, et ainsi de toutes les autres choses, car je ne veux point commander de mortifications au delà des règles.

Il faut encore embrasser la mortification qui se trouve en la volonté de Dieu, qui nous est signifiée par nos supérieurs, et aussi celle du bon plaisir qui nous est signifiée par les événements : comme si vous tombiez malade, il vous faudrait prendre des médecines, recevez cette mortification ; ou bien : il pleut, il fait chaud ou mauvais temps, et vous désireriez de vous aller promener, mortifiez cette inclination en ces rencontres : voilà, mes chères filles, la mortification que Dieu désire de vous. L'on vous vient dire la mort de quelqu'un de vos parents ou amis, allez-vous-en à Dieu, et unissez votre volonté à la sienne, et renoncez ainsi à la vôtre en toute rencontre et tout événement. Je vous assure que cette mortification nous est tellement nécessaire, que, sans elle, nous ne saurions arriver à la perfection de notre sainte vocation. Y en a-t-il quelqu'une parmi vous qui croie d'y pouvoir arriver sans cela? Qu'elle le dise. Non certes. Le Fils de Dieu, qui n'en avait nul besoin [de mortification], l'a bien voulu pratiquer, comme il nous l'enseigne au Jardin des Olives, suant le sang et l'eau. Y en a-t-il parmi vous, qui, pour vaincre ses passions, ait sué l'eau? car, pour le sang, cela n'est pas pour nous. Oui, il y a des âmes qui ont leurs passions si

fortes qu'elles sont toutes en eau, de la violence qu'elles se font pour les surmonter; mais celles-là ne sont pas même parmi nous autres; car nos Sœurs sont si bonnes qu'elles ne les ont pas si fortes, et encore qu'il y en aurait quelqu'une, je ne l'en estimerais pas moins, pourvu qu'elle fût bien fidèle à les vaincre et mortifier.

Non, non, ma fille, je ne vous demande point d'autres mortifications que celles qui sont en la règle, car je ne veux pas apporter plus de haire et de discipline que nous n'en avons. Or sus, ne pratiquerons-nous pas bien ce que nous venons de dire? avons-nous bien bon courage pour l'entreprendre? S'il vous donne quelque doute, vous me feriez plaisir de me le dire, j'espère en Dieu d'y satisfaire. Il me semble cependant que cela est tout clair, il ne faut que le bien pratiquer. Ne me le promettez-vous pas? « Oui, ma Mère, nous le ferons bien, s'il plaît à Dieu. » — Je vous en demanderai compte au jour du jugement... Notre maîtresse, qu'il y aura de plaisir de voir nos Sœurs qui seront si mortifiées et si recueillies!

Il faut passer au second point qui est de l'oraison, car la mortification sans l'oraison est bien difficile, et l'oraison sans la mortification est bien dangereuse. Je n'ai jamais aimé la multiplicité; je voudrais porter nos Sœurs à l'unité. Comme je disais hier, allons à Dieu de tout notre cœur; car enfin nous y irons tant qu'à la fin nous y serons portées. Apprivoisons-nous fort autour de Notre-Seigneur; faisons en sorte que notre vie soit une oraison continuelle : soit que nous allions par le monastère, soit que nous travaillions, que tout nous serve pour aller à Dieu, ainsi notre vie ne sera qu'une continuelle oraison.

Vous demandez si, pour aider cette continuelle oraison, il ne serait pas bon de n'en pas perdre de celles que la constitution permet? Oui, je vous assure, et je voudrais bien que nos Sœurs n'en perdissent pas un demi-quart d'heure, particulièrement celles qui n'ont rien à faire; et encore, quelque charge que l'on

ait, l'on peut avoir le temps, si l'on veut, de la faire; et, si l'on ne peut avoir demi-heure avant l'Office, faites-la un quart d'heure après. Vous demandez aussi si, lorsqu'on n'a pas pu faire l'oraison du matin, on la peut reprendre au silence? Oh! je vous assure, ma fille, que c'est la pénitence que je voudrais donner à celles qui la perdraient par leur faute. Oui, on peut encore employer, les fêtes, la demi-heure après *None,* en actions de grâces, encore que l'on ait fait demi-heure d'oraison devant l'Office, et demeurer une partie du silence dans le chœur, si l'on veut, pour y faire quelques prières vocales.

Vous dites encore, si, lorsque vous ne pouvez faire oraison, à cause des distractions, si vous ne feriez pas bien de lire, y trouvant plus de dévotion? Ma fille, portez un livre, lisez trois ou quatre lignes, arrêtez-vous là-dessus; et, quand vous vous sentirez distraite, lisez encore, et passez ainsi votre oraison. La première chose que nous devons faire à l'oraison, c'est de nous humilier devant Dieu, reconnaissant que nous sommes inutiles s'il ne nous occupe; et puis, comme que l'on y soit, n'importe, pourvu que l'on y soit fidèle, l'on y est assurément selon la volonté de Dieu; quand nous ne pouvons rien faire, il nous faut, au moins, tenir en grande révérence, avec un maintien humble et dévot, car ce nous est toujours trop d'honneur d'être là, devant Dieu, et cette oraison d'humilité et de patience est quelquefois aussi bonne, pour le moins, que celle de consolation.

Or sus, mes chères filles, vous vous souviendrez de ces quatre points : 1° la méfiance de vous-même; 2° la confiance en Dieu; 3° la mortification; 4° la fidélité à l'oraison; les pratiquerons-nous bien? Nous y aurons de la difficulté; car, tant que nous serons en cette vie, nous en aurons toujours; mais il la faut surmonter, car Notre-Seigneur a dit que : *nul ne sera couronné s'il n'a vaillamment combattu.* Nous autres qui sommes obligées de tendre à la perfection, sous peine de péché mortel,

il faut bien que nous tendions à la sainteté de notre vocation, qui est l'union de notre âme avec Dieu, par la voie d'une exacte observance. Je voudrais avoir un pinceau, un burin, pour graver ces vertus dans le cœur de nos Sœurs avec mon propre sang; et s'il ne fallait qu'un de mes yeux, je l'arracherais de bon cœur; oui, je vous assure, mes chères filles. Amen. Dieu vous bénisse.

INSTRUCTION VIII

SUR L'HUMILITÉ, L'OBÉISSANCE ET L'ORAISON.

Ce noviciat fut tenu au moment du départ de notre sainte Mère pour un voyage. Après qu'elle eut demandé aux Sœurs novices si elles ne seraient pas abattues en perdant leur maîtresse, qu'elle venait leur ôter, elle leur demanda à toutes leurs résolutions et dit ensuite :

Or sus, mes très-chères filles, il nous faut embrasser courageusement la sainte humilité, car c'est de cette vertu que dépendent toutes les autres; c'est elle qui nous fait obéir, et nous ne sommes religieuses que par l'obéissance. Anciennement, le nom de *religieuses* voulait dire *reliée ;* qu'est-ce qui nous doit lier, qu'une parfaite obéissance, et l'exacte observance de nos règles? Si nous sommes bien humbles, nous serons bien obéissantes; car, la fille aînée de l'humilité, c'est l'obéissance; la condescendance est la cadette. Notre Père saint François dit : « que ce n'est pas proprement obéir que de condescendre à ses égaux, mais c'est une espèce d'humilité. »

Voyez-vous, mes filles, une âme qui est bien humble, et qui

est tout abîmée dans son néant, se tient si basse et si petite devant Dieu et les yeux des créatures, qu'elle s'estime trop heureuse d'être employée aux offices les plus bas de la maison. Oh! si nous pouvions une fois acquérir cette vertu, nous aurions bientôt toutes les autres; car, comme elle est la mère de toutes, elle n'entre point en une âme sans être accompagnée de l'obéissance. C'est cette obéissance que je vous recommande, vous rendant si grandement promptes, que, soudain que l'on entend le son de la cloche, l'on ait le pied en l'air pour marcher. Oh Dieu! mes filles, les grandes vertus que celles-là! soyez bien obéissantes, afin qu'à mon retour je trouve nos novices des règles vivantes. Nous avons toutes bon courage de l'entreprendre; car, véritablement, nous ne serons jamais de vraies filles de la Visitation, si nous ne nous rendons exactes en l'observance.

Qui sont celles qui désirent les consolations à l'oraison, ou qui s'attendrissent quand elles ne les ont pas? Oh! il ne faut pas les chercher ni les désirer; mais les recevoir de bon cœur et avec actions de grâces quant elles arrivent, en tirer le profit que Dieu désire, et pour lequel il nous les envoie, qui est afin de nous donner toujours meilleur courage pour le servir.

Mes filles, mortifiez-vous bien; soyez exactes à l'obéissance, bien condescendantes, et surtout bien fidèles à l'oraison et au recueillement; faites force aspirations et élancements d'esprit en Dieu, et d'actes de soumission à sa volonté.

Il ne faut pas toujours être à genoux pour faire l'oraison; mais, à l'imitation de sainte Catherine de Sienne, faire un petit oratoire dans son cœur, et, comme elle, y regarder Notre-Seigneur en tout. Aussi, quand nous faisons quelque chose, faisons-le purement pour plaire à Dieu, comme dit le Directoire; il le faut bien pratiquer.

Notre-Seigneur a dit en l'Évangile, et c'est un article de foi: *Demandez, et il vous sera donné; frappez, et il vous sera ouvert;*

cherchez, et vous trouverez. C'est une chose assurée que, si nous nous rendons fidèles à Dieu, nous aurons des consolations en l'oraison, toutefois, ce n'est pas en quoi consiste la perfection. Ne voyez-vous pas que, quand il y a du sucre en une viande, cela la gâte et la rend fade; le sucre, en l'oraison, engendre les petits vermisseaux de vaine gloire.

INSTRUCTION IX

(Faite la semaine de Pâques)

SUR LES VERTUS A PRATIQUER POUR ÊTRE VRAIES RELIGIEUSES, ET SUR LE RECOURS CONTINUEL QU'IL FAUT AVOIR A NOTRE-SEIGNEUR POUR VAINCRE LES TENTATIONS.

Après avoir demandé nos résolutions, cette digne Mère nous dit:

Or sus, mes chères filles, êtes-vous bien ressuscitées? Vous avez été toute cette semaine en solitude; vous avez vu, en vos oraisons et méditations, et aux prédications que vous avez ouïes ce carême, les tourments que Notre-Seigneur a voulu endurer pour nous, tant intérieurement qu'extérieurement. Voyez-vous, mes chères filles, la grande violence que Notre-Seigneur se fit, au jardin des Olives, pour surmonter la nature humaine, et la faire unir à la volonté du Père éternel; il nous montre bien l'exemple de surmonter nos inclinations; mais ce n'est pas pour nous faire endurer les opprobres, les humiliations, les mépris, les injures qu'il a voulu souffrir pour nous, car jamais nous n'aurons ces occasions. Mais, au moins, nous devons bien faire profit des humiliations, mortifications et anéantissements qui nous arrivent, tant de nos supérieures que d'autre part.

Enfin, voyez-vous, mes filles, nous ne sommes religieuses que par l'obéissance, car le premier fruit de l'humilité, c'est l'obéissance : la condescendance est sa fille cadette. Mais ce n'est pas obéissance de condescendre à nos égaux, mais c'est une espèce d'humilité. Une âme qui est bien humble et qui s'est toute abîmée dans son néant, se tient si petite et basse devant les yeux de Dieu et ceux des créatures, qu'elle s'estime trop heureuse d'être employée aux offices les plus vils, abjects et pénibles de la maison. Si une fois nous pouvons acquérir cette vertu d'humilité, nous aurons aussi toutes les autres; car, comme elle est mère de toutes, elle n'entre point dans une âme sans être accompagnée de l'obéissance, qui est sa fille aînée. C'est ce que je vous recommande que cette obéissance, et la douce condescendance les unes envers les autres. O Dieu ! mes chères filles, que ce sont de grandes vertus que celles-là, car Notre-Seigneur dit qu'il n'est pas venu pour faire sa volonté, mais celle de son Père qui l'a envoyé. Soyons bien obéissantes et bien exactes à l'observance; car je veux qu'à mon retour toutes nos novices soient de vraies règles vivantes. N'avons-nous pas bon courage pour bien entreprendre? car, voyez-vous, l'observance des règles est grandement agréable à Notre-Seigneur; quand vous les observerez bien, vous serez de vraies filles de la Visitation. Or sus, mes filles, ayez toutes bon courage !

Notre maîtresse, n'avons-nous pas de braves novices? Elles sont bien aussi braves que les vôtres de Grenoble; je les aime bien autant, pour le moins, et un peu plus, car elles sont miennes.

Qui est-ce qui a bien trouvé Notre-Seigneur par le sentiment? Oh ! ce n'est pas ainsi qu'il faut le chercher, mais c'est avec le cœur et non pas avec le doigt. Qui est-ce qui les désire, les consolations à l'oraison, et qui est triste quand il ne les a pas? Vous dites que c'est vous, ma Sœur N. ; si vous me l'eussiez

dit, j'eusse un peu pleuré avec vous. Oh! il ne les faut pas chercher ni les désirer, mais les recevoir de bon cœur, avec actions de grâces, afin d'en retirer bon profit. Pourquoi pensez-vous que Notre-Seigneur nous les envoie, si ce n'est pour nous donner toujours meilleur courage de le servir. Mes chères filles, mortifiez-vous bien, soyez bien exactes à l'obéissance, bien condescendantes, fidèles au recueillement en faisant souvent des aspirations, des actes d'adoration, de dénuement, d'abandonnement de vous-même et de soumission à la volonté de Dieu. Il ne faut pas toujours être à genoux pour faire oraison : si nous faisons quelque chose, faisons-le purement pour Dieu, et pour lui plaire, comme dit le *Directoire,* il le faut bien pratiquer; car, voyez-vous, mes chères filles, c'est un article de foi, que ces paroles que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : *Demandez, et il vous sera donné; frappez, et il vous sera ouvert; cherchez, et vous trouverez.* C'est une chose assurée, si je ne me trompe, que nous aurions des consolations à l'oraison, si, véritablement, nous ne faisions rien que pour les yeux de Dieu; faisons-le, et nous aurons de grandes faveurs; Notre-Seigneur nous donnera sa grâce prévenante.

Qui est-ce qui craint bien la mortification, et qui s'étonne de la ressentir et d'avoir des répugnances? Oh! il ne s'en faut point étonner, mais quand nous avons des mortifications, ou que nous ressentons des répugnances, il se faut contenter de dire comme David : « *Seigneur, je me suis tu, parce que c'est vous qui l'avez fait.* » Il faut prendre notre peine et la porter au pied de la croix et se garder de ne rien faire ensuite. Remarquez cet exemple : les poussins, quand ils voient le milan, ils se retirent vite sous les ailes de leur mère; ils se cachent là. Faisons-en de même, quand nous sentons le milan de nos passions et inclinations; portons vite cela aux pieds de Notre-Seigneur, et nous cachons sous les ailes de sa Providence, et nous tenir là comme ayant peur que l'on nous vienne prendre. Il nous

faut faire comme notre Bienheureux Père, qui me dit une fois qu'il avait pris les rênes de sa colère avec les deux mains.

Or, vous me demandez quand vous vous êtes surmontées, et qu'il vous en vient de la complaisance, comme il faut faire? Oh Dieu! mes chères filles, tranchez promptement la tête à cet ennemi de votre salut, en renvoyant à Dieu la gloire du peu de bien que vous avez fait. Saint Augustin ne dit-il pas : « *L'orgueil fait des embûches aux bonnes œuvres même, afin qu'étant faites elles périssent.* » Quand donc nous voyons ces complaisances, oh! que nous devons nous humilier, et c'est bien alors que nous nous devons jeter en l'abîme de notre néant, reconnaissant notre misère, faiblesse et vileté. Hélas! de quoi pouvons-nous avoir de l'orgueil? Si nous avons de l'esprit, il ne faut qu'un trouble de cerveau pour nous le faire perdre; notre corps, nous ne nous le sommes pas fait : c'est Notre-Seigneur qui l'a fait et tout ce que nous sommes. Gardons-nous bien d'en prendre de la vanité, car Notre-Seigneur s'est réservé trois choses : *la gloire, le jugement et la vengeance.*

INSTRUCTION X

SUR L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN, ET L'ATTENTION A ÉVITER TOUTE CURIOSITÉ SUR LA CONDUITE D'AUTRUI.

Voilà, mes filles, c'est bien de dire ses coulpes, et je suis fort aise que vous vous accusiez bien; mais, je vous prie, faites le moins de fautes que vous pourrez, ayant une si grande affection de plaire à Dieu, que cela vous fasse craindre de lui déplaire. Aimez-le si fort que cela vous fasse fuir tout ce qui le pourrait fâcher. Quand on estime quelqu'un, on tâche de lui plaire le plus que l'on peut. Soyez tellement amoureuses de Dieu que jamais vous ne l'offensiez.

Notre maîtresse, nos filles sont certes bonnes; je le dis simplement devant elles; mais je veux qu'elles deviennent excellentes, qu'elles ne se contentent pas de ne point faire de mal, mais qu'elles fassent beaucoup de bien. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'elles n'ont pas assez d'ardeur et de ferveur; et, c'est cela, mes filles, que je vous désire, et c'est à quoi il faut mettre la main. Que je voie, je vous prie, des cœurs tout enflammés de l'amour de Dieu. Mais, souvenez-vous que nous ne saurions jamais atteindre à la perfection de la sainte dilection et union avec Dieu, que nous n'ayons aussi l'amour du prochain.

Saint Jean déclare que celui qui dit « qu'il aime Dieu, et n'aime pas son prochain, est un menteur. » Ainsi, mes filles, si nous n'avons pas l'amour cordial, ni la sainte dilection envers nos Sœurs, qui représentent l'image de Dieu, nous devons croire que nous n'avons pas du vrai amour de Dieu. Oh! mes chères filles, qu'il est bien vrai que l'âme qui tend à la vraie perfection, suit son chemin sans regarder par où vont les autres. Oui, la dévotion généreuse s'applique sincèrement à Dieu, et fidèlement à l'obéissance et à soi-même, sans regarder ce que font les autres; et, par cette voie, l'âme s'enrichit des vraies et saintes vertus, et des biens inestimables de la perfection qui la portent au ciel, ou, pour mieux dire, l'aident à s'y acheminer. Que si, au contraire, elle s'amuse à remarquer les actions et le chemin des autres, elle s'occupe inutilement, la bonne odeur s'évapore au dehors; car, il faut que, pour observer les autres, elle se dissipe, et perde l'attention qu'elle doit avoir à Dieu, et ainsi elle s'anéantit, se rend misérable sans vertu et esclave de la curiosité, d'autant que les esprits qui s'occupent autour des autres sont en perpétuelle action pour voir et pour savoir tout, et se mettent en grand danger d'offenser Dieu, et de tomber en des ambitions et jalousies qui leur nuiraient beaucoup, si elles n'y prennent garde.

INSTRUCTION XI

(Faite en 1627)

SUR LES DANGERS DE LA TIÉDEUR ET DES MAUVAISES HABITUDES.

Mes chères filles, nous sommes toutes venues au monastère pour servir Dieu et nous y perfectionner; mais, nous n'y travaillons pas assez. Notre-Seigneur est au fond de notre cœur qui nous y attend, et dit que *ses délices sont d'être avec les enfants des hommes,* et, nous le laissons là, sans nous exciter à son amour et au désir de sa présence, sans nous entretenir avec Lui. Certes, mes chères filles, je ne suis pas contente de vous voir toujours vivre avec tant de lâcheté et commettre tant de fautes. Ce n'est pas que je veuille dire que, tant que nous serons en cette vie, nous n'en commettions; mais, il faut que ce soit des fautes de pure faiblesse et fragilité. Autrefois, je voyais des noviciats qui me contentaient fort; il n'y avait que des fautes de surprise et fragilité. Et, maintenant, je ne vois que des fautes de lâcheté; qui, suit son inclination; qui, fait sa volonté; qui, n'a pas le courage de se surmonter, que sais-je moi? Certes, mes chères filles, je ne sais pas si je deviens impatiente (ne vous bougez pas, j'aime mieux que vous abaissiez vos cœurs, et que vous fassiez profit de ce qu'on vous dit, que de faire tant de mystères), mais, il est vrai, ou je deviens impatiente, ou j'ai trop de zèle de votre perfection, ce qui est cause que je ne suis pas contente de voir si peu d'avancement parmi vous. Voulez-vous demeurer ainsi? Certes, si cela est, vous nous donnerez bien de l'exercice les unes aux autres, et vous vous le donnerez les premières, et mon cœur en ressentirait une cuisante affliction.

S'il y en a quelqu'une qui n'ait pas le courage d'entreprendre, à bon escient, la perfection, et de sortir de sa lâcheté et tiédeur, je prie Dieu qu'il lui inspire de s'en retourner au monde, parce qu'elle ne vaudrait rien pour elle, ni pour la religion; car, pour moi, j'aimerais mieux être froide, femme séculière, que tiède religieuse; parce que Notre-Seigneur a dit : *Je vomirai le tiède.* Les froids, ce sont les séculiers qui sont en péché mortel; mais, à ceux-là, il ne faut qu'une bonne parole, une inspiration, ou entendre quelque bonne prédication pour les ramener au bon chemin; mais, les religieuses tièdes, elles croient être arrivées où elles le désirent, ce qui est cause qu'elles ne se mettent pas en peine de sortir de leur tépidité. Céans, l'on ne nous crie point, l'on ne nous va point après, pour voir ce que nous faisons; l'on ne fait que nous dire quelques paroles bien douces : votre maîtresse, votre supérieure, ne peuvent pas voir quel esprit vous portez à vos exercices, et si, quand vous allez au chœur, vous vous excitez à louer Dieu, comme marque votre Directoire, encore que l'on le puisse connaître sur le visage; pour moi, quand j'en regarde quelqu'une, je reconnais bien vite si elle est attentive à Dieu ou non. Oh! je vous prie, mes filles, faites un peu votre examen sur la manière dont vous faites vos exercices, car c'est un des principaux points pour vous avancer en votre voie.

Voyez encore comment vous vous exercez en la mortification, et si vous vous rendez fidèle au recueillement. L'on ne vous surcharge pas l'esprit d'une multitude d'exercices, vous n'avez à faire qu'à bien pratiquer ces deux points : la mortification et le recueillement. Voyez-vous, mes filles, nous ne sommes pas assez amoureuses de Dieu, et nous ne nous complaisons pas assez auprès de sa bonté qui daigne prendre ses délices en nos cœurs. Nous ne correspondons pas assez à sa grâce, ains, nous avons souvent notre esprit, l'une à son ouvrage, l'autre au feu quand elle se chauffe, etc. Eh! mon Dieu! devrions-nous jamais

manger sans penser à Notre-Seigneur et au festin éternel? Devrions-nous jamais nous chauffer sans nous souvenir de l'amour divin, tâchant d'en enflammer nos cœurs, afin qu'on nous voie aller toujours soupirant après la sainte éternité?

Nous voici proches de la sainte quarantaine, où nous verrons notre doux Sauveur, dans l'excès et ferveur de son amour, souffrir pour nous tant de travaux et de peines; ne voulons-nous pas animer nos cœurs et entreprendre tout de bon notre amendement? Or sus! mes chères filles, Notre-Seigneur nous bénisse, allons-nous-en en paix.

INSTRUCTION XII

SUITE DU MÊME SUJET.

J'ai remarqué que nos Sœurs s'arrêtent trop à de petites bagatelles et niaiseries, et à je ne sais pas quoi qui se rencontre en leur chemin, elles ne s'appliquent pas assez aux vertus solides, qui est de considérer pourquoi nous sommes venues en religion, qui doit être pour nous unir à Dieu, nous faisant souvent la demande que se faisait saint Bernard : *Bernard, pourquoi es-tu venu en religion?* et nous verrons que notre intention doit être de nous unir à Dieu par l'exacte observance de nos règles, et de tout ce qui concerne notre Institut.

O mes filles! ce n'est pas une petite chose que de servir à Dieu, il faut beaucoup travailler pour cela toute notre vie, et elle sera bien employée.

Il faut être soigneusement fidèles à vous entretenir en de saintes pensées, en travaillant, et à bien employer le temps que l'on donne au noviciat pour vous former à une vraie vie inté-

rieure; car, plus tard, quand vous aurez des charges, vous regretterez bien le temps mal employé, auquel vous n'auriez pas pris de bonnes habitudes, surtout au saint recueillement. Gardez-vous bien d'être lâches, et de faire vos actions extérieures par coutume, ou négligeamment, d'autant que Notre-Seigneur a dit, qu'il *vomira les tièdes,* et qu'il aime mieux que l'on soit, *ou froid, ou chaud,* que tiède, c'est-à-dire ou tout bon ou tout mauvais, comme sont les séculiers; mais les religieux sont volontiers tièdes, parce qu'ils se contentent de ne pas faire de grands manquements, aussi n'en ont-ils pas les occasions comme eux. L'on doit avoir un grand soin de n'être pas de ce nombre, et de se rendre fidèle à se préparer à l'oraison, d'autant que qui néglige l'oraison, néglige la perfection, et l'on ne saurait être parfaite sans aimer l'oraison et la mortification

Soyez donc fort attentives, mes chères filles, de bien offrir à Dieu tout ce que vous ferez, le faisant purement pour lui plaire; et, ne s'en ressouvenant pas au commencement, il le faut faire aussitôt que l'on s'en aperçoit.

Je vous recommande aussi de bien lire nos Constitutions et de vous entretenir sur icelles quelque temps, en faisant votre ouvrage et en vous promenant, et que celles qui sont douillettes pensent un peu au vœu de pauvreté qu'elles ont fait ou veulent faire. Et aussi celles qui ont des ressentiments quand quelque chose leur manque, ou bien qui n'est pas comme elles désirent, et que celles qui ont des dégoûts ou répugnances à quelques obéissances, pensent et considèrent le vœu qu'elles ont fait, d'*obéir promptement, franchement et simplement,* et toutes les autres conditions qui sont marquées en la constitution, considérant mûrement si vous faites bien tout ce à quoi vous désirez vous engager.

Voyez aussi un peu si vous êtes bien respectueuses et cordiales parmi nos Sœurs, et prenez bien garde de ne pas négli-

ger les petites choses, d'autant que qui néglige les petites choses tombe bientôt aux grandes, et ceux qui se rendent fidèles aux petites seront constitués sur beaucoup et sur de grandes choses.

INSTRUCTION XIII

SUR LE PROFIT QUE L'ON PEUT RETIRER DE SES FAUTES, ET AVEC QUEL ESPRIT DE FOI IL FAUT VOIR LA VOLONTÉ DE DIEU EN TOUT CE QUI ARRIVE.

Mes chères filles, tout notre bonheur consiste à tirer profit de toutes les occasions que la divine Providence nous présente, puisque c'est une vérité de foi que rien ne nous arrive que par son ordre, excepté le péché, car Dieu ne le veut pas; mais il le permet. Toutefois, sa bonté est si grande, qu'il donne moyen d'en tirer profit par l'humiliation que nous en recevons; et, en cela, la Providence se rend admirable à faire que le mal nous le puissions convertir en bien, si nous voulons. Mais tout le reste qui nous arrive, soit tentations, aridités, contradictions, répugnances, souffrances et occasions de pratiquer la vertu, tout cela, mes Sœurs, nous est présenté par l'ordre de la divine Providence, qui a prévu de toute éternité ces occasions, pour notre bonheur et avancement en son amour; c'est pourquoi nous les devons toutes recevoir de la main de Dieu, et regarder en chacune de ces choses la volonté divine, afin de nous conformer en cela à son bon plaisir, souffrant nos peines, non-seulement parce que telle est sa volonté, qui est bien la plus digne intention que nous puissions donner à nos souffrances; mais encore n'aimant et ne regardant que la volonté de Dieu en icelle, ce qui est encore une plus pure intention.

Et en nos fautes et imperfections, comment pouvons-nous, dites-vous, y regarder la volonté de Dieu? Oui bien, mes chères filles, car nous y pouvons toujours voir sa volonté permissive, qui nous a laissé tomber en tels et tels manquements, afin que nous nous humiliions, que nous nous accusions et aimions notre abjection; et que, par ces pratiques, nous réparions nos fautes et en obtenions le pardon; ce que nous faisons bien souvent, même avant de les avoir confessées, quoiqu'il ne faut pas laisser de les confesser toujours pour cela; mais il ne faut pas beaucoup s'empresser à les chercher. Non, mes Sœurs, mettons-nous en la présence de Dieu, et, la première vue qu'il nous donnera, après nous être ainsi mises devant lui, arrêtons-nous-y, sans en rechercher davantage, car c'est toujours la meilleure; et c'est toujours l'amour-propre qui nous fait réfléchir pour voir si nous n'avons pas fait autrement, ce qui nous fait inquiéter, quand nous ne nous savons pas bien confesser de toutes nos fautes; car il semble que nous voudrions être si justes, que nous ne voudrions rien devoir à Notre-Seigneur, et nous pensons pouvoir ric-à-ric satisfaire à sa justice sans avoir besoin de sa miséricorde. Vraiment, il nous appartient bien! Oh! mes chères Sœurs, humilions-nous bien de cela, reconnaissant que ce n'est qu'orgueil et propre recherche de nous-même, bien qu'il soit couvert de quelque apparence; car il semble que ce désir soit de grande pureté; mais, en vérité, ce n'est qu'orgueil, et encore du plus fin et subtil qu'on en saurait guère rencontrer dans les âmes. C'est pourquoi gardons-nous bien de nous y laisser surprendre, et soyons simples, retranchant fidèlement toutes les réflexions que l'amour-propre nous suggère en telles occasions.

J'ai un grand désir que nos Sœurs soient bien simples, et qu'elles soient aussi bien fidèles à bien employer tous les moyens de perfection que la divine Providence leur présentera, quels qu'ils soient, sans en désirer ni rechercher d'autres, pour bonne apparence qu'ils puissent avoir.

Il y a des âmes quelquefois qui voudraient avoir des consolations à l'oraison pour moyens de leur perfection; et néanmoins Dieu ne veut pas leur en donner; ains, au contraire, il permet qu'elles aient des sécheresses, des aridités, des impuissances et aveuglements, en sorte qu'elles ne savent pas même ce qu'elles y font. Eh bien! recherchons notre perfection dans ces ténèbres et obscurités, par l'humilité, patience et résignation au bon plaisir de Dieu qui nous les envoie, et ne désirons pas les lumières qu'il ne veut pas nous donner encore. Une autre voudrait bien avoir la tranquillité d'esprit, parce qu'il lui semble qu'elle ferait bien mieux ses exercices; et cependant Dieu permet qu'il lui arrive du trouble, de l'inquiétude, des distractions, tentations et autres peines; eh! que faut-il faire à cela? Chercher la paix au milieu de votre peine, tranquilliser votre esprit au milieu de vos inquiétudes en y regardant la volonté de Dieu et acquiesçant à son bon plaisir; par ce moyen, vous vous disposez à recevoir la tranquillité que vous désirez tant, et faisant ainsi de tout autre désir qui vous pourrait venir, pratiquant fidèlement le saint document de notre Père saint François de Sales, de *ne rien refuser* de ce que la Providence de Dieu nous présentera pour notre perfection, et *ne pas désirer* ce qu'elle ne voudra pas nous donner. Enfin, il faut être bonnes ménagères et faire tout valoir pour notre avancement, même nos propres défauts et imperfections, comme nous avons dit.

Je me souviens, à ce propos, de ce que disait la bonne Mère Louise, carmélite, que je crois être maintenant devant le bon Dieu : au commencement qu'elle fut à Dijon, elle trouvait que les filles de ce lieu qu'elle recevait étaient fort propres à bien prendre leur esprit, et elle disait : « J'aime tant les Dijonnaises, parce qu'elles sont tant bonnes praticiennes et qu'elles font si bien profit de tout. » Faisons-en de même, mes chères filles, devenons grandes *praticiennes* et faisons profit de tout; car en cela consiste notre bonheur et perfection. Je ne vous dis rien

de nouveau, car ce sont les instructions communes que l'on donne aux novices et les vérités que l'on tâche de graver bien avant dans leur esprit. Dieu nous fasse la grâce, à toutes, de les bien pratiquer, et sa bonté nous bénira.

INSTRUCTION XIV

SUR LES MOTIFS QUI DOIVENT DÉTERMINER L'AME RELIGIEUSE DE TENDRE A LA PERFECTION.

Je voudrais bien, mes chères filles, apporter ici le pur amour de Dieu dans vos cœurs, lesquels, je crois, voudraient bien aimer Dieu ; mais ils ne voudraient pas se servir du couteau de la mortification, qui est nécessaire pour avancer en la perfection religieuse, à laquelle nous prétendons. Je n'ai point d'autre ambition que de vous servir et aider à l'acquérir. Je ne veux point d'autre perfection que celle qui est comprise dans nos règles, desquelles je veux parler. Je crois que toutes celles qui sont voilées ont vu la constitution de la directrice, dans laquelle notre Bienheureux Père, parlant à toutes, dit que la directrice doit tâcher *de bien faire comprendre* [*aux cœurs des novices*] *l'intention qu'elles doivent avoir eue, en l'élection qu'elles ont faite d'abandonner le monde pour se retirer au monastère, qui est afin de s'unir plus parfaitement à Dieu, mortifiant leurs sens extérieurs, et encore plus leurs passions intérieures, pour rappeler toutes leurs forces au service de l'Époux céleste, par une pauvreté dépouillée de toute chose, une chasteté toute pure, une obéissance établie en une parfaite abnégation de sa propre volonté.*

Je ne vous veux parler maintenant que de l'obligation que nous avons de tendre à la perfection chrétienne, sans laquelle nous n'aurons jamais le bonheur de jouir de la vision de Dieu. Il faut donc l'entreprendre et nous déterminer toutes à suivre la volonté de nos supérieurs, regagner le temps que nous avons perdu, et faire, dans cinq jours, plus que nous n'aurions fait dans un an. Je ne veux que cela de vous, qui est de prendre bon courage à vouloir faire le bien que nous voyons et éviter le mal; car, si en vérité nous voulons, en vérité nous parviendrons.

Vous savez combien nous sommes obligées à Dieu, puisqu'il est notre Créateur et Rédempteur, lequel nous a donné une âme capable de la grâce, de la gloire et de son amour, qui est plus que tout. Il est notre Père, et ne demande de nous que la parfaite observance de nos règles, qui nous enseignent le moyen de tendre à la perfection. Si les enfants du monde sont obligés d'obéir à leur père, sous peine de la damnation éternelle, ne sommes-nous pas plus obligées d'obéir à Dieu, pour les raisons que je viens de dire, qui nous obligent si étroitement de l'aimer et servir, et tâcher de bien employer le temps qu'il nous donne; car, si nous ne le faisons, il nous en faudra rendre un compte très-étroit à l'heure de la mort. Cette âme qu'il nous a donnée doit vivre éternellement, et le corps doit ressusciter un jour glorieux si nous vivons en l'observance de nos règles. Il nous a laissé notre volonté libre, pour nourrir et élever notre âme à la plus haute perfection. Il nous a donné notre âme en garde, comme ferait un grand roi s'il nous venait dire : Ma Sœur, je vous donne mon fils unique pour l'élever, je vous prie d'en avoir un grand soin; je récompenserai bien vos peines. Considérez combien vous en auriez de soin, afin que son père en eût du contentement : vous vous tiendriez bien heureuse que le prince vous eût fait l'honneur de vous donner son fils pour le servir; car vous en espéreriez une grande récompense, et

d'avoir un jour un fidèle ami en ce petit prince. Son père vous dirait : demandez-moi tout ce qu'il sera besoin pour lui, car je ne veux pas que vous épargniez rien de tout ce qui sera nécessaire pour le servir.

Voyez-vous, mes chères filles, votre âme est la fille unique du Père Éternel, il vous l'a donnée pour en avoir le même soin, voire, davantage que l'on n'en aurait pas du fils du roi. Il nous a dit que nous lui demandions toutes les vertus nécessaires et tout ce qui peut servir à la perfection; car il a dit : *Demandez, et l'on vous donnera; frappez, et l'on vous ouvrira.* Ce sont les paroles de l'Évangile que Notre-Seigneur a prononcées de sa sacrée bouche; demandez-lui donc avec une confiance toute filiale, car il ne manquera pas de vous donner ce qu'il connaît vous être nécessaire pour votre avancement en la perfection. Il nous fera aussi rendre un compte très-exact des grâces qu'il nous donne, si nous les négligeons, et que nous n'en profitions pas assez. Faites-y donc attention, mes très-chères filles, je vous en conjure de tout mon cœur.

INSTRUCTION XV

(Faite en 1627)

SUR L'OBLIGATION DE MORTIFIER LES SENS EXTÉRIEURS ET ENCORE PLUS LES PASSIONS INTÉRIEURES.

Mes chères filles, vous voulez que je continue de vous parler sur l'article de la directrice. O Dieu! qu'il nous faut bien prendre à cœur cette pratique de la mortification de nos sens extérieurs, et encore plus de nos passions intérieures. Voilà bien de la besogne, mes chères filles; quelles sont celles qui la

feront bien, et qui désirent d'embrasser, à bon escient, cette pratique de la mortification de nos sens extérieurs, et encore plus de nos passions intérieures? Oh! que nous serons heureuses, si nous travaillons puissamment à ceci! Ne le voulons-nous pas bien faire?

Mortifions nos sens extérieurs : que notre vue soit pour l'ordinaire baissée, lorsque nous allons par le monastère, et quand nous parlons aux séculiers. Levons-la aussi quelquefois seulement pour les voir; mais que ce soit courtement et rarement. Tenons-la aussi baissée ès autres lieux que la constitution nous marque, et la mortifions à ne pas lui laisser regarder les choses qu'elle désirera de voir par curiosité.

Mortifions notre ouïe pour ne pas entendre les nouvelles du monde, les devis inutiles, et autres choses que nous désirons de savoir par curiosité.

Mortifions notre langue, lui faisant faire le silence quand il est ordonné, l'empêchant de dire des paroles inutiles, sèches et mal gracieuses aux Sœurs, de s'excuser, de dire des paroles de plainte, de suffisance et semblables. Oh! qu'il la faut bien mortifier, cette langue! car il y a bien de quoi, et c'est l'un des sens qui nous fait faire le plus de mal. Il est bien difficile de ne point parler mal à propos, et de ne pas dire des paroles inutiles et inconsidérées, quand on parle beaucoup. Or donc, il faut mortifier la langue, pour parler bien à propos, pour se taire et parler quand il faut.

Mortifions le goût, en sorte que nous mangions tout simplement ce que l'on nous mettra devant, soit-il à notre goût ou non; et à même ordre qu'on nous le donne, sans tourner le plat ni l'assiette. Il faut rendre cet honneur à la parole de Notre-Seigneur, qui ordonne de manger ce que l'on nous présente, et au document de notre Bienheureux Père, qui nous a tant enseigné cette pratique, et qui l'enseigne tant en son livre de *Philothée*. Non, mes chères filles, il ne faut point chercher de

perfection hors de là, sous prétexte de se mortifier. Je n'approuve pas que l'on choisisse le pire, et ce qui est moins à son goût. Si Dieu nous veut donner aujourd'hui cette consolation, de nous présenter ce qui est le meilleur et à notre goût, il le faut recevoir simplement, pourvu que l'on soit également fidèle, une autre fois, à recevoir le pire, et ce que nous n'aimerons pas, quand il nous sera présenté.

Et, pour ce que vous dites, quand on donne deux portions, si l'on doit manger de toutes les deux? Pour moi, mes filles, j'approuverais fort que l'on mangeât celle que l'on a prise la première, entièrement si l'on peut, et, si elle ne nous suffit pas, que l'on mangeât encore de l'autre; car ce serait suivre plus exactement ce que Notre-Seigneur a ordonné. Certes, mes filles, cela serait bien odieux, que nous voulussions préférer notre goût aux paroles de Notre-Seigneur et à sa volonté, et que nous nous privions des grâces qu'il nous a préparées et des goûts spirituels, faute de nous surmonter pour un goût qui est aussitôt passé que le morceau est avalé; il ne faut pas néanmoins le faire à l'intention de recevoir des goûts spirituels; mais pour accomplir la volonté de Dieu; car, il faut tout faire pour le seul bon plaisir éternel, tendant et battant perpétuellement là, en tout ce que nous faisons; recevons donc toujours humblement et très-simplement ce qu'il nous enverra comme venant de sa main. Quand il nous présentera la consolation, prenons-la, et quand il nous enverra l'affliction et désolation, faisons-en de même, et ne pensons pas vouloir ni l'un ni l'autre, ni en faire aucun choix.

Pour le toucher, en quoi le mortifierons-nous? Quand on donnera des chemises bien étouppées [grossières et dures], la chair sera mortifiée; de cela il faut être bien aise, le recevoir et le caresser de tout son cœur.

Oh! mes chères filles! quelles seront celles qui feront bien tout ce que nous venons de dire? Ne voulons-nous pas bien l'en-

treprendre? Certes, il faut avoir l'amour de Dieu pour bien faire tout ceci. Il me semble que nous ne l'aimons pas assez, j'en reviens toujours là; car, si nous n'avons de l'amour, il n'y a moyen de se bien mortifier, ni de rien faire qui vaille; et, si nous n'avons de la fidélité à faire les choses qui nous sont ordonnées, nous n'avancerons pas à la perfection. Faisons-le donc, mes chères filles, car nous nous sommes données à Dieu pour cela, et nous en avons fait les vœux; que donc celles qui les ont faits, et qui ont le voile noir, y pensent, et que celles qui ne l'ont pas encore, et qui prétendent à la sainte profession, le considèrent bien. Certes, mes chères filles, il faut s'évertuer, et que cette année soit remarquée belle en la mortification, autrement vous me ferez vieillir avant le temps. Or sus, c'est assez; je suis lasse; que l'on fasse les avertissements...

Pour Dieu, mes Sœurs, faisons attention de nous amender de nos fautes et imperfections. Quand nous sortons du noviciat, emportons chacune quelque chose pour faire notre profit : que l'une emporte de s'amender de tel et tel défaut, dont on l'aura avertie; une autre, de pratiquer une telle vertu, de laquelle on a parlé; une autre, d'être bien fidèle à suivre un tel et tel enseignement, que l'on a donné, ainsi des autres; et, je vous assure, que si nous faisons de la sorte, nous profiterons davantage que nous ne faisons, et Dieu nous donnera de grandes bénédictions et grâces particulières.

INSTRUCTION XVI

(Faite en 1631)

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « SI QUELQU'UN VEUT VENIR APRÈS MOI, QU'IL SE RENONCE LUI-MÊME, ETC. »

J'ai pensé, ce matin, à cette parole de Notre-Seigneur : *Qui veut venir après moi et être parfait, qu'il renonce à soi-même, prenne sa croix et me suive.* Voilà le fondement de toute la perfection chrétienne et religieuse.

Je voudrais bien savoir si ces filles savent ce que c'est que *renoncer à soi-même?* C'est renoncer à toutes les volontés de la chair, à toutes nos inclinations, désirs, contentements, satisfactions, recherches, goûts, plaisirs, humeurs, habitudes, propensions, aversions et répugnances, ès choses rudes; enfin, renoncer en tout et partout à ce mauvais nous-même.

Ce renoncement, mes chères filles, est l'exercice auquel vous êtes, et auquel vous devez être en votre noviciat, si vous voulez commencer à suivre Notre-Seigneur : or, vous ne le pouvez suivre qu'en le laissant détruire, et détruisant vous-même, vos humeurs, passions et inclinations, bref, votre nature; vous ne la pouvez laisser détruire qu'en vous renonçant vous-même, que par une forte volonté, généreuse et persévérante mortification de tout vous-même.

Il faut savoir qu'il faut seulement mortifier les inclinations imparfaites, ou ès choses mauvaises, et non pas les bonnes, et celles qu'on a aux choses bonnes, par exemple : on me commande de faire un ouvrage, et mon inclination est à un autre, il faut mortifier cette inclination et l'assujettir à l'obéissance. Mais, l'on me donne un ouvrage auquel j'ai de l'inclination, il

ne faut pas, sous prétexte de mortifier son inclination, refuser cet ouvrage; mais je dois offrir à Dieu cette besogne, et dire : je la fais, non pour l'inclination que j'y ai, mais parce que l'obéissance me l'ordonne. Une fille a un grand amour à la solitude et au recueillement, il ne faut pas qu'elle mortifie cela, ni qu'elle se dissipe, suffit qu'elle ne veut de solitude que selon la volonté de Dieu, et qu'elle reçoive doucement les sujets de distractions et divertissements, quand l'obéissance le voudra. Mais, j'ai inclination à voir mes parents, à penser et parler du monde, à être ferme en mes opinions, et semblables; c'est cela, mes filles, qu'il faut mortifier sérieusement et courageusement, et toutes vos mauvaises inclinations, petites ou grandes. J'ai inclination à penser au monde (quoiqu'en vérité il n'y ait rien parmi les mondains qui ne soit périssable, méprisable, vil et abject, et l'objet des dédains d'un cœur noble et généreux qui désire un peu le ciel), je mortifierai en telle sorte, cette inclination, que, quand les pensées, que je ne peux pas empêcher, m'en viendront, je leur ferai un si mauvais traitement, je les regarderai d'un si mauvais œil, avec un mépris et rejet si absolu, que mon ennemi craindra de m'en présenter; que s'il continue, je les laisserai à la porte, et ne les regarderai pas seulement, sinon de temps en temps, par quelque acte de mépris, comme elles le méritent : voilà comme les cœurs vaillants et généreux se font la guerre à eux-mêmes.

J'ai une forte répugnance à ceci, n'importe, je l'étouffe pour suivre la raison; d'autre côté, j'ai une bonne inclination, très-ardente à cela, je lui mettrai courageusement le pied sur la gorge; j'ai un désir nonpareil de telle chose, cela ne veut rien dire; j'ai un autre meilleur désir, qui est de suivre en toutes choses la sainte obéissance, je ruinerai donc le premier désir, pour suivre le second. Si vous faites cela, mes chères filles, avec une sainte et absolue détermination, je vous promets que bientôt vous jouirez de la suave paix intérieure, qui vaut mieux

que tous les plaisirs de la terre, car c'est la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment, et laquelle sa bonté donne aux vainqueurs.

Mais souvenez-vous de donner vos premiers coups fermement et fortement; autrement, vos ennemis se fortifieront de telle sorte, que vous n'en pourrez venir à bout, et vous demeurerez toute votre vie immortifiée, troublée, inquiétée, et sans paix en vous-même. O mes filles! mes filles! tuez hardiment vos ennemis, faites vaillamment mourir ce mauvais vous-même; il ne cherche que votre ruine, et, par sa mort, vous gagnerez la paix et la vie de votre âme.

Vous êtes venues céans avec intention de suivre Notre-Seigneur : or sus, à la bonne heure, écoutez donc des oreilles de votre cœur, ce que ce divin Maître vous dit : *Si vous voulez venir après moi, renoncez à vous-mêmes, prenez votre croix,* qui sont tous les sujets de mortifications, petits et grands, que je vous présenterai, et que vous trouverez en l'observance, et ainsi *suivez-moi,* inclinez vos oreilles à la voix de mes inspirations; *oubliez votre maison paternelle et tout votre peuple,* et ainsi *suivez-moi;* servez-moi; aimez-moi; et apprenez, à mon école, *que je suis d'un cœur humble et débonnaire.*

INSTRUCTION XVII

SUITE DU MÊME SUJET.

Je vous ai promis, mes chères filles, de vous conduire par la voie en laquelle le Maître souverain veut que ses disciples marchent. *Qui veut venir après moi,* dit cet aimable Sauveur,

qu'il renonce à soi-même, prenne sa croix et me suive. Dernièrement, nous fîmes voir ce que c'était que *renoncer à soi-même,* qui n'est autre chose que de laisser ruiner et abattre ses inclinations, passions et volontés propres, et cela par une très-absolue mortification de tout soi-même, tant en l'esprit qu'au cœur et au corps. Maintenant donc j'ai à vous dire que, quiconque veut suivre notre cher Sauveur, il ne suffit pas de *renoncer à soi-même,* quoique ce soit déjà une chose bien bonne, mais il faut encore *prendre sa croix et la porter.*

Céans, nous n'avons pas de grandes croix; au moins, pour mon regard, je n'en trouve presque pas; néanmoins, c'est une chose certaine qu'il y en a. Ce sera quelquefois une croix à une fille que le silence, que de recevoir la correction, les avertissements, les mortifications, les pénitences, avoir disette de quelque chose, souffrir ses petits maux quotidiens, sans en rien dire, sinon aux supérieurs, ou directrice. C'est une bonne croix et bien utile, de supporter le prochain, s'assujettir à être entièrement modeste, et mille autres pratiques qui sont journalières. Voilà les croix qu'il faut porter, et non-seulement les porter, mais joyeusement. O vrai Dieu! ce seul mot de *croix,* réjouit toute une âme fervente et amoureuse de son Dieu. Je vous recommande donc, mes chères filles, d'aimer vos croix en les portant de bonne grâce et de bon cœur; acceptez-les; offrez-les à Notre-Seigneur, et les unissez à la sienne.

Vous demandez, si c'est une croix qu'il faille aimer d'avoir des distractions à l'oraison? Non, certes, il la faut détester; mais il faut aimer la peine qu'elles nous donnent. Quelquefois nous les avons méritées pour une juste punition de nos lâchetés à nous tenir en la présence divine, le long de la journée. Alors, recevons-les comme un juste châtiment de notre paresse. Mais, cela n'étant pas, recevons la peine qu'elles nous apportent comme une juste croix, mais avec une grande humilité, nous reconnaissant toujours coupables.

Vous demandez encore si c'est une croix que les imperfections [impatiences] qui traversent l'esprit. Oui, puisque tout ce qui peine est croix, c'est une croix aux âmes généreuses de se voir sujettes aux aversions, répugnances et chutes; bien qu'elles tâchent toujours d'en tirer le fruit d'une douce et sainte humilité. Non, mes chères Sœurs, il n'est point permis de choisir nos croix : celle que la divine Providence nous présente, portons-la; c'est la nôtre. Mais celles que nous choisirions seraient infectées d'amour-propre, recherche, vaine complaisance; bref, notre choix gâte tout. Non, vraiment, ma fille, l'on ne perd pas tout le gain que l'on avait fait en supportant plusieurs années quelque croix, pour en avoir, par après, parlé avec complaisance à quelque Sœur. Mais, savez-vous ce qu'il faut faire? Il se faut bien humilier de voir notre faiblesse, et puis ne plus retourner à telle faute.

Ce qui empêche la perfection chrétienne, et ce qui retarde la perfection religieuse, c'est la recherche du propre intérêt. Un esprit nu du monde, qui tâche à mortifier la chair, et qui est désintéressé, parviendra, en peu de temps, à la très-haute perfection de l'union amoureuse avec son Dieu, qui est le trésor des trésors. — La fidèle Épouse de Jésus-Christ ne doit rechercher, ni avoir d'autre intérêt que celui de la gloire de son Roi et Époux. Chose déplorable au temps où nous sommes! Plusieurs se plaisent plus à se contenter eux-mêmes qu'à contenter Dieu!

INSTRUCTION XVIII

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : « LE ROYAUME DES CIEUX SOUFFRE VIOLENCE, ETC. »

Je vous apporte, mes filles, une vérité infaillible : il est impossible que vous entriez au ciel, ni par conséquent que vous soyez sauvées, sans vous faire violence; car, Notre-Seigneur l'a dit lui-même : *Il n'y a que les violents qui le ravissent.* Je vous répète cela, afin que, sachant cette vérité, vous graviez dans vos cœurs cette intime résolution de ne vous épargner en rien; mais de vous vaincre et faire force en tout, pour acquérir les saintes vertus, et vous rendre conformes et exactes à tout ce que la règle ordonne, au péril de toutes vos inclinations. Il faut toutefois que cette violence soit douce, quoique forte; car, vous voyez, mes filles, que la voie par laquelle on vous conduit est suave, et, néanmoins, ferme. Toujours il en faut venir là : *se faire violence;* et si Dieu a caché le prix de la gloire éternelle, qui est un bien inestimable, dans la victoire que nous devons remporter sur nous-mêmes, comment ne tâcherions-nous pas de nous vaincre? Comment oserions-nous penser d'être lâches à nous surmonter? Voyez que pour apprendre un art, quoique vil, il y faut du travail et de l'attention; regardez un jeune garçon qui veut apprendre à être cordonnier, combien de fois le jour faut-il qu'il renonce à ses inclinations? Il faut qu'il demeure tout le jour courbé à tirer des bras; il faut qu'il souffre d'être battu. Voyez encore un qui prétend d'être docteur, il passera quelquefois vingt ans pour parvenir à la fin de ses études, qui ne sont pas toutefois comparables à la vocation à laquelle nous travaillons, ni pour une fin plus sainte, plus haute et plus

pure ; car c'est pour parvenir à l'union de notre âme avec Dieu, à la perfection de notre vocation, et pour acquérir les vertus solides, qui demeurent toujours, voire, qui nous accompagnent jusqu'au ciel, et seront notre richesse. Il faut donc travailler, mais d'un travail fidèle, constant, fort, suave et amoureux ; car, c'est pour Dieu que nous travaillons, c'est pour l'éternité que nous combattons contre nous-mêmes. Il faut travailler fidèlement ; mais nous ne devons pas entreprendre toutes les vertus ensemble, ains, une après l'autre ; c'est pourquoi, le mois passé, je vous donnai le défi *de l'attention aux petites choses,* et je vous donne, ce mois-ci, *celui de l'obéissance avec ses deux dépendances : la promptitude aux exercices et la simplicité.* Il faut, mes chères filles, que vous rapportiez toute votre vie à cette sainte obéissance, et que toutes vos actions tendent à cette fin. Si vous observez le silence, que ce soit par obéissance ; si vous pratiquez quelque autre point de notre sainte règle, que ce soit encore à cette fin ; que si vous condescendez à vos Sœurs, que ce soit avec intention d'obéir ; bref, que vous donniez à tout ce que vous ferez, et même à tout ce que vous penserez, le mérite de la sainte obéissance.

Il faut obéir à tout ce que votre maîtresse vous dira, simplement et amoureusement, et ne permettre jamais à votre esprit de discourir si ce que l'on vous commande est bien ou mal ; mais, faire simplement et promptement tout ce que l'on voudra de vous. Non, mes filles, ne permettez pas à vos esprits de faire le discernement : ceci ne serait-il point mieux que cela ? Non, répondez à de telles pensées : il me suffit que l'on me commande ; c'est assez, quoique les choses vous semblent extravagantes. Ne désistez point de faire cette réponse : l'obéissance le veut, je le ferai.

Il faut, de plus, être si promptes, que l'on ne tarde pas un moment, pas d'un clin d'œil. Quand l'obéissance vous appelle, il faut quitter tout ce qui se peut quitter, sinon que vous teniez

une chandelle allumée ; il ne faudrait pas la jeter là, mais il la faudrait éteindre. Comme aussi, si vous teniez un pot de vin, il faudrait le mettre à terre et fermer le tonneau, afin qu'il ne répandît pas. Mais, tout ce qui se peut quitter, il le faut lâcher soudain, sans retardement quelconque; et je ne veux point que le mois prochain l'on me dise que l'on a fait beaucoup de fautes, et que l'on n'y a pas pensé. Oh! non, mes filles, pensez-y; j'en veux être moi-même; que si je fais de grosses fautes, je vous les viendrai dire fidèlement.

INSTRUCTION XIX

(Faite en 1631)

SUR LE MAL QU'APPORTE A L'AME UNE CRAINTE SERVILE, ET LE BIEN QU'ON TROUVE A SERVIR DIEU AVEC UN COEUR PUR, SIMPLE, LARGE ET CONFIANT.

Notre maîtresse, que voulez-vous que je dise à vos Sœurs novices? Je leur dirai simplement la pensée qui m'est venue plus de vingt fois : c'est que je regarde quelquefois nos filles, et je vois, grâces à Dieu, qu'elles marchent comme il faut; mais, il m'est venu cette pensée, qu'elles marchent un peu trop par la crainte. Je veux dire qu'il me vient en vue qu'elles craignent un peu trop les yeux de leur maîtresse et de leurs Sœurs, et qu'elles craignent trop de faillir, et cela me fait penser que c'est plutôt par la crainte d'être averties que par le seul et unique motif de plaire à Dieu. Ma pensée n'est-elle pas véritable, mes chères filles? Si cela est, il faut tout de bon s'affranchir de ce défaut; car, si vous faites vos actions pour les yeux de votre

maîtresse, ou par crainte que vos Sœurs ne vous en avertissent, et si vous n'êtes soigneuses de garder cette pureté de cœur, et de faire tout pour plaire à Dieu seul, je vous dis et vous assure que vous ne serez jamais que de vraies idoles de religion.

Notre maîtresse, inculquez bien dans l'esprit de vos novices l'amour à la pureté d'intention; car où est la pureté d'intention en une âme, toutes les vertus y seront bientôt assurément; et, si elle n'a pas la pureté d'intention, elle n'a ni vraie vertu ni vraie dévotion.

Je vous dis derechef, mes chères filles, que si vous ne faites autant de bonnes actions lorsque nul ne vous voit que Dieu, si vous n'êtes aussi soigneuses de vous maintenir modestes et recueillies lorsque vous êtes en vos cellules, et aussi affectionnées à vous maintenir dans l'exacte observance, quand vous êtes seules, que quand vous êtes à la vue de votre maîtresse, vous ne vaudrez jamais rien en la religion, ni pour vous, ni pour les autres, ni pour le monastère, et ne serez que des fantômes, des masques et des idoles de religion, qui ne font qu'occuper les cloîtres, et n'y servent que d'ennuis et de matière de mortification aux autres; car quand vous n'aurez plus votre maîtresse, vous vous relâcherez et donnerez bien de l'exercice à une supérieure. Vous devez être beaucoup plus soigneuses de vous tenir sur vos gardes, pour ne pas faillir et pour bien faire, lorsqu'il n'y a que Dieu et vous, qui si vous étiez à la vue de toute la terre, de votre supérieure, de votre maîtresse et de toutes vos Sœurs; car les yeux de Dieu vous doivent être en tel respect, que tout votre soin, toute votre étude, toute votre attention doivent être de ne leur point déplaire et de ne les point offenser.

Il n'y a rien qui offense tant les yeux de Dieu que de voir une religieuse se garder de broncher, et de faire des infidélités devant les yeux des créatures, et ne faire cas de commettre des infidélités devant les siens divins; comme il n'y a rien qui lui agrée tant que

de voir une âme fidèle, soit qu'on la voie ou qu'on ne la voie pas. La chaste épouse doit craindre, mais d'une sainte crainte, d'offenser les yeux de son Époux; elle doit toujours penser que si les créatures ne la voient pas, le Créateur, auquel rien n'est caché, la voit; et elle craint d'une sainte crainte d'offenser ses yeux divins. C'est là, ma fille, la vraie fidélité; car c'est où vous trouverez le plus d'amour de Dieu et de quoi il vous saura bon gré.

Au commencement il se faut servir de tout : de la crainte servile, de la chaste, de l'amoureuse et de la filiale; enfin il faut faire flèche de tout bois, à cause de la multitude d'ennemis qui attaque les commençants. Cela donc n'est pas mauvais, d'honorer la vue et la présence de la maîtresse, et se tenir en respect devant elle, pourvu que vous ayez cette fidélité d'être aussi attentives sur vous, quand il n'y aura que Dieu qui vous verra, que lorsque vos supérieures vous verront. Voire même, mes filles, je voudrais que vous fussiez si fidèles à Dieu, que vous fissiez plus d'attention, quand vous êtes seules, pour ne point broncher, que quand vous êtes devant votre maîtresse, comme disant en vous-mêmes : Je suis ici devant ma maîtresse, si je fais quelque faute elle me le fera bien savoir, car elle aime mon bien; il faut donc me tenir en liberté de cœur. Mais je suis seule ici avec mon Dieu; si je suis infidèle, si je me relâche, qui m'en reprendra? Oh! c'est ici qu'il faut être fidèle, car les yeux de Dieu sont sur moi. Je suis en secret, mais Dieu voit le secret des cœurs et rien ne lui est caché. O mon Dieu! je respecterai votre présence et honorerai votre regard.

J'aurais encore envie, mes chères filles, que vous fussiez plus attentives à faire le bien qu'à vous garder du mal. J'entends ces petites imperfections, tant il semble que vous soyez restreintes, gênées, comme si on vous avait pressées entre deux ais, tant vous craignez, ce semble, de faire, ou dire rien de mal. Il ne faut pas cela, mes filles; il faut la sainte franchise, la douce

affabilité, une sainte et modeste liberté d'esprit et de cœur, une conversation affable et gracieuse, humble, courageuse, égale et naïve. C'est là qu'est l'esprit de notre vocation, et non pas d'être si resserrées, de tout craindre; élargissez-vous, je vous prie, et n'ayez pas des cœurs tant étroits; mais des cœurs larges, grands, spacieux, amples, qui tiennent sans contrainte Dieu, toutes ses grâces, et les vertus de votre vocation et Institut. La vraie servante de Dieu doit avoir toujours dans son cœur et sur son visage, la candeur, la douceur, la franchise, et la sainte liberté des enfants de Dieu.

Eh! savez-vous? Dieu ne se plaît pas dans des cœurs étroits et resserrés comme celui de ma sœur N. Elle est légère naturellement; elle veut dompter cela, elle se tient si resserrée qu'on dirait qu'elle n'ose pas souffler. Oh! ma fille! ce n'est pas ainsi qu'il faut entreprendre votre besogne. Il faut aller tout doux; se garder, dans l'occasion, de faire le mal; être attentive à faire le bien, et cela sans contrainte ni gêne. Faire le bien parce qu'il plaît à Dieu; fuir le mal parce qu'il lui déplaît, sans autre motif.

Quand on vous dit, mes filles, qu'il vous faut tenir humbles, basses, petites et soumises, l'on vous dit vrai; car c'est le propre lieu des novices que d'être sous les pieds de tout le monde : c'est leur vrai élément que l'humilité et abjection; leur vrai bien, que la mortification; leur vraie nourriture, que l'oraison et attention à Dieu. Mais l'on ne veut pas dire pour cela que vous vous teniez gênées, car la contrainte n'est rien moins que l'humilité.

La vraie et parfaite humilité est sans contrainte. Elle est fondée sur la sainte liberté d'esprit qu'ont les enfants de Dieu, qui est d'être indépendante de toutes les choses créées. L'essence de la vraie humilité de cœur, que le Sauveur nous recommande, c'est de connaître que nous ne sommes rien qu'une vapeur, qu'une ombre, qu'un vrai rien, et en être bien aise; se com-

plaire et se délecter de notre rien, afin que Dieu soit notre tout : et le haut point d'humilité c'est de désirer, d'accepter, et être bien aise de se voir pourchassée, et nous complaire que tout le monde nous connaisse, estime et traite comme des choses viles, abjectes et de néant. Cette humilité-ci n'apporte point de contrainte ; au contraire, elle donne à l'âme qui la possède la vraie et sainte liberté. Elle ouvre le cœur pour recevoir tout de la main du bon Dieu.

Mes chères filles, il faut mettre cette maxime bien avant dans vos cœurs : que rien du tout n'arrive que par l'ordonnance de ce grand bon Père Céleste, duquel l'œil et la Providence s'étendent sur toutes les créatures ; et, sous cette Providence divine, il faut vivre toute remise et toute libre ; car les contraintes et les gênes sont pour les enfants du siècle, qui vivent sous l'esclavage du monde, et non pour les enfants de Dieu, qui vivent sous son joug, qui est doux et suave.

Quand je dis de vous ouvrir, de prendre de la liberté d'esprit, cela ne veut pas dire qu'il faille s'évaporer, faire des gestes contre la modestie, dire des paroles oiseuses, porter la vue égarée : ce n'est pas cela, mes filles, car c'est la liberté malheureuse et fausse. Mais, ce que je veux dire, c'est que vous fassiez tout en esprit de joie, avec plaisir de voir que vous faites des choses pour plaire à Dieu. Si vous portez la vue basse, que ce soit sans gêne, gaiement pour Dieu, étant en vous-mêmes bien aises d'avoir cette pratique à lui présenter ; que vous soyez intérieurement bien aises de vous tenir en modestie, et d'assujettir votre corps et tous ses sens et ses mouvements, parce que les yeux de Dieu sont sur vous, et que la modestie religieuse lui est agréable, et ainsi de toutes les mortifications. Conversez franchement, joyeusement, simplement et très-cordialement ensemble, parce que Dieu aime l'innocence et la suave rondeur des âmes dédiées à son service et vouées à son amour.

Voilà donc la pratique que je laisse à nos filles, de faire leurs

actions avec une intention pure et droite, et non pas pour les yeux de leur maîtresse ni de leurs Sœurs, mais par la révérence de ceux de leur Sauveur, et qu'elles soient fort suaves et libres de la sainte liberté qui les conduira à la parfaite observance; toute liberté qui n'aboutit pas là est fausse. Apprenons donc à ces filles à s'ouvrir de telle sorte, qu'elles se tiennent toujours exactes à leurs devoirs; car la liberté d'esprit n'est pas la dissipation, c'est l'observance amoureuse. Cela est bien doux, mes filles, n'est-il pas vrai, de servir Dieu sans autre contrainte que celle de l'amour de ce bon Dieu et de votre vocation. Certes, il vous faut faire force à vous-mêmes, car il n'y a que les violents qui ravissent le ciel. Il faut contraindre vos vieilles habitudes et inclinations pour les ajuster à la raison et à la règle; mais il faut que cette sainte violence se fasse sans contrainte, ains avec liberté d'esprit, et avec une suave joie intérieure de se contraindre pour Dieu. Mais, mes filles, que ce soit bien pour Dieu seul : pesez bien ceci; car, puisqu'il me semble que vous le comprenez, et que vous désirez de l'embrasser, j'espère que vous le pratiquerez. Je vous assure que c'est la doctrine salutaire et qui me semble vous être maintenant plus utile. Notre maîtresse, inculquez-la bien dans les cœurs et la leur faites bien comprendre, afin que, l'ayant bien comprise, elles la pratiquent. Elles sont de bonne volonté, toutes nos filles, et j'espère que Dieu les bénira, pourvu qu'elles soient très-humbles, très-douces, de bonne observance, et qu'elles fassent bien ce que je viens de dire.

Ma sœur N. ne rira plus quand on la mortifiera, car c'est une légèreté de laquelle elle veut bien s'amender. O ma fille! toutes les mortifications que l'on vous fait au noviciat vous doivent être en respect; car non-seulement elles ont été ordonnées par notre saint Fondateur; mais aussi Dieu, de toute éternité, vous a préparé tous ces petits moyens pour vous aider à vous avancer en la voie de la perfection et du salut. Voyez-vous donc de quel

œil il les faut regarder? Dorénavant, ma fille, regardez-les avec révérence et recevez-les avec dévotion.

Nos filles se récréent-elles bien? Je désire qu'elles soient non-seulement recueillies, cordiales et suaves, mais je veux aussi qu'elles soient joyeuses et allègres, et qu'elles travaillent à leur besogne avec des cœurs qui ne soient ni contraints ni timides; mais avec des cœurs larges, contents et joyeux, et qu'elles soient toujours gracieuses, sans mines refrognées.

INSTRUCTION XX

SUR L'INDIFFÉRENCE A RECEVOIR DES CONSOLATIONS OU DES SÉCHERESSES EN L'ORAISON.

Mes très-chères filles, c'est une bonne finesse pour l'oraison que la simplicité avec Dieu, car par cette voie l'âme se conforme et se rend semblable, en quelque façon, à son Dieu, qui est un esprit fort pur et très-simple. Bienheureuses sont les âmes qui se laissent entièrement conduire à l'attrait de Dieu, le suivant en simplicité de cœur, retranchant à leur esprit toute curiosité, multiplicité, répliques, distinctions, ou désirs de se voir soi-même, suivant simplement et fidèlement la simplicité de leur attrait.

Ma fille, qui ne cherche pas la suavité de l'oraison, ne s'aperçoit pas quand il n'y trouve pas la douceur et suavité. Quand une personne va en un lieu sans prétention d'y trouver quelque chose, encore qu'elle la rencontre, elle n'y pense pas toutefois; et, si elle n'y trouve rien, elle ne s'en met pas en peine, parce qu'elle ne cherchait rien : ainsi, mes chères filles, allez à l'oraison, non pour chercher les goûts, non pour y recevoir des consolations, mais pour vous tenir en une extrême révérence et

abaissement devant Dieu, pour épancher votre misère devant sa miséricorde, pour vous tenir, nonobstant toutes vos distractions, en sa sainte présence, ne voulant et ne cherchant que son bon plaisir et sa sainte volonté; ainsi faisant, vous ne vous apercevrez pas si vous n'avez point de goût, parce que ce n'est point le goût que vous cherchez, mais Notre-Seigneur, lequel vous trouverez toujours par la foi; cela doit vous suffire. Faites fidèlement votre devoir et ne vous mettez pas en peine, il saura bien faire le sien envers vous quand il en sera temps.

Oh! que je voudrais bien que nos Sœurs n'allassent point chercher leurs goûts et consolations en l'oraison, mais seulement Notre-Seigneur et sa sainte volonté, qui n'est pas moins dans les distractions involontaires que dans les suavités délectables, qui font grand bien toutefois quand Notre-Seigneur les donne. Et j'ai tant de confiance en nos Sœurs, que je m'assure que quand il plaira à Notre-Seigneur de leur en donner elles ne les refuseront pas. Quand vous en aurez, mes filles, humiliez-vous fort, et confessez que vous ne méritez pas d'être nourries de cette manne qui fortifie si fort l'âme et la fait courir si allègrement au service de Dieu; faites-en profit, mais ne vous y attachez pas. Quand vous n'en aurez point ne les désirez pas; mais humiliez-vous fort, reconnaissant que vous ne méritez pas ces suavités divines, parce que vous ne vous mortifiez pas assez ou que vous n'êtes pas assez fidèles à en tirer profit, et ne laissez pas de faire votre petit devoir, étant soigneuses de faire force pratiques de vertus, force oraisons jaculatoires, force rejet des distractions, et, Dieu vous voyant ainsi, vous bénira.

INSTRUCTION XXI

SUR LA PURETÉ DE COEUR ET L'IMPORTANCE DE S'AFFECTIONNER A L'ORAISON.

Hé bien, mes filles, je vous amène une maîtresse; vous lui obéirez bien de bon cœur, je le sais bien, et lui rendrez le même honneur et la même simplicité qu'aux autres que vous avez eues ci-devant.

Et vous, notre maîtresse, vous servirez nos filles que voici, joyeusement, fidèlement et de bon cœur, notre nombre s'accroîtra. Ce que je désire que vous inculquiez le plus à celles qui seront sous votre charge, ce sont ces trois choses : premièrement la pureté de cœur, qui bannit toute sorte de péchés et imperfections volontaires; car qui se plaît de plaire à Dieu, fait tout purement pour son amour. La seconde chose, c'est la très-exacte observance de tout ce qui est de l'Institut, être très-soigneuses que tout, entièrement, se pratique, voire même les moindres choses, et par ce moyen les rendre souples comme des gants; car c'est l'une de nos observances, que l'humble déférence des unes aux autres, avec un honneur grand et cordial, lequel, comme dit notre Bienheureux Père, ne consiste pas aux gestes extérieurs, mais aux véritables sentiments du cœur. La troisième chose c'est l'affection à l'oraison et au saint recueillement; car c'est là où elles recevront lumière et force pour une plus parfaite observance. Voyez-vous, mes filles, plus l'âme est proche de Dieu, mieux elle connaît sa volonté; et plus elle se rend familière avec sa bonté par l'oraison et le recueillement, plus aussi il lui donne de force pour embrasser ce qu'elle voit lui être agréable. Notre maîtresse, je ne

vous recommande pas de mortifier ces filles-ci, elles le sont déjà toutes. Et puis je n'aime pas ces mortifications qui surchargent l'attention, bandent l'esprit, accablent le corps, mais oui bien celles qui se rencontrent dans l'observance à chaque moment, selon l'ordre de la Divine Providence. A Dieu, mes chères filles, dans dix-neuf jours nous nous reverrons, Dieu aidant. Demeurez avec notre Seigneur, toutes à Lui, et ne crains point, petit troupeau, car c'est Dieu qui te gouverne, et mon Père Céleste a soin de toi.

INSTRUCTION XXII

(Faite en 1633)

SUR CES PAROLES : RIEN NE PEUT PROFITER A L'AME SANS L'AMOUR ET SANS L'OBÉISSANCE.

Mes très-chères filles, il faut que vous mettiez cette maxime bien avant dans vos esprits, que rien ne peut profiter à l'âme religieuse sans la soumission à l'obéissance. L'amour est vraiment ce qui donne le prix à nos œuvres, mais l'obéissance est la preuve du prix que valent nos œuvres, lesquelles ne sont prisables qu'autant qu'elles sont faites avec charité et obéissance.

Je vous assure, mes chères filles, que quand même vous auriez le don des larmes, jusqu'à vous consumer à pleurer les péchés de votre prochain; quand vous auriez le don de prophétie; quand vous seriez ravies et verriez les anges; quand vous seriez toujours récolligées et unies à Dieu, si vous n'êtes obéissantes et simples, tout ce que je viens de dire n'est

que tromperie de votre ennemi, et votre amour n'est qu'illusion; car Notre Sauveur a dit : *Tous ceux qui me crieront, Seigneur, Seigneur,* c'est-à-dire qui prient souvent, *n'entreront pas au royaume des cieux; mais seulement ceux qui feront la volonté de mon Père.* Voyez comme ce bon Sauveur a mis la marque du vrai amour en l'obéissance : *Si vous m'aimez, faites ce que je vous commande; en cela je connaîtrai que vous m'aimez.* Et, en un autre lieu, il fait voir que la béatitude se donne à cause de l'obéissance : *Vous serez bien heureux,* dit-il, *quand vous aurez fait tout ce que je vous ai enseigné, et que vous aurez accompli tous ces petits commandements.* Mes chères filles, toutes ces choses sont vérités de l'Écriture; la récompense se donne à proportion de l'amour, et l'obéissance est la preuve du vrai amour. Or, je désire grandement que vous aimiez souverainement cette pratique d'obéir en tout, se soumettre en tout, ne rien faire sans obéissance, et cela époinçonné de l'amour de votre Époux.

Je ne veux point que vous pensiez qu'il faille faire de grandes choses pour montrer à Notre-Seigneur que vous l'aimez : non, mes filles, les grandes choses sont bonnes quand Dieu les offre; mais, nos petites, offrons-les à sa bonté avec un grand amour et grande soumission, et la récompense sera à l'égal de ces deux choses : amour et soumission.

Notre-Seigneur, dans aucun endroit de l'Écriture, ne dit pas : Mon fils, donne-moi ta tête, tes bras, ta vie, mais seulement : *Mon enfant, donne-moi ton cœur;* qui a le cœur de l'homme a tout l'homme. Le cœur est le siége de l'amour; quand j'aurai ton cœur, j'asseierai mon amour dessus; et même je logerai mon amour dedans, et puis tout le reste suivra en conséquence.

J'ai toujours fort estimé ce que saint Ignace dit à un frère qui balayait lâchement : « Pour qui faites-vous cela, mon frère? » lui dit-il. — « Pour Dieu, mon père. » — « Oh! mon frère, répondit le Saint, vous le faites pour quelque faquin de

boutique. Dieu est si grand Seigneur, qu'il serait hors de raison de lui offrir une chose faite si négligemment. » Remarquez, mes filles, comme ce grand Saint veut que tout, jusqu'aux moindres actions, soient faites non-seulement par obéissance, mais encore avec un amour fervent. Quand on ne vous commanderait que de donner trois ou quatre coups de balai dans une chambre, ne laissez pas d'accepter amoureusement cela, et de le faire avec dilection, soin et ferveur; et ne pensez point que cela soit sans récompense, parce qu'il est petit; car écoutez ce que dit le Sauveur : *Si vous donnez un verre d'eau froide en mon Nom, vous aurez la vie éternelle.* Vrai Dieu, quelle bonté! qu'y a-t-il plus à notre commandement que de l'eau? Cela nous signifie que pour petite que soit la chose qu'on nous commande, dès que nous la faisons au nom de Notre-Seigneur, c'est-à-dire pour son amour, pour lui plaire, il nous donne un degré de grâce dès cette vie et nous assigne un degré de gloire dans l'autre; et, par là, il nous montre l'incomparable profondeur de sa miséricorde, l'inconcevable hauteur de ses richesses et libéralités, donnant des choses si précieuses pour de si minces : qu'en pensez-vous, mes filles? un seul degré de grâce ne vaut-il pas plus que tout le monde? un seul degré de gloire, plus qu'on ne saurait dire? Saint Paul dit que ces choses célestes sont au-dessus de tout ce que l'homme peut penser. Il ne faut point travailler pour la récompense, mais pour l'amour de Notre-Seigneur, purement et simplement; néanmoins, il faut quelquefois considérer ce que je viens de dire pour en bénir Notre-Seigneur.

Retenez bien ce premier point, cheminez toute votre vie avec ces deux pieds : l'amour et l'obéissance, soit aux règles, coutumes ou ordonnances de vos supérieures ou directrices, et croyez assurément que ce que vous faites sans cette intention d'obéir et plaire à Dieu ne vous peut profiter de rien pour l'éternité, ainsi qu'il fut assuré à ceux qui dirent : *Nous avons*

chassé les démons en votre Nom, auxquels Notre-Seigneur répondit : *Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, je ne vous connais point.* Je ne veux cependant pas dire, mes filles, que vous bandiez votre esprit pour dire à chaque pas : je fais ceci pour Dieu; mais il faut, outre l'offrande générale du matin, avoir encore la virtuelle et l'actuelle ès choses principales.

La seconde chose que je désire vous voir pratiquer, c'est l'amour du prochain. Ayez ces trois choses : l'affection à l'aimer et honorer, la promptitude à le servir et secourir en ses besoins, et le doux support qui vous fasse prendre garde à ne jamais vous ombrager de ses fautes ni d'en concevoir de la mésestime ; gardez-vous-en bien, mes filles, et croyez que nous sommes tous fragiles. Votre Sœur choppe maintenant, supportez-la doucement et priez pour elle; cela n'est rien, ce sont des fruits de cette misérable vie où chacun à son tour fait quelques fautes; maintenant ma Sœur, et tantôt moi; et ainsi n'ouvrez jamais votre cœur à la mésestime du prochain; mais d'une cordiale affection aimez-le constamment et parfaitement. Notre-Seigneur n'a jamais dit : *Aimez vos prochains qui sont parfaits ou ceux qui ne font pas de fautes,* car il savait bien, ce bon Sauveur, que peu de mortels sont parfaits, et que point ne sont exempts de quelques fautes; c'est pourquoi il a dit indifféremment : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.*

Je désire en troisième lieu, mes filles, que vous vous affectionniez grandement à la pratique de ce document : *Ne demandez rien, ne refusez rien;* ayant obtenu de notre Sauveur la grâce de la vocation religieuse, *ne demandez rien, ne refusez rien* de tout ce qui se trouve en icelle; mais tenez votre cœur dans une sainte abnégation de tout ce qui se trouve çà-bas. L'âme vraiment indifférente ne demande pas seulement sa propre perfection, ains, d'une douce et constante fidélité, elle em-

ploie les occasions que Notre-Seigneur lui présente pour le servir et lui laisse le soin du surplus.

Lorsque l'on a des incommodités, il les faut exposer simplement à la supérieure ou à la maîtresse, puis *ne rien demander ni refuser.*

Quand nous avons quelques pensées orgueilleuses, il les faut traiter sévèrement et dire : Hé quoi, petit ver de terre, chétif avorton, tu n'es qu'un petit monceau d'ordure et tu veux lever la tête? Je te mettrai le pied dessus; tu crèveras ou tu t'approfondiras et t'humilieras.

INSTRUCTION XXIII

SUR LA MANIÈRE DE TOUT VOIR VENIR DE DIEU ET DE TOUTES CHOSES ALLER A DIEU.

Je voudrais savoir si nos Sœurs du noviciat sont bien ferventes, car il fait mauvais voir des novices tièdes. Voyez-vous, mes Sœurs, si vous êtes tièdes novices, vous serez tièdes professes, et par conséquent toute votre vie.

Êtes-vous bien dans la pratique de l'indifférence? la volonté d'y travailler est déjà un bon commencement. Il n'y a point de plus court chemin pour arriver à la perfection que celui de regarder toutes choses venant par la disposition de la divine Providence de Dieu; par exemple : si Dieu vous envoie une grande douleur de tête, il faut croire que c'est un moyen qu'il vous donne pour pratiquer la vertu, car il nous faut avoir la patience pour supporter le mal. Il nous faut avoir la mortification pour prendre les remèdes, l'assujettissement d'obéir au médecin et à l'infirmière, manger quand vous n'avez pas faim. Tout cela sont

des moyens pour pratiquer la vertu, et c'est la volonté de Dieu que vous fassiez cela; mais ce n'est pas sa volonté que vous vous impatientiez, que vous ne preniez pas les remèdes, que vous ne mangiez pas quand on vous le dira. L'on vous donnera une robe qui sera bien déchirée, qui ne sera pas bien comme il faut, vous aurez beaucoup de peine à la mettre. Eh bien, il faut considérer que c'est un moyen que Dieu vous envoie pour pratiquer la vertu et la mortification. L'on nous apporte une portion qui n'est pas à notre goût, il faut considérer que c'est un moyen que Dieu nous envoie pour pratiquer la vertu et mortifier le goût; il la faut manger, encore que vous ne l'aimiez pas. Si vous la repoussez rudement, que vous en témoigniez de la répugnance, alors vous ne faites pas la volonté de Dieu, qui avait permis ce moyen pour vous mortifier.

Si l'on vous avertit en charité, il ne faut pas penser en vous-même que peut-être vous avez fait quelque chose à cette Sœur, de quoi elle se venge, et quand même vous croiriez de ne l'avoir pas fait, il faut croire que la Sœur, qui vous avertit, ne le dirait pas s'il n'était vrai et si elle ne l'avait pas vu; mais il faut prendre cela comme un moyen que Dieu a permis pour nous humilier, et c'est sa volonté que vous fassiez cela, mais non pas que vous en sachiez mauvais gré à la Sœur, ni que vous croyiez que c'est par vengeance.

Si une Sœur nous dit une parole sèche, eh bien, il faut souffrir cela, car ce n'est pas la volonté de Dieu que vous vous en vengiez, ni que, pour une qu'elle vous a dite, vous lui en disiez deux. Quand l'on aura du ressentiment, et que l'on sent le désir de se revenger, il faut s'humilier devant Dieu et prendre cela comme une production de notre mauvaise nature, et puis laisser gronder les sentiments tant qu'ils voudront, car vous ne faites point d'imperfection si vous ne dites pas ce que votre nature vous porte à dire. C'était la grande pratique de notre Bienheureux Père et ce qui l'a rendu saint. Combien de fois est-il monté

et descendu ces degrés [1] pour contenter des pauvres gens qui lui disaient : « Monsieur, nous vous voudrions dire un mot », et il leur disait avec sa douceur et cordialité ordinaires : *Allons, mon ami.* Il n'en laissait passer aucune pratique. Il lui survenait quelquefois tant d'affaires, qu'il aurait, ce semble, fallu quinze jours pour s'en démêler, et il les expédiait souvent dans deux ou trois jours. Ah! mes Sœurs, que nous sommes filles d'un grand Saint! Si nous l'imitons et que nous pratiquions tout ce qu'il nous ordonne par nos règles et constitutions, nous irions bien avant dans le ciel.

Je parlais, il y a quelque temps, à une bonne âme qui me dit qu'elle avait été quatre mois dans des contradictions et des épreuves bien grandes. Premièrement, il lui arriva une maladie très longue et très-fâcheuse; elle était contrariée de sa supérieure et n'avait aucune consolation; elle était grandement sèche à l'oraison. Quand elle avait besoin de manger, on la faisait mourir de faim; quand elle n'avait pas besoin de manger, l'infirmière la contraignait et la faisait manger par force. Elle demeura quatre mois de cette sorte sans jamais s'impatienter; au contraire, elle recevait tout de la main de Dieu, non qu'elle me l'ait dit, mais je connaissais à l'ouïr parler qu'il en était ainsi.

Elle ne put cependant s'empêcher de me dire en confiance, que par sa fidélité à cette pratique *de tout voir venir de Dieu, et de toutes choses aller à Dieu,* elle avait plus avancé chemin en l'union divine, que si elle eût eu toutes choses à souhait, et qu'un chacun se fût empressé de lui témoigner de la compassion.

Vous me demandez comme il faut faire pour avoir une grande

[1] D'après ces paroles, il paraît que la Sainte fit cet entretien au commencement de la fondation du deuxième monastère d'Annecy. Les fondatrices demeuraient alors chez M. Favre de la Valbonne, dans la maison que saint François de Sales avait habitée.

générosité et une grande confiance en Dieu, quand après s'être confessée, vous n'avez pas toute la contrition que vous voudriez. Ma chère fille, il faut alors dire de tout votre cœur : Mon Dieu, je vous demande la contrition de mes péchés, et après que l'on vous a donné l'absolution, ayez assurance que la coulpe de vos péchés vous est pardonnée, car pour avoir un vrai esprit de générosité, il ne faut pas avoir confiance en soi-même, mais il la faut mettre toute en Dieu.

Nos Sœurs lisent-elles bien leurs règles? Je vous dis, mes Sœurs, qu'il faut bien faire attention en les lisant et considérer un peu ce qu'elles disent. Je ne dis pas qu'il faille s'arrêter sur ce qui regarde la communauté, mais il faut faire attention quand on lit la constitution de l'*Humilité*, de la *Modestie*, de l'*Obéissance*, de l'*Entrée des novices*. Ah! si celles-là étaient bien considérées et observées, il y aurait bien assez pour arriver à une grande perfection.

PRATIQUES

DE LA PRÉSENCE DE DIEU, DONNÉES PAR NOTRE BIENHEUREUSE MÈRE, POUR DÉFI, EN 1623.

La première pratique est de faire toutes ses actions pour l'amour de Dieu, tant pour laisser le mal que pour faire le bien.

La deuxième, que toutes pensent en Dieu simplement, selon leur attrait, sans s'empresser ni se charger de multitudes de pensées et d'attentions.

La troisième, c'est de penser, par la vérité de la foi, que Dieu est présent par essence et puissance, et que nous devons être honteuses de faillir devant Lui, qui est la pureté même, et pratiquer les vertus parce qu'elles lui sont agréables et qu'il aime les âmes vertueuses.

La quatrième, est de regarder Dieu dans notre cœur, comme dans son temple, qu'il ne faut pas oser salir, ni rien faire qui déplaise à sa divine Majesté, ni laisser rien à faire de ce que nous savons qui lui plaît.

La cinquième, c'est la pensée que Dieu nous voit de son trône céleste, pour observer si nous sommes fidèles à sa grâce, à faire sa volonté, à ce que nous lui avons promis et à nos observances.

La sixième, sera d'imiter Notre-Seigneur, par la patience ès-travaux, tant intérieurs qu'extérieurs, et dans la douceur et l'humilité, les deux vertus de son Cœur, qu'il veut que nous apprenions de Lui.

La septième, est d'être attentive à ne pas être plus d'un quart d'heure sans faire quelque acte d'amour vers la divine Majesté toujours présente, ou quelque autre acte conforme à l'attrait de chacune et selon sa dévotion particulière, pour nous unir à sa Bonté.

La huitième : pour être plus fidèle à ce défi, l'on rendra compte des vertus que l'on aura pratiquées; ensuite, de l'attention qu'on aura faite à cette adorable présence, et des fautes qu'elle nous aura fait éviter.

DÉFI GÉNÉRAL

QUE NOTRE BIENHEUREUSE MÈRE A DONNÉ AUX SOEURS D'ANNECY, POUR L'AVENT DE 1625.

Il faut avoir le cœur doux et gracieux envers le prochain; l'esprit doux est soumis à Dieu, retournant à Lui avec humilité et abaissement intérieur, en toutes occasions, les acceptant comme venant de sa main.

Ce *défi*, mes chères filles, est fondé sur la doctrine de notre Bienheureux Père, qui nous dit *d'aller de Dieu à l'humilité* et *de l'humilité à Dieu*.

Vous voulez savoir comment cet avis se pratique, *d'aller a Dieu avec abaissement en toutes occasions*. Ma chère fille, lorsque vous êtes tombée en quelque faute considérable, au lieu de vous amuser à réfléchir sur votre manquement, allez à Dieu en vous humiliant doucement; si l'on vous loue, jetez votre cœur en Dieu, vous abaissant devant Lui profondément; si l'on vous blâme et méprise, allez à Dieu et vous anéantissez, vous abaissant encore plus bas qu'on ne vous met, reconnaissant votre misère et confessant qu'on a bien sujet de vous traiter de la sorte; si l'on vous contrarie, allez à Dieu; si l'on vous satisfait, allez à Dieu et acceptez tout de sa main.

Pour la douceur, je n'entreprends pas de vous en parler à cette heure; tout ce que je vous en puis dire, c'est que, lorsque je vous prie d'avoir le cœur doux envers votre prochain, je n'entends pas parler du cœur de chair, de la partie inférieure; mais de notre cœur d'esprit, de la partie supérieure.

DÉFI GÉNÉRAL

QUE NOTRE DIGNE MÈRE A DONNÉ, EN 1633.

Les pratiques générales seront : de s'accuser franchement de ses fautes ou défauts, et d'aimer la correction.

Cette sainte Mère a fait dire tout haut à chacune une pratique particulière, que l'on a choisie selon son besoin. Ainsi l'une a pris, de ne point s'excuser; une autre, de ne perdre aucune occasion de s'avilir et faire oublier; d'autres ont dit qu'elles prieraient pour les personnes qui leur fourniraient occasion d'abjection; et, plusieurs, qu'elles ne refuseraient aucun service au prochain, se regardant comme trop honorées de servir les épouses de Jésus-Christ. Les plus ardentes à la perfection ont dit : qu'elles seraient vigilantes à n'accorder aucune satisfaction à leurs sens, pour les punir d'avoir cherché du plaisir hors de Dieu. Quelques-unes, enfin, ont dit qu'elles s'affectionneraient tout particulièrement à pratiquer le document de notre Bienheureux Père : *ne rien demander, ne rien refuser*. Ainsi chacune a choisi sa pratique selon sa nécessité et dévotion.

Cette Bienheureuse Mère a ensuite ajouté : qu'il fallait tous les jours, à l'exercice du matin, exciter en nous cette affection de faire *toutes choses en esprit de profonde, sincère et franche humilité*, ainsi que nos Constitutions nous ordonnent; puis elle a dit qu'elle ne voulait point donner d'autre défi hors de là, que même elle y avait pensé plusieurs fois, et qu'il ne lui était point venu autre chose en l'esprit que l'*humilité*.

Elle a aussi dit que tous les mois on changera les pratiques générales et particulières, de sorte que le second mois elle a donné, pour la pratique générale, de *se tenir en soi-même* dans

un saint rabaissement avec une filiale crainte de déplaire à Dieu par nos paroles.

Le troisième mois, qui se trouve en carême, elle a donné pour pratique de *bien recevoir*, pour l'amour de Notre-Seigneur, *toutes les peines, mortifications* et *humiliations* qui arriveront, en union de celles que ce divin Maître a endurées pour nous, et de penser souvent à sa sainte Mort et Passion.

Le quatrième mois, Sa Charité a donné la *condescendance*. Puis, quelque temps après, elle a dit au Chapitre, que, pour nous davantage assujettir, elle nous donnait de faire tous les jours trois actes d'humilité extérieure et neuf actes intérieurs, et qu'on en rendrait compte tous les dimanches.

TABLE DES MATIÈRES

EXHORTATIONS

(faites en chapitre)

SUR PLUSIEURS POINTS DE LA RÈGLE DE SAINT-AUGUSTIN

EXHORTATIONS SUR PLUSIEURS POINTS DES CONSTITUTIONS DE LA VISITATION

EXHORTATIONS SUR DIVERS SUJETS

EXHORTATIONS POUR QUELQUES FÊTES ET PRINCIPAUX TEMPS DE L'ANNÉE

ENTRETIENS

FAITS A LA RÉCRÉATION ET AUX ASSEMBLÉES DE LA COMMUNAUTÉ.

INSTRUCTIONS FAITES AU NOVICIAT.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 11548.

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT
DE CHANTAL

SA VIE ET SES ŒUVRES

ÉDITION AUTHENTIQUE

PUBLIÉE PAR LES SOINS

DES RELIGIEUSES DU PREMIER MONASTÈRE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE D'ANNECY

TOME TROISIÈME

Ce volume a été déposé au Ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1876.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C[ie], 8, RUE GARANCIÈRE.

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT

DE CHANTAL

SA VIE ET SES ŒUVRES

ŒUVRES DIVERSES

II

MÉDITATIONS POUR LES SOLITUDES [RETRAITES] ANNUELLES

DÉPOSITION DE SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT DE CHANTAL
AU SUJET DE LA CAUSE
DE BÉATIFICATION ET CANONISATION DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

OPUSCULES DIVERS



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1876

PRÉFACE

Suivant le conseil de l'Esprit-Saint, les Religieuses de la Visitation n'ont pas voulu laisser perdre une seule parcelle du précieux héritage de leur sainte Fondatrice; elles ont recherché avec un soin jaloux ses moindres écrits, ainsi que les nombreuses exhortations tombées de sa bouche.

Grâce à Dieu, leur moisson a été abondante. La Providence a permis que leurs Sœurs aînées, contemporaines de la Sainte, aient mis autant de sollicitude à noter et à conserver ses enseignements, qu'elle-même en avait mis à recueillir ceux de son Bienheureux Père.

Les Anges gardiens de la *sainte source* ont veillé avec amour sur ce trésor, et, après les vicissitudes des temps les plus désastreux, nous le retrouvons aujourd'hui, sinon en son entier, du moins bien plus riche que nous n'osions l'espérer.

Le présent volume, qui est le second et dernier des œuvres diverses de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, renferme des opuscules plus ou moins connus, auxquels les Religieuses de la Visitation d'Annecy ont ajouté des matériaux récemment découverts. Elles ont distribué le tout en six groupes :

1° Les MÉDITATIONS; 2° la DÉPOSITION *de la Sainte pour la canonisation de saint François de Sales;* 3° *Différents* OPUSCULES; 4° *Plusieurs* FRAGMENTS, *récemment découverts, du précieux* RECUEIL *déjà connu sous ce titre :* PAROLES, INSTRUCTIONS ET AVIS *de saint François de Sales à la Sainte;* 5° des SENTENCES *pour tous les jours de l'année*, *tirées des écrits de la Sainte;* 6° enfin QUELQUES POINTS DE LA VIE RELIGIEUSE *expliqués par le saint Fondateur à ses premières filles.*

1° MÉDITATIONS POUR LA SOLITUDE ANNUELLE. — Les MÉDITATIONS, il est vrai, appartiennent pour le fond à saint François de Sales, puisqu'elles furent extraites, en grande partie, pour ne pas dire en totalité, de ses œuvres; mais à sainte Jeanne-Françoise de Chantal revient la gloire d'avoir donné la première idée de cet ouvrage, d'en avoir surveillé l'exécution, d'avoir joint à chaque point de méditation des affections capables d'inspirer à l'âme le désir des plus héroïques vertus.

Ce recueil, formé d'abord pour le premier monastère de la Visitation d'Annecy, fut ensuite communiqué en manuscrit à plusieurs autres maisons de l'Ordre. C'est ce qui résulte d'une lettre de sainte de Chantal à une supérieure, lettre datée d'Annecy, 4 juillet 1638, où la Sainte s'exprime ainsi : « J'espère, ma très-chère Sœur, que Dieu me fera » encore la grâce de vous communiquer, dans quelque » temps, les Méditations pour nos solitudes annuelles, tirées » des écrits de notre Bienheureux Père; car je désire intimement que les filles de la Visitation nourrissent leurs » âmes de ce bon et suave pain. Notre chère Sœur Fran» çoise-Madeleine de Chaugy y travaille fort soigneusement,

» et j'y tiens la main et le revois tant que je puis. » En effet, la Sainte prépara elle-même la lettre d'envoi et la préface placées en tête des Méditations, mais elles ne furent imprimées, comme tout porte à le croire, qu'après sa mort, et sans doute par les soins de la Mère de Chaugy. L'édition première qui en fut faite ne porte aucune indication de lieu ni de date; cependant tous les caractères extérieurs permettent de la rapporter à cette époque.

2° Déposition de sainte de Chantal *pour la canonisation de saint François de Sales.* — Bientôt après l'heureuse mort de l'illustre évêque de Genève, on s'occupa très-activement de réunir les matériaux nécessaires à la cause de sa béatification. « Notre sainte Mère de Chantal, dit la Mère de » Chaugy, se mit à y travailler elle-même (1625), faisant à » loisir une très-belle *déposition*, et procurant que ceux qui » avaient connu ce Bienheureux et conversé avec lui en » fissent aussi. » (*Mémoires*, 1re *partie, chap.* XIX).

De nombreux prodiges opérés par l'intercession du grand serviteur de Dieu secondèrent ce mouvement; ils appelaient sur sa tête les honneurs officiels de l'Église.

Ce fut en l'année 1626 que Mgr André Frémyot, archevêque de Bourges (frère de la Mère de Chantal), Mgr Pierre Camus, évêque de Belley, et Georges Ramus, chanoine et docteur de Louvain, furent nommés par la Congrégation des Rites à l'effet d'informer sur les vertus et les miracles du Vénérable François de Sales.

Parmi les nombreux témoins qui furent alors entendus, figure, au-dessus de tous les autres, la Mère de Chantal. L'humble fondatrice de la Visitation fut admise à déposer

tous les jours, du 27 juillet 1627 jusqu'au 3 août inclusivement, sauf le 1er août, qui était un dimanche. Les séances, qui se tenaient au parloir du premier monastère, avaient lieu deux fois par jour, le matin et le soir, et duraient environ trois heures chacune.

Le témoignage rendu par sainte de Chantal à l'évêque de Genève, à celui qui avait été son directeur et son guide, est d'un intérêt puissant, d'une valeur historique sans égale. Il faut être, en effet, de la famille des Saints pour bien saisir, pour bien comprendre la sainteté dans les autres, et aussi pour en faire resplendir, par le langage, l'éblouissante beauté : voilà pourquoi sainte de Chantal nous a laissé, dans sa *Déposition,* le portrait le plus vrai de saint François de Sales; voilà comment elle nous a tracé de sa vie l'esquisse la plus autorisée et la plus édifiante à la fois que nous connaissions. On pourra bien ajouter au récit, le compléter sur plusieurs points, on ne fera pas mieux; on pourra développer les traits, ajouter au dessin la vivacité du coloris, on ne réussira pas à nous représenter dans un plus beau jour le Missionnaire, l'Évêque, le Docteur, le Saint, à nous peindre avec tant de bonheur cette figure si douce de la douceur de Jésus-Christ, à nous embaumer à ce point du parfum pénétrant de ses vertus.

Mais laissons un évêque d'Annecy, Mgr Rey, de glorieuse mémoire, faire lui-même l'éloge de cet ouvrage de la Sainte. Dans une lettre du 27 janvier 1839, adressée à M. l'abbé de Baudry, qui venait d'éditer la *Déposition*, le prélat s'exprime ainsi :

« La *Déposition* de sainte de Chantal! ah! mon vénérable

» confrère, voilà où l'on trouve la véritable vie de saint
» François de Sales! Partout ailleurs on admire les effets
» prodigieux du zèle de notre saint Apôtre, une suite de
» faits tous plus ou moins dignes d'édifier l'heureux lecteur
» qui se repaît d'un si touchant spectacle; mais dans la *Dé-*
» *position* de sainte de Chantal, on voit l'intérieur tout
» saint, tout angélique du céleste évêque de Genève. On y
» contemple la séve même qui animait et fécondait cet arbre
» divin et majestueux.

» Non, mon cher, on n'a qu'une idée imparfaite du Saint,
» en ne connaissant que l'extérieur de sa physionomie; mais
» son âme, sa belle âme nous apparaît tout entière dans la
» *Déposition*, je dirai volontiers dans les révélations de
» sainte de Chantal. On voit palpiter, pour ainsi dire, ce
» grand cœur où l'amour seul trouvait de la place. L'inté-
» rieur de saint François de Sales y est mis à découvert, et
» l'on s'écrie avec un saint Père : *Cœlum anima justi.* Oh!
» oui, j'ai cru apercevoir un paradis, en abrégé, dans l'âme
» de mon saint Apôtre : là on voit Dieu régner en maître
» sur un cœur qui s'est entièrement voué à lui; il en anime
» tous les mouvements, il en divinise toutes les affections;
» c'est le Saint, le Saint tout entier que l'on retrouve dans la
» *Déposition;* et quel Saint, grand Dieu! Je ne saurais jamais
» rendre l'impression que m'a faite cette lecture ravissante.
» Le cœur vous brûle en parcourant ces lignes divinement
» enchantées : on se trouve quelquefois les yeux pleins de
» douces larmes, et le brasier d'amour que l'on contemple,
» semblable au soleil, éclaire, échauffe et fortifie l'âme qui
» se trouve en face de cette belle âme. Quelque intéressante

» que sera donc la vie que vous préparez, elle serait imparfaite sans la *Déposition.* Mille fois je le répéterai, et ce sera toujours la vérité, c'est là qu'est la véritable vie de notre Saint. Soyez donc béni, mon cher abbé, pour avoir enrichi son histoire d'une aussi précieuse et aussi angélique production. »

La *Déposition* de sainte Jeanne-Françoise de Chantal fut insérée dans le premier volume du procès de 1627. Lorsque la cause fut reprise, en 1658, plus de trente ans après, cette pièce fut reproduite, acceptée par les nouveaux commissaires comme parfaitement authentique, et insérée au sixième volume de ce second procès. Enfin, en 1721, alors qu'on travaillait à la cause de la Mère de Chantal elle-même, François Duparc, protonotaire apostolique, fut chargé de tirer copie de la *Déposition* faite par la vénérable Fondatrice de la Visitation, près d'un siècle auparavant, ce qu'il exécuta en se servant de l'extrait de 1658. Cette copie de François Duparc dûment collationnée, parafée à toutes les pages par ce notaire, et, par conséquent, d'une incontestable authenticité, se conserve précieusement dans les archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy. C'est cette copie qui sera reproduite textuellement ici.

3° Différents Opuscules. — Les Religieuses de la Visitation d'Annecy ont réuni sous ce titre : *Un Petit Traité* sur l'*Oraison*, des *Questions* et des *Réponses* sur l'oraison de quiétude, des *Paroles* et *Conseils* de direction propres à éclairer les âmes dans les épreuves de la vie spirituelle, enfin des *Avis* pour le gouvernement d'une communauté.

Pour sainte Jeanne-Françoise de Chantal, comme pour

tous les saints, l'*Oraison* fut une échelle mystérieuse dont elle se servit pour s'élever jusqu'à Dieu, pour converser avec Lui et reposer doucement sur son cœur. Qui ne sait que la vie de cette âme héroïque, à partir de son entrée en religion, s'écoula dans une oraison continuelle? Fille aînée de saint François de Sales, elle fut formée à ce saint exercice, éclairée dans ses voies et dirigée dans sa pratique par le Bienheureux lui-même. Bientôt la grâce lui donnant des ailes, son âme prit un essor plus hardi et s'éleva sur les hauteurs de la contemplation la plus sublime. La Mère de Chantal devint maîtresse à son tour : elle pouvait parler savamment à ses Religieuses de la nature et des précieux avantages de l'oraison, de ses secrets les plus élevés comme les plus intimes; indiquer les voies à suivre, signaler les obstacles à vaincre, les illusions à éviter; elle excellait à traiter des matières qu'elle avait apprises de son angélique Directeur, et plus encore de son expérience personnelle. Ce petit traité ne sera pas moins goûté des âmes encore novices que de celles qui sont plus avancées dans les voies de l'oraison. Les unes et les autres y trouveront de sages conseils, de lumineux enseignements, qui guideront leurs premiers pas ou leur marche ascensionnelle vers les plus hauts sommets de la contemplation.

Les *Paroles* et *Conseils* de direction peuvent servir de guide, procurer consolations et lumières aux âmes qui expérimentent la vérité de ces deux pensées d'un maître consommé dans les voies de l'Esprit-Saint : « *La vie prend sa source aux fontaines de la tribulation. Dieu a caché le trésor de ses grâces dans l'abîme des souffrances.* »

Les CONSEILS à quelques supérieures de la Visitation pour le gouvernement de leur communauté, à l'adresse d'une classe spéciale de lecteurs et de lectrices, renferment d'utiles leçons, fruits d'une expérience consommée. Sainte de Chantal, en effet, possédait à un très-haut degré l'art des arts, celui de gouverner les esprits et les volontés. Or, cette merveilleuse puissance qu'elle exerçait sur ses filles spirituelles, la Sainte nous en révèle ici le secret : prudence, sagesse, discrétion, bonté en certains cas, fermeté en d'autres, charité toujours, recours perpétuel à Dieu par la prière, tels sont les moyens qu'elle employait, les ressorts qu'elle faisait mouvoir. Et cet immense ascendant, qu'elle devait moins à l'autorité de sa position qu'au spectacle de ses éminentes vertus, elle s'en servait uniquement pour unir le cœur de ses Religieuses au cœur de leur divin Époux par les chaînes de l'amour. Ainsi ces conseils joignent à des leçons théoriques sur le gouvernement des applications pratiques du plus grand intérêt.

4° QUELQUES FRAGMENTS *récemment découverts du* RECUEIL déjà donné en partie dans le précédent volume, sous ce titre : PAROLES, INSTRUCTIONS ET AVIS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES A SAINTE JEANNE-FRANÇOISE DE CHANTAL. (Voir la préface du premier volume des *Œuvres diverses*, et la page 29 de ce même volume.)

5° SENTENCES DE LA SAINTE POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE. — L'élévation de notre âme à Dieu ne requiert nullement les longues formules, les considérations savantes et compliquées; une bonne pensée y suffit, un bon sentiment qui nous saisit, nous détache de la terre et de nous-même. Les

saints et les saintes avaient à leur usage, chacun suivant son attrait propre et son caractère personnel, un choix de sentences préférées, de réflexions particulières. Une seule pensée qu'ils goûtaient, qu'ils savouraient à l'aise, dont ils exprimaient le suc spirituel, servait souvent à alimenter leur âme une journée tout entière; ainsi faisait sainte Jeanne-Françoise de Chantal.

On saura gré, sans doute, aux filles contemporaines de cette héroïque Sainte d'avoir choisi dans ses paroles ou ses écrits les pensées les plus propres à conserver son esprit, à faire revivre les vertus dont elle a donné de si beaux exemples.

6° QUELQUES POINTS DE LA VIE RELIGIEUSE EXPLIQUÉS PAR SAINT FRANÇOIS DE SALES ET RECUEILLIS PAR SAINTE DE CHANTAL. — Ce sujet nous ramène auprès du Bienheureux Fondateur de la Visitation. Nous apprendrons de sa bouche à bien réciter l'Office divin, à recevoir avec fruit les sacrements, à faire utilement la direction de conscience, à nous élever à Dieu par l'oraison et à descendre vers le prochain par charité, etc. Les supérieurs se convaincront de plus en plus de cette vérité : qu'il ne suffit pas de fonder des monastères, mais qu'il faut n'y admettre que des sujets appelés de Dieu, puis les former aux vertus solides que réclame leur sainte vocation. Ces pages, imprégnées de la suave onction qui caractérise les œuvres de saint François de Sales, font briller, dans un nouveau jour, son expérience consommée, son admirable discernement pour la conduite des âmes.

En quelques mots substantiels, saint François de Sales a résumé tout ce que les maîtres de la vie spirituelle ont écrit

sur la nécessité d'affermir les âmes dans la pratique des vertus évangéliques, avant de les lancer dans les voies de la perfection.

Béni soit le zèle de la glorieuse Fondatrice de la Visitation qui nous a conservé des trésors de doctrine si propres à former encore des générations d'âmes fortes, capables de marcher sur les traces des Saints!

A. G

MÉDITATIONS

POUR

LES SOLITUDES [RETRAITES] ANNUELLES

VIVE † JÉSUS.

MÉDITATIONS

POUR

LES SOLITUDES [RETRAITES] ANNUELLES

TIRÉES DE PLUSIEURS PETITS MÉMOIRES TROUVÉS ÉCRITS
DE LA SAINTE MAIN
DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE FRANÇOIS DE SALES

Dressées pour les Sœurs de ce premier monastère de la Visitation d'Annecy

PAR SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT DE CHANTAL[1]

Avis de notre très-digne Mère à nos très-chères Sœurs de la Visitation, sur le sujet des méditations de la solitude.

MES TRÈS-CHÈRES SOEURS,

Nous vous envoyons cordialement cet écrit, parce qu'il est tiré des œuvres de notre Bienheureux Père, mais surtout de plusieurs petits mémoires que nous avons trouvés écrits de sa chère et sainte main : ce sont ses conceptions et paroles, vous y reconnaîtrez facilement son esprit. L'on a tâché de réduire et ranger le tout en Méditations, qui pourront servir pour le temps des solitudes [retraites] qui se font devant le renouvellement,

[1] Reproduction fidèle de l'édition de 1647.

parce que plusieurs de nos Sœurs les supérieures m'avaient priée, il y a longtemps, de leur en dresser. Je pense qu'après celle de la première et seconde partie de Philotée, vous ne trouverez rien de plus solide et de plus utile pour vous ; si vous les lisez et considérez mûrement, elles rempliront vos entendements de beaucoup de clarté et connaissance nécessaire, et vos cœurs de saintes affections. Les Méditations du Silence, de la Modestie, et de quelques autres vertus religieuses y manquent, parce que l'on n'en a pas trouvé les sujets dans les petits mémoires de notre Bienheureux Père. Vous les pourrez prendre dans les *Exercices* du Révérend Père Dom Sens, desquels Notre Bienheureux Père faisait grande estime, ou autres lieux.

Croyez, mes très-chères Sœurs, que c'est de très-bon cœur que nous vous communiquons tout ce que nous avons de notre saint Fondateur, comme très-désireuse que nous vivions et nourrissions nos âmes de sa sainte et suave doctrine ; Dieu nous en fasse la grâce ! Priez sa bonté pour votre indigne Sœur et servante en Notre-Seigneur.

Sœur JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT.

Dieu soit béni! Amen.

VIVE † JÉSUS

PRÉFACE

C'est une chose qui a été observée de tout temps entre les enfants de Dieu, qui connaissent la fragilité et imbécillité [faiblesse] de notre nature, de se renouveler en leurs bons propos et saintes résolutions. Les Israélites, peuple de Dieu, faisaient leurs renouvellements à chaque nouvelle lune; et pour y inviter un chacun, ils sonnaient la trompette, et faisaient fête solennelle pour réveiller l'esprit et l'élever aux choses éternelles.

La très-sainte Église présente de temps en temps de grandes solennités à ses enfants, afin qu'ils se renouvellent au désir et propos de mieux faire : les anciens Religieux prenaient, pour cet effet, le jour de leur Profession et entrée en Religion. Mais d'autant que les filles de la Visitation ne doivent pas s'attacher à des particularités, l'on a fort à propos choisi le jour de la Présentation, auquel, toutes ensemble, elles viennent offrir leurs vœux de Rénovation avec la très-sainte Vierge, qui s'offre elle-même à Dieu en ce jour. Et, en ceci, nous vérifions ce qu'avait dit le prophète David, « que plusieurs Vierges seraient amenées à Dieu, à la suite de la très-sainte Vierge, pour être offertes à sa divine Majesté : « et afin que cela se fasse avec plus d'humilité, il est bien raisonnable que l'on s'y prépare par la solitude et retraite de plusieurs jours; car qu'est-ce, je vous prie, que nous allons faire dans nos solitudes, sinon renouer nos vœux, renouveler notre âme et raffermir nos résolutions?

Comme un homme qui joue excellemment du luth a accoutumé de tâter toutes les cordes de temps en temps, pour voir si elles n'ont pas besoin d'être tendues ou relâchées, pour les rendre bien accordantes, selon le ton qu'il leur veut donner; de même aussi, tous les ans, dans nos solitudes, nous devons tâter et considérer toutes les affections de notre âme, afin de voir si elles sont bien accordantes, pour entonner le cantique de la gloire de Dieu et de notre propre perfection : et, à cet effet, l'on fait les confessions annuelles, par lesquelles on reconnaît toutes les cordes discordantes, les affections qui ne sont pas encore bien mortifiées, les résolutions qui n'ont pas été fidèlement pratiquées; et ayant ainsi resserré les chevilles de notre luth spirituel, nous recommençons de nouveau à chanter le cantique de l'amour divin, qui consiste en la vraie observance, et suivant notre glorieuse Maîtresse, nous venons, sous sa protection, nous offrir sur l'autel de la divine Bonté, pour être consumées sans aucune réserve par le feu de son ardente charité.

A ces saintes paroles de notre Bienheureux Fondateur l'on a trouvé bon d'ajouter un avis de quelque digne serviteur de Dieu, lequel, parlant du profit que l'on doit rapporter de la solitude, dit que ceux qui aimaient à beaucoup parler, sortent, d'ordinaire de leur retraite, amateurs du silence et de la solitude; ceux qui étaient lâches et indévots aux exercices de la Religion, en reviennent fervents, diligents et prompts à leur devoir; ceux qui étaient amis de leur commodité, sont désormais ennemis de la nature corrompue et grands amateurs de la mortification, sans laquelle la vie spirituelle ne peut subsister. Si vous avez fait une bonne solitude, vous y devez avoir appris à bien converser avec Dieu, en révérence, humilité, union, amour et présence continuelle; à bien converser avec vous-même, en pureté de cœur, en solitude, en paix, en vrai amour de votre bien spirituel et haine de vous-même; à bien converser

avec les Sœurs, en charité, support et édification; et envers les étrangers, quand il sera requis, en toute modestie et dévotion, leur montrant que vous ne respirez que Dieu; bref, à bien converser avec votre Ange Gardien et les Saints, les visitant et vous en ressouvenant souvent. Dieu nous en fasse la grâce! *Amen.*

En ce premier Monastère de la Visitation, Sainte-Marie d'Annecy, ce 15 *août* 1637. *Commencé sous la protection de la triomphante Mère de Dieu.*

DIEU SOIT BÉNI.

VIVE † JÉSUS

MÉDITATIONS

TIRÉES DES

ÉCRITS DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE

PROPRES POUR LES SOLITUDES

PREMIÈRE MÉDITATION

DE LA CRÉATION.

PREMIER POINT.

D'où sommes-nous? Le pays duquel nous sommes sortis, c'est le rien. Où étais-tu, ma chère âme, il y a tant d'années? Tu étais rien! O rien! sans subsistance ni être quelconque! O rien! vous êtes ma patrie, en laquelle j'ai demeuré inconnue, vile et abjecte éternellement. « *J'ai dit à la pourriture,* disait » Job, *vous êtes mon père;* » mais moi j'ai dit au rien : Vous êtes mon pays, je suis tirée de votre abîme ténébreux et de votre épouvantable caverne.

DEUXIÈME POINT.

Qui nous a tirés du rien? qui nous a donné l'être? qui est notre père? Comme les arbres en hiver retiennent les fleurs et les fruits resserrés dans eux-mêmes, jusqu'à ce qu'en leur saison ils les poussent dehors et les font paraître : ainsi Dieu a eu une volonté éternelle de te produire, ô mon âme! et t'a tenue en sa conception toute prête à t'éclore quand le temps en serait venu! Eh! n'es-tu pas heureuse d'être fille d'un si bon père?

TROISIÈME POINT.

Lorsque je n'étais rien, et abîmée dans le néant, la volonté de Dieu couvait, en son décret, mon être, pour me le donner en temps et lieu, comme elle a fait. Du rien procède notre vieil homme brutal qui est en nous, et lequel tend toujours à son origine, au rien, au péché et au mal. De Dieu procède notre nouvel Adam, l'homme spirituel qui est en nous, et lequel tend toujours à son origine, au bien, à la vertu, et à la jouissance de Dieu.

Première affection. — De moi-même donc que suis-je, sinon un vrai rien et enfant du néant? Chétif et misérable, de quoi me glorifié-je, de quoi me tenir pour quelque chose? O rien! je me ressouviendrai toujours de vous, et ne m'exalterai jamais, mais ferai défaillir mon âme, lui ramenant devant les yeux son obscure et chétive origine. Hélas! elle n'est pas bonnement dehors, et elle fait la grande et magnifique.

Deuxième affection. — O Dieu! quel devoir ai-je à votre volonté qui m'a si longuement et éternellement projetée dans les flancs de sa Providence! O sainte volonté! je suis vôtre, faites de moi, en moi, et par moi, tout ce qu'il vous plaira, car je suis votre ouvrage. Quelle outrecuidance d'avoir été rebelle à la volonté qui m'a produite et seule me conserve!

Troisième affection. — Ah! le cœur humain, quoiqu'il soit élevé parmi les choses basses de la nature, néanmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, sa naturelle inclination le porte à reconnaître son centre. Sus donc, mon pauvre cœur, sortez comme une étincelle d'entre les cendres de votre vileté, pour rendre l'amour et l'obéissance due à votre premier principe.

DEUXIÈME MÉDITATION

DE LA FIN POUR LAQUELLE NOUS SOMMES CRÉÉS.

PREMIER POINT.

Considérez, que Dieu nous a faits à son image et semblance, et il nous a créés tels, afin que nous l'aimions. Il est si vrai que notre cœur est créé pour aimer son Dieu, qu'aussitôt qu'il pense un peu attentivement à la Divinité, il sent une certaine douce émotion qui témoigne que Dieu est le Dieu de notre cœur.

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que si Dieu n'eût pas créé l'homme, il eût été véritablement tout bon, mais il n'eût pas été actuellement miséricordieux, d'autant que la miséricorde ne s'exerce qu'envers les misérables. Oh! la douce consolation! le soleil est créé pour éclairer, le feu pour brûler, et ainsi des autres créatures; mais vous, ô mon âme! pauvre et chétive, c'est afin que vous soyez le théâtre de la divine miséricorde.

TROISIÈME POINT.

Considérez encore que vous êtes créée pour vous acheminer continuellement à Dieu; les fleuves coulent incessamment et, comme dit le Sage, retournent au lieu duquel ils sont issus : « *O Dieu!* dit saint Augustin, *vous avez créé mon cœur pour » vous, et jamais il ne sera en repos qu'il ne soit en vous; oui, » Seigneur, car vous êtes le Dieu de mon cœur, mon lot et » mon partage éternellement.* »

Première affection. — Rendez grâce, ô mon âme! à ce divin Maître et auteur de la nature, qui vous donne journellement autant de secours qu'il vous est nécessaire, pour vous acheminer

à la fin pour laquelle il vous a créée, qui est pour l'aimer. Écriez-vous donc : Ah! je ne suis pas faite pour ce monde, il y a un Ouvrier souverain qui m'a faite pour lui, il faut donc que je tende et me rende vers lui, pour m'unir et joindre à sa bonté à laquelle j'appartiens.

Deuxième affection. — Oh! la douce et désirable rencontre que l'affluence de mon Dieu, et mon indigence! Ah! que je suis heureuse d'être mise au monde pour une fin si excellente, que pour mieux faire voir l'excès d'une bonté si souverainement charitable!

Troisième affection. — Oh! vous tous qui êtes sur la terre, vous êtes pèlerins et créés pour dire avec saint Augustin : « *O* » *désirer, ô aimer, ô marcher, ô parvenir à Dieu!* » Sus, tirons à notre Cité permanente, et au lieu de notre repos. Nos cœurs doivent être comme les enfants de Jonadab qui n'osaient se bâtir des maisons en cette terre. O âme religieuse! secouez toute cette poudre terrestre de vos pieds, car la terre sur laquelle vous cheminez est sainte, et le lieu où vous voulez arriver est tout sanctifié.

TROISIÈME MÉDITATION

DES BÉNÉFICES.

PREMIER POINT.

Considérez, que Dieu nous a faits comme la perfection et abrégé de l'univers; il a rendu notre âme un magasin de ses richesses, ce qui fit dire à David : « *Les merveilles de la science* » *de Dieu se voient en moi.* »

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que Dieu vous a été si libéral, qu'il a fait tout ce monde pour vous. Vois, mon âme, le Ciel, la terre, et tout ce qui est créé ; tout a été fait pour toi, partie pour ta nécessité, partie pour ta consolation et récréation. Mais comme en faut-il user? comme Notre-Seigneur et les Saints ont fait : sobrement, saintement et dévotement. Comme en ai-je usé? superfluement, mondainement et profanement ; j'ai tout rapporté à moi-même, et me suis arrêtée au seul plaisir qui m'en revenait, étant comme ce mauvais négociateur auquel tout fut commis, et qui mésusa de tout.

TROISIÈME POINT.

Voyez, mon âme, la multitude des bénéfices que Dieu vous a départis : vous n'avez pas été étouffée au ventre de votre mère; vous avez été baptisée, nourrie en l'Église, retirée de la troupe mondaine, instruite en la voie de l'Esprit, inspirée de mille inspirations, éclairée de mille clartés, poussée à mille bonnes résolutions : quelle grâce en deviez-vous rendre! Mais, ô Dieu! combien peu fidèlement tout cela a-t-il été ménagé! Hélas! comme un enfant prodigue, vous avec mésusé des biens et de la bonté de votre Père; toutefois, recourez à votre Père; car étant bon il vous recevra.

Première affection. — O Seigneur! que votre libérale main a enrichi cette belle âme de grands dons! Ah! n'est-elle pas heureuse d'avoir la foi au Sauveur, l'espérance par icelui, l'affection avec le désir d'obéissance à ses divins vouloirs? O souverain Donateur! pour comble de vos bénéfices, faites encore celui-ci à mon âme, que jamais je n'abuse de vos divins présents; assurez ma foi, affermissez mon espérance, accroissez mon désir, échauffez mes affections, en sorte que je me rende

digne du bénéfice suréminent de la réception de votre très-saint Corps.

Deuxième affection. — Hélas! comme me suis-je rendue ingrate envers un si bénin et libéral Seigneur, vu que je sais que non-seulement il a fait pour moi tout ce que je vois, que je goûte et que je sens; mais que sa libéralité passant plus avant, œil n'a vu, ni oreille ouï les grands biens qu'il me réserve, si je suis une loyale servante. Ah! mon Roi, je reçois à tous moments les effets de votre libéralité, et à peine vous dis-je un grand merci; et, néanmoins, comme il ne se passe point de moment que je ne jouisse de vos bienfaits, il ne s'en devrait point écouler que je ne vous envoyasse mes actions de grâces : mon âme, comme ferons-nous cette pratique? sinon de si bien et religieusement user de ce monde, comme n'en usant point, que toute notre vie soit une action de grâces; et, pour cela, il faut nous attacher au Donateur et non à ses présents.

Troisième affection. — Hélas! mon Donateur, si David disait : « *Que rendrai-je au Seigneur pour les biens qu'il m'a* » *faits?* » ah! que l'homme chrétien, ah! que l'âme religieuse devrait bien être en plus grande peine pour trouver de quoi vous faire des reconnaissances! O Dieu de toute bonté, c'est peu de chose si je vous fais un holocauste de moi-même; toutefois, s'il vous plaît de me demander mon cœur, tenez, Seigneur, je vous le donne, et que jamais il ne retourne en ma possession.

QUATRIÈME MÉDITATION

DES PÉCHÉS.

PREMIER POINT.

Nous n'appréhendons pas le péché, parce que nous ne considérons pas assez son malheur; car le péché est appelé une aversion ou détour de Dieu, et une conversion à la créature; et, c'est en cet éloignement de Dieu que consiste le mal principal du péché. Hélas! voyez combien de fois vous vous êtes éloignée de ce bon Dieu. Eh! mon âme, devez-vous dire, est-il possible que vous preniez plaisir à vous divertir [détourner] de la source de tout bien, pour aller dans les abîmes du péché?

DEUXIÈME POINT.

Considérez, qu'il y a plusieurs malheureux escaliers par où l'âme descend à la perdition : l'ingratitude, l'attention aux choses humaines, qui ôte celle des choses divines, l'habitude aux pensées frivoles et superflues, une certaine maudite accoutumance de parler mal du prochain, d'où, en parlant du mal d'autrui, on perd la honte du sien propre, et de là on descend à s'oublier de recourir à Dieu par prières, et enfin, l'on se précipite en un tel malheur, que l'on boit sans remords l'iniquité comme l'eau. O âme destinée aux félicités éternelles! je vous fais voir cette infortunée descente, afin que vous retiriez vos pieds de ces mauvais pas.

TROISIÈME POINT.

Considérez, que ceux-là se perdent avec Caïn, qui ne se veulent pas bien confesser, ou qui le font par habitude, sans un vrai remords de leurs péchés, et un ferme propos de s'amender : ceux-là au contraire se sauvent avec le bon Larron, et avec Job, qui assurait ne point garder son péché en son sein, mais qui

s'accusait de ses fautes. Hélas! nous péchons au corps, et en l'âme par d'innombrables façons d'omission, de commission et d'inadvertance, et ceux-là se déçoivent eux-mêmes qui, pour se voir en religion et hors des occasions des griefs péchés, qui sont plus visibles, estiment leurs fautes petites, et négligent d'en avoir la douleur; car, pour petits que soient les péchés, c'est une grande ingratitude envers Dieu, et lui seul sait la gravité de nos péchés, et non pas nous.

Première affection. — Sus, mon âme, approchons-nous de Dieu, il reçoit les pécheurs; ne quittons plus notre Jésus, le voilà qui nous appelle : « *Retournez, retournez,* dit-il, *enfants » errants qui délaissez votre Père.* » Ah! Seigneur, voici que je viens à vous, parce que vous m'avez appelé; recevez-moi, selon votre parole, et je vivrai. Non, jamais, Seigneur, moyennant votre grâce, non, jamais je ne veux m'éloigner de vous. Hélas! je ne l'ai que trop fait, c'est de quoi je me repens de tout mon cœur.

Deuxième affection. — O Dieu! plein de clémence, plus grande est votre miséricorde que mon iniquité; si vous me vouliez reprendre selon votre justice, que serait-ce de moi? car je vois qu'il n'y a pas un de ces mauvais escaliers sur lequel je n'aie posé mon pied : et, partant, ô mon Père! j'ai péché contre le ciel, et devant vous, et ne suis pas digne d'être nommée votre fille, et néanmoins, j'aspire encore à ce bonheur.

Troisième affection. — Ah! Seigneur, désormais, avec votre grâce, j'accuserai mes péchés avec grande douleur, n'estimant jamais faute petite, puisque c'est un si grand Dieu à qui mes péchés s'attaquent. Ah! Seigneur, vous attendez et différez la correction du pécheur, mais vous ne vous tairez pas toujours s'il ne s'amende : il faut donc, mon chétif cœur, vous fondre par une sainte contrition et pénitence, pour la seule considération de l'infinie bonté de Dieu, que vous avez offensé, et vous

remplir d'une vive résolution de mourir plutôt que de pécher volontairement. O Seigneur! qui voyez l'imbécillité [faiblesse] de mon cœur, fortifiez-le de votre secours, afin que cette mienne résolution soit efficace.

CINQUIÈME MÉDITATION

DE LA MORT.

PREMIER POINT.

Considérez, que c'est un grand reproche, ô mortels! de mourir sans y avoir pensé : la mort qui domine sur cette vie périssable ne tient point de train ordinaire, elle prend tantôt ici, tantôt là, sans choix ni méthode, les bons emmy les mauvais, les jeunes parmi les vieux. Oh! que bienheureux sont ceux qui vivent en continuelle défiance de mourir, et se trouveront toujours prêts à mourir, en sorte qu'ils puissent revivre éternellement en la vie où il n'y a point de mort.

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que Dieu nous ayant mises en la maison de ce monde, au jour qu'il sait, et que nous ignorons, il nous appellera devant lui avec cette semonce : « *Viens rendre compte de ta » dépense, de tes vœux, de tes règles et observances; bref, de » tous les biens sur lesquels je t'avais constituée.* » Hélas! de quelle issue ce compte sera-t-il suivi? Je ne sais, car toutes choses sont réservées incertaines pour le temps à venir.

TROISIÈME POINT.

Considérez, que le juste ne meurt point à l'impourvu ; car c'est bien avoir pourvu à sa mort que d'avoir persévéré en la justice

chrétienne, et en l'obéissance religieuse jusques à la fin ; aussi l'Église ne fait pas simplement requérir de ne mourir pas de mort soudaine, mais de mort imprévue.

Première affection. — Quand l'état religieux n'apporterait autre bien que celui d'une perpétuelle préparation à la mort, il le faudrait avoir en grand respect. Ah! mon âme, la mort nous apprend tous les jours que tout ce que ce monde fait voir de grand, n'est qu'illusion et mensonge, et que la vie de l'homme s'enfuit comme une bouffée de vent qui passe. Sus donc, jetons-nous aux pieds du Roi immortel, duquel la mort est plus aimable que la vie de tous les rois de la terre : ah! doux Jésus! donnez-moi ce bon souvenir de la mort qui tue le péché, qui m'humilie pensant à ma poudre, et qui me fasse mépriser tout ce qui est périssable.

Deuxième affection. — O mon Bienheureux Père! ah! que vous ne mourûtes pas de mort imprévue, vous qui étiez si souvent profondément attentif, et aux écoutes pour entendre sonner la retraite, et qui disiez : « *Je pense à me mettre en équipage* » *pour le grand voyage éternel.* » Ah! que je devrais être attentive à cette pratique que vous nous avez ordonnée, de soupirer les heures inutilement passées, puisque de toutes il faudra rendre compte au jour du trépas : prenez garde, ô ma chère âme! comme vous observez tout ce qui dépend de votre Institut; car je vous avertis qu'il faudra rendre compte de tout à votre grand Juge : ô Jésus! souvenez-vous que vous êtes ensemble et mon juge, et mon père, et mon sauveur, et mon examinateur.

Troisième affection. — Hélas! quand je pense comme j'ai employé le temps de Dieu, je suis bien en peine qu'il ne me veuille pas donner son éternité, puisqu'*il ne la donne qu'à ceux qui emploient bien leur temps,* disait notre saint Fondateur. Si ce serviteur fidèle dit cela de lui-même, que dois-je dire de moi, dépensière inique? O mon doux Jésus! humiliée

sur ma face devant vous, je vous requiers de n'entrer point en compte exact avec votre servante, car qui pourrait soutenir votre ire? mais plutôt, faites-moi cette grâce, qu'à l'imitation de mon Bienheureux Père, je prenne tant de soin de vous bien servir, que je vous laisse et abandonne tout le soin de ma mort.

SIXIÈME MÉDITATION

DU JUGEMENT.

PREMIER POINT.

Considérez, mon âme, que vous êtes bien insensible, si vous ne tremblez point au souvenir de ce jour final, où le feu consumant viendra devant la présence du Juge; les foudres et les tempêtes bruiront autour de lui, les eaux s'élèveront et jetteront des flammes, les monstres marins et toutes les bêtes de la terre hurleront lamentablement et effroyablement; et, quand le Juge viendra, il ébranlera les cieux, les étoiles tomberont à ses pieds, la lune sera faite comme de sang, le soleil très-obscur, noir et sans lumière. O Dieu! quelle convulsion en la nature! mais c'est Dieu qui l'a fait, car l'univers est si noble que personne ne le peut détruire que son Créateur.

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que Jésus étant assis au siége de sa Judicature, et toutes les nations devant lui, il séparera, comme les bergers, les boucs d'avec les brebis, et imprimera ès esprits des damnés l'appréhension de la perte qu'ils feront, en une façon admirable: car la divine Majesté leur fera voir clairement la beauté de sa face, et les trésors de sa bonté. A la vue de cet abîme infini de délices, la volonté, par un effort extrême, se voudra lancer sur

icelui, pour s'unir à Lui et jouir de son amour; mais ce sera pour néant, car dès que la divine beauté aura pénétré l'entendement de ces infortunés, la divine justice ôtera tellement la force à la volonté, qu'elle ne pourra nullement aimer cet objet si aimable, et ils entendront cet épouvantable arrêt : « *Retirez-* » *vous de moi, maudits de mon Père; allez au feu éternel.* »

TROISIÈME POINT.

Et le Juge se tournant vers ses chères brebis : « *Venez*, » dira-t-il, *bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est* » *préparé.* » Alors la force du commandement d'aimer cessera pour faire place à la force du contentement, et alors nous verrons que le commandement d'amour que le roi Jésus a donné aux citoyens de la Jérusalem militante, n'a été que pour leur faire mériter la bourgeoisie de la Jérusalem triomphante.

Première affection. — O Juge souverain! quand vous ferez éclore toute la nature humaine en éternité, vous briserez la coque de ce monde visible; j'adore votre puissance, mais j'invoque votre miséricorde; car, en ce jour de votre ire, si les colonnes du Ciel sont ébranlées d'étonnement, que sera-ce dans mon cœur, qui comme un petit fétu s'agite à tous vents? Hélas! ô bon Dieu! vous rendrez à chacun selon ses œuvres; il ne me faut donc mettre en souci que de bien faire, car ce sera le jour de vos rémunérations générales. Oui, même la terre, ô mon Dieu! qui a porté vos élus, sera changée, quant à la figure, et faite plus claire qu'un miroir; le soleil aura sept fois plus de clarté qu'il n'en a maintenant, et la lune sera claire comme le soleil; ah! qu'il fera bon voir le roi Jésus au jour de sa majesté!

Deuxième affection. — Que dis-je? en ce jour, hélas! que servira-t-il aux méchants de le voir s'ils ne le peuvent pas aimer? Ah! Seigneur, délivrez-moi de cette tristesse éternelle

et de ce désespoir immortel de ceux qui se verront dans une impossibilité, ains dans une aversion effroyable d'aimer une tant aimable bonté.

Mon âme, c'est à vous maintenant à vous juger, condamner et corriger, et à vous adonner aux solides vertus de votre vocation, car quand bien en ce jour formidable vous diriez : Seigneur, j'ai ressuscité des morts et fait des miracles en ton nom, vous ne lairriez pas d'ouïr cette redoutable parole : « *Allez,* » *ouvriers d'iniquité, je ne vous reconnais point, car vous n'a-* » *vez pas observé vos vœux et vos règles.* »

Troisième affection. — O sainte et bénite troupe, bénite immortellement soyez-vous! Ah! vous êtes bénite, parce que vous avez été simple et obéissante comme brebis : faites, ô doux Jésus, mon doux Maître! que je vous bénisse tout le long de cette vie par bonnes œuvres, afin que vous me bénissiez tout le long de votre éternité, et donniez votre dextre à l'ouvrage de vos mains.

SEPTIÈME MÉDITATION

DE L'ENFER.

PREMIER POINT.

Considérez qu'après le jugement, les esprits réprouvés, avec leurs corps complices de leurs forfaits et compagnons de leurs peines, entreront pour jamais dans leur épouvantable demeure, et habiteront éternellement en ce lieu de ténèbres, où l'horreur habite, et où il n'y a point d'ordre, ains une effroyable confusion.

DEUXIÈME POINT.

Ces infortunés demeureront dans leur infernale prison, pleins

d'une rage désespérée de savoir une perfection si souverainement aimable, sans en jamais pouvoir avoir ni la jouissance ni l'amour, parce que, tandis qu'ils l'ont pu aimer et servir, ils ne l'ont pas voulu, ce qui m'apprend qu'il faut travailler tandis que j'ai la lumière.

TROISIÈME POINT.

Considérez, qu'entre tous les maux de ces infortunés, c'est qu'ils brûleront d'une soif d'autant plus violente, que le souvenir de la belle source éternelle aiguisera leur ardeur, et ils seront éternellement comme des chiens enragés, périssant d'une faim d'autant plus véhémente, que leur mémoire en affinera l'insatiable cruauté, par le souvenir du festin éternel dont ils sont privés; et, se maudissant les uns les autres, ils maudiront réciproquement leur Créateur, voyant qu'à toujours, et jamais, en éternité, ils seront malheureux.

Première affection. — O Dieu! quand je vois Adam et Ève descendre du paradis terrestre (après avoir été comblés de tant de grâces) chargés de leurs péchés, si pleins de misères que l'on peut dire : Qui sont ceux-ci qui descendent du paradis, si abondants de calamités? je suis tout étonnée; mais, ô Sauveur du monde! je le suis bien davantage quand je vois une âme nourrie au paradis de l'Église, enrichie des trésors d'icelle, capable de la félicité éternelle, descendre par sa faute dans le malheur éternel. Ah! Dieu, mon Dieu! ce dis-je, elle pouvait être votre épouse et la voilà votre ennemie; elle pouvait jouir de l'Église triomphante, et la voilà citoyenne de la Babylone infernale. O péché! ô propre volonté! c'est vous qui conduisez cette malheureuse en ce désastre, et c'est donc vous que je déteste de tout mon pouvoir.

Deuxième affection. — O âmes religieuses! hélas! hâtez-vous de servir Dieu, et d'entrer dans le chemin étroit de toutes vos observances, car il conduit à la vie. Eh! mon doux Jésus, dé-

tournez mes pas de cette voie large et spacieuse, sensuelle, volontaire et libertine qui conduit à la mort éternelle, et où il y en a tant qui entrent! gardez-moi encore de suivre cette voie double et tortue, qui conduit les hypocrites à perdition.

Troisième affection. — O âmes religieuses! hélas! vous avez tant de moyens de vous perfectionner, vous êtes sur l'échelle mystique qui aboutit au ciel. Ah! que si par votre détraquement, vous vous jetez dans l'abîme éternel, que vous y serez profondément enchâssées : *c'est au plus profond,* dit un saint contemplatif. O très-sainte Vierge! ne permettez pas que jamais aucune des brebis de votre troupe soit jetée parmi les boucs et les loups infernaux.

Ah! Mère de toute douceur, je fuis l'enfer, parce que l'on n'y aime point votre Fils ni vous; car les Bienheureux s'estimeraient damnés s'ils étaient privés un moment de cet amour. O Mère du saint amour! faites-moi tellement commencer d'aimer que je puisse éternellement aimer votre très-saint Fils.

HUITIÈME MÉDITATION

DU PARADIS.

PREMIER POINT.

Considérez, que Dieu étant plus enclin à la rémunération qu'au supplice, donnera une gloire infinie à ses Bienheureux qu'il placera en son triomphant Royaume. Oh! que ce lieu est délectable; c'est un lieu plein d'ornement, de splendeur et de gloire. « *O Cité de Dieu! sainte Jérusalem,* dit saint Augustin, » *que mon âme serait heureuse si elle méritait de regarder ta* » *gloire, ta beauté, tes portes, tes murs, tes rues; tes maisons*

» *sont de pierres précieuses, tes portes de fines perles, tes rues*
» *d'or très-pur; rien n'entre en toi qui ne soit très-net; bref,*
» *sainte Jérusalem, tu es très-belle et suave en délices.* »

DEUXIÈME POINT.

Considérez, qu'il fait bon voir cette Cité, où le grand Roi sied en sa Majesté, entouré de tous ses Bienheureux serviteurs; là sont les troupes d'anges qui chantent des hymnes, et la compagnie des citoyens célestes; là se trouvent la vénérable troupe des prophètes, le sacré nombre des apôtres, le victorieux exercite des innombrables martyrs, l'auguste rang des pontifes, le le sacré troupeau des confesseurs, les vrais et parfaits religieux, les saintes femmes, les humbles veuves, les pures vierges. La gloire de chacun n'est pas égale, mais toutefois ils reçoivent tous un même et pareil plaisir, car là règne la pleine et parfaite charité.

TROISIÈME POINT.

Considérez que, pour une éternité, ces âmes fortunées sont jouissantes de ce bonheur que Dieu se donne tout à tous, et le Fils Éternel dit bénignement à son Père : « *Mon Père, je veux*
» *que ceux-ci que tu m'as donnés, demeurent éternellement avec*
» *moi, et voient la clarté que j'ai eue de toi avant la constitu-*
» *tion du monde.* » Et il s'adresse à ses chers enfants : « *Vous*
» *avais-je pas dit que qui m'aimerait, serait aimé de mon Père,*
» *et que nous nous manifesterions à lui?* » Lors cette sainte compagnie, abîmée de plaisir dans le sein de la divinité, chante l'éternel *Alleluia* de réjouissance et de louange à son Créateur.

Première affection. — Je vous salue de loin, ô ma très-sainte Mère Jérusalem, pleine de toute beauté, illuminée du soleil de justice, et de laquelle le blanc et immaculé Agneau est la belle et resplendissante lumière, sa clarté et tout son bien. O Dieu

de la vie! que vos palais sont souhaitables; c'est le lieu où vous répandez tous vos délices. Ah! chétif moment de cette vie, je ne vous puis aimer, sinon en tant que vous m'aidez à cheminer à cette sainte éternité. Ah! que la terre m'est ennuyeuse, et ses plaisirs me déplaisent, quand je jette mes yeux vers toi, ô mon aimable Sion!

Deuxième affection. — Bienheureux courtisans de ce grand Roi, que vous éprouvez bien maintenant, en la joie de votre Seigneur, que qui est fidèle en peu est constitué sur beaucoup! Hélas! répondez-moi, par quel chemin êtes-vous parvenus en cet heureux séjour? par la patience, par la foi, par l'espérance, par la douceur, et tous par la charité et humilité. Je suis çà-bas pour monter sur les mêmes échelons des saintes vertus; tendez-moi la main de votre secours, crainte que ma faiblesse ne me fasse plutôt trébucher en bas, que monter en votre désirable et belle compagnie.

Troisième affection. — Courage, mon âme, travaillons et combattons; ce beau Royaume ne se donne qu'aux vainqueurs : mais, mon Dieu, vous êtes ma béatitude, je vous veux donc chercher, vous, Dieu du paradis, et non le paradis de Dieu. Ah! quelle grâce de voir à jamais l'Époux en son midi, le Seigneur face à face, l'aimer et le bénir éternellement!

NEUVIÈME MÉDITATION

DE LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE.

PREMIEE POINT.

Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le Royaume des Cieux est à eux; malheureux donc sont les riches d'esprit qui

tiennent les choses de la terre dans leur affection; car la misère d'enfer est pour eux.

Vous avez voué la pauvreté, ô que vous êtes heureuse si vous l'observez, et que vous vous devez tenir honorée d'être en une si sainte compagnie! Notre-Seigneur, Notre-Dame, saint Joseph, furent pauvres; aimez donc cette sainte vertu, comme la chère amie de Jésus-Christ qui vécut et mourut avec la pauvreté.

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que *pauvreté* veut dire avoir besoin et manquer de plusieurs choses; voyez l'exemple du pauvre et divin Jésus : « *Les renards,* dit-il, *ont des tannières ès forêts, et les oiseaux* « *de l'air des nids; mais le Fils de l'Homme n'a point eu où re-* « *poser son chef.* » O religieuses! qui avez fait vœu d'être pauvres avec Jésus-Christ, ne rougissez-vous point de honte, voulant avoir vos commodités à point nommé; et ne manquer de rien, vous qui devriez désirer et vous réjouir, si vous n'aviez pas même les choses nécessaires, qui devriez, dis-je, jubiler d'aise, si avec votre Époux vous n'aviez pas où reposer votre chef.

TROISIÈME POINT.

Pesez sérieusement l'obligation de votre vœu; vous devez vivre non-seulement dans une parfaite abnégation des choses dont vous userez; mais encore dans *une pauvreté entièrement dépouillée de toutes choses,* selon vos saintes constitutions, par où vous devez remarquer que la religieuse s'abuse elle-même, et n'est point pauvre qui veut s'attacher au temps, au lieu, aux créatures, à l'estime, aux consolations; car de toutes ces choses elle fait sa richesse, et, partant, elle n'est pas dans la nudité de cœur et pauvreté d'esprit qu'elle professe.

Première affection. — Je vous rends grâce, Seigneur, de quoi votre bonté m'a mise en ce lieu où, entre vos Épouses,

cette parole *tien* et *mien* n'est point entendue qu'en ce seul sujet, où il fut permis à l'amante de dire : *Mon Bien-aimé est tout mien :* Ah! Seigneur! donnez-moi un vrai amour pour cette bien-aimée pauvreté avec toutes ses incommodités et disettes, défendez-moi de cette ambition qui ne règne que trop, de vouloir l'honneur d'être tenue pour pauvre, et avec cela avoir les commodités des richesses.

Deuxième affection. — Véritablement, mon Dieu, je devrais grandement m'humilier, vous voyant, Roi de toutes choses, n'avoir pas seulement où reposer votre chef, et me voir, moi chétif ver de terre, si bien pourvue de toutes mes nécessités, et que mon ingratitude passe jusqu'à ce point que je veux avoir au monastère, sainte maison des pauvres, les superfluités et toutes les commodités dont les mondains usent, que je n'eusse pas même eues au monde. O Seigneur! qui pour mon amour avez embrassé la pauvreté, je me jette à vos pieds pour me repentir de ce désordre.

Oui, Seigneur, je veux observer mon vœu avec toute fidélité; je chérirai et cacherai entre vous et moi les petites disettes qui m'arriveront; j'aimerai les choses viles et grossières, comme ce qui vraiment m'appartient; bref, je vous demande cette grâce que tous les jours de ma vie je sois comme une pauvre : en l'office, au travail, à la vie, au vêtir, en la maladie, en la santé et en tout.

Troisième affection. — Dieu de toute bonté, qui avez autrefois dit : « *Je ne veux point que ceux qui me servent en mon* « *Temple aient d'héritage, car je veux être leur possession.* » Eh! mon Seigneur! d'où vient que tant d'âmes religieuses ne vous possèdent pas, sinon parce qu'elles veulent posséder autre chose? Sus donc, mon âme, dépouillons-nous de tout. Arrière de moi biens et commodités du corps, arrière vaines consolations; sortez de mon cœur, affections superflues, car désor-

mais je veux vivre dans une totale nudité [du cœur]; je veux rendre mes vœux à mon Dieu, qui est mon lot, mon partage et mon éternelle possession, dans laquelle je jouis [d'autant] moins, que plus je veux jouir d'autre chose.

DIXIÈME MÉDITATION

DE L'OBÉISSANCE.

PREMIER POINT.

Considérez ce que c'est que l'obéissance religieuse que vous avez vouée; c'est une entière résignation (dit saint Climacus), de toutes les volontés humaines, une mort volontaire, une vie sans curiosité, un chemin assuré qui ne cherche point d'excuse devant Dieu, une navigation certaine, un tombeau de la propre volonté, et un réveil de l'humilité. Hélas! voyez combien mal vous avez observé une vertu si digne; si vous ne la pratiquez comme il faut, vous exposez votre âme à tous les maux contraires aux biens susdits.

DEUXIÈME POINT.

Pour vous époinçonner davantage à la pratique de cette vertu, considérez le doux Jésus en la maison de saint Joseph, retiré à l'écart du monde, et étant en tout obéissant : car ce fut là qu'il commença la vie monastique; mais, mon Dieu! en quoi obéit-il? En des choses basses et viles, à aider à tirer une scie, ou à manier un rabot, lui, le Dieu de toute Majesté et de toute gloire; et, nous, créatures pleines de toute vileté et de toute abjection, à peine embrassons-nous joyeusement une obéissance, si notre propre gloire et satisfaction n'y est attachée.

TROISIÈME POINT.

Repassez par votre esprit cette sainte parole du Sauveur : « *Je ne suis pas venu en ce monde pour faire ma volonté, mais* « *celle de mon Père, qui m'a envoyé,* » et dites : O mon Dieu ! je ne suis pas venue en ce saint monastère faire ma volonté, mais celle de mon Père céleste qui m'y a envoyée par son inspiration, laquelle je vois en mes règles, en mes observances, et en tout ce que mes supérieurs m'ordonnent. Certes, la religieuse qui veut avoir de la volonté propre au monastère, n'imite pas son Époux, et pour cela, au jour du Jugement, elle méritera d'être jugée avec les mondains et volontaires. O Dieu ! quelle confusion !

Première affection. — Seigneur, je confesse que tout est assuré en l'obéissance, et tout est incertain hors d'icelle ; hélas ! que j'ai fait un grand mal ! laissant vivre ma propre volonté, j'ai démenti mon vœu et ma profession. Hé ! le grand malheur ! je me suis reprise après m'être donnée à vous : ah ! Seigneur, je me repens de cette faute, et derechef me jetant entre les bras de l'obéissance et de mes supérieurs, je me résous avec votre grâce de cheminer à l'aveugle, ne regardant point où l'on me fait passer, mais seulement le bienheureux pays où l'on me conduit, à savoir en votre sainte éternité.

Deuxième affection. — Ah ! mon doux et obéissant Seigneur, que j'ai été mal avisée quand j'ai préféré les obéissances des choses plus hautes aux plus petites ! Non, mon Dieu, ne permettez pas que ce désordre m'arrive, mais faites-moi voir d'un œil dévot les choses plus basses, comme des exercices esquels on peut imiter plus facilement votre sainte humanité abaissée et humiliée. Que donc jamais il ne m'arrive de murmurer de quoi que l'on me commande, ni de trouver à redire des emplois qu'on me donnera, mais que d'une sincère affection j'estime

que ma viande et ma douce nourriture est de faire en tout la sainte obéissance.

Troisième affection. — O propre jugement, séducteur de ma volonté! et vous, ma volonté, il est temps que je vous anéantisse, autrement vous m'anéantiriez. Ah! mon Dieu, non, je ne veux point retrancher ma propre volonté parce qu'elle me conduit toujours au mal, mais parce qu'elle m'empêche de vous suivre. O vous qui avez été obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix, faites que je ne vive, ni que je ne meure que par obéissance. Hélas! le Sauveur ne veut pas faire sa volonté toute sainte, oserais-je présumer jamais de faire la mienne, qui est toute mauvaise?

ONZIÈME MÉDITATION

DE LA CHASTETÉ.

PREMIER POINT.

Considérez la grâce que Dieu vous à faite de vous avoir choisie pour son épouse, puisque ordinairement les filles changent leur condition en celle de leur époux, et deviennent reines s'il est roi; regardez avec quelle révérence vous devez estimer cette grâce. « *Ils ont été faits abominables comme les choses* « *qu'ils ont aimées*, » dit le Prophète des méchants, et nous pouvons dire des bons qu'ils se rendent aimables comme les choses qu'ils aiment.

DEUXIÈME POINT.

Voyez à quel bonheur Dieu vous a appelée; ceux qui demeurent au siècle courent grande fortune [chance] de présenter à

Dieu un cœur partagé, et partant de voir l'Époux céleste en faire refus, disant : *L'on ne peut servir à deux maîtres.* Mais les âmes qui quittent absolument tout pour se consacrer à Dieu, sont délivrées de ce danger, et doivent barrer la porte de leur cœur de la barre d'une chaste crainte, afin que jamais rien n'y entre que ce qui tend à l'amour et au service de leur Époux.

TROISIÈME POINT.

Repassez par votre esprit la perfection intérieure à laquelle ce vœu vous oblige, la tirant des propres paroles de la règle, qui ne vous donne plus liberté *de vivre, respirer, ni aspirer que pour l'Époux céleste :* que s'il faut encore avoir de la conversation, qu'elle soit *immaculée et angélique.* Ah! que *bienheureux sont les purs et nets de cœur, car ils verront Dieu!*

Première affection. — O Jésus! cher époux des âmes pures, j'admire les excès de votre bonté, qui, m'ayant choisie pour une dignité si grande que d'être votre épouse, ne m'a pas encore rejetée, vu que si souvent je vous ai manqué de fidélité; j'en rends mille grâces à votre souveraine douceur. Mon âme, humiliez-vous fort devant *cette grande troupe de Vierges qui suivent l'Agneau partout où il va,* et sa très-sainte Mère; suppliez-les qu'elles vous offrent à Jésus, Roi des Vierges, et soyons dévotes à notre bon Ange, car ces célestes esprits prennent plaisir à garder le lit du roi Salomon, à savoir l'âme pure, humble, dévote et fidèle.

Deuxième affection. — Mon Bien-aimé, pour garder à vous seul le jardin de mon cœur, faites-moi la grâce que je l'entoure tout des épines d'une sainte mortification; que je ferme les portes et fenêtres de mes sens, afin qu'il ne sorte dehors aucune de mes pensées, mais que toute mon âme demeure entièrement occupée auprès de vous, ô mon unique consolation et ma très-douce retraite!

Troisième affection. — Quand sera-ce, mon Dieu, qu'aidée de votre grâce, je marcherai en ma voie, selon toute l'étendue de mes obligations, et que les paroles de mes vœux seront toujours devant mes yeux, afin qu'évitant l'évagation, l'immortification des sens, les inutiles occupations d'esprit, je n'aspire et ne respire qu'à vous? Faites-moi cette grâce, ô mon très-bon Dieu! et que plutôt les choses de ce monde me tournent en amertume et mortification, afin que vous seul soyez doux à mon âme, et que mes pensées n'aient de plaisir qu'en votre douceur souveraine.

DOUZIÈME MÉDITATION

POUR NOUS AIDER A CONNAITRE NOTRE MISÈRE ET FAIBLESSE.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la créature humaine, qu'une chétive fumée qui se dissipe, et, comme dit Job : « *Une vaine feuille d'arbre* » *agitée du vent, le jouet des maux, une inconstance sans fer-* » *meté, et pour fin la proie d'un sépulcre* »; mais encore cette misère est même parvenue à tel excès par la liberté de sa volonté dépravée, qu'elle convertit quasi toutes choses en son propre malheur, et se vient rompre le col sur la pierre vive qui était posée pour son appui et fermeté.

DEUXIÈME POINT.

Regardez qu'étant si peu de chose, qu'est-ce que vous pouvez de vous-même? à savoir, faire beaucoup de mal et point de bien; vous pouvez tomber en mille péchés et demeurer en ce misérable état, sans vous en pouvoir relever de vous-même jusqu'à ce que le Seigneur, par des lumières, craintes, remords

et mouvements salutaires, vous fasse retourner à lui ; dites donc avec saint Augustin : « *O Seigneur, sans vous je puis aller à la* » *mort, mais jamais sans vous je ne saurai trouver le chemin* » *de la vie.* »

TROISIÈME POINT.

Considérez de plus, que votre fragilité est si grande qu'étant dans le chemin de la vertu, vous n'y sauriez cheminer de vous-même; si Notre-Seigneur, par un soin continuel, ne veillait à votre conduite, vous forligneriez à tout moment, et vous détraqueriez.

O âmes religieuses! gardez-vous que le Seigneur ne fasse de vous cette plainte : « *Israël était faible, je le conduisais moi-* » *même, mais il s'est secoué de ma main et s'est perdu.* »

Première affection. — Hé! Seigneur, soyez à mon aide, ains plutôt hâtez-vous de m'aider; hélas! je ne suis qu'un atome et un rien, et je me veux élever.

O mon Dieu! je dirai avec David, que vous êtes mon Père, mon Dieu et le roc de mon salut; ôtez-moi de la conduite de ma propre volonté, et que votre dextre soutienne votre imbécile [faible] servante.

Deuxième affection. Mais, ô mon Dieu! si, selon ma misère, il m'arrive de tomber en ce malheureux précipice du péché, hélas! regardez-moi de votre œil propice : car, sans votre secours, je ne puis nullement avoir la pensée de sortir de cet abîme; ma chère âme, concevez bien cette misère, et partant tenez-vous toujours très-humble et dépendante de votre divin Époux.

Troisième affection. — Seigneur, je confesse que mon commencement, ma persévérance et ma fin dépendent de vous; hélas! si votre bonté ne m'eût secourue déjà et dès longtemps, je serais périe. O Conducteur d'Israël! non, jamais, moyennant

votre grâce, je ne veux quitter votre douce main, qui me porte et conduit par la voie de votre volonté. Eh! plutôt, Seigneur, que votre dextre soit sous mon chef, et que votre senestre m'embrasse; ainsi je verrai que je n'ai rien que je ne l'aie reçu de votre bonté. De quoi donc me glorifierai-je? sinon de n'être rien, et que mon Dieu soit tout.

(POUR LES JOURS MITOYENS)

TREIZIÈME MÉDITATION

DE LA SOUMISSION QUE LE SAUVEUR PRATIQUE EN SA DIVINE ENFANCE.

PREMIER POINT.

Considérez, premièrement la soumission de ce Fils éternel à la volonté de son Père céleste; voyant qu'il voulait sauver l'homme, il s'offrit et se soumit de descendre en terre, et s'enfermer dans les pures entrailles de la très-sainte Vierge; lui qui était tout grand, tout voyant, tout-puissant, tout parfait, ne refusa point, et, comme chante l'Église, *n'eut pas en horreur cette petite prison obscure et étroite,* parce que telle était la volonté de son Père.

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que ce bon Sauveur s'étant soumis à l'office de Rédempteur des hommes, se soumit si entièrement à tout ce qui en dépendait, qu'il fut content de cacher sa sagesse éternelle sous le voile de l'enfance; lui qui était la parole increéée, se soumit à ne parler point, qu'en l'âge des autres enfants; bref, ce riche, ce fort, cet immortel se soumit à ne paraître que pauvre, que faible et que mortel; et moi, petit ver de terre, je veux parler, je me veux élever.

TROISIÈME POINT.

Considérez jusques où passa la soumission de ce divin Sauveur, puisque l'Évangéliste dit qu'*il était en tout obéissant à la sainte Vierge et au glorieux saint Joseph ;* il se laisse totalement à la merci de leur conduite, porter, rapporter et tourner à toutes mains avec une égale indifférence, à cause, sans doute qu'il les regardait comme des personnes commises par son Père éternel pour la conduite de sa très-sainte enfance.

Première affection. — O Dieu éternel! Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui pour notre bien l'avez envoyé de votre sein prendre notre vie, afin qu'il nous donnât la sienne : eh! envoyez à mon cœur des affections de reconnaissance, et sur mes lèvres des actions de grâces pour ce bienfait. O doux Jésus! si selon ma petitesse je pouvais entrer dans l'imitation de votre soumission, que je serais heureuse! Quand l'obéissance m'enverrait ou me laisserait là, ou me commettrait à quelque chose, je ne trouverais point de lieu trop petit, trop incommode; tout serait bien reçu de ma volonté, si elle était soumise à celle de mon Père céleste. Est-il possible, ô mon Dieu! que je vous voie tant entreprendre pour moi, et que je ne veuille rien entreprendre pour vous? Il faut, ma chère âme, prendre courage, pour imiter votre Époux; montez à lui par cette heureuse descente de la soumission et démission de vous-même.

Deuxième affection. — Ah! mon Seigneur, puisque pour vous obéir j'ai pris la vocation religieuse, aussi pour vous imiter, je veux, avec votre grâce, me soumettre à votre exemple à tout ce qui dépend et appartient à cet état; n'étant rien, je désirerai de ne rien paraître; devant être faite comme un petit enfant, pour avoir le Royaume des Cieux, je me tiendrai en silence, et comme ne sachant pas parler, sinon pour la charité

ou nécessité ; tels sont les désirs de mon cœur. Mais, ô doux et divin Enfant! j'attends de vous, et non de moi, la grâce, la force et la fidélité dont j'ai besoin pour en venir à l'effet.

Troisième affection. — Que m'apprenez-vous, ô mon divin Maître! dans vos soumissions à la très-sainte Vierge et à saint Joseph, sinon à *ne rien demander et à ne rien refuser;* mais à me tenir entièrement dépendante de la volonté et direction des supérieurs, que le Père céleste a ordonnés sur moi. Ah! mon Dieu, que je devrais bien avoir honte, vous voyant être en tout obéissant, et moi être si souvent rebelle; ne permettez plus, Seigneur, que ce malheur m'arrive, mais accordez-moi cette miséricorde qu'en adorant votre soumission, j'entre dans la pratique de cette sainte vertu.

QUATORZIÈME MÉDITATION

SUR LA GRACE INCOMPARABLE QUE NOUS AVONS D'ÊTRE FILLES DE LA TRÈS-SAINTE ÉGLISE.

PREMIER POINT.

Considérez, que JÉSUS-CHRIST est venu en ce monde pour bâtir sa sainte Église catholique, mère de tous les enfants de salut; c'est une œuvre si excellente, que lui-même en devait être l'ouvrier : « *Pierre,* dit-il, *tu es Pierre, et sur cette Pierre j'édi-* » *fierai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point* » *contre icelle.* »

DEUXIÈME POINT.

Regardez la majesté et sainteté de cette Église : JÉSUS en est le chef, elle est l'unique Épouse; qui n'est enfant de cette sainte

Mère ne peut être enfant de Dieu. Oh! qu'elle est riche! les clefs du Ciel lui sont données, les Sacrements sont ses trésors, et la Jérusalem triomphante est sa propre sœur.

TROISIÈME POINT.

Considérez l'excellente grâce que Dieu vous a faite de vous rendre filles de cette Église; c'était toute la gloire des Saints. Je ne me prise de rien, disait sainte Catherine, « *sinon d'être* » *chrétienne;* » et un autre martyr chantait en mourant « *Je* » *suis fils d'une mère, la très-sainte Église, dont les vrais enfants* » *ne meurent jamais;* » sainte Thérèse ne pouvait assez remercier Dieu d'être fille de son Église.

Et mon saint Fondateur tenait pour sa félicité en ce monde d'employer ses travaux et sa vie au service de cette vraie Épouse de Jésus-Christ : Ah! disait-il, « *que je sens mon courage incom-* » *parablement animé pour servir plus fidèlement que jamais* » *l'Église du Dieu vivant, et le Dieu vivant de l'Église.* » Bref, tous les saints n'avaient point d'autre bonheur, et se consumaient de reconnaissance; et possible vous n'avez jamais pensé à rendre grâce à Dieu d'un bénéfice si éminent.

Première affection. — Seigneur, quand mon cœur se fondrait d'amour et d'actions de grâces envers vous de nous avoir bâti cette sainte Église, encore ne ferais-je pas mon devoir; quand je la considère, je ne puis m'empêcher de dire avec David : « *Bénie soit l'œuvre des mains de mon Dieu, et bénis soyons-nous* » *à jamais dans son œuvre!* »

Deuxième affection. — Je vous salue, unique colombe sans tache, colonne de toute fermeté, maison du Roi, mère toute bénigne, qui reçoit les pécheurs repentants et les réconcilie avec Dieu, Mère toute douce, qui nourrit ses enfants du Pain de vie et les abreuve du sang même de l'Époux. Eh! que je veux aimer ma vocation religieuse! Certainement, mon Dieu, je crois que

vous ne me l'avez donnée qu'afin que je me rendisse plus digne d'une mère si digne : ô sainte Épouse du divin Époux ! je veux, moyennant sa grâce, embrasser toutes vos maximes, honorer toutes vos saintes cérémonies, et boire votre doctrine comme un breuvage de salut.

Troisième affection. — Mon âme, confondez-vous; ah! Seigneur, qui suis-je, que vous m'avez mise dans ce Tabernacle des justes, parmi la troupe de vos divins apôtres, de vos sacrés martyrs, de vos vénérables pontifes et confesseurs, de vos très-pures vierges, et de tous vos bien-aimés élus? Je confesse, mon Dieu, que c'est la grâce des grâces, et que votre seule grâce m'a donnée. O sainte troupe des élus de mon Seigneur Jésus, ah! qui me fera cette faveur, sinon lui, par vos prières, que je ne me rende pas indigne de votre société, mais que plutôt en ce monde, comme fille généreuse de l'Église militante, je ne cesse de me combattre moi-même, et de faire des ascensions de vertu en mon cœur, jusqu'à ce que j'arrive en la triomphante Jérusalem, en votre douce compagnie!

QUINZIÈME MÉDITATION

DU BÉNÉFICE SINGULIER DE LA VOCATION RELIGIEUSE.

PREMIER POINT.

Considérez, que Salomon ayant regardé tout ce qui est sous le ciel proteste que *tout n'est que vanité et affliction d'esprit;* qu'est-ce donc que nous quittons pour Dieu, quand nous entrons en la vie religieuse? Certes, ce ne sont que des fantômes et apparences de bien, et si le Prophète assure que *toutes choses sont comme si elles n'étaient point devant Dieu,* si tout n'est rien,

ô Dieu! et qu'avons-nous quitté en notre particulier? Et toutefois notre misère est si grande, et frappée d'un tel aveuglement, que nous nous persuadons d'avoir fait grande chose pour Dieu en quittant ces néants; et toutefois, ô Seigneur! c'est vous qui avez fait grande chose pour nous, en nous les faisant quitter.

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que vous n'étiez pas capable de vous donner vous-même à une vocation si sainte; c'est Dieu qui vous y a appelée, par un amour incomparable, vous faisant contraindre sans violence de sortir de Sodome et d'entrer en son banquet. La vie religieuse n'est pas une vie naturelle, elle est au-dessus de la nature; il faut que la grâce la donne, et soit l'âme de cette vie.

TROISIÈME POINT.

Considérez, quelle reconnaissance vous devez avoir au divin Sauveur, qui a daigné, par l'entremise de sa très-sainte Mère, changer votre eau en vin, et vous rendre toute sienne. Demandez à Dieu une vive reconnaissance de cette grâce, car elle n'est pas moindre que la grâce même de la vocation. L'ingratitude des enfants d'Israël, retirés de la servitude d'Égypte en la solitude du désert, irrita si fort le Seigneur, qu'il les voulait tous exterminer.

Première affection. — O Seigneur, hé! qu'est-ce que j'ai quitté en quittant le monde, qu'une pauvreté pleine de soucis, ou quelque chétive possession pleine d'inquiétude? J'ai quitté le trouble, l'angoisse, la dissension, les continuelles occasions de me perdre, et vous m'avez donné une vie douce, tranquille, pleine de sainte union, et fournie de mille moyens pour unir mon âme à vous. Hélas! ô mon Dieu! je confesse que vous avez beaucoup fait pour moi, et je n'ai rien fait pour vous,

entrant en cette vocation; je suis une servante inutile, mais plutôt ingrate si je ne fais ce pourquoi vous m'avez appelée à votre service.

Deuxième affection. — Que vous rendrai-je, mon Dieu, pour ce bienfait si précieux que vous m'avez départi? Je vous rendrai mes vœux par une ponctuelle observance devant tout votre peuple, c'est-à-dire, mon Roi, qu'avec votre grâce je vivrai en vraie religieuse, l'âme toujours élevée en vous, faisant continuelle violence à ma nature, me rendant amoureuse du mépris de moi-même, sans jamais blâmer ceux qui me blâmeront, ni sortir de l'étroite voie qui conduit à la vie. Ah! très-sainte Vierge, puisque c'est par votre moyen que j'ai cette grâce d'habiter en votre maison tous les jours de ma vie, eh! faites par votre faveur que j'y vive en sorte que vous ne me déniiez pas la grâce d'être avouée votre fille.

Troisième affection. — Seigneur, qui disiez autrefois : *Qu'ai-je pu faire pour Israël que je ne l'aie fait?* hélas! il me semble que cette parole s'adresse à mon âme. O religieuse malavisée! qu'est-ce que le Seigneur n'a pas fait pour vous, et vous ne lui rendez pas les reconnaissances dues? Hélas! vous devriez être toute joyeuse de vous voir hors d'Égypte, vous tenir amoureusement retirée, solitaire, fuyant tout ce qui sent le monde, et, au contraire, vous irritez l'Époux, recherchant peut-être plutôt vos contentements et commodités, que si vous étiez encore au siècle. O mon Bien-aimé! je confesse que je n'ai pas mérité de goûter votre douce manne, mais dorénavant, ha! je renonce à tout, je me déclare morte au monde, et bénis mille fois le jour que j'y mourus, pour vivre seulement à vous.

SEIZIÈME MÉDITATION

QUE LA VIE RELIGIEUSE NOUS OBLIGE ÉTROITEMENT A LA SUITE DU SAUVEUR.

PREMIER POINT.

Considérez, que le Sauveur appelant ses Disciples leur disait toujours : « *Suivez-moi;* » soit qu'ils fussent à la pêche, comme saint Pierre et saint André, soit qu'ils raccommodassent leurs filets, comme les enfants de Zébédée, soit qu'ils fussent au bureau et en la banque comme saint Matthieu, tous eurent une même semonce : « *Suivez-moi,* » ce qui m'apprend que tous ceux qui sont appelés à la vie religieuse et perfection évangélique sont appelés à suivre le Sauveur en son humanité, opérant les vertus par son exemple.

DEUXIÈME POINT.

Considérez comme quoi il faut suivre le Sauveur, apprenez-le de ses propres paroles : « *Qui veut venir après moi,* dit-il, » *qu'il renonce à soi-même et qu'il me suive.* » Mais, ô divin Sauveur! par où vous suivrons-nous? Tout le temps de votre vie vous n'avez tenu que les chemins d'une parfaite pauvreté, d'un continuel mépris, abaissement et abjection devant les créatures, et par des travaux continuels : est-ce donc par là où il faut vous suivre? est-ce dans ces pas que l'âme religieuse s'oblige de suivre vos traces? O la grande, mais la précieuse abnégation.

TROISIÈME POINT.

Considérez en quel malheur ceux-là tombent, qui, après avoir entrepris de suivre le Sauveur, retournent en arrière. Hélas! *tels,* dit-il, *ne sont pas propres pour le Royaume des*

Cieux, non plus que ceux qui cheminent seulement en quelque chose en la vertu, et sont arrêtés d'eux-mêmes en d'autres sujets : « Je vous dis en pleurant, » disait l'ardent saint Paul, » *qu'il y en a qui cheminent qui sont ennemis de la Croix de* » JÉSUS-CHRIST, *la fin desquels est la perdition.* »

Première affection. — O Seigneur! de qui il est écrit, qu'étant monté à la montagne vous appelâtes à vous ceux qu'il vous plut choisir pour être vos disciples, hélas! je suis venue à vous sur cette montagne de la perfection religieuse, parce que vous m'avez appelée; recevez-moi selon votre parole, et je vivrai. Mais, mon doux Seigneur, comme vous pourrai-je suivre, vous que le prophète assure qui êtes venu faire votre course du haut des cieux en ce monde comme un géant : ah! il faudra que vous soyez ma force et la vitesse de mon pied. O religieuses négligentes! comme suivez-vous de si loin votre Époux, ne vous chaut-il [importe-t-il] de vous approcher de lui? Ah! si vous le voulez atteindre, suivez-le sans vous arrêter, car, en cette suite, qui s'arrête, recule; qui n'avance, déchet.

Deuxième affection. — O moi-même! je te renonce puisque je ne puis suivre mon JÉSUS sans cela; ô sainte croix de ma vocation! je t'embrasse de toute mon âme, puisque c'est avec toi, et par toi, que je dois suivre mon Époux. Époux divin, qui ne passe que par les sentiers d'une vie cachée, affligée, souffrante et méprisée, dilatez mon cœur, afin que je coure après vous dans cette heureuse voie. O âmes religieuses! si vous vous détourniez de tout, si vous renonciez entièrement à vous-mêmes, l'odeur du Bien-aimé, ses sacrés exemples vous tireraient, et vous courriez à l'odeur de ses divins parfums.

Troisième affection. — Ah! que c'est chose déplorable de voir tant de lâches et de tièdes qui s'arrêtent à tout coup au chemin de leur perfection! O divin Maître, qui m'avez appelée,

parce que tel a été votre amour envers moi, eh! par votre grâce, faites que je vous suive, non de loin, mais pas à pas selon ma portée; ô âme religieuse! *laissez les morts ensevelir les morts;* mais vous qui avez trouvé votre Jésus qui est votre vie et votre chemin, suivez-le.

DIX-SEPTIÈME MÉDITATION

DES LEÇONS PRINCIPALES QUE LE SAUVEUR APPREND A L'AME RELIGIEUSE.

PREMIER POINT.

Considérez, que le doux Jésus étant venu au monde donnant commencement à la vie religieuse, la première leçon qu'il donna à ses bien-aimés novices fut : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez repos en vos âmes.* » Mon âme, jetez-vous aux pieds de votre Époux, écoutez cette divine leçon de douceur, d'humilité et de paix, retenez-la, gravez-la au fond de votre cœur, et la mettez comme la base et le fondement de votre piété, de votre perfection et de votre salut.

DEUXIÈME POINT.

Passant plus avant aux perfections que ce Maître du ciel donne à ses enfants, écoutez ce qu'il leur dit, et à vous aussi : « *Si vous n'êtes faits comme petits enfants, vous n'entrerez point* « *au Royaume des Cieux.* » O leçon d'innocence, de simplicité, de rondeur, de bonne foi, de sainte naïveté, et de soumission parfaite! quoi, Seigneur, si nous ne sommes faits comme ces petits enfants, nous n'entrerons point au Royaume des cieux? Ah! la grande menace! l'on ne pèse pas assez son importance et son poids.

TROISIÈME POINT.

Pour troisième précepte, ce bon Directeur enseigne qu'il faut travailler, prier sans cesse, et fructifier en bonnes œuvres : Vous, mes disciples, je vous ai plantés en mon terroir évangélique, mais *tous ceux qui n'y porteront point de fruit seront arrachés et jetés au feu; demeurez en ma présence et uni avec moi comme le sarment à sa vigne,* afin que vous rendiez des fruits dignes de votre vocation, car *mon Père, qui est le céleste vigneron, retranchera toutes les branches qui ne portent point de fruits* C'est à vous, mon âme, que toutes ces paroles s'adressent; pesez-les au poids du sanctuaire, et ne passez point légèrement par-dessus.

Première affection. — O mon saint Fondateur! « qui nous aimez plus, avec moins d'autre vertu et plus d'humilité, qu'avec plus d'autre vertu et moins d'humilité; » hélas! venez par votre puissante intercession secourir ma faiblesse, ô vrai humble de cœur! car véritablement l'orgueil et propre estime de moi-même ont tellement bouché les oreilles de mon âme, que ces saintes leçons d'humilité et de douceur n'ont point encore pénétré mon intérieur : ô doux Jésus! ô humble Jésus! s'il faut apprendre de vous ces divines vertus, en quel degré de perfection les faut-il pratiquer? Je vous vois partout doux et humble, en la vie, en la conversation, aux injures, aux louanges, aux travaux et à la mort même.

Deuxième affection. — Ah! mon âme, voulez-vous pas prendre grandement à cœur cette sainte enfance et bonne simplicité, puisque le Saint-Esprit n'habite point en ce monde ès âmes doubles, et elles n'habiteront point éternellement au ciel. Retirez-vous donc de moi, fausse prudence, respect humain, vues des créatures, retour sur moi-même; toutes ces sottises ne passent point dans l'esprit d'un innocent enfant, que j'ai pour

portrait de simplicité. Ah! Seigneur, si je puis avoir cette chère vertu, vous me prendrez amoureusement entre vos bras divins, car les simples sont les enfants d'amour.

Troisième affection. — Peu me profitera, ô divin Semeur! que vous m'ayez jetée et plantée en la bonne terre de votre sainte religion; si je ne porte des fruits dignes de vie éternelle, vous m'arracherez, mon divin Sauveur. Eh! que ce malheur ne m'arrive point! et pour cela que la grâce de ma vocation ne soit point vaine en moi, que votre divine présence soit la rosée et le soleil qui me fasse produire des œuvres de vie et de salut.

DIX-HUITIÈME MÉDITATION

PAR QUEL MOYEN L'AME RELIGIEUSE RAVIT LE COEUR DE SON BIEN-AIMÉ.

PREMIER POINT.

Considérez, que Dieu vous ayant doucement ravie d'entre les mondains, il veut aussi que, par un humble contre-échange, vous lui ravissiez son Cœur divin par amour. Hélas! quelle voie tiendrez-vous! Écoutez, lui-même vous l'enseigne : « *Ma sœur,* « dit-il, *tu as ravi mon cœur par un de tes yeux et par un de* « *tes cheveux.* » Voyez que, par la pratique des œuvres héroïques et grandes vertus, vous emportez le Cœur de ce Bien-aimé, et tout de même par la pratique des petites, basses et menues vertus.

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que comme au corps humain il n'y a que deux yeux, et quantité de cheveux, votre Époux fait voir une clémence incomparable, que vous lui puissiez ravir le Cœur par

un cheveu. Hélas! à toute heure vous pourriez avoir ce divin Cœur, car qu'est-ce autre chose, les cheveux, que les menues observances, ces petites cérémonies, ces vertus quotidiennes qui se peuvent cueillir à chaque bout de champ? Quand vous négligez de les pratiquer, vous ne considérez pas que vous négligez de ravir le Cœur de Dieu : « *Si vous voulez entrer en la* « *vie*, disait le doux Jésus à ses apôtres, *gardez avec soin tout* « *ce que je vous ai enseigné.* »

TROISIÈME POINT.

Considérez l'état que les Saints ont fait de la pratique de ces petites vertus; ils ont dit que *qui néglige les petites choses, tombera bientôt aux grandes;* ils ont dit que toutes les petites ordonnances et observances monastiques étaient la haie qui conserve la Religion (comme la vigne du Seigneur) des bêtes sauvages, et que, qui abat cette haie, sera mordu du serpent infernal. Ils ont dit que telles petites observances étaient l'habit de la religion, qui paraîtrait nue et sans ornements n'était cela : bref, mon saint Fondateur a dit « que s'il était dans un de nos monastères il se rendrait si exact à toutes telles petites pratiques, qu'il prétendrait par là ravir le Cœur de Dieu.

Première affection. — O bonté souveraine de ce grand Dieu, que vous êtes adorable! Qui fut jamais le roi qui enseignât à ses vassaux le ressort de son cabinet afin qu'ils lui pussent ravir ses trésors; et toutefois, ô Dieu tout bon! vous m'enseignez comme quoi je puis dérober votre Cœur et le rendre tout mien. Hélas! Seigneur, s'il n'y eût eu que les martyrs qui eussent pu ravir votre Cœur par leurs yeux et par leur sang, que ferions-nous? Mais les mortifiés ont le même privilége. S'il n'y avait que les vainqueurs des nations qu'ils convertissent, que ferions-nous? Mais ceux qui se plaisent à parler humblement et familièrement de vous, jetant de bonnes inspirations dans les

cœurs, ont le même bien. S'il n'y avait que les vainqueurs d'autrui, que ferions-nous? Mais les vainqueurs d'eux-mêmes ont le même bonheur; bénie soit à jamais votre suave bonté!

Deuxième affection. — Ah! saintes et petites vertus, qui comme fleurs croissent au pied de la croix de mon Jésus, je veux désormais, d'une sainte sollicitude, vous cueillir pour vous présenter avec révérence à cet Époux; mais, mon Jésus, préservez-moi du reproche que vous faisiez aux Pharisiens, leur disant : « *qu'ils faisaient les petites choses, et laissaient les* « *grandes;* » octroyez-moi cette grâce, que je fasse celles-ci, et n'omette point celles-là, comme vous, mon Seigneur, qui prenez les petits enfants entre vos bras par amour et douceur, et n'omettez pas de porter tous les pécheurs comme un grand faix sur vos épaules, par miséricorde; que j'observe bien le silence, par obligation; et que je ne dise point de paroles inutiles, par dévotion; que j'obéisse exactement à mes supérieurs, par devoir, et que je condescende volontiers aux égaux, par amour.

Troisième affection. — O religion, ma très-sainte mère! à Dieu ne plaise que je vous dévête de vos saints habits, ni que j'abatte la haie qui vous conserve; mon Dieu, avec votre grâce, je veux tout observer, et, au bout, confesser humblement que je suis servante inutile.

DIX-NEUVIÈME MÉDITATION

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

PREMIER POINT.

Considérez, que le Sauveur voyant approcher l'heure de sa mort, il assembla tous ses disciples, pour graver en leurs cœurs ses derniers documents et volontés, et leur dit : « *C'est* » *ici mon commandement, je vous ai aimés, et derechef je vous* » *donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les* » *uns les autres; par cela, l'on reconnaîtra que vous êtes mes* » *disciples, si vous avez dilection l'un pour l'autre.* »

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que non-seulement le Sauveur enseigna cet amour du prochain par paroles, mais par ses adorables exemples; voulant mourir pour l'amour de tous, il se donna au très-Saint-Sacrement, à ses apôtres, voire même à Judas, lequel il ne refusa point de baiser, quoique son ennemi. Ah! mon Sauveur, cet exemple me confond; hélas! à peine veux-je tant soit peu m'incommoder, ou contrarier mes volontés pour l'amour du prochain, et toutefois vous m'apprenez qu'il faut aimer d'œuvre et de vérité, et non point seulement de parole, et que jamais je n'entrerai en votre Temple céleste, que par l'unique porte de la charité, qui s'ouvre de deux côtés : Amour de Dieu et Amour du prochain.

TROISIÈME POINT.

Considérez, que Notre-Seigneur ne dit pas : Aimez quelqu'un de vos prochains, mais il les comprend tous, aussi portez-vous indignement le titre de religieuse si cet amour n'est parfait en vous; car si vous n'aimez pas, et n'avez pas de la reconnais-

sance envers ceux qui vous font du bien, vous êtes ingrate ; si vous n'aimez pas ceux qui vous méprisent, vous êtes orgueilleuse; si vous n'aimez pas ceux qui vous affligent, vous êtes impatiente, etc. : par où vous voyez, que sans cette sainte charité du prochain vous n'avez point de vertu.

Première affection. — O Seigneur! hélas! si vos serviteurs ne sont connus qu'à cette sainte marque de la charité du prochain, j'ai grand sujet de craindre, moi qui m'aime tant moi-même, qu'à peine me puis-je résoudre de quitter un peu de mes intérêts pour l'amour de ce cher prochain. Toutefois, ô Maître céleste! vous me donnez votre amour pour modèle : mon âme, voyons ici ensemble devant Notre-Seigneur, comme nous devons aimer le prochain à son exemple : Doux Jésus, vous avez pris la peine, pour leur acquérir le repos; vous avez pris l'ignominie pour leur laisser la gloire; voilà, ô mon âme! comme il faut tâcher de faire. Ah! Seigneur, dépouillez-moi de l'amour de moi-même, afin que je vous puisse imiter.

Deuxième affection. — C'est du fond de mon âme, doux Jésus, que je vous demande une faveur, à savoir que vous me fassiez la grâce que je me mette toujours en la place de mon prochain. Que je ne lui fasse que ce que je voudrais qu'il me fît, et que lui fasse tout ce que je voudrais qu'il me fît. Ah! Seigneur, si je regarde de mauvais œil ceux qui me fâchent, vous retirerez pareillement de moi vos bénins regards; si je parle mal du prochain, vous vous tairez pour moi, et ne direz mot en mon âme; si je refuse mes services, vous me dénierez [retirerez] vos grâces.

Troisième affection. — Ja! à Dieu ne plaise que j'aie des exceptions en mon amour pour le prochain; ah! Seigneur, vous me donnerez votre grâce, et sans me regarder moi-même, je

vous aimerai en tous mes prochains, et n'aimerai jamais personne qu'en vous et pour vous. Fuyez de mon âme, amitiés singulières; ôtez-vous d'ici, affections particulières; quoi! pourriez-vous distraire mon cœur en diverses choses, et tirer mon esprit hors de son devoir et de sa règle : mais venez en mon cœur, ô douce union religieuse et sainte société commune, car c'est vous que le Seigneur bénit.

VINGTIÈME MÉDITATION

DU JARDIN DES OLIVES.

PREMIER POINT.

Considérez le Seigneur de la Majesté retiré la nuit dans ce jardin des Olives, il devient blême, la douleur le saisit : « *Ah!* « *dit-il, mon âme est triste jusqu'à la mort*, » et se prosternant en prières, il dit à son Père Éternel : « *Mon Père, s'il est pos-* « *sible que ce calice passe, mais non point ma volonté, ains la* « *vôtre soit faite,* » et répéta par trois fois la même oraison, avec telle angoisse et force, qu'il se prit à suer sang et eau tout ensemble.

DEUXIÈME POINT.

Considérez, qu'est-ce qui peut avoir tiré ces tristesses de la mort dans l'âme de la vie? Sans doute c'est l'amour qui l'a chargé de tous les péchés des hommes, et qui voulut, pour le bien des hommes, lui faire ressentir les effets et les appréhensions de la partie inférieure. Que dites-vous, mon Jésus, que votre Ame est triste jusqu'à la mort? Hélas! n'est-ce pas vous qui avez dit à vos apôtres, que vous avez un grand désir d'être baptisé du baptême de votre Passion? Oui, c'est vous-même :

mais, comme dit saint Augustin, *nous ayant premièrement créés par puissance et autorité, vous nous voulez racheter par faiblesse et par souffrance.*

TROISIÈME POINT.

Considérez, que le Père Éternel exauça son Fils pour sa révérence, dit saint Paul, et, comme au Benjamin de son Cœur, il lui envoya la coupe des tourments par un de ses angéliques serviteurs. Lors le doux Jésus reçut ce calice avec tant d'amour, qu'il résolut de le boire jusqu'à la dernière goutte, et de n'y laisser ni affronts, ni supplices, ni confusions, ni douleurs qu'il ne subît, et pour cela il va lui-même au-devant de ses ennemis.

Première affection. — O Jésus! affligé jusqu'à la mort, que je vous puis bien dire maintenant : Ève a goûté au jardin la douceur du fruit; et à vous, mon Rédempteur, l'amour vous y fait goûter l'amertume de la peine due à son vain plaisir. Ah! qu'il y a de grands secrets enfermés dans ce jardin! Cher Époux, quand vous êtes triste et affligé, vous vous éloignez de vos plus intimes, et pour peu que j'aie d'ennuis, je cours aux créatures, pour avoir du divertissement; vous vous adressez à votre Père, mais avec une telle résignation et persévérance, que vous en suez le sang; et moi, je ne puis pas seulement veiller une heure avec vous, je me lasse de la prière, mes résignations ne sont qu'à demi. Ah! que désormais, Seigneur, j'apprenne votre langage : *non ma volonté, ô mon Père! mais la vôtre se fasse.*

Deuxième affection. — Eh! Jésus, l'amour plus fort que la mort vous chargera, en ce jardin de vos douleurs, de tous mes péchés, de toutes mes infidélités, de tous les refus que je devais faire de vos grâces, et par ainsi l'amour vous angoissa sur ma misère. Mon doux Jésus, si de telles appréhensions peuvent être

en votre partie inférieure envisageant la mort, que dois-je penser, moi criminelle, vous voyant ainsi, Roi d'innocence, sinon que véritablement comme votre mort a acquis la vie à vos enfants, avec votre faiblesse leur a acquis la force?

Troisième affection. — O créatures! ne m'empêchez pas de boire le calice des afflictions que mon Père céleste m'envoie, car je veux me rendre conforme à mon JÉSUS souffrant. Prenez, mon humble JÉSUS, prenez ce calice, que le Père vous envoie : ah! mon âme, qu'est-ce que le Père envoie à son Fils, de la consolation? mais plutôt un surcroît de tourments : n'était que sa consolation est de faire en tout la volonté de son Père, ce qui le fortifie; qu'au lieu de reculer il va au-devant des travaux. O créatures! qui que vous soyez, ne m'empêchez point de prendre le calice que mon Père me donne.

VINGT ET UNIÈME MÉDITATION

DE L'AMOUR DU SAUVEUR PARMI SES TRAVAUX.

PREMIER POINT.

Considérez, que *le Père Éternel a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique;* et le Fils a tant aimé la volonté de son Père, que, voyant qu'il avait envie de sauver la nature humaine, sans prendre garde à la bassesse et chétiveté de la chose, il offrit volontiers un prix prodigieux pour sa rançon : son sang, ses sueurs et sa vie.

DEUXIÈME POINT.

Ainsi ce Sauveur, dans cet amour, est à la volonté de son Père et au rachat du monde; en chaque mystère de sa Passion,

il allait disant : O mon Père! la bien-aimée nature humaine serait suffisamment rachetée d'une de mes larmes; mais cela ne suffirait pas à la révérence que j'ai à votre volonté et à mon amour : je veux, outre ma détresse du jardin, que l'on me batte, que l'on me couronne d'épines, que l'on réduise mon corps en friche, que je sois semblable à un lépreux, sans forme ni beauté.

TROISIÈME POINT.

Ainsi le doux Jésus fut fouetté, couronné, condamné, moqué et rejeté en qualité d'homme; voué, destiné et dédié à porter et supporter les opprobres et ignominies, en punition due à tous les péchés, et a servi de sacrifice général pour le péché, ayant été fait comme anathème, séparé et abandonné de son Père Éternel.

Première affection. — Mon âme, vivez désormais entre les fouets et les épines du Sauveur, et là, comme un rossignol dans son buisson, soupirez humblement : Vive Jésus qui veut mourir afin que mon âme vive. Ah! Père Éternel, que vous peut rendre le monde pour le présent que vous lui avez fait de votre propre Fils? Hélas! pour nous racheter, une chose si vile que moi, il s'est donné et livré soi-même, et misérable que je suis, je fais la chiche à donner et abandonner mon rien à celui qui m'a donné son tout.

Deuxième affection. — Ah! si je suis Épouse de Jésus crucifié et souffrant, je dois tout le temps de ma vie tenir à grande faveur de me parer de ses livrées, à savoir : les clous, les épines et les lances. Souvenez-vous, mon âme, que le festin de ses noces, c'est le fiel et le vinaigre : ne cherchez pas en ce monde la douceur ni les joies. Trop d'honneur, ô Roi de gloire! de boire avec vous le calice des douleurs; qu'il ne m'arrive donc jamais de faire refus de ce breuvage; car, *ô Dieu!* dit David, *c'est la boisson de vos bien-aimés.*

Troisième affection. — O religieuses! qui avez entrepris de suivre Jésus crucifié, sachez que vous devez être dépouillées de vos affections propres, comme il le fut de sa très-sainte robe. Ah! Dieu, je me déçois moi-même, si je veux cueillir la myrrhe de vos mortifications d'une main, et les chétifs contentements de la terre de l'autre : défendez-moi de ce malheur, mon bien-aimé Jésus, et me faites aller à votre suite, jusques à la gloire, par le chemin de la douleur.

VINGT-DEUXIÈME MÉDITATION

DU SAUVEUR SUR LA CROIX.

PREMIER POINT.

Considérez ce que dit saint Augustin, qu'*Isaac fut immolé de volonté où* Jésus *fut crucifié, et que la croix de ce Sauveur fut plantée sur le sépulcre d'Adam,* étant très-convenable que le médecin fût élevé où gisait le malade, et qu'où était tombé l'orgueil, la divine miséricorde s'inclinât; afin donc que le béni Sauveur distillât son sang sur les cendres de l'ancien pécheur, et que l'on crût son péché nettoyé, quand il fut cloué à la croix, elle fut plantée sur le sépulcre de ce premier désobéissant

DEUXIÈME POINT.

Considérez le divin Sauveur, élevé et étendu sur cette croix, comme sur un bûcher d'honneur; ah! c'est alors qu'il offrit comme grand Évêque le sacrifice parfait à son Père; ce fut alors qu'il lança ses pensées de dilection particulièrement sur nous : Ah! mon Père Éternel, je prends à moi et me charge de tous les péchés de cette fille, pour souffrir la mort, afin qu'elle en

demeure quitte; que je meure, pourvu qu'elle vive; que je sois crucifié, pourvu qu'elle soit glorifiée; ô amour souverain du Cœur de Jésus! quel cœur te bénira assez dévotement?

TROISIÈME POINT.

Voyez que tandis que les Juifs sont autour de cette croix avec des cœurs de fer et de pierre, au contraire le doux Jésus, comme dit David, *était avec un Cœur tout fondu de dilection, au milieu de sa poitrine;* et comme cet admirable oiseau qui attire à soi la jaunisse de l'homme, et meurt pour l'en guérir, notre doux Jésus, unique oiseau du paradis, qui ne fut jamais atteint de la jaunisse du péché, est néanmoins attaché sur cette croix, tirant tout le mal de l'homme, son cher ami, sur soi; il veut mourir avec complaisance pour faire vivre cette pauvre nature humaine.

Première affection. — O Dieu! dirai-je maintenant avec saint Augustin, tout fâché de l'ingratitude des hommes : *Est-il possible que l'homme sache que vous êtes mort pour lui, et qu'il ne vive pas pour vous?* et avec saint François : *Ah! Jésus, mon Jésus, vous êtes mort d'amour, et personne n'y pense!* Mon doux Rédempteur, jamais la misère d'Adam ne fut si vénéneuse à nous perdre, que votre clémence à nous sauver. O obéissant Jésus! obéissant jusqu'à la mort de la croix; eh! soyez aussi le Réparateur de toutes mes désobéissances; que ce sang précieux distille dans les profondes plaies de mon âme, car c'est la médecine de mon salut.

Deuxième affection. — O franc arbitre de mon cœur! qu'il vous serait bon d'être attaché sur la croix du divin Sauveur pour mourir à vous-même et vous offrir en holocauste au Seigneur! Ne vous oubliez jamais, ô mon âme! que votre *Congrégation est fondée spirituellement sur le mont de Calvaire pour le service de cet amant crucifié, à l'imitation duquel il faut cru-*

cifier les sens, imaginations, aversions, passions et humeurs, pour l'amour du Père céleste.

Troisième affection. — O innocent Jésus, qui mourez pour mon iniquité, eh! de grâce, que je ne vive plus que pour votre bonté! Mon mystique serpent, la charité vous a élevé : mais si je ne vous regarde, mon doux Médecin, je ne mériterai point de recevoir guérison : ah! Seigneur, que donc mes yeux demeurent arrêtés sur vos souffrances, et mon cœur collé à votre bonté. Jésus, par vos douces mains clouées, donnez-moi pardon de mes mauvaises opérations; par vos pieds percés, l'abolition de mes égarements.

VINGT-TROISIÈME MÉDITATION

DES CINQ PREMIÈRES PAROLES QUE NOTRE-SEIGNEUR DIT EN CROIX.

PREMIER POINT.

Considérez, que le débonnaire Jésus regardant autour de lui ses ennemis, se mit à dire : « *Père, pardonnez-leur, car ils ne* » *savent ce qu'ils font.* » O quelle ardente charité! ce Seigneur, ne pouvant excuser le péché de ces méchants, il se jette sur la cause la plus supportable, à savoir l'ignorance; et était sur cette sainte croix avec un Cœur si plein d'amour pour les hommes, que dès qu'un larron lui eut dit d'avoir seulement mémoire de lui, il lui fit une promesse solennelle du paradis. Ah! que c'est une chose terrible que la chute de ceux qui sont en des hautes vocations! Judas apôtre se perd dans son orgueilleuse malice; le larron s'humilie et se sauve.

DEUXIÈME POINT.

Voyez saint Jean et la très-sainte Vierge aux pieds de leur Bien-aimé, qui, regardant sa Mère toute outrée de douleur, lui dit : « *Femme, voilà votre fils,* » à savoir Jean; et à Jean : « *Voilà votre mère.* » O Mère admirable! ah! qu'il fallait bien que votre cœur fût tout accoutumé au langage de l'amour et à son intelligence : vous vîtes bien qu'il vous donnait pour Mère à son Épouse, l'*Église, qu'il enfantait sur la croix,* dit saint Augustin. O chose incomparable! dès que Jésus eut prononcé cette troisième parole, le soleil, comme touché de vive douleur, retira sa clarté, et les ténèbres furent faites sur toute la terre.

TROISIÈME POINT.

Écoutez, comme après trois heures de silence, le doux Jésus s'écria : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné!* » La portion inférieure fut tellement délaissée et destituée de toute part, et environnée de maux, que Jésus, pour nous consoler en nos faiblesses, se plaignit à son Père; mais pour montrer que la partie supérieure ne voulait que ces travaux mêmes, il s'écria : « *J'ai soif.* » Laissant à part la soif corporelle, croyons, mon âme, qu'il avait une altération saintement brûlante du salut de ceux qui avaient une soif mortellement ardente de sa ruine. O pauvres gens! vous dites que Jésus descende de la croix; ah! qu'il n'a garde, il est trop altéré de votre salut, qui se doit faire par sa mort en cette croix.

Première affection. — O Sauveur débonnaire! quelle tendresse de cœur m'apprenez-vous pour le prochain? Hélas! faut-il même que j'excuse ceux qui crucifient mon Époux? Je dirai donc avec l'Apôtre : *S'ils l'eussent connu, ils n'eussent pas crucifié le Dieu de la gloire;* mais, prenez garde, mon âme, que les passions déréglées qui fermaient leurs yeux ne bou-

chent pas les vôtres. Ah! mon Sauveur, vous les excusez, même en l'acte du péché, et à peine pouvons-nous oublier une contradiction, fort longtemps après l'avoir reçue; à peine pouvons-nous faire bon visage à ceux qui nous désagréent tant soit peu.

Deuxième affection. — O très-sainte et constante Mère! recevez Jean pour fils, c'est-à-dire recevez les enfants de l'Église pour vôtres. Maintenant donc et désormais il nous sera permis de vous nommer, *ma Mère :* ah! Jésus, que vous voulez bien mourir nu et dépouillé, de donner votre Mère à un autre, et ne vouloir pas seulement lui dire ce mot filial, de *Mère*.

Troisième affection. — O doux Sauveur! ce ne fut jamais pour contrevenir à la sainte indifférence que vous fîtes une plainte à votre Père, mais ce fut pour nous consoler en nos maux, et nous faire voir les véritables peines et angoisses de votre sainte âme, et que non-seulement les douleurs de la mort, mais la soif de l'amour vous desséchait et altérait saintement de notre salut : hélas! suis-je pas une ingrate, si je me plains en mes petits délaissements et angoisses, voyant le Fils unique du Père être altéré de souffrir davantage de travaux pour mon amour; si un tel Père abandonne la partie inférieure d'un tels Fils, pourquoi non celle d'une chétive esclave?

VINGT-QUATRIÈME MÉDITATION

DU SÉJOUR DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE AU PIED DE LA CROIX.

PREMIER POINT.

Considérez la très-sainte Vierge, très-constamment constante au pied de la croix de son Fils. Eh! que cherchez-vous, ô Mère de vie! en ce lieu de calvaire et de mort? ah! vous ne

cherchez pas les allégresses, mais votre cher Enfant, et partout votre cœur maternel vous fait souhaiter d'être unie avec cet aimable Fils; ainsi je vous vois en ce lieu de calvaire, prise, attachée, collée et affichée [liée] à votre divin Époux.

DEUXIÈME POINT.

Considérez comme l'amour tira toutes les peines, les tourments, les blessures et passions de notre Rédempteur dans le cœur de sa très-sainte Mère; hélas! les mêmes clous qui crucifièrent le corps de ce divin Enfant, crucifièrent aussi le cœur de la Mère; les épines de sa couronne outrepercèrent l'âme de cette Mère toute douce, si qu'elle peut véritablement dire : *Mon Bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe!* mais, tant aimé, qu'il demeure entre mes mamelles, c'est-à-dire en ma poitrine, et au milieu de mon cœur.

TROISIÈME POINT.

Considérez la très-sainte Vierge comme une abeille mystique faisant son plus excellent miel dans les plaies de ce Lion de la tribu de Juda, égorgé, mis en pièces et déchiré sur la croix : O Enfant de la croix! disait-elle, glorifions-nous en votre admirable problème que le monde n'entend pas : ô vous tous qui passez par ce monde, voyez que la mort de mon Fils est aimable, puisqu'elle est le souverain effet de son amour! ah! qu'il est nécessaire que mon Jésus meure, afin que toute la race humaine ne périsse.

Première affection. — Votre sainte Abbesse, ô âmes religieuses! n'est point sur le mont de Thabor, ains seulement sur le mont de Calvaire, où elle ne voit que des opprobres, des impuissances, des lances, des clous et des ténèbres : O Mère d'amour très-constante! toute la multitude de ces eaux d'afflictions n'ont pu éteindre votre charité; hélas! et une petite gout-

telette d'affliction et de contradiction me fait reculer en arrière de mon Bien-aimé souffrant.

Deuxième affection. — Comme vous étiez, ô très-sainte Mère! le vaisseau le plus grand, le plus capable, le plus digne du monde, vous fûtes aussi plus que nul autre remplie de l'amertume et du breuvage d'angoisse, que votre Bien-aimé avalait en ce lieu de tourment : ah! que m'apprend cela, sinon à recevoir les tribulations comme une chose partagée avec l'Époux? O Mère très-pure! vous nous appelez, disant : Hé! venez, mes filles, que vos cœurs soient des vaisseaux tout vides, et mon Fils y versera la rosée dont son chef est couvert, et les gouttes de la nuit de sa Passion, dont sa tête est emperlée, se convertiront en perles de consolation. Ma très-douce Mère, hé! faites-moi donc la grâce que désormais je reçoive toutes les petites occasions d'humiliation, de souffrance et d'abjection, comme des petites gouttelettes distillées de cette chevelure précieuse.

Troisième affection. — O abeille mystique! faites-moi la grâce que, dans la ruche de mon cloître, et dans la petite chambrette de mon cœur, je puisse, à votre exemple, ménager le miel cueilli en ces saintes plaies du Sauveur. Retirez-vous de moi, goûts terrestres; le fiel de mon Roi me sera plus doux que le rayon de miel. Hélas! ô Mère de douleur et fontaine d'amour! ne permettez plus que je m'éloigne du pied sacré de cette adorable croix.

VINGT-CINQUIÈME MÉDITATION

DU TRÉPAS DU SAUVEUR EN LA CROIX.

PREMIER POINT.

Considérez, que ce fut sur la croix que le Fils Éternel donna le baiser de l'amour à son Père céleste en faveur des humains : ce fut alors que le Père sentit une suave odeur sortir des vêtements de son Fils, c'est-à-dire de sa sainte humanité. *Ah!* dit-il, *l'odeur de mon Fils ressemble à l'odeur d'un champ fleuri et abondant :* oui; car Jésus, *fleur des champs,* ayant été pressé sous le pressoir de la croix, donna une odeur qui réjouit Dieu, et ravit les Anges, et sauva les hommes.

DEUXIÈME POINT.

Ainsi le Sauveur se mit à dire : « *Tout est consommé,* » la Rédemption du monde est faite : néanmoins, « *mon Père, je remets mon esprit entre vos mains;* » je vous ai déjà remis mon corps, mes sueurs, mon sang; il ne me reste plus que l'esprit qui anime ce corps tout déchiré : mon Père, je le remets entre vos mains, faites-en ce qu'il vous plaira; quoique tout soit accompli, s'il vous plaît qu'il demeure encore en ce corps, ou bien que je l'expire, mon Père, je le remets entre vos mains.

TROISIÈME POINT.

Considérez, que le doux Jésus, voyant que son Père voulait qu'il trépassât, la mort ne pouvant jamais entrer dans celui qui tient les clefs de la vie et de la mort, l'amour ouvrit la porte à la mort, afin qu'elle allât saccager ce divin corps : et Jésus ayant incliné son chef pour donner le baiser de paix à sa très-sainte Mère et à son Église naissante, il expira par une élection d'amour; et alors, ô Dieu! les sépulcres s'ouvrirent, la terre

trembla, et le voile du Temple se fendit, toutes choses rendant hommage au triomphateur de la mort.

Première affection. — O Jésus de Nazareth, Roi des Juifs, ah! que la douce et divine liqueur qui sort de votre très-saint corps est précieuse : hélas! vous voilà tout seul, personne ne vous aide à tourner ce pressoir très-pesant; aussi *votre sacré corps,* divin vêtement de votre âme, *est rendu tout rouge de son propre sang,* parce que *vous êtes au jour de vos vendanges :* ah! Père Éternel, regardez en la face de votre Christ, et ayez pitié de ses frères! Doux Jésus, pressé, foulé et navré de toutes parts, quelle confusion de ne vouloir point que l'on m'entame par la mortification! Et, néanmoins, je ne jetterai jamais la douce liqueur des vertus que par ce moyen. O âmes religieuses! ayez honte de vous dire membres de Jésus-Christ, si vous ne voulez souffrir avec Jésus-Christ; car c'est une imprudence trop grande de voir des membres délicats et sensuels, sous un chef couronné d'épines.

Deuxième affection. — O mon cher Jésus! je sais que les tourments, si griefs qu'ils eussent pu faire mourir tout un monde, n'étaient néanmoins pas suffisants de vous faire mourir; il fallait que vous remissiez vous-même votre esprit entre les mains de votre Père, tout étant accompli et consommé. Ah! que vous m'apprenez bien ici la quintessence de la vie spirituelle, par un parfait abandonnement de tout entre les mains du Père céleste. Hélas! que je devrais souvent prononcer cette sainte parole : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains,* faites de moi ceci ou cela selon votre volonté : mes supérieurs, j'ai accompli votre obéissance, quoique laborieuse et abjecte : mais je me remets entre vos mains, afin que, s'il vous plaît, je la recommence; heureuse serais-je si je vivais en cette sorte.

Troisième affection. — Penchez votre tête, ô mon divin Roi!

appelez la mort pour me donner la vie. Ah! pourquoi redouter la mort? mon Jésus a fait ce passage. Hé! Jésus, Dieu de la vie, faites-moi la grâce qu'à l'heure de ma mort je remette mon esprit entre vos mains : car vous êtes mon vrai Père. Fondez-vous d'amour et de douleur, ô mon âme! voyant Jésus expiré pour votre péché; ne sortez point de dessus cette sainte montagne que vous n'ayez enseveli cet Époux en votre cœur.

VINGT-SIXIÈME MÉDITATION

QUE LA JOIE ET LE BONHEUR DE L'AME DÉVOTE EST EN LA CROIX.

PREMIER POINT.

Frappant ma poitrine au pied de la croix de mon doux Jésus, vraiment, dirai-je, *voilà le Fils de Dieu!* jà! n'advienne que je me glorifie en moi, ni au monde, ni en chose quelconque. Que Jonas se réjouisse sous l'ombre de son lierre, qu'Abraham fasse festin aux anges sous l'arbre, qu'Ismaël soit exaucé sous l'arbre du désert, qu'Élie soit nourri sous le genièvre, en la solitude; quant à nous, nous ne voulons autre joie ni ombre que celle de la croix, autre boisson que le sang qui coule tout au long, autre nourriture que le fruit de vie pendu en la sainte croix.

DEUXIÈME POINT.

Considérez combien cette croix est vénérable. *Ah!* dit David, *adorez l'escabeau des pieds de Dieu;* et que dirons-nous de la croix qui a été le lit, le siége et le trône de ce même Dieu? Jacob adora le bout de la verge de Joseph, et Esther baise le bout de la verge de son époux Assuérus : hé! donc avec quelle révérence l'âme dévote baisera-t-elle la croix, vrai sceptre royal

de son cher JÉSUS; ne dira-t-elle pas avec David : *O vous tous prêchez, et dites que le Seigneur règne par le bois?*

TROISIÈME POINT.

Considérez combien les plus chers amis de Dieu ont aimé la croix : la très-sainte Vierge, sacrée Sulamite, montait à tout moment sur cette palme pour en cueillir les fruits; saint Pierre n'avait point d'autre force, saint Paul d'autre gloire, saint Jean d'autre refuge, ni saint André d'autre suavité; et, quant à notre Bienheureux Père, il protestait que « s'il eût su un petit brin de son cœur qui n'eût pas été marqué de la croix, il se le fût arraché. »

Première affection. — O très-sainte croix honorée des membres de mon Sauveur, ah! vous êtes la porte royale qui conduit au temple de la sainteté; hors de là nous n'en trouverons jamais. O âmes religieuses! jetez profondément votre esprit dans les plaies que le Seigneur a souffertes sur cette croix, et voyez que vil et vain est le cœur qui niche sur un autre arbre. Je vous salue, ô sainte croix! étendard de salut, palme de vie, épée par laquelle le diable a été tué, remède de l'immortalité, défense de la vie présente, gage de l'éternelle, signe sacré des chrétiens, trophée du Roi JÉSUS, ô chère et désirable croix! recevez-moi entre vos bras vénérables.

Deuxième affection. — Ah! JÉSUS, mon Époux, en baisant et embrassant votre croix, vous baisâtes et embrassâtes toutes nos petites croix, afin de nous les rendre plus aimables : ô mes petites croix, mes petites peines, mes petites répugnances, humiliations pour petites que vous soyez, mon JÉSUS vous a vues, baisées et sanctifiées; comme donc ne vous recevrais-je pas à cœur ouvert. Tout le long du voyage de cette vie, l'on trouve des croix à chaque pas; si ma chair en frémit, toutefois mon cœur les adore. Oui, je vous adore, petites et grandes croix,

intérieures et extérieures, corporelles et spirituelles, indigne que je suis de l'honneur de votre ombre.

Troisième affection. — Hélas! d'où vient ce malheur, que la révérence à cette croix est tant refroidie? Les anciens dévots et amants de Jésus faisaient toujours ce signe de vie avec grande vénération, en mangeant, en buvant, debout, assis. *Quand tu sors, quand tu entres, quand on apporte de la lumière, couvre-toi de cette cuirasse, et environne tes membres de ce signe sacré de la croix, et les maux ne t'approcheront point,* dit un ancien. O saint amant de la croix, hé! faites qu'à votre exemple j'aime la crucifixion de corps et de cœur. O sainte croix! demeurez comme une chaîne très-aimable, et comme un rempart assuré sur ma poitrine.

(POUR LES DERNIERS JOURS)

VINGT-SEPTIÈME MÉDITATION

DE LA RÉSURRECTION DU SAUVEUR.

PREMIER POINT.

Considérez, qu'après qu'un déluge de tourments, de tristesse et de douleur, eut passé sur le Sauveur, il s'éveilla du tombeau par sa propre vertu, il sortit par sa propre puissance, et alla de grand matin visiter sa très-sainte Mère, beau, luisant, subtil, agile et tout glorieux : ô Mère très-sainte, réjouissez-vous! voilà votre cher Jésus plus triomphant que jamais; voilà ce temple que les Juifs avaient démoli, relevé; voilà le signe de Jonas, arrivé; voilà votre cher Joseph, vivant.

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que la joie fut bien grande en l'arche de Noé, quand la colombe revint y apporter le rameau d'olives, en signe de la cessation des eaux, et que Dieu avait donné le bonheur de sa paix : mais, ô Dieu! de quelle allégresse fut ravie la troupe des apôtres, quand ils virent revenir entre eux la sainte humanité du Sauveur ressuscitée et glorieuse, portant en sa bouche l'olive d'une sainte et agréable paix! *Pax vobis*, dit-il; ah! voici le signe indubitable de la cessation des eaux du courroux du Père; voici le signe de la réconciliation des hommes avec Dieu.

TROISIÈME POINT.

Regardez combien il était requis que le bénin Sauveur allât visiter ses disciples; leur foi, leur espérance et leur charité étaient toutes chancelantes : Magdeleine allait même le chercher pour l'embaumer; les disciples d'Emmaüs disaient : *Nous espérions;* et le reste de la troupe estimait les paroles des saintes femmes comme songes. Voilà pourquoi le bon Sauveur, craignant leur péril, comme bon maître, les vint affermir : Je suis bien moi-même, mes chers disciples; « *regardez mes mains, voyez mes pieds et la plaie de mon côté.* »

Première affection. — O très-sainte et fidèle Vierge! combien a été douce à votre cœur maternel cette heureuse nouvelle : Votre Fils est vivant! O saintes filles de Sion! essuyez vos larmes, voilà votre Bien-aimé venu! Comme vous avez bu la coupe de ses angoisses, comme à son Benjamin aussi vous donne-t-il la première et la plus grande part de la joie de sa gloire! Mon âme, révérez en silence ce Fils triomphant de cette Mère consolée.

Deuxième affection. — Ah! doux Jésus, si tout mon petit

peuple intérieur était bien ramassé et en souci de votre venue, vous me feriez la grâce de m'apporter cette douce parole : *Paix vous soit!* O mon cœur! si nous avions une fois reçu la paix de Jésus, ah! le monde ne nous pourrait jamais troubler. Sainte paix, chantée par les Anges à la naissance du Sauveur, et donnée par lui-même en sa résurrection, eh! soyez à jamais en mon cœur! c'est maintenant que *je crois* tout de bon *que mon Rédempteur est vivant*, et *qu'au dernier jour je ressusciterai.*

De là je dois tirer cette invariable résolution : donc je ne profanerai pas ce corps au mal; et comme je ne le flatterai pas, puisqu'il doit périr, aussi le garderai-je comme devant ressusciter en gloire; puisque mes yeux doivent voir le Sauveur éternellement, ah! je les retirerai de tous les inutiles et vains objets. Puisque je dois recevoir le baiser de la bouche de l'Époux glorieux, donc je ne laisserai point couler entre mes lèvres de discours indévots, de paroles irréligieuses, de fâcherie, de murmure, d'excuse, et ainsi de tous mes autres sens.

Troisième affection. — Venez, mon Bien-aimé, affermissez ma foi, car elle honore votre Père, s'appuyant sur sa puissance; mon espérance, parce qu'elle se fonde sur votre rédemption; ma charité, parce qu'elle embrasse la bonté du Saint-Esprit. Eh! cher Amant, que voulez-vous dire, montrant vos plaies, sinon : Avez-vous besoin de force? voici mes mains; avez-vous besoin de cœur? voici le mien; êtes-vous colombelle? voici le trou de la pierre angulaire, venez-vous y reposer. Ah! Seigneur, j'ai besoin de tout cela; et encore je suis malade et captive, mais je vais à vous, et j'y trouve ma médecine et ma rédemption.

VINGT-HUITIÈME MÉDITATION

DE L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

PREMIER POINT.

Considérez que la très-sainte Vierge, au jour de l'Ascension de son Fils, ne put, sans doute, tenir de lui dire ce trait du Cantique d'amour : « *Fuyez-vous-en, mon Bien-aimé, sur ces » collines éternelles, pleines d'une éternelle suavité ; mais soyez » semblable au petit chevreuil qui se tourne souvent pour voir » ceux qu'il laisse.* »

DEUXIÈME POINT.

Voyez toute cette sainte assemblée sur la montagne des Olives : le Seigneur glorieux les bénit tous; puis, dans le char de sa propre vertu et puissance, s'éleva glorieusement au ciel. Oh! disait la sainte Vierge, voyez qu'il est beau mon Bien-aimé ! oh ! que cette croix, qu'il porte en signe de victoire, est sainte ! elle est de bois incorruptible ; le Seigneur a couronné ce vainqueur de la gloire de sa Résurrection et Ascension, ce qui doit ravir tout le monde à sa louange.

TROISIÈME POINT.

Comme cette généreuse troupe tenait ses yeux attentifs au doux Jésus qui montait en haut, une nuée l'ôta de devant leurs yeux, et pourtant ils ne laissaient de regarder, jusques à ce que des anges, serviteurs de ce roi, lui dirent : « *Pourquoi vous » arrêtez-vous regardant au ciel? Ce* Jésus *qui a été enlevé d'avec » vous au ciel, viendra ainsi que vous l'avez vu pour juger les » vivants et les morts.* » Alors cette sainte compagnie s'en retourna à Jérusalem, tandis que le victorieux Prince, qui emmenait la captivité captive, s'en alla asseoir à la dextre de son

Père, faisant placer ses bons serviteurs dans les siéges angéliques, que Lucifer et ses anges avaient laissés vacants. O Dieu! quelle faveur aux hommes, quelle félicité aux anges, quelle liesse parmi la Jérusalem céleste!

Première affection. — O très-sainte Amante! qui invitez votre Bien-Aimé à s'en aller, ah! que vous étiez dépouillée de tout propre intérêt! Les autres filles de Sion l'appellent à grands cris, et le prient de ne les point quitter; mais vous, ô unique Colombe! vous cherchez la gloire de votre Fils, et en cela votre joie et votre félicité. Oui, mon Seigneur, allez-vous-en sur les collines éternelles, mais jetez-nous à tout moment vos saints et bénins regards.

Deuxième affection. — « *Hélas!* dit saint Augustin, *ô Seigneur! que je jette de soupirs, de ce que je ne me trouvais* » *point présent sur ce mont d'Olivet, pour baiser la perçure de* » *vos clous, et arroser des douces larmes de ma joie les bles-* » *sures de votre précieux corps! Hé! mon* Jésus, *j'étais absent,* » *et encore bien loin, quand vous vous en allâtes en Paradis.* » *Les mains élevées au ciel, vous bénîtes vos disciples, et je n'y* » *étais pas; les anges les consolèrent, et je n'en entendis rien.* » Que ferai-je donc à présent? où vous irai-je chercher? Non, il n'y a plus de joie en mon cœur; mon âme refuse toute consolation, sinon de vous, ô mon indicible douceur! Que donc ma conversation soit aux cieux, où mon Jésus est dans sa gloire.

Troisième affection. — O anges de paix! ne me blâmez point si je regarde toujours en haut; car où est mon Jésus, là est mon trésor : toutefois, vous m'apprenez qu'il faut être prompt à faire ce que le Bien-aimé ordonne, renvoyant ses disciples en Jérusalem, où ils avaient ordre d'aller attendre le Paraclet. O sainte troupe délivrée du limbe, que mon Jésus place en sa gloire, souvenez-vous, comme des autres Élie, de laisser

choir votre manteau sur votre servante; laissez tomber sur ma pauvre âme le manteau de la foi et le voile de l'espérance, car vous n'avez besoin que de la robe de charité.

VINGT-NEUVIÈME MÉDITATION

DE LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

PREMIER POINT.

Ames dévotes, entrez humblement au cénacle, où la glorieuse Vierge, les saints apôtres, les bienheureux disciples, et les saintes femmes, sont assis en prières, en repos, en foi, en espérance, attendant que leur bon Maître accomplisse sa promesse, et qu'ils fussent tous revêtus de la vertu d'en haut; retirez-vous pareillement à l'écart de tous pour recevoir ce don parfait du Père des lumières; car Dieu ne déploiera jamais en vous ses merveilles, s'il ne vous trouve en une sainte retraite intérieure, et n'ayant rien à démêler avec les mondains. Ne voyez-vous pas que toute cette heureuse compagnie est en Jérusalem, mais à l'écart, mais retirée, mais comme dans un désert?

DEUXIÈME POINT.

Dix jours après que le Sauveur fut monté en haut, et que ses bien-aimés se furent préparés par silence, fraternité et prières, il se fit un son du ciel, comme d'un vent qui s'enfle avec véhémence, lequel remplit toute la maison où ils étaient assis, et il leur apparut comme des langues de feu, qui se posèrent sur un chacun d'eux : Ah! c'est aujourd'hui que Dieu fait ses présents, il ne se faut attendre qu'à recevoir.

TROISIÈME POINT.

Considérez combien le Père Éternel a aimé la sainte Église, puisqu'il l'a enrichie de ses propres trésors : non content de lui avoir donné son Fils et son image, il lui donne encore son Saint-Esprit, afin que tout ainsi que le Saint-Esprit obombra la Vierge du pur sang de laquelle Jésus devait naître, pour être Père de l'Église, ainsi le Saint-Esprit descendit pour embraser cette sainte Église, qui était nouvellement née du sang de Jésus-Christ.

Première affection. — Ah! qui me fera la grâce de me tenir assise en repos intérieur, loin de toutes les distractions du monde, afin qu'en silence j'attende la venue du Saint-Esprit! O très-sainte Vierge! ô glorieux apôtres! impétrez-moi de votre dévotion, afin que je sois persévérante en oraison; que si le Seigneur tarde à venir, que je soutienne son attente; car je sais certainement, ô mon bon Dieu! que vous ne me laisserez pas orpheline, mais que si je persévère à vous obéir, vous m'enverrez l'Esprit de vérité.

Deuxième affection. — *Venez, Saint-Esprit, remplissez tous les cœurs du feu de votre charité; venez, Père des pauvres, venez donneur des dons, lumière des cœurs.* Ah! doux Jésus, voulant donner commencement à la publication de votre loi, vous jetez sur vos disciples plusieurs langues de feu, montrant assez par là que la prédication évangélique était toute destinée à l'embrasement des cœurs au céleste amour. Ah! Saint-Esprit, qui apportez tant de feu en terre, que voulez-vous, sinon qu'il brûle? Je vous conjure encore une fois, remplissez mon cœur du feu de votre charité, de cette charité, dis-je, qui souffre tout, qui croit tout, qui n'est point ennuyeuse.

Troisième affection. — O très-sainte Église du Dieu vivant!

que vous voilà riche; le Saint-Esprit remplit tous vos bienheureux ouvriers, il les change tous en feu, en amour et en zèle; ils sont ivres du vin de l'Époux, et tellement dégoûtés des choses terrestres, qu'ils se réputent désormais heureux d'être en angoisse, en persécution, et en état de mort, pour leur cher Jésus : O Saint-Esprit! si je vous recevais sans résistance, sans doute je devrais avoir en moi de grands effets; je ne parlerais que des merveilles de Dieu, je ne rechercherai que sa gloire et mon avilissement propre, je m'estimerais heureuse de souffrir opprobres pour le nom du Seigneur.

TRENTIÈME MÉDITATION

DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

PREMIER POINT.

Considérez, que le ciel et la terre sont pleins de la Majesté de Dieu, qui est en tout et partout, par essence, présence, et puissance. Hélas! comment tombons-nous en l'oubli d'une vérité si infaillible et si douce? « *Ah!* disait Moïse pour encourager son » peuple, *il n'y a point de nation qui ait ses dieux si proches* » *d'elle que nous, car notre Dieu est toujours avec nous, ses* » *yeux nous voient continuellement, ses oreilles sont amoureuse-* » *ment inclinées pour nous écouter en tout lieu.* »

DEUXIÈME POINT.

Considérez, que l'attention à la présence divine est un moyen éminent pour s'avancer à la perfection; aussi fut-ce l'un des premiers préceptes que Dieu donna à son serviteur Abraham : « *Marche devant moi, et soit parfait.* » Ah! Seigneur, que m'avez-vous dit autre chose en me mettant dans ce saint monas-

tère, sinon : Ma fille, marche toujours en ma présence, et tu parviendras à la perfection : pense à moi en toutes tes voies, et je conduirai tes pas?

TROISIÈME POINT.

Considérez en quel abus et malheur tombe l'âme qui vient à s'oublier de cette divine présence. Les deux vieillards de Babylone détournaient leurs yeux du ciel, pour ne se point ressouvenir de leurs péchés. « *Vous êtes fol,* dit David, si vous » dites : *Le Dieu de Jacob ne nous voit pas, le Dieu d'Israël* » *n'y prend pas garde* » ; car ses yeux sont ouverts sur toute la face de la terre ; il voit et contemple tout ce qui se fait en icelle ; il sonde les cœurs, il prévoit les pensées, rien ne lui échappe, son œil remarque tout.

Première affection. — O mon doux Jésus, mon Seigneur et mon Dieu ! certainement je sais que si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends aux enfers, je vous y trouve ; si mon esprit vole à l'extrémité des mers, et s'il descend aux abîmes, je vous y rencontre ; eh ! pourquoi donc ne vous servirai-je pas partout, ne vous prierai-je pas en tout lieu, puisqu'en tout lieu, mon Bien-Aimé, vous m'écoutez? O Roi souverain ! que les vôtres sont heureux, vous leur donnez audience à toute heure; qui me fera la grâce, qu'en tout et partout je m'oublie de moi-même par le continuel souvenir de vous qui m'êtes plus présent que moi-même, et plus je m'éloigne de moi, et plus je m'approche de vous.

Deuxième affection. — Hélas ! quel désordre est ceci ? je suis appelée pour marcher devant le Seigneur, et être parfaite; et, tout au contraire, je marche après mes appétits, propres volontés et recherche de mon propre amour ; ainsi j'anéantis toute la perfection. Ah ! mon âme, il faut désormais qu'en toutes vos actions vous regardiez Celui qui sied à la dextre du Père, absent

à nos sens, mais présent au cœur où il veut régner aussi bien qu'au ciel.

Troisième affection. — O épouse ingrate et insensée! osez-vous bien vous détourner volontairement de votre Bien-Aimé, pour prendre des chétifs contentements de la terre? Ah! c'est en sa présence, c'est devant ses yeux que vous manquez de fidélité; rien ne peut être caché à ce grand spectateur d'en haut. O Dieu! sondeur des cœurs, que toutes mes pensées et mes désirs soient dressés à vous!

TRENTE ET UNIÈME MÉDITATION

DE LA PROVIDENCE DE DIEU.

PREMIER POINT.

Considérez, que l'amour que Dieu nous porte est si grand, qu'il emploie sa sagesse, sa puissance et sa bonté, pour nous conduire à notre fin, par les moyens qui nous sont le plus convenables et proportionnés, et non-seulement sa divine Providence veille sur les choses les plus importantes qui concernent notre salut, mais sur toutes les moindres choses de notre vie : un de nos cheveux ne tombe pas sans sa Providence, et même il en sait le nombre, et les hommes et les démons n'en oseraient toucher un sans son ordre.

DEUXIÈME POINT.

Considérez que cette divine Providence fait tout pour nous, avec poids, nombre et mesure, dit l'Écriture Sainte. Or, voyez donc quelle obligation vous avez de quitter le soin de vous-même; ne regardons donc jamais les choses qui nous arrivent, soit bien, soit mal, en elles-mêmes; car, ou elles nous enor-

gueilliraient, ou elles nous troubleraient et accableraient d'angoisses; mais voyons tout en la Providence de notre Dieu qui, avec un amour incompréhensible, emploie toute sa sagesse, puissance, et bonté à la conduite d'une si petite créature, pour la faire arriver à sa fin bienheureuse.

TROISIÈME POINT.

Voyez combien Dieu se sent offensé, quand on s'ôte d'entre les mains de sa douce Providence, pour se vouloir conduire à sa fantaisie : oh! qu'il prit mal aux enfants d'Israël d'avoir fait cette faute! car, sortant de la douce Providence, ils tombèrent en la sévère Providence; ils voulurent un roi pour les conduire, et furent faits misérables.

Première affection. — O Père Éternel! votre Providence gouverne toutes choses; et, certes, c'est chose étrange qu'étant filles d'un tel Père, qui veille sur nous d'un œil si vigilant, nous puissions avoir autre souci que de le bien aimer et servir. « *Ah!* disait notre saint Fondateur, *mon âme n'a point d'autre » rendez-vous qu'à cette sainte Providence de Dieu : ô mon » Dieu! vous me l'avez enseigné dès ma jeunesse, et jusques à » jamais j'annoncerai vos merveilles.* »

Deuxième affection. — Je vous adore, ô souveraine sagesse, puissance et bonté, qui prenez un soin si amoureux de tous les moments de ma vie : ô âmes religieuses! notre vrai lendemain est en la Providence divine. Regardez les lis des champs, ils ne sèment ni ne filent, et la divine Providence du Père céleste les habille mieux que ne fut jamais Salomon en toute sa gloire : ah! mon Dieu, que je désire avoir désormais en grand honneur tout ce qui m'arrivera. Non, je ne dirai point que j'ai trop d'afflictions, de mortifications et de peines, car vous en avez compté le nombre; je ne dirai point qu'elles sont trop pesantes, car

vous avez pesé leur poids, et les forces que vous me voulez donner; je ne dirai non plus qu'elles sont trop longues, car vous en avez pris la mesure.

Troisième affection. — Ainsi, mon Seigneur, je ne me veux plus mêler, sinon de me laisser conduire à vous : le Pasteur qui me guide est le Seigneur tout-puissant ; rien ne me défaudra jamais ; non, jamais je ne me veux mêler de moi-même, je lui en laisse le soin; qu'il fasse choix du lieu de mon séjour, de mon emploi, de ma consolation, de mon mépris, de ma santé, de ma maladie, de ma mort, de mon salut; je ne veux m'attendre qu'à suivre sa conduite et le laisser absolu.

TRENTE-DEUXIÈME MÉDITATION

DE LA VOLONTÉ DE DIEU.

PREMIER POINT.

Considérez, que notre sanctification étant en la volonté de Dieu, il ne faut pas douter que toute notre perfection et tout bien ne soient en icelle. Ah! que le cœur sera heureux et paisible, qui, par un saint amour et totale soumission, éprouvera en toutes choses que la divine volonté est bonne, plaisante et parfaite!

DEUXIÈME POINT.

Considérez que cette volonté de Dieu est la reine souveraine de l'univers : rien n'est fait que par son obéissance; elle ordonne de tout, hors le péché, et nous devrions voir tout ce qui est, enserré dans cette volonté, sans qu'il y ait ni puisse avoir d'autre cause. Oh! que les âmes religieuses seraient heu-

reuses si elles regardaient tout dans cette heureuse origine, et si elles recevaient tout comme venant de cette sainte volonté, en tout il nous devrait sembler d'ouïr cette parole d'Habacuc, dite au prophète Daniel : « *Prends cela, que le Seigneur t'en-* » *voie.* »

TROISIÈME POINT.

Considérez que le Fils Éternel de Dieu nous est venu lui-même apprendre la soumission et révérence due à la suprême volonté, non-seulement en ce qu'il dit n'être pas venu faire sa volonté, mais celle de son Père ; mais encore en sa résignation : *Père, s'il est possible, que ce calice passe ; mais votre volonté soit faite et non la mienne.* Et ce divin Maître nous enseigna à demander tous les jours que *la volonté de Dieu soit faite en la terre comme au ciel ;* et enfin il conclut toute la course de sa vie mortelle, par la remise et la démission de soi-même à la volonté et disposition de son Père Éternel : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains.*

Première affection. — O très-sainte et divine volonté de mon Dieu ! puisque le caractère et marque infaillible des vraies Filles de ma sainte Congrégation est de vous voir et de vous suivre en toutes choses, je veux tout de bon entreprendre ce saint exercice ; mais, ô sainte volonté ! en quoi vous connaitrai-je pour vous suivre ? car il m'est grandement bon d'adhérer à vous. Certainement je vois vos volontés en vos commandements ; car si je les garde, je serai aimée de vous et de votre Père ; je la connais en mes règles, mes vœux et observances, c'est pourquoi je les observerai soigneusement, car il est dit : « *Vouez et rendez vos vœux à Dieu.* » Je la connais par la voie de mes supérieurs, car il est dit : « *Soyez sujet à vos supérieurs et leur obéissez; qui les écoute m'écoute.* » Je la connaîtrai par les volontés justes de mes prochains : « *Ce que tu voudras que ton*

frère te fasse, fais-lui pareillement. » Bref, comme je vois cette divine volonté en tout, je l'honorerai avec sa grâce et la suivrai en tout.

Deuxième affection. — Ah ! ma propre volonté, il est temps de mourir à vous-même, car je ne veux plus vivre qu'en la volonté de mon Dieu : je la veux suivre comme ma princesse et maîtresse, qu'elle soit écrite en grosses lettres au commencement du livre de mon âme ; mon propre jugement, il ne vous appartient pas de plus discerner, discourir, ni voir, il suffit de vous soumettre à la suite de la divine disposition. O mon Dieu ! conduisez-moi en votre volonté, faites-moi passer par le froid, par le chaud, par la lumière, par les ténèbres, par l'emploi, par le repos. Quand vous me mèneriez jusques aux portes de la mort, je ne craindrais point sous votre conduite.

Troisième affection. — Oui, mon Père céleste, votre volonté soit faite en la terre, où les consolations sont rares et les travaux innombrables. Prenez pour pratique quotidienne, ô mon âme ! quand quelque chose vous fâchera, de dire : Non ma volonté, mais celle de Dieu soit accomplie.

TRENTE-TROISIÈME MÉDITATION

DU DÉPOUILLEMENT ET CONCLUSION DE LA SOLITUDE.

PREMIER POINT.

Considérez quelle grâce Dieu vous a faite en toute cette solitude, de vous avoir donné plusieurs bons mouvements et lumières pour votre bien, tous doivent aboutir à ce seul point

du dépouillement total de vous-même, afin que vous puissiez désormais bien dire efficacement et véritablement : « *Nue, je* » *suis sortie du ventre de ma mère, et nue j'y retournerai : le* » *Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté, son saint* » *nom soit béni.* »

DEUXIÈME POINT.

Considérez l'heureux état où ce vrai dépouillement de toutes choses met l'âme, à savoir, qu'elle ne veut que son Jésus tout seul; et c'est la gloire de cette Sulamite, de pouvoir être seule avec son seul Roy, et dire : « *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi* » *à lui;* » et ainsi tenir notre affection si nue, et si simplement unie à Dieu, que rien ne s'attache à nous, et que nous ne nous attachions à chose aucune.

TROISIÈME POINT.

Considérez quel tort vous ferez à votre âme, si vous la revêtez de chose quelconque, vu que si Notre-Seigneur vous trouvait dans l'aimable et très-sainte nudité des enfants de Dieu, il vous prendrait entre ses bras, comme un saint Martial, pour vous porter à l'extrême perfection de son amour; que bienheureux donc sont les nus, car Notre-Seigneur les revêtira, et les vêtira de lui-même.

Première affection. — O Seigneur! voici une pauvre, chétive et petite créature devant le trône de votre miséricorde divine, qui conjure votre unique bonté d'accepter ses petits, mais grands renoncements; tirez hardiment tout ce qui revêt mon cœur : ô Seigneur! non, je n'excepte rien, arrachez moi-même à moi-même. Oui, moi-même, je te quitte pour jamais, sans te vouloir reprendre, si mon Seigneur ne me le commande exprès. O désirs! ô affections! ô créatures! ô toutes choses! je me dévêts entièrement de vous.

Deuxième affection. — O très-doux Jésus! qui venez nu au monde, et qui mourez nu sur la croix, que m'avez-vous appris, sinon à vivre toute nue et à chanter incessamment de cœur et d'opération : Vive Jésus, dénué de Père et de Mère sur la croix, *vive sa très-sainte nudité!* vive Marie, dénuée de Fils au pied de la croix, *vive sa très-sainte nudité!* Oui, Seigneur Jésus, que mon cœur demeure dévêtu de tout, même des biens les plus spirituels, afin que vous soyez uniquement et simplement toutes choses à mon cœur.

Troisième affection. — Ainsi, mon âme, allez désormais, comme un autre Isaïe, par la voie de ce monde toute nue, et dès que vous sentirez votre cœur se vouloir vêtir de quoi que ce soit, jetez cela aux pieds de Jésus, et y renouvelez les générales et particulières résolutions de votre solitude, afin que n'étant revêtue que de Jésus-Christ, vous viviez désormais en nouveauté de vie. *Amen.*

VIVE † JESUS!

LETTRE

DE NOTRE TRÈS-DIGNE MÈRE JEANNE-FRANÇOISE

FRÉMYOT DE CHANTAL

Écrite à feue notre très-chère et bonne Mère de Châtel, de grande instruction et utilité pour les Solitudes.

Ma très-chère fille, vous voulez que je vous dise ce que vous devez faire en votre retraite; hélas! ma fille, vous savez que je ne suis pas capable de vous beaucoup dire là-dessus : toutefois, pour contenter votre bon cœur et condescendre à votre humilité, je vous dirai que le premier jour que l'on entre en solitude, il ne faut pas promptement se mettre à faire sa confession, il le faut employer à bien tout ramasser et calmer son âme devant Dieu, afin que, par après, comme une eau bien rassise opposée à ce beau soleil, l'on en voie clairement le fond. Le lendemain, il faut faire son examen général tout doucement, sans empressement, effort, ni curiosité.

Je n'aime pas beaucoup que l'on s'accoutume à écrire tout au long sa confession annuelle, bien que cela soit en liberté à celles qui ne pourraient faire autrement. Puisque les trois ou quatre premiers jours se doivent employer à la vie purgative, vous pourrez prendre les premières ou dernières méditations de Philothée, ou telle autre conforme à celles-là. Les jours suivants, il faudra s'entretenir doucement à ce que notre doux Sauveur a fait pour notre amour, et a ce qu'il fait pour nous

racheter. Les derniers jours vous prendrez quelque livre qui traite de l'amour infini, et des richesses éternelles de ce grand Dieu ; car sur la fin de la solitude il faut s'essayer de dépouiller son cœur de tout ce que nous connaissons qui le revêt, et mettre aux pieds de Notre-Seigneur tous ses vêtements, l'un après l'autre, le suppliant de les garder et nous revêtir de lui-même ; et ainsi toute dénuée et dépouillée devant cette divine bonté, il faut derechef nous jeter entre les bras de sa Providence, lui laissant le soin et le gouvernement de tout notre être, et croyez-moi, ma fille, rien ne nous manquera. Ne nous chargeons ni revêtons jamais d'aucun soin, désir, affection ni contrainte, car puisque nous avons tout remis à Notre-Seigneur, laissons-le gouverner, et pensons seulement à lui complaire, soit en souffrant, soit en agissant.

Quant à ce qui est de gagner l'indulgence concédée aux âmes religieuses qui font la solitude, vous ne devez avoir aucune crainte de ne la pas gagner pour ne pouvoir pas méditer en détail, ni discourir avec l'entendement au temps de l'oraison, Dieu vous donnant une occupation plus simple et intime avec sa bonté. Mais, ma fille, voici ce que vous devez faire : vous devez lire très-attentivement les points que vous méditeriez si vous en aviez la liberté, et en les lisant retirer dévotement votre âme en Dieu, ainsi cette lecture vous tiendra lieu de méditation ; et si lisant de la façon, votre esprit recevra toujours de bonnes impressions de cette lecture, et jaçoit que le profit nous soit inconnu, il n'en est pas moindre pourtant. Et après avoir fait votre devoir par cette lecture, vous trouvant par après en l'oraison, en votre manière simple et amoureuse, je vous dis que vous satisfaites plus que très-entièrement à la méditation ; et voici la raison : c'est que Dieu, infini en grandeur, comprend tous les mystères, si que possédant Dieu, vous êtes excellemment dans l'essence du mystère que vous vous étiez proposé pour votre méditation. Un Père de religion

fort spirituel, docte et vertueux, m'a encore reconfirmé en cet avis.

Certes, ma très-chère fille, c'est un exercice très-important que celui de nos solitudes annuelles; il faut tâcher de les faire avec le plus de dévotion et fidélité qu'il se pourra. J'estime qu'il sera très-utile à vos filles que vous fassiez lire à table le livre des Exercices du père dom Sens de Sainte-Catherine ; car, comme m'a dit Monseigneur, c'est-à-dire notre Bienheureux Père qui vivait alors, il est ample et d'un style mouvant, mais c'est un style des saints, fuyant l'immortification, et détestant les recherches de l'amour-propre. Pour la méditation, il faut donner aux filles des points moelleux, doux, solides et affectifs. Je suis en l'amour divin,

Ma très-chère fille,

Votre très-humble et indigne sœur et servante en Notre-Seigneur,

Sœur Jeanne-Françoise-Fremyot,
de la Visitation Sainte-Marie.

DIEU SOIT BÉNI!

VIVE ✝ JÉSUS!

EXAMEN

POUR

AIDER A FAIRE LES CONFESSIONS ANNUELLES

FAIT PAR NOTRE TRÈS-DIGNE MÈRE.

Premièrement, s'examiner sur l'avancement ou reculement que l'on a fait depuis la dernière retraite, qui se fait d'année en année; si l'on ne s'est point acquis de mauvaise habitude que l'on n'avait pas auparavant; jeter les yeux sur les plus ordinaires imperfections, tentations, répugnances et difficultés, que l'on a en l'observance des Règles, Constitutions et Coutumier, recherchant la source de tous ces maux, et de tout s'en découvrir avec simplicité, s'en confesser, et faire son renouvellement avec nouveau courage et résolution de tendre à la perfection de son état, de tout son pouvoir, par l'exercice des vertus qui nous seront recommandées particulièrement.

Comme recevez-vous les sacrements? n'y allez-vous point quelquefois par coutume et par imitation, par crainte plutôt que par dévotion; n'en perdez-vous point les fruits faute de préparation?

Allant à la sainte confession, êtes-vous bien aise de vous faire connaître digne d'abjection? si cela est, vous direz vos péchés fort simplement, et en termes abjects; vous direz de bon cœur

vos défauts, et tout ce qui vous pourra rendre plus confuse et honteuse devant le confesseur.

Êtes-vous fidèle à vous corriger de ce de quoi vous vous confessez? faites-vous bien les actes de contrition devant que d'y aller; et, étant confessée, avez-vous soin de remercier Dieu de cette grâce, qui est, certes, très-grande?

Faites-vous quelque chose en vertu de la sainte communion, soit devant ou après, quelque pratique de vertu à cette intention? tenir votre esprit plus recueilli en la considération de ce bénéfice.

Ne vous distrayez-vous point bientôt après la sainte communion? en êtes-vous plus humble, douce et cordiale ce jour-là? car c'est le fruit que l'on en doit tirer.

Avez-vous soin de redresser vos intentions au commencement de chaque exercice et action importante, les offrant à Dieu pour sa gloire, et à l'honneur de la très-sainte Vierge ou à quelque autre intention?

N'êtes-vous point tépide en la dévotion, aux pratiques de vertu, tout ne vous ennuie-t-il point? Quelquefois l'on trouve l'Office long, l'oraison pénible, les exercices spirituels si pesants, les retours que l'on fait à Dieu si difficiles; on fait les exercices sans attention. Ne disputez-vous point contre les lumières que Dieu vous donne, tant pour faire le bien que pour éviter le mal, ne les voulant pas regarder, afin de faire vos imperfections plus hardiment, et ne les pas suivre au bien qu'elles vous montrent?

Comme allez-vous aux Offices, et comme vous y comportez-vous y étant, et à l'oraison, et à la sainte messe? Aux examens, ne manquez-vous point de soin à vous y préparer, et assujettir votre attention et votre esprit à suivre les enseignements que l'on vous a donnés pour ce regard, observant ce qui en est dit dans le Coutumier?

Êtes-vous prompte à rejeter les distractions? Ne les causez-

vous point, faute de tenir la vue basse en ce temps-là, ou bien faute de tenir votre esprit recueilli le long de la journée, vous amusant à chose inutile?

Comme observez-vous la règle, les constitutions, et premièrement vos sacrés vœux? Obéissez-vous exactement en toutes choses; promptement, sans retardation; simplement, sans réplique; amoureusement, sans chagrin; cordialement et de bon cœur, sans murmure; humblement, sans contrôler et censurer le commandement? N'êtes-vous point plus exacte au commandement honorable et d'importance, qu'aux plus légers et abjects?

Ne désobéissez-vous point par négligence, oubli, paresse ou opiniâtreté, de volonté délibérée, faute d'amour à l'obéissance ou à la personne qui commande, faute d'estime du commandement en chose de peu d'importance ou autre? Déclarez-vous bien en ce fait, car il est important.

N'avez-vous point eu quelque aversion à la supérieure, qui vous ait fait faire quelque jugement de ses actions et paroles, qu'elle les a dites ou faites par passion, propre intérêt, affection particulière, vanité et semblable? Mais qui serait bien pire, l'avez-vous point méprisée en votre cœur, mésestimant ses ordonnances, sa conduite, son jugement, et spécialement en ce qui vous regarde sur les mortifications et corrections qu'elle vous a faites? car c'est la vraie marque pour connaître votre défaut. N'avez-vous point fait de murmures et plaintes d'elle en parlant aux Sœurs, et même en parlant avec les personnes de dehors, vous accusant en confession, ou traitant de votre conscience avec quelque Père? N'avez-vous point tâché de faire connaître ses défauts, ou ceux des autres, pour excuser les vôtres, ou sous le prétexte de vous mieux faire entendre? N'avez-vous point manqué de respect en son endroit, lui répliquant ou contredisant par passion avec audace devant les Sœurs, refusant d'obéir pour faire votre propre volonté, par

opiniâtreté ou autrement? Notre obéissance doit être établie en une parfaite abnégation de la propre volonté et propre jugement.

Contre la sainte pauvreté, n'êtes-vous point propriétaire d'effet ou d'affection en quelque chose, pour petite qu'elle soit? N'avez-vous point murmuré quand quelque chose vous a manqué, ou que ce qu'on vous a donné n'était pas à votre gré, soit du vivre, vêtir, médicament, coucher, chauffer, ou quelque autre commodité corporelle?

N'avez-vous rien demandé, pris ou donné sans congé? N'avez-vous rien désiré, demandé ou retenu non nécessaire, prévoyant de loin que cela vous pourrait servir?

Si vous avez eu quelque charge, avez-vous servi les Sœurs sans choix? leur avez-vous donné de bon cœur ce qui était de votre charge, sans autre considération que de la seule nécessité?

Ne vous êtes-vous point préférée vous-même à la distribution en quoi que ce soit? car notre pauvreté doit être dépouillée de toutes choses.

Notre chasteté doit être angélique, et partant examinez-vous si l'imagination, la pensée, le désir, le sentiment a été sans attaque ou du moins sans coulpe : faites cet examen sur ce point tout simplement, quoique fidèlement, et vous accusez des fautes que vous y avez remarquées, avec une humilité et confiance toute généreuse.

L'amour bien ordonné vous fera avoir un grand soin de la pureté et avancement de votre chère âme en la perfection, et fort peu de soin et d'affection pour votre corps, en laissant tout le soin à votre supérieure.

Ne vous surestimez-vous point au-dessus du prochain? ne désirez-vous point d'être estimée, et pour cela ne vous vantez-vous point d'un biais ou d'un autre? Ne faites-vous point de l'entendue aux choses spirituelles, parlant des intérieurs, disant des petits mots pour autoriser votre opinion, et même

la maintenir quelquefois opiniâtrément par vanité et orgueil? Ne parlez-vous point avantageusement de vous, de vos appartenances, du bien que vous avez fait et que vous faites, vous proposant pour exemple sous prétexte de bien édifier le prochain, ou de l'encourager d'en faire autant? Ne parlez-vous point de vos parents, des commodités que vous aviez dans le monde, de l'honneur que l'on vous y rendait, voire, en ravalant quelque autre, et même pour des choses vaines, comme de danser, ou jouer, se parer, se promener, être recherchée par des partis avantageux, et semblables folies, s'amuser à y penser, se flatter en la vaine croyance que l'on vous estime et que l'on vous aime? Ne vous enquérez-vous point, par quelques paroles artificieuses, de ce que l'on dit de vous en votre absence, ou bien quand l'on vous en dit quelque chose et qu'on vous loue, ne tâchez-vous point de prolonger le discours, disant quelque mot de récréation qui agrandisse le discours et la louange, soit de vous ou de ceux qui vous touchent et que vous aimez? Ne vous entretenez-vous point avec des personnes, non point tant pour leur mérite et vertu, et le devoir que vous avez, que par vanité, parce qu'ils vous aiment et qu'ils font état de vous, qu'ils vous louent, parce que ce vous sera de l'honneur qu'on sache qu'ils vous voient de bon cœur, qu'ils font état de votre esprit, jugement et conversation?

Ne vous plaisez-vous point de parler de l'entretien que vous avez eu avec quelque personne de marque, rapportant les conseils que vous avez demandés, et les réponses que vous avez faites quand vous les jugiez à propos. Tout cela est fort vain.

Ne vous plaisez-vous, ni amusez-vous point à raconter vos songes, et dire vos pensées par vanité, désirant que l'on en tire de bonnes interprétations? Ne vous fâchez-vous point d'ouïr louer les autres, et de savoir qu'elles sont estimées et aimées, jugeant que cela vous retourne à mépris? Ne tâchez-vous point

d'amoindrir les louanges qu'on leur donne, ou par vos paroles, ou par votre silence, et qui serait le plus mal, rapportant leurs défauts en ces occasions, par jalousie, orgueil, envie, craignant de n'être pas assez aimée, estimée et préférée?

Ressentez-vous beaucoup les humiliations et corrections, n'en murmurez-vous point de pensée ou de parole? N'avez-vous point diminué l'affection, ou conçu quelque aversion, et manqué de confiance envers celles qui vous les ont faites, ou qui vous ont avertie de vos défauts? Ne vous fâchez-vous point d'être employée en chose vile et basse? N'avez-vous point à dégoût d'avoir les moindres charges, aimant plus et vous employant plus soigneusement ès choses plus honorables, aux offices plus relevés, désirant les premières charges sous quelque prétexte que ce soit? Cela est fort préjudiciable, et marque assurée de peu de vertu.

Ne vous impatientez-vous point en vous-même pour peu de chose? Êtes-vous sujette aux sentiments de colère, les suivez-vous par paroles, par actions, ou tenant votre courage?

Les fautes que vous faites sont-elles de promptitude, par le premier mouvement, ou par un sentiment entretenu tant de temps, selon le sujet? Faites-vous des actions de dépit sur de légères contradictions? Les paroles que vous dites ensuite pour satisfaire à votre sentiment, sont-elles aigres, rabrouantes, suffisantes, froides, sèches, piquantes, pour troubler la personne qui vous a fâchée, et par vengeance, faisant voir votre passion? Ne lui faites-vous point la mine, ne lui répondant après qu'à demi-mot, ou ne faisant pas semblant de l'entendre, et semblables défauts?

N'avez-vous point acquiescé aux volontés des séculiers, traitant avec eux par respect humain, crainte de leur déplaire, perdant les Offices ou autres exercices sans nécessité, pour les entretenir de choses vaines et frivoles, écoutant longuement des nouvelles non nécessaires, et choses semblables et inutiles,

sans les interrompre, pour le plaisir que vous y prenez, regardant leur vanité et vous riant de leur folie, commettant des actes de légèreté et immodestie, qui leur donne confiance de prendre des libertés indécentes à votre condition? Familiarisant trop avec eux, l'on n'en rapporte que du mal, et détriment à la perfection.

Ne multipliez-vous point trop les paroles, usant de termes trop exagératifs, comme leur témoigner votre affection sans nécessité, les louer, leur dire avec exagération qu'on les estime, qu'on les préfère, que l'on dit du bien d'eux en leur absence, que l'on pense en eux, qu'on désire de les voir; et, d'autre part, n'êtes-vous point trop froide, ne témoignant pas la dévote, douce et sainte cordialité de votre Institut?

Ne dites-vous point de mensonges légers par précipitation d'esprit, par inconsidération, pour vous excuser, pour agencer des contes? Ne déguisez-vous point la vérité, prenant des intentions en choses légères et non nécessaires, sous bon prétexte et autres motifs, si vous le faites souvent, spécialement, si c'est en rendant compte de votre intérieur, ou bien autrement, ce qui serait très-mal, si cela vous est arrivé en confession?

Ne faites-vous point d'artifice pour faire savoir que vous vous trouvez mal, ou que vous avez besoin de quelque chose, sans le dire ou le demander, de peur qu'on ne vous juge trop tendre et immortifiée?

Ne feignez-vous point d'avoir plus de ressentiment de vos fautes que vous n'en avez au cœur? Vous connaîtrez cela, si vous en êtes aussi contrite quand vous l'avez reconnu, et que personne ne l'a vu que vous, comme quand vous la dites ou en êtes avertie. Les larmes que vous en jetez, ou les paroles d'exagération que vous dites, ne proviennent que de l'orgueil qui se déplaît que nous soyons remarquées défaillantes, et qui se plaît à faire voir que nous les reconnaissons bien nous-

mêmes, et que nous avons bien mauvaise opinion de nous et de tout ce que nous faisons.

Ne faites-vous point de vaine réflexion quand il faut rendre compte du bien que vous avez fait, des grâces extraordinaires que Dieu vous fait à l'oraison, ne parlant qu'à demi-mot et faisant la honteuse, entremêlant vos défauts? Tout cela n'est qu'orgueil qui vous fait craindre que l'on croie que vous faites bien de l'état de tout cela, qui est un grand défaut de simplicité Ne couvrez-vous point vos défauts, spécialement quand ils sont abjects, disant plusieurs paroles non nécessaires pour faire voir la juste cocasion que vous avez eue de les commettre?

Ne témoignez-vous point plus de ressentiment de douleur que vous n'en avez, quand vous êtes traitée en infirme, ou que vous êtes préférée en quelque commodité aux autres? Les refus que vous faites de telles viandes, de telle commodité, de tel service, ne proviennent-ils point plus d'un courage vain et d'un acte de duplicité, que du désir de souffrir cette disette et incommodité? Vous le connaîtrez, si votre cœur demeure tranquille en la souffrance, et si vous ne vous amusez point à penser à ce qui vous manque.

Ne faites-vous point semblant de refuser quelque soulagement par vertu, quand vous le refusez par immortification, la chose ne vous plaisant pas? Tout cela est hypocrisie et vanité. Ne faites-vous point la courageuse devant les autres quand on vous plaint de vos peines et de vos douleurs, étant en votre particulier soigneuse de rechercher la cause de votre mal, et à rechercher des remèdes, et des plus exquis?

Vous troublez-vous point de ce qu'on ne croit pas votre mal si grand qu'il est, ou qu'il vous semble être, ou semblable lâcheté, observant jusqu'aux moindres et petites douleurs?

Ne dites-vous point de paroles par le mouvement de la sensualité, faisant entendre subtilement ce que vous désirez et aimez, afin qu'on vous le donne?

N'êtes-vous point douillette au manger, soit en santé ou en maladie, délicate et difficile, ne voulant que ce qui est à votre goût, bien qu'il soit contraire à la santé?

Ne vous plaignez-vous point de n'être pas bien traitée, et de quoi l'on ne s'empresse pas assez à rechercher vos appétits quand vous vous trouvez mal? Quand les viandes sont à votre goût, n'en prenez-vous point trop, quand bien ce ne serait que de l'eau et du fruit; ne vous inquiétez-vous point de la longueur des veilles et des douleurs, de prendre des remèdes? N'obéissez-vous point à l'infirmière avec regret, comme encore au médecin, faisant avec chagrin, murmure et plainte, ce qu'il vous ordonne?

Regardez enfin comme vous vous exercez en la mortification de votre cœur, qui se pratique à surmonter la propre volonté, le propre jugement, les passions et inclinations, et vous soumettre en tout, condescendant volontiers à la volonté d'autrui.

Aimez-vous bien tous les prochains cordialement pour l'amour de Dieu, tant en particulier comme en général?

Si vous aimez autant le prochain et les Sœurs qui sont de mauvaise grâce, comme celles qui ont des conditions qui vous plaisent naturellement, votre amour est bon : si, moins, il est imparfait, et bien souvent nuisible : examinez bien si vous avez le cœur franc en leur endroit, si vous ne leur faites point de mal, ni d'un côté ni d'autre; si vous priez Dieu d'aussi bon cœur pour elles que vous feriez pour celles qui vous agréent. Manquez-vous de support envers le prochain, soit pour les infirmités corporelles ou spirituelles? Ne jugez-vous point témérairement de ses actions, particulièrement de celles que vous n'aimez pas beaucoup?

N'êtes-vous point sujette au soupçon pour de légères apparences? Ne pénétrez-vous point ses intentions, ses prétentions, selon votre fantaisie et à son désavantage, quelquefois par passion, d'autres fois par vanité d'esprit, faisant de l'entendue en

la connaissance des esprits, des naturels, des intérieurs, des défauts? puis se vanter du jugement que l'on a fait, et quelquefois l'assurer comme véritable, et cela par l'expérience que vous avez en vous-même de tels défauts?

Ne parlez-vous point de ses péchés, de ses imperfections? raconter ses mauvaises humeurs pour se plaindre par passion, avec exagération, sans utilité ni nécessité, pour satisfaire à l'aversion ou mécontentement que vous aurez reçu de lui?

N'avez-vous point eu quelque ressentiment de joie, quand on a mortifié celles qui vous ont fait quelque contradiction? cela est esprit de vengeance. Dites-vous point quelque petit mot parmi les Sœurs, pour les faire avertir des choses qu'elles font qui vous déplaisent? Examinez-vous, si vous les avez averties vous-même, si ce n'a point été par ce même mouvement, et si vous n'avez point exagéré le défaut, ou mal interprété, et parce que la chose vous regarde; ce qui serait un grand défaut de charité.

N'avez-vous point méprisé vos Sœurs, d'effet ou de pensée, soit leur esprit, soit leur façon, contenances, trouvant à dire à tout, voire, même ès choses plus légères, et, qui serait le plus mal, pour leur qualité originaire, étant de moindre maison que vous? ce qui serait une très-insupportable vanité. Et si vous êtes de basse condition, en votre cœur ou en vos actions, vous élevez-vous point au-dessus des autres? dites-vous point des paroles fâcheuses, piquantes et rabrouantes, qui les puissent offenser et déplaire, et même aux séculiers, contestant ou répliquant avec sentiment d'impatience, maintenant votre opinion, votre arrogance et suffisance, voire, en choses petites? ce qui serait un grand mal, et qui peut mal édifier le prochain.

Ne disputez-vous point impérieusement, méprisant le jugement et l'avis de ceux avec qui vous traitez? Se complaire en cela, se résoudre de gronder ou fâcher, s'entretenir à cette pensée, tout cela est fort mal.

N'êtes-vous point sujette à avoir de l'envie, qui fait que l'on est quasi bien aise que celles que nous voyons être estimées commettent des défauts, et qu'ils soient remarqués, ne pouvant souffrir qu'on les excuse ou soulage en quelque chose? Examinez bien votre cœur sur tout cela, et vous en déclarez le plus ouvertement et simplement que vous pourrez. Si vous avez quelque chose qui vous travaille, soit doute, tentation ou difficulté, faites-vous-en éclaircir.

Cet examen contient des remarques fort particulières, et lesquelles donnent non-seulement la vue pour la confession, mais encore pour la pratique des vertus, et très-utile pour voir, une fois l'an, tout l'état de l'âme, quoique l'on ne s'accuse pas si pointilleusement, si l'on ne veut, de toutes ces choses. Il est autant requis au voyageur de savoir et découvrir les mauvais pas afin de s'en écarter, comme le bon chemin pour le suivre; et véritablement l'amour-propre a étendu ses filets sur tout le cours de la vie spirituelle, en sorte qu'il est impossible d'en échapper, sinon, comme dit le glorieux saint Antoine, passant par-dessous, nous humiliant profondément, examinant sérieusement, nous accusant sincèrement, sans nous flatter; et, bref, opérant notre salut avec un sacré tremblement et une filiale et chaste crainte, qui nous fasse cheminer en simplicité de cœur, en sainteté, justice et vérité devant Dieu. Sa divine bonté nous en fasse la grâce, par l'intercession de sa très-pure Mère, de son saint Père putatif, et de notre saint Fondateur qui désirait cela de nous.

DIEU SOIT BÉNI.

TENEUR[1] DE LA DÉPOSITION

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT DE CHANTAL

PREMIÈRE RELIGIEUSE, PREMIÈRE SUPÉRIEURE ET PREMIÈRE FONDATRICE
DE L'ORDRE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE

EXTRAITE

Dès la page 191 jusqu'à la page 311

DU PROCÈS *IN SPECIE* FAIT PAR AUTORITÉ APOSTOLIQUE A ANNECY
L'ANNÉE 1627

PAR MESSEIGNEURS ANDRÉ FRÉMYOT, ARCHEVÊQUE DE BOURGES,
JEAN-PIERRE CAMUS, ÉVÊQUE DE BELLEY,
ET RÉVÉREND MONSIEUR GEORGE RAMUS, PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE,

AU SUJET DE LA CAUSE DE LA BÉATIFICATION ET CANONISATION

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ET COMPULSÉE

dans le sixième volume, à la page 230 jusqu'à 346 et neuvième ligne
D'UN AUTRE PROCÈS FAIT POUR LADITE CAUSE, DANS LE SUSDIT ANNECY,
EN 1658.

Au nom de Dieu. Ainsi soit-il.

L'an 1627, indiction 10e, 27 juillet, à huit heures du matin, jour non férié ni empêché par quelque fête, mais juridique, la quatrième année du pontificat de N. S. P. le Pape Urbain VIII, en présence des illustrissimes et révérendissimes seigneurs André Frémyot, archevêque de Bourges, et Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, et de très-révé-

[1] C'est le titre que porte la copie conservée aux archives de la Visitation d'Annecy.

rend sieur Georges Ramus, protonotaire apostolique, tous trois juges subdélégués par la Sacrée Congrégation des Rits pour former, par autorité apostolique, le procès sur la sainteté de vie et les miracles du serviteur de Dieu François de Sales, évêque de Genève; les dits juges étant assis sur leur tribunal, dans le parloir du monastère de cette ville d'Annecy, qui est le lieu qu'ils ont choisi et assigné pour y recevoir les serments et les dépositions des dévotes religieuses du même monastère de la Visitation[1]; et sur la demande du très-révérend père dom Juste Guérin, de l'ordre des Clercs réguliers de Saint-Paul, provincial de Piémont, et procureur en cette cause du sérénissime Victor-Amédée de

[1] INTERROGATS.

On demanda à chaque témoin :

1° S'il connaît l'énormité du péché de parjure. — 2° Son nom, son âge, sa profession, son pays, et le nom de ses père et mère. — 3° S'il s'est confessé, et a communié, à Pâques et en d'autres temps. — 4° S'il n'a point été excommunié, ou condamné pour crime. — 5° S'il n'est point poussé par quelque motif humain. — 6° Par qui il a été cité.

ARTICLES.

1. Détails sur les père et mère du serviteur de Dieu. — 2. Son enfance. — 3. La charité qu'il témoignait dès lors pour les pauvres. — 4. Sa conduite pendant ses études à Annecy et à Paris. — 5. La dévotion qu'il avait dès lors pour la Sainte Vierge. — 6. Sa conduite pendant ses études à Padoue, et son voyage à Lorette et à Rome. — 7. Sa visite à l'évêque de Genève, Claude de Granier, après son retour de Padoue. — 8. Sa conduite depuis son retour de Padoue jusqu'à son entrée dans l'état ecclésiastique. — 9. Sa conduite dans le diaconat. — 10. La manière dont il a rempli les fonctions sacerdotales et celles de prévôt. — 11 et 12. Les ravages qu'avait faits l'hérésie dans le Chablais, la mission qu'y fit le serviteur de Dieu, et la procession de Thonon à Annemasse. — 13. Le livre de l'*Étendard de la Croix*. — 14. Le lieu où il célébrait la sainte messe pendant la mission du Chablais. — 15. Sa manière de porter le Saint-Sacrement aux malades pendant la mission du Chablais. — 16. Ses conférences avec les hérétiques. — 17. Ses désirs d'aller convertir l'Angleterre et la Suisse. — 18. Le choix

Savoie, prince de Piémont, et du vénérable Chapitre de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Genève, ainsi que de tout le vénérable Clergé du même diocèse, et encore de MM. les syndics et conseillers de la ville d'Annecy; a comparu révérende Jeanne-Françoise Frémyot, première religieuse de l'Institut de la Visitation, qui, à cause de ses excellentes vertus, a été fondatrice de dix monastères du même Institut, présentée pour témoin par le père dom Juste Guérin devant les juges subdélégués, et citée le 4 de ce mois par le vénérable Jean Favre, un des curseurs députés dans cette cause, comme il conste par le rapport de la citation; laquelle, après avoir été avertie par les juges subdélégués de l'énormité du parjure, a prêté serment en présence desdits juges,

que fit de lui l'évêque de Genève pour son coadjuteur. — 19. Son voyage pour Rome, et ce qui s'y passa. — 20. Ce qui lui arriva à son retour de Rome. — 21. Sa conduite à l'égard de Claude de Granier dont il était coadjuteur. — 22. Sa conduite pendant l'irruption de Henri IV en Savoie. — 23. Son sacre, et quelle préparation il y apporta. — 24. Sa foi. — 25. Son espérance. — 26. Son amour de Dieu. — 27. Son amour du prochain. — 28. Ses quatre vertus cardinales. — 29. Sa chasteté. — 30. Son humilité. — 31. Sa patience. — 32. Sa douceur. — 33. Sa dévotion, son oraison, et son attention à la présence de Dieu. — 34. Son amour des ennemis. — 35. Son zèle et la multitude de ses prédications. — 36. Ses œuvres de miséricorde. — 37. Sa paix de l'âme et son soin d'accommoder les procès et de faire régner la paix. — 38. Sa vertu de religion. — 39. Son acquiescement à la volonté de Dieu. — 40. Son discernement des esprits et son don de prophétie. — 41. Sa magnanimité. — 42. Son assiduité au confessionnal. — 43. Ses soins pour la perfection des Ordres monastiques. — 44. Son zèle pour le salut des âmes, et les ouvrages qu'il a donnés au public. — 45. Son mépris pour les honneurs et pour les biens du monde. — 46. Sa manière de traiter avec le prochain. — 47. Sa conduite dans le gouvernement de son diocèse. — 48. Le bel ordre de sa maison épiscopale. — 49. Sa charité pour les pauvres. — 50. Les miracles qu'il a faits pendant sa vie. — 51. Sa réputation de sainteté. — 52. Sa dernière maladie et sa mort. — 53. Ses obsèques, et la vénération des peuples pour ses dépouilles mortelles. — 54. Les grâces obtenues par son intercession. — 55. Les vies du Saint écrites par divers auteurs.

en tenant la main sur sa poitrine, de dire la vérité en cette cause, tant sur les interrogats que sur les articles et sur toute la cause présente, sans aucun motif de haine, de faveur, de profit, ni aucune autre considération humaine. Ensuite elle a été examinée comme il suit :

INTERROGATS

PREMIER INTERROGAT

SI ELLE CONNAIT L'ÉNORMITÉ DU PÉCHÉ DE PARJURE.

Ad primum interrogatorium respondit :

Je sais que le parjure est un très-grand et énorme péché, et je ne le veux aucunement commettre.

SECOND INTERROGAT

SON NOM, SON AGE, SA PROFESSION, SON PAYS, ET LE NOM DE SES PÈRE ET MÈRE.

Ad secundum respondit :

Je m'appelle Jeanne-Françoise Frémyot, appelée communément de Chantal, native de Dijon, ville capitale du duché de Bourgogne, âgée de 54 ans; je suis fille de messire Bénigne Frémyot, second président au parlement de Dijon, et de dame Marguerite de Berbisi, et je suis première religieuse et première mère-supérieure de l'Ordre de la Visitation de Notre-Dame, et en cette première qualité fille du Bienheureux François de Sales, notre fondateur.

TROISIÈME INTERROGAT

SI ELLE S'EST CONFESSÉE ET A COMMUNIÉ A PAQUES ET EN D'AUTRES TEMPS.

Ad tertium respondit :

Je me confesse deux fois la semaine d'ordinaire. Notre règle porte que l'on communie tous les dimanches et fêtes et le jeudi; et par conseil et ordonnance dudit Bienheureux notre fondateur, je communie tous les jours, et sors présentement de la communion.

QUATRIÈME INTERROGAT

SI ELLE N'A POINT ÉTÉ EXCOMMUNIÉE OU CONDAMNÉE POUR CRIME.

Ad quartum respondit :

Je n'ai jamais été reprise de justice, ni encouru aucune excommunication que je sache.

CINQUIÈME INTERROGAT

SI ELLE N'EST POINT POUSSÉE PAR QUELQUE MOTIF HUMAIN.

Ad quintum respondit :

Je ne suis portée à cette déposition par aucun particulier intérêt, sinon pour rendre témoignage à la vérité, et glorifier Dieu qui se rend admirable en son Saint.

SIXIÈME INTERROGAT

PAR QUI A-T-ELLE ÉTÉ CITÉE?

Ad sextum respondit :

Je comparais ici ensuite de la citation que m'en a faite messire Jean Favre, prêtre, et vous exhibe, messeigneurs, la copie d'icelle qu'il m'en a baillée.

ARTICLES

Et venant aux articles proposés par dom Juste Guérin, procureur de cette cause, elle a répondu comme il suit :

ARTICLE PREMIER

DÉTAILS SUR LES PÈRE ET MÈRE DU SERVITEUR DE DIEU.

Ad primum articulum respondit :

Quant à l'enfance de ce Bienheureux Prélat, je n'en sais que par ouï-dire, ne l'ayant connu qu'après qu'il fut sacré évêque; mais c'est une vérité publique et notoire qu'il est né d'un légitime mariage, au château de Sales, paroisse de Thorens, de race noble et très-ancienne, de parents pleins de probité, adonnés à la charité du prochain, très-bons catholiques; même qu'on assure qu'en cette race on n'a point ouï dire que jamais aucun d'iceux ait été soupçonné d'hérésie, quoique fort proches voisins de Genève, et j'ai ouï dire une bonne parole du père de notre Bienheureux, à gens très-dignes de foi, savoir : « Qu'il n'avait garde d'embrasser une religion qu'il avait vu naître, laquelle était plus jeune que lui, parce qu'il avait douze ans plus qu'elle. »

C'est une voix publique que ce Bienheureux Prélat fut baptisé en l'église paroissiale de Saint-Maurice dudit Thorens ; et je crois que ses parents le firent confirmer en temps convenable.

J'ai connu particulièrement feu madame Françoise de Sionnaz, mère de notre Bienheureux, que je sais que l'on tient avoir offert cet enfant à Dieu, l'ayant encore dans ses entrailles. C'était une dame des plus honorables que j'aie connue de son temps : elle avait une âme généreuse et noble, mais pure, innocente et simple, vraie mère et nourrice des pauvres ; elle

était modeste, humble et débonnaire envers tous, fort paisible dans sa maison ; elle gouvernait sagement sa famille avec soin de la faire vivre en la crainte de Dieu ; elle fréquentait fort souvent les divins sacrements de la sainte confession et communion ; et par dévotion et estime qu'elle avait de son Bienheureux fils ,elle se rendit sa fille spirituelle. J'ai su de lui et de plusieurs autres qu'elle mourut fort saintement et doucement, et qu'elle demeura après son décès, avec un visage serein, la plus belle morte qu'on eût su voir; et tout ceci est vrai, notoire et public, comme je l'ai spécifié.

ARTICLE SECOND

SON ENFANCE.

Ad secundum respondit :

Je dis que c'est une vérité publique, que notre Bienheureux Père a été élevé et nourri par ses parents en la très-sainte foi catholique, apostolique et romaine, qu'il y a persévéré constamment jusqu'à la mort, et que, dès son enfance, selon que je l'ai ouï dire à plusieurs personnes dignes de foi, l'on a vu reluire en lui une sagesse, douceur et débonnaireté toute extraordinaire en cet âge, et qu'il était fort paisible et obéissant à ses parents. Et ceci est vrai et notoire.

ARTICLE TROISIÈME

LA CHARITÉ QU'IL TÉMOIGNAIT DÈS SON ENFANCE POUR LES PAUVRES.

Il n'y a point de réponse de sainte Chantal sur cet article [1]

[1] Il y a trois articles, savoir le troisième, le septième et le vingt-deuxième, sur lesquels sainte Chantal n'a point répondu, probablement parce qu'elle n'avait point de connaissances des choses sur lesquelles roulaient ces articles.

ARTICLE QUATRIÈME

SA CONDUITE PENDANT SES ÉTUDES A ANNECY ET A PARIS.

Ad quartum respondit :

Je dis que la voix publique et notoire est qu'il fut envoyé par ses parents au collége d'Annecy, où bientôt il se rendit recommandable à ses compagnons. M. de Sales [1], prévôt de la cathédrale de Genève, homme de vie exemplaire et de grande doctrine, m'a dit que la seule présence de notre Bienheureux Père tenait les autres écoliers, ses compagnons, en respect; même que dès lors il avait cette gravité et ce maintien judicieux et humble qu'il a eu toute sa vie; qu'il supportait avec patience et douceur les humeurs impertinentes des autres écoliers; qu'il était si compassif à leurs fautes que souvent il s'offrait de recevoir les châtiments qu'ils avaient mérités; et lorsque ses compagnons allaient à l'ébat, sur le soir, il demeurait au logis, et invitait la dame chez laquelle il était en pension à entendre la lecture de la Vie des Saints en lui disant : *Ma tante, j'ai bien quelque chose de bon à vous dire.*

Ce Bienheureux Prélat m'a dit que Dieu, dès sa jeunesse, lui avait appris à se confier en sa providence céleste.

Il m'a dit aussi que, croissant en âge, messieurs ses parents l'envoyèrent à Paris sous la conduite de M. Déage, son précepteur, prêtre de grande doctrine et de bonne vie, lequel sieur Déage a dit une infinité de fois que ce Bienheureux lui obéissait et l'honorait exactement, et a assuré qu'il se rendait si agréable à tous par sa modestie, qu'on prenait plaisir à le regarder quand ce Bienheureux allait par les rues; même que les artisans le remarquaient parmi ses compagnons, et que jamais ce Bien-

[1] C'est le chanoine Louis de Sales, qui succéda à saint François de Sales dans la dignité de prévôt.

heureux ne lui avait baillé du mécontentement par ses déportements, ni études, et qu'aussi il ne lui fit oncques aucun châtiment, sinon un soufflet ou repoussement, parce qu'il s'employait à obtenir pardon pour un de ses compagnons, et qu'alors ce saint jeune homme se retira en paix sans plainte; qu'il ne sortait point du logis sans congé, bien qu'il l'eût pu faire étant déjà grand, et que quand son précepteur le lui refusait, il se retirait en sa chambre sans se fâcher.

Ce Bienheureux me raconta une fois, pour me conforter en quelque trouble que j'avais, qu'étant écolier à Paris, il tomba en de grandes tentations et extrêmes angoisses d'esprit; il lui semblait absolument qu'il était réprouvé, et qu'il n'y avait point de salut pour lui, dont il transissait surtout au souvenir de l'impuissance que les damnés ont d'aimer Dieu et de voir la Très-Sainte Vierge.

Nonobstant l'excès de ce travail, il eut toujours, au fond de son esprit, cette résolution d'aimer et servir Dieu de toutes ses forces durant sa vie, et d'autant plus affectionnément et fidèlement qu'il lui semblait qu'il n'en aurait le pouvoir pour l'éternité. Ce travail lui dura trois semaines pour le moins, ou environ six, selon qu'il me peut souvenir, avec telle violence, qu'il perdit quasi tout le manger et le dormir, et devint tout maigre et jaune comme de cire, dont son précepteur était en très-grande peine.

Or, un jour qu'il plut à la divine Providence de le délivrer, ce Bienheureux, comme il retournait du palais, passant par devant une église, le nom de laquelle j'ai oublié, il y entra pour faire son oraison, il s'alla mettre devant un autel de Notre-Dame, où il se trouva une oraison qui était collée sur un ais, qui se commence : *Souvenez-vous, ô glorieuse Vierge Marie, que personne ne s'est adressé à vous, etc.;* et il la dit tout du long, puis se leva, et en ce même instant se trouva parfaitement et entièrement guéri, et il lui sembla que son mal était

tombé sur ses pieds comme des écailles d'une lèpre. Et ceci est vrai, public et notoire, comme je l'ai spécifié.

ARTICLE CINQUIÈME

LA DÉVOTION QU'IL AVAIT DÈS LORS POUR LA SAINTE VIERGE.

Ad quintum respondit :

Je dis que ce Bienheureux m'a dit aussi qu'étant encore écolier, il fit vœu de dire tous les jours de sa vie son chapelet, à l'honneur de Dieu et de la Vierge, pour obtenir la délivrance d'une fâcheuse tentation qui le molestait, de laquelle il fut délivré ; il le portait en sa ceinture pour marque qu'il était serviteur de Notre-Dame ; il a persévéré jusqu'à la mort de le dire, et l'a toujours dit avec grande dévotion, employant une heure à cela ; car il méditait en le disant. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE SIXIÈME

SA CONDUITE PENDANT SES ÉTUDES A PADOUE, ET SON VOYAGE A ROME ET A LORETTE.

Ad sextum respondit :

Je dis que ce Bienheureux m'a dit qu'il fut envoyé à Padoue pour achever ses études. L'on verra par les exercices, résolutions et règles de piété qu'il se prescrivit en ce temps-là, lesquelles j'ai vu écrites de sa main, et qui sont insérées dans sa Vie écrite par le révérend père dom Jean de Saint-François, général des Feuillants, comme ce Bienheureux était prévenu et conduit dès lors d'une grâce toute spéciale de Dieu, et les occupations dont il faisait sa principale étude. Il m'a aussi dit qu'étant à Padoue, il fut grandement malade, et qu'il avait trois

mortelles maladies en même temps, et fort douloureuses, ce qu'il souffrit patiemment. Le dit sieur Déage, son précepteur, pensant qu'il en dût mourir, on lui demanda où il voulait être enterré; il répondit que son corps fût donné au maître chirurgien pour en faire une anatomie, « *afin,* dit-il, *que si je n'ai rien servi au public pendant ma vie, mon corps lui serve au moins de quelque chose après ma mort, empêchant les batteries qui se font à la prise des corps.* »

Ce Bienheureux, à son départ de Padoue, alla visiter la chapelle sacrée de Notre-Dame de Lorette, et de là à Rome visiter les corps des Bienheureux Apôtres et les autres Lieux saints. En me racontant son voyage, il me témoigna qu'il avait reçu de grandes suavités et consolations en ce pèlerinage. Et ceci est vrai et notoire.

ARTICLE SEPTIÈME

SA VISITE A L'ÉVÊQUE DE GENÈVE, CLAUDE DE GRANIER, APRÈS SON RETOUR DE PADOUE.

Il n'y a point de réponse de sainte Chantal sur cet article.

ARTICLE HUITIÈME.

SA CONDUITE DEPUIS SON RETOUR DE PADOUE JUSQU'A SON ENTRÉE DANS L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Ad octavum respondit :

Je dis que plusieurs personnes m'ont dit, et, ce me semble, notre Bienheureux même, que messieurs ses parents le voulurent marier, et pour leur condescendre il alla voir une demoiselle; mais je crois que c'était attendant que la divine Providence lui ouvrît les moyens pour faire éclore son dessein, qui

était de se dédier tout à fait en l'état ecclésiastique ; car il a dit à des personnes dignes de foi, et à moi aussi, que s'il eût été héritier d'un duché, il n'eût pas laissé de se faire d'Église, tant il aimait et estimait cette condition, de laquelle il n'a jamais eu aucun repentir d'être. Il communiqua sa résolution au révérend sieur messire Louis de Sales, son cousin germain, homme qui a toujours été en grande estime et réputation parmi tout le clergé de ce diocèse, et duquel j'ai parlé ci-dessus, lequel assura, proche de sa mort, en étant enquis, que c'était la vraie vérité que notre Bienheureux était très-résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, quelle résistance que messieurs ses parents lui eussent su faire.

Le dit sieur de Sales son cousin voyant notre Bienheureux Père être résolu de se faire d'Église, il lui procura la dignité de prévôt de la dite cathédrale, qui était pour lors vacante, sans que ce Bienheureux lui en parlât en façon quelconque ; et lorsque les dépêches furent venues, le dit sieur de Sales fit entendre à monsieur et à madame de Boisy, père et mère du dit Bienheureux, le dessein qu'il avait de se faire d'Église, dont ils en reçurent une très-grande affliction. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE NEUVIÈME

SA CONDUITE DANS LE DIACONAT.

Ad nonum respondit :

Je dis que notre Bienheureux n'étant encore que diacre, feu monseigneur de Granier, son prédécesseur, lui commanda de prêcher, et notre Bienheureux m'a dit que se reconnaissant indigne de monter en chaire, il lui répondit néanmoins qu'*à sa parole il jetterait les filets*. Il fit sa première prédication le jour de saint Jean-Baptiste. Quand il ouït sonner la prédication, il

lui prit une si violente colique et un mal universel par tout le corps, qu'il fut contraint de se mettre sur un lit; et je ne me souviens pas de ce qu'il me dit ensuite de sa détermination; mais je crois qu'il se résigna totalement entre les mains de Dieu pour faire réussir cette action à son honneur et selon son bon plaisir; ce qui arriva, car, à ce que l'on dit communément, le peuple en fut merveilleusement édifié. J'ai ouï assurer, et c'est la voix publique, qu'à ce premier sermon assista un seigneur principal du duché de Chablais, nommé M. d'Avully, hérétique des plus opiniâtres et savants, qui en fut tellement touché, que de là à quelque temps il se fit catéchiser. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE DIXIÈME

LA MANIÈRE DONT IL A REMPLI LES FONCTIONS SACERDOTALES ET CELLES DE PRÉVOT.

Le même jour, 27 juillet, à trois heures après midi, elle a répondu au dixième article.

Je dis que c'est une vérité publique, que notre dit Bienheureux Père fut fait prêtre par l'imposition des mains de feu monseigneur l'évêque de Granier, son prédécesseur, qui a laissé une grande odeur de sainteté en ces quartiers de deçà, lequel dit alors, à ce que l'on m'a assuré, que ce Bienheureux serait un jour une des grandes lumières de l'Église et son successeur dans l'évêché. Etant, ce Bienheureux, fait prêtre et prévôt de la dite église cathédrale de Genève, il se rendit éminent et recommandable en toutes vertus et bons exemples. Chacun sait qu'il disait la sainte messe, et qu'il assistait tous les jours au Offices divins, confessait, et prêchait fort souvent la parole de Dieu excellemment; et dès lors, à ce que m'ont assuré diverses personnes dignes de foi, on le regardait comme un homme de

Dieu, et non comme une personne commune. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE ONZIÈME

MISSION DE CHABLAIS.

Ad undecimum respondit :

Je dis que c'est une chose publique et notoire, que notre Bienheureux Prélat fut envoyé en Chablais pour la conversion de ces peuples-là qui étaient tombés en hérésie, il y avait environ septante ans. Quand mon dit seigneur l'évêque de Granier lui en fit le commandement, il demeura un peu en silence, puis il lui répondit cette même parole que j'ai déjà dite quand il lui commanda la première fois de prêcher : *En votre parole je jetterai les rets* [*filets*]. A ce propos, il me semble qu'il m'a dit qu'étant appuyé en Dieu seul et en l'obéissance, il s'en alla travailler en cette ville de Thonon, en laquelle du commencement il n'y avait que six ou sept catholiques. En la dite ville de Thonon, où il fit sa principale résidence, ce Bienheureux prêchait et instruisait aussi soigneusement ce petit auditoire, comme s'il eût été bien peuplé, et Dieu lui en donna une particulière consolation; car un jour de saint Étienne, prêchant l'invocation des Saints, un de ces sept catholiques, qui était fort ébranlé pour le doute qu'il avait de la prière des Saints, fut totalement confirmé en la foi de cet article et en la croyance de la religion catholique, apostolique et romaine, ce qu'il dit à ce saint Prélat, sur quoi il se confirma de ne laisser jamais la prédication pour avoir peu d'auditoire.

Il fut trois ans entiers en cet exercice, avec un grand péril de sa vie, comme l'on peut facilement juger de l'humeur des hérétiques, qui, voyant qu'on leur portait une autre doctrine que la leur, étaient souvent émus de soulèvement, à ce que m'a dit une

personne très-digne de foi et témoin oculaire. Le même personnage m'a dit qu'un jour le père Esprit, capucin, passant à Thonon, alla ouïr le prêche des hérétiques, au partir duquel il argua fortement le ministre, notre Bienheureux Père étant présent; plusieurs prirent des pierres pour les lapider. Feue madame de Vallon qui était là, et des plus séditieuses, assura du depuis que ce qui fit cesser l'émotion fut la présence de ce Bienheureux, lequel ayant été envisagé, adoucit par son aimable aspect la furie des hérétiques; et, certes, il avait un visage si plein de douceur et si pacifique, qu'il était tout propre à cela; et, quelque temps après, cette même dame de Vallon fut convertie, mais si efficacement, qu'elle se rendit même fille spirituelle de ce Bienheureux, lequel la conduisit à une si grande perfection, qu'elle vécut et mourut peu d'années après fort saintement.

Il ne se peut dire les hasards, fatigues et travaux que notre Bienheureux supporta en ces trois ans qu'il travailla continuellement à la conversion de ce peuple, à ses propres dépens, à l'ordinaire seul, et quelquefois, mais rarement, assisté du dit révérend sieur Louis de Sales, son cousin, lequel il défrayait aussi; et quand quelquefois le Bienheureux allait voir monsieur son père, il laissait le dit révérend sieur Louis de Sales, son cousin, en sa place, et fournissait pour son entretien.

Le nombre des catholiques crut merveilleusement; ce qui fit résoudre notre Bienheureux d'aller trouver Son Altesse de Savoie, à Turin, pour avoir son assistance, tant pour reprendre la possession des églises de Thonon, que pour avoir de nouveaux ouvriers et moyens de les entretenir, car il ne pouvait plus suffire; ce qu'il obtint. De sorte qu'en peu de temps, ce pays-là fut converti à la sainte foi catholique, apostolique et romaine, jusqu'au nombre de plusieurs milliers. J'ai appris tout ceci du dit sieur de Sales, et de Roland, témoins oculaires;

et ce Bienheureux m'en a dit aussi une partie. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE DOUZIÈME

PROCESSION DE THONON A ANNEMASSE.

Ad duodecimum respondit :

Je dis aussi que j'ai ouï assurer à personnes dignes de foi et témoins oculaires, que notre Bienheureux conduisit la procession de Thonon au lieu d'Annemasse, lieu proche d'une petite lieue de Genève. Et, lorsque la croix y fut solennellement élevée, il fit en cette occasion l'office de curé avec un courage non pareil, bien que ce fût avec péril évident de leur vie, d'autant que c'était la première fois qu'on avait fait cette action, et montré la croix en public dans Thonon. Le marguillier ni aucun autre catholique dans Thonon ne voulant point porter la croix devant la procession, crainte d'être tué, il fallut que ce Bienheureux la fît porter par un des siens, et ainsi s'en alla suivi des catholiques, disant les litanies avec une modestie et majesté si pleine de dévotion, que feu M. Louis de Sales, son cousin, qui le rencontra, en fut grandement touché et édifié, ainsi qu'il m'a dit

---

ARTICLE TREIZIÈME

LE LIVRE DE L'ÉTENDARD DE LA CROIX.

Ad decimum tertium respondit :

Je dis que notre Bienheureux composa un traité qu'il intitula: *De la défense de la croix;* je l'ai vu et lu ; ce fut pour réfuter les mensonges et blasphèmes qu'un ministre de Genève avait publiés contre la très-sainte croix, et ce livre a été recherché

dès le décès de ce Bienheureux Prélat par quelques évêques de France. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE QUATORZIÈME

SUITE DE LA MISSION DE CHABLAIS.

Ad decimum quartum respondit :

Je dis qu'il est tout certain et public, à ce que j'ai ouï assurer aux témoins oculaires et dignes de foi, que la première année que notre Bienheureux travailla à la conversion du Chablais, il fallait qu'il allât au fort des Allinges, situé sur une haute montagne distante dudit Thonon d'environ trois milles[1], tous les dimanches et fêtes et autant qu'il pouvait bonnement, pour là y dire la sainte messe et prêcher, n'y ayant point de lieu plus près pour la dire; il allait parmi la neige, en mauvais temps, à pied, sinon que le temps fut si désespéré, qu'on lui faisait prendre un cheval; et je lui ai ouï dire à lui-même ou audit feu Louis, seigneur de Sales, voire à tous deux, comme je pense, qu'au retour de là ce Bienheureux allait en d'autres villages prêcher, confesser et faire ce qui était nécessaire au bien et à l'avancement de l'âme; ces voyages ne se faisaient pas sans péril; même une fois il y eut un hérétique qui vint à la rencontre de notre Bienheureux l'épée nue à la main; et bien qu'il n'eût point d'armes, ne laissa de l'approcher avec tant de douceur, que l'hérétique se retira sans l'offenser, Dieu ainsi conservant son fidèle Serviteur. Et ceci est vrai, notoire et public.

[1] Une forte lieue.

ARTICLE QUINZIÈME

SA MANIÈRE DE PORTER LE SAINT-SACREMENT AUX MALADES.

Ad decimum quintum respondit :

Je dis que j'ai ouï assurer aux témoins oculaires et dignes de foi, que notre dit Bienheureux allait la première année prendre le Très-Saint Sacrement aux Allinges, et les années suivantes en une petite chapelle qui fut donnée aux catholiques, pour le porter secrètement aux malades. Il le tenait dans son sein, plié dans un corporal. Ce Bienheureux me dit une fois, parlant de ces occasions : » *Je le tenais là dans mon sein tout proche de mon cœur, ce divin Sauveur de nos âmes* », me témoignant qu'il en recevait des douceurs et consolations non pareilles ; il m'a dit aussi qu'il avait donné pour signe aux catholiques, que lorsqu'ils le verraient aller d'un maintien plus grave et sans saluer personne, qu'ils le suivissent ; car c'était signe qu'il portait le Maître de tout le monde ; il fallait qu'il le portât ainsi à cachette, autrement il courait fortune de sa vie. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE SEIZIÈME

SES CONFÉRENCES AVEC LES HÉRÉTIQUES.

Ad decimum sextum respondit :

Je dis que notre Bienheureux alla par deux fois à Genève pour essayer de convertir l'hérésiarque Bèze, et ce par commandement de notre Saint-Père le pape Clément VIII, ainsi qu'on voit par les brefs qu'il lui envoya à ces fins ; c'était avec péril évident de sa vie, s'il eût été découvert.

Ce Bienheureux fut aussi à Genève pour convaincre le sieur de La Faye, ministre qui, par ses artifices, retardait la totale

conversion du seigneur d'Avully, duquel j'ai ci-devant parlé, que le Bienheureux avait instruit à la foi catholique, apostolique et romaine; car après plusieurs assignations de rencontrer que le ministre présentait, et auxquelles il manquait toujours, notre Bienheureux se résolut de l'aller trouver chez lui dans Genève; et en présence de plusieurs personnes de qualité dignes de foi qui me l'ont dit, il le convainquit et le rendit muet, quoique avec son accoutumée douceur et modestie.

C'est aussi chose vraie et publique que plusieurs fois notre Bienheureux a fait rechercher et presser les ministres de Genève de faire des conférences sur les points de controverse, ce qu'ils ont toujours refusé. Et même une fois ce Bienheureux s'offrit d'aller jusque dans la ville de Genève avec six ecclésiastiques, et qu'eux eussent autant de ministres qu'ils voudraient. J'ai ouï dire ceci à ce même Bienheureux, ajoutant que sa confiance de les convaincre était appuyée sur la seule force de la très-véritable foi catholique, et non sur sa science, ni de ses assistants.

Cela est très-vrai et public, qu'une infinité de fois, à Paris, à Grenoble et autres divers lieux, il a fait des conférences avec des hérétiques, et en a converti une infinité, et même des ministres. Aussi dit-on que feu monseigneur le cardinal du Perron disait, que pour confondre les hérétiques, il les lui fallait mener; mais qui les voulait convertir, il les fallait mener à monseigneur de Genève qui avait reçu de Dieu le don pour cela. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE DIX-SEPTIÈME

SES DÉSIRS D'ALLER CONVERTIR L'ANGLETERRE ET LA SUISSE.

Ad decimum septimum respondit :

Je dis que la voix est publique et notoire que notre dit Bienheureux avait un grand désir d'aller en Angleterre pour la con-

version de cette nation, laquelle il avait à cœur, et pour laquelle, comme il a écrit quelque part, il priait journellement avec beaucoup d'affection à ce qu'il plût à Dieu la ramasser et ramener à son bercail.

J'ai quelque souvenir d'avoir ouï désirer à ce Bienheureux d'employer une année à prêcher certain canton de Suisse; et ceci est vrai.

ARTICLE DIX-HUITIÈME

LE CHOIX QUE L'ÉVÊQUE DE GENÈVE FIT DE LUI POUR SON COADJUTEUR.

Ad decimum octavum respondit :

Je dis que c'est une vérité publique et notoire que feu monseigneur l'évêque de Granier, de son seul mouvement, désira et procura de faire notre Bienheureux son coadjuteur et successeur en l'évêché, sans que jamais ce Bienheureux en fît aucune recherche ni induction en quelque manière que ce fût; au contraire, il fit grande difficulté de l'accepter, s'en jugeant indigne; et quant aux [poursuites du] placet de Son Altesse de Savoie, il les laissa purement à qui le voulut sans qu'il s'en mêlât. Et ceci est vrai.

ARTICLE DIX-NEUVIÈME

SON VOYAGE A ROME ET SON EXAMEN.

Ad decimum nonum respondit :

Je dis que la voix est publique, que feu monseigneur de Granier envoya ce Bienheureux à Rome pour certaines affaires, avec un neveu du dit seigneur de Granier, auquel neveu il donna charge de présenter notre Bienheureux à Sa Sainteté, pour agréer qu'il fût son coadjuteur et successeur en l'évêché

de Genève, lequel le Saint-Père Clément VIII eut fort agréable, et examina le dit Bienheureux en présence de quelques cardinaux, où il fut jugé capable; et ce Bienheureux m'a dit que s'étant recommandé à Dieu, il s'en alla avec son accoutumée tranquillité et avec une entière indifférence [du succès] de cette action devant une si vénérable et sainte assemblée. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE VINGTIÈME

IL FUT REÇU AVEC GRANDE JOIE A SON RETOUR DE ROME, ETC.

Ad vigesimum respondit :

Je dis que tout ce qui est contenu en cet article est vrai, notoire et public.

ARTICLE VINGT ET UNIÈME

SA CONDUITE A L'ÉGARD DE L'ÉVÊQUE DE GENÈVE, DONT IL ÉTAIT COADJUTEUR.

Ad vigesimum primum respondit :

Je dis que diverses personnes dignes de foi m'ont dit que notre Bienheureux Prélat ne fit aucune poursuite pour avoir ses Bulles de l'évêché, ni pour se faire sacrer pendant la vie de feu monseigneur de Granier; bien que ce bon prélat le désirât fort, et voulait lui donner partie de son revenu, ce que le Bienheureux ne voulut point accepter, et laissa toute cette affaire à la divine Providence sans s'en mêler aucunement. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE VINGT-DEUXIÈME

SA CONDUITE PENDANT L'IRRUPTION DE HENRI IV EN SAVOIE.

Il n'y a point de réponse de sainte Chantal sur cet article.

ARTICLE VINGT-TROISIÈME

SON SACRE, ET LA PRÉPARATION QU'IL Y APPORTA.

Ad vigesimum tertium respondit :

Je dis que notre Bienheureux m'a dit que, retournant de Paris en l'année 1602, il sut, à Lyon, le décès de feu mon dit seigneur de Granier son prédécesseur, et qu'en même temps il se consacra à Dieu pour le servir, et les âmes qu'il mettait sous sa charge, sans réserve de vie ni de chose quelconque; il fit cette résolution avec tant de force qu'elle ne partit jamais de son esprit. Quand il fut arrivé au pays, il se retira à Sales où il fit venir le révérend Père Fournier, jésuite. Il se prépara pour sa consécration par plusieurs exercices spirituels, examen et confession générale où il reçut de grandes grâces et consolations divines; il forma derechef dans son esprit, et mit dans son cœur des résolutions convenables à bien servir Dieu en cette charge; il se prescrivit des règles, lesquelles j'ai vues écrites de sa main, et les ai lues; il choisit le jour de la Conception de Notre-Dame pour être sacré.

La cérémonie se fit dans l'église paroissiale de Saint-Maurice de Thorens, où il avait été baptisé, et il fut sacré par monseigneur l'archevêque de Vienne, l'ancien, et les évêques de Saint-Paul et de Damas. Ce très-humble serviteur de Dieu m'instruisant pour me préparer, par méditation, à une confession générale, me raconta qu'en cette action de son sacre il lui

sembla naïvement que la très-adorable Trinité imprimait intérieurement dans son âme ce que les évêques faisaient extérieurement sur sa personne; que de même il lui semblait voir la très-sainte Mère de Notre-Seigneur qui le mettait sous sa protection, et les apôtres saint Pierre et saint Paul à ses côtés qui le protégeaient : voilà, ce me semble, ses mêmes paroles.

Il me dit aussi qu'il fut, environ six semaines après son sacre, fort occupé dans des sentiments intérieurs de dévotion, et en la grandeur du ministère auquel il était appelé, et de l'excellence de sa dignité, de sorte qu'il honorait jusqu'aux moindres de ses vêtements. Voici les paroles qu'il écrivit quelques années après en une lettre : « Après ma consécration en » l'évêché, que venant de ma confession générale, et d'emmi » les anges et les saints entre lesquels j'avais fait mes nouvelles » résolutions, je ne parlais que comme un homme étranger du » monde; et quoique le tracas ait un peu alangouri les bouil- » lonnements du cœur, les résolutions par la grâce divine y sont » demeurées. » Une autre fois ce Bienheureux écrivant de cette action en une lettre, il dit : « Quand je fus consacré évêque, » Dieu m'ôta à moi-même pour me prendre à lui, puis il me » donna au peuple, c'est-à-dire qu'il m'avait converti de ce que » j'étais pour moi à ce que je fusse pour eux, et ainsi puisse- » t-il avenir qu'ôtés à nous-mêmes, nous soyons convertis à lui- » même par la souveraine perfection de son saint amour! »

Et parce que la révérende déposante, à cause qu'il était tard, n'a pas poussé plus loin sa déposition, elle l'a continué le jour suivant, 28 juillet, en présence de l'illustrissime et révérendissime seigneur André Frémyot, archevêque de Bourges, et de l'illustrissime et révérendissime seigneur évêque de Belley, et du révérend sieur George Ramus, juges délégués.

Je dis encore, sur le précédent vingt-troisième article, qu'après cette action ou sacre, notre Bienheureux s'en vint en

cette ville d'Annecy, lieu de sa résidence, où on le reçut avec les honneurs accoutumés en telles occasions; le clergé avec le peuple universellement le reçurent avec un applaudissement non pareil, témoignant par un excès de joie le ressentiment extrême qu'ils ressentaient d'avoir pour père et pasteur celui qu'ils avaient en si haute estime de vertu. Notre Bienheureux Père leur répondit avec une débonnaireté incroyable. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE VINGT-QUATRIÈME

SA FOI.

Ad vigesimum quartum respondit :

Je dis que j'ai jà déposé sur l'article second que c'est chose toute véritable et publique que notre Bienheureux a été élevé et nourri par ses parents, dès son enfance, à la très-sainte foi catholique, apostolique et romaine; qu'il y a persévéré jusqu'à l'extrémité de sa vie, et qu'il a été très-remarquable en cette vertu toute sa vie. Ses actions, ses paroles, ses prédications, ses livres, les fatigues et travaux qu'il a soutenus dès qu'il fût appelé à l'Ordre sacré de prêtrise, et le nombre très-grand des hérétiques qu'il a convertis à la foi catholique, et des catholiques qu'il a retirés de leur mauvaise vie, avec les fréquentes disputes qu'il a faites contre les hérétiques jusqu'à la fin de sa vie, publient cette vérité hautement. Chacun sait, comme j'ai déjà dit, que ce Bienheureux a travaillé trois ans durant à la conversion des hérétiques de Chablais, et que communément on l'appelle l'Apotre de ce lieu-là.

Voici ce que ce Bienheureux Prélat m'en écrivit un jour, au retour de sa visite : « Je reviens, dit-il, du bout de mon

» diocèse, qui est du côté des Suisses, où j'ai achevé l'éta-
» blissement de trente-trois paroisses, auxquelles, il y a
» onze ans, il n'y avait que des ministres, des hérétiques.
» J'y fus en ce temps-là trois ans tout seul à y prêcher la foi
» catholique, et Dieu m'a fait avoir en ce voyage une con-
» solation entière; car, au lieu que je n'y trouvai que cent
» catholiques en tout le Chablais, je n'y ai pas mainte-
» nant trouvé cent huguenots. » Et ceci est vrai, notoire et
» public.

Je dis encore, sur le même article vingt-quatrième, que c'est une vérité toute certaine que tous ceux qui ont fréquenté notre Bienheureux Prélat ont reconnu que son entendement était très-excellemment illuminé des mystères de notre sainte foi, de laquelle chacun croit qu'il avait reçu le don en éminente perfection; et un jour, comme il m'instruisait sur ce sujet, il me dit des choses admirables de l'excellence de la sainte foi catholique, ajoutant que Dieu l'avait gratifié de beaucoup de lumières et de connaissances pour l'intelligence des mystères de notre sainte foi; et qu'il pensait bien posséder le sens et l'intention de l'Église aux mystères qu'elle enseigne à ses enfants; aussi ne s'est-il pu voir une âme plus étroitement unie à la foi de la sainte Église, comme était la sienne. Je sais que ce Bienheureux avait un amour très-amoureux pour la sainte Église, et qu'il l'honorait et obéissait jusques aux moindres de ses ordonnances.

Les doctes qui l'ont pratiqué ont dit, que Dieu avait répandu en son esprit des clartés et des connaissances tout extraordinaires, pour l'explication des passages les plus difficiles de l'Écriture sacrée, lesquels il faisait entendre avec tant de facilité, que les doctes et le simple peuple en demeuraient entièrement satisfaits. Le révérend père dom Jean de Saint-François, général des Feuillants, le révérend père Louis de la Rivière, minime, le révérend Philibert de la Bonneville, provincial des

révérends pères capucins, témoignent hautement, dans les livres qu'ils ont écrits de sa vie, cette vérité.

Pour moi, j'ai reconnu clairement que ce don de foi qu'avait reçu notre Bienheureux Père était accompagné de grandes clartés, de certitudes, de goûts et de suavités extraordinaires; car Dieu avait répandu au centre de son âme une lumière si claire, qu'il voyait d'une simple vue les vérités de la foi; et je sais qu'il soumettait son entendement à ces vérités-là, avec un entier accoisement de son esprit et de sa volonté; il appelait le lieu où ces clartés se faisaient le sanctuaire de Dieu, où rien n'entre que la seule âme avec son Dieu.

Une fois, étant ce Bienheureux avec les députés du roi très-chrétien au bailliage de Gex, dépendant de son diocèse, où il était allé rétablir le saint exercice de la religion catholique en quelques paroisses, il écrivit, et j'ai vu et lu les lettres écrites de sa main : « Hélas! dit-il, je vois ici ces pauvres brebis errantes, je traite avec elles, et considère leur aveuglement palpable et manifeste. O Dieu! la beauté de notre sainte foi en paraît si belle, que j'en meurs d'amour, et m'est avis que je dois serrer le don précieux que Dieu m'en a fait dedans un cœur tout parfumé de dévotion. Remerciez cette souveraine clarté qui répand si miséricordieusement ses rayons dedans mon cœur, qu'à mesure que je suis parmi ceux qui n'en ont point, je vois plus clairement et distinctement sa grandeur et sa désirable suavité. Dieu, qui en cela m'assiste, veuille retirer et ma personne et mes actions à sa gloire, selon mon souhait! »

Une autre fois, ce Bienheureux écrivant la conversion de deux hérétiques, personnes signalées, qu'il était allé recevoir au giron de l'Église, environ cinquante milles d'ici, il dit : « Quelles actions de grâces dois-je rendre à ce grand Dieu, que moi, attaqué par tant de moyens pour me rendre à l'hérésie, et si souvent invité par tant d'amorces en un âge si jeune, si frêle et si chétif, et ayant fait un si grand séjour

» parmi les hérétiques, et que jamais je ne lui ai pas voulu seu-
» lement regarder au visage, sinon pour lui cracher sur le nez,
» et que mon faible et jeune esprit, parcourant par tous leurs
» livres les plus empestés, n'ait pas eu la moindre émotion de
» ce malheureux mal; ô Dieu! quand je pense à ce bénéfice, je
» tremble d'horreur de mon ingratitude. »

Aussi, en l'extrémité de sa vie, quand on lui demanda s'il n'avait point quelque doute sur la foi, que plusieurs Saints avaient été tentés en ce passage, il répondit humblement, mais fortement : *Ce serait une grande trahison à moi.*

Une personne m'a dit qu'ayant été travaillée deux ans d'une forte tentation contre la foi du Très-Saint Sacrement, elle en fut délivrée à la première fois qu'elle en parla à ce Bienheureux; et moi, après plusieurs années de semblable travail, n'en sus être allégée que par ses instructions, et je crois fermement que ses prières m'en ont obtenu l'entière délivrance. Il m'assurait avec une fermeté incroyable, que la foi catholique, apostolique et romaine était le seul et unique chemin du ciel, qu'il n'y en avait point d'autre, et, quelque chose qu'on y rencontrât, qu'il le fallait toujours suivre. Il me disait, ce Bienheureux, ces choses et autres avec tant d'efficace, qu'il me donnait une force non pareille contre cette tentation, que j'en demeurais toute satisfaite et encouragée. Et tout ceci est très-vrai.

ARTICLE VINGT-CINQUIÈME

SON ESPÉRANCE.

Ad vigesimum quintum respondit :

Je dis que j'ai reconnu clairement, conférant avec notre Bienheureux, qu'il avait reçu de Dieu un amour savoureux, tendre et constant envers les biens qui nous sont promis en

l'autre vie, lesquels j'ai connu qu'il espérait avec une humble confiance en la miséricorde de Dieu, et au mérite de la très-sainte Passion de Notre-Seigneur. Son espoir tendait continuellement du côté de l'éternité bienheureuse. Je pense qu'en plus de cent endroits de ses épîtres l'on trouvera cette vérité.

« Oh! disait-il, qu'il fait bon vivre saintement en cette vie » mortelle! mais qu'il fera bon vivre glorieusement dans le » ciel! »

Il confessait franchement qu'eu égard à sa misère, il ne méritait que l'enfer; mais que, considérant l'infini mérite de la Passion de son Sauveur et la grandeur de sa miséricorde, il espérait, avec une humble confiance, posséder dans le ciel les biens infinis qui sont préparés aux enfants de Dieu. « Eh! di- » sait-il, serons-nous pas un jour tous ensemble au ciel! Je » l'espère et m'en réjouis. »

Une autre fois ce Bienheureux disait : « Mon âme se tient » toujours un peu plus serrée avec son Dieu, au moins » m'est-il avis qu'elle s'échauffe tous les jours de l'estime des » choses éternelles et de la sainte dilection. »

Parmi les afflictions de cette vie, il disait souvent : « Il faut » prendre courage, nous irons bientôt là-haut; oui, il nous le » faut espérer fort assurément, que nous vivrons éternellement. » Qu'est-ce que ferait Notre-Seigneur de sa vie éternelle, s'il » ne la donnait aux pauvres, petites et chétives âmes comme » nous? »

Il dit un jour à un grand prélat, qui est monseigneur l'évêque de Belley, qui nous l'a prêché depuis, qu'il fallait mourir entre deux oreillers, l'un de l'humble confession que nous ne méritons que l'enfer; l'autre, d'une entière et parfaite confiance en la miséricorde de Dieu qui nous donnera son paradis.

Je me souviens que moi, étant un jour malade à l'extrémité, ce Bienheureux vint pour me consoler et m'assister au passage de la mort, et me dit que je misse ma tête sous le pied de la

croix, et me tinsse là comme une petite lézarde pour recevoir l'efficace du sang précieux qui en découlait, avec une grande confiance en la miséricorde de Notre-Seigneur.

« Je voudrais, me dit ce Bienheureux, une autre fois, vous
» dire le sentiment qu'aujourd'hui j'ai eu en communiant avec
» une grande suavité en l'espérance, *ains assurance que mon*
» *cœur sera un jour tout abîmé en l'amour du Cœur de*
» *Jésus.* »

Une autre fois ce Bienheureux écrivait : « Il me semble que
» mon âme est un peu plus solidement établie en l'espérance
» qu'elle a eue de pouvoir un jour jouir du prix de la mort et
» résurrection de Notre-Seigneur, qu'il me fut avis que,
» parmi ces jours de la semaine sainte et jusques à présent, il
» me fit voir plus clairement, et non sensiblement, mais avec
» une certitude et consolation intellectuelle, et tout en la
» pointe de l'esprit, ses sacrés axiomes et maximes évangé-
» liques, plus clairement et suavement, dis-je, que jamais; et
» je ne puis assez admirer comme ayant toujours eu une si
» grande estime de ces maximes et de la doctrine de la croix,
» j'ai si peu pris soin pour les pratiquer. Et, si je revenais au
» monde avec mes sentiments présents, je ne crois pas que
» toute la prudence de la chair et des enfants de ce siècle me
» pût ébranler en la certitude que j'ai que cette prudence est
» une chimère, une toute véritable niaiserie. »

Une autre fois : « Voyez-vous, disait ce Bienheureux, les
» passages de nos chers amis; ils sont certes très-aimables,
» puisqu'ils se font pour peupler le ciel et agrandir la gloire
» de notre Roi. Un jour que Dieu sait, nous irons vers eux, et
» cependant apprenons soigneusement le cantique du saint
» amour, afin que plus parfaitement nous le chantions en cette
» sacrée éternité. »

« Mon Dieu, disait ce Bienheureux, une autre fois, que j'ai
» de consolation en l'assurance que j'ai de nous voir éternelle-

» ment conjoints en la volonté d'aimer et louer Dieu! Que sa » divine Providence nous conduise par où il lui semblera » mieux, mais j'espère, ains je m'assure que nous aboutirons » à ce signe, et que nous arriverons à ce port. Vive Dieu! J'ai » cette confiance. Soyons joyeux en ce service, soyons joyeux » sans dissolution, et assurés sans arrogance. »

Ce Bienheureux écrivit une fois que, passant le lac de Genève sur une petite barquette, il avait une aise fort grande de n'avoir qu'un ais de trois doigts sur lequel il pût assurer sa vie, sinon la sainte Providence. « Mon âme n'a point de » rendez-vous qu'en cette divine Providence. Mon Dieu, vous » me l'avez enseigné dès ma jeunesse, et jusques à présent j'en » annoncerai vos louanges. »

Environ l'année de son décès, ce Bienheureux écrivit : « Je » vas faire la revue de ma conscience pour un renouvellement » extraordinaire que Notre-Seigneur m'invite de faire, afin » qu'à mesure que ces années périssables passent, je me pré- » pare aux éternelles, respirant et soupirant à la croix de mon » Sauveur. Je sens mon esprit, ce me semble, plus tendant à la » pureté du service de Dieu et à l'éternité que jamais. O Dieu! » que je serais heureux si un jour, sortant de la sainte com- » munion, je trouvais mon chétif cœur hors de ma poitrine et » celui de mon Sauveur établi en sa place. »

Et toutes ces choses, il me les a dites ou écrites en m'instruisant et encourageant de tendre fortement à l'éternité, et à la pureté du service de Notre-Seigneur, et par ces témoignages que j'ai avancés, on peut recueillir et affirmer la grandeur de son espérance, laquelle est vraie, notoire et publique.

ARTICLE VINGT-SIXIÈME

SON AMOUR POUR DIEU.

Ad vigesimum sextum respondit :

Je dis que j'ai reconnu clairement, par les paroles et actions de notre Bienheureux, que son amour pour Dieu tenait une souveraine autorité et régence sur toutes ses passions et affections. Je crois, comme je l'ai reconnu, que les manquements que faisait ce Bienheureux n'étaient que par pure fragilité ou surprise. Je crois, de plus, qu'il a vécu dans l'exacte observance des divins commandements de Dieu , et dans la garde des conseils et maximes évangéliques, autant que sa condition et la fragilité humaine le lui permettaient. Je tiens que c'est une vérité notoire et publique, que toutes les actions de sa vie ont été des effets et la preuve de ce saint amour divin qui dominait si puissamment dans son âme. Ce Bienheureux a composé un traité admirable de douze livres à ce sujet, où je vois qu'il s'est dépeint naïvement.

Parlant une fois à une personne qu'il aimait comme lui-même, de ce souverain amour qu'il portait à Dieu , il lui dit : « Si Dieu me commandait de vous sacrifier, comme il fit à » Abraham de son fils Isaac, je le ferais. » Et, par son action, il témoignait qu'il eût fait ce sacrifice avec un courage et un amour non pareils à la divine volonté.

Cet amour divin lui a fait entreprendre des innumérables travaux pour le service de la gloire de Dieu en la conversion de tant d'hérétiques, où souvent, comme il a été dit, il a exposé sa vie en des périls très-grands. Tant d'âmes qu'il a conduites en la voie de la perfection, tant de milliers de prédications qu'il a faites en divers lieux, tant de travail qu'il a pris pour la réformation de plusieurs monastères et pour l'établissement d'un

Ordre tout entier qu'il a institué, et enfin qu'il se donnait continuellement tout à tous pour les gagner tous à Notre-Seigneur, tout cela sont des vérités qui rendent un ample témoignage du parfait et très-pur amour que ce Bienheureux avait pour son Dieu.

Voici les paroles que ce Bienheureux m'écrivait un jour :

« Je n'ai rien su penser ce matin que cette éternité de biens » qui nous attend, mais en laquelle tout me semble peu ou » rien, si ce n'était cet amour invariable et toujours actuel de » ce grand Dieu qui y règne toujours; car vraiment il m'est avis » que le paradis serait emmi toutes les peines de l'enfer si » l'amour de Dieu y pouvait être; et si l'enfer était un feu » d'amour de Dieu, il me semble que ces tourments seraient » désirables. Je voyais tous les contentements célestes être un » vrai rien au prix de ce régnant amour. Ah! il faut, mèshui, » tout de bon transporter nos cœurs auprès de ce Roi immortel » et vivre tout uniquement pour lui. Si vous saviez comme il » traite mon cœur, vous en remercieriez sa bonté et le sup- » plieriez qu'il me donnât l'esprit de conseil et de force pour » bien exécuter les inspirations de sapience et d'entendement » qu'il me donne.

Une autre fois ce Bienheureux écrivait : « Je finis cette année » avec un désir, non-seulement grand, mais cuisant de m'a- » vancer, mèshui, en ce saint amour que je ne cesse d'aimer. » Vive Dieu sur mon cœur! Voyez-vous, je dis, mon cœur est » fait pour cela. »

Une autre fois : « Quels sentiments, dit ce Bienheureux, » relevés, ardents et pressants, je ressens, toujours confirmé » par ce divin amour; et c'est la vérité que cet amour céleste » et divin prédomine tellement sur ce cœur, que, nonobstant » ses misères, il est tout dédié à sa divine Majesté et ne regarde » que sa gloire. Enfin, nous sommes tout à Dieu sans autre » prétention que l'honneur d'être des siens. Si j'avais un seul

» filet d'affection qui ne fût pas à lui et de lui, eh Dieu ! je » l'arracherais tout soudain. Oui, si j'avais un seul brin de mon » cœur qui ne fût marqué du crucifix, je ne le voudrais pas » garder d'un seul moment. »

Une autre fois ce Bienheureux disait : « Oh! que je voudrais » volontiers mourir ou aimer Dieu. Je voudrais, ou que l'on m'ar- » rachât le cœur, ou que, s'il me demeure, ce ne soit que » pour cet amour. Et que n'en sommes-nous bien pleins ! Vous » ne sauriez vous imaginer le sentiment que j'ai présente- » ment de ce désir. O Dieu! pourquoi vivrons-nous l'année » suivante, si ce n'est pour mieux aimer cette bonté! Eh ! ou » qu'elle nous ôte de ce monde, ou qu'elle ôte ce monde de » nous! Ou qu'elle nous fasse mourir, ou qu'elle nous fasse » plus aimer sa mort que notre propre vie ! »

Le confesseur ordinaire de notre Bienheureux m'a dit, et je l'assure aussi qu'il est ainsi, que notre Bienheureux Père ne faisait rien pour éviter l'enfer ni pour mériter le paradis; mais purement et simplement il faisait toutes ses actions pour le seul amour de Dieu, lequel il craignait parce qu'il l'aimait, et l'aimait parce qu'il le méritait et pour l'amour de lui-même. Aussi di- sait-il que son cœur avait pour sa souveraine loi la plus grande gloire de l'amour de Dieu.

Un jour, avant son décès, il m'écrivit : « Maintenant je ne » puis rien dire de mon âme, sinon qu'elle se sent de plus en » plus le désir très-ardent de n'estimer rien que la dilection de » Notre-Seigneur crucifié. »

Ce Bienheureux avait un amour très-tendre à la Passion de notre Sauveur, et son cœur était tout saisi et détrempé en la douceur de cette douleur, et disait souvent ces paroles : « O » amour, que tu es douloureux! O douleur, que tu es amou- » reuse! »

J'ai vu ce Bienheureux en ces sentiments, qu'à peine pou- vait-il parler et contenir ses larmes : « Qu'à jamais, disait-il,

» le jour de la très-sainte Passion de notre Maître soit le jour » de notre cœur! »

Une autre fois : « Oh! que je fus consolé, dit-il, sur le sujet » de la mort et sépulture du Sauveur! O Dieu! si ce Sauveur a » tant fait pour nous, que ne ferons-nous pas pour lui! S'il a » exhalé sa vie pour nous, pourquoi ne réduirons-nous pas la » nôtre à son plus pur service et amour? »

Ce Bienheureux a donné ces témoignages et une infinité d'autres de cet amour divin qui brûlait et consumait son cœur; et toutes ces choses il me les a dites m'instruisant, ou je les ai vues et lues écrites de sa main.

ARTICLE VINGT-SEPTIÈME

SON AMOUR POUR LE PROCHAIN.

Ad vigesimum septimum respondit :

Je dis que c'est une vérité notoire, publique, et connue de tous ceux qui ont fréquenté notre Bienheureux, qu'il a été rempli d'une très-parfaite, très-excellente et accomplie charité envers le prochain. J'assure sans nulle crainte, comme je le crois, qu'il a eu cette vertu à un degré des plus éminents, et qu'il l'a pratiquée fidèlement jusqu'à l'extrémité de sa vie avec très-grande perfection. Car, environ dix-neuf ans que j'ai eu le bien de le fréquenter particulièrement, tant devant que d'être religieuse, que depuis, jamais je n'ai entendu ni connu qu'il ait manqué de faire tout le bien et le service qu'il a su ou pu faire au prochain. Il ne s'épargnait en rien pour cela. Je sais, et en ai plus vu et expérimenté que je n'en puis dire.

Ce Bienheureux aimait Dieu en l'homme, et l'homme en Dieu, et disait que hors de Dieu, il ne voulait être rien à personne, ni que personne lui fût rien. Il abondait en dilection,

selon la vérité et la variété de ce vrai amour qu'il avait aux âmes; « Car il a plu à Dieu de faire ainsi mon cœur, disait-il; » je le veux tant aimer, ce pauvre prochain, je le veux tant » aimer; il m'est avis, toutefois, que je n'aime rien du tout que » Dieu, et toutes les âmes pour Dieu, et que ce qui n'est point » Dieu ou pour Dieu ne m'est rien. »

Une fois il m'écrivit : « Quand sera-ce que nous serons tout » détrempés en douceur et suavité envers le prochain? Quand » verrons-nous les ames de nos prochains en la sacrée poitrine » du Sauveur? Hélas! qui le regarde hors de là, il court fortune » de ne l'aimer ni purement, ni constamment, ni également. Mais » là qui ne l'aimerait? qui ne le supporterait? qui ne souffrirait » ses imperfections? qui le trouverait de mauvaise grâce? qui le » trouverait ennuyeux? car il y est ce prochain, il est dans le » sein et dans la poitrine du divin Sauveur, il y est comme très- » aimé et tant aimable que l'amant meurt d'amour pour lui. »

Et même il m'a dit une fois sur le sujet de la contagion que l'on craignait, que si elle se mettait dans cette ville, il n'en bougerait point, mais demeurerait ferme pour servir et secourir les âmes des pauvres pestiférés; me racontant comme il s'artillerait et se conduirait en cette occasion.

Le même jour, 28 juillet, à trois heures après midi, elle a continué en ces termes sa déposition sur le vingt-septième article.

Je dis aussi, sur le même article vingt-septième, qu'une dame de qualité qui s'était mal conduite désira avoir sa retraite en une de nos maisons; j'en demandai l'avis à notre Bienheureux; il me répondit : « Il ne me faut point demander conseil » pour cela, car je suis partial pour la charité. » C'est une vérité connue de tous, manifeste à tous, que jamais il ne rejetait personne, pour misérable pécheur que ce fût; il donnait souvent

de bonnes aumônes à des femmes débauchées pour les retirer du péché. Quand quelques-unes retombaient en leur malheur, et qu'après elles recouraient à lui, il les recevait avec son accoutumée débonnaireté; quand ses domestiques lui disaient que c'était temps et argent perdus, ce Bienheureux leur répondait que la misère était grande, mais que tandis que l'on pouvait espérer la conversion des pécheurs, il leur fallait aider.

Une fois une de nos novices, sœur laie, se mit en tête d'avoir le voile noir. Je ne pouvais me résoudre qu'on y condescendît, je demandai avis à notre Bienheureux, il me répondit : *Où leur humilité leur manque, il faut que notre charité abonde.*

D'où par ces exemples on voit clairement que l'amour que ce Bienheureux portait au prochain était un amour de parfaite charité, par cette égalité qu'il avait de les servir tous sans aucune différence, autant le pauvre que le riche; ce lui était tout un, pourvu que Dieu fût également glorifié.

Plusieurs croient, et je suis de ce nombre, qu'il a consommé et abrégé sa vie pour cette charité et satisfaction du prochain; car souvent il quittait le boire et le manger et le dormir pour cela, il souffrait des travaux et incommodités insupportables à tout autre qu'à lui, et je le sais.

Ce Bienheureux disait que jamais il ne fallait refuser au prochain le bien et la consolation qu'on lui pouvait donner. Quand on lui représentait qu'il ne pouvait durer longuement en ce grand travail, et qu'il nuisait à sa santé, il répondait doucement, que dix ans de vie de plus ou de moins n'étaient rien. Bref, ce Bienheureux avait, autant qu'il était possible, un soin universel et non pareil de tout ce qui touchait le bien et le soulagement du prochain sans nulle exception. Ceux qui demeuraient continuellement avec lui, témoigneront particulièrement le continuel exercice où il était pour cela.

Jamais ce Bienheureux ne fit refus à personne, à quelle heure que ce fût; quelque affaire importante qu'il eût, il ne

donnait quasi jamais congé à ceux qui le venaient voir, ni le montrait d'avoir aucun ennui, ni dégoût de leur conversation; et quand on le conjurait [censurait] sur cette grande facilité qui lui faisait perdre le temps, disait-on, avec des personnes de peu de considération, et pour des choses de peu d'importance, ce Bienheureux répondait doucement : « Ces petites gens que » vous dites de peu de considération ont autant de besoin d'être » écoutés et aidés en leurs affaires, que les grands aux leurs. » Si une ame est autant troublée d'une chose de rien, qu'une » autre le serait d'une grande affaire, faut-il pour cela laisser » de la soulager et renvoyer satisfaite. Aussi importantes sont » les petites affaires aux pauvres gens, que les grandes aux » grands. Ne sommes-nous pas, disait-il, débiteurs à tous? » ils viennent chercher la consolation; ne la leur faut-il pas » donner? »

Ce Bienheureux donc recevait toutes sortes de personnes avec un visage si gracieux et débonnaire, et des paroles si affables, que bien qu'il fût grandement grave et majestueux, l'on ne laissait toutefois de l'aborder et lui dire tous ses besoins avec une entière confiance; et jamais qu'on ait ouï dire, aucun ne s'en est retourné d'auprès de lui qu'avec satisfaction, et un amour plein de respect et d'estime de son incomparable bonté et charité.

Enfin il n'est pas possible de dire en combien d'occasions il exerçait ce service et support du prochain, duquel il ne témoignait jamais du dégoût ni mésestime: et pour la rusticité il ne faisait pas semblant de la voir. Souventefois je l'ai vu que pour aider et consoler quelques personnes, il supportait des niaiseries et mauvaises humeurs tout à fait impertinentes. Il semblait que ce Bienheureux ne vivait que pour le service et consolation du prochain.

J'ai appris du confesseur de ce Bienheureux, que quand il voyait des pauvres gens sur sa galerie, ou en sa cour, lorsqu'il

sortait, il allait vers eux, prenait leurs papiers pour les faire expédier; que s'il était en compagnie de personnes de qualité, il leur envoyait un des siens, et commandait qu'ils fussent promptement dépêchés.

Quand notre Bienheureux ne pouvait accorder ce qu'on désirait de lui, pour n'être pas juste, il en témoignait un certain déplaisir, par des paroles si obligeantes, qu'on était satisfait de son refus.

Il disait qu'il fallait avoir un grand soin de ne fâcher ni incommoder personne; qu'il eût voulu obliger tout le monde, ce qu'il a fait en toutes les occasions qu'il a pu; mais que tant qu'il pouvait, il ne s'obligeait à personne.

Ce Bienheureux assistait aussi le prochain de ses moyens, bien qu'ils ne fussent pas grands; toutefois, Dieu lui donnait telle bénédiction que c'est chose quasi-miraculeuse, comme il pouvait fournir à l'entretien de sa famille épiscopale, qui était fort honorable, et aux continuelles aumônes et hospitalités qu'il faisait. Il logeait tous les religieux passants qui n'avaient point de maison à la ville, et plusieurs ecclésiastiques qui venaient ici pour diverses occasions. Ce Bienheureux faisait cette charité avec un amour si grand, qu'il ravissait le cœur de toutes ces personnes; il avait un soin très-grand qu'elles fussent bien traitées et servies honorablement.

L'aumône générale se faisait deux fois la semaine, en son logis, le lundi et jeudi, outre l'aumône quotidienne; et en certaine saison de l'année, qui était plus étroite, il ordonnait de la faire plus ample. Plusieurs personnes dignes de foi et témoins oculaires, même son aumônier ordinaire, assurent que notre Bienheureux ne refusait jamais l'aumône à personne, soit étranger ou autre; et quand celui qui avait l'argent de ses aumônes n'était pas auprès de lui, il en empruntait, donnant à chacun selon ses nécessités présentes.

Étant à Paris en son dernier voyage, il nous demanda huit

ou dix écus sur une petite boîte de lapis; je sais assurément que c'était pour donner à une pauvre demoiselle que, je pense, il avait convertie à la religion catholique, ou il lui avait fait quelque autre grand bien spirituel.

Un honnête homme de cette ville lui alla demander à emprunter; le Bienheureux, bien qu'il n'eût point d'argent, ne lui sut refuser cette charité, car c'était pour envoyer au fils de cet honnête homme qui était aux études à Paris. Ce Bienheureux vint céans l'emprunter, et me dit que c'était plutôt un don qu'un prêt, comme en effet je crois que cela fut; mais ce Bienheureux nous l'a bien rendu.

Souvent ce Bienheureux a donné de ses habits, linge et chaussure; même une fois il déchaussa ses souliers qu'il avait à ses pieds pour les donner, ainsi que m'en a assuré son valet de chambre, témoin oculaire par lequel aussi il faisait acheter toutes les choses susdites pour les distribuer aux pauvres nécessiteux; et je crois que si ce Bienheureux eût eu le maniement de son argent, il n'eût su s'empêcher de le tout distribuer en telles charités.

Deux pères jésuites me dirent l'année après le décès de notre Bienheureux qu'ils avaient parlé à un maître d'école en une bourgade de Faucigny, qui leur avait montré une camisole qu'il lui avait donnée. Un hiver que ce pauvre homme était mal vêtu, le Bienheureux lui avait demandé s'il n'avait rien pour se mieux vêtir, il répondit que non; sur cela notre Bienheureux s'en alla dans son cabinet, et dépouilla sa camisole qu'il lui apporta après s'être vêtu, et la lui donna secrètement, et cette camisole est tenue maintenant en grande vénération. Plusieurs, à ce que ces Pères me dirent, la vont emprunter pour la mettre sur les malades; et si j'ai mémoire, aussi ils me dirent qu'ils prirent avec révérence et dévotion une pièce de ladite camisole pour relique, et me témoignèrent une grande dévotion et vénération à ce Bienheureux, et firent

avec consolation spéciale leurs dévotions auprès de son tombeau.

J'ai été assurée par le confesseur de ce Bienheureux, qui est témoin oculaire, que les aumônes que ce Bienheureux distribuait aux pauvres honteux sont innombrables. Ce Bienheureux s'enquérait et faisait enquérir secrètement quels ils étaient, et leur distribuait ou faisait distribuer par son aumônier ou autre, de bonnes aumônes; et même il faisait cette charité à plusieurs de ses pénitents, après qu'ils s'étaient confessés, et leur enjoignait, à ce que j'ai appris, de s'adresser à lui par cette voie. L'un de ses aumôniers assure que fort souvent il faisait de petits paquets d'argent à ce Bienheureux pour les distribuer aux confessions, et dit avoir connu par les propos de notre Bienheureux que s'il eût eu en maniement son revenu, et qu'il n'eût cru de faire tort à ses domestiques plus qu'à lui, il aurait tout distribué en semblables charités. En ses absences, il donnait ordre que les aumônes fussent continuées; et c'est chose véritable que personne, ni lieu de la ville, même les hôpitaux et monastères, n'étaient privés du secours qu'il pouvait donner, lui, sachant leurs nécessités.

Au commencement de notre établissement, nous étions assez nécessiteuses, ce Bienheureux nous apporta environ douze ou quinze écus d'une échute qui lui était arrivée, et dont il s'était saisi à l'insu de celui qui gouvernait son temporel.

Ce Bienheureux visitait les hôpitaux, les malades et prisonniers, dont ces pauvres affligés recevaient beaucoup de consolation, et les encourageait à souffrir patiemment leurs maux et leurs afflictions. Aux personnes de moyens, il ne laissait d'offrir ce qu'il croyait d'avoir chez lui, qui pouvait être pour leur soulagement.

Il faisait porter des viandes tout apprêtées aux pauvres, et les faisait quelquefois visiter par le médecin, selon le besoin, particulièrement les étrangers. Plusieurs envoyaient, et sou-

vent demander les restes de son assiette, ou quelque chose que ce Bienheureux eût touché, surtout les religieuses de Sainte-Claire, et nous l'avons fait quelquefois.

Le Bienheureux donnait de bonnes et grosses aumônes à toutes les maisons mendiantes de la ville, particulièrement aux révérends pères capucins; outre cela, il commandait à son dépensier de leur distribuer ce qu'ils avaient besoin, tant pour leurs malades que pour les survenants; il allait quelquefois manger avec eux, y faisant porter le dîner pour tous.

Le jeudi-saint, quand il était dans cette ville, il lavait les pieds à treize pauvres, faisant la cène, puis leur baisait tendrement les pieds, bien que galeux quelquefois et fort sales. Il pratiquait cette charité avec une admirable dévotion et humilité. Je lui ai vu faire cette action devant que je fusse religieuse, en laquelle véritablement il ravissait; il faisait dîner les pauvres après et leur faisait donner à chacun une bonne aumône.

Presque tous les malades envoyaient supplier ce Bienheureux de leur aller donner ou envoyer sa sainte bénédiction, ayant grande confiance que l'ayant reçue ils seraient allégés; et parmi le peuple c'était une croyance ordinaire que quand quelqu'un avait longtemps langui, s'il pouvait obtenir la bénédiction de ce Bienheureux, il guérissait ou mourait bientôt plus consolé; et l'on en a vu l'expérience.

Ce Bienheureux a fait de très-grandes charités à plusieurs nouveaux convertis de Genève et d'autres lieux qui venaient se réfugier vers lui; il en a tenu chez lui plusieurs et longuement; il a fait apprendre à quelques-uns des métiers; il mit à Sainte-Claire de cette ville d'Annecy, la fille d'un nommé le capitaine Larose, religieuse, lequel Larose était sorti de Genève avec toute sa famille, et notre Bienheureux l'a eue longuement sur ses dépens, et lui a toujours fait beaucoup de charités; il donnait de grosses pensions à d'autres, notamment

à un prêtre, appelé M. Boucard, qui s'était perverti et fait ministre plusieurs années durant, dans Lausanne. Comme il fut converti, notre Bienheureux lui promit une grosse pension, laquelle il a continué de lui faire payer jusqu'à sa mort, et ce Bienheureux disait que s'il eût eu de grands moyens, il eut retiré de Genève la plupart des personnes qui y étaient.

Ce Bienheureux donnait aussi pension à deux vieux pauvres prêtres, à un paralytique et encore à trois autres personnes. Il donna deux chandeliers d'argent, n'ayant pas d'autres moyens pour subvenir à une juste nécessité d'un curé. Ce Bienheureux donna aussi une burette d'argent à un certain honnête homme qui avait été converti de l'hérésie et avait reçu quelque disgrâce, bien qu'il eût déjà donné une grande pièce d'or *appelée un noble à la rose,* lequel ne lui avait pas semblé suffisant pour sa nécessité présente.

Il m'est impossible de dire les aides, tant spirituelles que temporelles, que ce Bienheureux a faites à toute sorte de personnes, mais particulièrement à des religieux et prêtres, convertis à la foi.

Outre cela, ce Bienheureux a fait quantité de présents aux églises. A son église cathédrale de Saint-Pierre, il donna six grands chandeliers et une grosse lampe d'argent, avec une riche chasuble de drap d'or frisé et les tuniques et dalmatiques de même. Il a donné à notre église de la Visitation de cette ville d'Annecy une fort belle chasuble de brocatelle. En l'église de Thorens où il fut baptisé, en l'église de Viuz dépendante de son évêché, il a donné deux grands et beaux tableaux avec leurs châssis à corniches, il en a encore donné en plusieurs autres lieux.

Je m'oublie de dire que notre Bienheureux fit une très-grande charité à une pauvre demoiselle pour la faire religieuse en ce monastère-ici de la Visitation; car il donna à notre monastère quatre cents écus d'or pour sa dot.

Je sais encore qu'il promit à une autre demoiselle, qui craignait de n'avoir pas de quoi pour être religieuse céans, sa dot, lui disant qu'elle ne s'en mît pas en peine, qu'il donnerait tout ce qu'il faudrait, et, voire, la pension de son année de noviciat.

Ce Bienheureux, touché encore du désir de faire bien à son prochain, offrit toute sa vaisselle d'argent pour racheter un chevalier de Malte prisonnier des Turcs, et ce chevalier était originaire de ce pays et de la maison de Serisier.

Il me souvient encore qu'une année qu'il y eut une grande rareté de blé en ce pays, et que la cherté y fut fort grande, notre Bienheureux fit distribuer grande quantité de blé par les confesseurs qui savaient les nécessités particulières du peuple.

Au dernier voyage que ce Bienheureux fit en Piémont, madame la sérénissime princesse de Piémont lui donna un beau et riche diamant, et le Bienheureux dit : « *Voici qui sera bon pour nos pauvres.* »

J'ai appris une partie de ce que dessus du Bienheureux lui-même et de plusieurs personnes dignes de foi, et puis, ce sont des choses qui pour la plupart sont notoires et publiques.

Je répète cette vérité, que les aumônes et charités que notre Bienheureux a faites au prochain en toutes les sortes qui lui ont été possibles, sont si grandes, eu égard à la petitesse de son revenu, que c'est chose presque incroyable et tout à fait admirable, et qui ne pouvait être sans une particulière bénédiction ou miracle; et l'excellence de cette charité, c'est qu'elle a été pratiquée par le mouvement du tendre et parfait amour qu'il avait envers le prochain, duquel on ne peut bonnement représenter la grandeur, les effets surpassant de loin tout ce qu'on en peut dire.

Il était grandement ennemi des procès; une fois il sut qu'un père et son fils plaidaient ensemble, il les voulut accorder, et comme il vit qu'il ne tenait qu'à quelque argent pour pacifier

leur différend, il fit apporter ses chandeliers d'argent qu'il leur voulut donner afin d'éteindre leur procès et dispute.

Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE VINGT-HUITIÈME.

SES QUATRE VERTUS CARDINALES.

§ I. *Sa prudence.*

Le 29 du même mois de juillet, à sept heures du matin, elle a répondu au vingt-huitième article en ces termes :

Je dis que c'est chose véritable, que notre Bienheureux avait une prudence toute divine; je crois qu'il ne se peut voir un homme plus circonspect ni plus avisé qu'il était en toutes ses paroles et actions. Il faisait toutes choses sagement, posément, et rien à la légère; on attribuait cela à la force de son jugement qui était véritablement, ainsi que chacun l'a reconnu, l'un des plus grands, solides et clairvoyants qu'on ait vus de son temps, capables de toutes sortes d'affaires. Il parlait avec une si grande sagesse, et ses paroles étaient si moelleuses et exprimantes ce qu'il voulait dire, que chacun était satisfait, ainsi que j'ai vu arriver, particulièrement deux fois, au logis de monseigneur l'archevêque de Bourges, qui avait invité ce Bienheureux à dîner avec plusieurs personnes doctes, ecclésiastiques et de justice; ils s'entretenaient de discours fort relevés, et s'échauffaient à cela. Notre Bienheureux les écouta longuement; puis, en fort peu de paroles qu'il dit, chacun se tut et s'arrêta à son jugement.

Jamais ce Bienheureux ne faisait de reparties promptement, ni même il ne s'opposait au mal qu'avec mûre délibération, disant qu'il ne fallait point faire de fautes quand on s'opposait aux fautes. L'admirable règlement qu'il a fait en tout son dio-

cèse, sa conduite envers toutes sortes de personnes en une si grande variété d'affaires, sans que jamais j'aie su qu'aucune soit périe entre ses mains, sont une preuve sûre de sa prudence; aussi adressait-il toutes ses actions à la seule gloire de Dieu, sans aucune prétention, comme il m'a dit, que celle de l'honneur de le servir.

Ce Bienheureux haïssait la prudence mondaine, comme on a pu voir par les choses dites ci-dessus. Un religieux lui demanda une fois s'il serait permis d'éluder la prudence humaine, il lui répondit froidement et doucement : « *Je ne suis guère amateur de la prudence humaine.* »

Ce Bienheureux m'écrivit un jour : « Je ne laisserai jamais sor-
» tir de mon esprit, Dieu aidant, cette maxime qu'il ne faut
» nullement vivre selon la prudence humaine, ains selon la foi
» et l'Évangile; car cette prudence humaine est une véritable
» niaiserie. Oh! Dieu, disait-il, nous en veuille à jamais dé-
» fendre, et nous fasse continuellement vivre selon la direction
» de l'esprit de l'Évangile, lequel est doux, simple, aimable,
» qui rend le bien pour le mal! »

La grande pratique de la prudence de notre Bienheureux était en la simplicité d'une parfaite confiance, et totale dépendance de la providence de Dieu; et cela je le sais assurément, est vrai et notoire.

§ II. *Sa justice.*

Quant à la justice, je dis que c'est une vérité toute notoire, et que j'ai toujours crue et reconnue, que notre Bienheureux Prélat était juste envers Dieu, autant que notre condition mortelle le peut être. Il lui rapportait l'honneur de toutes choses, car jamais il ne s'attribuait rien; il était très-reconnaissant envers Dieu pour les bénéfices qu'il en recevait.

Il me dit une fois, parlant de la revue qu'il avait faite de sa conscience, laquelle il examinait plusieurs fois l'année, et par

quelques exercices spirituels extraordinaires, il remontait son cœur et renouvelait ses résolutions de servir Dieu toujours plus purement et saintement. Faisant donc cet exercice, il m'écrivait qu'il avait confiance de servir Dieu en justice et sainteté tous les jours de sa vie.

Il faisait toutes les choses qui regardaient le culte divin, avec très-grande majesté, révérence et dévotion; il parlait toujours de Dieu, des Saints et des choses sacrées, avec un respect et sentiment qui montraient assez combien était grande la révérence, la piété et l'amour qu'il avait à la divinité.

Il disait qu'il fallait toujours parler de Dieu comme de Dieu, qu'il ne fallait jamais prononcer le sacré nom de Jésus qu'avec révérence, et ne pouvait souffrir qu'on le nommât, ni en des écritures, ni en des occasions profanes et vaines; il reprenait de cela sérieusement, et ne voulait point que l'on dît : *Il fait trop chaud ou trop froid,* et semblables, [disant] que c'était désapprouver le gouvernement de la divine Providence.

J'ai reconnu que ce Bienheureux avait une dévotion générale aux Saints et pour tous les vrais serviteurs de Dieu, excepté qu'il révérait davantage la sainteté de ceux qui avaient été plus universels et qui avaient plus souffert et travaillé pour le prochain. Ce Bienheureux prêchait et parlait volontiers de leurs louanges et avec tant de rehaussement qu'il lui était possible, particulièrement de la très-Sainte Vierge, du prince des Apôtres et de saint Joseph, lequel il nommait fort souvent à sa messe. Il était fort dévot à ses Anges, aux deux saints Jean, saint Louis roi de France, saint Thomas d'Aquin, saint Bernard. Il était très-ardent et plein de ferveur extraordinaire, prêchant en leur fête, ce qu'il faisait pour l'ordinaire. Il avait encore une spéciale dévotion à saint Charles Borromée; il alla exprès à Milan pour visiter ses reliques dont il reçut grande consolation. Il avait aussi une spéciale dévotion aux pénitents, à la Magdeleine, au bon larron, et à ceux qui avaient fort tra-

vaillé pour l'Église, et qui s'étaient plus abandonnés à la divine Providence, comme saint François-Xavier.

Il portait un très-grand respect à l'Écriture-Sainte, de laquelle il avait reçu une particulière intelligence, ainsi que j'ai déjà dit. Il dit à un sien aumônier qu'il tenait cela d'une très-spéciale grâce de Dieu.

Ce Bienheureux honorait toutes les cérémonies et ordonnances de la sainte Église, et s'y assujettissait, ainsi que plusieurs ont remarqué. Parlant une fois à l'aumônier d'un grand prélat, afin qu'il l'avertît de quelque petite cérémonie qu'il omettait en disant sa messe, il ajouta : « *Il faut nous assujettir et obéir à ce qui nous est ordonné.* »

Ce Bienheureux portait un respect non pareil au Saint-Siége apostolique, au Pape, aux cardinaux, évêques et autres officiers de l'Église, leur rendant à tous un respect extraordinaire; et quand il en parlait, c'était avec tant d'honneur, que rien plus. J'ai ouï dire à des personnes dignes de foi et témoins oculaires, qu'une fois on apporta à notre Bienheureux certaines ordonnances du Pape, pour exiger quelque argent des bénéfices de son diocèse. Quelques ecclésiastiques qui étaient près de lui commencèrent fort à s'étonner et fâcher, leur semblant que la pauvreté des bénéfices ne pouvait supporter cela. Après que ce Bienheureux les eut un peu laissé décharger, il leur dit : « *Le Supérieur spirituel, à la requête du Supérieur temporel, commande cela : qu'y a-t-il à dire? Il faut obéir.* » Et en même temps, il commanda les moyens pour exécuter la dite ordonnance.

L'on dit communément qu'en la distribution des choses ecclésiastiques, il disait que sa loi et sa règle était le sacré concile de Trente.

Il honorait semblablement les ecclésiastiques, chacun selon sa dignité; il avait commandé à ses domestiques de leur porter à tous un respect particulier, et même en tous ceux qui,

en quelque manière que ce fût, étaient dédiés particulièrement pour le service des églises.

Jamais il ne voulut recevoir aucun service des prêtres, non pas même de ceux qui lui étaient domestiques.

Il respectait également, chérissait et servait, en tout ce qui lui était possible les religieux, ne témoignant jamais aucune partialité en son affection, bien qu'il estimât plus particulièrement ceux qui se rendaient plus utiles au service de l'Église et des âmes.

Cela est tout notoire que ce Bienheureux veillait soigneusement sur son troupeau; il a fait infinies courses par tout son diocèse, tant pour le bien des églises que pour celui des particuliers ou maisons religieuses qui l'employaient souvent.

C'est une vérité publique et notoire que notre Bienheureux a rendu à son prochain, surtout à ses chères brebis, tous ses devoirs et assistances tant spirituelles que temporelles qui lui ont été possibles, et qu'il était un vif exemplaire de toute vertu et sainteté parmi les autres ecclésiastiques; et tout ce que l'on peut dire de la justice de ce Bienheureux n'est rien en comparaison de ce que nous en avons vu, et que nous en croyons. Et tout ceci est vrai et notoire.

§ III. *Sa force d'âme.*

Quant à la force de notre Bienheureux, je dis que c'est une vérité manifeste et publique, qu'il en avait reçu le don de Dieu en un très-éminent degré; comme disait à ce propos monseigneur de Belley, « il avait les épaules assez fortes pour porter tout le monde ».

Ce Bienheureux a montré sa force, en ce qu'il a toujours généreusement combattu et surmonté toutes ses passions, et les a rangées sous la loi de la raison et de la très-sainte volonté de Dieu, aspirant continuellement à l'union de son âme avec son Dieu. Il a embrassé généreusement tous les travaux que la di-

vine Providence lui a fait rencontrer aux occasions de son service qui sont en très-grand nombre, comme il se verra par les dépositions; car il a été impliable et fort à supporter patiemment les injures et contradictions, comme il sera dit ci-après en l'article de sa patience.

Jamais on n'a ouï dire qu'il ait contrevenu au devoir de sa conscience pour chose quelconque, ni par promesse, ni par contrainte; il était tellement ferme en ce qui était de la raison et de la volonté de Dieu, que rien ne l'a su ébranler.

J'ai ouï assurer que messieurs du sénat de Chambéry lui firent demander un monitoire pour certaines affaires, que ce Bienheureux ne jugea pas à propos de donner. Sur ce refus, le sénat fut fort altéré, et redoubla sa demande, sous peine de la réduction de son temporel. Ce Bienheureux ne s'en troubla nullement, ains avec une force d'esprit, il dit : « Loué soit « Notre-Seigneur! Cet arrêt ne m'est point si préjudiciable que » l'on penserait bien; au contraire, puisque l'on veut m'ôter » mon temporel, c'est signe que désormais il faut que je » devienne tout spirituel. »

Je sais qu'une fois, quelque seigneur de qualité lui fit faire grandes menaces de faire certaine violence dans le monastère de céans, pour en tirer par force une dame de qualité qui s'y était réfugiée, si on ne la lui baillait. Ce Bienheureux, sans s'émouvoir de toutes ces menaces, après l'avoir longuement écouté, répondit fortement à celui qui lui avait apporté ce message : « *Non fera,* dit-il, *il ne le fera pas;* » et en effet ils n'y osèrent toucher.

Quand il s'agissait de la dignité de ce Bienheureux, que quelqu'un la voulait heurter, il s'armait de force, et l'a toujours maintenue sans décliner en rien que ce soit.

Il disait souvent que la bonace et la tempête lui étaient indifférentes, et écrivait une fois : « J'attends, dit-il, une grande » tempête pour mon particulier, mais joyeusement : et, regar-

» dant en la Providence de Dieu, j'espère que ce sera pour sa » plus grande gloire et mon repos; et parce qu'en cette attente » j'ai de la consolation et de l'espérance de bonheur, pourquoi » ne vous le dirai-je pas? Oh! que bienheureux sont ceux qui » ne mettent point leur courage en une vie si trompeuse et » incertaine, comme est celle-ci, et n'en font compte que » comme d'une planche pour passer à la vie céleste! C'est en » cela qu'il nous faut loger nos espérances et prétentions. »

Sur quelque persécution, il dit : « Nous ne sommes point » déshonorables à l'Église quand nous imitons notre Sauveur » qui a tant souffert d'ignominies pour notre salut. »

Ce Bienheureux disait encore : « Il nous faut mépriser pour » Dieu tout ce qui n'est pas Dieu. » Hé! que son cœur était plein d'ardeur à la très-sainte gloire de Dieu!

Il disait, « que la gloire de l'amour de Dieu consistait à » brûler et consumer tout ce qui n'était pas lui-même, pour » réduire et convertir tout en lui. » « Aux choses du service de » Dieu, disait-il, rien ne me sille les yeux, et je hais la pru- » dence humaine et les raisons d'état en semblables occasions. »

« Il faut vivre, disait-il une autre fois, d'une vie exposée au » travail, puisque nous sommes enfants de travail et de la mort » du Sauveur. » Bref, ce Bienheureux vivait en plein repos de cœur au milieu des tempêtes et orages.

La force de son esprit a encore paru aux entreprises qu'il a faites de réformer plusieurs monastères, dont il s'en est ensuivi des grands fruits, comme chacun sait en ce pays.

Il employa aussi une force d'esprit extraordinaire en l'établissement des révérends pères Barnabites en deux endroits de son diocèse, en cette ville et à Thonon, en quoi il a eu mille difficultés, et surtout en l'institution de notre Ordre de la Visitation Sainte-Marie, qu'il entreprit et commença sur la seule inspiration que la divine Providence lui donna, sans avoir aucun appui des biens temporels. C'est pourquoi il disait que

Dieu l'avait fait de rien, comme il fit le monde. Il souffrit des grandes censures, contradictions et moqueries pour ce nouvel établissement. L'on disait hautement que c'était une folie, et une infinité de personnes de qualité l'assuraient, même quelques-unes en lui parlant.

Il disait que là où il y a du profit spirituel, il ne fallait point craindre les opprobres; que quand cet établissement ne porterait autre fruit que d'empêcher un seul péché mortel, il serait content. Il m'écrivit une fois, auparavant que l'établissement de cette religion fût fait, « que selon la prudence humaine, il prévoyait de l'impossibilité pour l'exécution de ce dessein que Dieu lui avait commis, qu'il ne voyait point de jour pour cela, mais qu'il s'assurait que Dieu le ferait réussir, et que là-dessus il vivait en plein repos de cœur, et sans souci de l'affaire, laquelle Dieu a fait réussir à sa très-grande gloire, comme chacun sait, et par des moyens que la seule Providence a pu donner. »

Il y a longues années qu'il fut attaqué vivement de quelque contradiction qui le molestait fort, il écrivit, et j'ai vu et lu la lettre écrite de sa main : « Je suis fort pressé, dit-il, et me » semble que je n'ai nulle force pour résister, et que je suc- » comberais si l'occasion m'était présente; mais plus je me sens » faible, plus ma confiance en Dieu est vive, et je m'assure » qu'en présence des objets je serais revêtu de la force et vertu » de Dieu, et que je dévorerais mes ennemis comme des » agnelets. »

Une personne digne de foi m'a dit, et cela s'est su de plusieurs, que notre Bienheureux, prêchant à Paris l'année 1602, certains envieux de l'honneur qu'on lui rendait partout rapportèrent au roi qu'il avait de l'intelligence avec monsieur de Biron. L'on vint dire cette nouvelle à notre Bienheureux sur le point qu'il allait prêcher en un fort célèbre auditoire; il ne laissa de monter en chaire, fit sa prédication sans témoigner le moindre

signe d'étonnement. Au sortir de là, un de ses amis qui savait ce qu'on lui avait dit, et admirant la force de son esprit, lui dit : *Quoi! cette nouvelle ne vous étonne-t-elle point plus que cela?* Ce Bienheureux répondit : « Si ce que l'on a dit de moi » au roi était vrai, mon crime m'eût donné de l'étonnement, » et j'eusse plus pensé à me cacher qu'à prêcher; mais, comme » il n'est rien de tout cela, j'ai pensé que Dieu prendrait soin » de mon innocence, comme je n'en prends que pour sa » gloire. » Il fut trouver le roi, qui d'abord, dans la candeur de son visage, reconnut l'innocence de son cœur, et dès lors le roi l'aima, et l'eut en très-grande estime.

Après que le Chablais fut converti à la foi catholique, apostolique et romaine, le conseil de Son Altesse de Savoie, pour des raisons d'État, lui persuadait de laisser trois ministres en Chablais; notre Bienheureux s'y opposa par plusieurs fortes raisons; mais voyant que le conseil l'emportait, il s'adressa avec une grande force d'esprit à Son Altesse, et lui dit : « Quoi! » monseigneur, laisser des ministres en ce pays, ce sera perdre » vos terres et le ciel, duquel un pied de largeur vaut mieux » que tout le monde ensemble; il n'y a point de convention » entre Jésus-Christ et Bélial. » Sur cette remontrance, Son Altesse dit : *Qu'ils sortent donc;* ce qui fut fait et exécuté.

J'ai reconnu encore en de bonnes occasions que ce Bienheureux avait une âme forte et puissante à supporter les charges et travaux, et à poursuivre les entreprises que Dieu lui inspirait, que jamais il n'en démordait qu'il ne connût clairement que ce fût le bon plaisir de Dieu, et disait que quand Notre Seigneur nous commet une affaire qu'il ne la fallait jamais abandonner, mais avoir le courage de surmonter et vaincre toutes les difficultés qui s'y rencontrent.

Il avait cette fermeté de cœur pour entreprendre et poursuivre, et aussi la souplesse pour acquiescer aux événements que Dieu ordonnait. Certes, c'est une grande force d'esprit que

de persévérer au bien et en la pratique de toutes les vertus, comme notre Bienheureux a fait; car jamais on ne l'a vu détraqué, ni perdre un seul brin de sa modestie et de sa patience, parmi toutes ses afflictions et contradictions qui ont été en nombre infini. Et ceci est vrai, notoire et public.

§ IV. *Sa tempérance.*

Quant à la tempérance de notre Bienheureux, je dis que c'est une vérité publique qu'il était extrêmement sobre et tempérant en son boire et manger; sa table était frugale, il disait que le saint Concile l'ordonnait ainsi aux évêques.

Il usait des viandes les plus grossières; quand on le servait des délicates, lesquelles on mettait seulement quand il y avait des étrangers, il les recevait, puis à l'ordinaire, de là à peu de temps, discrètement il les donnait à ceux qui étaient proches de lui, ou bien les laissait sur son assiette pour être envoyées à quelques malades qui demandaient souvent ses restes par dévotion. Quand on le pressait, ou qu'on se courrouçait quelquefois de ce qu'il ne voulait manger que des viandes grossières, il répondait doucement qu'il avait l'estomac rustique, et que les viandes grossières lui étaient meilleures; et toutefois l'on sait qu'il était d'une complexion délicate. Mais c'est, comme il dit une fois, qu'il aimait les viandes des pauvres.

Il a été fort longtemps qu'il ne faisait qu'un repas par jour, partie par abstinence, comme je pense, partie afin d'avoir plus de temps pour travailler et faire ce qu'il n'avait pu accomplir le jour, à cause de la satisfaction qu'il donnait à cette multitude de personnes qui s'adressaient à lui de toutes parts.

Il jeûnait exactement tous les carêmes et tous les autres jeûnes de l'Église. Outre cela, il a jeûné les vendredis et veilles [des fêtes] de Notre-Dame quelques années, et je crois qu'il quitta ces jeûnes des vendredis et veilles de Notre-Dame pour s'accommoder à sa famille, et je sais que fort souvent il faisait abstinence le soir.

La grande mortification qu'il pratiquait en ce sujet consistait en cette générale indifférence qu'il avait des viandes, sans que jamais il y trouvât à redire, ni en fît plainte en aucune façon.

C'est chose assurée, et je le sais, qu'il faisait peu ou point d'attention à ce qu'il mangeait. Une fois étant à la table de madame sa mère, on lui avait mis des œufs pochés devant lui, et l'on s'aperçut qu'il ne les mangeait pas, ains trempait son pain dans l'eau où ils étaient.

Il lui advint encore le même une autre fois qu'il avait du beurre frais devant lui. Il fut assez longtemps à ne manger que du pain trempé dans l'eau où était le beurre.

Il a enseigné plusieurs fois à notre Ordre que nous devions avoir un grand respect à cette parole sacrée que Notre Seigneur dit à ses disciples : *Mangez ce qui sera mis devant vous.* Il disait que la vraie pratique de ce document consistait à manger indifféremment ce qui nous était donné, sans aucun choix, que cette façon de manger était la meilleure, que par ce moyen l'on ne connaissait point d'austérité en nous que le monde estime tant, et que toutefois ce n'était pas une petite austérité de tourner ainsi son goût à toute main, et de dénier à nos appétits ce qu'ils désirent. Il trempait fort son vin, et n'en usait que pour la nécessité.

Il disait lui-même le *Benedicite* et les *Grâces* des clercs. Il faisait lire à sa table la Sainte Écriture ou des livres dévots, surtout la Vie des Saints, jusqu'à moitié table que l'on achevait en discours honnêtes et bien souvent pieux, dans lesquels notre Bienheureux s'enfonçait quelquefois si avant, ainsi que rapportent ceux qui étaient présents, qu'il perdait le souvenir de boire et de manger, et s'il mangeait c'était sans y penser. Quand il y avait à sa table des personnes de grande qualité, il ne faisait pas lire ; mais toujours les discours étaient édificatifs.

Quant aux autres mortifications, je sais assurément d'une personne à qui ce Bienheureux avait toute confiance, qu'il prenait souvent la discipline, et se levait la nuit pour cela, afin de n'être entendu de personne ; surtout il en a fait de rudes pour impétrer de Notre-Seigneur la persévérance au bien, à quelque âme qu'il avait en sa charge.

Jamais quasi ce Bienheureux ne se chauffait, il souffrait des grands froids et des chaleurs sans se plaindre. Le dernier hiver de sa vie, j'ai ouï dire à ses domestiques qu'il ne voulut point qu'on lui donnât ni fins d'habits, comme sa nécessité le requérait, et fut fort mal vêtu toute cette saison-là qui fut extrêmement rude et froide. Il s'embarqua sur le Rhône en ce même temps pour aller en Avignon trouver le sérénissime prince cardinal de Savoie qui le lui avait commandé ; la bise étant extrêmement froide dessus l'eau, il ne voulut jamais mettre son manteau, quelque presse qu'on lui en fît ; et l'un de ses aumôniers qui vit cela m'a dit qu'il ne savait que penser, sinon que ce Bienheureux voulait faire pâtir son corps. Il pâtit extrêmement en ce voyage ; car déjà il était accablé de mal et à moitié mort. Il coucha néanmoins gaiement sur la dure.

Bref, il se mortifiait en tout ce qu'il pouvait, selon les rencontres, mais d'une manière si discrète et si secrète qu'on avait peine à le découvrir, sinon ceux qui le regardaient de près et avaient une particulière attention à remarquer sa vertu.

Il disait que les menues souffrances donnaient occasion aux plus utiles mortifications ; c'est pourquoi il ne dédaignait de souffrir par pure mortification les piqûres des mouches et des taons qui lui piquaient la tête jusqu'à en faire sortir du sang. Il souffrait toutes sortes d'incommodités corporelles, quelles qu'elles fussent, sans s'en plaindre ni en témoigner la moindre répugnance, recevant le tout de la main de Dieu.

Le même jour, 29 juillet, elle a continué en ces termes sa déposition sur le vingt-huitième article.

Je dis aussi, sur la même tempérance de notre Bienheureux, qu'il a toujours fui les mortifications apparentes, excepté les commandées de l'Église. Il n'avait aucune singularité en pas une de ses actions, ains il était attentif à mener une vie commune où rien ne parût de ces choses que le monde estime tant; toute la beauté de cette sainte âme était au dedans, en la perfection de toutes les vertus que Dieu y avait divinement arrangées, et dont le lustre paraissait en la perfection avec laquelle il accomplissait toutes ses actions ordinaires, lesquelles il pratiquait d'une manière très-extraordinaire.

Enfin, il préférait les mortifications qui se présentaient d'elles-mêmes, pour petites qu'elles fussent, aux grandes qui se faisaient par élection, disant : *Où il y a moins de notre choix, il y a plus de Dieu.* Ainsi notre Bienheureux ne passait heure sans pratiquer la mortification intérieure, y employant toutes les occasions qui se présentaient à lui, les divertissements qu'on lui faisait à tout propos de ses plus importantes affaires, les contradictions, rencontres et tous tels sujets mortifiants qui lui arrivaient continuellement; et jamais ce Bienheureux ne se plaignait, parce qu'il regardait en tout la conduite de la divine Providence, aux dispositions de laquelle il s'était totalement abandonné. Je le sais, je le crois, et il est vrai, et c'est chose notoire.

ARTICLE VINGT-NEUVIÈME

SA CHASTETÉ.

Ad vigesimum nonum respondit :

Je dis que c'est une vérité que je n'ai vu ni ouï être révoquée

en doute, que celle-là de pureté et chasteté de notre Bienheureux. Personnes dignes de foi m'ont assuré que feu M. de Sainte-Catherine, chanoine et pénitencier de Saint-Pierre de Genève, homme signalé en vertu et piété, qui avait fort souvent confessé notre Bienheureux, assura, lorsqu'il fut proche de la mort, que ce Bienheureux était doué de cette vertu angélique de chasteté et sainteté, disant à son frère, religieux et prieur de Talloire : « Je ne veux emporter en l'autre monde cette vérité, et veut que » tout le monde sache que Monseigneur de Genève est un fidèle » serviteur de Dieu, homme saint et vierge. »

Plusieurs autres personnes m'ont de même assuré de cette vérité de chasteté, auxquelles ce Bienheureux s'en était déclaré, comme aussi il me l'a dit naïvement à moi-même, et me semble que c'est une des choses qu'il me recommanda de ne point dire pendant sa vie.

Ce n'a pas été une vertu sans épreuve; car, comme plusieurs assurent, il a été souvent tenté et rudement par diverses personnes, et ainsi en est la voix publique. Ses domestiques et ceux qui l'ont fréquenté plus particulièrement m'ont dit que oncques ils ne se sont aperçus que ce Bienheureux, en ses paroles, en son maintien, ni en pas une de ses actions, eût donné le moindre ombrage contraire à cette vertu.

Il portait en son visage, en son maintien, et en toutes ses paroles et actions l'image de la vraie pureté, innocence et pudicité; il se tenait partout et en tout lieu avec respect et modestie non pareille. Il a dit qu'il n'envisagea jamais personne pour en savoir discerner ce qui était de beau ou de laid; et quand il n'avait plus les personnes présentes, il n'eût su dire comme leur visage était fait. Je lui ai ouï dire ceci, je crois, avant que je fusse religieuse.

J'ai vu ce Bienheureux une infinité de fois en diverses compagnies et actions, sans avoir jamais aperçu en lui le moindre dérèglement du monde, au contraire j'ai toujours admiré son

égalité, sa gravité et son affabilité dans la variété de tant d'actions et conversations, où il était toujours, pour familiers et particuliers amis qu'ils fussent; et cette gravité était accompagnée d'une modestie si rare et si humble, que véritablement il tenait tout le monde en respect.

Il recevait en son logis des femmes de toute qualité, il traitait avec elles, comme avec toute autre personne, avec une grande affabilité; mais sans aucune familiarité, ni caresse qui fût tant soit peu messéante. La plupart n'allaient à lui que pour traiter de leur conscience, il faisait toujours tenir la porte de sa salle ouverte, ou de la chambre où il était, tandis qu'elles étaient dedans. D'ordinaire il avait un de ses aumôniers avec lui, ou pour le moins un de ses valets de chambre qui voyait ses actions; et il disait qu'un évêque devait toujours être accompagné de quelque ecclésiastique qui fût temoin de ses actions, pour en rendre compte s'il était besoin.

Enfin ce prélat a toujours vécu avec tant de sagesse, de pureté et de sainteté, que l'on l'a toujours tenu en réputation d'homme très-chaste, innocent et vierge. Et c'est une chose vraie, notoire et publique.

ARTICLE TRENTIEME

SON HUMILITÉ.

Ad trigesimum articulum respondit :

Je dis que j'ai toujours cru et connu par les paroles et actions de notre Bienheureux Père, qu'il était parfaitement humble, non qu'il fît des contenances ou qu'il dît des paroles d'humiliation, sinon fort rarement et quand le cœur les lui dictait, car il parlait fort peu de lui et de ses appartenances, et disait qu'il ne fallait parler de soi ni en bien ni en mal, et que se louer ou se blâmer était une même racine de vanité.

Il s'est fort peu découvert des vertus qui étaient en lui, sinon à quelques personnes d'extrême confiance. Il ne publiait point aussi ses imperfections ; mais il les avouait fort franchement et candidement ; il disait bien quelquefois que s'il n'eût eu peur de scandaliser, il les eût dites librement.

Il parlait aussi quelquefois de ses propres défauts et de ce qui s'était passé en sa vie pour se rabaisser; ce qu'il faisait non-seulement pour s'humilier, mais pour aider et consoler ceux à qui il parlait. Il relevait fort aussi le travail et la capacité de quelque prélat, en déprimant la sienne propre.

Son humilité était cordiale, noble, véritable et solide, qui le rendait totalement indifférent à l'honneur ou au mépris. Il avait une très-basse estime de lui-même, il aimait le mépris et sa propre abjection, et faisait très-grand état de cette pratique; il me dit une fois qu'il avait travaillé trois ans entiers pour acquérir cette vertu qu'il aimait et estimait souverainement.

Quand on le méprisait, il ne s'en altérait point. Il écrivit une fois, et j'ai vu et lu la lettre écrite de sa main. « Plût à » Dieu, disait-il, que je fusse autant insensible à toute autre » chose, que je le suis aux censures et mépris que l'on fait de » moi. » Jamais ce Bienheureux ne se vantait ni préférait à aucune personne. Seulement il avait égard à sa dignité, pour lui conserver le respect qui lui était dû, pour l'édification du prochain.

Il avait une très-merveilleuse dextérité pour couvrir le trésor des vertus qui étaient en lui, pour n'attirer l'estime d'autrui. Une personne lui dit une fois que le peuple de Paris l'avait en telle estime qu'il l'attendait comme un Saint; il répondit avec une profonde démission : « Je n'ai pas de quoi correspondre à » cette grande estime. » Quand ce Bienheureux parlait de quelque chose de doctrine de grande importance, il laissait sortir ses paroles l'une après l'autre, comme craintivement.

Quand des personnes lui rendaient de l'honneur et des té-

moignages de l'estime qu'elles faisaient de sa sainteté, ce benin et débonnaire Prélat les recevait d'une façon si débonnairement rabaissée, disant suavement qu'il fallait leur laisser rendre leurs honneurs, et voyait-on clairement qu'il condescendait pour les contenter, et honorer leurs honneurs mêmes. Aussi disait-il qu'il était bon de ne rien entreprendre qu'après avoir été longtemps caché en terre et mort à soi-même, et qu'alors on sera tiré et manifesté comme par force. Je dis par la force du soleil de justice qui fait lever et manifester les choses de la terre.

Feu monsieur Louis de Sales, prévôt de son église cathédrale, qui le connaissait fort particulièrement, m'a dit que ce Bienheureux avait sur toutes choses un soin très-grand de couvrir ses bonnes actions, et avec une si admirable dextérité qu'on n'apercevait quasi pas qu'il eût ce dessein.

Il avait en son port et en toutes ses actions une merveilleuse majesté, mais accompagnée d'une si grande humilité, qu'il se rendait accessible à tous. Les pauvres, les paysans mêmes l'abordaient avec toute confiance; il se plaisait avec eux, leur oyait raconter leurs petites affaires, et parlait même bien souvent leur langage afin de se rendre plus familier avec eux; il ne méprisait personne pour chétive qu'elle fût. Il portait un très-grand honneur à toutes sortes de personnes selon leur qualité, les nommant toujours le plus honorablement qu'il pouvait; il a donné pour règle à notre religion de faire ainsi. Aussi disait-il « qu'il n'y avait homme au monde qui se souciât moins des » honneurs que lui, ni qui en voulût plus rendre. »

Les moindres services qu'on lui rendait, il les recevait avec un amour si cordial, qu'il semblait qu'on ne lui devait rien. Une fois il demanda à une personne si elle priait Dieu pour lui, elle fut tardive à répondre, pensant qu'il n'en avait pas besoin, il lui répliqua avec grand sentiment : « *Priez Dieu pour moi* » *afin que je ne périsse pas.* »

Jamais ce Bienheureux ne s'empressait pour donner son avis,

ni pour soutenir ses opinions; il préférait volontiers celles des autres aux siennes; jamais il ne contrariait, ni ne contestait. Il cédait toujours aux opinions des autres, sinon que ce fût en choses où le service de Dieu fût intéressé, ou le bien du prochain; car en cela il était ferme, mais sans mépriser toutefois les avis des autres, ni aucune chose que l'on dît; au contraire il approuvait autant qu'il se pouvait les avis de tous. Il a toujours tenu cette méthode aux occasions qui s'en sont présentées, et chacun l'a reconnu. Il avait un si grand désir de la perfection du prochain, et si peur de lui donner de la confusion, qu'il ne se trouve personne, comme je crois, qui en ait jamais reçu de lui, ni par son moyen.

Il avait à prix-fait de soumettre son jugement et sa volonté à celle d'autrui, et disait qu'il avait plus tôt fait de s'accommoder à la volonté de tous que d'en attirer un seul à la sienne. Il avait grand désir de maintenir notre religion en titre de simple Congrégation, en quoi le très-illustre cardinal Bellarmin était de son opinion; mais feu monseigneur de Lyon le pressa si fort sur ce sujet, que le Bienheureux lui condescendit de nous mettre sous la règle de Saint-Augustin, et lui écrivit ces paroles : « Je réprime mes désirs en regardant la Providence de » Dieu, je me tais et acquiesce à votre jugement et conseil. »

Il disait ce Bienheureux qu'il fallait désirer que tout le monde réussisse mieux que nous aux choses extérieures qu'ils entreprennent, comme de bien prêcher, de bien parler, de bien écrire, et choses semblables. « Car, disait-il, l'humilité » nous doit faire anéantir en toutes choses qui ne sont pas né» cessaires pour notre avancement en la grâce. »

Une fois qu'il retournait de prêcher d'un grand et signalé auditoire, je lui demandais s'il était satisfait de son sermon : « Non, me dit-il, mais qu'importe? » ne se souciant nullement de l'estime du monde.

Il ne voulait pas paraître humble, mais homme de moindre

considération que l'on ne l'estimait; car il savait qu'il était en grande estime; sur quoi un jour il m'écrivit qu'après avoir lu celle que je lui avais écrite, il se promena quelques tours dans sa chambre, les yeux pleins de larmes, considérant ce qu'il était en comparaison de ce qu'on l'estimoit, et disait que « nous ne devions pas nous estimer meilleurs devant les hommes que nous n'étions devant Dieu. »

Il ne pouvait souffrir les louanges qu'on lui donnait surtout en public. Un digne prélat, et un grand père de religion, le louèrent hautement une fois en pleine chaire et en sa présence, dont il était si confus qu'il ne savait lever les yeux; on dit qu'il en pensa tomber malade, et qu'il en fit une bonne remontrance au prélat.

Ce Bienheureux ne se dédaignait aucunement de tirer son chapeau aux personnes de moindre condition, aux paysans, et même à ses domestiques avec beaucoup d'affabilité, et disait souvent à tous, selon les rencontres, des paroles de grande bonté.

Ce Bienheureux disait « qu'il fallait être grandement fidèle à la pratique des moindres vertus et ne rien négliger; qu'il vaut mieux être grand en la présence de Dieu, en l'exercice d'icelles, que petit en sa présence avec des vertus qui paraissaient grandes aux yeux du monde. »

Il m'a dit que n'eût été que ses serviteurs se fâchaient, il se fût servi soi-même. Il aimait cette précieuse vertu et la pratiquait en toutes rencontres, en ses habits, en ses meubles et en tout avec un soin non pareil.

L'on le logea en cette ville d'Annecy en une maison où il y avait de grandes chambres, de grandes salles et grandes galeries; il fit mettre au commencement son lit en un fort petit cabinet, « afin, me dit-il, que m'étant promené tout le jour dans » ces grandes salles et galeries comme un prélat, je me trouve » logé le soir comme un pauvre petit homme tel que je suis. »

Ce Bienheureux recommandait cette vertu à tous ses plus dévots, surtout à nous autres religieuses de la Visitation. Un jour étant entré en notre monastère de Lyon pour confesser une malade, on lui mit de l'encre et du papier sur une table, et le pria-t-on qu'il écrivît ce qu'il désirait le plus de nous; ce qu'il fit, écrivant avec beaucoup d'attention au commencement de la page, HUMILITÉ, et n'écrivit autre chose, nous montrant par là l'estime qu'il faisait de cette vertu.

J'ai su de ses domestiques que quand il allait par la ville, et qu'ils voulaient faire détourner les passants, surtout quand ils étaient chargés, il les en empêchait, disant : « *Ne sont-ils pas* » *hommes comme nous*? » et d'un même temps, il prenait le lieu le moins commode.

Ce Bienheureux témoignait aussi son humilité, lorsqu'allant par les champs, il se plaisait d'être mal logé dans des petits et chétifs lieux, il disait « qu'il n'était jamais mieux que quand il » n'était pas bien. » Au dernier voyage qu'il fit à Lyon, il préféra la maisonnette du jardinier de notre maison de la Visitation (et se logea dans la chambre où couchait le confesseur) à plusieurs autres logis commodes qui lui furent présentés tant par des religieux que les séculiers qu'il refusa tous, tant parce qu'il se plaisait à la petitesse, que pour n'incommoder personne.

Ce Bienheureux disait « qu'il fallait cacher notre petitesse dans la grandeur de Dieu, et demeurer là à couvert comme un petit poussin sous l'aile de sa mère; que bienheureux étaient les humbles et pauvres d'esprit, qu'ils marchaient confidemment et arriveraient heureusement au port. »

« Laissons volontiers, disait-il une autre fois, les surémi- » nences de ces vertus éclatantes aux âmes relevées; nous ne » méritons pas un rang si haut au service de Dieu. »

Jamais l'on n'a ouï dire que ce Bienheureux se soit procuré aucune dignité, ni les hautes chaires des grandes villes pour

prêcher, mais qu'il en a refusé plusieurs; il n'avait nulle ambition, comme il disait, sinon de pouvoir employer utilement ses jours pour le service de Dieu.

Il dit une fois à monseigneur de Genève son frère et successeur, et à moi aussi, qu'il n'eût pas voulu faire trois pas pour aller prendre un chapeau de cardinal. Il écrivit une fois, et j'ai vu la lettre écrite de sa main : « De deux côtés, j'ai des nou-» velles que l'on me veut relever plus haut devant le monde, » l'un de Rome, et l'autre de Paris. Ma réponse est devant » Dieu. Non, ne doutez point, je ne ferais pas un seul clin-» d'œil pour tout le monde ensemble; je le méprise de bon » cœur. Si ce n'est la plus grande gloire de Dieu, rien ne se » remuera en moi. »

Le 30 du même mois de juillet, à sept heures du matin, elle a poursuivi sa déposition en ces termes :

Continuant de déposer sur le précédent article, je dis qu'une autrefois l'on proposa à notre Bienheureux certains agrandissements; il écrivit, et j'ai vu la lettre écrite de sa main et l'ai lue : « Que mon âme, dit-il, me fait grand plaisir, de ne les vouloir » pas seulement regarder et de ne tenir non plus de compte » de cela que si j'eusse été en l'article de la mort, auquel tout » le monde ne semble qu'une fumée ! » Un jour on lui demanda, ainsi que des personnes dignes de foi me l'ont dit et assuré, quelle des huit béatitudes il aimait le plus? Il répondit : « *Bien-» heureux sont ceux qui souffrent pour la justice.* Je voudrais, » certes, ajouta-t-il, qu'au jour du jugement dernier, que » toutes choses seront révélées, ma justice, si aucune s'en » trouve en moi, fût cachée à tout le monde, et ne fut vue que » de Dieu seul. » Voilà les véritabls sentiments d'humilité qu'avait notre Bienheureux Père.

En la pratique même des vertus, il choisissait les meilleures et non les plus estimées et apparentes : il préférait l'humilité, la douceur du cœur, le cordial support du prochain, la condescendance aux inclinations d'autrui, la pauvreté d'esprit, la modestie et simplicité et telles autres petites vertus *qui naissent,* disait-il, *au pied de la croix,* et qui ne paraissent point aux yeux des hommes, ains mortifient et sanctifient le cœur, que non pas se faire regarder et admirer par des jeûnes extraordinaires, par des haires, disciplines et autres mortifications et actions extérieures que le monde estime tant. Ses délices étaient de n'être vu que de Dieu.

Un de ses amis lui écrivit un jour la grande estime que l'on faisait du fruit qu'on recueillait de sa conversation. « Certes, » lui répondit-il, je désirerais de vous voir ici pour vous éclair- » cir de ma vileté, laquelle, en effet, est si grande, que, pour » tout je ne suis qu'un fantôme et une vraie ombre d'ecclésia- » stique, sans avoir aucune expérience de ce qu'après les autres » je dis et écris. »

Une autrefois, un religieux écrivit à ce Bienheureux une lettre de grandes louanges ; il répondit à ceux qui la lui avaient apportée : « Ce bon Père dit que je suis une fleur, un vase de » fleurs et un phénix ; mais, en vérité, je ne suis qu'un puant » homme, un corbeau, un fumier, je suis le plus vrai néant de » tous les néants, la fleur de toute la misère humaine ; je suis » marri que ce bon Père n'occupe son esprit à quelque chose » de meilleur. »

Mais notre Bienheureux disait toutes ces choses en vérité, comme il les croyait ; et, pour conclusion, j'assure en toute vérité et sincérité de n'avoir jamais remarqué, en pas une des paroles et actions de notre Bienheureux, qu'il eût tant soit peu de dessein de s'élever ni de rechercher aucune gloire devant le monde ; au contraire, j'ai toujours remarqué qu'en toute occasion il pratiquait cette vertu d'humi-

lité, autant qu'il lui était possible. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE TRENTE ET UNIÈME

SA PATIENCE.

Ad trigesimum primum articulum respondit :

Je dis que c'est une vérité publique et notoire à tous, que notre Bienheureux fondateur était doué d'une très-excellente patience, laquelle était inébranlable et invincible (comme disait M. l'abbé d'Abondance, homme de grande réputation pour sa probité et rare piété, qu'il a témoignée tant en remettant son abbaye entre les mains des pères Feuillants, que se rendant lui-même de leur congrégation).

Cette vertu n'avait point de bornes en notre Bienheureux, il l'étendait à souffrir universellement tout ce que Dieu lui envoyait ou permettait lui arriver. Je l'ai vu attaqué plusieurs fois de diverses contradictions bien sensibles; quelquefois, pour des persécutions qu'on faisait à messieurs ses Frères, et à d'autres de ses parents et à des citoyens de cette ville; mais toujours il demeurait en sa patience et quiétude. Une fois, sur le point de l'une de ces occasions, je lui demandai s'il n'avait point été touché au cœur : il répondit : *Jamais plus de paix.*

Il était de même en cette égalité, tant en ses afflictions, perte des siens, que maladie. Bref, en toute occasion, l'on le voyait toujours lui-même : les douleurs, les pertes, ni la malice des hommes ne le troublaient jamais; c'était un cœur absolument pacifique et patient, exempt de toute sorte de malice et de revanche, ainsi que chacun l'a expérimenté.

Ce Bienheureux était encore très-patient aux injures, mépris et censures que l'on faisait de lui, auxquelles, comme j'ai ci-devant dit, il était quasi insensible. Il lui en est arrivé plusieurs

fois, en divers temps et occasions, non pour mal qu'on lui voulût, puisque jamais que l'on ait su, il n'a donné sujet d'être méprisé, ni n'a désobligé personne, mais parce qu'il ne pouvait satisfaire lorsqu'on lui demandait des choses injustes.

Il disait que le temps des contradictions et afflictions était celui de la belle moisson, que pendant cette saison il fallait recueillir les bénédictions des contradictions, que l'on profite plus en un jour de ce temps qu'en dix d'autre saison; et que Dieu parlera pour ceux qui se tairont, triomphera pour ceux qui endureront, et couronnera la patience d'un salutaire événement. Il écrivait une autre fois : « Ne fâchez point ce pauvre » cœur, mais aidez-le doucement à toujours s'avancer à la » sainte résignation de soi-même; une once de cette vertu » acquise parmi les contradictions, reproches, piques, cen- » sures et réprimandes vaut mieux que dix livres acquises » d'autre sorte. Ah! que nous sommes heureux d'avoir juré une » éternelle fidélité à notre cher Maître! Il ne faut sinon avoir » patience en vivant vertueusement; car il nous arrivera assez » d'occasions d'endurer. »

Une personne digne de foi et témoin oculaire, voire plusieurs autres, m'ont raconté qu'une fois un certain gentilhomme, n'ayant pu obtenir de notre Bienheureux la collation d'un bénéfice de cure pour un prêtre vicieux et ignorant que ce gentilhomme lui présentait, il se mit en telle passion qu'il dit à notre Bienheureux mille sortes de paroles injurieuses, menaçantes et outrageuses; jamais ce Bienheureux ne lui fit aucune repartie que de douceur, en lui représentant les raisons qu'il avait de ne lui accorder pas ce qu'il demandait.

Une autre fois, ce Bienheureux vint en notre parloir; et, comme la supérieure qui était alors avait su quelque indignité qui lui avait été faite où il avait bien témoigné sa patience, il répondit : « Si une personne m'avait arraché les yeux, et » qu'après je la pusse voir, je la regarderais avec autan

» d'amour et de douceur que si elle ne m'avait point fait de » mal. »

Il porta avec une patience incroyable une persécution qu'on lui fit en la personne d'un jeune homme de qualité qu'on lui avait confié; ç'a été la plus rude et sensible attaque qu'il ait soufferte en sa vie, il la supporta patiemment sans en faire nulle revanche; au contraire, je sais qu'il a fait beaucoup de bien temporel et de grandes assistances à ceux qui lui firent plus de mal en cette occasion, et je l'ai vu converser, avant que je fusse religieuse, avec quelques-unes de ces personnes-là, avec toute sorte de douceur et courtoisie, quoiqu'il n'y eût pas longtemps qu'elles lui avaient fait déplaisir.

Certains religieux, peu observants, le contrarièrent et persécutèrent en une affaire qu'il avait fort à cœur, jusqu'à en venir à des violences et voies de fait insupportables à tout autre qu'à lui, même en sa présence, dont il reprit les religieux fortement, quoiqu'avec son accoutumée douceur. De là à fort peu de jours, le supérieur de cette maison l'alla prier de leur faire quelque signalée courtoisie, ce qu'il lui accorda avec une entière débonnaireté, de quoi étant étonné quelqu'un de ses amis qui savait ce qui s'était passé, il lui dit : « Si ce Père » m'eût demandé un de mes bras, je le lui eusse donné. »

L'affront public qui lui fut fait par un religieux d'un Ordre fort réformé, lequel en pleine chaire et en trône de vérité, témoigna sa passion, la déchargeant sur le livre de *Philothée*, qui a reçu un accueil si universel de toutes sortes de personnes, et, en tous pays, baffoua rudement et reprit aigrement le Bienheureux, de ce qu'enseignant la dévotion civile aux âmes qui sont dans le siècle, et qui vivent dans les ménages et les cours des princes, il leur avait donné des règles de ce qu'elles devaient observer parmi les jeux et les bals pour éviter l'offense de Dieu en des actions si périlleuses et si dangereuses; ceci étant rapporté au Bienheureux, il dit : « S'il lui eût plu

» considérer que j'avertissais soigneusement du danger qui est
» en de semblables occasions; que je suis, en ces conseils, la
» véritable doctrine des plus saints et savants théologiens, même
» l'avis de saint Louis roi de France, docteur digne d'être suivi
» en l'art de bien conduire à la vie dévote les courtisans; car je
» crois que s'ils eussent pris garde à cela, leur charité et leur
» discrétion n'eussent jamais permis à leur zèle, pour rigou-
» reux et austère qu'il eût été, d'armer leur indignation contre
» moi. »

Peu devant le décès de ce Bienheureux, je vis un simple ecclésiastique lui faire une rodomontade assez vive, avec des reproches extravagants, qui n'étaient causés que sur quelque incommodité et immortification de celui qui se plaignait. Ce Bienheureux supporta cela avec une patience entière, sans lui dire autre chose que quelques paroles de douceur pour l'accoiser.

J'ai appris d'une personne digne de foi, qu'un homme de cette ville d'Annecy lui avait dit qu'ayant imprudemment cru que le Bienheureux lui avait causé quelque dommage, que souvent en compagnie il avait parlé de lui en des termes licencieux, qu'enfin, au bout de quelque temps, notre Bienheureux le rencontrant, l'aborda et lui dit avec sa douceur ordinaire :
« Eh bien! vous me voulez mal, je le sais, ne vous en excusez
» point; mais je vous assure que quand vous m'auriez crevé un
» œil, je vous regarderais de l'autre de bon cœur. »

Une autre fois, un ecclésiastique n'ayant pu obtenir de lui une cure qu'il lui demandait injustement, n'en étant point capable, fut si insolent que de faire un libelle diffamatoire contre l'honneur de ce Bienheureux, de ses plus proches et de ses officiers, et le lui présenta, lui, étant en son siége en son église cathédrale, et le Bienheureux le reçut, et étant retiré en son logis, le lut paisiblement et le méprisa, et jamais ne voulut que son Chapitre, qui voulait faire châtier cette impudence, en

fît aucune poursuite, et depuis ce Bienheureux a procuré beaucoup de bien à ce personnage-là, le caressait extraordinairement, et lui faisait des honneurs qui ne lui étaient pas dus. Ainsi, sa maxime était de supporter le prochain jusqu'à l'extrémité, et enseignait à ses dévots de faire ainsi, disant que si l'on perdait quelque chose du sien pour ce sujet, que Dieu en récompenserait bien, ajoutant que lorsqu'on était contraint de dire le tort du prochain pour la conservation de quelque juste droit, il ne fallait dire que ric-à-ric ce qui était nécessaire pour l'affaire présente.

Une autre fois ce Bienheureux disait : « Il faut que les » hommes aient patience les uns avec les autres, et les plus » braves sont ceux qui supportent le mieux les imperfections » d'autrui. »

Jamais ce Bienheureux ne faisait aucun ressentiment ni revanche des torts qu'on lui faisait, ains il souffrait et excusait tout avec une bonté incroyable; il tâchait de regagner le cœur de ceux qui s'étaient sans raison altérés contre lui, comme il lui advint à Paris à l'endroit d'un certain homme qui avait été ministre des hérétiques, et s'était converti à la foi catholique, lequel avec arrogance non pareille et par des questions pleines de témérité, argua impudemment notre Bienheureux Fondateur, ainsi que lui-même me l'a dit; il lui répondit et le traita avec tant de douceur, et par des raisons si efficaces, que cet homme dit depuis que s'il ne l'eût traité de la sorte, il était résolu de retourner à l'hérésie; et dès lors notre Bienheureux lui procura tout le bien qui lui fut possible, et en diverses occasions lui a fait et fait faire de grandes charités, et cet homme qui était fort pauvre et chargé de famille n'avait de refuge plus assuré en sa misère que vers notre Bienheureux.

Une fois, il fut persécuté et censuré contre raison pour avoir donné, étant à Paris, un conseil conforme au commandement du Concile de Trente, et qui regardait le salut des âmes des

personnes conseillées. Comme le Bienheureux fut averti de cette calomnie qu'on lui donnait, il écrivit : « Pour moi, je » dis qu'il faut que je pratique l'enseignement de saint Paul : » *Ne vous défendez point, mes bien-aimés, mais laissez le pas-* » *sage à la passion.* Au reste, la Providence suprême sait la » mesure de la réputation qui m'est nécessaire pour bien faire » le service auquel elle me veut employer; je n'en veux ni plus » ni moins que ce qu'il lui plaira que j'en aie. »

Une autre fois, sur ce même sujet, il écrivit : « Je ne suis » pas grandement touché des censures ni des blâmes qu'on » jette contre moi pour ce sujet ; car je sais que devant Dieu je » suis sans coulpe ; mais je suis pourtant marri du soulèvement » de tant de passions autour d'une affaire où j'en ai eu si peu ; » ceux qui me connaissent savent bien que je n'entreprends » rien ou presque rien avec passion et violence, et que quand » je fais des fautes, c'est par ignorance ; je voudrais bien » regagner la bonne grâce de ces messieurs en faveur de mon » ministère. Si je ne puis, je ne laisserai de cheminer en icelui » par infamie et par bonne renommée, comme séducteur et » toutefois véritable. Bref, je ne veux ni de vie, ni de réputa- » tion, qu'autant que Dieu voudra que j'en aie, et je n'en aurai » jamais que trop selon ce que je mérite. » J'ai vu toutes les choses susdites écrites de la main du Bienheureux, et les ai lues.

Il me serait impossible, et je serais trop longue si je rapportais ici toutes les contradictions et injustices que ce Bienheureux a souffertes, et même pour la correction des prêtres, rébellion de quelques religieux, et des fréquentes censures bien âpres de quelques personnes qui le contrariaient sans aucune occasion, que celle que ce Bienheureux s'adonnait et s'assujettissait trop au service du prochain pour lequel il quittait tout ; de quoi ses domestiques mêmes l'affligeaient, et quasi-ordinairement il ne pouvait faire le bien qu'il désirait, sinon parmi de continuelles

contradictions; et toutes ces choses, il les a souffertes avec une patience extraordinaire; et de ceci j'en ai une particulière connaissance, outre que j'en ai été encore assurée par une personne digne de foi, de grande probité, témoin oculaire de toutes ses actions durant longues années.

Quant à la patience de ce Bienheureux en ses maladies, elle était incroyable; il en a eu deux très-grandes, longues et douloureuses devant qu'être sacré évêque; et du depuis, comme il redoublait ses travaux, aussi ses infirmités corporelles furent plus continuelles. Les premières années après son sacre il eut une fièvre continue.

Quelques années après, il alla au bailliage de Gex, lieu de son diocèse, pour le rétablissement de la foi catholique en quelques paroisses; il y travailla tant et si continuellement, nonobstant la véhémence des chaleurs qu'il faisait alors, qu'il chargea une fièvre avec laquelle il ne laissa de continuer plusieurs jours, et jusqu'à ce qu'il eût parachevé ce qu'il avait entrepris, si qu'il retourna en sa maison et fut extrêmement malade et assez longuement.

Il fut aussi longuement et dangereusement malade à Paris, au dernier voyage qu'il y fit, pour s'être trop accablé de travail à force de prêcher, officier pontificalement, faire des conférences, des disputes contre les hérétiques, recevoir des confessions et faire autres exercices de piété.

Il fut aussi grandement malade à Turin, au dernier voyage qu'il y fit, par l'excès du travail qu'il prit de confirmer presque d'innombrables personnes dans une ville de Piémont, que des grandes veilles qu'il était contraint de faire, nonobstant son infirmité, afin de pouvoir satisfaire aux désirs et aux demandes des révérends pères Feuillants, auxquels il devait répondre ayant présidé, en leur Chapitre général, comme aussi de satisfaire à la dévotion de plusieurs âmes qui voulurent le consulter et se confesser à lui. Bref, il ne se peut dire ce que ce Bien-

heureux souffrit au séjour qu'il fit en ce pays-là, tant par la véhémence des chaleurs que pour l'incommodité et puanteur du logis où il était; car il ne voulut jamais prendre celui que la sérénissime princesse de Piémont lui avait fait préparer. Ainsi, accablé de mal, il repassa les monts avec des douleurs et incommodités quasi-insupportables, étant travaillé des hémorroïdes dont il perdit quantité de sang, et fut tellement accablé de mal que ses serviteurs appréhendaient de le voir mourir avant qu'il fût arrivé en sa maison. Ce qu'il souffrit en ce voyage de trois mois ne se peut dire ni savoir, Dieu seul le sait; et jamais en toutes ces occasions de toutes les maladies susdites, il ne témoigna aucun ennui ni chagrin, ne se plaignant ni du mal, ni des incommodités du chemin. J'oubliais de dire qu'il eut une douleur de reins si violente, allant en Piémont, qu'il était contraint de faire arrêter souvent les hommes qui le portaient.

En l'environ de dix-neuf ans que j'ai eu l'honneur de le connaître, je le voyais ou entendais dire très-souvent qu'il avait des incommodités tantôt de fièvre, mal d'esquinancie, de grands catarrhes et dévoiements d'estomac et de ventre qui l'abattaient et affaiblissaient grandement, outre son mal d'hémorroïdes, qu'il a gardé longues années avec des incommodités bien grandes.

En ses dernières années, toutes ses incommodités redoublèrent; il pâtissait de violentes douleurs d'estomac, de reins et de tête, des douleurs et faiblesses de jambes qu'il eut même ouvertes; il avait des lassitudes si grandes qu'il faisait pitié de le voir marcher, et plusieurs autres incommodités que l'on n'a pas sues, lesquelles toutes il couvrait tant qu'il pouvait, ne changeant point de vie, de façon, ni de visage; l'on connaissait seulement à sa couleur quand il se trouvait mal; car il ne prenait point le lit pour toutes telles incommodités, ains seulement pour les grosses maladies.

L'on n'a jamais ouï dire, ni vu, à ce que ses domestiques assurent (et moi-même en ai eu la même connaissance avant que je fusse religieuse), qu'il ait donné en toutes ses maladies le moindre signe d'impatience; il était toujours doux, paisible et patient, même gracieux à ceux qui le servaient; jamais il ne se plaignait, ne faisait mine ni grimace, ains il supportait son mal et recevait les remèdes, les viandes et les services qu'on lui faisait, sans témoigner aucun désagrément, ni chagrin; il estimait fort peu ce qu'il souffrait, et prenait son mal fort en gré pour l'amour de Notre-Seigneur.

Je sais assurément, car il me l'écrivit une fois, que tandis qu'il était dans le lit pour le repos corporel, il s'occupait avec plus de soin à la considération des biens éternels et à l'avancement de son âme à l'union avec Dieu, et disait qu'on servait Dieu plus saintement en souffrant qu'en agissant, ajoutant que Notre-Seigneur nous avait plus sauvé, s'il fallait ainsi dire, en souffrant qu'en agissant. Il ne voulait pas pourtant qu'on fît des pénitences ni des austérités qui pussent probablement attirer des maladies, « parce, disait-il, que nous devons cela à la providence de Dieu et à la charité que nous nous devons à nous-mêmes; mais que s'il nous arrivait quelques maladies ou même l'accourcissement de nos jours pour faire l'oraison et vivre selon la dévotion et vertu, il faut bénir Dieu de ce mal et le souffrir avec patience; car comme il ne faut pas être grandement attentif à la conservation de sa santé, cela ressentant la femme, aussi ne la faut-il pas mépriser tout à fait, car cela ressentirait la fierté et barbarie. Il faut compatir à Notre-Seigneur tandis que la santé est bonne, en le servant fidèlement, et pâtir avec Notre-Seigneur quand il nous envoie des douleurs et afflictions. »

Sitôt que ce Bienheureux était entre les mains des médecins, il leur obéissait exactement, disant que Notre-Seigneur le voulait ainsi. Jamais il ne censurait leurs ordonnances, et s'y

soumettait, bien que quelquefois il sût que d'autres remèdes lui eussent été meilleurs. Il a ordonné à notre Religion de la Visitation que cette pratique s'observât. Quand on lui demandait son mal, il l'avouait franchement sans aucune exagération, et disait que ce n'était que des moyens que Dieu donne pour se préparer à plus grandes souffrances et à la mort. Quand on le pressait, devant qu'il fût alité, de prendre des remèdes, il répondait : « *Aussi bien faut-il mourir; dix ans de plus ou moins, ce n'est rien* », et disait que rien ne le mettait en peine, que le soin que les autres avaient de lui. Et tout ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE TRENTE-DEUXIÈME

SA DOUCEUR.

Le même jour, 30 juillet, à trois heures après midi, elle a répondu au trente-deuxième article.

Je dis que la douceur de notre Bienheureux était incomparable; et c'est vérité publique et notoire à tous; mais en particulier ceux qui l'ont pratiqué, l'ont connu clairement et expérimenté qu'il avait une douceur parfaite. Je ne pense pas que l'on puisse exprimer la grande suavité et débonnaireté que Dieu avait répandues en son âme. Son visage, ses yeux, ses paroles et toutes ses actions ne respiraient que douceur et mansuétude; il la répandait même dans les cœurs de ceux qui le voyaient; aussi disait-il que l'esprit de douceur était le vrai esprit des chrétiens.

Il me dit une fois, qu'il avait été attentif trois années pour acquérir cette sainte vertu, qui le rendait condescendant à tous, et faisait qu'il donnait au prochain sa personne, ses moyens, ses affections, afin que chacun s'en servît selon son besoin.

« Je ne trouve point, disait-il, de meilleurs remèdes parmi » les contradictions, que de n'en point parler et n'en faire au- » cun semblant, et demeurer avec grande douceur à l'endroit » de celui qui l'a causée. »

Je sais qu'il a souvent reçu de bonnes censures de ses actions très-saintes, et je l'ai vu moi-même, sans qu'il en témoignât un brin de ressentiment; ains il faisait des reparties avec douceur et cordialité pour satisfaire à ceux qui les lui faisaient; comme il arriva une fois, qu'une personne lui vint dire fort sèchement que chacun se scandalisait de ce qu'il demeurait trop à aller au divin Office, il répondit doucement : *Ne font pas ces dames*, lesquelles il sortait de confesser; puis s'en alla tout promptement et tranquillement. Bref, sa douceur était si excellente que même de le voir on était excité à être doux et paisible. On lui reprochait une fois qu'il était trop doux à certaines personnes, il répondit doucement : « *Ne vaut-il pas mieux les envoyer en purgatoire par douceur, qu'en enfer par rigueur?* »

Je n'ai oncques ouï dire qu'on ait vu faire à ce Bienheureux aucune action de colère. Une fois je le priai de s'émouvoir un peu sur le sujet de quelque traverse qu'on faisait à ce monastère de la Visitation, il me répondit : « Voudriez-vous que je » perdisse en un quart d'heure un peu de douceur que j'ai bien » eu de la peine d'acquérir en vingt ans. » Aussi était-ce un dire commun qu'il était sans fiel, comme en effet il ne s'en trouva point, quand après son décès son corps fut ouvert par les chirurgiens, ains en la place fut trouvé quantité de petites pierres triangulaires, ce qui témoigne clairement la force et la violence qu'il s'était faite pour dompter la passion de colère. Aussi une fois en une juste et grande occasion d'indignation et de courroux, il me dit qu'il avait été contraint de prendre à deux mains les rênes de sa colère pour l'arrêter.

Quand on le reprenait de la trop grande douceur dont il usait à l'endroit des prêtres délinquants, il répondait : « Vaut-

» il pas mieux les convertir à pénitence que les punir, puisque » leurs offenses ne méritent pas la galère ni la mort; » et disait qu'il aimait mieux faillir par la douceur que par la rigueur, que Notre-Seigneur avait dit qu'on apprît de lui à être doux et humble de cœur.

Plusieurs grands serviteurs de Dieu ont dit, même durant la vie de notre Bienheureux, qu'ils ne voyaient rien qui leur représentât si vivement Notre-Seigneur conversant parmi les hommes comme faisait ce Bienheureux; qu'il leur semblait que c'était la vraie image du Fils de Dieu, tant en sa vie, comme en ses mœurs et conversations.

J'ai appris d'une personne digne de foi qu'un vénérable ecclésiastique [1], l'entretenant une fois de la douceur et condescendance de ce Bienheureux, lui dit qu'il admirait extrêmement son excessive débonnaireté, et qu'en une griève maladie qu'il avait eue à Paris, il ne recevait telle consolation que de considérer l'infinie bonté de Dieu au sujet de celle de monseigneur de Genève; car *si un homme peut être si bon,* disait-il, *combien à plus forte raison devez-vous être bon, suave et gracieux, ô mon doux Créateur!*

Sur une lettre piquante qu'on écrivit une fois à notre Bienheureux, il dit : « Je n'oserais répondre sur un sujet de cette » sorte, j'aime mieux prier Dieu qu'il lui plaise de parler à son » cœur et lui faire savoir sa volonté céleste. » Y a-t-il une douceur et débonnaireté comparables? Et cela est vrai, notoire et public que Dieu avait prévenu ce Bienheureux en bénédictions de douceur.

Je l'ai vu en toutes occasions toujours en sa grande douceur et bénignité, et parmi les affaires sérieuses il jetait des mots de grande affabilité cordiale.

[1] Saint Vincent de Paul.

ARTICLE TRENTE-TROISIÈME

SA DÉVOTION, SON ORAISON, ET SON ATTENTION A LA PRÉSENCE DE DIEU.

Ad trigesimum tertium articulum respondit :

Je dis, que je crois certainement que la vie de notre Bienheureux Fondateur, à cause de l'extrême pureté de son intention en tout ce qu'il faisait, a été une continuelle oraison; car je puis assurer, selon la connaissance assez particulière que Dieu m'a donnée par une longue communication avec ce Bienheureux, tant par écrit que de vive voix, ayant été sous sa conduite l'espace de dix-neuf ans, qu'en toutes ses actions, il ne prétendait autre chose que la plus grande gloire de Dieu et l'accomplissement de son bon plaisir; aussi disait-il que la divine volonté était la souveraine loi de son cœur, et qu'en cette vie il fallait faire l'oraison d'œuvre et d'action; que la meilleure prière qu'on puisse faire, c'est d'acquiescer entièrement au bon vouloir de Notre-Seigneur : autre preuve que sa vie a été une continuelle oraison; car je puis assurer qu'il marchait quasi toujours recueilli en Dieu; cela était aisé à reconnaître, quoique son recueillement n'était point sombre, triste, et n'était nullement apparent, sinon à ceux qui savaient sa méthode.

Il y a environ quinze années, que je demandai à ce Bienheureux s'il était longtemps sans retourner actuellement son esprit à Dieu; il me répondit : *Quelquefois environ un quart d'heure.* J'admirai cela en un prélat si occupé en tant de diverses et importantes affaires; aussi enseignait-il à tous ses dévots de faire continuellement ces retours d'esprit à Dieu, même parmi les actions de Dieu, comme prêcher, confesser, étudier, lire, parler des choses spirituelles et semblables.

En effet, ses sermons et entretiens, et ses avis ne tendaient

qu'à acheminer les âmes à l'union de leur esprit avec Dieu tant par l'oraison, que par l'action.

Il me dit une fois qu'il se tenait devant les rois et les princes sans aucune contrainte, avec son accoutumé maintien, parce qu'il avait la présence d'une plus grande majesté qui le tenait partout en égale révérence; et bien qu'il fut à l'ordinaire environné de monde et d'affaires, si tenait-il pourtant son cœur, autant qu'il pouvait, toujours en Dieu. En voici la preuve : m'écrivant une fois, il dit : « *Je suis environné de gens, mais mon cœur est solitaire pourtant.* »

Mais outre tout cela, c'est la vérité que notre Bienheureux avait reçu de Dieu un grand don d'oraison et conversait avec Notre-Seigneur fort familièrement et simplement, avec un amour de parfaite confiance. Une fois me parlant de ce sujet, il faisait comparaison de son oraison à l'huile répandue sur une table bien polie, laquelle va toujours se dilatant, que de même, de quelques paroles ou pensées qu'il portait pour son oraison, sortait une douce affection qui se répandait en toute son âme, et l'entretenait avec beaucoup de suavité.

Il m'a dit que la première pensée qui lui venait à son réveil, c'était de Dieu et s'endormait en même pensée tant qu'il pouvait.

Il m'a dit encore qu'il avait un particulier contentement quand il se trouvait seul, à cause de la toute présence de Dieu qui lui était alors plus sensible que parmi le tracas des affaires et conversations. Je sais que quelquefois ce Bienheureux, commençant à prier sans aucune préparation, il se sentait tout à coup saisi et recueilli en Dieu.

Il disait que nous ne savions ce que c'était que du vrai service de Dieu, que la vraie manière de le servir était de le suivre et de marcher après lui sur la fine pointe de l'âme sans aucun appui de consolation, de sentiment, ni de lumières que celle de la foi nue et simple; ce n'est pas toutefois qu'il n'ait

reçu, et très-souvent, de grandes lumières intérieures et même extérieures, qui signifiaient combien Dieu avait agréable son oraison. Il m'a dit qu'une fois disant son chapelet, entre jour et nuit, il s'apparut à lui deux colonnes de feu, une grande et une petite, que d'abord il eut un peu de frayeur qui s'évanouit bientôt; et après un peu de temps elles s'en allèrent au coin de son oratoire, et là se dissipèrent tout en bluettes. Monsieur de Thorens[1], homme de rare piété et très-digne de foi, m'a dit qu'étant allé une fois trouver le Bienheureux, il le trouva dans sa chambre, tout ému; ce que voyant ledit monsieur de Thorens le pressa fort pour en savoir le sujet; enfin le Bienheureux lui dit que comme il priait Dieu en ce même oratoire qui n'était qu'un simple agenouilloir sur lequel il y avait un crucifix, une boule de feu lui était apparue qui s'était dissipée tout en bluettes par-dessus lui.

Environ cinq ou six ans avant son décès, parlant de l'oraison, il me dit qu'il n'y avait pas des goûts sensibles, que ce que Dieu opérait en lui c'était par des clartés et sentiments que Dieu répandait en la suprême partie de son âme, que la partie inférieure n'y avait point de part.

Une autre fois parlant sur ce même sujet, il me dit qu'il avait eu de bonnes pensées, mais que c'était plutôt par manière d'écoulement de cœur en l'éternité et en l'Éternel, que par discours. Il ne prenait point garde, à ce qu'il m'a dit, s'il était consolé ou désolé en l'oraison; que quand Notre-Seigneur lui baillait de bons sentiments, il les recevait en simplicité, que s'il ne lui en donnait point, il n'y pensait rien.

Il a décrit dans son livre de *l'Amour divin* si délicatement et si hautement tous les degrés de l'oraison et contemplation, qu'il est aisé à juger combien il avait reçu éminemment ce don d'oraison; aussi, quand on le voyait en prière, il répandait

[1] Le comte Louis de Sales portait alors ce titre.

dans le cœur l'affection de l'oraison; plusieurs personnes assurent cela avec moi. Il en recommandait la pratique à ceux qui étaient sous sa conduite avec une très-grande affection. L'année avant qu'il mourût, on voyait clairement que son esprit était si pleinement détaché de toutes choses, qu'il ne se pouvait appliquer qu'à Dieu.

C'est la vérité que, comme il m'a dit, il avait une grande facilité à l'oraison, et que, pour l'ordinaire, il y recevait de grandes clartés et lumières; et il avait des sentiments d'union très-saints avec son Dieu, devant lequel il se tenait fort abaissé avec profonde révérence et confiance. Quelquefois, il m'écrivait, que je le souvinsse de me dire ce que Dieu lui avait donné en la sainte oraison, et le voyant je lui demandai, il me répondit : « Ce sont des choses si simples et si délicates que l'on ne » peut rien dire quand elles sont passées. »

Quelque temps devant son décès, il ne pouvait quasi plus gagner le temps pour s'occuper en saint exercice ; car les affaires et les infirmités l'accablaient. Je lui demandai un jour s'il avait fait l'oraison : « *Non,* me dit-il, *mais j'ai fait ce qui la vaut ;* » ce que je crois, et qui est aisé à juger par ce qui est dit ci-dessus, qu'il se tenait toujours uni avec Dieu, faisant toutes ses actions pour ce pur amour divin, et non pour autre considération.

Son confesseur ordinaire, qui ne l'abandonna guère de vue l'espace d'environ quinze années, dit, qu'il a toujours cru que ce Bienheureux avait quelque secrète intelligence avec Notre-Seigneur pour sa conduite intérieure et une particulière connaissance de ses secrets. Je le crois, et qu'il avait une intime et sérieuse occupation avec Dieu ; car jamais je n'ai reconnu, et l'on ne l'a jamais vu, que je sache, attaché à aucun exercice de dévotion, ni à chose quelconque, ains il se conservait une sainte liberté d'esprit pour faire toutes choses selon que la divine Providence les lui offrait. On l'a vu souvent près de dire la sainte messe, de faire l'oraison et autres exercices, lesquels

il retardait, voire, même les quittait quelquefois tout à fait, quand le service du prochain ou quelque légitime occasion le tenait à autre chose.

Une fois, en l'église de notre monastère de Lyon, il était tout revêtu et allait à l'autel; une personne de fort basse condition lui alla à la rencontre, le pria de l'ouïr en confession; le Bienheureux s'arrêta incontinent et l'entendit, et cette chose-là il l'a faite une infinité de fois.

On ne le voyait jamais troublé, ni ennuyé, quand les affaires lui survenaient à l'imprévu les unes sur les autres; ains il les recevait avec douceur de la main de Dieu, et non pas selon la raison humaine, comme a remarqué son dit confesseur et moi aussi, ne regardant pas les choses ce qu'elles étaient en elles-mêmes, mais en celui qui les envoyait; ainsi il était toujours en oraison, puisqu'il tenait continuellement son cœur exposé au bon plaisir de Dieu, auquel il acquiesçait simplement, sans distinction ni exception quelconque.

Il disait souvent qu'une âme qui voulait servir Dieu parfaitement se doit attacher à lui seul, le désirer ardemment et invariablement; mais, quant aux moyens de parvenir à cela, il ne s'y fallait attacher, ains qu'avec liberté il fallait aller, quelque part que la charité ou l'obéissance nous appelle, et cela gaiement et paisiblement.

On lui a vu pratiquer ces choses constamment; cela est très-véritable et connu de ceux qui le fréquentaient particulièrement.

Je dis, de plus, que c'est une vérité notoire à tous, que notre Bienheureux récitait les Offices dans l'église avec une attention, révérence et dévotion tout extraordinaires; il ne tournait pas quasi les yeux, ni la tête, que là où il était requis, et se tenait là avec une gravité très-humble, toujours debout, sans jamais s'asseoir pour las et faible qu'il fût par tant de maladies, sinon quand il officiait pontificalement, il se mettait en une haute

chaire. Il assistait toutes les fêtes et veille des grandes fêtes à l'Office divin en sa cathédrale et aux Complies de Carême, avec telle dévotion et modestie qu'on voyait clairement qu'il avait une parfaite attention à Dieu. Il y recevait de grands sentiments de Dieu et de grandes lumières; il m'écrivit une fois, que parmi la célébrité d'une certaine grande fête, il lui semblait d'être parmi les chœurs des Anges.

Cela est sans doute qu'il disait tous les jours la sainte messe sans y manquer, sinon pour quelque juste empêchement, comme de maladie, ou quand il allait aux champs qu'il n'avait pas commodité d'église. Étant, ce Bienheureux à l'autel, il était aisé à voir qu'il se tenait en une profonde révérence et attention devant Dieu, il tenait les yeux modestement abbaissés; son visage était tout recueilli, avec une douceur et sérénité si grande, qu'en vérité ceux qui le regardaient avec attention en étaient touchés et émus de dévotion. Surtout à la sainte consécration et communion, on voyait une candeur en son visage si pacifique que cela touchait les cœurs. Aussi ce divin Sacrement était sa vraie vie et sa force, et, en cette action, il paraissait un homme tout transformé en Dieu. Il prononçait sa messe d'une voix médiocre et douce, grave et posée, sans se presser, quelques affaires qu'il eût. Il me dit, il y a longues années, que dès lors qu'il était tourné du côté de l'autel, il n'avait nulle distraction. Je sais des personnes qui, l'ayant vu communier, en ont été tellement touchées de dévotion, qu'elles n'en ont jamais su perdre l'idée.

C'est une chose que chacun a reconnue, que notre Bienheureux Père avait une parfaite dévotion à Notre-Dame et un amour tendre accompagné d'une filiale confiance; il l'appelait sa *dame*, sa *reine*, sa *maîtresse*. Quand il prêchait ses louanges, les jours de ses fêtes, à quoi il ne manquait jamais, c'était avec une ferveur, facilité et allégresse toute particulière : « Vous savez, » m'écrivait ce Bienheureux une fois, que notre glorieuse Maî-

» tresse me donne toujours un aide particulier quand je parle
» de sa divine maternité. Je la supplie, cette sacrée Dame, de
» mettre sa main dans le précieux côté de son Fils, pour y
» prendre ses plus chères grâces, afin de les nous donner avec
» abondance. »

» J'ai eu, me dit-il une autre fois, un ressentiment fort par-
» ticulier du bien que l'on a d'être enfant, quoique indigne, de
» cette glorieuse Mère. Entreprenons de grandes choses sous sa
» faveur; car si nous sommes un peu tendres en son amour
» elle n'a garde de nous y laisser sans l'effet de ce que nous
» prétendons. » En toutes ses nécessités, ce Bienheureux avait recours à cette glorieuse Dame et recommandait fort à ses dévots de faire le même; il a fait des pèlerinages en son honneur à la chapelle de Lorette, à Notre-Dame de Compassion à Thonon où il alla à pied, et en plusieurs autres lieux où cette sainte Dame est honorée particulièrement. Il disait son chapelet tous les jours avec une très-remarquable dévotion, et m'a dit qu'il trouvait tout son secours au Saint-Sacrement et à cette Sainte Vierge de laquelle il avait reçu de très-particulières assistances, même miraculeuses, comme j'ai dit ci-devant.

Il a mis notre Ordre qu'il a institué sous sa protection et sous le vocable du sacré mystère de la Visitation, et nous a procuré le privilége de ne dire que le petit Office de cette Bienheureuse Vierge, chose qui nous a été depuis confirmée à perpétuité par notre Saint-Père le Pape Urbain VIII à présent séant; et l'intention de notre Bienheureux, en cela, fut qu'il y eût un Ordre dans l'Église de Dieu tout particulièrement consacré et dédié à chanter jour et nuit les louanges de cette souveraine Reine, de laquelle il a parlé si hautement et si dignement dans ses livres, et même il lui a dédié son *Traité de l'Amour de Dieu.* Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE TRENTE-QUATRIÈME.

SON AMOUR DES ENNEMIS.

Le 31 juillet, à sept heures du matin, elle a répondu en ces termes au trente-quatrième article.

Je dis que c'est une vérité publique et notoire à tous, que notre Bienheureux Fondateur aimait ses ennemis d'un amour cordial et charitable. Il l'a témoigné par les effets, leur rendant le bien pour le mal en tout ce qui lui était possible, ainsi que j'ai déjà montré au chapitre de la patience. Il a dit en plusieurs occasions, sur diverses persécutions qu'on lui avait faites, que si ces personnes-là lui eussent arraché un œil, il les eût regardées après d'aussi bon cœur que s'ils ne lui eussent point fait de mal; il disait qu'il fallait faire ainsi, que Notre-Seigneur l'avait commandé.

On lui écrivit un jour qu'un certain gentilhomme parlait fort indignement de lui en plusieurs compagnies; il répondit : « J'en suis marri parce que le prochain s'en offense; mais moi, » que pourrai-je faire, sinon prier Dieu pour lui? »

Un autre gentilhomme eut soupçon que notre Bienheureux avait procuré certain legs à la maison de céans; ce qui n'était pas vrai, et même qu'il était absent. Ce gentilhomme l'alla trouver dans sa chambre et lui dit mille paroles insolentes, approchant le poing pour le frapper; mais ce saint Prélat ne s'en émut, ni ne s'en indigna en façon quelconque; et, le lendemain, ce gentilhomme ayant été fort touché de la vertu de ce Bienheureux, et confus de sa faute, le vint trouver, se jetant devant lui à genoux, et lui témoigna un vif ressentiment de sa faute. Notre Bienheureux le reçut avec sa douceur et débonnaireté accoutumée, et lui pardonna de très-bon cœur.

Sur quelque rude calomnie qu'on lui jeta pour un sujet

duquel il était absolument innocent, il répondit à ceux qui l'en avertirent : « J'ai remis tous ces mauvais vents à la providence » de Dieu ; qu'ils soufflent ou qu'ils s'accroissent selon qu'il lui » plaira, la tempête et la bonace me sont indifférentes. *Bien-* » *heureux serez-vous*, dit Notre-Seigneur, *quand les hommes* » *diront tout mal contre vous pour l'amour de moi en mentant :* » si le monde ne trouvait à redire sur nous, nous ne serions pas » bonnement serviteurs de Dieu. L'autre jour, nommant saint » Joseph à la messe, je me ressouvins de cette souveraine mo- » dération dont il usa, voyant son incomparable Épouse tout » enceinte, laquelle il croyait être toute vierge, et je lui recom- » mandai l'esprit et la langue de ces bons messieurs, afin qu'il » leur impétrât un peu de cette douceur et débonnaireté, et tôt » après il me vint en l'esprit que Notre-Dame, en cette per- » plexité, ne dit mot, ne s'excusa point, et la Providence de » Dieu la délivra. Je lui recommandai cette affaire, et me réso- » lus de lui en laisser le soin, et de me tenir coi ; aussi bien, » que gagne-t-on de s'opposer aux vents et aux vagues, sinon de » l'écume ? Vous êtes trop sensible pour ce qui me regarde ; » faut-il que moi seul au monde je sois exempt d'opprobres ? »

Et ce que je viens de dire est vrai parce que ce Bienheureux me l'écrivit, et j'en ai la lettre écrite de sa main.

Monsieur le curé de Viuz, nommé Louis de Genève, homme vraiment vertueux et craignant Dieu, m'a dit que tandis que notre Bienheureux fut à Paris en son dernier voyage, il poursuivit par son commandement des procès pour la conservation des droits de l'évêché, contre plusieurs gentilshommes qui le menacèrent fort ; mais pour cela, il ne laissa d'obtenir par justice ce qu'il demandait avec dépens. Au retour de notre Bienheureux, quand il lui rendit compte de cette affaire et des menaces qui lui avaient été faites, il l'écouta paisiblement et lui dit : « Savez-vous que nous ferons, Monsieur le curé ? Je veux que » vous les alliez trouver, et leur disiez de ma part que je leur

» quitte ce qu'ils me doivent du passé et les dépens, pourvu » qu'ils reconnaissent à l'avenir, comme je les en prie, les » droits de l'évêché. » Et le bon curé employa quinze jours, aux dépens du Bienheureux, pour disposer ces gentilshommes d'accepter la courtoisie qui leur était offerte ; ce qu'ils firent.

Une personne s'épancha une fois à dire force paroles piquantes de mépris et de dédain contre notre Bienheureux et contre notre Ordre de la Visitation, et cela dura environ deux ans ; il supporta cela sans aucune plainte, et, en une occasion qui se présenta, il témoigna qu'il aimait cette personne-là tendrement et m'écrivit : « O mon Dieu ! que je lui souhaite du bien ! je » l'aime certes, incroyablement. » Cette personne mourut, et ce Bienheureux en témoigna par lettre beaucoup de douleur, et me dit seulement : « Je voudrais qu'elle se fût excusée vers » moi. Je prie Dieu tous les jours pour elle quand je suis au » saint autel. »

J'assure derechef, comme je le crois, que ce saint Prélat aimait tendrement ses ennemis, leur faisait tout le bien qu'il pouvait ; aussi, communément, l'on disait que qui voulait avoir quelque bien de ce serviteur de Dieu, il lui fallait faire du mal ; car il n'avait point d'autre vengeance. Et c'est une vérité notoire et publique.

ARTICLE TRENTE-CINQUIÈME

SON ZÈLE ET LA MULTITUDE DE SES PRÉDICATIONS.

Ad trigesimum quintum articulum respondit :

Je dis que c'est une chose publique et notoire à tous, que notre Bienheureux Père a institué le catéchisme en cette ville ; il faisait lui-même les billets des choses qu'il voulait enseigner. Il le faisait toutes les semaines, mais avec tant de grâce, de

dévotion et de facilité que chacun y accourait ; il mêlait parmi sa doctrine des histoires et comparaisons si convenables à son sujet, qu'elles profitaient grandement ; chacun les pouvait emporter. Il interrogeait lui-même les enfants avec tant d'affabilité et bonté paternelle, qu'il ravissait tout son auditoire qui était toujours grand. Il ordonna certaines processions avec les Litanies de Notre-Dame, auxquelles il assistait lui-même.

Après quelques années, et qu'il eut fait établir par son soin et vigilance les pères Barnabites en cette ville, il leur en remit le soin et la charge, laquelle ils continuent avec beaucoup d'utilité pour l'instruction de la jeunesse à la piété.

Notre Bienheureux a prêché plusieurs Carêmes en son diocèse, tant en cette ville d'Annecy, qu'ailleurs, sans aucunement charger les villes de sa dépense. Il a prêché un Avent, et une année entière les dimanches et fêtes en cette ville, et avait pris pour sujet de ses prédications les Commandements de Dieu ; et de plus, quand il était en ce lieu, il prêchait pour le plus souvent, les dimanches et fêtes en quelque église de cette ville ; il prêchait souvent et tout à fait à l'apostolique comme chacun disait, et avec un zèle et désir non pareil de la conversion et profit des âmes ; j'ai reconnu clairement qu'il n'avait point d'autre prétention que celle-là en ses sermons ; il ne pensait en façon quelconque d'être grand prédicateur, encore qu'il fût tel véritablement, et reconnu pour tel au jugement de tout le monde, ni n'en prétendait la réputation.

Il prêchait avec égale affection aux petites chaires comme aux grandes, pourvu qu'il y fît autant de profit, comme il m'écrivit une fois, lui, étant à Paris : » Je prêche ici, dit-il, devant ces princes et princesses ; mais je vous assure que ce » n'est point mieux, ni de meilleur cœur, que je ne prêchais à » notre petite église de la Visitation. » et c'est une vérité assurée qu'il cherchait purement le profit des âmes et non l'applaudissement.

Il allait en chaire avec grande humilité et dépendance du bon plaisir de Dieu, il était particulièrement admiré en la grande facilité et clarté qu'il avait à s'exprimer, et à donner une naïve et solide intelligence aux mystères plus difficiles de notre sainte foi.

Au dernier voyage que ce Bienheureux fit à Paris, il y prêcha le Carême entier; outre lequel il fit un nombre innombrable de prédications presque par toutes les églises.

La première fois qu'il fut à Paris, en six mois de séjour, il y fit pour le moins cent sermons, à ce que témoignent les témoins oculaires, tant à la salle du Louvre qu'ailleurs; nombre d'hérétiques furent convertis par ses sermons, surtout la grande famille des Raconis, de Paris, qu'il reçut en la foi catholique et dont il y en a deux qui sont grands prédicateurs, l'un desquels est capucin.

Il prêcha un Carême à Dijon, tout entier, où il fut universellement admiré et estimé comme un homme vraiment apostolique, y prêchant autant par sa vie exemplaire que par sa doctrine. Là il s'acquit le cœur de tous, et en particulier de messieurs du parlement, mais surtout celui de monseigneur l'archevêque de Bourges mon frère, avec lequel il contracta une amitié très-particulière qu'ils ont cultivée soigneusement, et assista mondit seigneur l'archevêque à sa première messe et communia de sa main, parce que c'était le jeudi-saint; et fit, ce Bienheureux, cette action avec tant de révérence et de dévotion que plusieurs personnes l'admirèrent. Ce fut en ce saint Carême que j'eus l'honneur et le bonheur incomparable de connaître ce grand Prélat avec une satisfaction non pareille de mon âme que je lui remis dès lors, et la lui confiai entièrement entre ses mains.

Il a prêché encore deux Carêmes à Chambéry, devant le sénat de Savoie à ses dépens, avec grande satisfaction de tout le peuple ainsi que j'ai appris.

Il a aussi prêché deux Carêmes et un Avent à Grenoble en la

présence du parlement, et l'on ne saurait dire la créance qu'il acquit dans l'esprit tant des grands que des petits, et combien il confirma d'esprits en la foi qui y étaient chancelants à cause du mélange de l'hérésie, combien de libertins il a ramenés aux bonnes mœurs, et combien d'enfants spirituels il s'acquit par les exercices de piété et de dévotion. Même j'ai appris par la voix publique que les habitants de Grenoble ont résolu de le prendre pour patron de leur ville aussitôt qu'il aura plu à Sa Sainteté de le déclarer Bienheureux. Et pour preuve de la grande vénération qu'ils ont à sa mémoire, j'ai remarqué que, tant de la ville de Grenoble, que du Dauphiné, un grand concours de persones de qualité et autres viennent visiter son tombeau et y offrir des vœux. Et par tous ces lieux où ce Bienheureux a prêché, il a été honoré et estimé comme un homme vraiment apostolique et qui avait plus que de l'humain ; et en toutes ces villes il donnait audience à tous venants et recevait grand nombre de pénitents à confession, faisait force conférences, instruisait à la vie spirituelle, visitait les hôpitaux, prisonniers et malades. Je lui ai vu pratiquer tout cela durant le Carême qu'il prêcha à Dijon.

Jamais il n'a voulu recevoir aucun présent des villes où il a prêché, et je sais assurément qu'il refusa de la vaisselle d'argent qui lui fut présentée à Dijon, comme aussi il refusa une bourse pleine d'argent que madame la princesse de Longueville lui offrit après qu'il eut prêché en la chapelle de la reine, à Paris, comme c'est une coutume de Paris.

Bref, le zèle que notre Bienheureux avait pour la foi et le salut des âmes ne se peut exprimer. Les continuels travaux qu'il a pris pour cela, le grand nombre d'âmes qu'il a converties à la foi et celles qu'il a réduites au service de Dieu sont des preuves évidentes de cette vérité.

Il écrivit une fois sur la perte spirituelle d'un ecclésiastique qui s'était allé rendre hérétique en Angleterre : « O Dieu !

» dit-il, que de douleurs en mon âme! Certes, il est fort véritable que de ma vie je n'ai eu un si fâcheux étonnement; » est-il possible que cet esprit se soit ainsi perdu? mon âme » ne se peut accoiser de voir périr celle de cet ami. Oh! » qu'heureux sont les vrais enfants de la sainte Église, en laquelle sont trépassés tous les enfants de Dieu! Je vous assure » que mon cœur a une continuelle palpitation extraordinaire » pour cette chute, et un nouveau courage de servir l'Église du » Dieu vivant et le Dieu vivant de l'Église. »

Il écrivit encore sur ce même sujet : « Oh! que les hommes » sont vains quand ils se croient eux-mêmes! Il est nécessaire » que le scandale arrive; mais malheur par qui il arrive! Ce » jeune homme ne s'est jamais voulu gouverner à mon gré; toujours il a repoussé le joug très-doux de Notre-Seigneur. Or » sus, je ne désespère pas de le voir un jour repasser la mer » et venir au port » (ce qui est arrivé, parce que depuis il est » retourné en l'Église catholique); « mais je pleure sur lui de » tout mon cœur. Il écrit sa perte, et dit : *Je me retire de l'union de l'Église pour me retirer en Angleterre, où Dieu*, dit-il, *m'appelle.* Qui ne gémirait sur ces mots, puisque se séparer de l'Église, c'est se séparer de Dieu? Or sus, Dieu tire » sa gloire de ceux qui l'abandonnent. Il faut finir en vous assurant qu'à la chute de ce jeune homme, Dieu m'a gratifié de » nouvelles douceurs, suavités et lumières spirituelles pour me » faire tant plus admirer l'excellence de la foi catholique. »

» Sachez, m'écrivit-il une autre fois, que me voici en mon » triste temps; car depuis les Rois jusqu'au Carême, j'ai des » étranges sentiments en mon cœur; car tout misérable, je dis » détestable que je suis, je suis plein de douleur de voir que » tant de dévotions se perdent, je veux dire que tant d'âmes se » relâchent; car ces deux dimanches derniers, j'ai trouvé nos » communions diminuées de la moitié, cela m'a bien fâché; » car encore que ceux qui les faisaient ne deviennent pas mé-

» chants, mais pourquoi cessent-ils de bien faire, pour les va-
» nités? cela m'est sensible. C'est pourquoi, invoquons bien
» Dieu sur nous et le remercions de quoi nous avons résolu de
» ne jamais en faire le même. Non, je ne pense pas que nous
» eussions le courage de retarder ainsi de propos délibéré, un
» seul pas de notre chemin, pour tout ce que le monde nous
» saurait présenter; non, sans doute, non, moyennant la grâce
» de Dieu. »

Je dis donc, que jamais l'on ne saurait exprimer l'ardent zèle qu'avait ce Bienheureux pour la sainte foi catholique, apostolique et romaine, et pour la prédication de la parole de Dieu. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE TRENTE-SIXIÈME

SES OEUVRES DE MISÉRICORDE.

Ad trigesimum sextum articulum respondit :

Je dis que c'est la vérité que notre Bienheureux visitait les malades et prisonniers, et qu'il est vrai qu'il était le père commun de tous les pauvres, et qu'aucun nécessiteux et affligé qui a eu recours à lui, ou bien qu'il ait su leurs besoins, qui n'en ait été secouru et aidé en la manière meilleure qu'il a pu.

Une fois, il alla visiter un vieillard qui sentait fort mauvais; sa fille lui dit : *Monseigneur, il est à craindre que vous ne sentiez quelque mauvaise odeur;* et il lui répondit : « Ce sont des
» roses pour moi. »

Et ceci est vrai, notoire et public, et en appert parce que j'en ai dit ci-dessus en l'article de l'amour du prochain et autres.

ARTICLE TRENTE-SEPTIÈME

SA PAIX DE L'AME, ET SON SOIN D'ACCOMMODER LES PROCÈS ET DE FAIRE RÉGNER LA PAIX.

Ad trigesimum septimum articulum respondit :

Je dis que notre Bienheureux Fondateur a été très-grand amateur de la paix. Il n'égalait bien aucun à celui-là; elle avait pris une si profonde racine en son cœur, que rien ne le pouvait ébranler; il disait souvent : *Advienne qui voudra, je n'en veux perdre un seul brin de paix, moyennant la grâce de Dieu.* » Il disait que rien ne devait être capable de nous ôter la paix, quand tout se bouleverserait sens dessus dessous; car qu'est-ce que tout le monde ensemble en comparaison de la paix du cœur? Comme il disait, il le pratiquait, et il a été tenu de tous pour l'âme la plus pacifique qu'on ait vue.

Monseigneur de Bérulle, grand et rare personnage en vertu, piété et éminente doctrine, général des pères de l'Oratoire de France, dit une fois à une digne religieuse qui me l'a raconté, que notre Bienheureux possédait une paix *imperturbable;* et comme il avait en lui ce trésor, c'est la vérité qu'il le communiquait aux personnes qui s'approchaient de lui, et l'on ne peut dire le grand nombre de ceux qui, étant venus à lui tout troublés et inquiétés, s'en sont retournés tranquilles et pacifiés. J'en parle par expérience, et l'ai éprouvé une infinité de fois en moi-même, et en quantité d'autres personnes de ma conaissance.

L'on disait communément, qu'il avait reçu ce don de donner la paix aux âmes qui conféraient avec lui. Je me souviens de deux hommes qui se disputaient une fois avec violence en notre parloir. Ce saint Prélat les regardait avec une douceur très-grande, tantôt l'un, tantôt l'autre, leur disant des paroles

si amiables, qu'enfin sa débonnaireté les toucha si fort qu'ils s'accoisèrent, et les renvoya en paix.

Il conseillait cette sainte paix à toutes les âmes qu'il gouvernait, et sans cesse il a travaillé pour la donner à tous ceux qu'il a pu.

Quasi-ordinairement il était occupé à faire des appointements entre ceux qui voulaient plaider, quoiqu'il ne s'y plût pas; car il haïssait à mort les procès et toute sorte de conteste, comme il m'a dit une fois. Il a eu du travail et sans fin en cet exercice qui lui occupait une grande partie de son temps; car toujours on le prenait pour surarbitre, soit en appointement de querelles entre personnes de qualité, soit pour d'autres différends entre toute sorte de personnes; il écoutait paisiblement les plaintes d'un chacnn sans s'ennuyer, ni montrer plus d'affections aux uns qu'aux autres, et enfin il les renvoyait tous contents.

Le même jour, 31 juillet, à trois heures après midi.

Et continuant ma déposition, sur le même article trente-septième, je dis qu'un avocat de cette ville d'Annecy avait fort offensé un des officiers de ce Bienheureux, jusqu'à le frapper et à effusion de sang, et parce que ledit officier était un ecclésiastique signalé; l'instance pendante au sénat de Savoie tendait à la mort, si le Bienheureux, remettant l'offense faite à sa dignité, n'eût encore disposé son officier à pardonner ce grand outrage, et intercédé pour le coupable envers la justice, qui par ce moyen en fut délivré; action signalée et admirée d'un chacun.

Une autre fois il fut prié par un homme de qualité de la ville de Genève d'être arbitre d'un différend qu'il avait avec M. le comte de Saint-Alban, seigneur en Savoie; ce qu'il fit avec tant de prudence, que conservant les droits de l'un et de l'autre, il

rendit content tant le sieur catholique que l'hérétique; d'où l'on peut recueillir quelle croyance les ennemis mêmes de notre religion avaient en sa probité. Les procès qu'il a assoupis, et les différends qu'il a accordés sont en nombre infini, vu que c'était occupation presque ordinaire.

J'ai ouï dire à personnes dignes de foi, que nonobstant le bruit que les procureurs et avocats et les parties faisaient autour de ce Bienheureux, jamais il ne témoignait le moindre signe d'impatience, ni d'ennui en son visage, ni en ses paroles, ni se troublait point quand les affaires ne réussissaient point; ains il se retirait avec son visage également content, bien qu'il eût perdu sa journée, et reçu beaucoup d'incommodités en sa personne et en ses affaires, qu'il allait reprendre avec sa douceur d'esprit, et autant de dévotion que s'il eût été en des actions de piété, ainsi que j'ai su de son confesseur.

Je sais qu'il avait un soin particulier de se tenir recueilli en Dieu parmi ses susdites occupations; aussi disait-il qu'il fallait traiter les affaires de la terre avec les yeux fichés au ciel, que tout ce qui se fait par amour est amour, le travail ni même la mort n'est qu'amour quand c'est pour l'amour de Dieu que nous les recevons.

Monsieur de La Roche, gentilhomme de vie exemplaire, rare piété et doctrine, m'a dit qu'il avait assisté à plus de cent appointements avec notre Bienheureux, et l'avait vu encore en une infinité d'autres conversations de toute sorte de personnes et d'affaires, et qu'ayant considéré de près ses actions, jamais il ne lui avait vu faire ni dire aucune chose qui pût parvenir à être péché véniel. Monsieur le président Flocard, grand homme de bien, qui l'a aussi vu souvent en toute sorte d'occasions, m'a dit le même, quoiqu'en d'autres termes, et tous deux, à ce qu'ils m'ont dit, admiraient la conduite, la vertu et l'incomparable paix et égalité de ce Bienheureux. Et tout ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE TRENTE-HUITIÈME

SA VERTU DE RELIGION.

Ad trigesimum octavum articulum respondit :

Je dis que c'est une chose véritable et publique, et que chacun peut témoigner, que notre Bienheureux possédait en un degré très-éminent la vertu de la sainte religion catholique, apostolique et romaine. Il avait en très-grand respect tout ce qui regardait le culte divin dont il faisait les actions avec une profonde révérence, gravité et dévotion, ayant devant ses yeux la grandeur de celui qu'il servait. Aux fêtes principales de l'Église on le voyait en une jubilation non pareille, ayant sans doute ses pensées plongées dans les divins mystères que l'Église représente; il y célébrait les Offices sacrés portificalement avec une si profonde attention, un si grand recueillement et une majesté si humble, qu'en vérité il ravissait les assistants. J'ai vu et reconnu cette vérité devant que je fusse religieuse.

Il avait une particulière inclination de prêcher aux grandes fêtes, pour exciter son peuple à les célébrer dévotement, et leur faire entendre les mystères que la sainte Église nous représente en icelles, pour les animer à la vénération d'icelles.

Il célébrait la sainte messe tous les jours, comme déjà a été dit, avec une profonde dévotion. Quand il portait le très-Saint Sacrement aux processions, il le tenait là contre sa poitrine sans quasi siller les yeux; et avait son visage si abstrait et pacifique qu'on voyait clairement combien son cœur était joint et serré à celui de son Sauveur; chacun l'admirait en cette action et en recevait de la dévotion.

Un jour qu'il avait porté ce divin Sacrement par toute la ville, en la procession de sa fête durant une chaleur extraordinaire, non sans une extrême fatigue qui nous fit appréhender

que sa santé ne fût intéressée, nous envoyâmes savoir comme il se portait, il nous écrivit : « Or, il est vrai, j'ai été un peu » las de corps; mais de cœur et d'esprit, comme le pourrais-je » être après avoir tenu sur ma poitrine et tout joignant mon » cœur un si divin épithème, comme j'ai fait ce matin tout au » long de la procession? Hélas! si j'eusse eu mon cœur bien » creux par humilité et bien abaissé par abjection, j'eusse sans » doute attiré ce sacré gage en moi, il se fût caché dedans moi; » car il est si amoureux de ces vertus, qu'il s'élance à force où » il les voit. *Les passereaux trouvent un repaire, et la tourte-* » *relle un nid où elle met ses poussins,* dit David. Mon Dieu, que » cela m'a attendri quand on a chanté ce psalme! car je disais : » *O chère Reine du ciel, chaste tourterelle! est-il possible que* » *votre poussin ait maintenant pour son nid ma poitrine?* Cette « parole de l'Épouse m'a encore bien touché : *Mon bien-aimé* » *est mien, et je suis toute sienne; il demeure entre mes ma-* » *melles;* car je le tenais là; et celle-ci de l'Époux : *Mets-moi* » *comme un cachet sur ton cœur.* Hélas oui! mais ayant ôté le » cachet, je ne vois point d'impression des traits d'icelui en » mon cœur. » Une autre fois il m'écrivit : « C'est aujourd'hui » le jour de la grande fête de l'Église, en laquelle portant le » Sauveur en la procession, il m'a de sa grâce donné mille » douces pensées, emmi lesquelles j'ai eu peine de réprimer » les larmes. O Dieu! je mettais en comparaison le grand-prêtre » de l'ancienne loi avec moi, et considérais que ce grand-prêtre » portait un riche pectoral sur sa poitrine, orné de douze pierres » précieuses, et en icelui se voyaient les noms des douze tribus » des enfants d'Israël. Mais je trouvais mon pectoral bien plus » riche, encore qu'il ne fût composé que d'une seule pierre qui » est la perle orientale, que la mère perle conçut en ses en- » trailles chastes de la bénite rosée du ciel; car voyez-vous, je » tenais ce divin Sacrement bien serré sur ma poitrine, et m'é- » tait avis que les noms des enfants d'Iraël étaient tous marqués

» en icelui. Ah! que j'eusse bien voulu que mon cœur se fût » ouvert pour recevoir ce précieux Sauveur! Mais, hélas! je » n'avais pas le couteau qu'il fallait pour le fendre; car il ne se » fend que par amour. Si ai-je eu pourtant de grands désirs de » cet amour. » Voilà les saintes pensées que notre Bienheureux avait dans son cœur pendant qu'il portait le Sauveur du monde entre ses bras.

A toutes les processions où il devait sa présence, il y assistait avec tant de modestie et recueillement, que cela suffisait pour tenir les autres en respect. Il a été reconnu quelquefois en celle des pénitents qui se fait la nuit du jeudi saint, pieds nus, et vêtu de noir, comme les autres.

Il ne manquait jamais d'assister aux sermons de la ville avec grande attention; et quand au partir d'iceux il allait prêcher ce qu'il faisait quasi ordinairement, il rapportait souvent quelque chose de ce qu'il avait appris, avec quelque sorte de recommandation de celui qui avait prêché, et ce Bienheureux disait qu'il n'avait rien de bon en lui, excepté qu'il aimait fort à ouïr la parole de Dieu. Aussi nous a-t-il donné pour règle d'honorer la parole de Dieu, de quelque part qu'elle nous soit annoncée, et de ne jamais trouver à redire ni censurer les prédicateurs.

Il allait ordinairement dire la sainte messe aux lieux où étaient les indulgences; il assistait aux prières publiques et bénédictions du Très-Saint Sacrement qui se faisaient le soir, les ordonnant souventefois pour les nécessités des princes et des peuples; il ne manquait point d'aller dire la messe aux églises ès jours des patrons; il y prêchait souvent et assistait aux prières qui se faisaient après le sermon, et partout on voyait reluire son attention et dévotion ordinaire.

Il portait un grand respect aux reliques des Saints. Monsieur le prieur de Quoëx, duquel j'ai déjà parlé, m'a dit qu'il remarqua avec admiration la révérence et dévotion en laquelle le Bienheureux se tint devant les reliques de saint Germain, tandis

que monseigneur de Chalcédoine, son frère, consacrait l'autel de la chapelle, sans que jamais il lui vît tourner la tête, ni bouger les yeux de dessus ces sacrées reliques; aussi avoua-t-il audit sieur prieur que de longtemps il n'avait eu telle consolation.

Comme il prêchait à Grenoble le Carême, les pères Minimes le prièrent d'aller prêcher en leur église le jour de saint François de Paul. Après son sermon, ils lui firent voir le manteau du dit saint François. Le Bienheureux étant à genoux, tout le peuple vint à la foule se jeter sur lui pour vénérer cette sainte relique; les uns marchaient sur ses jambes et habits, les autres le poussaient et pressaient, et néanmoins ce Bienheureux ne fit jamais aucun mouvement ni action pour les empêcher; ains demeura là avec une profonde révérence sans se remuer, faisant sa prière comme s'il eût été immobile, et ceci m'a été rapporté en la même ville de Grenoble par une personne digne de foi qui était présente et m'a dit que cette action lui donna une grande admiration.

Il honorait chacun selon sa qualité, mais spécialement les ecclésiastiques; il écrivit une fois : « Je n'approuve nullement » que l'on se serve des prêtres comme des valets de maison, » pour le seul trafic des choses temporelles; car encore que » quelquefois la pauvreté le leur permette et fasse désirer, vu » qu'ils sont rustiques et gens de peu, si est-ce qu'il ne faut » pas que nous perdions le respect dû à leur qualité et carac» tère. Je vois que partout on les regarde selon leur extraction » et condition temporelle; mais je ne le puis souffrir sans mal » de cœur. » Une personne lui parlant un jour d'un ecclésiastique dit *le petit prêtre;* il la reprit de ce mot, lui semblant qu'elle ne le nommait pas avec assez de respect.

Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE TRENTE-NEUVIÈME.

SON ACQUIESCEMENT A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Ad trigesimum nonum respondit :

Je dis que j'ai connu clairement que notre Bienheureux avait une entière résignation au bon plaisir de Dieu, duquel il dépendait absolument sans aucune réserve ; il disait, que chose quelconque qui lui puisse arriver ne lui ôterait jamais la très-résolue résolution qu'il avait d'acquiescer pleinement à tout ce que Dieu voudrait faire de lui, et de tout ce qui lui appartenait.

Cinq semaines environ après qu'il eût commencé l'établissement de notre Congrégation de la Visitation, je tombai malade d'une fièvre continue dont on douta de ma vie ; en cette nécessité, il vint me visiter et me dit : « Dieu se veut peut-être contenter de notre essai, et de la bonne volonté que nous avons » eue de lui dresser cette petite compagnie, comme il se contenta de la volonté qu'eut Abraham de lui sacrifier son fils. » Si donc il plaît à sa bonté que nous nous en retournions du » milieu du chemin, sa volonté soit faite ! » Or je puis dire en vérité que ceci était un acte héroïque de résignation, à cause des grands fruits qu'il prévoyait devoir arriver aux âmes par cette manière de vie.

Il se résigna constamment à la mort en une périlleuse maladie qu'il eut devant son sacre, disant que sans la miséricorde de Dieu il était frisé ; mais qu'il espérait qu'elle lui serait aussi favorable à l'heure présente que de là à vingt ou trente ans.

Mais c'est une vérité assurée, que la mort ou la vie lui étaient indifférentes, et qu'il s'y tenait toujours préparé, comme il le témoignait à monseigneur de Chalcédoine son frère, lequel

disant une fois à notre Bienheureux qu'il le trouvait tout pensif et triste : « Non, je ne suis nullement triste, répondit-il, mais je suis aux écoutes pour entendre quand l'heure du départ sonnera. »

Il a vu mourir monsieur son père, deux de ses frères, hommes dignes de regret et dont il fut extrêmement touché, comme aussi d'une sienne sœur et d'une belle-sœur. Au fort de la douleur de ses afflictions, il dit : « *Je me tais, Seigneur,* » *et n'ouvre point ma bouche, parce que c'est vous qui l'avez* » *fait.* »

Au décès de feue madame sa mère qu'il aimait comme soi-même, il m'écrivit qu'après qu'il lui eut fermé les yeux et donné le dernier baiser de paix à l'instant de son trépas, le cœur lui enfla fort, et pleura sur cette bonne mère plus qu'il n'avait fait dès qu'il était d'Église, mais sans amertume : « Car » ç'a été, dit-il, un ressentiment tranquille quoique vif, j'ai dit » comme David : *Je me tais, Seigneur, et n'ouvre point ma* » *bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait.* Sans doute, n'eût » été cela, j'eusse crié holà sur ce coup! mais il ne m'est pas » avis que j'osasse crier ni témoigner du mécontentement sous » les coups de cette main paternelle, qu'en vérité, grâces à sa » bonté, j'ai appris d'aimer tendrement dès ma jeunesse. »

Il me disait une autre fois : « Au milieu de mon cœur de » chair qui a eu tant de ressentiment de cette mort, j'aperçois » fort sensiblement une certaine suave tranquillité et certain » doux repos de mon esprit en la Providence divine, qui » répand en mon âme un grand contentement parmi ses » déplaisirs. »

J'ai ouï dire que le Sérénissime prince cardinal de Savoie lui manda de l'aller trouver en Avignon, c'était un peu avant le trépas de notre Bienheureux. Ses amis, qui voyaient l'indisposition de sa santé avec le temps rude et fâcheux, lui représentèrent de ne point faire ce voyage, qu'infailliblement il lui arri-

verait du mal : « Quel remède à cela? repartit ce Bienheureux.
» Nous allons où nous sommes appelés, et continuerons tant
» que nous pourrons; lorsque nous serons arrêtés par maladie
» ou autre, nous demeurerons, et nous en reviendrons comme
» et quand il plaira à Dieu. »

Il tomba malade d'une apoplexie et il mourut parfaitement et absolument résigné au bon plaisir de Dieu, voire, tout à fait indifférent. Devant que d'aller en ce voyage, il vint dire adieu aux religieuses de céans. « Dieu vous ramène, Monseigneur! » lui dirent-elles. « Et s'il ne lui plaît pas, répondit-il, qu'y aura-t-il » à dire à cela? »

Il s'était préparé une fois pour prêcher un carême, il tomba malade d'une fièvre continue. Il m'écrivit : « Si Dieu ne veut » pas que je le serve en prêchant, ains en souffrant, sa volonté » soit faite! »

L'on parla une fois de certain emprisonnement (si la mémoire ne me trompe fort, et je pense que non), il dit : « Si l'on » me mettait en prison, je ne m'en soucierais nullement, j'au» rais plus de loisir de prier Dieu et d'écrire quelque chose à » sa gloire. » L'on parla aussi de lui lever son évêché : « Eh bien! » dit-il, je serais plus libre pour servir Dieu et les âmes. »

Il était même résigné à mourir par justice [1] si c'eût été le bon plaisir de Dieu, et me dit une fois qu'il lui semblait que si Dieu permettait qu'il fût accusé à tort des plus grands crimes et méchancetés qui se puissent commettre, et que pour cela on le condamnât à quelque violent supplice, qu'il les irait souffrir, moyennant la grâce de Dieu, avec une entière résignation, paisiblement et tranquillement, et qu'il ne lui fâcherait point pourvu qu'il fût innocent devant Dieu; et ce qui le toucherait, serait si on l'accusait d'hérésie, à cause du scandale et préjudice qui en pourrait arriver aux âmes.

[1] C'est-à-dire par la main du bourreau.

Il serait impossible d'exprimer l'extrême indifférence de sa volonté ; certes, cela se peut assurer qu'elle était toute réduite à la volonté divine : aussi disait-il de lui-même qu'il laissait vouloir Notre-Seigneur pour lui ce qu'il lui plaisait, déposant tout le soin superflu de lui-même entre les mains de Dieu.

Il aimait souverainement cette parole de saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* parce, disait-il, que c'était une parole admirable. Il disait un jour, écrivant à une personne, qu'il goûtait fort ces paroles de saint Paul, et il ajouta humblement : « Je les disais ce matin à Dieu, mais je n'ose » plus les dire maintenant parce que j'ai trouvé que je ne » sais que trop ce que Dieu veut que je fasse : il veut que je me » mortifie en toutes les puissances de mon âme et que je sois un » vaisseau d'élite pour porter son sacré Nom parmi le peuple. » Mais, hélas ! ce que je sais qu'il veut que je fasse, je ne le » sais pas faire. Lui, qui le sait faire, le fasse donc en moi et » par moi ; mais qu'il fasse tout pour lui, à qui je n'ai trouvé » que je puisse contribuer autre chose, que ce petit filet de » bonne volonté que je sens au fin fond de mon misérable cœur. » Cette bonne volonté vit en moi, mais je suis mort en elle, et » n'en ressens qu'un lent et faible mouvement, par lequel je » soupire presque imperceptiblement le mot sacré de notre » fidélité : *Vive Jésus, vive Jésus !* » Il était parfaitement indifférent à la maladie ou à la santé, à la vie ou à la mort, aux mépris ou aux louanges, à l'emploi de son temps et de sa vie, à la pauvreté ou aux richesses, à la privation des personnes qui lui étaient chères comme à leur conservation ; et, bref, en toutes choses, son cœur était indifférent et aimant souverainement le bon plaisir de Dieu. C'est pourquoi dans la tribulation et affliction il ressentait, ainsi qu'il me l'a dit lui-même, une douceur cent fois plus douce que l'ordinaire, par cet acquiescement qu'il faisait de l'union de son esprit avec celui de Dieu, par-dessus tout sentiment. Je dis ces choses sans doute ni

crainte, parce que je les ai vues et reconnues clairement en ce Bienheureux en une infinité d'occasions, sans jamais lui avoir vu manquer en une seule.

Voici encore de ses paroles qui confirment cette vérité : « C'est, m'écrivait-il un jour, un grand contentement à mon » âme vraiment dédiée à Dieu, de cheminer les yeux fermés » selon que sa souveraine Providence la conduit de temps en » temps; car ses raisons et jugements sont impénétrables, mais » toujours doux et toujours suaves à ceux qui se confient en lui. » Que voulons-nous, sinon ce que Dieu veut? laissons-lui con- » duire notre âme qui est sa barque, il la fera surgir à bon » port. Oh! qu'heureuses sont les âmes qui ne vivent que de » cette volonté divine! »

Une autre fois sur un empêchement qui le détourna de faire quelque chose qu'il avait projeté et qu'il désirait fort, il m'écrivit : « Notre chère maîtresse la gloire de Dieu l'a ainsi disposé, » et vous savez quelle fidélité mon cœur lui a uniquement » vouée; c'est pourquoi sans réserve je la laisse ainsi régenter » au-dessus de mes affections, aux occasions que je vois ce » qu'elle requiert de moi. »

Sur une sensible affliction, « Il faut, m'écrivit-il, s'arrêter » court et sans réplique aux décrets de la volonté céleste, la- » quelle dispose des siens selon sa plus grande gloire. En » somme, il n'est pas en notre pouvoir de garder les consola- » tions que Dieu nous donne, sinon celle de l'aimer sur toutes » choses, qui est aussi la bénédiction souverainement désirable. » O Dieu! que c'est une bonne chose de ne vivre qu'en Dieu, » de ne travailler qu'en Dieu et de ne se réjouir qu'en Dieu! »

Je n'aurais jamais fait, si je voulais rapporter ici tous les témoignages de la parfaite et très-absolue résignation et indifférence que ce Bienheureux avait en Dieu. Cette vérité est notoire, et ne peut être doutée de ceux qui l'ont fréquenté. Et il est vrai, notoire et public.

ARTICLE QUARANTIÈME.

SON DISCERNEMENT DES ESPRITS ET SON DON DE PROPHÉTIE.

Le second jour du mois d'août 1627, à sept heures du matin, elle a répondu en ces termes à l'article quarantième :

Je dis qu'entre tous les dons que notre Bienheureux avait reçus de Dieu, celui de la discrétion [discernement] des esprits a été un des plus éminents, et c'est une vérité qui n'est doutée de personne qui l'ait fréquenté et considéré particulièrement; aussi recourait-on à lui de divers lieux pour être éclairés ès doutes de leur conscience. Je sais que plusieurs prélats, abbés, religieux, ecclésiastiques, des gentilshommes et gens de justice, des princes et princesses et personnes de toute qualité, riches et pauvres de diverses provinces, l'ont recherché pour cela. Le nombre des âmes qu'il a conduites en la voie de la perfection chrétienne en divers lieux est quasi innombrable. Je n'ai jamais ouï dire que pas une soit tombée dans aucune tromperie, ni se soit dévoyée de la crainte de Dieu, excepté une qui demeurait fort loin de lui, et encore la chose n'est pas certaine.

Quand il passait par quelque ville, l'on sait que c'était un abord non pareil; les pères spirituels même les plus expérimentés le venaient consulter, et lui envoyaient leurs disciples afin d'être éclaircis de lui aux choses plus difficiles de la vie spirituelle. Une grande servante de Dieu m'a assuré que le révérend père Coton, jésuite, personnage si extraordinairement signalé en piété, parlant à elle, lui avait dit qu'il ne se tenait point parfaitement assuré d'une âme qui est conduite par des voies extraordinaires, laquelle était en sa charge, bien que lui et plusieurs autres serviteurs de Dieu en fissent bon jugement, qu'il n'en eût l'avis et le témoignage de notre Bienheureux, avec

lequel ce grand père Coton avait tant et tant de fois désiré de conférer.

Le révérend père Suffren, jésuite, confesseur du roi très-chrétien et de la reine sa mère, homme si profond en humilité et si éclairé en la conduite des âmes, lequel a dit après qu'il eut conféré avec notre Bienheureux, qu'il avait plus appris pour la bonne conduite des âmes en neuf heures ou environ qu'il traita avec lui de ce sujet, qu'il n'avait fait de toute sa vie.

Le révérend dom Sens, qui a été général des Feuillants, personnage rare en piété, dit aussi à la susdite servante de Dieu, que le nombre de ceux qui avaient reçu le don de la discrétion des esprits était très-petit, mais que notre Bienheureux le possédait, et, certes, en éminent degré; et cette vérité est publique.

Ce Bienheureux avait une vue si pénétrante, que quand on lui parlait on écrivait de sa conscience, il discernait avec une délicatesse et clarté non pareille les inclinations, les mouvements et tous les ressorts des âmes, et parlait avec des termes si précis, si exprès et intelligibles, qu'il faisait comprendre avec très-grande facilité les choses les plus délicates et plus relevées de la vie spirituelle. L'on verra cette vérité clairement dans le livre de ses Épîtres.

Je sais cela par une certaine expérience, mais aussi plusieurs personnes me l'ont dit. Il a assuré à des personnes qui lui communiquaient leurs nécessités spirituelles, qu'il voyait clairement leur cœur comme au travers d'un cristal. A combien d'âmes a-t-il dit : « Vous ne vous déclarez pas bien », et cela était très-vrai; quelque âme à qui cela était arrivé me l'a ainsi rapporté. Il dit à une : « Vous me célez ce que vous voudriez un jour m'avoir dit, et il n'en sera plus temps », et cela lui arriva; et d'autres m'ont assuré d'avoir été contraints par la force des scrupules de retourner à lui pour se déclarer entièrement.

A l'ordinaire, l'on ne lui pouvait rien céler; aussi bien, disait-on, il connaît clairement nos cœurs et toutes nos pensées.

Quelques personnes dignes de foi m'ont assuré que ce Bienheureux leur avait dit ce qu'elles pensaient. Il discernait aussi ceux qui étaient possédés ou non. Il disait souvent à ses pénitents ce qu'ils voulaient dire avant qu'ils se fussent déclarés; et ceci était une croyance quasi commune entre ceux qui se confessaient à lui. Un certain personnage de qualité s'étant détraqué et tombé en quelque offense secrète, a déclaré ingénument qu'il n'osait paraître devant ce Bienheureux, crainte qu'il ne connût sa faute.

Une âme religieuse avait des grandes et extraordinaires visions et révélations et semblables cas, lesquelles avaient été communiquées à plusieurs docteurs, même avaient été approuvées de quatre docteurs religieux de divers Ordres réformés; l'on envoya l'écrit qui en avait été fait à notre Bienheureux, et sans qu'il eût vu la personne dans laquelle on disait que ces grâces s'opéraient, il condamna tout cela avec sa modestie ordinaire, défendant qu'on ne contestât point contre ceux qui l'avaient approuvé, et dans peu de temps après, l'on vit clairement que tout cela n'était que tromperie. Il donna des conseils convenables pour la conduite de cette âme, laquelle se reconnut et est morte chrétiennement. Il en a détrompé tant d'autres, et n'a jamais approuvé, que j'ai su, l'esprit et conduite spirituelle d'aucune personne qui n'ait été bonne et solide.

Je sais que l'on lui communiquait de divers lieux de ces choses surnaturelles; il ne les méprisait pas, mais il ne les exaltait pas aussi. Il ne faisait état et ne mettait en ligne de compte que les vraies vertus. Je sais que souvent il accoisait les esprits d'une seule parole.

Je sais des âmes qui étaient fort embarrassées et inquiétées de divers troubles, lesquelles par la grâce de Dieu il a pacifiées (et je suis de ce nombre), quelquefois d'une seule parole, comme j'ai ouï assurer qu'il arriva à une âme qui était fort travaillée de scrupule et de crainte d'être damnée, à laquelle il

répondit après lui avoir ouï raconter ses angoisses d'esprit : *Il faut que vous perdiez votre âme pour la sauver*. Comme elle désirait recevoir plus ample instruction de lui : « Non, dit-il, cela suffit, vous avez plus besoin de soumissions que de raisons », et ainsi elle partit d'avec lui extrêmement accoisée et consolée.

A une autre qui avait quasi le même trouble d'esprit, il ne fit que lui dire : « Mettez-vous en indifférence, et acquiescez au bon plaisir de Dieu », et elle demeura et persévéra depuis en un très-grand repos d'esprit.

Monsieur le président de la Valbonne l'alla un jour trouver, fort troublé en son intérieur; avant qu'il pût déclarer son mal, notre Bienheureux le mena dans son cabinet et lui fit lire un chapitre de l'*Amour divin* qu'il composait alors. Après que ce bon personnage l'eut lu, il demeura calmé et du tout affranchi du trouble qui l'affligeait intérieurement. Plusieurs personnes ont été pacifiées par son seul regard, d'autres en lisant ses lettres, et enfin une infinité de semblables travaux ont été guéris par son moyen.

Conformément à l'esprit de Dieu qui agissait en lui, il se hâtait tout bellement de reconnaître les dispositions des âmes avec lesquelles il traitait; et s'il ne les trouvait pas préparées, il s'arrêtait tout court, ne voulant point que l'on répande des discours où il n'y a point d'auditeurs; mais aussitôt qu'il avait reconnu l'onction de l'esprit de Dieu, il versait dans les âmes les instructions et enseignements nécessaires pour leur salut.

De plus, j'ai remarqué qu'il laissait volontiers agir l'esprit de Dieu dans les âmes avec une grande liberté, suivant lui-même l'attrait de cet esprit divin, et les conduisant selon la conduite de Dieu, les laissant agir selon les inspirations divines, plutôt que par ses instruotions particulières. J'ai reconnu cela en moi-même, et l'ai appris encore de quelques autres personnes très-qualifiées avec lesquelles il a traité de la même sorte; et si je

m'entends bien, il témoignait en cela une grande lumière en la discrétion des esprits.

Il était tout à fait admirable et incomparable à dresser les esprits selon leur portée sans jamais les presser; ains il donnait et imprimait dans les cœurs une certaine liberté qui affranchissait de tout scrupule et difficulté, et qui élevait les âmes à un amour envers Dieu si suave, que toutes les difficultés que l'on croit être en la vie dévote s'évanouissaient; mais tous ses livres rendent un ample témoignage de cette vérité, et j'assure que l'on ressentait une douceur non pareille à obéir à ses conseils, et pour moi souventefois j'ai eu peine de ce qu'il ne me commandait pas assez.

Une demoiselle qui poursuivait pour être religieuse céans, l'alla trouver pour savoir quand il lui plairait qu'elle entrât, il lui répondit fermement : « Vous ne serez point religieuse, mais votre petite sœur que voilà le sera », qui était alors une fille d'environ douze ans, laquelle n'y pensait nullement; et en effet, il arriva comme ce Bienheureux avait prédit, car l'aînée fut mariée et la jeune se fit religieuse, et est aujourd'hui supérieure en un des monastères de notre Ordre.

Notre Bienheureux recevait de Dieu en ce sujet de grandes lumières et connaissances par le moyen de l'oraison. Je me souviens que feu monsieur Favre, premier président du souverain sénat de Savoie, homme excellent en sa condition, rare en humilité et piété, intime ami de notre Bienheureux, m'a dit que comme il était en très-grande affliction pour le salut de madame sa femme qui était morte sans confession, il lui communiqua sa peine. Le Bienheureux pria pour elle, après quoi il dit audit sieur président : « Ne soyez plus en peine pour l'âme de ma » sœur (ainsi l'appelait-il); soyez assuré qu'elle est en voie de » salut. »

En l'année 1616, monsieur le duc de Nemours vint avec une grande armée en intention de prendre ce pays de Savoie. Chacun

croyait la ruine du pays et la prise de cette ville. Notre Bienheureux après avoir considéré ces remuements, assura avec une grande fermeté que tout cela se dissiperait en brief, ce qui arriva dans le temps qu'il avait prédit.

On lui apporta la nouvelle de la maladie d'une sienne belle-sœur ; il alla dire la sainte messe pour elle ; à son retour il me dit qu'il n'avait su prier pour elle en qualité de malade, mais oui bien de défunte comme elle était, et dont on eut nouvelle incontinent après.

Environ cinq ou six ans avant que je fusse religieuse, je lui dis : « Monseigneur, ne me retirerez-vous jamais du monde ? » Il me répondit avec une fermeté extraordinaire : « Oui, et un jour » vous quitterez toutes choses ; vous viendrez à moi et entrerez » dans le parfait dénûment de la croix. » Ce qui est arrivé par des moyens si éloignés de la prudence humaine, qu'on ne les peut attribuer qu'à la seule Providence de Dieu.

Je sais qu'à un grand nombre de personnes, il a prédit des choses qui sont arrivées, et de l'événement desquelles on peut recueillir qu'il avait le don de prophétie, comme en l'issue de diverses affaires. Par exemple, il prédit à madame de Crémieux de son diocèse, qui avait déjà eu plusieurs mauvais accouchements, qu'elle en aurait un heureux, et dont l'enfant serait conservé ; ce qui est vrai, car il est encore en vie. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE QUARANTE ET UNIÈME.

SA MAGNANIMITÉ.

Ad quadragesimum primum articulum respondit :

Je dis que notre Bienheureux avait un si grand et noble courage, si généreux et magnanime, qu'il n'était sujet à aucune

créature, ni autre chose quelle qu'elle fût; ains était au-dessus de tout cela quand il s'agissait de la gloire de Dieu. Il ne dépendait ni des honneurs, ni des bonnes fortunes, ni des faveurs des grands, desquelles il se riait; il ne dépendait non plus de mort ni de vie, de parents ni d'amis; son esprit régentait au-dessus de tout cela. Voilà quelle était la magnanimité de notre Bienheureux.

Elle a encore paru, sa magnanimité, en l'entreprise d'une infinité de grandes et difficiles actions qu'il a faites, comme il appert par les dépositions que j'ai ci-devant faites en l'article 28e, au traité de la force.

Il m'écrivit une fois qu'il avait fait mille traits de courage par une vraie simplicité, « non pas certes, dit-il, simplicité d'esprit; car je ne veux pas parler doublement, mais simplicité de confiance en Dieu » ; ce qu'il me disait au sujet du passage qu'il fit par la ville de Genève depuis qu'il fut évêque, allant à Gex pour le rétablissement de la foi catholique en plusieurs paroisses; car trouvant un péril éminent de passer le Rhône au port, il tourna généreusement du côté de Genève pour passer leur pont; il traversa toute la ville, non avec moindre péril de sa vie, à ce que l'on dit, qu'à l'admiration de ceux qui le surent être résolu à ce passage. Que s'il eût été interrogé de sa qualité, il eût plutôt souffert la mort que de la dénier, ayant commandé à ses serviteurs qu'étant enquis à la porte qui était ce personnage à la suite duquel ils étaient, ils répondissent que c'était *l'évêque du diocèse*, ce qu'ils firent.

Jamais ce Bienheureux ne s'est attribué, ni aux siens, les honneurs que tant de grands princes, princesses et seigneurs de toute qualité lui ont rendus. Il référait tout à Dieu; il ne s'en est prévalu, sinon en quelque occasion qui regardait la gloire de Dieu et l'utilité du prochain, comme pour l'établissement des pères Barnabites en cette ville d'Annecy et en celle de Thonon, et pour notre religion, et telles autres œuvres auxquelles

il avait besoin de l'autorité des princes et quelquefois de leur secours temporel, comme aussi pour obtenir d'eux le repos de plusieurs personnes qui étaient molestées injustement, et procurer à d'autres quelques faveurs et assistances, même pour des pensions des pauvres convertis à notre religion catholique.

Quand Son Altesse Sérénissime de Savoie lui donna la charge de grand aumônier de madame la sérénissime princesse de Piémont, il m'écrivit : « Vous me croirez, je pense aisément, » quand je vous dirai que je n'ai directement ni indirectement » ambitionné cette charge; non véritablement, car je ne sens » nulle sorte d'ambition que celle de pouvoir utilement employer » le reste de mes jours au service de l'honneur de Notre-Sei- » gneur. »

Il dit une fois sur certaines propositions de l'intérêt particulier : « Comment m'estimeriez-vous de si peu de courage, que » de prétendre autre récompense que celle de l'éternité. La cour » m'est en souverain mépris, parce que ce sont les souveraines » délices du monde que j'abhorre de plus en plus, et toutes ses » maximes. »

Il voyait que ce serait un grand bien à son évêché que monsieur son frère lui succédât, il n'en parla jamais au prince, et m'écrivit, quand Son Altesse de Savoie lui eut donné le brevet de la coadjutorerie, que directement ni indirectement il ne l'avait recherché, ni demandé. Et tout ceci est vrai et notoire.

ARTICLE QUARANTE-DEUXIÈME.

SON ASSIDUITÉ AU CONFESSIONNAL.

Ad quadragesimum secundum articulum respondit :

Je dis que notre Bienheureux Fondateur a été tout à fait incomparable en la charité qu'il a exercée au confessionnal et au

zèle avec lequel il s'y employait. Il se donnait tout entier à ce saint exercice sans mesure ni limite que de la nécessité de ceux qui recouraient à lui ; il quittait tout pour cela, excepté qu'il fût occupé pour quelque affaire plus importante à la gloire de Dieu, parce qu'il savait qu'en ce sacrement se faisait le grand profit des âmes. Tous les dimanches et fêtes, quantité de personnes qui y venaient, seigneurs, dames, bourgeois, soldats, chambrières, paysans, mendiants, personnes malades, galeuses, puantes et remplies de grandes abjections, il les recevait tous sans différence ni acception de personne, avec égal amour et douceur; car jamais il ne refusait aucune créature pour chétive qu'elle fût ; au contraire, je crois fermement qu'il les recevait avec plus de charité intérieure, et les caressait plus tendrement que les riches et bien faits, et disait que c'était où s'exerçait la vraie charité. Les enfants mêmes n'étaient pas éconduits par ce Bienheureux ; ains il les recevait si amiablement qu'ils prenaient plaisir d'y retourner.

Il donnait à ses pénitents tout le temps et le loisir qu'ils désiraient pour se bien déclarer. Jamais il ne les pressait. Et en outre, de tous les jours susdits, à quel jour et heure qu'on le demandât, il quittait tout, même quelquefois d'aller à l'Office de la cathédrale, il retardait de dire la sainte messe, bien qu'il fût tout revêtu, il quittait ses repas, bien que ses gens s'en plaignaient et l'en voulussent détourner.

Aux grandes fêtes, jubilés et autres occasions semblables, il fallait souvent qu'il entendît les confessions de jour et de nuit, dont je le vis une fois tout accablé : « Ces jours, me disait-il, » me sont au poids de l'or, pour la multitude des confessions. » Aussi disait-il à ses pénitents pour leur donner confiance : « Ne » faites point de différence entre votre cœur et le mien; je suis » tout vôtre, nos âmes sont égales. »

Il a pleuré avec quelques-uns leurs péchés, et traitait si amiablement ses pénitents, qu'ils se fondaient devant lui. Il

m'écrivit un jour : « Nous avons eu ici un grand jubilé qui m'a « tenu occupé, mais consolé en la réception de plusieurs con- » fessions générales et changements de conscience, si que je » moissonne avec des larmes, partie de joie, partie d'amour, » parmi nos pénitents. »

Il m'écrivit une autre fois : « Il y a quatre jours que j'ai reçu » au giron de l'Église et en confession un gentilhomme de vingt » ans. O Sauveur de mon âme! quelle joie de le voir si sainte- » ment accuser ses péchés, et parmi les discours d'iceux faire » voir une Providence de Dieu si spéciale et si particulière à le » retirer par des mouvements et ressorts si cachés à l'œil hu- » main, si relevés et admirables! il me mit hors de moi-même. » Que de baisers de paix je lui donnai! »

Quand il connaissait qu'on avait peine à se faire entendre en confession ou par honte ou par crainte, il tâchait par tous moyens d'ouvrir le cœur et accroître la confiance. « Ne suis-je » pas votre père? » et disait cela jusqu'à ce qu'on lui eût dit oui; et sur cela : « Ne voulez-vous pas bien me dire tout? Dieu attend » que vous ouvriez votre cœur, il a les bras ouverts pour vous » recevoir. Voyez-vous je tiens la place de Dieu, et vous avez » honte de moi! mais au partir de là je suis pécheur, et si vous » aviez fait tous les maux du monde, je ne m'en étonnerais » point. »

Il aidait même avec une douceur non pareille à expliquer les péchés quand il voyait que par ignorance ou par honte on avait peine à les dire.

Après la confession il disait des paroles si cordiales : « Oh! » que votre âme m'est chère, et tout ce qu'elle m'a déclaré! et » les anges maintenant se réjouissent et font fête sur cette ac- » tion, et moi je vous en félicite avec eux; mais il faut pour- » tant bien promettre à Notre Seigneur de n'y retourner pas, et » à moi aussi. »

Quand il voyait qu'il n'y avait pas contrition, il faisait dire

quelques courtes paroles, comme : « Vous voudriez n'avoir jamais offensé Dieu, n'est-ce pas ? » Et quelquefois il faisait redire quelque chose de ce qu'on s'était accusé pour faire rompre la répugnance qu'on avait à le dire.

Il donnait de fort petites pénitences, et disait : « Ne ferez-vous pas bien ce que je vous dirai? dites donc telle chose », qui était quelque oraison vocale que l'on pût dire aisément, et n'ordonnait point de faire des considérations sur quelque mystère ou semblables pour pénitence.

Il parlait peu en confession, sinon pour lever les vains scrupules et pour éclairer ses pénitents de ce qui était péché ou qui ne l'était pas; et ce qu'il disait touchait davantage le cœur que les grands discours n'eussent pu faire; et l'on sortait de devant lui avec grand courage et souvent avec recueillement et grand sentiment de Dieu.

Il aimait grandement que l'on fût clair, simple et naïf à la confession, et disait à ses pénitents qu'il fallait bien faire entendre les mouvements par lesquels on fait les fautes, et que l'on ne se confessât point à la légère, ains que l'on fit bien voir à son confesseur tous les ressorts et mouvements par lesquels on commet les péchés; que si l'on faisait autrement on ne pouvait jamais être bien nettoyé. Et par ce zèle qu'il avait d'épurer les âmes par des confessions claires, il a arraché des passions mauvaises que d'autres eussent pu laisser pour ne pas tenir cette méthode.

Avec cette incomparable débonnaireté, il ouvrait les cœurs les plus fermés, il en tirait tout le mal qui était dedans, et y établissait des affections et résolutions solides. Il était incomparablement résolutif, et éclaircissait les doutes et scrupules de conscience sur-le-champ, inspirant dans leur intérieur un parfait accoisement et repos.

Le même jour, à deux heures après-midi.

En continuant sur le précédent article quarante-deuxième, je dis que l'on ne saurait nombrer le grand nombre de personnes, qui, par le moyen de notre Bienheureux, se sont avancées à la perfection chrétienne; véritablement cela n'est croyable, sinon à ceux qui l'ont vu comme nous, qui avons vu plusieurs de ses pénitents avec des ardents désirs, qui de changement [de vie], qui d'avancement en la perfection. Bref, chacun qui s'approchait dûment en sortait avec grand profit de leurs âmes et désir nouveau de retourner à lui, et se donnaient les uns aux autres du courage et de l'envie pour cela.

Je dis en ceci ce que j'ai vu à Paris où il confessait souvent dans notre église, et à Grenoble de même; c'était une affluence de toutes sortes de personnes de qualité de l'un ou de l'autre sexe. Dieu seul peut savoir le nombre infini d'âmes que Sa Majesté divine s'est acquises par l'entremise de ce Bienheureux; car sa réputation, répandue partout, qu'il était l'unique en douceur et en piété, et qu'en matière de bien gouverner les âmes il était incomparable, faisait qu'on accourait à lui de toutes parts.

Quand on savait qu'il passait par des villes et qu'il allait par les champs en quelque maison de ses amis, partout il fallait ouïr des confessions générales; et comme il disait, toujours on lui gardait le fond des consciences et ce que l'on avait grande difficulté de dire aux autres. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE QUARANTE-TROISIÈME.

SES SOINS POUR LA PERFECTION DES ORDRES MONASTIQUES.

Ad quadragesimum tertium articulum respondit :

J'ai toujours vu en notre Bienheureux Fondateur une très-grande affection pour la réformation des maisons religieuses de l'un et de l'autre sexe, et pour la perfection des âmes que Dieu appelle à cette sainte vocation; et pour cela il dressa de sa main d'excellents mémoires qu'il donna à monseigneur le prince de Piémont qui désirait la réforme des monastères qui sont en ses États.

Le soin et le travail qu'il a pris pour plusieurs maisons religieuses, comme de Sainte-Catherine de l'Ordre de Saint-Bernard, maison sise proche de cette ville d'Annecy, où Dieu a béni son labeur, les religieuses y vivant aujourd'hui avec beaucoup de piété et bonne odeur, quoique non renfermées; et c'est pourquoi quelques-unes des plus ferventes, par l'avis de notre Bienheureux, se retirèrent à Rumilly, petite ville de ce diocèse, où elles vivent en clôture avec tant de perfection, qu'elles ont attiré quantité de religieuses de cet Ordre et plusieurs filles séculières, qui ont fait trois ou quatre maisons de cette réforme à la grande gloire de Dieu. Mais jamais on ne saurait écrire la patience que ce Bienheureux exerça envers la mère abbesse de Sainte-Catherine pour la gagner et lui faire agréer qu'il confessât ses religieuses, ce qu'elle ne voulait point, bien que toutes les religieuses le désirassent ardemment, et de lui communiquer entièrement leurs consciences; car comme quelques-unes m'ont dit, que sa seule présence leur donnait de la dévotion et de la haine du péché.

Il mit la réforme au prieuré de Talloires, Ordre de Saint-Benoît, et y travailla grandement pour cela; aussi en l'abbaye de

Sixt en son diocèse, qui est de chanoines réguliers de Saint-Augustin, et leur prescrivit des règles selon lesquelles ils vivent et servent Dieu. Il alla deux fois en une abbaye de Bourgogne de l'Ordre de Saint-Benoît.

Il a rétabli la dévotion due à la sainte Vierge sous le titre de la Visitation, qui était anciennement devant le ravage de l'hérésie en la montagne de Voiron à neuf milles[1] proche de Genève où il a établi une congrégation d'ermites auxquels il a donné des règles, et j'ai appris qu'ils vivent avec tant de bonne odeur et de piété, qu'ils édifient par leurs bons exemples tout le voisinage qui en reçoit beaucoup de profit spirituel, et plusieurs de Genève même y vont secrètement en pèlerinage.

Il avait eu dessein encore d'établir d'autres congrégations en son évêché, entre autres les pères de l'Oratoire qu'il voulait mettre à Rumilly, mais son décès empêcha l'accomplissement.

Il a établi deux colléges des pères barnabites en ce diocèse, comme il a été dit, et finalement il institua notre Ordre de la Visitation de Sainte Marie à l'imitation duquel s'est ensuivi la réforme de plusieurs monastères, lesquels y ont été poussés par la douceur et la suavité qu'ils ont remarquées en notre manière de vie.

Les considérations qui le murent à cela furent purement divines et conformes à des pensées que Dieu lui avait inspirées longues années auparavant; et de fait ceux qui en ont vu et su la naissance et le progrès n'en peuvent attribuer l'origine à aucune raison humaine, et grâces à Dieu cet ordre fleurit en piété et donne si bonne odeur, que depuis dix-sept ans qu'il est établi, il s'est multiplié de grand nombre de filles et de maisons, par les meilleures villes de la Savoie, de la France et de la Lorraine, jusqu'au nombre de vingt-huit monastères établis, et

[1] Environ quatre lieues.

plusieurs qui sont prêts à faire, tant en Piémont qu'en plusieurs autres lieux de la France.

Bref, l'on ne saurait dire le zèle ardent qu'il avait pour la perfection des âmes religieuses. Il dit un jour, mais ceci avec un sentiment tout extraordinaire : « Si une personne séculière » me demandait le moyen de faire son salut, je lui répondrais : » *Vous le ferez infailliblement si vous observez les commande-* » *ments de Dieu.* Mais une religieuse, je lui dirais : *Si vous êtes* » *tout à Dieu sans point de milieu. Le roi souverain veut tout* » *ou rien, il veut tout à fait régner ou rien du tout. Ce ne sera* » *pas Dieu qui jugera les religieux et les religieuses, ce sera* » *les saints qui leur représenteront; nous avons eu la même* » *chair, les mêmes os que vous avez, néanmoins nous avons* » *marché par le chemin qui nous a été frayé de notre maître.* » Il disait aussi qu'il valait mieux être froid que tiède, parce qu'au moins le froid se faisait connaître, mais les tièdes le Fils de Dieu ne les peut souffrir; il les regorge de sa poitrine. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE QUARANTE-QUATRIÈME.

SON ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES. LIVRES QU'IL A COMPOSÉS.

Ad quadragesimum articulum respondit :

Je dis que c'est une vérité qui ne peut être révoquée en doute, que notre Bienheureux Fondateur avait un zèle ardent et universel du salut des âmes et de profiter à toutes créatures. Toute sa vie a été employée à cela, comme j'ai dit ailleurs.

Je sais que par sa douceur, grand support et prudence, il a gagné à Dieu des âmes tout embourbées et engagées en de grands et abominables péchés qui régnaient en des familles, desquels il les a entièrement purgées.

« Oh! que le service des âmes, m'écrivit-il une fois, m'est » une douce et honorable peine! »

Il conduisait à la vie parfaite très-grand nombre d'âmes en diverses provinces, comme il est dit ci-devant, et pour lesquelles il fallait faire des lettres sans nombre, et toutes écrites de sa main, outre la peine qu'il avait de lire celles qui lui étaient écrites, lesquelles étaient très-longues et mal écrites.

Ce Bienheureux m'écrivit une fois : « Quantité d'âmes recou- » rent à moi pour savoir comme il faut servir Dieu, secourez- » moi bien par vos prières; car pour l'ardeur, je l'ai plus grande » que jamais. Mais voyez-vous, tant d'enfants se jettent entre » mes bras et me sucent les mamelles, que j'en perdrais la force » si l'amour de Dieu ne me revigorait. »

Ce fut ce même zèle qui lui fit entreprendre la composition des excellents *Livres* qu'il a laissés à la postérité, lesquels il tira de la presse de ses affaires, non sans admiration de ceux qui savaient la multitude de ses autres occupations.

Le premier qu'il composa fut la *Défense de la sainte croix,* qu'il fit tandis qu'il travaillait à la conversion des hérétiques du Chablais, et ce pour rembarrer les ministres de Genève qui avaient écrit contre l'honneur de cet étendard de notre salut.

L'autre, fut un *Avertissement aux confesseurs* pour aider ceux de son diocèse à la conduite des âmes dans la pénitence.

Le troisième fut l'*Introduction à la vie dévote* pour les personnes qui vivent dans le monde, livre que l'on dit que le seul esprit de Dieu a dicté, et qui est si hautement et universellement loué des doctes et des indoctes, et lequel a été et est si profitable, qu'il n'y a quasi nation qui ne l'ait voulu avoir en sa langue, et l'on admire les multitudes des impressions qui en ont été faites. Un nombre infini d'âmes ont trouvé dans ce livre le moyen de leur salut et le chemin de la vraie perfection chrétienne, chacun en leur condition. J'ai vu un grand nombre de personnes qui toutes m'ont dit avoir reçu de ce livre les pré-

mices de leur dévotion, et la lumière et les enseignements nécessaires pour la continuer et conserver.

Je sais une personne qui, étant plongée dans la vanité du monde, a confessé qu'à la première lecture qu'elle fit en ce livre, elle fut convertie si entièrement, que peu de temps après elle se fit religieuse : elle tira de la vanité à la dévotion plusieurs personnes de qualité de la maison où elle demeurait; et c'est chose assurée que par la lecture de ce livre plusieurs filles se sont rendues religieuses. Les révérends pères jésuites le conseillent incessamment et le donnent pour guide aux religieuses de Sainte-Ursule qui enseignent les filles.

Ce livre étant tombé entre les mains d'un personnage que l'on dit être chef d'un Ordre religieux, il le trouva si plein de l'esprit de Dieu, qu'il dit qu'il n'y avait que son auteur qui pût mettre son âme en repos, si qu'il se résolut de le chercher quelque part qu'il fût; ce qu'il exécuta, bien que son pays fût bien éloigné d'ici à ce que l'on dit de trois cents milles. En venant il rencontra notre Bienheureux à Lyon, où il était allé voir feu monseigneur le cardinal de Marquemont. Ce religieux lui envoya un laquais avec un billet par lequel il le conjurait de lui donner heure et lieu où il lui pût parler à son aise, que s'il ne le faisait, il protestait qu'il serait responsable de son salut; sur quoi notre Bienheureux, nonobstant les divertissements que ceux qui étaient autour de lui faisaient, parce qu'ils craignaient quelque sinistre accident de la part des hérétiques, il ne laissa néanmoins de lui donner lieu au parloir de notre monastère de Lyon, où sitôt que ce personnage fut entré, il coupa la corde de la cloche du parloir, afin que personne ne l'interrompît; il entretint environ quatre heures ce Bienheureux par une confession générale, puis reçut sa bénédiction, et s'en retourna plein de consolation et satisfaction.

Un gentilhomme limousin vint visiter le sépulcre du Bienheureux, il désira de me parler et me dit qu'il était venu exprès

vénérer le sépulcre de celui auquel il avait une si grande obligation; car, me dit-il, ayant lu par rencontre le livre de l'Introduction, il y trouva tant de goût et de perfection pour la vie chrétienne, que d'abord il fut inspiré de changer de vie et d'invoquer l'assistance de celui qui en était l'auteur; de sorte qu'ayant appris de son confesseur, qui était jésuite, que c'était notre Bienheureux, et le lieu où reposait son saint corps, tout incontinent il y vint pour accomplir sa dévotion, quoique la saison fût fort rude au gros de l'hiver, et le chemin fort long d'environ trois cents milles. Il me raconta au long sa vie passée et le miracle de sa conversion par le moyen de la susdite lecture, et depuis il prit pour son avocat et intercesseur notre Bienheureux; il tira deux diamants de ses doigts qu'il me donna pour les offrir en l'honneur de ce Bienheureux, avec témoignage que s'il eût eu quelque chose de plus précieux, il l'eût offert volontiers, tant était grand son zèle et la confiance qu'il prit à ses prières. Il me dit qu'il s'allait rendre jésuite, et je crois qu'il l'est maintenant; car par les dernières lettres qu'il m'a écrites, il me mandait qu'il s'était fait prêtre il y avait déjà un an, et qu'ayant achevé ses affaires, il s'en allait mettre dans les pères jésuites pour accomplir son dessein, et toujours il me prie de le recommander aux prières et intercessions de son Bienheureux protecteur.

Les huguenots mêmes ont ce livre en très-grande estime pour ce qui est des mœurs et de la pratique des vertus. Un gentilhomme du Dauphiné, hérétique, ayant reçu ce livre de quelque sien ami, le lut et le trouva si à son gré qu'il le garda et écrivit de sa main au commencement de ce livre : « J'ai lu et relu ce » livre; Dieu veuille que ce soit à sa gloire et au salut de mon » âme! » Ce qui s'accomplit, et mourut bon catholique, et après son décès on trouva ce livre écrit comme dessus.

Le révérend père, général des Chartreux, homme de grande sainteté et d'éminente doctrine, dit tout haut, ayant lu ce livre,

ue l'auteur avait si bien rencontré en cette besogne, qu'elle suffisait pour éterniser sa mémoire.

De plus, ce Bienheureux a fait un *Traité* admirable de l'*Amour divin* qui contient douze livres, auxquels ont voit son éminence en la science des Saints, et la pureté de son amour divin. Souvent en composant il disait qu'il s'essayerait d'en écrire autant sur son cœur que sur les feuilles de papier. Les âmes humbles qui reçoivent les particulières et abondantes lumières de Dieu, y trouvent tout ce qu'elles sauraient désirer pour leur solide conduite en la parfaite union de leur âme avec Dieu. Au reste, c'est une constante et assurée vérité, entre ceux qui ont connu ce saint Prélat et qui ont vu ses livres, que l'on peut suivre sa doctrine sans nulle crainte d'errer; car ils disent qu'elle est parfaitement catholique, claire, sans ombrage, solide et assurée, et qui conduit à la pureté de la foi et de la perfection du divin amour.

Je sais assurément que ce Bienheureux avait encore en dessein plusieurs autres beaux traités de piété; il disait qu'il ne désirait plus de vie que pour écrire encore quelque chose à l'honneur et à la gloire de ce divin amour; mais l'accablement des affaires et ses infirmités corporelles l'ont empêché de poursuivre ce qu'il avait déjà commencé, et la mort qui l'a surpris trop tôt au grand dommage et intérêt du public, et de toutes les âmes qui soupirent continuement sa perte. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE QUARANTE-CINQUIÈME.

SON MÉPRIS POUR LES HONNEURS ET POUR LES BIENS DU MONDE.

Ad quadragesimum quintum articulum respondit :

Je dis que c'est une vérité toute certaine et publique, que notre Bienheureux avait un très-grand mépris des choses de ce

monde, de ses pompes, de ses vanités, de ses grandeurs et de tout ce qu'il estime le plus. Il disait une fois : « J'ai de la peine » à faire les oraisons funèbres des princes et princesses, parce » qu'il y faut mêler de la mondanité, à laquelle je n'ai nulle » inclination, Dieu merci. »

Le feu roi, Henri le Grand, le sollicita fort par cinq différentes fois pour l'arrêter en France, l'année 1602, que ce Bienheureux y était allé pour procurer le rétablissement de la religion catholique au bailliage de Gex; le roi lui promettant de bons appointements et grands bénéfices, auquel il répondit que puisque la divine Providence l'avait lié à l'évêché de Genève, il désirait d'y aller servir, et ne la point changer. J'ai ouï assurer à personnes dignes de foi, que ce même roi lui fit assigner une bonne pension, ayant su qu'il n'avait que mille écus de rente, disant que c'était trop peu pour un évêque.

Notre Bienheureux le remercia et ne la voulut accepter. Il disait ordinairement qu'il valait mieux avoir besoin de peu, que d'avoir beaucoup; que celui à qui la suffisance ne suffit, rien ne lui suffira. Il avait aversion à ceux qui ayant suffisamment de quoi s'entretenir selon leur condition, font ce qu'ils peuvent pour avoir davantage, que pour lui il ne voulait avoir autre lendemain que la Providence de Dieu.

Ce même roi le fit encore solliciter de retourner en France pour le service de l'Église. Il désira savoir en quoi, ne se jugeant pas capable de toutes sortes d'emplois, et ajouta : « Dieu » m'a fait la grâce de reconnaître que je suis fait pour lui, par » lui, et en lui. Je ne serai jamais enfant de fortune, tandis que » le ciel m'éclairera; c'est pourquoi où que je sois appelé pour » le service de la gloire divine, je ne contredirai nullement, et » j'ai néanmoins cette générosité de ne vouloir être appliqué » que pour ce que je suis et en ce que je puis. »

Je n'ai jamais vu une âme que je sache si désintéressée et si absolument dénuée des affections des choses de la terre, que

ce Bienheureux était. Il m'a dit qu'à son dernier retour de Piémont, deux personnes de qualité s'étaient adressées à lui, et le prièrent de les aider à obtenir de Son Altesse quelque faveur de grand profit qu'elles désiraient, lui promettant de lui en faire bonne part; il leur repartit doucement : « Vous ne me connais-
» sez pas, je suis homme sans intérêt, qui ne fais jamais rien
» pour l'argent; mais assurez-vous que je m'emploierai avec
» plus d'affection pour votre affaire, que si elle était pour moi. »
Ce qu'il fit.

Souventefois on lui a voulu procurer d'autres bénéfices, même au dernier voyage qu'il fit à Paris; jamais il ne s'en est voulu remuer. Il disait : « Si je quitte mon évêché, ce ne serait
» pas pour me charger d'un autre; car soit que la divine Provi-
» dence me fasse changer de lieu, soit qu'elle me laisse ici,
» cela m'est tout un. Ne serais-je pas mieux de n'avoir pas tant
» de charge, afin que je puisse un peu respirer en la croix de
» mon Sauveur et écrire quelque chose à sa gloire. »

Il est à naître, comme je crois, celui qui lui a vu faire un pas ou dire une parole pour son agrandissement aux honneurs et richesses de ce monde; toute son ambition était, comme il m'a dit, d'employer sa vie le plus utilement qu'il lui serait possible pour l'accroissement de la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Une personne lui écrivant un jour, lui souhaitait beaucoup de prospérités et de grandeurs temporelles; il lui répondit :
« Mon Dieu! que me souhaitez-vous? de la grandeur et de la
» prospérité, dites-vous. Eh! il ne m'en faut point avoir, et par
» la grâce de Dieu je n'en attends et n'en désire autre en ce
» misérable monde, que celle que le Fils de Dieu a voulu pra-
» tiquer en la crèche de Bethléem. »

Une autre fois : « Ne croyez pas, m'écrivit-il, qu'aucune
» faveur de la cour me puisse engager. O Dieu! que c'est chose
» bien plus désirable d'être pauvre en la maison de Dieu, que

» d'habiter dans les grands palais des rois. Je fais ici mon novi-
» ciat (il était alors à Paris avec monseigneur le prince cardi-
» nal de Savoie); mais jamais je n'y ferai profession, Dieu ai-
» dant; et grâce à Dieu j'ai appris à la cour d'être plus simple
» et moins mondain; mais se pourrait-il bien faire qu'après
» avoir considéré la bonté, la fermeté de l'éternité de Dieu,
» nous puissions aimer cette misérable vanité du monde? car
» il ne faut aimer ni affectionner que la vérité de notre bon
» Dieu, lequel soit à jamais loué de ce qu'il nous conduit au
» vrai mépris des choses terrestres. »

Il est vrai que notre Bienheureux ne maniait point d'argent, sinon pour le distribuer aux pauvres, et l'a tellement méprisé qu'il n'a voulu savoir ni connaître la valeur, ni la différence des espèces.

Le monde s'étonnait, sachant qu'il n'avait que mille écus de rente, comme il pouvait satisfaire à sa dépense eu égard aux charges qu'il avait à supporter; car nonobstant ses aumônes innombrables, toute sorte de personnes étaient reçues chez lui très-honorablement.

Les meubles de sa maison étaient fort simples quoique honnêtes; ses habits étaient fort décents et nets; mais ceux de dessous étaient à l'ordinaire rapiécés, ainsi que m'ont assuré ses domestiques. Bref, en tout et partout il montrait l'extrême mépris qu'il faisait des choses de ce monde.

Un jour, retournant de la ville en son logis, il trouva la porte fermée que l'on ne put ouvrir promptement, il en eut une joie intérieure très-grande, et se tenait là humblement comme un pauvre.

Il avait une satisfaction incroyable de n'avoir point de maison qui fût sienne, et que le maître de son logis l'en pût mettre dehors quand il voudrait. « Tout plein de gens, disait-il, me
» persuadent d'acheter une maison. Mon Dieu! s'ils savaient
» l'aise que j'ai de n'en avoir point, et que je n'en désire point,

» et que je veux mourir avec cette gloire de n'avoir rien, et » voilà mon ambition. Et puis, que le monde clabaude tant » qu'il voudra, moyennant la grâce de Dieu je ne me départirai » jamais de mon entreprise. » Et Dieu a accompli en quelque sorte le désir de son serviteur; car il est mort dans la maison d'un pauvre jardinier.

Une personne lui écrivait un jour qu'elle était *prou pauvre*, *Dieu merci.* « Oh! que s'il était vrai, lui répondit-il, je dirais » volontiers que vous êtes donc *prou heureuse*, *Dieu merci.* » Notre Seigneur disait : *Bienheureux sont les pauvres!* La sa- » gesse humaine ne laissera pas de dire que bienheureux sont » les monastères, les chapitres et les maisons qui sont riches. » Et ajoutait qu'il faut en cela cultiver la pauvreté, que nous aimions et souffrions amoureusement qu'elle soit mésestimée.

« Je me tâte partout dans le cœur, disait-il, pour voir si la » vieillesse ne me porte point à l'humeur avare, et je trouve au » contraire qu'elle m'a affranchi de souci, et me fait négliger » de tout mon cœur et de toute mon âme toute chicheté, pré- » voyance humaine et défiance d'avoir besoin. »

Le troisième jour du mois d'août, à sept heures du matin.

En continuant sur le même article, je dis que notre Bienheureux donna tout ce qui était de son patrimoine, et s'en dépouilla franchement en faveur de messieurs ses frères; il m'écrivit qu'il en avait une joie non pareille, et qu'il lui semblait être déchargé d'un grand fardeau, puisqu'il n'avait plus de temporel.

Quelques-uns des siens lui disaient une fois que l'on se moque de ceux qui ne prétendent rien en ce monde, et qu'il était obligé de se servir du temps pour faire quelque chose pour lui et sa maison; il dit après à quelques personnes de sa con-

fiance : « Je me moque de toutes ces niaiseries-là; car l'une de » mes plus grandes consolations, c'est de m'imaginer de n'avoir » rien, et quand je mourrai je n'aurai rien. »

Voilà comme l'on voit clairement que notre Bienheureux avait un amour non pareil aux maximes évangéliques, surtout à la sainte pauvreté qu'il aimait. Il désirait souvent que quelque chose que la nécessité même requiert, lui manquât, pour en cela imiter le Roi des pauvres son Sauveur. Surtout à la fin de ses jours, cet amour s'était grandement accru dans son cœur; il en parlait souvent avec témoignage de la grande estime qu'il en faisait.

Aussi avait-il reçu de Dieu une très-particulière lumière de la beauté et excellence de ces saintes maximes, et c'est pourquoi il avait un si absolu mépris des choses de cette vie qui leur sont contraires. Il disait : « Plus je vois le monde, plus je » l'ai à contre-cœur, et ne crois pas que j'y puisse vivre si le » service des âmes et l'avancement de leur salut ne me don» naient de l'allégeance. Enfin plus je vais avant dans sa con» naissance, plus j'estime ceux qui sont à Jésus-Christ. »

Bref, on ne saurait assez dire l'extrême mépris que notre Bienheureux avait des choses de cette vie; aussi disait-il que qui avait son cœur au ciel ne se mettait point en peine des choses de la terre. Et tout ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE QUARANTE-SIXIÈME.

SA MANIÈRE DE TRAITER AVEC LE PROCHAIN.

Ad quadragesimum sextum articulum respondit :

Je dis que c'est une vérité publique que notre Bienheureux Père donnait un très-libre et très-facile accès à tous ceux qui désiraient de communiquer avec lui. Il avait ordonné à ses

domestiques de ne renvoyer personne de ceux qui le demandaient, si ce n'est lorsqu'il était contraint de se retirer pour l'expédition de quelque affaire importante; mais rarement il le faisait, bien que, comme il me dit une fois, les affaires que son diocèse lui fournissait, et celles qui lui venaient d'ailleurs n'étaient pas des ruisseaux, ains des torrents; et ce n'est sans sujet d'admiration comme il pouvait satisfaire à tout et à tous.

Il recevait chacun avec un visage égal et gracieux sans en éconduire un seul de quelque condition qu'il fût; il écoutait tout le monde paisiblement et si longtemps que chacun voulait, vous eussiez dit qu'il n'avait que cela à faire, tant il était patient et attentif; et chacun s'en retournait si content et satisfait, qu'en vérité l'on était bien aise d'avoir quelque affaire à lui communiquer, afin de jouir de l'extrême douceur et suavité qu'il répandait dans le cœur de ceux qui lui parlaient, et qu'il attirait par ce moyen à une extrême confiance, surtout quand la communication était des choses de l'âme; car c'était ses délices de parler de la sainte dévotion, et d'exciter tout le monde, s'il eût pu, à la pratiquer chacun selon sa vocation et condition.

La façon et le parler de ce Bienheureux étaient grandement majestueux et sérieux, mais toutefois le plus humble, le plus doux et naïf que l'on ait jamais vu; car il était sans art, sans fard et sans contrainte. L'on ne lui entendait jamais dire aucune parole mal à propos, qui, tant soit peu que ce fût, pût mécontenter qui que ce soit, ou qui ressentît la légèreté. Il parlait bas, gravement, posément, doucement et sagement, et avec une efficace non pareille, sans recherche de belles paroles, ni aucune affectation; il aimait la naïveté et simplicité. Souvent j'ai remarqué, et plusieurs autres ont fait le même jugement, qu'il ne disait rien de trop, ni de trop peu, ains ce qui était nécessaire, mais en termes si bons qu'il ne s'y pouvait rien

ajouter. Il nous a enseigné souvent qu'il fallait dire beaucoup de choses en se taisant par la modestie, égalité d'esprit et de maintien; certes, c'est une pratique qui était en lui admirable.

Il était très-véritable en ses paroles, et disait que c'était un grand secret pour attirer l'esprit de Dieu en nos entrailles que de ne point mentir. Quand il tomba en cette apoplexie de laquelle il est mort, accourut en son logis, au bruit de cet accident, une sœur tourière de notre monastère de Lyon, et pensant le réveiller et lui donner quelque émotion, lui dit que monseigneur de Chalcédoine son frère était là; il lui répondit fermement : *Hélas! ma sœur, il ne faut pas dire le mensonge.*

La conversation de ce Bienheureux serviteur de Dieu était hautement louée, et tenue généralement de tous ceux qui l'ont connu, incomparable en suavité. Un prélat de France disait qu'elle était tout angélique. Monseigneur l'archevêque de Bourges mon frère, comme aussi feu mon père, et plusieurs autres personnes de qualité relevée, qui ont été ses familiers et fait voyage avec lui, ne pouvaient assez hautement louer sa sainte, utile, et très-agréable conversation; je leur en ai ouï parler avec admiration.

Jamais il ne raillait ni offensait personne. Il faisait des fois de petits contes de récréation; mais avec tant de modestie, que ceux qui entendaient, étaient également récréés et édifiés. Si aux compagnies où il était, on se mettait sur des plaintes contre le prochain, il témoignait n'y prendre point de plaisir, les excusant toujours; que s'il ne pouvait excuser le fait, il excusait l'intention autant qu'il pouvait, et rejetait les fautes sur la fragilité des personnes. Quand les fautes commises étaient grandes, on lui voyait lever les yeux au ciel, serrer les épaules et dire doucement : *Misère humaine! misère humaine! c'est pour nous faire voir que nous sommes hommes.*

Jamais on ne lui a ouï médire de qui que ce soit, comme je

crois, ni contrôler les actions d'autrui. S'il arrivait à quelqu'un de le faire en sa présence, il prenait la défense de l'absent, et par ses paroles il témoignait assez combien tels discours lui déplaisaient.

Surtout il ne pouvait souffrir que l'on se moquât du prochain; il disait que cela était directement contre la charité. Il advint une fois à une personne de qualité de se moquer devant lui d'une personne qui était fort laide et de mauvaise grâce; quand la compagnie fut retirée, il la prit à part : « Comment, lui » dit-il, est-ce ainsi que vous traitez votre prochain? Cette » créature que vous trouvez si désagréable, n'est-elle pas faite » à l'image de Dieu? elle lui est peut-être plus agréable mille » fois en sa laideur extérieure, que ne lui ont jamais été toutes » les beautés du monde. Il faut apprendre à aimer Dieu en toute » créature. »

Ce Bienheureux Prélat était un des hommes du monde les plus accomplis en la civilité. Je sais que quelques seigneurs de la cour ont admiré cette particulière vertu en lui; il avait une gravité sainte, une majesté en toutes ses actions si humble et dévote qu'il répandait l'estime, la révérence et l'amour dans les cœurs de ceux qui conversaient avec lui; sa parole était de même qui pénétraient les cœurs doucement, et enfin tous ceux qui l'abordaient en demeuraient pleinement édifiés et satisfaits. Quand il allait par les rues chacun se tenait heureux de le rencontrer et d'avoir sa bénédiction. Les petits enfants mêmes l'allaient environner, lesquels il touchait et caressait avec une débonnaireté non pareille. Et tout ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE QUARANTE-SEPTIÈME.

SA CONDUITE DANS LE GOUVERNEMENT DE SON DIOCÈSE.

Ad quadragesimum septimum articulum respondit:

Je dis que c'est une voix publique que notre Bienheureux tenait sans faillir tous les ans le synode avec très-grande utilité, et faisait des prédications si pleines de zèle, qu'il émouvait tous ses prêtres à bien faire.

J'ai souvent ouï dire qu'il faisait les Ordres aux temps ordonnés par les saints canons, et jamais il n'y manquait étant dans son diocèse, comme je pense.

Je sais aussi qu'il faisait ses visites fort exactement par tout son diocèse, et qu'il y a eu du travail sans fin, étant contraint de cheminer souvent à pied parmi ces hautes montagnes et rochers inaccessibles, dont il avait les pieds tout écorchés, sans que jamais toutefois, ainsi que m'ont assuré les témoins oculaires et dignes de foi, il n'en témoignât aucun chagrin ni ennui. Il plaignait fort le mal de ceux qui étaient avec lui, mais non jamais le sien. Il était tellement las de corps et d'esprit, le soir, qu'il ne savait se remuer; et le lendemain il était des premiers à travailler.

Il régissait saintement et avec très-grand soin et diligence son diocèse. Pour moi, je crois qu'il y a peu ou point de diocèse où les ecclésiastiques, les religieux et laïques vivent plus exemplairement et dévotement qu'en celui de Genève; et surtout en cette ville d'Annecy, l'on y voit reluire une dévotion extraordinaire, tant en la fréquente réception des saints sacrements, et assistances aux églises, qu'en la bonté du peuple qui y vit fort en la crainte de Dieu, supportant doucement leurs afflictions, et le tout par les bons exemples et saintes instructions de leur Bienheureux Prélat.

Et, bref, c'est une vérité publique, qu'il était un vrai père, pasteur très-vigilant, et qui a accompli ce qui était de sa charge avec toute perfection, à la très-grande gloire de Dieu et édification de tout le peuple qui l'aimait et révérait comme un saint, tel qu'en vérité nous le croyons.

Je sais que souvent il allait çà et là par son diocèse qui était fort grand, pour les nécessités et besoins des églises et de son peuple en particulier, comme il fit un peu avant son décès pour aller confesser un vieillard qui était, comme je crois, à l'un des bouts de son diocèse, lequel se mourait, et ne se voulait confesser qu'au Bienheureux. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE QUARANTE-HUITIÈME.

LE BEL ORDRE DE SA MAISON ÉPISCOPALE.

Ad quadragesimum octavum respondit :

Je dis que la maison de ce Bienheureux Prélat était composée de personnes honorables, civiles et modestes en leurs habits, actions et paroles; ils étaient fort affables à tout le monde par la recommandation particulière que leur bon maître leur en avait faite. Car il voulait qu'ils reçussent chacun courtoisement, et n'en renvoyassent aucun, sinon qu'il fût occupé en affaires importantes, et alors qu'ils s'essayassent de les renvoyer avec des paroles si amiables, qu'ils ne fussent point mal contents, et ne perdissent la confiance d'y retourner une autre fois.

Pour les affligés et étrangers, il ne voulait nullement qu'ils fussent renvoyés, ains que l'on l'avertît promptement.

Il avait soin que ses domestiques servissent Dieu, qu'ils vécussent en paix, qu'ils fussent charitables aux pauvres, et donnassent, comme ils font, bon exemple au prochain. Il ne vou-

lait pas qu'ils jouassent aux dés et aux cartes. Il avait soin de cultiver leurs esprits à la vertu et crainte de Diëu. Pas un d'eux ne portait l'épée par la ville, ni panache, ni les cheveux grands, ni d'habits éclatants, ains ils étaient vêtus de couleur brune, mais fort honnêtement. Ils faisait bien payer leurs gages; et quand ils manquaient à son service, ce bon et débonnaire Seigneur n'en faisait presque point semblant. Et cela est vrai, notoire et public.

ARTICLE QUARANTE-NEUVIÈME.

SA CHARITÉ POUR LES PAUVRES.

Ad quadragesimum nonum articulum respondit :

Je dis que j'ai déjà déposé en l'article vingt-septième et au trente-sixième que notre Bienheureux a été incomparable en sa charité envers les pauvres, desquels il a eu un soin très-grand et plus que paternel, surtout les pauvres honteux, et veuves et orphelins, qu'il secourait très-charitablement et libéralement selon son pouvoir; et j'ai appris qu'il en avait une note qu'il se faisait donner par les confesseurs. Et cela est vrai et public qu'aucun n'a été privé de son assistance et secours en tout ce qu'il a pu donner. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE CINQUANTIEME.

LES MIRACLES QU'IL A FAITS PENDANT SA VIE.

Ad quinquagesimum articulum respondit :

Je dis que j'ai appris que ce saint et grand Serviteur de Dieu a fait plusieurs miracles durant sa vie, et c'est la voix publique; et qu'il a guéri un prêtre qui était hors de son sens, comme

aussi un paysan nommé Bouvart, serviteur de monsieur le baron de Monthouz, qui avait l'esprit renversé. Ce paysan même m'a dit que notre Bienheureux lui avait mis la main sur la tête et lui tira un peu le poil de dessus, et qu'il lui sembla en même temps qu'on lui levait tout le dessus de la tête, et qu'il se trouva guéri incontinent. J'ai encore ouï parler d'un autre jeune homme insensé, lequel on lui amena, et fut guéri; il guérit aussi une petite fille du notaire Decroux de cette ville, laquelle avait la fièvre. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE CINQUANTE ET UNIÈME.

SA RÉPUTATION DE SAINTETÉ.

Ad quinquagesimum primum articulum respondit :

Je dis que c'est une vérité assurée et publique, que notre Bienheureux a été tenu pour SAINT durant sa vie, et plusieurs parlant de lui le nommaient SAINT; les docteurs, les religieux, les curés et une infinité d'autres personnes le qualifiaient ainsi; d'autres l'appelaient : homme divin, homme Apostolique et Bienheureux. Universellement il a toujours été tenu en estime d'un grand Prélat, irrépréhensible en ses mœurs et actions, grand homme de Dieu, qui avait plus que de l'humain; et que l'esprit de Dieu habitait en lui, qu'il n'avait son semblable. Et, bref, je ne saurais ici rapporter ce que chacun en disait.

Pour moi, dès le commencement que j'eus l'honneur de le connaître, qui fut en l'année 1604 qu'il prêchait le carême à Dijon, je l'admirais comme un oracle, je l'appelais SAINT du fond de mon cœur et le tenais pour tel. Il vit un jour dans une de mes lettres que je le qualifiais de SAINT, il me manda que je ne le fisse plus, que la sainte Église ne m'avait point donné de pouvoir de canoniser les Saints. Je l'avais en telle vénération que

quand je recevais de ses lettres, je les ouvrais et les lisais à genoux, et les baisais par révérence et dévotion, et recevais ce qu'il me disait, comme provenant de l'esprit de Dieu.

Monseigneur l'archevêque de Bourges mon frère, et feu monsieur le président Frémyot mon père, l'avaient en telle vénération et estime, que nonobstant la répugnance qu'ils avaient de me voir quitter leur maison, mes enfants et ma patrie, lorsque je leur proposai ma retraite, en leur disant que je ne ferais rien que par leur avis et celui de ce grand Serviteur de Dieu, monseigneur de Genève, ils me répondirent : *Faites ce qu'il vous dira, car il a l'esprit de Dieu.*

Feu M. Favre, premier président de Savoie, duquel j'ai parlé ci-devant, par le motif de la même estime qu'il avait pour ce Bienheureux, laissa sa fille aînée à sa disposition pour l'employer au service de Dieu selon sa direction en notre religion, de laquelle elle est la seconde fille.

Je sais que monsieur le baron de Cusy, homme de rare vertu et piété, lequel tout marié qu'il était menait une vie de capucin, disait, il y a bien vingt-trois ans, que l'on ne voyait jamais monseigneur de Genève qu'avec un visage si doux, suave et lumineux qu'il répandait imperceptiblement la dévotion dans les cœurs.

Je sais que lorsqu'il prêcha à Dijon, il fut admiré de tout le parlement, et était en si grande vénération, que l'on estimait heureux ceux qui étaient à lui et qui pouvaient toujours ouïr les paroles de sapience qui sortaient de sa bouche, l'on s'estimait bien heureux de lui pouvoir parler et de le voir. Quand il partit de Dijon après son carême prêché, il vint faire son dernier adieu au logis de monseigneur l'archevêque de Bourges, qui était pour lors à Dijon en son abbaye de Saint-Étienne, car ces deux bons prélats avaient peine de se séparer. Il se fit dans la grande cour de ladite abbaye une assemblée extraordinaire d'une grande affluence de peuple qui le voulurent encore voir et qui rendaient

tous des témoignages non pareils de leur amour et estime envers ce Bienheureux Prélat, et l'on me dit qu'il y en avait qui disaient qu'il ne le fallait pas laisser retourner à cheval, qu'un tel personnage devait être remporté sur les épaules des hommes jusqu'en sa maison, et des bonnes gens qui s'animèrent pour le vouloir faire. D'autres criaient, et je l'entendis, qu'il était un grand larron, qu'il emportait les cœurs de tous ceux de Dijon, comme en vérité il faisait; car chacun l'avait logé bien avant dans son cœur. D'autres disaient qu'il le fallait garder, et chacun se fût estimé heureux de pouvoir contribuer pour son entretien.

Il passa une fois par le comté de Bourgogne, à Dôle, Besançon et autres lieux; et il ne se peut dire les honneurs qu'on lui rendait partout, et l'estime que l'on faisait de son éminente vertu et piété.

Il était en si grande et extraordinaire réputation de sainteté dans Paris, qu'au dernier voyage qu'il y fit, il y fut reçu avec si grand applaudissement et telle joie du peuple, qu'il ne se peut exprimer; il y prêcha, peu de jours après qu'il fut arrivé, dans l'église de l'Oratoire où étaient plusieurs cardinaux, princes, seigneurs et une si grande multitude de personnes de qualité, qu'on n'avait rien vu de tel. L'on s'estimait heureux de le voir, de lui parler, de le toucher, et pouvoir être touché de lui; il fallait qu'il passât par la foule du peuple pour monter en chaire, et ceux qui le touchaient se disaient l'un à l'autre par grande réjouissance : *Il m'a touché!...* Pendant son séjour en cette grande ville, c'était un continuel abord de toute sorte du personnes en son logis, et même au lieu où il allait dire la messe. Chacun l'allait consulter, et accourait-on à lui comme à un oracle de piété, de sainteté et de doctrine, pour être résolu aux affaires plus difficiles, pour avoir des avis de conscience et être enseigné en la voie de salut; chacun le voulait avoir, qui pour des assemblées et communications d'affaires importantes,

qui voulait qu'il officiât pontificalement en son église; qui voulait des sermons et autres sortes d'assistances spirituelles. Les monastères circonvoisins les plus célèbres en grandeur et en piété, gouvernés par des dames de grande qualité, désirèrent de le voir et d'avoir ses avis pour la conduite de leur communauté.

Retournant de France, notre Bienheureux , ayant été commandé par monseigneur le sérénissime prince de Piémont d'accompagner Madame [Christine] sœur du roi en sa conduite de France en Savoie, il passa par quantité de bonnes villes du royaume, et partout on lui rendait les honneurs incroyables et particulièrement à Bourges, que chacun désirait recevoir sa bénédiction; et des familles disaient qu'elles s'estimaient heureuses, et ne désiraient plus rien puisqu'elles avaient eu la consolation de le voir et recevoir sa sainte bénédiction; et j'ai appris ceci par une personne digne de foi, qui était lors à Bourges.

Messeigneurs les prélats de France l'honoraient avec une estime non pareille, et plusieurs ont désiré apprendre de lui à bien gouverner leur évêché, et depuis le décès de ce Bienheureux ont bien témoigné l'estime de sainteté en laquelle ils l'avaient, vu qu'en corps, et au nom de toutes les Églises gallicanes, ils ont par lettre publique supplié Sa Sainteté de procéder à sa béatification.

Un des grands prélats de France et des plus excellents prédicateurs du siècle, à ce que l'on croit, monseigneur l'évêque de Nantes, disait que ce Bienheureux était un faisceau de toute sorte de bois aromatiques qui rendait en toutes occasions sa bonne odeur.

Son Altesse de Savoie disait que c'était le saint Charles de ses États, il se recommandait fort à ses prières; et dès le décès de ce Bienheureux il a voulu avoir son portrait qu'il tient dans sa chambre, et quand il le regarde, il le salue avec révérence.

Les princes et les princesses de la maison de Savoie l'ont loué et estimé hautement, et dans le Piémont il était en une estime si grande, qu'après son décès ils l'ont invoqué, et envoyé force vœux à son tombeau.

L'on m'a assuré que lorsqu'il fut malade à Turin chez les révérends pères feuillants, ils dirent à ceux de qui ils avaient emprunté des linges pour le servir : *Conservez-les bien, car ils ont servi à un saint;* ce qu'ils firent. Ces mêmes pères et leur révérend père général disaient que quand ce Bienheureux présidait en leur chapitre en qualité de commissaire apostolique, ils le regardaient parmi eux comme un ange du ciel, admirant sa douceur, sa patience et perfection qu'ils voyaient être accomplies en lui.

Cette grande estime de ce Bienheureux Serviteur de Dieu s'était si fort épanchée non-seulement par la France, Piémont et Savoie, mais aussi aux pays étrangers, que l'on écrit de Flandre à notre confesseur que l'on le tenait et parlait de lui comme d'un saint Jean Chrysostome, d'un saint Jérôme et autres saints évêques.

Environ dix années avant son décès, et l'espace d'environ deux ans, on lui amenait fort souvent des personnes possédées, ou, au moins, qui le pensaient être, lesquelles s'en retournaient guéries, ou du moins fort consolées.

Le même jour, 3 août, à trois heures après-midi.

Continuant de déposer sur le précédent article, je dis que, entendant le bruit de ce qui se passait de ces possédés, je m'enquis de ce Bienheureux ce que c'était; il me répondit avec une grande humilité et modestie : « Ce sont de bonnes gens qui » sont mélancoliques, je les confesse, je les communie et con- » sole le mieux que je puis. Je leur dis qu'ils sont guéris; ils

» me croient et se retirent en paix. » J'ai ouï dire que plusieurs centaines de personnes ainsi malades ont été guéries par son entremise. La plupart des personnes de ce pays ou des lieux où elles étaient, dès qu'elles avaient quelque affliction extérieure ou intérieure, allaient à lui.

Plusieurs malades impotents, mélancoliques allaient à lui pour être soulagés, pour lesquels il priait Dieu à la sainte messe, les uns s'en allaient guéris, et les autres tout soulagés et consolés. Ainsi l'ai-je ouï dire à des personnes dignes de foi.

Aux mariages auxquels il se trouvait quelque empêchement ou enchantement, on recourait à lui, et tant par les confessions et communions qu'il faisait faire, que par les prières qu'ils faisait, les personnes affligées se trouvaient délivrées ou soulagées.

Les hérétiques mêmes l'avaient en très-grande estime; ceux de Genève le tenaient pour un homme craignant Dieu; ils le regrettèrent fort après son décès, comme ils le dirent à Chambéry, et que s'ils eussent su n'avoir jamais à faire qu'avec un semblable évêque, ils n'eussent pas fait difficulté de le recevoir, et que l'on voyait bien qu'il ne cherchait pas de vivre en terre, ajoutant qu'il avait été autant ou plus regretté dans Genève que dans Chambéry. Un avocat hérétique, après son décès, envoya une épitaphe pleine de ses louanges. L'un des ministres de Genève, ayant su son trépas, le loua grandement et dit qu'il n'avait qu'une seule tare; qu'il était trop affectionné à l'Église romaine. Un autre hérétique dit qu'il l'eût voulu racheter de son sang.

Un homme de qualité, mais fort mondain, prit une extrême aversion à ce Bienheureux, et lui fit toutes les indignités qu'il put; il fut six ans, à ce qu'il a dit depuis, à épier toutes ses actions pour voir s'il n'y trouverait rien à censurer; et enfin il fut contraint d'avouer que ce saint Prélat était vraiment saint, irré-

préhensible, et incomparable en la patience qu'il avait eue à le souffrir, auquel du depuis il fit des biens signalés.

L'un des aumôniers de ce Bienheureux, qui était plus actuellement avec lui, dit que nonobstant l'aversion qu'il avait à certaines actions faites, ce lui semblait, avec trop de douceur, il a toujours eu ferme croyance qu'il était saint; et quoiqu'il fût un de ceux qui le contrariaient le plus, il lui portait néanmoins un respect et honneur très-grand et à tout ce qui venait de lui, y étant attiré par un secret instinct qui lui suggérait que le Bienheureux était un vrai saint, duquel même examinant les actions qu'il censurait, il n'y trouvait un seul brin d'imperfection de quoi il le pût accuser légitimement.

Le même aumônier dit que quand ce Bienheureux alla à Milan visiter le corps de saint Charles, quantité d'Espagnols qui l'avaient connu lorsqu'ils étaient demeurés en garnison en cette ville d'Annecy, lui firent grande fête, accourant de toutes parts, et se donnant la joie l'un à l'autre, le vénéraient comme un grand saint.

Des gens d'Avignon et de Lyon le venaient regarder en ce dernier voyage qu'il y fit, sur le récit de sa renommée, et, certes, non-seulement ce Bienheureux était honoré, mais tous ceux qui se renommaient de lui étaient aimés et caressés; l'on estimait heureux ceux qui l'approchaient; et pour moi, Dieu m'en avait donné une si haute estime, que s'il m'eût été possible, j'eusse désiré d'être la moindre de sa maison pour avoir le bonheur de voir ses actions et ouïr ses saintes paroles; car tout cela respirait la sainteté. Plusieurs personnes ont eu ce même désir. Enfin cette estime a continué invariablement. Et ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE CINQUANTE-DEUXIÈME.

SA DERNIÈRE MALADIE ET SA MORT.

Ad quinquagesimum secundum articulum respondit :

Je dis que ce très-humble et saint Serviteur de Dieu ayant célébré la très-sainte messe, le jour de saint Jean l'évangéliste en notre église de la Visitation, à Lyon, en laquelle il fut long extraordinairement, nonobstant qu'il fût tard et fort incommodé, il ne laissa de s'en aller au logis de monsieur le duc de Nemours pour une œuvre de charité, dont il retourna. Et après dîner, il se mit à écrire une lettre de dévotion à une dame abbesse, étant déjà si pressé de son mal que les yeux lui éblouissaient, et tomba tout à coup dans une apoplexie et paralysie, dont il mourut le lendemain, jour des Innocents, fort doucement et paisiblement, comme l'on disait *l'Agnus Dei* des litanies. Il reçut les saintes huiles avec une grande dévotion, et fit tout ce ce qu'un vrai chrétien doit faire en ce passage.

Ses serviteurs qui étaient dans une incroyable affliction, le voyant réduit à l'extrémité, le prièrent de leur dire quelque chose; il leur répondit : « Demeurez en paix, et vivez en la crainte de Dieu. »

Pendant son mal, il montra bien la grande habitude qu'il avait à la pratique des vertus et à converser avec Dieu; car bien que le mal l'assoupissait fort, si est-ce que toutes les fois qu'on le réveillait, lui disant quelques paroles saintes de l'Écriture, il les poursuivait lui-même, et répondait très à propos de son âme et de toutes les choses qu'on lui disait. Il témoignait en ce peu de paroles qu'il dit, lesquelles étaient excellentes, une profonde humilité et contrition.

On lui demanda s'il ne lui plaisait pas bien qu'on exposât dans notre église de la Visitation le très-Saint Sacrement

pour faire des prières pour lui, il répondit : « Je ne le mérite pas. »

Il avait une parfaite résignation au bon plaisir de Dieu et indifférence à la mort et à la vie; on le pria de demander sa guérison à Notre-Seigneur, à l'exemple de saint Martin. « Ah! non, dit-il, je ne le ferai pas; car je sais que je suis tout à fait inutile. »

Il témoigna une parfaite et filiale confiance en la divine miséricorde, lorsqu'on lui demanda s'il n'avait point de tentation ou doute de la foi, il répondit fermement : « Ce serait une grande trahison à moi. » On répliqua que plusieurs saints n'en avaient pas été exempts; alors il répéta de suite huit ou dix fois, mais en latin : « Celui qui a commencé en moi son œuvre la parachèvera. » Le révérend père provincial des feuillants qui était auprès de lui m'a rapporté cela.

Il témoigna aussi un amour tendre envers Notre-Seigneur et les biens éternels, ainsi que monseigneur l'archevêque d'Embrun le rapporta à celle qui était lors supérieure de notre monastère de Grenoble; il lui assura qu'étant auprès de ce Bienheureux mourant, tout à coup il s'éveilla et tournant son visage et ses yeux du côté du ciel, dit : « A moi, Mon Dieu! tout mon désir est aux choses éternelles et à mon Sauveur Jésus-Christ; » mais il le dit en latin, puis se rendormit.

Il pratiqua en cette maladie une douceur, obéissance et patience non pareilles, sans jamais se plaindre ni dire aucune parole de chagrin, se soumettant à tout ce que l'on voulait; il prit une médecine avec la cuillère, nonobstant l'extrême difficulté qu'il avait à l'avaler; quand on lui demanda s'il voulait qu'on lui appliquât le bouton de feu, il répondit : « Que le médecin fasse au malade ce qu'il lui plaira. » On lui donna deux fois le bouton de feu, l'un sur la nuque du cou, l'autre sur la tête, et si avant qu'on assure qu'il lui avait gâté le crâne; il ne dit jamais un mot, sinon la première fois qu'il dit doucement *Jésus, Maria.*

On lui mit un emplâtre de cantharides sur la tâte, et en le levant, on assura qu'il lui emporta la première peau de la tête. On lui écorcha le corps à force de le frotter. Enfin on lui fit souffrir en cette extrémité de sa vie des tourments plus grands que l'on ne pourrait s'imaginer; et ce qui est admirable, c'est la patience et la douceur avec laquelle il endura le tout, sans que l'on lui vît faire ni dire chose quelconque contraire à la parfaite tranquillité et paix intérieure et extérieure qu'il conserva inviolablement jusqu'au dernier soupir de sa vie.

Et toutes ces choses m'ont été dites par des personnes de qualité, religieux et ecclésiastiques très-dignes de foi, qui l'assistèrent en cette maladie, comme aussi ses domestiques.

Je sais que souvent ce très-heureux Serviteur de Dieu avait désiré de mourir martyr pour l'amour de son Dieu; et dit une fois, que si Dieu le favorisait de cette grâce il ne voudrait point être des martyrs à qui il ôtait le sentiment des travaux, qu'il les voudrait ressentir, et Dieu l'a exaucé; car, tant en sa mort que durant la dernière année de sa vie, il fut accablé de douleurs très-piquantes et de travaux continuels pour le service du prochain. Et tout ceci est vrai, notoire et public.

ARTICLE CINQUANTE-TROISIÈME.

SES OBSÈQUES ET LA VÉNÉRATION DES PEUPLES POUR SES DÉPOUILLES MORTELLES.

Ad quinquagesimum tertium articulum respondit:

Je dis que j'ai appris de plusieurs personnes, que quand on sut le trépas de ce saint et Bienheureux Serviteur de Dieu, quantité de personnes de la ville de Lyon accoururent à la maisonnette du jardinier de notre monastère de la Visitation où il était mort; elles se mettaient à genoux autour de ce saint corps, lui baisant les pieds et les mains, entre lesquels monsieur le pré-

sident de Villars, grand homme de Dieu et frère de messeigneurs Pierre et Jérôme, archevêques de Vienne, commença cette vénération, se mettant à genoux aux pieds de ce Bienheureux, et ayant fait sa prière, les lui baisa avec révérence, et demanda ses lunettes à monsieur Roland, aumônier de ce saint trépassé, lesquelles il lui bailla. Plusieurs autres personnes demandaient à ses domestiques quelque chose que ce Bienheureux eût touché, et ils leur en donnaient, ce qu'ils recevaient avec grand témoignage de dévotion.

Son corps étant ouvert pour l'embaumer, on apporta très-grande quantité de linge pour recueillir son sang, lesquels étaient pris de part et d'autre et serrés soigneusement, et sont encore gardés avec beaucoup de révérence comme reliques de saint. Son foie fut partagé entre le père provincial des Feuillants et M. Ménard, homme ecclésiastique de grande probité et réputation, lequel nous en envoya une partie.

Son cœur fut porté dans notre monastère de la Visitation de Lyon où il est aujourd'hui gardé avec grande révérence dans un cœur d'argent, où on le voit tout frais, vermeil et mou; il en sort continuellement une certaine liqueur, comme de l'huile, qui détrempe les taffetas dans lesquels l'on le tient plié, et les faut changer souvent pour les donner à plusieurs personnes qui les demandent et reçoivent avec révérence. Messeigneurs les évêques de Langres et de Châlons-sur-Saône l'ont été voir et révérer avec consolation, dont l'un m'écrivit que ce saint cœur était une des belles reliques de France et admirait comme il était si mou et vermeil.

La plupart des Ordres religieux des plus signalés ont fait instance pour avoir des reliques de ce Bienheureux, en sorte qu'il a fallu que monseigneur l'évêque de Genève, son frère et successeur, leur ait distribué les ornements, chasubles, aubes et autres habits sacerdotaux du Bienheureux.

Les petites pierres triangulaires qui se trouvèrent en la place

de son fiel, comme il a été dit ci-dessus en l'article de sa mansuétude, furent aussitôt saisies par ceux qui étaient présents.

Son chapelet fut dispersé à plusieurs personnes de qualité. Monsieur le duc de Nemours, lequel, le propre jour du décès de notre Bienheureux, l'alla voir, et prit à genoux sa bénédiction pour lui et pour monseigneur le prince de Genevois son fils, eut la médaille dudit chapelet.

Ce saint corps étant porté dans l'église de notre monastère de Lyon, il fut visité d'une grande multitude de personnes, et tandis qu'il y fut exposé, le peuple ne cessa d'y aller; ils se mettaient à genoux devant la châsse où était le corps, faisaient leurs prières, et y faisaient toucher les chapelets et autres dévotions qu'ils laissaient reposer sur le corps, et, bref, le vénéraient comme relique d'un saint.

Comme ses domestiques voulurent emporter ce corps saint à Annecy, ceux de Lyon s'y opposèrent, le firent mettre en dépôt dans le chœur des religieuses avec défense de ne le laisser prendre, ni le donner sans leur congé; de sorte qu'après que ses domestiques eurent fait leurs efforts, ils furent contraints de retourner à monseigneur de Genève son frère pour avoir son testament, par lequel il avait ordonné le lieu de sa sépulture; et l'intention du Bienheureux testateur ayant été reconnue par messieurs de Lyon, ils laissèrent enlever le corps, et le firent mettre entre les mains de monsieur le chevalier de Sales son frère, qui était là exprès pour l'accompagner. Ses domestiques furent contraints de l'enlever assez précipitamment, crainte que le peuple ne les en empêchât, comme en effet du depuis ils se sont fort repentis de l'avoir laissé sortir de leur ville.

Par les villages où le corps de ce Bienheureux passait, le peuple venait au devant de lui, se mettait à genoux, baisait la châsse; il y en avait qui se frottaient le visage avec le drap

qui était sur la châsse, témoignant par là l'estime qu'ils faisaient de sa sainteté.

Les églises où on le reposait étaient incontinent remplies de peuple. Madame la marquise de Meximieux, aussitôt qu'elle sut que ce saint corps avait été déposé en l'église de la paroisse de la Valbonne, y accourut avec plusieurs personnes, et le conduisit fort loin jusqu'au port avec toute sa compagnie, et ne bougèrent de là tandis qu'ils purent voir la châsse de ce saint corps l'espace d'une bonne lieue.

Monsieur le marquis d'Urfé, chevalier de l'Ordre de Savoie, courut deux ou trois lieues durant pour aborder ce corps. Incontinent qu'il l'eut abordé, il se mit à genoux, fit sa prière, puis s'étant levé il dit tout haut, qu'il rendait hardiment cette vénération à celui qui le méritait et qu'il tenait pour saint.

Passant au village de Culoz de ce diocèse de Genève, où le peuple de même accourut en affluence avec grande dévotion, il arriva un cas étrange et digne d'une soigneuse remarque. Monsieur le baron de Cusy, monsieur de Pingon son neveu, et le sieur de Fabri étaient en ce même lieu de Culoz; ce dernier ayant vu le grand honneur que le peuple déférait à ce saint corps, dit comme par dérision : *On fait autant d'honneur à ce monsieur de Genève comme si c'était un saint.* Aussitôt il lui prit une défaillance et éblouissement, et demeura sans pouvoir parler quelque peu de temps. Étant revenu de cette espèce de pamoison, la première parole qu'il dit : *Je crois,* dit-il, *que ceci m'est arrivé par la permission de Dieu pour avoir parlé de monseigneur de Genève comme en m'en gaussant.*

Il ne se peut dire l'honneur que les habitants de la ville de Seyssel rendirent à ce corps bienheureux, lui faisant une chapelle ardente; et tout le peuple y accourant lui rendait un grand honneur et vénération en baisant la châsse où le corps était, et y faisant toucher leurs chapelets et médailles; et au sortir de la ville ils accompagnèrent assez loin processionnellement le pré-

corps avec plusieurs flambeaux, et en même ordre qu'ils l'avaient reçu en leur ville. Ils députèrent particulièrement des plus apparents de la ville qui accompagnèrent le corps de ce Bienheureux avec des flambeaux jusque en cette ville d'Annecy.

Approchant ce saint corps de la ville d'Annecy, tout le peuple accourut à la foule pour honorer le corps de son saint pasteur avec tant de larmes et tant de douleur qu'il ne se peut exprimer, bien que la présence de ce sacré dépôt qui leur avait été remis les soulagea un peu. Nous autres religieuses de la Visitation fondions en larmes, et ne pensions pas que jamais aucune joie pût entrer dans nos cœurs, tant la douleur nous avait saisies pour la privation d'un si saint Père et si débonnaire protecteur! Si que notre seule consolation était en la volonté de Dieu, et en la sainteté de ce Bienheureux, nous confiant qu'il nous continuerait son soin paternel.

Il fut posé très-honorablement dans l'église du Sépulcre dessus le tombeau d'un saint religieux, nommé saint André, attendant que l'église cathédrale fût préparée. Le peuple de toute condition, même les soldats lorrains qui étaient ici en garnison, environnaient ce saint corps. C'était à l'envi à qui baiserait la châsse, ou pourrait toucher quelque chose qui fût autour; ils prenaient les cordes des brancards qu'ils partageaient entre eux.

Ce saint corps fut de là porté à l'église de Saint-François, où se fit l'office cathédral, et y furent faits les offices et cérémonies magnifiquement; et par un instinct particulier l'on fit son dais et le drap mortuaire de taffetas blanc, dénotant par là sa pureté et sa sainteté; et sur le soir on apporta le corps de ce Bienheureux dans l'église de ce monastère de la Visitation où il avait ordonné d'être inhumé.

Incontinent après, le peuple y accourut tant de la ville que des lieux circonvoisins, avec démonstration d'une extrême dévotion et vénération, l'appelant SAINT et BIENHEUREUX. Chacun faisait toucher des chapelets à sa châsse, mettait des linges

dessus pour les réserver ou appliquer sur les malades; ils baisaient la châsse, les linges qui étaient autour et le drap de soie qui était dessus; il ne se peut dire la grande dévotion et vénération que chacun lui rendait, laquelle non-seulement continue, mais augmente et accroît journellement, de sorte que notre église, qui n'était quasi point fréquentée, et ne s'y disait tous les jours qu'une messe, l'est maintenant de telle sorte qu'elle ne peut contenir le peuple, lequel souvent demeure dehors, attendant que les autres sortent, de manière que nous sommes contraintes de la faire agrandir; les messes y sont si fréquentes, qu'il a fallu faire dresser des autels pour y satisfaire. Car dès le grand matin jusque bien souvent à midi, et quelquefois après midi, ils sont occupés. L'on y apporte continuellement des vœux, de grandes lampes d'argent, fondation d'huile, comme a fait la duchesse de Nemours, pour y conserver le feu nuit et jour devant le tombeau, qui n'a pas encore été allumé jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Sainteté de déclarer Bienheureux ce fidèle et très-humble Serviteur de Dieu.

Entre les vœux que l'on offre en notre église, c'est particulièrement une grande quantité de cœurs d'or, d'argent et de cire; et particulièrement monseigneur le sérénissime cardinal de Savoie, pour témoigner la dévotion qu'il a au Bienheureux, y a donné un grand et beau cœur d'or pur; et la sérénissime infante Marie, une tête d'argent; et la sérénissime infante Catherine, sa sœur, un riche parement d'autel avec la chasuble de brocadel, et force flambeaux et cierges de cire blanche, des ornements, vaisseaux d'argent pour l'usage de l'église, des linges, comme nappes, aubes, tableaux et autres choses, et tout cela s'offre tant pour actions de grâces des faveurs reçues par l'intercession de notre Bienheureux, que pour en recevoir de nouvelles.

Et le concours y est grand, de marquis, d'ambassadeurs, comtes, barons, seigneurs, dames de qualité, personnes reli-

gieuses, bref, toutes sortes de personnes tant de cette province que d'autres étrangers, chacun s'en retournant avec la grâce obtenue, ou du moins, ainsi qu'assurent ceux qui fréquentent l'église, avec contentement et consolation.

Continuellement on apporte des linges, chapelets et autres dévotions pour reposer dans le cercueil où son corps fut apporté de Lyon [1], et l'on ne saurait exprimer la grande tendresse et dévotion continue que le peuple témoigne auprès de son tombeau. Qui le baisent; qui reposent leurs têtes dessus; qui les bras et les membres où ils ont de l'incommodité. Ils grattent la pierre du tombeau qu'ils portent et gardent avec révérence.

Continuellement on nous demande des reliques de ce Bienheureux. Grands et petits, princes, princesses et gens de toute sorte de qualité les reçoivent avec démonstration d'une grande révérence et dévotion comme reliques d'un saint. Il en a fallu souvent envoyer en plusieurs endroits de la France, de Piémont, de Lorraine, du comté de Bourgogne et autres lieux d'où l'on nous en demande.

L'on a demandé aussi son portrait de tant de lieux que le peintre dit ne pouvoir quasi fournir à autre ouvrage, et les peintres en divers endroits sont occupés en cette sainte besogne. Dans la ville de Grenoble, capitale du Dauphiné, la plupart des maisons se trouvent honorées et heureuses d'avoir le tableau de ce grand Prélat.

Bref, je vois et entends par voix publique et commune que les honneurs que l'on rend partout à ce Bienheureux sont égaux à ceux que l'on rend aux autres saints, étant appelé, tenu, réputé et réclamé de tous et en diverses provinces pour SAINT. Et ceci est vrai, notoire et public.

[1] Ce cercueil est encore précieusement conservé aux archives du 1er monastère de la Visitation d'Annecy.

ARTICLE CINQUANTE-QUATRIÈME.

LES GRACES OBTENUES PAR SON INTERCESSION.

Ad quinquagesimum quartum articulum respondit :

Je dis que plusieurs personnes de ceux qui sont venus en dévotion au tombeau de ce Bienheureux, m'ont assuré d'avoir reçu de grandes grâces miraculeuses, soit pour les guérisons intérieures de l'âme, que pour les extérieures du corps, entre autres d'un jeune enfant, âgé d'environ sept ans, qui ne s'était jamais soutenu sur ses jambes, lesquelles il avait toutes contre-faites, et les genoux contournés et impuissants, à ce qu'assura la mère, laquelle l'apporta au tombeau du Bienheureux; et trois jours après qu'elle eut commencé à faire sa dévotion au saint tombeau, une de nos sœurs tourières apporta au parloir ledit enfant impuissant auparavant, et je l'ai vu marcher en présence de deux pères jésuites qui se trouvèrent au parloir et de quelques unes de nos sœurs, l'enfant démontrant pour ce bénéfice reçu une joie incomparable. Et je sais, et il est notoire que quantité de malades, démoniaques, boiteux, sourds, muets, aveugles ont recours au tombeau de ce Bienheureux, et plusieurs y reçoivent santé, et même qu'il y a quantité de potences [béquilles] crosses et bâtons que les infirmes qui y ont reçu des grâces y ont laissés, et cela je le sais de la voix publique. J'ai appris d'un vertueux ecclésiastique que même l'on ne saurait entrer dans cette église sans ressentir une spéciale dévotion, et que plusieurs personnes, soir et matin quoique l'église ne soit pas ouverte, se mettent à genoux devant la porte, et y font leurs dévotions, et pour cela on est contraint de la fermer fort tard et de l'ouvrir de grand matin. Et tout ceci est vrai, notoire et public.

Je dis de plus, qu'environ vingt-cinq religieuses de ce mo-

nastère, du nombre desquelles je suis, ont à plusieurs et diverses fois, depuis le décès de ce Bienheureux, ressenti en divers lieux de ce monastère des odeurs suaves et extraordinaires qui ne pouvaient provenir des causes naturelles; ce que nous avons reconnu par les soigneuses enquêtes que nous faisions en même temps pour savoir s'il se brûlait ou remuait quelque parfum ou choses odorantes en la maison, ce qui n'était nullement; ce que nous ne pouvons rapporter à autres choses qu'aux visites de ce Bienheureux; et entre les Sœurs il y en a une qui avait perdu tout à fait l'odorat, laquelle sentit d'un même jour douze ou treize fois lesdites odeurs en divers lieux; et moi qui dépose, étant un jour en oraison, affligée et distraite, m'adressant en cette peine au Bienheureux, tout soudain je sentis une odeur très-suave suivie d'un recueillement intérieur extraordinaire. Et ceci est vrai et notoire à tout notre monastère.

ARTICLE CINQUANTE-CINQUIÈME

LES VIES DU SAINT ÉCRITES PAR DIVERS AUTEURS.

Ad quinquagesimum quintum articulum respondit :

J'ai vu et lu les livres des quatre auteurs qui ont écrit sa vie, savoir : le révérend père Jean de Saint-François, général des feuillants; le révérend père Louis de la Rivière, minime; le révérend père Philibert de La Bonneville, provincial des révérends capucins en la province de Savoie, et le sieur de Longue-Terre; et du depuis, un religieux d'un Ordre réformé a fait un abrégé de la vie de ce Bienheureux, tiré desdits auteurs, lequel abrégé est inséré en la Fleur de la vie des Saints. Et ceci est très-vrai, notoire et public

---

CONTINUATION DU PROCÈS-VERBAL

Pour une plus grande et plus mûre diligence, considération et certitude de la vérité, moi Philippe Ducrest, notaire apostolique délégué, j'ai par l'ordre des seigneurs juges et en leur présence, relu mot à mot, à voix haute, claire et distincte, la sus écrite déposition en présence de la révérende Déposante entendant et écoutant, qui, après la lecture terminée, a dit et affirmé de nouveau que toutes ces choses ont été et sont vraies, notoires et publiques, qu'il y a sur tout cela une véritable renommée, et que c'est le dire public notoire et commun qui est dans la bouche de tous.

En foi de cette vérité la susdite Déposante a signé au bas du procès-verbal, en présence desdits seigneurs juges qui ont aussi signé de leur propre main; et moi Philippe Ducrest, notaire apostolique, j'ai signé aussi, et pour plus ample témoignage j'ai apposé mon sceau ordinaire.

Et moi, Sœur Jeanne-Françoise Frémyot, ai déposé ainsi que dessus, et pour signe de vérité me suis soussignée.

Sœur Jeanne-Françoise Frémyot.

Nous, André Frémyot, archevêque de Bourges, juge subdélégué.

Nous, Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, juge subdélégué.

Nous, Georges Ramus, protonotaire apostolique, juge subdélégué.

Et moi, Philippe Ducrest, notaire apostolique susdit.

Je soussigné atteste d'avoir fidèlement extrait mot à mot de ma propre main la présente déposition, qui a cent soixante-deux pages et trois lignes, sur son original contenu dans le sixième volume in-folio du procès fait par autorité apostolique à Annecy, diocèse de Genève, l'année 1658, pour la béatification et canonisation de saint François de Sales, où elle est compulsée à la page deux cent trente jusqu'à la page trois cent quarante-six, et neuf lignes de la suivante.

En foi de quoi après avoir collationné ledit extrait, et l'avoir trouvé conforme en tout et partout audit original, je l'ai paraphé au bas de chaque page et me suis signé. Fait audit Annecy le premier octobre 1721. Ainsi est.

François **DUPARC**,
Protonotaire apostolique.

FIN DE LA COPIE AUTHENTIQUE
CONSERVÉE AU PREMIER MONASTÈRE DE LA VISITATION D'ANNECY.

LETTRE
DE SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT
DE CHANTAL
AU RÉVÉREND PÈRE
DOM JEAN DE SAINT FRANÇOIS
GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FEUILLANTS
SUR LES VERTUS
DE SAINT FRANÇOIS DE SALES[1]

Hélas! mon Révérend Père, que vous me commandez une chose qui est bien au-dessus de ma capacité! non, certes, que Dieu ne m'ait donné une plus grande connaissance de l'intérieur de mon Bienheureux Père que mon indignité ne méritait, et surtout depuis son décès, Dieu m'en a favorisée : car l'objet m'étant présent, l'admiration et le contentement que je recevais m'offusquaient un peu (au moins il me semble); mais je confesse tout simplement à votre cœur paternel que je n'ai point de suffisance pour m'en exprimer.

Néanmoins, pour obéir à Votre Révérence, et pour l'amour et respect que je dois à l'autorité par laquelle vous me commandez, je vais écrire simplement en la présence de Dieu ce qui me viendra en vue.

[1] Le Père Dom Goulu, général des Feuillants, appelé en religion Dom Jean de Saint-François, est un des premiers auteurs qui ait écrit la vie de saint François de Sales. Il la fit imprimer en 1624, dix-huit mois après la mort du Saint. Il avait eu recours à sainte de Chantal pour lui demander des mémoires sur les vertus de son Bienheureux Père. Elle lui répondit par cette lettre qui fut écrite plus de trois ans avant sa déposition pour la canonisation du Bienheureux évêque.

Premièrement, mon très-cher Père, je vous dirai que j'ai reconnu en mon Bienheureux Père et seigneur un don de très-parfaite foi[1], laquelle était accompagnée de grande clarté, de certitude, de goût et de suavité extrême. Il m'en a fait des discours admirables, et me dit une fois que Dieu l'avait gratifié de beaucoup de lumières et connaissances pour l'intelligence des mystères de notre sainte foi, et qu'il pensait bien posséder le sens et l'intention de l'Église en ce qu'elle enseigne à ses enfants; mais de ceci sa vie et ses œuvres rendent témoignage.

Dieu avait répandu au centre de cette très-sainte âme, ou, comme il dit, en la cime de son esprit, une lumière, mais si claire, qu'il voyait d'une simple vue les vérités de la foi et leur excellence : ce qui lui causait de grandes ardeurs, des extases et des ravissements de volonté; et il se soumettait à ces vérités qui lui étaient montrées par un simple acquiescement et sentiment de sa volonté. Il appelait le lieu où se faisaient ces clartés, le sanctuaire de Dieu, où rien n'entre que la seule âme avec son Dieu. C'était le lieu de ses retraites, et son plus ordinaire séjour : car, nonobstant ses continuelles occupations extérieures, il tenait son esprit en cette solitude intérieure tant qu'il pouvait.

J'ai toujours vu ce Bienheureux aspirer et ne respirer que le seul désir de vivre selon les vérités de la foi et des maximes de l'Évangile; cela se verra ès mémoires [2].

Il disait que la vraie manière de servir Dieu était de le suivre, et marcher après lui sur la fine pointe de l'âme, sans aucun appui de consolation, de sentiments ou de lumière que celle de la foi nue et simple, c'est pourquoi il aimait les délaissements, les abandonnements et désolations intérieures. Il me dit une fois qu'il ne prenait point garde s'il était en consolation ou déso-

[1] Voir l'article 24 de la Déposition.

[2] On voit par là que cette lettre était accompagnée de quelques mémoires qui malheureusement n'ont pas été conservés.

lation, et que quand Notre-Seigneur lui donnait de bons sentiments, il les recevait en simplicité : s'il ne lui en donnait point, il n'y pensait pas; mais c'est la vérité, que pour l'ordinaire il avait de grandes suavités intérieures, et l'on voyait cela en son visage pour peu qu'il se retirât en lui-même, ce qu'il faisait fréquemment.

Aussi tirait-il de bonnes pensées de toutes choses, convertissant tout au profit de l'âme; mais surtout il recevait ces grandes lumières en se préparant pour ses sermons, ce qu'il faisait ordinairement en se promenant; et m'a dit qu'il tirait l'oraison de l'étude, et en sortait fort éclairé et affectionné.

Il y a plusieurs années qu'il me dit qu'il n'avait pas des goûts sensibles en l'oraison [1], et que Dieu opérait en lui par des clartés et sentiments insensibles qu'il répandait en la partie intellectuelle de son âme; que la partie inférieure n'y avait aucune part. A l'ordinaire c'étaient des vues et sentiments de l'unité, très-simples, et des émanations divines auxquelles il ne s'enfonçait pas, mais les recevait simplement avec une très-profonde révérence et humilité; car sa méthode était de se tenir très-humble, très-petit, et très-abaissé devant son Dieu, avec une singulière révérence et confiance, comme un enfant d'amour.

Souvent il m'a écrit que, quand je le verrais, je le fisse ressouvenir de me dire ce que Dieu lui avait donné en la sainte oraison; et comme je le lui demandais, il me répondit : « Ce » sont des choses si minces, si simples et délicates, que l'on ne » les peut dire quand elles sont passées; les effets en demeu» rent seulement dans l'âme. »

Plusieurs années avant son décès, il ne prenait quasi plus de temps pour faire l'oraison, car les affaires l'accablaient; et, un jour, je lui demandais s'il l'avait faite. « Non, me dit-il, mais

[1] Voir l'article 33 de la Déposition.

» je fais bien ce qui la vaut. » C'est qu'il se tenait toujours en cette union avec Dieu; et disait qu'en cette vie il faut faire l'oraison d'œuvre et d'action. Mais c'est la vérité, que sa vie était une continuelle oraison.

Par ce qui est dit, il est aisé à croire que ce Bienheureux ne se contentait pas seulement de jouir de la délicieuse union de son âme avec son Dieu en l'oraison. Non, certes; car il aimait également la volonté de Dieu en tout[1], mais cela assurément. Et je crois qu'en ses dernières années il était parvenu à telle pureté, que même il ne voulait, il n'aimait, il ne voyait plus que Dieu en toutes choses : aussi le voyait-on absorbé en Dieu, et disait qu'il n'y avait plus rien au monde qui lui pût donner du contentement que Dieu, et ainsi il vivait, non plus lui, certes, mais Jésus-Christ vivait en lui. Cet amour général de la volonté de Dieu était d'autant plus excellent et pur, que cette âme n'était pas sujette à changer ni à se tromper, à cause de la très-claire lumière que Dieu y avait répandue, par laquelle il voyait naître les mouvements de l'amour-propre, qu'il retranchait fidèlement, afin de s'unir toujours plus purement à Dieu. Aussi m'a-t-il dit que quelquefois, au fort de ses plus grandes afflictions, il sentait une douceur cent fois plus douce qu'à l'ordinaire; car, par le moyen de cette union intime, les choses plus amères lui étaient rendues savoureuses.

Mais si Votre Révérence veut voir clairement l'état de cette très-sainte âme sur ce sujet, qu'elle lise, s'il lui plaît, les trois ou quatre derniers chapitres du neuvième livre de l'Amour divin. Il animait toutes ses actions du seul motif du divin bon plaisir. Et véritablement (comme il est dit en ce livre sacré), il ne demandait ni au ciel, ni en la terre, que de voir la volonté de Dieu accomplie. Combien de fois a-t-il prononcé d'un sentiment tout extatique ces paroles de David : « *O Seigneur, qu'y-*

[1] Voir l'article 39 de la Déposition.

» *a-t-il au ciel pour moi, et que veux-je en terre, sinon vous?* » *Vous êtes ma part et mon héritage éternellement.* » Aussi, ce qui n'était pas Dieu ne lui était rien, et c'était sa maxime.

De cette union si parfaite procédaient ses éminentes vertus que chacun a pu remarquer; cette générale et universelle indifférence que l'on voyait ordinairement en lui. Et, certes, je ne lis point les chapitres qui en traitent au neuvième livre de l'Amour divin, que je ne voie clairement qu'il pratiquait ce qu'il enseignait, selon les occasions.

Ce document si peu connu, et toutefois si excellent, NE DEMANDEZ RIEN, NE DÉSIREZ RIEN, NE REFUSEZ RIEN, lequel il a pratiqué si fidèlement jusqu'à l'extrémité de sa vie, ne pouvait partir que d'une âme entièrement indifférente, et morte à soi-même. Son égalité d'esprit était incomparable : car qui l'a jamais vu changer de posture en nulle sorte d'action, quoique je lui aie vu recevoir de rudes attaques; mais cela se prouve par les mémoires.

Ce n'était pas qu'il n'eût de vifs ressentissements[1], surtout quand Dieu en était offensé, et le prochain opprimé; on le voyait en ces occasions se taire et se retirer en lui-même avec Dieu, et demeurait là en silence, ne laissant toutefois de travailler, et promptement, pour remédier au mal arrivé, car il était le refuge, le secours et l'appui de tous.

La paix de son cœur n'était-elle pas divine et tout à fait imperturbable? Aussi était-elle établie en la parfaite mortification de ses passions, et en la totale soumission de son âme à Dieu. « Qu'est-ce, me dit-il à Lyon, qui saurait ébranler notre paix? » Certes, quand tout se bouleverserait sens dessus dessous, je » ne m'en troublerais pas : car que vaut tout le monde ensemble, » en comparaison de la paix du cœur? »

Cette fermeté procédait, ce me semble, de son attentive et

[1] Voir l'article 37 de la Déposition.

vive foi, car il regardait partir tous les événements, grands e petits, de l'ordre de cette divine Providence, en laquelle il se reposait avec plus de tranquillité que jamais ne fit enfant unique dans le sein de sa mère. Il nous disait aussi que Notre-Seigneur lui avait enseigné cette leçon dès sa jeunesse, et que s'il fût venu à renaître, il eût plus méprisé la prudence humaine que jamais, et se fût tout à fait laissé gouverner à la divine Providence. Il avait des lumières très-grandes sur ce sujet, et y portait fort les âmes qu'il conseillait et gouvernait.

Pour les affaires qu'il entreprenait, et que Dieu lui avait commises, il les a toujours toutes ménagées, et conduites à l'abri de ce souverain gouvernement; et jamais il n'était plus assuré d'une affaire, ni plus content parmi les hasards, que lorsqu'il n'avait point d'autre appui [1]. Quand, selon la prudence humaine, il prévoyait de l'impossibilité pour l'exécution du dessein que Dieu lui avait commis, il était si ferme en sa confiance, que rien ne l'ébranlait; et là-dessus il vivait sans souci. Je le remarquai quand il eut résolu d'établir notre Congrégation; il disait : « Je ne vois point de jour pour cela, mais je » m'assure que Dieu le fera. » Ce qui arriva en beaucoup moins de temps qu'il ne pensait.

A ce propos, il me vient en l'esprit qu'une fois (il y a longues années), il fut attaqué d'une vive passion qui le travaillait fort; il m'écrivit : « Je suis fort pressé, et me semble » que je n'ai nulle force pour résister, et que je succom- » berais si l'occasion m'était présente; mais plus je me sens » faible, plus ma confiance est en Dieu, et m'assure qu'en » présence des objets je serais revêtu de force et de la vertu » de Dieu, et que je dévorerais mes ennemis comme des » agnelets. »

Notre Saint n'était pas exempt des sentiments et émotions des

[1] Voir article 28 § 3 de la Déposition.

passions, et ne voulait pas que l'on désirât d'en être affranchi; il n'en faisait point d'état que pour les gourmander, *à quoi,* disait-il, *il se plaisait.* Il disait aussi qu'elles nous servaient à pratiquer les vertus les plus excellentes, et à les établir plus solidement en l'âme. Mais il est vrai qu'il avait une si absolue autorité sur ses passions, qu'elles lui obéissaient comme des esclaves; et sur la fin il n'en paraissait quasi plus.

Mon très-cher Père, c'était l'âme la plus hardie, la plus généreuse et puissante à supporter les charges et travaux, et à poursuivre les entreprises que Dieu lui inspirait, que l'on ait su voir. Jamais il n'en démordait, et il disait que quand Notre-Seigneur nous commet une affaire, il ne la fallait point abandonner, mais avoir le courage de vaincre toutes les difficultés. Certes, mon très-cher Père, c'était une grande force d'esprit que de persévérer au bien comme notre Saint a fait. Qui l'a jamais vu s'oublier, ni perdre un seul brin de la modestie? Qui a vu sa patience ébranlée, ni son âme altérée contre qui ce soit? aussi avait-il un cœur tout à fait innocent. Jamais il ne fit aucun acte de malice ou amertume de cœur : non, certes, jamais a-t-on vu un cœur si doux, si humble, si débonnaire, gracieux et affable, qu'était le sien?

Et avec cela, quelle était l'excellence et solidité de la prudence et sagesse naturelle et surnaturelle, que Dieu avait répandue dans son esprit, qui était le plus clair, le plus net et universel qu'on ait jamais vu. Notre-Seigneur n'avait rien oublié pour la perfection de cet ouvrage, que sa main puissante et miséricordieuse s'était elle-même formé.

Enfin, la divine Bonté avait mis dans cette sainte âme une charité parfaite; et comme il dit que la charité entrant dans une âme, y loge avec elle tout le train des vertus[1], certes, elle les avait placées et rangées dans son cœur avec un ordre admi-

[1] *Traité de l'Amour de Dieu,* liv. XI, chap. 8.

rable; chacune y tenait le rang et l'autorité qui lui appartenait: l'une n'entreprenait rien sans l'autre, car il voyait clairement ce qui convenait à chacune, et les degrés de leurs perfections; et toutes produisaient leurs actions selon les occasions qui se présentaient, et à mesure que la charité l'excitait à cela doucement et sans éclat : car jamais il ne faisait des mystères [1], ni rien qui donnât de l'admiration à ceux qui ne regardent que l'écorce et l'extérieur. Point de singularité, point d'action, ni de ces vertus éclatantes qui donnent dans les yeux de ceux qui les regardent, et font admirer le vulgaire. Il se tenait dans le train commun, mais d'une manière si divine et céleste, qu'il me semble que rien n'était si admirable en sa vie que cela.

Quand il priait, quand il était à l'Office, ou qu'il disait la très-sainte messe, à laquelle il paraissait un ange pour la grande splendeur qui était en son visage, vous ne lui voyiez faire aucune simagrée, ni même quasi lever ou fermer les yeux; mais il les tenait modestement abaissés, sans faire des mouvements, que ceux qui étaient nécessaires. Et cependant, on lui voyait un visage pacifique, doux et grave, et l'on pouvait juger qu'il était dans une profonde tranquillité.

Quiconque le voyait et l'observait en cette action, était infailliblement touché, surtout quand il consacrait [2], car il prenait encore une nouvelle splendeur; on l'a remarqué mille fois; aussi, avait-il un amour tout spécial au très-saint Sacrement : c'était sa vraie vie et sa seule force. O Dieu! quelle ardente et savoureuse dévotion avait-il, quand il le portait aux processions! vous l'eussiez vu comme un chérubin tout lumineux. Il avait des ardeurs autour de ce divin Sacrement, inexplicables; mais il en a été parlé ailleurs, et de sa dévotion incomparable à Notre-Dame; c'est pourquoi je n'en parlerai pas.

[1] C'est-à-dire des choses extraordinaires et singulières.
[2] Voir les articles 33 et 38 de la Déposition.

O Jésus! que l'ordre que Dieu avait mis en cette bienheureuse âme était admirable! tout était si rangé, si calme, et la lumière de Dieu si claire, qu'il voyait jusqu'aux moindres atomes de ses mouvements. Il avait une vue si pénétrante pour ce qui regardait la perfection de l'esprit, qu'il la discernait entre les choses les plus délicates et épurées; et jamais cette pure âme ne souffrait volontairement ce qu'elle voyait de moins parfait, car son amour plein de zèle ne le lui eût pas permis. Ce n'est pas qu'il ne commît quelque imperfection, mais c'était par pure surprise et infirmité. Mais qu'il en eût laissé attacher une seule à son cœur, pour petite qu'elle fût, je ne l'ai pas connu; au contraire, cette âme était plus pure que le soleil, et plus blanche que la neige, en ses actions, en ses résolutions, en ses desseins et affections. Enfin, ce n'était que pureté, qu'humilité, simplicité et unité d'esprit avec son Dieu.

Aussi, était-ce chose ravissante de l'ouïr parler de Dieu et de la perfection. Il avait des termes si précis et intelligibles, qu'il faisait comprendre avec grande facilité les choses les plus délicates et relevées de la vie sipirituelle. Il n'avait pas cette lumière si pénétrante pour lui seul; chacun a vu et connu que Dieu lui avait communiqué un don spécial pour la conduite des âmes, et qu'il les gouvernait avec une dextérité toute céleste. Il pénétrait le fond des cœurs, et voyait clairement leur état, et par quel mouvement ils agissaient : et tout le monde sait sa charité incomparable pour les âmes, et que ses délices étaient de travailler autour d'elles. Il était infatigable en cela, et ne cessait jamais qu'il ne leur eût donné la paix, et mis leurs consciences en état de salut. Quand aux pécheurs qui se voulaient convertir, et qu'il voyait faibles, qu'est-ce qu'il ne faisait pas autour d'eux? Il se faisait pécheur avec eux : il pleurait avec eux leurs péchés, et mêlait tellement son cœur avec celui des pénitents, que jamais aucun ne lui a rien su celer.

Or, selon mon jugement, il me semble que le zèle du salut

des âmes était la vertu dominante en notre Bienheureux Père; car, en certaine façon, vous eussiez quelquefois dit qu'il laissait le service qui regarde immédiatement Dieu, pour préférer celui du prochain. Bon Dieu! quelle tendresse! quelle douceur! quel support! quel travail! enfin il s'y est consumé.

Mais encore faut-il dire ceci, qui est remarquable :

Notre-Seigneur avait ordonné la charité en cette sainte âme; car, autant d'âmes qu'il aimait particulièrement (qui étaient en nombre infini), autant de divers degrés d'amour il avait pour elles; il les aimait toutes parfaitement et purement, selon leur rang, mais pas une également. Il remarquait en chacune ce qu'il pouvait connaître de plus estimable, pour leur donner le rang en sa dilection, selon son devoir et selon la mesure de la grâce en elles. Il portait un respect non pareil à ses prochains, parce qu'il regardait Dieu en eux, et eux en Dieu. Quant à sa dignité, quel honneur et respect lui portait-il! Certes, son humilité n'empêchait point l'exercice de la gravité, majesté et révérence due à sa qualité d'évêque.

Mon Dieu! oserais-je dire! Je le dis, s'il se peut; il me semble naïvement que mon Bienheureux Père était une image vivante en laquelle le Fils de Dieu Notre-Seigneur était peint; car, véritablement l'ordre et l'économie de cette sainte âme étaient tout à fait surnaturels et divins. Je ne suis pas seule en cette pensée; quantité de gens m'ont dit que quand ils voyaient ce Bienheureux, il leur semblait voir Notre-Seigneur en terre.

Je suis, mon Révérend Père,

Votre très-humble, très-obéissante indigne fille et servante en Notre-Seigneur,

Sœur Jeanne-Françoise Frémyot,

De la Visitation Sainte-Marie.

DIEU SOIT BÉNI!

OPUSCULES

PETIT TRAITÉ SUR L'ORAISON

OU RECUEIL

DES PLUS BEAUX ENSEIGNEMENTS DE LA SAINTE

SUR LA MANIÈRE

DE CONVERSER AVEC DIEU[1]

Le premier avis pour l'oraison, mes chères filles, c'est que l'âme qui veut la faire, doit, si elle n'est extraordinairement attirée et élevée à Dieu, se bien préparer selon le dire du Sage : *Avant l'oraison prépare ton âme, pense où tu vas, à qui tu dois parler.*.

Tant d'oraisons mal faites ne proviennent que du défaut de préparation; cette préparation est double : l'une éloignée et l'autre voisine. L'éloignée n'est autre que la paix de la conscience, la garde de ses sens, une vue ordinaire de Dieu, une conversation familière avec sa divine Majesté en son intérieur, surtout avoir l'âme affranchie de toutes affections et passions déréglées; enfin, il faut se dépouiller de tout ce qui peut troubler l'esprit et la conscience, et nous empêcher de nous tenir dans le recueillement et la liberté intérieure.

La mortification et l'oraison sont les deux ailes de la colombe pour s'envoler dans quelques saintes retraites, afin de trouver son repos avec Dieu, loin du commerce des hommes; et comme les oiseaux ne sauraient se guinder en haut avec une aile seule,

[1] Extrait d'un très-vieux manuscrit des contemporaines de la Sainte, conservé aux Archives du 1er monastère de la Visitation d'Annecy.

aussi ne doit-on pas se persuader qu'avec la seule mortification, sans oraison, une âme puisse prendre le vol pour s'élever à Dieu. La mortification sans oraison est une peine inutile; l'oraison sans la mortification est une viande sans sel qui se corrompt aisément; c'est donc une nécessité de donner à nos âmes ces deux ailes pour prendre le vol jusqu'à la cour céleste, où l'on doit trouver le rassasiement du cœur dans la conversation avec Dieu.

Il faut, mes filles, se dénuer entièrement de tout, renoncer courageusement à toutes les créatures, s'adonnant à la mortification de ses passions pour s'en rendre maître, foulant aux pieds leur rébellion; il faut contraindre la propre volonté à subir le joug, le propre jugement à être souple, voulant, en tout ce qui regarde l'intérieur, dépendre de Dieu.

La grande méthode de l'oraison, c'est qu'il n'y en a point, quand le Saint-Esprit s'est rendu maître de la personne qui médite, car il en fait ce qu'il lui plaît, sans qu'il y ait pour lors ni règles ni méthodes. Il faut que l'âme soit entre les mains de Dieu, comme l'argile entre les mains du potier pour en composer toutes sortes de vases, ou ainsi qu'une cire molle pour recevoir l'impression du cachet, ou comme une table blanche sur laquelle le Saint-Esprit écrit ses divines volontés. Si allant à l'oraison l'on pouvait se rendre une pure capacité pour recevoir l'esprit de Dieu, cela suffirait pour toute méthode; l'oraison se doit faire par grâce, et non par artifice. Entrez en l'oraison par la foi, demeurez-y par l'espérance, et n'en sortez que par la charité qui ne demande que d'agir et de souffrir.

La première disposition à l'oraison, c'est la pureté d'intention par laquelle nous rapportons tout à la seule gloire de Dieu; la seconde, une résignation parfaite, nous rendant indifférentes à tout ce qui nous peut arriver; la troisième, un vrai renoncement à nos vues propres, ne nous appliquant qu'à ce que Dieu nous applique.

Allant à l'oraison, il faut rappeler toutes les puissances de son âme en l'intérieur, et se dire à soi-même : Mon âme, tu vas paraître devant Dieu et traiter avec lui; faisons trêve à toute autre chose.

Croyez-moi, mes chères filles, apportez à l'oraison la plus grande tranquillité de cœur que vous pourrez; renfermez-vous dans ce petit ciel intérieur sans vous laisser distraire par les objets des sens, et croyez assurément que vous ne manquerez point de boire de l'*eau de la citerne.*

Pour se mettre en la présence de Dieu, vous vous le représenterez remplissant tout l'univers, et le regarderez en tous lieux, comme l'air que nous savons être partout. Quelquefois, on peut regarder Dieu autour de nous, nous environnant de toutes parts, et nous, étant dans lui, ainsi que le poisson dans la mer, et les oiseaux environnés de l'air. Ou bien il faut nous retirer en nous-même dans le cabinet de notre intérieur, et là, d'un œil ferme et tranquille, regarder comme l'essence divine est dans toute notre âme et remplit tout notre intérieur, voir comme le Père s'y contemple, et comme le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit. On peut aussi regarder Jésus-Christ au Saint-Sacrement de l'autel; et, pour l'y honorer, il suffit de savoir ce que la foi nous apprend, que c'est Dieu humanisé, et que cette même humanité est assise à la droite du Père Éternel. Enfin, il faut nous humilier et nous confesser indigne de parler à Dieu, disant avec Abraham : *Je parlerai à mon Seigneur, moi qui ne suis que poudre et cendre.*

L'heure étant venue de faire l'oraison, notre esprit qui attendait cette heureux moment avec une sainte impatience, se doit incontinent lever à ce signal pour recevoir l'honneur qu'on lui veut faire, puis invoquer le Saint-Esprit, la Sainte Vierge, son bon Ange, et prendre quelques Saints pour avocats de l'oraison, et pour demeurer avec nous devant Dieu.

La disposition la plus convenable à l'oraison, c'est d'y aller

avec un cœur dépouillé, et que l'âme, selon toutes ses puissances et ressorts intérieurs, comparaisse à nu devant Dieu, et se soumette à ses desseins, le faisant même parfois par un acte formel et un dessein renouvelé.

L'oraison pour être bonne doit être faite avec attention et révérence; et, à vrai dire, serait-il raisonnable que Dieu, devant qui les séraphins s'abîment de respect, exauçât une personne qui lui parle avec irrévérence?

Il faut s'occuper selon son attrait, ou par la considération ou par la simple vue de Dieu, selon qu'il nous conduira.

Il faut conclure la méditation par trois actions qu'il ne faut jamais manquer de faire : la première, c'est l'action de grâce; la seconde, l'offrande; la troisième, la supplication, par laquelle nous demandons l'assistance de Dieu pour exécuter les bonnes résolutions que nous avons faites. Il faut cueillir un petit bouquet de dévotion des principales affections que nous avons eues, pour l'odorer le long de la journée.

L'essence de l'oraison mentale, disait notre B. Père, consiste proprement à parler à nous-même et avec Dieu, le louant et bénissant à cause de ce qu'il est, lui parlant comme un enfant à son père, un disciple à son maître, un vassal à son roi, un pauvre à un riche, un criminel à son juge, une épouse à son époux; enfin, comme à notre fidèle ami, comme une ignorante qui demeure dans un humble silence, ne sachant parler, mendiant à la porte de la cour céleste les trésors divins.

Si en l'oraison l'âme sent quelques touches de Dieu, par lesquelles il montre qu'il se veut communiquer à elle, il faut alors cesser toute opération et s'arrêter tout court, pour donner lieu à sa venue, et ne la point empêcher par des actions faites à contre-temps, mais se disposer avec le silence intérieur et un profond respect à les recevoir; parfois, sentant ses approches, l'âme pourra dire : *Parlez, Seigneur, votre servante vous écoute!* puis, élargir son cœur avec tranquillité, et acquiescer

à l'infusion de la grâce, qu'il faudra faire valoir, d'après le mouvement reçu à l'oraison.

Il faut se tenir ferme en l'oraison et ne jamais la quitter; car, en ce jeu, qui la quitte, la perd; si l'on fait semblant de ne vous pas écouter, criez encore plus haut; si l'on vous chasse par une porte, entrez par l'autre; si l'on vous dit, comme à la Cananéenne, que vous ne méritez pas la grâce que vous demandez, avouez qu'aussi ne prétendez-vous pas aux grâces exquises, mais seulement de manger les miettes qui tombent de la table divine.

Comme Dieu est infiniment élevé, il faut que l'âme s'élève aussi infiniment pour arriver à Lui. L'Époux céleste parlant de son Épouse, lorsqu'elle s'emploie à l'oraison, la compare à *un rayon de fumée qui monte vers le ciel* sans trouver rien qui l'arrête.

Comprenons, mes chères filles, quel honneur ce nous est d'être à l'oraison, tout autant de temps et aussi secrètement que nous voudrons. Quiconque obtient de son prince une heure d'audience s'estime bienheureux; et notre Dieu, devant qui les rois de la terre sont moins qu'une étincelle en la présence du soleil et qu'un vermisseau devant les plus hauts séraphins, ce grand Dieu, néanmoins, se montre disposé à nous écouter, à quelque heure du jour et de la nuit qu'il nous plaise de choisir pour lui parler.

Il n'y a que le cœur qui soit absolument nécessaire à l'oraison, et comme sans cette partie tout le reste n'est qu'une vaine apparence, aussi avec elle seule nous ne manquons jamais de rien. Il ne faut pas s'étonner si ceux qui s'emploient à l'oraison font si peu d'état de la terre, parce qu'étant toujours avec Dieu ils se trouvent dans une si grande élévation, et regardent de si loin les choses temporelles, qu'ils les perdent quasi de vue.

Saint Jean Climacus appelle l'oraison, le salut du monde, l'office des Anges, la source des grâces, et la plus illustre possession que les hommes puissent avoir en ce monde, comme

voulant dire, que demeurant en la possession d'un si grand bien, ils se mettent peu en peine de tous les autres.

Il n'importe quelles choses Dieu opère en l'âme, parce qu'elle ne doit pas être attachée à ce que Dieu opère en elle; mais à Dieu opérant en elle.

L'âme qui a appris de Notre-Seigneur à entrer au dedans de soi-même, à soupirer pour sa présence dans l'intime retraite de son cœur, je ne sais si elle ne choisirait pas pour un temps d'endurer les peines de l'enfer, plutôt que de retourner aux délices, ou pour mieux dire aux ennuis de la terre. Plus nous nous viderons de ce qui n'est pas Dieu, plus il nous remplira de lui-même; perdons le soin de nous-même afin que Dieu s'en charge.

L'âme exerce le silence mystique lorsque ne parlant à aucune créature, ni même à Dieu, elle écoute avec une grande attention en son intérieur : ce silence honore Dieu d'une facon très-relevée. Le silence apporte des biens immenses à l'âme, la désappliquant des créatures pour l'appliquer à Dieu, qui est l'unique principe de sa pureté. Il est dit dans la sainte Écriture : *Écoute, Israël, et ne dis mot!* Tâchons donc de nous taire avec les créatures et d'écouter Dieu. Une seule de ses paroles vaut mieux que dix mille que nous lui saurions dire.

Dieu se communique spirituellement, touchant le plus profond du cœur de ses inspirations, s'unissant si doucement à l'âme que cela ne se peut exprimer; mais tout aboutit à ce point, que quiconque se conjoint avec Dieu devient un même esprit avec lui. Noyez-vous dans cet océan de sainteté, de pureté infinie, ce sera pour jouer à qui perd gagne. Le Cœur divin ne vous manquera jamais, je vous en assure, mes chères filles, si nous ne lui manquons; encore ne nous manquera-t-il pas parce que sa fidélité est plus grande que notre infidélité. Il n'est pas de ceux qui rompent la foi à qui la leur rompt, et

nous le trouverons toujours disposé à nous dire : *Revenez, Sulamite, revenez.*

Humilions-nous devant la grandeur de Dieu, anéantissons-nous devant cette incompréhensibilité adorable, perdons-nous pour jamais sans plus nous chercher, perdons-nous dans ce divin abîme. Si nous pouvions dire en vérité ces deux mots : *Mon Dieu est mon tout,* nous ne nous ennuierions jamais à l'oraison, car quand on y serait ennuyé, ces deux mots bien dits charmeraient l'ennui. David dit que *Dieu écoute le désir des pauvres,* c'est pourquoi il suffit pour bien faire oraison de lui dire : *Tout mon désir est devant vous et mes gémissements ne vous sont point cachés.*

Saint Bonaventure nous donne ce conseil pour l'oraison, disant : *Lorsque tu désires que Dieu s'incline à toi profondément, porte les plaies de Jésus crucifié dans ton cœur.*

Il y a une oraison d'une attention tranquille de l'âme à Dieu, qui va modérant l'activité trop grande des facultés, et qui la met en silence intérieur et dans un repos de ses puissances. Hé! qu'il est bon d'écouter plus souvent Dieu, en notre intérieur, que de lui parler.

Il y a une oraison où l'âme est par état dans cette tranquillité, et sans faire aucun acte, elle est cependant dans la disposition réelle de vouloir tout ce que Dieu voudra faire d'elle; et cet amour de la volonté de Dieu est sa nourriture.

Il y a une oraison par application d'âme à Dieu, c'est lorsque selon toutes ses facultés elle est occupée de Dieu, sans qu'elle se rende compte de l'action de ses facultés.

Il y a une voie de combats et de peines, c'est quand on est sous la pression de quelques tentations continuelles et violentes; cette voie demande une grande fidélité à Dieu, avec un suave et simple détour des sujets de peine.

Il y a une oraison de pauvreté et délaissement, c'est quand l'âme ne peut former aucun acte, ni même surmonter sa peine

que par patience et humilité; alors qu'elle se serve de ces remèdes : qu'elle accepte sa pauvreté en esprit de pénitence; et, par hommage à la justice divine, qu'elle s'unisse à la pauvreté du Fils de Dieu.

Les sécheresses que nous sentons à l'oraison n'ont autre source que le défaut d'amour de Dieu ; l'âme qui aime s'occupe aisément de ce qu'elle aime. Si l'esprit ne dit rien, faisons parler le cœur; quand nous ne dirions autre chose à Dieu, sinon que nous l'aimons, qu'il est digne d'être aimé, c'est assez, il n'est pas besoin avec lui de tant de discours. Les Anges dans le ciel ne disent que ce mot : SANCTUS, c'est là toutes leurs oraisons, et dans le séjour de la béatitude ils ne sont occupés que de cette seule parole, par hommage à l'unique parole de Dieu dans l'éternité.

Dieu est lumière et ténèbres tout ensemble; il est lumière ou ténèbres à qui bon lui semble. S'il veut être ténèbres pour vous, ne cherchez pas autre chose; c'est traiter les choses de Dieu plus dignement de ne les regarder que dans la lumière ténébreuse de la foi sans les vouloir pénétrer, je dis même que par les lumières de la grâce, parce qu'il y a plus de respect de s'abaisser devant les mystères par humilité, que de s'élever vers les mystères par intelligence.

La foi est la lumière du nouveau monde, c'est la science des Saints. Dans l'oraison il y a plus à écouter qu'à parler; c'est à nous d'écouter le Fils de Dieu et non de parler; nous ne sommes pas dignes de parler devant lui, laissons à Dieu le choix du discours, sans nous mettre en peine d'en chercher en nous-même. Dieu ne parle au cœur que dans le recueillement. Vous n'avez point, dites-vous, ma chère fille, de pensées, vous n'avez point de sentiments de Dieu; mais, si vous avez Dieu, qu'avez-vous à faire d'autre chose, que vous reste-t-il à désirer?

Vous êtes à l'oraison, Dieu ne vous donne rien, ne sauriez-vous faire autre chose, adorez-le, adorez sa présence, ses voies,

ses opérations; il n'est pas besoin pour cela de grandes pensées, vous l'adorez mieux par le silence que par le discours. Ne pouvez-vous rien faire du tout, souffrez; si vous ne faites l'oraison en agissant, vous la ferez en pâtissant. Dans ces extrémités, tournez-vous vers la Sainte Vierge ou quelques Saints; priez-les de faire oraison pour vous, ou de vous donner part à celle qu'ils font continuellement au ciel.

Faut-il être tout à fait oisif et inutile à l'oraison? Non, ma fille, il faut soumettre notre esprit au Saint-Esprit qui veut en être la lumière et le guide. Quand vous ne feriez autre chose que de demeurer en la présence de Dieu et consumer devant lui votre vie, comme un cierge qui se consume devant le Saint-Sacrement, ne seriez-vous pas bienheureuse?

Pour faire une bonne et parfaite oraison, il faut s'oublier soi-même et se perdre pour Dieu; ne nous flattons point, Dieu veut de nous ce sacrifice, il ne nous guidera pas pour moins. Il n'y a aucun état où il prenne plus plaisir de nous voir, que dans celui de l'humiliation. Ce n'est pas assez d'être petit devant Dieu, il faut y être *rien;* c'est là le fondement sur quoi il édifie, car il se plaît de travailler sur le néant. Il y fait des choses d'autant plus grandes que notre anéantissement est plus parfait. Soit que Dieu vous donne, soit qu'il vous ôte, soit qu'il vous dépouille et vous prive même de ce que vous avez, soumettez-vous humblement à sa conduite, prenez son parti contre vous-même, et ne cherchez appui ni support en aucune chose.

Quand vous êtes à l'oraison, il ne faut voir ni écouter autre chose que Dieu; s'il se présentait même à vous un Ange, vous ne devriez pas le regarder, car vous parlez à plus grand que lui.

Une âme toujours bien disposée est toujours prête à faire oraison, même fait toujours oraison. Montrez à Dieu que vous l'aimez jusqu'à ce point, que de le vouloir aussi bien aimer pour peu que pour beaucoup.

Quand nous sommes délaissées de toute autre chose, c'est

alors que nous sommes moins délaissées de Dieu. Il n'est jamais plus invité à nous secourir que lorsqu'il nous voit privées de tout autre secours. Si Dieu est invité à nous secourir quand il nous voit privées de toutes choses, combien plus quand il nous prive de lui-même. Hé! donc, qu'importe d'être délaissées de Dieu pourvu que l'on soit écoutées de lui. Qui ne sera bien aise d'être privé pour l'amour de lui de tout ce qui est au ciel et en la terre, et de lui-même pour l'amour de lui-même, afin de lui pouvoir dire : « *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que dois-je chercher sur la terre, hors de mon Dieu?* »

QUESTIONS

ADRESSÉES PAR ÉCRIT A LA SAINTE ET SES RÉPONSES TOUCHANT L'ORAISON DE QUIÉTUDE [1].

Demande. — Quand l'âme est dans les craintes, comment peut-elle se tenir dans l'unique regard? Il semble que tout contrarie ce chemin, car si elle le veut, parce qu'il lui est ordonné, il lui semble qu'elle ne peut le suivre. La puissance imaginative est toute vagabonde, et même les sens contribuent à sa distraction, l'ouïe étant fort ouverte aux moindres choses.

Réponse. — Ma très-chère fille, je vais répondre ce que Notre-Seigneur me donnera : premièrement, je crois qu'en quelque disposition que l'âme se trouve, soit de crainte ou autre, elle doit demeurer ferme et constante dans ce simple regard; que, si elle n'en a la vue ni le sentiment, elle a la foi qui l'assure

[1] Extrait d'un très-vieux manuscrit des contemporaines de la Sainte, conservé aux Archives du 1er monastère de la Visitation d'Annecy.

de la toute présence de Dieu, devant lequel elle doit demeurer paisible et soumise sans s'amuser à ses pensées.

DEMANDE. — S'entend bien que si la pensée n'est pas bonne, il faut se remettre en son simple regard; mais si elle est bonne, comme faire cela, car si c'est Dieu qui la donne, l'âme ne serait-elle point coupable d'ingratitude, de ne pas regarder ce que Dieu lui présente, non pour le méditer, car l'âme ne peut, mais pour s'en occuper devant Dieu, ou bien faut-il éloigner même cette pensée pour ne s'arrêter qu'à la présence de Dieu? Si l'âme est excitée à faire des actes, ne le doit-elle pas suivre, bien que je croie qu'il ne les faudrait pas amplifier? Il m'est bien venu à l'esprit que cela n'était que par recherche de soi-même, car il me semble que Dieu comprend plus que toutes ces vues et actes qui ne font que satisfaire, sous ce prétexte de ne pas manquer de correspondance à Dieu et de ne pas demeurer dans la négligence.

RÉPONSE. — Il faut recevoir passivement les bonnes pensées, les lumières et affections que Dieu donne, mais sans se mouvoir ni divertir de Dieu, et quand il excite à dire des paroles, il faut suivre l'attrait fort simplement et courtement.

DEMANDE. — Il me semble bien aussi que si Dieu ne donne point de vues ni de sentiments, l'âme ne les voudrait pas chercher, mais demeurer là, le plus coite qu'elle pourrait, devant sa divine bonté. D'un autre côté, elle serait fort contente d'agir, pour correspondre en quelque façon à Dieu, et ne pas croupir dans la négligence qu'elle craint partout.

RÉPONSE. — L'on vous a déjà dit plusieurs fois, que quand Dieu ne donne rien, ni n'excite, il faut se contenter de demeurer paisible et en révérence devant sa bonté, sans craindre

ces négligences : c'est l'amour-propre qui a ces appréhensions.

Demande. — Il me semble difficile de croire que l'on soit unie, quand l'esprit est dans ces craintes et dissipations, bien qu'à la vérité l'âme ne veuille pas, puisqu'elle en souffre.

Réponse. — L'âme se doit tenir unie à Dieu, dans la souffrance que sa bonté donne, par les peines et tracasseries quelles qu'elles soient.

Demande. — Le papier dit [1] qu'il ne faut plus se servir des puissances. Quant à la volonté, si elle est excitée, ne devrait-elle pas produire ces actes, crainte que l'âme ait des négligences; comme encore, si elle était dans la soustraction, ne doit-elle point faire d'actes d'acceptation, de soumission ou autres? J'ai bien vu pourtant que ce simple regard comprend tous les actes; mais d'ailleurs, l'âme se trouve si dénuée qu'elle ne sait que faire. Si elle pouvait, comme dit le papier, traverser tout ce qui l'empêche d'aller à ce simple regard, elle serait guérie; mais elle essaie en vain, Dieu se cache; elle ne le voit ni aperçoit, quand bien même elle le cherche, et au lieu de le trouver, elle ne voit qu'elle toute nue ou bien pleine de misères, chargée d'infidélités. Cela quelquefois l'arrête court, n'osant passer plus avant, mais elle voudrait se défaire de ces empêchements. Je sens ceci fort diversement, et je le dis une fois pour toutes, afin de savoir comme je m'y dois comporter?

Réponse. — Toujours il faut suivre l'attrait intérieur et produire les actes quand Dieu les excite, mais non autrement. C'est l'amour-propre qui pour se satisfaire, étant privé des senti-

[1] Il doit être question des conseils reçus précédemment.

ments, voudrait faire ces actes de soumission et acceptation; mais le simple regard, ou se tenir coite et en repos devant Dieu, bien que l'on n'ait ni vue, ni sentiment de sa bonté, c'est ce que Dieu veut de l'âme, sans qu'elle se remue ni s'empresse à chercher, ni à vouloir pénétrer : ce n'est qu'amour-propre que toutes ces recherches.

Demande. — Quant aux autres puissances, je ne parle point de leurs occupations, car je ne m'en pourrais servir, mais je chercherais volontiers à tenir la volonté toujours agissante, ou bien si elle n'agit pas, car elle n'a ce pouvoir que rarement, elle voudrait se tenir dans un silence intérieur que parfois elle expérimente. Je ne le puis expliquer, sinon que l'âme est à la vérité totalement impuissante, mais certains mouvements imperceptibles la tiennent occupée, sans qu'elle s'en rende compte; c'est je ne sais quoi qui la lie fort et la tient à la merci de l'action de son Dieu dans un doux repos : voilà comme depuis peu je l'ai expérimenté, et avec une tranquillité qui ne m'est pas ordinaire.

(La réponse de la Sainte n'est pas dans le manuscrit.)

Demande. — Voilà aussi comme je l'ai expérimenté : mon âme étant dans les transes d'une nouvelle charge, et voulant se sacrifier par son unique regard, le pouvoir lui fut du tout ôté, si que je demeurai dans une privation de tout, ne sentant ni apercevant que ma privation, où je demeurai contente, et il me semblait que si mon Jésus eût voulu qu'elle fût plus grande, je l'eusse acceptée, afin de n'avoir rien, pas même moi-même.

Réponse. — Ce vous-même ne peut se perdre et veut toujours faire quelque chose pour se satisfaire : laissez cela et souffrez tout dans l'unité d'esprit, vous contentant de ce que Dieu vous donne.

Demande. — Voici encore une autre disposition : Voulant dans une peine et ennui du faix de la supériorité me soumettre à la volonté de Dieu, et doucement voir ce que je devais faire en ma charge, tant pour moi que pour les autres, à cause du scrupule que j'ai de ne rendre point mon devoir, il ne me fut pas possible; au contraire, je demeurai sans lumière, et l'esprit dans un certain état comme une personne en proie à celui qui voudrait l'anéantir, sans autre vue sinon que j'eusse voulu être déjà toute perdue dans cet abîme d'amour, me trouvant dans une paix profonde mais non pas trop sensible. Cet état m'a servi pour aller plusieurs fois à l'oraison : voilà un cantique sur des vues que j'ai reçues. Je priai une Sœur de me le faire sous prétexte d'exercer son esprit.

Réponse. — Notre-Seigneur vous fait si souvent expérimenter qu'il veut que vous le regardiez et fiiez en sa bonté, que je ne sais comme vous avez le courage de vouloir toujours faire quelque chose pour la seule satisfaction de vous-même; vous ne le voudriez pas, mais il se fait pourtant : le cantique est demeuré au bout de la plume.

Demande. — Voici une pensée que j'eus à ma dernière solitude, qui me revient souvent : *Pourquoi veux-tu du soutien?... ne le suis-je pas?... l'unique regard te doit suffire.* Mais quand les craintes de l'oisiveté et perte de temps, joint à ce que je ne me fais pas bien connaître à Votre Charité, me viennent, je ne sais que faire, et mon âme voudrait trouver sur quoi s'appuyer; mon esprit parfois a des échappées pour agir, et même mon corps, qui voudrait faire aussi quelque action pour témoigner sa fidélité à Dieu; quelquefois cela ne sert qu'à augmenter ma peine, et mon esprit tracasseux ne s'arrêterait pas, si les volontés de Votre Charité ne l'arrêtaient; c'est pourquoi je demande votre décision sur chaque point, afin de m'y tenir tou-

jours. Les vues, sentiments et états sont parfois très-divers; c'est ce qui me fait étendre beaucoup mes demandes. Je dis encore ceci dont j'ai la vue : quand Dieu est loin et les craintes plus fortes, je voudrais chercher de l'appui par des paroles, lorsque j'ai la liberté de les prononcer (ce qui n'est pas toujours), je dis : *Mon Dieu, mon tout, régnez, faites; oui, mon Dieu, toute vôtre : je ne veux vivre que pour faire votre volonté : mon lot, ma possession éternelle....* ce que je prononce vocalement par manière de soupir qui soulage non-seulement l'esprit, mais aussi le corps, lequel parfois ressent certaine oppression en la poitrine. Ce soupir lui donne de l'air, quelquefois cette pression est agréable, d'autres fois pénible.

Réponse. — Cela est si visible que Dieu veut être lui seul votre soutien, que votre âme a très-grand tort d'en chercher un autre, et cette pensée est véritable que l'unique regard vous doit suffire, et que toutes ces craintes de perdre le temps, d'être oisive, et que l'on ne vous connaît pas, ne procèdent que de ce vous-même qui veut faire suivre ses voies de propre recherche et satisfaction, et se détourner de celles de Dieu, sinon que sa bonté s'y fasse toujours sentir et donne des lumières de sa solidité, car alors vraiment l'amour-propre est content. Or, la fidélité à Dieu requiert que l'on demeure en l'état qu'il nous met : en la jouissance, jouir; dans le dénûment, demeurer nue; en la peine, patienter, et en la souffrance, souffrir; et voilà la vertu et ce que Dieu désire de vous, sans jamais vous remuer qu'il ne vous excite ou donne cette liberté de dire des paroles vocales qui sont bonnes. L'on vous connaît fort bien, n'en doutez jamais, et vous vous exprimez de même.

Demande. — Il y a des fois que ces craintes, quoique sensibles, ne coûtent rien ou peu, encore que l'on soit aride, dénuée du sentiment de la présence de Dieu, et que l'on soit

toute pauvre; l'âme ne voudrait rien être, se reposant en la volonté de Dieu.

Réponse. — Il faut demeurer ainsi, car il est bon.

Demande. — En ne voulant rien, l'âme expérimente une grande paix; cependant il lui semble parfois qu'elle devrait au moins vouloir son avancement et ce qu'il plaît à Dieu. Elle sait bien que généralement elle ne veut rien que Dieu, son vouloir en toutes choses, mais je manque à l'application de mon esprit en des occasions.

Réponse. — Ces vouloirs ne sont que propres recherches. L'unique regard suffit pour appliquer nos actions.

Demande. — J'ai répété en plusieurs lieux la même chose, mais c'est parce que je l'ai éprouvé de diverses façons, et pour demander une fois pour toutes ce que Votre Charité veut de mon âme; car je veux toutes les voies de Dieu et ce que l'obéissance me dira.

Réponse. — Suivez-la donc exactement, car sa bonté vous la montre clairement et l'on vous en assure, et ce serait, meshui, opiniâtreté de faire autrement, ce qui déplairait à Dieu.

Demande. — Mon esprit n'a plus cette vue et sentiment de la perte de mon âme en Dieu, comme je l'avais autrefois, ce que je voudrais rappeler si je pouvais, parce que cela me servait d'occupation, mais je ne le fais pas, attendant ce qui plaît à Dieu.

Réponse. — Il ne le faut pas faire aussi.

Demande. — Comme aussi je n'ai plus les lumières et bonnes

pensées sur l'Écriture ou sur des paroles de l'Évangile et des Épîtres, il me semble que c'est ma négligence, et que je me flatte en ne m'y appliquant pas. Je sais bien que ces paroles parfois s'enfoncent dans mon cœur, et qu'il y est comme tout soumis et qu'il les révère. Quant aux mystères, je ne m'en peine plus; je les révère en Dieu dans ce simple regard, mais il me semble qu'en la plupart des grands mystères j'ai plus de peine de me contenir dans ce simple regard, et que je m'y trouve plus dénuée; ce n'est pas pourtant toujours.

Réponse. — Vous attribuez tout à votre négligence et lâcheté : prenez le bien qui vous est donné, et ne courez pas après quand Dieu le retire. C'est parce qu'aux grands mystères vous ne vous contentez pas du simple regard; vous vous y voulez appliquer et cela vous en dénue; vous serez et ferez ce que Dieu veut quand vous vous tiendrez ferme en la voie de simple regard en lui, sans désir ni mouvement de votre part, vous laissant entre ses mains et recevant ce qu'il vous donnera : la fidélité à cela et à cheminer dans l'observance et pratique des vertus, sans empressement, vous maintiendra en la disposition où Dieu vous veut.

Sa bonté nous en fasse la grâce, et priez pour celle qui est toute vôtre en lui. Dieu soit béni.

Soeur Jeanne-Françoise Frémyot.

Je viens de relire vos demandes et mes réponses. Enfin, tout doit aboutir en l'invariable fidélité de demeurer ferme en ces vues et simples regards, et recevoir là, sans vous en divertir, ce que Dieu vous donnera, car il ne faut jamais quitter le donateur pour s'amuser à regarder la beauté de ses dons : il vous les imprimera selon qu'il lui plaira et vous excitera à ce que bon lui semblera. Il le faut suivre sans empressement, et quand la vue ou sentiment de ce simple regard vous sera ôté et que votre âme sera sans appui, ne cherchez rien, demeurez ainsi réverem-

ment dans son bon plaisir, sans regarder comment, ni en faire des actes, ni le vouloir sentir, et que tout votre soin soit de vous tenir très-paisible et tranquille en toutes les dispositions où votre âme se trouvera, et même quand il y aura des ardeurs, adoucissez-les; et enfin, comme je vous ai déjà dit, que votre soin principal soit de vous tenir paisible, reposée, tranquille en tout sans exception, et ne vous examinez ni faites aucune réflexion sur quoi que ce soit, bon ou mauvais, non pas même pour me le dire, cela n'étant qu'une propre recherche. Moins vous vous verrez et regarderez, tant mieux suivrez-vous ce que Dieu veut. Dieu soit béni.

RÈGLES DONNÉES PAR LA SAINTE

POUR DISCERNER SI C'EST L'ESPRIT DE DIEU QUI OPÈRE EN L'AME LORSQU'ELLE NE PEUT AGIR EN L'ORAISON [1].

Comment savoir, dites-vous, ma chère fille, si, lorsque l'on ne peut agir intérieurement, c'est Dieu qui attire l'âme à la simplicité et tranquillité en sa présence [2]. Je réponds qu'il y

[1] Extrait d'un très-vieux manuscrit des contemporaines de la Sainte, conservé aux Archives du 1er monastère de la Visitation d'Annecy.

[2] L'oraison dont parle notre sainte Mère est l'oraison de *repos* ou de *quiétude* que les auteurs mystiques définissent : *Un certain calme, un repos et une suavité intérieure qui naît du plus intime et du plus profond de l'âme, et quelquefois déborde sur les sens et sur les puissances corporelles et qui provient de ce que l'âme est placée près de Dieu et sent sa présence.*

Ce degré d'oraison, dit le Père Scaramelli, ne provient pas d'un acte de simple foi, n'est pas produit par le secours de la grâce ordinaire et en vertu duquel l'âme croit que Dieu lui est présent, parce que cet acte, ainsi qu'il est manifeste et qu'on le prouve par l'expérience, ne saurait produire

a trois marques pour cela, selon que l'enseignent les auteurs de la vie spirituelle.

La première, c'est si on ne peut plus méditer, si on y trouve plus que de l'aridité, et si l'esprit, malgré ses efforts, revient toujours au même objet.

La seconde, c'est quand le cœur n'a plus l'attrait de fixer son imagination et ses sens en aucun sujet particulier, et que cela ne lui sert plus d'aide pour la pratique de la vertu.

La troisième marque la plus certaine, c'est si une âme prend plaisir d'être seule avec une attention amoureuse à Dieu, sans considération particulière, en paix intérieure, quiétude et repos, sans travail des puissances, mémoire, entendement, et volonté (au moins de durée), pour aller d'un sujet à l'autre, ains demeure seulement avec une attention et regard général et amoureux [1].

Il faut avoir ces marques pour quitter la méditation, et pour entrer dans cette oraison de présence de Dieu : si l'âme y est réellement attirée, encore qu'elle semble ne rien faire en cette attention et ne s'emploie à rien à l'oraison, n'opérant pas avec les sens, elle ne doit pas craindre de se perdre ni d'être inutile ; car encore que l'action des puissances de l'âme cesse, l'intelligence demeure. Enfin, au cas dont nous traitons, il vous suffit de savoir que c'est assez que l'entendement soit coi de

les grands effets de repos, de suavité et de paix. Ces effets proviennent du don de Sagesse, qui place l'âme près de Dieu, en le lui rendant présent par sa lumière, et fait que non-seulement elle croît à sa présence, mais même qu'elle le sent avec une sensation spirituelle très-douce. (*Directoire myst.*, part. 3, ch. v).

[1] Saint François de Sales nous dit dans son *Traité de l'Amour de Dieu* (liv. VI, ch. IX), que l'âme qui est en repos et quiétude devant Dieu, suce presque insensiblement la douceur de sa présence, sans discourir, sans opérer et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultés, sinon par la seule pointe de sa volonté, qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la délectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à jouir de la présence divine.

toutes choses particulières, soit spirituelles, soit temporelles, et que la volonté n'ait envie de penser ni aux unes ni aux autres, cela s'entend quand l'action de la grâce se fait seulement en notre intellect; car quand elle se communique conjointement à la volonté, ce qui a toujours lieu ou peu ou beaucoup, l'âme ne laisse pas d'entendre, de regarder, de s'occuper, de s'unir à l'action divine, et va jusqu'à s'y perdre, d'autant qu'éprise d'amour elle ne se rend pas compte ni si elle entend ni si elle aime.

Dieu, dans cet état, est l'agent particulier qui dresse et enseigne; l'âme est celle qui reçoit les biens très-spirituels qu'on lui donne, qui sont l'attention et l'amour divin tout ensemble; et puisque sa bonté traite pour lors avec l'âme en manière de Donneur, l'âme doit aller à Dieu avec un cœur confiant sans particulariser d'autres actes que ceux auxquels elle se sent inclinée par lui, demeurant comme passive, sans faire de soi aucune diligence, avec ce regard de simple quiétude, comme qui ouvrirait les yeux avec une œillade enfantine, avec une attention simple pour conjoindre ainsi amour à amour [1]. Si l'on veut agir et sortir de cette attention amoureuse très-simple et tranquille sans discours, on empêche les biens que Dieu communique par cette seule attention qu'il requiert : il s'ensuit que l'âme doit être fort débrouillée, passive et calme à la manière de Dieu, car il faut en cela un esprit très-libre et anéanti pour recevoir ces divines opérations. Si l'âme voulait s'appuyer sur quelques pensées, discours, goûts, et en faire quelque acte particulier, cela ne lui serait que distraction, et la détournerait de la profonde parole que Dieu fait entendre au fond du cœur dans cette solitude sacrée, ou

[1] Mais enfin, quelquefois ni l'âme n'ouït son Bien-Aimé, ni ne lui parle, ni ne sent aucun signe de sa présence, mais simplement elle sait qu'elle est en la présence de son Dieu, auquel il plaît qu'elle soit là (*Traité de l'Amour de Dieu*, liv. VI, ch. XI).

toutes les facultés doivent être en silence, paix et tranquillité, pour ouïr ce que Dieu dit. Or, d'autant que cette paix discourt en elle, quand il arrive que l'âme se sentira mettre en silence et aux écoutes, son regard amoureux doit être très-simple, sans souci ni réflexion, en sorte qu'elle s'oublie presque de tout pour être attentive, afin d'être libre de faire ce que la grâce lui découvre.

Notez, ma fille, que dès lors que l'âme commence d'entrer dans ce simple et oisif état, elle ne doit, en aucun temps ni saison, s'employer aux méditations, ni s'attendre à des vues ou saveurs spirituelles, ains demeurer tout debout, sans appui, l'esprit libre du désir de tout don présent comme absent. *Elle veillera debout à garder ses sens,* dit la Sainte-Écriture, *les laissant à bas; elle tiendra sa démarche ferme sur la garde de ses puissances, ne leur laissant faire aucune pensée d'elles-mêmes; elle contemplera ce qui lui sera dit; elle recevra paisiblement ce qui lui sera communiqué;* car, ma fille, il est impossible que cette très-haute sagesse puisse être reçue que par un esprit détaché des goûts et satisfactions particulières. Mettez votre âme en liberté, dans la paix et le calme; tirez-la du goût et servitude de son opération, et ne l'inquiétez d'aucun soin et sollicitude ni d'en haut ni d'en bas, la réduisant à la solitude; car plus tôt elle s'abstiendra de cela, plus tôt elle parviendra à cette sainte oisiveté et tranquillité avec plus d'abondance. *On lui infusera,* dit l'Écriture, *l'esprit de sagesse divine, amoureuse, tranquille, solide, paisible et suave,* et ce que Dieu opère en l'âme en ce divin loisir et solitude est un bien inestimable plus que vous ne sauriez penser [1].

[1] L'âme placée par Dieu dans ce repos surnaturel, doit tout à fait abandonner le raisonnement, parce que le raisonnement dans l'oraison n'a d'autre objet que de mouvoir la volonté; or, si la volonté est mise avec puissance et suavité en mouvement par Dieu à l'aide de la lumière infuse (*comme il arrive dans ce degré d'oraison*), le raisonnement demeure inutile et devient même nuisible, en empêchant par son mouvement l'œuvre suave

Ce Maître souverain bâtit en chaque âme, comme il lui plaît, un édifice surnaturel. Mortifiez votre naturel et anéantissez ses opérations et tout ce qui peut contrarier le dessein de Dieu : la grâce veut élever cet édifice par des moyens que vous ne pouvez savoir. Dans cette sainte oisiveté, l'affection se déploie, et il est certain que lorsque nous y sommes nous sentons les traits de l'amour divin bien plus pénétrants ; le soin enveloppe l'esprit, le repos le développe.

Il est nécessaire que toute l'affection humaine de l'âme se liquéfie de soi-même, et s'écoule totalement en la volonté de Dieu ; car autrement, comment est-ce que Dieu serait tout en tout l'homme ? La sagesse de Dieu, à laquelle il faut unir l'entendement, n'a ni forme ni image qui puisse tomber sur les sens et l'intelligence ; mais comme pour obtenir cette parfaite union de l'âme et de la sagesse divine, il est besoin qu'elles aient certaine ressemblance et similitude entre elles, il s'ensuit que l'âme doit être pure et simple, non limitée ni arrêtée par quelque forme ou image qui arrêterait cette union d'esprit à esprit.

La perfection de la mémoire, c'est qu'elle soit tellement absorbée en Dieu que l'âme oublie toutes choses et soi-même, et qu'elle repose suavement en Dieu seul, loin de tout bruit des pensées et imaginations folâtres ; tant plus on évacuera la mémoire des formes et choses notables qui ne sont point la divinité ou Dieu humanisé, dont le souvenir aide toujours comme celui qui est le vrai chemin, le guide et l'auteur de tout bien, tant plus on la mettra en Dieu et la tiendra vide pour espérer

et délicate que Dieu accomplit dans l'âme. Elle doit donc mettre de côté au temps de cette oraison toute autre considération, se tenir en paix devant Dieu, reconnaître avec une humble confusion qu'elle n'a aucune part, comme auteur, au bien dont elle jouit, prier pour elle et pour d'autres, s'abandonner entre les bras de Dieu, dont elle sent la présence, et s'offrir à faire de grandes choses pour lui (Scaramelli, *Direct. myst.*, part. 3, ch. v).

qu'il la remplira [1]. Donc, ce qu'il faut faire pour vivre en pure et entière présence de Dieu, c'est qu'autant de fois qu'il se présentera des formes et des images distinctes, l'âme, sans s'y arrêter, doit se tourner soudain vers Dieu, et toujours avec une affection amoureuse, ne pensant à ces choses ni ne les regardant sinon autant que le devoir y oblige, et encore sans les goûter et s'y affectionner, de peur qu'elles ne laissent dans les facultés quelque accroc ou détourbier ; mais vous ne devez pas laisser de penser et vous ressouvenir de ce que vous avez à faire, et pourvu que ce soit sans affection, attache et propriété, cela ne vous nuira point.

La lettre suivante de la Sainte nous paraît devoir être ici placée comme un complément nécessaire au sujet traité dans les pages précédentes.

Oui-da, ma chère fille, je le veux bien de tout mon cœur vous donner quelques marques par lesquelles vous verrez si votre repos et quiétude est bon, et de Dieu.

La première marque sera donc, si quoique comme la communauté vous préparez votre point, néanmoins vous ne vous en

[1] La paix de l'âme, dit saint François de Sales, serait bien plus grande et plus douce si on ne faisait point de bruit autour d'elle, et qu'elle n'eût aucun sujet de se mouvoir ni quant au cœur ni quant au corps ; car elle voudrait bien être toute occupée en la suavité de cette présence divine...... Néanmoins, il ne faut pas croire qu'il y ait aucun péril de perdre cette sacrée quiétude par les actions du corps et de l'esprit qui se font ni par légèreté ni par indiscrétion. D'autant que Dieu, qui donne la paix, ne l'ôte pas pour tels mouvements nécessaires ; ni pour les distractions et divagations de l'esprit, quand elles sont involontaires ; et la volonté étant une fois bien amorcée à la présence divine, ne laisse pas d'en savourer les douceurs, quoique l'entendement et la mémoire se soient échappés et débandés après des pensées étrangères et inutiles (*Traité de l'Amour de Dieu*, liv. VI, ch. x).

pouvez servir, ains sentez que sans artifice de votre part, ni de celle des personnes qui vous conduisent, votre cœur, votre esprit, l'intime de votre âme est tirée suavement à ce sacré repos, jouissant paisiblement de celui que vous avez tant désiré par la grâce divine, il y a plusieurs années ?

La deuxième, si vous remarquez que cet attrait vous porte à la petitesse, et au ravalement de vous-même?

La troisième, si vous apprenez parmi ces suavités et saint repos à n'être qu'à Dieu, à lui obéir et à vos supérieurs, sans exception d'aucune chose ; si vous apprenez à ne dépendre que de la Providence divine, et à ne vouloir que sa sainte volonté?

La quatrième, si ce repos vous fait quitter, et vous ôte toute affection d'attache aux créatures et choses terrestres, pour vous unir et conjoindre seulement à l'amour du Créateur; car, ma fille, il n'est pas raisonnable que l'âme qui se plaît à goûter Dieu, se plaise plus au goût des choses basses, et au-dessous de Dieu?

La cinquième, si cela vous porte à vous mieux découvrir, à être très-simple, sincère, véritable et candide, bref, comme un petit enfant ?

La sixième, si nonobstant la suavité que vous recevez de ce doux repos, vous êtes prête de retourner aux imaginations, considérations, voire aux sécheresses, quand Dieu voudra?

La septième, si vous êtes plus patiente et humble à souffrir vos infirmités, même si vous êtes plus désireuse de souffrir davantage, sans vous soucier d'autres soulagements ou contentements, que de contenter votre Époux ?

La huitième, voyez brièvement, simplement et généralement si votre attrait et sommeil amoureux, vous rend plus méprisante le monde, les vanités propres, les intérêts, bref, s'il ne vous semble pas qu'il met le monde, toute sa gloire et vous même sous vos pieds, et vous fait estimer plus que toutes choses, les mépris, la simplicité, a bassesse, les travaux et la croix.

Au surplus, ma chère fille, je tiens en vérité votre attrait bon, et de Dieu, et ne vous mettez point en peine de vouloir nourrir votre âme; car ce sommeil vaut mieux que toute autre viande; et je vous dis que quoiqu'il vous semble que votre âme dorme, elle ne laisse pas de prendre nourriture et de manger, voire de fort bonnes et délicates viandes; mais c'est qu'elle est si fort attentive à l'amoureux Jésus qui la fétoie, qu'elle ne s'amuse pas aux festins qu'il lui fait; et c'est ainsi qu'il faut faire, car autrement l'âme se mettrait en danger de perdre sa place.

PAROLES DE LA SAINTE

A UNE AME CONDUITE PAR LA VOIE DE SIMPLICITÉ ET DE COMPLET DÉNUMENT [1].

Dieu vous veut en un état extrêmement passif; ne regardez point si vous persévérerez, si vous êtes fidèle, agréable à Dieu; videz-vous de vous-même et de tout soin, appréhension, ennui, crainte de la durée en cet état, où tout fait peur et donne de la peine : votre remède sera ce simple regard en Dieu, et de ne rien répondre, je vous le dis de rechef de la part de Dieu. Vous vous regardez trop; ne vous mettez plus en peine de votre peine ni n'en parlez à Dieu ni avec vous-même, ni ne regardez jamais ce que c'est pour le dire ni vous en exprimer à qui que ce soit, et ne faites jamais aucun examen là-dessus;

[1] Extrait d'un très-vieux manuscrit des contemporaines de la Sainte, conservé aux Archives du 1er monastère de la Visitation d'Annecy.

Ces paroles recueillies par celle de nos premières Mères à qui elles furent adressées, sont comme une révélation des dispositions intérieures de la Sainte, puisqu'elle avoue avoir reçu ces mêmes conseils de direction au plus fort de ses peines.

cachez votre peine à vous-même, et comme si vous ne la sentiez point, regardez Dieu, et si vous pouvez lui parler, que ce soit de lui-même et non de votre peine : les yeux élevés au ciel, contentez-vous de dire avec un sourire plein de confiance : O Éternité! ô Éternité!

Lisez quelquefois l'épître soixante-cinquième du livre IV, que notre Bienheureux Père m'écrivit une fois. Demeurez soumise à la volonté du bon plaisir de Dieu qui vous appauvrit, dépouille de toutes sortes de satisfactions intérieures, vous ayant entièrement levé la connaissance des biens qu'il a mis en vous par sa grâce, lesquels sa bonté a tellement infusés en votre âme, que ces mêmes biens sont inséparables de votre intérieur; mais le divin conducteur, pour vous faire monter en une plus haute perfection, a pris votre foi, espérance et amour envers sa divine bonté, votre confiance, abandonnement et repos que vous aviez en lui, et toutes les puissances intérieures de votre âme, et il a tout jeté ces biens précieux qu'il avait mis en vous, dans l'alambic et dans le feu de son divin et plus pur amour, afin de consommer et anéantir en vous toutes sortes de plaisirs, satisfactions et contentements, non pas terrestres, car il y a longtemps que cela est fait; mais même ce divin Maître veut anéantir en vous le plaisir que vous aviez d'avoir en vous tous ces dons de grâces, que, par sa bonté, il vous avait départis; et comme il vous les avait donnés, il vous les a ôtés, au sentiment, afin que lui tout seul occupe votre âme, et non ses dons. Dieu vous ayant donc ôté les connaissances, lumières et sentiment des biens qu'il avait mis en vous, et vous ayant entièrement appauvrie, sa volonté est que vous demeuriez patiente et soumise à son bon plaisir, sans vouloir, ni voir, ni savoir, où est votre foi, ni toutes les autres vertus, goûts, satisfactions, sentiments, quoi que ce soit; et, bref, toutes les grâces, consolations et sentiments de dévotion intérieure, vous contentant de savoir que Dieu a tout cela en lui-même,

et que, vous tenant unie à lui, vous possédez tout ce qui est de lui ; mais surtout ne vous amusez point volontairement à regarder comme vous êtes unie à Dieu, ni votre soumission, ni votre abandonnement et confiance : contentez-vous que Dieu le sait et le voit, et qu'il ne veut à présent de vous que la patience à vous tenir coite et paisible en lui, auprès de lui, en ce simple regard, comme vous pourrez, pendant qu'il fait ses divines opérations en vous.

De savoir si cet état durera longtemps, il en faut laisser la connaissance à Dieu, sans la vouloir savoir ni désirer d'être délivrée ; quand il plairait à sa bonté de vous y laisser jusqu'au jour du jugement, soumettez-vous à sa volonté très-sainte. Toute votre crainte en ces tourments, c'est d'offenser Dieu, de ne lui être pas agréable, et de ne le pouvoir servir et glorifier éternellement. Je vous assure de la part de celui à qui vous vous êtes consacrée dès si longtemps, que cet état lui est plus agréable que s'il vous tenait ravie au troisième ciel, et que si vous aviez toutes les jouissances et sentiments des vertus dont Dieu vous a dépouillée, car vous avez toutes ces vertus en effet et en substance, mais vous n'en avez pas la connaissance ni les sentiments : c'est pourquoi vous les avez plus purement, plus parfaitement et en un plus haut degré. Cet état est pareil à ce que notre Bienheureux Père dit de la contemplation, qui est comme la quintessence des fleurs d'où l'on tire l'eau de senteur ; ainsi votre amour de Dieu, votre foi, votre espérance sont d'autant plus grands qu'ils sont séparés de toutes consolations et satisfactions sensibles : tout cela étant abîmé en Dieu comme dans un divin fourneau, en sorte que, plus tout est perdu à vos sens, plus l'odeur en est précieuse devant Dieu, par l'humble soumission à son divin vouloir qui vous fait ainsi mourir à vous-même, ne pouvant rien dire, sinon : *tout est consommé !* mon Dieu, j'ai tout remis mon être entre vos bénites mains, pour en disposer à votre gré et saint vouloir ; je vous laisse le

soin de tout mon état intérieur ; gouvernez-le comme il vous plaira, je ne me réserve que la fidélité à la patience, et à tenir mon esprit dans ce très-simple et unique regard en vous, sans l'étendre ailleurs. Faites ainsi mourir toutes sortes de réflexions et actes, demeurant là en la manière qu'il plaira à Dieu, patiente et souffrante, et fidèle à l'observance de votre règle, persévérant en vos exercices spirituels et à suivre la lumière du bien et du mieux à quelque prix que ce soit, par l'assistance de la grâce divine.

Enfin pour résumer en quelques mots ce que je viens de vous indiquer comme remède à vos peines, je vous supplie, ma fille, par l'obéissance que vous avez à la volonté de Dieu, qui vous est signifiée par celle que vous regardez en Dieu, et Dieu en elle, que vous demeuriez ferme en l'assurance que je vous donne de la part de Dieu, que votre foi, espérance et charité sont plus grandes et plus parfaites en vous qu'elles ne furent jamais. Ne regardez donc plus si vous les avez ni aucune autre vertu ; ne vous mettez en peine d'en faire les actes, ains seulement touchez vos résolutions cordialement et demeurez dans l'assurance qui vous en a été donnée. Ayez une grande fidélité à ne vouloir point être délivrée de cette peine et soustraction : c'est une grâce qui vous est donnée de Dieu pour perfectionner en vous toutes les vertus ; c'est une récompense et non pas un châtiment, n'en doutez point. Ce que Dieu veut, c'est que vous portiez ce travail patiemment, avec une entière soumission à son saint bon plaisir, sans que vous permettiez à votre esprit de vouloir voir, ni savoir ce que c'est qui se passe en votre intérieur, ni lui permettre de disputer, ni regarder les tentations, de quelle sorte qu'elles soient, ni penser pourquoi tout ce travail vous est donné.

Ne faites aucun effort pour vous débrouiller ni pour surmonter vos peines, tentations, troubles, douleurs, ténèbres, inquiétudes, embarrassements, pensées extravagantes ni aucune

autre chose, quelles qu'elles puissent être et passer en votre intérieur, pour pénible et martyrisant qu'il soit; ne vous en alarmez ni étonnez, ni ne faites jamais aucune réflexion dessus, volontairement, mais cela, absolument, et les tenez pour de cruelles tentations. Tenez-vous au-dessus, feignant de ne rien voir, encore que vous les sentiez vivement; cachez votre peine à vous-même, et n'en parlez ni à Dieu ni à vous; ne regardez point ce que c'est pour le dire et vous en exprimer à qui que ce soit, et ne faites aucun examen là-dessus; *regardez Dieu* et le *laissez faire;* voilà votre seul *faire*, et le seul exercice que Dieu requiert de vous, auquel lui seul vous a attirée. C'est aussi celui que notre Bienheureux Père m'a commandé de pratiquer invariablement, et que je vous recommande de sa part, tenant votre esprit très-simplement et droitement, sans aucun effort ni acte, en cette simple vue et unique regard en Dieu, toute abandonnée à sa sainte volonté, sans vouloir voir, sentir, ni en faire des actes, mais demeurer là, paisible, reposée, confiante et patiente, sans réfléchir pour voir comme vous êtes là, ni ce que vous y faites, sentez ou souffrez, ce que fait l'âme, ce qu'elle a fait ou fera, ou ce qui lui adviendra en toute occurrence et en tout événement. Il ne faut bouger de là, car cet unique regard en Dieu comprend tout, particulièrement dans la souffrance, vous le savez très-bien, et je vous en assure aussi. Demeurez donc ferme en cette simplicité, et sitôt que vous apercevrez votre esprit hors de là, ramenez-le doucement, sans aucun acte, regard et réflexion, sur quoi que ce soit ni en quoi que ce soit; *une seule chose est nécessaire :* c'est d'avoir Dieu. Bref, en toutes sortes d'événements, il faut tenir son attention et affection en Dieu, sans s'amuser à regarder ce qui se passe, ni aux causes des événements; Notre-Seigneur veut cela de vous.

Continuez vos communions et autres exercices à l'ordinaire, sans regarder comme vous les faites, et laissez le soin de votre

salut et de votre intérieur à la conduite de Dieu, ainsi que de tout ce qui vous touche ; vous lui avez tout sacrifié et donné : laissez-lui-en le soin, et de toutes choses. *Amen.* Dieu soit béni.

A UNE AUTRE

SUR LE MÊME SUJET.

Il faut vivre au-dessus de soi-même, par-dessus tous sentiments, vues et répugnances, regarder Dieu et se joindre à lui par un simple acquiescement, marcher comme à l'aveugle dans cette Providence et confiance, même parmi les tentations, désolations, craintes et toutes autres sortes de peines, s'il plaît à Dieu que nous le servions comme cela. Puisque sans aucune réserve nous nous sommes dépouillées et abandonnées entre ses bénites mains et lui avons confié le soin de tout ce qui nous concerne sans exception, il n'y faut plus penser, mais pratiquer fidèlement les instructions et résolutions dernières de notre Bienheureux Père : de n'arrêter son esprit volontairement qu'en Dieu, ne regardant ce que l'âme fait, ce qu'elle a fait ou fera.

Ne répondez point ni faites semblant de voir ni de sentir les tentations ni les peines, de quelle façon qu'elles soient, ni rien qui se passe en votre intérieur, pour pénible qu'il soit. Regardez Dieu simplement, ou demeurez en lui, ou près de lui, en repos d'esprit et de très-simple confiance, tout abandonnée à son soin, sans en faire des actes ni le vouloir sentir, car Dieu vous veut en un état extrêmement passif, et partant, en tout vous n'avez à faire qu'à vous pacifier, adoucir et tranquilliser.

Ayez une grande fidélité à ne vouloir point être délivrée de cette peine qui vous est donnée de Dieu ; soumettez-vous humblement et cordialement à cette sienne sainte volonté ; n'essayez point de vous en tirer ni de vous débrouiller, ni de vouloir savoir ce que c'est : bref, souffrez avec une humble et douce patience les faiblesses, abattements, toutes sortes de peines, craintes, troubles, tentations, désolations, et quoi que ce soit qui vous arrive, sans vous en alarmer ni réfléchir dessus volontairement pour regarder ce que vous faites, ce qui vous adviendra ; mais *regardez Dieu* simplement et droitement, *et le laissez faire*. Puisque vous lui avez entièrement remis et confié tout ce que vous êtes, vous étant dépouillée de tout entre ses mains, laissez-lui en le soin, car vous n'avez rien excepté, ains tout confié à la fidélité de son amour, et il faut faire l'œuvre de son salut sur cette croix, quand bien vous ne devriez plus voir le jour de votre vie clair et serein.

Pour conclusion, ma chère fille, je vous dis derechef : cheminez à l'aveugle dans cette Providence et conduite et vous perdez tout en Dieu, avec toutes vos vues, connaissances, satisfactions, et ne faites aucun acte intérieur, il n'en est plus temps : vous les avez faits, j'en suis sûre, Dieu s'en contente ; il ne veut plus de vous, sinon que vous lui laissiez entièrement faire, et que, meshui, vous ne fassiez autre chose que de vous reposer en lui, quoique sans sentiment ni satisfaction ; mais cette simple remise, ce repos en Dieu se doit faire sans gêne, fort simplement, sans acte, ni le vouloir sentir : enfin, Dieu veut que vous ne le voyiez, ni ne le sentiez que quand il lui plaira, et veut que vous demeuriez totalement à sa merci, paisible et tranquille dans tous les embrouillements, ne parlant pas même à Dieu de vos peines et souffrances pour lui faire des protestations, ni de votre pauvreté, mais demeurez patiente et reposée. Dès bien des années vous vous êtes sans réserve vouée, sacrifiée et abandonnée, et tout votre être

à Dieu pour le temps et l'éternité, lui donnant le soin de tout; vous avez confirmé cette donation, ne vous réservant que le soin de tenir votre esprit dans cette vue, regard et remise, et de faire le bien que vous connaîtrez sans jamais vous permettre de réflexion sur ce qui arrive, ni pour voir ce qui se passe en l'âme, ni ce qui lui fait peine, ce qu'elle a fait ou fera; il faut fuir ces réflexions comme de cruelles tentations et les étouffer à leur naissance par ce simple retour à Dieu, car cet unique regard comprend tout, spécialement dans les souffrances, lequel parle et prie sans aucun acte intérieur. Faites quelque acte ou dites quelque parole extérieure, baisez la croix, regardez le ciel, faites le signe de la croix sur le cœur, mais cela rarement.

Ne cherchez votre satisfaction, ni ne faites aucune réflexion ni autrement pour savoir ce qui se passe en vous, de quelle façon qu'il puisse être, quoique vous le voyiez effroyable et sentiez vivement et douloureusement, mais retournez votre esprit tout doucement à Dieu sans lui parler de votre peine, et demeurez là comme vous pourrez, patiente et souffrante, sans faire des actes intérieurs ni autre chose quelconque, pour quelque sujet que ce soit, non pas même à l'oraison ni pour s'y préparer, et vous contentez de demeurer en Dieu, auprès de Dieu ou en sa simple vue, comme vous pourrez, dissimulant de voir votre mal. Ayez surtout fidélité de ne vous point *débrouillasser*, ni vouloir savoir ce que c'est pour le dire : qu'il vous suffise de savoir que cette croix est de Dieu.

Laissez à Dieu le soin de votre intérieur : ne vous en mêlez plus. Tenez-vous patiente et soumise; divertissez-vous à quelque œuvre extérieure; voyez vos résolutions et ne vous émouvez point de tout le tintamarre de la partie inférieure : ne faites pas semblant de sentir ces révoltes; passez votre vieillesse en cet état de souffrances, si c'est le bon plaisir de Dieu, lequel vous porte dans le sein de sa divine protection, je vous en assure. Ainsi, quoique vous ne le sentiez pas, demeurez

contente de vos mécontentements; demeurer patiente et souffrante, c'est une grande oraison, croyez-le bien, et ne vous efforcez pas à faire des actes : il suffit de regarder Dieu en souffrant doucement et avec soumission. Les sentiments des vertus ne sont pas à notre pouvoir, mais oui bien l'opération d'icelles, et c'est ce que Dieu demande de vous à présent, tandis qu'il vous tient sur la croix, qui est le chemin du ciel, si vous souffrez généreusement. Demeurez ferme, portez-la sans réflexion : c'est l'Isaac qu'il faut sacrifier continuellement, par une perte de vous-même en Dieu, sans savoir comment.

PAROLES DE LA SAINTE

A LA MÈRE MARIE-AIMÉE DE BLONAY, APRÈS UNE RETRAITE ANNUELLE[1].

Votre sainte curiosité vous fait désirer savoir quelque chose de ma solitude. Vous dites que vous vous êtes trouvée chétive en la vôtre; et moi, ma chère fille, je me suis trouvée toute pauvre et imbécile, mais pleine d'espérance de vivre toute à Dieu, moyennant sa sainte grâce.

Les souffrances intérieures que Dieu vous fait sentir sont des récompenses de vos travaux passés, et non pas des punitions. Dieu, par cette voie de désolation intérieure, veut conduire votre âme à un plus grand et plus relevé degré de perfection, et surtout à un parfait dénûment de toutes sortes de satisfactions, afin que vous ne preniez plus de contentement qu'en

[1] Extrait d'un manuscrit des contemporaines de la Sainte conservé au monastère de la Visitation de Thonon.

Dieu seul et non en ses dons. Et, partant, c'est la volonté de Dieu que vous demeuriez contente dans tous vos mécontentements. Dieu vous avait tout donné, il vous a tout ôté : qu'y a-t-il à dire, sinon : *Fiat voluntas tua!*

Vous vous êtes tant de fois donnée à Dieu, et lui avez tant dit qu'il ôtât de vous ce qui n'était pas lui; maintenant il l'a fait, il vous a enfin prise au mot, qu'y a-t-il à dire? Il retire ses dons sensibles; il les a retirés pour ne laisser en votre âme que Lui seul, il l'en faut bénir et demeurer patiente et souffrante, sans regarder ce que vous avez fait, ce que vous faites ni ce que vous ferez; mais, au lieu de tout cela, pratiquez ce que le Bienheureux nous a dit : « *Regardez Dieu et le laissez faire.* »

Ah! chère Épouse de Jésus! courage, fille de notre Bienheureux Père, consolez-vous dans la volonté de Dieu, et croyez assurément que votre foi, votre espérance et votre amour envers Dieu sont plus grands et plus purs en vous que jamais ils n'ont été; mais c'est un amour de souffrance, et général dénûment de toutes sortes de satisfactions. Demeurez donc en cette assurance que je vous donne de la part de Dieu et du Bienheureux qui nous a tant de fois répété que le chemin des croix est le meilleur; ainsi, ne vous mettez plus en peine de ce que vous ne sentez rien.

La foi sans les œuvres ne peut suffire. Ce n'est pas le sentiment de la foi ni l'espérance qui nous sauvera; mais ce seront les œuvres appuyées sur la miséricorde de Dieu. Vous avez donc ces très-chères vertus théologales en effet, et vos œuvres le font paraître dans la fidélité que vous avez à observer la loi de Dieu et nos règles. Faire ainsi, ma chère fille, c'est avoir la foi de la bonne sorte, puisque les sentiments d'affection aux vertus ne sont point en notre pouvoir, mais oui bien l'opération d'icelles; et c'est ce que Dieu demande de vous à présent, pendant qu'il vous tient dans cet état de générale souffrance intérieure et dans la privation de toutes sortes de lumiè-

res et connaissances; mais dans tout cela l'opération des vertus est à notre pouvoir; et c'est à quoi vous vous occupez à présent, et Dieu se contente, puisque par cette voie vous accomplissez sa très-sainte volonté; et cela suffit dans le général martyre intérieur que Dieu vous fait souffrir. Ne regardez donc plus vos peines ni votre embrouillement, ni les effrois et craintes que tous ces travaux vous causent, quoique vous les sentiez si violents et effroyables. Au lieu de cela, *regardez Dieu* en patience *et le laissez faire,* dit notre Bienheureux Père : c'est une grande leçon. Demeurez donc ferme en pâtissant, sans réflexion sur tout ce qui se passe en vous, laissez-en le soin à Dieu sans le regarder; c'est le sacrifice de votre Isaac que Dieu requiert de vous, non de le sacrifier une seule fois, mais continuellement par une perte de vous-même en lui. De sorte que vous n'avez plus à faire que de dire de temps en temps quelques paroles vocales, surtout celle-ci qui est, et doit être votre unique : *Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains,* ou bien : Mon Dieu, mon esprit est entre vos saintes mains, je ne vois donc plus ce qui s'y passe, mais je vous en laisse le soin, et ne veux plus prendre garde à rien qu'à vous seul. Ma lumière est de n'en avoir point; ma joie est pour le ciel et je n'en veux plus d'autre; ma richesse est dans la privation de tout bien sensible à l'esprit humain; ma paix est dans la guerre; ma tranquillité est dans le brouillement; le feu de mon amour envers mon Dieu est dans le buisson des épines piquantes qui me transpercent de toutes parts, sans espérance d'aucune fin ni consommation de mes travaux; mais tous les jours ils sont plus ardents. Le feu donc brûle dans le buisson de mon cœur environné d'épines, par la mortification et souffrance, sans apparence d'aucun soulagement ou consommation en cette vie. Et mon soulagement est de n'en avoir point; ma mort c'est de ne mourir point; ma richesse est la pauvreté et nudité de la croix où mon Seigneur est mort tout nu de consolation du

ciel et de la terre : voilà mon chemin, je n'en veux plus d'autre. Mon Seigneur m'avait donné beaucoup de biens sensibles à l'esprit, il me les a ôtés : qu'il en soit à jamais béni ! *Amen.*

Continuez à faire vos protestations à Dieu trois fois le jour, et vos exercices à l'accoutumée.

CONSEILS DE LA SAINTE

A UNE AME QUE LA GRACE SOLLICITAIT D'ENTRER DANS UNE VOIE DE SIMPLICITÉ ET D'ABANDON [1].

Ma fille, correspondez aux desseins de Dieu sur vous par une totale soumission de tout votre être à sa sainte volonté, particulièrement à cheminer dans la voie qu'il vous conduit; quand vous sentirez que votre nature y répugnera, souffrez cette peine, sans la regarder, ni vouloir en façon quelconque la surmonter, mais tout soudain jetez-vous en esprit aux pieds de Notre-Seigneur, et lui dites : *Je suis vôtre, faites ce qu'il vous plaira de moi.* Ne retournez nullement sur vous-même pour voir ce qui vous fait peine, ains regardez Dieu tout seul vous délaissant à sa merci, et lui remettant le soin de toutes choses et de vous-même. Enfin, ma fille, Dieu vous veut comme un petit enfant qui se laisse porter et gouverner à sa mère, tout ainsi que bon lui semble; demeurez donc en repos et toute paisible entre les bras de ce tout bon Père Céleste, et ne retournez nullement sur vous pour regarder ce que vous faites, ce que vous sentez, ni ce qui vous arrivera, ne réfléchissez à chose quelcon-

[1] Ces conseils furent écrits par la Sainte à la fin d'un livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. (Archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy.)

que; au lieu de cela regardez Dieu tout simplement, et vous contentez pour toute science et lumière de savoir que Dieu est votre Dieu. Si vous suiviez le dessein de ce bon Dieu sur vous, vous verriez renverser et bouleverser la terre et les cieux sens dessus dessous sans que jamais vous désistassiez de le regarder, rendez-vous donc fidèle à sa sainte volonté, et vous récréez avec vos Sœurs le plus que vous pourrez pour observer la règle. Il faut que vous preniez cette résolution qui est de ne point regarder au passé, au présent, ni à l'avenir, mais Dieu seul et sa volonté par de fréquents retours de votre esprit à Lui. Quand la pensée vous viendra que l'Institut périra, répondez fermement: Qu'il périsse! Dieu ne m'en a pas commis le soin... oui bien d'en observer les règles le plus fidèlement que je pourrai.

Il me vient en mémoire ce que Notre-Seigneur dit en l'Évangile de cette femme qui avait perdu sa dragme, elle renversa toute sa maison pour la chercher; ainsi Notre-Seigneur ayant perdu en vous cette première innocence et pureté il remuera tout chez vous pour la trouver. Ne pensez jamais si vos péchés sont mortels ou véniels, car j'ai confiance que comme vous n'avez fait aucun péché mortel, dès que vous êtes en la sainte Religion, aussi, par ci-après, Dieu par sa grâce vous en préservera. Hé! quoi donc, toutes les feuilles des arbres vous feront trembler? vous voulez être si savante, et je veux que vous soyez une ignorante; qu'il vous suffise de savoir que Dieu est votre Dieu.

Ce bon Dieu veut que vous le serviez et serviez sans appui, sans connaissance, ains que vous demeuriez à la merci de sa miséricorde. Pourquoi, ma fille, voulez-vous avoir une volonté, puisque Dieu vous ôte l'usage et la liberté de la vôtre propre, et qu'il veut que vous n'ayez que la sienne et celle de l'obéissance, en quoi, certes, il vous gratifie incomparablement; mais il veut que vous la suiviez à l'aveugle, sans connaissance, sans discernement, ni satisfaction; il se faut soumettre dans cette insoumission et impuissance de se soumettre, par un très-simple regard

ou acquiescement, sans vouloir voir comme vous le faites, ni penser comme vous le ferez, car c'est ce que Dieu vous soustrait et ne veut pas que vous ayez cette lumière réfléchie, par laquelle vous désirez voir et sentir ce que vous faites; et enfin, Dieu veut que vous ne regardiez en façon quelconque, d'une vue arrêtée et volontaire, chose que ce soit qui se passe en vous, ni hors de vous, et que vous n'arrêtiez votre vue qu'en lui seul.

Portez-vous grandement du côté de la cordialité, n'ayez point peur de faiblir de ce côté-là, attendez que l'on connaisse vos fautes, et que l'on vous reprenne; faites fidèlement ceci, et vous verrez l'œuvre de Dieu.

Vos principales règles de conduite doivent être : Tout ce qui n'est point Dieu n'est rien, et doit être compté pour rien.

Faire tout pour Dieu et rien contre la dépendance totale de la conduite de sa divine Providence.

Révérer souverainement la très-sainte volonté de Dieu, et la laisser faire et défaire en vous, de vous, et de toutes choses, ce qui lui plaira.

Ne voir que Dieu et votre bassesse et vileté : Dieu, pour s'unir amoureusement à lui en toutes choses; votre bassesse, pour vous humilier incessamment.

Vous reposer et confier en Dieu de toutes choses, vous abandonnant à sa merci pour toutes, toutes.

Avoir une fidélité invariable à conserver tout ce qui est de notre Institut par une ponctuelle observance, sans jamais vous départir d'aucune chose écrite, pour petite ou grande qu'elle soit, sinon lorsque la charité ou nécessité le requerra, car alors il faut quitter la lettre pour suivre l'esprit qui m'est surtout cher et précieux.

Faire pour le prochain tout ce qui se pourra pour sa consolation et profit spirituel.

Dieu vous fasse la grâce, ma fille, de bien observer ces maximes.

CONSEILS DE DIRECTION

DE LA SAINTE

A UNE RELIGIEUSE [1].

Vous voulez, ma chère fille, que je vous écrive ce que je vous ai dit plusieurs fois, je prie Dieu qu'il vous profite.

Vous devez avec une sainte générosité et fidélité surmonter toutes vos inclinations qui vous porteront au péché, n'en commettant aucun délibérément ni volontairement. Que s'il vous arrive le contraire, ne vous troublez pas, mais soudain humiliez-vous devant Dieu tout doucement, marquant cela pour vous en confesser; mais ne vous amusez point à réfléchir dessus.

Quand vos fautes seront mêlées de doute, si ce n'est en choses importantes, ne vous y amusez point pour les confesser, et qu'il vous suffise de vous en abaisser devant Dieu. Si elles sont en choses importantes, dites : Je m'accuse que je suis en doute d'avoir dit des paroles par le mouvement de la vanité ou de l'impatience, ou ce que c'est.

Quand vous verrez d'abord que vous ne pouvez reconnaître clairement du péché, n'examinez point, mais vous humiliez devant Dieu avec une confiance filiale, désirant et vous résolvant de ne l'offenser jamais à votre escient; puis cela fait n'y pensez plus.

Ne soyez point si pointilleuse autour de vos actions; gardez-vous du mal (car il le faut) et faites le bien, et toutes vos ac-

[1] L'original est au monastère de la Visitation du Mans.

tions gaiement, simplement et franchement, avec la générale intention de plaire à Dieu seul; suivez cordialement le directoire pour vos exercices.

Ne vous étonnez nullement de tout ce que vous sentez ou pensez, pourvu que vous ne vous y arrêtiez pas et que vous ne fassiez rien ensuite volontairement; ne regardez point tout cela ni aucune chose qui se passe en vous; souffrez sans regarder ce que c'est, ni n'en parlez, non pas même à Notre-Seigneur, auquel vous devez retourner votre esprit tout simplement, lui disant des paroles de confiance, d'amour et d'abandonnement de vous-même.

Si vous observez bien ce point, vous serez claire et courte en tout ce que vous direz de vous, et c'est ce qui vous est le plus nécessaire. Pensez et parlez peu de vous; pensez beaucoup à Dieu, et faites ce qui est de la règle et du directoire gaiement, et la charge que l'obéissance vous donne sans réflexion; ô Dieu, que vous serez heureuse!

Corrigez-vous de ces mines froides et dédaigneuses que vous faites quelquefois, comme aussi de cette façon brusque et active; ne tournez point si court; tenez votre visage doux, et faites toutes vos actions tranquillement sans vous empresser.

Or sus le dernier et principal avis que je vous donne, ma chère fille, c'est d'entreprendre en simplicité l'observance de ces petits enseignements, lesquels je ne vous commande point, ains vous les conseille avec un amour maternel. Mettez-vous à les pratiquer, et ne vous amusez point à regarder comme vous les pratiquerez; adonnez-vous à faire et non à regarder comme il faut faire, comme vous faites, comme vous avez fait ou ferez. Supportez doucement les attaques des diverses pensées qui vous arrivent, et toutes sortes de tentations, ne vous en étonnez point; ne faites ni ne délaissez à faire aucune chose ensuite de telles fantaisies; souffrez-les sans les regarder, comme je vous ai déjà dit; résignez-vous à la divine volonté qui vous les per-

met, et vous abandonnez à son bon plaisir vous confiant en sa miséricorde, et demeurez en paix.

Dieu vous fasse la grâce d'observer ces choses et soit béni à jamais! *Amen.*

CONSEILS DE LA SAINTE

A LA MÈRE FRANÇOISE-MADELEINE DE CHAUGY PENDANT SON NOVICIAT, DE 1629 A 1632 [1].

Au commencement de mon essai, sortant de ma confession générale, après avoir bien pleuré devant notre Bienheureuse Mère, Sa Charité me dit de ne plus m'amuser à ces enfances, que mes larmes étaient un effet de mon amour-propre, qu'il fallait me remettre en Dieu, et espérer tout de sa miséricorde; après cela, elle me dit :

RETENEZ CES QUATRE DOCUMENTS QUE JE VOUS DONNE :

Le premier : ne faites jamais de faute, pour petite qu'elle soit, volontairement, je dis d'une volonté absolue, déterminée et choisie, ne laissant d'ailleurs aucun bien à faire de ceux que vous connaîtrez que Dieu vous demande que vous fassiez, et après, tenez votre cœur en liberté.

Le deuxième : ne vous laissez jamais troubler de vos manquements passés, présents et à venir; je ne veux plus que vous en entreteniez aucune peine, ni inquiétude.

[1] Ces conseils furent trouvés tels par la Mère de Lucinge, dans es papiers de la Mère de Chaugy. (Archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy.)

Le troisième : humiliez-vous profondément devant Dieu de vos moindres péchés ; remarquant que le mal est le fruit de votre terre, comme le moindre bien que vous ferez est celui du secours de la grâce de Notre-Seigneur. Proposez-vous, avec l'aide de cette même grâce, de faire quelque bonne pratique de vertu, pour réparer le manquement commis.

Le quatrième : c'est la fidélité à la présence de Dieu, et à donner à toutes vos actions l'unique fin de plaire à sa divine Majesté.

Enfin, ma fille, humiliez-vous, humiliez-vous, humiliez-vous; faites tout le bien que vous pouvez, évitez tout le mal que vous connaissez, afin que vos fautes ne soient jamais que de pure fragilité et surprise, et faites qu'elles vous humilient sans vous troubler. L'orgueil nous fait pleurer de nous voir imparfaites, mais la vraie et humble contrition nous fait humilier pour nous faire profiter même de nos chutes.

UNE AUTRE FOIS.

Ma fille, mortifiez fortement votre orgueil; je suis fort aise que votre maîtresse y travaille, mais secondez-la fidèlement. Je vous prie, pensez souvent à ces paroles de Notre-Seigneur : *Sur qui reposera mon esprit, si ce n'est sur l'humble de cœur ?* Et à ces autres : *L'esprit de Dieu et celui de superbe ne s'accordent pas.* Il faut que l'un ou l'autre sorte de notre âme. Hâtez-vous donc de faire sortir promptement de votre cœur la propre estime, l'amour de votre volonté, de votre jugement, et tout ce qui est contraire à l'esprit légitime de cette sainte vocation que vous venez d'entreprendre.

UNE AUTRE FOIS, CETTE BIENHEUREUSE ME DIT :

Je suis fort aise que votre maîtresse vous défende ces grandes et belles imaginations et spéculations dans vos oraisons, parce

que votre esprit aime les choses qui lui donnent plus de science, de connaissance et de lumière, que celles qui le portent à la pratique, à l'affection du cœur et à l'amendement; plus à la vanité qu'au désir de devenir humble.

Voici donc comme vous devez faire, par exemple : vous prenez, pour sujet de votre méditation, la flagellation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ne vous représentez point un beau jeune homme, avec plusieurs bourreaux autour de lui pour le flageller; mais mettez-vous en la présence de Dieu, et après la première préparation, sans vous rien imaginer, pensez tout simplement que Notre-Seigneur, tout innocent, a voulu souffrir l'ignominie de la flagellation, souffrant pour votre amour cet horrible tourment, et là-dessus, entretenez-vous avec sa bonté, en lui disant : Mon Seigneur et mon Dieu, c'est à cette heure que j'apprends que vous êtes humble et doux de cœur; goûtez en silence ces paroles, et après, prononcez celles-ci tout doucement : O que vous avez souffert pour moi, mon Sauveur! je le sais, et comme la foi me l'apprend, je ne veux autre connaissance que celle qu'elle me donne. Vous vous êtes toujours humilié, et je me veux toujours élever! O innocent et humble Jésus, confondez ma superbe! vous souffrez pour moi, je me laisserai châtier pour vous de mes fautes sans m'excuser!

Voilà, ma fille, comme il faut que vous fassiez, et vous ferez une oraison de cœur et de volonté, et non pas une d'entendement et de vanité.

UNE AUTRE FOIS, ELLE ME DIT :

Ma fille, ne vous déferez-vous jamais de cette grande activité d'esprit? Je sais bien que, puisque c'est une inclination naturelle, vous aurez de la peine de vous en défaire, mais je sais aussi que, si vous étiez fidèle, vous ne seriez plus si bouillante. Vous avez cent choses contre la modestie religieuse : vous

tenez la tête penchée, comme pour en paraître plus dévote; vous marquez tout ce que vous dites par des gestes; vous allez d'un pas tout à fait mondain; vous faites un certain petit tour de l'épaule lorsque vous faites vos enclins; tout cela sent la fille du monde. Enfin, vous avez bien des choses à réformer en vous pour prendre la gravité et bienséance religieuses. Lisez souvent la constitution de la *Modestie*, faites souvent des demandes à votre maîtresse sur cette vertu, et ayez incessamment au cœur ces paroles de l'Apôtre : *Que votre modestie soit connue de tout le monde, et cela parce que le Seigneur est présent*, dont l'œil divin voit l'extérieur et pénètre l'intérieur.

UNE AUTRE FOIS :

Ma fille, soyez plus soigneuse de vous surmonter ce mois, que vous ne l'avez fait, le passé, et surtout soyez fidèle au défi de l'humilité, que votre maîtresse vous a donné; il vous est fort nécessaire. Mais pour acquérir l'humilité, il vous faut travailler, et ne pas vous croiser les bras. Il ne faut pas laisser perdre une occasion de vous humilier; il faut vous connaître et vouloir être connue des autres pour inutile, ignorante, et indigne d'être employée à rien de bon. Aimez que chacun se mêle de vous connaître et corriger vos défauts, que tout le monde ait confiance de vous dire ses pensées sur votre conduite et sur vos manquements. Il faut ne vous préférer à qui que ce soit, recevoir tout le pire de la maison avec joie, étant bien aise que les autres soient mieux que vous, et faites-vous toujours accroire que vous êtes mieux encore que vous ne méritez. Soyez satisfaite de ne vous voir ni aimée, ni caressée de vos supérieures; supportez doucement d'être incessamment rebutée, méprisée, humiliée, mortifiée, employée aux choses basses, et lorsqu'on vous traitera de la sorte, gardez-vous de penser que c'est pour éprouver votre vertu, mais persuadez-

vous bien que c'est un châtiment autant juste que doux, à cause qu'on a égard à votre faiblesse. Ne parlez plus de ce que vous avez lu, vu, et su au monde, ni de vos parents. Enfin, ma fille, si vous voulez être humble, il vous faut tenir en la maison, comme une personne indigne d'y être. Respectez fort nos Sœurs, et vous reconnaissez leur petite servante; estimez leur société et leur vertu. Allez en paix, ma fille.

UNE AUTRE FOIS :

La fin de l'année de votre probation s'approche, ma fille. On ne vous a rien caché de tout ce qui est de l'Institut, et l'on vous a souvent dit, qu'entreprenant cette vocation, l'on entreprend aussi de ne plus vivre à soi, pour soi, ni par soi. Il faut que vous pensiez que votre vocation vous oblige d'aspirer et de tendre à la fin de la perfection de cet Institut, et que cette perfection est toute contraire aux lois et aux sentiments de la chair; sondez votre cœur pour voir s'il est bien résolu d'entreprendre, de ruiner ainsi tout ce que vous êtes, et d'anéantir tout ce qui est contraire à cette haute perfection, dont la Congrégation fait profession. Demandez la sainte lumière du divin Esprit pour bien connaître les volontés de Dieu sur votre âme.

Je ne doute point que votre appel à la religion ne soit très-bon et très-singulier. Je ne laisse pas de me sentir obligée de vous faire bien connaître ce que c'est que vous entreprenez, et l'importance qu'il y a de ne point vivre négligemment au service de Dieu, et que notre manière de vie requiert un courage fort et généreux, qui prenne fortement l'avantage sur tout ce qui est de la nature, pour faire régner en nous la grâce. Je suis fort résolue de ne point permettre la réception d'aucune fille qui n'ait cette disposition. Ma fille, éprouvez-vous donc bien vous-même; accoutumez-vous à rompre vos volontés aux choses même indifférentes, à obéir à toutes vos Sœurs indifféremment,

simplement à l'aveugle, à souffrir toutes les peines qui se présenteront dans votre poursuite, et enfin, examinez bien tout ce que vous devez désormais pratiquer. Si une fois vous pouvez vous oublier vous-même, et vous dévouer corps et âme à faire le bien, j'espère que Dieu par sa grâce vous rendra une bonne religieuse, puisque je suis sûre que Dieu ne vous manquera jamais de sa lumière et de ses bénédictions, pourvu que vous ne manquiez pas de coopérer à sa grâce; mais, ma fille, je vous assure que les desseins de Dieu sur vous sont tels, que si vous ne travaillez pour arriver au plus haut de la perfection, vous serez la plus chétive religieuse qui soit au monde.

LE MATIN QU'ON ME PROPOSA AU CHAPITRE, POUR MA PROFESSION, CETTE BIENHEUREUSE ME DIT :

Ma fille, je veux m'assurer encore une fois, en quelle disposition est votre cœur, pour vous donner mon suffrage comme les autres. Vous savez que vous m'êtes fort chère, parce que vous êtes nièce de mon fils de Toulonjon, que j'aime et estime fort, et pour plusieurs autres raisons, et surtout parce que j'aime votre âme, voyant le soin particulier que Notre-Seigneur en a pris; mais, malgré tout cela, je ne voudrais pas dire un mot en votre faveur contraire à ma conscience. Lorsque je reçois une fille, je me mets particulièrement en la présence de Dieu, j'invoque son secours, et je fais simplement, dans une entière droiture, ce qu'il m'inspire, à la vue de sa divine Majesté. Voyant votre cœur, qui aime le bien de sa vocation, qui désire de se perfectionner, et qui, grâce à Dieu, a été si bien appelé à son service, je ne saurais vous refuser ma voix et de parler pour vous. Toutefois, les Sœurs agissent selon les vues que Dieu leur donne; priez sa bonté de les bien inspirer, affermissez vos bonnes résolutions, et j'espère que le ciel vous bénira.

Au sortir du chapitre, cette Bienheureuse me vint trouver, et me dit si j'étais bien disposée à tout ce que la divine Providence ordonnerait de moi, et ensuite fit semblant que les Sœurs ne me trouvaient du tout point propre pour notre manière de vie, m'ordonna de me laisser au soin de Dieu, et me fit faire un acte d'abandon en ces termes :

Mon Dieu, je suis prête à quitter non-seulement cette Congrégation pour retourner au monde, mais je quitterais le ciel, si tel était votre bon plaisir, et serais prête de descendre aux enfers, si votre même bon plaisir s'y trouvait plus grand; et me fit dire plusieurs autres choses fort belles, m'assurant qu'il faut commencer avec ardeur ce que nous croyons être de la volonté de Dieu, et le laisser avec tranquillité, lorsque cette volonté adorable le veut. Elle pleura avec moi tendrement, et m'envoya ensuite devant le Saint-Sacrement pour me consoler, me disant qu'elle ne savait point de meilleur remède que celui-là pour apaiser une âme affligée qui aime Dieu, que de s'y tenir dans la posture d'une petite servante, humble et soumise, et m'ordonna de lui dire : Mon unique consolation, ne me délaissez point. Vous m'aviez donné le désir de vous servir, vous m'en ôtez le moyen, soyez béni à jamais de votre pauvre créature.

LORSQUE J'ÉTAIS EN SOLITUDE POUR LA PROFESSION, JE LA PRIAI DE ME PARLER SUR LES VOEUX, ELLE ME RÉPONDIT CE QUI SUIT :

Je veux bien, ma fille, vous expliquer courtement vos vœux : faisant celui d'*Obéissance,* vous vous obligez de la garder, selon que la constitution troisième le commande; obéissant de volonté et de jugement à toutes sortes de supérieures quelles qu'elles soient, et quoiqu'elles vous commandent, qui ne sera pas péché.

Faisant vœu de *Pauvreté,* vous quittez toutes choses pour le mettre en commun, et même votre propre corps, qui ne sera

plus vôtre désormais, mais à la Congrégation, qui le pourra employer à tout ce qu'elle jugera, sans qu'il vous soit loisible d'y résister. Ce vœu s'étend encore plus loin, et sa perfection ne requiert pas seulement que vous n'ayez rien en propre, mais que vous ne vouliez rien que ce qui vous sera donné, et que vous sentiez de la joie lorsque quelque chose nécessaire vous manquera; que vous ne choisissiez jamais le meilleur, mais que vous désiriez le moindre, et que vous le preniez lorsqu'il vous sera permis. Il passe plus avant encore, ce sacré vœu, et requiert que nos biens spirituels mêmes soient en commun, et que notre amour soit égal et universel pour toutes, tant que faire se peut. Enfin, ma fille, pour être une vraie pauvre de cœur et d'esprit, il vous faut tenir comme une pauvre au monastère, laquelle serait comme dans la maison d'un grand seigneur, ou comme une vraie mendiante à la porte d'un prince, recevant avec actions de grâce tout ce qui vous sera donné, vous tenant humble et petite à vos yeux, confessant toujours de n'avoir aucun mérite pour être associée à une si sainte communauté.

Pour le vœu de *Chasteté,* vous savez ce que la constitution en dit si expressément, que je n'y peux rien ajouter. Comment sentez-vous que Dieu épouse votre âme? Ma fille, ce grand Dieu l'épousa par le saint baptême, cette chère âme, mais lorsque nous nous privons volontairement des noces séculières, afin de prendre Jésus-Christ pour notre Époux, il se fait une union si intime de grâce entre Dieu et notre âme, qu'il ne se peut expliquer en terre comme ce mariage sacré se fait, mais ce sera au ciel, où la jouissance entière nous sera donnée de ce souverain amour, que ces noces sacrées seront perfectionnées par les ineffables embrassements de ce divin Époux.

Vous devez désormais avoir du respect pour vous-même, à cause de la dignité que vous possédez, d'épouse d'un si grand et adorable Monarque; pour n'en dégénérer jamais, renoncez

fortement à toutes sortes d'affections et d'inclinations naturelles. Votre cœur est le lit et le cabinet où cet Époux repose, tâchez de le tenir bien orné et bien pur; que tout votre amour soit employé à l'aimer; mettez tout votre soin à lui plaire, et que toutes vos forces soient occupées à son service. Suivez fidèlement ses attraits, vous le trouverez toujours en vous-même; tenez-vous près de Lui sans désirer autre chose, et sans le chercher ailleurs. Préparez-vous à faire votre oblation avec le plus d'amour que vous pourrez; consacrez-vous souvent à Dieu, vous immolant tout entière sur l'autel sacré de son bon plaisir; donnez-lui cent fois le jour toutes vos inclinations et invoquez souvent son aide. Je le prierai fort que ce sacrifice lui soit agréable et pour sa gloire.

AVANT QUE JE FISSE LES VOEUX, ELLE ME DIT :

Allez courageusement, ma fille, vous donner tout à Dieu pour jamais. Faites votre sacrifice absolu, afin que vous ne soyez plus à vous-même. Souvenez-vous, ajouta-t-elle, d'honorer les liens qui vous attachent à l'Église, comme son humble fille; aux princes souverains, comme leur sujette; à la Congrégation, comme un membre qu'on a bien voulu recevoir; et à moi-même, comme à votre mère qui tient, par la pure volonté de Dieu, la place de celle qui vous a donné le jour. J'accompagnerai votre sacrifice de toutes mes faibles prières, et je demanderai à Celui, pour l'amour duquel vous allez vous sacrifier, que vous soyez au nombre de ses épouses fidèles, qui gardent à ce divin Époux les vœux fidèlement.

APRÈS LA PROFESSION, DANS MA PREMIÈRE REDDITION DE COMPTE :

Ma fille, me dit-elle, vous avez promis à Dieu de grandes choses; mais il vous en a promis d'incomparablement plus grandes. Rendez-lui fidèlement vos vœux, et sa divine bonté ne vous abandonnera jamais. Il demande de vous la fidélité en

tout et, partout, et, si je l'ose dire, une vertu au-dessus du commun. Après la voix de votre Époux, la mienne ne mérite pas d'être écoutée. Je vous avoue, néanmoins, que je serais extrêmement mortifiée, si je vous voyais vous contenter d'une vertu médiocre. Que vos bons propos soient pour vous une chaîne de diamants, que rien au monde ne puisse rompre, et pour vous rendre cette fidélité aisée, ne vous répandez au dehors qu'autant que la charité et l'obéissance souffriront que vous y paraissiez.

La présence de Dieu doit faire maintenant la principale, et, pour ainsi dire, votre unique occupation. Cependant, quelque occupée que l'on soit de cette divine présence, j'approuve fort que l'on fasse les trois actes suivants à la sainte messe : déclarez humblement vos péchés avec le prêtre, quand il dit le *Confiteor,* vous avouant criminelle devant Dieu; offrez-vous au Père Éternel, en la compagnie de son cher Fils, lorsqu'il daigne se montrer au peuple entre les mains de son ministre; et quand celui-ci sera sur le point de consommer les divines espèces, abandonnez-vous à l'ardeur de votre cœur, soit que vous participiez réellement, ou par désir, à ce sacrement adorable.

PENDANT MA PREMIÈRE RETRAITE APRÈS LA PROFESSION :

Je suis pressée de louer Dieu, voyant le soin qu'il a pris de votre âme, et j'admire sa Providence de vous avoir donné cette vocation par des moyens si particuliers. Il vous reste de correspondre fidèlement à ce bon Dieu, et qu'il n'y ait jour de votre vie, où votre cœur ne lui donne des marques de sa reconnaissance. Vous satisferez à ce juste devoir, si vous portez toujours votre âme en vos mains, en ne faisant rien qui ne parte d'un principe de vertu, et qui ne contribue à la gloire de votre Époux autant qu'à votre perfection. C'est dans cette disposition intérieure que vous trouverez le moyen de si bien composer votre

extérieur, qu'il n'y ait rien en vous qui ne respire la sainteté. Nos constitutions, que vous lisez très-souvent, vous serviront de modèle, et vous n'avez, ma fille, qu'à vous former là-dessus. Que votre condescendance pour vos Sœurs ne tienne en rien de cette civilité apparente et affectée, dont on use dans le monde, qui n'exclut pas l'orgueil secret, par lequel on se préfère bien souvent aux personnes qu'on semble vouloir honorer; qu'elle soit plutôt un effet de l'estime et de la charité que vous avez pour elles; qu'elle soit gaie et sans contrainte, qu'elle gagne leurs cœurs, les obligeant de vous aimer réciproquement.

LA DERNIÈRE FOIS QUE JE LA VIS AVANT SON DÉPART :

Ce serait avoir fait une grande sottise, d'avoir quitté tous vos parents, tout ce que vous aimiez au monde, pour vous attacher à une créature; méprisez toutes ces petites tendresses pour ne vouloir que le divin bon plaisir. Tenez-vous dans vos oraisons toujours plus simplement à la vue de Dieu, dans une profonde révérence. L'âme qui a trouvé Dieu ne doit rien chercher davantage. Vous avez l'esprit fécond, et Dieu ne veut de vous que simplicité sans multiplicité.

Je regarde l'amitié que j'ai eue pour vous, dès votre entrée à la Visitation, comme un sentiment inspiré de Dieu. Continuez, ma bien chère Sœur, continuez. Outre la récompense que Dieu vous destine dans l'autre monde, il vous fera trouver dans celui-ci une paix inaltérable, dans les événements même les plus crucifiants auxquels vous devez vous attendre, comme étant le partage des enfants de Dieu et les marques assurées de son amour.

CONSEILS DE LA SAINTE

A LA MÈRE MARIE-AIMÉE DE RABUTIN [1].

VIVE † JÉSUS!

Ma très-chère fille, votre bonté vous fait désirer ce que ma confiance vous dira tout confidemment et simplement, comme il plaira à Notre-Seigneur me le donner : premièrement, ma chère fille, tenez toujours votre chère âme en paix et en joie, par le moyen de la fidélité à l'oraison, au saint recueillement, et de l'observance; ayez un grand amour aux filles et les supportez avec une extrême douceur, sans toutefois leur souffrir aucun relâchement, mais reprenez-les toujours et les portez à leur devoir avec cet esprit de douceur et cordialité, leur témoignant que c'est par le désir de leur bien; et gardez bien de laisser échapper jamais des paroles piquantes de reproches, et enfin que vos paroles soient toujours fort religieuses et assaisonnées de discrétion et dévotion; ne faites pas de fréquentes ni rudes répréhensions pour de légers manquements, surtout quand ils sont de chose temporelle, comme rompre, casser, et semblables lourdises, tant qu'il se pourra.

Ne vous laissez pas préoccuper par vos sentiments, et encore moins dominer, tant pour le bien de votre âme et de votre santé que pour l'édification de nos Sœurs; surtout ayez soin de bien cultiver leur intérieur et de les fort porter à l'oraison, au recueillement, et à la mortification de leurs passions et inclinations, et qu'elles pratiquent fidèlement ce que le directoire

[1] Ces conseils furent donnés à la Mère Marie-Aimée de Rabutin au moment de son élection à Thonon. (Archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy.)

enseigne : *de faire tout pour Dieu et recevoir de sa sainte main tout ce qui leur arrive,* car la grande pratique de la Visitation c'est de dépendre de la divine Providence et de se conformer en tout à la sainte volonté de Dieu ; ne dispensez guère les filles des communautés et ne les laissez attacher aux choses extérieures, ne les laissant surcharger, ni ne les surchargeant de trop de besogne ou de travail.

Que le principal soin soit de plaire à Dieu et de bien observer les règles. Assistez aux communautés tant que vous pourrez, et quand vous vous trouverez mal, ne permettez pas aux filles de les perdre [les exercices] autour de vous, sinon celle qui sera requise à votre service et soulagement.

Ayez un grand soin des malades : ce soin est important, comme aussi que vous preniez franchement vos nécessités, vous laissant gouverner pour cela à ma sœur Marie-Augustine, à qui nous commettons le soin de votre chère personne, sans permettre les amusements et empressements des filles. Ayez l'œil sur toute la maison, mais laissez une sainte liberté aux officières d'agir en leur charge selon la règle.

Faites que les affaires et les livres des comptes s'écrivent et se fassent exactement selon les règlements. Je vous dis pêle-mêle tout ce qui me vient en pensée, par la très-grande affection de votre bien pour la gloire de Dieu.

J'ai su qu'autrefois l'on a été libre là-dedans à donner à manger aux gens de dehors; il faut être fort retenue à cela, et ne permettre aux filles de dire les nouvelles du monde et de famille aux récréations, qu'il leur faut laisser faire gaiement. Il ne faut point faire de répréhension que dans la nécessité, comme dit notre sainte règle, laquelle nous enseigne parfaitement tout ce qui est nécessaire pour la bonne conduite de la supérieure au bonheur de sa maison.

Donnez une entière confiance aux filles de vous ouvrir leur cœur, et quelque chose qu'elles vous puissent dire, ne témoi-

gnez jamais de l'étonnement, mais confortez-les toujours et les renvoyez consolées, encouragées au bien. Si elles vous disent quelques mauvaises pensées qui leur viennent contre vous, témoignez-leur de la gratitude, de la confiance qu'elles vous témoignent en cela, et leur dites qu'elles ne s'en mettent pas en peine, mais qu'elles les méprisent et ne s'y amusent pas.

Voilà, ma très-chère fille, ce que votre bon cœur tire du mien qui vous chérit avec la plus cordiale et sincère affection, et avec une entière confiance; allez joyeuse et courageuse où Dieu vous appelle; je supplie sa Bonté vous tenir en sa divine protection, et vous combler de son très-pur amour.

Je suis, et de cœur, votre chère et bien-aimée sœur.

Ma très-chère fille, je vous recommande de tout mon cœur votre très-chère compagne; que votre cœur lui soit toujours bon et confiant, afin qu'elle vive en consolation.

Votre très-humble et indigne sœur et servante en Notre-Seigneur.

Sœur Jeanne-Françoise Frémyot,

De la Visitation Sainte-Marie.

DIEU SOIT BÉNI!

CONSEILS DE LA SAINTE

A LA MÈRE LOUISE-DOROTHÉE DE MARIGNY[1].

PENDANT SON NOVICIAT :

Ma très-chère fille, je vous dis que vous devez vous déterminer d'être absolument à Dieu ; et pour cela, résolvez-vous fermement de retrancher à votre langue toute parole piquante, vaine, et qui tant soit peu tende à votre louange, ou à celle de vos parents. Acceptez avec un bas sentiment de vous-même toutes les occasions d'humiliation qui vous arriveront; vous les devez tenir précieuses, si vous aspirez à la perfection, car jamais vous n'y parviendrez que par cette voie, je vous le dis hardiment. Travaillez donc à cette sainte besogne courageusement et fidèlement; amassez toutes les facultés de votre esprit autour de Notre-Seigneur, afin que vous receviez de sa bonté la lumière et la force pour bien faire cette besogne; quand vous l'aurez achevée, nous vous en donnerons une autre. Dieu soit béni!

AVANT SON DÉPART POUR LA FONDATION DE MONTPELLIER :

Dieu vous destine à une grande œuvre, ma très-chère fille, pour l'exécution de laquelle vous devez prendre un grand courage et vous armer de la force de Dieu, en jetant en lui tout votre soin par une absolue et très-ferme confiance, vous appuyant fortement en son amour et en la conduite de sa paternelle Pro-

[1] Ces conseils, écrits de la main de la Sainte, furent donnés à la Mère Louise-Dorothée pendant son noviciat, et au moment de son départ pour la fondation de Montpellier. (Archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy.)

vidence. Tenez-vous en la main de sa divine volonté comme un instrument inutile et imbécile duquel sa sagesse ne laissera de faire de beaux et bons ouvrages, mais soyez sur vos gardes afin que jamais vous n'en receviez aucune complaisance ou satisfaction vaine; mais rendez-en à Dieu la louange et toute la gloire, car aussi à lui seul elle est due pour toutes sortes de biens, ayant dit de sa bouche sacrée, que *nous ne pouvons rien sans lui.*

Ne vous étonnez nullement s'il vous arrive des contradictions à votre établissement, ni au progrès de ce saint œuvre, car Dieu veut que ses affaires se fassent parmi plusieurs difficultés, afin que quand toutes choses sont accrochées selon la prudence humaine, il fasse reluire sa sagesse et sentir la promptitude de son secours paternel.

Peut-être aurez-vous quelques nécessités temporelles, ce que je ne crois pas; mais si elles arrivent, réjouissez-vous saintement et tenez cela à grand bonheur, tâchant de faire valoir l'occasion pour la pratique de la sainte pauvreté, et donner des preuves de votre entière et ferme foi et confiance filiale en Dieu, et ne doutez point, car le secours viendra à point nommé, mais attendez-le en patience, sans laisser nullement ébranler votre espérance.

Je supplie le divin Sauveur de vous tenir de sa main paternelle, et de vous appuyer, conduire, éclairer et soutenir de sa main puissante, suavement et fortement en toutes vos nécessités et actions, et vous combler de son saint et pur amour, et toutes les âmes qu'il rangera sous votre conduite. Je crois que vous ne m'oublierez jamais devant sa bonté : je ferai le même et vous tiendrai toujours chèrement au milieu de mon cœur comme ma très-chère et bien-aimée fille, à qui je suis entièrement en Notre-Seigneur, qu'il soit béni! *Amen.*

SOEUR JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT.

Je vous dis encore ce mot, ma très-chère fille : aimez cor-

dialement vos Sœurs qui vont avec vous; soyez toute leur joie et consolation en Dieu; traitez avec elles franchement, naïvement, confidemment et à la bonne foi, et les tenez fort unies à vous, et vous à elles; dites-leur tout simplement et naïvement ce que vous jugerez être très-utile à leur bien, cela les obligera; vous emmènerez de bonnes Sœurs qui n'ont aucune prétention que de bien faire et vous obéir sincèrement; soyez-leur bien bonne mère, je vous en supplie, ma très-chère fille, afin qu'elles vivent avec grand contentement avec vous et en leur vocation; toutes vous aiment grandement et veulent vivre en parfaite union, surtout l'assistante le témoigne : faites-lui de même, car vraiment je trouve que c'est une bonne et vertueuse religieuse qui vous aidera bien; elle n'a nulle prétention que de bien servir Dieu et faire l'obéissance.

SEPT MAXIMES SPIRITUELLES

DONNÉES ENCORE PAR LA SAINTE A LA MÈRE LOUISE-DOROTHÉE.

La première maxime que je désire que vous observiez, ma très-chère fille, sera celle de notre Bienheureux Père : *Rien contre Dieu;* il faut donc être invariablement résolue de ne faire jamais chose quelconque, grande ni petite, que nous connaissions qui pût déplaire à cette souveraine Bonté : cela veut dire volontairement. Remarquez cette parole du saint Apôtre : *Il faut fuir l'ombre du mal,* ceci est le grand fondement.

Deuxième : de dépendre de Dieu en toutes choses, et faire toujours ce que nous connaîtrons lui être plus agréable en toutes choses, purement pour son amour.

Troisième : aimer souverainement la très-sainte Volonté, et également en tout ce qui arrivera à nous et aux autres, n'y regardant qu'elle seule, en laquelle doit être tout notre repos et unique consolation.

Quatrième : ayez pour règle générale de faire tout le bien et plaisir qui vous sera possible à toutes sortes de personnes, quittant volontiers vos propres commodités et intérêts pour les leurs ; et cela pour la seule révérence du bon plaisir de Dieu qui le veut ainsi ; et ceci se doit pratiquer tout particulièrement à l'endroit de nos Sœurs, sans distinction de celles qui nous agréent ou non, qui nous aiment et caressent, ou qui ne le font pas. Bref, en tout il faut regarder et aimer Dieu cordialement, sincèrement et efficacement.

Cinquième : ayez un amour zélé et une fidélité loyale et attentive à la conservation de toutes les choses de l'Institut, premièrement chez vous, en l'observant exactement, et procurant autant qu'il vous sera possible que celles qui y sont obligées fassent le même.

Sixième : tâchez de faire avec toute la perfection possible tous vos exercices spirituels et tout ce que vous devez faire, et cela purement par amour et désir de plaire à Dieu. Entre tous les exercices, aimez la sainte oraison et recueillement, y suivant fort simplement l'attrait qui vous sera donné.

Septième : et pour fin et en abrégé, fuyez tout le mal que vous rencontrerez, faites tout le bien que vous reconnaîtrez, regardez Dieu incessamment, allant à lui de toutes choses, lui rapportant tout et lui demandant conseil de tout, fort simplement, et vous tenez très-humble devant sa divine Providence, attendant tout votre bonheur de là avec une sainte confiance.

Dieu vous en fasse la grâce, et à moi qui suis toute vôtre ! Dieu soit béni !

Jeanne-Françoise Frémyot,
Indigne Sœur de la Visitation Sainte-Marie.

CONSEILS DE LA SAINTE

A LA MÈRE CLAUDE-AGNÈS JOLY DE LA ROCHE[1].

Ma très-chère Sœur, vous désirez que je vous dise quelque point qui me semble plus propre pour la conduite de la charge que Dieu vous a remise. Je le ferai, si sa bonté me daigne inspirer et ne tiendrai point d'ordre, ains je vous dirai pêle-mêle ce que je rencontrerai, et qui me tombera dans l'esprit.

La première chose qui me vient, c'est que vous vous attachiez invariablement à l'observance des règles et constitutions, parce que c'est la volonté de Dieu que les choses d'obligation doivent marcher les premières; et où la règle sera courte et ne vous instruira pas assez, comme il arrive en plusieurs occasions, regardez en Dieu ce qu'il vous semblera le mieux, et faites-le avec une franche humilité. Les choses qu'il faut communiquer aux Sœurs selon la règle, il le faut faire; et je vous dis que tant qu'il vous sera possible, vous fassiez toutes choses avec l'agrément des Sœurs, conférant avec elles amiablement; voire suivant, tant qu'il se pourra, leur sentiment, afin de nourrir la sainte confiance et cordialité; si ce point est bien pratiqué, il apportera la paix et bénédiction. Je n'entends pas pourtant détruire la sainte liberté et autorité de la supérieure, et que, quand il sera requis, elle ne doive tout tirer après elle. Souvenez-vous alors, ma très-chère Sœur, de le faire doucement, tirant les volontés par raison, voire même, louant leurs opinions, en leur faisant voir néanmoins que la vôtre est la

[1] Ces conseils furent écrits par la mère Claude-Agnès dans un petit livre conservé encore aujourd'hui à la Visitation de Rennes, dont elle a été la première supérieure, après avoir fondé le monastère d'Orléans.

meilleure, et tout cela suavement, et non mélancoliquement ni impérieusement.

Quand les Sœurs seront malades ou travaillées de quelque infirmité spirituelle ou corporelle, témoignez-leur une extrême charité et douceur; voire, encore qu'elles témoignassent une trop grande tendreté ou quelque autre imperfection, ne faites pas semblant alors de les connaître, et leur faites donner et prendre tous les soulagements qu'il sera requis, s'il se peut; mais, après qu'elles seront hors de peine, découvrez-leur amiablement leurs défauts, en sorte qu'elles les connaissent et reconnaissent avec une douce et tranquille humilité : puis, encouragez-les si cordialement, qu'elles s'en aillent toutes guéries et détrempées en la douceur de votre amour maternel.

Enquérez-vous quelquefois si elles n'ont point de nécessité, si elles sont bien vêtues, et semblables choses, pourvoyant à leurs besoins; voyant aussi quelquefois leurs matelas et leurs tours de lits, pour voir s'ils sont bons. Vous ne sauriez croire combien ce soin gagnera leurs cœurs, et les affranchira des soins superflus d'elles-mêmes, qui est un des grands moyens d'avancement que je sache.

Il viendra tant de bien de la pratique de ce petit avertissement aux âmes, ainsi que je l'espère de la bonté de Notre-Seigneur, que vous en serez toute consolée; et j'y ajoute que, encore que pour votre infirmité on vous donne quelque chose de particulier, comme on fait aux autres infirmes, néanmoins, vous vous fassiez donner des viandes de la communauté, et en mangiez pour savoir comme on traite vos Sœurs.

Témoignez toujours aux Sœurs de la gratitude des petits soins et affections qu'elles témoignent pour vous, sans leur permettre néanmoins de l'empressement pour cela, ni qu'elles excèdent en ce qui sera de la nécessité ou utilité importante, soit en santé, ou lorsque vous serez malade; mais ressouvenez-vous de régler cela, s'il est requis, sans opiniâtreté ni séche-

resse, ains suavement, en sorte qu'elles en demeurent plus édifiées que mortifiées.

L'avis que la règle et les constitutions donnent à la supérieure *de se faire plus aimer que redouter,* doit être toujours devant vos yeux. Quand vous aurez les cœurs de vos Sœurs, vous les gouvernerez comme vous voudrez, et les tiendrez facilement unies à vous et entre elles, qui est la bénédiction des bénédictions pour les monastères, et qui a toujours régné parmi nous.

Qu'elles n'aient autre amie que vous. Qu'elles trouvent en vous un soin et une douceur maternels, une franchise et une confiance de sœur, une familiarité et secret de fidèle amie, leur communiquant même quelquefois, comme par réciproque confiance, quelque chose de votre cœur. O le grand moyen, ce me semble, pour tenir les cœurs ouverts et contents, que celui-ci : ce sera leur faire trouver en vous tout ce qu'elles auront laissé au monde, car enfin notre nature a besoin de ce soulagement, et ne peut durer sans aimer. Si les Sœurs ne vous ont pas un amour spécial et de confiance, elles auront des amitiés particulières, qui sont la peste de la religion. Bref, ayez grand soin de tenir leur esprit content et joyeux; c'est l'avis que le grand père Suffren m'a donné une fois.

Ayez grand soin de la pureté des âmes, retranchant aux Sœurs toute occasion de péché, leur laissant jouir de la liberté de communiquer leur âme, comme la règle ordonne; gardez-vous bien de témoigner en cela aucune répugnance, ni que vous connaissez qu'elles manquent de confiance; non, jamais ne leur donnez occasion de penser cela.

En vos corrections, soyez vive et pénétrante contre le mal, mais cordiale et charitable à l'endroit de la défaillante, tâchant d'anéantir le mal, le méprisant, et châtiant quand il sera requis, en soulageant, excusant et encourageant la coupable, vous plaignant avec elle de notre misère et faiblesse; par ce moyen, vous

lui ferez haïr le péché et aimer votre douceur. Pour pratiquer utilement ce point des corrections, il faut se tenir proche de Notre-Seigneur; car lui seul nous le peut apprendre, y ayant peu de règles pour cela que la charité et discrétion que Dieu donnera infailliblement à celles qui, pour la seule obéissance à sa divine volonté, se sont laissé charger du pesant poids de la supériorité, et qui mettront toute leur confiance en sa divine protection et en la vérité infaillible de ses promesses.

Ne vous troublez jamais, encore que vous ne voyiez l'avancement spirituel qu'il serait requis; mais redoublez vos prières, votre confiance, votre fidélité à l'observance, votre patience et support; car sachez que c'est à vous de cultiver par ces moyens, mais que la croissance vient de Dieu. Faisant donc tout ce qu'il vous sera possible et de votre devoir, avec grande fidélité et courage, sans jamais vous laisser abattre, demeurez paisible et soumise sous le bon plaisir de Dieu, vous contentant des fruits qu'il vous donnera.

Ne donnez point de nouvelles lois à vos Sœurs; ne multipliez point les ordonnances, mais encouragez-les à porter joyeusement celles de la loi de Dieu avant toutes choses, dit la sainte règle, et celles dont elles se sont volontairement chargées pour le seul amour de Jésus-Christ, notre doux Seigneur et Maître.

Ressouvenez-vous de ce que tant de fois je vous ai dit, qu'en toutes leurs difficultés vous leur recommandiez de regarder ce divin Sauveur en ses travaux, afin que, par ce moyen, elles soient éclairées, fortifiées et encouragées à une sainte imitation. L'âme aura peu ou point d'amour, qui ne trouvera sa charge légère en comparaison de celle que notre Sauveur a portée pour elle; je trouve ce moyen puissant, incomparable, doux et suave.

Persévérez d'user plutôt de prières que de commandement, sinon quand la nécessité le requerra : la règle l'enseigne excel-

lemment à la supérieure. Usez bien de cette douceur, surtout envers les faibles; et, encore qu'elles ne vous disent que des inutilités, oyez-les avec patience, les conduisant peu à peu à leur perfection. C'est un avis d'importance que cette patience; car encore que l'on ne voie pas le profit tout à coup, ni même de longtemps, jamais il ne faut cesser pour cela, ni se lasser de cultiver ces chères âmes, ainsi que dit notre règle. De quelques-unes vous recevrez promptement de la consolation, selon qu'il plaira à Notre-Seigneur de les aider, et à celles-là il faut donner des occasions d'avancer et même de mériter, tâchant de connaître en chacune l'attrait de Dieu, afin de le leur faire suivre. Je vous dis derechef, ne vous ennuyez jamais de la tardiveté des Sœurs, ni de les supporter et attendre : gardez de témoigner aucun mécontentement d'elles ni aucun dégoût à qui que ce soit, sinon à ceux à qui vous en devez parler en toute confiance. Quand elles vous auraient fait ou dit plus d'offenses qu'il ne se peut penser, au nom de Dieu, aucun ressentiment ni aucune plainte. Faites-le même si leurs parents vous donnent quelque sujet de mécontentement, et lorsqu'ils seront dans l'affliction, ayez soin de faire fort prier pour eux. Vous ne sauriez croire combien cela contentera et gagnera le cœur de vos Sœurs.

Tenez-vous fort grandement égale envers chacune et ce qui leur appartient; tâchez de vous accommoder avec toutes, et vous souvenez de la maxime de notre Père, qui s'accommodait aux humeurs de tous et ne voulait qu'aucun s'accommodât à la sienne.

N'ayez point d'inclination particulière qui paraisse trop, comme serait d'affectionner l'entretien ou les sermons mêmes de quelque particulier.

Je vais finir par où j'ai commencé, qui est la recommandation de l'observance ponctuelle. Vous trouverez tout dans les Règles et Constitutions, dans les Directoires et Coutumes, et

dans les Entretiens de Monseigneur. Nourrissez-vous bien de cette viande ; prenez tout le temps que vous pourrez pour étudier là-dedans et dans les livres du père Balthazar Alvarez. Le père Rodriguez et la *Vie de la bonne sœur Marie de l'Incarnation* vous fourniront aussi plusieurs points et utiles documents pour votre charge. Mais Notre-Seigneur, par-dessus tout, vous tiendra toujours de sa main paternelle et vous conduira en toutes vos actions ; il faut avoir cette parfaite confiance. C'est lui qui vous impose cette charge, et par conséquent il s'oblige de vous fournir tout ce qui sera nécessaire pour vous en bien acquitter. Jetez tout votre soin en lui ; ne soyez attentive qu'à lui plaire, et tout le reste suivra ; je dis tout, tant ce qui regarde votre perfection que celle des autres. Regardez toutes choses en lui. Vous savez qu'un des grands moyens de lui plaire est la pratique de ces deux chères vertus, et qu'elles sont aussi le vrai et propre esprit de cet Institut. Rendez-vous donc douce, suave, cordiale, franche et bonne envers toutes, humble, petite et basse devant ce Souverain, humble, dépendant totalement de son bon plaisir, et ne recherchant en tout que sa gloire. Quand donc il lui plaira de se glorifier en votre abjection et en celle de l'Institut, par les mépris et avilissements que l'on en fera, et par toutes sortes de calomnies et de ravalements qui pourront venir, aimez et embrassez chèrement ces occasions comme des moyens de vraie imitation de notre doux Maître, et aussi comme choses conformes à notre petitesse et bassesse. Ceci, ma très-chère Sœur, est le vrai esprit de nos Règles. Inculquez-le et gravez, tant qu'il vous sera possible, dans l'esprit de nos très-chères Sœurs l'amour du mépris, afin qu'elles ne veuillent point paraître ni être estimées, mais qu'elles soient fidèles observatrices de notre profession, ne voulant d'autre gloire que celle de notre doux Sauveur, et de rechercher en tout sa sainte volonté pour l'accomplir. Je vous dis derechef que ce doit être notre vrai esprit, et que celle qui ne l'aimera pas effecti-

vement, par la pratique, ne se peut point dire fille de la Visitation, ni héritière de l'esprit du grand saint Augustin, ni de celui de notre très-digne Père et Instituteur

---

AUTRES CONSEILS DE LA SAINTE

A LA MÈRE CLAUDE-AGNÈS [1].

Allez courageusement, ma très-chère fille, où la souveraine Volonté vous tire et appelle; faites fidèlement la chose à quoi vous êtes appelée. Soyez humble, mais pleine de confiance en Celui qui vous emploie; dépendez absolument de son gouvernement et de sa divine Providence. Ne vous étonnez d'aucune contradiction, mais recevez tout de la main de Dieu, tenant votre âme et toute votre personne en paix et tranquillité, quelque tourmente qu'il arrive : ne vous rendez sensible ni en vos paroles, ni en vos actions, sous quelque prétexte que ce puisse être. Gardez de recevoir aucun esprit étranger, pour bon qu'il soit. Nourrissez-vous et vos chères filles du pain dont Notre-Seigneur a comblé nos maisons; je veux dire que l'on s'attache fortement à l'observance des Règles, Constitutions et Avis de Monseigneur. Soyez prudente et retenue en vos conversations avec ceux de dehors, ne familiarisant point, et ne faites des amis pour vous, mais pour la maison; soyez toutefois douce, gracieuse et dévote avec tous. Mais avec les Sœurs, ô Dieu, ma très-chère fille, soyez la douceur même, la bonté, la suavité et cordialité : témoignez-leur de la confiance, de la franchise et de l'estime, les

[1] Ces conseils furent écrits par la Sainte dans le susdit livre, indiqué à la page 317.

respectant amoureusement. Je prie Dieu qu'il vous tienne de sa sainte main, afin que vous cheminiez fermement en sa voie. Sa très-sainte Mère soit votre protectrice et consolation; et les saints Anges, que Dieu vous a commis, soient vos gardes et défenseurs! Amen, ma très-chère fille, je suis et demeurerai à jamais unie avec vous très-inséparablement : employez-moi franchement, confidemment, car Dieu m'a donnée à vous. Il soit béni éternellement!

CONSEILS DE LA SAINTE

A UNE SUPÉRIEURE [1].

VIVE † JESUS!

Une supérieure demandant quelques avis à notre très-chère et unique Mère, elle lui répondit par écrit les suivants :

Je crois, ma chère Sœur, que si celles qui sont en charge de supérieure digèrent bien, et pratiquent fidèlement les avis qui leur sont donnés dans leurs règles et constitutions, elles feront un très-bon et heureux gouvernement; mais je ne laisserai pas de vous dire tout simplement, puisque vous le voulez, ce qui me viendra en mémoire, et qui me semblera être plus considérable pour vous, et pour celles qui gouvernent nos monastères.

Premièrement, assurez-vous, ma très-chère Sœur, que vous

[1] L'original est aux Archives du 1er monastère de la Visitation d'Annecy.

n'aurez point de meilleure industrie pour réussir heureusement en votre gouvernement et conduite, que celle de vous tenir bien unie avec Dieu par l'exacte observance ainsi que vous marque la constitution de la supérieure; car si votre bon exemple ne parle pas avec vous, les remontrances que vous ferez seront sans fruit : on ne peut donner aux autres ce que l'on n'a pas soi-même. Il faut donc que vous soyez fort zélée pour votre propre perfection et fort unie avec Dieu, afin que votre bon exemple attire vos Sœurs à leur devoir, et par ce moyen elles vous chériront et estimeront grandement, elles prendront en vous une entière confiance, et auront un grand courage à vous imiter; car les filles voient bien clair, en ce qui concerne les vertus ou les défauts de leur supérieure, et ne peuvent pas en prendre l'estime qu'elles doivent si elles ne voient en elle les vraies vertus, surtout celle d'une sincère simplicité dans leur prudence; car si elles y rencontrent de la finesse, cela leur fermera le cœur; mais si elles les trouvent franches, candides et simples, elles marcheront de même avec elles.

Sachez, ma chère Sœur, que le principal de votre office, c'est de gouverner les âmes que le Fils de Dieu a rachetées de son sang précieux, non comme dame et maîtresse, mais comme mère et gouvernante des épouses et servantes de Dieu, qu'il faut traiter avec respect et particulier amour, purement pour Dieu, également, et sans exception, n'en attendant point d'autre récompense que l'honneur et le bonheur de rendre un si digne service à la divine Majesté.

Ne donnez point de nouvelles charges aux Sœurs par des ordonnances non nécessaires; mais encouragez-les à porter doucement celles de la loi de Dieu et de l'Église, qui doivent tenir le premier rang chez nous; et ensuite celle de l'Institut, dont elles se sont volontairement chargées pour son amour, et recommandez-leur fort qu'en toutes leurs difficultés elles

regardent le divin Sauveur en ses souffrances, parce que par ce moyen elles seront fortifiées et encouragées à supporter leurs petites peines, et à l'imiter en ses vertus. Il faut bien peser ce que dit la constitution, *qu'il faut nourrir les filles à une dévotion généreuse et forte.*

La timidité bien souvent leur suffoque l'esprit de dévotion, et leur ôte la sainte allégresse spirituelle, ce qui leur fait trouver de la peine en peu de chose. Il faut donc les porter à faire leurs actions noblement, et non selon les inclinations de l'amour déréglé de soi-même, qui fait toutes choses lâchement et bassement. Inculquez-leur cette grande maxime, que *ce qui n'est point Dieu ne leur doit être rien,* et tâchez, selon la disposition de chacune, de les dépouiller de tout le reste, pour les faire dépendre de la seule volonté divine et de l'obéissance, sans les laisser marchander, ni tortiller autour des occasions qui se présentent pour la pratique des vertus et l'union de leurs âmes avec Dieu; ceci est le vrai esprit de la Visitation.

Il faut que vous ayez un grand soin de gagner le cœur de vos Sœurs par votre débonnaireté, traitant avec elles franchement, cordialement et confidemment, sans jamais leur témoigner que vous connaissez qu'elles n'ont pas de la confiance et de l'affection pour vous, ni que vous avez aucune méfiance d'elles; car rien ne désoblige tant un esprit, ni ne vous le fera sitôt perdre, que cela; comme au contraire rien ne l'oblige tant que la confiance. Tant qu'il vous sera possible, donnez-leur, je vous prie, une grande et sainte liberté entre elles et avec vous, et ayez-la aussi avec elles, car rien ne gâte tant les esprits, que de leur donner de la gêne.

Qu'elles reconnaissent aussi en vous une vigilante charité à les bien conduire, et à les pourvoir en leurs besoins spirituels et temporels, en sorte qu'elles prennent confiance de s'adresser à vous en toutes leurs nécessités, et qu'elles sachent

qu'elles ont une vraie mère et une amie fidèle en leur supérieure, qui ne leur manquera en rien pour le corps, ni pour l'esprit, et qui tiendra à couvert et en secret leurs petites infirmités et défauts, et les supportera cordialement sans s'en lasser, ni ennuyer. Enfin, ma chère fille, faites en sorte qu'elles croient qu'elles ne sauraient vous obliger davantage que d'aller à vous avec une entière confiance. Si l'on donne bien l'impression de ceci aux Sœurs, on évitera plusieurs plaintes et murmures, on pourra par ce moyen les affranchir du soin et des recherches que les filles tendres pourraient avoir sur elles-mêmes, et on les gouvernera comme l'on voudra. C'est encore le grand moyen de tenir leur esprit en paix et contentement, et de les rendre très-amoureuses de leur vocation; ce qui est le grand bien de la religion.

Notre Bienheureux Père disait qu'il faut écouter les peines et objections des Sœurs avec patience; il ne faut pas pourtant les beaucoup examiner sur les tentations du corps, ains seulement leur ouvrir l'esprit, et leur donner courage de ne s'épouvanter de rien. Et croyez, disait ce Bienheureux Père, que les supérieures font une grande charité de donner le temps aux Sœurs de leur dire tout ce qui leur fait de la peine, sans les presser, ni témoigner aucun ennui de leurs longueurs, quoique ce ne soit quelquefois que de petites niaiseries, car cela les soulage, et les dispose à recevoir utilement les avis que l'on leur donne ensuite. Les petites choses sont autant à charge aux faibles, que les grandes peines aux grandes âmes. En un mot, vous devez, par tous les meilleurs moyens que vous pourrez, tenir vos filles fort unies à vous, mais d'une union qui soit de pure charité, et non d'un amour humain qui s'attache. Que s'il arrive à quelqu'une de le faire, vous la devez insensiblement porter au dénûment et à l'estime du bonheur de l'âme, qui ne dépend que de Dieu; car de penser guérir de tels maux par des froideurs et des repoussements, cela les pourrait porter

à des aversions et des inquiétudes qui seraient suivies de quelque détraquement, surtout dans les esprits faibles.

Tenez-les fort unies ensemble et avec estime l'une de l'autre, ce que vous ferez efficacement par l'amour et l'estime que vous témoignerez en avoir vous-même par vos paroles et actions; mais amour général envers toutes, les aimant également, sans qu'il paraisse aucune particularité; car je vous dis que si une fille n'a pas la très-haute perfection, quelque bonne qu'elle soit au-dessous de cela, elle ne vivra point contente, si elle ne croit pas que sa supérieure l'aime, et l'a en bonne estime.

Cela est une imperfection, dont il faut tâcher de les affranchir, s'il se peut; mais patience cependant. Je sais que je dis vrai en ceci, et que cette croyance leur profite, et leur donne une certaine allégresse, qui fait porter gaiement toutes sortes de difficultés; et c'est une chose assurée, que notre nature ne peut longtemps subsister sans quelque contentement et satisfaction, jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait mortifiée. Et comme les filles ont quitté ce qui leur en donnait au monde, il faut nécessairement qu'elles en prennent dans l'amitié et confiance de leur mère, et dans la douce société de leurs Sœurs. Que si elles n'en trouvent pas là, elles en chercheront ailleurs, étant conduites par leur propre intérêt qui ne sera pas celui de la maison.

Lorsque vous faites des corrections, prenez garde que vos paroles et votre maintien portent et animent les Sœurs au bien. Pour cela, il faut éviter les paroles aigres et dures, qui ne font qu'offenser le cœur, le dépiter, le ralentir à la pratique des vertus, et le refroidir en la confiance et en l'estime qu'elles doivent avoir de leur supérieure.

Notre Bienheureux Père disait qu'une supérieure ne doit jamais s'étonner ni se troubler d'aucun défaut qui puisse se commettre dans sa maison par le général des Sœurs, ni par les particulières; qu'elle doit les regarder et les souffrir douce-

ment, et y apporter en esprit de repos les remèdes qui lui seront possibles ; qu'elle ne doit pas non plus épouvanter celles qui les font, mais qu'il faut avec une suave charité les amener à la connaissance de leurs chutes, pour leur en faire tirer profit. Croyez-moi, ne nous rendons point si tendres, ni si sensibles aux manquements de nos Sœurs et à ne vouloir point souffrir parmi nous les esprits fâcheux et de mauvaise humeur. Quand ils sont liés par les vœux solennels, le plus court est de les supporter doucement; car nous aurons beau faire, il se trouvera toujours dans les communautés, quelque petites qu'elles soient, des esprits qui donneront de la peine aux autres. Dieu permet cela pour exercer la vertu de la supérieure et des Sœurs.

Au sujet des récréations, il faut prendre l'esprit de notre saint Fondateur, lequel était vraiment saint, je vous en assure, et sa sainteté ne l'empêchait pas d'avoir un esprit de joie, riant de bon cœur quand il en avait sujet. L'esprit de Dieu porte allégresse. Laissez réjouir vos filles à la récréation, pourvu qu'elles le fassent selon la règle, contentez-vous. Nous autres supérieures qui passons une partie du jour au parloir et aux affaires, voudrions bien nous recueillir dans le temps qu'il faut se récréer, mais de pauvres filles qui n'ont bougé du chœur ou de leurs cellules ont besoin de délasser leur esprit.

Ma chère Sœur, vous n'avez rien de si difficile en votre charge que les corrections; car si vous ne les faites pas à propos, et selon l'esprit d'une vraie charité, vous n'avancerez rien. Il faut avoir une merveilleuse douceur, industrie et charité, pour manier les esprits faibles, et les faire plier à leur devoir. Notre Bienheureux Père disait *qu'il fallait faire toutes choses pour le profit et la consolation du prochain, excepté de se damner;* que si nous perdions ou relâchions quelque chose du nôtre pour cela, la divine Bonté nous en dédommagerait

bien. En cette occasion il faut toujours invoquer l'assistance de Notre-Seigneur, et n'oublier jamais qu'il faut avoir un cœur de mère ; car écrivait une fois le Bienheureux : « C'est une chose » bien dure de se sentir détruire et mortifier en toute rencontre : » néanmoins l'adresse d'une suave et charitable mère fait avaler » les pilules amères avec le lait d'une sainte amitié. » Je ne dis pas qu'il faut être flatteuse, cajoleuse et mignarde, jetant à tout propos des paroles de cordialité ; non, mais j'entends qu'il faut être douce, affable, aimant vos filles d'un amour maternellement sage, éclairé des vraies lumières de l'Esprit-Saint. Conservez la paix avec l'égalité d'âme et suavité de cœur entre les tracas et la multitude des affaires. Chacun attend d'une supérieure le bon exemple joint à une charitable débonnaireté. Et quand il vous arrivera de faire quelque chose qui pourrait fâcher ou mal édifier quelqu'un, si c'est chose d'une grande importance, excusez-vous, en disant que vous n'avez pas eu mauvaise intention, s'il est vrai ; mais si c'est chose légère qui ne tire point de conséquence, ne vous excusez point, observant toujours d'avoir en ces occasions une grande douceur et tranquillité d'esprit. Et si bien votre partie inférieure se trouble et se révolte, ne vous en mettez point en peine, tâchant de garder la paix emmi la guerre, et de goûter le repos au milieu du travail.

Les supérieures doivent être extrêmement discrètes et retenues, afin de ne point faire connaître au dehors les manquements des Sœurs à qui que ce soit, ni les en faire reprendre, si ce n'est par une vraie nécessité, et après avoir fait tout leur possible pour les en faire amender, l'expérience fera voir l'utilité de cet avis ; car pour l'ordinaire cela ne fait qu'aigrir le mal, plutôt que de le guérir. Les remèdes qui peuvent s'appliquer au dedans sont les meilleurs.

Il faut prendre de chaque esprit ce que l'on en peut avoir avec douceur.

Les filles n'ont pas toutes une égale capacité, et cependant, l'on veut bien souvent d'elles les mêmes choses; cela apporte beaucoup de trouble aux mères et aux filles. Toutes doivent marcher le train commun de l'observance extérieure; mais toutes n'ont pas les dispositions pour la même conduite intérieure, ni la capacité d'une égale perfection, et l'ignorance de ce point cause beaucoup de mal. Je vous prie donc d'y prendre garde, et de conduire les esprits chacun selon sa portée et son attrait, tant pour l'oraison, que pour tout le reste. C'est le grand moyen de tenir nos Sœurs dans la sainte et très-désirable liberté d'esprit, si utile aux âmes religieuses, et sans laquelle elles ne peuvent faire aucun avancement. Il est très-nécessaire que les supérieures comprennent bien cette vérité.

Il est bon de ne faire de grandes corrections ni fréquemment, ni sur de petits manquements de peu d'importance; car cela causerait de la négligence dans les esprits, et les empêcherait de faire profit des corrections faites sur de légitimes sujets; outre que cela vous pourrait causer un esprit de chagrin, et aux Sœurs aussi; mais pour l'éviter et maintenir l'exactitude, il est bon de leur faire donner quelquefois par la lectrice de table des pénitences proportionnées à leurs fautes, et à la force de leur esprit.

Il me semble être utile de ne pas faire la correction à toute la communauté pour des fautes que quelques particulières commettent, cela ne fait qu'intimider et abattre les esprits, donner à deviner qui c'est qui les a faites, et engendrer de la mésestime les unes des autres. J'estime qu'il serait mieux de nommer celles qui ont fait la faute, et de leur adresser la correction publique, si elle est requise pour l'édification de la communauté; sinon, il serait fort bon et à propos que la supérieure, selon la connaissance qu'elle a de la disposition de ses Sœurs, les avertît en particulier cordialement.

On ne saurait dire combien ceci sert à certains esprits et combien ils en ont de reconnaissance, surtout si leur manquement n'a été su que de peu de Sœurs; on réussira mieux par là à les corriger, qu'en leur donnant de la confusion devant toutes. Je crois aussi que les supérieures ne doivent que très-rarement reporter les fautes sur elles-mêmes, s'attribuant la cause des manquements que font les Sœurs, cela les afflige, et ne profite guère. Il ne faut non plus témoigner aucun dégoût de leur conduite, ni aucun désespoir de leur amendement, oh! non, jamais, cela les abattrait, et arrêterait tout à fait; ains, il faut les encourager et les fortifier doucement, leur témoignant la bonne espérance qu'on a d'elles, combien l'on se plaît en leur compagnie, et le grand désir que l'on a de les servir, cela leur agrandit le courage, et les fait cheminer plus gaiement et fermement.

Vous devez choisir pour votre coadjutrice une Sœur qui soit de vertu exemplaire et capable de savoir tout sans se mal édifier, afin que les Sœurs aient la confiance de s'adresser à elle pour vous faire avertir. Et ceci est important; car si les Sœurs n'ont pas la confiance de vous avertir ou de vous faire avertir par votre coadjutrice, il arrivera que quand l'on fera la visite, elles sauront bien le dire au visiteur.

Mon Dieu! que les supérieures doivent être bonnes, simples et charitables! mais aussi qu'elles ont besoin d'être prudentes et accortes pour découvrir les ruses, les artifices, et les tromperies de l'amour-propre dans les âmes faibles, molles et sans vigueur! car de telles filles ne s'appliquant pas aux vertus, elles ne peuvent pas prendre leur contentement en Dieu, ni aux exercices spirituels, de sorte que leur esprit oiseux et vide de Dieu ne fait qu'inventer mille chimères.

Encore une fois, ma chère fille, et ceci est ma grande recommandation, gagnez par amour le cœur de vos filles, afin qu'elles agissent en confiance avec nous. Ce qu'elles vous au-

ront dit en secret, de leurs imperfections, comme à leur bonne mère, ne le leur reprochez jamais devant les autres; montrez à toutes un visage ouvert, et plus à celles qui vous auront dit leurs petites faiblesses qu'aux autres, de peur qu'elles ne croient que vous les dédaignez pour cela. Ne gênez point leur conscience, et procurez qu'elles vivent contentes, leur laissant une raisonnable liberté pour mettre leur âme en repos, par l'aide de ceux à qui Dieu leur aura donné confiance.

Prévenez-les en leurs besoins; faites que rien ne leur manque, ni pour l'âme, ni pour le corps. Soyez affable à toutes, et n'en méprisez pas une, pour imparfaite qu'elle soit; car, puisque Dieu est patient, pourquoi ne seriez-vous pas patiente? Enfin, vivez et conversez avec chacune, en sorte que toutes pensent en particulier, que c'est elle que vous aimez le mieux.

Rendez vos filles dévotes : de là dépend leur bien. Ne soyez pas de ces mères tendres qui gâtent leurs enfants, ni de ces mères bouillantes qui ne font jamais que reprendre. Toutes vos filles n'iront pas d'un même vol à la perfection : les unes iront haut, les autres bas, les autres médiocrement, servez chacune selon leur portée. Tenez ces maximes en votre conduite : que les exercices spirituels s'exercent fidèlement et que la lettre de la règle soit vivifiée par l'esprit. Que votre affection soit égale envers toutes, mais conduisez-les toutes selon les dons que Dieu leur aura donnés, les employant aux charges suivant cela et non suivant leurs caprices. Si on loue votre conduite, rendez-en grâces à Dieu, à qui la gloire en appartient, et vous humiliez devant lui. Si on vous blâme, humiliez-vous toujours; corrigez-vous si vous avez tort. Si vous ne l'avez pas, remercie Dieu de vous avoir donné lieu de souffrir, et tenez pour certain que vous ferez assez, si vous êtes humble, douce et dévote.

Quant au temporel, ne soyez ni trop serrée, ni trop magni-

fique. Si vous êtes pauvre, allez petitement, et gardez d'endetter votre maison. Si vous êtes riche, conduisez-vous à proportion, avec discernement et charité, et faites en sorte et surtout, en quelque état que vous soyez, que les malades et les infirmes ne souffrent que les maux auxquels vous ne pouvez donner de remèdes.

Ayez soin d'être plus rigide à vous-même qu'aux autres ; je ne dis pas pour vos infirmités corporelles, car vous devez avoir de la charité pour vous comme pour notre premier prochain ; autrement vous donneriez de grandes inquiétudes à vos filles : ici je parle des petites misères de l'esprit humain. Plus je vais, et plus je trouve que la douceur est requise pour entrer et se maintenir dans les cœurs, et pour leur faire faire leur devoir sans tyrannie ; car enfin, nos Sœurs sont les brebis de Notre-Seigneur, il vous est permis, en les conduisant, de les toucher de la houlette, mais non pas de les écraser, cela n'appartient qu'au Maître. Compatissez aux défauts qui ne sont que des faiblesses sans malice ; souvenez-vous que ce ne sont pas des Anges que vous gouvernez, mais des créatures fragiles ; et faites réflexion sur vous-même, pour ne leur demander au plus, que ce qui vous est possible.

Quand il plaît à Notre-Seigneur de favoriser des âmes de dons extraordinaires, il est bon au commencement de les éprouver soigneusement, car sa bonté ne les en prive pas, quoiqu'on les en fasse détourner ; au contraire, leur soumission les attire davantage, et c'est une maxime assurée, que les dons de Dieu opèrent les vraies et solides vertus. Que si les âmes n'y correspondent pas par la pratique, Dieu ne leur continuera pas ses faveurs.

Et pour la réception des sujets, que vous dirai-je, ma chère fille : Seigneur Jésus ! il me faudrait avoir les paroles de notre Bienheureux Père pour vous faire comprendre la gravité et les conséquences de l'admission. Avant tout il faut bien incul-

quer aux âmes qui aspirent à la vie religieuse que notre Congrégation est une école d'abnégation de soi-même; de la résignation des volontés humaines; de la mortification des sens; qu'on se tromperait en pensant être venue au monastère pour avoir plus grand repos qu'au monde; faites-leur, au contraire, bien comprendre que nous ne sommes ici assemblées que pour travailler diligemment à déraciner nos mauvaises habitudes, inclinations et convoitises, et pour acquérir les vertus. Ne craignez pas de répéter à toutes celles qui prétendent à notre manière de vie que vous ne les recevrez que pour leur enseigner, par exemples et avertissements, à crucifier leur corps par un général renoncement de tout ce qui peut le flatter, en sorte que tous les appétits des sens, passions, humeurs, aversions et propre volonté, soient désormais sujets à la loi de Dieu et aux règles de l'Institut.

Et quand il faudra recevoir les novices à la profession, quelle sagesse, prudence et discernement faudra-t-il à la supérieure? Celles qui auront manqué de sincérité en ce sujet, en feront une grande pénitence; car il faut dire la vérité, les supérieures tiennent le pouvoir d'introduire et de rejeter presque toujours qui bon leur semble.

Il faut bien peser ce que dit notre Bienheureux Père dans une épître, *qu'il ne faut ni rejeter ni recevoir indifféremment les filles pénitentes*. Remarquez qu'il faut qu'elles soient *pénitentes;* cela veut dire *repentantes,* et que l'on voit qu'il y ait beaucoup à gagner, cela s'entend pour l'esprit, et non pour l'argent. En cette occasion, il faut modérer la prudence par la douceur, et la douceur par la prudence. Il ne faut donc pas les prendre à toutes mains, ni jamais celles qui auraient été sentenciées par la justice, ou qui seraient fort déshonorées par la longueur d'une mauvaise vie, si elles ne l'avaient pas réparée par plusieurs années de vie exemplaire; car nous sommes obligées de ne rien faire qui nuise à la bonne odeur de notre Con-

grégation. Je sais que notre Bienheureux Père ne voulut jamais donner l'entrée du monastère d'Annecy à une dame de cette sorte. Et ceci n'est pas une prudence humaine, mais divine, et une charité due à notre Institut.

C'est pourquoi, qui que ce soit qui nous conseillera le contraire, sous le prétexte de la douceur de notre Bienheureux Père, nous ne devons point suivre son avis, car la charité de notre saint Fondateur était réglée et bien ordonnée selon Dieu, et ceci est très-important.

Au surplus, croyez-moi, je vous prie, ne nous pressons point, et modérons l'ardeur de remplir promptement nos maisons; car avec un peu de patience il viendra un si grand nombre de filles que l'on aura moyen de bien choisir. Accoutumons-nous à dépendre davantage de la conduite de Dieu sur nous et sur nos monastères. Sa bonté ne manquera pas de nous fournir de bonnes filles, par le moyen desquelles la vraie observance sera gardée, et l'esprit de l'Institut conservé en sa perfection; mais travaillons à les bien former et à cultiver leur esprit sans nous lasser.

Les supérieures doivent savoir que c'est pour cela spécialement que la charge de mère leur est donnée, et que ce doit être leur principal soin et occupation, comme de l'affaire la plus importante de la religion, et de laquelle Dieu leur demandera un compte fort étroit. Travaillez donc très-fidèlement, ma chère Sœur, à l'avancement des âmes que Dieu commettra à votre soin, les conduisant chacune selon leur portée et attrait de Dieu, comme je vous ai déjà dit; cela ne saurait jamais être trop soigneusement pratiqué. C'est aux supérieures à cultiver les âmes, à y semer et y planter l'affection des vertus, tant par leur bon exemple, que par leur continuel encouragement; mais c'est de Dieu qu'il faut attendre en toute humilité et patience l'accroissement et le fruit.

Le principal moyen de l'avancement des âmes, c'est l'orai-

son; c'est pourquoi il faut beaucoup les y encourager et surtout tâcher de remarquer l'attrait et la conduite de Dieu en chaque esprit pour les y aider, et les y faire marcher fidèlement, sans les en détourner, car bien souvent nous détruisons par notre conduite industrieuse celle de Dieu, et cependant tout le profit et le repos des âmes consiste à la suivre très-simplement. Je dis dans les *Réponses* que j'ai reconnu que l'attrait presque universel des filles de la Visitation est d'une très-simple présence de Dieu, par un entier abandonnement d'elles-mêmes en la sainte Providence. Je pouvais ne pas mettre le mot *presque;* car vraiment j'ai reconnu que toutes celles qui s'appliquent dès le commencement à l'oraison comme il faut, et qui font leur devoir pour se mortifier et s'exercer aux vertus, aboutissent là. Plusieurs y sont attirées d'abord, et il semble que Dieu se sert de cette seule conduite pour nous faire arriver à notre fin, et à la parfaite union de nos âmes avec lui. Enfin je tiens que cette manière d'oraison est essentielle à notre petite Congrégation; ce qui est un grand don de Dieu, qui requiert une reconnaissance infinie.

Or, je sais bien qu'en toutes choses, il n'y a pas de règle si générale, qui ne puisse avoir quelque exception. La grande science en ce sujet, c'est de reconnaître l'attrait de Dieu, et le suivre fidèlement, comme j'ai déjà dit, et les supérieures doivent bien se garder d'en détourner leurs Sœurs; ce que pourraient faire celles qui communiqnent beaucoup au dehors, étant impossible qu'elles ne prennent les maximes de ceux dont elles estiment beaucoup l'esprit, et qu'elles ne veuillent les faire pratiquer à leurs Sœurs; ce qui enfin ruinerait la conduite de Dieu et l'esprit de notre vocation. Prenons garde que ce mal ne nous arrive, je vous en prie.

Il y a des âmes, entre celles que Dieu conduit par cette voie de simplicité, que sa divine bonté dénue si extraordinairement de toute satisfaction, désir et sentiment, qu'elles ont peine de

se supporter et de s'exprimer, parce que ce qui se passe en leur intérieur est si mince, si délicat et imperceptible, pour être tout à l'extrême pointe de l'esprit, qu'elles ne savent comment en parler. Et quelquefois ces âmes souffrent beaucoup si les supérieures ne connaissent pas leur chemin, parce que craignant d'être inutiles et de perdre le temps, elles veulent faire quelque chose et se travaillent la tête à force de réflexions, pour remarquer ce qui se passe en elles; cela leur est très-préjudiciable, et les fait tomber en de grands entortillements d'esprit, que l'on a peine à démêler si elles ne se soumettent à quitter les réflexions tout à fait, et à souffrir avec patience la peine qu'elles sentent, laquelle bien souvent ne procède que de ce qu'elles veulent toujours faire quelque chose, ne se contentant pas de ce qu'elles ont, ce qui trouble leur paix, et leur fait perdre cette très-simple et délicate occupation intérieure de leur volonté. Et quand elles n'en sentent point du tout, elles doivent se contenter de dire de temps en temps quelque parole d'abandonnement et de confiance fort doucement, et de demeurer en révérence devant Dieu. Les supérieures doivent beaucoup fortifier et encourager telles âmes à se conformer aux voies de Dieu sur elles, car vraiment il n'y a rien à craindre en ces âmes, dans lesquelles pour l'ordinaire on voit reluire une grande pureté et beaucoup d'exactitude à l'observation des règles. Il faut leur procurer de la consolation et de la lumière, par la communication avec ceux qui entendent ces chemins, ou par la lecture des livres qui en traitent, comme le *Traité de l'Amour de Dieu,* aux VIe, VIIe et IXe livres, les *Entretiens,* et enfin les écrits de la sainte Mère Thérèse.

Il y a plusieurs chapitres dans la *Vie du père Balthazar Alvarez, jésuite,* qui donnent une grande lumière sur ces manières d'oraison, et certes, plusieurs sur la pratique des vertus. C'est un bon livre, quoiqu'il y ait plusieurs chapitres qui ne sont pas pour nous.

Si la supérieure n'a pas la connaissance de ces manières d'oraison, et que quelques Sœurs l'aient, comme, grâces à Dieu, nos maisons n'en sont pas dépourvues, elle doit leur faire parler charitablement; et cela leur serait plus profitable que de les faire parler dehors, si ce n'était à quelqu'un bien intelligent. Enfin il faut les aider à mettre leur esprit en repos dans la voie où Dieu les veut qui est un grand dénûment, et perte d'elles-mêmes en lui, d'où procède la vraie et sainte liberté d'esprit, qui fait marcher les âmes au-dessus d'elles-mêmes, et de toutes les choses créées. Ce qui me fait si particulièrement parler de ceci, c'est l'extrême compassion que j'ai eue en la rencontre de quelques bonnes âmes qui étaient dans des embarras et des troubles d'esprit très-grands, faute d'être entendues et aidées. Enfin, quand on voit des âmes pures, et qui s'adonnent à la vertu et à la pratique des règles, il ne faut pas douter de leur oraison, car Dieu en prend le soin, pendant qu'elles ont celui de lui plaire en se perfectionnant par la vraie observance et le dénûment de toutes choses.

En somme, souvenez-vous de ces paroles de notre Bienheureux Père, ma chère fille : « Vous autres supérieures, vous êtes » les mères, les nourrices, les dames d'atour des épouses du » grand Roi. Quelle récompense si vous faites cela avec l'amour » que requiert votre Dieu! Et puisque vous tenez la place de » ce bon Dieu dans la conduite des âmes, il vous faut être fort » jalouses de vous conformer à ses desseins, d'observer ses » voies, de soutenir fortement son attrait dans chacune, en leur » aidant à le suivre avec humilité et soumission. A cet effet, » portez toujours sur vos lèvres et par vos paroles le feu que le » divin Sauveur a apporté en terre, et qu'il désire voir dans les » cœurs pour y consumer tout l'homme extérieur, et en reformer » un intérieur qui soit tout pur, tout fort, tout amoureux, tout » simple, et bien résolu à soutenir les épreuves que la grâce » suscitera en leur faveur, pour les sanctifier, purifier, perfec-

» tionner. Et afin d'animer ces chères âmes à courir dans les » sentiers de l'Époux, faites-leur entrevoir les couronnes pro» mises à la fidélité, et les magnifiques récompenses qui sont » réservées aux vainqueurs d'eux-mêmes. »

Enfin, il me semble qu'une supérieure, vraie fille de notre Bienheureux Père, doit toujours avoir ses yeux attachés sur le Maître adorable qui lui a commis la charge d'une partie de son troupeau, pour travailler avec Lui en rendant ces âmes dignes d'être ses épouses, en leur apprenant à regarder seulement ses yeux divins, à perdre peu à peu les pensées que la nature leur suggérera d'elles-mêmes, pour les faire penser, agir et opérer en Lui, par Lui, et pour Lui seul.

Travaillez donc à cette sainte besogne, humblement, fidèlement, simplement, courageusement; il ne vous en arrivera jamais, si vous vous tenez proche de sa Bonté, aucune distraction qui vous soit nuisible, car le bon Sauveur qui vous emploie à cette charge s'est obligé de vous soutenir de son bras puissant en toutes les occasions difficiles, pourvu toutefois que vous correspondiez de tout votre pouvoir par une très-humble et filiale confiance en sa bonté.

Pour tout ce qui a rapport au parloir, il me semble que la supérieure doit user de grande sagesse et surveillance, afin de garder l'uniformité entre nos monastères pour la communication à l'extérieur; car on nous assure qu'il y a grande différence entre les supérieures : les unes se montrent fort austères et rigides, d'autres fort cordiales et ouvertes; il y en a qui sont faciles à se communiquer au dehors, lever leur voile, à faire voir leur communauté, et choses semblables; d'autres, au contraire, sont très-froides, retenues et sérieuses. La diversité des naturels, des habitudes et de l'éducation peut sans doute être cause de ce manque d'uniformité; néanmoins, toutes les filles de la Visitation et surtout les supérieures, parce qu'elles ont plus de rapport avec les séculiers, doivent travailler soigneu-

sement à conformer leur naturel à l'esprit de leur saint Fondateur, qui était doux, gracieux, cordial, respectueux, et qui satisfaisait un chacun, sans toutefois se rendre trop familier, ni s'écarter jamais d'un seul point de la modestie, discrétion et gravité : voilà notre modèle. Quand toutes prendront le soin convenable de se former et se régler sur lui, comme nous le devons, l'on ne remarquera plus cette grande différence en notre extérieur. Il faut y prendre garde sérieusement, autrement, nous nuirions beaucoup à l'estime que l'on a de notre Congrégation, et nous nous écarterions de la conformité que notre Bienheureux Père nous a tant désirée. Sans doute, l'extérieur rigide, austère, sec, trop sérieux et trop froid, doit être tout à fait banni d'entre nous, comme aussi celui qui serait trop libre, trop familier, trop joyeux et facile à se communiquer, car cela ressentirait la légèreté, l'indiscrétion et l'indévotion, surtout quand l'on traite avec des personnes avec qui l'on a peu de connaissance. Il faut donc nous tenir à notre règle que je viens de vous dire; et celles qui s'y ajusteront le mieux seront les plus agréables à Dieu et à notre Bienheureux Père.

Quant à notre maintien, il doit être comme la Constitution XXIII[e] nous le marque, d'*une modestie humble et rabaissée*, mais *douce et modérément grave*, notre Bienheureux Père nous disait qu'il faut avoir une gravité de princesse, parce que nous sommes épouses du Fils de Dieu; mais que cette gravité soit sans affectation.

Quant à la facilité de lever le voile, de faire voir la communauté, et de communiquer facilement à ceux du dehors, et semblables choses, je ne l'approuve pas. Il faut user d'une très-grande discrétion en ces sujets, surtout pour la communication; car, avant de la faire avec franchise et confiance des choses qui se passent en nous, en nos maisons, il faut connaître les personnes et en espérer de l'utilité et du profit, parce que

si ceux à qui vous communiquez ces choses-là ne sont pas extrêmement fidèles, affectionnés et spirituels, ce que l'on ne peut connaître dans une visite passagère, il arrivera que si vous leur parlez des vertus particulières de vos Sœurs, ils penseront que vous êtes pleine de vanité; si vous leur communiquez quelques défauts, ils s'en iront avec mauvaise impression de votre maison : il faut donc user d'une grande et sainte discrétion en cette occasion. Il faut se garder encore soigneusement et prudemment de faire des amitiés, des confidences spéciales qu'ensuite il faut entretenir par de fréquentes lettres et beaucoup de paroles cordiales et affectives, et par des fréquents témoignages de bienveillance et de petits présents de dévotion. Dieu nous garde de ce trafic! Oh! ma fille, tenons-en nos esprits et nos affections plus éloïgnés que le ciel n'est de la terre. Je ne veux point dire le préjudice que cela pourrait apporter, parce que, grâces à Dieu, je ne sais personne atteinte de ce mal en notre Ordre; mais, croyez-moi, fuyons-en l'ombre avec une sainte crainte.

Gardez-vous de priver les Sœurs des exercices spirituels ordinaires par forme de pénitence, parce que ce serait leur nuire; car, qu'est-ce qui nous donne plus de force pour nous relever de nos fautes, et nous maintenir dans le bien, que la sainte oraison et nos exercices spirituels? La supérieure qui ferait cela serait bien ignorante de son devoir. Je n'ai jamais vu ni su que notre Bienheureux Père ait usé ni fait user d'un semblable remède ni d'une telle pénitence; au contraire, il commandait toujours que l'on ne quittât, ni ne fît quitter les exercices ordinaires que pour des nécessités absolues, et qu'en ce cas, l'on regagnât, tant qu'il se pourrait, le temps de les refaire. Si donc, il y avait quelque Sœur qui dérobât le temps de l'obéissance pour l'employer à l'oraison, il faudrait lui retrancher cette liberté; mais tout ce que la règle en ordonne et permet pour le bien des âmes, il les en faut laisser jouir, si

ce n'est en certains cas qui regardent à l'utilité et au soulagement dans leurs infirmités.

Vous devez avoir l'œil sur tous les offices et les officières, mais spécialement sur le noviciat et sur la maîtresse que vous devez tenir fort unie à vous, et en estime auprès de ses novices, afin que tout se fasse selon les Règles et les Directoires; mais vous devez laisser à toutes les officières une grande liberté pour agir en leurs offices, sans les y gêner ni contraindre, ni les rebrouer ou bouleverser ce qu'elles font; ains vous devez les instruire avec douceur, parce que c'est le moyen de les mieux dresser et de connaître leurs talents. Faisant ainsi, les choses en vont mieux, et les supérieures ont plus de temps pour vaquer à la conduite du spirituel, qui est le plus important; car quand les choses de l'esprit vont bien, tout le reste va avec bénédiction.

es supérieures élues doivent porter un cordial respect, qui paraisse devant toutes les Sœurs, à celles qui sont déposées, quelles qu'elles soient, se servant de leurs avis et conseils, comme dit la règle. Mais tout particulièrement il faut traiter de cette sorte celles qui ont été des premières à la fondation, et qui en ont porté le faix et le soin principal, ne les maîtrisant point, ne les humiliant ni mortifiant, comme l'on fait à l'égard des autres Sœurs, surtout en public, sinon qu'elles y fissent des choses extravagantes. Elle doit tâcher de suivre, autant qu'il lui sera possible, le train de celle qui l'a précédée, honorant et approuvant son gouvernement, sans jamais le censurer, ni le picoter, bien que peut-être elle pût en avoir quelque sujet, car ce serait présomption de penser mieux faire que les autres, et un défaut de charité de vouloir s'exalter, et se faire connaître meilleure que celle qui nous a précédée. Une âme humble, sincère et droite, pour n'intéresser point la charité due à celle qui l'a devancée, couvrirait avec toutes sortes de soins les défauts qu'elle pourrait avoir commis, et ne les répa-

rerait qu'insensiblement et avec une si prudente charité, que personne ne s'en apercevrait. Enfin, il faut tenir en main notre grande règle, *de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fût fait.* Elle ne doit aussi témoigner aucune aversion ni jalousie, si elle voit que les Sœurs la respectent comme elles le doivent. Quand elles désirent lui parler quelquefois, elle doit leur en donner congé avec une grande franchise et charité, afin que ni les Sœurs, ni la déposée ne soient point gênées en cela. Que si les Sœurs manquaient à lui rendre leur devoir, elle doit les redresser; car, croyez-moi, rien ne déplaît tant à Dieu que le péché d'ingratitude, et l'oubli des biens et des bénédictions que l'on reçoit d'une bonne et charitable supérieure.

Celles qui sont déposées de la charge de supérieure doivent se rendre exemplaires en toutes vertus, et faire paraître qu'en commandant elles ont appris la bonne leçon de l'obéissance et de la soumission qu'elles ont enseignée aux autres. Par le dernier rang que la règle leur marque, elles sont enseignées de se tenir en grande humilité, mais humilité suave et douce, sans gêne ni contrainte, se maintenant dans une sainte liberté parmi les Sœurs et même avec la supérieure, quoique avec un très-grand respect, en quoi elles doivent servir d'exemple aux Sœurs, et de toutes les autres vertus. Elles feront fort bien de vider leur esprit du soin du gouvernement, et de le laisser, comme elles y sont obligées, à celles à qui Dieu l'a remis, ne désirant ni ne cherchant de savoir ni plus ni moins des affaires, que ce que la supérieure leur en voudra communiquer; et que jamais, ni par un biais ni par un autre, elles ne désapprouvent ni censurent sa conduite. Elles doivent dans les choses où elles verront qu'elle aura besoin d'avis, les lui donner avec franchise. Elles doivent bien se garder d'attirer les filles à elles; mais elles les doivent continuellement porter à leur mère, ne leur témoignant aucun désir de leur parler; au contraire, elles doivent les détourner d'en demander le congé, sinon que la

supérieure ne leur eût témoigné qu'elle le désirât pour l'utilité de quelques particulières. Elles doivent avoir un grand soin de faire profit du temps que Dieu leur donne pour vaquer à elles seules et à leur perfection.

Que si la supérieure élue et la déposée se comportent avec esprit de sincère charité, tel qu'il doit être entre les vraies filles de la sainte Vierge et de notre Bienheureux Père, mon Dieu! que de bénédictions sa bonté répandra et sur elles et sur toute leur communauté, laquelle recevra une admirable édification de voir cet esprit d'union parfaite entre elles!

Et pour conclusion, je vous dis, ma très-chère Sœur, et à toutes celles qui ont le gouvernement de nos maisons, que le bien et la conservation de notre Congrégation, en sa simplicité et en l'intégrité de son esprit, dépend du soin et de la fidélité des supérieures, comme il a souvent été dit par notre Bienheureux Père; c'est pourquoi vous devez être attentive et zélée à observer, et à faire observer par celles qui sont sous votre charge tout ce qui est de l'Institut, sans en rien omettre, pour petit qu'il soit, et vous rendre attentive à ce qu'aucune nouveauté, sous quel prétexte que ce soit, ne s'introduise dans la maison dont vous êtes chargée, ni que chose quelconque s'y fasse, qui tant soit peu répugne aux coutumes usitées entre nous, ni ne souffrez jamais que l'on donne d'autre explication des règles de l'Institut que celle qui est en pratique. Ce que je dis n'est pas sans raison et sans crainte; car il ne se trouve que trop de personnes qui renversent l'Écriture et les choses les mieux établies par des explications défectueuses. Au nom de Dieu, ne nous laissons point conduire ni entraîner dans ce précipice.

Ayez aussi un grand amour pour la conservation de la conformité et de l'union que Dieu a établie entre les monastères. Élevez vos Sœurs dans cette affection, et communiquez-leur ce que vous apprendrez des maisons, qui pourra les consoler, les

édifier et les exciter à prier pour elles. Ce bien de l'union est si grand et si précieux, qu'il doit être cultivé par les supérieures avec une attention et une affection toutes cordiales et charitables, en sorte que l'on ne voie jamais entre nous aucune mauvaise intelligence, ni de froideur ni de dégoût. Ainsi, quand même nous aurions quelque sujet de mécontentement des maisons ou des supérieures, gardons-nous bien de le témoigner jamais, ni par paroles ni par effet, surtout en nous plaignant à quelque séculier que ce soit; car, outre que nous les édifierions mal, nous détruirions la bonne estime que l'on a de notre union, et nous blesserions les cœurs de nos Sœurs, auxquelles nous devons dire tout confidemment les petits sujets de plaintes que nous aurions reçus d'elles, et elles devraient tâcher avec toute humilité et charité de nous satisfaire par une légitime excuse, ou par un franc et humble aveu de la faute, accompagné de la meilleure et de la plus cordiale satisfaction qu'elles pourraient; et ensuite que de part et d'autre l'on oublie tout sans aucune diminution de la franchise et confiance que nous devons avoir entre nous. Bénies de Dieu seront celles qui procéderont de la sorte!

Enfin, tenons-nous si fermes dans la pratique de ce que nous avons reçu, que jamais l'on ne voie dans la multitude des monastères aucune diversité, mais que toujours l'unité d'esprit et la conformité y reluisent, comme n'ayant toutes qu'un cœur et une seule âme, ainsi que nous dit notre sainte règle, et comme si nous étions toutes formées et élevées en une même maison, afin que partout et en tout nous nous montrions et soyons toujours reconnues pour vraies filles de notre Bienheureux Père.

Je me souviens que ce grand saint et très-cher Père de nos âmes nous dit au premier Entretien, que rien n'est si profitable aux âmes, que le lait de leur mère, c'est pourquoi je vous prie, ma très-chère Sœur, de nourrir votre âme le plus qu'il vous

sera possible de la lecture de ses écrits, et de suivre invariablement sa sainte doctrine et ses maximes, qui sont les mêmes que celles que le Fils de Dieu notre Sauveur nous a données, et rendez-y nos Sœurs très-affectionnées, retranchant la curiosité de l'esprit humain qui se plaît aux choses nouvelles, lesquelles pourraient nous détourner de la pratique de nos observances. C'est ainsi que nous conserverons l'esprit que Dieu nous a donné, duquel nous devons avoir une grande et sainte jalousie. Je prie Dieu qu'il nous la donne entièrement, afin que jamais l'esprit étranger ne fasse périr le trésor que la divine Providence nous a donné. *Amen.*

DIEU SOIT BÉNI!

CONSEILS AUX SUPÉRIEURES EN GÉNÉRAL

Les supérieures doivent être invariablement fermes en leur fin, mais douces et humbles dans les moyens d'y parvenir. Qu'elles n'ordonnent rien avec précipitation et par caprice; car, si on les voit agir ainsi, on méprisera avec raison leur gouvernement, et l'obéissance sera refusée ou rendue avec répugnance. Qu'elles suivent volontiers le conseil des anciennes et des plus entendues aux affaires domestiques. Qu'elles ne fassent point trop les sérieuses avec leurs filles, sinon quand il faudra les corriger. Qu'elles ne reprennent jamais avec chaleur, car on ne saurait faire cas d'une correction qui en mériterait une. Qu'elles parlent toujours en bien de leurs filles et qu'elles

n'en croient pas facilement le mal. Qu'elles aient un grand soin de toutes, mais surtout de celles qui se négligent. Qu'elles emploient aux affaires le temps qui sera requis pour conserver les biens de leur maison et en assurer le repos. Et après y avoir donné tous leurs soins, qu'elles en attendent sans se troubler le succès de la main de la Providence; car Dieu ne leur demandera pas compte de l'événement, mais de la manière dont elles auront agi. Qu'elles ne se plaignent point si elles sont pauvres, et qu'elles n'en parlent (tout au plus) qu'à ceux qui peuvent y remédier; on ne doit pas se plaindre aisément de ce qu'on doit aimer. Qu'elles agissent dans leur conduite avec plus de charité que d'exactitude. J'ai éprouvé de toutes les conduites, et j'ai trouvé que la meilleure est celle qui est douce, humble et charitable, et que les supérieures de la Visitation la doivent suivre. Ce n'est pas qu'il ne faille joindre l'exactitude au support du prochain, mais que celui-ci l'emporte toujours quand il faudra choisir entre les deux. Notre saint Fondateur disait qu'il fallait supporter le prochain jusqu'à la niaiserie. Cela s'entend des fâcheuses humeurs, de certaines importunités qui ne font d'autre mal que de nous ennuyer, ces petits manquements d'un esprit déraisonnable, ces faiblesses, ces inconsidérations; mais ces choses où il y a de la malice, ces opiniâtretés manifestes, ô mon Dieu, il ne nous enseigna jamais à les supporter sans correction.

Soyons humbles, mes chères filles, mais surtout de cette humilité généreuse qui ne craint que le péché, qui ne dépend et ne tient qu'à la volonté de Dieu, qui embrasse les humiliations avec joie, qui méprise les honneurs, qui fuit les louanges. Sans cette vertu, toutes les autres ne sont que des ombres. En un mot, l'humilité est la clef des trésors divins, et rend heureux dès ce monde ici tous ceux qui ne veulent se glorifier qu'en la croix de Jésus-Christ.

Ne nous étonnons point pour nos besoins; la Providence n'a

jamais manqué à qui s'est confié en elle; et soyons inébranlables sur cette parole de Notre-Seigneur : *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données par surcroît, en abondance.*

FRAGMENTS DE CONSEILS

A UNE SUPÉRIEURE NOUVELLEMENT ÉLUE [1].

Je voudrais pouvoir, ma chère fille, satisfaire votre désir en vous donnant quelques avis sur la charge qu'il a plu au Maître souverain de vous imposer; mais, pour éclairer plus utilement votre chère âme, je vous rappellerai les paroles que notre Bienheureux Père dit à une de nos Sœurs partant pour une fondation :

« Le service que vous allez rendre à Notre-Seigneur et à sa » glorieuse Mère est apostolique; car vous allez assembler, unir » et conjoindre plusieurs âmes en notre Congrégation, pour les » conduire comme un petit bataillon à la guerre spirituelle, » contre le monde, le diable et la chair, en faveur de la gloire » de Dieu; ou plutôt vous allez former un nouvel essaim d'a- » beilles qui, en une nouvelle ruche, fera le ménage du divin » amour plus délicieux que le miel. Il faut donc aller toute cou- » rageuse, ma chère fille, et pleine de confiance en la bonté du » Maître qui vous appelle à cette sainte besogne. »

La défiance que vous avez de vous-même est bonne, tandis qu'elle servira de fondement à la confiance que vous devez avoir en Dieu; mais si elle vous portait à quelque inquiétude,

[1] Extrait d'un très-ancien manuscrit conservé aux Archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy.

mélancolie, chagrin, découragement, il faut la rejeter et la combattre comme une tentation pernicieuse qui paralyserait votre courage. Une âme vraiment humble, ma chère fille, quand elle se voit chargée du pesant fardeau de la supériorité par ceux qui en ont le pouvoir, ne discourt plus sur son indignité; ains elle croit tout, espère tout, supporte tout avec la charité pure et simple; car si la vraie simplicité refuse humblement les charges, la vraie humilité les exerce simplement.

Allez donc, ma fille, travailler à l'œuvre qui vous a été confiée. Dieu vous soutiendra, pourvu que vous comptiez sur lui seul uniquement.

A UNE AUTRE

Il faut, ma chère fille, tout ainsi que me l'a souventes fois dit notre Bienheureux Père, que votre humilité soit courageuse et vaillante en la confiance que vous devez avoir en la bonté de Celui qui vous a mise en charge. Et, croyez-moi, coupez court aux répliques que la prudence humaine vous inspire. Souvenez-vous que notre bon Sauveur ne veut pas que nous demandions notre pain annuel, mais celui de chaque jour. Vous tâcherez de bien faire le jour présent, sans penser au jour suivant; puis le jour suivant vous tâcherez de faire de même; ainsi vous vous garderez de penser à tout ce que vous ferez pendant les trois ans de votre charge. Notre bon Père Céleste qui a soin d'aujourd'hui, aura encore soin de demain et de tous les jours qui suivront, à mesure que connaissant votre infirmité, vous n'espérerez qu'en sa Providence, son secours et sa grâce.

Enfin, ma fille, vous vous souviendrez toujours de ce que nous

a tant de fois répété notre Bienheureux Père, à savoir : que le plus parfait gouvernement est celui qui approche de plus près celui que Dieu a de nous, qui est un gouvernement plein de tranquillité et de quiétude, et qui, en sa plus grande activité, n'a pourtant nulle émotion, et n'étant qu'un seul, condescend néanmoins, et se fait tout à toutes choses.

A UNE AUTRE

Le Seigneur en appelant une âme à la supériorité semble lui dire ces paroles qu'il adressait autrefois à Moïse en le constituant chef de son peuple : « Votre communauté est comme un » royaume où je conserverai toujours la première et souveraine » autorité; mais je veux en partager quelque chose avec vous. » Je suis le premier Maître; cependant, je veux qu'aucune per- » sonne de ce petit État qui m'est cher, ne fasse et n'entreprenne » rien que par vos ordres. Je vous communique à cet effet mon » pouvoir, dans le désir que vous en usiez selon mon esprit et » mes desseins. C'est à vous qu'on s'adressera pour recevoir » conseil et assistance dans tous les besoins. Vous serez char- » gée en mon nom de veiller, de commander, de corriger, d'in- » struire, d'encourager, de consoler; et vous recevrez de MOI, » si vous y avez recours avec humilité et confiance, toutes les » lumières, tous les secours propres à vous faciliter ces impor- » tants devoirs. »

O Dieu, ma fille, être choisie pour le gouvernement, le salut et perfection des âmes que notre bon Sauveur regarde comme ses épouses bien-aimées, et partager avec Lui le soin

et la conduite d'icelles n'est-ce pas un grand honneur?... A la vérité, c'est un honneur bien redoutable, mais celui qui vous l'a imposé est tout disposé à vous soutenir de son bras tout-puissant.

Ayant à l'égard de vos Sœurs le titre de lieutenante et de coadjutrice de l'Esprit-Saint, vous devrez leur montrer, autant qu'il est possible à la faiblesse de notre pauvre nature, quelque chose des perfections divines : Dieu est partout, il voit tout, il souffre tout avec paix, il fait tout dans le temps convenable, il agit avec force et douceur, il punit et récompense avec équité et sans distinction de personne.

Ainsi, ma chère fille, mais selon votre petit pouvoir, il faudra être partout, voir et savoir tout par vous-même, autant qu'il se pourra prudemment; il faudra souffrir paisiblement et patiemment ce que vous ne pourrez empêcher; il faudra profiter des occasions et des moments favorables pour agir et reprendre plus efficacement; il faudra surtout ne rien dire ni rien faire quand vous vous sentirez troublée ou émotionnée, et n'employer la force du commandement que dans l'absolue nécessité, et quand la douceur, la prière, la foi et la raison n'auront pu suffire.

« Une supérieure, disait souvent notre Bienheureux Père, » est comme un canal par lequel Dieu se communique et se ma- » nifeste aux âmes : ce canal doit donc être toujours appuyé sur » le sein de Dieu, unique source d'où la grâce découle jusqu'à » nous. Il faut donc nécessairement être unie à Dieu et écarter » tout ce qui pourrait souiller ce canal; ce qui le souille, c'est » le regard sur soi-même ou sur la créature, la complaisance » et toute vaine recherche humaine. Ce canal doit être toujours » incliné par la vue de son néant, le mépris de lui-même; ainsi » est-il requis d'être dans une disposition continuelle d'anéan- » tissement, d'oubli de soi, et d'union à Dieu. »

« Une supérieure, me disait dernièrement un grand servi- » teur de Dieu, peut encore être comparée au gouvernail d'un

» vaisseau qui, quoique la plus petite pièce du navire et caché
» dans la mer, donne cependant le mouvement et fait tout voguer
» en assurance, pourvu toutefois qu'il soit toujours mu par un
» pilote habile. Ainsi, ma chère fille, comme un petit gouver-
» nail caché, enfoncé dans la mer de son néant, toujours entre
» les mains de Dieu, dépendante de son mouvement, une supé-
» rieure doit moins gouverner par elle-même, par son esprit
» propre, que par l'impulsion divine. »

O ma chère fille, quelle n'a pas été la vie de notre doux Sauveur sur la terre! Chacun des instants de ce bon et cher Seigneur a été employé à travailler pour les âmes. Il s'est donné, sacrifié sans réserve pour chacune d'elles. Une vraie supérieure, selon que l'entendait notre Bienheureux Père, doit continuer cette œuvre du divin Rédempteur, mais avec Lui et pour Lui. Qui pourra dire ce que vaut une âme? Toutes et une chacune est à Dieu, destinée à le glorifier et à l'aimer éternellement. Quel honneur donc, ma fille, et quelle grâce de pouvoir aider à glorifier et à aimer Dieu un peu plus!

Le principal moyen de faire du bien aux âmes, c'est le sacrifice. Vous aurez mille occasions de vous sacrifier, car la vie d'une supérieure vraiment mère est une croix continuelle; ainsi, par conformité à votre Époux qui vous associe à sa mission divine, vous recevrez avec amour les petites et grandes croix que sa Providence vous ménagera, les appréciant comme des joyaux choisis et présentés par le Cœur de votre Jésus, lesquels se transformeront comme en pierres aimantées pour attirer sur les âmes les faveurs et les grâces du ciel.

A mon avis, ma chère fille, il n'y a point de meilleur moyen que la supériorité pour développer, en une âme fidèle et courageuse, les trois vertus théologales; car que deviendrait une pauvre supérieure si elle n'a qu'une petite foi, une faible espérance et un chétif amour? Il faut donc beaucoup attendre de la bonté divine, car plus les besoins sont grands, plus il faudra se

confier en Celui qui ne fait jamais défaut à l'âme suppliante, humble et défiante d'elle-même. Ce bon Dieu a promis et sa parole est vérité : jamais il ne manquera d'assister sa créature lorsqu'elle l'appellera et invoquera son secours. Il a soin des petits et des pauvres, selon qu'il est dit tant de fois dans l'Écriture; ainsi, confiez-vous à ses bontés, comptez sur la fidélité de ses promesses, et lui abandonnez vous-même, les autres, et tout ce qui est de votre charge.

FRAGMENTS

DU

RECUEIL DE QUELQUES PAROLES, INSTRUCTIONS ET AVIS

DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE

SAINT FRANÇOIS DE SALES

DONNÉS

A NOTRE DIGNE MÈRE JEANNE-FRANÇOISE

FRÉMYOT DE CHANTAL

(Voir *OEuvres diverses de la Sainte,* 1er volume, p. 29 [1])

Ma fille, tandis que Dieu voudra que vous soyez au monde pour l'amour de lui-même, demeurez-y volontiers et gaiement. Pluieurs sortent du monde, qui ne sortent pas pour cela d'eux-mêmes, cherchant par cette sortie leur goût, leur repos, leur contentement; et ceux-ci s'empressent merveilleusement après

[1] Au moment de terminer ce volume, la Providence nous a fait découvrir (grâce à l'entremise d'un vénérable ecclésiastique tout dévoué à notre Institut) une partie du *Recueil des paroles, instructions et avis* de notre Bienheureux Père saint François de Sales à notre sainte Mère Jeanne-Françoise de Chantal.

Ces pages, bien que séparées du *Recueil* dont elles font partie (voir p. 29, *OEuvres diverses de la Sainte*), ne laisseront pas d'être précieuses aux âmes qui tendent à la perfection.

Le manuscrit renfermant ces *fragments* porte qu'ils ont été copiés sur l'original même, prêté par la Sainte.

Puissions-nous réunir de même toutes les feuilles éparses du *Petit Livret* qui fut sans doute aussi divisé et distribué comme reliques!

cette sortie : car l'amour-propre qui les pousse est un amour turbulent, violent et déréglé.

Ma fille, je dis, ma vraie fille, ne soyons point de ceux-là : sortons du monde pour servir Dieu, pour suivre Dieu, pour aimer Dieu ; et en cette sorte, tandis que Dieu voudra que nous le servions, suivions et aimions au monde, nous y demeurerons de bon cœur : car puisque ce n'est que ce saint service que nous désirons, où que nous le fassions, nous nous contenterons. Demeurez en paix, ma fille, faites bien ce pourquoi vous restez au monde : faites-le de bon cœur, et croyez que Dieu vous en saura meilleur gré, que de cent sorties faites par votre propre volonté et amour.

Le très-grand et miraculeux saint Paul nous a réveillés de grand matin, ma très-chère fille ; si fort il s'est écrié aux oreilles de mon cœur et du vôtre : « *Seigneur, que voulez-vous* » *que je fasse ?* »

Ma très-chère et toute chère fille, quand sera-ce que tous morts devant Dieu, nous revivrons à cette nouvelle vie, en laquelle nous ne voudrons plus rien faire, ains laisserons vouloir à Dieu tout ce qu'il nous faudra faire, et laisserons agir sa volonté vivante sur la nôtre toute morte.

Le Sage dit : « *La vie et la mort de l'âme sont au pouvoir de* » *la langue.* » Saint Augustin ajoute : « *L'homme dompte les bêtes* » *farouches, mais il faut s'adresser à Dieu pour dompter la* » *langue.* »

Le Sage dit encore : « *Que ce soit à l'homme de préparer son* » *âme ;* néanmoins c'est à Dieu de gouverner sa langue ; c'est » pourquoi il faut toujours dire avec David : « *Mettez, Sei-* » *gneur, des gardes en ma bouche, et conduisez mes pas,* » *mes paroles, mes œuvres, mes lèvres.* » Notre-Seigneur dit : » *Vous serez justifié ou condamné par vos paroles et vos* » *œuvres.* » Disons-lui donc cent fois le jour : Conduisez mes lèvres par votre inspiration, et conduisez mes paroles par

votre grâce, afin que tout ce que je dirai soit à votre gloire et honneur.

Il faut vivre en une vie exposée au travail, parce que nous sommes enfants du travail et de la mort de notre Sauveur. Je me plais à gourmander cet homme extérieur, et j'appelle l'homme extérieur mon esprit même, en tant qu'il suit ses inclinations naturelles.

Ce jour très-saint de l'honneur et exaltation de la glorieuse Vierge Marie et de l'abaissement de son Fils, jour aussi de la sacrée Passion, il m'est tombé en l'esprit qu'il fallait être fidèle ès occasions de souffrances et d'humiliations, sans toutefois les rechercher ni désirer, ains accepter celles qui me seront données, et me donner garde de ma langue et de mes yeux, suivant la règle qui fait l'observance exactement.

Adorez Dieu le plus souvent que vous pourrez par de courts, mais ardents élancements de votre cœur. Je vous ai si souvent parlé d'admirer sa bonté, faites-lui des révérences, jetez-vous aux pieds de sa sainte croix, invoquez son aide, donnez-lui mille fois votre âme, et quelquefois ne lui dites mot, mais jetez un simple regard sur sa douceur; c'est ici un des grands articles du profit spirituel, parce que l'esprit s'entretenant si souvent et familièrement avec son Dieu, il se parfumera de toutes ses perfections.

Pour ne point vous troubler de ce qui arrive en cette vie temporelle, repensez souvent à sa brièveté, à l'éternité future; pensez aussi à la Providence de Dieu, laquelle, par des ressorts inconnus aux hommes, conduit toutes sortes d'événements au profit de ceux qui le craignent. Considérez comme tout ce qui vous est arrivé de fâcheux jusqu'à présent est évanoui; il en sera de même en ce qui vous arrivera désormais. Ne vous empressez point pour les confessions, pourvu que vous gardiez cette fidélité à Dieu, que de ne point retenir ni excuser vos péchés, c'est assez.

N'ayons point de crainte que de Dieu, et encore une crainte amoureuse : tenons nos portes bien fermées; prenons garde à ne point laisser ruiner les murailles de nos résolutions, et vivons en paix. Laissons rôder et vire-volter à l'ennemi; qu'il enrage de mal-talent, mais il ne peut rien. Ne vous tourmentez point pour toutes les suggestions que cet adversaire vous fera. Il faut avoir un peu de patience à souffrir son bruit et son tintamarre aux oreilles de votre cœur : au bout de là il ne saurait vous nuire. Vive Dieu! ou rien, ou Dieu; car tout ce qui n'est pas Dieu, ou n'est rien, ou est pis que rien.

Il faut parmi les tentations, douleurs, afflictions, craintes et tout autre événement, quel qu'il soit et puisse être, et tout ce qui vous regarde généralement, tout abandonner à la Providence de Dieu, qu'elle gouverne et dispose du corps, de l'esprit, de la vie, et de tout selon sa très-sainte volonté, sans penser, vouloir, désirer, craindre chose quelconque. Vivez joyeuse et laissez à Notre-Seigneur le soin de tout le reste. Rejetez les tentations, prévoyances et semblables; il faut toujours être résigné à ce que Notre-Seigneur voudra faire de nous, car cela est l'humilité, et non pas vouloir choisir puisque nous ne sommes plus à nous; mais laissons-nous conduire par où il lui plaira, c'est le profit de l'âme.

Celui qui préviendra son prochain de bénédiction et de douceur, celui-là est parfait imitateur de son Maître.

En tous les troubles, il faut s'essayer de s'accoiser en Dieu pour l'amour de lui; celui qui est doux n'offense personne, supporte volontiers, et endure volontiers ceux qui lui font du mal; enfin il souffre patiemment les coups, et ne rend mal pour mal. Le doux ne se trouble jamais, mais entend toutes les paroles en humilité et rend le bien pour le mal, et traite avec le prochain avec grande douceur et charité, surtout avec celui qui par l'imperfection de son esprit, défaut de grâces naturelles, mauvais offices, occasionnerait quelque aversion ou

dégoût. Faites toujours vos corrections avec le cœur et les paroles douces; reprenant les défauts, faites que votre cœur excuse le défaillant, amoindrissant la faute, enfin il faut avoir la douceur non-seulement jusqu'à l'extrémité envers le prochain, mais même jusqu'à la niaiserie, et n'user jamais de revanche envers ceux qui font de mauvais offices, et croyez que si nous perdons quelque chose pour cela, Notre-Seigneur nous en récompensera bien d'ailleurs. Quand on est contraint pour quelque bien de montrer le tort du prochain, il faut justement dire ce qui est requis pour le faire comprendre. Ne réservez jamais aucun sentiment ni courroux, pour quelque chose que ce soit, ni pour quelque prétexte que ce soit, et apparence de raison que ce soit, car c'est toujours imperfection. C'est toujours bien mieux, pour qui le peut, de recevoir et faire toutes choses avec le cœur et des paroles douces, en esprit de tranquillité et de repos, ceci est de grande perfection et édification.

Il ne faut nul remède pour les distractions que de ramasser doucement le cœur à son objet; quand l'on s'aperçoit qu'il en est diverti, disons des paroles unitives, douces; tandis que nous pouvons lever les yeux vers la Providence céleste, l'ennemi ne nous saurait accabler.

C'est la vérité que rien ne nous peut donner une profonde tranquillité en ce monde, que de regarder souvent Notre-Seigneur, en toutes ses afflictions qui lui arrivèrent depuis son enfance jusqu'à sa mort, car nous y verrons tant de mépris, de calomnies, de pauvretés, d'indigences, d'abjections, de peines, de tourments, de nudités, d'injures, de toutes sortes d'amertumes, qu'en comparaison de tout cela nous connaîtrons que nous avons tort d'appeler afflictions, peines et contradictions, ces petits accidents qui nous arrivent, et nous avons tort de désirer de la patience pour si peu de chose, puisqu'une seule petite goutte de modestie suffit pour bien supporter ce qui nous arrive.

Je connais très-bien l'état de votre âme, et m'est avis que je la vois toujours devant moi avec ses petites émotions de tristesse, d'étonnement et d'inquiétude qui la vont troublant, parce qu'elle n'a pas encore jeté assez avant les fondements de l'amour de la croix et de l'abjection. Un cœur qui estime grandement Jésus-Christ crucifié aime sa mort, ses peines, ses tourments, ses crachats, ses vitupères, ses disettes, sa faim, sa soif, ses ignominies, et quand il lui en arrive quelques petites pratiques il en jubile d'aise et les embrasse avec amour. Vous devez donc tous les jours, non pas en l'oraison, mais après, en vous promenant, faire une revue de Notre-Seigneur entre les peines de notre Rédemption, considérant quel bonheur ce vous sera d'y participer, de voir en quelles occasions ce bien vous peut arriver, c'est-à-dire, les contradictions que vous pourriez avoir en vos désirs, mais surtout ès désirs qui vous sembleront plus justes et plus raisonnables, et puis, avec un grand amour de la croix et Passion de Notre-Seigneur, vous vous essaierez de dire avec saint André : *O bonne croix,* tant aimée de mon Sauveur, *quand me recevrez-vous entre vos bras!*

Voyez-vous, ma fille, nous sommes trop délicats d'appeler pauvre, un état auquel nous n'avons ni faim, ni froid, ni ignominie, mais seulement quelques petites incommodités en nos desseins.

« *La paix de Dieu,* dit saint Paul, *qui surpasse tout sentiment,* » *conserve votre esprit en Jésus-Christ.* » Voyez-vous, ma fille, ce grand Apôtre dit *que la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment;* or, la paix de Dieu, la paix qui provient des résolutions que nous avons prises pour Dieu, et par les moyens que Dieu nous ordonne, nous fait marcher fermement au chemin où la Providence nous a mis, sans regarder ni à droite, ni à gauche; c'est là le chemin de la perfection pour vous; cette satisfaction d'esprit, quoique sans goût, vaut mieux que mille consolations sérieuses. Vive Jésus!

L'esprit délicat ne peut rien garder ni souffrir sans le dire, et il s'étonne toujours un peu aux dernières places d'humilité, de simplicité, de courage et de joie cordiale devant Dieu, qui est le très-unique objet de notre amour et de notre âme.

Demeurez toute en Dieu, ou avec consolation sensible, ou parfois aimez votre pauvreté; car il est écrit : « *Les yeux du* » *Seigneur regardent sur les pauvres, et ses oreilles écoutent* » *leurs prières.* » Il ne se faut point soucier de se sentir faible, pourvu que sachant que Dieu est fort et bon pour nous, nous ne perdions courage; au contraire, ma fille, j'aime mieux être infirme que fort devant Dieu; car les infirmes, il les prend entre ses bras, et les forts il les mène par la main. Il faut toujours avoir patience, néanmoins, tâcher de brider un peu les désirs, prenant toutes les choses, même pour bonnes qu'elles soient, avec l'esprit d'indifférence; enfin, il se faut mettre souvent dans l'indifférence et dire : je ne veux ni cette vertu, ni cette autre, je ne veux que l'amour de mon Dieu. Le désir de son amour, c'est la complaisance et l'accomplissement de sa volonté en moi.

Il se faut contenter, quand l'on sent ainsi les douleurs pour la charge de quelque personne qui moleste grandement, d'offrir à Dieu cette croix et de l'accepter de tout son cœur, se soumettant à la porter toute sa vie, si ainsi il lui plaît, puis demeurer doucement contente dans sa confiance, regardant cette personne avec amour et respect comme étant donnée de Dieu pour nous exercer en toutes vertus, considérant la grâce de Dieu envers nous qui nous fait tirer profit des fautes des autres. Que si cette personne revient à douceur, ô Dieu, il faut fondre sur elle en suavité, sans jamais lui parler du passé; que s'il était à notre pouvoir de nous faire quittes de cette croix, il ne le faudrait pas faire.

Je ne sais si par ces consolations et ardeurs, Notre-Seigneur

veut disposer notre cœur aux travaux du service du prochain, et du service de l'accroissement de sa gloire, ou bien en la souffrance de quelques grandes croix et tribulations; en somme, j'espère qu'avec sa grâce, nous embrasserons courageusement, humblement et paisiblement ce que sa divine Providence nous présentera.

Portez respect à l'élection de Dieu, suivez fidèlement son intention qui est de vous tirer à une excellente sorte de vie; animez continuellement votre courage d'humilité, c'est-à-dire votre misère et le désir d'être humble et confiante en Dieu.

Sachez que la tristesse n'est autre chose que la douleur d'esprit, que nous avons du mal qui est en nous contre notre gré, soit que le mal puisse être extérieur, comme pauvretés, maladies, mépris, infamies, etc; intérieur, comme ignorance, sécheresses, mauvaises inclinations, péchés, imperfections, répugnances. Et quand donc l'âme sent quelque mal en soi, elle se déplaît de l'avoir, et voilà la tristesse. Deuxièmement, elle désire d'en être quitte, et cherche les moyens de s'en défaire; ces deux actes sont louables; mais il faut chercher ces moyens avec patience, humilité et douceur, attendant ce bien, non tant de sa peine, que de la miséricorde de Dieu, rejetant tout empressement, et tout ce qui voudra émouvoir du trouble en notre cœur, sous quel prétexte que ce soit. Toutes telles choses viennent du diable, et partant ne les pas recevoir.

La bonne tristesse fait ce discours : Je suis misérable, vile et abjecte, et partant, Dieu exercera en moi ses miséricordes, car la vertu se perfectionne en l'infirmité, et ne s'étonne point d'être pauvre et misérable.

Il faut recevoir la tristesse avec patience, comme punition de nos vaines allégresses; car le malin voyant que nous en faisons notre profit, ne nous en présentera pas tant; mais il faut prendre patience pour le bon plaisir de Dieu, et elle ne laissera pas de nous servir de remède.

Il faut contrevenir vivement aux inclinations de la tristesse, encore qu'il semble que cela se passe tristement, car l'ennemi qui prétend de nous alentir aux bonnes œuvres, voyant qu'il ne gagne rien, et qu'au contraire nos œuvres sont faites avec force et résistance, il cesse de nous affliger.

Il faut chanter des cantiques spirituels. Il est bon de s'employer aux œuvres extérieures, et les diversifier le plus que l'on peut, pour se divertir de l'objet triste, purifier et échauffer l'esprit; bon, de faire souvent des actions extérieures de ferveur, quoique sans goût, comme croisant les bras, embrassant l'image du crucifix, le serrer sur le cœur et la poitrine, lui baiser les pieds et les mains, lever les yeux au ciel avec des propos pleins d'espérance, comme : Mon Bien-Aimé est à moi, et moi à Lui; mon Bien-Aimé m'est un bouquet de myrrhe; il demeurera entre mes mamelles. Mes yeux se fondent sur vous, ô mon Dieu, quand me consolerez-vous? Si Dieu est pour moi, qui sera contre moi? Quand vous serez, ô mon Époux, de mon parti, bataille contre moi qui voudra. Vive Jésus! Vive mon Dieu, et mon âme vivra! Qui me séparera de la croix de mon Dieu? et semblables. J'en dis de même à l'endroit de la Vierge et de ses images.

La prière est un souverain remède, non qu'il faille faire de longues méditations, mais de fréquentes et ferventes demandes à Dieu, et toujours s'adresser avec l'invocation de titres joyeux, comme par exemple, hors de la tristesse pour m'exciter à la crainte, je dirais : O Juge très-juste et très-effroyable Majesté; et au temps de la tristesse je dirais : O Dieu des miséricordes, très-bon, très-bénin, ma joie, mon espérance, mon cœur, cher Époux de mon âme, seul appui des pauvres, refuge des affligés, appui de mon âme; venez, cher Époux, tirez-moi à vous, bon Jésus; et semblables, lesquelles j'emploierais bon gré mal gré ma tristesse, à laquelle je ne donnerais point de crédit, quand elle voudrait m'en coûter cher, et si bien il

semble pour quelque temps que ce soit sans profit, je ne laisserais pas de continuer, attendant les fruits, qui ne manqueront pas de paraître après un peu de contention.

La communion dans cette intention est excellente, car elle nous donne le Maître des consolations. L'un des plus assurés remèdes, c'est de dévoiler et de communiquer, sans rien celer, à notre Directeur, tous les sentiments, affections et suggestions qui proviennent de notre tristesse, et il le faut faire fidèlement, et notez que la première condition que l'ennemi malin met en l'âme, c'est le silence; et, au contraire, Dieu pour la première condition demande que l'on se découvre avec prudence et selon la règle d'une humble discrétion à personne de qualité requise. Priez pour celui qui a marqué ces règles; ô mon Dieu, qu'il soit tout vôtre, et moi aussi! *Amen.*

A l'endroit de ceux qui vous offensent, je veux que vous y apportiez votre cœur doux, gracieux et compatissant, et que vous témoigniez que vous aimez toutes choses, oui, la mort même de votre père, enfants et plus proches, oui, la nôtre en l'amour de notre doux Sauveur. Courage, ma très-chère fille, cheminons et pratiquons ces communes, mais solides, mais saintes, mais excellentes vertus. Vive Jésus! Vive Marie! Croyez-moi, avançons chemin parmi le mauvais temps et sous le ciel trouble et nébuleux. Il est maintenant plus propre aux voyages, que si le ciel fondait sur nos têtes ses ardentes chaleurs. O Dieu, courage! les lumières et les joies ne sont pas en notre pouvoir, ni aucune autre consolation que celle qui dépend de notre volonté, laquelle étant à l'abri des saintes résolutions que nous avons faites, et pendant que le grand sceau de la chancellerie céleste sera sur notre cœur, il n'y a rien à craindre. Dieu soit notre Dieu, ma très-chère fille, et que votre cœur soit son autel et maison, sur lequel nuit et jour il fasse darder le feu de son amour!

Vous pourrez tirer le motif du saint amour de toutes les

ctions de vertu en cette sorte : quand il se présente quelque sujet de pratiquer quelque vertu, et il s'en présente à tout moment, voyez comme le Sauveur les exerçait tandis qu'il vivait ici-bas entre les hommes ; puis animant votre cœur d'une amoureuse invitation, dites-vous : *Allons, imitons le doux Jésus.* S'il vous faut prier, donner aux pauvres, consoler quelque être solitaire, être en conversation, souffrir quelques travaux, souvenez-vous que Notre-Seigneur, en diverses occasions, fit tout cela ; et puis quand il n'y aurait point d'autres raisons pour prier, pour acquiescer à cette souffrance, pour demeurer en cette solitude et en cette conversation, dites : *Ne me suffit-il pas que mon cher Maître m'en ait montré le chemin?* Et cela se peut faire par un simple regard d'amour qui veut dire : Oui, Seigneur, je suis à vous.

Si nous avions la vraie charité, qui nous fait avoir un même cœur et une même âme avec le prochain, nous serions parfaitement consolés quand il ferait du bien.

Ce même amour fait que nous voudrions bien faire telle ou telle chose par notre élection ; mais nous ne la voudrions pas faire par élection d'autrui, ni par obéissance : nous voudrions la faire comme venant de nous, mais non pas comme venant d'autrui. C'est toujours nous-mêmes qui recherchons nous-mêmes, notre propre volonté et notre amour-propre : au contraire, si nous avions la perfection de l'amour de Dieu, nous aimerions mieux faire ce qui est commandé, parce qu'il vient plus de Dieu, et moins de nous.

Il ne se faut nullement étonner de trouver chez nous de l'amour-propre, car il n'en bouge. Il dort quelquefois comme un renard, puis tout à coup se jette sur l'épaule ; c'est pourquoi il faut avec constance veiller sur lui, et avec patience, et tout doucement se défendre de lui. Que si quelquefois il nous blesse, en nous dédisant de ce qu'il nous a fait dire, et en désavouant ce qu'il nous a fait faire, nous sommes sauvés.

L'habitude des vertus s'acquiert par la raison. Les vertus peuvent faire leurs actes par cette habitude, sans le congé de la raison, mais non pas jamais contre la raison. Cajetan dit que les hommes parfaitement vertueux ont une telle habitude à la vertu, que même en dormant, quand ils songent, ils ne songent qu'à des vertus.

Saint Grégoire dit en parlant des misères qui arrivent de toutes parts en ce monde : « *O très-heureuses misères, vous êtes* » *aimables parce que vous empêchez mon cœur de s'affectionner* » *aux choses de ce monde.* »

Si la divine Majesté vous veut sur le lit de la croix, acquiescez; mourons-y comme fit le Sauveur. Ne nous fâchons point des tempêtes et orages qui parfois troublent notre cœur; mortifions-nous jusqu'au fin fond de notre esprit; pourvu que notre cher esprit de la foi soit fidèle, vivons en assurance. Tenez votre esprit ferme en Dieu par une entière confiance en sa sainte Providence, laquelle ne vous a point donné le désir de le servir, qu'elle ne vous donne tous les moyens de ce faire; humiliez-vous bien fort, mais d'une humilité douce et non empressée; conservez vos vœux et vos résolutions, tenez-leur la bride de votre âme; nous sommes assez riches si ce trésor nous demeure, comme il fera Dieu aidant.

Non, ma chère fille, il n'est pas besoin pour l'exercice des vertus de se tenir toujours actuellement attentive à toutes : cela, de vrai, entortillerait et entreficherait trop vos pensées et affections. L'humilité et la charité sont les maîtresses cordes, toutes les autres y sont attachées : il faut seulement se bien maintenir en ces deux-là; l'une est la plus basse, l'autre est la plus haute. La conservation de tout l'édifice dépend du fondement et du toit. Tenant le cœur bandé à l'exercice de celle-ci, à la rencontre des autres, on n'a pas grande difficulté. Ce sont les mères aux vertus : elles les suivent comme les petits poussins font de leurs mères poules.

Or sus, il ne faut point désirer d'un désir volontaire cette paix inutile et peut-être nuisible : mais ne vous tourmentez point à pratiquer ce commandement ; car c'est en cela que je veux que vous ne vous tourmentiez point, ni pour ces désirs, ni pour autres quelconques. Mon Dieu, ma fille, vous avez trop avant ces désirs dans le cœur; pourvu que l'esprit de la foi vive en nous, nous sommes trop heureux. Notre-Seigneur nous donnera sa paix quand nous nous humilierons à doucement vivre en la guerre. Courage, tenez votre cœur ferme; Notre-Seigneur nous aidera, et nous serons siens, et nous l'aimerons bien.

Tenez votre cœur au large ; ne le pressez point trop des désirs de perfection : ayez-en un bon, bien résolu, bien constant qu'il faut arroser souvent de l'eau de la sainte oraison. Il faut avoir grand soin pour le conserver dans le verger de votre cœur ; car c'est l'arbre de vie.

Mais certains désirs qui tyrannisent le pauvre cœur, qui voudraient que rien ne s'opposât à nos desseins; que nous n'eussions nulles ténèbres, mais que tout fût en plein midi; qui ne voudraient que suavités en nos exercices, sans dégoûts, sans résistance, sans divertissements, et tout aussitôt qu'il nous arrive quelque tentation intérieure, ces désirs-là ne se contentent pas que nous n'y consentions pas, mais voudraient que nous ne les sentissions pas. Ils sont si délicats qu'ils ne se contentent pas que l'on nous donne une viande de bon suc et nourrissante, si elle n'est toute sucrée et musquée. Ils voudraient que nous ne vissions pas seulement les mouches du mois d'août passer devant nos yeux. Ce sont ces désirs d'une perfection trop douce : il n'en faut pas avoir beaucoup. Croyez-moi, ma fille, les viandes douces engendrent les vers aux petits enfants, et en moi qui ne suis pas petit enfant; c'est pourquoi notre Sauveur nous les entremêle d'amertume.

Je vous souhaite un courage grand et non point chatouilleux : un courage, lequel, tandis qu'il peut dire bien résolûment

vive Jésus sans réserve, ne se soucie point ni du doux, ni de l'amer, ni de la lumière, ni des ténèbres. Hardiment, ma fille, cheminons en cet amour essentiel, fort et impliable de notre Dieu, et laissons courir çà et là ces fantômes de tentations : qu'ils entrecoupent tant qu'ils voudront notre chemin.

Il faut que nous fassions un service particulier, toutes les semaines une fois, de vouloir et d'aimer la volonté de Dieu plus vigoureusement (je passe plus avant), plus tendrement, plus amoureusement que nulle chose du monde; et cela, non-seulement ès occurrences supportables, mais aux plus insupportables.

Humiliez-vous fort, ma fille, et échauffez votre estomac du saint amour de Jésus-Christ crucifié, afin que vous puissiez bien digérer spirituellement cette céleste viande : mais qu'entendez-vous que l'on fasse digestion spirituelle de Jésus-Christ? Ceux qui font bonne digestion corporelle ressentent un renforcement par tout leur corps, par la distribution générale qui se fait de la viande en toutes leurs parties. Ainsi, ceux qui font bonne digestion spirituelle ressentent que Jésus-Christ, qui est leur viande, s'épanche et communique à toutes les parties de leur âme et de leur corps. Ils ont Jésus-Christ au cerveau, au cœur, en la poitrine, aux yeux, aux mains, en la langue, aux oreilles, aux pieds. Mais ce Sauveur, que fait-il partout là? Il redresse tout, il purifie tout, il mortifie tout, il vivifie tout : il aime dans le cœur, il entend au cerveau, il anime dans la poitrine, il voit aux yeux, il parle en la langue, et ainsi des autres : il fait tout en tous. Alors nous vivons, non point nous-mêmes, mais Jésus-Christ vit en nous. O quand sera-ce, ma chère fille? Mon Dieu! quand sera-ce? Mais cependant je vous montre ce à quoi il faut prétendre, bien qu'il se faille contenter d'y atteindre petit à petit. Tenons-nous humbles et communions hardiment : peu à peu notre estomac intérieur s'apprivoisera avec cette viande et apprendra à la bien digérer. C'est un grand point de ne manger

que d'une viande quand elle est bonne, l'estomac fait mieux son devoir. Ne désirons que le Sauveur, et j'espère que nous ferons bonne digestion.

Il ne faut disputer ni peu ni prou contre les tentations; il ne faut nullement répondre ni faire semblant d'entendre ce que l'ennemi dit; il faut seulement dire : Qui va là? Quelque bruit et importunité qu'il fasse, il faut simplement se tourner vers Dieu et demeurer là, devant ses pieds; il entendra bien, par cette humble contenance, que vous êtes sienne, que vous voulez son secours, encore que vous ne puissiez lui parler. Tenez-vous là bien ferme, et n'ouvrez nullement la porte pour voir qui c'est, ni pour chasser l'importun; toutes ces tentations ne sont que des afflictions comme les autres; il faut s'accoiser sur le dire de l'Écriture : « *Bienheureux est celui qui souffre tentation, car* » *ayant été éprouvé il recevra la couronne de gloire.* » Peu de personnes s'avancent sans cette épreuve; ne vous effrayez donc point des fanfares de l'ennemi, il ne vous saurait faire nul mal; c'est pourquoi il vous veut au moins faire peur pour vous inquiéter et vous fâcher. Tenez-vous à couvert sous vos inviolables résolutions, sous vos vœux et entière consécration; n'ayez crainte que de Dieu, mais une crainte amoureuse; ayez patience à souffrir le bruit, il ne vous saurait nuire. Toujours vos yeux arrêtés en Dieu, attachez-vous à sa Providence; qu'elle fasse ce qu'elle voudra de vous. Mon Dieu, ma fille, que j'ai de consolation en l'assurance de nous voir éternellement joints à la volonté d'aimer et de louer Dieu! que sa divine Providence nous conduise par où il lui semblera mieux; j'espère et je m'assure que nous arriverons à ce signe et aboutirons à ce port. Vive Dieu en cette confiance; soyons joyeux à son service.

Quand la tempête et les foudres des tentations et travaux sonnent de tous côtés autour de nous, il faut avoir courage et tenir ferme dans notre saint Tabernacle, qui est sa divine protection; il est notre maison de refuge et notre toit assuré; il

faut demeurer là en paix et en confiance. Je viens de parler pour vous à Notre-Seigneur, mais je n'osais lui demander absolument votre délivrance ; car s'il lui plaît d'écorcher l'offrande, ce n'est pas à moi de désirer qu'il ne le fasse pas ; mais je le conjure, par la si extrême déréliction qui lui fit suer sang et eau et s'écrier sur la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-* » *vous délaissé?* » qu'il nous tienne toujours de sa sainte main comme il l'a toujours fait. Vous devez regarder Notre-Seigneur crucifié sans vous amuser à considérer et à examiner votre mal, non pas même pour me le dire. Nous sommes au chemin des Saints ; cheminons-y courageusement malgré les difficultés qui y sont. Tenez votre esprit en paix et ne regardez point si vous l'avez (cette paix) ni ne vous mettez nullement en inquiétude de l'acquérir, mais divertissez-vous tant qu'il vous sera possible de regarder et retourner sur vous-même. Ne soyez point en peine de votre âme ni pour votre cœur ; non, ma chère fille, car Dieu à qui elle est la soulagera. Faites *que votre très-amère amertume soit goûtée en paix,* à l'exemple du prophète Ézéchias. Ayez le courage grand et de longue haleine, et ne le perdez pas pour le bruit des tentations, surtout celles de la Foi ; notre ennemi est un grand clabaudeur, ne vous en mettez en peine, il ne vous saurait nuire, je le sais bien. Dieu soit béni, ma toute chère fille, consolez-vous et affermissez votre âme en paix et confiance sur ces sages, solides et saints enseignements, les pratiquant fidèlement. Dieu nous en fasse la grâce et nous bénisse ! Louange et gloire à jamais au divin Sauveur de nos âmes !...

Communiez hardiment en paix, en toute humilité ; correspondez à cet Époux qui pour s'unir à nous s'est entièrement et suavement abaissé jusqu'à se rendre notre nourriture, de nous qui sommes la pâture des vers. Qui se communie selon l'esprit de Notre-Seigneur s'anéantit soi-même et lui dit : Mâchez-moi, digérez-moi, anéantissez-moi, et convertissez-moi en vous. Je ne trouve rien au monde sur quoi nous voyons plus d'humilia-

tion que sur la viande que nous anéantissons pour nous conserver; et Notre-Seigneur a cet excès d'amour que de se rendre viande pour nous; et nous, que ne devrions-nous pas faire afin qu'il nous possède, qu'il nous mange, qu'il nous avale et ravale, qu'il fasse de nous à son gré? Enfin il faut s'anéantir et communier toujours pour cela, et s'unir à cette souveraine Bonté; reposez-vous en lui de tout, ma fille. Je me sens de plus en plus excité à l'honorer et servir par une totale dépendance de la Providence, toujours plus ferme et assuré en la foi et confiance de sa véritable parole, et sans réserve de me laisser à sa merci et à son soin. Même oui, mon Sauveur, vous le savez, je ne vois rien en moi où je me puisse et veuille appuyer, que l'espérance ferme que vous me donnez de mon salut éternel sur les seuls mérites de votre Passion et sur votre incompréhensible douceur et bonté. — Ainsi soit-il. A jamais Dieu soit béni!

Je vous conjure de ne dire jamais mal du prochain, ni rien faire qui tant soit peu que ce soit le puisse offenser. Il ne faut toutefois favoriser le mal, le flatter ou le couvrir, ains parler rondement et dire franchement mal du mal, et blâmer les choses blâmables, quand l'utilité de celui de qui l'on parle le requiert; car en cela Dieu est glorifié, et faut surtout blâmer le vice et épargner le plus que l'on peut la personne en laquelle il est, d'autant plus que la bonté de Dieu est si grande qu'un seul moment suffit pour impétrer sa grâce. Quelle assurance pouvons-nous avoir que celui qui était hier pécheur et méchant le soit aujourd'hui? Il est vrai que des pécheurs infâmes, publics et manifestes, on en peut parler librement, pourvu que ce soit avec esprit de charité et de compassion. J'excepte entre tous, les ennemis déclarés de Dieu et de son Église, car ceux-là il les faut décrier tant qu'on peut, comme sont les sectes des hérétiques et des schismatiques, et leurs chefs; c'est charité de crier au loup quand il est entre les brebis, en quelque

endroit qu'il soit. Quand nous ne pouvons excuser le péché, rendons-le au moins digne de compassion, l'attribuant à la cause la plus supportable, comme à l'ignorance ou infirmité. La charité craint de rencontrer le mal, tant s'en faut qu'elle l'aille chercher; quand elle le rencontre, elle s'en détourne et elle le dissimule, ains elle ferme les yeux avant que de le voir, que s'il faut le voir elle s'en détourne.

Le plus que vous pourrez apporter d'abnégation ou d'indifférence de votre propre volonté, c'est-à-dire désir de résolution de bien obéir aux inspirations, instructions que Dieu vous donnera, ce sera toujours et éternellement le mieux, car Notre-Seigneur agit pour les âmes qui sont purement siennes. Vive Jésus! Il faut porter la croix, qui mieux la portera plus grand s'en trouvera. Dieu donc nous en veuille donner de plus grandes, mais qu'il lui plaise nous donner de grandes forces pour les porter. Or sus donc, courage, si vous avez confiance vous verrez la gloire de Dieu. Les amitiés teintes au sang de l'agneau n'ont pas besoin de tant de cérémonies. *Amen.*

Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit, lequel vous savez n'est point à vous-même, car vous êtes rachetée d'un grand prix, glorifiez donc et portez Dieu en votre corps.

Les maximes des Saints nous avertissent que tous les jours nous commençons notre avancement et perfection; si nous pensions bien à cela, nous ne serions point étonnés de rencontrer des misères en nous, ni d'avoir à retrancher. La purification de l'âme n'est jamais faite entièrement, il faut toujours recommencer de bon cœur : « *Quand l'homme aura achevé,* dit » l'Écriture, *alors il commencera.* »

L'humilité nous fait anéantir en toutes choses, qui ne sont pas nécessaires pour notre avancement en la grâce, comme sont de bien parler, chanter; car en ces choses extérieures il faut désirer que les autres fassent mieux que nous. Il est bon

que notre cœur admette le désir de voir Dieu, mais il faut toujours craindre que nous n'ayons trop de confiance et espérance de nous-mêmes.

Vous verrez bien que parmi tant de détours nous ferons prou, et que Notre-Seigneur nous conduira par les déserts à sa sainte terre de promission, et que de tout temps il nous donnera de quoi priser les déserts, plus que les fertiles campagnes, dans lesquelles les blés croissent en leur saison; mais la manne pourtant n'y tombe pas.

Mon Dieu, ma très-chère Mère, quand vous m'écrivîtes que vous étiez une pauvre abeille, je pensais que je ne le voudrais, tandis que vos sécheresses et afflictions dureront; car ce petit animal, qui en santé est si diligent et pressant, perd le cœur et demeure sans rien faire tout aussitôt qu'il est malade.

Mais depuis je changeai de souhaits et dis : Ah! oui, je le veux bien que ma Mère soit abeille, même quand elle sera en travail spirituel : car ce petit animal n'a point d'autre remède de soi-même, en ses maladies, que de s'exposer au soleil, et attendre sa guérison de la chaleur et de la lumière.

O Dieu! ma fille, mettons-nous ainsi devant notre soleil crucifié, et puis disons-lui : O beau soleil des cœurs, vous vivifiez tout par les rayons de votre bonté : nous voici mi-morts devant vous, d'où nous ne bougerons point que votre chaleur ne nous arrive, Seigneur Jésus! Ma très-chère fille, la mort est une vie quand elle se fait devant Dieu.

J'ai un certain petit insensible sentiment de ne vouloir plus vivre selon la nature; mais tant qu'il se pourra selon la foi, l'espérance et la charité chrétienne, à l'imitation de cet homme angélique [saint Jean-Baptiste] que nous voyons dans ce profond désert ne regarder que Dieu et soi-même.

O que bienheureux est l'esprit qui ne voit que ces deux objets, dont l'un le ravit à la dilection souveraine, et l'autre le ravale à l'abjection extrême! Car que pouvait dire ce grand

ermite en un lieu où il n'y avait que Dieu et lui, sinon : *Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je?*

O Dieu, quelle admirable pureté de cœur! quelle indifférence à toutes choses en cet admirable Ange humain ou homme angélique qui semble n'aimer quasi pas son Maître pour l'aimer davantage et plus purement! Je ne sais comme il eut le courage de demeurer en son désert après qu'il eut vu son Sauveur, et qu'il l'eut vu s'en aller de là. Il continue néanmoins ses prédications, et, d'une sainte dureté, il ne se laisse point vaincre à la tendreté et suavité de l'amour de la présence de son Souverain Bien; mais avec un amour austère, constant et fort, il le sert en absence pour son amour. Remarquez, Notre-Seigneur ayant dit « *qu'entre tous ceux qui étaient nés de femme, nul n'était » plus grand que Jean,* » il ajoute : « *Voire, mais celui qui est le » moindre au royaume des cieux,* c'est-à-dire en l'Église, *est » plus grand que lui.* » O ma chère fille, il est vrai; car le moindre chrétien communiant est plus grand que saint Jean : et que veut dire que nous sommes si petits en sainteté?

Les voies les plus faciles ne nous mènent pas toujours plus droitement ni assurément; on s'amuse quelquefois tant au plaisir qu'on y a, et à regarder de part et d'autre les vues agréables, qu'on en oublie la diligence du voyage. Bienheureux sont ceux qui vivent d'une vie surhumaine, extatique, relevée au-dessus d'eux-mêmes, quoiqu'ils ne soient point ravis au-dessus d'eux-mêmes en l'oraison. Plusieurs Saints sont au ciel qui ne furent jamais en extase ou ravissement de contemplation; car combien de martyrs et de grands Saints et Saintes voyons-nous dans l'histoire, n'avoir jamais eu en l'oraison d'autre privilége que celui de la dévotion et ferveur? Mais il n'y eut jamais de Saint qui n'ait eu l'extase et le ravissement de la vie et de l'opération, se surmontant soi-même en ses inclinations naturelles.

Tenons nos yeux en Jésus-Christ pour le considérer, notre bouche pour le louer, et qu'enfin tout notre visage ne respire

que d'agréer à celui de notre cher Jésus : Jésus pour lequel il nous faut humilier, entreprendre, travailler, souffrir et devenir, comme dit saint Paul, *des brebis conduites à la boucherie,* quand il plairait à sa divine Majesté de nous rendre déshonorables pour son honneur et gloire.

Si nous l'aimons, ce cher Sauveur, paissons ses brebis et ses agneaux; c'est là la marque de l'amour fidèle. Mais de quoi faut-il repaître ses chères brebiettes? De l'amour même : car ou elles ne vivent pas, ou elles vivent d'amour; entre leur mort et l'amour il n'y a point d'entre-deux. *Il faut mourir ou aimer;* car « *qui n'aime,* dit saint Jean, *il demeure en la mort.* »

Notre-Seigneur et Maître dit un jour à son cher saint Pierre : « *Quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture et tu allais où tu » voulais; mais quand tu seras vieil, tu tendras tes mains, et un » autre te ceindra et te mènera où tu ne veux pas.* » Sur ces paroles du Maître souverain j'ai pensé que les jeunes apprentis en l'amour de Dieu se ceignent eux-mêmes et prennent les mortifications que bon leur semble : ils choisissent leur pénitence, résignation et dévotion, et font leur propre volonté parmi celle de Dieu; mais les vieux maîtres au métier se laissent lier et ceindre par autrui, se soumettant au joug qu'on leur impose, vont par les chemins qu'ils ne voudraient pas selon leur inclination. Il est vrai qu'ils tendent la main; car malgré la résistance de leurs inclinations ils se laissent gouverner volontairement contre leur volonté, et disent : qu'*il vaut mieux obéir que faire des offrandes;* et voilà comme ils glorifient Dieu, crucifiant non-seulement leur chair, mais leur esprit.

Hélas! il faut avoir compassion à nos misérables âmes, lesquelles, tandis qu'elles sont en l'imbécilité de nos corps, sont si très-fort sujettes à la vanité. *Comment est-il possible* (disait » saint Grégoire à un évêque) *que les orages de la terre ébranlent » si fort ceux qui sont au ciel? S'ils sont au ciel, comme sont-ils » agités de ce qui se passe en la terre?* » O Dieu! que cette leçon

de la sainte constance est requise à ceux qui veulent sérieusement embrasser leur salut ! Il est vrai que cette imaginaire insensibilité de ceux qui ne veulent pas souffrir qu'on soit homme m'a toujours semblé une vraie chimère : mais aussi, après qu'on a rendu le tribut à cette partie inférieure, il faut rendre le devoir à la supérieure, en laquelle sied, comme en son trône, l'esprit de la Foi qui doit nous consoler en nos afflictions. Que bienheureux sont ceux, lesquels se réjouissent d'être affligés, et qui convertissent l'absinthe en miel !

Enfin ce Sauveur veut que nous soyons si parfaitement siens, que rien ne nous reste, pour nous abandonner entièrement à la merci de sa Providence sans réserve. Or, demeurons donc ainsi parmi ces ténèbres de la Passion. Je dis bien *parmi ces ténèbres,* car je vous laisse à penser, Notre-Dame et saint Jean étant au pied de la croix, emmi les admirables et épouvantables ténèbres qui se firent, ils n'oyaient plus Notre-Seigneur, ils ne le voyaient plus, et n'avaient nul sentiment que d'amertume et de détresse; et bien qu'ils eussent la foi, elle était aussi en ténèbres, car il fallait qu'ils participassent à la déréliction du Sauveur. Que nous sommes heureux d'être esclaves de ce grand Dieu qui pour nous se rendit esclave !

C'est la vérité; on parle perpétuellement d'être enfant de l'Évangile, et personne presque n'en a les maximes entièrement en l'estime qu'il faut. Nous avons trop de prétentions et de desseins : nous voulons trop de choses ; nous voulons avoir les mérites du Calvaire et les joies du Thabor tout ensemble; avoir les faveurs de Dieu et les faveurs du monde.

Je crains souverainement la prudence naturelle au discernement des choses de la grâce, et si la prudence du serpent n'est détrempée en la simplicité de la colombe du Saint-Esprit, elle est tout à fait vénéneuse.

J'aime singulièrement le mal que la seule élection du Père Céleste nous donne, au prix de celui que nous choisissons.

Mon âme n'a point de rendez-vous qu'en cette Providence divine.

Vous savez qu'en toutes rencontres il faut user d'amour et de douceur, car les avertissements font meilleure opération comme cela, autrement on pourrait détraquer les cœurs faibles.

Cet abandonnement en Dieu parmi les douleurs intérieures et extérieures est très-bon; et est bon de dire aussi vocalement les paroles que vous me marquez de temps en temps, pour faire savoir au cœur qu'il est en Dieu, par le témoignage que ces paroles lui rendent.

Il avait dit, le grand saint Étienne : « *O Seigneur Jésus, recevez mon esprit...* », et l'ayant dit, il s'endormit en Notre-Seigneur. Il faut donc dire quelque chose de semblable et s'endormir en Notre-Seigneur ; et puis de temps en temps répéter les mêmes paroles et s'endormir. O Dieu ! que c'est une bonne chose de ne vivre qu'en Dieu, ne travailler qu'en Dieu, ne se réjouir qu'en Dieu.

DE LA PROVIDENCE DE DIEU[1]

La Providence de Dieu est un ordre et disposition de tous les moyens que Dieu a de parvenir à ses fins, et de tous les moyens dont il pourvoit ses créatures pour arriver au but de leur création. C'est à raison de cette Providence que Dieu est appelé tantôt Mère, en Isaïe, chap. XLVI : « Maison de Jacob, écoutez-» moi, et vous tous qui êtes restés de la maison d'Israël, vous » que je porte dans mon sein, que je renferme dans mes en-» trailles; je vous porterai moi-même jusqu'à la vieillesse et » jusqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés et je vous sou-» tiendrai; oui, je vous porterai et je vous sauverai. »

Et dans le chapitre XLIX du même Prophète, Dieu dit qu'il est encore plus que Mère. Voici ses paroles : « Une Mère peut-» elle oublier son enfant? Se peut-il faire qu'elle n'ait point de » pitié du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Et quand même » elle l'oublierait, pour moi je ne vous oublierai jamais; je » vous porte gravés dans mes mains; vos murailles sont sans » cesse devant mes yeux. »

Tantôt Dieu se dit notre Nourricier, qui nous porte entre ses bras, Osée, chap. XI : « Je m'étais rendu comme le nourricier » d'Éphraïm, je les portais entre mes bras, et ils n'ont point » compris que c'était moi qui avais soin d'eux. »

[1] Les âmes pieuses seront heureuses de trouver ici les belles sentences de l'Écriture-Sainte sur la Providence de Dieu, qui alimentèrent la foi et la générosité de Sainte Jeanne-Françoise de Chantal. C'est à sa prière que le révérend père Bertrand, recteur de la Compagnie de Jésus, à Chambéry, fit ce précieux *Recueil*. On lit dans les *Mémoires* de la Mère de Chaugy, p. 532, chap. XXIX de la deuxième partie, que la Sainte le goûta fort et en fit même un extrait de sa bénite main. (Archives du 1er monastère de la Visitation d'Annecy.

Tantôt il s'appelle notre Gouverneur et notre Conseiller, en Isaïe, chap. XLVIII : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ensei-» gnerai les choses utiles, et qui te gouvernerai en la voie par » laquelle tu marcheras. »

Enfin, autant qu'on peut imaginer d'offices de charité et de miséricorde, ils se trouvent tous en la Providence de Dieu avec une infinie tendresse. Voyez comme l'Écriture parle en l'Ecclésiastique, chap. XXXIV : « Les yeux du Seigneur sont sur ceux » qui le craignent; il est leur protection puissante et l'affermis-» sement de leur force; il est le lieu de leur refuge, le bouclier » de leur défense, le couvert contre les chaleurs de l'été, leur » ombrage pour la chaleur du midi, leur secours dans les dan-» gers, leur aide en leurs chutes. C'est Lui qui élève leur âme, » qui éclaire leurs yeux, qui leur donne santé, vie et béné-» diction. »

Et le prophète Isaïe, chap. XXV : « Mon Dieu, vous êtes la force » du pauvre, la force du faible dans son affliction, son refuge » contre la tempête et son rafraîchissement contre la chaleur. »

Surtout il s'appelle souvent Pasteur, mais bon Pasteur : « Je » suis le bon Pasteur », dit-il en saint Jean, chap. X. — Mais voyez comme l'Écriture va décrivant le soin que le bon Pasteur a de ses brebis, en Ézéchiel, chap. XXXIV : « Je viendrai moi-même » chercher mes brebis (c'est Dieu qui le dit) et les visiterai en » la manière que le Pasteur visite son troupeau quand il le trouve » égaré, ainsi visiterai-je mes ouailles, les délivrant de tous les » lieux où elles avaient été dispersées, dans les jours de nuage » et d'obscurité. — Je les mènerai paître dans les montagnes » d'Israël, le long des ruisseaux et par tous les hauts lieux de » la terre. Je les nourrirai des pâturages les plus fertiles qui » seront sur les montagnes d'Israël : elles s'y reposeront sur les » herbes verdoyantes et paîtront dans les pâquiers les plus gras. » — Je ferai moi-même paître mes brebis et les ferai reposer » moi-même », dit le Seigneur Dieu.

« J'irai chercher celles qui étaient perdues; je relèverai celles » qui étaient tombées; je banderai les plaies de celles qui étaient » blessées; je fortifierai celles qui étaient faibles; je conserverai » celles qui étaient grasses et fortes, et je les conduirai dans » la droiture et la justice »; et un peu après : « Je ferai avec » mes brebis une alliance de paix. J'exterminerai de la terre les » bêtes les plus cruelles, et ceux qui habitent dans le désert » dormiront en assurance au milieu des bois. Je les comblerai » de bénédictions autour de ma colline : je ferai tomber les » pluies en leur temps, et ce seront des pluies de bénédictions. » — Mes brebis habiteront sans crainte dans leur pays, et elles » sauront que c'est MOI qui suis le Seigneur lorsque j'aurai brisé » leurs chaînes et rompu leur joug, et que je les aurai arrachées » d'entre les mains de ceux qui les dominaient avec empire. »

Mais avec quelles paroles plus douces, plus amoureuses et plus significatives pourrait-il exprimer cette sienne Providence? Le prophète Isaïe, chapitre XL, a compris tout cela en peu de mots, disant : « Le Seigneur paîtra son troupeau comme le ber- » ger; il rassemblera par la force de son bras les petits agneaux » qui se sont écartés, et il les prendra dans son sein; il portera » lui-même les brebis qui auront peine à marcher. » Que saurait-on dire de plus doux et de plus délicat?

Voyez encore au psalme XXXVI : « Le Seigneur aura soin de » régir et de dresser les pas du juste, et quand il tombera il ne » se froissera point, parce que le Seigneur mettra sa main des- » sous, afin qu'il ne se blesse point. » O! ma chère âme, quelle nuisance pourra suivre la chute de celui qui tombe sur un oreiller si doux que la main de Dieu? C'est de cette façon que je crois vous être arrivée la chute que vous avez faite en voyageant. Puissions-nous toujours ainsi tomber!

Au psalme XXXIII : « Les tribulations des justes sont en grand » nombre, mais le Seigneur les en délivrera. Il tient compte de » tous leurs os, et un seul de ces os ne pourra être brisé. »

Et en saint Matthieu, chap. VI : « Je vous dis, n'ayez point de » souci pour votre vie, ni de ce que vous mangerez ou de ce » que vous boirez, ni de quoi vous serez revêtus. Regardez aux » oiseaux, car ils ne sèment ni ne moissonnent, et n'ont aucun » grenier, et votre Père céleste les nourrit; et vous, n'êtes-vous » pas beaucoup plus excellents qu'eux ; pourquoi entrez-vous en » souci du vêtement?—Considérez bien comme croissent les lis » des champs, ils ne travaillent ni ne filent, et cependant je » vous assure que Salomon, même dans toute sa gloire, n'a » jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si Dieu a soin de vêtir de » cette sorte une herbe des champs qui est aujourd'hui, et qui » sera demain jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin » de vous vêtir, ô hommes de peu de foi! — Ne soyez donc plus » en souci, disant : Que mangerons-nous ou que boirons-nous, » ou de quoi nous vêtirons-nous? C'est aux païens de rechercher » ces choses, car votre Père céleste connaît que vous en avez » besoin. »

Il dit presque les mêmes choses en saint Luc, chap. XII : «Considérez les corbeaux, ils ne sèment point et ne mois- » sonnent; ils n'ont ni cellier ni grenier, cependant Dieu les » nourrit. Combien valez-vous plus que les corbeaux? »

David, au psalme CXLVI, décrit merveilleusement bien la Providence de Dieu pour ces corbeaux : « C'est lui qui donne » la nourriture aux bêtes, et aux petits des corbeaux qui la lui » demandent par leurs cris. »

Job, en son chap. XXXVIII, parle encore plus admirablement de la Providence de Dieu pour ces animaux : « Qui prépare au » corbeau sa nourriture lorsque ses petits, étant vagabonds, » crient à Dieu parce qu'ils n'ont rien à manger? »

En la Sapience, chapitre VI, il est dit : « Dieu a fait le petit et le grand, et a également soin de tous. » — Et au chap. XII : « Seigneur, il n'y a point d'autre Dieu que vous; vous avez » soin de toutes choses. » — Au chap. XIV : « O Père, votre Pro-

» vidence gouverne tout, dès le commencement. » — Et au chap. VIII de la Sapience : « Dieu atteint en sa force depuis un » bout jusqu'à l'autre, et dispose suavement de tout. »

Voici comment David, au psalme CXX, parle de l'infinie bonté et clémence de Dieu : « Celui qui te garde ne sommeillera » point. Assurément celui qui garde Israël ne s'assoupira point » ni ne s'endormira point : le Seigneur est à ta droite pour te » donner sa protection. — Le soleil ne te brûlera pas durant le » jour, ni la lune pendant la nuit. Le Seigneur te gardera de tout » mal; le Seigneur veuille avoir ton âme en garde; le Seigneur » protége ton entrée et ta sortie dès maintenant et jusque dans » l'éternité. »

Cette prière de David, je la fais pour vous, ma chère Mère; — et avec saint Pierre, en la 1re épître, chap. V, je vous dirai : « Jetez toutes vos inquiétudes dans le sein de Dieu, car il a soin » de vous. » — Et saint Paul ajoute, dans son *Épître aux Philippiens*, chap. IV : « Ne vous inquiétez de rien. » — Et saint Matthieu, chap. X : « Deux passereaux ne se vendent qu'une » obole, et cependant il n'en tombe aucun sur la terre sans » l'ordre de votre Père. Ne craignez donc point : vous valez » beaucoup mieux qu'un grand nombre de passereaux. — Pour » vous, les cheveux mêmes de votre tête sont comptés. »

La Providence de Dieu n'est donc autre que l'ordre et la disposition des moyens qu'il a établis pour conduire toutes choses à leur fin. Il faut savoir que Dieu, par sa sapience infinie, sait et connaît très-parfaitement la fin pour laquelle nous sommes créés, tous les moyens pour nous conduire à cette fin, les empêchements aussi pour nous détourner de cette fin, et les moyens pour ôter ces empêchements. En second lieu, sa Bonté a choisi entre un grand nombre de moyens possibles pour nous conduire à notre fin, ceux que sa Sagesse a jugés les plus propres pour nous, et a voulu que sa Toute-Puissance les ait employés et mis en exécution pour notre bien. De sorte que la Provi-

dence de Dieu comprend en soi sa Sagesse, par laquelle il sait ce qui est le meilleur pour nous; sa Bonté, par laquelle il nous aime mieux que nous ne nous saurions aimer, et ordonne tout pour notre plus grand bien; et sa Toute-Puissance, qui exécute efficacement ce que la Bonté et ce que la Sagesse ont ordonné. Et tout ceci, je dis ces trois perfections divines, sont employées non-seulement aux choses les plus importantes qui concernent notre salut, mais en toutes les moindres; car rien, je dis rien du tout, ne se passe ici-bas sans l'ordre de cette divine Providence, laquelle fait toujours toutes choses avec poids, nombre et mesure, comme parle l'Écriture sainte, comptant, pesant et mesurant tout ce qui nous arrive, sans que rien nous puisse arriver, ni de la part des démons, ni de la part des hommes, ni d'aucune autre créature, que par l'ordre et disposition de cette même Providence, sans laquelle un seul de nos cheveux ne périra pas, ni une seule feuille d'arbre ne tombera pas en terre. C'est ainsi que parle l'Écriture.

Cela présupposé, voyez-vous, ma chère Mère, le grand sujet que nous avons de nous laisser conduire à cette suave Providence, et pour cela il faut premièrement conformer et soumettre très-parfaitement nos volontés et sentiments, et tout ce qui nous arrive, à cette sainte Providence; car puisque tout ce qui nous arrive est ordonné et désigné par la Sagesse, Bonté et Toute-Puissance de notre Père céleste, puisque c'est lui qui nous les envoie, et qu'il sait très-bien qui nous sommes, que craignons-nous et de quoi nous troublerons-nous? Aurons-nous peur des tromperies? Il est impossible, car il a tout tracé par sa Sapience infinie. — Appréhendons-nous la faiblesse? Il n'y a pas de quoi, parce que la Toute-Puissance assiste. — Redoutons-nous la malice? Elle n'est pas à craindre, car tout vient de sa Bonté et Charité infinies. — Ne regardons donc jamais ce qui nous arrive, soit bien, soit mal, en soi-même, car ceci peut-être nous troublerait, nous ferait appréhender et trembler. Re-

gardons les vertus de la Sapience, Toute-Puissance et Bonté de Dieu, et ainsi nous le trouverons suave et très-aimable, fussent les plus grandes afflictions du monde.

Voyez-vous, en second lieu, combien parfaitement il nous faut abandonner entre les bras de cette suave Providence, nous dépouillant entièrement du soin de nous-mêmes, pour nous laisser conduire à elle, sans jamais entrer en ces discours : que deviendrons-nous, ni que ferons-nous à l'avenir? nous en remettant tout à fait à cette Sagesse, Bonté et Puissance paternelle, sans laquelle rien du tout ne nous peut arriver pour toutes choses futures et à venir. Laissons-en le soin à cette divine Providence, et puisqu'elle se charge entièrement de notre conduite, ne nous mêlons pas de nous-mêmes, mais laissons-nous seulement conduire. Nous n'avons rien à faire qu'à laisser faire et conduire à cette Sagesse, Bonté et Puissance, et qui ne le ferait?

Or, voyez-vous, en troisième lieu, ma très-chère Mère, combien toutes choses nous doivent être indifférentes : les lieux de notre demeure, les occupations des affaires, la santé, la maladie, la consolation, la désolation, la lumière, les ténèbres, l'honneur, le mépris, enfin c'est tout un. De tout cela il nous faut embrasser et vouloir seulement ce que cette Providence nous enverra, puisque c'est elle qui l'enverra, croyant sincèrement et fermement que c'est notre bon Père Céleste qui le veut ainsi, et pour notre plus grand bien, et que ce qui se présente à nous est l'occasion qu'il fait naître entre nos mains, et le moyen qu'il a choisi pour nous conduire à notre fin. Ne disons donc jamais, que nous arriverions plutôt par les moyens que notre amour-propre nous pourrait faire désirer et représenter comme les plus propres; non, les meilleurs sont ceux que Dieu nous présente et qu'il juge les plus propres; acquiesçons donc très-humblement à tout ce qu'il nous enverra, et ne désirons jamais autre chose.

Voyons, en quatrième lieu, combien assurées nous devons être parmi les plus grands et plus évidents dangers, puisque tout l'enfer ensemble, ni tout le monde, ne saurait remuer un seul de nos cheveux, et s'il vous arrive quelque mal, croyez que c'est cette Providence qui le veut ainsi, et l'aimez plus que tout autre bien. Pour moi, je ne vois pas que peut craindre celui qui est guidé, gouverné, conduit et protégé par une sagesse, bonté et puissance infiniment infinies, qui a toujours ses yeux arrêtés sur nous, son cœur pressant de notre bien et ardent du désir de notre plus grand bien, et son bras tout-puissant étendu pour notre défense et protection. Hé! que ceux-là font bien, lesquels, se dépouillant entièrement de tout soin et souci d'eux-mêmes, n'ont autre soin que de se tenir en guise de petit enfant dans le sein de cette paternelle Providence, et entre les bras de ce bon Père! Ceux-là, sans doute, goûteront les fruits admirables de la conduite de Dieu, et jamais ils ne manqueront par ignorance, la sagesse infinie de Dieu veille pour eux; ni par faiblesse, car la toute-puissance de Dieu s'emploie pour eux; ni par malice, car la bonté même les conduit.

O ma très-chère Mère, que je désire qu'un jour nous puissions dire tous ensemble, mais véritablement et efficacement : O suave Providence de mon Père, je recommande mon âme, mon corps et tout ce que je suis entre vos mains. Cela fait, il ne nous restera plus, à l'exemple de Notre-Seigneur, qu'à baisser la tête par un profond acquiescement et mourir à nous-même. Voire, tout ainsi que l'enseigne Théotime, cet acquiescement est la mort même de notre volonté, de notre jugement et de notre amour-propre; et après cette mort suit la vie de Jésus-Christ, qui vivra en nous et nous en Lui. O la bonne mort qui nous conduira à la vie éternelle et heureuse, en laquelle une des principales parties de notre félicité sera de connaître les voies et les traits par lesquels la Providence nous aura conduits à notre fin bienheureuse, car alors nous verrons claire-

ment les desseins de cette divine Providence en tout ce qui nous sera arrivé ici-bas; pour maintenant, adorons ses secrets et assujettissons-nous à iceux au milieu des ténèbres et des obscurités de la foi; mais dans le ciel nous les connaîtrons et admirerons avec une éternelle consolation.

Je pense que la plus grande richesse d'une âme chrétienne et religieuse est cette Providence de Dieu. L'Écriture sainte, étant comme autant de cédules royales, augmente en nous la certitude et assurance, et ensuite notre allégresse et confiance.

« Je donnerai gratuitement, à celui qui aura soif, de la fon- » taine d'eau vive; celui qui vaincra héritera ces choses; je » serai son Dieu et il sera mon fils. » (*Apocalypse,* chap. XXI, v. 6 et 7.)

« J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me chercheront dès » le matin me trouveront. » (*Proverbes,* chap. VIII, v. 17.)

« Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous. » (*Zacharie,* chap. Ier, v. 3.)

« Convertissez-vous à moi, et vous serez sauvé. » (*Isaïe,* chap. XLV, v. 22.)

« Je vous donnerai un nouveau cœur et mettrai au milieu de » vous un esprit nouveau. » (*Ézéchiel,* chap. XXXVI, v. 26.)

« Voici que mes serviteurs éclateront par des cantiques de » louanges dans le ravissement de leur cœur. » (*Isaïe,* chap. LXV, v. 14.)

« Amenez tous ceux qui invoquent mon nom, car c'est MOI » qui les ai créés, qui les ai formés et qui les ai faits pour ma » gloire. » (*Isaïe,* chap. XLIII, v. 7.)

« Je ferai avec eux une alliance de paix; mon alliance avec » eux sera éternelle. » (*Ézéchiel,* chap. XXXVII, v. 26.)

« Ah! vous qui craignez mon nom, le soleil de justice se » lèvera sur vous, et vous sortirez en liesse. » (*Malachie,* chap. IV, v. 2.)

« Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, il

» sortira, et il trouvera des pâturages. » (*Évang. saint Jean,* chap. x, v. 9.)

« Il se tiendra solitaire et il se taira, parce qu'il s'élève par-» dessus soi-même. » (Jérémie, *Lamentat.*, chap. iii, v. 28.)

« Celui qui sera vainqueur, je lui donnerai à manger du » fruit de l'arbre de vie, qui est au milieu du paradis de mon » Dieu. Je donnerai à celui qui vaincra la manne cachée; je » lui donnerai encore une pierre blanche sur laquelle sera » écrit un nom nouveau, que nul ne connaît, que celui qui le » reçoit. » (*Apocalypse,* chap. ii, v. 7 et 17.)

PAROLES CONSOLANTES

DE

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT

DE CHANTAL

RECUEILLIES PAR SES CONTEMPORAINES

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE [1]

AMOUR DE DIEU. — AMOUR DU PROCHAIN.

1er Janvier. — Savourer les suavités de Dieu n'est pas amour solide envers Dieu; mais s'humilier, souffrir les injures, être exacte à sa règle, mourir à soi-même, vivre sans intérêt, vouloir n'être connue que de Dieu seul, c'est là véritablement aimer Dieu, car tout cela est des marques infaillibles de l'amour; il est ingrat, chétif et indigne du nom d'amour, s'il n'est fidèle à faire tout ce qui est des volontés de Dieu.

2. — Aimons le Seigneur et servons-le avec crainte, mais d'une crainte amoureuse, chaste et filiale, qui craint de ne pas assez plaire à son Époux, d'offenser son Père, de déplaire à ce divin Amant; et quoiqu'on dise qu'il faut aller par des voies relevées, tandis que nous sommes en cette vie, il faut craindre Dieu, et l'on ne peut conserver un vrai et efficace désir de servir Dieu si l'on n'a pas une sainte crainte de lui déplaire, de l'offenser, et de lui donner sujet de retirer de nous sa grâce et ses inspirations.

[1] Archives du premier monastère de la Visitation d'Annecy.

3. — Veillons sur nous-mêmes, sur nos actions, paroles et pensées; sur notre esprit, afin qu'il ne s'occupe que de Dieu, en Dieu et pour Dieu; veillons sur notre âme pour la conserver pure et fidèle, et pour tenir ses passions soumises et bien rangées; enfin veillons sur tout ce qui est en nous, afin que rien n'y soit hors de règle, que nos pensées soient de Dieu et nos paroles d'édification au prochain.

4. — Faisant toutes nos œuvres avec esprit de paix et d'amour, et attirées par l'odeur des saintes vertus de Notre-Seigneur, nous courrons gaiement et amoureusement en la voie des volontés divines, ne nous laissant pas tirer et pousser comme des esclaves; car si nous ne faisons le bien d'une franche et sincère volonté, excitées du zèle de la gloire de Dieu et de notre salut et perfection, nous n'y parviendrons jamais, et nous rendrons infructueuse la grâce de notre vocation.

5. — L'âme fidèle doit tout quitter, afin qu'étant libre de tout elle ne possède ni ne soit possédée d'aucune chose; ains demeure en l'absolue remise et possession de l'amour divin, afin qu'il fasse d'elle ce qu'il lui plaira.

6. — L'âme, épouse de Dieu, se doit tellement dépouiller de tout ce qui est ici-bas et de tout ce qui la concerne, qu'elle ne doit plus regarder ce qu'elle fait, ce qu'elle veut ou ne veut pas. Cette belle âme, qui a cette si noble capacité de tendre à Dieu, de se joindre à son souverain centre, nous l'arrêtons vainement aux choses frivoles de ce bas monde, où tout périt.

7. — Nous ne devons pas travailler seulement pour avoir le ciel, quoique la pièce le vaille bien, mais travailler pour avoir le Dieu du ciel; car si Dieu n'y était point, certes, le ciel avec toutes les excellences de ses beautés, richesses et douceurs,

serait ennuyeux au lieu d'être à délices. Regardons donc le ciel, c'est-à-dire regardons là-haut, où Dieu habite, et nous animons à travailler pour lui, afin que nous y habitions aussi, jouissant éternellement de lui.

8. — Qu'est-ce que des humiliations qui nous arrivent, en comparaison des opprobres, mépris et abjections de notre doux Sauveur? Qu'est-ce de nos souffrances au prix des siennes, et des tourments incomparables qu'il a endurés pour obéir à son Père céleste et pour notre salut? Pensons-y souvent, et que nos plus délicieux entretiens soient de parler de ce divin Seigneur, de ce qu'il a fait et souffert pour nous, et des vertus qu'il nous a enseignées, et de celles de sa très-sainte Mère, et par ce moyen nous serons éclairées, encouragées et fortifiées en nos entreprises.

9. — Il fut dit à Moïse : *Fais selon le patron que je t'ai donné;* or ce patron, c'est Notre-Seigneur, qui nous a été donné du Père éternel pour modèle. Voyons ce divin Sauveur comme il a demeuré trente ans caché, inconnu, et couvert sous la cendre de l'abjection, étant réputé vil et abject, fils du charpentier, lui qui était le Fils du Père éternel, qui avait autant de science et de sapience au moment de sa conception qu'il en avait au ciel et qu'il en a maintenant. Oh! si nous considérions bien ceci, nous recevrions bien autrement que nous faisons les contradictions, mortifications et humiliations qui nous arrivent!

10. — Avoir choisi Jésus pour l'unique objet de notre dilection, c'est avoir promis que nos cœurs n'auront d'autres affections qu'à lui plaire, qu'à l'aimer et le servir, et que tous nos désirs seront pour Jésus, toutes nos sollicitudes pour Jésus, toutes nos pensées pour Jésus, bref, toute notre âme et nos facultés pour Jésus seul, lequel nous avons de notre pure,

libre et franche volonté, choisi pour l'unique Époux de nos cœurs et seul objet de notre amour.

11. — Quant à l'amour du prochain, la mesure que le divin Maître nous a donnée, c'est de l'aimer vraiment comme nous-même. Cette règle est bien juste : *Ne fais rien à ton prochain que ce que tu voudrais qu'il te fît.* Oh! que nous serions heureuses, si en toutes les occasions où nous traitons avec lui nous y étions attentives!

12. — N'avoir qu'une âme et un cœur en Dieu, c'est avoir la parfaite union que le divin Sauveur de nos âmes demanda pour nous à son Père céleste, quand, avant sa sainte Passion, il le pria que ses apôtres, et tous ceux qui croiront en lui, fussent un entre eux, et ainsi que son Père était en lui, et lui en son Père, qu'ainsi nous fussions unis en lui et consommés en un; car seules bienheureuses seront les maisons religieuses sur lesquelles il répandra cette sacrée onction. Elles fleuriront et prospéreront en toutes vertus et perfections, et au contraire tout malheur abondera en celles où sera la désunion.

13. — Il se faut grandement plaire à ouïr louer notre prochain et à contribuer au bien qu'on en dit, autant que nous pouvons, regardant le bien que nous savons être véritablement en lui, nous gardant bien de louer les uns pour ravaler les autres.

14. — Tenez votre âme toujours dans cette charité large, bénigne, universelle, compatissante, courageuse et oublieuse de ses propres intérêts; il n'y a rien au delà qui soit agréable à notre divin Sauveur. *Aime, et fais tout ce que tu voudras,* dit saint Augustin. Aimons donc bien Notre-Seigneur et notre

prochain pour l'amour de Lui; faisons-lui ce que nous voudrions qu'il nous fît : toute la perfection est là.

15. — Aimons tendrement notre prochain, que jamais nous ne laissions échapper aucune parole qui lui préjudicie ; supportons-le comme nous voudrions être supportée de lui; donnons-lui bon exemple, comme nous désirons qu'il nous le donne ; excusons et couvrons ses défauts comme nous voudrions qu'il couvrît et excusât les nôtres ; réjouissons-nous de son bonheur, de ses consolations et avancement, comme du nôtre, et ressentons ses peines, maladies et affections, comme nous voudrions qu'il ressentît les nôtres; aidons-le cordialement dans ses besoins, par nos prières, et lui rendons tous les services qu'il nous sera possible, car c'est en cela que se doit montrer notre dilection et charité.

16. — Notre Bienheureux Père avait un soin de charité incomparable de faire du bien à tous, d'avoir chacun pour ami et nul pour ennemi, tant qu'il lui était possible, au moins n'en donnait il jamais occasion. Il avait une si grande inclination de contenter le prochain et n'en mécontenter aucun, que tout ce qu'il pouvait faire pour lui en saine conscience, il le faisait de bon cœur et le plus tôt qu'il pouvait, usant souvent de cette maxime : *Ce qui ne préjudicie à personne et peut profiter à quelqu'un, il le faut volontiers accorder.* C'était sa pratique ordinaire, que nous devons tâcher d'imiter.

17. — Le zèle de notre perfection nous doit guider dans l'exercice de la sainte charité, afin qu'en toutes choses, petites ou grandes, on la voie surexceller parmi nous, nous aimant, supportant, aidant, soulageant les unes les autres, et laissant nos aises, commodités en arrière pour rechercher celles de nos Sœurs.

18. — O Dieu! que la parfaite et épurée charité est rare et cela, ce me semble, parce que nous ne nous appliquons pas bien à l'humilité et petitesse. L'esprit du monde et le propre intérêt gâtent tout; Dieu le veuille bien anéantir en tous ses serviteurs et servantes.

19. — C'est l'un des grands et principaux points et fruits de la religion, et le principal de la vie monastique, que l'union tant avec Dieu qu'avec le prochain, la belle et agréable chose! Des cœurs unis en charité sont des vases propres à recevoir les grâces célestes, et les cœurs désunis périssent.

20. — Il faut toujours pardonner franchement, et tenir notre cœur en douceur et sincérité envers le prochain, si nous voulons ne point apporter d'empêchement à la grâce et tirer de grands fruits de l'oraison.

21. — Il faut vivre avec une sainte joie toute cordiale, dans une grande douceur et correspondance d'amour les unes pour les autres, ce qui est une source de bénédiction spirituelle. Je n'ai jamais remarqué qu'il y ait de la perfection intérieure, où le parfait amour du prochain n'est pas.

22. — Donnez hardiment, mes filles, au nom de Notre-Seigneur. Il faut, de vrai, épargner le bien qu'il envoie, non pas pour être riches et accommodées de tout, mais pour faire la charité. Vous verrez qu'à la fin de l'année notre dépense n'en sera pas plus grosse.

23. — Rapportons bien à Dieu la gloire de toutes choses, et l'aimons avec une très-humble obéissance et douceur de cœur, laquelle s'acquiert en faisant toutes nos actions, et disant toutes nos paroles doucement : la multitude de tels actes donnera l'habitude de la douceur à notre cœur.

24. — Celui qui veut avoir la vertu du support du prochain doit s'accoutumer à le supporter avec douceur en ses défauts et en toutes ses actions qui ne sont pas selon notre goût, reprenant suavement les fautes de ceux que nous avons en charge, sans leur avoir pourtant jamais de l'aversion , je veux dire en la partie raisonnable et supérieure, car nous n'avons pas l'autre en notre pouvoir.

25. — Il faut caresser et complaire au prochain, parce que la douce charité a le bonheur de répandre une sainte édification; et se tenant le cœur au large, il faut, quand il tombera, lui pardonner et prendre le courage et la patience de le redresser amiablement; car, en persévérant ainsi, on se formera un cœur bien humble, gracieux, maniable, qui, par après, rendra de grands services à Notre-Seigneur.

26. — Le doux support consiste à supporter suavement le prochain en tout ce qu'il pourrait dire ou faire qui ne serait pas bien, et qui nous désagréerait et serait à contre-cœur, sans nous étonner de ses manquements et imperfections, ne les regardant ni épluchant aucunement; et ne concevant pour cela aucune mésestime, sécheresse de cœur et dégoût contre lui, mais ayant une compassion tendre et amoureuse qui nous fasse fondre pour lui. Notre Bienheureux Père dit que *la charité ne cherche point le mal, et quand elle le rencontre elle s'en détourne.*

27. — Il ne faut pas avoir de ces cœurs rétrécis pour le prochain, mais larges en dilection, en amour et support, étant toujours disposée à le servir, assister, consoler, supporter et soulager en tout ce qu'on pourra, mais gaiement et cordialement. Un cœur large est un cœur disposé à secourir le prochain en tout ce qui est possible; un tel cœur aime souverainement la volonté de Dieu.

28. — L'amour cordial que nous devons porter au prochain ne consiste point dans le sentiment, c'est un amour du cœur; non du cœur de chair, mais du cœur de la volonté. Laissons tourner, virer les sens, et tout ce qui est de la nature; que nous aimions ou que nous n'aimions pas, que nous ayons de l'aversion ou de l'inclination, cela n'importe, pourvu que selon la partie supérieure nous demeurions fermes, invariables en cette dilection, étant aussi disposées à lui en donner des preuves au plus fort de nos dégoûts et aversions, que parmi nos suavités et amour sensible; car si nous ne marchons de la sorte, nous ne ferons jamais rien qui vaille.

29. — *Qui ne pèche point par la langue est un homme parfait*, dit l'Écriture. On offense le prochain ou plutôt Dieu dans le prochain, en parlant mal à propos et aussi quelquefois en se taisant. On me dit du bien d'une personne que je n'aime pas beaucoup, qui m'a fait du déplaisir, je me tais ou je réponds froidement; j'offense Dieu, et je ne suis point exempte de fautes, car je fais connaître que je n'estime pas la personne de qui l'on parle, et ma froideur ôtera peut-être la bonne estime qu'on en avait.

30. — Si notre prochain, pour étranger qu'il fût, était réduit dans une telle disette, qu'il ne pût être secouru que de nous, nous serions obligées de lui donner ce dont il aurait besoin; et, quand bien nous n'aurions que ce qui nous serait nécessaire, nous serions obligées de même de retrancher tout ce que nous pourrions bonnement, en telle sorte que nous nous contentassions du seul nécessaire pour vivre, afin de pouvoir plus facilement aider notre prochain.

31. — Nous ne devons aimer personne, pour proche qu'elle nous soit, qu'en Dieu, pour Dieu et selon Dieu. Aimer le pro-

chain en Dieu, c'est l'unique moyen d'empêcher les impuretés qui se glissent quelquefois aux amitiés les plus spirituelles, et c'est un amour beaucoup plus parfait, de regarder Dieu au prochain, et l'aimer dans le prochain; car, par cette voie, Dieu sera aimé lui seul souverainement, et encore le prochain autant que l'amour de Dieu le requerra, et cela d'un amour tout pur, auquel il n'y a rien à craindre. Aimer notre prochain en Dieu, voilà qui est excellent; mais encore quelquefois il est dangereux de faillir, parce que l'on prend le change, en sortant de cette divine source imperceptiblement par les astuces de l'amour-propre; mais en aimant Dieu en notre prochain l'on ne peut jamais errer.

PRÉSENCE DE DIEU. — PRIÈRE VOCALE.

1er Février. — Le secret de la vie spirituelle est de se tenir auprès de Dieu, et de marcher en une continuelle présence de sa divine Majesté, mais une présence de foi et non de sentiment; d'autant que la perfection ne consiste point dans le goût et sentiment, mais en une parfaite résolution d'être à Dieu et à avoir un courage de longue haleine, à se mortifier et renoncer en tout, sans se relâcher jamais, car il est impossible d'être parfaite sans cette résolution.

2. — Dieu donne de plus grandes grâces aux uns qu'aux autres, comme il donne aussi de plus grandes occasions de son assistance aux uns qu'aux autres; mais il donne à tous une grâce suffisante, très-assurément, pour faire tout ce qu'il veut de nous; mais tous ne correspondent pas également et ne se

servent pas de cette grâce qui leur est donnée, comme il est requis.

3. — Mettez votre âme avec toutes vos misères et vos péchés sous le pied de la croix de votre Époux, et attendez humblement votre salut de sa sainte miséricorde et non de vos œuvres. Tenez-vous à recoi sous les ailes de la maternelle protection de la Sainte Vierge, et vous confiez au soin paternel que Dieu aura de votre âme.

4. — L'esprit de Dieu est délicat et requiert des âmes qu'il favorise de sa sainte présence et familiarité, une grande pureté et anéantissement de tout ce qui n'est point lui ou pour lui.

5. — La présence de Dieu sans la mortification est presque inutile : Dieu nous plaît, mais nous ne lui plaisons pas, et il vaut mieux plaire à Dieu qu'à nous-même. La mortification aussi, sans la divine présence, n'est qu'une présomption, d'autant que nous avons besoin d'une aide particulière de Dieu pour nous mortifier, et nous ne pouvons mieux trouver cette aide toute-puissante, qu'en nous tenant proche de ce grand Dieu par l'exercice de cette sainte présence.

6. — La règle qui recommande la présence de Dieu est suffisamment, voire, parfaitement pratiquée, quand nous avons la fidélité de retourner fréquemment notre esprit en lui, et que nous faisons tout pour son seul amour. Le grand bonheur d'une âme est de regarder Dieu, parce qu'en lui nous trouvons tout ce qui est nécessaire : c'est le livre de vie où les Saints ont puisé toute leur science. Il faut laisser faire à Dieu toutes choses contre toutes choses.

7 — La vraie manière de servir Dieu, c'est de marcher par

un chemin que l'on ne connaît point; et lorsqu'il semble que tout est bouleversé sens dessus dessous dans l'âme, pourvu qu'elle demeure fidèle à la pratique des vertus, elle ne se doit point mettre en peine pour connaître quelle est sa voie, ni même y penser, mais marcher simplement en ce parfait abandonnement et renoncement d'elle-même à Dieu.

8. — Marcher en la présence de Dieu, c'est marcher dans les sentiers de son bon plaisir et non par la voie de la chair, de l'esprit humain et de l'amour-propre, dans l'estime de soi-même, de son jugement et volonté; mais dans la voie de la divine volonté, perdant tout intérêt, jugement et volonté propre dans la volonté de Dieu.

9. — Il faut accompagner la présence de Dieu, qui nous vivifie, de la mort à nous-même. Ces deux exercices ne doivent point aller l'un sans l'autre : *Présence de Dieu* et *mortification*, ils se soutiennent tous deux. Une âme mortifiée n'est pas sujette à se distraire et divertir; elle goûte Dieu et se tient bien mieux unie et proche de lui; elle est plus susceptible à être pénétrée de cette divine présence qui, d'ailleurs, rend facile la mort à soi-même, et qui fait tout faire et tout supporter. Cette divine présence nous donne la force de nous vaincre et adoucit si fort les difficultés, qu'elle ne les laisse presque pas ressentir à l'âme qui jouit de cette divine approche de Dieu.

10. — Ce sont des grâces de Dieu que cette inclination et désir de se tenir en sa sainte présence; c'est une continuelle oraison et réfection sainte pour l'âme désireuse de Dieu. Soyez toujours plus fidèle à ce saint exercice, et il vous donnera force en tous vos besoins.

11. — Quand nous ne nous tiendrons pas ramassées en nous-

mêmes autour de Dieu, nous ne ferons rien qui vaille; nous nous relâcherons en toutes choses, car c'est par cette porte de la présence de Dieu que nous devons attendre tout notre avancement en la perfection, de sorte que si cette fidélité au recueillement nous manque, tout le reste nous défaudra et nous n'aurons jamais une vertu solide.

12. — C'est le propre de la vertu solide, d'être acquise et pratiquée avec beaucoup de difficultés. Les sécheresses et ennuis sont de grands moyens en la vie spirituelle pour accroître en nous le pur amour de Dieu, qui prétend, par toutes ces peines, élever notre âme au-dessus d'elle-même.

13. — Bienheureuse est l'âme qui marche en la présence de Dieu et de qui Dieu prend soin, car elle fera un grand chemin; et pour cela, il lui donnera de grandes occasions de s'avancer en la pratique des vertus, de la générosité à entreprendre tous les sacrifices, comme aussi la fidélité pour les poursuivre, et une grâce spéciale pour persévérer en son saint service. Tenez-vous toujours en la présence de Dieu comme un cierge qui se consume en brûlant et en éclairant l'autel.

14. — A quel prix que ce soit, acquérons les vraies vertus; mais, en cette glorieuse entreprise, ne nous appuyons pas sur nos propres forces : jetons toute notre confiance en la bonté de Dieu, qui nous soutient de son paternel regard et de sa grâce toute-puissante.

15. — Nous ne voyons pas Notre-Seigneur, mais nous sommes averties par la foi qu'il est présent en toutes choses, par présence, par essence et par puissance; de plus, qu'il réside en nos cœurs d'une façon particulière, par assistance et par grâce. Hélas! mon Dieu, nous sommes aveugles, et parce que nous

ne vous voyons pas, nous perdons facilement le souvenir de votre divine présence. Que faire à cela? sinon vivifier souvent notre foi, que Dieu est présent partout, et que rien n'arrive ici-bas que par l'ordre de sa divine Providence, qui régit tout ce monde selon son bon plaisir.

16. — Dieu ne cesse jamais, tant il est bon, d'être autour du cœur de l'homme, pour l'aider à sortir de lui-même, des choses vaines et périssables, afin qu'il puisse recevoir sa grâce et se donner tout à lui. Il présente sa grâce à chacun suffisamment et très-abondamment pour le salut, et pour l'avancement et progrès en la perfection. A l'exemple d'Abraham, marchons donc en la présence du Seigneur, et nous serons parfaites.

17. — La sainte crainte de Dieu dans une âme est un indice des plus certains du salut éternel, et que l'on est dans la prescience de Dieu pour être des élus. *Toutes les actions du juste louent Dieu;* au contraire, toutes les propres volontés, convoitises, l'offensent et le déshonorent, et toutes les mortifications et pratiques des vertus l'honorent.

18. — Notre Bienheureux Père disait que « la plupart des manquements des religieux et religieuses procèdent de ce qu'ils ne se tiennent pas assez attentifs à la présence de Dieu, mais que nous y étions en toutes nos actions quand nous les faisons purement pour l'amour de Dieu ».

19. — Il faut faire une grande attention à porter une sainte révérence à la sainte présence de Dieu, surtout au commencement de nos prières et oraisons; c'est la finesse des finesses de se bien mettre en cette divine présence et de bien approfondir cette vérité, que c'est à Dieu que nous parlons et qu'il nous voit.

20. — Nous devons avoir une grande fidélité à retourner fréquemment notre esprit à Dieu, faisant toutes nos actions pour son divin amour, recevoir tout de sa main et nous conformer en tout à son bon plaisir; car ceci sont les vrais moyens de se tenir en la présence de Dieu.

21. — La prière est le canal qui unit le cœur du chrétien avec celui de Dieu ; elle attire les eaux du ciel qui descendent et montent de nous à Dieu, et de Dieu à nous; elle est la voix par laquelle nous demandons à Dieu et à Jésus-Christ, qui est notre unique libérateur, qu'il nous sauve, parce que nous ressentons en nous de si grands mouvements d'infirmité, que s'il ne nous soutenait à tout moment par des grâces nouvelles, nous péririons.

22. — La prière a des forces qui triomphent de celles de la nature, et qui surmontent avec empire la résistance de tous les éléments, puisque, même au langage de saint Chrysologue, on peut dire en quelque manière qu'elle entre en partage de la toute-puissance d'un Dieu; Moïse s'est servi, pour la gloire de ses triomphes, des principales pièces de l'univers, par la force de la prière.

23. — Lorsque le temps de nous mettre devant la divine bonté, pour lui parler seul à seul, est arrivé, ce qu'on appelle prière, la seule présence de notre esprit devant le sien, et du sien devant le nôtre, forme la prière, soit que nous y ayons de bonnes pensées et bons sentiments, ou que nous n'en ayons point. Il faut seulement, avec toute simplicité, sans faire aucun violent effort d'esprit, nous tenir devant lui, avec des mouvements d'amour et une attention de toute notre âme, sans nous distraire volontairement; alors tout le temps que nous sommes à genoux sera tenu pour une prière devant Dieu; car il aime

autant l'humble souffrance des pensées vaines et involontaires qui nous attaquent alors, que les meilleures pensées que nous avons eues en d'autres temps; car une des plus excellentes prières, c'est le désir amoureux de notre cœur envers Dieu, et la souffrance des choses qui nous déplaisent.

24. — La première condition qu'il faut avoir pour bien prier, disait notre Bienheureux Père, est qu'il faut être petit en humilité; la seconde, qu'il faut être grand en espérance; et la troisième, qu'il faut être appuyé sur Jésus-Christ crucifié. Pour bien prier, il faut reconnaître que nous sommes pauvres, et s'humilier grandement : et comme nous voyons qu'un tireur d'arbalète, quand il veut décocher un grand trait, plus il veut tirer haut et plus il tire la corde de son arc en bas, ainsi devons-nous faire quand nous voulons que notre prière aille jusqu'au ciel; il faut très-fort s'approfondir par la connaissance de notre néant. David nous enseigne à le faire par ces paroles : *Quand tu voudras prier*, dit-il, *approfondis-toi tellement dans l'abîme de ton néant, que tu puisses après sans difficulté décocher ta prière comme une sagette jusque dans les cieux.*

25. — La sainte Écriture nous fournit de beaux exemples sur la façon de prier; celui de Tobie me plaît entre tous. Ce saint patriarche commanda un jour à son fils de s'en aller à Ragès, pour retirer de l'argent qui lui était dû; et pour le faire plus facilement il lui bailla une cédule, par laquelle on ne pouvait lui refuser son argent. Ainsi devons-nous faire, quand nous voulons demander au Père éternel son paradis, l'affermissement de notre foi et son amour; toutes choses qu'il veut nous donner, pourvu que nous portions une cédule de la part de son Fils, c'est-à-dire que nous lui demandions au nom et par les mérites de Notre-Seigneur, lequel nous a bien montré l'ordre qu'il nous faut tenir en nos demandes, en nous ordon-

nant de dire le *Pater,* où elles sont toutes comprises en ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié ; que votre royaume nous advienne ; que votre volonté soit faite.*

26. — Après les trois premières demandes, nous ajoutons : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Sous le nom de pain sont compris tous les biens temporels : or, pour ceux-là, nous devons être grandement sobres à les demander, et devrions beaucoup craindre en les demandant, parce que nous ne savons pas si Notre-Seigneur ne nous les donnera point en son ire et en son courroux. C'est pourquoi ceux qui prient avec perfection demandent fort peu de ces biens, ains demeurent devant Dieu comme des enfants devant leur père, mettant en lui toute leur confiance, ou bien comme des serviteurs fidèles qui servent bien leur maître ; car ils ne vont pas demandant tous les jours leur nourriture, mais leurs services demandent assez pour eux.

27. — Il faut être comme un vase ouvert et exposé devant Dieu, lorsqu'on le prie, afin qu'il y distille sa grâce peu à peu, selon sa volonté, et demeurer presque aussi content de rapporter chez nous ce vase vide, que s'il avait été tout rempli. A la fin, il arrivera que Dieu y distillera cette eau divine, si l'on se présente souvent avec cette foi vive et un entier désintéressement de ce qu'on peut désirer de lui, car souvent on croit qu'on s'en retourne vide, lorsqu'on est rempli de l'esprit de Dieu, bien qu'on l'ignore.

28. — Pour nous faire estimer la prière, et nous faire comprendre le pouvoir qu'elle a sur le cœur même de Dieu, je ne vois point de paroles plus puissantes que celles-ci, souvent répétées par saint Bernard : « Dieu ne demande pas les splen-« deurs, mais les ardeurs de la prière. Si l'oraison est languis-

« sante, elle déchoit dans son progrès; si elle est animée de « ferveur et de flammes, elle perce les cieux, et ne retourne « jamais les mains vides, mais toujours chargée de dépouilles, « de palmes et de conquêtes. »

29. — En nos âmes, comme au temple de Salomon, il y a quatre étages, disait notre Bienheureux Père : au premier, il y a une connaissance grossière que nous avons par le moyen des sens; au second, un peu plus haut, une connaissance que nous avons par le moyen de la raison; le troisième, beaucoup plus relevé que les autres, est celui où réside la connaissance que nous avons de la foi par une lumière surnaturelle; et le quatrième, qui est le *sancta sanctorum,* est la fine pointe de l'âme où se font les acquiescements, et que nous appelons *esprit;* et pourvu que cette fine pointe regarde toujours Dieu, nous ne nous devons pas troubler, ni mettre en peine de ce qui se passe aux étages inférieurs.

PAUVRETÉ ET DÉLAISSEMENT

1er Mars. — La pauvreté consiste non-seulement à n'avoir rien en propre, et à ne se point attacher à ce que l'on nous donne pour notre usage; mais elle nous fait réjouir de ce que les choses nécessaires nous manquent, et que le moindre de la maison nous est donné. S'il était permis de faire choix, l'âme vraiment pauvre ne prendrait pour sa part que ce que les autres auraient rebuté et les choses les plus viles.

2. — Pour pratiquer la pauvreté, il faut avoir de l'amour

aux disettes qui peuvent arriver des choses non-seulement utiles, mais qui seraient nécessaires, sans se plaindre ni lamenter en façon quelconque; et cela est la pratique de la pauvreté, et non pas à n'avoir besoin de rien. L'espérance et confiance des religieuses doit être un entier abandon en Dieu, au delà et par-dessus toute vue et prudence humaine; et comme disait notre Bienheureux Père, les âmes dédiées à Dieu ne doivent avoir autre lendemain que la Providence divine.

3. — Il vaut mieux vivre pauvrement en nos observances, que d'abonder en richesses et être traversées. La Providence de Dieu, qui nous a toujours assistées, ne manquera point, tandis que nous persévérerons en la fidélité de son saint service; et puis, ce sont nos délices que de vivre en pauvreté sous sa protection.

4. — Hé quoi! se faut-il affliger de la pauvreté, nous autres qui en avons fait vœu? ne devons-nous pas plutôt embrasser amoureusement les petites nécessités et disettes qui se rencontrent tant au manger qu'au vêtir, et à mille autres occasions, recevant tout cela, selon l'ordre que la Providence de Dieu nous le présente, et les vouloir de bon cœur, les baiser et penser que nous sommes des pauvres, et que les pauvres n'ont pas toujours les choses qui leur sont nécessaires.

5. — Quand on nous donne ce qui est à notre goût, bénissons Dieu qui a permis que nous ayons ce petit contentement; et quand il ne le sera pas, faisons de même, remerciant sa Bonté de ce qu'elle nous donne un petit moyen de pratiquer la vertu; car toutes ces menues rencontres sont autant d'occasions que Dieu nous a destinées de toute éternité, et nous les présente comme des moyens pour parvenir à la perfection qu'il nous désire.

6. — La grande pratique de notre Bienheureux Père était de tout faire pour Dieu et de recevoir tout de sa main, selon que la Providence le lui présentait; et par ce moyen il tenait son âme en paix et unie avec Dieu. J'ai un grand désir que nous l'imitions en cela, car c'est le plus court et le plus facile chemin pour acquérir la vraie paix et solide perfection de l'esprit de la Visitation.

7. — Oh! qu'il fait bon voir les servantes de Dieu gagner leur vie, comme l'Apôtre, au travail de leurs mains, et n'avoir autre lendemain que celui de sa Providence! De vouloir (dans les offices) toutes sortes d'ajustements, tellement que rien ne manque, cela n'est pas compatible avec notre saint vœu de pauvreté, vertu si précieuse que notre Bienheureux Père la nommait « une délicieuse maîtresse » ; soyons-en saintement amoureuses.

8. — Si les filles de la Visitation savaient combien leur saint Fondateur les désirait petites en toutes choses, et combien il avait d'aversion à la superfluité et abondance temporelle, je crois qu'elles ne seraient pas à leur aise, si elles ne vivaient avec quelque petite nécessité et disette des choses extérieures.

9. — Ne nous attachons à chose quelconque, pour petite qu'elle soit, afin que nous soyons disposées à nous laisser ôter toutes les fois que l'on voudra, sans nulle résistance, tout ce qui nous sera donné ou permis pour notre usage. Ne nous étonnons point pour nos besoins, la Providence n'a jamais manqué à qui s'est confié en elle, et soyons inébranlables sur cette parole de Notre-Seigneur : *Si Dieu a soin de la fleur des champs, combien plus aura-t-il soin de sa créature,* surtout lorsque cette petite créature ne veut, ne cherche et ne désire que la seule gloire de Sa Majesté sainte.

10. — *Cherchez premièrement le royaume de Dieu* par l'exacte observance, dans l'esprit de douceur, d'humilité et simplicité, *et toutes les choses nécessaires ne vous manqueront pas;* mais soyez invariablement appuyée sur cette vérité et sur ce fondement. Persévérez à vivre dans cette union cordiale et tranquille douceur, c'est la grande bénédiction des maisons religieuses.

11. — Ma fille, souvenez-vous toute votre vie qu'où l'argent suffit, il ne faut pas mettre de l'or; où l'étain peut servir, il ne faut pas mettre de l'argent; où le plomb peut être suffisant, il ne faut pas mettre de l'étain; car la vraie fille de la Visitation ne doit pas chercher les choses riches, polies et gentilles, mais les choses grossières, solides, et le seul nécessaire.

12. — Les dames du monde et aussi les riches sont d'ordinaire lâches au travail; mais les servantes de Dieu doivent se tenir comme pauvres en sa maison, et par conséquent être laborieuses. Je remarque les pauvres maisons avoir toujours une richesse particulière de ferveur, d'allégresse et de suavité, et Notre-Seigneur fait abonder beaucoup de grâces spirituelles où les grandes disettes temporelles se trouvent. Dieu veuille nous bien ouvrir les yeux pour nous faire voir à toutes les infinis trésors spirituels que son amour a cachés dans les disettes temporelles.

13. — Faisons paraître par notre humilité que nous sommes pauvres, et par conséquent que nous n'avons pas le moyen ni l'industrie de faire des présents de valeur aux riches, mais bien de quelque dévotion qui doit être notre trésor. Pour le reste, tenons-nous petites, mangeons notre pain avec les pauvres de Jésus-Christ; ce sont de ces amis-là dont nous avons affaires dans les tabernacles éternels. Oh! que les pauvres y seront riches!

14. — Les vraies imitatrices de Jésus-Christ aiment à voir dans leurs sacristies, dortoirs, réfectoires et autres lieux, reluire la sainte pauvreté. Certes, j'ai honte de voir que des filles qui ont voué la pauvreté aient soin de leur vêtir; hélas! que les vrais serviteurs et servantes de Dieu vivent bien d'une autre sorte! Nous sommes bien éloignées d'imiter saint Paul, qui ayant de quoi mater sa faim et couvrir sa nudité, était content. Bon Dieu! que nous avons peu cet esprit de parfaite pauvreté! Tâchez de le graver bien avant dans le cœur de vos filles, et ne leur souffrez point de se rendre soigneuses d'elles-mêmes, ni de prévoir ce qui leur est nécessaire; cela est contre les vœux et la règle.

15. — Accoutumons-nous volontiers aux petites disettes et contradictions journalières qui se rencontrent selon l'ordre de la Providence de Dieu; chérissons-les tendrement comme des moyens qu'il nous a destinés de toute éternité et qu'il nous présente pour parvenir à la perfection; que s'il retarde quelquefois son secours pour éprouver notre confiance, attendons-le en paix, car il est dit : « *Jette ton soin et ta pensée au Seigneur, et il te nourrira.*

16. — Ne nous plaignons jamais de la pauvreté, c'est la richesse des servantes de Dieu et leur trésor plus précieux, car y a-t-il quelque bien plus comparable à celui d'attendre tout de la Providence de Dieu, de recevoir de sa main paternelle toutes nos nécessités? C'est pourquoi nulle apparente nécessité ne nous fera reculer du service de Dieu, moyennant sa grâce. Bienheureuse l'âme qui attend tout de Dieu et qui n'a point d'autre richesse!

17. — Tâchons d'employer fidèlement les occasions que Dieu nous présente, pour nous avancer en son saint amour par

une totale résignation et confiance en sa Providence. Bienheureuses serons-nous si nous embrassons joyeusement la pauvreté, demeurant soumises et en repos dans le sein de notre Père céleste, sans vaciller un seul moment en la confiance invariable que nous devons avoir en sa Bonté.

18. — Vous êtes parmi les occasions de pratiquer l'entière et parfaite confiance que vous devez avoir en notre bon Dieu, jetez tout votre soin en lui, et il vous nourrira, ayez toujours devant les yeux cette parole de l'Évangile : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et toutes choses nécessaires vous seront données.* La vérité éternelle a promis cela, n'est-ce pas assez pour nous tenir en repos?

19. — La pauvreté est le trésor le plus précieux des servantes de Dieu, c'est pourquoi, mes Sœurs, ne cherchons pas les commodités temporelles; au contraire, réjouissons-nous d'être dépouillées des choses de la terre, puisque nous participerons davantage aux richesses spirituelles de la maison de Dieu.

20. — Tenez votre âme fort éloignée des désirs d'être bien accommodée. Aimez la pauvreté, et Dieu vous comblera de ses divines richesses. C'est le vrai esprit de notre Bienheureux; il ne pouvait supporter que l'on eût de l'ardeur aux commodités temporelles et qu'on s'en souciât beaucoup, et il se baignait d'aise quand il voyait des âmes estimer et aimer la pauvreté. Hélas! nous l'avons vouée, et il est bien raisonnable que nous la chérissions plus que les richesses que nous avons renoncées, et c'est avec le Tout-Puissant que ce contrat a été fait.

21. — La vraie et parfaite pauvreté d'esprit, c'est de n'avoir rien que Dieu en son esprit. Oh! que cette pauvreté nous rend grandement riches, parce qu'ayant ainsi quitté toutes

choses et tout ce qui n'est point Dieu, nous venons à posséder les richesses du ciel et de la terre, qui ne sont autres que Dieu. Soyons donc bien pauvres de cette pauvreté-ci, ne cherchant que Dieu, ne voulant que Dieu, ne nous attachant qu'à Dieu.

22. — La voie du dépouillement intérieur est le chemin des saints; mais il est pauvre, privé de sentiments, de satisfactions, de goûts, de connaissances, de pouvoir, d'affection, de désir, d'amour et semblables; enfin, il est pauvre et destitué de tout, hormis d'une résolution de ne vouloir point offenser Notre-Seigneur volontairement, et de vouloir lui plaire en toutes choses, et surtout être toute à lui.

23. — L'âme qui marche par le chemin du dépouillement intérieur a mille et mille choses dont elle doit se dépouiller : elle doit se dépouiller de son propre intérêt, des satisfactions, des consolations et sentiments de Dieu, de sa propre estime, etc. Celles qui sont conduites par cette voie vont perpétuellement, retranchant leur choix en toutes choses généralement, et Notre-Seigneur les tient dans ce continuel exercice, et lui-même les va dépouillant, et prend plaisir de les voir dans ce dépouillement et impuissance.

24. — Que vous serez heureuse, ma fille, si en repos d'esprit et entière soumission, vous demeurez amoureusement dans cette pauvreté intérieure en laquelle Dieu vous tient par une miséricorde toute paternelle, afin que vous connaissiez par expérience votre néant et inutilité, car bien souvent nous nous attribuons les grâces et ferveurs quand nous n'avons pas la claire connaissance de notre misère. Perdez tous vos raisonnements humains, vos vues, et vous-même en Dieu, par un entier abandonnement de tout ce qui vous regarde et même de votre perfection; laissez-vous à Dieu et ne vous réservez

que le soin de l'aimer et de lui être fidèle dans les occasions, mais cela sans étendre votre vue plus loin qu'au moment présent.

25. — Bienheureux sont les pauvres, car Dieu les revêtira! Oh! que nous serions heureuses si nous avions le cœur nu de tout ce qui n'est point Dieu et que nous aimassions cette nudité et pauvreté : être là sans lumière, sans goût, sans sentiment du bien, privé de toutes connaissances, sans nulle satisfaction ni secours des créatures, que cet état est bon!

26. — Quand l'âme se trouve à ce point d'être dépouillée de tout secours, appui et consolation, que peut-elle faire, sinon, comme un petit oiseau tout déplumé, se cacher et se musser sous l'aile de sa bonne mère, la Providence, et demeurer là à recoi sans oser sortir, crainte que le milan ne l'attrape? Voilà le lieu de notre refuge.

27. — O la grande richesse de ne vouloir chose quelconque que Dieu! En cela consiste notre bonheur. Ne sauriez-vous, ma fille, faire cet entier et irrévocable délaissement de vous-même entre les mains de Dieu, vous dépouillant de tout soin de vous-même, ne voulant que ce que Dieu vous donnera, et selon les occasions qui s'en présenteront, auxquelles il faut être simplement fidèle?

28. — L'âme qui est vraiment pauvre de toutes les choses d'ici-bas ne veut plus que son Jésus tout seul. C'est la gloire de la Sulamite de pouvoir dire en vérité : *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à Lui.* O mes filles, tenons nos affections bien ramassées autour de Notre-Seigneur, et rien ne s'attachera à nous, et nous ne nous attacherons à aucune chose.

29. — Notre divin Sauveur, pour réparer les désordres que

l'amour des richesses a produits sur la terre, a pratiqué la plus sévère et dénuée pauvreté qu'a pu inventer son ardente charité, puisqu'il a vécu privé d'honneur, de biens, de commodités, et même des choses nécessaires à la vie. L'amour a fait tout cela, et c'est aussi ce même amour, dit notre Bienheureux Père, qui nous oblige à la pratique d'une pauvreté si dépouillée de toutes choses, que nous ne nous réservions que Dieu seul pour partage.

30. — Soyons assurées qu'étant toutes consacrées au service de notre bon Dieu, il nous fournira ce qui sera nécessaire pour notre conservation; et plus sa bonté nous verra dénuées de tous ces biens extérieurs, de parents, d'amis, de santé, de réputation, etc., plus elle nous donnera avec abondance ses plus précieuses grâces, et nous fera expérimenter que quiconque s'abandonne parfaitement à son amour n'aura jamais défaut d'aucun bien.

31. — Savoir se satisfaire de ce que Dieu met en nos mains, c'est imiter la nature des anges, qui n'ont besoin de rien, c'est rentrer en quelque façon dans l'état d'innocence, et imiter l'ancienne liberté de nos premiers parents. Sachons donc, mes chères filles, nous contenter de Dieu; nous engagerons par là sa Bonté de répandre ses bienfaits avec abondance dans nos âmes, lesquelles, se dépouillant des créatures pour s'unir uniquement à Dieu, prouveront à tous qu'elles ne recherchent d'autres biens que les solides trésors de son amour et de sa grâce.

AVANTAGES DES CROIX ET DES AFFLICTIONS

1er Avril. — Dans les afflictions, il faut redoubler notre courage et humble soumission, à l'imitation de ces grands serviteurs de Dieu qui se fortifiaient par la patience, à mesure que leurs travaux se multipliaient; et plus vous sentez votre âme innocente des calomnies que l'on lui impute, plus vous devez vous réjouir et vous rendre aimable, même à l'endroit de vos ennemis, afin de vous rendre conforme à notre divin Sauveur. Ces pratiques sont dures à la nature, mais aussi ce n'est pas selon les inclinations d'icelle que les vrais chrétiens doivent vivre, mais selon la lumière de la grâce, qui nous assure que le Sauveur de nos âmes est entré en sa gloire par plusieurs tribulations; aussi ne pouvons-nous parvenir à la jouissance de la souveraine félicité que par cette voie.

2. — Les douces consolations de notre bon Dieu sont l'onguent précieux, seul capable de guérir les grandes douleurs de nos âmes, surtout quand elles sont mêlées avec une parfaite résignation de tout notre être et de toutes choses au bon plaisir divin.

En tout événement, il faut adorer la très-sainte volonté de Dieu et nous y soumettre amoureusement, quoique douloureusement, nous confiant que sa divine Majesté saura bien subvenir à toutes nos pertes.

3. — Notre bon Dieu, par une admirable industrie de son amour, convertit tout au profit des siens, et même les choses qui leur sont plus amères leur sont rendues douces; et ce-

pendant, misérables que nous sommes, nous convertissons en poison les remèdes que le grand et charitable médecin nous applique pour guérir nos maladies. Ne faisons plus de la sorte : soumettons-nous amoureusement à la volonté de notre Père céleste et correspondons à ses desseins, qui sont de nous unir à lui par le moyen des afflictions, et, faisant ainsi, il nous sera tout.

4. — Nous devons, nous autres chrétiens, petit à petit, dégager nos cœurs des choses créées par la considération d'une meilleure vie, et jeter dans la bienheureuse éternité nos affections, nos désirs et nos prétentions.

Dépouillez votre âme de tout intérêt et affections humaines pour la mettre en cette parfaite nudité, dans le sein de l'éternelle Providence, laquelle vous soutiendra de sa puissante main et vous confortera de ses intimes consolations, vous faisant savourer la douceur incomparable de l'union parfaite d'une âme avec le bon plaisir de son Dieu.

5. — Quand je considère que par le moyen des privations acceptées amoureusement, notre bon Dieu nous veut être lui-même toutes choses, et que le moindre avancement que nous ferons en son amour vaut plus que tout le monde ensemble, et combien, par-dessus toutes choses, notre bon Dieu prise et estime l'union de nos volontés à la sienne ès rencontres âpres et pénibles, qui nous dépouillent de nos plus chers contentements, certes, quand je considère cela, je trouve tant d'avantages aux afflictions, que je ne puis m'empêcher d'avouer que plus on en reçoit, plus on est favorisé de Dieu.

6. — Il est vrai, cette vie est misérable et méprisable, sinon en ce point qu'elle nous fournit les occasions d'exercer notre foi, notre espérance et toutes les saintes vertus, surtout celle

de l'amour pur et nu, dans une absolue résignation et acceptation franche de tout ce que Dieu nous présentera dans les afflictions, où notre nature et amour-propre ne sauraient rien prendre, ains notre seul esprit se joint à Dieu.

7. — Cette misérable vie est partout pleine de croix, d'afflictions et de malheurs. Que les grandeurs, les plaisirs, les honneurs et les richesses de ce monde sont frivoles, inconstants et de peu de durée! Que bienheureuse est l'âme à qui cette vérité est bien imprimée dans le cœur, car, par ce moyen, elle s'élève joyeusement et avec grande facilité en l'amour et aux seuls désirs des biens éternels, dont l'espérance certaine adoucit l'aigreur des calamités de ce monde, qui, sans cela, seraient insupportables.

8. — Les plaies qui sont faites par la douce main de la Providence nous apportent la vraie santé, lorsque nous avons cette ferme foi et confiance qu'elle fait tout pour notre mieux; elle établit et conserve notre cœur en la désirable paix qui passe tout entendement et suffit seule pour consoler et affermir nos esprits dans les plus grands orages de cette vie.

9. — Qu'est-ce que notre bon Dieu prétend de vous en la permission de tant d'afflictions, sinon de vous rendre conforme à son Fils Notre-Seigneur? Si vous fermez les yeux aux choses de la terre et les ouvrez aux vérités éternelles, vous verrez et sentirez que si vous embrassez avec une amoureuse patience et humble soumission à Dieu la tribulation qu'il permet vous arriver, elle opérera enfin le poids d'un solide honneur et d'une paix stable. Un seul brin de ce vrai honneur vaut mieux un million de fois, que toutes les prospérités que le monde nous saurait présenter, lesquelles ne sont que trompeuses et imaginaires.

10. — Je trouve très-heureuse cette chère Sœur qui souffre dans son corps et dans son âme, puisque véritablement ce doit être le plus délicieux partage des servantes de Notre-Seigneur que la croix et les travaux, et faut tâcher par fidélité de témoigner par iceux notre amour à celui qui nous a montré l'excès du sien par ses incomparables souffrances, au prix desquelles les nôtres ne sont rien.

11. — Dieu ne vous envoie ces douleurs que pour le profit de votre âme : portez-les le plus doucement et patiemment qu'il vous sera possible, afin que, par ce moyen, elles vous aident à gagner le ciel. Les travaux de cette vie passent bientôt, et la félicité de celle que nous attendons est éternelle. Aspirez bien souvent à cette bienheureuse patrie, et, tant qu'il vous sera possible, n'avalez point les eaux de la mer tempêtueuse de ce monde, mais buvez souvent les eaux salutaires de la divine grâce, vous adressant en tous vos besoins à la source de miséricorde avec un amour et confiance toute filiale.

12. — Bienheureuses sont les âmes qui, vivant dans ce monde, font leur possible pour s'habituer à la sainte soumission et conformité au bon plaisir de Dieu; car, quand la tempête des afflictions arrive, elle ne les ébranle point. Vous avez bien raison d'estimer le chemin de la Croix, car qu'y a-t-il de plus souhaitable en ce monde que d'être rendue conforme au Fils de Dieu, dont l'infinie charité a voulu par multitude de travaux et de douleurs entrer dans sa gloire?

13. — Nous voilà bien au temps et dans l'occasion (par le trépas de...) de jeter fixement notre regard en la très-sainte volonté de Dieu, et lui témoigner notre invariable fidélité, en la pratique de cet incomparable document qui est au chapitre du livre IX de l'*Amour divin : Si tu es pris dans les filets des tribulations, ne*

regarde point ton aventure; mais regarde Dieu et le laisse faire. Il n'y a que ce seul refuge parmi tant d'orages. Mais heureuse l'âme qui demeurera dans le saint tabernacle en repos et confiance, attendant le secours de la souveraine Providence qui ne manque jamais à ceux qui espèrent en elle.

14. — Véritablement, j'admire la grandeur de vos croix, mais en même temps je les honore, me confiant fermement que celui qui vous les envoie ou permet qu'elles arrivent, vous donnera la force de corps et d'esprit pour les supporter et en tirer le fruit que sa divine Bonté prétend, laquelle, sans doute, ne permettra pas que vous succombiez sous le faix de tant de souffrances; mais, à mesure qu'elles croîtront, à mesure aussi croîtra le secours divin.

15. — Pourquoi pensons-nous que notre bon Sauveur permette les peines et les travaux en cette vie, sinon pour nous faire souffrir comme il a souffert lui-même les abjections, les huements du peuple contre lui, et toutes sortes d'amertumes et de mépris? Tâchons d'imiter sa douceur et la patience qu'il a exercée parmi tout cela, et aimons ce petit bout de sa sainte croix qu'il impose sur nos épaules.

16. — Le bon Dieu ne permet les tentations que pour notre mieux, afin que les surmontant, nous recevions accroissement de grâce. Par ce moyen la fidélité de l'âme est éprouvée, on connaît sa faiblesse, on recourt à Dieu, on a de quoi souffrir pour son amour; car souffrir patiemment est un acte signalé d'amour, par lequel nous protestons que Dieu est aussi aimable aux tribulations comme aux prospérités.

17. — Que vous êtes heureuse et obligée à ce divin Sauveur puisque sa douceur est si compatissante à vos maux, que de vous y faire trouver le miel d'une savoureuse union à sa sainte

volonté! Mon Dieu, quelle grâce en ces souffrances corporelles! Vraiment, qui ne les chérirait avec de telles assistances et faveurs? je parle selon l'esprit, car, pour le pauvre corps, il tremble au retour de ces violentes douleurs.

18. — Souffrons avec grande humilité et patience nos maladies, comme des justes pénitences que Dieu nous envoie pour nos péchés, et encore comme des faveurs précieuses de sa miséricorde, par lesquelles il nous donne mille moyens de pratiquer les vraies vertus et nous conformer à la sainte Passion de son divin Fils. Si nous savions les trésors qui sont enclos et cachés dans la tribulation et les souffrances, nous aurions peine de nous empêcher de les désirer ardemment.

19. — C'est donc le temps (dans la maladie) d'enrichir votre cœur de toutes les vertus qui sont autour de la croix que notre bon Dieu vous envoie : le doux acquiescement à la maladie et à toutes les incommodités qu'elle traîne après soi, les paroles suaves et pleines de gratitude à celles qui sont autour de vous, l'aimable condescendance et acceptation des soulagements et nécessités et toutes les autres petites vertus.

20. — Quand est-ce que le Fils de Dieu rendit le plus grand service à son Père, sinon lorsqu'il souffrit tant de travaux et mourut pour nous en la croix? De même, nous servons beaucoup mieux Dieu lorsque nous souffrons quelque incommodité, que quand toutes choses nous arrivent à souhait; mais nous ne savons pas connaître cette vérité.

21. — Portez votre croix généreusement. Supportez avec une gaie douceur et patience tout ce que l'on dit de vous : profitez de cette occasion, car jamais, peut-être, n'en aurez-vous une semblable pour vous conformer à Notre-Seigneur. Em-

brassez et chérissez tous ces mépris, cachez-les dans votre sein et vous enrichissez d'un si précieux trésor; ne regardez ni la langue, ni la main qui vous frappe, mais voyez en tout cela la seule très-sainte volonté de votre Époux, qui vous veut rendre conforme à lui par cette tribulation. Tenez-vous ferme et constante dans l'enclos d'une très-humble humilité et d'une extraordinaire douceur, charité, égalité et modestie.

22. — C'est une permission de Dieu que votre corps et votre esprit aient été exercés. Que faire à cela? sinon adorer la divine Providence parmi vos travaux et vos peines, et vous y soumettre doucement et de bon cœur, y voyant et adorant la très-sainte volonté de Dieu qui les permet. Ne les regardez point, quoique vous les sentiez bien, ne les appréhendez point, n'en voulez point être guérie ni cherchez autre remède que la soumission simple de cette souffrance, tant qu'il plaira à Dieu vous la laisser, et vous divertissez un peu en des actions intérieures et extérieures, en parlant à Dieu de toute autre chose, quoique sans goût ni sentiment.

23. — Je vois en vos souffrances des effets d'un spécial amour de Dieu, qui veut de plus en plus vous épurer et affiner dans ces tourments, pour rendre votre union avec sa bonté plus parfaite et excellente. Hélas! qu'il est aisé de dire le *fiat voluntas tua* emmy les douceurs ou choses indifférentes et qui nous touchent peu; mais de le dire sans exception dans les sentiments des douleurs et emmy les mortifications et abjections, certes, cela n'appartient qu'à l'amour pur et fort épuré de soi-même. Oh! que bienheureuses sont les âmes traitées de la sorte!

24. — Jamais nous ne savourerons les douceurs de la familiirité de l'âme avec son Dieu, que lorsque nous serons déter-

minées à suivre et que nous suivrons au péril de toutes nos inclinations, affections, habitudes et propensions, tout ce qui nous est marqué, qui n'est autre que l'amortissement de la nature, le mépris du monde et la vraie fidélité à Dieu. Ce ne sera pas sans peine, mais là où il y a de l'amour, il n'y a point de travail; et d'ailleurs un moment de la jouissance intérieure de Dieu vaut plus que tous les plaisirs que la propre volonté nous ferait jamais goûter ensuite de nos inclinations.

25. — Toutes nos souffrances ne sont que des vétilles auprès de celles du Sauveur : aussi sa bonté paternelle voit bien la faiblesse de nos épaules qui ne peuvent pas porter de plus grand faix, en quoi nous avons grand sujet de nous humilier, de voir Notre-Seigneur et Maître qui souffre tant et endure tant pour notre amour, et nous ne voulons comme rien faire pour lui.

26. — Il faut plus aimer la souveraine Bonté dans les effets douloureux à la nature, que dans ceux qui sont à consolation, puisqu'en vérité, ce très-bon Père céleste en tire plus de gloire et nous plus d'utilité, quand nous les recevons avec l'humble et amoureuse soumission que nous devons.

Quel bonheur de souffrir quelque chose que le seul œil de notre bon Dieu voit! Eh! que notre mal doit grandement relever notre courage, voyant le moyen d'union secrète aux douleurs de notre doux Maître, car combien en a-t-il souffert que les hommes ni les anges n'ont jamais connues?

27. — Regarder les occasions de peine et de contradiction en elles-mêmes, c'est faire, sans comparaison, comme les chiens qui mordent la pierre sans regarder le bras qui la leur a lancée. O Dieu! ne faisons pas ainsi : levons les yeux au Ciel et voyons notre bon Père céleste qui, tout amoureux de notre

sanctification, se sert des créatures pour nous purifier et affiner comme l'or dans le creuset.

En nous laissant aller aux réflexions chagrines, sur les afflictions qui nous arrivent, nous empêchons les desseins de Dieu sur nous, qui étaient de nous faire pratiquer la douceur de cœur et mille autres vertus, parmi ces contradictions qu'il permettait par un amour spécial, afin d'avoir occasion de couronner notre patience.

28. — Il faut adorer avec une profonde soumission la volonté de notre bon Dieu et baiser amoureusement les verges dont il châtie ses élus, et nonobstant toutes les répugnances de notre nature, lui donner mille louanges et offrir mille remercîments, parce qu'il est notre bon Dieu qui nous envoie avec un égal amour l'affliction comme la consolation, et même nous fait encore tirer, pour l'ordinaire, si nous sommes humbles, plus de profit spirituel ès choses adverses qu'ès prospères.

29. — Ne sommes-nous pas bienheureuses que notre miséricordieux Père céleste nous fasse un peu part de quelques petites gouttelettes du fiel donné à son divin Fils? Ce fiel, par notre soumission et filiale confiance, deviendra plus doux que le miel à notre bouche. Demeurons volontiers comme Dieu veut que nous soyons, et, comme m'écrivait le Bienheureux, *ne regardons point par où nous cheminons, mais sur celui qui nous conduit, et au bienheureux pays où il nous mène*.

30. — C'est un grand trait d'amour de la divine Providence quand elle permet l'infidélité de la créature, et que les affaires se succèdent mal et contrarient nos désirs, parce que tout cela oblige notre cœur, que Dieu a créé libre, à aller se reposer en Lui. Notre pauvre cœur est si faible que s'il rencontrait toujours dans les créatures du contentement, il irait avec peine

au Créateur. Les yeux de la chair ne voient pas bien cela, mais Dieu le voit pour nous; il sait que la douleur et l'humiliation nous rendent conformes à Notre-Seigneur, c'est pourquoi sa Bonté nous fournit souventefois l'occasion de grossir notre trésor spirituel, par les mérites que nous acquérons en supportant amoureusement la souffrance et l'affliction.

RÉSIGNATION, FORCE, PATIENCE

1[er] MAI. — Nul ne sera couronné qu'il n'ait vaillamment combattu. O ma fille, sur ces paroles de la vérité éternelle, il faut à tout moment rehausser nos esprits au-dessus de nous-même et prendre un nouveau courage pour persévérer en cette bataille qui est vraiment de Dieu, sans jamais nous lasser ni ennuyer, et aller ainsi jusqu'à ce que le divin Sauveur nous vienne donner sa paix, qui ne sera peut-être qu'à l'heure de notre mort; mais qu'importe ! pourvu qu'il soit avec nous, et il y est certainement, car sa bonté nous assure qu'il est avec ceux qui sont en tribulation.

2. — Une religieuse qui s'est formée à l'école de notre Bienheureux Père sait la différence qu'il y a entre la raison et les opérations de sa partie inférieure, qu'elle ne regarde que comme un animal dans lequel cette raison est enfermée pour y faire pénitence, et elle s'habitue à ne faire non plus d'état de ses mouvements [de la partie inférieure] que de ceux d'une bête. La religieuse fervente et éclairée les voit et les sent, ces révoltes de la nature, mais elle ne daigne pas les regarder pour raisonner avec icelles; elle se forme ainsi à la guerre

spirituelle, en se resserrant auprès de Dieu au plus fort de l'attaque, méprisant ainsi l'ennemi quand elle l'aperçoit, sans raisonner avec ces sortes de pensées, de sentiments, de mouvements, non plus qu'avec des songes.

3. — Quand il arrivera que vous vous sentirez triste, languissante, abattue sous le poids de la nature corrompue, privée de goût et d'affection sensible pour les choses spirituelles, pauvre, désolée, comme délaissée de Dieu, ne vous abattez point pour cela, mais abandonnez-vous au divin bon plaisir et priez sa bonté d'accomplir en vous ses desseins de justice et de miséricorde. Croyez-moi, ce nuage triste et obscur se dissipera bientôt, et la lumière éclatante du soleil de justice, qui est Jésus-Christ, luira sur vous avec plus de clarté et de beauté qu'auparavant, et vous fera connaître que Dieu vous aime et que vous lui êtes agréable.

4. — Or sus, je vois que notre bon Dieu vous donne des croûtes de pain bien sèches et bien dures, après le lait des consolations intérieures qu'il vous a donné si longuement. Et n'est-il pas bien raisonnable d'affermir vos gencives et nourrir dorénavant votre estomac spirituel de la viande des grands et robustes? oui, certes, ma fille, car autrement jamais nous n'atteindrions à cette générosité et vaillance spirituelle que notre Bienheureux Père nous a tant enseignée.

5. — Courage! embrassons et chérissons tendrement nos dégoûts, nos insensibilités et répugnances, et sous leur faveur, et le moyen qu'elles nous prêtent, produisons les actes des véritables vertus, lesquelles ne se pratiquent jamais plus utilement et parfaitement que quand nous sommes parmi les ténèbres et impuissances; et une seule, produite en ce temps-là, en vaut cent, disait notre Bienheureux Père, de celles qui se font parmi les douceurs et consolations spirituelles.

6. — La divine Providence exerce votre cœur de diverses attaques de tentations. Oh! que voilà qui va bien! ce fondement est nécessaire où l'on veut élever la perfection de l'amour divin, afin que les misères et faiblesses expérimentées par nous-même nous portent à une douce et charitable humilité. Ayez un grand courage, et ne perdez point la constance, ni ne vous étonnez point des attaques de votre ennemi, ne disputez point avec lui, et au lieu de lui répondre, parlez à votre Époux d'autre chose.

7. — Faites le bien aussi fidèlement lorsque les sentiments de dévotion vous sont ôtés, que quand vous les sentez présents; ne vous y attachez nullement, car en cela consiste la loyauté de l'âme envers son Dieu, et c'est le seul moyen d'arrêter nos inconstances et changements, non ès sentiments et attaques, mais en la volonté supérieure qui doit dominer, et regarder au-dessus de tout ce qui nous veut détourner de Dieu. Je confesse qu'en cette bataille il faut du courage, de la force et de la persévérance; mais pourquoi ne l'avons-nous pas, puisque Dieu a mis tout cela en nos mains?

8. — Nous ne devons en nulle façon rechercher ni penser pourquoi Notre-Seigneur nous mène par un chemin épineux, ains nous devons nous y soumettre amoureusement; nous avons bonne et grande compagnie en cette voie qui est la royale; il y faut donc cheminer gaiement et royalement, sans jamais se relâcher ni ennuyer de fortifier notre cœur pour lui faire produire les actes des vertus, quoique sans goûts, ni sentiments, lesquels n'étant pas en notre pouvoir, nous ne sommes pas obligés de les avoir. J'espère que celui qui nous en prive en ce monde nous comblera de sa sainte suavité en l'autre.

9. — Que les voies de Dieu sur vous sont adorables! Il est vrai qu'elles sont pénibles à la nature; mais je m'assure que

vous les expérimenterez plus douces que le miel dans le fond de votre esprit. Que vous faites bien de tenir vos yeux arrêtés sur cette immense bonté de Dieu ; il vous tirera de cette fournaise, pure comme l'or sort du creuset ; c'est enfin la grande richesse de l'âme que de beaucoup souffrir avec paix et amour; si j'étais ce que je devrais être , je ne voudrais autre bonheur.

10. — Retranchez les réflexions inutiles comme ennemies de votre perfection; appliquez-vous à Dieu, sans vous amuser à vous-même. Soyez toute pure, toute simple et douce ; ne désirez rien, ne refusez rien, ne regardez point les inclinations de ceux qui vous entourent. Ne pensons pas à avoir la perfection sans peine, cela ne se peut, c'est pourquoi il faut travailler quoi qu'il nous en coûte pour nous rendre dignes du bonheur de notre vocation ; car, si nous ne le faisons, Notre-Seigneur nous demandera compte des grâces et des talents qu'il nous a donnés pour cela.

11. — J'ai compassion de votre cœur parce que je crains que, comme jeune apprentie en l'école du Sauveur, vous vous étonniez de sentir tant de combats; mais, non, ne craignez point, c'est le temps le plus propre pour témoigner à Dieu que vous voulez lui appartenir. La parfaite soumission de jugement et de volonté est la monnaie avec laquelle Notre-Seigneur veut que nous acquerrions le précieux trésor de la sainte paix du cœur. Qu'importe-t-il que nous ayons goût ou dégoût, consolation ou désolation, pourvu que nous fassions ce que nous devons ! au contraire, la vertu pratiquée avec contradiction est plus puissante et plus parfaite, et par conséquent plus agréable à Dieu.

12. — Il faut s'accoutumer à vivre un peu parmi la guerre, et à demeurer contente parmi les agitations et toutes sortes de

tentations. *Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il?* dit l'Écriture sainte. Eh! quand sera-ce que nous nous serons parfaitement oubliées et que nous ne voudrons plus que Dieu? C'est une grâce qui dépend de sa seule miséricorde.

13. — Dieu veut qu'à yeux clos, sans jamais regarder volontairement ce qui se fait en vous ni autour de vous, que vous demeuriez à sa merci et le laissiez faire tout ce qui lui plaira, ne faisant, de votre côté, que le regarder simplement en la manière que je vous dis, sans vous remuer ni animer à faire des actes, sinon à mesure qu'il vous excitera à cela, et tenez ferme en cette pratique, souffrant paisiblement la peine que vous donnent vos passions et cette fourmilière d'attaques dont vous êtes assaillie, car c'est par les tourments que votre Époux vous veut purifier comme l'or dans la fournaise.

14. — Oh! que j'aime cette pensée de notre Bienheureux Père : « Qui veut vivre content, qu'il souffre sans s'altérer et » se troubler les jugements des hommes et ne s'inquiète point » de ce qu'on dira de lui, mais attende en tranquillité le juge- » ment de Dieu, et sa patience jugera alors ceux qui l'auront » jugé. »

15. — Si nous pouvions offrir à Dieu la myrrhe d'une entière mortification et anéantissement de nous-même, sa bonté nous donnerait des douceurs et des parfums si délectables que notre âme, attirée par ses divines suavités, courrait après lui sans peine, ou du moins, si elle en avait, ce serait une peine douce et désirable, car, après la peine, ces âmes fidèles se reposeront suavement sur la poitrine du Sauveur.

16. — Ce n'est pas assez de connaître la volonté du Maître, si on ne l'exécute; au contraire, celui qui la connaîtra et ne la

fera pas sera plus sévèrement châtié que celui qui ne la connaîtra pas. Commençons donc à mourir à nous-même, à toutes nos répugnances, désirs et pensées, et ne cherchons ni ne désirons plus rien, sinon que Dieu fasse de nous selon son bon plaisir, et que notre principale pratique d'humilité soit la simple et sincère obéissance à tout ce qui nous sera ordonné.

17. — Affermissez votre courage et l'échauffez en amour à la suite de ce divin Sauveur qui vous appelle à cette bataille contre vous-même; car *nul ne sera couronné qu'il n'ait vaillamment combattu,* mais aussi son Saint-Esprit a dit qu'il donnera à celui qui vaincra la manne secrète et qu'il héritera sa gloire. Je sais que les âmes pures et épouses ne peuvent regarder que le contentement de leur chaste Époux et non les récompenses; néanmoins, il est bon, dans l'effort de ses combats, de penser à ces paroles de l'Écriture, s'encourageant par telles considérations.

18. — Il faut avouer franchement et fidèlement nos défauts, s'humilier doucement et tranquillement et surtout s'en amender généreusement : faites ainsi, ma chère fille, afin que Dieu soit glorifié en vous, car ce bon Sauveur veut des effets et des actions de vraie vertu, *nul bien sans peine.* Vous avez vos passions puissantes, c'est pourquoi vous ne devez point vous flatter ni penser d'acquérir la perfection que vous désirez, sans peine. Il faut donc travailler à la mortification et faire jouer la partie supérieure, la tenant au-dessus de tous vos sentiments et aversions comme une reine qui gouverne et régente absolument son royaume.

19. — Accoutumons-nous à recevoir des coups de dards des mains qui nous devraient caresser; recevons-les, dis-je, dans notre cœur, et ne les rendons jamais. Il n'y a guère de sujets de

plainte plus sensibles que ceux-là; mais ne nous plaignons point, je veux dire ne nous plaignons qu'à Dieu; déposons entre ses mains tous nos petits sujets d'amertume : nous ne voulons que la volonté de Dieu et la suivre en tout, à la perte même de toutes nos inclinations et satisfactions.

20. — Lorsque vous sentez des répugnances et contradictions en votre chemin, ne vous en étonnez point, car la vertu se pratique parmi la contradiction et répugnance d'un naturel arrogant et orgueilleux. Oui, les vertus d'humilité, soumission et souplesse d'esprit qui se pratiquent nonobstant ce naturel sont très solides et très-fortes. Une seule action pratiquée comme cela vaut dix fois le ciel; que dis-je, le ciel? Elle vaut plus, car elle vaut le Dieu du ciel : courage donc au service de Dieu.

21. — Ma fille, nonobstant vos combats, demeurez haut, élevée, dans l'acquiescement du bon plaisir divin; il faut demeurer là, fermement, et avoir patience en vous-même; pourvu que vous soyez fidèle à ne point faire de fautes volontaires, il couvrira celles de votre fragilité, desquelles vous ne devez nullement vous affliger, mais en nourrir l'amour de votre abjection dont la pratique est riche devant Dieu.

22. — Dieu a coutume de donner aux nouveaux arrivés à son divin service force douceur et suavité; mais quand ils ont franchi les premiers pas de la perfection, alors il se retire, non pour les abandonner, mais pour tirer des preuves de leur fidélité, car la solide dévotion ne consiste pas dans les goûts sensibles, mais, oui bien dans un parfait anéantissement de notre amour-propre et dans une entière résignation à la volonté divine.

23. — La meilleure et plus grande pratique de patience que

l'on puisse faire en la vie spirituelle, c'est de se supporter soi-même avec les faiblesses et impuissances de volonté dans lesquelles la pauvre âme se trouve quelquefois de faire le bien. Il y a des âmes qui, pour sentir en elles de bons désirs, croient être des demi-saintes. Oh! Dieu nous garde de nous-même! Il n'y a point de plus dangereux ennemis que l'orgueil et la vanité; l'amour veut des œuvres, et celui qui se termine en des seuls désirs est faux et supposé.

24. — Je vous laisse ce partage, mes chères filles : ne vous étonnez point des difficultés de la nature; combattez-les vaillamment; celle qui en tuera le plus sera la plus victorieuse. Mais savez-vous quelle victoire? La patience dans les souffrances, l'amour à l'humiliation, la soumission du jugement et de la volonté, jointe à l'étroite observance et à la constance dans la tentation; c'est ainsi que les amateurs du Calvaire se rendent vainqueurs en terre et jouissants au ciel.

25. — Mes filles, si vous avez de la peine à surmonter vos inclinations, regardez le divin Sauveur dans les combats, voyez ce qu'il souffre innocemment afin de vous acquérir la gloire. Si vous l'imitez et faites régner sa divine volonté au-dessus de la vôtre, il vous comblera de toutes ses bénédictions, surtout de cette paix qui surpasse tout sentiment et qui est le bien incomparable des bonnes âmes.

26. — L'âme qui aime sa perfection d'un amour sincère ne doit point désirer ceci ou cela, quelque saint qu'il soit, mais recueillir et unir tous ses désirs dans la seule volonté de Dieu, attendu qu'il y a bien plus de perfection et de sainteté à dire de grand cœur avec saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* qu'à faire des miracles, à être ravie en extase et à se voir élevée jusqu'au troisième ciel. Il n'y a rien qui puisse

mettre une âme en assurance ou la rendre juste, que cette mort de la volonté propre. Tandis que l'âme manquera de le faire, qu'elle sache qu'en matière de perfection, elle n'a fait aucun progrès considérable devant Dieu.

27. — Quel bonheur et quel honneur à l'âme épouse du Fils de Dieu, de suivre son Époux par les chemins où il a marché! C'est la vraie joie de suivre son Bien-Aimé, soit parmi les pâturages et les vergers fleuris des consolations savoureuses, soit aux champs et au travail de l'action, soit au doux repos du midi sur sa poitrine sacrée, ou sur la montagne dure, âpre, épineuse de la myrrhe, c'est-à-dire des délaissements, ténèbres et amertumes qui arrivent en la vie spirituelle.

28. — Ma fille, il faut retrancher absolument toute sorte de réflexions sur ce qui se passe en nous, ne faisant pas semblant de le voir, quoique nous le sentions bien; ains, demeurer dans la souffrance, douce, patiente et sans rien vouloir, attendant en paix le bon plaisir de Dieu, et cependant redoubler, s'il se peut, notre fidélité en la pratique extérieure de toutes vertus, selon les rencontres, employant généreusement, et malgré nos répugnances et dégoûts, toutes les occasions que la Providence divine nous présentera pour cela dans chaque moment, sans en faire élection, ni les prévoir de plus loin, et cela comme en trompant votre mal.

29. — Si quelqu'un, touché d'un grand désir de recevoir des faveurs célestes que Dieu communique à ses enfants, demeurait néanmoins content du refus qui lui en serait fait, et se résignait entièrement au bon plaisir divin, celui-là recevrait une plus grande grâce que si on lui accordait ce qu'il désire, car il y a cent fois plus de grâce, de mérite et de gloire dans cette abnégation de sa propre volonté que dans les consolations sensibles.

30. — Une vraie fille de la Visitation, dans la milice qu'elle doit exercer sur la terre, combat avec générosité, avec liberté et avec de grandes espérances de victoires. Ces dispositions sont nécessaires dans l'âme pour l'établir et l'affermir dans la vraie vertu, afin de ne point tomber dans le scrupule et d'éviter les écueils qui se rencontrent sur le chemin de la perfection.

31. — Si nous sommes fidèles à marcher vigoureusement, en tout temps, après le Sauveur, et par tous les chemins qu'il voudra, sans nous soucier d'autre chose que de cheminer, bientôt il nous fera la grâce de nous fortifier et de nous faire courir. Si nous nous trouvons engourdies en marchant, ne nous décourageons point, mais disons avec un courage résolu : *Seigneur, tirez-moi, et je courrai*, car, s'il vous plaît que je coure, il faut aussi que vous me tiriez. Ne doutons point que le Sauveur, voyant notre courage à marcher par tous les chemins qu'il voudra, ne nous fasse jouir de l'amoureuse jouissance de sa bonté, et ne nous fasse courir après ses parfums qui rendront notre course facile, délectable, désirable et suave.

MORTIFICATION, ABNÉGATION DE SOI-MÊME

1er Juin. — Je vous annonce, mes chères Filles, une vérité infaillible : *Il est impossible que vous entriez au ciel sans vous faire violence,* car Notre-Seigneur a caché le prix de sa gloire dans la victoire que nous remporterons sur nous-même; c'est pourquoi gravez bien dans vos cœurs cette intime résolution de vous vaincre, et de faire force en tout pour acquérir la sainte vertu, et vous rendre conformes et exactes à ce que la règle ordonne, au péril de toutes vos inclinations.

2. — Jésus, l'Époux de vos cœurs, vous fait monter et vous attire après soi sur le mont du Calvaire, où, étant couronné d'épines, il se laisse dépouiller, clouer, abreuver de fiel, mépriser à outrance, percer le côté; bref, il endure pour vous mille et mille peines très-âpres et douloureuses à sa sainte humanité; il faut donc que vous y demeuriez de bon cœur, tâchant de l'imiter par une entière conformité.

3. — Ruinez-vous vous-même, travaillant courageusement et fidèlement à votre perfection; car, mes Filles, nous venons du monde toutes rudes, mal polies, et pleines de mauvaises inclinations qu'il faut aplanir et retrancher, afin de nous pouvoir unir à Notre-Seigneur. Ce n'est pas à lui de s'abaisser pour se joindre à nous, car il est tout beau et parfait; mais c'est à nous de détruire nos imperfections, pour nous conformer et ajuster à lui.

4. — Un moyen fort court pour arriver bientôt à une grande perfection est de renoncer à son choix en tout, sans exception, prendre toutes choses comme de la main de Dieu; car la leçon qu'il faut toujours mettre en pratique en cette vie, c'est de *faire, aimer et souffrir;* et ce *faire* est notre passe-port de cette vie à l'autre

5. — Dieu a mis ès mains de notre fidélité la perfection de nos âmes, laquelle ne se trouve qu'au bout de la parfaite mortification de notre nature. Ayez acquis toutes les vertus que vous voudrez, si vous ne les conservez par la pratique actuelle, elles périront.

6. — Tout arbre porte fruits selon son espèce; s'il ne le fait, il mérite d'être coupé et jeté au feu : ainsi, si l'oraison, tant haute et élevée que vous voudrez, ne produit le fruit de

la mortification, elle n'est rien; car, pour être vraie, il faut nécessairement qu'elle produise ce fruit, c'est-à-dire la pratique des vertus, car on ne se mortifie que pour l'acquisition d'icelles, et il ne faut, pour en acquérir la perfection, que bien débrouiller son cœur et se donner vraiment à Dieu. Oh! que nous perdons, pour avoir trop de recherches de nous-même!

7. — Vivre selon ses passions et inclinations, c'est vivre en bête; vivre selon la prudence humaine, c'est vivre en philosophe; mais vivre selon les maximes de l'Évangile, en esprit d'humilité et mortification, c'est vivre selon Dieu ainsi qu'ont fait les Saints. Il faut ruiner jusqu'à la racine toutes ces petites inclinations de la nature; car tout cela ne doit servir qu'à l'exercice de la mortification.

8. — La plus grande grâce que Dieu puisse faire à une âme, c'est de lui donner de quoi souffrir pour son amour. Si nous savions la valeur des peines et afflictions, soit du corps, soit de l'esprit, nous ne pourrions nous empêcher de les désirer ardemment.

9. — L'esprit de Dieu nous porte à la parfaite soumission : agit en nous doucement et suavement et nous fait préférer l'égalité et conformité de vie et d'actions de nos Sœurs, à toutes ces imaginaires et prétendues vertus que nous pensons rencontrer dans les mortifications extérieures que nous nous forgeons; si donc vous me croyez, vous vous mortifierez à ne vous point mortifier de cette sorte que vous désirez; et croyez-moi, qu'en cela vous pratiquerez la vraie vertu de mortification et le zèle que Dieu désire de vous.

10. — Vivre selon l'esprit et non selon la chair, c'est vivre

selon les vérités et clartés de la foi, selon les volontés de Dieu, selon sa loi, selon que Dieu nous enseigne, selon la raison et non selon nos inclinations, humeurs et passions. Le grand Apôtre dit : « *Dépouillez-vous du vieil homme pour vous revêtir du nouveau qui est Jésus-Christ.* » Il est vrai, cette vie est une continuelle mort ; je veux dire que continuellement nous sommes aux occasions de mourir à nous-même ; mais quand je vois que c'est pour faire vivre et régner la grâce, je trouve que nous sommes grandement heureuses et avons bien raison d'aimer, louer et bénir le très-doux Sauveur qui nous met en des pratiques de vertu si saintes.

11. — Employons fidèlement la sainte mortification, par le retranchement de ce qui se trouvera contraire à notre entreprise, qui est la perfection religieuse. Anéantissez tant qu'il vous sera possible, ces ardeurs de faire et souffrir ; réduisez tout à la douceur et à bien employer, par pratiques de vertus, les occasions que Dieu vous présente en chaque moment.

12. — Tout le bonheur d'une âme, c'est d'avoir trouvé la croix. La crosse ni les honneurs n'ouvrirent jamais le ciel à personne ; mais la croix l'ouvre à tout le monde. En vain vient-on à la Visitation si l'on prétend y trouver autre chose que la vie cachée et humble de la croix, car notre Congrégation même est fondée sur le mont du Calvaire.

13. — Nous avons autant d'amour de Dieu que nous nous mortifions et que nous anéantissons notre nature soigneusement, pour l'amour de sa bonté qui nous donne beaucoup, ses bénédictions étant immenses ; mais par notre lâcheté nous lui donnons peu, et cependant nous ne serons jamais agréable à Dieu qu'en détruisant notre nature, et nous ne jouirons jamais de la paix intérieure que par l'entier renoncement à toutes nos inclinations.

14. — Croyez-moi, le ciel vaut bien la peine que nous prenions à mortifier nos inclinations, et puis il faut nécessairement les mortifier pour y aller, car nous n'entrerons point au royaume ni aux noces de l'Agneau, couvertes de nos vieux haillons : il faut la robe nuptiale des saintes vertus. Veillons donc sur nous-même, prenons l'épée en main et jetons l'œil sur notre âme pour découvrir ou retrancher ce qui, directement ou indirectement, serait en nous contre Dieu et le prochain.

15. — Laissez-vous mortifier, écorcher et plier le cœur tout ainsi qu'on voudra ; car il ne faut point faire de réserve avec Dieu, il lui faut tout donner par une entière résignation et abandon de vous-même entre les mains de ceux qui vous conduisent; qu'ils vous dépouillent de tout s'il leur plaît, qu'ils contrarient vos inclinations s'ils veulent, qu'ils n'en suivent jamais aucune ; bref, qu'ils vous frappent où vous le sentirez le mieux; si vous résistez, vous ne serez point Épouses de Jésus-Christ crucifié, et n'arriverez jamais à la perfection. Au contraire, si vous vous renoncez et délaissez tout de bon, vous aurez des douceurs non pareilles au service de Dieu, et ce vous seront des délices de ruiner la nature pour voir régner la grâce.

16. — Il faut que la violence dont nous devons user contre nous-même soit douce, selon l'esprit de notre saint Fondateur ; mais également ferme, nous faisant travailler sans cesse d'un travail fidèle, constant, fort et amoureux, puisque c'est pour Dieu et pour l'éternité. Oui, mes Filles, tuez hardiment et courageusement votre ennemi, car par sa mort vous acquerrez la paix et la vie de votre âme.

17. — Nous sommes en la vallée des larmes, où il faut combattre, souffrir et travailler pour gagner le ciel. L'Église de

Dieu est appelée militante parce que les fidèles qui en sont membres doivent continuellement faire la guerre et se mortifier, assujettissant la nature à l'esprit : Jamais nous ne serons agréables à Dieu que par une forte, violente et persévérante pratique de cette sainte vertu de mortification.

18. — Il ne faut pas se mettre en souci de faire sentir à notre nature ou partie inférieure cette résolution que notre âme a d'être toute à Dieu, et de le servir aussi volontiers dans l'affliction et les douleurs comme dans la santé et consolation; non, car la nature, qui est grossière et matérielle, ne se nourrit pas de mets si délicats; il suffit que la partie supérieure ait cette conformité à la volonté et bon plaisir de Dieu.

19. — Il faut vivre avec une vaillance spirituelle, les armes toujours en main, jusqu'à ce que nous soyons parvenues au parfait anéantissement de toutes nos passions et inclinations : c'est une besogne pour toute notre vie. Le ciel souffre violence et les forts le ravissent. Il se faut vaincre et surmonter fortement, et, lorsque Dieu nous appelle à le suivre fidèlement et humblement, opérons l'œuvre de notre salut avec crainte et tremblement, puisque le chemin qui conduit à la vie est si étroit, que peu de personnes y entrent. Pour y bien marcher, il faut *agir, souffrir* et *soutenir,* puisque nous ne sommes en cette vallée de larmes que pour fatiguer et endurer, pour souffrir et non pour jouir, pour combattre et non pour nous tenir en repos.

20. — L'oraison doit être tellement suivie de la mortification, qu'en même temps que nous avançons en l'oraison, nous avancions à la mortification, et du même pas que nous irons en icelle, aussi avancerons-nous à l'oraison. Il faut que la mortification soit la planche pour entrer en l'oraison. Quoique ce soit à l'oraison où nous recevons de bonnes inspirations, c'est toujours par le moyen de la mortification que cela arrive.

21. — Dans l'oraison nous nous plaisons en Dieu, et dans la mortification Dieu se plaît en nous. Soyez petite, aimez à être inconnue et abjecte, soyez obéissante, douce et condescendante ; que la lâcheté ne mette point en vous d'obstacles aux desseins que Dieu a de vous sanctifier hautement. Souvenez-vous que sa bonté, en vous appelant à la religion, n'a prétendu autre chose que d'avoir une fille très-humble et très-petite en son Église.

22. — Avant que j'eusse lu la sainte Écriture, je pensais qu'on pouvait aller au Ciel plus aisément, qu'il ne fallait pas tant de choses ni tant se mortifier ; mais, depuis que j'ai vu ce que Notre-Seigneur et ses Apôtres ont dit, je vois bien qu'il ne faut pas vivre selon ses passions et inclinations, qu'il faut pâtir et endurer beaucoup, et qu'il n'y a point d'autres voies pour faire son salut que celle des croix et des souffrances ; qu'il faut enfin vouloir le bien et le faire, car le Ciel n'est rempli que de bonnes œuvres. Tout gît donc en cela.

23. — Avançons tous les jours dans ces trois pratiques : renoncer à nous-même par la sainte abnégation, prendre notre croix, c'est-à-dire toutes les occasions mortifiantes, et s'offrir chaque jour à Notre-Seigneur avec une absolue détermination de le suivre dans la pratique de toutes les vertus. Nous ne devons ambitionner que ces trois choses : l'amour de Dieu, l'amour du prochain et l'abnégation de nous-même.

24. — Quand on se livre aux opérations de l'amour, il n'est jamais content qu'il n'ait réduit l'âme dans un total anéantissement d'elle-même. C'est le grand secret de la vie spirituelle de ne point confondre les temps : il faut pâtir quand Dieu veut que nous pâtissions, agir quand il veut que nous agissions ; enfin, faire en tout sa volonté.

25. — Il faut être entre les mains de Dieu comme l'argile entre les mains du potier, vous laissant donner la forme qu'il lui plaira, et réduire au néant par l'humiliation, l'abjection, la défaillance : c'est là le creuset dans lequel Dieu éprouve l'âme, comme l'or par le feu, afin que, convaincue de sa corruption, elle y ensevelisse sa propre estime et ne se regarde qu'avec frayeur, ne s'attribuant aucun bien, mais rendant gloire à Dieu. Il faut en venir là pour faire une heureuse course et continuer d'éprouver les effets merveilleux de la divine miséricorde.

26. — Correspondez fidèlement aux grâces que Dieu fait à votre âme par une constante mortification et un vrai anéantissement de tout ce qui n'est point Dieu, afin que vous ne viviez plus à vous-même et à vos propres inclinations, mais que l'esprit de Jésus vive et opère en vous selon ses désirs; car n'oubliez jamais que pour avoir la perfection que Dieu demande de nous en notre vocation, il faut être parfaitement mortifiée de corps, de cœur et d'esprit; se perdre toute soi-même avec ses recherches et intérêts, ne rien vouloir que ce que Dieu veut, et être entièrement abandonnée à sa bonté.

27. — L'âme qui désire que Dieu vive en elle ne laisse rien en soi qui puisse déplaire à ses yeux divins, qu'elle ne mortifie et passe outre; car, pressée de ce désir, elle se violente de si bonne façon qu'elle meurt heureusement à elle-même, afin que Dieu vive éternellement en elle.

28. — Les deux ailes de la vie spirituelle sont : un grand amour à l'oraison et une grande affection à la mortification; une fidélité grande à nous bien occuper à la première, et une constance inviolable à nous exercer en la seconde. L'oraison ne va point sans la mortification; l'amour de l'oraison s'étend

encore au recueillement. La mortification s'étend à ranger et à dompter nos passions sous la domination de la raison, et à mortifier les affections de notre cœur et toutes nos inclinations naturelles, à retrancher toutes sortes de réflexions, et à dire, à l'imitation de Notre-Seigneur : *Je ne suis pas venue ici pour faire ma volonté, mais celle du Père céleste.*

29. — Enfin, après avoir tourné et viré tout le monde, nous verrons qu'il n'y a point de vertus si nous ne mourons à nous-même, si nous ne tuons nos inclinations et humeurs pour ranger tout notre être sous l'obéissance et étendard de Notre-Seigneur, qui est la sainte croix. Ayons toujours en notre mémoire que si le grain de froment qui est notre cœur, tombé et semé en la terre de la religion, ne meurt, il ne portera point de fruits.

30. — La récompense que Dieu promet aux vainqueurs de la nature est magnifiquement exprimée dans ces paroles : *Je leur donnerai,* dit-il, *d'une manne cachée, et dès qu'ils en auront goûté ils ne se soucieront plus de toutes les délices de la terre.* Mais remarquez qu'il faut être vainqueur pour goûter cette manne, car elle n'est pas pour les lâches ; mais elle est gardée pour les âmes vaillantes, courageuses et fortes, qui se déterminent d'abattre tout ce qu'elles connaissent en elles contre Dieu, contre ses volontés et ses divines intentions ; qui ne se réservent rien et donnent tout, qui ne laissent rien en vie et tuent tout, et aussi tout sera pour elles.

OBÉISSANCE

1er Juillet. — Souvenez-vous, mes chères filles, de ces paroles de la sainte Écriture : *L'obéissant racontera ses victoires.* Vous avez tant d'ennemis visibles et invisibles, que pour être victorieuses, il faut sur toutes choses que vous ayez l'obéissance établie dans une parfaite abnégation de votre propre volonté, afin que vous puissiez très-heureusement vaincre en terre, pour triompher glorieusement au ciel, et rendre compte à Notre-Seigneur et à Notre-Dame de vos victoires.

2. — Rendons-nous exacte et prompte aux obéissances, voire, aux plus petites; car être obéissante, c'est être religieuse, et être religieuse, c'est être obéissante. Le Fils de l'homme a été obéissant tout le temps de sa vie, et encore davantage en sa mort, qui ne fut pas une mort commune, mais la mort pénible, rude et honteuse de la croix.

3. — La perfection d'une vraie religieuse consiste en une véritable et sincère obéissance rendue indifféremment à toutes sortes de supérieurs pour Dieu, et au parfait anéantissement de soi-même, car par l'obéissance nous enrichissons Notre-Seigneur, et, quand nous y manquons, nous l'appauvrissons en tant qu'il est en nous.

4. — Je ne ferais, certes, nul état d'une fille, pour sainte qu'elle paraisse, si je ne la voyais disposée à tout ce que l'obéissance voudra d'elle, et à être envoyée au bout du monde si besoin était; car, si elle est attachée au lieu où elle sert Dieu,

c'est signe qu'elle aime plus le lieu et la consolation qu'elle y reçoit, que le Dieu qu'elle y sert.

5. — Laissons-nous entre les bras de la divine Bonté, et laissons-lui la liberté de nous porter à droite ou à gauche; qu'il nous suffise d'être au soin de ce grand Dieu, et laissons-nous conduire en quel lieu il voudra, puisque partout où sa main nous posera nous accomplirons son adorable volonté, par le moyen de la sainte obéissance.

6. — Nous ne sommes pas appelées à porter dans les pays sauvages la croix de Notre-Seigneur et à faire les grandes œuvres apostoliques; mais, au moins, soyons toujours prêtes pour aller, pour venir, pour demeurer et pour retourner où Dieu et nos supérieurs le voudront; autrement, je vous déclare que vous n'êtes pas des vraies Épouses du Fils de Dieu, et que votre vertu n'est que dans votre idée, et non réelle et subsistante en Dieu.

7. — Tout ce qui se fait par la règle de l'obéissance est fait pour Dieu; c'est pourquoi il nous doit être indifférent d'être occupée ou d'être en repos dans la cellule. Pourvu que nous fassions ce qui nous est ordonné, avec pureté d'intention de plaire à Dieu, cela suffit pour nous élever à une grande sainteté.

8. — Ce sont nos austérités que cette grande obéissance. Que serait-ce sans cela? C'est donc là la perfection qui nous est propre, et que nous devons aimer et pratiquer invariablement, que de quitter notre propre volonté et liberté, pour vivre dans cette amoureuse sujétion de notre Institut qui tend à la mortification de l'esprit.

9. — Le fruit de l'amour, c'est l'obéissance; car Notre-

Seigneur a dit : « *Celui qui m'aime garde mes paroles.* » O mon Dieu ! que nous serions heureuses si nous pouvions nous faire reconnaître par l'exacte pratique des solides vertus de notre vocation, comme le Fils de Dieu, en ce monde, se faisait connaître par les œuvres de sa mission! La nôtre, c'est la parfaite obéissance.

10. — Nous devons être fort soigneuses de redresser souvent notre intention, et purifier nos obéissances, en les faisant purement pour Dieu, parce que c'est sa volonté, en laquelle doit être notre contentement; et en cette façon d'obéir consiste notre bonheur, notre gain et notre perfection.

11. — Conservez invariablement la lumière de regarder Dieu, ou qui que ce soit qui vous conduise de sa part, et d'y avoir une égale soumission; encore que vous n'y puissiez pas avoir une sensible confiance, pourvu que vous ayez une vraie obéissance, vous ne laisserez pas d'expérimenter combien Dieu a pour agréable que l'on se fie et repose en la fidélité de ses paroles.

12. — Tout ce qui se fait en la religion et qui est ordonné par la sainte obéissance, pour petite que soit la chose, est d'un grand prix et valeur, et tout devrait être regardé et pratiqué d'un œil de dévotion tout adorable. C'est la seule vraie dévotion des filles de la Visitation que celle qui les rend ponctuelles, et exactes jusqu'aux moindres petites choses et plus petites observances qui soient en l'Institut, et toute dévotion qui ne donne point cette attention est indubitablement fausse.

13. — L'obéissance est la couronne du religieux, c'est son rempart et son soutien, sa paix, son repos et son assu-

rance. Le seul obéissant vit dans la sainte liberté des enfants de Dieu; il aime que l'on commande des choses âpres et difficiles, et les fait exactement; il reçoit de bon cœur les choses moindres et les fait fidèlement; il se réjouit des menues, pénibles et abjectes obéissances, et les exécute soigneusement.

14. — Oh! que bienheureuse est l'obéissance qui nous dépouille, dénue de toutes consolations et appuis sur la terre, car alors l'âme est conduite à Dieu son seul et unique trésor, où elle trouve des richesses abondantes pour subvenir à toutes ses nécessités. *Celui est trop avare à qui Dieu ne suffit.* Bienheureuse nécessité qui nous fait reposer en Dieu seul!

15. — Si nous venions jamais à regarder à notre propre intérêt dans notre obéissance, nous serions bien malheureuse d'en perdre ainsi le mérite, qui est d'autant plus grand, que nous obéissons avec plus de répugnance et à des personnes moins parfaites, parce que nous avons alors plus d'égard d'obéir purement pour Dieu, où gît la perfection de la pratique de cette vertu. Le vrai obéissant obéit avec autant de joie, de soumission et d'indifférence, au moindre comme au plus relevé.

16. — Occupons-nous sérieusement à considérer l'obéissance de notre bon Sauveur, lequel s'est humilié et a été fait obéissant jusqu'à la mort de la croix, de sorte qu'il a mieux aimé perdre la vie que l'obéissance : regardons ce divin exemplaire, et considérons l'imbécillité et imperfection de nos obéissances au prix de la sienne.

17. — Nous devons accoutumer, petit à petit, notre volonté à suivre celle de Dieu, par les sentiers où il lui plaira nous

faire marcher, et faire en sorte que cette volonté se plie et se soumette sans raisonnement lorsque les supérieurs diront : *Dieu le veut!* et peu à peu les répugnances que vous sentez si fortes s'affaibliront, et la vertu d'obéissance, qui nous doit être en si grande recommandation, établira son règne dans votre âme à tel point que plus rien ne saurait vous agréer, si ce n'est l'obéissance.

18. — Pour bien obéir, il ne faut pas s'appliquer l'obéissance, mais il faut se laisser appliquer l'obéissance; ainsi, si vous observez votre règle parce qu'elle vous est agréable et conforme à votre sens et à votre jugement, vous vous *appliquez* l'obéissance; mais si vous l'observez parce que Dieu le veut et l'ordonne, sans avoir égard à ce que votre raison vous dicte, vous vous *laissez appliquer* l'obéissance, et c'est cette dernière sorte d'obéissance seulement qui sera récompensée au ciel.

19. — Nous nous sommes embarquées volontairement dans le grand vaisseau de la sainte obéissance; il faut voguer au gré de la sainte et divine volonté, qui doit être le fondement de notre soumission. Que de joie à nos cœurs s'ils pouvaient dire à l'heure de la mort : Seigneur, vous savez que je n'ai considéré que vous en la personne de mes supérieurs

20. — Il me semble que j'aurais plus de satisfaction d'obéir à la moindre Sœur qui ne ferait que me contrarier, me commandant d'une façon dure et sévère, qu'à la plus capable et expérimentée de tout l'Ordre, car où il y a moins de la créature il y a plus du Créateur, et cette dernière sorte d'obéissance est plus solide, pure et simplement pour Dieu.

21. — Celle qui obéira de tout son cœur à quelque supé-

rieure que ce soit peut dire hardiment : *Le Seigneur me gouverne, je n'aurai besoin de rien,* car, certes, elle a de la vertu, et montre assez, par la promptitude et religiosité de son obéissance, qu'elle a vaincu son plus redoutable ennemi; car si c'est quelque chose de terrasser un adversaire puissant, c'est bien plus rare de se vaincre soi-même; cette dernière victoire achève la gloire d'un combattant, les dépouilles en sont plus riches, la proie bien plus illustre, et les trophées plus glorieux.

22. — Si nous ne sommes soumises et obéissantes, nous ne serons que des fantômes de religion ; car quiconque est voué à l'obéissance et après se mêle de soi, de son emploi, de son séjour et de sa direction, se retire de son vœu ; et après être mort pour Dieu, se laisse misérablement ressusciter par l'amour-propre, pour vivre en soi-même.

23. — L'Époux céleste nous fait monter après lui sur le mont du Calvaire, où il se laisse déshabiller, clouer, couronner d'épines, abreuver de fiel, mépriser à outrance, bref, mille indignités âpres et douloureuses à sa sacrée humanité. Il faut être ainsi, mes filles, au pouvoir de l'obéissance, vous laissant écorcher, dépouiller et plier le cœur tout ainsi que l'on voudra. Si vous résistez, vous ne serez pas de vraies Épouses de Jésus crucifié.

24. — Si l'on veut qu'un ménage soit béni du ciel, il faut que l'époux et l'épouse n'aient qu'une même volonté et un même jugement. Je vous dis de même, mes chères filles, que vous ne serez point vraies Épouses du Fils de Dieu qu'autant que vous crucifierez votre propre volonté, votre jugement et vos inclinations, pour les rendre toutes conformes à votre Époux crucifié.

25. — Quelquefois nous pensons rendre une obéissance bien pleine et parfaite, à cause que nous la faisons franchement et de bon cœur ; mais quand Dieu l'examinera, il la trouvera peut-être toute vide, parce que nous l'aurons faite, poussée de notre inclination, ou du seul amour et estime que nous avions des supérieurs, et non pour Dieu.

26. — Pensez souvent, mes chères filles, que vous êtes religieuses, non pas pour faire votre volonté, mais celle de celui qui vous a adoptées pour ses cohéritières éternelles. Unissez vos cœurs, par une sainte soumission, à celui du Sauveur, lequel, enté sur la divinité, sera la racine de l'arbre dont vous serez les branches, et vos amoureuses obéissances en seront les agréables fruits.

27. — Dépouillez-vous du prétendu droit de juger et désirer ce qui vous semblerait meilleur, laissant entièrement ce soin à qui il appartient de vouloir pour vous, et vouloir de vous tout ce qui plaira à Dieu. La vraie obéissance ne discerne point ni le précepte, ni le motif de la loi, et l'âme ne sait pas juger si elle sait bien obéir.

28. — Obéissez religieusement, afin de vivre toutes en celui par lequel vous êtes créées, et pour lequel vous êtes baptisées et élevées à la sublime dignité d'Épouses de Jésus-Christ : qu'on connaisse dans vos obéissances que ce n'est pas pour la créature que vous vous soumettez à la créature, mais pour l'amour du Créateur que vous regardez en la créature.

29. — Le souverain degré de perfection que notre Bienheureux Père et Fondateur exigeait de ses premières filles, était une obéissance aveugle, semblable à celle de saint Paul au moment de sa conversion qui lui fit dire : *Seigneur, que faut-il que je fasse?* Notre Bienheureux Père voulait qu'on fît la

volonté de Dieu avant que de l'avoir écoutée, ou pour le moins avant que de l'avoir examinée; et, selon une pensée de saint Augustin, il voulait que l'âme fidèle aux sacrés devoirs de la sainte obéissance eût les yeux comme la chaste colombe du Cantique des cantiques, trempés et lavés dans le lait, lequel, ne rendant point les images des objets, nous marque la précieuse obscurité d'une âme qui se blanchit sous les voiles de la foi et sous les ténèbres de la loi, quand elle obéit aveuglément, sans rien voir et sans connaître autre chose que Dieu en la personne de celui ou celle qui commande.

30. — La volonté de Notre-Seigneur et celle de ceux qui nous tiennent sa place n'étant plus qu'une même volonté, ce divin Seigneur vit et règne par elle en nous, et nous fait vivre et subsister en lui, de sorte que l'on peut dire hardiment : Seigneur Jésus, c'est maintenant que vous ayant offert tout ce que nous avons, nous vous immolons tout ce que nous sommes, liant notre liberté sur le bûcher de votre croix, afin qu'elle soit victime agréable de votre bon plaisir, pour mourir et brûler dans une exacte obéissance, par le glaive et le feu de votre saint amour.

31. — Mettez toutes vos affections entre les mains de Dieu, afin qu'elles soient purifiées et façonnées à son gré, et selon son bon plaisir; en ce point consiste la très-parfaite obéissance, laquelle n'a pas besoin d'être excitée par menaces, récompenses, loi ni commandement, car elle prévient tout cela, se soumettant à Dieu et pour Dieu, à cause de sa seule très-parfaite bonté, par laquelle il mérite que toutes les volontés lui soient soumises, et à qui il plaira; c'est pourquoi notre Congrégation (où chacune quitte sa volonté, et où il n'y en a plus qu'une qui anime les cœurs et les esprits) porte cette devise et ce nom d'honneur : *La volonté de Dieu en elle.*

HUMILITÉ

1er Aout. — Il n'y a point de perfection sans humilité, et nous avons autant de degrés de perfection que nous en aurons en l'humilité, et non plus. La vertu se cache aux yeux de ceux qui l'ont et se découvre à ceux des autres. Le moyen d'avoir la paix intérieure, c'est d'avoir une véritable et très-sincère humilité, car le vrai humble n'a rien qui lui fasse de la peine.

2. — L'humilité et la charité sont mères des vertus : l'une nous abaisse jusqu'au néant par la propre connaissance de ce que nous sommes, et l'autre nous élève jusqu'à l'union de nos âmes avec Dieu. Toutes les autres vertus suivent ces deux, comme les poussins suivent leur mère. L'humilité est une précieuse monnaie pour acquérir le ciel.

3. — L'humilité de cœur n'est autre chose qu'une véritable connaissance que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien, et désirer d'un vrai désir que les autres nous tiennent et traitent pour tel : c'est ce qui s'appelle humilité de cœur, laquelle fait encore que nous nous anéantissons en tout, sans exception, et que nous nous estimons toujours mieux traitée et plus estimée que nous ne méritons. Nous portons peu de fruits, parce que nous ne nous anéantissons pas assez en nous-même, et cependant si l'homme ne se mortifie et ne se fait violence, il ne portera jamais le fruit de la volonté de Dieu en soi.

4. — Soyons humbles, mais surtout de cette humilité généreuse qui ne craint que le péché, qui ne dépend et ne tient qu'à la volonté de Dieu, qui embrasse les humiliations avec

joie, qui méprise les honneurs, qui fuit les louanges. Sans cette vertu toutes les autres ne sont que des ombres; en un mot, l'humilité rend heureux dès ce monde-ci tous ceux qui ne veulent se glorifier qu'en la croix de Jésus-Christ.

5. — L'accusation franche de ses fautes est une des plus vraies marques d'humilité en une âme; comme, au contraire, l'excusation de ses défauts et manquements est le signe évident d'un très-grand orgueil; et il est impossible d'avoir la paix, au moins une vraie paix intérieure et des vertus, que par le moyen de l'humilité sincèrement pratiquée. Par l'humilité on surmonte toutes les tentations. Enfin, mes Sœurs, l'humilité est la princesse et la reine de toutes les vertus. Je désire que vous soyez toutes des saintes, mais saintes d'une très-pure pureté et d'une très-profonde humilité.

6. — Humiliez-vous fidèlement et fervemment, et lorsqu'on vous humiliera, souffrez-le courageusement; laissez-vous ès mains de Dieu et de l'obéissance; qu'on nous tourne d'un côté et d'autre, il faut laisser en tout cela faire de nous comme d'un peu de boue qu'on foule aux pieds, qu'on pétrit, qu'on défait et qu'on repétrit tout comme l'on veut : cela est une vertu solide.

7. — L'humilité est la clef des trésors de Dieu; si l'âme se présente devant lui sans cette clef, elle n'aura rien de tout ce qui est dans les coffres éternels et demeurera misérable et pauvre. Bienheureuses sont les âmes qui descendent si bas dans l'abîme de l'humilité qu'elles en perdent la terre de vue, car Dieu bénit telles âmes et toute leur conduite et entreprises.

8. — Prenons garde de ne nous point tant amuser à réfléchir et regarder l'excellence de l'humilité, craignant que nous ne

tombions insensiblement au labyrinthe du plus subtil et arrogant orgueil qui se puisse trouver. L'Écriture ne dit pas que l'*humble s'exaltera,* mais qu'*il sera exalté;* car aussitôt qu'il le ferait il ne serait plus humble. Il ne faut guère de spéculation pour la pratique de la véritable humilité, mais une grande démission et soumission d'esprit.

9. — Si nous ne visions qu'à acquérir la vertu d'humilité, y travaillant fidèlement, et que nous fussions fermes, constantes et invariables en cette résolution, nous ferions beaucoup, car ayant l'humilité nous aurions toutes les vertus : nous serions souples et obéissantes, bien aises d'obéir à tous, et ne trouverions jamais que l'on eût tort de nous commander ceci ou cela; nous ne nous plaindrions de personne, nous verrions que l'on a toujours raison de nous contrarier et mortifier, et que nous en méritons bien davantage.

10. — L'humilité se nourrit plus facilement dans l'abjection et le mépris attaché aux charges basses, d'autant que ces choses-là d'elles-mêmes nous humilient et nous portent au rabaissement.

11. — Il faut bien prendre garde de ne s'enorgueillir pas d'avoir beaucoup quitté pour Dieu, ni penser d'avoir fait grand'-chose pour lui, d'être entrée en Religion pour y vivre en humilité, pauvreté et obéissance : car l'orgueil fait des embûches aux bonnes œuvres mêmes, afin qu'étant faites elles périssent. Certes, en ce choix de la Religion, nous faisons beaucoup plus pour nous que pour Dieu, et le don de cette vocation ne se peut jamais assez reconnaître.

12. — Entre toutes les vertus, je vous recommande surtout la vraie et parfaite humilité tant devant Dieu que devant les créatures, mais non pas une humilité d'actions apparentes ou

qui s'arrête aux simples paroles, mais une humilité de cœur véritable et sincère, et partant d'un sentiment anéanti en sa propre estime et opinion. Je vous souhaite aussi cette vertu de la douceur et support du prochain avec la très-sainte simplicité.

13. — C'est de l'humilité de se glorifier en son infirmité, se reconnaître faible, infirme, et aimer qu'on le connaisse et que l'on nous traite telles que nous sommes, c'est la vertu de Dieu. C'est une âme humble celle qui se tient toujours pour la moindre et dernière de toutes, et souffre qu'on la tienne et traite pour telle.

14. — Il nous est bon de trouver des misères en nous, cela nous enfonce dans le saint mépris de nous-même, et nous élève à une plus parfaite confiance en Celui qui tient en soi-même tout notre bien : je l'aime mieux en lui qu'en moi-même.

15. — O Dieu! quel bonheur de bien voir et connaître notre néant et pauvreté, pourvu que nous soyons toutes à Dieu et à notre Institut! Certes, ma fille, je désire que nous n'ayons d'autres richesses, car cette disposition nous fera posséder l'unique trésor du ciel et de la terre. Que s'il nous fallait désirer quelque chose, dont Dieu nous garde, il me semble que ce devrait être des humiliations et souffrances pour ce divin Sauveur, comme le plus assuré partage qui nous puisse arriver en cette vie.

16. — Examinons incessamment devant Dieu si nous pouvons dire avec vérité que nous sommes sonmises à tout ce que l'on veut de nous, recevant tout comme venant de la main du Dieu très-haut qui voit le fond de nos cœurs; car faire bonne mine à l'extérieur et ne pas se soumettre à l'intérieur, ce n'est

pas avoir l'humilité. Quoiqu'il semble aux créatures qui ne voient que l'extérieur que ces âmes soient humbles, il n'en est rien, et Dieu qui voit tout ne fait point d'état de cela; il faut soumettre l'entendement et la volonté pour être humble.

17. — Qui en doute que toutes nos actions soient mélangées de mille imperfections? Nous devons croire cela et nous en humilier, mais non jamais nous étonner ni fâcher, mais promptement s'en détourner après avoir fait l'acte intérieur de l'humilité et abaissement de soi-même en Dieu, nous tenant en sa présence comme un vrai rien.

18. — *Il n'y a que les vrais humbles qui seront exaltés,* dit la sacrée Vierge; mais les esprits hautains, fiers, présomptueux, seront ravalés, rabaissés en l'abîme profond. Humilions-nous donc et ne servons point Dieu avec négligence; ains tâchons d'employer vigoureusement toutes nos forces pour acquérir la véritable humilité de cœur et l'esprit de soumission.

19. — Dans l'exercice des vertus chrétiennes, nous sommes comme un oiseau qui n'a point d'ailes pour voler et qui n'a point de pieds pour marcher. *Nous ne pouvons pas seulement prononcer le nom de Jésus sans une assistance particulière de Notre-Seigneur :* c'est l'apôtre qui le dit. C'est la souveraine pratique d'humilité que celle d'aimer notre abjection, de bien aimer qu'on ne tienne point compte de nous, que l'on nous laisse là comme une personne inutile qui n'est propre à rien et qui n'est digne d'aucune considération.

20. — Que le fondement de la véritable humilité est solide! Qui a bâti là-dessus ne laisse pas d'être agité des vents de la tempête; mais, à mon avis, il ne plie pas jusqu'aux actes.

21. — L'humilité n'est autre chose que le mépris et démis-

sion de soi-même et de sa volonté, et d'aimer son néant, misère et abjection; de souffrir et de vouloir doucement, gaiement et amoureusement qu'on nous tienne et traite pour ce que nous sommes. C'est aller bien avant que d'en venir là, car cette connaissance de nous-même n'est que le premier degré de l'humilité; l'humilité produit aussi la générosité et confiance en Dieu.

22. — La vraie humilité tend au mépris de cette estime propre, et nous fait aimer d'être tenue pauvre, ignorante, petite et imparfaite, dans l'oubli de toutes les créatures. En un mot, nous ne serons jamais humble que lorsque nous nous tiendrons nous-même pour des petits néants; et lorsque nous serons parvenue à ce degré d'aimer d'être tenue et de nous estimer nous-même comme la souillure de la maison, nous serons très-humble et très-grande devant les yeux de Dieu.

23. — La connaissance de nous-même ne consiste point dans le sentiment de notre pauvreté et bassesse, ni à faire de grandes considérations sur icelles, mais à le croire comme une vérité de foi : je veux dire que nous devons croire en la pointe de notre esprit avec une grande certitude de foi, que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien, que nous sommes faibles, infirmes, fragiles et imparfaites, remplissant notre entendement de cette croyance, et affectionnant notre volonté à aimer notre pauvreté et misère.

24. — Les biens immenses des richesses de Dieu ne se donnent et ne se dispensent qu'aux âmes pures, c'est-à-dire humbles et basses qui sont dénuées de leur propre estime.

25. — Si nous nous abaissions avec une profonde humilité de cœur, le Tout-Puissant s'abaisserait jusqu'à nous et nous

remplirait de son esprit et de sa grâce : c'est ce qu'il fait en nous donnant Jésus-Christ pour vrai maître de l'humilité, et qui ne se plaît que dans les âmes humbles, petites et anéanties; si nous l'écoutons bien, nous entendrons les leçons divines qu'il nous donnera; mais si nous ne l'écoutons point, il ne daignera plus se communiquer à nous, et malheur s'il cesse de nous apprendre!

26. — Il faut anéantir les pensées de complaisance et vaine satisfaction, s'humilier et chercher son abjection, donner la gloire à Dieu de tout et reconnaître que de nous-mêmes nous ne pouvons rien; en un mot, il faut être *fidèlement fidèle* et *humblement humble :* cela veut dire qu'il faut, en toutes choses, ne chercher que la gloire de Dieu, ne rien faire que pour lui plaire, rien pour nous ni pour les créatures, mais tout pour Dieu.

27. — C'est une belle sainteté qu'une profonde humilité et soumission, accompagnée d'une sainte joie, dans la vie commune.

28. — La pratique de notre bienheureux Père, *de ne rien demander* et *de ne rien refuser,* est au-dessus de toutes sortes de pratiques d'humilité. Il est vrai que Dieu veut que nous soyons extrêmement humble, mais par les voies qu'il a choisies pour nous, et non par celles dont nous ferons élection. Employons donc bien les mépris, les calomnies et toutes les occasions que sa Providence nous présentera, tant en nous-mêmes que de la part des créatures, et soyons assurées que c'est l'unique moyen d'avoir l'humilité véritable et solide que Dieu veut de nous.

29. — O Dieu, que c'est une rare pièce qu'u

ment humble, parce qu'on le trouve toujours plus bas qu'on ne le saurait mettre! C'est posséder un trésor et une monnaie propre à acheter le ciel et le Cœur de Dieu que d'avoir la possession d'un grain de vraie humilité.

30. — Le comble de la parfaite humilité gît en l'absolue et entière dépendance et soumission de tout ce que nous sommes, à la sainte volonté de Dieu et de nos supérieurs, et d'aimer cordialement notre abjection et le mépris de nous-même; non un mépris recherché, mais un abandon à Dieu, dans une entière indifférence d'être aimée ou non, honorée ou méprisée, ou que l'on nous ait en bonne ou mauvaise estime.

31. — Enfin, le soin principal de l'âme doit être de s'humilier, et entre toutes les Religieuses qui sont en l'Église de Dieu nous avons une spéciale obligation de nous exercer en cette sainte vertu, nous étant commandé *de faire toutes choses en esprit de profonde, franche et sincère humilité.*

ORAISON MENTALE

1er Septembre. — La plus grande chose que nous ayons à faire depuis que nous sommes entrée en religion, c'est de nous occuper à aimer Dieu; tout le temps que nous n'employons pas à cela, nous le lui dérobons. La fin de ceux qui travaillent, c'est le repos, ainsi la fin de ceux qui cherchent Dieu, c'est de se reposer en lui; et partant quand ils en jouissent, ils peuvent bien dire avec l'Épouse : « *J'ai trouvé Celui que mon cœur aime; je le tiendrai, et ne le laisserai point aller.* »

2. — La simplicité est tout à fait requise à cet exercice (de l'oraison). Qui marche simplement, marche assurément. Il faut donc chercher Dieu en la simplicité de nos cœurs, par une pure intention et familière conversation avec sa divine bonté, accompagnée d'une grande et sainte révérence, car les industries de l'esprit humain ne font que nuire, nous faisant marcher par nos voies et non par celles de Dieu.

3. — Le grand secret de l'oraison, c'est d'y aller à la bonne foi, fort simplement, suivant l'attrait intérieur. Or, les âmes qui vont le chemin de la simple présence de Dieu, qu'elles y correspondent par une grande pureté de cœur, abandonnement d'elles-mêmes à la divine volonté et fidélité à la pratique des vertus.

4. — Pour l'oraison, il est grandement nécessaire d'y suivre l'attrait qui nous est donné. Mon Dieu! qu'il y a un grand nombre d'âmes qui se peinent autour de leur oraison pour la pouvoir bien faire! et cependant il n'y a rien à faire; il ne faut que suivre l'attrait; et plus l'oraison est pure, simple et dénuée d'objets, plus elle est excellente, car Dieu est esprit et une essence très-simple; c'est pourquoi, plus l'âme traite délicatement et simplement avec lui en l'oraison, plus elle est rendue capable de s'unir à lui. Pour peu que Dieu nous attire à cette oraison de simple remise en lui, nous soustrayant le discours de l'entendement, nous devons suivre son attrait, car aussi bien nous nous romprions la tête de vouloir faire autre chose.

5. — Il ne faut jamais se porter de soi-même à cette oraison de simple présence de Dieu; mais il faut être fidèle d'en suivre l'attrait, dès que Dieu le donne, avec grande humilité et soumission, car il porte et affectionne grandement les âmes qui

l'ont, à la pureté de cœur, à l'exacte observance, à un grand renoncement d'elles-mêmes, à l'humilité, simplicité, mais surtout à un grand abandonnement de tout soi-même à la divine Providence, et j'estime que cet attrait est tellement celui des filles de la Visitation, que je ne pense pas qu'aucune en puisse bien avoir l'esprit, si elle n'a cet attrait d'heureuse et sainte simplicité.

6. — Il n'y a point de doute que cette difficulté, de ne point raisonner à l'oraison, est un acheminement à une oraison plus simple [1], et pour peu que l'âme se sente accoisée et facilitée à se tenir en révérence devant Dieu, elle se doit affermir en cette voie, où Dieu l'appelle sans doute. Et bien qu'elle pâtisse des pauvretés et distractions, elle ne s'en doit éloigner, mais patienter, et demeurer paisible devant Dieu, ne s'arrêtant point volontairement aux distractions, ains, quand elle est fort traversée, elle doit dire de fois à autres des paroles de soumission, d'abandonnement, de confiance et d'amour en la divine volonté, mais cela sans effort et fort suavement.

7. — Les âmes qui sont attirées à la simplicité en l'oraison doivent avoir un grand soin de retrancher un certain empressement qui donne souvent envie de faire et multiplier les actes, parce que c'est une pure recherche de nous-même, qui nous donne cette ardeur, laquelle nous prive de cette simple attention et occupation de notre âme en la présence de Dieu, car l'oraison n'étant autre chose que cette intime communication de

[1] Dans l'oraison de quiétude infuse, dit le P. Scamarelli (*Dir. myst.*, tr. 3, c. v), l'entendement ne cesse d'agir par son regard vers Dieu présent qu'il admire dans un doux repos et dont il apprécie les beautés. S'il suspend son opération discursive (son raisonnement), cette suspension ne vient point de la nonchalance, mais de la lumière de Dieu qui se fixe dans une opération plus noble, c'est-à-dire dans le regard de sa divine présence.

l'âme avec son Dieu, les paroles intérieures ou actes que l'on veut faire pour accroître ce sentiment et le rendre plus sensible sont ce qu'il faut soigneusement retrancher.

8. — Cette variété d'état que vous ressentez en l'oraison n'est que bonne, et, voire, nécessaire; mais quand vous y serez consolée, ne vous amusez point curieusement à regarder d'où procèdent vos consolations, pourvu qu'elles produisent en vous des bons effets, qui sont : l'humilité, la mortification, la douceur et la sainte joie, contentez-vous de cela; et quand vous y serez aride et désolée, aimez vos désolations, pour le respect de Celui qui vous les envoie ou permet qu'elles vous arrivent, et unissez amoureusement votre volonté à la sienne.

9. — Quand Dieu trouve en une âme un entendement anéanti, il lui fait de grandes grâces, et lui communique des lumières et faveurs fort spéciales, voire même, cet anéantissement est l'une des plus grandes grâces qu'une âme puisse recevoir.

10. — Si nous avions les yeux ouverts pour voir, et le goût intérieur disposé pour savourer les fruits de l'humilité et anéantissement, nous serions dans des continuels bonheurs, puisque c'est cela seul qui nous peut rendre riches et agréables à Dieu, devant lequel tout ce qui n'est pas vertu n'est rien.

11. — Soyons fidèles à demeurer auprès de Notre-Seigneur, et ne le quittons point, sinon pour voir et faire ce qu'il nous commandera, puis retirons-nous promptement, et nous remettons en cette sainte et simple attention et occupation auprès de lui. Cette pratique est un grand moyen de faire toutes nos actions avec perfection.

12. — Qu'à jamais ce doux Sauveur vive et règne dans nos âmes parmi les désolations et ténèbres. Il est notre lumière, et

puisqu'il nous conduit, ne craignons rien, car il ne nous manquera jamais ; encore que nous ne le voyions ni sentions point à l'oraison, il n'importe, il est avec nous, et, sur ce fond aride, il faut bâtir la solide foi, la ferme confiance, et l'amour efficace d'une parfaite soumission. Tout sèchement il lui faut dire : Je crois, j'espère plus fermement que si j'abondais en lumières et suavités ; je me plais à n'en point avoir, et veux dire sans goût ni sentiment quelconque : *Vous êtes mon Dieu et je suis vôtre ;* et après cela demeurer en paix.

13. — Il se trouve peu de personnes parfaitement dénuées, parce que, pour l'être parfaitement, il faut être dégagé de tout intérêt propre qui nous peut provenir tant de la nature que de la grâce. Il y a peu d'âmes qui veulent entreprendre, et qui se déterminent à bon escient à ce total renoncement d'elle-même.

14. — Les fruits d'un bon cœur, que Dieu arrose et fait fleurir par sa grâce, c'est un oubli profond de son intérêt propre, un grand amour de l'anéantissement de soi-même, et une joie universelle des biens et bonheurs que l'on voit au prochain, sans exception.

15. — Qui ne sait que les goûts, les lumières et agilités spirituelles ne sont pas en notre pouvoir, et que nous n'y avons que le seul acte de la volonté ? De quoi donc nous tourmenter, quand nous ne pouvons agir ? Mais Notre-Seigneur ne nous laisse pas de fort loin ; dans nos sécheresses, il nous donne toujours de quoi passer chemin ; que cela nous suffise, et ne nous regardons point tant.

16. — Nous voyons trop ce qui se passe en nous ; nous devrions recevoir le bien et le mal, la consolation et la désolation également, sans y vouloir prendre garde, ains tenir simplement

notre esprit attentif à Dieu, en sorte que nous ne voyions ni sachions dire ce que c'est.

17. — Lorsqu'il advient que Dieu nous soustrait la douceur de sa présence, et qu'il semble nous avoir délaissé comme son divin Fils en la croix, de telle sorte que nous ne sentions plus ni force ni secours, c'est alors qu'il ne faut point perdre courage, ni chercher de consolation en aucune créature mortelle, mais demeurer ferme dans sa désolation, et s'appuyer sur les paroles de Jésus-Christ où toute notre force est cachée. *Fiat voluntas tua!* Oh! que cette parole est agréable à Dieu! Heureuse l'âme qui la peut dire de cœur en cet état!

18. — A l'égard des sécheresses, où il semble à l'âme que toutes les connaissances sont éclipsées, et ses forces si faibles, qu'elles ne tiennent plus à rien, il faut alors reconnaître que la divine Providence, par des motifs de justice ou de miséricorde que nous ne saurions comprendre, permet cette variété d'état pénible pour mettre à l'épreuve la fidélité de ses serviteurs, pour leur faire produire, sous les ténèbres et la tempête de l'aridité, le baume de l'humilité, de la résignation, de la patience et du véritable mépris de soi-même, et enfin pour faire connaître ce que Dieu et son secours sont à une âme, au fond de laquelle le soleil de la grâce se retire.

19. — Les sécheresses, que les commençants en la vie spirituelle peuvent appeler grâce insipide et cachée, sont plus précieuses que les plus grandes consolations, parce que l'expérience nous apprend que toutes les vertus croissent sous les aridités et les épreuves, comme le blé sous la neige, et que, sous ces ténèbres, Dieu cache sa main pour corriger efficacement les négligences, et pour faire faire un notable progrès dans toutes les vertus.

20. — A l'égard des pensées, des sentiments et des mouvements qui se produisent d'eux-mêmes, il faut se rappeler cette grande vérité tant inculquée par notre Bienheureux Père, savoir : que les pensées, sentiments et mouvements, quels qu'ils puissent être, ne nous peuvent rendre coupables devant Dieu, à moins que l'on y consente librement.

21. — Les révoltes que la créature souffre en elle-même lui sont laissées par une miséricordieuse disposition de la Providence, pour lui servir d'exercice de fidélité et de pénitence; ainsi, bien loin de nuire, l'âme qui les aura combattues sera couronnée, non pas pour avoir *anéanti* ces pensées, mouvements et sentiments, car cela n'est pas en son pouvoir, mais pour n'y avoir point donné de consentement.

22. — Notre-Seigneur ôte ordinairement aux âmes qui l'offensent volontairement, quoique en choses légères, la suavité de la dévotion, demeurant sèches et arides, sans aucun goût de Dieu en leurs oraisons et exercices spirituels; mais, outre cela, elles contreviennent aux vœux de leur profession qui les obligent de tendre à la perfection. Notre Bienheureux Père a dit qu'une personne qui nourrirait volontairement une imperfection en son âme ne parviendrait jamais à la perfection qu'elle ne s'en soit affranchie.

23. — Une vraie fille de notre Bienheureux Père se présente à Dieu avec un esprit humble et confiant, parce qu'elle sait que la diversité et multiplicité des pensées qui fatiguent son esprit ne dépendent pas de sa liberté, et que tout ce qu'elle peut faire, c'est de prier avec une volonté droite et sincère de plaire à son Dieu, en chassant le mieux possible les distractions.

24. — Il est certain que les distractions se multiplient d'or-

dinaire selon les degrés de la vivacité de l'esprit, et qu'il y a des esprits si agités qu'ils sont distraits tout le temps d'un Office, sans que leur volonté en soit plus coupable que des songes qui leur viennent dans le sommeil. La patience dans ces rencontres, la continuelle aspiration vers Dieu, renouvelée de temps en temps, vaut souvent plus, je veux dire, est plus profitable à l'âme, qu'une attention fort paisible, calme et savoureuse.

25. — Nous devrions prendre toutes nos délices à traiter avec Notre-Seigneur dans l'oraison, et être indifférentes que les siennes en nous fussent de nous donner de la consolation et suavité, ou bien des distractions, des peines ou travaux. Pourvu que son bon plaisir s'accomplisse, il nous doit suffire.

26. — L'essence de la vraie oraison n'est autre que d'être toujours prête à recevoir toutes sortes d'obéissances, et à tenir notre âme unie à la volonté de Dieu, autant qu'il nous est possible : voilà en quoi consiste la vraie oraison.

27. — Je ne sais rien de plus heureux que l'âme intérieure et d'oraison qui sait traiter avec Dieu et s'unir à lui : elle a trouvé, ainsi que nous l'a souvent dit notre Bienheureux Père, la sacrée alchimie, pour changer toutes ses misères en l'or d'une très-ardente charité ; et goûtant les suavités divines, elle expérimente qu'il n'y a rien d'égal à ces délices, de vivre à Dieu et à soi, désoccupée des choses créées.

28. — Quand je parle des grâces et faveurs que Notre-Seigneur communique à ses Épouses, je ne veux pas que vous entendiez seulement les caresses intérieures qu'il donne souvent aux âmes religieuses ; mais bien plus faut-il entendre les croix, les mortifications et les souffrances, car ce sont

là les vraies odeurs que nous devons suivre, et qui nous doivent attirer.

29. — Une âme totalement perdue en Dieu ne veut avoir ni de vertu, ni de perfection, que ce que Dieu veut qu'elle en ait. Elle travaille fidèlement, parce que Dieu le veut, mais elle lui laisse tout le soin de son travail, et ne se met pas en peine de chercher des moyens nouveaux de perfection, ains ne s'applique qu'à bien employer ceux que la Providence lui fournit, et qu'elle lui présente à chaque occasion.

30. — Une âme perdue et anéantie devant Dieu est toujours contente de ce que Dieu fait dans elle et hors d'elle. Tout ce qui lui arrive la satisfait; l'affliction lui plaît, elle la regarde sans se troubler, parce qu'elle dit : J'ai perdu toute consolation dans celle d'être perdue en Dieu; elle ne tient plus à rien, parce qu'elle s'est toute donnée et perdue dans Celui qui doit faire son bonheur et sa gloire, et l'on ne saurait rien lui ôter qu'elle n'ait perdu et voulu perdre elle-même.

AMOUR DE LA VOLONTÉ DE DIEU

ABANDON A SA PROVIDENCE

1er Octobre. — Nous devons vivre de la seule volonté de Dieu. Oh! qu'une âme serait heureuse si elle faisait cette entreprise de regarder et suivre en toutes choses cette divine volonté, car elle jouirait d'une profonde paix en sa résignation, parce qu'en tout elle trouverait cette divine volonté, et l'aime-

rait autant en une chose qu'en une autre, parce qu'elle ne mettrait pas son contentement ès événements, ains en la volonté de Dieu qui les veut et les permet.

2. — Quant à la volonté du bon plaisir de Dieu que nous ne connaissons que par les événements, s'ils sont de quelque prospérité, il faut, bénissant Dieu, nous unir à cette divine volonté qui les envoie; de même devons-nous faire dans l'événement des choses pénibles, qui nous sont fâcheuses au corps et à l'esprit, joignant amoureusement notre volonté à l'obéissance de ce bon plaisir divin, nonobstant les répugnances de la nature ou de l'esprit humain, dont il ne faut tenir nul compte, pourvu qu'avec la pointe de notre volonté nous fassions simplement le très-saint acquiescement à celle de Dieu, disant : « O mon Dieu, je le veux, parce que tel est votre bon plaisir. »

3. — C'est une grande consolation de savoir que rien du tout ne saurait arriver que ce que Dieu voudra, et qu'il voudra tout bien pour nous qui ne voulons que sa volonté; ainsi la santé ou la maladie nous doivent être indifférentes, puisque tout part de cette source d'incomparable miséricorde. Que peuvent donc craindre les âmes qui sont tout à Dieu, puisque rien ne peut leur ravir leur cher trésor et que l'extrémité du mal de cette mortelle vie, qui est la mort, nous donne entrée en la vie bienheureuse?

4. — Dans les temps d'afflictions, surtout des maladies corporelles, où bien souvent le cœur est fort alangouri et ne peut prier, ne vous efforcez pas de le faire, car les simples acquiescements à la volonté de Dieu, faits de temps en temps, suffisent, outre qu'une souffrance portée dans la volonté, avec douceur et patience, est une continuelle et très-puissante oraison devant Dieu, nonobstant les plaintes et inquiétudes de la partie inférieure.

5. — Quand sera-ce que nous savourerons la douceur de la volonté divine, en tout ce qui nous arrivera, n'y voyant que son bon plaisir qui nous départ, avec un amour égal et incompréhensible, les prospérités aussi bien que les adversités, le tout pour notre mieux ?

Habituons-nous à regarder tout ce qui nous arrive dans la volonté de Dieu : toutes choses, grandes et petites, nous viennent de cette part, car c'est un baume précieux que ce divin vouloir, qui nous doit rendre toutes sortes d'événements doux et suaves.

6. — Soyons toujours prête à faire et à souffrir tout ce que Dieu veut de nous, ne disant jamais, *c'est assez* de peines, de mépris et d'abnégation; mais, *me voici* toute soumise et prête à faire votre bon plaisir. Parler ainsi, c'est vivre selon l'esprit, et non selon la partie inférieure qui n'entre point en participation de cette façon d'agir si parfaite.

7. — Il faut tout réduire aux simples acquiescements de vouloir et faire le bien sans ardeur, mais par le seul motif de la volonté de Dieu; et de même, acquiescer amoureusement à cette divine volonté, quand elle aura permis que nous ayons omis quelque bien ou fait quelques manquements, nous résignant même à ce à quoi nous ne pouvons nous résigner si entièrement et généreusement que nous désirons, ou qu'il nous semble que Notre-Seigneur le désire de nous; c'est-à-dire qu'en tous nos biens, nous nous unissions à la volonté du bon plaisir qui les veut; et en nos misères et imperfections, nous nous unissions à la volonté de Dieu qui les permet, et tout cela avec paix et douceur d'esprit.

8. — Préparez votre âme et l'ouvrez devant Dieu, afin qu'il la remplisse de lui-même et de tout ce qu'il lui plaira, soit-il

doux ou amer à notre goût, espérant qu'il nous fera la grâce que sa sainte volonté nous servira de toute consolation.

La vraie paix et tranquillité de cœur consiste à adhérer à Dieu, tournant notre volonté en toutes choses selon la sienne, à ne lui point limiter le temps, mais à attendre celui que sa Providence a destiné pour nous consoler.

9. — Enfin nous sommes à Dieu! Que ce qui sera trouvé bon à ses yeux soit fait; rien n'est si utile pour nous que cette douce volonté de Dieu ni rien de si doux à nos cœurs. Il importe peu de quel mal nous mourions, pourvu que nous montions à la bienheureuse éternité. O sainte Mère des enfants de Dieu, quand reposerons-nous sur votre sein et entre vos bras immortels? Nos âmes devraient défaillir en ce désir; mais non, je me reprends : attendons doucement l'heure que le divin Sauveur a marquée pour nous combler de ce bonheur, et cependant n'ayons qu'un seul désir, celui de lui plaire.

10. — Nous voyons qu'on fait passer l'eau des plus belles sources par des canaux de fer, de plomb et de bois; cette même eau, passant par ces canaux, vient toujours de sa source pour s'introduire aux lieux où on la désire; de même, toutes nos adversités et contradictions viennent de l'agréable et première source de la Divinité; bien qu'elles passent par les créatures, qu'elles nous viennent d'elles comme par des canaux, il ne faut jamais regarder les moyens par lesquels ces eaux amères nous viennent, mais adorer la source d'où elles dérivent, jetant toujours les yeux en Dieu dans nos peines et adversités pour les recevoir de sa main adorable.

11. — Moins nous sentons de capacité en nous, d'autant plus nous devons-nous serrer et attacher à Dieu, nous confiant totalement à son assistance, laquelle il ne manquera pas de nous

donner, pour nous acquitter de notre devoir, si nous sommes remplies de défiance de nous-mêmes, car il est tout assuré que nous ne pouvons chose quelconque de nous; mais c'est la vérité qu'en Dieu toutes choses nous sont possibles.

12. — Nous ne sommes pas assez attentives à cette vérité, que rien n'arrive que par la volonté de Dieu et l'ordre de sa Providence. Que cette vérité nous tienne en repos parmi toutes sortes d'événements, et prenons soin de bien vivre, laissant le soin de notre mort à Notre-Seigneur, comme faisait notre Bienheureux Père.

13. — Dieu nous éprouve par de petites afflictions, afin de nous mieux faire connaître son assistance, et nous donner plus de goût dans l'entier abandonnement que nous avons fait de toutes choses entre les mains de sa Providence. Oh! quel repos et assurance d'être logée sous ce tabernacle! Dieu vous doit suffire pour toutes choses. L'unique bien de l'âme, c'est d'être seule avec son Dieu. Demeurez en cette simplicité et nudité.

14. — Il faut tout perdre plutôt que de manquer à la fidélité que nous devons à Dieu et à notre propre âme. Sa bonté saura bien conserver ce que nous abandonnerons pour lui et nous le multiplier au centuple. Servir Dieu (comme on dit) au péril de tout le reste, c'est régner et s'acquérir les vraies richesses, et s'assurer par les mérites du Sauveur la béatitude éternelle, dont un moment de jouissance vaut mieux que la possession de mille mondes.

15. — Il faut nous contenter de savoir par la raison que Dieu est notre lumière, notre unique prétention, et partant demeurer en un parfait abandonnement de tout notre être entre ses mains, et en esprit de parfaite confiance. L'infinie Bonté

n'est-elle pas notre unique prétention et repos? Quelle autre assurance est-il besoin d'avoir? Demeurons là, toutes abîmées et anéanties. Nous serons bien heureuses de vivre aveugles sans connaissance, ni sentiment aucun.

16. — Quel bonheur si les âmes savaient bien se livrer à Dieu! elles expérimenteraient ses faveurs bien autrement que nous ne faisons. C'est un don très-précieux de la souveraine Bonté, que cet entier abandonnement et remise de vous-même entre ses mains. Puisqu'elle vous a fait la grâce d'être affranchie des réflexions superflues sur vous-même, tenez ferme pour ne jamais laisser embarrasser votre esprit, car c'est l'un des plus grands empêchements qui soient en la vie spirituelle.

17. — Si vous êtes attaquée de la défiance de vous-même, ne vous en étonnez point. Jetez-vous à l'aveugle entre les bras de la divine Providence; dès qu'une fois nos cœurs ne cherchent que Dieu et son bon plaisir, le divin Sauveur les remplit d'une si grande abondance de son Esprit que l'on n'y voit plus que bénédiction et perfection.

18. — Le parfait abandonnement de nous-même entre les bras de la divine Providence, l'acquiescement amoureuse à tout ce qu'il lui plaira faire de nous et de toutes choses, la sainte affection de lui plaire par les actes de toutes les vertus selon les occasions, surtout de la très-sainte charité et humimilité, tout cela est le bois qui entretient le feu sacré du céleste Amour.

19. — Tâchons de parvenir à la totale destruction de nos sentiments humains et à la ruine de la prudence humaine, pour voir d'un œil pur, à la lumière de la foi, la beauté et

bonté des afflictions, des souffrances, des pressures de cœur, des dérélictions et maladies. Le monde ne s'attache qu'à l'apparence et ne va pas jusqu'à voir la moelle cachée sous la douleur de la Croix; il ne voit que l'écorce, qui paraît rude et fâcheuse, mais il ne pénètre point jusqu'au dedans, où l'on goûte plus de plaisir, si l'on aime bien Dieu, que l'on n'en trouvera jamais dans la jouissance des faux et vains contentements que ce pauvre monde peut donner.

20. — Nous serons bien heureuses, si nous nous quittons nous-mêmes par amour et pour accomplir la volonté de Dieu. Nous ne perdrons rien en ce traité, car sa bonté est riche en miséricorde pour tous, mais spécialement pour les personnes qui travaillent à purifier et perfectionner leurs âmes qui lui sont dédiées.

21. — Les vraies servantes de Dieu se doivent toujours tenir disposées, pour recevoir avec indifférence toutes sortes d'événements et la mort même; car, puisque nous sommes assurées que rien ne nous saurait arriver que par sa volonté, cela nous doit servir pour toute consolation, et nous faire bénir Dieu en tout événement.

22. — Servez Notre-Seigneur comme il lui plaît, et tandis qu'il vous tiendra au désert, servez-l'y de bon cœur : il y tint bien ses chers Israélites quarante ans, pour faire un voyage de quarante jours. Soyez là de bon cœur et vous contentez de dire, quoique sans goût : Je veux être tout à Dieu, et jamais point ne l'offenser; et quand il vous arrivera de chopper, comme il sera sans doute, fût-ce cent fois le jour, relevez-vous par un acte de confiance; marchez comme aveugle dans cette divine Providence; croyez qu'elle vous conduira bien.

23. — Le divin Maître vous conduit à un entier dépouille-

ment et anéantissement de vous-même et de toute propre satisfaction; il veut que vous cheminiez comme aveugle sous sa protection et conduite; vous n'avez à faire qu'à suivre fidèlement ses lumières, et vous reposer en sa bonté, car c'est un grand bonheur que le parfait anéantissement de soi-même à la volonté de Dieu. Hélas! c'est l'unique gloire des âmes dédiées au saint Amour : faisons bien cette pratique, et pour cela ne faisons rien selon nos humeurs et inclinations, mais tout selon la raison et la vraie piété, soit en faisant ou souffrant.

24. — Mon Dieu, que je souhaite que par-dessus toutes vues et sentiments, nous soyons toujours amoureusement et humblement soumises à tout ce que sa Bonté veut et voudra à jamais faire de nous, et cela allègrement selon l'esprit! Quand notre esprit est arrêté auprès de lui, ne devons-nous pas nous contenter?

25. — La vraie manière de servir Dieu est de marcher par un chemin que l'on ne connaît point, et lorsqu'il semble que tout est bouleversé sens dessus dessous dans l'âme, pourvu qu'elle demeure fidèle parmi tout cela à la pratique des vertus, elle ne se doit point mettre en peine pour connaître quelle est sa voie, ni même y penser, mais marcher simplement en ce parfait abandonnement et renoncement d'elle-même à Dieu. Oh! que nous sommes heureuses de souffrir, si on le fait avec amour!

26. — Humilions-nous profondément sous la très-sainte main de notre bon Dieu, afin que nous nous laissions conduire dans les voies de son bon plaisir, et ne lui résistions en rien du tout, de ce qu'il lui plaira faire de nous, mais correspondons de notre part à sa grâce, par la suite du bien que sa Providence nous montre dans les occasions. Cette pratique

était infiniment estimée et pratiquée par notre Bienheureux Père.

27. — Oh! que l'état du parfait dénûment est excellent devant Dieu! Ne tenez à rien, qu'à Dieu seul. Qui n'aimera, qui ne se confiera, qui ne se fondra toute entre les bras de la divine Providence, qui nous fait tant de biens? Vraiment, il faudrait être de bronze et du tout insensible. Je ne vous saurais dire ce que mon cœur ressent envers Dieu, pour les grâces qu'il nous fait! Dites, et annoncez continuellement combien Dieu est bon, suave et abondant en ses miséricordes, à l'endroit des âmes qui s'abandonnent et confient entièrement en lui.

28. — Oui, demeurons douces, humbles, tranquilles, en l'état où Dieu nous mettra; en la peine, patienter; en la souffrance, souffrir; en l'action, agir; en la jouissance, jouir humblement, sans penser que nous faisons faute à ceci, à cela, car ce n'est que l'amour-propre qui fait cette réflexion, mais demeurez doucement confuse et abaissée devant Dieu.

29. — Les âmes qui vivent exposées à tout ce que Dieu veut faire d'elles et en elles, sans soin ni désir de chose quelconque, sinon de se tenir proche de lui, et faire et souffrir fidèlement les choses que sa Providence leur présentera dans chaque moment, font en cela une excellente pratique.

30. — Pour ce qui est du document, *ne demandez rien, ne refusez rien,* ce n'est autre chose qu'une parfaite indifférence, non-seulement pour les choses extérieures, mais encore plus pour les intérieures, ne désirant, ni refusant les consolations, suavités, peines, sécheresses, désolations, délaissements et tentations; ne recherchant pas d'être aimée, estimée, ni d'être en cet état ou en cet autre, d'aller par le chemin de celle-ci

ou de celle-là, d'avoir de la satisfaction ou non; enfin, c'est ne vouloir que le seul bon plaisir de Dieu.

31. — C'est le vrai point de la plus haute et sublime perfection que d'être entièrement dépendante et soumise aux événements de la divine Providence. Si nous nous y sommes bien abandonnée, il nous serait indifférent d'être humiliée ou exaltée, en sécheresse, aridité, tristesse et privation, ou d'être consolée par la divine onction et dans la jouissance de Dieu. Bref, nous nous tiendrions entre les bonnes mains de ce grand Dieu comme l'étoffe en celles du tailleur, qui la coupe en cent façons pour l'usage qui lui plaît et auquel il l'a destinée, sans qu'elle y apporte d'obstacle : ains nous endurerions que cette puissante main de Dieu nous coupe, martèle, cisèle, tout comme elle veut que nous soyons faite, pour une pierre propre à parer son édifice, et les afflictions comme les délices ne nous seraient qu'une même chose.

SIMPLICITÉ. — PUR AMOUR

1er Novembre. — La parfaite simplicité consiste à n'avoir qu'une très-unique prétention en toutes nos actions, qui est de plaire à Dieu en toutes choses. La pratique de cette vertu, c'est de ne voir que la volonté de ce grand Dieu en toutes les choses qui nous arrivent, soit prospérité, soit adversité : par ce moyen, aimant cette volonté adorable, notre âme sera toujours tranquille en tout événement, même dans le retardement de notre perfection, ne laissant pas d'y travailler fidèlement.

2. — Les filles de la Visitation doivent avoir une si grande

affection à la simplicité, que si la nature leur dérobait quelque chose en la pratique d'icelle, il faut tout soudain que la grâce leur en fasse regagner promptement les occasions par une sainte et fidèle attention à la pratiquer; et pour cela, nous devons marcher continuellement devant Dieu et devant nous-même.

3. — Nous ne devons avoir que Dieu pour fin de toutes nos actions, et ne chercher en tout ce que nous faisons que l'accomplissement de sa volonté toute sainte, tout aimable, ainsi que notre Bienheureux Père nous l'a enseigné, nous disant que c'est le caractère et la marque des vraies filles de la Visitation.

Il n'y a rien qui nous rende plus semblable à Dieu que la simplicité : qui l'a vraiment est parfait.

4. — Notre grand soin pour acquérir la perfection doit être un soin qui ne soit point soucieux, ains doux et amoureux, attendant ses fruits avec une patience sans limites, et de la seule grâce de notre bon Dieu, nous confiant qu'il nous les donnera, quand il sera requis pour sa gloire.

5. — Notre-Seigneur a plus agréable notre soumission dans les soulagements qui sont requis à notre corps et à notre esprit, que toutes ces petites appréhensions de ne pas faire assez. Dieu ne veut que notre cœur : notre inutilité et impuissance lui agréeront davantage, quand nous les chérirons pour l'amour et révérence que nous portons à sa très-sainte volonté, que si nous nous brisions et fissions de plus grandes œuvres pénales. Enfin, le haut point de la perfection gît à nous vouloir comme Dieu veut que nous soyons.

6. — La vraie dévotion consiste principalement à s'abandonner à Dieu, et donner entièrement soi-même, avec tout ce

qui en dépend, et après cela, lui laisser le soin de tout ce qui nous regarde, n'en ayant point d'autre que de nous remettre et abandonner continuellement et sans aucune réserve à son bon plaisir.

7. — O Dieu ! quel bonheur à une âme de n'avoir, au milieu de ses désolations et afflictions, autre soutien que celui de son Dieu, par la foi nue et simple ! Notre souverain bien est en sa volonté toute sainte. Qu'il nous mène donc par les voies de crainte ou d'espérance, selon qu'il lui plaira : il nous sera tout un, car en l'un et en l'autre nous ne voulons chercher que son bon plaisir, sans nous amuser à regarder le chemin par lequel il nous conduit.

8. — L'âme simple bannit et ne veut point avoir tant de réflexions ni sur le passé ni sur l'avenir, ni même sur le présent; mais à chaque occasion, elle demande conseil à Dieu en élevant sa pensée à lui; car nous devons prendre toutes nos délices à traiter avec Notre-Seigneur, et devons être indifférentes que les siennes, en nous, soient de nous donner de la consolation ou désolations, des distractions, des peines ou travaux; pourvu que son bon plaisir s'accomplisse, il nous doit suffire.

9. — Une fille ne serait pas simple, qui aurait son extérieur bien composé et tout son intérieur dissipé, ni celle qui ferait toutes ses actions pour les yeux des créatures et non pour Dieu seul, qui est et doit être l'unique objet de l'âme simple, laquelle ne prétend, en tout ce qu'elle fait, que l'accomplissement du bon plaisir de Dieu. La simplicité forclôt toute subtilité et recherche de nous-même, toute composition et multiplicité de pensées et d'actions inutiles. C'est une certaine candeur qui nous montre telle au dehors que nous sommes au dedans, éloignée de toute finesse, cachette et de toute équivoque.

10. — Le cœur qui est parfaitement conforme aux volontés de Dieu peut dire qu'il a trouvé le moyen d'unir et ramasser toutes les vertus ; car, qu'est-ce que Dieu veut de nous, sinon que nous aimions et pratiquions l'humilité, la patience, la charité, et toutes les autres vertus nécessaires à la sanctification?

11. — La vraie et solide vertu est de ne s'attacher qu'à Dieu, de ne vouloir que Dieu, de ne chercher que Dieu et de ne dépendre que de lui, et le servir constamment et persévéramment en quelque état qu'il nous mette, soit que nous soyons en prospérité ou en adversité, en consolation ou désolation, en santé ou en maladie, en sécheresse ou suavité, car le défaut de goût et de plaisir aux bonnes actions que nous faisons n'ôte point ni le pouvoir d'en faire, ni le mérite d'icelles; au contraire, elles sont plus agréables à Dieu lorsqu'il y a moins du nôtre, parce qu'alors nous agissons plus purement pour Dieu qui cache ses trésors dans l'abîme des tribulations.

12. — Le fruit de la perfection chrétienne et religieuse est de s'abandonner toute à Dieu et de se reposer entre ses bras comme un enfant sans souci. Non, ma fille, n'appréhendez jamais rien et n'occupez pas votre esprit aux réflexions, quelques bonnes apparences qu'elles puissent avoir; faites avec fidélité ce que Dieu vous présentera en chaque moment et lui laissez le soin du reste : cette pratique vous apportera une grande paix et liberté d'esprit.

13. — Toute notre vie et nos exercices étant pour l'exaltation de la sainte Église, le salut du prochain et notre union avec Dieu, il ne se faut pas mettre en peine de faire aujourd'hui ce que nous faisons pour la sainte Église, et demain pour les infidèles, ni moins dresser nos intentions pour faire chaque exercice pour ceci ou cela; non, mes chères filles, contentez-

vous des exercices qui nous sont marqués, et faites-les bien sans vous en imposer de nouveaux et extraordinaires. L'esprit humain est tant amoureux de ces inventions que c'est chose étrange ; croyez-moi, faisons ce qui nous est marqué et qui nous a été enseigné par notre Bienheureux Père, et nous satisferons assez à l'obligation que nous avons *d'aider par prières et bonnes œuvres la sainte Église et le salut du prochain.*

14. — Cette diversité d'état intérieur où vous vous trouvez est excellente, car cela tient l'âme plus dépouillée et plus saintement unie à son Dieu, en quoi consiste tout notre bonheur. Je vois aussi que les souffrances ne vous manquent pas : tenez cela pour une nouvelle grâce, car c'est le creuset dans lequel Notre-Seigneur vous épurera entièrement. Toute votre correspondance intérieure ne doit être que simplicité et délaissement ; et l'extérieure, humilité, douceur et suavité.

15. — L'âme qui aime sa perfection d'un amour sincère ne doit point désirer ceci ou cela, quelque saint qu'il soit, mais recueillir et unir tous ses désirs dans la seule volonté de Dieu, parce qu'il y a bien plus de perfection et de sainteté à dire de grand cœur avec saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* qu'à faire des miracles, à être ravie en extase, et à se voir élevée jusqu'au troisième ciel. Il n'y a rien qui puisse mettre une âme en assurance, ou la rendre juste, que cette mort de la volonté propre. Tandis que l'âme manquera de le faire, qu'elle sache qu'en matière de perfection elle n'a fait aucun progrès considérable devant Dieu.

16. — L'âme qui est vraiment simple et dévote ne s'appuie que sur le secours de la grâce, et demeure aussi étroitement unie à la volonté de Dieu dans la pauvreté que dans l'abondance, dans la désolation que dans la consolation. Dans tous

les événements cette âme se trouve également paisible et contente de Dieu, soit qu'il dispose de ses jours et de ses moments contre son gré ou selon ses inclinations : tout lui est indifférent, pourvu que le bon plaisir divin vive et règne en elle.

17. — Retenez bien ceci : Allez à Dieu de bon cœur et de bonne foi, avec plus de simplicité que de subtilité. Dans les doutes raisonnables qui vous viendront sur quelques sujets considérables, demandez avis avant que de rien faire; mais pour le reste, où vous ne voyez rien d'opposé aux instructions qu'on vous a données, allez votre chemin avec l'intention résolue de plaire à Dieu, sans écouter vos craintes; car si vous y prêtiez une fois l'oreille, ce ne serait jamais fait.

18. — En l'état d'impuissance, de ténèbres et de tentations, l'âme simple, à la façon de notre Bienheureux Père, se laisse très-simplement à la merci de la divine miséricorde, par un simple acquiescement à tout ce que sa Bonté voudra faire d'elle, sans le vouloir même sentir ni en faire l'acte; ains avec la suprême pointe de l'esprit elle se borne à résister au mal en méprisant ce qu'il suggère, et garde ainsi la paix, se contentant de savoir que Dieu est son Dieu, et que rien ne lui arrivera qui ne parte de son Cœur adorable, infini en bonté, puissance et amour.

19. — Les tentations servent d'aiguillon à la vertu : celles qui en sont travaillées doivent prendre des ailes de colombe et voler aux pertuis de la pierre angulaire, ès plaies de Jésus-Christ, se tenant là à recoi, sans regard, sans dispute, et sans répondre un seul mot. Bref, les vertus sont une chaîne mystique qui doit être tissue par la prudence, les voies de laquelle il faut demander à Dieu, comme notre Mère la sainte Église nous enseigne : mais pour la bien pratiquer, on doit mêler dix mille onces de simplicité avec une de prudence.

20. — J'aime mieux que l'on se tienne simplement attentive à recevoir tout ce qui nous arrive de la main de Dieu, selon l'ordre que sa Providence nous présente les choses, que d'occuper continuellement son attention à choisir ce qui nous mortifie le plus. Mais s'il y a quelques rencontres esquelles il faille choisir, alors il faut prendre ce qui répugne le plus; car, à mesure que nous nous vidons de nous-même, Notre-Seigneur nous remplit de ses dons et de sa grâce.

21. — *Une seule chose est nécessaire,* qui est d'avoir Dieu; plus nous le possédons nûment et simplement, plus nous sommes forts. Contentons-nous donc de le posséder par les saintes et invariables résolutions d'être toute sienne et de ne jamais l'offenser à notre escient : travaillons ainsi par la pointe de l'esprit, c'est-à-dire sans goût, sans plaisir, joie ni consolation, et cela vaudra mieux que si nous versions des larmes de suavité.

22. — Une seule action de vertu, faite avec le seul motif de la foi nue et simple, vaut mieux que mille faites par les sentiments de Dieu. Notre chemin, c'est la croix; ne sommes-nous pas bienheureuses de cheminer avec notre saint Époux, la croix sur le dos, et dans le cœur le pur amour de sa sainte volonté?

23. — O Dieu! que la simplicité est admirable, et qu'une âme qui marche simplement marche assurément! Quand il semble que tout est perdu, que tout est renversé sens dessus dessous, c'est alors qu'il faut, comme Abraham, *espérer contre l'espérance,* et se confier que Dieu pourvoira et aura soin de tout, et demeurer ainsi en paix et en repos dans la divine Providence de notre bon Père céleste.

24. — Pour avoir la simplicité de vie, il faut être simple en

toutes choses, comme aussi en ses affections, volontés, intentions et prétentions. Dieu est le trésor de l'âme pure et fidèle; quand donc elle a trouvé son trésor, qu'elle en jouisse sans désirer autre chose.

25. — Plus les choses de Dieu sont simples, paisibles et éloignées des sentiments sensibles aux sens même intérieurs, plus elles sont excellentes.

26. — La conversation des Épouses de Jésus-Christ doit être toute simple, tout innocente, toute pure et tout angélique, comme devant toujours être dans les cieux et avec Dieu même. Ainsi, à l'imitation des anges, une vraie religieuse ne doit respirer que pureté et simplicité, mais une simplicité qui ne vise qu'à contenter Dieu, et à dire en toute occasion : *Dieu seul, Dieu seul!*

27. — La parfaite simplicité n'est autre que le pur amour qui ne peut rien souffrir dans le cœur qu'il possède qui ne soit pour Dieu, et l'âme qui en est vivement touchée n'adhère plus à la nature.

28. — L'âme vraiment simple ne regarde que Dieu en tout ce qu'elle fait et se tient toute resserrée dans elle-même, pour s'appliquer à la seule fidélité de l'amour de son souverain Roi, par l'observance de ses devoirs, sans épancher ses désirs à chercher des moyens de faire plus que cela.

29. — L'âme qui possède la parfaite simplicité croit ne rien faire, et, de cette manière, sa sainteté est cachée à ses yeux et à sa connaissance. Dieu seul la voit et se plaît dans cette divine simplicité, par laquelle elle ravit son Cœur, en s'unissant à Lui par un amour tout pur, tout simple et tout fidèle. Une telle âme

jouit d'une paix toujours tranquille; elle peut dire qu'elle est libre pour s'élever au-dessus de soi, par la possession de l'union divine.

30. — C'est une chose inimaginable que l'amour dont la souveraine Bonté entoure les âmes simples qui se donnent et se complaisent à sa merci, et qui n'ont point de plus grand souhait que de faire tout ce qu'elles peuvent et pensent être agréable à ce bon Dieu, lui laissant le soin de tout ce qui les concerne pour en faire au temps et à l'éternité selon son bon plaisir.

ESPRIT DE L'INSTITUT

1er Décembre. — L'esprit de l'Institut n'est autre que celui de Notre-Seigneur, vraiment humble, vraiment simple, droit, sincère et joyeux dans la sainte innocence et liberté. Il n'y a que les humbles qui glorifient et honorent Dieu comme il faut, parce que, reconnaissant que d'eux-mêmes ils ne sont rien, ne peuvent rien de bon, ils rendent à Dieu la gloire et l'honneur de tout ce qu'ils font de bien, connaissant et confessant qu'il est la source et l'origine de toutes grâces et vertus, et Dieu se plaît de faire de grandes choses par les âmes humbles et vraiment humbles de cœur.

2. — L'esprit de notre Congrégation est un esprit de douceur, de petitesse, de simplicité et pauvreté; il ne s'en faut point départir, ains y assujettir tellement nos inclinations, qu'elles nous portent même au mépris du monde et de nos

propres intérêts, et que la douceur et l'humilité surnagent toujours entre nos paroles et actions, par une affabilité généreuse, sans composition ni affectation, et pour cela il ne faut qu'être humble et naïve.

3. — Les desseins de Dieu, en établissant la Visitation, ont été que nous fussions petites et véritablement humbles. Si nous ne sommes telles, nous anéantirons les desseins de son Cœur amoureux, et nous privera des grâces qu'il nous a destinées, si nous ne correspondons par l'amour de la bassesse. Ainsi, quand le monde nous méprisera, ne nous contentons pas de recevoir ce mépris comme gage très-aimable de la bonté et Providence divine, mais encore comme chose très-convenable et très-propre à notre petitesse.

4. — Nous devons regarder l'éclat de notre Institut et l'estime que l'on en fait, non en nous, mais en celui duquel Dieu nous a fait naître et d'où il provient, et ne nous jamais départir, pour tout l'éclat du monde, de l'amour de notre petitesse, vileté et abjection.

5. — C'est une chose grandement mauvaise en une religieuse de la Visitation, que l'amour de sa propre réputation et la crainte que quelques grains d'icelle ne nous en soient ôtés, parce que cela prouve un manque d'abandon à la Providence de Dieu, sans la permission de laquelle rien ne nous saurait arriver. L'essence de l'humilité consiste à avoir une volonté entièrement soumise à la volonté de Dieu.

6. — Toutes les filles de la Visitation sont obligées, par leur vocation, de chercher en toutes occasions leur humiliation et abjection; car Dieu ne favorise que les humbles et ceux qui se confient entièrement en lui. La plus grande abjection et vileté

qui puisse être en une âme après le péché, c'est d'être sans vertus.

7. — Il ne faut point nous exalter ni louer au-dessus des autres (Ordres), ni même à l'égal des autres, mais confesser franchement que la Visitation est, en sa naissance, des dernières en l'Église de Dieu, aussi n'y est-elle que comme une petite violette de mars, qui n'a nul éclat en sa couleur, mais qui ne cesse et ne cessera jamais, Dieu aidant, de rendre une très-suave et agréable odeur à son divin Créateur, tandis qu'elle demeurera dans la connaissance et amour de sa bassesse et abjection.

8. — La vraie dévotion des filles de cet Institut consiste dans cet esprit de force et de générosité qui nous fait opérer selon l'esprit de la grâce, nous faisant puissamment mortifier toutes nos tendretés, nos humeurs, passions et inclinations, et qui nous rend constantes et fidèles parmi les dégoûts, sécheresses, tentations et répugnances, afin de faire régner la raison et la volonté de Dieu au-dessus de tout cela.

9. — La perfection solide et puissante que Dieu requiert de nous, c'est une patience exercée parmi les injures, souffrances et contradictions; une humilité vraie et profonde pratiquée parmi les humiliations, abjections et mépris; une douceur et égalité d'humeur dans l'inégalité des sentiments, des événements, multitude d'affaires et tracas; une obéissance prompte et simple accomplie parmi les répugnances, dégoûts et difficultés, et ainsi des autres vertus.

10. — Notre Bienheureux Père disait que le grand moyen de prendre l'esprit de notre vocation était de bien pratiquer les instructions qui sont en icelle, et vous savez que les principales

sont l'humilité, l'anéantissement de soi-même, et la sainte simplicité, qui retranche toutes sortes de vanités et propres recherches de satisfactions de soi-même. Si vous pratiquez bien cette sainte vertu d'humilité, elle paraîtra en toutes vos actions et paroles ; et surtout je vous désire, mes chères Filles, la simplicité qui est l'ornement des Filles de la Visitation ; car, pour vous dire ce petit mot en passant, je souhaite que ces saintes vertus reluisent en nos esprits, paroles et actions, et qu'il n'y ait rien qui ressente le bien dire, le bien écrire, le bien parler, et telles autres choses bien polies; voire, je désire que nous paraissions plutôt grossières en toutes ces choses-là, que gentilles d'esprit.

11. — J'estime grandement la pratique intérieure des vertus qui ne sont connues que de Dieu; ce sont les meilleures pour nous, qui devons être toutes cachées aux yeux du monde; c'est en cet amour intérieur seul et en la parfaite douceur et simplicité que nous devons exceller, c'est-à-dire nous approfondir de plus en plus en notre petitesse, et en l'anéantissement de notre propre jugement et volonté, et enfin de tout ce qui nous est propre.

12. — Si Dieu veut que nous demeurions douces, tranquilles et toutes soumises à sa volonté; que nous soyions des plus petites et humbles religieuses de son Église, qui nous peut mieux servir à cela que les mépris qui ne nous manquent pas, et qui n'ont jamais manqué aux commencements des plus saintes Institutions? rien ne doit être plus cher; n'est-ce pas notre esprit que d'aimer les mépris et la bassesse?

13. — Ce que je désire spécialement aux Filles de cette petite Congrégation, c'est une grande fidélité pour servir amoureusement notre bon Dieu, par l'exacte observance de toutes

les choses de l'Institut, une douceur cordiale pour aider et supporter le prochain suavement, et une entière dépendance en la conduite de la divine Providence sur nous et sur toutes choses, nous unissant amoureusement à la volonté de son bon plaisir dans tous les événements, et cette pratique nous sera d'autant plus utile, qu'elle nous conduira au sacré recueillement et à la familiarité avec Dieu.

14. — C'est une grande perfection de se tenir dans une grande bassesse et dans cette pratique de la véritable humilité. Notre Bienheureux Père dit que les Filles de la Visitation sont appelées à la plus haute perfection qui se puisse trouver ici-bas, parce que l'Institut les porte à la plus profonde humilité et anéantissement qui se puissent pratiquer. *Cette vertu en est l'âme et la vie.*

15. — Tenons-nous amoureusement cachées sous les larges feuilles de notre petitesse et abjection, et à ne vouloir paraître en chose aucune. C'était le grand sentiment de notre saint Fondateur, que nous fussions grandement amoureuses de notre petitesse, et pour cela il nous donne ce saint document de parler toujours bassement de notre Congrégation, sans exagération de louanges, sans comparaison aux autres Ordres.

16. — L'esprit de la Visitation est d'une haute perfection, laquelle est d'autant plus excellente qu'elle est plus intime; ce n'est autre chose qu'une mort de la nature, pour établir solidement le règne de la grâce, et voilà une perfection d'amour à quoi nous devons tendre, en s'adonnant à la perpétuelle observance de ces règles.

17. — Vous savez bien que la perfection de la Visitation

n'est pas fondée sur des choses extraordinaires, mais sur des solides et vraies vertus : la profonde humilité, la douce charité, le cordial support, la prompte et simple obéissance, la sincérité envers les supérieurs, la franche accusation de ses fautes, la suave et douce conversation, et l'attention à la présence de Dieu.

18. — Tant que l'union, le recueillement et la simplicité régneront dans l'Institut, tout ira fort bien. Pourvu que nous nous tenions bien petites, Dieu ne manquera pas de se glorifier en notre bassesse; je crains tant la perte de cet esprit, et que nous n'aimions que le haut bout à l'avenir, que je me voudrais fondre pour empêcher ce mal.

19. — Je demande incessamment à Notre-Seigneur, de toutes les forces de mon âme, la vraie grandeur pour les Filles de la Visitation, qui est la très-sainte petitesse et le vrai anéantissement, et rien de tout ce que le monde estime grand et éclatant. Que vos affections se tiennent dans l'Institut, car tout y est, je dis tous les plus excellents moyens de la perfection. Dieu nous fasse la grâce de ne les point chercher ailleurs; c'est ce qui remplira vos cœurs de son saint amour.

20. — Si nous savions l'humilité que Dieu requiert des Filles de la Visitation, et combien les âmes qui s'élèvent et font parade de vanité contrarient l'esprit de Dieu, nous demanderions que le feu du ciel pût consumer celles qui y contreviendraient.

Je voudrais pouvoir graver cette maxime de mon sang, qui maintiendra, si elle est observée, tout l'Institut en union et conformité.

21. — Plût à Dieu que l'on me perçât les lèvres d'un fer

rouge, et qu'à jamais la bouche des Filles de cette Congrégation fût fermée à la moindre parole contre l'humilité, rien n'étant plus capable d'abréger mes jours que de voir la vanité entre elles!

22. — Ne nous réjouissons nullement des bons accueils qu'on fait à notre Institut; mais humilions-nous et en glorifions Dieu; car être vraie Fille de SAINTE-MARIE, c'est estimer le mépris et mépriser l'honneur. Hors l'humilité solide, il n'y a que des ombres et simples images de vertu.

23. — Ce que nous devons ambitionner, c'est l'humilité et l'amour de notre propre abjection. Je supplie toutes nos chères Sœurs de mettre leur unique gloire et satisfaction en cela, et d'avoir toujours devant les yeux ce que notre Bienheureux Père a tant de fois dit, que pendant que nous conserverions l'affection à la petitesse et abjection, les bénédictions de Dieu abonderaient sur nous, et que sitôt que nous nous élèverions par-dessus les autres, les grâces cesseraient.

24. — Si nous lisions et pratiquions fidèlement nos règles, que nous serions heureuses! Elles nous guériraient de tout. C'est notre voie: cheminons-y sans nous en détourner, quelques difficultés qui nous puissent arriver. Si nous cherchions bien dans ce petit livret, nous y trouverions tous les remèdes.

25. — Oh! que bienheureuse est l'âme qui peut dire en vérité à Dieu: Vous savez que tous les manquements que je fais contre ma règle, c'est par pure faiblesse et infirmité, et non volontairement, car c'est chose assurée que ces manquements-là ne nous feront pas grand mal. Mais une âme qui en ferait volontairement et fréquemment, quoique légers, je vous assure

qu'elle serait en disposition de faire de grandes fautes, si elle en avait l'occasion.

26. — Notre excellence est de voir la volonté de Dieu en toutes choses et de la suivre. Cette vie cachée nous conduit à l'union divine, à la séparation de toutes les choses créées, et à une parfaite pureté de cœur qui plaît infiniment à Dieu. Sa Bonté ne nous a ainsi cachées au monde que pour nous faire vivre de lui et en lui.

27. — Pour avoir la perfection que Dieu demande de nous en notre vocation, il faut être parfaitement mortifiée de corps, de cœur et d'esprit, ne chercher plus ses propres intérêts, se perdre entièrement soi-même, et ne rien vouloir que Dieu seul.

28. — Enfin, l'esprit de l'Institut est un esprit droit, épuré, sincère; un esprit qui ne cherche que Dieu, qui tend perpétuellement à l'union de son âme avec Dieu, qui est indépendant de toutes choses hors de Dieu et de son bon plaisir, qui vit par-dessus soi-même, qui ne vit qu'en Dieu, qui aime Dieu et le prochain, qui ne s'amuse point à tant de niaiseries de vouloir être aimée, caressée, estimée.

Bref, la perfection intérieure de laquelle nous faisons profession, et qui nous doit être en singulière recommandation, consiste en la pratique exacte du dernier document que notre Bienheureux Père nous a laissé et inculqué mille et mille fois par ses paroles et par ses écrits : *Ne demandez rien, ne refusez rien.*

29. — Si les Sœurs de notre Congrégation sont bien humbles et bien fidèles à Dieu, elles auront le Cœur de Jésus, leur Époux crucifié, pour demeure et séjour en ce monde, et son palais céleste pour habitation éternelle.

30. — J'ai eu une lumière d'esprit fort grande, que sa divine Bonté accordait à ce cher Institut un grand don de vie intérieure, cachée et souffrante amoureusement avec Jésus en croix; mais que les grâces préparées aux âmes fidèles seraient, comme les grâces du Fils de Dieu (à proportion de notre néant), cachées en Dieu, et leur manifestation pour l'éternité. Enfin c'est mon sentiment, comme c'était aussi celui de notre Bienheureux Père, *que Dieu voulait que les Filles de cette Congrégation fussent les adoratrices et imitatrices des bassesses de son divin Fils et de sa vie parfaite, intérieurement toute cachée en Dieu et toute commune devant le monde.*

31. — En somme, on ne saurait mieux définir l'esprit de l'Institut qu'en rappelant ces paroles qui résument celles de notre Bienheureux Père : « Les Religieuses de la Visitation qui seront si heureuses que d'observer leurs règles fidèlement, pourront véritablement porter le nom de FILLES ÉVANGÉLIQUES, établies particulièrement en ce dernier siècle pour être les imitatrices des deux plus chères vertus du SACRÉ COEUR du Verbe incarné, la douceur et l'humilité, qui sont comme la base et le fondement de leur Ordre, et leur donnent ce privilége particulier et cette grâce incomparable de porter la qualité de FILLES DU COEUR DE JÉSUS. »

QUELQUES POINTS DE LA VIE RELIGIEUSE

EXPLIQUÉS PAR

SAINT FRANÇOIS DE SALES

RECUEILLIS PAR

SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT DE CHANTAL[1]

DU CHOIX DES SUJETS

DE L'INSTRUCTION ET DE L'ÉDUCATION RELIGIEUSE DES NOVICES.

Quant à la réception des filles, faites en cela ce que la conscience vous dicte. L'exclusion des difformités corporelles est tout à fait contre mon esprit et sentiment; quiconque se laissera gouverner par la prudence humaine et naturelle gâtera la charité. Mais il faut tout à fait éviter de recevoir des filles avant l'âge, car Dieu n'a pas élevé votre Institut pour l'éducation des petites filles, ains pour la perfection des femmes et filles qui, en âge de pouvoir discerner ce qu'elles font, y sont appelées; et non-seulement l'expérience, mais la raison nous apprend

[1] Extraits d'une copie faite par les contemporaines de la Sainte, d'après un ancien manuscrit dont elles expliquent ainsi l'origine : « Notre digne » Mère désirant réunir les plus beaux et utiles avis que notre Bienheureux » Père nous eût donnés, tant en général qu'en particulier, elle lisait fort » soigneusement les mémoires que chacune de nous en avait faits, et mar» quait ceux qu'elle croyait être plus particulièrement propres à sa chère » Congrégation et qui faisaient voir les intentions du Bienheureux pour la » perfection d'icelle Il y avait une Sœur qui en faisait un recueil; mais

que les filles si jeunes, étant réduites sous la direction d'un monastère, qui est ordinairement trop disproportionnée à leur enfance, le haïssent et prennent à contre-cœur; et si elles désirent par après de prendre l'habit, ce n'est pas le vrai et pur motif que requiert la sainteté de l'Institut. La curiosité, la liberté, la présomption de l'esprit fondée sur les talents naturels de bien et proprement parler, avec la sensualité, en perd plusieurs. En somme, le jugement est une partie rare, toujours accompagné de mûreté et d'humilité.

On doit mettre une fille hors du monastère pour ne vouloir observer le silence, parce que ce serait obstinément troubler et renverser l'ordre et la Congrégation, et mépriser le Saint-Esprit qui a ordonné le silence ès maisons religieuses. Toutes les religions expulsent pour les désobéissances, pour peu qu'elles soient affectionnées et entretenues.

Rien n'est petit en religion, et qui méprise les petites obéissances viendra bientôt à mépriser les grandes; celles qui sont fortes à leur propre jugement le seront bientôt à leur propre volonté. Si quelques novices se rendaient incorrigibles, même aux plus petites choses, cela serait très-mauvais. On peut demander congé à la supérieure de les éprouver, et il est toujours mieux de le faire. Il y a des esprits qu'on a bien de la peine à connaître; on peut retarder leur profession, afin de les mieux approfondir, et dire ensuite simplement et véritablement ce que Dieu vous inspire au chapitre. Il se trouve peu de filles qui ne soient opiniâtres, et quand on en fait rencontre d'une qui ne le soit pas, il la faut tenir bien chère.

» comme cela était long et qu'elle s'en trouva fatiguée, notre digne Mère se » mit à l'écrire elle-même, et continua pendant plusieurs jours de suite, » jusqu'à ce que la chose fût presque achevée, disant à la Sœur : *J'aime » mieux m'incommoder que de vous incommoder; et, d'ailleurs, je ne suis » point incommodée de faire les choses qui servent à l'Institut ou qui re- » gardent notre Bienheureux Père.* » (Archives du 1er monastère de la Visitation d'Annecy.)

Voyez-vous, il faut du temps pour mortifier les passions et inclinations; ainsi, il faut avoir patience avec soi-même, de même qu'avec les novices. Quand on voit qu'elles s'amendent, elles font voir qu'elles ne veulent pas demeurer incorrigibles; mais si elles font plus d'état de leur propre esprit que de la direction qu'on leur donne, et qu'elles se rendent incorrigibles, si cela est, je ne leur donnerais pas ma voix. Il ne faut pas tant regarder à ce que les filles disent qu'à ce qu'elles font. Quand elles veulent quitter l'habit, je ne voudrais pas les retenir, ni prescrire aucun temps pour les renvoyer. Je voudrais avoir un peu de patience pour voir si leur dégoût se passerait. Les esprits politiques font plus de mal à la religion que les démons.

Je favorise le parti des infirmes, et pourvu qu'elles soient humbles et se reconnaissent obligées à la charité, il les faudra recevoir. Vous ne devez pas éconduire aussi les filles repentantes. Qu'une fille soit de tant mauvais naturel qu'on voudra, mais quand elle agit, en ses essentiels déportements, par la grâce, elle est digne d'être recueillie avec amour et respect comme temple du Saint-Esprit. Il ne faut pas recevoir les riches pour le chœur parce qu'elles sont riches, mais parce qu'elles ont le talent d'y servir, et si elles ne l'ont pas, ou qu'elles soient faibles, vieilles ou maladives, faites-les associées; si elles sont fortes, on les pourra employer au service de la maison, ou du moins coopérer aux domestiques. Si quelque considération les fait mettre parmi les *associées,* comme serait leur délicatesse ou la bonté de leur esprit, cela les rendrait habiles à servir de supérieure. Et les pauvres ne doivent être rejetées, mais pourtant il faut avoir quelque égard aux charges de la maison, autant que la sainte prudence et la grande confiance en Dieu le dicteront.

Ne recevez pas légèrement les filles; mais selon que la prudence vous enseignera, ou de différer ou de se hâter, faites-le,

et si elles s'en vont ailleurs, Dieu les veuille conduire et en soit loué.

N'entreprenez que doucement, selon la petitesse des moyens que vous verrez vous pouvoir arriver; et pour les choses nécessaires, Dieu ne vous abandonnera point.

En la réception des filles, je préfère infiniment les douces et humbles, quoiqu'elles soient pauvres, aux riches moins humbles et moins douces.

J'aime les âmes indépendantes, vigoureuses, et qui ne sont point femmelettes, car cette si grande tendreté brouille le cœur, l'inquiète, et le distrait de l'oraison amoureuse envers Dieu, ce qui empêche l'entière résignation et la parfaite mort de l'amour-propre. Je suis le plus affectif du monde, et il m'est avis que je n'aime rien du tout que Dieu et toutes les âmes pour Dieu.

[1] Les personnes qui quittent le siècle un peu tard, on doit savoir, s'il se peut, ce qui a touché le cœur de ces personnes, et qui les a déterminées à prendre un tel parti; ce qui a subsisté plus longtemps, ce qu'on n'a pu éteindre, quoiqu'on l'ait combattu; ce qu'on a eu plus de regret de quitter, à quoi l'on a tenu plus longtemps, de quoi l'on s'est senti plus effrayé, les principales fautes où l'on est tombé, les périls où l'on s'est trouvé, les occasions où le secours de Dieu a été plus évident. Les personnes qui entrent dans les monastères, après avoir connu le monde, balancent les bonnes dispositions et les facilités qu'elles y apportent, par des obstacles et des défauts qui demandent aussi une étude particulière : elles sont blessées des

[1] Les conseils renfermés dans les pages suivantes semblent avoir été donnés par saint François de Sales à une maîtresse des novices; les Annales de l'Ordre rapportent en effet que le Saint prit lui-même la peine de former à la conduite des âmes les Sœurs qui se succédèrent dans cette charge au premier Monastère d'Annecy, et tout particulièrement aux Mères de Bréchard, de Châtel, de Monthoux, et Marie-Marguerite Michel.

petites observances, et des choses qui n'ont pas une liaison assez visible avec la loi de Dieu; les imperfections de leurs sœurs les scandalisent, les dégoûtent, leur font perdre l'idée qu'elles avaient d'un monastère; elles s'ouvrent avec plus de peine, et demandent une vertu sans défaut pour accorder leur confiance. Elles sont portées à juger de tout, et plus de leurs supérieures que de tout le reste; l'amour de leur liberté et de l'indépendance subsiste longtemps, et leur rend le joug de l'obéissance pénible; elles s'accoutument difficilement à une conduite où l'on ne montre que la loi et jamais la raison ni le motif; elles s'estiment, et veulent être estimées; elles ont beaucoup d'opinion de leur esprit, de leur savoir, de leur vertu, et rien ne les blesse tant que l'humiliation. Le remède à ces maux, c'est d'avertir qu'il y a dans les plus saintes retraites des choses qui, pouvant affaiblir les personnes qui sont déjà faibles, augmentent la foi, la vigilance dans celles qui connaissent la fragilité humaine, et le dessein que Dieu a de ne guérir ses élus que lentement, et d'éprouver la force des uns par la faiblesse des autres; de les plaindre quelquefois de ce qu'elles ne comprennent pas assez que le sacrifice de l'obéissance serait peu de chose, si les personnes à qui l'on doit obéir étaient parfaites, et de ce qu'elles ne voient pas encore combien des pratiques simples en apparence sont propres à guérir l'enflure d'une sagesse qui n'est devant Dieu que folie; de les porter à avouer l'éloignement qu'elles ont pour tout ce qui les humilie; de traiter avec bonté celles qui font un aveu sincère de leur orgueil, de leur désir de plaire et d'être approuvées. On emploie ensuite avec plus de succès les vérités fortes, parce qu'on a gagné le cœur et convaincu l'esprit, et une vertu médiocre suffit, pour respecter une grande charité, quand elle est connue, quoiqu'elle ne soit pas indulgente.

Les novices qui entrent fort jeunes dans les monastères ont plus de simplicité et d'innocence, mais elles ont aussi plus de

légèreté, et si l'on se contente de les former aux exercices de la dévotion, sans leur donner une solide instruction, leur piété s'affaiblira à mesure qu'elles s'avanceront en âge, leur docilité ne durera qu'autant que l'enfance, et le moindre dégoût dans leur état sera capable de les faire repentir de l'avoir embrassé, car on ne doit presque point compter sur les sentiments de piété qui paraissent quelquefois si vifs et si tendres dans les jeunes personnes; ils sont rarement sincères; le désir d'être approuvée en est souvent le principe, et quand ils en ont un meilleur, ils sont si faibles, que tout est capable de les faire évanouir, si la lumière, et une vive persuasion de la vérité, ne les affermissent.

A la vérité, il y a peu de monastères qui n'aient quelque grand exemple de vertu, mais la plupart des sujets sont faibles, et n'ont rien de grand, ni d'élevé. La source de ce mal est que l'on devient religieuse sans être véritablement chrétienne. On connaît son Instituteur, ses Constitutions, et l'on connaît peu Jésus-Christ et son Évangile; on a prétendu devenir parfaite en un jour, avant même que d'être bien instruite de sa misère et de son injustice. On a cru pouvoir guérir, sans connaître à fond ses maux et son médecin. On a commencé par le toit, et non par le fondement, et l'on s'est hâté d'offrir au divin Maître ce qu'il n'a proposé que comme un conseil, sans se mettre en peine de lui rendre ce qu'il exige comme une dette. De là viennent tant de divisions, de murmures, de plaintes pour des sujets frivoles, tant d'indiscrétions et d'imprudences, tant de soupçons et de jugements téméraires, tant d'attachement à ses pensées, à ses inclinaisons, à des choses de nulle importance, tant d'impatience dans le mépris, si peu de ferveur dans la prière, si peu de crainte pour les saints mystères, si peu de fruit des confessions et des communions fréquentes, si peu de sentiment et d'idée des biens futurs, si peu de reconnaissance pour Jésus-Christ, et si peu de solidité et de dignité dans les

pratiques de dévotion. Le remède à tant de maux est d'employer le temps du noviciat à bien faire connaître le Maître adorable, ses préceptes, ses maximes, ses conseils; à bien expliquer son Évangile, à faire connaître la grandeur de l'homme, que Dieu seul peut rendre heureux; sa chute et sa misère, dont l'Incarnation et la mort d'un Dieu ont pu seules être le remède; la corruption de son cœur, dont l'amour de lui-même est devenu le maître; l'impuissance de faire aucun bien par soi-même et sans la grâce de Jésus-Christ, le danger continuel où met la cupidité qui subsiste toujours, quoique vaincue; la nécessité de la prière continuelle, celle de la retraite, celle de la pénitence pour assujettir les sens à l'esprit; combien Dieu est terrible dans ses jugements, combien ce que nous trouverons après notre mort sera différent de nos idées, de quelle noirceur sont les péchés après le baptême, de quel poids sont pour nous la vie et la mort du Rédempteur dont nous devons rendre compte, quelle folie c'est que de mépriser ces vérités, quelle sainteté exige la grâce de la loi de ce Jésus, notre Sauveur et notre modèle.

Il faut ensuite faire comprendre aux personnes qui aspirent à la vie religieuse que si on n'a la foi, si on ne craint Dieu, si l'on ne se hait soi-même, et si l'on ne respecte la vertu des autres sans voir leurs défauts, si l'on ne s'édifie sans se scandaliser jamais, si l'on ne comprend le bonheur d'être uniquement à Dieu, de vivre dans sa maison, de n'avoir d'autre soin que de lui plaire, si, dis-je, telles personnes n'ont pas ces dispositions, difficilement elles parviendront à la sainteté de la vocation religieuse. Et si les directrices ne font pas le discernement des caractères, des naturels, des dispositions, des attraits de la grâce, elles exposeront le monastère à se remplir de sujets faibles. Il faut voir encore si les personnes qui se présentent ont de la piété solide, si elles sont sujettes à la duplicité, à la flatterie, au désir d'être maîtresse et de régner. La pente aux rapports, aux divisions, aux soupçons, à l'ennui, à la médisance; un

esprit moqueur, et surtout à l'égard des avis qu'on lui donne, et des choses saintes ; une opposition naturelle à la raison, ce qui est une suite et une facilité à prendre de travers toutes choses : tout cela dénote un esprit peu apte à vivre selon qu'il convient dans le sanctuaire de la maison de Dieu ; c'est pourquoi il faut éprouver longtemps les personnes qui ont quelqu'un de ces défauts, pour les renvoyer, si elles ne se corrigent.

Il ne faut pas souffrir aussi dans celles qui sont propres à l'état religieux, et qui en remplissent les devoirs, qu'elles se préfèrent aux gens du siècle, qu'elles se croient plus assurées de leur salut, qu'elles condamnent avec témérité celles qui ne suivent pas leur exemple, qu'elles s'applaudissent du choix qu'elles ont fait. C'est assez d'une de ces fausses pensées pour les perdre, car aux présomptueux il ne faut point d'autre tentation que la vanité. C'est par le cœur, ou simple ou partagé, qu'on est devant Dieu ou vierge ou femme mariée ; il ne faut donc se comparer à personne, quoique l'on reconnaisse qu'on a choisi la meilleure part, et plus l'état est saint, moins il est permis de le déshonorer par l'orgueil.

Il importe beaucoup de faire connaître aux novices la liaison que les vœux, et les vertus religieuses qui en sont les suites, ont avec l'Évangile, et comme il y a, dans le fond des uns et des autres, quelque chose qui n'est point de simple conseil. On peut ne pas faire vœu d'obéissance, mais en tout il faut craindre sa propre volonté, comme la source de tous les vices. L'amour des richesses est aussi défendu ; l'avarice est une idolâtrie. Quant à la chasteté, il est si juste d'être effrayé de ce que dit Jésus-Christ, qu'*un grand crime se peut commettre par la vue,* qu'il est plus aisé de se tout interdire, que de s'arrêter précisément à ce qui est permis. On ne peut, sous aucun prétexte, perdre le temps en discours inutiles, aimer des choses vaines, se laisser aller à des murmures, suivre en quelque chose son orgueil ou son amour-propre ; ces fautes doivent être punies

plus sévèrement que celles des observances régulières. Il faut aussi démêler de ces observances celles qui ont une liaison presque nécessaire avec la vertu, et que l'on aurait dû s'imposer à soi-même dans le siècle, comme : la prière à des heures réglées, des temps pour le silence et la retraite, des lectures édifiantes, des occupations sérieuses, une constante uniformité dans sa conduite, les actions de charité envers le prochain, l'assujettissement aux conseils d'une personne éclairée dans les voies de Dieu, l'éloignement des plaisirs et l'amour de la pénitence. Rien de cela n'est arbitraire, car, ou la vertu consiste en ces choses, ou elle en dépend, et une religieuse se tromperait infiniment si elle ne s'y croyait obligée; les vertus qui paraissent arbitraires sont nécessaires à la conservation des autres, comme la paille conserve le blé.

Il faut tâcher de donner une grande idée de la vie religieuse par une explication de ses devoirs, qui plaisent à un cœur épris de l'amour de Dieu, éviter d'effrayer inutilement, car on nuit beaucoup à la vérité quand on ne la représente pas aimable. L'homme a un intérêt essentiel à la vertu, qu'il faut toujours lui montrer; elle est le seul remède à ses maux et la source de la consolation et de la paix, et l'unique moyen de se sauver; il faut surtout pour cela un renoncement universel à toutes choses. Le moindre vice ramène tous les autres; l'amour de soi-même, qui porte à excepter quelque chose, porte dans la suite à reprendre tout.

Il faut aussi faire remarquer aux novices que tout partage, quand on doit tout, et que l'on a tout promis, est un sacrilége; que l'on peut retourner dans le siècle par des désirs; qu'on ne connaît pas assez la fureur et la jalousie du démon contre les gens qui promettent de mener une vie angélique; combien il est rare que l'on soit aussi appliqué à le combattre, que lui, à attaquer; que le seul moyen d'être en sûreté et de devenir plus grande en sainteté que les autres, c'est de vouloir sincèrement être la plus

petite, la plus inconnue, la plus méprisée, la plus négligée, la plus dépendante, la moins bien traitée en toutes choses, et cependant la plus satisfaite, non par l'idée de ses vertus, ce qui serait le comble de l'orgueil, mais par la connaissance de son indignité, et l'amour de la vérité, qui la lui fait connaître. On n'arrive pas là tout d'un coup, mais on y doit tendre de toutes ses forces. De même aussi faut-il leur apprendre à se croire chargées de maintenir la ferveur et l'exacte observance; c'est un dépôt qu'elles sont obligées de transmettre aux autres, et à n'y donner jamais d'atteinte, ni par leur exemple, ni par leurs conseils; à craindre infiniment la grandeur du crime qu'il y aurait à affaiblir en quoi que ce soit la piété et la régularité; à trembler dans la pensée des suites funestes qu'entraînent avec soi les moindres relâchements, qui sont ordinairement sans remède, et qui chargent d'une manière terrible le compte de celles qui y ouvrent la porte. On ne doit rien regarder comme petit et indifférent.

Il faut encore convaincre les novices de la nécessité de mener une vie sérieuse, et de n'aimer que les occupations qui le sont, de regarder comme un amusement indigne d'elles tout ce qui n'est qu'un frivole emploi du temps, les accoutumer à ne rien faire sans dessein, sans réflexion, sans un vif sentiment de piété; à ne compter pour rien la vertu et la sagesse qui ne sont pas puisées en Jésus-Christ, à conserver le sentiment des miséricordes du Seigneur, le souvenir de leurs péchés, et l'esprit de componction qui est l'âme de la vie religieuse; les préparer de bonne heure contre les tentations, l'inconstance et la légèreté naturelle, la tiédeur à la prière, l'union avec des personnes peu ferventes, l'attachement à quelque chose, les mépris des petits devoirs, des avertissements d'une conscience éclairée, l'oubli du terme où l'on tend, une antipathie négligée contre une supérieure, une trop grande sensibilité pour quelque refus, une trop grande liberté

d'examiner les défauts des Sœurs, des murmures écoutés, quelque infidélité secrète, peu sincèrement avouée; quelque communion faite dans un état douteux, quelque tentation sur laquelle on n'a pas eu l'humilité de demander conseil, quelque crainte de la raillerie en faisant son devoir, quelque dissipation légère, mais surtout quelque orgueil secret. Il faut tâcher d'éteindre en elles, jusque dans la racine, un désir de plaire, qui est répandu jusque dans les moelles, et qui est l'obstacle le plus invincible à la pureté de l'amour de Dieu. Ce désir, chassé d'un endroit, revient par un autre; il vit également du vice et de la vertu; il n'oublie le corps que pour se dédommager par les qualités de l'esprit; il est humble et fier, il veut tout, et affecte de ne rien vouloir.

Tous les dérèglements des monastères et leurs malheurs ne viennent que de cette source. Il importe beaucoup de se fier pleinement à la Providence, à aimer mieux donner que recevoir, à ne rien dissiper, et à conserver jusqu'aux moindres choses. Qu'elles croient tout devoir à la maison qui les nourrit du bien de Jésus-Christ.

Il ne faut souffrir à une novice aucun défaut corporel qui se puisse corriger; il faut qu'elle soit propre dans ses habits, dans sa cellule, dans ce qu'elle fait ou pour elle ou pour ses Sœurs. Sa démarche, son maintien, son langage, ses manières doivent être réformés avec soin; il faut beaucoup de simplicité, de noblesse et de dignité, non celle dont l'orgueil est le principe, mais qui est l'effet d'une bonne éducation; ne point souffrir qu'on rie, qu'on parle et qu'on admire d'une manière fade et dégoûtante; ne permettre rien qui puisse faire un jour tomber la novice dans le mépris, défendre avec quelque sévérité toutes les grossièretés, les rusticités, les indécences, les manières de témoigner de la joie ou de l'amitié qui ne soient pas assez concertées, ni assez modestes; s'opposer de bonne heure à certaines habitudes pénibles aux autres, et que l'âge et la

négligence peuvent augmenter; l'accoutumer à faire réflexion sur tout ce qui peut incommoder ses Sœurs, à l'éviter avec soin, et à n'avoir jamais sur cela ni distraction, ni oubli; lui apprendre au contraire à porter avec bonté tout ce qui peut l'incommoder dans les autres, à n'exiger rien, à excuser tout, et à regarder et tenir pour perdu tout ce qu'elle fera par des motifs humains.

Le repos des communautés est presque toujours troublé par des esprits inquiets, envieux, défiants, soupçonneux, flatteurs, indiscrets, imprudents, inégaux, extrêmes, peu touchés de la raison, peu sensibles à la justice, dominés par l'imagination, peu sincères, peu exacts, incapables de secrets, indociles, présomptueux, précipités, méprisants, faibles, se blessant de tout, et ne faisant pas de réflexion sur ce qui peut blesser les autres. Il importe donc bien de connaître si quelques-uns de ces défauts ne se trouvent point dans les novices, ou dans les postulantes. Il faut louer à tout propos les qualités contraires aux défauts dont je viens de parler, mais d'une manière qui se fasse plus sentir que remarquer. Il faut surtout témoigner beaucoup d'estime pour un esprit droit, équitable, ouvert, sincère, exact, ennemi de toute exagération, sage, attentif, porté à bien juger des autres, s'édifiant aisément, ne s'affaiblissant jamais par le scandale, appliqué à ses devoirs, éloigné de toute curiosité, ne mêlant jamais la passion dans ses jugements, tranquille, ne pouvant souffrir ni les rapports, ni la médisance, ni la flatterie, ferme dans la vérité, mais humble et modeste, consultant avec joie, et conseillant avec peine, plein de défiance sur sa propre conduite, et tremblant quand il est question de juger celle des autres.

Les vertus du cœur, je les réduis à la bonté, à la douceur, à la patience, au désir d'obliger, à la crainte de blesser les autres, à l'application de conserver la charité dans soi-même et dans le prochain, la douleur de la voir altérée. C'est encore

une suite des vertus du cœur que l'humanité pour les faiblesses d'esprit ou de corps des autres, la joie de se charger des fardeaux des autres, l'amour des exercices communs, l'éloignement de toute singularité vicieuse, l'affection pour la communauté, exempte d'avarice, une aversion infinie des plaintes et des murmures, une union sincère, respectueuse et tendre, premièrement avec la supérieure, et ensuite avec toutes les Sœurs, ne témoignant jamais, par des marques publiques, la différence que l'on croit devoir mettre à leur mérite.

Ne souffrez pas que personne use de raillerie, défendez toutes curiosités, apprenez aux novices à répandre leur cœur dans celui de Jésus-Christ, et à le sentir toujours dans elles. Il leur dira souvent : *Je suis ton Sauveur.* Si nous ne le faisons, notre foi n'est pas comme un grain de sénevé. Cette raison qu'on aime si fort dans les autres, et qu'on est bien aise que les autres trouvent en nous, certaine prudence dans les affaires, certain bon goût, et certaine connaissance des hommes et de leur cœur, qu'on fait quelquefois en secret tant valoir, hélas! je crains que cela ne soit étrangement foudroyé! Un peu plus de simplicité et de foi auraient été des richesses bien plus réelles. Le cas que nous avons fait de tant de choses inutiles au salut : amitiés, nouvelles, curiosités, empressement, qu'est-ce que tout cela deviendra à la mort?

Les religieuses ne doivent point parler entre elles, ni en particulier, des inclinations ou aversions qu'elles pourraient avoir pour la réception et le renvoi des filles.

L'humilité tire une personne de tout danger, elle est la pierre de touche qui fait connaître la bonté d'une route. Il faut juger de la sainteté des âmes par l'humilité ; car si elles ont une vraie soumission d'esprit, si elles sont détachées de leur volonté, si elles cherchent d'être inconnues, si elles souffrent les contradictions sans murmure, si elles aiment les opprobres et même les petites plaisanteries sur leur compte (car l'esprit

du Seigneur porte à souffrir en tout et à s'humilier en tout), on peut croire que leur sainteté est réelle et solide.

Tout le bonheur des communautés dépend de n'avoir que des sujets bien appelés, aussi tout leur malheur et leur ruine est d'avoir des religieuses sans vocation; il n'en faut quelquefois qu'une seule pour perdre une maison; mais lorsque Dieu nous met en quelque lieu, il nous y soutient. A ce propos, le père Balthasar Alvarez disait que jamais il ne désespérait ès choses ardues et difficiles où l'obéissance le plongeait, quoiqu'il fût dépourvu des conditions requises, car il disait : « Dieu tire le religieux avec profit et honneur du lieu où il l'aura mis, et s'il le charge plus qu'il ne saurait porter, c'est à lui à y suppléer, et tout ce que je demanderais, c'est qu'il me mît de sa main à quelque affaire qui surpassât ma capacité, attendu qu'il s'obligerait par là à l'augmenter. »

On doit aussi regarder les nécessités que le prochain a, que nous n'avons pas, et où nous le pouvons aider, comme de très-riches mines, lesquelles accroissent et remplissent nos âmes, qui en sont tous les jours plus illustrées. Ce bon religieux dont j'ai parlé plus haut avait gravé en son esprit ces paroles de saint Bernard, « qu'il faut être parfait en tout : le novice, parfait novice; l'écolier, parfait écolier; celui qui commence, que ce soit avec perfection; celui qui s'avance, de même; et celui qui est parfait, qu'il se perfectionne encore ». « Si je vois, disait-il, un religieux tiède à prier, je n'en fais point de cas. »

DE LA DIRECTION

ET DES AVANTAGES QU'ELLE PROCURE A L'AME.

Être religieuse, c'est être liée et attachée à Dieu, non-seulement par les vœux, mais par une conversation intérieure avec sa divine Majesté; c'est être toute à lui, ne penser qu'à lui, ne vivre que pour lui, n'avoir autre intention que de lui plaire. La religieuse est une solitaire pénitente, qui doit être dans un continuel sentiment de ses péchés et désir d'en faire pénitence, et quand elle souffre au corps ou à l'esprit, qu'elle dise incontinent : J'en ai bien mérité davantage par mes péchés.

Celles qui sont fort simples à se découvrir avancent à grands pas dans la vertu, sans crainte d'être trompées par le démon, parce que ces tromperies s'évanouissent quand on les manifeste aux supérieurs, et l'on possède une grande paix.

Pour se bien découvrir, il est à remarquer deux chefs, à savoir : le bien et le mal. Le bien comprend : 1° l'oraison; 2° la mortification; 3° l'exercice des vertus; 4° la vie régulière; 5° l'usage des sacrements. Le mal comprend : 1° les fautes; 2° les tentations; 3° les passions. Voilà huit chefs, dont cinq concernent le bien, et trois le mal, sur chacun desquels on se peut examiner.

Sur l'oraison, qui est ou vocale, ou mentale, ou aspirative. Pour l'Office divin, on regardera quelle affection on y a, quelle préparation on y apporte, quelle attention on y garde, quel profit et sentiment intérieur on y sent. Pour l'oraison mentale, quelle est la préparation, les affections et bonnes résolutions, quelle matière on médite, quelle quantité il en faut,

laquelle plaît davantage; si on fait ordinairement lecture avant que de la faire, et ce qui arrive quand on ne la fait pas; si la méditation est faite avec difficulté, méthodiquement, ou sautant d'une matière à l'autre; affective ou purement spéculative, continue ou sujette aux distractions; si on est aisée à toucher; quelle quantité de temps on passe dans les affections, lesquelles sont les plus ordinaires, par exemple : de contrition, de désir de souffrir, d'amour de Dieu, d'abandon; combien elles durent; si elles sont violentes ou faites avec tiédeur ou froideur; si on omet la pétition, qui est la principale partie. Surtout on déclarera quel plaisir on prend en ce saint exercice, ou si on ressent de la répugnance, quel profit on trouve y avoir fait, comme on s'y comporte dans les aridités.

Sur la présence de Dieu, on considérera quelle facilité on a de s'élever à Dieu; si cette élévation est forcée ou douce, libre et joyeuse; si on fait cet acte avec impétuosité, bandement de tête, ou bien avec modération, douceur et tranquillité; avec quelle facilité on se rappelle, étant distrait, si l'on fait toujours l'offrande au commencement de ses actions; si on se comporte en tous ses exercices spirituels avec plaisir ou avec chagrin; si on se rend attentif pour ne pas manquer à l'occasion de pratiquer les vertus d'humilité, pauvreté, charité fraternelle, etc.

Si on est bien content en religion, si on estime sa vocation, ou si on ne se soucie guère de la perdre; si on a plus de désirs de bien faire que jamais, et pourquoi; si on a reçu quelque nouveau sentiment de Dieu qui les y pousse; si les sentiments de Dieu viennent pendant l'oraison, communions, lectures spirituelles, en la chambre, ou à table, ou incessamment; si c'est avec une grande étendue d'esprit, en sorte qu'il découvre beaucoup de vérités, ou si elles sont restreintes à quelque vérité particulière.

L'usage des sacrements : si on fait sérieusement l'examen

de conscience, si c'est avec contrition et véritable désir de se corriger, si on se confesse par coutume, si on se corrige, ou si on retombe toujours aux mêmes fautes; quelle dévotion on a au Très-Saint-Sacrement, quelle préparation pour le recevoir, quel sentiment l'accompagne, quel fruit l'on en reçoit d'un mois à l'autre, quelle lumière et force on expérimente après la communion. On examinera quelle mauvaise inclination prédomine le plus, laquelle on connaît par les plus ordinaires répugnances : la superbe, la légèreté, le propre jugement, etc.; quel travail on apporte à les dompter; si, ayant envie de quelque chose, on y résiste généreusement, ou bien si on y succombe; quelle habitude on a de se vaincre; si on est indifférente à beaucoup de choses qu'on aimait autrefois.

Sur l'exercice des vertus, on pensera à laquelle on a plus de besoin, ou à laquelle on a le plus de répugnance; celle à laquelle on travaille actuellement, et sur laquelle on fait l'examen particulier, avec quelle fréquentation d'actes, avec quel goût, ferveur et facilité; si avec profit, c'est-à-dire, si la répugnance diminue, si on succombe dans les occasions ou non. Il est bon de spécifier quelle faute et quelle victoire.

Sur la vie commune et régulière, on réfléchira si on se plaît aux actions de communauté, ou si on aime la singularité; si on s'acquitte avec affection et ferveur de ses exercices et persévérance, ou avec tiédeur, chagrin et par manière d'acquit; si on y a des respects humains, ou si on y envisage la seule gloire de Dieu et l'avancement spirituel.

On s'examinera après sur le mal qu'on peut avoir fait : et premièrement sur les fautes dans lesquelles on tombe plus communément; si c'est par ignorance, ne sachant comment se comporter en telle rencontre; si au contraire on a l'avertance, et si on émousse l'aiguillon de la conscience, de quelle fausse raison on se couvre; si les fautes arrivent par surprise et précipitation, ou par lâcheté, si on succombe sans beaucoup de

résistance; si on en fait coutume, si on revient promptement à soi et comment; si on devient triste et abattu après les avoir connues, ou pour quelque mortification que la supérieure ait donnée.

Sur les tentations et passions, on regardera lesquelles travaillent le plus, et dont on est le plus souvent molesté, quel remède on a expérimenté plus efficace en toutes ses peines; quelles passions dominent le plus, et laquelle est la plus importante, par exemple : la tristesse, la crainte, la colère, etc. S'il y a quelque aversion d'esprit, de nature, et petits désirs de vengeance; surtout de quelle fausse raison on se couvre dans tous ces mouvements déréglés; si on est aisé à se piquer et ressentir à quelques paroles; si on surmonte ses sentiments, et par quels motifs et moyens; quels sentiments spirituels on goûte le plus, c'est-à-dire, lesquels reviennent plus souvent en la mémoire pour surmonter les difficultés occurrentes, et pour pratiquer la vertu; si c'est par exemple celui de la vocation religieuse, l'imitation de la vie de Notre-Seigneur, la gloire du ciel, la haute estime de Dieu, et de son attrait et volonté sur nous.

Les tentations dont Dieu éprouve ceux qui veulent être à lui sont : 1° la soustraction de la grâce et le manquement de dévotion; une pesanteur à pratiquer la vertu; un dégoût et ennui de la prière, lecture, entretien pieux et autres biens, mettant l'âme dans une grande tristesse, qui la jette dans une tentation terrible d'une grande impatience et dépit contre sa divine Majesté, dont s'ensuivent toutes les autres : d'impureté, de désespoir, etc. 2° Dieu dépouille de l'affection des créatures, permettant qu'elles nous jouent; il prive ensuite de tous les plaisirs et de tout appui créé; de la bonne opinion des supérieurs et des personnes qui nous étaient chères, permettant qu'on dise toute sorte de mal de nous, qu'on syndicque les paroles et qu'on censure les actions, dépouillant par là de l'honneur et du désir d'estime; il nous dépouille de la façon

d'agir selon nos naturels, selon nos pensées, selon nos talents, faisant qu'on nous emploie à toute autre chose. Après, dans l'intérieur, il nous dépouille de toute attache créée; il nous donne un dégoût et mépris des contentements sensibles qui se trouvent aux créatures; il nous délivre de la recherche, de l'estime et de l'affection des créatures, de sorte qu'on a peine de converser avec elles; il nous affranchit de la peur d'en être méprisée, ne voulant point se justifier; il donne une grande indifférence d'être employée, avec un entier abandon; il ôte la vanité de vouloir passer pour avoir de l'esprit et du jugement; il nous unit intimement à lui sans souci d'aucune chose que de lui plaire. Pour arriver à cet état, il faut s'abandonner à Dieu sans réserve, se renoncer en tout, détruire ses inclinations naturelles, son esprit, son jugement, sa volonté, pour faire, en tout ce qui n'est pas péché, celle des autres.

Les personnes qui n'ont pas un grand fonds pour la vertu ont l'esprit petit, délicat, hautain, et s'estiment facilement méprisées. C'est pourquoi il les faut manier comme des enfants à qui un bon mot et un bon visage donnent cœur pour marcher. Il faut beaucoup de condescendance pour les conserver à Dieu. Les enfants, quand le père les chasse par une porte, reviennent par l'autre.

Les attraits de la grâce plus ordinaires sont à la récollection continuelle, à la solitude, à l'éloignement des créatures, à l'amour des humiliations, à un tendre amour envers Jésus, à une disposition perpétuellement respectueuse devant Dieu, pour discerner sa volonté sainte dans les choses bonnes qui nous sont conseillées. Si elles viennent de Dieu, vous les sentirez facilement prendre place chez vous, et votre esprit ne pourra non-seulement les rebuter, mais même ne les point refuser, se sentant si hautement relevé que vous croiriez n'être créée que pour cette pratique. Si, au contraire, c'est un homme, quelque relevé qu'il soit, qui vous les inspire, vous serez plutôt poussée

de violence, n'acceptant la chose que par certaine soumission forcée.

Oui, outre votre confesseur, vous pouvez avoir, comme sainte Thérèse, quelque particulier et grand confident auquel elle se communiquait, et duquel elle recevait les avis et conseils pour les pratiquer soigneusement, et s'en prévaloir en tout ce qui ne serait contraire à l'obéissance vouée à son confesseur, dont elle se trouva fort bien.

Prenez garde que ce qui se dit au secret du tribunal de la pénitence est tellement sacré, qu'il ne se doit pas dire hors d'icelui, et quiconque vous demande ce que vous y avez dit, vous pouvez ne rien avouer, et tenir pour non dit tout ce dont vous avez parlé.

Les conférences spirituelles servent infiniment à beaucoup de vertus, et sont sans danger, étant bien faites, et on ne les doit jamais reprocher à celles qui les souhaitent. Pour les confessions extraordinaires, celles qui ne veulent pas prendre confiance à ceux qui les entendent pourront, avant que se confesser à eux, faire leur confession à l'ordinaire, un jour devant, et par après, dire seulement quelques péchés d'autrefois à l'extraordinaire, pour servir de matière à l'absolution.

Il n'est pas bon d'abandonner les amitiés que Dieu seul nous avait données pour notre avancement en la vertu.

Tous les Théologiens sont d'accord qu'il n'est nullement besoin de dire toutes les dépendances ni les acheminements du péché. Au reste, la revue annuelle se fait ainsi que vous dites, pour réparer les défauts des confessions ordinaires, pour se provoquer et exercer à une plus profonde humilité, mais surtout pour renouveler, non les bons propos, mais les bonnes résolutions, que nous devons appliquer pour remèdes aux inclinations, habitudes, et autres sources de nos offenses. Il est vrai que ce serait mieux de faire cette revue devant celui qui aurait

reçu notre confession générale. Il faut garder comme la prunelle de l'œil la sainte liberté que l'Institut donne pour les communications et conférences spirituelles. L'expérience me fait voir que rien n'est si utile aux servantes de Dieu, quand elle sera pratiquée selon nos règles.

Il faut bien du temps avant que nous soyons tout à fait dépouillées de nous-mêmes et du prétendu droit de juger ce qui nous est meilleur, et de le désirer à propos. Il ne nous est pas permis de choisir un état auquel Dieu ne nous appelle pas; c'est mépriser Dieu si vous le faites et lui faire injure, et perdre soi-même son repos, et s'exposer à ne jamais s'acquitter comme il faut de ses devoirs, et ainsi s'exposer à se damner.

Vous demandez s'il ne faut pas dire à la supérieure tous les mouvements de son cœur. Oui, il le faut dire, pourvu que ce soit de votre propre cœur seulement; car on rend compte pour soi et non pour les autres. Il ne faudrait donc jamais dire à la supérieure ce qui a été dit ou fait contre elle, mais oui bien les défauts qui se font contre la règle. Si une Sœur vous ouvre son cœur, vous devez l'engager de tout déverser dans celui de la supérieure; mais jamais il ne faut aller parler de cela à d'autres, car tout ce qui peut blesser l'union est une peste dans une communauté, et dès que ce mal s'y est glissé il est presque irréparable.

Quant à toutes les petites choses qui passent en notre esprit, je trouverais meilleur qu'on passât tout cela entre Dieu et soi, parce que cela n'est pas digne d'attention. Je vous donne un exemple : si le désir me venait d'être Pape, je ne ferais que m'en rire et m'en divertirais en pensant qu'il fait bon au ciel, que Dieu est aimable, que ceux qui sont en la vie éternelle sont bien heureux de jouir de lui, et ainsi faisant, je me divertirais beaucoup plus généreusement et noblement; car lorsque l'esprit malin me mettrait en la tête le désir de la papauté, je par-

lerais à Dieu de sa beauté. Je dis encore qu'il s'élève parfois mille sortes de pensées en nous-mêmes contre le prochain, et quand la chose durerait tout un jour, même plusieurs, pourvu que de temps en temps je les désavoue, il n'y a point de mal. Il faut bien prendre garde, quand nous sommes émues de quelque passion, de ne faire point d'actions qui parte de notre mouvement. Quand il arrive des choses de peu, comme de jeter une plume ou choses semblables avec un peu de sentiment, ce n'est pas matière de confession; il s'en faut pourtant déclarer à sa revue annuelle et s'en amender, car autrement ce serait nourrir volontairement son imperfection.

DÉFAUTS A ÉVITER

DANS LA DIRECTION ET DANS LA PRATIQUE DE QUELQUES VERTUS.

QUELQUES POINTS TOUCHANT LA PAUVRETÉ.

Ma chère fille, vous ne pouvez dire à la supérieure les défauts secrets de vos Sœurs, du moins vous ne les lui devez nommer sous aucun prétexte, sinon que ce fût des imperfections ou manquements contre la règle, car en ce cas vous pouvez les lui nommer. Mais pour les défauts d'importance, comme le rapport et autres semblables, vous lui devez dire le mal, lorsqu'il n'est pas secret, sans lui nommer qui l'a fait, et la supérieure doit faire sa correction générale, car, bien que toutes ne soient pas coupables, il n'est pas mauvais de les avertir toutes, et celles qui seront coupables prendront leur meilleure part de la correction. Une Sœur fait-elle un péché

qui n'est pas connu, faites ce que vous pourrez pour l'en faire amender, lui faisant la correction fraternelle ; mais, hors de là, ayez un grand soin de ne la point découvrir, car il y a du péché en le faisant. Une chose qui est vue par plusieurs, il n'y a point de mal de le dire aux supérieurs.

Nous devons plus de respect et d'honneur à nos supérieurs qu'à nos bons Anges, parce que nos Anges ne sont qu'ambassadeurs de Dieu, et nos supérieurs nous tiennent sa place, et l'on ne doit regarder que Dieu seul en eux. Bien souvent, ceux et celles qui ont quelques réserves avec les supérieurs et supérieures se trompent bien, car ils quittent les lieutenants de Dieu, qu'il a mis parmi eux, pour chercher ailleurs ce qu'ils ne pourront trouver, parce que Dieu a réservé ce qu'ils cherchent en la soumission et volontaire sujétion à l'autorité de leurs propres supérieurs. Faut savoir que le bien est proche, il ne le faut pas chercher loin. Quant aux supérieures, je dis que si je savais qu'une personne que j'ai à corriger commettrait un péché véniel, emmi le trouble que mon avertissement ou correction lui causerait, je ne laisserais pas de le faire.

Vous dites, si c'est un manquement d'humilité de rire des coulpes que les Sœurs disent, ou des manquements que la lectrice fait ? Nullement, ma chère fille ; il est vrai qu'il ne faut pas passer plus avant, comme de s'en entretenir en son esprit, ou bien avec quelqu'un, car cela, il ne le faut pas faire, surtout quand il s'agit de l'imperfection du prochain.

On demande si on doit s'empresser de faire prendre les soulagements à la supérieure, quand elle en a besoin, ou bien si l'on doit se tenir en repos, pensant qu'elle a assez l'esprit de la règle pour demander ce qui est requis. Je réponds à cela qu'il y a deux sortes de supérieures : les unes qui sont grandement austères et rigides pour elles-mêmes ; à celles-ci, il ne faut pas attendre qu'elles les demandent, mais les prévenir avec discrétion. Il y en a d'autres qui sont trop tendres sur

elles-mêmes et trop libres, qui prennent fort volontiers les soulagements ; il suffit qu'on leur donne ce qu'elles demandent. Si elles le demandent trop souvent, il n'y a remède, il ne faut pas laisser de le leur donner. Je vous dirai qu'entre toutes les supérieures qui sont au ciel, il y en a bien peu qui aient donné droit au blanc de la vertu : les unes se sont adonnées à l'austérité, les autres à autre chose. Il y a aussi bien peu de supérieures qui se tiennent en une sainte médiocrité ; les unes sont trop prodigues et les autres trop serrées. Quand les Sœurs connaissent que la supérieure est un peu vaine, et qu'elle se baigne d'aise d'être louée et aimée, elles la louent plutôt afin que la supérieure les aime, que non pas pour autre fin ; mais si elles voient que la supérieure s'en fâche et fasse mauvaise mine qu'on la loue, elles ne sont pas si promptes à le faire. Quel remède à cela ? Il faut s'en aller quand on vous loue, mais pour les supérieures, quand elles louent les inférieures, comme il est quelquefois nécessaire, il ne faut pas qu'elles s'en aillent; mais pour les supérieures, elles ne doivent permettre qu'on les loue en façon quelconque. Là où il y a amas de filles, il y a aussi amas de louanges et de flatteries.

Parlant des supérieures qui demeurent trop au parloir, ce Bienheureux dit : Je ne l'approuve pas, mais que faire à cela? La mère de N... lui dit qu'il se rencontre quelquefois que l'Office sonnait, qu'il fallait aller au parloir, et que le jour même de Noël, elle avait perdu Complies pour une chose assez légère et de peu d'importance. Il dit que cela était une trop grande condescendance ; il faut accoutumer les séculiers, tant qu'il se peut, à venir hors le temps des Offices. Il ne faut jamais permettre aux Sœurs de les quitter pour des ouvrages, non pas même pour la sacristie. On peut bien quelquefois leur faire quitter la lecture, mais rarement. Oh! que celles qui ont grande affection de suivre en tout la communauté sont heureuses! Dieu leur a fait une grande grâce.

Quand les Sœurs rendent compte, il est bon de leur retrancher les longs discours tant que l'on peut. Traitant de la déposition d'une supérieure, dont les Sœurs avaient été touchées, et ne pouvaient s'accoutumer à l'appeler Sœur, il répondit : *Je ne saurais qu'y faire, mais cependant je vois que ces filles n'honorent ni n'observent leurs Règles et Constitutions*, et sur les larmes que les filles versent aux dépositions, il dit : « Il faut laisser pleurer les filles et témoigner leur affection, car elles penseront qu'on croit qu'elles n'ont point d'amour et de bon naturel, si elles ne le témoignent. Tout cela n'est que faiblesse de filles ; de mille larmes qu'on jette, il y en a bien peu de véritables ; cela se fait bien souvent par imitation et dissimulation, où il peut y avoir du mensonge, aussi bien que dans nos paroles ; les filles sont grandement sujettes à telles imperfections. Il faut avoir un amour solide, qui ne dépende pas de ses tendretés. Le vrai amour aime autant loin que près, et ne s'attache pas à ce qui est de néant. Enfin la grâce ne produit pas tout cela. »

On lui demanda si une supérieure pouvait donner à une sienne parente pauvre qui lui demanderait l'aumône. Il dit qu'oui, tout de même qu'elle permettrait à une autre Sœur.

Une supérieure lui dit qu'elle avait souvent des remords et scrupules de ce qu'elle n'était pas assez ferme pour les choses temporelles, craignant que les parents ne donnassent pas assez aux filles par sa faute, et que la maison était pauvre ; ce Bienheureux répondit : Ne vous mettez pas en peine pour cela : il se faut priver des biens, non pas par dédain et mépris, mais par abnégation ; nous devons faire l'aumône selon les maximes du Fils de Dieu ; et quoiqu'on ne soit pas toujours assuré si ceux qui la demandent sont de vrais pauvres, il est pourtant toujours bien de faire l'aumône.

Il y a peu de personnes qui sachent trouver la veine de la vraie pauvreté, laquelle consiste à ne rien désirer, mais à se con-

tenter de ce que Dieu veut que nous ayons. Que nos Sœurs seraient heureuses, si elles étaient pauvres, et qu'elles eussent besoin de quelque chose! Le soin des supérieures, leur dévotion et leur esprit doivent suppléer à tout ce qui n'est pas écrit.

On lui demanda si c'était contre son intention que les filles demandassent à leurs parents, quand ils étaient riches, et que la maison était incommodée; il répondit : Oui, il ne le faut pas faire; il vaut mieux avoir besoin de quelque chose que de permettre cela aux filles, qui ne nourrissent que trop leur amour-propre ; non pas même demander pour la sacristie, quoiqu'elle soit pauvre ; que si l'on donne, il faut recevoir humblement et ne rien demander et non pas même désirer; il est toujours mieux de se tenir en sa pauvreté. Nous devons être bien aise d'avoir quelque chose qui puisse servir aux autres, comme de prêter les besognes de la sacristie. O mon Dieu, baillez-les de bon cœur ! Si Dieu permet qu'elles se gâtent, il vous fera donner de quoi en acheter d'autres, et puis cela est peu de chose. J'ai remarqué ces affections à nos Sœurs : quand elles sont en charge, elles ne voudraient pas que rien leur manquât ; et quand elles n'y sont plus, elles ne s'en soucient point.

Ne désirez point d'être plainte en vos incommodités, cela est bon pour les filles faibles; les filles de Dieu ne doivent s'amuser à ces faiblesses. Le moins qu'on peut parler de soi en bien ou en mal est le meilleur.

En votre chapelle, vos fenêtres doivent être voilées, afin qu'on ne vous puisse pas voir ; mais avec cela il faut ouïr le sermon le voile de vos faces levé.

DE LA CHARITÉ

DU RESPECT POUR CE QUI EST DE L'INSTITUT, DE LA PRUDENCE DANS LE GOUVERNEMENT ET DANS L'USAGE DES DOTS ET DES PENSIONS.

Vous m'avez demandé comme s'entend ce que disent les Constitutions, de ne pas se servir de son cœur, ni de ses yeux, ni de ses paroles, pour le service des humeurs et inclinations humaines. O ma fille, vous me parlez d'une perfection que peu de gens pratiquent, encore que tous le doivent faire ; par exemple : voilà deux de nos Sœurs, l'une que vous aimerez bien, et l'autre à laquelle vous n'avez pas tant d'inclination d'aimer, et par ainsi vous ne la regardez pas de si bon cœur que l'autre que vous aimerez bien ; si vous les aimiez également, vous leur souhaiteriez autant de bien à l'une qu'à l'autre. Il est vrai que j'aime grandement tout le monde, notamment les âmes simples.

Pour ce qui est de l'honneur que je porte à un chacun, la civilité nous apprend cela, et puis j'y suis porté. Je n'ai jamais su faire comme plusieurs personnes, qui, élevées en charge, se veulent faire honorer, et quand elles écrivent elles ne veulent pas mettre, sinon à quelques personnes de grand respect : très-humble, ou bien, humble serviteur. Moi, je le mets en mes lettres, à tout le monde, sinon que j'écrive à Pierre ou à François, mes laquais : excepté ce cas, je ne fais pas grande différence d'une personne à l'autre.

Vous demandez si, quand on n'a pas la force de faire une charge avec douceur d'esprit, parce qu'on y a beaucoup de répugnance, s'il le faudrait dire à la supérieure ou l'accepter

tout simplement. Non, ma chère fille, il ne le faut pas dire. Si j'étais religieux et qu'on me donnât des charges honorables ou abjectes, je les prendrais et les recevrais avec humilité, et n'en dirais pas un seul mot, sinon qu'on m'interrogeât, et alors je dirais simplement la vérité, comme je me sentirais, sans dire autre chose.

Nous devons regarder avec beaucoup d'honneur et d'estime toutes les choses de notre Institut; or, de les mépriser ou censurer, ce serait une présomption insupportable. Mais quant à l'amour que vous devez porter à tout ce qui est de votre Institut, il est de très-grande importance, et partant il faut que chaque Sœur l'embrasse cent fois le jour par grande tendresse et dilection. Et ce qui est dans vos Règles et Constitutions, à quoi vos cœurs répugnent et ont de l'aversion d'observer, c'est à quoi vous devez être plus fidèle pour témoigner votre amour à Notre-Seigneur. J'en dis de même des aversions, que si vous en avez pour quelque Sœur, il faut se surmonter à les caresser plus particulièrement que les autres, chercher l'occasion d'être souvent près d'elles pour leur rendre service. S'il arrivait qu'il nous tombât en la pensée que quelqu'une nous mortifiât par passion, néanmoins, quoique cela puisse arriver, je ne voudrais pas m'y arrêter. Notre-Seigneur prend cela de sa main, et le pose sur nous, pour nous faire mériter par la souffrance de cette tribulation. Nous devons contribuer en tout ce qui nous est possible au bien les unes des autres. Qu'est-ce qui vous empêche de servir et caresser celles auxquelles vous avez de l'aversion? en cela nous témoignons notre fidélité à Dieu et obéissons à sa volonté signifiée, qui est que contre notre répugnance nous nous surmontions.

La vie de ceux qui souffrent de violentes maladies patiemment est admirable, parce que, tout en affligeant le corps, il leur reste encore assez de forces pour travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, comme firent plusieurs saints, entre

autres saint Timothée, un des premiers disciples de saint Paul; saint Grégoire, saint Bernard, saint François, sainte Gertrude, sainte Thérèse, etc., qui préféraient toujours la consolation des âmes affligées au repos de leur corps fatigué.

L'obéissance est aussi un excellent moyen d'avancer dans le bien, en suivant exactement la règle. A ce propos il me vient en pensée un trait fort remarquable : le père François de Ribeira demandant au père Balthasar congé d'étudier durant la première table, à cause de certaines conclusions qui lui importaient grandement, il lui répondit : « Il importe encore plus d'aller avec tous les autres, et l'on gagnera davantage qu'à l'étude. » Le bon inférieur obéit et reconnut, par le succès, la raison qu'avait eue son recteur de lui refuser licence de ne pas aller où la règle l'appelait.

Je ne voudrais pas demander ce de quoi je me pourrais bien passer, pourvu qu'il n'apportât pas un notable détriment à la santé ; car pour avoir un peu froid, ou porter une robe un peu trop courte, ou qui n'est pas bien faite, pour moi, je ne ferais nul état de cela, ni de porter quelques choses mal accommodées, ou qui me blesseraient un peu, je n'en dirais rien ; quant à souffrir grande froideur contraire à la santé, il ne le faut pas. Si j'étais en religion, je ne demanderais du tout rien, sinon que je fusse malade, car il faut que les malades demandent confidemment leurs petites nécessités. Je ne demanderais pas même de communier, excepté trois jours : celui de la réception à l'habit, de la profession, de la fête du Patron. Je ne demanderais point de mortification ; je mangerais toujours ce qui se rencontrerait de mon côté, et selon mon appétit et nécessité ; mais si j'avais bien du dégoût, je choisirais ce que je pourrais mieux manger.

Certes, les filles sont trop délicates.

Si ce que nous faisons est nécessaire, bien qu'il nous tire hors de notre attention à Dieu, il ne s'en faut pas mettre en peine. On nous enseigne de faire toutes nos actions pour Dieu ; c'est

être en sa présence que de faire ainsi. Il faut prendre garde qu'il n'est pas nécessaire d'offrir chaque action à Notre-Seigneur, parce que cela nuirait à la simplicité de la présence de Dieu.

Quand nous regardons de guet-apens les imperfections des autres, c'est un grand mal ; que si parfois nous les découvrons, il s'en faut détourner, et penser doucement au paradis et aux perfections divines de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, des Saints et des Anges, et quelquefois nous regarder nous-mêmes, nos indignités et bassesses ; et quand ces pensées nous arrivent, nous nous devons humilier jusqu'au centre de la terre, voyant que nous ne sommes que des petits vermisseaux et voulons éplucher les actions des autres, qui sont épouses de Jésus-Christ. Nous devons bien faire voir à notre cœur sa faiblesse, nous faisant à nous-mêmes de petites réprimandes, afin d'être sur nos gardes à l'avenir. O Dieu ! ne faites pas cette faute de regarder les imperfections des autres, car elle retarderait beaucoup votre perfection, et ferait dommage à votre âme.

Conservez bien le désir d'observer vos règles, car elles sont toutes d'amour. Vous ne manquerez pas de difficultés, mais ne perdez pas courage, espérez en Dieu, et vous jetez entre les bras de sa divine Providence. Il n'y a chemin plus assuré que celui de la souffrance, pourvu que vous souffriez avec amour, douceur et patience. Il faut croire que tout ce que nous souffrons n'est rien auprès de Dieu ; il faut penser le moins que nous pouvons à ce que nous souffrons.

Quelques Sœurs dirent un jour au Bienheureux qu'il y aurait danger que quelques supérieures n'eussent pas l'esprit des règles. « Que feriez-vous là ? dit-il ; si elles sont fidèles à les observer, Dieu le leur donnera avec le temps. » Il dit aussi qu'il lui fâchait bien quand on faisait élection d'une supérieure qui n'eût pas la vertu et capacité requises pour sa charge. Il y a peu de supérieures qui se mêlent des affaires temporelles ; il n'est pas nécessaire pour leur charge.

Parlant à une inférieure, ce Bienheureux lui dit : Ayez un grand soin de pratiquer la simplicité et de rabaisser votre esprit. Quittez la sagesse et prudence humaines, prenez celle de la croix; ne vous étonnez des tentations; tenez-vous comme un vrai néant; videz votre cœur de toutes affections terrestres et y gravez Jésus-Christ crucifié; rendez-lui grâce de votre vocation, résolvez-vous d'obéir; possible, ne commanderez-vous jamais. Ne faites pas comme plusieurs qui disent : Je ne voudrais pas être supérieure, mais tenez-vous toujours en la sainte indifférence. Il ne faut pas dire qu'on ne peut pas faire quelque chose, car l'on peut tout en la grâce de Dieu, lequel ne nous délaisse jamais en nos nécessités.

Ma chère fille, il faut écorcher la victime si nous voulons qu'elle soit agréable à Dieu. En l'ancienne Loi, Dieu ne voulait point que l'holocauste lui fût offert si premièrement il n'était écorché : de même nos cœurs ne seront jamais pour être immolés et sacrifiés à l'honneur de la divine Majesté, que quand ils seront écorchés et auront quitté leurs vieilles peaux, qui sont nos habitudes, nos inclinations, nos répugnances, et les affections superflues que nous avons en nous-mêmes : un acte de mortification, fait avec une grande répugnance, est infiniment propre pour nous mettre fort avant en la perfection.

Quant au bon et vrai gouvernement, il ne dépend point des talents naturels, mais de la grâce surnaturelle, laquelle nous donne beaucoup plus parfaitement l'expérience qui est nécessaire que ne fait la sagesse humaine, quoique avec moins d'éclat, en quoi consiste son excellence.

Ma chère fille, ne plaignez point la perte de vos commodités spirituelles et des contentements particuliers de vos inclinations pour bien cultiver les âmes, car Dieu vous en récompensera au jour de vos noces éternelles. Ne vous lassez donc nullement, quoique les travaux et soucis de la maternité soient

grands. Nous sommes trop heureux de rendre ce service à sa bonté.

Est-ce tout de bon, ma très-chère fille, quand vous dites : « Nous sommes pauvres, Dieu merci. » Oh ! que s'il est vrai, je dirais volontiers : Que vous êtes donc heureuse, Dieu merci ! — L'humilité, ma chère fille, fuit les charges, mais elle n'opiniâtre pas le refus, et étant employée par ceux qui ont le pouvoir, elle ne discourt plus sur son indignité. Quant à cela, elle croit tout, elle espère tout, supporte tout; elle est toujours simple. Votre corps est imbécile; mais la charité, qui est la robe nuptiale, couvrira tout cela. Qui peut conserver la douceur emmi les douleurs et alangourissements, et la paix entre les tracas et multiplicités d'affaires, il est presque parfait.

Cette grande égalité d'humeur, cette douceur et suavité de cœur est plus rare que la parfaite charité, mais elle en est plus désirable. Je vous la recommande, ma très-chère fille, parce qu'à icelle, comme à l'huile de la lampe, tient la flamme du bon exemple, n'y ayant rien qui édifie tant que la charitable débonnaireté.

Tenez bien la balance droite entre vos filles, à ce que les dons naturels ne vous fassent point distribuer iniquement vos affections et bons offices; la charité se répand sans partialité.

J'ai dit : douze heures dans la maison pour une au parloir, c'est ce qui serait désirable s'il était praticable. On dit souvent de telles propositions qui se doivent entendre commodément, c'est-à-dire, quand les choses se peuvent bien faire selon les lieux, les personnes et les affaires que l'on a. Faites valoir ce document sagement, prudemment, non ric-à-ric.

Voyez souvent Dieu à votre dextre et les deux Anges qu'il vous a destinés, l'un pour vous, l'autre pour la direction. Dites-leur souvent : « Seigneur, que ferons-nous? » Suppliez-les

qu'ils vous fournissent les connaissances du vouloir divin. Ne regardez point cette variété d'imperfections qui vivent en vous et en vos filles, sinon pour vous tenir en la sainte crainte d'offenser Dieu, mais non jamais pour vous étonner. Quand on nous marque nos imperfections en la conduite, nous devons doucement tout ouïr et puis proposer cela à Dieu, et nous en conseiller avec nos aides ou coadjutrices, et après cela faire ce qui est estimé à propos avec une sainte confiance que la divine Providence réduira tout à sa gloire.

Ne soyez point prompte à promettre, mais demandez du loisir pour vous résoudre ès choses de quelque conséquence, cela est propre pour bien assurer nos affaires et pour nourrir l'humilité. Saint Bernard écrivant à l'un de mes prédécesseurs, Ardicius, évêque de Genève : *Faites,* dit-il, *toutes choses avec conseil de peu de gens qui soient paisibles*, *sages et bons.* Faites si suavement cela que vos inférieures ne prennent pas occasion de perdre le respect qui est dû à votre charge, ni de penser que vous avez besoin d'elles pour gouverner; ains faites-leur connaître, sans le dire, que vous faites ainsi pour suivre la règle de la modestie et humilité, et ce qui est porté par les constitutions, car il faut que le respect ne diminue point.

Je désire que plus tard, lorsque les monastères qui se fondent aujourd'hui seront suffisamment pourvus, on se souvienne de ceci, à savoir : Les maisons religieuses qui ont des fonds et des rentes pour l'entretien d'un nombre suffisant de filles dont la communauté a besoin ne peuvent pas, sans simonie, exiger des fonds, des pensions, ni de l'argent des filles qui doivent être reçues. Les monastères qui n'ont pas des revenus suffisants pour l'entretien d'une fille qui se présente peuvent exiger ce qui est nécessaire pour icelui. Il faut éviter, dans les contrats que l'on passe en ces occasions, toutes les clauses qui peuvent marquer que l'argent donné ou demandé est le prix de la réception ou profession, mais que l'on donne cet argent pour l'en-

tretien de la fille, parce que le monastère n'a pas de revenus suffisants pour l'entretenir avec les autres. Le Concile de Trente défend aux Religieux, sous peine d'anathème, de recevoir avant le temps de la profession les biens que la prétendante a promis de donner au moment d'icelle, pour son entretien. Il est seulement permis de prendre ce qui est nécessaire pour le vivre et le vêtement de cette fille durant l'année du noviciat. On encourt l'excommunication, selon le Concile de Trente, si on donne consentement à la réception d'une fille qu'on sait qui ne prend l'habit ou ne fait pas la profession volontairement.

C'est un abus aux religieuses d'avoir des pensions, de se procurer des libéralités de leurs parents, quoiqu'elles n'en usent qu'après avoir demandé permission, parce que, regardant cet argent comme à elles, elles en sont propriétaires devant Dieu et elles pèchent contre le vœu de pauvreté. Elles ne doivent non plus demander que l'on emploie l'argent qu'on leur a donné en des réparations à l'église ou dans le monastère, parce que c'est en disposer selon leurs inclinations, comme d'une chose qui leur appartient, et seraient propriétaires. La supérieure même, si elle a une pension, n'en peut disposer que du consentement des conseillères et avec la permission du supérieur.

DE L'ORAISON ET DE SA PRÉPARATION

CONDUITE POUR LA CONFESSION, LA COMMUNION, LA RÉCITATION DU SAINT OFFICE, ET DE LA PATIENCE DANS LES ADVERSITÉS.

La fidélité de l'âme envers Dieu consiste à être parfaitement résignée à sa sainte volonté, à endurer tout ce que sa bonté per-

met nous arriver, et faire tous nos exercices en l'amour et pour l'amour, surtout l'oraison, en laquelle il se faut entretenir avec Notre-Seigneur fort familièrement de nos petites nécessités, les lui représentant, et demeurant soumise à tout ce qu'il voudra faire de nous; rejeter avec fidélité les distractions qui nous y arrivent et à l'Office. Pour nous préparer à l'oraison, il faut y aller avec une grande humilité et connaissance de notre néant, invoquer l'assistance du Saint-Esprit et de notre bon Ange, et se tenir bien coi durant ce temps en la présence de Dieu, croyant qu'il est plus en nous-même que nous-même, et bien que notre oraison soit privée de discours et considération, il n'y a pas danger, car le bon succès d'icelle ne dépend point du discours ni de la considération, elle est une pure élévation de notre esprit en Dieu, et tant plus elle est simple et dénuée de sentiment, plus elle est pure; mais de vouloir penser à ses péchés pendant l'oraison, il ne le faut aucunement faire : un simple abaissement de notre esprit devant Dieu, de tous nos péchés, sans les particulariser, suffit. Pour l'ordinaire, ces pensées ne nous servent que de distractions.

Il n'y a aucun danger de s'y asseoir pour quelque temps, quand la nécessité le requiert, mais il n'y faudrait pas demeurer tout le temps de l'oraison. Il ne faut pas avoir tant de tendretés, lesquelles sont dangereuses et nuisent beaucoup en la voie du salut. Il ne me fâche pas qu'on dorme à l'oraison, pourvu qu'on fasse ce qu'on peut pour se recueillir; il faut souffrir humblement cela, et se tenir devant Dieu comme une statue pour recevoir tout ce que Dieu nous enverra. Notre-Seigneur se plaît quelquefois à nous voir combattre tout le temps de l'oraison par le sommeil, sans nous en vouloir délivrer; il le faut souffrir paisiblement et en aimer notre abjection. Ne dites pas que vous ne pouvez pas faire quelque chose, *car nous pouvons toujours* quand nous voulons; autrement ce serait dire que Notre-Seigneur aurait ordonné quelque chose d'impossible, ce qui,

certes, n'est pas; nous pouvons *tout* avec la grâce qui ne nous manque jamais.

La Théologie m'apprend qu'il ne faut pas se confesser des imperfections, mais le faisant il n'y a point de mal. Mais pour les confessions ordinaires, il n'en faut pas beaucoup dire; le plus est deux ou trois. Cela est bon d'en dire aux confessions extraordinaires et annuelles. Je voudrais qu'on dît ses fautes simplement et franchement comme elles sont. Il faut aller à la confession purement pour nous humilier devant Dieu, avec une vraie détestation de ses péchés et une volonté entière de s'amender. Les commandements de Dieu et de la sainte Église ne sont pas si rigoureux comme on pense; ils ne gênent pas tant les esprits comme l'on croit. La Loi de Dieu est une Loi toute d'amour et toute douce, ainsi que l'assure David, par exemple : je suis obligée de dire mon Office tous les jours, sous peine de péché mortel; s'il arrive qu'au temps que j'ai accoutumé de dire Complies je sois détournée par quelque affaire, et par ce moyen je m'oublie de les dire; le lendemain seulement je m'en ressouviens, je n'ai point péché et ne m'en confesserais pas, parce que la chose n'est pas de si grande importance que je sois obligée d'aller toujours pensant que je n'ai pas dit Complies, et qu'il me les faut dire. Les distractions involontaires ne rendent pas nos oraisons ni nos Offices moins agréables à Dieu. C'en est de même de ce que vous dites de dormir, car tout ainsi que nous ne sommes pas obligée de redire l'Office parce que nous avons été distraite en le disant, quand ce n'est pas volontairement, de même nous n'avons point d'obligation quand nous y avons un peu dormi, pourvu que ce ne soit pas durant une notable partie de l'Office et que vous ayez eu le soin de vous tenir recueillie; car, si vous êtes négligente à cela, il y a matière de confession. Je commence mon Office bien recueillie, et avec intention de le bien dire selon mon devoir; parmi l'Office il me vient un peu d'assoupissement, je dis néanmoins les versets tant bien

que mal qui échéent de mon chœur, et cela durant le temps d'un ou deux psalmes, que voudriez-vous faire à cela? Il ne s'en faut pas confesser pourtant, car vous ne sauriez quel remède y faire, non plus qu'aux distractions qui vous y viennent.

Quant aux permissions qui se demandent quelquefois de s'absenter de l'Office divin, disant : aussi bien je n'ai pas de voix et n'y fais rien, je dis que telles permissions ne se peuvent ni demander ni accorder. Il faut répondre à telles âmes : Eh bien! vous serez en chœur, où vous y servirez assez d'être avec vos Sœurs pour y louer Dieu, qui veut que vous soyez avec elles : vous le louerez de cœur si vous ne le pouvez autrement; les Anges le louent ainsi, et ils ne parlent ni ne chantent.

Mes filles, ne vous privez pas de la communion par amertume de cœur; mais, quand vous sentirez cela, il s'en faut approcher pour se fortifier et s'unir à Dieu par l'esprit de douceur. Il y a des défauts pour lesquels on s'en doit priver quelquefois, comme une action ou parole d'impatience ou promptitude qui aurait mal édifié le prochain, et dont vous n'avez pas de regret.

L'oraison est une manne cachée qui n'est connue ni prisée que de celui qui la reçoit, et en la goûtant l'appétit vient de la savourer davantage. Quiconque a cet esprit d'oraison expédie plus d'affaires en une heure que les autres en plusieurs, et tout désoccupé il court à son repos, qui est de traiter avec Dieu; mais Dieu ne se communique qu'aux obéissants.

L'examen exact de la conscience est une manière d'oraison pratique avec laquelle on se reconnaît soi-même, et par laquelle on acquiert l'humilité et la pureté du cœur, qui est la plus importante disposition pour se familiariser avec Dieu; à la fin de l'oraison il faut aussi faire cet examen. Ceux qui se contentent de se tenir recueillis pendant la journée, sans vouloir faire des oraisons mentales réglées, arriveront difficilement à la sainteté.

Présentons-nous à Dieu comme disciples, pour être enseignées, avec une humble révérence, et ne pensons pas avoir rien fait, jusqu'à ce que nous ayons empreint dans nos cœurs Jésus-Christ crucifié. Cette disposition, et la continuelle dévotion, nous obtient de Dieu la grâce de ne pas suivre les mouvements et inclinations sensuelles. Une ferme résolution de n'offenser Notre-Seigneur ni mortellement ni véniellement, repoussant toutes les pensées sensuelles, assujettit tellement la chair à l'esprit, qu'on est rarement et faiblement tenté, étant très-aisé de vaincre, si l'on veut. Cette résolution tient les passions si domptées qu'on les sent à peine, de façon qu'étant nécessaire de les ouïr ou parler d'elles, on n'en soit non plus ému que si on parlait de pierres ou de fange. On n'obtient ce degré que par une grâce spéciale de Notre-Seigneur, après qu'on a vaillamment combattu; et spécialement il faut être fort patient et muet ès occasions qui s'offrent d'humiliations et mépris, souffrir les injures du temps, quelles qu'elles soient, sans se plaindre; souffrir les douleurs du corps de quelque part qu'elles viennent, les ennuis, les nécessités quelles qu'elles soient, les persécutions, les conditions d'autrui contraires aux nôtres. Il n'y a point de vertu parfaite si elle n'est éprouvée par le prochain. Il faut encore souffrir également que l'on déshonore nos proches et nos frères de religion, et autres; souffrir les afflictions au service divin, comme : aridités, distractions, obscurités, pusillanimités, scrupules, tentations, persécutions du diable, épreuves que font les confesseurs, ministres de Dieu, et tout cela sans se plaindre, pour contenter Dieu. Ceux qui persévéreront en ces pratiques seront enfin admis et reçus à l'éminence et douceur des devis familiers avec Dieu par l'oraison d'union, et alors on est richement récompensé.

Dieu diffère ces faveurs aux âmes, ou parce qu'elles sont ensevelies dans leurs vices, qui sont chacun comme un obscur

brouillard qui empêche la vue du Créateur, ou bien pour leur faire connaître l'excellence de ce qu'elles cherchent par la longueur du temps qu'elles emploient à le trouver. Durant ces délais il les éprouve en plusieurs façons, par des travaux intérieurs, comme aussi par des peines extérieures, afin qu'on apprenne de là que nous courons après un grand bien, puisque nous y avons tant de peine.

Prier, c'est élever l'esprit à Dieu et lui communiquer toutes ses affaires familièrement, en grande révérence et avec plus de confiance que n'eut jamais le plus mignard enfant à sa mère, et deviser là de toutes choses, tant hautes que basses, de celles du ciel et de celles de la terre, du peu et du beaucoup avec son Maître et Seigneur, lui ouvrir son cœur et le répandre en lui, sans qu'il y demeure rien dedans ; lui raconter ses travaux, ses péchés, ses désirs, et tout le reste qui est en l'âme, et se reposer avec lui comme avec un ami auquel il se fie et découvre toutes ses affaires tant bonnes que mauvaises. C'est ce que l'Écriture sainte appelle *répandre son cœur comme de l'eau en la présence divine,* manifestant à Dieu non-seulement ce qu'il y a de grand, mais la moindre chose ; car puisque la Providence divine gouverne tout et que nous ne pouvons rien de bien sans son aide, c'est une sagesse de conférer de toutes choses avec Dieu, duquel doit procéder le bien que nous en tirons. Dieu ne veut pas que nous soyons timides à implorer ses faveurs.

Ce que nous devons le plus ruminer en notre intérieur, pour apprendre à le pratiquer, c'est la manière de prier utilement et faire profit du temps que nous avons, spécialement : de la présence de Dieu, de la manière de bien dire l'Office, les prières vocales, lire les livres spirituels; des examens de conscience généraux et particuliers, de combattre un vice, d'acquérir une vertu; comment il se faut confesser pour en tirer du profit; de la contrition du cœur, de l'agilité à faire toutes les pénitences qu'on pourra; de la préparation à la commu-

nion sacramentale et spirituelle; de la mortification de tous les mouvements de la nature, et de la garde des sens; comme il se faut comporter à table, aux récréations, et en la fréquentation des séculiers et autres; de l'humilité et connaissance de soi-même; de l'amour que nous devons porter à Dieu; de la charité envers tous de s'entre-souffrir les uns les autres et d'éviter les jugements téméraires; de la pauvreté, chasteté, obéissance, et de l'observance des règles; de l'abandon et indifférence pour tout; des trois compagnes de Jésus-Christ : pauvreté, douleur, mépris; de l'avancement spirituel; de se défier de nos forces et diligences pour espérer en la faveur de Notre-Seigneur. Après avoir fait tout ce qui est en nous, attendre tout de Dieu, des mérites et travaux des justes.

Il faut encore s'entretenir de ce qu'on doit faire ès tentations, et comme il faut supporter la rigueur des saisons, de la Providence de Dieu en tout cela, et à punir les siens; de la paix de l'âme, des divers moyens d'y parvenir; du profit qu'il y a de converser avec les serviteurs de Dieu et d'avoir un directeur; de combien importe le bon exemple; la pratique des huit béatitudes; des conditions de la vertu, de la prudence et science des Saints, mais surtout de l'abnégation et renoncement de soi-même, étudiant les divines maximes que Jésus-Christ nous en donne dans l'Évangile.

Dans les révoltes de la nature, lorsque Dieu demande de nous de grands sacrifices, ou même des petits, disons-lui : Oui, Seigneur, je le veux bien, parce que tel est votre bon plaisir; il vous a ainsi plu et il me plaît ainsi à moi, qui suis très-humble servante de votre volonté.

L'oraison est l'un des plus efficaces moyens de glorifier Dieu; mais saint Grégoire nous apprend qu'il y a des complexions si turbulentes qu'elles sont inhabiles à la quiétude que l'oraison mentale requiert, lesquelles il n'y faut pas mettre du premier coup, ains aux exercices des vertus, avec l'oraison vocale et

autres dévotions, de façon qu'elles aillent domptant peu à peu leur naturel, et se disposent pour pouvoir, par après, entrer un peu en l'oraison. Dieu donne la dévotion à celui qui s'adonne à la contrition; et à celui qui combat et surmonte ses tentations et passions, il lui baille la manne cachée.

Il faut en l'oraison interroger son cœur s'il a la vertu ou le vice que nous méditons; ou, si c'est sur la Passion de Jésus-Christ que l'on médite, lui demander : Seigneur, quelle crainte ou quel intérêt vous fait endurer un si cruel tourment? — Incontinent l'âme entendra cette réponse : Ce n'est ni par crainte, parce que je suis tout-puissant; ni par intérêt, parce que je suis Dieu, mais uniquement pour l'amour que je vous porte. A cette parole d'amour, l'âme s'arrêtera avec du ressentiment, jusqu'à ce qu'elle se trouve inclinée et obligée à montrer à son Dieu l'amour qu'elle lui porte, en souffrant des oubliances, des mépris, des fiels et autres dégoûts; car pour méditer utilement il faut être attentif à peser les mystères et à réformer ses mœurs, voyant en quoi on pourra conformer ses actions à ce que Jésus-Christ a fait et souffert; car la plus haute science de prier et profiter gît plus à pâtir et s'humilier qu'à sentir des goûts et des douceurs, et encore à être fidèle à ses résolutions, où il faut être inviolable, se faisant violence pour cela.

Lorsque l'amour des choses créées veut tirer nos esprits à leur parti pour nous rendre désobéissants à la divine Majesté, si le grand amour divin se trouve en l'âme, il fait tête comme un autre saint Michel, et assure les puissances et forces de l'âme au service de Dieu par ce mot de fermeté : *Qui est comme Dieu?* Quelle bonté y a-t-il ès créatures qui doive attirer le cœur humain à se rebeller contre la souveraine bonté de Dieu? Nous sommes encore plus coupables quand nous nous arrêtons à notre propre plaisir. La force de cet amour de Dieu sur toutes choses doit avoir une grande étendue; il doit surpasser toutes les af-

fections, vaincre toutes les difficultés, et préférer l'honneur de la bienveillance de Dieu à toutes choses; mais je dis, à toutes choses absolument, sans exception ni réserve quelconque. O vrai Dieu! combien de fois, pour des bagatelles, chimères et fantômes de contentement, nous quittons les amours de l'Époux céleste! et comment donc alors pouvons-nous dire que nous l'aimons *sur toutes choses,* puisque nous préférons à sa grâce de si chétives vanités? *Ils m'ont laissé,* dit Dieu, *moi qui suis la source d'eau vive, et se sont foui des citernes dissipées et crevassées qui ne peuvent retenir les eaux.* C'est donc pour l'amour de nous qu'il veut que nous l'aimions, parce que nous ne pouvons cesser de l'aimer sans commencer de nous perdre, et que tout ce que nous lui ôtons de nos affections, nous le perdons.

Les petites vertus de simplicité, abjection et humiliation, auxquelles les grands Saints se sont tant plu pour mettre leur cœur à l'abri contre la vaine gloire, ayant été faites avec l'ardeur du céleste amour, ont été plus agréables à Dieu que de très-grandes actions faites avec moins d'amour.

DIVERS DEGRÉS D'ORAISON

CONDITIONS REQUISES POUR Y PROGRESSER.

De soi-même, mes chères filles, on ne saurait faire un pas dans la sainte carrière de l'oraison; c'est pourquoi l'Épouse Sacrée s'écrie dans son impuissance : *Tirez-moi,* c'est-à-dire, commencez le premier, car je ne saurais m'éveiller de moi-même; mais quand vous m'aurez émue, alors, ô le cher Époux de mon âme, nous courrons. Vous courrez devant moi, en me

tirant toujours plus avant, et moi je vous suivrai à la course, consentant à vos attraits; ainsi vous me tirerez à l'odeur de vos parfums.

On ne déteste pas assez ses péchés, quand on ne veut pas les réparer par la pénitence. Les oraisons jaculatoires ou la repentance suppliante élèvent l'âme à Dieu et, la réunissant à sa bonté, obtiennent sans doute le pardon, en vertu du saint amour qui lui donne le mouvement sacré. Ainsi nous devons faire force oraisons, par manière de repentance, répandant nos âmes devant le Cœur pitoyable du Sauveur qui les recevra à merci.

Les causes de nos chutes viennent de ce que nous nous laissons séduire par notre propre estime; nous retournons sur nous-mêmes et entretenons nos esprits parmi les créatures. Les esprits vils, paresseux et adonnés aux plaisirs extérieurs, qui n'appréhendent pas assez le péché véniel, tombent et se laissent souvent surprendre au mortel. Or, la charité étant séparée de l'âme par le péché, il y reste une certaine ressemblance de charité qui nous peut décevoir, c'est l'habitude aux actions de vertu, lesquelles sont pratiquées sans élection ni vertu, et en sont seulement des représentations et simulacres.

Il ne se peut dire, mes chères filles, combien le Sauveur désire de rentrer en nos âmes. *Hélas!* dit-il, *ouvre-moi, ma chère Sœur, ma mie, ma colombe, ma toute pure, car ma tête est toute pleine de rosée et mes cheveux de gouttes de la nuit.* Hé! veut dire le divin amoureux de l'âme, je suis chargé des peines et sueurs de ma Passion; ouvre donc ton cœur devers moi, et je répandrai sur toi la rosée de ma Passion qui se convertira en perles de consolation.

Le vrai amant n'a presque point de plaisir, sinon en la chose aimée; ainsi toutes choses semblaient ordure et boue au glorieux saint Paul, en comparaison de son Sauveur, et l'Épouse sacrée

n'est toute que pour son Bien-Aimé : *mon cher ami est tout à moi, et moi, je suis toute à lui.* Que si elle rencontre les créatures pour excellentes qu'elles soient, même quand ce serait des Anges, elle ne s'arrête point avec iceux, sinon autant qu'il faut pour être aidée en son désir. *Dites-moi donc,* leur fait-elle, *dites-moi, je vous en conjure, n'avez-vous point vu Celui qui est l'ami de mon âme?* O Dieu, si nous le voyions ainsi qu'il est, nous mourrions d'amour pour lui. Oh! si nous voyions ce divin Cœur, comme il chante d'une voix d'infinie douceur le cantique de louange de la Divinité, quelle joie, quels efforts de nos cœurs! Il nous invite, ce cher Ami de nos âmes : *Sus, lève-toi,* dit-il, *sors de toi-même, prends vol devers moi, ma colombe, ma très-belle,* en ce céleste séjour, où toutes choses sont en joie, et ne respirent que louange et bénédiction. Tout y fleurit, tout y répand de la douceur et du parfum. Viens, ma bien-aimée, toute chère ; et pour me voir plus clairement, viens aux fenêtres par lesquelles je te regarde. Viens, considère mon Cœur en la caverne de l'ouverture de mon flanc; viens, et me montre ta face. Hé! je la vois maintenant, sans que tu me la montres, mais alors je la verrai, et tu me la montreras, car tu verras que je te vois. Fais que j'écoute ta voix, car je la veux allier à la mienne. Ainsi ta face sera belle et ta voix très-agréable.

La méditation n'est autre chose qu'une pensée attentive, réitérée et entretenue volontairement en l'esprit, afin d'exciter la volonté à de saintes et salutaires affections et résolutions. L'Époux sacré dit : *La voix de la tourterelle a été ouïe en notre terre.* Il veut dire que l'âme dévote lui est très-agréable quand elle se présente devant lui, et qu'elle médite pour s'échauffer au saint amour.

En ce sens, l'Apôtre dit : *Repensez à Celui qui a reçu une telle contradiction des pécheurs, afin que vous ne vous lassiez, manquant de courage.* Ainsi nous méditons, pour recueillir l'a-

mour de Dieu, mais l'ayant recueilli, nous contemplons Dieu et sommes attentifs à sa bonté, pour la suavité que l'amour nous y fait trouver.

Oh! que bienheureux sont ceux qui prononcent secrètement en leur âme, par une admiration permanente, ces paroles amoureuses du grand saint Augustin : *O Bonté, Bonté! o Bonté toujours ancienne et toujours nouvelle!* et ces autres de David : *Vous êtes bon, Seigneur, et, en votre bonté, apprenez-moi vos justifications! Hélas! que vos paroles sont douces à mes entrailles; plus que le miel à ma bouche!* ou bien avec saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu!* et avec Madeleine : *Ah! mon Maître!* S'enivrer, c'est contempler si souvent et si ardemment, qu'on soit tout hors de soi-même, étant occupé par amour à voir sa beauté, et à nous unir à sa bonté.

Mon Bien-Aimé m'est un bouquet de myrrhe; il demeurera entre mes mamelles! Mon Bien-Aimé est à moi, et moi, je suis à lui, qui paît entre les lis tandis que le jour expire, et que les ombres s'inclinent. Montrez-moi donc, ô l'ami de mon âme, où vous reposez, où vous couchez sur le midi. Voyez-vous comme la sainte Sulamite se contente de savoir que son Bien-Aimé soit avec elle! Oh! vrai Dieu, que c'est une bonne façon de se tenir en la présence de Dieu, d'être et vouloir toujours et à jamais être en son bon plaisir! Or, cette quiétude, en laquelle la volonté n'agit que par un simple acquiescement au bon plaisir divin, voulant être en l'oraison sans aucune prétention que d'être à la vue de Dieu, selon qu'il lui plaira, c'est une quiétude souverainement excellente, étant épurée de toute sorte d'intérêts, les facultés de l'âme n'y prenant aucun contentement, ni même la volonté, sinon celui d'être sans contentement, pour l'amour du contentement et bon plaisir de son Dieu, dans lequel elle se repose. C'est le comble de l'amoureuse extase, de n'avoir pas sa volonté en son contentement, mais en celui de Dieu. *Mon âme,* dit l'Amante sacrée, *s'est fondue à même temps que mon*

Bien-Aimé a parlé, et qu'est-ce à dire, *s'est fondue*, sinon elle ne s'est plus contenue en elle-même, ains, s'est écoulée devers son divin Amant? Quelquefois la blessure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir été sans aimer Dieu. *Oh! que tard je vous ai aimée, beauté antique et nouvelle!* La vie passée est en horreur à la vie présente de celui qui a passé sa vie précédente sans aimer la souveraine bonté.

En l'oraison, mes chères filles, l'union se fait par de petits mais fréquents élancements cordiaux. Oui, Seigneur, je suis toute vôtre, toute, toute, sans exception! Hé! Seigneur, je le suis, certes, et je le veux être toujours plus! O doux Jésus, tirez-moi toujours plus avant dans votre Cœur, afin que votre amour m'engloutisse, et que je sois du tout abîmée en sa douceur!... Le cœur humain se transplante du monde en Dieu, par le céleste amour, s'il s'exerce fort en l'oraison. Certes, il s'étendra continuellement, et se serrera à la Divinité, s'unissant de plus en plus à sa bonté, mais par des accroissements imperceptibles, desquels on ne remarque pas bonnement le progrès, tandis qu'il se fait, ains quand il est fait. Oh! qu'heureuse est l'âme qui, en la tranquillité de son cœur, conserve amoureusement le sacré sentiment de la présence de Dieu! car son union avec la divine Bonté croîtra perpétuellement, quoique insensiblement, et détrempera tout l'esprit d'icelui de son infinie suavité. Or, quand je parle du sacré sentiment de la présence de Dieu en cet endroit, je n'entends pas parler du sentiment sensible, mais de celui qui réside en la cime et suprême pointe de l'esprit, où le divin Amour règne et fait ses exercices principaux. A cette union, le divin Berger des âmes provoquait sa chère Sulamite. *Mettez-moi*, disait-il, *comme un sceau sur votre cœur, comme un cachet sur votre bras*. Ainsi veut-il que nous nous unissions à lui d'une union si forte et pressée, que nous demeurions marqués de ses traits. Ah! Jésus, qui me donnera la grâce que je sois un seul esprit avec vous! Enfin, Seigneur,

rejetant la multiplicité des créatures, je ne veux que votre unité! O Dieu! vous êtes le seul Un et la seule Unité nécessaire à mon âme! Hélas! cher Ami de mon cœur, unissez ma pauvre unique âme à votre très-unique bonté! Hé! vous êtes tout mien; quand serai-je toute vôtre? O Seigneur Jésus, mon Amant, soyez mon tire-cœur, serrez, pressez et unissez à jamais mon esprit sur votre paternelle poitrine! Hé! puisque je suis faite pour vous, pourquoi ne suis-je pas en vous? Abîmez cette goutte d'esprit que vous m'avez donnée dedans la mer de votre bonté, de laquelle elle procède. Ah! Seigneur! puisque votre Cœur m'aime, que ne me ravit-il à soi, puisque je le veux bien? Tirez-moi, et je courrai à la suite de vos attraits, pour me jeter entre vos bras paternels et n'en bouger jamais ès siècles des siècles. Amen.

Ah! mes filles, le Sauveur nous a nourris dès notre tendre jeunesse, ains il nous a formés et reçus, comme une aimable nourrice, entre les bras de sa divine Providence. Dès l'instant de notre conception il nous a rendus siens et nous a nourris tendrement, selon le cœur et selon le corps, par un amour incompréhensible; et pour nous acquérir la vie, il a supporté la mort et nous a repus de sa propre chair et de son propre sang. Hé! que reste-t-il donc à faire, sinon que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, ains à Celui qui est mort pour eux; c'est-à-dire, que nous consacrions au divin Amour tous les moments de notre vie, rapportant à sa gloire tous nos projets, toutes nos conquêtes, toutes nos œuvres, toutes nos actions, toutes nos pensées et toutes nos affections? *Ni la vie, ni la mort, ne me séparera jamais de lui!* Ainsi se fait l'extase du vrai amour, quand nous ne vivons plus selon les raisons et inclinations humaines, mais au-dessus d'icelles, selon les inspirations et instincts du divin Sauveur de nos âmes.

Notre cœur est fait pour Dieu, qui l'allèche continuellement, et ne laisse de jeter en lui les attraits de son céleste amour; mais

cinq choses empêchent la sainte attraction d'opérer : le péché, l'affection aux richesses, les plaisirs sensuels, l'orgueil et vanité, l'amour-propre avec la multitude des passions déréglées, qui sont un fardeau, lequel nous accable.

Quiconque se plaît véritablement en Dieu désire de lui plaire fidèlement; et pour lui plaire, de se conformer à lui. Certes, les délices de ce bon Dieu sont d'être avec les enfants des hommes pour verser ses grâces sur eux. O Bonté d'infinie douceur! que votre volonté est aimable, que vos faveurs sont désirables! Vous nous avez créés pour la vie éternelle, et votre poitrine maternelle, enflée des mamelles sacrées d'un amour incomparable, abonde en lait de miséricorde, soit pour pardonner au pénitent, soit pour perfectionner les justes. Hé! pourquoi donc ne collons-nous pas nos volontés à la vôtre, comme les petits enfants s'attachent au chicheron du tetin de leurs mères, pour sucer le lait de vos éternelles bénédictions? Il faut d'une résolution absolue vouloir et embrasser les moyens convenables pour y parvenir, et pour cela nous devons toujours faire des résolutions particulières. Pour cela, David acceptait en particulier les afflictions, et moi je dois accepter l'abjection, et quand on aime, on y a du plaisir. Quand la charité porte les uns à la pauvreté, les autres qu'elle enferme dans les cloîtres, elle n'a point besoin d'en rendre raison à personne; que si quelqu'un veut contester et lui demander pourquoi elle fait ainsi, elle répondra hardiment : parce que le Seigneur en a besoin. Tout doit servir à la charité, et elle à personne, non pas même à son Bien-Aimé, duquel elle n'est pas servante, mais Épouse; auquel elle ne fait pas service, ains elle lui fait l'amour. Oh! que cette divine volonté est aimable, amiable et désirable! O Seigneur! ne permettez pas que je la transgresse en rien! Faites que jamais ma volonté ne soit faite, mais la vôtre!

Les âmes nobles font encore tout ce que Dieu témoigne

d'agréer. *Mon âme,* dit l'une d'icelles, *s'est écoulée soudain que mon ami a parlé.* Faites donc ce que le Seigneur vous conseille; prévenez ceux qui vous auront offensé. Les âmes qui sont promptes à suivre les sacrées inspirations, ce sont celles que le Père Éternel a préparées pour être Épouses de son Fils bien-aimé. Il faut aller où l'inspiration nous pousse, sans changer de visage. Ayant trouvé la volonté de Dieu en notre vocation, demeurons amoureusement en icelle, y pratiquant les exercices selon l'ordre. Une des bonnes marques de la bonté de l'inspiration, et particulièrement des extraordinaires, est la tranquillité du cœur.

La paix est inséparable de la très-sainte humilité; je parle d'une humilité noble, réelle, moelleuse, solide, qui nous rend souples à la correction, maniables et prompts à l'obéissance En somme, les trois meilleures marques d'une légitime inspiration sont : la persévérance contre l'inconstance et légèreté, la douceur de cœur contre les inquiétudes et empressements, l'humble obéissance contre l'opiniâtreté et bizarrerie. Enfin, pour bien discerner ce qui est convenable, il faut ouïr l'avis du sage Père spirituel, et, s'il échoit, de deux ou trois personnes spirituelles, et se résoudre au nom de Dieu, et ne pas révoquer en doute notre choix, mais le cultiver et soutenir constamment, et bien que les difficultés, tentations et diversités d'événements se rencontrent au progrès, il faut néanmoins demeurer ferme et ne point regarder tout cela, ains considérer que si nous avions fait un autre choix nous eussions peut-être trouvé cent fois pis. La résolution étant saintement prise, il ne faut jamais douter de la sainteté de l'exécution, car, s'il ne tient à nous, il ne peut manquer. Faire autrement, c'est une marque d'un grand amour-propre ou d'enfance, faiblesse et niaiserie d'esprit. Dieu souvent, pour nous exercer en la sainte indifférence, nous inspire des desseins fort relevés, desquels pourtant il ne veut pas le succès, et lors, comme il nous faut hardiment,

courageusement et constamment commencer et suivre l'ouvrage, tandis qu'il se peut, aussi faut-il acquiescer doucement et tranquillement à l'événement de l'entreprise, tel qu'il plaît à Dieu nous le donner. Oh ! que bienheureuses sont de telles âmes hardies et fortes aux entreprises que Dieu leur inspire; souples et douces à les quitter, quand Dieu en dispose ainsi! Ce sont des traits d'une indifférence très-parfaite. Nous voulons, au contraire, que ce que nous avons entrepris réussisse; mais il n'est pas raisonnable que Dieu fasse toutes choses à notre gré.

Ne nous inquiétons point, mes chères filles, pour nous voir toujours novices en l'exercice des vertus, car au monastère de la vie dévote chacun s'estime toujours novice, et toute la vie y est destinée à la probation, n'y ayant point de plus évidente marque d'être non-seulement novice, mais encore digne d'expulsion et réprobation, que de penser et se tenir pour profès. L'obligation de servir Dieu et faire progrès en son amour dure toujours, jusqu'à la mort. Dieu veut que nous ayons des ennemis, Dieu veut que nous les repoussions; vivons donc courageusement entre l'une et l'autre volonté divine. Souffrons avec patience d'être assaillis, et tâchons, avec vaillance, de résister aux assaillants.

Pour obstinés que les pécheurs puissent être, ne perdons pas courage de les aider et servir, car que savons-nous s'ils ne feront pénitence et seront sauvés? Bienheureux celui qui peut dire à ses prochains comme saint Paul : *Je n'ai cessé, ni jour ni nuit, en vous admonestant un chacun de vous avec larmes.* Mais en fin finale, après que nous avons pleuré sur les obstinés et que nous leur avons rendu le devoir de charité, pour essayer de les tirer de perdition, il faut imiter Notre-Seigneur et les Apôtres, c'est-à-dire, divertir notre esprit de là, et le retourner sur des autres objets et à d'autres occupations plus utiles à la gloire de Dieu. Il faut tâcher de ne chercher en Dieu que l'a-

mour de sa beauté, et non le plaisir qu'il y a en la beauté de son amour.

Celui qui, priant Dieu, s'aperçoit qu'il prie, n'est pas parfaitement attentif à prier; car il divertit son attention de Dieu, lequel il prie, pour penser à la prière par laquelle il le prie. Le soin même que nous avons à n'avoir point de distractions nous sert souvent de fort grande distraction. La simplicité ès actions spirituelles est la plus recommandable.

Voulez-vous, mes filles, regarder Dieu, regardez-le donc, et soyez attentives à cela ; car si vous réfléchissez et retournez vos yeux dessus vous-mêmes, pour voir la contenance que vous tenez en le regardant, ce n'est plus lui que vous regardez, c'est votre maintien, c'est vous-mêmes. Celui qui est en une fervente oraison ne sait s'il est en oraison ou non, telle est l'ardeur de l'amour sacré. Il ne retourne point son cœur sur soi-même, ains le tient arrêté et occupé en Dieu.

Oh! que bienheureux est le cœur qui aime Dieu, sans autre plaisir que celui qu'il prend de plaire à Dieu! Lorsque les convulsions des peines spirituelles nous ôtent toute autre sorte d'allégements et de moyens de résister, recommandons notre esprit aux soins de Jésus-Christ, qui est notre vrai Père, et baissant la tête de notre acquiescement à son bon plaisir, consignons-lui toute notre volonté; employons fidèlement notre temps à bénir Dieu de tout ce qu'il fera, à l'exemple de Job. Que cette occupation de notre volonté est excellente, quand elle quitte le soin de vouloir et choisir les effets du bon plaisir divin, pour louer et remercier ce bon plaisir de tels effets! Dites souvent : Mon Père m'aime bien, et moi je suis toute sienne.

L'amour, entrant en une âme afin de la faire heureusement mourir à soi et revivre à Dieu, la fait dépouiller de tous les désirs humains et de l'estime de soi-même, qui n'est pas moins attaché à l'esprit que la peau à la chair. Il la dénue enfin des affections plus aimables, comme celles qu'elle avait aux con-

solations spirituelles, aux exercices de piété et à la perfection des vertus, qui semblaient être la propre vie de l'âme dévote. Oui, le même Seigneur qui nous fait désirer les vertus en notre commencement, et qui nous les fait pratiquer en toutes occurrences, c'est lui-même qui nous ôte l'affection des vertus et de tous les exercices spirituels, afin qu'avec plus de tranquillité, de pureté et de simplicité, nous n'affectionnions rien que le bon plaisir de sa divine Majesté. Nous devons paisiblement demeurer revêtus de notre misère et abjection, parmi nos imperfections et faiblesses, jusqu'à ce que Dieu nous exalte à la pratique des excellentes actions.

Quiconque a tout quitté pour Dieu ne doit rien reprendre que comme Dieu le veut. Il ne nourrit plus son corps, sinon comme Dieu le veut, afin qu'il serve à l'esprit; il n'étudie que pour servir le prochain et sa propre âme, selon l'intention divine; il pratique les vertus, non selon qu'elles sont à son gré, mais selon que Dieu le désire. Ainsi se faut-il dénuer de toutes affections petites et grandes, et faut souvent examiner notre cœur pour voir s'il est prêt à se dévêtir, comme dit Isaïe; puis reprendre aussi, quand il en est temps, les affections convenables au service de la charité, afin de mourir en croix tout nu avec notre divin Sauveur, et ressusciter par après en un nouvel homme avec lui.

Hé! vrai Dieu, quand nous voyons un prochain créé à l'image et semblance de Dieu, ne devrions-nous pas dire les uns aux autres : Tenez, voyez cette créature, comme elle ressemble au Créateur! Ne devrions-nous pas nous jeter sur son visage, la caresser et pleurer d'amour pour elle? Ne devrions-nous pas lui donner mille et mille bénédictions? Et quoi donc, pour l'amour d'elle? Non, certes, car nous ne savons pas si elle est digne d'amour ou de haine en elle-même. Et pourquoi donc? Oh! pour l'amour de Dieu qui l'a créée à son image, et par conséquent rendue capable de participer à sa bonté en la grâce et

en la gloire. Pour l'amour de Dieu, dis-je, de qui elle est, à qui elle est, par qui elle est, et en qui elle est, et pour qui elle est, et à qui elle ressemble d'une façon toute particulière. Et c'est pourquoi non-seulement le divin amour commande maintes fois l'amour du prochain, mais il le produit et répand lui-même dans le cœur humain comme sa ressemblance et son image, et celui dans lequel il le répand voudrait bien mourir, pour empêcher son prochain de périr. Le vrai zèle a des ardeurs extrêmes, mais constantes, fermes, douces, laborieuses, également aimables et infatigables. Tout au contraire, le faux zèle est turbulent, brouillon, insolent, fier, colère, passager, également impétueux et inconstant.

Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. Notre-Seigneur montre par ces paroles que s'il ne garde nos âmes au temps de la tentation, en vain veilleront ceux qui les gardent. Entre toutes les actions vertueuses, nous devons soigneusement pratiquer celles de la religion et révérence envers les choses divines, celles de la foi, de l'espérance et de la très-sainte crainte de Dieu, parlant souvent des choses célestes, pensant et aspirant à l'éternité, hantant les églises et services sacrés, faisant des lectures dévotes, observant les cérémonies de la religion, car le saint amour se nourrit à souhait parmi ces exercices, et répand sur iceux plus abondamment ses grâces.

La dilection se renforce et revigore de faire force fruits en l'exercice de toutes les vertus, et elle est insatiable en l'affection qu'elle a de fructifier, et dit comme Rachel : *Donnez-moi des enfants, ou je meurs.*

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

TENEUR DE LA DÉPOSITION
DE LA VÉNÉRABLE MÈRE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMYOT DE CHANTAL

ARTICLES

OPUSCULES

CONSEILS DE DIRECTION DE LA SAINTE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

[illegible]


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

